UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01449334 0

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE,

PAR F.-X. DE FELLER.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE PLUS DE 3000 ARTICLES, RÉDIGÉS

PAR M. PÉRENNÈS,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ACADÉMIE DE BESANÇON.

TOME CINQUIÈME.

BESANÇON. — OUTH. CHALANRRE FILS.

PARIS,

J. LEROUX, JOUBY ET Ce, LIBRAIRES, rue des Grands-Augustins, 9. | GAUME FRÈRES, LIBRAIRES, rue Cassette, 4.

M DCCC XLVIII.

LIBRARY
FEB 2 1978
UNIVERSITY OF TORONTO

CT
143
F45
1848
T. 5

• FABBRONI (Ange), célèbre biographe italien, né le 7 septembre 1732, à Marradi, village de Toscane, d'une très bonne famille, mais dont la fortune était bornée, était le dernier de onze enfans. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il obtint, en 1750, une place à Rome dans le collége Bandinelli, et il s'attacha surtout à l'étude de la théologie. Il prit les ordres en 1758, et fut présenté au prélat Bottari, un des soutiens du parti janséniste, qui le prit en amitié, et le chargea de remplir pour lui les fonctions d'un canonicat de Sainte-Marie *Transtevère*. Ce prélat l'engagea à traduire, en italien, la *Préparation à la mort*, du P. Quesnel, *les Principes et les règles de la vie chrétienne* de Le Tourneux, et les *Maximes de la marquise de Sablé*. Il publia ensuite, en latin, une *Vie du pape Clément XII*, qui, quoique fort médiocre, lui valut une récompense magnifique de la part du cardinal Néri-Corsini et l'avantage de prononcer, devant le saint Père, un discours latin sur l'Ascension. Quelque temps après, il fut chargé de l'*oraison funèbre* du prétendant Jacques Stuart, et il reçut encore un présent considérable. Il entreprit ensuite une traduction italienne des *Entretiens de Phocion*, de l'abbé de Mably; mais cette publication ne fut pas approuvée et nuisit même à son avancement. Il conçut alors l'idée d'écrire, en latin, les *Vies des savans italiens* qui ont fleuri dans les 17 et 18e siècles. C'est celui de ses ouvrages qui a le plus contribué à sa réputation. Il en publia le premier volume en 1766. L'année suivante il quitta Rome pour aller se fixer à Florence, et il obtint, du grand-duc Léopold, la place de prieur du chapitre de la basilique de St.-Laurent. Il partagea, dès ce moment, son temps entre les fonctions religieuses de sa place et ses travaux littéraires qui devinrent son seul amusement. L'avénement au pontificat de Ganganelli (Clément XIV), qu'il avait compté autrefois parmi ses protecteurs, l'engagea néanmoins à retourner à Rome quelques années après, et ce pape qui estimait Fabbroni, le nomma l'un des prélats de la chambre pontificale, et chercha à le retenir auprès de lui. Cependant la reconnaissance l'entraînant vers le grand-duc qui venait de le créer prévéditeur de l'université de Pise et prieur de l'ordre de Saint-Etienne, il résista aux instances du saint Père, et après avoir fait un voyage à Naples, où il fut bien accueilli de la reine et des personnages les plus distingués, il retourna à Florence; il usa dans cette ville de son crédit auprès du grand-duc, pour obtenir la permission de tirer des archives de Médicis, des lettres de savans du 17e siècle, adressées au cardinal Léopold de Médicis, qu'il publia en 2 volumes, et qui jettent beaucoup de lumière sur l'histoire littéraire de ce temps-là. Il voyagea ensuite en France et en Angleterre, et il se lia avec les principaux savans. De retour en Toscane en 1775, il se fixa à Pise, et il entreprit, avec des gens de lettres, le *Giornale De' letterati*, dont il faisait paraître par an quatre volumes et qu'il poussa jusqu'au 105e; les trois derniers contiennent une table générale. Il s'occupait en même temps de son recueil biographique qui devint plus que jamais son travail de prédilection, et il l'augmenta de plusieurs nouveaux volumes: le 18e parut en 1799, et les 19e et 20e après sa mort à Lucques en 1804 et 1805. Cette collection, qui a obtenu un grand succès, et qui le mérite sous plusieurs rapports, renferme 154 *Vies*, y compris la sienne. Excepté vingt-une, elles sont toutes de Fabbroni. On lui reproche sa partialité pour les jansénistes et contre les jésuites. Vers les dernières années de sa vie, il sembla se reprocher son peu de ménagement pour cet ordre.

Sentant sa fin approcher, il se retira dans une solitude auprès de Lucques, appelée *Saint-Cerbon*, chez les franciscains réformés, où il passa un mois uniquement occupé de se préparer à la mort. De retour à Pise, il vécut encore quelques mois et expira le 22 septembre 1803, après avoir rempli tous les devoirs de la religion. On a encore de lui : | *Laurentii Medicis magnifici vita*, Pise, 1784, 2 vol. in-4°; | *Magni Cosmi Medicei vita*, 1789, 2 vol. in-4°; | *Leonis X pontificis maximi vita*, 1797; | *Historia lycœi Pisani*, Pise, 1791-95, 3 vol. in-4°; | *Elogi d'illustri Italiani*, Pise, 1786-89, 2 vol. in-8°; | *Elogi di Dante, di Poliziano, di Ariosto e di Torquato Tasso*, Parme 1806; | *Abrégé du voyage d'Anacharsis*, en italien, qui lui mérita des éloges de l'auteur lui-même. « Rien n'est omis dans votre ou- » vrage, lui écrivait l'abbé Barthélemi; » j'admire le choix et la liaison des faits, » la propriété des termes et la rapidité du » style. »

* FABBRONI (Jean), chimiste et savant italien, né à Florence en 1746. Il fut envoyé à Paris en 1778, par son souverain le grand-duc de Toscane, pour assister à une réunion de savans, chargés de trouver un système de poids et mesures générales pour tous les peuples civilisés. Il était employé au cabinet d'histoire naturelle de Florence qu'il contribua, sous le grand-duc Léopold, à enrichir et à rendre un des plus beaux de l'Europe. Estimé et respecté sous tous les gouvernemens qui se succédèrent en Toscane, après l'invasion des Français, il fut membre de la députation des finances de la reine régente d'Etrurie (*Voyez* MARIE-LOUISE), veuve de Louis Ier de Bourbon. Quand la Toscane fit partie de l'empire français, Napoléon le nomma maître des requêtes, conseiller d'état, puis directeur général des ponts et chaussées pour les départemens au-delà des Alpes. Il fut appelé au corps législatif par le département de l'Arno, obtint ensuite la croix de la légion-d'honneur et les titres de baron et de commandant de l'ordre de la réunion. Fabbroni était, en outre, un des quarante de *l'Académie* dite *la Société italienne*, et de celle des *Géorgophiles*, correspondant de l'institut de France, professeur honoraire des universités de Pise et de Wilna, etc. La chute de Napoléon ayant ramené en Toscane le grand-duc Ferdinand III, ce prince appela auprès de lui Fabbroni, le nomma directeur de la monnaie de Florence, commissaire royal des forges et des mines, et le décora de la croix de l'ordre du mérite. Il remplit tous ces divers emplois, qu'il devait à ses talens, avec le zèle et la probité qui distinguaient son caractère, et il eut le rare avantage d'avoir beaucoup d'amis et presque pas d'ennemis. Fabbroni est mort à Florence, d'un coup d'apoplexie, le 17 décembre 1822. Il a laissé les ouvrages suivans, tous, excepté un seul, écrits en italien; | *Réflexions sur l'état actuel de l'agriculture*, ou *Exposition du véritable plan pour cultiver les terres avec le plus grand avantage et pour se passer des engrais*, traduit en français, Paris, Nyon l'aîné, 1780, in-12; | *Du ver à soie et du* byssus *des anciens*, Pérouse, 1782, in-8°, fig. L'auteur pense que la soie est le *byssus* antique, mais M. Henry a prouvé dans une dissertation, insérée dans la *Revue encyclopédique* (tom. 1er page 241), que le *byssus* n'est autre chose que le duvet des chèvres de Cachemire. | *Instructions élémentaires d'agriculture;* Venise, 1787, in-12; Turin, 1791, in-12, avec des *Notes* du docteur J. Giobert; traduit en français par Alexandre Vallée, 1805, in-8°. L'auteur écrivit cet ouvrage par ordre du grand-duc de Toscane, Léopold Ier. | *Dissertations sur la manière de perfectionner les vins des états romains*, Rome, 1793, in-8°; | *Discours sur une singulière espèce de briques*, Venise, 1791. Ce sont des briques fabriquées avec une substance appelée *farine fossile*, découverte en France par M. Faujas de Saint-Fonds, et qui rend les briques flottantes. | *Nouveau thermomètre stationnaire*, en 1793; | *Sur l'antiquité, les avantages et la méthode de la peinture encaustique*, 2e édition, Venise, 1800, in-8°; | *Synopsis plantarum horti botanici regii florentini*, Florence, 1794, in-4°; | *Les loisirs de la campagne*, ou *Libre Discussion sur quelques raisonnemens populaires*, 1800, in-8°; | *De l'économie rurale des Chinois*, Venise, 1802, in-8°; | *La Bibliothèque*, Modène, 1803. Cette bibliothèque est une lettre qu'on trouve insérée dans les *Mémoires* de la société italienne (tom. 2, p. 92), dans le *Magasin encyclopédique* de Stellini. Elle est adressée au P. Pozzetto des écoles pies, et donne un excellent moyen de préserver les livres des insectes. | *Origine et civilisation des anciens habitans de l'Italie*, Florence, 1803, in-8°; | *Des approvisionnemens publics*,

Florence, 1480, in-8°; | *De la pesanteur spécifique des matières d'or et d'argent*, Modène, 1806, in-4°; | *La Statère philippique*, ou *Essai sur la bonté et le titre de l'or natif*, Florence, 1808. La *statère* est une monnaie macédonienne. | *Du bronze et des autres métaux connus de l'antiquité*, Livourne, 1810. Fabbroni publia ces trois derniers écrits lorsqu'il était directeur de la maison des monnaies, auxquelles ils se rapportent. Il a donné divers *Mémoires* dans plusieurs journaux périodiques, notamment au *Journal de physique* (de 1799 à 1800); et il fut un des rédacteurs des *Memorie* ou *Mémoires de la société agraire* de Florence. Les principaux articles qu'il a fournis au *Journal de physique* sont ceux relatifs à *la force réfrigérante des liquides*, aux *alcarazzas d'Espagne*, *à l'action chimique des différens métaux entre eux*.

FABER (Gilles), carme, mort à Bruxelles en 1506, parut avec distinction dans la chaire en un temps où le ministère de la parole était avili par le ridicule et le burlesque que les prédicateurs mêlaient aux vérités sacrées. Jean Trithème lui attribue une *Chronique de son ordre*, une *Histoire de Brabant*, des *Commentaires* et d'autres ouvrages.

FABER (Jean), appelé, ainsi qu'un de ses livres, le *Marteau des hérétiques*, naquit à Leuckerchen en Souabe vers l'an 1470, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et brilla dans les universités d'Allemagne. L'évêque de Constance le fit son vicaire-général en 1519; et Ferdinand, roi des Romains, depuis empereur, le choisit pour son confesseur en 1526. Ce prince le nomma en 1531 à l'évêché de Vienne, que son zèle contre les hérétiques lui avait mérité. Il mourut le 12 juin 1541, âgé de 65 ans, laissant plusieurs ouvrages d'*histoire*, de *controverse* et de *piété*, en 3 vol. in-fol., Cologne, 1537 et 1541. Celui de ses écrits qui lui fit le plus d'honneur, est son *Malleus hæreticorum*, dans lequel les questions controversées sont traitées avec beaucoup de solidité et de chaleur. — Quelques auteurs distinguent ce Jean Faber d'avec un autre Jean Faber, également dominicain, et né aussi en Souabe, qui vivait dans le même temps, écrivait dans le même genre et de la même manière : ils font naître celui-ci à Heilbronn vers 1500, et il mourut selon leur opinion vers 1570. Il publia un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on cite : | *Enchiridion Bibliorum*, Augsbourg, 1549, in-4°; | *Fructus quibus dignoscuntur hæretici*, ouvrage solide et curieux, où l'on trouve des particularités remarquables touchant Luther, *ibid.*, in-4°; | *Libellus quòd fides esse possit sine charitate*, Augsbourg, 1548, in-4°.

FABER (Pierre), né en Savoie, fut un des neuf premiers compagnons de saint Ignace de Loyola, et seconda les travaux du zélé fondateur, tant pour l'établissement de la compagnie, que pour le bien général de l'Eglise. Il fit plusieurs courses apostoliques en Italie, en Espagne et en Allemagne, convertit un grand nombre de libertins et d'hérétiques, et répandit l'instruction chrétienne, particulièrement dans les villages et parmi les pauvres. Il mourut l'an 1546.

FABER (Basile), né à Soraw en Silésie l'an 1520, fut recteur du collége d'humanités à Erfurth, où il mourut en 1576, et s'est fait connaître par son *Thesaurus eruditionis scholasticæ*, qu'il publia en 1571. Auguste Buchmer, Cellarius, Grævius firent successivement des augmentations à ce dictionnaire, dont les citations sont fort exactes. La dernière édition est de la Haye, 1735, 2 vol. in-fol. Faber a donné aussi une traduction allemande des remarques latines de Luther sur la Genèse, et fut un des disciples les plus ardens de cet hérésiarque.

* FABER (Jean-Ernest), savant professeur de langues orientales et de philosophie, dans l'université de Kiel, ensuite dans celle d'Iéna, était né en 1745 à Simmershausen, dans le duché d'Hildburghausen en Saxe, et mourut à Iéna le 15 mars 1774. On lui doit : | *Descriptio commentarii in septuaginta interpretes*, Gottlingue, 1768-69, 2 parties in-4°; | *Historia mannæ inter Hæbræos*, 1770-73; | *Programma novum de Messia, exactis 490 annis post exitium Judæorum babylonicum, nascituro ex Zacharia*, cap. 3, v. 8, 9, 10; | *Jesus ex natalium opportunitate Messias*, Iéna, 1772, in-8°; | *Archéologie des Hébreux*, en allemand, première partie, Halle, 1773, in-8°. Faber a aussi publié les 2 premiers numéros de la *Nouvelle bibliothèque philosophique*, en allemand, Leipsick, 1774, continuée par J.-C. Hennings.

FABER. *Voyez* FABRE, FAVRE, FEVRE, LEFÈVRE.

FABERT (Abraham), maréchal de France, naquit à Metz en 1599. Son père, maître échevin de cette ville et fils d'un riche libraire de Nancy, avait été anobli

par Henri IV. Il destina son fils au barreau ou à l'Eglise ; mais le jeune Fabert, né pour la guerre, voulut suivre son penchant. Dès l'âge le plus tendre, il s'occupait à différens exercices d'infanterie avec des figures de carton, qu'il faisait mouvoir suivant le commandement. Il servit sous le duc d'Epernon dans plusieurs occasions importantes. Il se signala surtout en 1635. On commença dès lors à conter mille particularités fabuleuses sur la cause de ses succès. On les attribua au diable, quoique l'on ne pût méconnaître son courage et ses talens. Il sauva l'armée du roi à la retraite de Mayence, et ne se distingua pas avec moins d'éclat en Italie qu'en Allemagne. Blessé à la cuisse au siége de Turin, il ne voulut jamais souffrir qu'on la lui coupât. « Il ne » faut pas mourir par pièces, dit-il à » Turenne et au cardinal de La Valette, qui » l'exhortaient à cette opération : la mort » m'aura tout entier, ou elle n'aura rien.» En 1654, il prit Stenai. Ses services furent payés par le gouvernement de Sedan, et par le bâton de maréchal de France en 1658. Le roi lui offrit depuis le collier de ses ordres; il le refusa, ne se trouvant pas en état de produire les titres nécessaires pour recevoir cet honneur. Louis XIV lui répondit, « que le » refus qu'il faisait, lui inspirait plus d'es- » time pour lui, que ceux qu'il honorait » du collier ne recueillaient de gloire dans » le monde. » Fabert mourut en 1662 à Sédan, à 65 ans. On fit des contes sur sa mort, qui, tout étranges qu'ils étaient, ne laissèrent par de se répandre, et trouveront encore quelques partisans dans ce siècle philosophe. On avait imaginé qu'il était sorcier; on prétendit que le diable l'avait enlevé. Ce qui a pu accréditer ces bruits, c'est que le maréchal Fabert avait du goût pour l'astrologie judiciaire, et d'autres curiosités vaines ou dangereuses (*voyez* FAUSTUS, LUXEMBOURG, PHILIPPE D'ORLÉANS, etc.). Le Père Barre, chanoine de Sainte-Geneviève, a publié sa *Vie* en 1752, en 2 vol. in-12. Il y a des choses curieuses, mais trop de minuties et de détails étrangers au maréchal. Voici un trait qui fait l'éloge de son caractère. Les troupes de Galas, général de l'empereur, ayant pénétré en Champagne, manquèrent de vivres. Les généraux français les ayant obligés de se retirer, elles tuèrent dans leur retraite tous ceux qui leur en refusèrent. Fabert, qui les poursuivait, entra dans un champ abandonné et couvert d'officiers et de soldats autrichiens blessés et mourans. Un français qui avait l'âme féroce, dit tout haut : « Il faut ache- » ver ces malheureux, qui ont mas- » sacré nos camarades dans la retraite de » Mayence. — Voilà le conseil d'un bar- » bare, reprit Fabert, cherchons une ven- » geance plus noble. » Aussitôt il fit distribuer à ceux qui purent prendre une nourriture solide, le peu de provisions que son détachement avait apportées. Les malades furent ensuite transportés à Mézières, où, après quelques jours de soin, la plupart recouvrèrent la santé. Le père du maréchal Fabert est auteur des *Notes sur la Coutume de Lorraine*, 1657, in-folio.

FABIEN (saint), romain ou italien, monta sur la chaire de Saint-Pierre après Anthère, en 236. Il bâtit plusieurs églises dans les cimetières où reposaient les corps des martyrs. Il envoya des évêques dans les Gaules pour y annoncer l'Evangile ; mais plusieurs auteurs datent la première mission des évêques envoyés en France, du pontificat de saint Clément. Saint Fabien mourut pour la défense de la foi, au commencement de la persécution de Dèce, en 250, après un pontificat de 14 ans, 1 mois et 10 jours. On lui attribue des *décrétales* qui sont visiblement supposées.

FABIOLE (sainte), dame romaine, célèbre par ses vertus, surtout par sa charité et sa pénitence, dont saint Jérôme fait le plus beau et le plus touchant éloge dans son *Epitaphium Fabiolæ*. Sa vie fournit une preuve décisive contre ceux qui soutiennent la dissolubilité du mariage en cas d'adultère. Cette femme illustre, après s'être séparée d'un mari adultère, en avait épousé un autre. Les lois civiles, dont plusieurs émanées des empereurs païens subsistaient encore dans le code impérial, paraissaient autoriser ce second mariage. Mais Fabiole ne tarda pas à reconnaître son erreur et sa faute ; elle en fit le jour même de Pâques une pénitence éclatante, à la vue de tout le peuple romain. Il ne se trouva, ni dans cette capitale du monde, ni dans tout l'empire, de théologien qui prétendit ou justifier le mariage ou blâmer la pénitence. L'opinion de Launoy n'était donc pas connue alors parmi les chrétiens. Et qu'on ne dise pas que c'est pour être précisément contraire aux lois ecclésiastiques que ce mariage fut réprouvé : car il

le fut, comme formellement contraire à la doctrine de l'Evangile : *Putabat*, dit saint Jérôme, *à se virum justè dimissum*, NEC EVANGELII RIGOREM NOVERAT, IN QUO NUBENDI UNIVERSA EXCUSATIO, VIVENTIBUS VIRIS, FŒMINIS AMPUTATUR... *Aliæ sunt leges Cæsarum, aliæ Christi : aliud Papinianus, aliud Paulus noster præcipit* Hier. *Epit. Fabiolæ*). Qu'on juge après cela ou de l'ignorance ou de la mauvaise foi des écrivailleurs, qui, dans ces dernières années, ont osé se servir de l'exemple de Fabiole pour autoriser le divorce ! Cette sainte mourut à Rome, vers l'an 400. « Rome, dit saint » Jérôme, était un champ trop étroit » pour sa grande charité. Elle s'élançait » dans les îles, et parcourait les rivages » de la mer, tantôt en personne, tantôt » par les ministres de ses bienfaits.» *Angusta misericordiæ ejus Roma fuit. Peragrabat insulas; et reconditos curvorum littorum sinus, vel proprio corpore, vel transmissa munificentia circuibat.*

FABIUS MAXIMUS (QUINTUS), dit *Rullianus*, est le premier de la famille des Fabiens qui fut honoré du titre de *Maximus*, pour avoir ôté au petit peuple la disposition des élections. Général de la cavalerie, l'an 324 avant J.-C., il força le camp des Samnites et remporta une victoire complète. Le dictateur Papirius, fâché qu'il eût donné la bataille contre son ordre, voulut punir sa désobéissance; mais le peuple romain et l'armée obtinrent sa grâce. Fabius fut cinq fois consul, deux fois dictateur et une fois censeur. Il refusa cette charge une seconde fois, disant que c'était contre la coutume de la république. Il triompha des Apuléiens et des Lucériens, puis des Samnites, et enfin des Gaulois, des Umbriens, des Marses et des Toscans. Ce fut lui qui régla que les chevaliers romains, montés sur des chevaux blancs, iraient, le 15 juillet, depuis le temple de l'Honneur jusqu'au Capitole.

FABIUS (QUINTUS-MAXIMUS-VERRUCOSUS), surnommé *Cunctator* ou le *Temporiseur*, un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, fut élevé cinq fois à la dignité de consul. Pendant son premier consulat, l'an 233 avant J.-C., il défit les Liguriens. Sa patrie, réduite à l'extrémité après la bataille de Trasimène, eut recours à lui; on le créa dictateur. Il imagina une nouvelle façon de combattre Annibal. Il voulut le fatiguer par des marches et des contre-marches, sans jamais en venir aux mains. Ces ruses lui méritèrent le nom de *Temporiseur*. Les Romains, mécontens de ces remises, dont ils ne pénétraient pas la finesse, le rappelèrent sous prétexte de le faire assister à un sacrifice solennel, et donnèrent la moitié de son autorité à son lieutenant Minutius Rufus, homme aussi ardent que Fabius était réservé. Ils revinrent bientôt de leur erreur. Le téméraire lieutenant s'étant engagé dans une embuscade, son sage général le tira de ce péril. Minutius, pénétré de reconnaissance envers son libérateur, lui remit ses troupes, content d'apprendre sous lui à vaincre et à commander. Fabius combattit avec sa prudence ordinaire. On lui décerna le nom de *Bouclier de Rome*. Après la bataille de Cannes, il lassa tellement les troupes d'Annibal, qu'elles ne furent plus en état de se défendre contre les Romains. Il reprit Tarente sur le général carthaginois. Ayant réglé avec lui le rachat des captifs, et le sénat refusant de ratifier son accord, il vendit tous ses biens pour s'acquitter de sa parole. On rapporte qu'Annibal ayant appris la ruse que Fabius avait employée pour se rendre maître de Tarente, il s'écria plein d'étonnement : « Quoi, les Ro- » mains ont donc aussi leur Annibal ! » Ce dernier tenta vainement d'attirer le romain au combat. Il lui fit dire un jour : « Si Fabius est aussi grand capitaine qu'il » veut qu'on le croie, il doit descendre » dans la plaine et accepter la bataille. » Fabius répondit froidement : « Si Anni- » bal est aussi grand capitaine qu'il le » pense, il doit me forcer à la donner. » Cet homme illustre mourut quelques années après, âgé de près de cent ans, si l'on en croit Valere-Maxime, l'an 204 avant J.-C. C'est de lui qu'Ennius a dit :

> Unus homo nobis cunctando restituit rem;
> Non ponebat enim rumores ante salutem.

FABIUS MAXIMUS (QUINTUS), fils du précédent. Pendant son consulat, son père vint à lui sans descendre de cheval; il lui fit ordonner de mettre pied à terre. Alors cet illustre romain, embrassant son fils, lui dit : « Je voulais voir si tu sa- » vais ce que c'est que d'être consul. »

FABIUS PICTOR, le premier des Romains qui écrivit l'*Histoire de sa patrie*, vivait vers l'an 216 avant J.-C. L'ouvrage que nous avons sous son nom, est une pièce supposée, et du nombre de celles qui ont été publiées par Annius de Viterbe. Ceux de cette famille prirent le nom de

Pictor, parce que celui dont ils descendaient, avait fait peindre les murs du temple de la Santé.

FABIUS DOSSENNUS ou **DORSENUS**, composa des farces appelées par les Romains *Atellanes*, de la ville d'Attella dans le pays des Osques, où elles prirent naissance. Horace, Sénèque et Pline parlent de ce poète. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

FABIUS MARCELLINUS, historien du 5e siècle, est cité par Lampride, comme auteur d'une *Vie d'Alexandre Mammée*.

FABIUS RUSTICUS, historien du temps de Claude et de Néron, fut ami de Sénèque. Tacite loue son style dans ses *Annales* et dans la *Vie d'Agricola;* et cet éloge d'un historien qui passait pour satirique, est un préjugé en faveur des écrits de Fabius.

* **FABRE** (Pierre-Jean), médecin de la faculté de Montpellier, exerça sa profession à Castelnaudary avec succès, et avait fait une étude particulière de la chimie. On lui doit un grand nombre d'ouvrages dont la réputation assez brillante d'abord ne s'est pas soutenue. On en fit des traductions en allemand. Les principaux sont : | *Palladium spagiricum*, Toulouse, 1624, in-8°; | *Insignes curationes variorum morborum medicamentis chymicis jucundissima methodo curatorum*, Toulouse, 1627, in-8°; | *Myrothecium spagiricum sive Pharmacopœa chymica*, Toulouse, 1628, in-8°; | *Alchymista christianus*, Toulouse, 1632, in-8°, le plus curieux de ses ouvrages; | *Panchymici seu anatomiæ totius universi opus*, Toulouse, 1646, in-8°.

FABRE (Jean-Claude) naquit à Paris le 15 avril 1668, d'un père chirurgien. Il entra chez les Pères de l'Oratoire et y professa avec distinction. Une édition du *Dictionnaire de Richelet*, dans laquelle il inséra plusieurs articles sur les matières de théologie, et des satires odieuses dictées par l'esprit de parti, l'obligea de sortir de sa congrégation. Il y rentra en 1715, et y mourut en 1755, dans la maison de St.-Honoré à Paris, à 85 ans. Il avait prêché avec quelque succès, et son esprit se pliait facilement à tous les genres d'étude. On a de lui : | L'édition citée du *Dictionnaire de Richelet*, revue, corrigée et augmentée, en 2 vol. in-fol., Lyon, 1709, sous le titre d'Amsterdam; | un petit *Dictionnaire latin et français*, in-8°, dressé sur les meilleurs auteurs classiques, et dont on a fait plusieurs éditions; | une *traduction des OEuvres de Virgile*, avec des *dissertations*, des *notes* et le texte latin, en 3 vol., Lyon, 1721, réimprimé en 1741, 4 vol. in-12. Cette version, lâche et prolixe, n'est guère au-dessus de celle de Martignac. | Une *Continuation de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, en 16 vol. in-4° et in-12, depuis 1414, jusqu'à l'an 1595. On en a une nouvelle édition, 1777. Il l'avait poussée beaucoup plus loin; mais les deux derniers tomes ayant été changés en quantité d'endroits par des mains étrangères, et lui ayant d'ailleurs été défendu de donner de nouveaux volumes, la suite est restée manuscrite. Le continuateur est bien inférieur à l'auteur qu'il continue, pour l'onction du style et pour le choix des matières, et surtout pour la sagesse et l'éloignement de l'esprit de parti. Il étend avec excès son travail, et mêle à l'histoire ecclésiastique trop d'histoire civile. Ce n'est proprement qu'une compilation écrite d'un style facile, mais sans correction et sans élégance. L'abbé Rondet qui l'a continuée après lui, a encore plus mal réussi, et donné au fanatisme de la *petite église* un essor plus libre. C'est cependant cette continuation de Fleury, qui est continuellement citée par les compilateurs du jour; le fanatique Fabre, le fanatique Rondet sont sans cesse allégués comme des autorités légales, par des gens même qui veulent avoir des titres à la philosophie. Tel est le sort de l'histoire dans ces jours de subversion et de mensonge. | *Entretiens de Christine et de Pélagie, sur la lecture de l'Ecriture sainte*, in-12; | un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique* en manuscrit; | la *table* de la traduction française de l'*Histoire* du président de Thou, in-4°. Il avait aussi commencé la *table du Journal des savans*, dont il se déchargea peu après sur M. l'abbé de Claustre, à qui on est redevable de cet ouvrage en 10 vol. in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec un abbé FABRE ou FAVRE, qui a donné des *Lettres sur la visite de M. des Achards*, ouvrage dicté par l'esprit du même parti, et supprimé par un décret du saint Office le 16 juin 1746.

* **FABRE** (don Louis), savant bibliographe, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Roujan, diocèse de Béziers, en 1710, mort en 1788, à Orléans, bibliothécaire de cette dernière ville, a laissé un *Catalogue raisonné des livres de la bibliothèque fondée par Guillaume Prousteau*, etc., Orléans, 1777, in-4°.

* FABRE (Pierre), chirurgien, né en 1716 à Tarascon, devint professeur royal au collége de chirurgie et conseiller du comité de l'académie royale, et s'est fait connaître avantageusement par plusieurs ouvrages. Les principaux sont | *Essai sur les maladies vénériennes*, 1758, in-12; | *Traité des maladies vénériennes*, 1765, 2 vol. in-12, souvent réimprimé et traduit en allemand en 1777; | *Essai sur différens points de physiologie*, 1778, in-8°, traduit en allemand par Platner, 1778, in-8°; | *Recherches sur la nature de l'homme considéré dans l'état de santé et dans l'état de maladie*, 1776, in-8°; | *Réflexions sur la chaleur animale*, 1784, in-8°; | *Essai sur les facultés de l'âme*, Amsterdam, 1785, in-12, réimprimé en 1787; | *Recherches sur les vrais principes de l'art de guérir*, 1790, in-8°. Pierre Fabre a inséré aussi plusieurs *Mémoires* dans la *collection de l'académie royale de chirurgie*. — FABRE (Antoine), son frère, né à Tarascon en 1710, mort à Aix en 1793, entra dans l'ordre des grands carmes, et s'y fit connaître par son talent pour la chaire. Il fut chargé en 1743 par les autorités civiles et ecclésiastiques d'Arles où il habitait alors, de faire le *panégyrique de cette ancienne ville*. On l'a imprimé à Aix; mais les *sermons* de l'auteur n'ont jamais vu le jour.

* FABRE (de l'Hérault), était avocat à Montpellier lorsque la révolution éclata; il en adopta les principes avec exaltation, et fut nommé député de son département à la Convention nationale en 1792. Dans le procès de Louis XVI il vota pour la peine de mort, sans sursis et sans appel, et fut envoyé, après la journée du 31 mai 1793, à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il montra plus de valeur que de capacité. Il contribua à désorganiser l'armée française en y entretenant l'insubordination et l'anarchie, fut cause de la défaite de Dagobert à Truillas le 22 septembre, et fit manquer l'attaque de Turreau sur le Boulou. Les empiétemens de Fabre sur l'autorité militaire furent un des principaux motifs de la retraite du général Turreau et de l'inaction forcée de Doppet, son successeur. Attaqué le 20 décembre par le général Lacusta, il fut entraîné par la défaite d'une partie de l'armée, et périt près de Port-Vendres, en cherchant à rallier les fuyards. La Convention décerna les honneurs du Panthéon à Fabre, qui avait plusieurs fois compromis le sort de l'armée, et une pension fut accordée à sa veuve.

* FABRE D'EGLANTINE (Philippe-François-Nazaire), né d'une famille bourgeoise le 28 décembre 1755, à Limoux, et non à Carcassonne, comme on l'a dit dans plusieurs Biographies, reçut son instruction littéraire au collége des doctrinaires, et apprit en outre plusieurs arts d'agrément. Après avoir achevé ses études, il entra dans la congrégation des doctrinaires, et professa les basses classes à Toulouse, où il remporta une *églantine* d'or à l'académie des jeux floraux; c'est de là que le surnom d'*Eglantine* lui est resté. En 1777, il avait quitté sa congrégation, et il se trouvait à Paris où il composa un poème : l'*Histoire naturelle et son étude dans le cours des saisons*, qui parut sous le titre de *l'Etude de l'histoire naturelle*, 1783, in-8°. Il joua ensuite la comédie successivement à Maëstricht, à Liége, à Genève, à Châlons-sur-Saône, à Lyon et à Avignon, et il était dans cette dernière ville en 1786, lorsque poursuivi par des créanciers, il trouva un asile chez les doctrinaires qui y tenaient un collége. En 1787, Fabre d'Eglantine vint à Paris, avec des pièces de théâtre en portefeuille « Toutes ces pièces ne furent pas jouées, dit » Laharpe, et ce qui put l'être est déjà » oublié pour la plus grande partie de- » puis long-temps. » Quelques-unes obtinrent cependant alors une certaine vogue, et valurent quelque réputation à l'auteur. Lorsque la révolution éclata, Fabre qui était doué d'un caractère inquiet et ambitieux ne pouvait manquer de se prononcer avec chaleur pour elle. Il se lia avec Danton, Lacroix et Camille Desmoulins, prit part à tous les excès de leur parti, notamment à la révolution du 10 août, qu'il avait aussi contribué à provoquer par la publication de quelques pamphlets, et fut membre de la commune provisoire qui s'installa aussitôt après la chute du trône. A l'époque du 2 septembre 1792, il était secrétaire de Danton, et on l'a accusé d'avoir été un des provocateurs du massacre des prisons, d'où il eut soin, dit-on, de faire sortir auparavant sa cuisinière, détenue pour dettes. Nommé député de Paris à la Convention, il y professa les opinions les plus révolutionnaires et vota la mort du roi sans appel ni sursis. Membre du comité de salut public, il fit décréter la loi du *maximum* qui anéantit le commerce et l'industrie en France. Le rapport qu'il prononça pour faire adopter le calendrier républicain (*voyez* ROMME), annonçait une ignorance aussi crasse en

astronomie qu'en grammaire. Il déposa contre Brissot et les Girondins, et fit arrêter le secrétaire de la guerre Vincent et le général Mazuel, ce qui lui attira la haine d'Hébert, protecteur de ces derniers. Ses liaisons avec Danton, et surtout son faste, le rendirent suspect à Robespierre. Aussi eut-il bientôt à se justifier des dénonciations qui furent portées contre lui; des cris *à la guillotine* interrompirent son discours et la société des Cordeliers déclarait dans le même moment qu'elle lui avait retiré sa confiance. La Convention le décréta d'accusation bientôt après, comme falsificateur d'un décret relatif à la compagnie des Indes. Mais son crime véritable était d'avoir hésité un moment à poursuivre la route sanglante dans laquelle il s'était engagé. Les sociétés des Cordeliers et des Droits de l'homme le firent déclarer chef du *modérantisme*, et il fut enfin décrété d'accusation comme complice de la conspiration de l'étranger. Fabre d'Eglantine fut traduit au tribunal révolutionnaire en même temps que Danton, l'un et l'autre accusés par Saint-Just d'avoir tenté de rétablir Louis XVII sur le trône. Condamné à mort, après avoir passé plusieurs mois dans sa prison, il fut exécuté ainsi que Danton, et Camille Desmoulins, le 5 avril 1794, et montra peu de fermeté dans ses derniers momens. Fabre d'Eglantine a composé dix-sept comédies dont la plupart n'ont eu qu'un succès de circonstance; le *Présomptueux*, joué en 1790, établit une sorte de rivalité entre Fabre et l'auteur des *Châteaux en Espagne* et de l'*Optimiste*, et telle fut l'origine de la haine que le premier voua à Collin-d'Harleville. Outre les ouvrages déjà mentionnés, on a de lui : | *Augusta*, tragédie représentée en 1787; des comédies dont nous citerons : *Les gens de lettres*, ou *le poète Provincial à Paris*, en cinq actes et en vers; | *Le Philinte de Molière*, ou *la Suite du Misanthrope*, comédie en cinq actes et en vers, 1790, in-8°; | *Le Convalescent de qualité*, ou l'*Aristocrate moderne*, comédie en deux actes et en vers, 1791, in-8°; | l'*Intrigue épistolaire*, comédie en cinq actes et en vers, 1791, in-8°, qui n'est, dit Laharpe, qu'une grossière contre-épreuve du Barbier de Séville; | l'*Héritière*, comédie en cinq actes et en vers, jouée le 5 novembre 1791; | *Isabelle de Salisbury*, opéra, 1791; | *Le Sot orgueilleux*, comédie en cinq actes et en vers, 1791; | *Les Précepteurs*, comédie en cinq actes et en vers, qui ne fut jouée et imprimée qu'en 1799, in-8°; elle a été traduite en allemand par madame Kotzebue. On a publié, en 1796, sous le nom de Fabre d'Eglantine, une *Correspondance amoureuse, précédée d'un Précis historique de son existence morale, physique et dramatique, et d'un fragment de sa vie, écrite par lui-même*, etc., en 3 vol. in-12. Cette production est aussi dégoûtante par le style que par les principes. Il travailla aux *Révolutions de Paris*, journal publié par Prudhomme, de 1789 à 1793. Il a paru en 1802, sous le titre d'*OEuvres mêlées et posthumes de Fabre d'Eglantine*, 2 vol. in-8° ou in-12, une compilation où se trouvent les ouvrages indiqués, et de plus un poème de *Châlons*, des satires, des romances, etc., pour la plupart d'une très grande négligence. Nous terminerons cet article, en citant le jugement porté par Laharpe, sur une des plus importantes productions de Fabre d'Eglantine : le *Philinte de Molière*. « Le titre même de la pièce, dit-il, » est une fausseté et une ineptie. C'est ca- » lomnier ridiculement Molière, que de » faire du complaisant Philinte, qu'il a » fort à propos opposé au misanthrope Al- » ceste, un homme dénué de toute mo- » rale et de toute humanité; en un mot, » parfait égoïste, ce qu'est véritablement » le *Philinte* de Fabre. Molière opposait un » excès à un excès, celui de la douceur à » celui de la sévérité; mais il en savait » trop pour mettre en regard sur la même » ligne les vices du cœur et les travers de » l'esprit. Quand le règne des bienséances » sera rétabli, l'on effacera cette insulte » publique à la mémoire de Molière, et la » pièce sera intitulée ce qu'elle est : *Philinte* ou l'*Egoïste*. Cette étrange méprise » faisait présumer que Fabre lui-même » n'avait pas bien compris ce qu'il faisait. » Envenimé de haine, comme tous les es- » prits de la même trempe, contre tout » ce qui s'appelait homme du monde, con- » tre tout ce qui avait dans la société un » rang qu'il n'avait pas et ne devait pas » avoir, il eût bien voulu faire croire que » toute la société était en effet composée » de méchans et de fripons; et cette es- » pèce de haine était bassement envieuse, » et pas plus morale que politique. Mais » enfin il eut le mérite de tracer un carac- » tère très prononcé et trop commun dans » la *corruption philosophique* de notre » siècle, l'égoïsme de principe et de cal- » cul, sujet essayé deux fois en peu d'an- » nées sans succès (*voyez* BARTHE et

» CAILHAVA). Les connaisseurs lui sa-
» vent gré de cette idée vraiment heu-
» reuse et dramatique, d'avoir fait trou-
» ver à l'égoïste sa punition dans son
» égoïsme même, et fait retomber sur lui
» les conséquences de ses détestables prin-
» cipes; mais, en général, on aurait voulu
» que la pièce fût plus gaie et plus amu-
» sante.... Si j'ai nommé le *Misanthrope*,
» c'est la faute de Fabre qui, par son titre
» même, rappelle malheureusement cet
» inimitable chef-d'œuvre, dont lui seul,
» peut-être, pouvait ne pas redouter le
» souvenir et la concurrence, tant son
» amour-propre était fou. Aussi l'ai-je en-
» tendu se vanter tout haut de ne consul-
» ter personne. Il regardait les avis comme
» des piéges, et les critiques comme des
» injures. Il avait cependant de l'esprit
» naturel, et même son talent ne pouvait
» guère être autre chose; car on peut con-
» clure de ses écrits qu'il manquait d'é-
» tude et d'éducation. L'ignorance de la
» langue y est portée à un excès que l'on
» ne retrouverait dans aucun écrivain de-
» puis cent cinquante ans que la langue
» est fixée.... Il affecta de ne rien com-
» prendre aux reproches qu'on lui fit sur
» sa diction, lorsqu'il eut paru mériter
» par son *Philinte* qu'on l'avertît de ses
» fautes. On ne voit pas non plus qu'il ait
» mis depuis le moindre soin à corriger
» son style; et s'il l'avait pu, il est vrai-
» semblable que l'amour-propre même
» l'eût intéressé à rendre au moins sup-
» portable à la lecture, ce que les bons
» juges avaient trouvé digne d'estime au
» théâtre, au lieu qu'il ne lui restera dans
» la postérité que le plan bien conçu d'un
» drame illisible. »

* FABRE (Jean), né à Nîmes le 18 août 1727, d'une famille honnête de commerçans qui appartenaient à la religion protestante, s'est illustré par sa piété filiale. Louis XIV en révoquant l'édit de Nantes avait interdit aux protestans l'exercice public de leur culte, et il leur était défendu de s'assembler. Jean Fabre accompagna son père le 1er janvier 1756 dans un lieu écarté où ses coréligionnaires se réunissaient contre la défense du roi. Un détachement de troupes survint; l'assemblée fut dispersée et chacun chercha son salut dans la fuite. Le jeune Fabre fut un des premiers à fuir; mais ayant vu son père entre les mains des soldats; il retourna aussitôt sur ses pas, embrassa les genoux du chef de la troupe, et demanda comme une grâce de prendre la place de l'auteur de ses jours; malgré la résistance du vieillard, ses larmes et ses prières obtinrent cet échange. Le jeune homme conduit à Montpellier fut condamné aux galères; arrivé à Toulon, il fut un moment, en envisageant l'horreur de sa situation, sur le point de se livrer au désespoir; cependant le souvenir de son père à qui il avait procuré la liberté lui rendit son courage et le soutint pendant sa captivité, qu'adoucissaient les égards qu'avaient pour lui l'intendant et les principaux officiers de la marine. Enfin au bout de six ans le duc de Choiseul instruit de son malheur et de son dévouement, le fit rendre à sa famille. Il trouva son vieux père consumé par l'âge et par la douleur; la joie acheva d'user ses forces, et son fils eut presque aussitôt à pleurer sa mort. Une union depuis longtemps désirée avec une de ses parentes, vint adoucir ses peines; le prince de Beauvau obtint du monarque sa réhabilitation. Ce modèle des fils, après avoir réuni les débris de sa petite fortune, s'adonna au commerce et mourut à Cette le 31 mai 1797. C'est lui qui a fourni à Fenouillot de Falbaire le sujet de la pièce intitulée : l'*Honnête Criminel*.

FABRE D'OLIVET (N...), naquit à Ganges, dans le bas Languedoc, le 8 décembre 1768. Elevé dans le protestantisme, il vint à Paris, en 1780, pour apprendre le commerce auquel ses parens le destinaient; mais il ne tarda pas à céder au goût exclusif qui l'entraînait vers les lettres, et publia d'abord des pièces de théâtre, qui, après avoir obtenu quelques succès, sont aujourd'hui tout-à-fait oubliées. L'étude et la philosophie des langues occupèrent depuis ses méditations. Versé dans un grand nombre d'idiômes anciens et modernes, il a voulu chercher dans leurs origines, et dans leurs premiers monumens, l'explication des mystères de la religion et de ceux de la nature. Ses idées sur cette matière n'ont obtenu que fort peu de crédit. Fabre d'Olivet est mort à Paris, au mois d'avril 1825, dans la 57e année de son âge. On a de lui : | *Toulon soumis*, opéra; | *Le Sage de l'Indostan*, 1796, en un acte et en vers; | *Azalaïs*, ou le *gentil Aimar*, 1800, in-8°; | *Lettres à Sophie sur l'histoire*, 1801, 2 vol. in-8°. C'est le meilleur ouvrage de l'auteur | *Guérison de Rodolphe Grivel, sourd et muet de naissance*, 1811, in-8°. Fabre d'Olivet avait cru trouver dans des livres orientaux le moyen de faire parler les

muets, d'après une méthode pratiquée par les prêtres de Memphis : il en fit l'essai sur le jeune Grivel, qu'il assura avoir guéri ; ce qui éleva une contestation entre lui et MM. Sicard et Prony, qui présentèrent au ministère un rapport sur ce fait. Le livre de Fabre d'Olivet a été réimprimé en 1819 sous le titre de *notions sur le sens de l'ouie.* | *Les vers dorés de Pythagore, expliqués et traduits, pour la première fois, en vers eumolpiques français*, 1813, in-8° ; | *La langue hébraïque restituée, et le véritable sens des mots hébreux, rétabli et prouvé par leur analyse radicale*, 1816, 3 parties in-8° ; | *De l'état social* ou *vues philosophiques sur l'état du genre humain*, 1822, 2 volumes in-8° ; | le *Troubadour, poésies occitaniques* au 12e siècle, 1804, 2 volumes in-8° ; | *Caïn*, mystère dramatique de lord Byron, traduit en français, Paris, 1823, in-8° : le titre de cet ouvrage fut changé en 1824 : l'auteur l'intitula alors *Histoire philosophique du genre humain.* Fabre d'Olivet a eu part à la rédaction de la *Bibliothèque des Romans.*

* FABRE (Marie-Jacques-Joseph-Victorin), littérateur distingué du 19me siècle, naquit à Jaujac département de l'Ardèche, le 19 juillet 1785. Après avoir fait à Lyon de brillantes études, il vint à Paris, à l'âge de 18 ans, et y débuta par des poésies et des morceaux de prose qui annonçaient un talent supérieur. Frappé du mérite de ces essais, Parny encouragea le jeune écrivain, et le compara dans une de ses pièces à une jeune plante qui sous les feux du tropique *devance la saison trop lente et mêle des fruits à ses fleurs.* En 1805, Fabre concourut pour le prix de poésie proposé par l'académie française. Le sujet était l'*Indépendance de l'homme de lettres*, le prix fut remporté par Millevoie ; mais l'académie exprima le regret de n'en avoir pas un autre à décerner à la pièce de Victorin Fabre. Dans le concours suivant (1807) dont le sujet était le *voyageur*, les deux jeunes rivaux furent couronnés à la fois. L'institut déclara que jamais aucun concours de l'académie n'avait produit deux ouvrages en vers *d'un talent aussi mûr, d'un goût aussi sain, d'une poésie aussi brillante, d'une élégance aussi soutenue que les pièces des deux athlètes vainqueurs.* En 1811, Victorin Fabre se présenta de nouveau dans la lice poétique, et sa pièce sur les *embellissemens de Paris* fut couronnée, quoiqu'il eût pour concurrens, Millevoie et M. Soumet qui obtinrent l'un le premier accessit, et l'autre le second. A ces triomphes obtenus dans la capitale, venaient s'en joindre d'autres décernés au jeune poète par des sociétés littéraires de la province. Son ode intitulée *le Tasse* obtint la palme aux jeux floraux de Toulouse, et l'académie du Gard couronna en 1809 son poème sur *la mort de Henri IV.* Pendant que Fabre se plaçait ainsi dès son début au rang de nos poètes les plus brillans, il n'obtenait pas de moindres succès dans la carrière de l'éloquence. Son *Eloge du grand Corneille* lui valut en 1808, une nouvelle couronne qui lui fut adjugée à l'unanimité et avec acclamations par l'académie française. Ce discours eut trois éditions dans l'espace de quelques mois. Deux ans après, le même écrivain obtint l'honneur sans exemple de voir couronner dans la même séance deux de ses productions oratoires. L'une était le *tableau littéraire de la France au 18me siècle ;* sujet important qui avait donné à l'auteur des concurrens redoutables, parmi lesquels figuraient MM. de Barante, Salverte et M. Jay, qui partagea la couronne avec Victorin Fabre. L'autre était l'*Eloge de la Bruyère.* Des succès si multipliés obtenus par un écrivain qui n'avait pas encore 25 ans étendirent rapidement sa réputation, et l'opinion publique le désignait déjà pour remplir la première place vacante à l'académie. Mais Victorin Fabre allégua sa jeunesse, et préféra rester parmi les concurrens. En 1811, il vint encore disputer la palme académique, par son *Eloge de Montaigne*, dont l'académie parlait en ces termes. « Il est un discours » qui a plus particulièrement fixé l'atten» tention des juges par les beautés du » premier ordre qui y sont répandues. Le » plan en est plus hardi, le cadre plus » vaste, la marche plus animée que dans » les autres discours ; le style a plus de » couleur, de mouvement et de variété ; » on y trouve plus d'idées fortes et de » mouvemens d'éloquence ; tout y annonce » un esprit très exercé, et un talent supé» rieur. » Malgré ces éloges, le discours ne fut pas couronné ; on pensa que des considérations politiques et quelque peu de jalousie littéraire avaient pu déterminer ce jugement. Le public fut mécontent et Victorin Fabre cessa de concourir. Un fait qui honore la mémoire de cet écrivain, c'est qu'il refusa obstinément les places et les pensions que le gouvernement impérial faisait pleuvoir sur les hommes de

lettres. Son indépendance repoussa des faveurs dont il sentait que la flatterie était la condition tacite. Presque seul avec Delille, il s'abstint de chanter Napoléon. Choisi après le désastre de Moscou, pour prononcer l'oraison funèbre du brave maréchal Bessières, aux Invalides, en présence de l'empereur, des chefs de l'armée et des grands corps de l'état, Victorin Fabre accepta cet honneur; mais l'invasion de 1814 lui enleva cette brillante occasion de déployer son talent oratoire. Dans les années 1810 et 1811, Victorin Fabre fit un cours de littérature à l'athénée de Paris, et il fut vivement applaudi, dans une chaire qu'avaient remplie les Laharpe et les Chénier. La vie de Victorin Fabre fut troublée par des malheurs domestiques. Il eut la douleur de voir presque toute sa famille descendre dans la tombe. Le chagrin que lui causa la mort de sa mère et celle de deux sœurs qu'il aimait tendrement, altéra sa santé; appelé dans son pays natal par ces pertes cruelles, il y fut retenu par la maladie de son frère, auquel il prodigua pendant 4 ans les soins de la plus vive tendresse. De retour à Paris en 1821, Victorin Fabre reparut l'année suivante dans la chaire de l'athénée, où il lut la première partie d'un grand travail inédit sur les *Principes de la société civile*, ouvrage empreint des doctrines de l'école philosophique. L'âge de Victorin Fabre semblait lui promettre encore une longue suite de succès; mais le chagrin et les fatigues abrégèrent ses jours. Il mourut au commencement de 1831. Outre les ouvrages que nous avons cités, cet écrivain a publié un assez grand nombre de *pièces de vers*, d'*épîtres*, d'*élégies*, de discours philosophiques dont plusieurs ont été recueillis sous le titre d'*Opuscules en vers et en prose*, 1806, in-8°. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages en porte-feuille. On assure que son frère doit faire paraître une édition de ses œuvres complètes.

* FABRE DE L'AUDE (JEAN-PIERRE, comte), pair de France, né le 8 décembre 1755 à Carcassonne, était, avant la révolution, avocat à Toulouse. Il en adopta les principes avec modération, et fut nommé successivement commissaire du roi dans le département de l'Aude, procureur-syndic du même département, et commissaire royal près le tribunal de Carcassonne. Proscrit sous le règne de la terreur, il siégea ensuite au conseil des Cinq-cents, et s'y occupa principalement de matières financières. Fabre de l'Aude remplit, presque constamment pendant quatorze ans, les fonctions de rapporteur des commissions de finances, et s'en acquitta avec honneur. Il s'opposa, en 1796, à ce que le Directoire affermât le service des postes aux lettres, et participa au rétablissement des rentes foncières, au mode nouveau d'imposer la propriété, etc. Il est à regretter qu'en 1797, il ait cru devoir proposer le rétablissement de la loterie, et l'impôt sur le sel. Vers la fin du Directoire, Fabre était de la section des *modérés*, qui contribua si activement à la révolution du 18 brumaire. Nommé d'abord tribun sous le consulat, puis président du tribunat, il continua de prendre part à la réorganisation des finances. Chargé en cette dernière qualité de haranguer Napoléon devenu empereur, il s'exprima en ces termes : « Sire, ce nou-» veau titre n'ajoute rien à votre gloire ; » il est indépendant de la majesté du trône ; » vous ne le devez ni à la force des cir-» constances, ni au hasard de la nais-» sance, etc. ; » puis s'adressant à l'impératrice : « Les femmes reprennent le » rang dont une grossière démagogie les » avait écartées, nous ne séparons plus » l'épouse de l'époux. » A l'époque de la suppression du corps qu'il présidait, Fabre de l'Aube fut nommé sénateur, comte de l'empire, commandant de la légion-d'honneur, procureur-général près le grand-conseil du sceau des titres, etc. Néanmoins en 1814, il vota pour la déchéance de l'empereur et fut un des 67 pairs qui votèrent la création d'un gouvernement provisoire. Il indiqua les principales bases constitutionnelles qui furent adoptées pour la déclaration de Saint-Ouen, insista particulièrement pour l'abolition de la confiscation, et vota contre les lois d'exception. Il fit partie, durant les cent-jours, de la chambre des pairs, où il proposa même l'adresse à l'empereur, et s'opposa cependant, après la journée de Waterloo, à ce que Napoléon II fût proclamé. Considéré comme démissionnaire au retour du roi, il ne rentra qu'en 1819 à la chambre haute, où il vota depuis dans le sens constitutionnel. Fabre a succombé au mois de juillet 1832 au choléra-morbus qui, à cette époque, ravageait une grande partie de la France. On a de lui : | *Recherches sur l'impôt du tabac, et moyens de l'améliorer*, 1802, in-8°, ouvrage dans lequel on trouve l'idée fondamentale qui a présidé à l'établissement des

droits réunis ; | *Réflexions politiques et morales*, traduites de l'italien, 1817, in-12, avec des notes du traducteur, en italien et en français ; | *Lettre à mon fils sur ma conduite politique*, 1816, in-8° ; | *Opinion sur la compétence et la manière de procéder de la chambre des pairs*, 1822, in-8°.

FABRETTI (Raphael), né à Urbin en Ombrie l'an 1618, mort à Rome en 1700, fut secrétaire du pape Alexandre VIII, chanoine de la basilique du Vatican, et préfet des archives du château Saint-Ange sous Innocent XII. Il s'adonna à l'étude de l'antiquité, et il ne lui manqua rien de ce qui doit faire un habile homme en ce genre : connaissance de l'histoire grecque et romaine, des langues, des critiques, des philosophes; correspondances avec les savans, etc. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, estimés des antiquaires : | *De aquis et aquæductibus veteris Romæ*, Rome, 1680, in-12, nouvelle édition, augmentée de notes, Rome, 1788, in-4° ; | *De columna Trajani, cum Alphonsi Ciaconii historia utriusque belli Dacici a Trajano gesti, etc.*, Rome, 1683, in-fol. ; | *Jæsithæi ad Gronovium apologema in ejusque Titilivitia, sive de Tito-Livio somnia, animadversiones*, 1686, in-4° ; | *Inscriptionum antiquarum explicatio*, Rome, 1699, in-fol. Ce livre est regardé comme un trésor pour les savans qui s'occupent de l'antiquité. Fabretti avait un esprit vif, une conception facile et une mémoire excellente. Il aimait l'étude avec passion, et ce qu'il y a de singulier, c'est que loin d'affaiblir son tempérament, qui fut très faible jusqu'à l'âge de 30 ans, elle le fortifia.

* **FABRI** (Jean), évêque de Chartres, mort en 1390, se distingua sous les règnes orageux de Charles V et de Charles VI par la sagesse avec laquelle il gouverna son diocèse. Il fut chargé de plusieurs missions importantes par les rois de France, et par Louis, duc d'Anjou, puis roi de Sicile, dont il était chancelier. On a de lui : | Un *Journal*, ou *Récit historique* de toutes les affaires auxquelles il prit part de 1381 à 1388, manuscrit : | *les Grandes chroniques du Hainaut depuis Philippe le Conquérant jusqu'à Charles VI*, 3 vol. in-8°, manuscrit, à la bibliothèque du roi ; une Réponse à l'ouvrage de Jean de Lignario en faveur du pape Urbain V, compétiteur de Clément VII (Robert de Genève), sous le titre suivant : *du Gémissement des gens de bien à l'occasion du schisme* ; | un *Traité* pour prouver que saint Pierre a souffert le martyre à Rome sous Néron ; | et un autre *Traité* en latin, en forme de plainte, sur les affaires de France, imprimé dans l'Histoire de l'université de Paris par Du Boulay.

FABRI. *Voyez* FÈVRE.

FABRI (Honoré), né dans le diocèse de Belley en 1607, jésuite en 1626, professeur de philosophie à Lyon dans sa société, mourut en 1688 à Rome, où il fut long-temps pénitencier. C'était un homme extrêmement laborieux. Il embrassa toutes sortes de connaissances, philosophie, mathématiques, théologie, morale, et il laissa des écrits sur toutes ces matières. On a de lui : | *Notæ in notas Wilhelmi Wendrokii*, sous le nom de *Bernard Stubrock*, insérées dans le *Recueil* ou la *grande Apologie de la Doctrine morale de la Société de Jésus*, Cologne, 1672, in-folio, et ensuite mises à l'*index* à Rome ; | *Summula theologiæ*, in-4° ; | un *Dialogue en faveur de la probabilité*, réfuté par l'abbé Gradi, bibliothécaire du Vatican, Rome, 1659, in-8°. Le Père Fabri était plus propre pour la physique et les mathématiques, que pour la théologie. Ses écrits dans le premier genre sont : | une *Physique*, en latin, Lyon, 1669, 4 vol. in-4° ; | *Dialogi physici*, Lyon, 1669, in-8° ; | *De plantis, de generatione animalium, et de homine*, Paris, 1666, in-4°. C'est dans ce traité, page 204, qu'il prouve avoir enseigné la circulation du sang avant que le livre de Guillaume Harvée eût pu tomber entre ses mains. | *Synopsis optica*, Lyon, 1667, in-4° ; | *Opusculum geometricum de linea sinuum et Cycloïde*. Il a laissé en outre onze volumes in-4° de manuscrits, qui contiennent des notes sur *l'Histoire naturelle* de Pline, plusieurs apologies, des aphorismes, etc.

FABRICE ou le FÈVRE. *Voy*. FABRICIUS (François).

FABRICE (André), professeur de philosophie à Sainte-Gertrude à Louvain, conseiller des ducs de Bavière et prévôt d'Ottingen, natif de Hodeige, village du pays de Liége, mourut en 1581. On a de lui | *Harmonia confessionis Augustanæ*, Cologne, 1587, in-folio ; | des *Notes* sur le *Catéchisme romain*, et des *tragédies sacrées*.

FABRICE (Georges), né à Kemnitz dans la Misnie le 24 avril 1516, mort le 13 juillet 1571, à 55 ans, a laissé des *poésies latines*, imprimées à Bâle en 2 vol.

in-8°, en 1571. On y remarque beaucoup de pureté et de naturel. Il a été principalement fort attentif sur le choix des mots. Il n'en emploie aucun dans ses poèmes sacrés, qui ressentent la fable et le paganisme. On a encore de lui : | un *Art poétique*, en 7 livres, en latin, 1589, in-8°; | une *Collection des poètes chrétiens latins*, in-8°, Bâle, 1562. On lui a reproché d'avoir altéré quelquefois les auteurs qu'il publiait. | Une *Description de Rome*. | *Origines Saxonicæ*, Leipsick, 1606, en 2 vol. in-folio; compilation estimée par les savans. On y trouve les portraits des électeurs de Saxe, gravés par Wolfg Killian. | *Rerum Misnicarum libri septem*. Ce sont des annales de la ville de Meissen, réimprimées à Leipsick en 1660, in-4°, et remplies de profondes recherches. | *Rerum Germaniæ et Saxoniæ volumina duo*. Leipsick, in-folio, 1609, etc. On trouve dans la liste des ouvrages de Fabrice le tome 32 des *mémoires* de Niceron, et dans la *Centuria Fabriciorum*.

FABRICE (Guillaume), surnommé *Hildanus*, de Hilden, village de la Suisse, où il naquit en 1560, savant chirurgien, dont les *ouvrages* ont été imprimés à Francfort, 1682, in-folio, avec fig. Il mourut à Berne en 1634.

FABRICIUS (Caius) surnommé *Luscinus* à cause de la petitesse de ses yeux, fut consul romain l'an 282 avant J.-C., et mérita les honneurs du triomphe par plusieurs victoires sur les Samnites, les Brutiens et les Lucaniens. Le butin qu'il remporta dans ces victoires était si considérable, qu'après avoir récompensé les soldats et restitué aux citoyens de Rome ce qu'ils avaient fourni pour la guerre, il lui resta 400 talens, qu'il fit porter à l'épargne le jour de son triomphe. Député deux ans après vers Pyrrhus, il refusa les présens et les honneurs de ce prince, qui voulait corrompre sa fidélité. Ce roi eut bientôt un nouveau sujet d'admiration. Son médecin vint offrir à Fabricius, pour lors consul, d'empoisonner son maître, pourvu qu'on lui payât ce parricide. Le généreux romain renvoya le monstre à Pyrrhus, pour être puni comme il le méritait.... Les Samnites lui ayant offert une somme considérable, il répondit à leurs ambassadeurs, en portant la main à ses oreilles, à ses yeux et à sa bouche : « Tant que je pourrai commander à toutes ces parties-là, vos offres » me sont inutiles.... » Fabricius fut censeur l'an 277 avant J.-C., avec Emilius Papus, homme aussi austère que lui. Le premier avait pour toute argenterie une petite salière, dont le pied n'était que de corne; l'autre un petit plat, pour présenter ses offrandes aux dieux. Les deux censeurs cassèrent de concert un sénateur nommé Cornélius Rufinus, qui avait été deux fois consul et dictateur, parce qu'il avait chez lui dix livres d'argent en vaisselle de table. « Admire qui voudra, dit Saint-» Evremont, la pauvreté de Fabricius : » je loue sa prudence, et le trouve fort » avisé de n'avoir eu qu'une salière d'ar-» gent, pour se donner le crédit de chas-» ser du sénat un homme qui avait été » nommé deux fois consul, qui avait triom-» phé, qui avait été dictateur. » Quoi qu'il en soit de cette réflexion, et des motifs de Fabricius, ce romain vécut et mourut pauvre. Le sénat fut obligé de marier ses filles aux dépens du public.

FABRICIUS VEIENTO, auteur latin sous Néron, vers l'an 49 de J.-C., fit des libelles diffamatoires contres les sénateurs et les pontifes, et fut chassé d'Italie pour ses crimes. Tacite remarque que ce Fabricius étant préteur, attelait des chiens aux chariots, au lieu de chevaux. Ses livres furent brûlés par ordre de Néron, comme des satires atroces.

* FABRICIUS (Théodore), un des apôtres de la réforme, né le 2 février 1501 à Anhalt-sur-l'Yssel, dans le comté de Zutphen, sortit de parens pauvres, et n'eut pendant long-temps aucun moyen de s'instruire : il fut même obligé de faire subsister sa mère des secours qu'il obtenait de la charité publique. Enfin, à 17 ans, il put commencer ses études à Emmerick; son zèle et son amour pour le travail lui firent bientôt obtenir des succès rapides. Après avoir terminé son éducation à Cologne, Fabricius passa à Wittenberg, où il devint élève de Luther et de Mélanchthon. Etant revenu dans sa patrie au bout de 4 ans, il ouvrit à Cologne une école d'hébreu; mais comme on ne tarda pas à s'apercevoir que, sous le prétexte d'enseigner cette langue, il cherchait à répandre ses nouvelles erreurs, il fut chassé de la ville. Il se retira auprès du landgrave de Hesse (Philippe le Magnanime), le patron des réformés, fut choisi pour être son aumônier, et devint, en 1536, curé à Allendorf sur la Werra; mais l'aumônier, mauvais courtisan, s'étant avisé de prêcher contre la polygamie, le landgrave, à qui Luther avait permis de prendre deux femmes, non content de

lui retirer ses faveurs, le fit mettre en prison et confisqua ses biens. Fabricius recouvra cependant sa liberté quelque temps après, et retourna à Wittenberg en 1543, où il professa l'hébreu et la théologie. En 1544, il fut nommé pasteur de l'église Saint-Nicolas à Zerbst, où son zèle un peu trop tracassier lui attira encore des ennemis. Accusé d'hétérodoxie dans sa secte, il fut plusieurs fois obligé de se justifier. Enfin il termina le 15 septembre 1550 son orageuse carrière. Il a laissé : | *Institutiones grammaticæ in linguam sanctam*, Cologne, 1528, 1531, in-4°; | *Articuli pro evangelica doctrina*, ibid.; | *Tabulæ duæ de nominibus et de verbis Hebræorum*, Bâle, Henri Pierre, 1545; | des *Homélies*, des *Sermons* et des *Discours* en allemand. On ne croit pas qu'ils aient été imprimés. | Un *Abrégé de sa Vie*, que Théodore de Hase a inséré dans le premier fascicule de sa *Bibliotheca Bremensis*.

* **FABRICIUS** (Samuel), né vers la fin du 16e siècle à Eisleben en Saxe, ministre de Zerbst, est connu par un ouvrage qui a pour titre : *Cosmotheoria sacra*, Francfort-sur-le-Mein, 1623, in-8°. Il en a été fait une seconde édition, avec des *Considérations* sur les bienfaits de Dieu, Bâle, 1673. Ce sont des réflexions sur le psaume 104, *Confitemini Domino, etc.* J. Fabricius dit que ces réflexions durent naissance aux *Conciones* du même auteur, sur ce psaume; elles sont divisées en sept livres, qui traitent du monde en général, du ciel, des nuages, de l'air, des anges, de la terre, des eaux, de la pluie, des fruits de la terre, etc. —**FABRICIUS** (Etienne), ministre à Berne au 17e siècle, a laissé : | *Conciones in prophetas minores*, 1641, in-fol.; | *Conciones sacræ in Decalogum*, 1649, in-4°; | *Conciones sacræ in festivitatibus annuis habitæ*, 1656, in-4°; | *In* CL *Psalmos Davidis et aliorum prophetarum conciones sacræ*, 1664, in-f°.

* **FABRICIUS** (Frédéric), premier pasteur de l'église de Saint-Nicolas à Stettin, et docteur en théologie de l'université de Wittenberg, avait étudié avec succès, à Leyde et à Utrecht, les langues orientales. Il a laissé une *Traduction* de l'hébreu du Commentaire du rabbin David Kimchi, sur Malachie, et plusieurs *Sermons* et *Traités de théologie polémique*, écrits en allemand. Il est mort le 11 novembre 1703, âgé de 61 ans.

* **FABRICIUS** (Christophe-Gabriel), né à Schackdorf, ville de la basse Lusace, le 18 mai 1684, fit ses cours de théologie à l'université protestante de Wittenberg. En 1703, il fut chargé d'aller prêcher l'Évangile en langue slave, dans la basse Lusace, et en 1740, dans la Lusace supérieure. Il y mourut le 12 juin 1757. Il a laissé : | un *Catéchisme* en langue slave; | *Herrenhuth démasqué*, Wittenberg, 1743; | *Découverte de l'esprit de secte des herrenhuthers*, Wittenberg, 1749, in-8°. Ces deux ouvrages sont écrits en allemand. Christophe Fabricius y combat la secte des herrenhuthers; il cherche à faire voir combien sont dangereuses les vues que ces sectaires cachent sous des dehors religieux, et quelles suites funestes ces erreurs peuvent avoir pour le christianisme. *Voyez* ZINZENDORF.

FABRICIUS, nommé aussi **LEFÈVRE** (François); savant philosophe, né en 1524 à Duren dans le duché de Juliers, vint à Paris au collége de France suivre les leçons de Ramus et de Turnèbe, obtint le rectorat de Dusseldorf en 1550, et mourut en 1573. On a de lui : | *Pauli Orosii... Historiarum libri septem*, Cologne, 1582, in-12. Fabricius s'attache dans ses notes, à déterminer la véritable manière de lire le texte, à indiquer les endroits des historiens profanes qui ont rapport à ce que dit Paul Orose, et enfin à fixer les points de chronologie. Le Père André Schott en a donné une édition à Mayence en 1615, avec les notes de Fabricius et celles de Lautius; | *In Terentii comœdias annotationes*, Anvers, 1565; | *Ciceronis historia*, Cologne, 1564 : Gronovius y a ajouté des notes, et elle a été insérée par l'abbé d'Olivet à la fin de son édition de *Cicéron*.

FABRICIUS (Jérôme), né en 1537, plus connu sous le nom d'*Acquapendente*, sa patrie, fut disciple et successeur de Fallope dans la chaire d'anatomie de Padoue. Il l'occupa pendant 40 ans avec beaucoup de distinction. La république de Venise lui donna une pension de cent écus d'or, et l'honora d'une statue et d'une chaîne d'or. Ce savant médecin mourut en 1619, à Padoue, laissant plusieurs ouvrages sur la chirurgie, l'anatomie et la médecine, justement estimés par ceux qui s'appliquent à ces arts utiles. Ses *Œuvres anatomiques* ont été imprimées à Leyde en 1738, in-fol. Il remarqua le premier, en 1574, les valvules des veines; mais il ne connut ni leur structure ni leur usage. Fabricius travaillait plus pour la gloire que pour l'intérêt. Ses amis lui firent di-

vers présens, pour récompenser son généreux désintéressement. Il les mit dans un cabinet particulier, avec cette inscription : *Lucri neglecti lucrum.*

FABRICIUS (Vincent), poète allemand né à Hambourg le 25 sept. 1612, fut successivement conseiller de l'évêque de Lubec, syndic de la ville de Dantzick, bourgmestre et député de cette ville à Varsovie, où il mourut le 11 avril 1667. Ses charges ne l'avaient pas empêché de se livrer à la poesie latine. Daniel Heinsius l'engagea à publier les fruits de sa muse en 1652. On en a donné une édition plus complète à Leipsick, en 1667.

FABRICIUS (François), né à Amsterdam, le 10 avril 1665, fut ministre et professeur en théologie dans l'université de Leyde, dont il a été quatre fois recteur. On a de lui plusieurs dissertations recueillies en 3 vol. in-4°, Leyde, 1727. Les principales sont : | *Christus ecclesiæ fundamentum;* | *Sacerdotium Christi;* | *Christologia Noachica et Abrahamica, seu dissertationes ad selectos textus veteris et novi Testamenti;* | *De fide christiana patriarcharum et prophetarum, etc.* Il a fait aussi imprimer 6 *sermons* en hollandais. Ce savant mourut le 27 juillet 1738.

FABRICIUS (Jean-Albert), né à Leipsick, en 1668, s'acquit de bonne heure la réputation de littérateur poli et de savant profond. Il avait un esprit facile, une mémoire heureuse et beaucoup de pénétration. Après avoir fait ses études avec distinction dans sa patrie, il se rendit à Hambourg, où Mayer lui confia le soin de sa bibliothèque. La mort de Vincent Placcius ayant fait vaquer la chaire de professeur d'éloquence de cette ville, Fabricius l'obtint. Cette place le fixa à Hambourg, et il y passa le reste de sa vie chéri et honoré. En 1719, le landgrave de Hesse-Cassel lui offrit deux postes importans : la chaire de premier professeur de théologie à Giessen, et la place de surintendant des églises de la confession d'Augsbourg. Fabricius fut tenté de les accepter ; mais les magistrats de Hambourg, plus ardens à le retenir qu'il n'était à les quitter, augmentèrent en 1720 ses gages de 200 écus. Il y mourut en 1736, à 68 ans. C'était un homme modeste ; sa douceur le faisait aimer, autant que ses lumières inspiraient l'estime. Peu de savans ont été plus laborieux ; il suffisait à tout, leçons publiques, correspondances littéraires, composition d'ouvrages. Ceux qui l'ont fait connaître le plus avantageusement dans la république des lettres, sont : | *Codex apocryphus novi Testamenti collectus, castigatus*, Hambourg, 3 vol. in-8°, 1719. C'est une collection curieuse et exacte de beaucoup de morceaux inconnus au commun des lecteurs, et même au commun des savans. On y trouve une notice de tous les faux évangélistes, des faux actes des apôtres et des apocalypses, dont l'Eglise fut inondée dans sa naissance. Ce recueil estimé est enrichi de plusieurs remarques critiques, et ne peut que servir à constater pleinement l'authenticité des quatre Evangiles et autres écrits canoniques, constamment et généralement reconnus, tandis que tout ce qui n'avait pas le caractère de l'inspiration, est allé au fond de l'oubli. | *Bibliotheca græca*, 14 vol. in-4°, publiés à Hambourg depuis 1705, jusqu'en 1728. Cette notice des anciens auteurs grecs, de leur vie, de leurs ouvrages, est précieuse aux bibliographes. Il n'y a d'ailleurs presque aucun volume qui ne contienne quelques écrits, entiers ou en partie, des auteurs grecs anciens et modernes. Il faut que le premier volume soit de 1718, ou au moins de 1708 : éditions plus amples que celle de 1705. Les volumes suivans sont semblables quoique réimprimés. Il y a une 4e édition augmentée, 1790-1811, 12 vol. in-4°. Elle n'est pas achevée, et ne peut avoir moins de 16 à 17 vol. | *Bibliotheca latina ecclesiastica*, Hambourg, 1718, in-folio. C'est le recueil des écrits latins sur les matières ecclésiastiques. | *Memoriæ Hamburgenses*, 7 vol. in-8°, augmentés d'un 8e en 1745, par Evers, gendre de Fabricius. On y trouve la vie et les éloges des illustres Hambourgeois. | *Codex pseudepigraphus veteris Testamenti*, in-8°, 2 volumes, 1722 et 1723. L'auteur a exécuté à l'égard de l'ancien Testament ce qu'il avait pratiqué à l'égard du nouveau dans son *Codex apocryphus;* | une savante édition de *Sextus Empiricus*, grecque et latine, Leipsick, 1718, in-fol; | un *Recueil* en latin *des auteurs qui ont prouvé la vérité du christianisme*, 1725, in-4° ; | un excellent ouvrage en allemand, traduit en français sous ce titre, *Théologie de l'eau*, 1743, Paris, in-8° ; avec de nouvelles remarques communiquées au traducteur ; | *Les écrivains de l'histoire d'Allemagne et du Nord*, publiés par Lindenbrogius, auxquels il joignit les *Origines de Hambourg* par Lambeccius, et les *Inscriptions* de cette même ville par Anckelman : le tout

orné de notes savantes et d'appendices, in-fol; | une édition du *Theatrum anonymorum et pseudonymorum* de Placcius, in-fol.; il y ajouta une préface, et la vie de l'auteur. | *Bibliotheca latina*, 1707, 1708 et 1721, in-8°, 3 vol., réimprimée à Venise en 1728, 2 vol. in-4°, et à Leipsick 1773-74, 3 vol. in-8°. Elle devait avoir un 4e vol. qui aurait contenu les auteurs chrétiens. | *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis*, 1734, in-8°, 5 vol., réimprimée à Padoue, 1754, 6 vol. in-4°; | *Bibliographia antiquaria*, Hambourg, 1760, 2 vol. Cet ouvrage est une notice des écrivains qui ont travaillé sur les antiquités hébraïques, grecques, romaines et ecclésiastiques. | *Centuriæ duæ Fabriciorum scriptis clarorum qui jam diem suum obierunt*, Hambourg, 1707, in-8°; | une édition du *Polyhistor*, de Morhof, Lubeck, 1747, 2 vol. in-8°. H. S. Reimar, son gendre, a donné une notice sur la vie et les écrits de Fabricius avec son portrait sous ce titre : *De vita et scriptis Joannis Alberti Fabricii commentarius*, 1737, in-8°.

* FABRICIUS (Jean-Chrétien), célèbre entomologiste, né en 1742, à Tundern dans le duché de Sleswick, annonça dès ses premières années beaucoup de goût pour l'histoire naturelle, et suivit les cours de Linnée à l'université d'Upsal. Forcé d'embrasser un état, il étudia la médecine. Il fut reçu docteur à l'âge de 25 ans : mais bientôt nommé professeur d'histoire naturelle à l'université de Kiel, il se livra entièrement à ses études favorites pour lesquelles il entreprit plusieurs voyages en différentes parties de l'Europe. Il devint conseiller d'état du roi de Danemarck, et professeur d'économie rurale et politique. Fabricius se trouvait en France au moment où son pays était en guerre avec la Grande-Bretagne. Péniblement affecté des désastres de sa patrie, il partit pour le Danemarck, quand il apprit la nouvelle du siége de Copenhague. Il offrit ses services à son roi; mais il mourut peu de temps après son arrivée, en 1807. Ses principaux ouvrages sont : | *Systema entomologiæ*, Flensburg, 1775 in-8°. Ce livre donna une nouvelle face à la science. On y trouve non-seulement l'exposition des caractères essentiels des classes et des genres du nouveau système que l'auteur voulait établir, mais encore toutes les espèces alors connues. | *Genera insectorum*, Kiel, in-8°, faisant suite à l'ouvrage précédent; | *Philosophia entomologica*, Hambourg, in-8°, 1778. C'est le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre. | *Entomologia systematica*, Copenhague, 1792 à 1796, 7 vol. in-8°; | *Supplementum entomologiæ systematicæ*, 1798 in-8°. Il faut joindre à ce volume un *Index alphabeticus* de 52 pages qui ne parut que deux ans après. Fabricius a publié séparément un *species* pour chaque classe d'insectes en particulier, sous ces titres : *Systema eleutheratorum*, 1801; *Systeme rhyngotorum*, 1803; *Systema piezatorum*, 1804; *Systema antliatorum*, 1805; avec un *index in-4°* pour chacun; | *Considérations sur l'ordre général de la nature*, Hambourg, 1781, in-8°, en allemand; | *Résultat des leçons sur l'histoire naturelle*, Kiel, 1804, aussi en allemand.

* FABRICIUS (Otto), prédicateur protestant, né en 1744 à Rudkiœbing, dans une des îles danoises de la mer Baltique, fut nommé missionnaire pour les colonies danoises de Frédériks-Haab, et partit pour ce pays en 1768. Pendant son séjour qui dura jusqu'en 1773, il s'occupa beaucoup de la langue des Groenlandais, et s'adonna à la recherche des plantes du pays, sans études préliminaires, et sans autre livre que le *systema naturæ*. Il profita des conseils du célèbre Otto-Frédéric Muller avec lequel il était en correspondance. De retour à Copenhague, il fut pourvu successivement de plusieurs cures, et en dernier lieu (1789) de celle de Christiania, où il mourut avec le titre et le rang d'évêque le 12 avril 1822 à l'âge de 72 ans. Il s'était occupé de la rédaction des notes qu'il avait recueillies. Son principal ouvrage a pour titre : *Fauna groenlandica*, Copenhague, 1780 : il l'a fait honorablement connaître du monde savant.

* FABRICY (le Père Gabriel), dominicain et célèbre bibliographe, né vers 1725 à Saint-Maximin près d'Aix en Provence, entra fort jeune dans l'ordre de St.-Dominique; il en devint provincial, et se rendit à Rome où il fut lecteur en théologie. Ses vastes connaissances le firent choisir pour l'un des docteurs théologiens de la fameuse bibliothèque de *Casanata*, léguée en 1700 par le cardinal de ce nom aux dominicains du couvent de la Minerve. Il mourut à Rome en 1800. Fabricy était membre de l'académie des Arcades. On lui doit : | *Recherche sur l'époque de l'équitation et l'usage des chars équestres chez les anciens*, in-8°, Marseille (Rome); 1764 et 1765; | *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des deux Pères Ansaldi, des PP. Mamachi, Patuzzi, Ri-*

chini et de Rubeis; ces divers opuscules sont imprimés dans le dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques du Père Richard. | *Des titres primitifs de la révélation*, ou *Considérations critiques sur la pureté et l'intégrité du texte original des livres saints de l'ancien Testament*, 2 tom. in-8°, Rome, 1772 : c'est le plus célèbre et le plus estimé de ses ouvrages. | *Censoris theologi diatribe, qua bibliographiæ antiquariæ et sacræ critices capita aliquot illustrantur*, Rome, 1782, in-8°. On le trouve à la suite du *Specimen variarum lectionum sacri textûs* de J. B. de Rossi. Le Père Fabricy a aussi travaillé avec le Père Audifredi au magnifique Catalogue de la bibliothèque de Casanata, dont 4 volumes seulement ont été publiés.

FABRINI (Jean), grammairien, naquit en 1516, à Fighine en Toscane et mourut vers 1580. Nous avons de lui des *notes* et des *commentaires sur Virgile, Horace, Térence*, et sur quelques *Epîtres* de Cicéron. Ils sont assez bons pour leur temps. Il est auteur de quelques autres ouvrages sur sa langue.

* **FABRIS** (Nicolas), célèbre mécanicien d'Italie, et prêtre de l'Oratoire, né en 1739 à Chioggia, mort le 13 août 1801, commença par travailler avec son frère l'abbé François Fabris, à l'analyse et à la classification des êtres marins de l'Adriatique. Il inventa pour l'harmonica de Franklin un piano-forte avec un registre et des touches, ainsi qu'une table de progressions harmoniques, pour accorder promptement et facilement les instrumens à clavier. Il inventa encore un clavecin au moyen duquel les notes frappées par les touches étaient en même temps écrites par elles, et une petite machine fort simple, par les ressorts de laquelle une main de bois battait toutes sortes de mesures. Il imagina un genre de tonneau dans lequel l'air ne pouvait s'introduire à mesure qu'on le vidait, sa cavité diminuant dans la même proportion que le vin qui y était contenu. Il trouva le moyen d'écrire aussi vite que la parole la plus précipitée sans abréviation et sans rature, et s'occupa de la recherche du mouvement perpétuel. Fabris construisit encore une horloge qui marquait, dans le rapport le plus exact, les heures italiennes et les heures françaises, avec les minutes et les secondes respectives; les équinoxes et les solstices y étaient même indiqués. Ce goût ne nuisit point chez lui aux études théologiques. Ses supérieurs le chargèrent d'enseigner les jeunes élèves de la Congrégation, et l'évêque de Chioggia le choisit pour son conseil.

FABRONI. *Voyez* FABBRONI.

FABROT (Charles-Annibal) était d'Aix en Provence, où il vit le jour l'an 1580. Sa profonde érudition et ses vastes connaissances dans la jurisprudence civile et canonique, lui obtinrent l'amitié du fameux Peiresc, protecteur de tous les gens de mérite. Le président du Vair, qui l'estimait aussi, devenu garde des sceaux en 1617, attira Fabrot à Paris. Il n'avait que 36 ans, et depuis 8 années il occupait avec distinction une chaire de droit dans l'université d'Aix. Il retourna dans cette ville après la mort de son protecteur, et y reprit ses fonctions de professeur. On le revit à Paris en 1637, pour y faire imprimer des *Notes sur les Institutes de Justinien*. Cet ouvrage, dédié au chancelier Séguier, fut honorable et utile à l'écrivain. Il fit à Fabrot un grand nom dans la république des lettres, et lui valut une pension de 2,000 livres qui lui fut accordée pour travailler à la *traduction du Basilicon :* c'est la collection des lois romaines, dont l'usage s'était conservé dans l'Orient, et de celles que les empereurs de Constantinople y ont ajoutées. Cette collection avait été faite par ordre de l'empereur Léon VI. La traduction coûta à Fabrot dix années d'application constante et lui mérita une charge de conseiller au parlement de Provence, dont les circonstances du temps ne lui permirent pas de jouir. Cet ouvrage parut en 1647 à Paris, en 7 vol. in-fol., auquel il faut joindre le *Supplément* par Ruhnkenius, Leyde, 1765 in-fol. En 1649, Fabrot publia une édition des *Œuvres* de Cédrène, de Nicétas, d'Anastase le bibliothécaire, de Constantin Manassès, et des *Institutes* de Théophile Simocatte, qu'il enrichit de *notes* et de *dissertations*. On a encore de lui des *observations* sur quelques titres du *Code Théodosien;* un *Traité sur l'usure* contre Saumaise; quelques *maximes de droit* sur Théodore Balsamon, sur l'histoire ecclésiastique, sur les papes, et plusieurs *traités* particuliers sur diverses matières de droit. En 1652, ce docte et infatigable écrivain commença la révision des Œuvres de Cujas, qu'il corrigea sur plusieurs manuscrits, et qu'il donna au public à Paris, l'an 1658, en 10 vol. in-fol., avec d'excellentes *notes* aussi curieuses qu'instructives. L'application excessive qu'il

mit à ce grand ouvrage, lui causa une maladie, dont il mourut le 16 janvier 1659 à Paris, âgé de 79 ans. On trouva parmi les papiers de ce savant homme, des *Commentaires sur les Institutes de Justinien;* des *notes sur Aulu-Gèle;* et le *Recueil des ordonnances ou constitutions ecclésiastiques* qui n'avaient pas encore vu le jour en grec. Ce dernier ouvrage a été inséré dans la Bibliothèque du droit canon, publiée en 1661 par Voël et Justel.

* FABRY (Henri-Jean-Baptiste), comte d'Autrey, chevalier de Saint-Louis, né en 1723 et mort en 1777, a composé : | l'*Antiquité justifiée*, ou *Réfutation d'un livre qui a pour titre :* l'Antiquité dévoilée par les usages... (de Boulanger), Paris, 1776, in-12; | *Le Pyrrhonien raisonnable*, ou *Méthode nouvelle proposée aux incrédules par l'abbé de****, Paris, 1765, in-12; | *Les Quakers à leur frère V***, lettre plus philosophique que*** sur sa religion et ses livres*, Londres et Paris, 1768, in-8°.

* FABRY (Jean-Baptiste-Germain), avocat à la cour royale de Paris, né en 1780 à Cornus, dans le Rouergue, diocèse de Vabres, se fit connaître avantageusement par son attachement aux saines doctrines, et consacra sa vie à les répandre par des écrits ou des recueils qui font honneur à son esprit et à son cœur. Envoyé à Paris pour y faire ses études de droit, ses principes et sa conduite ne se démentirent point au milieu des dangers de la capitale. Il fut reçu avocat en 1804, mais parut peu au barreau : il s'occupa plus spécialement des événemens politiques et de littérature religieuse, et fut secrétaire de Fouché ministre de la police générale de France. Son empressement à obliger fut la cause de sa mort : en allant chercher le docteur Dubois à cinq heures du matin pour une de ses parentes dans le travail d'un accouchement difficile, il glissa sur le perron dans l'obscurité, et tomba sur une pointe de fer qui lui entra dans la cuisse et lui rompit une artère. Il expira quelques minutes après, le 4 janvier 1821. On lui doit : | le *Spectateur français au 19e siècle*, ou *Variétés morales, politiques et littéraires, recueillies des meilleurs écrits périodiques*, collection précieuse par le choix des matériaux qui la composent. Elle forme 12 vol. in-8°, Paris, 1805 à 1812; | *Chefs-d'œuvre de l'éloquence chrétienne*, ou *Sermons de Bourdaloue, Bossuet, Fénélon, Massillon, sur la vérité de la religion, formant un corps d'ouvrage*, Paris, 1810, 2 vol. in-12; | *La régence à Blois*, ou *Les derniers momens du gouvernement impérial*, 1814, in-8°, 6e édition, 1815; | *Itinéraire de Bonaparte depuis son départ de Doulevent, le 28 mars, jusqu'à son embarquement à Fréjus le 28 avril 1814*, in-8°, 5e édit. 1815; | *Itinéraire de Bonaparte de l'île d'Elbe à l'île de Sainte-Hélène*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire des événemens de 1815*, in-8°, 1816, réimprimé l'année suivante, avec des augmentations considérables, en 2 vol. in-8°; | *Mémoires pour servir à l'histoire de l'instruction publique, depuis 1788 jusqu'à nos jours*, ou *Le génie de la révolution considérée dans l'éducation, où l'on voit les efforts réunis de la législation et de la philosophie du 18e siècle pour anéantir le christianisme*, 1817-1818. 3 vol. in-8°. On y trouve des pièces et des faits très curieux sur les moyens pris, à différentes époques de la révolution, pour pervertir l'éducation. | *Monumens de la reconnaissance nationale votés en France depuis 1789*, in-8°, 1819; | *Les missionnaires de 1793*, in-8°, 1819 et 1820. L'auteur y rappelle les prédications anarchiques, impies et cruelles des révolutionnaires de 1793, et remarque l'affection et l'intérêt que certains écrivains portent à ces missionnaires si dignes d'eux, tandis qu'ils ont en horreur ceux qui prêchent l'ordre, la religion et la charité. Le but de ces écrivains éhontés n'est pas équivoque; et, comme c'est en déclamant contre les nobles et les prêtres qu'on est parvenu à opérer la révolution, M. Fabry a pensé qu'il serait utile d'en rappeler les pages sanglantes pour nous préserver des mêmes malheurs; mais il n'a rien exagéré : il cite toujours ses sources et ses garans; il s'est même imposé la loi de ne donner les faits que sur les pièces officielles insérées dans le *Moniteur*. Rien n'est donc plus authentique que son histoire des *Missions* de 1793, comme rien n'est plus légitime que sa généreuse indignation contre ces sanglans *missionnaires*. Il avait commencé des recherches pour faire une histoire de la législation révolutionnaire sur la religion et les prêtres; il est à regretter qu'il n'ait pas terminé ce travail : personne n'était plus en état que lui de traiter ce sujet; il connaissait parfaitement la révolution et son esprit, et il la jugeait très bien dans ses causes, ses moyens et ses résultats. Tous ses ouvrages ont paru sous le voile de l'anonyme.

FACCIARDI (Christophe), né dans le territoire de Rimini, passa de l'institut des mineurs conventuels à celui des capucins dans la province de Bologne, où il se fit un grand nom parmi les prédicateurs de son temps. L'on rapporte qu'en prêchant un jour à Bologne sur l'aumône, il fit tant d'impression sur l'esprit des assistans, qu'avant de sortir de l'église, ils se dépouillèrent de leur argent et de leurs joyaux les plus précieux, pour contribuer à l'établissement de l'hôpital des orphelins, que Facciardi venait de leur recommander. L'on a de lui : | *Exercitia spiritualia ex sanctis patribus collecta*, 5 vol. in-8°, Lyon, 1590; Venise, 1597 et Paris, 1606. | *Vitæ et gesta sanctorum ecclesiæ Veruchinæ*, in-8°, Venise, 1600; | *Porta aurea et sanctuarium sanctæ theologiæ, tum scholasticæ, tum positivæ, aperta*; | *Meditazioni de' principali mysteri della vita spirituale*, in-4°, Venise, 1599.

* **FACCIOLATO** (Jacques), savant professeur de logique de l'université de Padoue, né à Torreglia près de cette ville dans les monts Euganées, en 1682, mort en 1769, consacra toute sa vie à des recherches sur des méthodes pour faciliter l'étude approfondie des langues anciennes. Ses principaux ouvrages sont : | une nouvelle édition du *dictionnaire* en sept langues, connu sous le nom *de Calepin*, Padoue, 1718, 2 vol. in-folio, depuis plusieurs fois reimprimé ; | *Ortografia moderna italiana con qualche cosa di lingua per uso del seminario de Padova*, 1721, in-4°; | *Orationes latinæ*, Padoue, 1744 et 1767, in-8°. Ce sont les harangues qu'il prononça chaque année à l'ouverture des études. Elles ajoutèrent beaucoup à sa réputation. | *De gymnasio patavino synagmata duodecim ex ejusdem gymnasii fastis excerpta*, Padoue, 1752, in-8°; | *Fasti gymnasii patavini ab anno 1268 ad annum* 1752, Padoue, 1757, in-4°; | *Epistolæ latinæ*, Padoue, 1765, in-8°. Il a beaucoup contribué au grand dictionnaire latin, publié par Forcellini.

FACIO ou **FAZIO** (Barthélemi), né à Spezzia, dans l'état de Gênes, mort vers l'an 1465, fut secrétaire d'Alphonse d'Aragon, roi de Naples. Æneas Sylvius, pape sous le nom de Pie II, fut très lié avec lui, ainsi que la plupart des érudits de son siècle. On doit aux veilles de ce profond littérateur : | *De bello veneto-gallicano, seu inter Venetos et Genuenses*, Lyon 1578, in-8°, etc.; | une *Histoire de son temps*, jusqu'à l'année 1455, en latin ; | *De vitæ felicitate*, Leyde, 1628, in-24 ; | un *Traité des hommes illustres de son temps*, aussi en latin, publié à Florence en 1745, in-4°, par l'abbé Méhus; | *Traduction latine* de l'*Histoire d'Alexandre le Grand* en grec, par Arien; | quelques *opuscules*, mis au jour par Treher, à Hanovre, 1611, in-4°. Ce savant était un ennemi irréconciliable. Il conserva jusqu'au tombeau sa haine pour Laurent Valla.

FACUNDUS, évêque d'Hermiane en Afrique, assista en 547 à la conférence que le pape Vigile tint à Constantinople sur la dispute *des trois chapitres*. Il s'agissait dans cette affaire de l'orthodoxie de Théodore de Mopsueste, des écrits de Théodoret, et de la lettre d'Ibas. Facundus les soutint avec une ardeur qui le fit exiler. Nous avons encore l'*ouvrage* qu'il composa sur cette matière : il est écrit d'un style véhément, plein de feu et avec beaucoup d'art ; mais l'auteur sort souvent des bornes de la modération. Le savant Père Sirmond publia cet écrit en 1629, in-8°, avec des notes ; et il fut inséré depuis dans l'édition d'Optat, faite à Paris. Facundus mourut vers l'an 553.

FADUS (Cuspius). *Voyez* CUSPIUS FADUS.

FAERNE (Gabriel), de Crémone en Italie, mit en vers latins, dans le 16e siècle, cent fables d'Esope, distribuées en 5 livres. Pie IV l'engagea à ce travail, et n'eut pas à s'en repentir. La morale y est rendue d'une manière ingénieuse ; le style a cette précision, ce naturel, cette variété, qui font le principal mérite de ces sortes d'ouvrages. Faërne ne vit point mettre au jour le fruit de son travail : son *recueil de fables* ne parut qu'en 1564, 3 ans après sa mort, avec une dédicace à saint Charles Borromée, archevêque de Milan. Ce recueil, imprimé à Rome en 1564, in-4°, et depuis à Padoue en 1718 et 1730, et à Londres, 1743, in-4°, orné de planches, fit connaître Faërne sur le théâtre littéraire. Denyse en donna une traduction française en 1699, petit in-12, et Perrault, de l'académie française, les traduisit en vers français, in-12, Amsterdam, 1718. Trombelli en a donné une bonne édition italienne, Venise, 1736. Faërne était aussi bon critique qu'excellent poète. On a encore de lui : | *Censura emendationum Livianarum Sigonii*; | *De metris comicis*; | une édition de *Térence*; | des *remarques* sur *Catulle* et sur plusieurs

ouvrages de *Cicéron*; | *Dialogia antiquitatum, etc.*; | *In lutheranos elegiæ*. Il mourut à Rome en 1561. Pie IV et le cardinal Charles Borromée, neveu de ce pontife, l'honoraient d'une estime particulière, ou plutôt s'honoraient en rendant justice à son mérite. Il faut remarquer que Faërne écrivait dans le temps où les fables de Phèdre n'étaient pas encore connues, de manière que le mérite en est tout-à-fait original. Ce n'est que vingt ans après la première édition des fables de Faërne, que celles de Phèdre furent découvertes.

* **FAESI** (Jean-Conrad), né à Zurich en 1727, fut curé à Flaach près de Schaffhouse, et y mourut en 1790. Cet écrivain aussi laborieux qu'estimable fit une étude particulière de l'histoire et de la statistique de la Suisse. On lui doit les ouvrages suivans, écrits en allemand : *Description géographique et statistique de la Suisse*, 1765 à 1768, 4 vol. in-8°; | *Mémoire sur divers sujets de l'histoire ancienne et moderne*, 1765, 2 vol. in-8°; | *Histoire de la paix d'Utrecht*, 1770. Il a traduit en allemand l'*Histoire d'Afrique et d'Espagne* de Cardone, et publié plusieurs *mémoires* dans les *Journaux historiques* de Meusel.

FAGAN (Christophe-Barthélemi), naquit à Paris, en 1702, du premier commis au grand bureau des consignations. Il y eut lui-même un emploi, qui l'occupait peu, et qui lui laissa la liberté de s'attacher aux belles-lettres. Fagan, avec une partie de l'esprit de La Fontaine, avait à peu près le même caractère, la même indolence, la même aversion pour les affaires. Son extérieur négligé, son air distrait et timide, n'annonçaient point tout ce qu'il était. Il avait beaucoup de talent pour le théâtre. Il travailla tour-à-tour pour le Théâtre-Français, l'Italien, et pour celui de la Foire. On remarque, dans toutes ses pièces, un enjouement naïf et fin. Les plus applaudies, soit pour le bon comique, soit pour la conduite, sont *le Rendez-vous* et *la Pupille*. Celle-ci mérite d'être mise à côté, et si on ose le dire, au-dessus de quelques petites pièces de Molière. Pesselier a rassemblé en 1760, en 4 vol. in-12, les différens ouvrages dramatiques de Fagan. Les ornemens dont il a accompagné cette édition, sont un Eloge historique de l'auteur, et une Analyse de ses œuvres. Fagan mourut à Paris en 1755.

FAGE ou **BUCHLIN** (Paul), *Fagius*, né à Rheinsabern dans le Palatinat, d'un maître d'école, se distingua par ses connaissances dans la langue hébraïque. Appelé en Angleterre par Crammer, archevêque de Cantorbéry, il fut chargé de faire des leçons publiques à Cambridge, où il mourut en 1550, âgé de 45 ans. Ce savant protestant a beaucoup contribué à répandre la connaissance de la langue hébraïque par ses ouvrages, dont voici les principaux : | *Apophthegmata patrum*, *Sententiæ morales*, 1542, in-4°; | *Tobias hebraïcus*, 1542, in-8°; | *Expositio dictionum hebraïcarum*, 1542, in-4°; | *Notæ in Pentateuchum*, 1546, in-fol., etc.

FAGE (Raimond de la), naquit en 1648 à Lisle en Albigeois. Il s'adonna au dessin sans secours, sans maître, malgré ses parens, et devint bientôt un dessinateur excellent. Il mettait dans ses productions, surtout dans les sujets libres, un goût, un esprit qui surprenaient les artistes. Son atelier ordinaire était le cabaret. Il s'était établi depuis plusieurs jours chez un aubergiste, et y faisait une dépense qui paraissait au-dessus de sa fortune. Lorsqu'il fallut payer, il crayonna au dos du mémoire qu'on lui présenta, un dessin, que l'aubergiste porta à un amateur. Le curieux en donna ce qu'on lui demanda, et fit encore remettre de l'argent à La Fage. Ce maître mourut en 1690. Il dessinait à la plume et au lavis. Ses dessins dans le premier genre sont fort recherchés. Carle Maratte faisait beaucoup de cas de ses ouvrages.

* **FAGET DE BAURE** (Jean-Jacques), ancien avocat au parlement de Pau, né à Orthez le 30 octobre 1755, d'une famille ancienne et distinguée dans la magistrature, termina ses études au collége de Juilly, et fit des progrès si rapides dans le droit, qu'à 19 ans il était avocat-général au parlement de Pau. Privé de cette place il vécut dans la retraite jusqu'en 1809 : à cette époque Bonaparte le nomma rapporteur du conseil du contentieux de sa maison. En 1810, Faget de Baure devint membre du Corps législatif, où il siégeait encore en 1814. Il adhéra au retour des Bourbons, le 6 avril, en signant l'acte de déchéance de Bonaparte. En 1811, il avait été appelé à la cour impériale de Paris, dont il devint un des présidens; et il fut conservé à la cour royale sous le gouvernement de Louis XVIII. Pendant la session législative qui eut lieu en 1814, il parla plusieurs fois à la tribune, et notamment le 9 août, au sujet de la loi sur la liberté de la presse. Son entier dévouement à la famille royale se manifesta surtout à l'époque où Bonaparte revint de l'île d'Elbe :

il embrassa avec chaleur la défense des intérêts de la monarchie. Après la seconde rentrée des Bourbons, il fut compris au nombre des membres du conseil royal de l'instruction publique. Président du collége électoral du département des Landes, au mois de juillet 1815, il fut élu par le département des Basses-Pyrénées, et devint vice-président de la chambre. Il fit partie de diverses commissions, et présenta un rapport relatif à l'*organisation de la cour des Comptes*. Après la dissolution de la chambre en 1816, il présida le collége électoral des Basses-Pyrénées qui le réélut député. Il obtint encore l'honneur de la vice-présidence. Faget de Baure est mort à Paris le 30 décembre 1817. On a de lui : | *divers morceaux de littérature*, notamment *des vers sur le Dante*, insérés sans nom d'auteur dans le *Spectateur du Nord;* | *Histoire du canal du Languedoc*, rédigée sur les pièces authentiques, etc., Paris, 1805, in-8°; | *Essai historique sur le Béarn*, Paris, 1818, in-8°, ouvrage posthume.

FAGGI, ou DE FAGGIIS (Ange), appelé aussi quelquefois *Sangrino*, du nom du château de Sangro, dans le royaume de Naples, où il était né vers l'an 1500, est un de ceux qui ont le plus illustré l'ordre de Saint-Benoît. Il était de la congrégation du Mont-Cassin. Sa vie offrit le modèle de toutes les vertus : il partageait son temps entre la pratique des devoirs religieux et l'étude, à laquelle il se livra avec une assiduité extraordinaire. Très versé dans les langues grecque et latine, il avait fait aussi une étude approfondie de l'Ecriture sainte et des saints Pères. Elu supérieur de diverses maisons, il se fit remarquer par la sagesse de son administration, qu'il porta au plus haut degré dans le gouvernement du Mont-Cassin et dans celui de la congrégation, dont la présidence lui fut déférée à deux reprises différentes. Le pape Pie V qui avait pour lui la plus grande estime, l'avait nommé inquisiteur de la foi. Parvenu à un âge très avancé, don Faggi se démit de toutes ses places, pour consacrer à Dieu tous ses momens, et mourut au Mont-Cassin le 17 mars 1595, âgé de 93 ans. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, on distingue particulièrement : | *In psalterium Davidis regis et prophetæ clarissimi, paraphrasis vario metri genere exculta*, Venise, in-4°, 1575; | *Poesis christiana in quatuor libros distincta*, Padoue, in 4°, 1565; | *Speculum et exemplar christicolarum, seu Vita beati patris sancti Benedicti, monachorum patriarchæ sanctissimi*, Florence, in-4°, 1626; | *Traité sur l'oraison des 40 heures*, Florence, 1585; *Vita sanctæ Virginis Mariæ, carmine elegiaco*, Vérone, 1649; | *Officium 40 horarum, vario metri genere*, 1585; | *Sentimens d'un pécheur en présence du très Saint Sacrement*, en vers héroïques, Florence, 1585; | *Psautier de la sainte Vierge*, en prose et en vers saphiques : | *Eloge en vers du Père don Paul Picco de Pavie*, imprimé parmi ceux de Paul Prosper Martinengo; | *Dialogue sur les noms donnés à Dieu dans les livres saints*. | enfin, des *Hymnes*, des *Eloges*, des *Vies des saints*, des *Sermons*, etc.

FAGIUOLI (Jean-Baptiste), poète comique et burlesque, né à Florence en 1660, et mort en 1742, fut reçu, malgré sa jeunesse, dans l'académie des Apatistes en présence de laquelle il avait lu ses premiers essais (1). Il commença dès lors à composer des comédies dans lesquelles il jouait lui-même de la manière la plus plaisante. Il réjouissait ainsi les sociétés les plus distinguées de sa patrie par ses vers, son humeur facétieuse et ses bons mots. L'archevêque de Séleucie, Santa-Croce, nommé, en 1690, nonce du pape en Pologne, le prit pour son secrétaire, et plus tard il occupa plusieurs places dans la magistrature florentine. Il a laissé des poésies burlesques sous ce titre : *Rime piacevoli di Giam-Battista Fagiuoli*, Florence, 1729, 2 vol. in-8° : réimprimées à Lucques, 1733-45, 7 vol. in-8°. La décence qui y règne les distingue de toutes les autres du même genre. Elles eurent du succès de son vivant, quoiqu'elles n'aient ni l'originalité ni la verve de celles de Berni. Ses *comédies* imprimées à Florence, 1754-56, 7 vol. in-12, écrites aussi dans le style facétieux et burlesque, se font remarquer par le bon ton qu'il y a toujours conservé et qui est assez rare dans les écrivains de cette nation. Le censeur qui les a approuvées dit qu'il les regarde comme très utiles, étant une satire continuelle du vice.

* FAGNAN (Marie-Antoinette, dame), née à Paris dans le 18e siècle, préféra une douce obscurité à l'éclat dont elle aurait pu jouir dans la carrière littéraire. Elle

(1) Cette académie s'était formée dès 1584, par une réunion des gens de lettres les plus célèbres de temps; mais ce ne fut qu'en 1638, qu'elle prit le nom d'Académie des *Apatistes*.

publia deux ouvrages de féerie qui eurent du succès. Le premier, intitulé *Kanor*, conte traduit du sauvage, a pour but de prouver que le véritable amour fait des prodiges; le second, qui a pour titre : *Miroir des princesses orientales*, est un instrument qui révèle ce qui se passe au fond des cœurs. Lesage en a pris les idées qui font le fond de son opéra du *Miroir magique*. On doit encore au même auteur une bagatelle agréable, publiée dans le Mercure de France, sous le titre de *Minet bleu et Louwette*, et réimprimée depuis plusieurs fois. Le but de ce petit conte est de prouver qu'avec un bon cœur on ne peut jamais être véritablement laid. L'obscurité dans laquelle s'est enveloppée cette dame auteur fait qu'on ignore l'époque précise de sa mort, qu'on croit cependant être arrivée en 1770.

FAGNANI (Prosper), célèbre canoniste, consulté à Rome comme l'oracle de la jurisprudence, fut pendant 15 ans secrétaire de la sacrée congrégation. Cet habile homme perdit la vue à l'âge de 44 ans, et ne travailla pas moins jusqu'à sa mort, arrivée en 1678, à l'âge de 80 ans. On lui doit un long *Commentaire sur les Décrétales*, Rome, 1661, 3 vol. in-fol., réimprimé à Venise en 1697. Il fut entrepris par ordre du pape Alexandre VII. La *table* de cet ouvrage, vrai chef-d'œuvre en ce genre, vaut seule autant que le Commentaire. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'un homme aveugle ait pu la dresser, et la dresser d'une manière si exacte.

FAGON (Gui Crescent), né à Paris au jardin des Plantes, le 11 mai 1638, était fils d'un commissaire des guerres, et fut destiné de bonne heure à la médecine. Il prit le bonnet de docteur en 1664. Etant sur les bancs, il soutint dans une thèse la circulation du sang, action hardie alors, que les vieux docteurs ne pardonnèrent au jeune étudiant, qu'en faveur de l'esprit avec lequel il avait défendu ce paradoxe, aujourd'hui démontré. Vallot, premier médecin du roi, ayant entrepris de repeupler le jardin royal, le livre commun de tous les botanistes, Fagon lui offrit ses soins. Il parcourut les Alpes, les Pyrénées, l'Auvergne, la Provence, le Languedoc, et n'en revint qu'avec une riche moisson. Son zèle fut récompensé par les places de professeur en botanique et en chimie au jardin du roi. Sa réputation le fit choisir en 1680, pour être le premier médecin de Mme la dauphine. Quelques mois après il le fut de la reine, et après la mort de cette princesse, il fut chargé par le roi du soin de la santé des enfans de France. Enfin Louis XIV, après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma son premier médecin, en 1693. Dès qu'il fut élevé à ce poste, il donna à la cour un spectacle rare et singulier; il diminua beaucoup les revenus de sa charge. Il se retrancha ce que les autres médecins subalternes de la cour payaient pour leur serment; il abolit des tributs qu'il trouva établis sur les nominations aux chaires royales de professeur en médecine dans les diverses universités. Devenu surintendant du jardin royal en 1698, il inspira à Louis XIV d'envoyer Tournefort dans le Levant, pour enrichir ce jardin de nouvelles plantes. L'académie des Sciences lui ouvrit son sein l'année d'après. Fagon avait toujours eu une santé très faible. Elle ne se soutenait que par un régime presque superstitieux; et il pouvait donner pour preuve de son habileté, dit Fontenelle, qu'il vivait. L'art céda enfin, et la France le perdit en 1718, âgé de près de 80 ans. Il avait épousé Marie Nozereau, dont il a laissé deux fils : l'aîné, Antoine, évêque de Lombez, puis de Vannes, mort le 16 février 1742; et le second, Louis, conseiller-d'état ordinaire au conseil royal, et intendant des finances, mort à Paris le 8 mai 1744, sans avoir été marié. Outre un profond savoir dans sa profession, Fagon avait une érudition très variée, et embellie par l'heureuse facilité de bien parler. Son cœur était encore au-dessus de son esprit. Il était humain, généreux, désintéressé. Il eut part au *Catalogue du Jardin Royal*, publié en 1665, sous le titre d'*Hortus Regius*. Il orna ce recueil d'un petit *poème latin*, inspiré par son goût pour la botanique. On a encore de lui *les Qualités du quinquina*, Paris, 1703, in-12. On lit son éloge dans la *notice* des hommes les plus célèbres de la faculté de médecine, par J.A. Hazon. Son oncle Guy de la Brosse fut fondateur et intendant du Jardin des Plantes.

FAGUNDEZ (Etienne), jésuite de Viane en Portugal, mourut en 1645, à 68 ans, regardé comme un homme pieux et savant. On a de lui | *Traité des contrats*, Lyon, 1641, in-fol.; | *Traité sur le Décalogue*, Lyon 1640, 2 vol. in-folio, et d'autres ouvrages de *théologie morale* qui ont eu de la réputation.

FAHRENHEIT (Gabriel Daniel), né

à Dantzick en 1688, fut envoyé en Hollande pour apprendre le commerce, mais son goût le porta vers l'étude de la physique; il s'appliqua particulièrement à la construction des baromètres et des thermomètres. En 1720, il substitua à l'esprit de vin, dont on s'était servi jusque-là pour les thermomètres, le mercure, et il rend compte de cette opération dans sa *Dissertation sur les thermomètres*, 1724. Il a donné à cet instrument une échelle et un terme fixe, différens de ceux de Réaumur. Au lieu de la glace, il a pris pour terme l'eau bouillante, et son 32e degré répond au zéro de Réaumur. Mais on ne saurait disconvenir que le thermomètre de celui-ci est plus simple et plus sûr; et que s'il est plus généralement adopté, c'est qu'il mérite réellement de l'être. Fahrenheit est mort en 1740. On lui doit en outre cinq *mémoires* qu'on trouve dans les *Transactions philosophiques*, année 1724.

FAIDEAU. *Voyez* FEYDEAU.

FAIEL ou FAYEL (Eudes de), seigneur renommé du Vermandois, se signala par une action atroce, que l'histoire nous a conservée. Il avait épousé Gabrielle de Vergy, ou plutôt de Lévergies, issue d'une des meilleures maisons du canton, mais plus distinguée encore par sa beauté que par sa naissance. Cette dame, née avec un cœur tendre, ne put résister aux instances et à la figure séduisante de Renault ou Raoul, châtelain de Coucy, le plus accompli de son temps, qui venait souvent au château de Faïel. Il se forma entre elle et ce jeune seigneur, qui l'aimait aussi éperdument, une funeste liaison. Le mari, homme violent et emporté, en fut instruit; mais comme ses soupçons n'étaient pas pleinement confirmés, il n'osa en venir à un éclat. Sur ces entrefaites, Coucy fut obligé de s'embarquer sur un des vaisseaux de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, pour la croisade dans laquelle il s'était engagé. Son courage l'ayant emporté dans une affaire périlleuse contre les Sarrasins, il reçut une blessure mortelle d'un javelot, qui le perça fort avant entre les côtes. Se voyant à l'extrémité, il chargea son écuyer, dès qu'il serait retourné en France, de remettre à la dame de Faïel une lettre de sa main, un petit coffre d'argent, avec les joyaux qu'il avait reçus d'elle à son départ: il l'engagea aussi, sous le serment, à prendre son cœur après sa mort, et à porter ce funeste présent à celle pour qui seule ce cœur avait soupiré. Le messager était déjà dans les avenues du château de Faïel, lorsqu'il fut rencontré par le seigneur, qui le reconnut, et l'obligea de lui déclarer le sujet de son arrivée. Faïel se saisit du fatal dépôt avec une joie mêlée de rage; il rentra dans le château, et poussé par l'excès de sa jalousie, il fit servir à sa femme dans un ragoût le cœur de Coucy, qu'elle mangea sans se douter de rien. « Ce mets, » lui dit-il, a dû vous paraître excellent, » car c'est le cœur de votre amant. » En même temps pour la convaincre mieux de la vérité de cet horrible repas, il jeta sur la table le petit coffre et les bijoux. A ce spectacle, la dame de Faïel, frappée comme d'un coup de foudre, demeura stupide et sans voix, et passa de cette insensibilité apparente à l'évanouissement; elle ne revint que pour jeter les cris du désespoir, et jurer « qu'elle ne prendrait » plus de nourriture »; ce qui la conduisit en peu de jours au tombeau. Cette effrayante catastrophe arriva vers l'an 1191: elle a fourni le sujet d'une tragédie à MM. de Belloy et d'Arnaud. Le seigneur de Faïel, dévoré par le chagrin et les remords, ne survécut pas long-temps à l'action qui les lui avait causés. Il mourut avec la douleur d'avoir sacrifié d'une manière si barbare une femme qu'il avait toujours aimée (voyez *Mémoires historiques* sur la maison de Coucy et sur la dame de Faïel, par M. de Belloy, citoyen de Calais.) On raconte le même trait de vengeance d'une comtesse d'Astorga (*voyez* ce mot); mais il y a apparence que ce n'est que l'histoire de Faïel travestie: à moins de supposer que les *Mémoires* de M. de Belloy ont été fabriqués d'après l'anecdote de la comtesse d'Astorga: ce qui dans ce siècle, où l'histoire est devenue le jouet de l'imagination et une spéculation de lucre, n'aurait rien de bien étonnant: et que ne ferait pas un bel-esprit, pour avoir à traiter quelque sujet piquant, pour arranger un drame larmoyant et bien terrible? *Voyez* l'article COUCY.

FAIL (Noel du), seigneur de La Hérissaye, gentilhomme breton, et conseiller au parlement de Rennes, au 16e siècle, fut ami d'Eginard Baron et de Duaren. On a de lui divers ouvrages qu'on ne lit plus, et qu'on ne peut guère lire, si l'on a le germe du bon goût. Les gens frivoles recherchent cependant ses *Contes* et *Discours d'Eutrapel*, Rennes, 1587, in-16, réimprimés en 1732, 2 vol. in-12, et les

Ruses de Ragot, 1516, in-16, réimprimées aussi sous le titre de *Propos rustiques* en 1732. Ces livres ne sont recommandables que par leur naïveté.

* FAILLE (Jean Charles de la), jésuite, né à Anvers, en 1597, professa les mathématiques, avec une grande réputation, à Dôle et à Louvain. Il fut nommé à la chaire de cette science, au collége royal de Madrid, lors de sa fondation, et quelque temps après, appelé à la cour, pour donner des leçons à l'infant don Juan d'Autriche. Ce savant religieux accompagna son élève dans ses voyages en Catalogne, en Sicile et à Naples, et mourut à Barcelone, le 4 novembre 1652. Don Juan lui fit faire de magnifiques obsèques, et ordonna qu'on plaçât sur son tombeau une épitaphe qui exprimât ses regrets de l'avoir perdu. On a de la Faille : | *Theses mechanicæ*, Dôle, 1625. | *Theoremata de centro gravitatis partium circuli et ellipsis*, Anvers, 1632, in-4°. « Ce géomètre, digne d'éloges, dit Montucla, y assigne, à la vérité, d'une manière fort prolixe et embarrassée, les » centres de gravité des différentes parties tant du cercle que de l'ellipse ; il y » fait surtout voir la liaison qui existe entre cette détermination et celle de la » quadrature de ces courbes, ou leur rectification, et comment l'une des deux » étant donnée, l'autre l'est aussi nécessairement. » On doit remarquer que l'ouvrage de la Faille a précédé celui de Guldin, regardé communément comme l'auteur de la théorie de la gravitation.

FAILLE (Germain de la), né à Castelnaudary en 1616, avocat du roi au présidial de cette ville, devint syndic de Toulouse en 1655, et secrétaire perpétuel des Jeux Floraux en 1694. Il mourut en 1711, à 95 ans, doyen des anciens capitouls. On a de lui : | *Les Annales de Toulouse*, en 2 vol. in-fol., 1687 et 1701. L'auteur de la dernière *Histoire de Languedoc* (M. du Rozoi) a beaucoup profité de cet ouvrage curieux et intéressant, surtout pour les Toulousains. Le style en est vif et concis, mais peu correct. Il s'est arrêté à l'année 1610 ; son amour pour la vérité ne lui permit point de traiter l'histoire des derniers temps, parce qu'il craignait d'être obligé de la trahir. | Un *Traité de la noblesse des Capitouls*, en 1707, in-4° ; il est rempli de recherches curieuses. Indépendamment du mérite de l'érudition, la Faille écrivait facilement en vers et en prose. Il était lié avec plusieurs gens de lettres, dont il avait l'estime et l'amitié. Ses poésies se trouvent dans le *Recueil des Jeux Floraux*.

* FAINI (Mme Diamante), poète italienne, né à Savallo dans le Brescian au commencement du 18e siècle, morte à Salo le 13 juin 1770, était fille d'un médecin de la petite ville de Castrezato qui cultiva avec le plus grand succès ses heureuses dispositions. Ses poésies sont justement admirées. Sa prose n'est pas moins facile ni moins élégante que ses vers. Elle écrivait aussi en latin et même en français avec une rare pureté. Elle possédait assez bien la science astronomique, et même les matières théologiques. Ses *OEuvres*, en prose et en vers, ont été imprimées à Salo en 1762 et 1771, 1 vol. in-8°. Ses vers roulent presque tous sur des sujets sacrés ou moraux.

FAIPOULT. *Voyez* FAYPOULT.

FAIRFAX (Thomas), un des chefs des parlementaires et général de leur armée, mit en déroute, le 24 juin 1645, l'armée de Charles Ier à Nazerby. Ce prince y perdit toute son infanterie, son canon et son bagage. L'année suivante, Fairfax se rendit maître d'Oxford ; battit ensuite le prince de Galles, força Exeter après deux mois et demi de siége, et obtint en 1647 la place de gouverneur de la Tour de Londres. En 1648, il se démit de sa charge et cessa de se mêler des affaires d'état, quand il vit Charles Ier livré à la chambre de justice, ne se pardonnant pas les avantages qu'il avait remportés sur ce prince infortuné. Dès qu'il s'aperçut des intentions de Monck pour le rétablissement de Charles II, il fut un des premiers à lui offrir ses services. Le parlement le choisit pour un des députés vers ce prince, lorsqu'il l'invita à venir reprendre la couronne. Il était né à Denton dans la paroisse d'Otley, en Yorckshire, au mois de janvier 1611, et mourut en février 1671. C'était un homme sombre, hypocondriaque, et au talent de la guerre près, une espèce d'automate, qu'on faisait agir comme on voulait : aussi Cromwell en sut-il tirer bon parti.

* FAISTEMBERGER (Antoine), peintre d'Inspruck, né en 1678, excellait dans le paysage. Les siens sont d'une composition également grande et bien entendue. Il aimait à représenter des chutes d'eau et des solitudes. Ce peintre mourut à Vienne, l'an 1720. Son frère Joseph, dont il fut le maître, avait si bien imité sa manière, que l'on confond souvent leurs tableaux.

* FAITHORNE (William), peintre et graveur anglais, né à Londres en 1616, fut banni de son pays pour n'avoir pas voulu prêter serment d'obéissance à Cromwell. A son retour en Angleterre, il se livra particulièrement à la gravure. On cite de lui une *Sainte Famille*, d'après Vouet, et *le Christ au tombeau*, d'après Van-Dyck. Le genre où il s'est le plus distingué est celui du portrait gravé. Il en a donné un grand nombre qui sont très estimés, et publié un *traité sur l'art de la gravure*, en 1662. Il mourut en 1691.

* FAKHR-EDDIN-RAZY, historien arabe qui vivait à la fin du 7e siècle de l'hégire et au commencement du 8e (vers l'an 1300 de J.-C.), est connu par une *Histoire chronologique des dynasties*, qui se trouve parmi les manuscrits arabes que possède la bibliothèque royale. Cette histoire est divisée en deux parties, dont la première traite des principes du gouvernement, des qualités nécessaires à un prince, et des défauts qu'il doit éviter ; la seconde présente succinctement les différentes dynasties qui ont gouverné l'empire fondé par les Arabes, en commençant par les premiers califes. Cette histoire, quoique abrégée, mériterait, par l'importance des faits qu'elle renferme et les réflexions de l'auteur, de passer dans notre langue. M. Sylvestre de Sacy en a publié trois extraits dans sa *Chrestomathie arabe*, savoir : | l'*Histoire du califat de Haroun-Al-Raschild ;* | l'*Histoire du califat de Mostassem*, dernier prince abasside ; | le chapitre intitulé : *Des droits des souverains sur leurs sujets*. Il ne faut pas confondre cet historien avec un docteur du même nom, né en 1150.

* FAKHR-ENNISA (Chohd'eh), fille célèbre, qui mérita le nom ci-dessus cité et qui signifie *la gloire des femmes*. Elle naquit à Bagdad vers l'an 1088 de J.-C., professa la jurisprudence et la théologie, compta parmi ses disciples les hommes les plus distingués et les docteurs les plus fameux de ce siècle. Elle passa sa vie dans le célibat, uniquement occupée de ses études, et mourut le 1er juillet 1178 de J.-C., ou 574 de l'hégire.

* FALBAIRE (Charles-Georges FENOUILLOT de), poète dramatique, né à Salins le 16 juillet 1727, fit ses études au collége de Louis le Grand à Paris, et dès sa plus tendre jeunesse s'occupa de littérature. Il occupait dans les finances un emploi qui lui assurait une existence honorable, tout en lui permettant de suivre son goût pour les lettres. Nommé en 1782 inspecteur-général des salines de l'est, il s'occupa avec succès d'en accroître le revenu pour l'état. La révolution le priva de ses emplois, et détruisit sa fortune. Il mourut le 28 octobre 1800, à Ste.-Menehould, où il s'était retiré avec sa famille. Ses *œuvres* ont été réunies à Paris, en 2 vol. in-8°, 1787 ; on y trouve : | *L'honnête Criminel*, drame en 5 actes et en vers, dont le sujet était tiré, dit-on, d'un événement réel (*voyez* FABRE) ; mais on assure que Falbaire l'ignorait lorsqu'il composa cette pièce, et que la première idée lui en vint à la lecture d'un passage de la Poétique de Marmontel. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que cette pièce est l'imitation d'un drame espagnol de Jovellanos, qui porte le même titre. Pour s'en convaincre, il suffit de rapprocher les deux drames. Cette pièce par laquelle il débuta eut un grand succès. Il y a des situations attachantes ; mais le style en est faible et négligé. On en a fait plusieurs éditions ; et elle a été traduite en allemand, en hollandais et en italien. | Le *premier navigateur*, pastorale lyrique en 3 chants ; | *Les deux avares*, comédie en deux actes et en prose, mêlée d'ariettes, dont quelques situations assez touchantes, et surtout la musique de Grétry, firent le succès. Grimm en a fait la critique dans sa correspondance. | *Le Fabricant de Londres*, drame en 5 actes et en prose, joué en 1771, et qui tomba dès la première représentation. Une mauvaise plaisanterie décida sa chute : au cinquième acte, lorsqu'on vint annoncer la banqueroute du fabriquant, un homme du parterre s'écria : *J'y suis pour* 20 *sous* (prix de son billet). L'auteur retira sa pièce le lendemain. Quoique cette pièce soit froide et assez mal conduite, elle a été traduite en allemand et en italien, et représentée à plusieurs reprises sur les théâtres de Vienne et de Vicence. | *L'Ecole des mœurs*, ou *les suites du libertinage*, drame en 5 actes et en vers, joué sans succès en 1776 et en 1790 ; il a été traduit en allemand et en hollandais ; | *Les Jammabos*, ou *les moines japonais*, tragédie en 5 actes dirigée contre les jésuites : c'est la plus mauvaise de ses productions, car elle pèche par le plan, l'action et le style. Le seul drame de l'*Honnête Criminel* obtint du succès, qu'il dut en grande partie aux circonstances où il fut joué, et à l'intérêt qu'inspire le malheur qui n'est pas mérité.

FALCANDUS ou FALCAND (Hugues),

normand d'origine, trésorier de St.-Pierre de Palerme, dans le 12e siècle, laissa une *Histoire de Sicile depuis* 1152 *jusqu'en* 1169, écrite avec simplicité et exactitude. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Gervais de Tournay, in-8°, Paris, 1550.

FALCIDIUS, tribun du peuple romain, institua la loi *Falcidie*, l'an 40 avant J.-C., ainsi appelée du nom de son auteur. Elle ordonnait que le quart des biens de tout testateur demeurerait à ses légitimes héritiers. C'est ce qu'on nomma *la Quarte Falcidie*. On pouvait disposer du reste.

FALCK. *Voyez* FALK.

* **FALCKENSTEIN** (Jean-Henri de), écrivain fécond et antiquaire allemand né l'an 1682 en Silésie, mort en 1760, à Schwabach, fut chambellan du prince évêque d'Eichstett de 1718 à 1730, conseiller aulique du margrave d'Anspach de 1730 à 1738, et résident du margrave d'Erfurt jusqu'en 1740. Il a écrit en allemand un grand nombre d'ouvrages historiques et diplomatiques, dont les principaux sont: | *Antiquitates et memorabilia Nordgaviæ veteris*, Schwabach, 1734-35-38, 4 vol. in-fol.; | *Chronique de Thuringe*, Erfurt, 1737-39, 3 vol. in-4°; | *Description de Nurenberg*, Erfurt, 1750, in-4°; | *Antiquitates et memorabilia marchiæ Brandenburgicæ*, Bayreuth, 1751, 3 vol. in-4°; | *Histoire du duché, ci-devant royaume de Bavière*, Munich, 1793, 3 vol. in-folio.

FALCLAND, *Voyez* FALKLAND.

* **FALCO** ou **FALCON** (Aymar), chanoine régulier de l'ordre de St.-Antoine au 15e siècle, député de son ordre auprès du pape Clément VII (Jules de Médicis), et dictateur de l'ordre de St.-Antoine à une époque où l'on jugea nécessaire d'investir un homme savant et expérimenté des pouvoirs les plus étendus, pour soutenir les prérogatives de l'abbaye, a écrit une histoire de son ordre sous le titre de *Antonianæ historiæ compendium*, etc., Lyon, 1534, traduit en espagnol par Fernand Suarès, Séville, 1613, et quelques ouvrages théologiques.

* **FALCONER** (Guillaume), poète écossais, naquit dans l'indigence à Edimbourg, vers l'année 1735, et s'engagea fort jeune dans la marine; s'étant embarqué à l'âge de dix-huit ans, avec le titre de contremaître, sur la *Britannia*, ce bâtiment fit naufrage dans son passage d'Alexandrie à Venise; Falconer parvint à se sauver. Ce désastre lui fournit le sujet d'un poème en trois chants, intitulé le *Naufrage*, Londres, 1762, écrit avec beaucoup de chaleur; il en donna lui-même une deuxième édition, en 1764, avec des corrections et des additions, et publia en 1769, un *Dictionnaire de Marine*, in-4°. Peu de temps après il s'embarqua avec le titre de trésorier, à bord de la frégate *l'Aurore*, pour les *Indes* orientales. On présume qu'il essuya un second naufrage où il fut moins heureux que dans le premier; car ce bâtiment ayant quitté le cap de Bonne-Espérance, on n'en reçut plus aucune nouvelle certaine. On a aussi de Falconer | un poème sur la *mort de Frédéric, prince de Galles*, publié en 1751; | une *Ode au duc d'Yorck*; | *le Démagogue*, satire politique, imprimée sous le nom supposé de *Théophile Thorn*, et dirigée contre Wilke et Churchill, et des chansons. Le docteur Anderon a donné une édition des poésies de Falconer, précédée d'une notice sur sa vie.

* **FALCONER** (Thomas), savant et littérateur anglais, né à Chester en 1736, fit partie du collége d'Oxford, et a composé quelques ouvrages parmi lesquels on remarque: | *Dévotions for the sacrament of the Lord's supper*, etc. 1786, souvent réimprimé; | des *Observations sur le récit de Pline, touchant le temple d'Ephèse*, insérées dans le 11e vol. de l'*Archéologie*; | des *Tables chronologiques depuis le règne de Salomon, jusqu'à la mort d'Alexandre le grand*, 1796, in-4°: il a traduit aussi du grec, du français et du latin les ouvrages suivans: | *Voyage d'Hannon*, éclairci par les relations des voyageurs modernes, 1797, in-8°; | le *Tocsin*, ou *appel au bon sens*, 1798, in-8°; | *Voyage d'Arrien autour de la mer Noire*, 1805, in-4°. Trois *Discours* et une *Dissertation géographique* font partie de cet ouvrage. Il avait préparé une *nouvelle édition de Strabon* qui a paru en 1807, latin-grec, par les soins de son neveu, 2 vol. in-fol.

* **FALCONER** (William), médecin anglais né à Londres en 1743, mort à Bath en 1824, était aussi remarquable par son excellent caractère que par l'étendue et la variété de ses connaissances. Depuis 1766 jusqu'en 1805, il a écrit en anglais sur divers sujets de médecine, et ses ouvrages jouissent encore d'une réputation méritée. On cite entre autres: | *Essai sur l'usage des eaux de Bath*, 1770, 1773, 1790; | *Observations sur le régime et la diète recommandés généralement aux personnes valétudinaires*, 1778, in-8°; | *Remarque sur l'influence du climat*, etc.,

1781, in-4°; | *Influence des passions sur la santé et les maladies*, 1778, in-8°; | *Essai sur les moyens de conserver la santé des agriculteurs*, 1789, in-8°.

FALCONET (Camille), né à Lyon le 1er mars 1671, d'une famille célèbre dans la médecine, augmenta la gloire de ses ancêtres par l'étendue et la variété de son savoir. Le père Malebranche qui le connut, lui donna son estime et son amitié. L'académie des belles-lettres le mit au nombre de ses membres en 1716, et le perdit le 8 février 1762. Il était alors âgé de 91 ans, et il avait dû sa longue vie autant à son tempérament qu'à son régime. Ce savant possédait une bibliothèque de 45.000 vol. de laquelle il avait séparé, dès 1742, tous les ouvrages qui manquaient à la bibliothèque du roi. Nous avons de cet auteur : | une *Traduction du nouveau Système des planètes*, composé en latin par Villemot, publiée en 1707, in-12; | des éditions de la pastorale de *Daphnis et Chloé*, traduite par Amyot, 1731, in-8°, avec des notes; | du *Cymbalum mundi*, par Periers, avec des notes, 1732, in-12. La nature de ces deux ouvrages ne donne pas une grande idée du choix et du goût de l'éditeur. | Plusieurs *thèses de médecine*. Falconet avait l'humeur gaie, le caractère prompt, l'esprit vif. Il aimait à parler, et parlait fort bien. Quiconque aimait les lettres, trouvait auprès de lui l'accès le plus facile. Il prêtait ses livres avec plaisir; mais il en avait beaucoup qui ne pouvaient être utiles à personne. Quoiqu'il n'excellât pas dans la pratique de la médecine, il connaissait très bien la théorie, et brillait dans la consultation.

* FALCONET (Etienne-Maurice), sculpteur, né à Paris en 1716, d'une famille peu riche, originaire d'Exilles, sur les frontières du Piémont, et alliée à celle des médecins célèbres de ce nom. Après avoir travaillé pendant quelque temps chez un mauvais sculpteur, il fut accueilli par Lemoine, et les progrès qu'il fit sous sa direction furent très rapides. Sa statue de *Milon de Crotone, terrassé par le lion*, qu'il travailla long-temps et qui le fit admettre à l'académie en 1754, est regardée comme une des meilleures productions du ciseau moderne. Falconet fut appelé en 1766 en Russie, par Catherine II, pour exécuter la statue équestre de Pierre le Grand, qui le retint 12 ans à St-Petersbourg, et qui suffirait seule pour immortaliser son auteur. La conception de l'artiste est grande; il représente ce grand prince franchissant à cheval un roc escarpé : un serpent écrasé sous les pieds de son cheval est le symbole des obstacles qu'il eut à vaincre pour introduire la civilisation dans ses états. Un rocher de granit qu'on trouva dans un marais à quelques milles de St.-Pétersbourg servit de base à ce monument : cette masse, longue de 37 pieds sur 22 de hauteur et 21 de largeur, pesait près de 3 millions de livres. La fonte de la figure du cheval, qui devait être coulée d'un même jet, ayant manqué au milieu de l'opération, Falconet fit une seconde fonte et réussit à faire disparaître les traces de l'accident. Après avoir joui long-temps de la plus grande faveur auprès de Catherine, Falconet quitta la Russie, sans avoir été récompensé comme il le méritait. Revenu à Paris, en 1778, après avoir séjourné quelque temps en Hollande, il revit et compléta ses divers ouvrages littéraires. Il se disposait à aller visiter l'Italie en 1783, lorsqu'une violente attaque de paralysie fit avorter ce projet. Il survécut huit années à ce funeste accident et succomba le 24 janvier 1791. Ses autres morceaux les plus remarquables sont : *Pygmalion*, *la Baigneuse*, un *Amour menaçant*, productions gracieuses, qui furent moulées dans toute l'Europe. Il exécuta aussi des sujets religieux : un *Christ agonisant*; une *Annonciation*, pour l'église de St.-Roch : un *Saint-Ambroise*, refusant l'entrée de la cathédrale de Milan à l'empereur Théodose, pour l'église des Invalides. Toutes ces figures, traitées dans l'expression et le caractère qui leur conviennent, obtinrent tous les suffrages. Falconet a publié | des *Réflexions sur la sculpture*; | des *observations sur la statue de Marc-Aurèle*; | la *traduction des* 34, 35 et 36e *livres de Pline*, etc. Ses *œuvres*, contenant plusieurs écrits relatifs aux arts, ont été imprimées à Lausanne, en 1782, 6 vol. in-8°; et ses *œuvres diverses*, concernant encore les arts, à Paris en 1787 et 1808, 3 vol. in-8°. On reproche à cet auteur un ton beaucoup trop tranchant, et le défaut de n'avoir pas rendu assez de justice aux anciens. Falconet tirait en quelque sorte vanité de la pauvreté de sa famille. Dans le voyage qu'il fit en Russie, Catherine lui donna le titre de *Visokorodie*, qui signifie *votre haute puissance. Ce titre*, dit Falconet, *me convient à merveille, car je suis né dans un grenier*.

FALCONNETTO (Jean-Marie), né à

Véronne en 1458, fut d'abord peintre médiocre; mais son application assidue le rendit excellent architecte. Le cardinal Bembo et Louis Cornaro furent ses Mécènes. Il fut le premier qui donna les dessins des théâtres et des amphitéâtres des anciens, et introduisit le goût de la bonne architecture à Venise. Il éleva plusieurs édifices à Padoue, à Vopo dans le Frioul, et à Venise, qui sont la preuve de ses talens. Il mourut à Padoue en 1534, et fut enterré dans le caveau de Cornaro.

FALCONIERI (sainte Julienne de), née en 1270 de parens riches, morte à Florence sa patrie en odeur de sainteté, l'an 1341, donna en 1307 une *règle* aux oblates ou converses des servites, dont elle fut la première supérieure. Martin V l'approuva en 1424. La pieuse fondatrice se signala par les plus grandes austérités. Elle ne mangeait point le mercredi et le vendredi. Benoît XIII la canonisa en 1729.

FALCONIERI (Octavio), de la même famille que la précédente, est auteur d'un savant *discours* en italien *sur la pyramide de Caïus Sestius*, qu'on voit près de la porte d'Ostie à Rome. Nardini l'a inséré dans sa *Roma antica*. Cet auteur était romain. Il mourut en 1676, à l'âge de 30 ans.

FALDA (Jean-Baptiste), graveur italien du 18e siècle, dont on a des *estampes* à l'eau-forte, d'un très bon goût. Les curieux recherchent ses livres *des palais, des vignes et des fontaines de Rome*.

FALEDRO (Ordelaffo), doge de Venise, succéda à Vital Micheli en 1102. La ville de Zara, en Dalmatie, ayant voulu secouer le joug des Vénitiens, pour se donner aux Hongrois, Faledro alla faire le siége de cette ville et s'en empara, en 1116. Il rentra en triomphe dans sa patrie, mais il ne jouit pas long-temps de sa gloire; il périt en 1117, dans une bataille livrée en Dalmatie contre les Hongrois, qui y faisaient de nouvelles incursions.

FALETI (Jérome), comte de Trignano, natif de Savone, s'appliqua avec un succès égal à la poésie et aux affaires. Les ducs de Ferrare lui confièrent des commissions importantes. Les ouvrages sortis de sa plume sont: | un *poème* italien, en 4 chants, *sur les guerres de Flandre;* | douze livres de *poésies;* | les *Causes de la guerre d'Allemagne sous Charles V*, italien, 1552, in-8°; | le *Traité d'Athénagore sur la Résurrection*, traduit en italien, 1556, in-4°. Il eut beaucoup de part à l'immense recueil intitulé *Polyanthea*. Cet auteur florissait au 16e siècle.

FALIERI (Marin), doge de Venise en 1354. Successeur d'André Dandolo, il fut revêtu de cette dignité à l'âge de 76 ans. Il forma le projet de s'emparer pour toujours du gouvernement qui lui avait été confié pour quelques mois. Il fallait se défaire des sénateurs, et le malheureux avait pris des mesures pour les faire tous assassiner. La conspiration fut découverte par un des conjurés. Le sénat veilla si attentivement sur les conspirateurs, que 16 d'entre eux furent arrêtés avec Falieri leur chef. Il eut la tête tranchée, le 17 avril 1355, à l'âge de 80 ans; les autres furent pendus, et 400 complices périrent par différens genres de mort. Cette catastrophe a fourni à lord Byron le sujet d'une tragédie.

***FALK** (Jean-Daniel), poète satirique allemand, né à Dantzick en 1770, était fils d'un perruquier qui le destinait à suivre la même profession. Entraîné par un penchant irrésistible pour l'étude, il employait ses épargnes à se procurer dans un cabinet de lecture les ouvrages d'écrivains de sa nation qu'il lisait en secret, car son père le contrariait dans ses goûts. Il lui arrivait quelque fois d'aller lire la nuit dans les rues à la faible lumière d'une lanterne. On lui permit cependant d'apprendre la musique, dans laquelle il fit de rapides progrès. Comme sa position ne s'améliorait point, il chercha à s'embarquer; mais les marins auxquels il s'adressa le repoussèrent parce qu'il ne savait pas l'anglais. Un maître de cette langue consentit à lui donner des leçons et le mit bientôt en état de traduire avec succès des passages d'Ossian. Son père se laissa alors déterminer à lui permettre de faire ses études, et le jeune Falk alla les terminer à l'université de Halle. Il embrassa ensuite la profession d'homme de lettres, et adopta le genre satirique, dans lequel il prit Boileau pour modèle. Bientôt parut son poème *des Héros* (*Die Helden*), qui annonçait un rare talent poétique. Falk fit paraître en même temps deux satires intitulées *les tombeaux sacrés à Kam, et les Prières*, Leipsick, 1796: la première fut saisie, dit-on, par suite d'un *quiproquo* qui la fit regarder comme une satire du saint Siége; l'autre poème est un tableau de la folie, de l'imprévoyance et de la contradiction qu'on observe trop souvent dans les vœux des mortels. *L'Almanach portatif de la plaisanterie et de la satire*, avec des caricatures qu'il publia annuellement depuis 1797 jusqu'en 1803 lui attira

des tracasseries. Les personnalités qu'il se permit depuis furent loin de lui mériter l'approbation des gens sensés. Il publia ensuite un journal sous le titre d'*Elisée et Tartare* (Elysium et Tartarus), écrit sous l'influence des événemens politiques du temps. Après la bataille d'Iéna, la commission française, chargée de faire rentrer les contributions, le prit pour secrétaire, interprète et médiateur avec les autorités allemandes, et le grand-duc de Weimar le nomma plus tard conseiller de légation. En 1813, il préserva du pillage plusieurs points du duché de Weimar, et, en 1815, il publia un écrit sur les événemens de la guerre depuis 1806 jusqu'en 1813. Falk contribua à établir la société des nécessiteux, établissement destiné aux orphelins et aux enfans abandonnés, et composa à ce sujet un ouvrage intitulé le *Miroir du peuple allemand*. Falk avait renoncé dans ses dernières années à la satire; il est mort à Weimar le 14 février 1826, laissant outre les ouvrages déjà cités : | *Satires*, Leipsick et Altona, 1800, 3 vol. in-12; les *Tombeaux de Kam* se trouvent dans le second volume. | *OEuvres choisies en prose de Swifft et d'Arbuthnot*, traduites en allemand, Leipsick, 1798-1799, 6 vol. in-8°; | *Dissertations sur la poésie et les arts*, Weimar, 1803, in-8°; | *Nouveau Recueil de contes et de satires*. Berlin, 1804, in-8°.

FALKEMBERG (Jean de), religieux dominicain au commencement du 15e siècle, se mêla des querelles des chevaliers teutoniques avec le roi de Pologne. Il écrivit contre ce prince un mauvais livre qui le fit mettre en prison à Constance, où se tenait alors le concile général. Ce libelle est adressé à tous les rois, princes, prélats, et généralement à tous les chrétiens. On a vu depuis un livre fait par un évêque, qui avait une dédicace toute semblable, et ne valait pas mieux (la compilation donnée sous le nom de Febronius). La simple et modeste vérité ne s'annonce pas avec tant d'emphase, et selon la sage règle d'Horace :

> Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
> Cogitat.....

Falkemberg y promet la vie éternelle à tous ceux qui se ligueront pour exterminer les Polonais et Ladislas leur roi. La condamnation du libelle fut résolue unanimement dans le concile. Mais elle ne fut confirmée dans aucune session publique, malgré les sollicitations des Français, qui s'étaient joints aux Polonais, parce que les principes de Falkemberg étaient les mêmes que ceux de Jean Petit, autre prédicateur de l'homicide.

FALKLAND (Lucius CARY, vicomte de), secrétaire d'état en Angleterre, durant les convulsions des guerres civiles du règne de Charles Ier, naquit vers l'an 1610 à Burford dans le comté d'Oxford. Il se livra dans sa jeunesse à l'étude des lettres. Citoyen éclairé, vertueux et ferme, il se montra d'abord un des plus ardens à attaquer les usurpations de la cour; mais lorsque la guerre civile éclata, il défendit le pouvoir qui restait à Charles Ier, et qu'il jugea nécessaire pour le soutien de la liberté anglaise. On croit que ce fut lui qui composa, avec le secours du roi, presque tous les mémoires du parti monarchique. Ce prince était si persuadé de sa supériorité dans cette lutte littéraire, qu'il fit distribuer les écrits du parlement anglais avec les siens, pour mettre le peuple au fait de la querelle. On assure qu'il s'en servit même dans ses dernières défenses contre les accusations des cromwellistes, plusieurs années après la mort de Falkland, tué en 1643 à la bataille de Newbury, à l'âge de 34 ans. On croit que Falkland a beaucoup contribué à l'*histoire du protestantisme* de Clillingworth.

*FALKNER (Thomas), missionnaire jésuite, fils d'un habile chirurgien de Manchester en Angleterre, étudia la chirurgie sous son père, et alla se perfectionner à Londres. Il s'embarqua ensuite pour la côte de Guinée, puis pour le Brésil. Etant tombé malade à Buenos-Ayres, il reçut des soins si affectueux de la part des jésuites fixés dans cette contrée, qu'il s'attacha à eux, et entra dans leur société pour partager leurs travaux apostoliques. Son habileté dans la chirurgie et ses connaissances dans la mécanique furent très utiles à la mission dans laquelle il fut employé. Il consacra 40 années de sa vie à l'exercice du ministère évangélique et à la pratique de son art dans le Chaco, le Paraguay, le Tucuman et les Pampas. Après la suppression de son ordre, il revint dans sa patrie, et devint chapelain d'un de ses compatriotes qui était catholique. Il s'occupa alors d'écrire une *Description de la Patagonie et des pays voisins dans l'Amérique méridionale*. Hereford et Londres, 1774, in-4°. Elle fut traduite en allemand, et abrégée en un vol. in-8°, Gotha, 1775. Il y en a aussi une

traduction française sous ce titre : *Description des terres Magellaniques et des pays adjacens*, traduite de l'anglais par M. B., Genève et Paris, 1788, 2 vol. in-16. Ce livre offre des notions précieuses sur les contrées que l'auteur a décrites, sur les mœurs des peuples qui les habitent, et sur les productions de la nature que l'on y trouve ; mais on reconnaît qu'il n'était pas très versé dans l'histoire naturelle. Les Patagons qu'il a vus sont grands et bien faits ; ils lui ont paru avoir sept pieds et quelques pouces ; mais il n'a point entendu parler de race gigantesque citée par plusieurs voyageurs. Le Père Falkner mourut en 1780.

* FALLET (Nicolas), poète français, né à Langres en 1755, mort à Paris le 22 décembre 1801, a publié des *pièces de théâtre* et autres *poésies* aujourd'hui oubliées. Sa tragédie de *Tibère et Sérénus*, quoique fort médiocre, obtint cependant quelques représentations, et fut imprimée en 1782 et 1785. Il a travaillé à la *Gazette de France*, au *Journal de Paris*, et coopéré au *Dictionnaire historique et critique des mœurs, lois, usages et coutumes civiles*, 1772, 4 vol. in-8°.

* FALLETTI (Octave-Alexandre), marquis de Barolo, né en 1753 à Turin, où il mourut le 30 janvier 1828, embrassa la carrière des armes, et se consacra ensuite exclusivement à des études littéraires qui ne furent interrompues qu'au moment où la nécessité de repousser l'invasion des Français lui fit reprendre les armes. Falletti se voua ensuite à l'éducation de son fils, et parcourut avec lui l'Allemagne, la Hollande, la Suisse et la Russie. Ses principales productions sont | un *Eloge de Saint-Réal ;* | des *Mémoires sur des sujets de critique littéraire, de philosophie morale et de métaphysique*, présentés à l'académie de Turin dont il était membre ; | des *Epitres* (critiques) *sur les Œuvres posthumes d'Alfieri*, et une espèce de roman descriptif sous le titre de *Voyage de Théodore Callimacchi en Italie*.

FALLOPE ou plutôt FALLOPIO (Gabriel), médecin italien, était profondément versé dans la botanique, l'astronomie, la philosophie, et surtout dans l'anatomie. Il naquit à Modène en 1523, et mourut à Padoue en 1562, à 39 ans, suivant le Père Nicéron ; mais M. Eloy place sa naissance en 1490, et le fait mourir à 73 ans : ces dernières dates paraissent moins sûres. Quoi qu'il en soit, ce médecin parcourut une partie de l'Europe pour se perfectionner dans son art. Il était méthodique dans ses leçons, prompt dans ses dissections, et heureux dans ses cures. Quoiqu'il passe pour avoir découvert cette partie de la matrice qu'on nomme la *trompe de Fallope*, il faut avouer qu'elle n'était pas entièrement inconnue aux anciens. Il s'est attribué quelques autres découvertes qu'on lui a contestées. Ses nombreux *ouvrages* ont été recueillis en 4 vol. in-fol., à Venise en 1584 et 1606 : c'est la meilleure édition. On trouve des notices biographiques sur Fallopio dans les *Mémoires de Nicéron*, tomes 4 et 10, dans les *Eloges* de Tamasini, et surtout dans la *Bibliothèque des Ecrivains modénois* par Tiraboschi.

FALLOURS (Samuel), peintre hollandais, qui a peint les *Curiosités naturelles*, poissons, écrevisses, crabes qui se trouvent sur les côtes des îles Moluques, et les a fait imprimer à Amsterdam, 1718, 2 tomes en 1 vol. in-folio, 43 planches dans le premier, 57 dans le second. Ce livre est rare ; mais il ne faut se fier ni à la vérité des enluminures, ni à celle des figures.

FALS (Raimond), né à Stockholm en 1658, passa à Paris en 1683, et s'attacha à Chéron, médailleur du roi. Les médailles sorties de ses mains lui méritèrent une pension de 1,200 livres. Cet habile artiste mourut à Berlin en 1703.

* FALSTER (Christian), fameux critique danois, s'est fait connaître dans le monde savant par plusieurs ouvrages d'érudition. Les principaux sont : | *Supplementum linguæ latinæ*, Flensbourg, 1717 ; | *Animadversoris Epistolæ*, ibid. ; | *Quæstiones romanæ*, ibid., 1718 ; | *Cogitationes philologicæ*, Leipsick, 1719, in-8° ; | *Sermo panegyricus de variarum gentium bibliothecis*, 1720, in-8° ; | *Vigilia prima noctium ripensium*, contenant des *observations* sur Aulu-Gèle, Copenhague, 1721, in-8° ; | *Amœnitates philologiæ*, Amsterdam, 1729-32, 3 vol. in-8° ; | une traduction danoise de la 14e *satire de Juvénal*, Copenhague, 1731, in-4°.

* FANGÉ (Augustin), bénédictin de la congrégation de St.-Vannes, et abbé de Senones, naquit à Hatton-Châtel près de Verdun, et était neveu de don Calmet par sa mère. Après avoir fait ses vœux à l'abbaye de Munster en Alsace le 21 juin 1728, il professa avec distinction les humanités, la philosophie et la théologie dans sa congrégation. Le 6 septembre 1756, il fut nommé coadjuteur de don Calmet abbé du monastère de Senones en

Lorraine, qui craignait que, par suite de la cession de la Lorraine à la France on ne mît son abbaye en commande. Fangé en devint lui-même abbé titulaire en 1755, après la mort de son oncle. Parmi ses principaux ouvrages on remarque : | un *Traité* en latin *des Sacremens en général et en particulier*, ouvrage profond et estimé ; | *Iter helveticum* ou Relation d'un voyage qu'il avait fait en Suisse en 1748 ; | le second volume de la *Notice de Lorraine* ; | *Vie de don Calmet*, 1763, in-8°. On lui attribue : *Mémoires pour servir à l'histoire de la barbe de l'homme*, Liége, 1775, in-8°. Don Fangé a achevé l'*Histoire universelle* commencée par don Calmet, mis en ordre ses *œuvres posthumes*, et publié ses ouvrages en 1762. On ignore l'époque précise de sa mort.

FANNIUS (Caius), surnommé *Strabon*, consul romain avec Valérius Messala, l'an 161 avant J.-C. Ce fut sous son consulat que fut publiée la loi *Fannia* contre la somptuosité de la table. Cette loi fixait les sommes qu'on pouvait dépenser pour le repas. On fut obligé de la renouveler 20 ans après. Le luxe faisait tous les jours de nouveaux ravages, et ce luxe était une suite de la trop grande puissance des Romains ; Scipion le reconnaissait lui-même et s'en plaignait. Fannius réforma la formule de la prière qu'il était d'usage de prononcer à la clôture du lustre, par laquelle on demandait aux dieux qu'ils *augmentassent* la puissance de la république : il en substitua une autre, par laquelle on les priait de vouloir bien la *maintenir* toujours dans le même état.

FANNIUS (Caius), auteur latin sous Trajan, composa une *Histoire*, en 3 livres, *des cruautés de Néron*, et des dernières heures de ceux que ce monstre faisait exécuter à mort, ou envoyait en exil (*Exitus occisorum aut relegatorum a Nerone*). Les savans, et surtout les philosophes, ne sauraient trop regretter la perte de cet ouvrage intéressant.

FANNIUS CÉPION, complice d'une conjuration contre Auguste, qui fut découverte, se donna lui-même la mort.

Hostem cum fugeret, se Fannius ipse peremit ;
Hic, roge, non furor est, ne moriare mori !
Martial., lib. 11.

Épigramme qui dans le fond n'est qu'un jeu de mots comme presque toutes celles de Martial. Quelque blâmable que fût Fannius, il y avait certainement moins de *fureur* dans son suicide que dans celui de Caton d'Utique. Il cherchait à éviter une mort ignominieuse et terrible.

FANNIUS (Quadratus), poète latin. Ses ouvrages, quoique ridicules, furent placés avec son portrait dans la bibliothèque publique qu'Auguste avait fait construire dans le temple d'Apollon. Horace, son contemporain, lui donne le nom de parasite, et le raille cruellement.

FANSHAW (sir Richard), anglais né en 1607, envoyé des rois Charles Ier et Charles II à la cour d'Espagne et à celle de Portugal, mourut à Madrid en 1666. Il se distingua dans ses ambassades, ainsi que sur le Parnasse. On a de lui quelques *ouvrages* en vers et en prose, Londres, 1646, in-4°, qu'on a lus autrefois ; une traduction en vers anglais du *Pastor fido*, de la *Luciade* et des *comédies espagnoles*. On a publié sur son ambassade des *lettres* originales précédées de sa *vie*, Londres, 1702, in-8°.

* **FANTIN-DÉSODOARDS** (Antoine-Etienne-Nicolas), né à Pont-de-Beauvoisin dans le Dauphiné le 26 décembre 1738, entra chez les jésuites dont l'ordre fut supprimé avant qu'il eût pu prononcer ses vœux. En 1789 il était prêtre, et avait le titre de vicaire-général d'Embrun ; mais il ne paraît pas qu'il en ait jamais exercé les fonctions. Il s'était rendu à Paris quelques années avant la révolution, et lorsque ce grand événement fut accompli, il y devint un des écrivains les plus laborieux du parti révolutionnaire. Arrêté après le 10 août comme prêtre, il se maria, entra dans les sections, et se lia particulièrement avec Robespierre, Collot-d'Herbois, Marat et Chaumette, qu'il accompagnait quelquefois au club des jacobins, et contribua à répandre leurs principes en écrivant dans les journaux du temps. Il entra à l'institut, et mourut à Paris le 25 septembre 1820 (1). Ses principales productions sont : | *Dictionnaire raisonné du gouvernement, des lois, des usages et de la discipline de l'Eglise, conciliés avec les libertés et franchises de l'église gallicane, lois du royaume et jurisprudence des tribunaux de France*, 1788, 6 vol. in-8° ; | *Nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France, depuis Clovis jusqu'à la mort de Louis XIV, par le président Hénault, con-*

(1). On prétend que Fantin Désodoards a confessé que sa conduite pendant la révolution, avait été *forcée par le désir de se soustraire à la déportation*, et qu'il avait depuis sollicité du pape la dispense de ses vœux.

tinué depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la paix de 1783, 1788-89, 3 vol. in-8°; augmentée en 1801 d'une 4e et d'une 5e partie, où se trouve l'*Histoire de la révolution;* réimprimée en 1807, en 2 vol. in-8°; et en 1820 in-4°, avec une nouvelle *continuation jusqu'à la rentrée de Louis XVIII en France*. Cet ouvrage porte quelquefois le titre d'*Histoire de France depuis la mort de Louis XIV*. L'auteur y affichait déjà son admiration pour la philosophie moderne. | *Histoire philosophique de la révolution*, 5e édition, 1807, 10 vol. in-8°. C'est celui de ses ouvrages qui a obtenu le plus de succès, et cependant il est rempli d'erreurs et de faux principes. M. Beaulieu, auteur des *Essais historiques sur les causes et les effets de la révolution de France*, a relevé entre autres ce paragraphe étrange sur la démarche que fit le roi le 15 juillet 1789 : « Louis » XVI (dit M. Fantin) parut comme un » criminel devant ses juges; il rejeta sur » l'imposture de ses ministres les fausses » démarches auxquelles il s'était livré. Il » déclara que les ordres étaient expédiés » pour l'éloignement des troupes de Paris » et de Versailles; qu'il rappelait Necker » et les autres ministres disgraciés, et que » désormais il ne prendrait d'autre conseil » que ceux des représentans de la nation. » Le président assis (M. l'archevêque de » Vienne) lui répondit : Un roi est cou- » pable, quand, sous les yeux de l'As- » semblée, il écoute des conseils étran- » gers. Lally-Tolendal, député de Paris, » ajouta : Un roi qui avoue sa faiblesse et » l'insuffisance de ses moyens, mérite la » clémence d'une nation généreuse. Il est » bon que les princes sachent, reprit le » président, en couvrant la voix de Lally- » Tolendal, qu'on ne règne pas long-temps » avec sécurité, quand l'intrigue, la ca- » bale et l'astuce, devenues les mobiles » du gouvernement, sont érigées en règle » de la conduite du monarque. Cette pro- » position fut justifiée dans la suite. » On voit que dans tout ce grossier galimathias, ajoute M. Beaulieu, il n'y a pas un seul mot, à l'exception de l'annonce de l'ordre donné par le roi pour l'éloignement des troupes, qui ne renferme un impertinent mensonge. Le style est digne de l'esprit qui y règne : il est tantôt plat et trivial, tantôt boursouflé jusqu'au ridicule; enfin cette indigeste compilation, dénuée partout de vérité comme de goût, est tombée dans l'oubli profond qu'elle méritait. | *Révolutions de l'Inde pendant le* 18e *siècle*, ou *Mémoires de Tippoo-Saïb écrits par lui-même, et traduits de la langue indostane*, 1796, 2 vol. in-8°, 1797, 4 vol. in-8°; | *Louis XV et Louis XVI*, 1798, 5 vol. in-8°; | *Histoire d'Italie depuis la chute de la république romaine jusqu'aux premières années du* 19e *siècle*, 1802, 9 vol. in-8°; | *De l'institution des sociétés politiques*, ou *Théorie des gouvernemens*, 1807, in-8°; | *Les monumens inédits de l'antiquité, expliqués par Winckelmann*, 1808-1809, 3 vol. in-4°; | *Histoire de France depuis la naissance de Henri IV jusqu'à la mort de Louis XVI*, 1806-1810, 26 vol. in-12. Il s'est fait ainsi le continuateur de Velly, Villaret et Garnier. Cette histoire méritait un meilleur écrivain. Il fut avec Mercier et Carra un des premiers rédacteurs des *Annales patriotiques*, et a laissé en outre un grand nombre de manuscrits.

* **FANTONI** (Jean), célèbre médecin et anatomiste, né à Turin en 1675, mort le 15 juin 1758, professa l'anatomie à l'université de cette ville pendant un grand nombre d'années, avec un grand succès. Ses démonstrations étaient suivies par un grand nombre d'auditeurs, qui ne pouvaient assez admirer sa profonde érudition, l'importance des faits nouveaux qu'il leur présentait continuellement, son éloquence naturelle et cette latinité exquise qu'on remarque dans tous ses ouvrages. Les principaux sont | *Brevis manuductio ad historiam anatomicam*, Turin, 1699, petit in-4°; | *Dissertationes anatomicæ XI*, ibid., 1701, in-12; | *Anatomia corporis humani*, 1711, in-4°; | *Opuscula medica et physiologica*, 1738, in-4°; | *Commentarius de quibusdam aquis medicatis, et historica dissertatio de febribus continuis*, 1747, in-8°.

* **FANTUCCI** (le comte Marc), littérateur italien, né en 1745 à Ravenne, d'une famille noble, entra d'abord dans la magistrature dans l'intention de se rendre utile à ses concitoyens; mais quelques désagrémens qu'il éprouva l'engagèrent à y renoncer. Il continua néanmoins à servir son pays, qui lui fut redevable, en 1784, d'une machine hydraulique très avantageuse pour le territoire de Ravenne. Une épidémie étant venue en 1780 ravager cette province, il s'occupa des moyens d'y remédier pour l'avenir, et publia à ce sujet un excellent *mémoire* dans lequel il démontra combien il était urgent de dessécher les marais des vallées méridionales de cette contrée. En un mot toute la vie de Fantucci a été consacrée à

de nobles efforts pour rendre à Ravenne l'ancien éclat dont elle avait brillé. Le comte Fantuzzi est mort dans cette ville le 10 janvier 1806. Pie VI avait pour lui une prédilection toute particulière, et il en était digne par ses vertus, qu'il portait jusqu'à l'austérité, et par son dévouement pour l'utilité publique et pour la gloire de sa patrie. On lui doit : | *De' Monumenti Ravennati*, 6 tomes in-4°; | *De Gente Honestia*, in-fol.; | *Memorie di vario argomento del conte Fantuzzi*, in-4°. On est redevable à ses soins de la magnifique édition romaine des *Papiri diplomatici raccolti ed illustrati dall'abate Gaetano Marini*, dont plusieurs appartiennent à Ravenne.

* **FANTUZZI** (Jean), noble Bolonais et dernier rejeton d'une famille illustre de ce nom, qui a fourni un grand nombre de personnages distingués dans la carrière des lois et dans celle des lettres, naquit en 1742, et mourut à Bologne en 1801, avec le grade de colonel. Il avait servi pendant plusieurs années dans les gardes du corps du roi d'Espagne, et a laissé un ouvrage important intitulé *Notizie degli scrittori Bolognesi*, Bologne, 1781-94, 9 vol in-fol. Cet ouvrage est précieux par l'exactitude et la bonne critique qui y règnent. Il est d'ailleurs écrit d'un style élégant et correct. On aurait désiré que l'auteur en eût supprimé des détails superflus; mais ils sont vrais et puisés dans des sources authentiques.

* **FARCOT** (Joseph-Jean-Chrysostome), ancien directeur de la statistique de la Seine, né à Senlis le 8 avril 1744, entra d'abord chez les oratoriens, et enseigna successivement la philosophie, la physique expérimentale et les mathématiques. En 1779, des affaires de famille l'obligèrent de quitter cette congrégation et il se livra au commerce, à Paris, jusqu'en 1793, époque à laquelle ses magasins furent saisis et lui-même jeté en prison. Au bout de onze mois de captivité, il fut appelé par le gouvernement aux discussions qui eurent lieu à l'hôtel de Conti pour la restauration du commerce et des arts. Nommé membre du Directoire du département de la Seine, il fut chargé spécialement de la restitution des édifices destinés au culte catholique, et aux douze églises qui avaient été décrétées, il parvint à en faire ajouter trois. Il fit partie de la commission chargée de dresser le tableau de dépréciation des assignats, et fut successivement depuis cette époque, membre du conseil des arts, de celui de l'instruction publique, et directeur de la statistique. Farcot a fait à ce sujet plusieurs ouvrages : | *Questions constitutionnelles sur le commerce et l'industrie, et projet d'un impôt indirect*, Paris, 1790, in-8°; | *Discussions relatives à l'influence du gouvernement sur les arts et le commerce*, Paris, 1808, in-4°; | *Mémoires sur les moyens d'encourager les découvertes utiles*, Paris, 1819, ouvrage posthume publié par son fils M. J. Farcot. On a encore de lui plusieurs *Mémoires et Rapports* sur les arts, l'agriculture et le commerce, qui n'ont pas été imprimés. Il est mort le 23 août 1815, à l'âge de 71 ans.

FARDELLA (Michel-Ange), né à Trapani en Sicile l'an 1650, d'abord franciscain, ensuite prêtre séculier, devint professeur d'astronomie et de physique dans l'université de Padoue, et mourut à Naples en 1718 à 68 ans. On a de lui des ouvrages peu connus en France, sur les sciences auxquelles il s'était consacré. C'était un homme d'un esprit vif et d'une imagination féconde, mais très distrait. Quoiqu'il eût des appointemens considérables, sa générosité envers ses amis, et son caractère indolent ne lui permirent jamais d'être riche.

FARE (sainte), vierge, d'une famille noble de Brie, sœur de saint Faron, évêque de Meaux, et de Changulse, évêque de Laon, bâtit le monastère de Faremoustier, en fut abbesse, et mourut vers 655, après une vie de près de 60 ans, remplie par la vertu et la mortification.

FARE. *Voyez* LAFARE.

FAREL (Guillaume), né à Gap en 1489, vint de bonne heure à Paris, régenta quelque temps au collége du cardinal Le Moine. Jacques Le Fèvre d'Etaples, son ami, lui inspira les nouvelles erreurs que Luther répandait en Allemagne, et Zwingle en Suisse. Farel fut ministre à Genève avant Calvin, et y prêcha la réforme. Chassé de cette ville en 1538, il se retira à Bâle, puis à Neuchâtel, où il mourut en 1565. Ce novateur se maria à l'âge de 69 ans. Son savoir, qui était médiocre, fut terni par son opiniâtreté, et par son penchant pour toutes sortes d'opinions. On a de lui : | *Le Glaive de l'esprit*, ouvrage qui, malgré la singularité de son titre (qui dans le fond n'est que la traduction du *Gladium spiritûs* de saint Paul), offre de bonnes choses contre les libertins. | *De la sainte Cène du Seigneur*; | des *thèses*. Ce ministre fut accusé, par ceux de son

parti, de renouveler les erreurs de Paul de Samosate; mais un synode de Lausanne le lava de cette imputation.

FARET (Nicolas), né vers l'an 1600 à Bourg en Bresse, fut un des premiers membres de l'académie française, et rédigea les statuts de cette compagnie naissante. Il fut secrétaire du comte d'Harcourt, ami de Vaugelas, de Boisrobert, de Coëffeteau, de Saint-Amand. Il mourut à Paris, en 1646. On a de lui de mauvaise prose et de plus mauvais vers; | l'*Histoire chronologique des Ottomans;* | l'*Histoire d'Europe*, traduite en français; | l'*Honnête Homme*, tiré de l'italien de Castiglione, in-12; | des *lettres* qui n'apprennent rien; | des *poésies* plates, etc. Tout le monde connaît les vers suivans de Boileau:

Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret,
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret.....

FARGIS (Charles d'ANGENNES du), fut conseiller d'état sous Louis XIII, et son ambassadeur en Espagne. Il fut démenti sur le traité de Monçon, qu'il avait conclu en 1626, pour n'avoir pas suivi les instructions du Père Joseph, et il fut obligé de faire réformer ce traité sur les nouvelles instructions qu'il reçut. — Sa femme, Madeleine de SILLY, comtesse de la Rochepot, dame d'atours de la reine Anne d'Autriche, entra dans quelques intrigues contre le cardinal de Richelieu, qui la contraignit de sortir de France. Elle mourut à Louvain, au mois de septembre 1639. On trouve dans le Journal du cardinal de Richelieu, et dans sa Vie par Le Clerc, 1753, 5 vol. in-12, des *lettres* en chiffres de Mme du Fargis, qui furent interceptées, et qui la firent condamner à être décapitée par arrêt de la chambre de justice de l'Arsenal, en 1631. Elle eut un fils tué au siége d'Arras en 1640, sans avoir été marié; et une fille, religieuse à Port-Royal, morte en 1691.

* FARIA (Manoel-Sévérim de), écrivain portugais, un des plus savans numismates de son temps, naquit à Lisbonne en 1581 ou 82. Après avoir fait ses cours de philosophie et de théologie, et avoir été reçu docteur dans ces deux facultés, il fut chantre et chanoine de la cathédrale d'Evora, et mourut dans cette ville le 16 décembre 1655. Il se livra avec ardeur à l'étude des Ecritures, de la théologie mystique, de l'histoire, de la politique, de la géographie, et des antiquités romaines et portugaises, et forma des collections précieuses de manuscrits anciens, de médailles, de monnaies et d'antiquités de tout genre. Il est connu par les ouvrages suivans: | *Noticias do Portugal*, 2 vol.; | *Varios discursos politicos*, Lisbonne, 1624, 1 vol. Ces deux ouvrages ont été réimprimés à Lisbonne en 1624 et 1791. Dans le premier de ces ouvrages, il traite de l'origine des titres et des armoiries des familles nobles du Portugal, des monnaies anciennes, soit portugaises, soit gothiques, arabes et romaines, et il en donne des empreintes. Après avoir parlé des différentes universités d'Espagne, de la navigation des Portugais aux Indes orientales, il termine le second volume par les vies de vingt cardinaux de sa nation. Le troisième volume est consacré à la vie de quelques portugais illustres, comme celles de l'historien Couto, du poète Camoëns, etc. Ces deux ouvrages se font remarquer par une élégance et une pureté de style qui rappellent le beau siècle de la littérature espagnole.

FARIA DE SOUSA (Manoel), gentilhomme portugais, chevalier de l'ordre du Christ, né à Souto, en 1590, mort à Madrid en 1647, dans un état qui n'était guère au-dessus de l'indigence. Les lettres lui firent trop négliger la fortune. Après avoir été gentilhomme chez don Gonzalès, évêque d'Oporto, et avoir perfectionné ses connaissances sous la direction de ce prélat, il avait fait un voyage à Rome en 1631, où il s'acquit la considération des savans qui étaient auprès du pape Urbain VIII. Faria était un homme un peu singulier. Il s'habillait plutôt comme un philosophe, que comme un homme qui avait vécu à la cour. Son humeur indépendante et son abord sévère furent sans doute un obstacle à sa fortune. Il était cependant fort agréable et fort enjoué avec ses amis. On a de lui: | une *Histoire de Portugal*, conduite jusqu'au règne du cardinal Henri, imprimée plusieurs fois. La dernière et la meilleure édition est de 1731, in-fol., avec une continuation, et d'autres pièces curieuses. | *L'Europe, l'Asie et l'Afrique portugaises*, en 6 vol. in-folio., 2 pour l'Europe, 3 pour l'Asie, 1 pour l'Afrique. L'*Asia portuguesa* est l'histoire des Portugais aux Indes orientales, depuis leur premier voyage en 1497, jusqu'en 1640. Cet ouvrage exact et curieux a été traduit en italien, en français et en anglais. Faria a encore laissé 7 vol. de *poésies*; des *discours moraux et politiques*; des *commentaires sur la Lusiade*. Ses ouvrages sont écrits en espagnol.

FARINA. *Voyez* CHARLES BORROMÉE (saint) à l'article BORROMEE.

FARINACCI (PROSPER), célèbre jurisconsulte, naquit à Rome en 1554, et y brilla dans le barreau. Il se plut à défendre les causes les moins soutenables. Cette manie funeste à bien des familles, jointe à la rigueur et à la sévérité excessive avec lesquelles il exerça la charge de procureur-fiscal, fit naître des murmures et lui suscita des affaires. Cet homme, si rigoureux pour les autres, était très indulgent pour lui-même. Le pape Clément VIII disait de lui à ce sujet, en faisant allusion au nom de Farinaccio : « La farine est » excellente, mais le sac qui la contient ne » vaut rien. » Ce jurisconsulte mourut à Rome le même jour qu'il était né, le 30 octobre 1618, à 64 ans. Ses ouvrages ont été recueillis en 15 vol. in-fol. Anvers, 1620 et années suivantes : ils sont recherchés par les jurisconsultes ultramontains. Voici ce qu'ils renferment : *Decisiones Rotæ*, 2 vol. ; *Rotæ novissimæ*, 1 vol. ; *Rotæ recentissimæ*, 1 vol. ; *Repertorium judiciale*, 1 vol. ; *De Hæresi*, 1 vol. ; *Concilia*, 2 vol. ; *Praxis criminalis*, 4 vol. ; *Succus Praxis criminalis*, 1 vol. Malgré la critique qu'on peut faire de quelques endroits, il est certain que ses ouvrages sont pleins de savoir, et qu'il y a pour les jurisconsultes bien des choses à recueillir.

FARINATO (PAUL), peintre célèbre et savant architecte, né en 1525, mourut à Vérone sa patrie en 1606, à 81 ans.

* FARINELLI (CHARLES BROSCHI, plus connu sous le nom de), célèbre chanteur italien, né à Naples le 24 janvier 1705, fut élève de Porpora. Il débuta d'une manière brillante à l'âge de 17 ans sur le théâtre *d'Aliberti* à Rome, et en 1734, il passa à Londres, où il excita un enthousiasme universel. Il fut ensuite appelé à la cour de Madrid, et sa voix produisit plus d'effet sur Philippe V, chargé d'infirmités, et sur Ferdinand VI, son successeur, tourmenté d'une profonde mélancolie, que tous les remèdes de l'art. Ses manières aimables lui méritèrent bientôt l'estime et la considération de toute la cour. Sous le règne de Ferdinand VI, il fut employé dans les affaires du plus haut intérêt politique, devint le canal de toutes les grâces, et l'on peut dire, à sa louange, qu'il ne les accorda qu'au mérite réel, et qu'il n'abusa jamais de son pouvoir. Loin d'écouter un vain orgueil qui est ordinairement l'apanage des parvenus, ce fut surtout sa modestie qui désarma ceux qui auraient pu être un obstacle à sa fortune. Sa déférence et son respect pour les grands lui captivèrent l'amitié de la plupart d'entre eux ; à l'égard de ses ennemis, il ne s'en vengea jamais qu'en répandant sur eux les faveurs du roi. La mort de ce prince et de la reine, arrivée la même année (1762), le jeta dans l'accablement le plus profond. Il quitta l'Espagne et se retira à Bologne, où il fit bâtir une superbe maison. Il y passa le reste de ses jours, uniquement occupé de sa harpe et de son jardin, recevant avec affabilité tous les étrangers qui désiraient le connaître, et répandant ses bienfaits sur tous les malheureux qui l'environnaient. Il encouragea le Père Martini à écrire son *Histoire de la musique*, l'aida de sa fortune, et lui fournit les documens nécessaires. Farinelli mourut le 15 juillet 1782.

* FARMER (HUGUES), ministre presbytérien à Londres, né en 1714, fut un des prédicateurs d'une congrégation de Dissenters, et se fit une grande réputation par son éloquence et par ses ouvrages, qui ont pour but d'établir que l'univers est gouverné par Dieu seul. Les principaux sont : | Un *Essai sur la nature et le dessein de la tentation de Jésus-Christ dans le désert*, où il soutient que c'était une vision et non un fait réel, Londres, 1761, et 1765 avec augmentation ; | une *Dissertation sur les miracles, qui a pour objet de prouver qu'ils sont les argumens d'une interposition divine et des preuves absolues de la mission et de la doctrine d'un prophète ;* | un *Essai sur les démoniaques du nouveau Testament*, où il prétendait que ces démoniaques n'étaient que des malades. Farmer est mort le 6 février 1787.

* FARMER (RICHARD), célèbre critique anglais, né à Leicester en 1735, fut successivement prédicateur de la chapelle royale de Whitehall, principal du collége Emmanuel de l'université de Cambridge, vice-chancelier et bibliothécaire de cette université, chancelier de Lichtfield et de Coventry, chanoine de l'église de Cantorbéry, puis de celle de Saint-Paul ; et mourut en 1797. On a de lui un *Essai sur l'érudition de Shakespeare*, un des meilleurs morceaux de critique que possède la littérature anglaise, plusieurs fois réimprimé, il se trouve dans l'édition de Shakespeare, donnée par Stevens, 15 vol. in-8°, 1793, et dans celle de Reed et Harris, 1803, 1812, en 21 vol.

FARNABY ou FARNABIE (THOMAS), célèbre maître d'école anglais, né à Lon-

dres en 1573, d'un charpentier, fut d'abord serviteur; puis il fit ses premières études à Oxford, et ensuite en Espagne, dans un collége des jésuites. Il accompagna François Drake et Jean Hawkins dans leurs courses maritimes. De retour de ses voyages, il se fit soldat dans les Pays-Bas, déserta et retourna dans sa patrie. Il ouvrit une école de langue latine dans le comté de Sommerset. Il alla continuer le même travail à Londres, forma de bons écoliers, et s'acquit la réputation d'un maître habile. Son attachement à la famille royale lui attira des persécutions; mais elles ne furent pas capables d'ébranler sa fidélité. Il répondit toujours à ceux qui le sollicitaient de se déclarer pour le parti républicain : « J'aime mieux n'avoir » qu'un roi, que d'en avoir cinq cents. » Il mourut exilé à Ely-House en 1647, à 72 ans. On avait proposé dans la chambre des communes de l'exiler en Amérique. Farnaby était aussi savant humaniste, que bon citoyen. Il nous reste de lui des *éditions* de *Juvénal*, de *Perse*, de *Sénèque*, de *Martial*, de *Lucain*, de *Virgile*, de *Térence*, d'*Ovide*, avec des *remarques* qui ne sont que grammaticales; elles seraient plus utiles si elles étaient quelquefois historiques, géographiques et mythologiques; le latin en est un peu dur et quelquefois incorrect.

FARNESE (Pierre-Louis), premier duc de Parme et de Plaisance, était fils aîné du pape Paul III (Alexandre FARNÈSE), qui l'avait eu d'un mariage secret, contracté avant sa promotion au pontificat. Ce pape lui conféra les duchés de Parme et de Plaisance en 1545, sous une redevance de 8 mille écus au saint Siége, et donna en échange à l'état de l'Eglise, la principauté de Camérino et la seigneurie de Népi, qui lui appartenaient. Dès que Farnèse eut été reconnu par le clergé et par le peuple, il s'appliqua à fortifier Plaisance, et la citadelle qu'il fit construire fut regardée comme une des meilleures forteresses de l'Italie. Comme il chagrinait les nobles, croyant qu'ils opprimaient le peuple, quatre gentilshommes conspirèrent contre lui, et l'assassinèrent à Plaisance, le 10 septembre 1547. Un homme qui se mêlait de magie, lui avait annoncé cette fin tragique; on pouvait la lui prédire sans être sorcier; mais l'anecdote, si elle est vraie, ne laisse pas d'être remarquable. Aussitôt après sa mort, les milices impériales qui étaient aux portes de la ville obligèrent les Plaisantins à prêter serment à l'empereur Charles-Quint, qui n'avait pas voulu reconnaître la cession que le pape en avait faite. Mais dans la suite, Octave Farnèse, fils de Pierre-Louis, ayant épousé Marguerite d'Autriche, fut reconnu, par cet empereur, légitime possesseur du duché de Parme (*voyez* sa postérité dans les Tables chronologiques, à l'article PARME ET PLAISANCE.) Sa postérité jouit de ces deux duchés jusqu'au cardinal Antoine Farnèse, mort en 1731. Sa nièce Elizabeth Farnèse, épouse de Philippe V, roi d'Espagne, les transmit au second de ses fils, qui les céda en 1735 à l'empereur Charles VI, contre le royaume des Deux-Siciles.

FARNÈSE, pape qui a pris le nom de Paul III. *Voyez* ALEXANDRE FARNÈSE.

* FARNEWORTH (Ellis), ecclésiastique anglais, né à Bonteshall, dans le comté de Derby, devint recteur de Carrington, et mourut dans la misère, le 25 mars 1763. On lui doit des traductions anglaises de quelques ouvrages italiens : | *Vie du pape Sixte V*, de Grégorio Leti, avec une préface, des prolégomènes, des notes et un appendix, 1754, in-fol.; | *Histoire des guerres civiles de France*, de Davila, 1757, 2 vol. in-4°; | la *Traduction des OEuvres de Machiavel*, éclaircie par des notes, des dissertations, et quelques plans nouveaux sur l'art de la guerre, 1761, 2 vol. in-4°, et 1775, 4 vol. in-8°, avec des corrections, et le portrait et la vie de Machiavel.

FARNSWORT ou FARNE-WERT (Richard), fut un des premiers disciples de Georges Fox, auteur de la secte des quakers. Il ajouta aux rêveries extravagantes de son maître le précepte observé scrupuleusement dans le quakérisme, de ne parler à personne, même aux rois dans les suppliques, et même à Dieu dans la prière, qu'en tutoyant. Il composa un livre pour démontrer cette impertinence. Il prétend que l'usage contraire est une flatterie indigne des *enfans de lumière :* c'était le titre que prenaient les quakers. Fox approuva cette idée, et il fut le premier à s'y conformer.

FARON (saint), évêque de Meaux en 627, fonda l'abbaye qui porte son nom, assista au 2e concile de Sens en 657, et mourut le 28 octobre 672, à près de 80 ans.

* FARQUHAR (Georges), poète comique né en 1678, à Londonderry en Irlande,

mort en 1707, fut d'abord comédien, puis lieutenant au régiment du comte Orrery en Irlande. Ayant épousé une femme jeune et belle, il ne put résister aux privations que lui imposaient les besoins de sa maison, et mourut de chagrin, à l'age de 50 ans. Il a laissé un nom dans le théâtre anglais, par l'amusante vivacité de ses intrigues, assez naturellement conduites, quoique fondées presque toutes sur des suppositions invraisemblables et romanesques. Ses *œuvres* ont été imprimées pour la 10e fois à Londres en 1772, en 2 vol. in-12 : on regarde comme son chef d'œuvre la pièce qui a pour titre *The beaux's Stratagem*, la *Ruse du petit-maître*.

FATIO de Duiller (Nicolas), géomètre célèbre qui descendait d'une famille italienne, naquit à Bâle en Suisse le 16 février 1664. Il n'avait encore que 17 ans lorsqu'il écrivit à Cassini une lettre qui renfermait l'essai d'une théorie pour la recherche de la distance du soleil à la terre, avec une hypothèse pour expliquer les apparences de l'anneau de Saturne. Il s'occupa de la dilatation et du resserrement de la prunelle, et démontra les fibres de l'uvée antérieure et de la choroïde dans une lettre à Mariotte, du 13 avril 1685. Il trouva une manière nouvelle de travailler les verres des télescopes, un moyen de percer les rubis et de les faire concourir au perfectionnement des montres, de mesurer la vitesse d'un vaisseau, et comment on pourrait profiter du mouvement des eaux, occasioné par le sillage, pour moudre le blé, lever les ancres, hisser les vergues, etc. Il imagina aussi une chambre d'observation suspendue de telle sorte qu'on pût observer facilement les astres dans un vaisseau. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages intéressans sur la mécanique, l'astronomie et l'alchimie, imprimés séparément ou dans les numéros du *Gentlemens magazine*, de 1737 et 1738. Fatio avait honorablement parcouru la moitié de sa carrière, lorsqu'il abandonna les sciences exactes pour les sciences occultes. Livré à l'étude de l'alchimie, de la cabale et des inspirations, il se montra en même temps zélé partisan des *Camisards* ou *Prédicans* des Cévennes réfugiés à Londres, et fut en lutte à la persécution que leur suscita la police anglaise. Fatio quitta l'Angleterre et partit pour l'Asie avec le projet de convertir l'univers. De retour en Angleterre, il vécut dans l'obscurité, et mourut dans le comté de Worcester, en 1753, âgé de près de quatre-vingt-dix ans. Fatio a publié : | *Lettre à Cassini, sur une lumière extraordinaire qui paraît dans le ciel depuis quelques années*, in-8°, Amsterdam, 1686 : il s'agit de la lumière zodiacale ; | *Epistola de Mari æneo Salomonis, ad Bernardum, in quâ ostenditur geometriæ satisfieri posse mensuris quæ de Mari æneo in sacrâ scripturâ habentur*, Oxford, 1688 ; | *Fruit Walls improved*, in-4°, Londres, 1699 : dans cet ouvrage anonyme il propose une nouvelle espèce de terrasses ou murs inclinés à l'horizon pour la culture des fruits en espalier ; | *Lineæ brevissimè descensûs investigatio geometrica duplex, cui additâ est investigatio geometrica solidi rotundi in quod minima fiet resistentia*, in-4°, Londres, 1699 ; | *la Navigation perfectionnée*, in-8°, 1728. L'auteur y considère, mieux qu'on ne l'avait fait encore, le problème pour trouver la latitude par deux observations de la hauteur du soleil et le calcul du temps écoulé entre elles ; | *Excerpta ex suâ responsione ad excerpta ex litteris J. Bernoulli*, dans les *Acta Lipsiensia*, 1700 ; | *Epistola Nic. Facii ad Joh. Christoph. Facium, quâ vindicat solutionem problematis de inveniendo solido rotundo seu tereti in quo minor sit resistentia* (*Transact. phil.*, 1715).

FATTORE (le). *Voyez* PENNI.

* **FAUCHART** (Pierre), chirurgien-dentiste, né en Bretagne, et mort à Paris en 1761, est regardé comme le créateur de l'art du dentiste, par son ouvrage intitulé le *Chirurgien dentiste*, 1728, 2 vol. in-12, réimprimé en 1746 et 1786. Avant lui, il n'existait aucun écrit qui enseignât la manière de limer, tailler, plomber les dents et d'en placer d'artificielles. Il a décrit aussi, avec exactitude, les abcès qui attaquent la substance intérieure des dents, sans en altérer la substance corticale.

* **FAUCHE-BOREL** (Louis), un des agens les plus zélés du parti royaliste pendant la révolution française, était né en 1762, à Neuchâtel en Suisse, d'une ancienne famille de Franche-Comté, que la révocation de l'édit de Nantes força de s'expatrier. Lorsque la révolution française éclata, il dirigeait dans sa ville natale un vaste établissement typographique qu'il s'empressa de mettre à la disposition des émigrés qui vinrent chercher un asile dans cette partie de la Suisse. Exilé pendant 6 mois en 1793, pour avoir imprimé le testament de Louis XVI dans un al-

manach, il se voua dès lors sans réserve à la cause des Bourbons, qui acceptèrent ses services avec reconnaissance. Doué d'une grande activité et d'un courage à toute épreuve, il fut jusqu'en 1814 l'âme de toutes les négociations secrètes qui eurent lieu pour amener en France une restauration. En 1795, chargé par le prince de Condé de faire au général Pichegru des ouvertures pour l'engager à passer avec son armée au service des Bourbons, il fit sous le nom de *Louis*, plusieurs voyages à Huningue, à Bâle et à Strasbourg; pour mieux cacher son dessein, il acheta une maison dans cette dernière ville et y établit une imprimerie. Ce fut à Blodsheim, près de Huningue, que Fauche-Borel aborda Pichegru pour la première fois. Après lui avoir demandé la permission de lui dédier un ouvrage inédit de J. J. Rousseau, et lui avoir dit quelques mots insignifians sur cet objet, il lui révéla avec courage le véritable motif de sa visite. Pichegru promit sans hésiter sa coopération; mais avant d'agir il voulut acquérir la certitude que l'Autriche seconderait le rétablissement des Bourbons. Fauche-Borel ayant annoncé au prince de Condé l'heureux commencement de cette négociation, et en ayant reçu de nouvelles instructions, retourna à Strasbourg, où il se lia avec plusieurs officiers de l'armée qu'il s'efforça de préparer à l'exécution de ses plans. Une correspondance s'était établie entre Pichegru et le prince de Condé, sur la manière la plus sûre d'exécuter leur projet de restauration. Cependant le Directoire ayant eu vent de ces menées, rappela Pichegru, et Fauche-Borel fut arrêté le 21 décembre 1795 sur la dénonciation d'un journaliste nommé Cotta; heureusement on ne trouva rien dans ses papiers qui pût le compromettre, et il fut remis en liberté au bout de 6 jours. Pichegru destitué du commandement de l'armée s'était retiré à Arbois, lieu de sa naissance. Ce fut dans cette ville que Fauche vint lui remettre, en 1796, une lettre de Louis XVIII, à laquelle le général répondit par le même intermédiaire en conseillant au prince d'abandonner des projets partiels et sans résultat, pour attendre que de grands événemens militaires amenassent une occasion décisive. En 1797, Pichegru, ayant été nommé au conseil des Cinq cents où il fut bientôt élevé à la présidence, Fauche-Borel se rendit à Paris, d'après les intentions des princes, pour s'entendre avec lui. Le coup d'état du 18 fructidor vint tromper ses espérances, et déjouer le plan de contre-révolution qu'avait préparé Pichegru. Fauche fut nominativement enveloppé dans la proscription de cette époque. Sa correspondance avec Pichegru, saisie dans les équipages du général autrichien Klinglin, l'avait fait connaître comme un des agens les plus dévoués des princes. Obligé de se cacher, il trouva un asile chez un certain David Mounier avec lequel il avait eu autrefois des relations commerciales. Ce Mounier connaissait Bottot secrétaire de Barras, et par son entremise Fauche se mit bientôt en rapport avec le directeur, qui consentit à entrer dans le complot tramé en faveur des Bourbons... Fauche reçut de Barras sous le nom de Borelly un passe-port avec lequel il quitta la France. Barras s'était engagé à faire à Louis XVIII des communications, dont il chargea son homme de confiance, le chevalier Tropez de Guerins. Fauche avait rejoint Pichegru en Angleterre et n'eut pas de peine à l'engager à entrer dans ce nouveau projet. Il passa ensuite à Hambourg, d'où il se rendit à Mittau, où se trouvait Louis XVIII. Ce prince avait reçu les communications de Barras, et agréé les conditions qu'il attachait à ses services. Le triomphe de la cause royaliste paraissait assuré, lorsque la révolution du 18 brumaire, en éloignant Barras du gouvernement, fit avorter encore des projets si bien concertés. Découragé par ce nouveau revers, Fauche prit la résolution de renoncer aux intrigues politiques, et il alla se fixer à Londres dans le dessein d'y établir une imprimerie et une librairie française : mais bientôt il se vit engagé de nouveau dans la vie périlleuse qu'il venait de quitter. C'était l'époque où se négociait le traité d'Amiens; quelques royalistes pensèrent qu'il importait de reconcilier Moreau qui était à Paris avec Pichegru qui était à Londres. Fauche fut choisi pour médiateur entre les deux généraux, et il se chargea de porter une lettre affectueuse de Pichegru à son ancien compagnon d'armes. Mais à peine était-il à Paris que reconnu par la police à laquelle il était signalé, il fut arrêté et conduit au Temple; ce qui ne l'empêcha pas d'entretenir du fond de sa prison une correspondance suivie avec Moreau. Relâché après 18 mois de captivité, sur les instances de l'ambassadeur de Prusse, qui le réclamait comme sujet de cette puissance, il fut reconduit par

des gendarmes jusques sur le territoire Prussien. Accueilli avec distinction par le roi Frédéric-Guillaume, Fauche s'établit à Berlin, où il ne cessa de servir la cause des Bourbons. Il fut chargé, en 1805, d'imprimer à dix mille exemplaires une déclaration adressée aux Français par Louis XVIII, et la distribution en fut faite par ses soins. Bonaparte envoya à Berlin des commissaires chargés de faire des réclamations contre lui. Fauche courait le risque d'être enlevé même dans cette capitale. Instruit à temps par la reine de Prusse, il partit pour se rendre à Londres, où il fut chargé de suivre une correspondance déjà commencée avec l'ancien journaliste Perlet. En 1813, quelques partisans du roi, trompés par des agens secrets de Bonaparte et surtout par ce même Perlet, crurent qu'un débarquement pouvait être tenté avec succès par le duc de Berry sur les côtes de France. Fauche-Borel envoyé dans l'île de Jersey, pour s'assurer de la possibilité de l'entreprise, revint avec la conviction que c'était un piége tendu par la police de Bonaparte, et parvint à détourner le prince d'un voyage qui n'eût pas manqué de lui être funeste. En 1814, Fauche revint en France avec les Bourbons, et reçut de Louis XVIII des marques du plus vif intérêt. Après être retourné en Suisse, il fut chargé par le gouvernement de Berne et par celui de Lausanne de dépêches pour le roi de France. On y faisait connaître au roi les trames qui s'ourdissaient sur la frontière du pays de Vaud, et la correspondance que Joseph Bonaparte entretenait avec l'île d'Elbe et l'intérieur de la France. Le projet de Fauche était de se fixer en France; lors de l'invasion de Bonaparte, il offrit avec 50 suisses de se réunir aux volontaires royaux. Après avoir été chargé par l'ambassadeur de Prusse, et les ministres étrangers de dépêches pour le congrès de Vienne, il se rendit à Gand où il devait remettre à Louis XVIII une lettre autographe du roi de Prusse. En retour de ses services, M. de Blacas lui intima l'ordre de quitter cette ville dans les 24 heures. Fauche voulut en vain réclamer; bientôt, il se vit transféré à Bruxelles et jeté dans un cachot où il resta huit jours. Il ne dut sa liberté qu'aux vives réclamations de l'ambassadeur prussien. Arrivé le 7 mai à Vienne, Fauche n'eut pas de peine à se laver de l'absurde accusation qui avait servi de prétexte à son arrestation, celle d'avoir servi Bonaparte au détriment de la Prusse. Un mémoire adressé plus tard au roi de France, établit complètement sa justification. Fauche-Borel, revenu à Neuchâtel en juin 1815, rentra bientôt en France, avec les troupes suisses qui envahirent une partie du Doubs et du Jura, et contribua à faire arborer le drapeau blanc sur le fort de Joux. Il vit avec bonheur triompher la cause qu'il avait défendue avec tant de zèle et de constance. En 1816, il publia à Paris un *Précis des diverses missions dans lesquelles M. Louis Fauche-Borel a été employé pour la cause de la monarchie*, suivi de pièces justificatives, in-8°, fig., avec cette épigraphe : *pœnam pro munere*. Cet ouvrage fut lu avec empressement. On y remarqua ses accusations contre Perlet, avec lequel il avait été long-temps en correspondance pour les intérêts du roi. Fauche lui reprochait d'avoir abusé de sa confiance, et d'avoir attiré à Paris, pour le livrer à la police, son neveu Vitet dont il avait causé la mort. — Perlet répondit en accusant son adversaire d'avoir trahi la cause royale. Fauche alors traduisit en justice le sieur Perlet, qui par un jugement du 24 mai 1816, fut déclaré escroc et calomniateur. Plusieurs mémoires furent imprimés de part et d'autre dans cette affaire qui excita au plus haut degré la curiosité publique. Peu de temps après Fauche quitta la France et se retira à Neuchâtel. Il avait obtenu du roi de France une pension de cinq mille francs; cependant les dettes qu'il s'était vu obligé de contracter pendant ses négociations avaient dérangé ses affaires. Il se plaignait quelquefois de n'avoir pas obtenu tous les dédommagemens qu'il avait espérés et auxquels ses sacrifices et son dévouement paraissaient lui donner des droits; la modicité de la récompense qu'il avait reçue lui semblait de l'ingratitude. Cette pensée aigrissait son caractère naturellement irritable, et telle était l'exaltation de son imagination qu'il en vint à se croire environné d'ennemis et de piéges. Il parut qu'il tomba sur la fin de sa vie dans un état voisin de l'aliénation. Fauche-Borel, après avoir fait plusieurs voyages à Paris sans réussir à améliorer sa position, mit fin à ses jours en 1829 en se précipitant d'une fenêtre de sa maison sur le pavé. Dans une lettre écrite avant sa mort, il déclarait pardonner à ses ennemis, recommandait son âme à Dieu, et lui demandait pardon de ses péchés. Il

avait publié en 1828 de nouveaux *mémoires*, 4 vol. in-8°, avec portrait et gravures; on assure que c'est M. Alphonse de Beauchamp qui les avait rédigés d'après ses notes. Fauche-Borel a publié aussi des *Notices* sur les généraux Pichegru et Moreau, Londres, 1807, in-8°.

FAUCHET (Claude), président à la cour des monnaies de Paris, sa patrie, naquit vers l'an 1529. Il chercha avec beaucoup de soin et de succès les antiquités de la France. Pendant le siége de Sienne, en 1555, le cardinal de Tournon l'envoya au roi pour prendre ses ordres. Cette députation lui ouvrit la porte des honneurs, mais non celle de la fortune. Il mourut en 1601, à 72 ans, laissant tant de dettes, qu'il fallut, pour les acquitter, vendre sa charge. Tous ses ouvrages furent imprimés à Paris en 1610, in-4°. Les plus curieux sont : | *Antiquités gauloises et françaises ;* la première partie contient les choses arrivées jusqu'à la venue des Francs ; la deuxième contient les choses avenues en France, depuis Pharamond jusqu'à Hugues-Capet. | *Les noms et sommaires des œuvres de six-vingt et sept poètes français ;* | un *Traité des libertés de l'église gallicane ;* | un autre *de l'origine des chevaliers, armoiries, etc. ;* | *L'origine des dignités et magistrats en France*, 1600, in-8° ; | *De la ville de Paris.* Il y a dans ces différens traités mille choses curieuses et qu'on chercherait vainement ailleurs ; mais il y en a aussi beaucoup à ajouter, ou à corriger. Le style est dur, barbare et incorrect.

FAUCHET (Claude), né à Dorne, diocèse de Nevers, le 22 septembre 1744, embrassa l'état ecclésiastique, fut précepteur des enfans du marquis de Choiseul, frère du ministre, et entra ensuite dans la communauté des prêtres de la paroisse de St.-Roch à Paris. Ayant été interdit par l'archevêque, il fit différens personnages. Il parvint par ses intrigues, autant que par ses talens, et un genre d'esprit tout-à-fait singulier, plein de contrastes et de disparates, à être prédicateur ordinaire du roi, vicaire-général et chanoine honoraire de Bourges, abbé commandataire de Montfort, etc. La révolution le mit à même de donner l'essor à ses mauvaises qualités ; il y joua un rôle bruyant : le 14 juillet 1789, on le vit un sabre à la main s'avancer trois fois à la tête des assaillans : donnant des ordres, et faisant des discours : Il devint ensuite évêque schismatique du Calvados (ainsi nommé d'un rocher de la Manche contre lequel échoua *le Calvados*, vaisseau de la fameuse flotte de Philippe II), et se signala par divers écrits où se trouvent des vérités fortement énoncées, à côté des plus monstrueuses erreurs : tels sont le *Discours sur la religion nationale*, Paris, 1789, in-8° (*voyez* DOMINIS) ; | trois *discours sur la liberté humaine*, 1789 ; | *l'Oraison funèbre de l'abbé de L'Epée*, 1790 ; | *Eloge civique de Francklin*, 1790 ; | *Sermon sur l'accord de la religion et de la liberté*, 1791, etc. Le 6 avril 1792, lorsqu'un décret supprima le costume ecclésiastique, l'abbé Fauchet déposa sur le bureau sa calotte et sa croix, et ses confrères imitèrent son exemple : c'était le vendredi saint..... ! Cependant lorsqu'il vit la chute du trône, et qu'il lui fut impossible de se méprendre sur le but du parti dominant, contre la religion, il prit une marche rétrograde, se déclara contre le mariage des prêtres, et prononça, lors du procès de Louis XVI, un discours courageux pour le temps, où il combattit ceux qui voulaient la mort du roi, et leur dit des vérités assez hardies, entremêlées pourtant des phrases alors en usage contre le *tyran* et la *tyrannie*. Dans les différens appels nominaux, il vota toujours pour le parti le plus favorable. Depuis il s'attacha au parti fédéraliste, et lutta avec courage contre Marat et Robespierre. Ayant été accusé de conspiration contre le parti jacobin, devenu dominant à la Convention nationale, il fut condamné à mort, et périt sous la guillotine, le 31 novembre 1793, après avoir abjuré ses erreurs, et s'être confessé à un prêtre vertueux, renfermé avec lui à la Conciergerie, et qui avait eu le bonheur de le faire rentrer en lui-même (voyez les *Annales catholiques*, tom. 4, p. 169). Dans les temps antérieurs à la révolution, il avait prononcé à l'académie française un *panégyrique de saint Louis*, et avait fait l'*Oraison funèbre du duc d'Orléans*, père d'Egalité, et *de Phélypeaux d'Herbaud, archevêque de Bourges ;* | un *Discours sur les mœurs rurales.* On peut consulter les *Mémoires pour servir à l'histoire de l'église constitutionnelle*, ou *Lettre à Claude Fauchet, où l'on trouve un précis de ses crimes et de ses erreurs*, Liége, 1793, in-8°. *Voyez le* Journal hist. et litt., 15 décembre 1793, p. 15.

FAUCHEUR (Michel le), ministre protestant, fut appelé de Montpellier à Charenton. Son éloquence ne fut pas moins admirée à Paris qu'en province.

Le maréchal de La Force dit, au sortir d'un de ses sermons sur le duel, « que si on lui » envoyait un cartel, il le refuserait. » Il mourut à Paris en 1667, estimé des catholiques et des protestans. Sa probité ne le cédait pas à son génie. On doit à sa plume, aussi ingénieuse qu'éloquente : | un *Traité de l'action de l'orateur*, Leyde, 1686, in-12, imprimé d'abord sous le nom de *Conrart*, ouvrage estimé ; | des *sermons sur différens textes de l'Ecriture*, in-8° ; | *Prières et méditations chrétiennes ;* | un *Traité de l'Eucharistie*, contre le cardinal du Perron. Genève, 1655, in-fol. imprimé aux dépens des églises réformées, par ordre du synode national.

* FAUGÈRES (Marguerite Bleecker), dame poète, née en 1771, dans un village des Etats-Unis, perdit sa mère de bonne heure, et épousa un médecin de New-Yorck, qui dissipa sa fortune, et mourut en 1798 de la fièvre jaune. Mme Faugères se consacra alors à l'éducation des jeunes demoiselles, et mourut en 1801. On trouve un grand nombre de ses poésies dans le *Muséum américain*, et dans le *Magasin de New-Yorck*. En 1795, elle avait publié une tragédie de *Bélisaire*, qui a obtenu quelques succès.

* FAUJAS DE SAINT-FOND (Barthélemi), savant géologue, administrateur du jardin du roi, né à Montelimar le 17 mai 1741, étudia le droit à Grenoble, et ne tarda pas à se distinguer dans la profession d'avocat ; mais entraîné dans une autre carrière par son goût pour la minéralogie, il s'occupa d'explorer les Alpes, et le fit en véritable naturaliste. Dès 1776 Faujas entretint une correspondance avec Buffon. Après avoir publié ses premiers ouvrages, il fut nommé, en 1779, adjoint au jardin du roi, et en 1785 commissaire du roi pour les mines. Il avait découvert, en 1775, dans les montagnes de Chenavary en Velay, une riche mine de pouzzolanne qu'il fit ouvrir à ses frais, et fit faire chez lui des essais en tout genre, dont le gouvernement employa les produits pour le port de Toulon et dans diverses constructions. L'intérêt qu'il portait aux sciences, l'engageait chaque année à parcourir diverses parties de la France et des états voisins, et chaque fois il faisait de nouvelles découvertes. Buffon avait obtenu que Faujas fût son successeur ; il devint en conséquence professeur de géologie au jardin du roi, et s'occupa de la méthode, de la base et des démonstrations mathématiques de cette science qui avait paru si long-temps conjecturale ; il a aussi enrichi le Muséum d'histoire naturelle d'une foule d'objets précieux, fruit de ses recherches et de ses voyages. On lui doit particulièrement la découverte de la farine fossile et celle de la mine de fer de la Voûte, département de l'Ardèche, une des plus riches qui existent, et dont l'exploitation est si utile pour les ports de la Méditerranée. Faujas de Saint-Fond est mort le 18 juillet 1819, laissant un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons | *Mémoires sur des bois de cerf fossiles trouvés dans les environs de Montelimar*, Paris, 1776, petit in-4° ; | *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*, 1778, in-folio ; l'auteur y développe sa théorie sur la formation des volcans, théorie qui repose sur la nature chimique de l'eau qui, suivant ce géologue, doit être infailliblement en communication avec le foyer des volcans qu'elle entretient par sa décomposition. | *Histoire universelle de la province du Dauphiné*, 1781, in-8°, avec fig. ; | *Description des expériences de la machine aérostatique de MM. Mongolfier*, Paris, 1783 et 1784, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est le plus complet sur cette matière. | *Minéralogie des volcans*, 1784, in-8° ; | *Histoire naturelle des roches de Trapp*, 1788, in-12, 1813, in-12 ; | *Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides, où l'on trouve la description détaillée de la grotte de Fingal*, Paris, 1797, 2 vol. in-8°, avec figures, traduit en anglais et en allemand ; | *Histoire naturelle de la montagne de St.-Pierre de Maestricht*, Paris, 1798, grand in-4° avec 54 planches ; | *Essai de géologie*, ou *Mémoire pour servir à l'histoire naturelle du globe*, Paris, 1803 et 1809, in-8°, avec figures. Il a aussi laissé des manuscrits sur le *passage du Rhône et des Alpes par Annibal*, sur la *fontaine de Vaucluse*, et un grand nombre de *Mémoires* relatifs à la *géologie* et à quelques autres *questions d'histoire naturelle*, insérés dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle*. M. Freycinet, ami de Faujas, a publié : *Essai sur la vie, les opinions et les ouvrages de B. Faujas de Saint-Fond, administrateur du jardin du roi*, Valence, 1820, in-4°.

FAULCONNIER (Pierre), grand-bailli de la ville de Dunkerque sa patrie, président de la chambre de commerce, s'acquitta avec beaucoup de zèle et de désintéressement des fonctions de ces charges pendant près de 60 ans, et mourut en

1755. Nous avons de lui une *Description historique de Dunkerque*, Bruges, 1750, 2 vol. in-fol., avec fig.; le style en est peu correct.

FAUR (Gui du), seigneur de PIBRAC, naquit l'an 1528 à Toulouse, d'une famille illustre, et parut avec éclat dans le barreau de cette ville. Il voyagea dans sa jeunesse en Italie, pour se perfectionner dans la connaissance du droit. De retour dans sa patrie, il fut élu juge-mage. Député aux états d'Orléans en 1560, au nom de la ville de Toulouse, il présenta au roi le cahier des doléances qu'il avait composé lui-même. Quelque temps après, Charles IX le choisit pour être un de ses ambassadeurs au concile de Trente. Il y soutint avec beaucoup d'éloquence les intérêts de la couronne et les libertés de l'église gallicane. Le chancelier de l'Hôpital, pénétré de son mérite, lui fit donner la charge d'avocat-général au parlement de Paris en 1565. Pibrac fit renaître la raison et l'éloquence dans le barreau, livré depuis long-temps à la barbarie et à l'indécence. En 1570, il fut nommé conseiller d'état. Deux ans après, il composa sa célèbre *Apologie de la Saint-Barthélemi;* mais on croit qu'il ne se prêta à cet acte, si opposé à la douceur de son caractère, qu'après y avoir été contraint par des ordres supérieurs. Le duc d'Anjou ayant eu la couronne de Pologne, Pibrac accompagna ce prince, et répondit pour lui aux harangues de ses sujets. Le nouveau roi ayant appris la mort de son frère, quitta secrètement la Pologne, laissant à Cracovie Pibrac exposé à la colère des Polonais qui furent près de se venger de la fuite du roi sur la personne de son ministre. Il retourna heureusement en France, d'où on le renvoya en Pologne, pour tâcher de conserver la couronne à son maître : ce qui ne réussit pas. Il fut plus heureux à son retour en France, où il procura, entre la cour et les protestans, un traité de paix, dont il fut l'arbitre, comme il en avait été l'auteur. Henri III lui donna, pour prix de ses services, une charge de président à mortier. La reine de Navarre et le duc d'Alençon le choisirent pour leur chancelier. Il mourut en 1584, à l'âge de 56 ans; et la France perdit un grand magistrat et un bon écrivain. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose : | Des *plaidoyers*, des *harangues*, in-4°, | un *Discours de l'âme et des sciences*, adressé au roi; | une belle lettre latine *sur le massacre de la Saint-Barthélemi*, 1573, in-4°. Outre ces écrits peu connus aujourd'hui, on a ses *quatrains*, que tout le monde connaît; la première édition est de 1574, et la dernière de 1746, in-12. La matière de ces petites productions est la morale; leur caractère, la simplicité et la gravité. Pibrac a réuni dans les siens ces deux qualités; l'utile et l'agréable y sont mêlés avec goût. Ses quatrains furent d'abord traduits en grec par Florent Chrétien, et par Pierre Dumoulin; d'autres écrivains les mirent en vers latins; enfin ils passèrent dans les langues turque, arabe et persane. Les Français leur firent un aussi bon accueil que les étrangers. On les faisait apprendre par cœur aux enfans; et malgré leur vieillesse, on les lit encore aujourd'hui avec quelque plaisir.

FAUR DE SAINT-JORRI (Pierre du), premier président au parlement de Toulouse, mort d'apoplexie en prononçant un arrêt en 1600, âgé de 60 ans, a laissé un grand nombre d'ouvrages, monumens de son érudition. Ceux que les savans lisent avec le plus de fruit sont : | *Dodecameron, sive de Dei nomine et attributis*, 1588, in-8°, écrit estimable, qui renferme quantité de passages des Pères grecs et latins, éclaircis ou corrigés; | trente-trois livres latins des *Sémestres*, en 2 vol. in-4°, 1598 et 1630, plusieurs fois réimprimé. On y trouve beaucoup de recherches et de questions éclaircies. | *Des jeux gymniques des anciens*, traité aussi savant que le précédent, in-fol. 1595. Il y a beaucoup à apprendre dans ces différens ouvrages; mais il faut y chercher l'instruction, et non le plaisir. Il y règne quelquefois de la confusion, et le style n'est pas agréable.

FAURE (Charles), abbé de Ste-Geneviève et premier supérieur-général des chanoines réguliers de la congrégation de France, vit le jour à Luciennes, proche St.-Germain en Laye, d'une famille noble. Il entra dans l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis, et la réforma par ses conseils et par ses exemples. Cette réforme fut suivie de celle de l'abbaye de Ste-Geneviève de Paris, et de près de 50 autres maisons. Le réformateur fut nommé général de cette nouvelle congrégation. Il travailla avec des peines et des fatigues incroyables à rétablir l'ancienne discipline. Il mourut saintement en 1644, à 50 ans, laissant une *Conduite pour les novices*, et d'autres ouvrages. La conduite a été réimprimée en 1775. Le Père Chartonnet a publié la *Vie* du Père Faure, en 1698.

in-4°. Elle renferme l'histoire des chanoines réguliers de la congrégation de France, et l'esprit de leur fondateur que le Père Faure avait commencé lui-même. Elle est écrite d'une manière édifiante.

FAURE (François), cordelier né en 1612, d'une ancienne famille de l'Angoumois, sous précepteur de Louis XIV, évêque de Glandèves, puis d'Amiens, mort d'apoplexie à Paris le 11 mars 1687, âgé de 75 ans, parvint à l'episcopat par son talent pour la chaire. C'est lui qui fit cette application du vers de Virgile à la reine, lorsque prêchant la passion à Saint-Germain-l'Auxerrois, il fut dans le cas de recommencer son sermon à l'arrivée de cette princesse :

Infandum, regina, jubes renovare dolorem!

application heureuse, mais déplacée quant à la sainteté du sujet et du lieu. On a de lui plusieurs *oraisons funèbres*, entre autres celle d'Anne d'Autriche, qui avait fait beaucoup de cas de ses lumières et de ses vertus. C'était un homme de bien et d'un grand zèle pour l'orthodoxie; les jansénistes ne lui ont pas pardonné d'avoir censuré les Lettres Provinciales, et la fameuse traduction du nouveau Testament de Mons.

FAURE. *Voyez* VERSORIS.

* FAURE (Jean-Baptiste), jésuite, naquit à Rome le 25 octobre 1702, de parens français d'origine. Il fit ses études au collége romain, dirigé par les pères jésuites, dont il prit l'habit le 30 mars 1738. Il remplit successivement les chaires de philosophie, de controverse, de théologie scolastique, et des saintes écritures. Le Père Faure professa pendant trente années, et fut, sans contredit, le premier théologien de son siècle. Les papes Benoît XIV et Clément XIII ne dédaignaient pas de le consulter dans les matières les plus graves. Lors de la suppression des jésuites, il fut enfermé par les ordres de Clément XIV dans le château Saint-Ange, avec plusieurs chefs de son ordre; et on prit cette rigoureuse mesure envers le père Faure, parce que l'on craignait que sa plume savante ne prît la défense de ce même ordre qu'on venait de proscrire. Pie VI, en rendant la liberté aux jésuites captifs, permit au père Faure de demeurer dans son couvent de *Jésus;* mais les ennemis des jésuites l'en firent bientôt expulser. Il se retira à Viterbe, où les habitans lui firent l'accueil le plus distingué, et où il rédigea en 2 vol. in-4°, une *Défense* du fameux décret du roi Désidère, décret si honorable pour cette ville, et qui existe dans son palais municipal. La vie de ce pieux ecclésiastique était partagée entre ses devoirs religieux, ses études et les soins qu'il donnait aux pauvres et aux infirmes. Il mourut à Viterbe le 25 avril 1777, âgé de 75 ans. On lui fit de magnifiques funérailles; son portrait fut placé dans la grande salle du palais municipal, et son *éloge* fut prononcé dans l'académie littéraire de cette ville. Il a laissé : | *Theses polemicæ, etc. Accedit dissertatio de capitulis S. Celestino II olim tributis, etc.*, Rome, 1754; | *Dissertatio polemica de jure regaliæ et primarum penarum contra publicistas protestantes*, Rome, 1755; | *Dissertatio polemica in recentiora quædam erronea systemata de morum dogmatibus*, Rome, 1755; | *De praxi guelphellanâ in dilatione sacramentalis absolutionis;* | *Dissertatio polemica adversus Edmundi Richerii politiam ecclesiasticam;* | *Theses theologicæ et polemicæ de jure naturæ ac gentium contra Grotium.... Hobbesum, Puffendorfium, etc.* Rome, 1757; | *S. Augustini Enchiridion... notis et assertionibus theologicis illustratum*. Rome, 1755; | *Conclusiones universæ theologiæ*. Rome, 1766; | *Brevis Apparatus ad theologiam et jus canonicum*, Rome, 1751. En italien : | *Supplément*, ou *Supplémens aux premières* animadversions *de M. Sampieri, dans la cause du vénérable Jean Palafox;* | *A l'auteur des deux Lettres* intitulées : *Avis salutaires*, Naples, 1774; | deux petits ouvrages très intéressans sur la dévotion du sacré cœur de Jésus; | *Essais théologiques pour former un errata corrigé*, Lugano, 1773; | *Jugement impartial sur la controverse entre les Pères conventuels et les observantins*, ouvrage posthume, etc.

* FAURIS DE SAINT-VINCENT (Alexandre-Jules-Antoine), président à la cour royale d'Aix, né en cette ville dans le mois de septembre 1750, d'une famille distinguée, était arrière-petit-fils de Pauline de Grignan, marquise de Simiane, et petit-fils de Mme de Sévigné. Avant la révolution il était président à mortier au parlement de Provence, et il occupa cette place jusqu'à la suppression des cours souveraines. Pendant les premières années de nos troubles politiques, il fut maire de sa ville natale. Le département des Bouches-du-Rhône le nomma en 1809 député au Corps législatif, d'où il passa en 1814 à la chambre des députés. Il ne parut guères à la tribune que pour de-

mander la franchise du port de Marseille. Nommé au mois de juin 1811, président à la cour impériale d'Aix, il fut continué dans les mêmes fonctions à la cour royale réformée par Louis XVIII. Fauris de Saint-Vincent consacra ses momens de loisir à l'étude des sciences et surtout de l'archéologie. Il est mort à Aix, le 15 novembre 1819, dans sa 70e année, laissant une riche collection de médailles et plusieurs écrits estimés, parmi lesquels on remarque : | *Mémoires sur l'ancienne position de la cité d'Aix*, Paris, 1812 ; | *Notice sur les lieux où les Cimbres et les Teutons ont été défaits par Marius, et sur le séjour et la domination des Goths en Provence*, Paris, 1814 ; | *Mémoire sur l'état des lettres et des arts, et sur les mœurs et usages suivis en Provence dans le 15e siècle*, Paris, 1814 ; | *Mémoire sur les bas-reliefs des murs et portes extérieures de Notre-Dame de Paris, et sur les bas-reliefs intérieurs du chœur de la même église*, Aix, 1815, etc. L'académie des Inscriptions et belles-lettres avait récompensé les efforts de ce savant en le plaçant le 7 août 1816, sur la liste de ses membres associés libres.

FAUST. *Voyez* FUST.

FAUSTA (Flavia Maximiana), fille de Maximilien Hercule, et femme de l'empereur Constantin. Dans les premiers temps de son mariage, elle fut un modèle de vertu ; mais la suite ne répondit pas à de si heureux commencemens. Toutes les passions s'allumèrent tout à coup dans son cœur. Elle s'abandonna aux personnes les plus viles, jeta des regards incestueux sur Crispe, fils de Constantin, et ne put l'attendrir. Irritée de sa résistance, elle joignit la calomnie à l'inceste, et l'accusa auprès de l'empereur d'avoir voulu la violer. Elle fit mettre à mort, par cette imposture, celui qui avait refusé de se souiller d'un crime horrible. Constantin, instruit trop tard de ses débauches et de sa scélératesse, vengea la mort de son fils, et son propre honneur si cruellement outragé. Il la fit étouffer dans un bain chaud, l'an 327 de Jésus-Christ.

FAUSTE, évêque de Riez, né vers l'an 390, dans la Grande-Bretagne, quitta le barreau où il brillait, pour s'ensevelir dans le monastère de Lérins. Il en fut abbé vers l'an 433, lorsque saint Maxime quitta ce poste pour gouverner l'église de Riez. Il lui succéda dans cet évêché vers 455, fut exilé en 481, et mourut vers l'an 485. On a de lui un *Traité du libre arbitre et de la grâce*, où il relève trop les forces de la nature ; et d'autres ouvrages, dans la Bibliothèque des Pères. Le nom de *Fauste* était autrefois dans le Catalogue des saints de Gennadius ; mais Molanus (*De Martyrologiis, cap.* 13) a montré qu'il n'avait jamais été mis dans le Catalogue des saints par l'église romaine, et qu'il ne se trouve pas dans le Martyrologe d'Usuard. Simon Bartel, auteur d'une Histoire chronologique des évêques de Riez, a mis à la fin de son ouvrage une Apologie de Fauste, que les curieux pourront consulter.

FAUSTINE (*Annia Galeria Faustina*), née l'an 104, d'Annius Verus, préfet de Rome, joignait à la splendeur d'une origine très distinguée, une beauté parfaite et un esprit fin, délié et insinuant. Elle épousa Antonin, long-temps avant qu'il parvînt à l'empire. L'envie de plaire et le goût pour la volupté l'engagèrent d'abord dans la galanterie, et ensuite dans un libertinage effréné. Elle devint la fable de Rome. Antonin, instruit de ses débauches, se contenta d'en gémir. Elle mourut comme elle avait vécu, dans le déréglement, l'an 141. Antonin lui fit élever des autels et des temples. Faustine sa fille, dont nous allons parler, se forma sur l'infame modèle de sa mère.

FAUSTINE (*Annia Faustina*), dite Faustine *la Jeune*, fille d'Antonin le Pieux et de la précédente, épousa l'empereur Marc-Aurèle. La nature lui avait accordé la beauté, l'esprit et les grâces ; elle abusa de ses dons. Du plaisir elle passa à la débauche, et de la débauche aux derniers excès de la lubricité. Le sénateur et le chevalier romain étaient confondus chez elle avec l'affranchi et le gladiateur. Pour mettre le comble à ces horreurs, elle s'abandonna à son gendre, et écouta sans rougir les reproches que lui en fit sa fille. Il ne lui resta aucune trace de pudeur. On assure que son mari, instruit de ses déréglemens, feignit de les ignorer ; qu'il alla même quelquefois jusqu'à récompenser ses amans ; et que lorsqu'on lui conseilla de la répudier, il répondit : « Il faudrait donc que je lui » rendisse sa dot, » c'est-à-dire l'empire. Réponse peu assortie aux brillantes idées que les auteurs, les modernes surtout, nous font concevoir de Marc-Aurèle. On ajoute que ce prince philosophe éleva aux grandes charges de l'empire ceux qui souillaient son lit, et que le peuple ne manquait pas d'en rire. Faustine,

malgré ses débordemens monstrueux, fut honorée dans les temples comme une divinité. On institua en son honneur les fêtes *faustiniennes ;* et des prêtres mercenaires firent fumer l'encens à l'autel de cette prostituée, avec autant de profusion qu'à celui de Diane, la déesse des vierges. Des médailles furent faites en son honneur ; elle y porte le titre de *Diva, mater castorum, pudicitia*, légende étrange pour une prostituée. Elle mourut l'an 175 au bourg de Halala, situé au pied du mont Taurus. Jacques Marchand a fait de vains efforts pour la justifier, dans une dissertation réfutée d'avance par tous les témoignages de l'ancienne histoire.

FAUSTINE (*Maxima Faustina*), femme de l'empereur Constance, fils du grand Constantin, fut mariée à ce prince en 361, après la mort d'Eusébie, et resta enceinte d'une fille nommée Constantia, qui fut depuis mariée à l'empereur Gratien. C'est cette princesse dont on voit le buste sur le bel onyx conservé dans le trésor de Saint-Lambert à Liége, une des précieuses antiques qu'on puisse voir en ce genre.

FAUSTUS (Jean), fameux nécromancien dans le commencement du 16e siècle, que quelques-uns disent natif de la Souabe ; d'autres d'Anhalt, et d'autres encore de la Marche de Brandebourg, près de Salzwedel. Son père était un paysan, qui envoya ce fils à ses parens à Wittenberg, où il fréquenta le collége et s'attira par son esprit l'affection de tous ceux qui le connaissaient. A l'âge de 16 ans, il alla à Ingolstadt pour y étudier la théologie, et 3 ans après il prit le degré de maître-ès-arts. Il quitta ensuite la théologie, et s'appliqua, avec une assiduité extraordinaire à la médecine, et à l'astrologie judiciaire. Philippe Camérarius dit qu'il étudia la magie à Cracovie, où il assure qu'on en donnait alors des leçons. Pendant cet intervalle de temps, Faustus hérita des biens considérables de son oncle paternel qui mourut à Wittenberg. Il employa cet héritage à la débauche, s'adonna entièrement à toutes sortes de sortilèges et aux conjurations des esprits, et se pourvut de tous les livres magiques. Jean Wagner, fils d'un prêtre de Wasserbourg, fut le domestique fidèle qu'il se choisit, et à qui il communiqua tous ses secrets. Faustus se servit aussi, pendant deux ans, des instructions de Christophe Kayllinger, fameux cristallomancien. Enfin, l'infortuné Faustus conjura, dit-on, le démon, traita avec lui pour 24 ans, et en reçut un esprit familier pour son service, nommé *Méphistophélès*. On rapporte que Faustus joua des tours surprenans à la cour de l'empereur Maximilien ; mais qu'à la fin le démon l'étrangla et le déchira d'une manière effroyable dans le village de Rimlich. Il avait alors 41 ans. George Rodolphe Wiedeman raconte tout cela dans l'histoire de la *Vie* de Jean Faustus, qui sans doute paraîtra fort singulière ; mais que les auteurs contemporains, ceux même qui ne passent ni pour crédules ni pour superstitieux, rapportent comme indubitable. Le fameux Mélanchthon, qui vivait dans ce temps-là, en parle comme d'une affaire notoire. Et dans notre siècle, où la philosophie a long-temps ri de ces sortes d'histoires, on la voit courir elle-même avec une criminelle curiosité après toutes qui peut les reproduire (1). *Voyez* ASMODÉE, BRUN (le), BROWN (Thomas), DELRIO, etc.

---

(1) M. d'Archenholz, dans son *Tableau de l'Angleterre*, Paris, 1788, fait mention d'un docteur Falkon, qui peut être considéré comme le pendant de Faustus. « Il y a, dit-il, parmi cette nation un homme » extraordinaire, qui, depuis trente ans est célèbre » dans les annales cabalistiques. Il se nomme Caïn » Chenul Falk, et est connu généralement sous le nom » de *docteur Falkon*. Un certain comte de Ranzovv, » mort depuis peu au service de France comme ma- » réchal de camp, assure dans ses mémoires caba- » listiques, magiques, etc., avoir vu ce Falk dans » le pays de Brunswick, sur une des terres de son » père, en présence de beaucoup de personnes con- » nues, qu'il nomme toutes et qu'il prend à témoin » de la vérité de ce qu'il avance. Falk s'est-il servi » dans cette opération de la méthode de Schro- » pfer? Je n'en sais rien. Ce qu'il y a de certain, » c'est que cet homme vit actuellement à Londres. » Lorsqu'il sort, ce qui arrive très rarement, il est » toujours revêtu d'un long talar, qui va très bien » avec sa longue barbe blanche et sa figure noble et » intéressante. Il est actuellement âgé de 70 ans à » peu près. Je ne me donnerai pas la peine de rap- » porter ici toutes les choses incroyables et extraor- » dinaires qu'on raconte de ce vieillard..... Un » prince... ... voulut aller le voir, il y a quelques » années; il se présenta à la porte de Falkon, et » ne fut point reçu. » Le comte de Mirabeau dans sa *Monarchie prussienne*, parle aussi en plusieurs endroits du goût des philosophes modernes, des princes et autres bruyans personnages, pour la magie. « Voyez, » dit-il, en Allemagne tant de princes ivres de l'es- » poir et de l'attente des moyens surnaturels de puis- » sance, évoquer les esprits, explorer l'avenir et » tous ses secrets, tenter de découvrir la médecine » universelle, de faire le grand œuvre, et pour étan- » cher leur soif insatiable de domination et de tré- » sors, ramper à la voix de leurs thaumaturges, que » dirige un sceptre inconnu. » Ailleurs il parle d'un nommé Schropfer, cafetier de Leipsick, auquel le duc

* **FAUTRIÈRE** (Louis DAVY de la), ancien conseiller à la troisième chambre des enquêtes de Paris, mort en 1759, a laissé entre autres compositions poétiques : | une *Epître newtonienne sur le genre de philosophie propre à rendre heureux*, 1739, in-8° ; | quelques *Pièces satiriques sur le système de Law*, insérées dans le 1er volume des *Mélanges historiques et anecdotiques* de Bois-Jourdain, etc.

FAUVEAU ou **FULVIUS** (Pierre), poète latin, natif du Poitou, ami de Muret et de Joachim du Bellay, mourut à Poitiers, à la fleur de son âge, en 1562. Il ne nous reste de lui que des *fragmens* insérés dans les *Deliciæ poetarum gallorum* de Gruter.

* **FAVART** (Charles-Simon), auteur dramatique, né à Paris le 13 novembre 1710, et mort le 12 mai 1792, était fils d'un pâtissier qui s'attribuait l'invention des échaudés et qui composait des chansons. Le jeune Favart fit ses études au lycée Louis le Grand, et débuta par un *Discours* (en vers) *sur la difficulté de réussir en poésie ;* cet essai fut suivi d'un poème intitulé : *la France délivrée par Jeanne d'Arc* qui obtint un prix aux Jeux-Floraux. Mais c'était au théâtre qu'il devait surtout obtenir des succès ; et parmi les auteurs qui ont travaillé pour l'opéra comique, il est un de ceux qui ont le mieux saisi l'esprit de ce genre de spectacle. Il a su y répandre de l'intérêt, du naturel, de la gaîté, de la finesse et tous les agrémens dont il est susceptible. Il a donné à l'Opéra-comique et aux Italiens plus de 60 pièces, qui réussirent toutes. Nous citerons la *Chercheuse d'esprit* qui sera toujours la plus ingénieuse comme la plus agréable de ces sortes de productions ; *Ninette à la cour*, *Acajou*, *Annette et Lubin*, *la Fête du château*, *la Fée Urgèle*, *les Moissonneurs*, *la Rosière de Salency*, *l'Amitié à l'épreuve*, *la Belle Arsène*, *l'Astrologue de village*, *etc.* Sa comédie de *Soliman II*, ou *les Trois Sultanes*, et *l'Anglais à Bordeaux*, prouvent qu'il pouvait s'élever au-dessus du genre de l'opéra comique. Ses pièces de théâtre ont été réunies en 8 vol. in-8°, Paris, 1763, 10 vol. in-8°, 1770, et on a publié son *Théâtre choisi* en 1809, 3 vol. in-8°, avec la liste chronologique de tous ses ouvrages dramatiques.

* **FAVART D'HERBIGNY** (Nicolas-Remi), général de division dans le corps royal du génie, né à Reims en 1735 et mort à Paris en 1800, entra au service dans l'arme du génie, se distingua particulièrement à la défense de Belle-Ile contre les Anglais, et eut la plus grande part à l'exécution des ouvrages extérieurs qui arrêtèrent l'ennemi plus long-temps que la place même. Il voulut être de toutes les sorties, fut grièvement blessé, et sortit par la brèche, ainsi que toute la garnison, avec du canon et tous les honneurs de la guerre. Il servit ensuite plusieurs années à la Martinique. De retour en France, il fut chargé de la construction du fort de Châteauneuf et de la petite expédition de Genève en 1782. Commandant la place de Neuf-Brisach en 1792, il eut le bonheur de calmer une insurrection affreuse qui éclata dans les troupes campées sur les glacis, et sauva la vie à plusieurs personnes en exposant la sienne. Chargé ensuite de mettre en défense toutes les places de l'Alsace, il remplit cet ordre avec autant de promptitude que d'intelligence. Pendant la révolution, il se montra modéré dans ses principes et ses actions. On lui doit des *Mémoires précieux sur la défense des côtes et sur les reconnaissances militaires*. C'est par erreur qu'on lui a

---

Charles de Courlande avait fait donner des coups de bâtons, mais qui sut ensuite tellement fasciner ce prince, et une grande partie des personnes les plus considérables de Dresde et de Leipsick, qu'il joua un assez grand rôle. « Dès lors, dit-il, on vit reparaître en « Europe les folies de l'Asie, de la Chine, la médecine universelle, l'art de faire de l'or et des diamans, le breuvage de l'immortalité, etc., etc. Le « genre particulier de Schropfer était surtout l'évocation des mânes : il commandait aux esprits ; il « faisait apparaître à son gré les morts et les puissances invisibles. On sait quel fut le dénouement « de son drame. Après avoir consumé des sommes « immenses à ses adhérens, après avoir aliéné le « bon sens de plusieurs d'entre eux, dans l'impossibilité de se soutenir plus long-temps, il se cassa la « tête d'un coup de pistolet, dans un bosquet près « de Leipsick. A Schropfer succéda Saint-Germain, « qu'un comte de Lambert avait annoncé dans son « *Mémorial d'un mondain*, etc. » Il est encore parlé plus amplement de ces farces dans l'*Essai* sur la secte des illuminés, ouvrage d'ailleurs indigeste, où toutes les notions sont confondues. Le cagliostrocisme et le mesmérisme présentent des scènes du même genre. « Qui eût cru, dit un auteur, qu'un siècle où « l'existence de Dieu était un problème, où presque « tous les hommes doutaient de celle de leur âme, et « ne répondaient que par un sourire moqueur à tout « ce qui supposait celle des anges et des démons : « qui eût cru, ou qui eût dû le prévoir, qu'un tel « siècle, au lieu de finir par une entière incrédulité, « finirait par courir avec autant d'avidité à du surnaturel de toute espèce, qu'il avait couru si long-« temps après des livres qui en détruisaient jusqu'à la possibilité ? »

attribué un *Dictionnaire d'histoire naturelle qui contient les testacées*, Paris, 1755, 3 vol. petit in-8° : cet ouvrage est de son frère, CHRISTOPHE-ELIZABETH FAVART D'HERBIGNY, chanoine de Reims, mort en 1795.

* FAVART DE LANGLADE (GUILLAUME-JEAN, baron), né à St.-Florent, département du Puy-de-Dôme, le 20 avril 1762, et reçu en 1785 avocat au parlement de Paris, fut envoyé en 1792 près le tribunal d'Issoire, en qualité de commissaire national ; il en remplit les fonctions avec beaucoup de sagesse pendant nos troubles révolutionnaires, et fut élu, en 1795, membre du conseil des Cinq-cents : réélu en 1798, il devint tribun après la révolution du 18 brumaire et président du tribunat. Favart prit peu de part aux discussions politiques de ces assemblées ; mais il s'occupa beaucoup des travaux de législation, et fit différens rapports très importans sur le *notariat*, sur les *successions*, sur le *divorce*, sur les *enfans naturels*, etc. En 1804, il vota pour la création de l'empire, se fondant sur la nécessité d'une monarchie pour la France. Après la bataille d'Austerlitz, il fut de la députation envoyée par le tribunat pour complimenter Bonaparte, et à son retour il proposa de frapper une médaille en l'honneur du conquérant heureux. Le tribunat ayant été supprimé, Favart entra au Corps législatif, où il fut presque aussitôt président de la section de l'intérieur. Il reçut en 1809 le titre de conseiller à la cour de cassation, et en 1813 celui de maître des requêtes au conseil d'état. Envoyé dans le département de l'Arriége pour une mission extraordinaire, il fit révoquer une sentence de déportation obtenue par un prêtre marié contre deux curés. Sous la première restauration, il conserva toutes ses places, resta à la cour de cassation dans les cent-jours et ne fit plus partie du conseil d'état. Le département du Puy-de-Dôme le nomma membre de la chambre des représentans ; mais comme il ne prit aucune part aux discussions de cette assemblée, le gouvernement royal lui rendit son emploi de maître des requêtes en 1815. Nommé président du collége électoral de la Corrèze, Favart fut député par le département du Puy-de-Dôme à la chambre de 1815, où il fit partie de la minorité. Réélu en 1816, il vota constamment avec le ministère, fut nommé conseiller-d'état en service ordinaire, par ordonnance du 25 janvier 1817, et présida plus tard une des sections de la cour de cassation. Ce digne magistrat est mort le 14 novembre 1831, dans les sentimens les plus religieux. Favart de Langlade a coopéré à la rédaction des Codes. Parmi les ouvrages estimés qu'il a laissés, on remarque : | *Conférences du Code civil avec la discussion particulière du conseil-d'état et du tribunat, avant la rédaction définitive de chaque projet de loi*, 1805, 8 vol. in-12 ; | *Répertoire de la législation du notariat*, 1807, un vol. in-4° ; | *Manuel pour l'ouverture et le partage des successions, avec l'analyse des principes sur les donations entre vifs, les testamens et les contrats de mariage*, 1811, in-8° ; | *Traité des priviléges et des hypothèques*, 1812, in-8°. Les écrits de Favart sont souvent consultés par les hommes de loi.

* FAVENTINUS (PAUL-MARIE), religieux dominicain du 16e siècle, né à Faenza, alla établir des missions chrétiennes en Arménie, et y fit élever des églises ; de retour en Europe, en 1620, il vint à Rome, et reçut le titre de supérieur des missions de son ordre en Orient. On a de lui : | *Dottrina cristiana ove catechismo ;* | *Miracoli per mezzo della santissima Eucaristia e del Rosario della Madona operati.*

* FAVEREAU (JACQUES), avocat, puis conseiller à la cour des aides de Paris, né à Cognac en 1570, mort en 1658, a laissé les écrits suivans : | *Mercurius redivivus, sive varii lusus*, etc., Poitiers, 1613, in-4° ; | *le Gouvernement présent*, ou *Eloge de son Eminence* (le cardinal de Richelieu), satire, Paris, 1623, in-8°.

* FAVIER (N...), célèbre publiciste, né à Toulouse, au commencement du 18e siècle, d'une famille distinguée, succéda à son père dans l'emploi de secrétaire-général des états de Languedoc. Après avoir dissipé sa fortune, il vendit cette charge et devint secrétaire de M. de la Chétardie, ambassadeur à la cour de Turin. Dès lors il s'adonna entièrement à la politique, et surtout à la diplomatie. M. d'Argenson, qui avait eu occasion de connaître ses talens, l'employa à la rédaction de divers *mémoires* de la plus haute importance. Favier rédigea, d'après ses instructions, un mémoire intitulé *Réflexions contre le traité de* 1756, entre la France et l'Autriche. Ce mémoire, un des meilleurs qui aient paru sur la diplomatie de ce temps-là, lui attira beaucoup d'ennemis. Il fut cependant chargé

de différentes missions secrètes en Espagne et en Russie, sous le ministère de M. de Choiseul; mais ayant composé pour le comte de Broglie, chargé par Louis XV de suivre une correspondance secrète avec les ambassadeurs de France auprès de différentes cours, plusieurs *mémoires* dirigés contre le système et les instructions ostensibles du ministère, il fut obligé de s'expatrier. Il se rendit en Angleterre et en Hollande, où il vécut dans la société des hommes les plus distingués par leur esprit et par leur rang. Poursuivi par la haine des puissances contre lesquelles il avait écrit, il fut enlevé à Hambourg, conduit à Paris, comme impliqué dans une conspiration imaginaire, avec le baron de Bon, Ségur et Dumouriez, et renfermé à la Bastille, où il resta plusieurs années, c'est-à-dire jusqu'à l'avénement de Louis XVI. Le comte de Broglie parvint à le faire mettre en liberté; mais il ne put le faire rentrer dans ses emplois, dont son goût extrême pour la dépense lui faisait un impérieux besoin. Il se mit alors à composer des *mémoires* sur les affaires du temps, et dissipait le fruit de son travail aussitôt qu'il l'avait reçu. Il passa ainsi une partie de sa vie, dans une perpétuelle alternative de misère, d'aisance et de privations, d'études et de dissipation. Le comte de Vergennes qui avait apprécié son mérite, lui fit donner une somme de 40,000 fr. pour payer ses dettes, et une pension de 6,000 francs. Sur la fin de ses jours, il mena une vie plus réglée, ne conservant de ses anciens goûts que celui de la table. Il mourut à Paris le 2 avril 1784. M. de Ségur a recueilli une partie de ses *œuvres politiques* dans l'ouvrage intitulé *Politique de tous les cabinets de l'Europe, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, 1793, 2 vol. in-8°, et 1802, 3 vol., avec beaucoup de notes et observations de l'éditeur. Les autres ouvrages de Favier, publiés la plupart sans nom d'auteur, sont | : *Le Spectateur littéraire sur quelques ouvrages nouveaux*, Paris, 1756, in-12; | *Essai historique et politique sur le gouvernement présent de la Hollande*, Londres, 1748, 2 vol. in-12; | *Le poète réformé*, ou *Apologie pour la Sémiramis de Voltaire*, Amsterdam, 1748, in-8°; | *Mémoires secrets de Milord Bolingbroke, traduits de l'anglais, avec des notes historiques*, 1754, 3 vol. in-8°; | *Doutes et questions sur le traité de Versailles, entre le roi de France et l'impératrice, reine de Hongrie*, 1778 et 1791, in-8°; | *Lettres sur la Hollande*, 1780, 2 vol. in-12. Il a travaillé avec Fréron à la rédaction du *Journal étranger*.

FAVIER DU BOULAY (Henri), prieur de Sainte-Croix de Provins, né à Paris en 1670, mort en 1753, à 83 ans, avait du goût et de la littérature. Nous lui devons la seule bonne *traduction* que nous eussions de *Justin* avant que l'abbé Paul eût publié la sienne. Elles sont l'une et l'autre en 2 vol. in-12. On a encore de lui d'autres ouvrages, mais moins connus que sa version. Il s'était adonné à la chaire, et avait prêché avec quelque succès. Son *oraison funèbre de Louis XIV* parut à Metz en 1716, in-fol.

FAVKES. *Voyez* FAWKES.

FAVORIN, sophiste célèbre sous l'empereur Adrien, était d'Arles. Quelques auteurs veulent qu'il ait été eunuque, et d'autres hermaphrodite. Il enseigna avec réputation à Athènes et ensuite à Rome. Adrien lui parlait souvent et lui témoignait de la confiance: mais il s'en lassa et le chassa de Rome avec les autres philosophes (*voyez* son article). On dit que Favorin s'étonnait de trois choses: de ce qu'étant gaulois, il parlait si bien grec; de ce qu'étant eunuque, on l'avait accusé d'adultère; et de ce qu'il vivait, étant ennemi de l'empereur.

FAVORIN (Varin, Varinus ou Guarino), né près de Camérino, ville ducale d'Italie, en 1460, entra dans la congrégation de Saint-Silvestre, ordre de Saint-Benoît, et parvint par son mérite à l'évêché de Nocéra. Il est auteur d'un *Lexicon grec*, qui a été d'un grand usage autrefois. La meilleure édition de ce livre est celle de Venise, 1712, chez Bartoli, in-folio. L'auteur mourut en 1537. On a encore de lui des remarques sur la langue grecque, sous le titre de *Thesaurus cornucopiæ*, 1496, Alde, in-folio.

* **FAVRAS** (Thomas MAHI, marquis de), né à Blois en 1745, d'une famille ancienne, dont les aïeux avaient rempli les premières places de la magistrature dans leur province, entra dans les mousquetaires en 1755, et fit avec distinction, dans ce corps, la campagne de 1761. Il passa ensuite dans le régiment de Belsunce en qualité de capitaine, puis devint premier lieutenant des Suisses de *Monsieur*, grade qui lui donnait le rang de colonel. En 1775, il se rendit à Vienne pour faire reconnaître, devant le conseil aulique, sa femme, seule fille unique et légitime du prince

d'Anhalt-Schawenbourg. Il commandait, en 1787, une legion en Hollande, lors de l'insurrection contre le stathouder. De retour en France, au commencement de la révolution, il proposa plusieurs projets sur les finances et sur la politique, qui le rendirent suspect aux révolutionnaires. On sait que, dans l'état d'exaltation où se trouvaient alors les esprits, il suffisait aux meneurs de désigner une victime, pour que sa perte fût certaine. Le marquis de Favras fut accusé, dans le mois de décembre 1789, d'avoir proposé au gouvernement de lever sur les frontières une armée pour s'opposer à la nouvelle constitution. Quoique cette accusation ne fût appuyée d'aucune preuve, il fut arrêté par ordre du comité des recherches de l'Assemblée nationale, et traduit au Châtelet, où sa condamnation fut demandée par le peuple, avec des hurlemens effrayans. Trois témoins, Morel, Turcate et Marquié appuyaient l'accusation de leurs témoignages, et déclaraient avoir reçu de Favras, la communication de son projet : 12,000 suisses et 12,000 autrichiens devaient, après s'être réunis à Montargis, marcher sur Paris, enlever le roi et sa famille et assassiner MM. Bailly, Lafayette et Necker. On refusa d'entendre les témoins à décharge. Favras se défendit avec beaucoup de courage : il embarrassait ses juges par la justesse de ses réponses. Le complot dont on l'accusait était mal conçu, incohérent dans les moyens de conduite, impossible dans l'exécution ; il le prouva, détruisit victorieusement les preuves qu'on lui opposait, et n'en fut pas moins condamné à être pendu, le 18 janvier 1790. « Votre vie, lui dit le rapporteur en lui signifiant sa sentence, est » un sacrifice que vous devez à la tranquillité et à la liberté publiques. » Il ne montra aucune crainte dans ce moment, dicta sans se troubler une déclaration très longue de son innocence, la revit et corrigea même avec un soin scrupuleux, les fautes d'orthographe faites par le greffier. La place de Grève était pleine d'un peuple frénétique qui demandait sa mort à grands cris. Il la traversa sans émotion, tout livré aux consolations de son confesseur. Arrivé au lieu de l'exécution, il prononça d'une voix ferme : *Je meurs innocent*, et il donna lui-même le signal de l'exécution. Cette protestation et sa fermeté frappèrent d'une espèce de stupeur ce peuple tourmenté une minute auparavant de convulsions fanatiques, et la multitude se retira triste et pensive. On le regarda comme une victime sacrifiée à la fureur populaire, et l'on ne doute pas que son unique crime fut d'avoir refusé de partager le complot de ceux qui méditaient la chute du trône. Prudhomme, un des journalistes du temps, dont le témoignage ne peut être suspect, rendit compte ainsi de sa défense : » Cet accusé parut devant » ses juges avec tous les avantages que » donne l'innocence, et qu'il sut faire valoir, parce qu'à un esprit orné, il joignait » la facilité de s'exprimer avec grâces : » ses paroles avaient même un charme » dont il était difficile de se défendre. Il » avait de la douceur dans le caractère, de » l'aménité dans les manières, de la décence dans le maintien ; il était d'une » taille avantageuse, d'une physionomie » noble et qui prévenait en sa faveur... » Dans tout le cours de sa défense, il ne » perdit jamais cette attitude qui convient » à l'innocence, et il répondit à toutes les » questions avec netteté et sans embarras. » L'avocat qui le défendit avec chaleur, publia deux *mémoires* dans le cours de la procédure. On a fait paraître, peu de temps après sa mort, son *testament* et sa *correspondance* avec son épouse, qui produisirent une vive sensation. Favras a laissé des *mémoires* relatifs aux troubles de la Hollande, et un écrit *sur les finances*.

* FAVRAT (François-André de), général au service de Prusse et gouverneur de la place de Glotz, né vers 1730 et mort en 1804 à l'âge de 74 ans, était doué d'une force physique si extraordinaire, qu'un jour, dit-on, il souleva un cheval avec son cavalier, et que plus d'une fois on le vit prendre une pièce de canon et la porter sur son épaule avec autant de facilité qu'un fantassin porte son fusil. On a de Favrat l'ouvrage suivant qui est estimé et qui a pour titre : *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de la révolution de Pologne depuis 1794 jusqu'en 1796*, Berlin, 1799, in-8°.

* FAVRE (Pierre), jésuite, le premier des compagnons de Saint-Ignace, dont il avait été le répétiteur au collége de Sainte-Barbe à Paris, naquit en 1506 au hameau du Villaret, diocèse de Genève. Il contribua, par son exemple, à la réforme des ecclésiastiques et des ordres religieux, et, par son zèle ardent, à la propagation de l'ordre des jésuites. Il fonda les colléges de Cologne (1544), de Coïmbre et de Valladolid (1546), reçut de Philippe II, du roi de Portugal et du pape

Paul III les témoignages les plus flatteurs de l'estime qu'ils lui portaient, et mourut à Rome en 1546. Il a laissé des *Lettres*, dont quelques-unes ont été imprimées avec celles du Père Canisius. Sa *Vie*, écrite par Nicolas Orlandini, a été publiée à Rome, 1615, in-fol., et à Lyon, 1617, in-8°.

FAVRE (Antoine), né à Bourg en Bresse l'an 1557, fut successivement jugemage de Bresse, président du Genevois pour M. le duc de Nemours, premier président du sénat de Chambéry, et gouverneur de Savoie et de tous les pays en-deçà les monts; il mourut en 1624. Ses ouvrages contiennent 10 vol. in-fol.; | *Jurisprudentia Papinianea*, Lyon, 1658, 1 vol.; | *De erroribus interpretum juris*, 2 vol.; | *Comment. in Pandectas, seu de erroribus pragmaticorum*, 1659, 5 vol.; | *Codex Fabrianus*, 1661, 1 vol.; | *Conjecturæ iuris civilis*, 1661, 1 vol. regardé comme le meilleur de ses ouvrages, parce que laissant là son imagination qui le séduisait quelquefois, il s'appuie le plus souvent de l'autorité de choses jugées. On y joint *H. Borgiæ investigationes juris civilis in Conjecturas A. Fabri*, Naples, 1678, 2 vol. in-fol. Dans les quatrains de Pibrac, on en trouve de Favre; il est aussi auteur d'une tragédie intitulée *les Gordians* ou *l'Ambition*, 1596, in-8° Favre a éclairci plusieurs opinions obscures; mais il a poussé trop loin les subtilités dans l'examen de certaines questions de droit : il s'éloigne quelquefois des principes. C'était un esprit vaste, propre aux affaires comme à l'étude. Ce fut lui qui fut chargé de négocier le mariage de Mme Christine de France avec le prince de Piémont, Victor-Amédée. Le roi de France lui offrit inutilement la première présidence du parlement de Toulouse; il voulut rester au service du duc de Savoie. On trouve l'éloge du président Favre par Jacques Durandi dans le tome 3 des *Piemontesi illustri*, et un article détaillé sur le même dans *les Vies des plus célèbres jurisconsultes* par Taisand.

FAVRE (Claude), seigneur de VAUGELAS et baron de Péroges, naquit du précédent, à Bourg en Bresse, et selon quelques-uns, à Chambéry. Son père était consommé dans l'étude de la jurisprudence. Le fils ne fut point indigne de lui : mais son esprit fut plus juste. Le jeune Vaugelas vint à la cour de bonne heure. Il fut gentilhomme ordinaire, puis chambellan de Gaston, duc d'Orléans, qu'il suivit dans toutes ses retraites hors du royaume. Il mourut pauvre en 1650, à 95 ans. On peut être surpris que Vaugelas, estimé à la cour, réglé dans sa dépense, et n'ayant rien négligé pour sa fortune, soit presque mort dans la misère; mais les courses de Gaston, et d'autres accidens, avaient fort dérangé ses affaires. Louis XIII lui donna une pension de 2,000 livres en 1619. Cette pension qu'on ne lui payait plus, fut rétablie par le cardinal de Richelieu, afin de l'engager à travailler au dictionnaire de l'Académie. Lorsqu'il alla le remercier de cette grâce, Richelieu lui dit en riant: « Vous n'oublierez pas du moins dans le » dictionnaire le mot de *pension*. — Non, » Monseigneur, répondit Vaugelas; et en» core moins celui de *reconnaissance*...» Ce littérateur était un des académiciens les plus aimables, comme des plus illustres; il avait une figure agréable, et l'esprit comme sa figure. Vaugelas étudia toute sa vie la langue française, et travailla à l'épurer. Sa *traduction de Quinte-Curce*, imprimée en 1647, in-4°, fut le fruit d'un travail de 30 années. Cette version, de laquelle Balzac disait dans son style emphatique : « L'Alexandre de » Quinte-Curce est invincible, et celui de » Vaugelas est inimitable, » passa pour le premier bon livre écrit correctement en français. Malgré la mobilité et l'inconsistance de la langue française, il y a peu d'expressions qui aient vieilli. Vaugelas ne rendit pas moins de services par ses *Remarques sur la langue française*, dont la première édition est in-4° : ouvrage moins nécessaire qu'autrefois, parce que la plupart des doutes qu'il propose, ne sont plus des doutes aujourd'hui; mais ouvrage toujours utile, surtout si on le lit avec les remarques dont Th. Corneille et d'autres l'ont enrichi, en 3 vol. in-12.

FAWKES (François), poète anglais, né dans le comté d'Yorck en 1721, brigua les emplois de l'église anglicane pour vivre, et s'adonna à la poésie par goût. Il fut sous-ministre à Orpington en 1755, ministre à Hayes en 1774, et mourut le 26 août 1777, après avoir publié dans la langue de son pays : | *Traduction d'Anacréon, Sapho, Bion, Moschus et Musée*, 1760, in-12.; | ..... de *Théocrite*, 1767, in-8°; | ... d'*Apollonius de Rhodes*, 1780. Le *Recueil de ses poésies* a paru en 1761, in-8°.

FAY (Charles-Jérome de CISTERNAY du), capitaine aux gardes, né à Paris en

1662, eut une jambe emportée d'un coup de canon au bombardement de Bruxelles en 1695. Il n'était alors que lieutenant, il obtint une compagnie ; mais il fut obligé d'y renoncer, par l'impossibilité de monter à cheval. Heureusement il aimait les lettres, et elles furent sa consolation. Il s'adonna à la recherche des livres rares en tous genres, des belles éditions de tous les pays, des manuscrits qui avaient quelque mérite. Il se forma une bibliothèque bien assortie, de 25 mille écus. Le catalogue en fut dressé en 1725, in-8°, par le libraire Martin. Le possesseur de ce trésor littéraire était mort deux ans auparavant, en 1723.

FAY (Charles-François de CISTERNAY du), fils du précédent, servit quelque temps comme son père ; mais ayant quitté l'état militaire, il se consacra entièrement à la chimie et à la botanique. Reçu membre de l'académie des sciences, il eut l'intendance du jardin royal, entièrement négligé avant lui, et qu'il rendit en très peu de temps un des plus beaux de l'Europe. Il était né à Paris en 1698, et il mourut en 1739. Cet académicien avait des mœurs douces, une gaîté fort égale, une grande envie d'obliger, et ces qualités n'étaient mêlées de rien qui déplût, d'aucun air de vanité, d'aucun étalage de savoir, d'aucune malignité, ni déclarée, ni enveloppée. Il fit des recherches nouvelles sur le phosphore du baromètre, sur le sel de la chaux, inconnu jusqu'à lui aux chimistes, sur l'aimant, enfin sur l'électricité. Ses travaux en ce genre sont consignés dans les Mémoires de l'académie des sciences, où l'on trouve aussi son *Éloge* par Fontenelle.

FAY (Jean-Gaspard du), jésuite, mort vers le milieu du siècle dernier, prêcha avec un succès peu commun. Ses *Sermons* sont en 9 vol. qui parurent successivement depuis 1738 jusqu'en 1743. Le talent de l'action leur donnait une beauté et une force qu'ils perdirent presque entièrement après l'impression.

FAYDIT ou FAIDIT (Anselme ou Gancelm), poète né à Uzerche, en Limousin, mort vers l'an 1220, se mit à représenter des comédies qu'il composait lui-même. Elles furent applaudies, et il devint riche en peu de temps ; mais son penchant à la vanité, à la débauche et à la dépense, le réduisit bientôt à la dernière misère. Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, l'en tira par ses libéralités. Ce prince, marié à Bérengère de Barcelone, avait du goût pour la poésie provençale, dont la langue approchait beaucoup alors de la catalane. Après la mort de son protecteur, Faydit revint à Aix, et s'y maria avec une fille pleine d'esprit et de beauté, qui se chagrina de la vie déréglée de son époux, et mourut peu après. Le poète se retira chez le seigneur d'Agoult, où il finit ses jours. Il avait écrit | un poème *sur la mort du roi Richard*, son bienfaiteur ; | *Le palais d'Amour*, poème, dont le titre annonce assez l'esprit ; | plusieurs *comédies*, entre autres une intitulée l'*Heregia dels prestres*, c'est-à-dire l'*Hérésie des prêtres ;* il y prône les Vaudois et les Albigeois, dont la doctrine et les mœurs n'étaient que trop assorties à sa conduite.

FAYDIT (Pierre-Valentin), né à Riom en Auvergne, d'abord prêtre de l'Oratoire, sortit de cette congrégation en 1671, pour avoir publié un ouvrage cartésien, contre la défense de ses supérieurs. Le cartésianisme a été presque une hérésie dans bien des corps pendant longtemps. Faydit, né avec un esprit singulier et ardent, se fit bientôt connaître dans le monde. Dans le temps que les différends du pape Innocent XI avec la France étaient dans la plus grande chaleur, il prêcha, à Saint-Jean-en-Grève de Paris, un sermon contre ce pontife. Il se réfuta lui-même dans un autre sermon publié à Liége, auquel il ne manqua pas de répliquer en faisant imprimer l'extrait de son premier sermon, avec les preuves bonnes ou mauvaises des faits qui y sont avancés. Un *Traité sur la Trinité*, où il établissait le trithéisme, prétendant que la doctrine de ce mystère avait été « altérée par la » théologie scolastique ; » cet ouvrage impie a pour titre : *Altération du dogme théologique par la philosophie d'Aristote*, 1696, in-12. Un théologien connu en parle en ces termes : « Un écrivain asservi » à la faction des Arnauld et des Quesnel, » prétend que la scolastique a altéré le » dogme de la Trinité qui, selon lui, con- » sistait anciennement à professer trois » natures en Dieu. Raisonner de la sorte, » c'est afficher l'ignorance la plus gros- » sière, parce qu'il est connu que les théo- » logiens ont constamment défendu contre » les ariens et les sophistes, la foi de Ni- » cée, et la consubstantialité des person- » nes divines. C'est afficher l'hérésie, d'a- » bord celle des trithéistes, et de plus celle » des erreurs modernes, qui affirment que » la vraie foi a péri contre la promesse de

» Jésus-Christ, et qu'elle ne s'est retrou-
» vée que dans quelques têtes privilé-
» giées des derniers siècles. C'est afficher
» l'athéisme, puisqu'en détruisant l'unité
» de Dieu, on en détruit l'essence. » L'erreur de Faydit a été renouvelée depuis par le docteur OEhmbs (*voyez* JEAN PHILOPONOS, et le *Journ. hist. et litt.* 1er février 1791, pag. 167). Cet ouvrage extravagant et impie mérita à Faydit, en 1696, un appartement à Saint-Lazare à Paris, châtiment qui ne changea ni son esprit ni son caractère ; il cut ordre du roi de se retirer dans sa patrie, où il mourut en 1709. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : | Des *remarques sur Virgile, sur Homère et sur le style poétique de l'Ecriture sainte*, en 2 vol. in-12 : mélange bizarre de pensées différentes sur des sujets sacrés et profanes, dans lequel l'auteur se donne trop de liberté à son ordinaire ; | la *Télémacomanie*, in-12, critique méprisable du chef-d'œuvre de Fénélon, pleine de notes singulières, aussi contraires à la vérité qu'au bon goût. Il faut en excepter ses réflexions contre les romans ; encore tombent-elles à faux, vu la nature de celui-ci. Faydit avait attaqué Bossuet, avant de censurer Fénélon. Il avait fait cette épigramme contre le discours de l'évêque de Meaux à l'assemblée du clergé de 1682 (il faut savoir que Bossuet avait cité Balaam dans ce discours) :

Un auditeur un peu cynique
Dit tout haut en bâillant d'ennui :
Le prophète Balaam est obscur aujourd'hui ;
Qu'il fasse parler sa bourique,
Elle s'expliquera plus clairement que lui.

Il fallait que la démangeaison de médire en vers et en prose fût bien forte dans l'abbé Faydit, pour attaquer aussi indécemment deux prélats illustres, l'éternel honneur du clergé de France. | Des *mémoires* contre ceux de Tillemont, brochure in-4°, plus comique que sérieuse, supprimée dans sa naissance, et qui n'eut point de suite. On y voit Faydit tel qu'il était : un fou qui a quelque esprit et du savoir, et qui prend la plume dans les accès de sa folie. | *Le Tombeau de Santeuil*, in-12, en vers latins d'un caractère assez singulier, et en prose française. La prose est une traduction libre des pièces latines. On a attribué mal à propos *les Moines empruntés*, 2 vol. in-12, à cet auteur. Ils ne sont pas de lui, mais de Haitze, gentilhomme provençal.

FAYE (JACQUES), seigneur d'Espeisses, né à Paris en 1542, conseiller au parlement en 1567, devint maître des requêtes de l'hôtel du duc d'Anjou, depuis Henri III. Il suivit ce prince en Pologne ; et après la mort de Charles IX, il revint en France, pour porter de la part de son maître des lettres de régente à la reine. Il retourna ensuite en Pologne, où il rendit des services signalés à Henri. Ce prince l'en récompensa par les charges de maître des requêtes, d'avocat-général, et enfin de président à mortier au parlement de Paris. Il mourut à Senlis en 1590, à 46 ans, laissant des *harangues* éloquentes pour son temps.

FAYE (JEAN-ELIE LÉRIGET de la), naquit à Vienne en Dauphiné l'an 1671. Il prit le parti des armes, fut d'abord mousquetaire, ensuite capitaine aux gardes, se trouva à la bataille de Ramillies, à celle d'Oudenarde et dans plusieurs journées, et y signala sa valeur. Il avait toujours eu du goût et du talent pour les mathématiques. La paix l'ayant rendu à ses premiers penchans, il s'appliqua particulièrement à la mécanique, à la physique expérimentale. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1716, et le perdit en 1718, à 47 ans. On trouve dans la collection de cette compagnie deux *mémoires* de La Faye.

FAYE (JEAN FRANÇOIS LÉRIGET de la), frère puîné du précédent, d'abord capitaine d'infanterie, ensuite gentilhomme ordinaire du roi, eut plus de goût pour la littérature agréable que pour les sciences sérieuses qui avaient été le partage de son aîné. Il obtint une place à l'académie française en 1730, et mourut l'année d'après à 57 ans. On a de lui quelques poésies, où l'on remarque un esprit délicat et une imagination agréable. Sa pièce la plus célèbre est son *Ode apologétique de la poésie*, contre le système de la Motte-Houdard en faveur de la prose.

* FAYE (GEORGES de la), démonstrateur à l'académie royale de chirurgie à Paris, sa patrie, mourut dans cette ville le 11 août 1781. On a de lui | *Cours d'opérations de chirurgie par Dionis*, avec des notes, 1782, 2 vol. in-8°; | *Principes de chirurgie*, Paris, 1739, in-12, souvent réimprimés. La dernière édition est de 1811, in-8°. Il a été traduit en allemand, en italien, en espagnol et en suédois.

FAYEL. *Voyez* FAIEL.

FAYETTE (GILBERT MOTIER de la), maréchal de France, se distingua à la bataille de Baugé en Anjou, l'an 1421, fut fait prisonnier à la journée de Verneuil;

et après sa délivrance, contribua beaucoup à chasser les Anglais du royaume. Il mourut le 23 février 1464.

* FAYETTE (Louise MOTIER de la), de la même famille que le précédent, naquit en 1618. Orpheline dès le berceau, elle fut élevée par sa tante la comtesse de Bregy, qui la retira du couvent à l'âge de 13 ans, et la plaça, lorsqu'elle sentit sa fin approcher, en qualité de dame d'honneur dans la maison de la reine Anne d'Autriche. Mlle de la Fayette avait 17 ans. Sa beauté, sa modestie, sa discrétion et sa douceur attirèrent l'attention de Louis XIII; sa conduite fut un modèle de vertu. Cette pieuse demoiselle, sensible aux épanchemens du cœur de ce monarque, qui venait chercher dans sa société des consolations contre les chagrins que lui causait un ministre impérieux, sous le joug duquel il s'était placé, s'attacha à sa personne parce qu'elle s'intéressait à sa gloire, et qu'elle aurait voulu qu'il fût heureux dans sa famille et au dehors; le cardinal de Richelieu chercha inutilement à la mettre dans ses intérêts. Bientôt Mlle de la Fayette se détermina à rompre un engagement qui commençait à alarmer sa sagesse. Louis, ordinairement si réservé, lui avait fait la proposition délicate de lui donner à Versailles, château de plaisir alors, un appartement où il irait la voir librement. Cette proposition lui dessilla les yeux; dès lors elle résolut de quitter le monde : elle alla se renfermer chez les religieuses de la Visitation, où elle prit le voile en 1637, avec le consentement du roi, qui, honteux lui-même de son transport, jugea qu'il n'y avait pas de meilleur moyen de se mettre en garde contre sa faiblesse. Il alla quelquefois visiter au parloir Mlle de La Fayette, qui le détermina à retourner à son épouse. Le fruit de cette réconciliation, après 22 ans de stérilité, fut un fils, qui devint Louis XIV. Anne d'Autriche, reconnaissante des bons offices de Mlle de la Fayette, fit tous ses efforts pour l'engager à revenir à la cour; mais ils furent inutiles. Elle resta dans le cloître, montrant à l'univers l'exemple d'une fille qui, dans l'âge des passions, s'immole généreusement elle-même pour ne pas entraîner dans sa chute un prince qu'elle aimait. Elle mourut en 1665 dans le couvent de Chaillot qu'elle avait fondé. On trouve des détails sur sa vie dans les *Mémoires de Mme de Motteville*, 6 vol. in-12. Mme de Genlis a publié un roman historique intitulé : *Mlle de La Fayette*, Paris, 1812, 2 vol. in-12; mais ce roman, qui est autant l'histoire d'autres personnes qui ont vécu sous Louis XIII que celle de Mlle de La Fayette, ne peut, comme tous les ouvrages de ce genre, que donner une fausse idée de cette vertueuse demoiselle. Mme de Genlis avoue elle-même, que les *mémoires* du temps ne lui ont guère fourni que des caractères, et qu'il lui a fallu inventer presque toutes les scènes et tous les détails.

FAYETTE (Marie-Madeleine PIOCHE de la VERGNE, comtesse de la), née en 1632, était fille d'Aymar de La Vergne, maréchal de camp, gouverneur du Havre-de-Grâce. Elle épousa, en 1655, François, comte de La Fayette. Elle se distingua encore plus par son esprit que par sa naissance. Tous les beaux esprits de son temps la recherchèrent. Parmi les gens de lettres, Ménage, la Fontaine, Ségrais, étaient ceux qu'elle voyait le plus souvent. Elle mourut en 1693. Les principaux de ses écrits sont : | *Zaïde*, roman qui eut la plus grande vogue ; | *La princesse de Clèves*, 2 vol. in-12, autre roman, attaqué avec beaucoup d'esprit par Valincourt, qui en fit la critique, n'ayant pas encore 22 ans. Mme de La Fayette avait mis sous le nom de *Ségrais* ces deux productions. Ce bel esprit avait contribué à la disposition de l'édifice, et la dame l'avait orné. | *La Princesse de Montpensier*, in-12 ; | des *Mémoires de la cour de France pour les années* 1688 *et* 1689, in-12. « On lui reproche d'avoir fait payer à » Mme de Maintenon, dit un auteur, la » gloire d'avoir été dans sa jeunesse plus » aimable qu'elle. » | *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, in-12 : on y trouve peu de particularités intéressantes. | *Divers portraits de quelques personnes de la cour.* Tous ces ouvrages sont encore assez recherchés. Mme de Sévigné fait de ses qualités le portrait le plus flatteur. Mais la Beaumelle l'a peinte moins avantageusement. « Elle n'avait pas, dit-il, ce liant » qui rend le commerce aimable et solide : » on trouvait autant d'agrémens dans ses » écrits, qu'elle en avait peu dans ses pro- » pos. Elle était trop impatiente ; tantôt ca- » ressante, tantôt impérieuse, exigeant » des égards infinis, et y répondant sou- » vent par des hauteurs. » Qualités qui n'ont rien d'étonnant dans une femme qui, délivrée des occupations domestiques et paisibles de son état, est transportée dans les sociétés des beaux-esprits, et tour-

mentée des prétentions du savoir, à qui le nom de mère et d'épouse, de femme vertueuse, douce et modeste, est moins cher que celui d'auteur. « L'homme-femme, dit » l'auteur de l'*Influence de la philoso-* » *phie sur l'esprit et le cœur*, est aussi » ridicule que la femme-homme : ce sont » de monstrueux assemblages que notre » siècle, fertile en choses rares et curieu- » ses, réalise à chaque instant. Depuis » qu'il y a des petits-maîtres, il y a des » femmes savantes ; depuis que les hommes » ont porté des colifichets, et ont affecté » une toilette féminine, les femmes en re- » vanche ont affecté la science des hom- » mes, et se sont enfoncées dans les étu- » des abstraites. Lequel vous donne meil- » leure opinion d'une femme, en entrant » dans sa chambre, de la voir occupée à » des travaux de son sexe, des soins de » son ménage, environnée des hardes de » ses enfans, ou de la trouver écrivant » des vers sur sa toilette, entourée de bro- » chures de toutes les sortes, et de petits » billets de toutes les couleurs? Toute » fille lettrée restera fille toute sa vie, » quand il n'y aura que des hommes sen- » sés sur la terre. » *V.* GEOFFRIN, etc.

FAYETTE (le gal). *V.* LAFAYETTE.

* FAYPOULT (GUILLAUME-CHARLES, chevalier de MAISONCELLES), né en 1752, d'une maison noble de Champagne, entra très jeune au service et était officier du génie à l'époque de la guerre d'Amérique à laquelle il voulut prendre part. Un refus qu'il essuya du ministre de la guerre le détermina à donner sa démission ; dès ce moment il se livra exclusivement à la culture des arts jusqu'à la révolution, dont il embrassa la cause ; bientôt il accepta des fonctions publiques, fut électeur de la ville de Paris en 1792, et devint chef de division au ministère de l'intérieur sous Roland et Garat ; il passa de leurs bureaux dans ceux du comité de salut public, et sut plaire à tous les partis. On a de lui : un *Essai sur les finances*, 1795, in-8°, ouvrage médiocre ; peu de temps après il fut nommé ministre des finances, et ce fut sous son administration que les planches des assignats furent brisées. Son porte-feuille lui fut retiré au bout d'un an; mais on lui donna l'ambassade de Gênes, et plus tard la ville de Gênes fit frapper une médaille à son effigie et à celle du général Bonaparte, avec cette exergue : *A Napoléon Bonaparte et à Guillaume Faypoult la Ligurie reconnaissante*. Faypoult passa de Gênes à Milan, puis en 1797, à Rome, en qualité de commissaire pour l'installation du gouvernement de la république romaine. Une querelle très vive qu'il eut avec Championnet, et qui amena la destitution de ce dernier, devint après le 18 fructidor, un motif de proscription contre Faypoult. Il fut dénoncé, en 1799, comme dilapidateur, et poursuivi par le tribunal criminel de la Seine ; ces poursuites s'arrêtèrent d'elles-mêmes. Après le 18 brumaire, il fut nommé préfet de l'Escaut, et en exerça les fonctions jusqu'en 1808 qu'il fut destitué par Bonaparte. Son frère Joseph ayant été placé sur le trône d'Espagne, appela Faypoult auprès de lui, et le nomma son ministre des finances : il remplit cet emploi jusqu'à la fin de 1813, et revint alors en France avec Joseph. Il fut ensuite envoyé en Italie avec une mission importante. Pendant les cent-jours, il fut nommé préfet du département de Saône-et-Loire, et prit tous les moyens imaginables pour retarder la marche des puissances alliées. Les Autrichiens étant entrés à Mâcon, il quitta cette ville, et quelques mois après se retira à Gand où il fut très bien accueilli. En 1816 il revint à Paris, et y mourut au mois d'octobre 1817.

* FAZELLI (THOMAS), historien sicilien, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, professeur de philosophie à Palerme, né à Sacca en 1498, mort à Palerme en 1570, n'a laissé qu'un seul ouvrage intitulé *de Rebus siculis decades duæ*, Palerme, 1558, 1560, in-fol., traduit en italien par Remigio, Venise, 1574, in-4°, et Palerme, 1626, in-fol. Cette histoire est très estimée. — FAZELLI (JÉROME), frère du précédent, savant théologien, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, consulteur du saint Office et prieur de sa communauté, né en 1502 à Palerme, mort dans cette ville en 1585, a laissé : | des *Sermons ;* | un *Traité des Indulgences ;* | des *Commentaires latins* manuscrits sur les psaumes, l'évangile de Saint-Marc et les Actes des apôtres, | et un livre intitulé *Prediche quaresimali*, Palerme, 1575, in-4°, et Venise, 1592, in-4°, en deux parties.

FEATLY ou FAIRCLOUGH (DANIEL), théologien anglais, chapelain de sir Thomas Edmondes, ambassadeur du roi Jacques en France, puis de l'archevêque Abbot, recteur de Lambet, prévôt du collége de Chelséa, naquit en 1582 à Charton, comté d'Oxford ; il se distingua par une grande habileté dans la controverse scho-

lastique, occupa successivement différentes cures, et fut nommé membre de l'assemblée des théologiens de Westminster en 1645. Son opposition au *Covenant* l'ayant fait regarder comme un espion dans le parlement, il fut jeté en prison et transféré au collége de Chelséa, où il mourut en 1645. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages ascétiques et de controverse, parmi lesquels on distingue celui qui a pour titre *Ancilla pietatis*, 1679, 8e édition, à laquelle il joignit *la Pratique de dévotion extraordinaire*. Il a aussi donné la *Vie de Jewel*, en tête des œuvres de cet auteur; celles *de Reynolds, du docteur Robert Abbot*, etc.; ces dernières ont été insérées dans *l'Abel Redivivus*, de Fuller.

* **FEAU** (Charles), prêtre de l'oratoire, professeur d'humanités dans différens colléges de sa congrégation, né à Marseille en 1605, a composé en langue provençale plusieurs petites pièces qui ont été recueillies et publiées par un anonyme sous le titre de *Lou jardin dòys musos provençales*, Marseille, 1665, in-12.

FEBRONIUS. *Voyez* HONTHEIM.

* **FEBURE** ou **FÈVRE** (Michel), nom sous lequel le père Justinien de Tours, missionnaire qui résida long-temps en Orient, a publié divers ouvrages. La *Bibl. Script. capuccinorum*, qui parle de ce religieux, n'indique ni l'époque de sa naissance ni celle de sa mort. On a de lui : | *Præcipuæ objectiones mahumeticæ legis sectatorum adversus catholicos, earumque solutiones*, Rome, 1679, in-12. Cet ouvrage a été traduit en arabe et en arménien, et ces traductions ont été imprimées à la Propagande, la première en 1680, et la seconde en 1681. | *Specchio, overo descrittione della Turchia*, Rome, 1674, in-12. L'auteur traduisit lui-même son ouvrage en français, et sa traduction, augmentée de plusieurs chapitres, a paru sous le titre d'*Etat présent de la Turquie, où il est traité des vies, mœurs et coutumes des Ottomans et autres peuples de leur empire*, Paris, 1675, in-12. Il a été aussi traduit en espagnol et en allemand. | *Théâtre de la Turquie, où sont représentées les choses les plus remarquables qui s'y passent aujourd'hui*, Paris, 1682, in-4°: on a fait un nouveau titre sous la date de 1688. La traduction italienne a paru à Venise en 1684, in-4°, sous le titre de *Teatro della Turchia*. « Je n'écris rien, » dit Michel Le Febure dans sa préface, que » je n'aye veu et observé moy-mesme le » plus exactement qu'il m'a été possible » par l'espace de dix-huit ans, ou sceu » par des personnes très dignes de foi... » Je ne dis rien de mes voyages en diver» ses provinces de l'empire ottoman, à » sçavoir dans la Syrie, Mésopotamie, » Caldée, Assyrie, Curdistan, Arabie dé» serte, Palestine, Judée, Caramanie, » Cilicie, Phrygie, Bytinie, Natolie, Ro» manie, Chipres, Archipel, etc., ne » m'étant pas proposé de faire ici la des» cription des terres de la Turquie, mais » seulement de montrer distinctement » l'état dans lequel elles se trouvent à » présent, etc. »

FEBVRE de SAINT-MARC. *Voyez* SAINT-MARC (Charles-Hugues de).

FEBVRE ou **LEFEBURE** (Jacques et, selon quelques-uns, Jean le), jésuite, né à Gluson, village du Hainaut, enseigna la philosophie à Douai, fut président du séminaire archiépiscopal de Cambrai, établi à Beuvrage, près Valenciennes. Il s'y appliqua avec une ardeur et une assiduité infatigable à former les élèves qui lui étaient confiés, à la sublimité des vertus qui illustrent le sacerdoce, et font les pasteurs chrétiens. Dans sa dernière maladie, il se fit transporter à Valenciennes, où il mourut le 29 avril 1755. Il est connu par deux ouvrages où il combat les incrédules avec beaucoup de succès; le premier est intitulé : *Bayle en petit*, ou *Anatomie de ses ouvrages*, Douai, 1757, in-12. Il reparut à Paris en 1747 avec une *suite*, sous ce titre : *Examen critique des ouvrages de Bayle*. Il y démontre que les écrits de Bayle contiennent de quoi former le plus monstrueux assemblage d'obscénités, d'hérésies et d'athéisme. Il met au grand jour les contradictions, les paralogismes, les calomnies, les falsifications et les impostures de ce fameux sceptique. Le second est *La seule religion véritable démontrée contre les athées, déistes, etc.*, Paris, 1744, in-8°, ouvrage solide et méthodique.

* **FEBVRE** (Philippe le), président honoraire du bureau des finances et de la généralité de Rouen, mort à Chambéry vers 1780, a laissé plusieurs ouvrages peu importans. Le seul qui mérite d'être cité est son *Abrégé de la vie d'Auguste*, in-12, où les faits principaux sont exposés avec une clarté élégante.

* **FECKENHAM** (Jean de), dernier abbé de Westminster, s'opposa avec beaucoup d'énergie à la réformation. Envoyé à la Tour, il y demeura jusqu'au règne

de Marie, et fut alors nommé abbé de Westminster. La reine Elizabeth lui offrit l'archevêché de Cantorbéry, à condition qu'il embrasserait la réforme; il refusa, et fut de nouveau enfermé à la Tour. Il mourut en 1585 prisonnier dans l'île d'Ely, laissant quelques *Traités* et des *Sermons :* | *Conference dialogue-wise heldbetween the lady Jane Dudley and M. John Feckenham four days before her death*, etc., Londres, 1554, ouvrage qui a été reproduit en substance dans les *Actes et Monumens des Martyrs* de Fox; | *Speech in the house of orde*, 1553; | *the Declaration of such scrupules and staies of conscience, touching the oath of supremacy delivered by writing to D. Horne, bishop of Winchester*, 1566; | *Caveat emptor*, pamphlet dont le but paraît avoir été d'effrayer la conscience des acquéreurs des biens séquestrés sur les catholiques anglais.

FEDELE (Cassandra), née en 1465, à Venise, d'une famille noble originaire de Milan, fut l'admiration de son siècle par l'étendue et la variété de ses connaissances. Elle cultiva avec succès les lettres grecques et latines, la philosophie, l'éloquence, l'histoire et la théologie; la poésie et la musique lui servaient de délassement. Elle se lia avec le père de la Mirandole, et correspondit aussi avec plusieurs souverains, tels que le pape Léon X, le roi de France Louis XII, le roi d'Aragon Ferdinand, et Isabelle de Castille. Cette princesse voulut l'attirer à sa cour, et le poète latin Augurello lui adressa une *Ode*, pour l'engager à ce voyage; mais la république de Venise ne voulut pas se laisser ravir un de ses plus beaux ornemens Cassandra avait été mariée à un médecin de Vicence, (Remi-Marie Mapelli), et elle le suivit à Candie, où la république l'envoya exercer son art. Après la mort de son époux, elle fut nommée, dans un âge très avancé, supérieure des hospitalières de Saint-Dominique, à Venise. Elle gouverna cette maison pendant 12 ans, et mourut le 25 mars 1558, âgée de 95 ans. Thomassini a recueilli les *Lettres et discours de Cassandra*, et a mis en tête la Vie de cette femme célèbre, Paris, 1656, in-8°.

FEDOR. *Voyez* FOEDOR.

FEGELI (François-Xavier) né à Rote dans le canton de Fribourg en 1690, se fit jésuite en 1710, enseigna la théologie pendant 12 ans, et mourut à Fribourg en 1748. On a de lui : | *De munere confessarii ;* | *De munere pœnitentis.*

FEIJOO (Benoit-Jérôme), bénédictin espagnol, mort en 1764, à 65 ans, a contribué autant par ses pièces critiques à éclairer ses compatriotes sur leurs vices et leurs défauts, que Michel Cervantes a corriger ceux de son siècle par son roman de *Don Quichotte*. On a de lui le *Théâtre critique* en 17 vol. in-4°, y compris une table des matières. Une partie de ce recueil a été traduite en français par M. d'Hermilly, 4 vol. in-12. Les ouvrages de Feijoo ont été plusieurs fois réimprimés. La meilleure édition est celle publiée par les soins de Campomanès, Madrid, 1780, 33 vol. in-8°.

* **FEITAMA** (Sibrand) poète hollandais, né à Amsterdam en 1694, mort en 1758, à 63 ans et demi, débuta par la tragédie de *Fabricius*, et par un drame allégorique intitulé : *Le triomphe de la poésie et de la peinture*. Il renonça à la composition, pour se livrer uniquement à la traduction des ouvrages français qu'il crut dignes d'être connus en Hollande; et traduisit *Romulus, les Machabées, Brutus, Alzire, Pyrrhus, etc.* Feitama donna aussi une traduction en vers hollandais du *Télémaque* de Fénélon, et celle de la *Henriade* de Voltaire, également en vers. Son Théâtre a été publié en 1755, 2 vol. in-4°.

FEITH (Everard), d'Elbourg dans la Gueldre, se rendit très habile au 16e siècle, dans les langues grecque et hébraïque. Les troubles des Pays-Bas l'obligèrent de se retirer en France, où il s'acquit l'estime de Casaubon, de Du Puy, et du président de Thou. Il y enseigna quelque temps la langue grecque. Mais se promenant un jour à La Rochelle avec son valet, il fut prié d'entrer dans la maison d'un bourgeois; et depuis ce moment on ne put savoir ce qu'il était devenu, quelque perquisition que les magistrats en fissent. On a de lui deux ouvrages curieux et savans, in-12, intitulés : *Antiquitates Homericæ* et *Antiquitates Athenienses*, en huit livres, Strasbourg, 1745. Ils sont écrits en bon latin; il y traite de la religion des Grecs, de leur marine et de leurs usages. Tout cela est prouvé par des passages de toutes sortes d'auteurs.

* **FEITH** (Rhynvis), célèbre poète hollandais, membre de l'institut des Pays-Bas, et de plusieurs autres sociétés savantes, de l'ordre du Lion-Belgique, naquit à Zwolle dans la province d'Over-Yssel, le 7 février 1753, d'une famille patricienne qui comptait parmi ses ancêtres

des magistrats et des écrivains distingués. Dès l'âge le plus tendre il montra d'heureuses dispositions pour la poésie, étudia le droit, et fut reçu docteur dans cette faculté en 1770 à l'université de Leyde. De retour à Zwolle, il en devint bourguemestre; et peu de temps après receveur du collége de l'amirauté dans la même ville. La culture de la poésie remplissait les momens de loisir que lui laissaient ses fonctions, et il enrichissait aussi la littérature hollandaise de plusieurs ouvrages en prose; ses nombreuses productions annoncent un bon poète et un élégant prosateur; nous nous bornerons à citer les suivantes : | le *Bonheur de la paix*, 1779, poème qui a remporté le premier prix d'un concours ouvert par la société *poétique* de Leyde; | *Eloge de l'amiral Ruyter;* ce sujet était encore celui d'un prix proposé par la même société. Cette pièce qui était en vers obtint le premier prix; l'auteur avait envoyé au concours un *éloge* en prose qui obtint le deuxième prix. | *Poème sur la Providence;* | *Poème sur l'humanité;* | *Poème de Charles V à son fils Philippe II en lui remettant le gouvernement des Pays-Bas;* | *Traité sur la force de la preuve de la vérité, de la divinité de la doctrine de l'évangile, déduite des miracles opérés par J.-C. et par ses apôtres;* | *La vertu et les mœurs peuvent-elles chez des peuples où la civilisation a fait de grands progrès, trouver un appui suffisant et une garantie durable dans les meilleures constitutions humaines de législation, d'économie politique, et d'éducation, sans avoir besoin de l'influence des idées religieuses? et qu'est-ce que l'expérience nous apprend à cet égard?* L'auteur, après la discussion la plus lumineuse, répond négativement à cette question. Cet ouvrage, et ceux qui le précèdent, obtinrent le premier prix au concours où ils furent envoyés. | *Odes et poésies*, 5 vol.; elles ont mérité à leur auteur la réputation de premier poète de la Hollande; | *Lettres sur différens sujets de littérature*, 6 vol. in-8°; | *Ferdinand et Constantin*, roman sentimental qui eut un grand succès en Hollande, 1785, 2 vol. in-8°; | *Lettres en vers à Sophie*, 1809. Feith se propose de prouver dans ces lettres que la *philosophie de Kant n'est pas compatible avec l'évangile.* Elles ont été sévèrement critiquées par le professeur Kinker, grand partisan de Kant, dans un écrit intitulé *Lettres de Sophie à Feith;* | *Odes et poesies diverses*, 1809; | le *Tombeau*, poème didactique, 1782. Ce poème a été traduit en français par A. Clavareau, Bruxelles, 1827, in-18. | Quatre *tragédies*. Feith est mort à la fin de 1824, à l'âge de 71 ans.

FELIBIEN (André), sieur des Avaux et de Javercy, né à Chartres en 1619, suivit à Rome l'ambassadeur de France en qualité de secrétaire. Il eut occasion de voir Le Poussin dans cette patrie des beaux-arts. Il lia amitié avec lui, et perfectionna sous cet artiste son goût pour la peinture, la sculpture et l'architecture. Foucquet, et Colbert après lui, employèrent ses talens. Il eut la place d'historiographe des bâtimens du roi en 1666, et celle de garde des antiques en 1673. Deux ans auparavant il avait été nommé secrétaire de l'académie d'architecture. Sa probité, aussi connue que son savoir, le fit estimer et aimer de ce qu'il y avait alors de plus habiles et de plus honnêtes gens en France. Les uns et les autres le pleurèrent, lorsqu'il mourut en 1695, à 76 ans. C'était un homme grave et sérieux. Sa conversation ne laissait pas d'être fort agréable, et même enjouée, suivant les occasions. Il avait l'esprit juste et le cœur droit, et était plutôt ami de la vertu qu'esclave de la fortune. Il était membre de l'académie des belles-lettres. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages élégans, profonds, et qui respirent le goût. Voltaire lui a reproché avec raison de dire trop peu de chose en trop de paroles, et de manquer de méthode. Ces défauts se font sentir dans tous ses livres. Les principaux sont : | *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellens peintres*, 2 vol. in-4°, Paris, 1685, réimprimés à Amsterdam en 5 vol. in-12; à Trévoux en 6, et traduits en anglais; | *Traité de l'origine de la peinture*, in-4°; | Les *Principes de l'architecture, peinture et sculpture*, Paris, 1690, in-4°. On voit que Félibien avait médité sur tous ces arts; cet ouvrage, rempli de réflexions profondes et judicieuses sur la théorie et la pratique, aida les artistes et éclaira les savans. | *Les Conférences de l'académie royale de peinture*, in-4°; | *Les quatre élémens peints par Le Brun, et mis en tapisseries, décrits par Félibien*, in-4°; | *Description de la Trappe*, in-12; | *Traduction* du *Château de l'âme*, de sainte Thérèse, de la *Vie du pape Pie V*, de la *Disgrâce du comte d'Olivarès*, 1658, in-8°; | le *Tableau de la famille de Darius*, décrit par le même, in-4°; | *Les di-*

vertissemens de Versailles, donnés par le roi à toute sa cour, in-12; | *Description sommaire de Versailles, avec un plan gravé* par Sébastien Le Clerc, in-12; 1694; | *Description de la grotte de Versailles*, 1672, Paris, in-4°; | *Description de la chapelle du château de Versailles*, ib., 1711, in-12; plusieurs biographes ont attribué à tort ces trois derniers ouvrages à son fils. | *Vie du père Louis de Grenade*; | *Paraphrase des* lamentations de Jérémie, 1646. Félibien fut un des huit savans qui formèrent l'académie des inscriptions, fondée par Colbert en 1663. Ce fut lui qui composa toutes les inscriptions placées dans la cour de l'Hôtel de Ville de Paris, depuis 1660 jusqu'en 1686. Il laissa trois fils : Nicolas-André, mort doyen de l'église de Bourges en 1711, et les deux suivans.

FÉLIBIEN (Jean-François), fils du précédent, mort le 23 juin 1733, à l'âge de 75 ans, succéda à son père dans toutes ses places, et eut comme lui le goût des beaux-arts. On lui doit : | *Recueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*, Paris, 1687, in-4° : ouvrage réimprimé plusieurs fois à Paris et dans les pays étrangers, avec les *Entretiens* de son père *sur les peintres*, dont il est le pendant. On conservait dans les archives de l'académie des inscriptions, deux manuscrits de Félibien; | une *Description historique de l'ancien Louvre*, et une autre *de quelques monumens anciens de la ville de Paris*. | *La Description de l'église des Invalides*, 1706, in-folio, réimprimée en 1756.

FÉLIBIEN (don Michel) frère du précédent, bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né à Chartres le 14 septembre 1666, soutint avec honneur la réputation que son père et son frère s'étaient acquise. Les échevins de Paris, informés de son mérite, le choisirent pour écrire l'histoire de cette ville; il l'avait beaucoup avancée, lorsqu'il mourut en 1719. Elle fut continuée et publiée par don Lobineau, en 5 vol. in-fol., à Paris, 1725. On a encore de don Félibien, l'*Histoire de l'abbaye de St.-Denis*, 1 vol. in-folio, ornée de figures, pleine d'érudition, de recherches, et enrichie de savantes dissertations. Elle parut à Paris en 1706. Le Père Félibien était un homme d'un jugement sûr et d'un esprit facile; mais sa faible santé fut un grand obstacle à ses études.

FÉLIBIEN (Jacques), frère d'André, chanoine et archidiacre de Chartres, où il était né en 1636, a composé : | des *Instructions morales*, en forme de catéchisme, sur les Commandemens de Dieu et sur le Symbole, tirées de l'Ecriture sainte; | *Pentateuchus historicus*, Paris, 1703, in-4°. Ce livre a été supprimé par un arrêt du conseil; dans plusieurs exemplaires, les cartons retranchés se trouvent à la fin du volume. Il mourut le 25 novembre 1716, à 82 ans.

* FÉLICE (Fortuné-Barthélemi de), né à Rome le 24 août 1723, d'une famille originairement napolitaine, fit de bonnes études chez les jésuites, et professa avec beaucoup de succès à Rome et à Naples. Ayant enlevé dans un couvent une femme de condition, il fut obligé de fuir, et il se retira, après avoir parcouru différens pays, à Berne, où il embrassa la religion protestante, et se lia intimement avec le célèbre Haller et Tscharner. Il vint ensuite établir une imprimerie à Yverdun, et publia avec ce dernier l'*Estrato della letteratura europea*, journal qu'il continua pendant 9 ans, et qui se fait remarquer par une saine critique et une érudition variée. Il a donné en outre un très grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : | *De Newtoniana attractione, unica cohærentiæ naturalis causa, adversùs Clar. Hambergerum*, Berne, 1757, in-4°; | *Discours sur la manière de former l'esprit et le cœur des enfans*, Yverdun, 1763, in-8°; | *Principes du droit de la nature et des gens*, d'après Burlamaqui, Yverdun, 8 vol. in-8°. (*Voyez* BURLAMAQUI). Il en donna un abrégé sous le titre de *Leçons de droit de la nature et des gens*, 1769, 4 vol. in-8°. | L'*Encyclopédie*, ou *Dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines*, Yverdun, 1770-80, 42 vol. in-4°, 6 vol. de supplément, et 4 vol. de planches, d'après l'édition de Paris, mais qu'il crut pouvoir refondre, améliorer, enrichir. Tous les articles signés D. F., et toutes les additions placées entre deux astérisques, sont de lui. Il eut pour collaborateurs Euler, Deleuze, Tscharner, Lalande, Dupuis, Lieutaud, Haller, Formey, etc. | *Code de l'humanité*, ou *la Législation universelle, naturelle, civile et politique*, Yverdun, 1778, 13 vol. in-4°. Cet ouvrage est tiré en partie de son Encyclopédie, mais il y a joint des développemens nombreux. | *Tableau philosophique de la religion chrétienne*, 1779, 4 vol. in-12; | *Tableau raisonné de l'histoire littéraire du 18e siècle*,

Yverdun, 1779-83, in-8°; | *Elémens de la police d'un état*, 1781, 2 vol. in-12. Félice est mort le 7 février 1789, à Yverdun.

* **FÉLICI** (le Père Louis), jésuite, naquit à Ischia vers 1740, entra jeune dans la compagnie de Jésus, y fit profession en 1775, et se distingua par toutes les vertus chrétiennes. Entre autres bonnes œuvres, on lui doit la fondation de deux établissemens qui rendent encore d'importans services à la religion et aux fidèles. Le premier est la *Congrégation* de vignerons et d'agriculteurs, dans l'église de Saint-Vital, attachée au noviciat de Saint-André. Cette pieuse institution, que le Père Félici fonda lorsqu'il était encore novice, servit à inspirer à des gens grossiers des sentimens religieux, des mœurs plus pures; mit fin aux rixes fréquentes que le moindre différend occasionait, et les porta à s'aimer et à se secourir mutuellement. Se trouvant à Rome, le Père Félici fonda encore l'association connue sous le nom d'*Union des Prêtres de Saint-Paul*. Elle se forma, en 1790, dans l'hôpital de la *Consolation*, où d'anciens jésuites et des prêtres séculiers se réunissaient pour assister les malades. Il fut secondé dans cette édifiante entreprise par MM. Vincent Henri, Joseph Manrisi, Pierre Cavallo, François Buffa, l'abbé Sozzi, Gaëtan Zucchi, et par les PP. Bordoni, Paradisi et Salvatori, jésuites. Le prélat Médicis fut le bienfaiteur de cette société, qui obtint la protection du vertueux cardinal Colonna. Le nombre des associés augmentant de jour en jour, ils se rassemblaient dans l'église de la *Sapience*, d'où ils se transportèrent à l'Oratoire de Saint-Paul, dans l'église de Saint-Stanislas des Polonais. Les personnes les plus distinguées du clergé régulier et séculier, des prélats et des cardinaux, assistent souvent à cette société et y tiennent tous les quinze jours leurs conférences. On a divisé l'association en huit branches, chacune soumise à un régulateur particulier, dont le charitable but est de distribuer des secours spirituels aux malades des hôpitaux; de faire le catéchisme, de prêcher les samedis et les dimanches aux matelots de toutes les nations; de propager par tout le monde la dévotion *aux cœurs de Jésus et de Marie*; d'instruire les troupes, les détenus, les forçats et leurs gardiens; de réunir tous les jours de fêtes les jeunes artisans, les écoliers, les pères de famille, les marchands et artistes: de visiter les pauvres malades dans les maisons de Rome, et leur porter des secours spirituels et temporels, d'instruire les convalescens dans l'hospice du Père Ange; de visiter fréquemment les fous de l'hôpital de la *Longara*. Enfin, deux autres branches se sont réunies aux huit premières, dont l'une s'attache à l'instruction spirituelle des jeunes étudians de l'archigymnase romain, et l'autre à celle des élèves des beaux-arts. Le bien qu'a fait cette association est incalculable; ce bien est dû au Père Félici, et à ses zélés protecteurs. « Cela prouve, dit l'auteur des « *Mémoires ecclésiastiques* » (M. Pie), combien ce clergé (le clergé » romain) mérite le rang qu'il occupe » dans les églises de la chrétienté. Il était » digne de la capitale du monde catholi- » que d'offrir, dans cette association, un » modèle aux prêtres et aux fidèles des » autres contrées. » Lors du rétablissement de la compagnie de Jésus, le Père Félici, quoique très âgé et devenu aveugle, voulut se réunir à ses confrères. C'est dans leurs bras qu'il est mort, le 29 novembre 1819, à 81 ans. Ce pieux jésuite, avant même qu'il eût fondé l'*Union des prêtres de Saint-Paul*, était révéré à Rome, où il avait entrée chez les principaux dignitaires de l'Eglise. Il était le conciliateur, l'ange de paix dans les familles, le bienfaiteur des pauvres; il était enfin chéri de toutes les classes, comme possédant toutes les vertus.

FÉLICIANI (Porphyre), évêque de Foligno, mort en 1632, à 70 ans, avait été secrétaire du pape Paul V. Il écrivait avec beaucoup de netteté en latin et en italien. Il n'eut point de supérieur en son temps pour la poésie italienne. On a de lui des *lettres* et des *poésies*.

FÉLICISSIME, diacre de Carthage, se sépara de saint Cyprien avec les chrétiens tombés dans la persécution, vers l'an 251. Il voulait qu'on les reçût à la communion sur une simple recommandation des martyrs, et sans qu'ils eussent fait pénitence. Il se joignit à Novat et à quelques autres prêtres. Saint Cyprien les excommunia.

FÉLICITÉ (sainte), dame romaine, souffrit le martyre avec ses sept fils, sous Marc-Aurèle, vers l'an 164. Les enfans, encouragés par leur illustre mère, supportèrent les tourmens avec une constance admirable. L'aîné fut flagellé jusqu'à la mort, avec des fouets garnis de plomb; les deux suivans furent assommés à coups de bâton, et les autres décollés avec leur

mère, qui fut martyrisée la dernière. *Voyez* PERPÉTUE.

* FÉLINSKI (Aloise), un des poètes les plus distingués de la Pologne, membre de la société des amis des sciences de Varsovie, de l'université de Wilna, naquit à Ossow, dans le district de Luck en Wolhynie, en 1773. Il se trouvait à Varsovie à l'époque de la diète constitutionnelle, et il composa alors son ouvrage *Senatus-consultes sous le règne de Jean Sobieski*, suivi de plusieurs questions de droit; à la même époque il fit paraître divers écrits politiques tendant à corriger la forme du gouvernement de la Pologne. Félinski adressa à plusieurs personnes distinguées, entre autres à Kosciuszko, quelques-unes de ses poésies qui le firent connaître avantageusement. Devenu en 1791 précepteur du neveu de Czacki, il fut ensuite nommé secrétaire des correspondances de France auprès du généralissime Kosciuszko. Il occupa ensuite, après un voyage fait en Allemagne dans les années 1808 et 1809, la chaire d'éloquence et de poésie au lycée de Krzemieniec, et fut nommé bientôt après directeur de cet établissement. Il avait entrepris de se constituer le réformateur de l'orthographe et même de la langue polonaise; son système eut des partisans et des ennemis; le savant Jean Suiadecki, qui se rangea parmi ses adversaires, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à faire échouer son projet de réforme. Félinski est mort le 12 février 1822 à Krzemieniec. Il est auteur d'une excellente tragédie intitulée *Barbe Radziwill*, qui a été traduite en prose française dans les *chefs-d'œuvre des théâtres étrangers;* il a traduit aussi du français le poème de l'*Homme des champs de Delille*, et quelques tragédies. Ses *OEuvres* ont été publiées en 1825, par le comte Gustave Olizar son ancien élève. Une première édition avait déjà paru de 1816 à 1821, Varsovie, 2 vol. in-8°.

FELIPIQUE BARDANES. *Voyez* PHILIPPICUS.

FÉLIX, proconsul et gouverneur de Judée, frère de Pallas affranchi de Claude, passa en Judée vers l'an 53 de J.-C. Drusille, fille du vieil Agrippa, gagnée par ses caresses, l'épousa quelque temps après. Ce fut devant lui que saint Paul comparut. Néron le rappela de la Judée, qu'il pillait et tyrannisait de la manière la plus odieuse; ce qui n'empêcha pas Tertullus qui pérorait contre saint Paul, de le flatter d'une manière lâche et indigne, pour l'engager à condamner ce grand apôtre, dont l'éloquence frappa tellement le gouverneur romain, qu'effrayé des grandes vérités du christianisme, il rompit brusquement la conférence. *Act.* 24.

FÉLIX Ier (saint), pape, successeur de saint Denys en 269, mourut martyr l'an 274. Sous son pontificat la paix de l'Eglise fut troublée par l'hérésie de Paul de Samosate, et persécutée par l'empereur Aurélien. Il nous reste de ce pontife un fragment de la *lettre* qu'il écrivit à Maxime d'Alexandrie, contre Sabellius et Paul de Samosate. Elle fut lue dans les conciles de Chalcédoine et d'Ephèse; et ce fragment est dans les actes du concile de Chalcédoine. On lui en attribue trois autres, visiblement supposées.

FÉLIX II, archidiacre de l'église romaine, placé sur le siége pontifical en 355, par l'empereur Constance, pendant l'exil du pape Libère, en fut chassé après le retour du véritable pontife. Constance aurait voulu que Libère et Félix gouvernassent tous deux l'église de Rome, et que chacun fût à la tête de son parti; mais le peuple ayant entendu cet ordre de l'empereur, qu'il fit lire dans le cirque, s'écria tout d'une voix: « Il n'y a qu'un Dieu, » qu'un Christ, qu'un évêque... » Félix, obligé de se retirer, mourut dans une de ses terres le 22 novembre 365. Le Martyrologe d'Usuard et celui de Rome lui donnent le titre de *martyr :* mais le Père Papebroch prouve que c'est sans preuve, dans une dissertation insérée dans le *Propylæum ad Acta sanctorum*, p. 56. Il le dit cependant digne du culte qu'on lui rend comme saint. *Singularis ipsius*, dit-il, *ad obitum usque per annos plusquam octo modestia, qua sese continuit in humili recessu, oblatis recuperandæ sedis occasionibus numquam usus, postquam id sine fidei catholicæ periculo fieri non posse cognovit, omnem a grata posteritate venerationem commeruit.* Plusieurs critiques le placent dans le catalogue des papes; mais il paraît qu'on doit le regarder plutôt comme évêque-vicaire du pape Libère, qui, selon quelques-uns, avait consenti qu'on le mît à sa place, et qu'il eût droit de lui succéder, s'il venait à mourir pendant son exil; par-là on excuse le clergé de Rome d'avoir adhéré à son ordination et de l'avoir regardé pour pape, surtout après qu'on eut annoncé à Rome la chute apparente dans la foi du pape Libère. Le tombeau de Félix, trouvé sous le pontificat de Grégoire XIII l'an

1562, avec une inscription honorable, confirme le sentiment des critiques favorables à sa mémoire.

FÉLIX III, romain, bisaïeul de Grégoire le Grand, fut élu pape après Simplicius en 483. Il commença par rejeter l'édit d'union, publié par l'empereur Zénon, et anathématisa ceux qui le recevaient. Acace de Constantinople troublait alors l'Eglise; il tâcha de le ramener par des lettres pleines de douceur; mais apprenant qu'il ne cessait de communiquer avec Pierre Mongus, hérétique anathématisé, il prononça contre lui une sentence de déposition et d'excommunication. Cette sentence fut attachée au manteau d'Acace par des moines acémètes, auxquels cette hardiesse coûta la vie. Félix assembla un concile à Rome en 487, pour la réconciliation de ceux qui s'étaient laissé rebaptiser en Afrique pendant la persécution. Il mourut saintement en 492. C'est le premier pape qui ait employé l'Indiction dans ses lettres. Athalaric, roi des Goths, quoique arien, respecta ses vertus et son zèle pastoral. Félix en obtint plusieurs grâces et actes de justice. Ce fut en sa considération que ce prince donna un édit solennel en faveur des libertés et priviléges de l'Eglise, et prit des mesures pour faire respecter le sacerdoce chrétien.

FELIX IV, natif de Bénévent, monta sur la chaire de saint Pierre, après le pape Jean Ier, le 24 juillet 526, par la faveur de Théodoric. Il gouverna l'Eglise avec beaucoup de zèle, de doctrine et de piété, et mourut au commencement d'octobre 530, suivant Anastase.

FÉLIX V. *Voyez* AMÉDÉE VIII.

FÉLIX (saint), prêtre de Nole en Campanie, eut beaucoup à souffrir pour la foi sous Dèce et Valérien. La paix ayant été rendue à l'Eglise, Félix reparut, et continua à s'acquitter des fonctions du saint ministère. Après la mort de Maxime, évêque de Nole, on voulut le mettre à la tête de cette église; mais son humilité s'y opposa. Il passa le reste de ses jours en paix, dans une terre qu'il labourait lui-même. Il y mourut vers l'an 256. Les miracles qui se sont opérés à son tombeau sont attestés par saint Paulin, saint Augustin, Sulpice-Sévère, et le pape Damase. Quelques-uns de ces illustres et saints écrivains ont été témoins oculaires des faits qu'ils rapportent. Saint Paulin atteste qu'il a vu de ses yeux un énergumène, marcher la tête en bas contre la voûte d'une église, sans que ses habits fussent dérangés, lequel fut délivré par les reliques de saint Félix de Nole. « Ces sortes de faits, dit un » auteur moderne, sont traités de contes » par les beaux esprits du jour : mais ils » sont rapportés par des hommes de toute » probité, et rejetés par des gens qui n'en » ont pas assez pour être crus, lors même » qu'ils disent des choses très ordinaires. » Félix a toujours été honoré à Nole, comme un saint. Son culte passa de l'Italie en Afrique.

FÉLIX (saint), succéda à saint Briton dans le gouvernement de l'église de Trèves en 385. Son épiscopat fut agité de violens orages. Les évêques assemblés à l'occasion de son sacre, communiquaient tous les jours avec Ithace et ses adhérens, qui sollicitaient la mort de l'hérétique Priscillien et de ceux de son parti. Saint Martin, que des affaires avaient appelé vers le même temps à Trèves, communiqua avec les mêmes évêques en assistant à l'ordination de Félix; faiblesse qu'il se reprocha toute sa vie. Saint Ambroise plus ferme que lui, refusa constamment de communiquer avec Félix et les autres évêques qui avaient eu part à son ordination. Peu de temps après les évêques des Gaules s'assemblèrent en concile à Turin, où après lecture faite des lettres écrites à ce sujet par saint Ambroise et le pape saint Sirice, il fut résolu qu'on n'accorderait la communion qu'à ceux qui se retireraient de celle de Félix : celui-ci ne voulant point être cause d'un schisme dans l'Eglise, se démit de l'épiscopat, et se retira auprès de l'église de la Sainte-Vierge (aujourd'hui Saint-Paulin) à Trèves, qu'il avait fait réparer ou construire; il y passa le reste de ses jours, éloigné de tout commerce avec le monde, et dans l'exercice des plus sublimes vertus.

FELIX, évêque d'Urgel, ami d'Elipand, évêque de Tolède, soutenait comme lui que Jésus-Christ est fils adoptif. Cette erreur fut condamnée au concile de Narbonne l'an 791, de Frioul la même année, de Ratisbonne en 792. Il fut envoyé ensuite à Rome, où il abjura son erreur; mais il continua à la répandre après son retour à Urgel. Alcuin et Paulin d'Aquilée la réfutèrent victorieusement. Il fut de nouveau condamné à Francfort, en 794, à Rome en 799, et la même année à Aix-la-Chapelle. C'est dans cette dernière assemblée qu'il fut dépossédé de l'épiscopat à cause de ses rechutes, et ensuite relégué à Lyon par Charlemagne, dont le jugement en cette affaire ne fut que l'ex-

pression de l'entière adhésion de ce prince aux décisions de l'Eglise, comme l'a prouvé M. Bossuet (*Polit. de l'Ecrit.* liv. 7, art. 4, prop. 11). Félix écrivit du lieu de son exil à son peuple d'Urgel une *lettre* qui contenait l'abjuration de son erreur; on doute qu'elle fût plus sincère que les autres. « Félix d'Urgel passa sa vie, dit » l'abbé Bergier, dans une alternative » continuelle d'abjurations et de rechutes, » et la termina dans l'hérésie. » Il mourut vers l'an 818.

* **FÉLIX DE TASSY** (Charles-François), un des plus habiles et des plus savans chirurgiens du 17e siècle, exerça d'abord son art dans les hôpitaux civils et militaires; puis il succéda en 1676 à son père dans la charge de premier chirurgien du roi. Vers cette époque Louis XIV fut atteint d'une maladie qui porta longtemps le nom de *maladie du roi* (la fistule à l'anus); la France fut vivement inquiète; la chirurgie n'était point assez avancée pour traiter ce mal, et l'on ignorait généralement le procédé que, 16 siècles auparavant, Celse avait employé et décrit. Félix fit cette opération avec le plus heureux succès, et il fut le premier chirurgien moderne qui l'ait tentée. La reconnaissance publique et l'amitié de son souverain le payèrent amplement du bienfait que son talent avait produit; mais une mort prématurée l'enleva jeune encore le 25 mai 1703.

FELL. *Voyez* **FOX** (Georges)

FELL (Jean), né en 1625 à Longworth, évêque d'Oxford en 1675, mort en 1686, à 61 ans, fut sincèrement attaché à la famille royale de Stuart. Persécuté par les parlementaires, il se renferma dans son cabinet, et y acquit des connaissances très étendues. Dans le temps de la révolution, en 1660, il reparut, et fut récompensé de son zèle pour son roi, par des bénéfices et enfin par l'évêché d'Oxford. On a de lui le Ier vol. des *Rerum anglicarum Scriptores*, Oxford, 1684, in-fol. : la mort l'empêcha de continuer cette savante et utile collection. Il avait donné, avec Péarson, une très belle édition de Saint-Cyprien, Oxford, 1682, in-fol. avec des remarques savantes, et une édition des œuvres de saint Théophile d'Antioche, Oxford, 1684. Son *nouveau Testament grec avec les variantes*, imprimé dans la même ville, in-12, 1675, est estimé. On a encore de lui *Vie du docteur Henri Hammond*, Londres, 1661, in-8°, en anglais, souvent réimprimée en tête de la vie de cet auteur; *Alcinoi in platonicam philosophiam introductio*, Oxford, 1667, in-8°; une traduction latine des *Antiquités de l'université d'Oxford* de Wood, 1674, 2 vol. in-folio.

FELLER (Joachim-Frédéric), né à Leipsick, en 1673, fut secrétaire du duc de Veymar. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager, pour visiter les savans et les bibliothèques, se maria en 1708, et mourut en 1726. On a de lui : | *Monumenta inedita*, par forme de journal, en 12 parties, Iéna, 1714, in-4°; | *Miscellanea Leibnitiana*, Leipsick, 1718, in-8°; | *Généalogie de la maison de Brunswick*, en allemand, 1717, in-8°.

FELLER (François-Xavier de). *Voy.* la *Notice sur sa vie et ses ouvrages* au commencement du premier volume.

FELLON (Thomas-Bernard), jésuite, né à Avignon le 12 juillet 1672, mort le 25 mars 1759, avait du talent pour la poésie latine. On connaît ses poèmes intitulés : *Faba Arabica; Magnes.* On a encore de lui : | *Oraisons funèbres de M. le duc de Bourgogne et de Louis XIV*; | *Paraphrase des Psaumes*, 1731, in-12. | On lui a attribué par erreur un *abrégé du Traité de l'amour de Dieu*, par saint François de Sales; cet ouvrage est de l'abbé Tricallet.

FELTON (Jean), gentilhomme anglais, très zélé pour la religion catholique, afficha publiquement aux portes de la maison épiscopale de Londres la bulle de Pie V, par laquelle ce pontife déclarait hérétique la reine Elizabeth, qui s'était déclarée chef de l'Eglise et avait aboli le culte catholique. Felton fut condamné à être pendu, et il le fut en 1570. On le détacha de la potence, pendant qu'il était encore en vie; puis on lui coupa les parties naturelles, qui furent jetées dans le feu; ensuite on lui fendit l'estomac, pour lui arracher les entrailles et le cœur, et après lui avoir coupé la tête, on mit son corps en quatre quartiers. Telle fut à l'égard de ce courageux défenseur de l'ancienne religion, la vengeance d'une princesse que la philosophie du jour a tant exaltée. Son fils, Thomas Felton, religieux de Saint-François de Paule, périt également par le dernier supplice avec un autre prêtre, le 28 août 1588.

FELTRE. *Voyez* **CLARKE**, duc de Feltre.

* **FENEL** (Jean-Baptiste-Pascal), chanoine de Sens et prieur de Notre-Dame d'Androsy, né à Paris en 1695, était fils d'un avocat distingué qui se chargea de

son éducation. Le célèbre Ménage, qui habitait la même maison que son père, dont il était l'ami, et qui trouvait dans cet enfant des dispositions remarquables, tourna toutes ses idées vers la critique littéraire. Fenel, à treize ans, aurait pu passer pour un érudit, et cependant il n'avait jamais fréquenté d'école publique. Cette habitude d'étudier seul, qui avait d'abord favorisé ses progrès, l'empêcha d'en faire de plus grands dans la suite, parce que, libre de suivre ses goûts et de s'abandonner aux écarts de son imagination, il devait manquer de méthode dans son travail et de constance dans l'exécution de ses projets. Un prix qu'il remporta en 1743 à l'académie des inscriptions, commença à le faire connaître d'une manière avantageuse. L'année suivante il y remplaça l'abbé Gédoyn, et il y fit de fréquentes lectures. La considération dont Fenel jouissait parmi ses confrères ne put adoucir la rudesse de son caractère, ni diminuer son goût pour la solitude. Falconet parvint seul à lui inspirer un peu de confiance. Des maladies graves, suites de son genre de vie, ajoutèrent encore à sa mélancolie habituelle. Il mangeait presque continuellement sans pouvoir se rassasier. Sa situation ne l'alarma point, et comme il avait des connaissances en médecine, il résolut de se soigner lui-même. Mais il mourut enfin presque subitement le 19 décembre 1753. Son éloge, prononcé par Bougainville, a été imprimé dans le tome XXV des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. Ses plus importans écrits sont : | *Recueil de différentes expériences, essais et raisonnemens sur la meilleure construction du cabestan, par rapport aux usages auxquels il s'applique dans les vaisseaux*, présenté à l'académie des sciences en 1740, et imprimé dans le tome V du *Recueil des Prix*; | *Dissertation sur la conquête de la Bourgogne par les fils de Clovis Ier*, couronnée par l'académie de Soissons en 1743, Paris, 1744, in-12; | *Mémoire sur l'état des sciences en France, depuis la mort de Philippe le Bel jusqu'à celle de Charles V*, couronné par l'académie des inscriptions en 1744; | *Essai pour rétablir un passage du troisième livre de Cicéron, sur la nature des dieux* (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome 18); | *Mémoire sur ce que les anciens païens ont pensé de la résurrection*, ibid., tome 19; | *Remarques sur la signification du mot* DUNUM, ibid., tome 20; | *Plan systématique de la religion et des dogmes des anciens Gaulois*, ibid., tome 24. Ce morceau est aussi savant que curieux. Parmi les ouvrages que l'abbé Fenel annonçait, on regrette surtout une *Histoire de la ville de Sens*, et une *Histoire des manufactures chez les anciens*. — FENEL (CHARLES-MAURICE), oncle du précédent, doyen de l'église de Sens, mort vers 1720, a laissé en manuscrit des *Mémoires pour servir à l'histoire des archevêques de Sens* : 3 vol. in-folio. Cet ouvrage était conservé dans la bibliothèque de l'abbé Macon. Les auteurs de la *Gallia christiana* en ont profité pour la rédaction de l'histoire de cette métropole.

FÉNÉLON (BERTRAND de SALIGNAC marquis de), a donné | la *Relation du siége de Metz*, 1555, in-4°; | le *Voyage de Henri II aux Pays-Bas*, 1554, in-8°. | On a ses *Négociations en Angleterre*, manuscrit, 2 vol. in-folio : elles étaient dans la bibliothèque du chancelier Séguier. Ce brave militaire se signala par sa valeur et par ses services, et mourut en 1559. Il était de l'illustre famille qui a produit l'archevêque de Cambrai, dont nous allons parler.

FÉNÉLON (FRANÇOIS de SALIGNAC de la MOTHE), naquit au château de Fénélon en Périgord, le 6 août 1651, d'une maison ancienne et distinguée dans l'état et dans l'Eglise. Des inclinations heureuses, un naturel doux, joint à une grande vivacité d'esprit, furent les présages de ses vertus et de ses talens. Le marquis de Fénélon son oncle, lieutenant-général des armées du roi, homme d'une valeur peu commune, d'un esprit orné et d'une piété exemplaire, traita cet enfant comme son propre fils, et le fit élever sous ses yeux à Cahors. Le jeune Fénélon fit des progrès rapides, les études les plus difficiles ne furent pour lui que des amusemens. Dès l'âge de 19 ans, il prêcha et enleva tous les suffrages. Le marquis, craignant que le bruit des applaudissemens et les caresses du monde ne corrompissent une âme aussi bien née, fit prendre à son neveu la résolution d'aller se fortifier dans la retraite et le silence. Il le mit sous la conduite de l'abbé Tronson, supérieur de Saint-Sulpice à Paris. A 24 ans, il entra dans les ordres sacrés, et exerça les fonctions les plus pénibles du ministère dans la paroisse de Saint-Sulpice. Harlay, archevêque de Paris, lui confia, 3 ans après, la direction des Nouvelles-Catholiques. Ce fut dans cette place qu'il fit les premiers essais du talent de plaire, d'instruire et

de persuader. Le roi ayant été informé de ses succès, le nomma chef d'une mission sur les côtes de Saintonge et dans le pays d'Aunis. Simple à la fois et profond, joignant à des manières douces une éloquence forte, il eut le bonheur d'opérer un grand nombre de conversions. En 1689, Louis XIV lui confia l'éducation de ses petits-fils, les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri. Ce choix fut tellement applaudi, que l'académie d'Angers le proposa pour sujet du prix qu'elle adjuge chaque année. Le duc de Bourgogne devint, sous un tel maître, tout ce qu'il voulut. Fénélon orna son esprit, forma son cœur, et y jeta les semences du bonheur de l'empire français. Ses services ne restèrent point sans récompense; il fut nommé en 1695 à l'archevêché de Cambrai. En remerciant le roi, il lui représenta (dit Mme de Sévigné) « qu'il ne pou» vait regarder comme une récompense, » une grâce qui l'éloignait du duc de Bour» gogne. » Il ne l'accepta qu'à condition qu'il donnerait seulement trois mois aux princes, et le reste de l'année à ses diocésains. Il remit en même temps son abbaye de Saint-Valery, et son petit prieuré, persuadé qu'il ne pouvait posséder aucun bénéfice avec son archevêché. Au milieu de la haute faveur dont il jouissait, il se formait un orage contre lui. Né avec un cœur tendre et une forte envie d'aimer Dieu pour lui-même, il se lia avec Mme Guyon, dans laquelle il ne vit qu'une âme éprise du même goût que lui. Les idées de spiritualité de cette femme excitèrent le zèle des théologiens, et surtout celui de Bossuet. Ce prélat voulut exiger que l'archevêque de Cambrai, autrefois son disciple, alors son rival, condamnât Mme Guyon avec lui, et souscrivît à ses *Instructions Pastorales*. Fénélon ne voulut sacrifier ni ses sentimens, ni son amie. Il la mettait au nombre de ces mystiques qui, portant le mystère de la foi dans une conscience pure, ont plus péché dans les termes que dans la chose, aussi savans dans les voies intérieures, qu'incapables d'en instruire les autres avec l'exactitude et la précision que demande la théologie. Il crut rectifier tout ce qu'on lui reprochait, en publiant son livre de l'*Explication des Maximes des Saints*, 1697, in-12. Le style en était pur, vif, élégant et affectueux; les principes étaient présentés avec art, et les contradictions sauvées avec adresse. On y voyait, dit un historien, un homme qui craignait également d'être accusé de suivre Molinos, et d'abandonner sainte Thérèse; tantôt donnant trop à la charité, tantôt ne donnant pas assez à l'espérance. Bossuet, qui vit dans le livre de Fénélon quelques rapports avec des assertions déjà condamnées par la proscription du *Quiétisme*, s'éleva contre cet ouvrage avec véhémence. Les noms de *Montan* et de *Priscille*, prodigués à Fénélon et à son amie, parurent indignes de la modération d'un évêque. « Bossuet, a dit un bel es» prit de ce siècle, eut raison d'une ma» nière révoltante; et Fénélon mit de la » douceur, même dans ses torts. » D'habiles théologiens ont cru que dans cette dispute, comme dans beaucoup d'autres, il y avait des suppositions qui n'existent pas dans la réalité; que dans l'amour de Dieu on supposait tantôt des abstractions, des considérations précisives ou négatives, aussi inutiles que fatigantes; tantôt des motifs d'intérêt, des espérances explicites et formelles, également inconnues au véritable amour, qui saisit et embrasse intimement son objet, sans tant de raisonnement et de calcul. Quoi qu'il en soit, un historien très instruit du fond de cette controverse, rapporte une anecdote qui sert beaucoup à faire connaître Fénélon. « On conseilla à Fénélon de faire » diversion, en attaquant à Rome les sen» timens et les livres de Bossuet, et en les » accusant de détruire la charité pour » établir l'espérance. Mais le pieux arche» vêque ne voulut pas user de récrimina» tion contre un frère; et comme on l'ex» hortait à se tenir en garde contre les » artifices des hommes, que l'expérience » lui avait si bien appris à connaître, il » fit cette belle réponse, *Moriamur in » simplicitate nostra* (mourons dans notre » simplicité). » Cela ne l'empêcha pas de se défendre comme il le devait, et d'écrire beaucoup pour s'expliquer lui-même. Mais ses livres ne purent empêcher qu'il ne fût renvoyé dans son diocèse au mois d'août 1697. Fénélon reçut ce coup sans s'affliger et sans se plaindre. Son palais de Cambrai, ses meubles, ses papiers, ses livres avaient été consumés par le feu dans le même temps, et il l'avait appris avec la même tranquillité. Innocent XII le condamna enfin en 1699, après 9 mois d'examen: soit que le savant et pieux prélat n'eût pas assez distingué les principes des vrais mystiques d'avec ceux de Molinos; soit que dans des matières abstraites, cachées dans l'intimité de l'âme et des voies secrètes de Dieu, et dès lors diffi-

ciles à traiter sans obscurité et sans équivoques, il n'ait point mis cette exactitude théologique, cette précision d'idées et de langage, que demande la conservation de la foi et de la morale chrétienne (*voyez* SAINT-JEAN DE LA CROIX, RUSBROCH, TAULERE, etc.). Le pape avait moins été scandalisé du livre des *Maximes*, que de la chaleur emportée de ses adversaires. Il écrivit à quelques prélats : *Peccavit excessu amoris divini : sed vos peccastis defectu amoris proximi.* Fénélon se soumit sans restriction et sans réserve ; il ne recourut pas à la distinction du fait et du droit ; il n'allégua pas que les écrits publiés pour sa défense étaient, malgré les efforts de ses adversaires, restés hors d'atteinte. Il fit un *Mandement contre son livre*, et annonça lui-même en chaire sa condamnation. Pour donner à son diocèse un monument de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du Saint-Sacrement, *un Soleil porté par deux Anges*, dont l'un foulait aux pieds divers livres hérétiques, sur un desquels était le titre du sien, quoique cette qualification n'eût été donnée à aucune des propositions condamnées. Après cette défaite, qui fut pour lui une espèce de triomphe, il vécut dans son diocèse en digne archevêque, en homme de lettres, en philosophe chrétien. Il fut le père de son peuple et le modèle de son clergé. La douceur de ses mœurs, répandue dans sa conversation comme dans ses écrits, le fit aimer et respecter, même des ennemis de la France. Le duc de Marlborough, dans la dernière guerre de Louis XIV, prit soin qu'on épargnât ses terres. Il fut toujours cher au duc de Bourgogne ; et lorsque ce prince vint en Flandre dans le cours de la même guerre, il lui dit en le quittant : *Je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous suis.* On prétend qu'il aurait eu part au gouvernement, si ce prince eût vécu. Le maître ne survécut guère à son auguste élève, mort en 1712 ; il fut enlevé à l'Eglise, aux lettres et à la patrie, le 7 janvier, en 1715, à 65 ans, et fut généralement pleuré, surtout par Clément XI, qui lui destinait un chapeau de cardinal. Plusieurs écrits de philosophie, de théologie, de belles-lettres, sortis de sa plume, lui ont fait un nom immortel. On y voit un homme nourri de la fleur de la littérature ancienne et moderne, et animé par une imagination vive, douce et riante. Son style est coulant, gracieux, harmonieux ; les hommes d'un goût délicat voudraient qu'il fût plus rapide, plus serré, plus fort, plus fin, plus pensé, plus travaillé ; mais il n'est pas donné à l'homme d'être parfait. Ses principaux ouvrages sont : | Les *Aventures de Télémaque*, composées, selon les uns, à la cour ; et fruit, selon d'autres, de sa retraite dans son diocèse. Un valet-de-chambre, à qui Fénélon donnait à transcrire cet ouvrage singulier, qui tient à la fois du roman et du poème épique, en prit une copie pour lui-même. Il n'en fit imprimer d'abord qu'une petite partie, et il n'y en avait encore que 208 pages sorties de dessous presse, lorsque Louis XIV, injustement prévenu contre l'auteur, et qui croyait voir dans le livre une satire continuelle de son gouvernement, fit arrêter l'impression de ce chef-d'œuvre ; et il n'a pas été permis d'y travailler en France, tant que ce prince a vécu. Après la mort du duc de Bourgogne, le monarque brûla tous les manuscrits que son petit-fils avait conservés de son précepteur. Fénélon passa toujours, à ses yeux pour un bel-esprit chimérique et pour un sujet ingrat. Son *Télémaque* acheva de le perdre à la cour de France ; mais ce livre n'en fut que plus répandu dans l'Europe. Les malins cherchèrent des allusions, et firent des applications. Ils crurent voir Mme de Montespan dans *Calypso*, Mlle de Fontanges dans *Eucharis*, la duchesse de Bourgogne dans *Antiope*, Louvois dans *Protésilas*, le roi Jacques dans *Idoménée*, Louis XIV dans *Sésostris*. Les gens de goût, sans s'arrêter à ces allusions, admirèrent dans ce roman moral toute la pompe d'Homère, jointe à l'élégance de Virgile, tous les agrémens de la fable réunis à toute la force de la vérité. Ils pensèrent que les princes qui les méditeraient, apprendraient à être hommes, à faire des heureux et à l'être. « C'est la sagesse elle-» même, dit un philosophe moderne, qui » y donne des leçons aux rois et aux peu-» ples, non avec cette morgue, cet ap-» prêt ridicule, ce verbe suffisant et or-» gueilleux, si fort en usage aujourd'hui, » mais avec un ton simple et modeste, » accompagné du charme de la vérité : » elle enseigne aux rois les moyens de » faire fleurir leurs empires, de soutenir » l'éclat du trône, d'augmenter leur gloire, » sans les tromper ni les éblouir par des » projets chimériques, par des systèmes » destructeurs, par des économies imagi-» naires : elle leur montre la source de » l'abondance et du bonheur public, dans

» l'encouragement de l'agriculture, dans » la protection active et vigilante du com» merce, dans l'abolition du luxe, en ren» fermant chaque individu dans son état » par de sages lois. Loin de faire retentir » sans cesse aux oreilles des peuples, ce » cri turbulent et inquiet d'*égalité*, de *li*» *berté*, elle leur dit : Vous êtes nés sous » l'empire des lois, vous avez des maîtres, » la patrie vous porte dans son sein ; » soyez soumis aux lois ; obéissez à vos » maîtres ; soyez sujets fidèles, aimez vo» tre patrie, et songez que la Religion, » l'honneur, votre intérêt personnel, sont » des chaînes sacrées qui vous lient à l'é» tat, et que les rompre est un crime. » Quelques gens de lettres, tels que Faydit et Gueudeville, reprochèrent à l'auteur des anachronismes, des phrases négligées, des répétitions fréquentes, des longueurs, des détails minutieux, des aventures peu liées, des descriptions trop uniformes de la vie champêtre ; mais leurs critiques, tombées dans l'oubli, n'ôtèrent rien de son mérite à l'ouvrage critiqué. Elles n'empêchèrent point qu'on n'en fît, et qu'on n'en ait fait depuis un très grand nombre d'éditions. Les meilleures sont celles qui ont paru depuis 1717, année dans laquelle la famille de l'archevêque de Cambrai publia cette production, sur le manuscrit de l'auteur, en 2 vol. in-12, et la plus belle est celle d'Amsterdam en 1734, in-fol., avec des figures magnifiques. Il y en a aussi de très belles édit. réimprimées récemment, en 2 vol. in-4°, 2 vol. in-8°, 4 vol. in-18 par *Didot* aîné, *Didot* jeune et *Crapelet*. On a fait des éditions à Rotterdam, à Liége et ailleurs, où l'on explique, dans des notes, toutes les allusions qui furent faites d'abord par le public malin ; plusieurs de ces notes ont de plus un ton d'irréligion et de fanatisme de secte. Cependant on voit mettre indifféremment ces éditions entre les mains des jeunes gens. Il convient de leur donner des éditions sans notes. Les *Aventures de Télémaque* ont été trad. en prose dans toutes les langues de l'Europe, et même en grec et en latin. Elles ont été mises en vers français, mais sans succès, Paris, Didot, 1792, 6 vol. in-12, et trad. en vers allemands, en vers hollandais (*voyez* FEITAMA), en vers italiens et en vers latins ; | *Dialogues des Morts*, en 2 vol. in-12, réimp. plusieurs fois en 1 vol. in-12. Le *Télémaque*, ou, pour mieux dire, les principales réflexions du *Télémaque* avaient été données pour thèmes au duc de Bourgogne ; ces Dialogues lui furent donnés pour lui inspirer quelque vertu, ou pour le corriger de quelque défaut. Fénélon les écrivait tout de suite, sans préparation, à mesure qu'il les croyait nécessaires au prince ; ainsi on ne doit pas être surpris s'ils sont quelquefois vides de pensées, si on y trouve des assertions peu réfléchies, des imputations mal fondées et pleines de préjugés nationaux ; | *Dialogues sur l'Eloquence en général et sur celle de la Chaire en particulier*, avec une *Lettre sur la Rhétorique et la Poésie*, 1718, in-12, plusieurs éditions. Cette Lettre, adressée à l'académie française, est un excellent morceau qui ne dépare point les Dialogues. L'auteur du *Télémaque* avait été reçu dans cette compagnie en 1693, à la place de Pellisson. Il lui fut utile plus d'une fois, par son goût pour les belles-lettres, et par sa grande connaissance de la langue ; | *Direction pour la conscience d'un roi*, composée pour le duc de Bourgogne, brochure in-12, estimée. On l'a publiée en 1734, et elle a été réimprimée à Paris en 1774, in-8°. | *Abrégé des Vies des anciens Philosophes*, autre fruit de l'éducation du duc de Bourgogne, in-12. Cet ouvrage n'est pas achevé. | Un excellent *Traité de l'Education des Filles*, 1687, in-12 ; | *Œuvres philosophiques*, ou *Démonstration de l'existence de Dieu par les preuves de la nature*, dont la meilleure édition est de 1726, à Paris, in-12. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, avait consulté, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, l'archevêque de Cambrai sur des points qui intéressent tous les hommes. Il demandait si on peut démontrer l'existence de Dieu ; si ce Dieu veut un culte ? Il faisait beaucoup de questions de cette nature, en philosophe ; et l'archevêque répondait en philosophe et en théologien. Le Père Tournemine y a fait des additions. | Des *Œuvres spirituelles*, Amsterdam, 1731, 5 vol. in-12. réimprimées plusieurs fois en 4 vol. in-12. On y voit un homme consommé dans les voies intérieures, dans la connaissance du cœur et de l'esprit humain ; plus on a réfléchi en chrétien, plus on prend plaisir à les lire, plus on en sent la vérité et la profondeur. | Des *Sermons*, 1744, in-12, faits dans la jeunesse de l'auteur, et qui sont au rang des productions médiocres en ce genre ; | plusieurs Ouvrages en faveur de la constitution *Unigenitus* et du Formulaire. Les ennemis de l'archevêque

de Cambray ont prétendu qu'il n'avait pris parti contre le Jansénisme, que parce que le cardinal de Noailles s'était déclaré contre le quiétisme; imagination aussi frivole que calomnieuse, directement opposée avec la vie et le caractère de cet homme célèbre, incapable de son naturel et par le genre de sa philosophie, et plus encore par sa religion, d'une si lâche et si odieuse hypocrisie. Pour se convaincre de la sincérité et de l'immutabilité de ses sentimens, touchant cette serte, il n'y a qu'à lire la lettre qu'il écrivit la veille de sa mort, et qui se trouve dans ses *OEuvres spirit.*, tom. 4, p. 358. « Je viens de recevoir l'extrême-onction. » C'est dans cet état, où je me prépare à » aller paraître devant Dieu, que je vous » prie instamment de représenter au roi » mes véritables sentimens. Je n'ai jamais » eu que docilité pour l'Eglise, et qu'hor- » reur des nouveautés qu'on m'a impu- » tées. J'ai reçu la condamnation de mon » livre avec la simplicité la plus abso- » lue.... Je prends la liberté de deman- » der à sa Majesté deux grâces, qui ne » regardent ni ma personne ni aucun des » miens. La première est qu'elle ait la » bonté de me donner un successeur » pieux, régulier, bon, et *ferme contre* » *le jansénisme, lequel est prodigieuse-* » *ment accrédité sur cette frontière*, etc. » L'autre grâce est qu'il ait la bonté d'a- » chever avec mon successeur ce qui n'a » pu être avec moi pour MM. de Saint- » Sulpice, etc. » | Quelques autres écrits, et un grand nombre de Lettres qu'on a promises au public. Fénélon avait fait, pour les princes ses élèves, une excellente *Traduction de l'Enéide* de Virgile : mais on ne sait ce qu'est devenu le manuscrit. Quelle perte, si cette version était dans le style du *Télémaque!* Ramsay, disciple de l'archevêque de Cambrai, a publié la *Vie* de son illustre maître, in-12, la Haye, 1724. M. de Bausset a publié une *Histoire de Fénélon* très estimée, 3e édition, 1817, 4 vol. in-8°. Les curieux qui la consulteront, ne pourront s'empêcher d'aimer ce prélat, et de le pleurer. Il recevait les étrangers aussi bien que les Français, et ne leur cherchait pas des ridicules. *La politesse est de toutes les nations*, disait-il, *les manières de l'expliquer sont différentes, mais indifférentes, de leur nature.* Quoiqu'il eût beaucoup à se plaindre de Bossuet, il prit un jour le parti de ce prélat contre Ramsay, qui ne rendait pas assez de justice à son érudition. M. l'abbé de Quérbœuf a donné en 1787, et années suivantes, une édition complète de ses *OEuvres*, Paris, Didot, 9 vol. in-4°. Elles ont été réimprimées à Paris, en 1810, en 10 vol. in-8° et in-12, et à Toulouse en 19 vol. in-12 et en 1821-24, par MM. Gosselin et Caron, 22 vol. in-8°. L'abbé Jauffret a publié les *OEuvres choisies de Fénélon* en 6 vol. in-12; deux éditions en ont paru.

FÉNÉLON (Gabriel-Jacques), neveu du précédent, eut les vertus de son oncle réunies à tous les talens militaires; il fut chevalier des ordres du roi, ambassadeur en Hollande en 1725, ministre plénipotentiaire deux ans après au congrès de Soissons, et signa le traité de neutralité fait avec les Etats-Unis en 1733. Il fut blessé mortellement à la bataille de Rocoux, étant lieutenant-général, et mourut trois jours après à Lantin, le 11 octobre 1746. On y voit son épitaphe dans l'église de ce village, faite par le P. Baudory. On l'y nomme *Galliæ et hostium desideria.* Voltaire, en parlant de ce héros, fait un aveu bien honorable au christianisme. « Son extrême dévotion, dit- » il, augmentait encore son intrépidité. Il » pensait que l'action la plus agréable à » Dieu était de mourir pour son roi » (*quand la raison et le devoir l'exigent*). » Il faut avouer qu'une armée composée » d'hommes qui penseraient ainsi serait » invincible. » *Histoire de Louis XV*, tom. 1, page 209. *Voyez* GUSTAVE-ADOLPHE. Ce fut le marquis de Fénélon qui publia la première édition régulière de Télémaque, et conforme au manuscrit de Fénélon.

* FÉNÉLON (J. B. A. SALIGNAC de), de la famille des précédens, né en 1714, à St.-Jean-d'Estissac en Périgord, embrassa l'état ecclésiastique, et fut aumônier de la reine Marie Leckzinska, épouse de Louis XV. Après la mort de cette princesse, il se retira dans le diocèse d'Autun, au prieuré de St.-Sernin-du-Bois, dont il avait été pourvu en 1745, et il s'y fit bientôt remarquer par ses vertus bienfaisantes. Le pays ne contenait que des main-mortables; il les affranchit tous; il encouragea la culture des terres, établit des forges pour faciliter le débit du charbon abondant dans la contrée, et abandonna, pour les faire prospérer, le produit d'un étang qui formait la meilleure partie de son revenu. Dans une année de disette, il fit ouvrir à ses frais une grande

route de St.-Sernin à Conches, où se tenait un gros marché; il procura ainsi à ses vassaux le moyen de pouvoir transporter facilement leurs denrées, et aux femmes, aux enfans, aux vieillards employes dans ces travaux, une existence assurée dans ces temps de misère. Des circonstances imprévues l'appelèrent à Paris; il n'y voulut loger que dans un séminaire, celui des *Missions étrangères;* bientôt il eut connaissance de l'établissement formé par l'abbé de Pont-Briant en faveur des *petits Savoyards*. S'étant chargé de le diriger, il entreprit de faire connaître à ces jeunes infortunés les utiles vérités de la religion; et il aidait en même temps de sa bourse ceux que des maladies ou le défaut d'ouvrage laissait sans ressource. Pour les encourager au bien, il donnait de petites médailles de cuivre à ceux qui étaient constamment appliqués à leur devoir; et ces médailles, bientôt connues de la police, devinrent, pour ceux qui en étaient décorés, la plus puissante des recommandations. On le voyait souvent s'arrêter près d'eux, dans les carrefours, pour s'informer de leurs gains, les consoler quand ils n'en avaient pas obtenu, et leur demander quels étaient leurs besoins les plus urgens. Quand ses moyens étaient épuisés, il savait intéresser les riches en leur faveur. Des vertus aussi modestes auraient dû le préserver, ce semble, de la rage des révolutionnaires; cependant il fut arrêté comme suspect en 1793, et renfermé au Luxembourg. Les Savoyards réclamèrent en vain leur père et leur unique appui; il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 7 juillet 1794, à l'âge de 80 ans. Placé sur la charrette qui devait le conduire à l'échafaud, il ne cessa d'exhorter, de consoler ses compagnons d'infortune jusqu'au lieu du supplice, où il prononça sur eux les paroles de l'absolution; et l'on remarqua que le pourreau lui-même, pénétré tout à coup d'un respect involontaire, s'inclina devant ce saint prêtre, comme s'il désirait d'être absous du crime dont il allait être l'instrument. On trouve l'éloge de ce respectable ecclésiastique dans les *Annales philosophiques, morales et littéraires*, faisant suite aux annales catholiques, tome 8, Paris, 1800, in-8°.

FENOUILLOT. *Voyez* FALBAIRE.

* FENWICK (Edouard), évêque de Cincinnati, né à Maryland le 19 août 1766, entra en 1784 au collége des dominicains anglais de Bornheim, près Anvers, y fit profession, et reçut la prêtrise. Il y enseigna ensuite quelque temps; mais au commencement de la révolution, lorsque les Français s'emparèrent de la Flandre, il fut obligé de s'enfuir, et retourna en Amérique. M. Carrol, évêque de Baltimore, l'envoya dans le Kentucky, où le P. Fenwick érigea en grande partie à ses frais, un couvent de son ordre et une école. Cet établissement a fourni plusieurs missionnaires. En 1810, il alla seul dans l'état de l'Ohio, pour y porter la parole sainte, et le père Young lui fut bientôt adjoint. Pie VII ayant érigé, en 1821, un évêché à Cincinnati, fit choix pour occuper ce siége du P. Fenwick, qui fut sacré le 13 janvier 1822, dans son couvent de Sainte-Croix, par M. Flaget, évêque de Bardstown. En 1824, le nouveau prélat fit un voyage en Europe, pour y obtenir des secours. Depuis il était continuellement en voyage pour visiter les catholiques de l'Ohio. Le P. Fenwick était administrateur des territoires du Machigan et du Nord-Ouest, de sorte que sa juridiction s'étendait sur d'immenses contrées. Il se signala dans ses fonctions épiscopales par un grand nombre de travaux importans, et succomba enfin le 26 septembre 1832, au choléra-morbus, dont il fut atteint à Wooster, dans le comté de Wayne, en retournant d'une de ses courses pénibles dans des parties éloignées de son vaste diocèse. Il était déjà affligé depuis plusieurs semaines d'une dyssenterie. Un prêtre qu'il avait envoyé chercher, pour venir l'assister dans ses derniers momens, n'arriva auprès de lui, qu'après qu'il eut rendu le dernier soupir.

* FENZI (François-Marie), patriarche de Jérusalem, né à Zara, en 1738, d'une famille noble, mort à Rome le 9 janvier 1829, à l'âge de 91 ans, était le doyen des évêques du monde catholique. Nommé archevêque de Corfou, du rit latin, le 20 septembre 1779, il donna sa démission en 1816, et fut créé patriarche de Jérusalem dans le consistoire de la même année.

* FÉRAUD (Jean-François), jésuite et grammairien, né à Marseille le 17 avril 1725, fut envoyé après son noviciat, à Besançon, où il professa avec beaucoup de succès les élémens de la langue latine, et plus tard la rhétorique et la philosophie. Lorsque son ordre fut supprimé, il se retira dans le comtat Venaissin, d'où il obtint la permission de revenir dans sa patrie. Il y vécut presque ignoré, parta-

geant son temps entre l'exercice des devoirs de la religion, et les occupations littéraires qu'il s'était créées. Il émigra au commencement de la révolution, et rentra en France en 1798. Malgré son grand âge, il se consacra tout entier au service des autels qui se trouvaient alors presque abandonnés faute de ministres; il fit avec beaucoup de distinction des conférences religieuses à l'église de St.-Laurent de Marseille, et mourut dans cette ville le 8 février 1807. On lui doit : | *Dictionnaire grammatical de la langue française*. Avignon, 1761, in-8°; et 4e édition considérablement augmentée, Paris, 1786, 2 vol. in-8°. Il a entrepris de figurer la prononciation; mais n'ayant presque pas habité Paris, ses remarques n'ont pas toutes la même justesse. | *Dictionnaire critique de la langue française*, Marseille, 1787-88, 3 vol. in-4°; ouvrage important, dans lequel on trouve, sur un grand nombre de difficultés, des solutions qu'on chercherait vainement dans le Dictionnaire de l'Académie, et qui a été d'une grande utilité à tous ceux qui ont voulu écrire sur la langue française. L'auteur y avait fait de nombreuses additions et corrections qui sont restées manuscrites, la première édition n'étant pas épuisée; si elle n'a pas eu en France tout le succès qu'elle méritait, on peut l'attribuer aux Dictionnaires abrégés qui ont paru dans un format plus portatif, et qui en ont emprunté les remarques les plus essentielles.

FÉRAUD. *Voyez* FERRAUD, député.

FERAULT (Jean), et non FERRAND, né à Angers, fut procureur du roi au Mans vers 1540. On a de lui, entre autres, un traité latin *Des Droits et Priviléges du Royaume de France*, dédié au roi Louis XII, Paris, 1545, in-8°.

EMPEREURS D'ALLEMAGNE.

FERDINAND Ier, empereur d'Allemagne, second fils de l'archiduc Philippe et frère puiné de Charles-Quint, naquit à Médine en Castille l'an 1503. Il épousa Anne fille de Ladislas VI, roi de Hongrie et de Bohème, et sœur de Louis le Jeune, tué à la bataille de Mohacs en 1526. Après la mort de ce prince, Ferdinand se crut en droit de lui succéder, et se fit couronner roi de Hongrie et de Bohème en 1527 (*voy.* ZAPOL). Il fut élu roi des Romains en 1531. Charles-Quint ayant abdiqué l'empire en 1556, il lui succéda en 1558, l'abdication n'ayant été acceptée par les princes d'empire que cette année-là. Le pape Paul IV refusa de le reconnaître pour empereur légitime, parce que, disait ce pontife, l'abdication de Charles-Quint, faite sans la permission du saint Siége, était nulle; mais Pie IV, son successeur, ne crut pas devoir faire ces difficultés. Ferdinand pressa ce pape de permettre à ses sujets d'Autriche la communion sous les deux espèces : le pape s'occupait de cette affaire, lorsque l'empereur mourut à Vienne en 1564, à 61 ans. Ce prince sage et modéré voulait donner la paix à l'Eglise; mais il ne connaissait pas assez l'esprit des sectaires, toujours plus tumultueux et plus exigeans, lorsqu'on paraît incliné à composer avec eux. Il fit une trêve de 8 ans avec les Turcs, réconcilia plusieurs princes ennemis, et termina les querelles des rois de Danemarck et de Suède. Un testament, qu'il avait fait 20 ans avant sa mort, en 1545, et auquel il ne dérogea point par ses dernières volontés, jeta de loin la semence de la guerre qui a troublé l'Europe 200 ans après. Ce testament appelait ses filles à la succession des royaumes de Bohème et de Hongrie, au défaut des héritiers de ses fils. Cette disposition a donné lieu, en 1746 à la prétention que la maison électorale de Bavière a formée sur ces royaumes, l'archiduchesse Anne, fille de Frédéric Ier, ayant été mariée à Albert V, duc de Bavière. Mais le vrai sens du testament ne regardait que ses filles proprement dites, alors vivantes, non pas les enfans qui en naîtraient, et qui, après des siècles, s'imagineraient pouvoir disputer la succession aux descendans de la ligne directe. Cela était bien clair aux yeux de tout homme qui ne raisonne pas d'après la logique des cours, et qui ne connaît pas les sophismes de l'ambitieuse et tortueuse politique. On a imprimé les *Lettres* de cet empereur en latin adressées au pape Pie IV, Paris, 1563, in-8°. Sa *vie* a été écrite en espagnol par Alfonse Ulloa, en italien par Louis Dolce, et Schardius en a publié un abrégé en latin. Son éloge se trouve dans le recueil intitulé : *Orationes clarorum virorum*, etc. *ad principes habitæ*, Cologne, 1559, avec des vers latins à sa louange.

FERDINAND II, archiduc d'Autriche, fils de Charles, duc de Styrie, et petit-fils de Ferdinand Ier, né en 1578, roi de Bohème en 1617, de Hongrie en 1618, fut empereur en 1619, à 41 ans. Les Bohémiens révoltés venaient de se donner à Frédéric V, électeur Palatin, surnommé

roi d'hiver (parce qu'il n'a régné que l'espace d'un hiver). L'empereur attaqua le nouveau roi et dans son royaume de Bohème et dans son électorat. La bataille de Prague, gagnée en 1620, décida de son sort. Son électorat fut donné à son vainqueur, Maximilien, duc de Bavière. Christiern IV, roi de Danemarck, s'unit, avec d'autres princes, pour secourir le Palatin. Tilli, un des plus grands généraux de l'empereur, le défit en 1626, ôta toutes les ressources au Palatin, et força son défenseur le roi Christiern à signer la paix en 1629. Les victoires de Ferdinand donnèrent de la jalousie aux princes protestans d'Allemagne; ils s'unirent contre lui avec Louis XIII, roi de France, et Gustave-Adolphe, roi de Suède. Gustave, le héros du Nord, remporta une victoire signalée à Leipsick sur Tilli en 1631, soumit les deux tiers de l'Allemagne, et perdit la vie, l'année d'après, au milieu de ses triomphes, à la bataille de Lutzen. Bannier général du roi mort, continua ses conquêtes, et soutint la réputation des armes suédoises. L'empereur rompit le cours de ces victoires, par le gain de la bataille de Nortlingue en 1634. L'année suivante, il conclut à Prague une paix particulière avec le duc de Saxe et d'autres princes protestans, et fut assez heureux, deux ans après, pour faire déclarer son fils roi des Romains. Enfin, après 18 ans d'un règne toujours troublé par des guerres intestines et étrangères, Ferdinand mourut en 1637. Les plus grands ennemis de cet empereur n'ont pu refuser des éloges à sa grandeur d'âme, à sa prudence, à sa fermeté, à ses autres vertus. Il semblait être au-dessus des événemens, dit un historien, et trouvait, jusque dans ses pertes, les moyens de parvenir à ses fins. Il eût été le restaurateur de la religion catholique en Allemagne, sans les puissans secours que la France et la Suède donnèrent aux protestans. Quelques sectaires et les philosophistes des derniers temps ont déchiré le nom de ce prince d'une manière indigne, et traité de fanatisme les efforts qu'il fit pour réprimer les nouvelles erreurs. Un écrivain judicieux et équitable remarque, à cette occasion, que « le nom de *fanatique* » n'est donné par nos prétendus sages » qu'aux catholiques qui ont combattu » pour la foi de leurs pères, pour la dé» fense de leurs temples, de leurs sacri» fices, de leurs usages. Charles V, Phi» lippe II, le duc d'Albe, Ferdinand II, » etc., sont des *fanatiques :* Elizabeth, » qui fait nager l'Angleterre dans le sang » pour y établir l'hérésie, est une héroïne. » Gustave-Adolphe, qui a pillé et dégradé » toutes les églises d'Allemagne, et ravagé » en l'honneur de Luther dix grandes pro» vinces; Guillaume, qui détrône son beau» père en faveur de la religion anglicane, » etc., sont des héros. Qualité distinctive » de la vérité, elle seule attire la haine et » les malédictions de l'erreur. » (*Voyez* JACQUES II, PHILIPPE II, LOUIS XIV, MAINTENON). Le Père Guillaume Lamormaini a donné un tableau des vertus de ce religieux empereur, sous le titre de *Idea principis christiani*, Cologne, 1658, in-24 de 298 pages. Gustave-Adolphe disait au milieu de ses brillans succès, qu'*il ne craignait que les vertus de Ferdinand.* Bethem Gabor, un autre de ses ennemis, disait que *la guerre était difficile et dangereuse contre un prince que la prospérité n'élevait pas, et qui ne se laissait point abattre par l'adversité.*

FERDINAND III, surnommé *Ernest*, fils aîné de Ferdinand II, naquit en 1608, fut roi de Hongrie en 1625, de Bohème en 1627, des Romains en 1636, et empereur en 1637. La mort du père ne changea rien à la face des affaires, et la guerre continua partout avec une égale vivacité sous son fils. Il eut d'abord quelques avantages sur les Suédois; mais Bernard de Saxe, duc de Veimar, devint un ennemi aussi dangereux pour Ferdinand III, que Gustave-Adolphe l'avait été pour Ferdinand II. Ce général remporta 4 victoires en moins de 4 mois. Bannier ne fut pas moins heureux sous ce règne, qu'il l'avait été sous le précédent. Il osa assiéger Ratisbonne, où l'empereur tenait sa diète; il la foudroya de son canon, et, sans un dégel, il s'en rendait maître. Les Français s'étaient joints aux Suédois. Le maréchal de Guébriant enleva Lamboi et ses troupes à la bataille d'Ordingen, en 1643. Le duc d'Enghien, appelé depuis le grand Condé, força l'année suivante les retranchemens de Fribourg, et gagna en 1645 une bataille à Nortlingue, dans cette même plaine où les Suédois avaient été vaincus onze ans auparavant; mais cette victoire n'eut ni l'importance ni les effets de la première. Torstenson, autre général suédois, pressait l'Autriche d'un côté, Condé et Turenne de l'autre. Ferdinand, fatigué de tant de revers, conclut enfin la paix de Westphalie en 1648. Les traités signés, l'un à Osnabruck, l'autre à Munster sont aujourd'hui le code politique et la

principale des lois fondamentales de l'empire germanique. Par cette paix, les rois de Suède devinrent princes de l'empire, en se faisant céder la plus belle partie de la Poméranie : le roi de France devint landgrave d'Alsace, sans être prince de l'empire : la religion luthérienne et la calviniste furent autorisées, et l'église catholique frappée du plus grand coup qu'elle eût encore essuyé en Allemagne. Le saint Siége et le roi d'Espagne furent mécontens de ce traité; l'empereur lui-même en versa des larmes; mais il subit la loi de la nécessité, et mourut environ dix ans après, en 1657. *L'histoire particulière de Ferdinand III* a été publiée en italien par le comte Galeazzo Gualdo Priorato, Vienne, 1672, in-fol. avec portraits de princes, de généraux et des plans de différentes places fortes, etc.

ROIS DE CASTILLE, DE LÉON ET D'ESPAGNE

FERDINAND Ier, roi de Castille et de Léon, dit le *Grand*, second fils de Sanche III, roi de Navarre, donna bataille à Alfonse, roi de Léon, et le tua en 1037. Maître de ce royaume et par le droit de conquête et par celui de son épouse, il se fit couronner roi de Léon et des Asturies en 1038. Il tourna ensuite ses armes contre les Maures, leur prit beaucoup de villes, et poussa ses conquêtes jusqu'au milieu du Portugal, où il fixa la rivière de Mondego pour servir de bornes aux deux états. Quelque temps après, il déclara la guerre à son frère Garcias IV, roi de Navarre. On en vint aux mains, et Garcias perdit son royaume et la vie. Ferdinand mourut en 1065, après avoir régné 30 ans en Castille, et 28 dans le royaume de Léon. Prince sage, grand capitaine, on ne lui reproche que la faute, trop souvent répétée dans ces temps barbares en Espagne et en France, d'avoir partagé ses états entre ses trois fils, qui tous devinrent rois : faute qui fut toujours la source des guerres civiles.

FERDINAND II, fils puîné d'Alfonse VIII, roi de Léon et de Castille, remporta de grands avantages sur les Portugais, fit Alfonse Henriquez leur roi prisonnier, et usa avec modération de sa victoire. Il mourut en 1187, après un règne de 30 ans.

FERDINAND III (saint), fils d'Alfonse IX, né l'an 1200, parvint à la couronne de Castille par l'abdication volontaire de sa mère, la reine Bérengère, en 1217, et à celle de Léon par la mort de son père en 1230. Dès l'an 1225, il avait commencé à faire la guerre aux Maures, et leur avait pris Baeza et Useda. Ce fut en 1236 que Cordoue tomba en son pouvoir. Elle contenait 300,000 âmes; et l'on vit un roi chrétien occuper le palais d'Abdérame, dit le *Grand*, trois siècles après l'époque où il fut construit. Il convertit en église sa superbe *mosquée*, chef-d'œuvre d'architecture moresque, où l'on compte 12,000 colonnes, et qui est encore aujourd'hui la cathédrale de Cordoue. Al-Mansour y avait fait apporter les cloches de Compostelle sur les épaules des chrétiens, et Ferdinand les fit reporter en Galice sur celles des Maures. Après la prise de Cordoue, les rois maures de Murcie et de Grenade se déclarèrent tributaires de Ferdinand. Ce prince tourna ses armes contre Séville : deux ans se passèrent dans les préparatifs et à la construction d'une flotte qui, placée à l'embouchure du Guadalquivir, bloquait le port de Séville, et interceptait tous les convois envoyés d'Afrique. Après une opiniâtre défense, Séville capitula faute de vivres. Peu de temps après, Ferdinand prit Xérès, où avait péri, cinq siècles et demi auparavant, don Rodrigue, dernier roi goth en Espagne, qui tomba au pouvoir des Musulmans. Il mourut en 1252, occupé du projet de conquérir le royaume de Maroc. Son successeur fut Alfonse X, qu'il avait eu de Béatrix de Souabe. Il avait épousé en secondes noces Jeanne de Ponthieu, fille du comte Simon et de Marie, petite-fille de France. Blanche de Castille, mère de saint Louis, était sœur d'Alfonse IX, père de Ferdinand. Ce prince, cousin-germain de saint Louis, fut aussi saint, et peut-être plus grand homme que lui. Il fit des lois sages comme ce roi de France : il humilia les grands qui tyrannisaient les petits, purgea ses états des brigands et des voleurs, établit le conseil souverain de Castille, fit rassembler les lois de ses prédécesseurs en un *Code*, et donna une nouvelle face à l'Espagne. Son zèle pour la foi fut sans bornes; sa piété, sa vie austère et exemplaire, sa magnificence dans tout ce qui concerne le culte de Dieu, furent constamment regardées par les peuples chrétiens comme les vraies causes qui tenaient la victoire attachée à sa personne et à ses armées. Les philosophes ne lui pardonneront pas d'avoir poursuivi les hérétiques, et fait punir les dogmatisans; mais c'est une nouvelle preuve que leur suffrage

n'est pas fait pour honorer la véritable grandeur. Clément X le mit au nombre des saints. Le cardinal don Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède et ministre de Ferdinand III, a écrit son histoire sous le nom de *Chronique*, Séville, 1616; Médina del Campo, 1667, in-fol. L'abbé Ligny a écrit, en français, la *Vie* de ce prince, Paris, 1759, in-12.

FERDINAND IV, est surnommé l'*Ajourné*, parce que dans un accès de colère il fit jeter du haut d'un rocher, deux seigneurs qui, avant que d'être précipités, l'ajournèrent à comparaître devant Dieu dans 30 jours, et qu'il mourut au bout de ce terme. Ce qu'il y a de certain c'est que Ferdinand mourut subitement et fort jeune à 24 et selon quelques-uns à 27 ans. Il était parvenu au trône de Castille en 1295, à l'âge de dix ans. Les premières années de son règne furent très orageuses; mais la reine Marie, sa mère, se conduisit avec tant de sagesse et de fermeté, qu'elle assura la couronne sur la tête de son fils. Il se signala par ses conquêtes sur le roi de Grenade et sur les Maures, auxquels il enleva Gibraltar, moins fort alors qu'aujourd'hui. C'était un prince violent, emporté et despotique. Voici comme un auteur contemporain rapporte l'histoire de son ajournement. « Deux frères, accusés » de meurtre et condamnés à être précipi- » tés du haut d'un rocher, quoiqu'on n'eût » pas de quoi les convaincre, et qu'ils per- » sistassent à nier le fait, en appelèrent à » l'équité des lois; mais voyant que leurs » représentations au roi étaient inutiles, » et qu'ils avaient affaire à un juge impla- » cable et féroce, ils prirent Dieu à témoin » de leur innocence, et citèrent le prince » à comparaître dans 30 jours à son tri- » bunal. On méprisa ce discours, qu'on » regarda plutôt comme un désir de ven- » geance que comme une prédiction (1). » Ferdinand marchait en Andalousie, et » était arrivé à Martos, lorsqu'au trentième » jour, justement depuis l'exécution des » deux frères, le monarque s'étant retiré » après son diner pour dormir, fut trouvé » mort dans son lit » (*voyez* MOLAY).

FERDINAND V, dit le *Catholique*, fils de Jean II, roi d'Aragon, vit le jour à Soz sur les frontières de la Navarre le 10 mars 1452. Il épousa en 1469, Isabelle de Castille, sœur de Henri IV, dit l'*impuissant*. Ce mariage joignit les états de Castille avec ceux d'Aragon. Ferdinand et Isabelle vécurent ensemble, dit un historien, non comme deux époux dont les biens sont communs sous les ordres du mari, mais comme deux monarques étroitement unis pour leurs communs intérêts. Ils formèrent une puissance, telle que l'Espagne n'en avait pas encore vue. Ferdinand déclara la guerre à Alfonse, roi de Portugal, le battit à Toro en 1476, et termina la guerre par une paix avantageuse. Le royaume de Grenade gémissait sous le joug des Maures; il le conquit, après une guerre de 8 ans. Maître de la Castille par sa femme, de Grenade par ses armes, et de l'Aragon par sa naissance, il ne lui manquait que la Navarre qu'il conquit dans la suite. Dans le même temps que Ferdinand faisait des conquêtes en Europe, Christophe Colomb découvrait l'Amérique et le faisait souverain d'un nouveau Monde. Ce n'était pas assez pour Ferdinand: il envoie en Italie Gonsalve de Cordoue, dit le *grand Capitaine*, qui s'empare d'une partie du royaume de Naples, tandis que les Français se rendaient maîtres de l'autre. Ceux-ci furent ensuite entièrement chassés par les Espagnols, avec lesquels ils ne pouvaient s'accorder sur les limites. Cette conquête fut suivie de celle de la Navarre. Henri VIII, roi d'Angleterre, était son gendre; il lui proposa la conquête de la Guienne. Le jeune

(1) Ces ajournemens faits par des innocens, peuvent être des espèces de prophéties, ou bien un recours vif et confiant vers la justice divine, sans colère et sans esprit de vengeance. En général, la provocation ou appel au jugement de Dieu n'est pas criminelle, lorsqu'elle se fait sans passion, par amour de la justice, dans les circonstances convenables et urgentes. C'est ainsi que David disait à Saül: *Judicet Dominus inter te et me, et ulciscatur me Dominus*. Et Zacharie condamné à la mort par Joas: *Videat Dominus et requirat*. Et les Machabées qui annonçaient si fortement et si efficacement la prompte et terrible punition d'Antiochus. Et saint Paul qui ne voulait pas que la conduite d'Alexandre-le-Trésorier restât impunie: *Reddet illi Dominus juxta opera sua*. Et les saints martyrs qui dans l'Apocalypse appellent le jour qui doit venger leur sang: *Usquequo, Domine, non vindicas sanguinem nostrum*, etc.? Du reste, il est certain que Dieu exauce les vœux même criminels des misérables; soit pour avertir les riches et les puissans de ne point mépriser, moins encore opprimer les faibles; soit pour rendre redoutable l'invocation de son saint nom, et nous avertir de ne pas l'employer légèrement. — L'efficace de ces ajournemens a un rapport sensible avec celle des malédictions et imprécations, attestée par une multitude d'histoires avérées et par l'autorité des livres saints. *Ab inope ne avertas, oculos propter iram, et non relinquas quærentibus tibi retro maledicere. Maledicentis tibi in amaritudine animæ exaudietur deprecatio illius: exaudiet autem eum qui fecit illum*. Eccli. 4.

roi envoie une armée, et son beau-père s'en sert pour conquérir la Navarre : fondant, dit-on, ses droits sur une bulle prétendue, qui excommuniait le roi de Navarre, et qui donnait son royaume au premier occupant; mais puisque Ferdinand étant en guerre avec la France, avait autant de droit de leur prendre la Navarre que toute autre province, il est inutile de lui supposer des motifs imaginaires pour faire cette conquête. Ferdinand, appelé le sage et le prudent en Espagne, en Italie le pieux, n'eut pas en France de surnom si honorable : on sait que les Français ne disent guère de bien de leurs vainqueurs. Cependant les gens équitables et impartiaux lui ont rendu justice. « On ne peut lui refuser, dit un auteur » français, d'avoir été le plus grand roi de » son siècle : fin, souple, adroit, laborieux, » éclairé, connaissant les hommes et les » affaires, fécond en ressources, prévoyant » les événemens, faisant la guerre non en » baladin, mais en roi. » Ce monarque mourut en 1516, au village de Madrigalet d'une hydropisie, causée par un breuvage que Germaine de Foix, sa seconde femme, lui avait donné pour le rendre capable d'avoir des enfans. Les juifs furent chassés d'Espagne sous son règne; ce bannissement eut quelques mauvaises suites, mais la conduite de ces Israélites en avait fait appréhender de plus grandes, si on ne prenait pas le parti de les éloigner. Il humilia la haute noblesse; il rendit la force aux lois; il ramena la décence et la régularité du clergé; il diminua les impôts; il donna les plus sages ordonnances, il punit les magistrats prévaricateurs : et ce qui est beaucoup moins que tout cela aux yeux des sages, il découvrit un nouveau Monde; il conquit Grenade, Naples, la Navarre, Oran, les côtes d'Afrique. Ce n'était pas sans raison que Philippe II disait : *C'est à lui que nous devons tout*. Sa vie écrite par l'abbé Mignot, 1566, 2 vol. in-12, manque d'exactitude et d'impartialité; on y remarque plus d'asservissement aux préjugés nationaux, que d'attachement à la vérité de l'histoire. L'histoire de son règne a été écrite aussi par Hernand de Pulgar, sous le titre de *Cronica de los Reyes don Fernando y Dona Isabel*. Saragosse, 1567, in-fol.; Valenca, 1780, in-fol.; on a d'Ant. de Lebrixa, *Rerum a Ferdinando et Isabella Hispaniarum regibus gestarum decades duæ*, Grenade, 1545, in-fol. etc.

FERDINAND VI, surnommé le *Sage*, fils de Philippe V, et de Marie de Savoie sa première femme, né à Madrid le 6 avril 1712, monta sur le trône après la mort de son père, arrivée en 1746. Ce prince prit part à la guerre de 1741, et surtout à la paix signée en 1748, qui procura à un de ses frères les duchés de Parme et de Plaisance. Il profita de ce calme passager, pour réformer les abus introduits dans les finances; il rétablit la marine, et protégea le commerce, les arts et l'agriculture. L'Espagne, fécondée par ses bienfaits, vit sortir de son sein des manufactures en tout genre. Par ses soins les Espagnols, auparavant tributaires de l'industrie des autres nations, virent abonder chez eux les matières premières et les productions des arts. Des canaux pratiqués en différentes parties de l'état portèrent l'abondance dans les campagnes; avec tout cela l'Espagne n'augmenta ni en force ni en considération publique. Sa faiblesse resta toujours la même, et parut même s'annoncer par des symptômes plus sensibles. « Il en est des royaumes arrivés » une fois à l'époque de leur décadence, » dit un politique, comme d'un corps » grave, dont la chute s'accélère de mo- » ment à autre, et qui ne peut être arrêté » sans quelque cause majeure, moins en- » core prendre une direction rétrograde. » Ferdinand VI mourut sans postérité à Madrid le 10 août 1759, à 46 ans. Son frère Charles lui succéda. Il fut toujours d'une santé faible, qui ne lui permit pas de faire tout ce qu'il aurait voulu. Il avait épousé en 1728, Marie-Madeleine-Thérèse, infante de Portugal.

***FERDINAND VII**, roi d'Espagne et des Indes, né à Saint-Ildefonse, le 15 octobre 1784, était fils de Charles IV, roi d'Espagne et de Marie-Louise de Parme. A six ans, il fut proclamé prince des Asturies, et héritier présomptif de la couronne, malgré l'opposition de plusieurs députés des provinces qui demandaient avant de lui prêter serment, le rétablissement des cortès supprimées par Charles IV. Le prince de la paix, qui gouvernait alors l'Espagne, chargea de l'éducation du jeune Ferdinand, le duc de San-Carlos, et le chanoine don Juan-Escoïquiz. Ce dernier, malgré les obligations qu'il avait à Godoï, avait conçu pour ce favori une haine violente, qu'il fit bientôt partager à son élève. Le prince de la paix, après avoir vainement cherché à détruire les préventions défavorables du jeune prince à son égard, résolut de rendre à Ferdinand haine pour

haine, et s'appliqua à semer la division entre le père et le fils. Le jeune prince épousa en 1802, Marie-Antoinette, fille de Ferdinand IV, roi de Naples. Cette princesse, douée de toutes les grâces de son sexe, d'un esprit élevé, et d'un caractère affectueux, mais abreuvée de dégoûts et d'ennuis à la cour de Madrid, mourut presque subitement quatre ans après. Il paraît que Ferdinand, conseillé par Escoïquiz, conçut alors le projet de s'allier par un mariage à la famille de Bonaparte, qui élevé au plus haut degré de sa puissance s'était rendu l'arbitre de l'Europe. Des conférences secrètes s'établirent dans ce but, entre le prince des Asturies et l'ambassadeur français, M. de Beauharnais. Godoï, informé de ces négociations les dénonça à Charles IV, comme des actes de trahison qu'il fallait punir. Le roi, transporté d'indignation, fit saisir tous les papiers de son fils, et le fit conduire lui-même prisonnier à l'Escurial. On assure que parmi les papiers de Ferdinand on trouva une lettre écrite de sa main à l'empereur, où il lui demandait en mariage une de ses nièces, la fille de Lucien Bonaparte. Un décret rédigé par le favori, fut adressé au conseil de Castille, pour faire déclarer traîtres à la patrie, le prince des Asturies et les courtisans qui l'avaient servi. Mais Napoléon exigea que les pièces du procès fussent anéanties, et Ferdinand d'après ses conseils, ayant sollicité son pardon du roi, Godoï voulut se donner le mérite de la réconciliation, en se portant médiateur entre le père et le fils. Cependant Bonaparte ayant résolu de porter la guerre en Portugal, sous prétexte de maintenir le blocus continental, des troupes françaises conduites par Murat, franchirent la frontière et s'avancèrent vers Madrid, en vertu d'un traité signé entre Napoléon et Godoï. A cette nouvelle des troubles éclatèrent sur plusieurs points du royaume. Le bruit ayant couru à cette époque que Charles IV allait quitter l'Espagne pour se réfugier en Amérique, l'indignation publique ne connut plus de bornes, et le peuple demanda à grands cris le renvoi de Godoï. Le monarque frappé de terreur se hâte d'abdiquer en faveur du prince des Asturies qui est proclamé sous le nom de Ferdinand VII. Le premier soin du nouveau roi fut de faire arrêter Godoï, dont les biens furent confisqués. Il se hâta aussi de diminuer les impôts, et de vendre les bois de la couronne pour subvenir aux dépenses d'utilité publique. Les troupes françaises au milieu de ces événemens avaient continué d'occuper l'Espagne, et Murat était déjà dans Madrid avec l'élite de son armée, lorsque Ferdinand y fit son entrée. Le seul parti que le monarque eût à prendre était celui de la soumission, et il fit témoigner à Bonaparte le désir de conserver avec lui des relations de paix et d'amitié. Mais Napoléon qui méditait déjà l'usurpation de l'Espagne refusa de le reconnaître. Savary, duc de Rovigo, arriva bientôt à Madrid, et ayant annoncé à Ferdinand que l'empereur s'avançait en personne vers la frontière d'Espagne, il l'engagea à aller au devant de lui. Le roi se rendit à Burgos, d'où sur les instances de Rovigo, il consentit à continuer sa route jusqu'à Vittoria. Là il reçut une lettre de Bonaparte, et malgré les prières du peuple qui voulait s'opposer à son départ, le malheureux prince qui entrevoyait déjà la trame dans laquelle il était enlacé, consentit à se rendre à Bayonne auprès de son ennemi. Tout à coup Bonaparte jeta le masque et lui fit demander une renonciation formelle au trône d'Espagne. Ferdinand résista d'abord avec courage, et refusa le trône d'Etrurie que l'empereur lui offrait en échange de ses états. Bientôt arrivèrent à Bayonne Charles IV, la reine, les Infants et Godoï que Murat avait fait mettre en liberté. Alors éclatèrent dans la famille royale des scènes affligeantes qui en la dégradant secondèrent les projets ambitieux de Napoléon. Charles IV qui haïssait son fils Ferdinand, au point de vouloir à quelque prix que ce fût, le frustrer de la couronne d'Espagne, rétracta son abdication comme lui ayant été arrachée par la force, et intima à son fils l'ordre de renoncer sans condition au trône d'Espagne. Ferdinand obéit, et le vieux roi ayant souscrit avec toute sa famille à une renonciation semblable, l'empereur appela son frère Joseph au trône d'Espagne devenu vacant. Ferdinand fut relégué au château de Valençay, en Berry, appartenant au prince de Talleyrand, avec don Antonio son oncle, et don Carlos son frère, le chanoine Escoïquiz, et le duc de San-Carlos. Cependant les Espagnols indignés de la mauvaise foi de Napoléon, commencèrent alors cette guerre sanglante et opiniâtre qui en ébranlant le trône impérial fit présager sa chute prochaine. Après 5 ans de captivité, Ferdinand eut la joie de voir Bonaparte obligé par les embarras que lui suscitait la coalition euro-

péenne, de lui faire des ouvertures de paix. Un traité fut signé à Valençay le 11 décembre 1813, par le duc de San-Carlos, et le comte de Laforêt; et le 3 mars suivant, Ferdinand VII reprit le chemin de ses états, où il fut accueilli par les acclamations unanimes de ses sujets. Le général Eguia précéda de deux jours le roi dans sa capitale, et fit arrêter en son nom les membres de la régence et un grand nombre de députés des cortès. L'assemblée ayant protesté contre cet acte de rigueur, fut immédiatement dissoute, et tous ses actes furent abolis. Les citoyens qui avaient servi sous Joseph, furent condamnés à l'exil. Tous ceux qui étaient connus pour leur libéralisme, furent placés sous la surveillance de l'inquisition. Cette sévérité déployée contre des hommes dont plusieurs avaient énergiquement combattu l'usurpation de Bonaparte, augmenta le nombre des mécontens. Les idées d'indépendance qui s'étaient développées sous la domination de Joseph, se propagèrent sous le règne de Ferdinand avec d'autant plus de facilité, qu'elles étaient secondées par le mouvement des esprits en France à la même époque. En peu de temps le trône de Ferdinand fut environné d'ennemis, qui méditaient le rétablissement de la constitution des cortès de 1812. Les colonies de l'Amérique méridionale avaient proclamé leur indépendance dès l'année 1810. Ferdinand, pour les réduire, y avait envoyé en 1814 le général Morillo avec une armée. De nouvelles forces étaient parties en 1816 pour l'Amérique; mais les insurgés commandés par Bolivar avaient obtenu de nombreux succès, et paraissaient à la veille d'un triomphe complet. Une troisième expédition se préparait à Cadix en 1819, quand une sédition éclata dans l'armée qui allait s'embarquer. Les troupes refusèrent de partir, et bientôt Riego, lieutenant-colonel, se réfugia avec une faible troupe dans l'île de Leon, et appelant aux armes tous les *libéraux*, il proclama la constitution des cortès de 1812. L'insurrection se propagea rapidement. Mina, réfugié en France, alla se mettre à la tête des guérillas de la Catalogne, et Quiroga devint général en chef de l'armée constitutionnelle. Ferdinand VII, cédant à la nécessité, accepta la constitution et jura de la faire exécuter. Une junte provisoire fut d'abord nommée en attendant la réunion des cortès qui s'ouvrirent le 9 juillet 1820, en présence du roi et de la famille royale. Dans cette assemblée figurèrent plusieurs membres des anciennes cortès. Le nouveau gouvernement abolit l'inquisition, chassa les jésuites, rétablit la liberté de la presse, supprima les couvens et confisqua les biens du clergé. Ces actes firent un grand nombre de mécontens; des conspirations s'ourdirent, et des troupes d'insurgés s'organisèrent dans la Catalogne et la Navarre, sous le nom d'armées de la foi. Le général Quésada, et le curé Mérino étaient à leur tête. A Madrid des engagemens eurent lieu entre la garde royale et les révolutionnaires, et le sang coula dans les rues. Cependant la sainte alliance se montrait alarmée des progrès de l'esprit révolutionnaire en Espagne; et le gouvernement français plus spécialement menacé par l'agitation croissante qui régnait dans la Péninsule, se décida, d'accord avec les souverains de l'Europe, à y envoyer une armée pour y rétablir l'autorité de Ferdinand. Le duc d'Angoulême eut le commandement des troupes françaises qui passèrent la Bidassoa le 7 avril 1823, et se trouvèrent le 20 mai suivant aux portes de Madrid, où elles entrèrent sans résistance. L'assemblée des cortès s'était retirée à Séville, emmenant le roi avec elle comme un otage précieux. Le général Bordesoulle s'avança à marche forcée sur cette ville; les cortès suspendirent le roi de ses fonctions, et ordonnèrent sa translation à Cadix. Renfermés dans cette place, les constitutionnels se préparèrent à une vigoureuse résistance. Mais la prise du Trocadéro par les troupes que commandait le duc d'Angoulême, ébranla le courage des cortès qui se décidèrent à négocier. Le prince généralissime, exigea préalablement la dissolution de l'assemblée et la mise en liberté de Ferdinand; ce monarque fut conduit le 30 septembre auprès du duc d'Angoulême, et quelques jours après les Français occupèrent Cadix. Après avoir rendu le libre exercice de sa puissance à un prince de sa race, le duc d'Angoulême essaya de lui inspirer des idées de modération et de sagesse, qui peuvent seules assurer la puissance des rois. Ferdinand VII fit peu de temps après son entrée à Madrid, où Riégo avait subi le dernier supplice. Depuis cette époque, l'Espagne quoique travaillée par une fermentation sourde qui s'est révélée par plusieurs conspirations successives, a joui d'une certaine tranquillité. Ferdinand avait épousé en 1816, sa nièce Isabelle-Marie-Françoise, princesse de Portugal

qu'il perdit en 1818. Remarié en 1824 avec une fille du prince Maximilien de Saxe, qu'il perdit encore en 1829, il contracta un 3e mariage avec Marie-Christine, fille de François Ier, roi de Naples, dont il a eu une fille, Marie-Isabelle-Louise, née le 10 octobre 1830. La même année Ferdinand, au mépris de la loi salique adoptée en Espagne depuis l'établissement des Bourbons, avait renouvelé le décret rendu par Charles IV en 1789, d'après lequel *les successeurs à la couronne doivent être pris à perpétuité, par ordre de primogéniture, dans la ligne directe, et les princesses doivent monter sur le trône à défaut d'héritier mâle.* Les ambassadeurs de France, de Naples et de Lucques protestèrent en vain contre ce décret. Ferdinand, depuis la naissance de sa fille confirma cet acte, et fit prêter serment à la jeune princesse. En 1832 ce monarque fut atteint d'une maladie assez grave, qui ne lui permit plus de s'occuper des affaires publiques. Dès lors l'influence de la reine, qui avait pris un grand ascendant sur l'esprit de Ferdinand, augmenta de jour en jour. Afin d'assurer sa puissance, cette princesse parut se rapprocher du parti libéral, et y chercher un appui, pour s'emparer de l'autorité à la mort de son époux, dont l'affaiblissement progressif lui faisait prévoir la fin prochaine. Ferdinand succomba le 29 septembre 1835 à une attaque d'apoplexie. Son règne fut signalé par des catastrophes politiques; et sa mort semble avoir été le signal de nouveaux déchiremens.

ROIS DE NAPLES.

FERDINAND Ier, fils naturel d'Alfonse d'Aragon, dit le *Magnanime*, prit possession du royaume de Naples en 1458, qui lui fut confirmée par le pape Pie II; il était âgé alors de 34 ans. Il eut d'abord à soutenir une guerre contre plusieurs princes qui lui contestaient ce royaume; il fut battu près de Sarno; mais ayant été ensuite secouru par Scanderbeg, ses armes eurent du succès; il battit le duc de Calabre. Tranquille possesseur du royaume, il ne tarda pas de tourner ses armes contre le saint Siége qui lui avait rendu des services signalés. Innocent VIII réussit à faire la paix avec lui; mais ce fut pour un moment. Ce prince renouvela d'abord les hostilités, ce qui força le pape à l'excommunier; mais ayant montre du regret de ses déprédations, le pontife signa derechef un traité de paix. Charles VIII, roi de France, ayant formé des prétentions sur ce royaume, Ferdinand voulut détourner l'orage en faisant des propositions avantageuses à ce prince; elles furent rejetées, et ce refus affligea Ferdinand si vivement, qu'il en mourut en 1494. Il fut peu regretté de ses sujets qu'il n'avait cessé de vexer ainsi que ses voisins. Alfonse son fils aîné lui succéda.

FERDINAND II, fils d'Alfonse, fut couronné roi de Naples en 1495; il eut d'abord une guerre sanglante à soutenir contre Charles VIII, roi de France, et ses propres sujets qui l'obligèrent de se retirer dans l'île d'Ischia. Les Vénitiens et les Espagnols travaillèrent à le rétablir dans Naples occupée par les Français. Ferdinand paraît devant cette ville avec une flotte nombreuse en 1495, assiége Montpensier retiré dans un des châteaux de Naples, l'oblige à l'abandonner, l'investit ensuite dans Attelle et le fait prisonnier. Il ne jouit point du fruit de ses victoires. Il mourut immédiatement après que les Français eurent évacué le royaume de Naples l'an 1496. Frédéric son oncle lui succéda.

* **FERDINAND III** (Joseph-Jean-Baptiste), archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane, fils de Léopold II et de Marie-Louise, infante d'Espagne, et frère de l'empereur François II, naquit à Florence le 8 mai 1769. Son père ayant été appelé au trône d'Autriche par la mort de Joseph II, son frère, Ferdinand, fut proclamé grand-duc le 7 mai 1791. Il prit les rênes du gouvernement dans les circonstances les plus difficiles et au moment que la révolution française menaçait tous les trônes de l'Europe, Ferdinand crut conserver le sien à force de condescendance, n'ayant pas de forces suffisantes pour s'opposer à un ennemi puissant. Il fut un des premiers souverains qui reconnurent la république française. Lafotte, ministre du roi de France en Toscane, ayant été confirmé dans cette qualité par la Convention, le grand-duc n'hésita pas à le recevoir, et, par un acte du 16 janvier 1793, dit entre autres choses : « Nous nous ferons un vrai plaisir de l'ac» cueillir... et de lui porter pleine et en» tière foi en tout ce qu'il aura à nous » exposer au nom de la république fran» çaise, à laquelle nous sommes enchantés » de pouvoir donner des preuves conti» nuelles de notre scrupuleuse exactitude » à observer la plus parfaite neutralité, » et de notre désir constant de cultiver la

« bonne intelligence, au maintien de la-« quelle nous avons toujours attaché un « grand prix. » Ferdinand n'avait pas voulu entrer dans la première coalition contre la France. Les secours immenses qui sortaient de ses états pour subvenir aux besoins des révolutionnaires, sa bonne harmonie avec la république française, ne pouvaient que déplaire aux autres souverains : aussi lord Hervey, ministre britannique à Florence, exprima, dans les journaux, le mécontentement de sa cour; ce mécontentement était d'autant plus juste que celle de Florence ne prit point le deuil à la mort funeste de Louis XVI. La Russie fit les mêmes plaintes, et lui reprocha ses liaisons avec les régicides de son parent Louis XVI. Les plaintes de François II, frère du grand-duc, et de son oncle le roi d'Espagne, furent encore plus vives, mais ne purent ébranler la résolution de Ferdinand, qui, parfois, montrait même pour l'ennemi commun une partialité imprudente. Le 8 octobre, le ministre anglais vint intimer au grand-duc de renvoyer le ministre républicain, faute de quoi l'escadre anglaise, qui était devant Livourne, bombarderait ce port et des troupes anglaises occuperaient la Toscane. Le grand-duc fut contraint d'obéir. La flotte partit; mais le grand-duc ne tarda pas à montrer encore ses véritables sentimens. Les Anglais ayant enlevé à Livourne une grande quantité de grains appartenant à la république française, Ferdinand III, par un *motu proprio*, du 4 novembre 1794, fit restituer à ses frais ces grains dans les ports de Provence. Les succès des armées républicaines portèrent Ferdinand à dépêcher en France, comme ambassadeur extraordinaire, le comte Carletti, qui, parmi les révolutionnaires, passait pour un *excellent patriote*. Carletti arriva à Paris le 31 janvier 1795 : il avait ordre de traiter directement avec le *comité de salut public*, et de rétablir la neutralité avec la France. Le 3 janvier, il conclut, avec ce comité, le traité qui commence ainsi : « Le grand-duc de Toscane « révoque tout acte d'adhésion, consen-« tement ou accession à la coalition armée « contre la république française, etc., etc. » Son A. R. Madame (aujourd'hui duchesse d'Angoulême) était à cette époque détenue encore au Temple, et sur le point d'être renvoyée en Autriche. Le comte Carletti demanda la permission de présenter ses devoirs à la princesse; mais, pour toute réponse, le Directoire lui intima l'ordre de quitter Paris sur-le-champ. Cela n'interrompit pas la bonne harmonie de la France avec le grand-duc, qui disgrâcia son ambassadeur, et envoya à sa place don Neri Corsini, frère du prince de ce nom. Malgré les sacrifices que le grand-duc avait faits pour la république française, les troupes entrèrent dans ses états en juillet 1796. Elles n'étaient encore qu'au pied des Alpes que Ferdinand ordonna à tous les émigrés français de sortir de la Toscane. Outre cela, les Anglais ayant insulté à Livourne le pavillon républicain, et le grand-duc ne pouvant donner au Directoire la satisfaction qu'il lui demandait, une division de Bonaparte vint prendre possession de ce port. Le général français, sa femme Joséphine, et son oncle, depuis cardinal Fesch, vinrent visiter le grand-duc, qui leur fit l'accueil le plus distingué et les admit à sa table; moyennant deux millions, que ce prince paya, Bonaparte promit que ses troupes n'entreraient pas à Florence. Mais le jacobinisme avait pénétré dans la Toscane, et comptait un grand nombre de partisans. En même temps que le grand duc reconnaissait les républiques Ligurienne et Cisalpine, et permettait que ceux qui en dépendaient portassent la cocarde tricolore, il fut obligé d'établir un tribunal pour punir les factieux, dont le chef était un certain Aletis. Mais cette mesure ne les découragea pas, et ils affichèrent aux portes mêmes du palais ducal, des pamphlets, dont l'un disait : *Le peuple seul est souverain*. Le complot éclata peu de jours après; il avait pour but d'assassiner le grand-duc, d'incendier Florence, et de s'emparer du gouvernement. Tels étaient les fruits que Ferdinand allait recueillir de sa trop *officieuse* neutralité, lorsqu'il forma une armée de 16.000 hommes pour contenir les factieux. Cependant la guerre contre la république continuait toujours; les Napolitains entrèrent (en décembre 1798) dans Livourne : le Directoire accusa le grand-duc d'avoir rompu la neutralité, et envoya dans la Toscane le général Serrurier. Mais Ferdinand, au prix de quinze cent mille francs ayant obtenu des Napolitains l'évacuation de Livourne, le général Serrurier sortit de la Toscane, et la paix fut rétablie jusqu'au mois de mars 1799. A cette époque la Toscane fut comprise dans la déclaration de guerre faite par la France à l'empereur d'Allemagne. Des troupes françaises, commandées par Schérer, Miollis et Gautier, entrèrent dans

la Toscane sans que Ferdinand fit la moindre tentative pour arrêter leur marche. Le 25, Florence était au pouvoir des républicains, et le 27 le grand-duc quitta sa capitale et se dirigea vers Vienne. Lors de l'entrée de Bonaparte à Florence, la Toscane avait été dépouillée d'une grande partie de ses richesses en tableaux, sculpture, entre autres de la Vénus de Médicis, et de plusieurs manuscrits précieux de la bibliothèque *Laurentiana :* à cette seconde entrée des Français, le pillage fut encore plus considérable. Nous n'avons point parlé du courageux zèle des Arétins, qui s'armèrent pour chasser les ennemis de leur religion et de leur patrie : mais comme ils étaient en trop petit nombre, et qu'ils ne furent point secondés par les autres Toscans, il payèrent cher les premiers succès qu'ils obtinrent : un grand nombre fut égorgé par les républicains, qui mirent leur ville au pillage. On accorda à Ferdinand, par le traité de Lunéville (1802), le duché de Saltzbourg ; et ensuite on lui donna (en 1805) en échange le pays de Vurtzbourg. Le grand-duc vécut en bonne intelligence avec Bonaparte, qui lui fit espérer, dit-on, de le faire roi de Pologne, et assista (en 1810) au mariage de Napoléon avec sa nièce l'archiduchesse Marie-Louise. La coalition de 1813 ayant rendu les trônes à leurs souverains légitimes, Ferdinand revint à Florence, s'y montra bon prince, et protecteur des lettres et des arts. Il est mort d'une attaque d'apoplexie en janvier 1825. Son fils Léopold II né en 1797 lui a succédé ; Ferdinand avait eu ce fils et deux filles de son épouse Louise-Marie, princesse de Naples, morte en 1804.

* **FERDINAND IV**, roi des Deux-Siciles, né à Naples le 12 janvier 1751, était le troisième fils de Charles III, roi d'Espagne et d'Amélie de Saxe. Son père, ayant été appelé au trône d'Espagne, par la mort de Ferdinand VI, il lui succéda le 5 octobre 1759, en vertu des traités qui garantissaient l'existence séparée du royaume des Deux-Siciles. En partant pour l'Espagne, Charles III avait donné à son fils, à peine âge de huit ans, un conseil de régence, composé des hommes les plus probes, et les plus éclairés de la cour ; mais l'esprit borné du prince de Saint-Nicandre son gouverneur, et le soin que prit l'ambitieux marquis de Tanucci, de détourner le jeune prince des affaires publiques, dans l'espoir de s'emparer de toute l'autorité, nuisirent au succès de l'éducation de Ferdinand, qui fut toute sa vie indécis et timide. Il épousa au mois d'avril 1768 Marie-Caroline-Louise d'Autriche, princesse impérieuse qui prit sur son époux un ascendant que Tanucci voulut en vain balancer. Ce ministre qui avait lancé l'état dans la carrière des innovations, déplut à la reine et fut remplacé par le marquis de la Sambuca, qui fut bientôt exilé, et eut pour successeur un français nommé Acton. Successivement appelé aux ministères de la marine, de la guerre, et des finances, Acton devint tout-puissant, parce qu'il unit ses intérêts à ceux de la reine ; et ces deux personnages gouvernèrent l'état à leur gré. Le conseil fut présidé par la reine, et l'on ne laissa à Ferdinand d'autre soin que celui de ses plaisirs. Dévoué aux intérêts de l'Angleterre et de l'Autriche, Acton se déclara l'ennemi de Rome, de la France et de l'Espagne. Il s'attacha surtout à rendre nulle l'influence que Charles III avait conservée sur Ferdinand, et il parvint à empêcher une entrevue entre les deux princes, qui avait été ménagée en 1784 par l'ambassadeur d'Espagne. Lorsque la révolution française éclata, la cour de Naples parut assez indifférente aux premiers malheurs de Louis XVI. Vers la même époque, des raisons politiques parurent l'éloigner du cabinet anglais ; mais bientôt l'attitude menaçante de la France rapprocha les deux puissances. En 1792, une escadre française, commandée par l'amiral La Touche parut devant Naples, et Acton promit au nom du roi de se détacher de l'Angleterre avec laquelle il continua néanmoins d'entretenir de secrètes intelligences. En 1793, Ferdinand entra dans la coalition, et réunit son escadre à celles de l'Espagne et de l'Angleterre pour s'emparer de Toulon. Quand les Français eurent repris cette ville, les troupes napolitaines allèrent en Italie se joindre à l'armée autrichienne. Cependant la conduite d'Acton avait exaspéré le peuple. Plusieurs conspirations dirigées contre ce ministre échouèrent, et il se vengea par des supplices, des tentatives de ses ennemis. En 1795, Acton fut obligé pour apaiser le mécontentement public de quitter le ministère ; mais malgré cette disgrâce apparente, il conserva tout son crédit auprès du roi. Bientôt Ferdinand, réduit de nouveau à traiter avec la France, conclut avec cette puissance en 1797 une paix qui ne fut pas de longue durée. L'occupation des états romains en 1798, par le maréchal

Berthier, fut un prétexte dont il se hâta de profiter pour rompre avec les Français, et s'unir à l'Autriche. Ferdinand leva une armée de soixante mille hommes qu'il confia au général autrichien Mack, et lui-même, avec douze mille hommes s'avança sur Rome et s'en empara. Mais bientôt le général français Championnet, ayant reçu des renforts attaqua le général Mack, le battit complètement et envahit le royaume de Naples. Ferdinand, hors d'état de résister à un ennemi victorieux, s'embarqua avec toute sa famille dans la nuit du 24 septembre 1798, et se retira à Palerme où Acton le suivit. La plus grande confusion éclata à Naples après le départ du roi. Un complot se forma dans l'armée contre le général Mack qui n'eut d'autre moyen d'y échapper que de se livrer aux Français. Le marquis Strongoni-Pignatelli, nommé vice-roi par Ferdinand, acheta chèrement un armistice, et après avoir fait incendier les bâtimens napolitains qui se trouvaient en rade, il s'embarqua pour Palerme où il fut arrêté, et mis en prison par ordre du roi. Championnet entra à Naples le 25 janvier 1799, et y établit un gouvernement provisoire. Cependant les Calabrais ayant à leur tête don Reggio Rinaldi, curé de la petite ville de Scalea, se soulevèrent contre les Français. Bientôt le cardinal Ruffo, arborant la croix blanche, se met à leur tête, traverse la Pouille, défait en plusieurs rencontres le général Duhesme, et s'avance vers Naples dont il s'empare après onze jours de combats, le 21 juin 1799. Son entrée dans cette capitale fut signalée par de sanglantes réactions. Le peuple se livra au pillage, et un grand nombre de victimes furent immolées. La famille royale rentra à Naples au mois de janvier 1800. Après la bataille de Marengo, la paix fut conclue à Florence le 28 mars 1801, entre Ferdinand et la république française. Le roi de Naples fut obligé de céder à Bonaparte quelques-unes de ses places, et de garder dans ses états des troupes françaises, jusqu'à ce que les Anglais eussent évacué l'Égypte. Deux ans après, on exigea encore qu'il livrât aux Français quelques ports de l'Adriatique. Ferdinand était trop faible pour résister à ces prétentions; mais en 1805, il crut pouvoir impunément recevoir dans ses états des troupes russes et anglaises, et faire cause commune avec les ennemis de la France. Napoléon déclara les Bourbons de Naples déchus du trône, et mit la couronne de ce royaume sur la tête de son frère Joseph. Ferdinand, abandonné de ses alliés, fut obligé de quitter une seconde fois sa capitale et de se retirer à Palerme. Les Calabres redevinrent un foyer d'insurrection nationale que les Anglais eurent soin d'entretenir, et le pouvoir de Joseph, ne parvint pas à triompher de cette résistance opiniâtre. Cependant des débats s'élevèrent bientôt en Sicile entre la reine et les Anglais; ceux-ci voulaient agir en maîtres; et la reine ne voulait rien céder de son autorité. Acton après avoir hésité quelque temps, leva le masque et se déclara pour les Anglais. Ferdinand fatigué de toutes ces dissensions prétexta le mauvais état de sa santé, et remit à son fils le souverain pouvoir. Cette concession ne satisfit pas les Anglais, qui exigèrent l'éloignement de la reine. Le faible monarque qui ne savait résister à personne, consentit à cette séparation; et Marie-Caroline quitta la Sicile à la fin de 1811. Les revers de Bonaparte en 1814 firent concevoir à Ferdinand l'espoir de recouvrer l'autorité royale. Mais Murat, qui avait succédé à Joseph, fut maintenu sur le trône de Naples pour prix de sa coopération à la chute de son beau-frère. En 1815, Murat ayant perdu le fruit de sa défection, en se ralliant à Bonaparte, l'autorité de Ferdinand fut rétablie à Naples, et le vieux roi revint dans sa capitale après dix ans d'absence. La reine Marie-Caroline, était morte le 8 septembre 1814. Ferdinand épousa en 1816 la duchesse de Florida. Il avait marié sa fille la princesse Amélie au duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe; et il resserra les liens qui l'unissaient aux Bourbons de France, par le mariage de la princesse Caroline-Ferdinande-Louise sa petite fille avec le duc de Berry. Le vieux roi se flattait de terminer tranquillement une vie agitée; mais de nouvelles épreuves lui étaient réservées. Dans la nuit du 1er au 2 juillet 1820, quelques soldats partent de Nola avec armes et bagages et se dirigent sur Avellino au cri de *Vive la constitution!* Le général Pepé, qui avec la milice et les habitans du pays devait les combattre, s'unit à eux. En peu de jours, le mouvement insurrectionnel se propage par tout le royaume; de toutes parts, l'on demande que le gouvernement adopte la constitution des cortès espagnoles de 1812, et on exige qu'elle soit signée par le roi dans les 24 heures. Ferdinand alléguant l'état de sa santé, nomme son fils vicaire-

général du royaume. Le jeune prince se rend aux vœux des insurgés, le roi confirme la promesse de son fils, et s'engage à jurer la constitution devant la junte provisoire qui allait être formée. La présence du général Pépé, qui était entré à Naples, ne lui laissait pas la liberté du refus. Cependant les souverains alliés rassemblés à Laybach, où le roi de Naples fut invité à se rendre, furent loin d'approuver ces innovations, qui menaçaient la tranquillité de l'Europe entière, et ils décidèrent que le royaume de Naples serait occupé temporairement par une armée aux ordres de Ferdinand lui-même. L'enthousiasme des Napolitains s'évanouit devant les baïonnettes autrichiennes. Pépé, après de ridicules forfanteries, prit la fuite. Les étrangers marchèrent sur Naples presque sans obstacle, et leur entrée dans cette ville termina la révolution. Ferdinand rentra dans sa capitale au mois de mai 1821. Un séjour prolongé des Autrichiens dans ses états fut jugé nécessaire pour y maintenir la tranquillité. Le monarque ne survécut pas long-temps à ces événemens. Il mourut à Naples le 4 janvier 1825. Ferdinand était doux, affable, bienfaisant, sincèrement zélé pour le bien de ses peuples, dont il eût sans doute fait le bonheur s'il avait eu un caractère plus ferme. On doit à ce prince plusieurs établissemens qui prouvent la bonté de son cœur, et son humanité; entre autres, celui de *Santo-Leucio*, sur lequel on trouve des détails dans un ouvrage que lui-même a rédigé et fait imprimer sous ce titre : *Origine de la colonie de Santo-Leucio et de ses progrès jusqu'à ce jour*. Cet ouvrage a été traduit en français par l'abbé Clémarou.

FERDINAND-ALVAREZ, duc d'Albe. *Voyez* TOLÈDE.

GRANDS-DUCS DE TOSCANE.

FERDINAND Ier, grand-duc de Toscane, succéda à son frère François, mort en 1587. Il gouverna son petit état avec une sagesse qui le fit aimer de ses sujets et estimer de tous les princes de l'Europe. Il prêta généreusement à Henri IV de l'argent pour se soutenir contre la Ligue. Ferdinand mourut en 1609, regardé comme un bon politique. Il avait renvoyé le chapeau de cardinal pour être grand-duc.

FERDINAND II, grand-duc de Toscane, successeur de Cosme II, ne se fit pas moins estimer par sa prudence que Ferdinand Ier. Il sut garder une exacte neutralité dans les guerres survenues entre la France et l'Espagne. Comme la paix dont il faisait jouir ses sujets augmentait ses revenus, il en fit un noble usage en défendant l'Italie, et en secourant les Vénitiens dans la guerre de Candie. Il mourut en 1670, et gouvernait l'état de Toscane depuis 1620. En examinant l'histoire de ce prince et des autres Médicis, on voit que ce n'est pas la guerre qui soutient et fait prospérer les états. Ils ont presque tout obtenu d'une sage politique : qualité plus estimable que tous les talens militaires.

* **FERDINAND** (grand-duc de Parme), infant d'Espagne, frère de Charles IV, né le 21 juin 1751, fut élevé par Condillac, et devint en 1765 maître des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla : il épousa le 27 juin 1769 Marie-Amélie-Antoinette d'Autriche, sœur de l'empereur régnant. Pendant la révolution française, il voulut s'opposer à la marche des soldats républicains, et obtint d'abord sur eux quelques avantages; mais il fut fait ensuite prisonnier. Privé de ses états, il les recouvra par suite des conventions qu'il conclut avec le général Bonaparte. A sa mort arrivée en 1802, ses duchés furent réunis à l'empire français. Après la chute de Napoléon, ils devinrent l'apanage de son épouse Marie-Louise, ancienne impératrice.

FERDINAND de CORDOUE, célèbre espagnol du 15e siècle (1), passait pour un prodige de science en son temps, et n'en serait pas un dans le nôtre, comme les savans du nôtre n'en seraient pas un dans le sien. A dix ans il avait terminé ses cours de latinité et de rhétorique, et sa mémoire était si puissante qu'il apprenait par cœur trois ou quatre pages de Cicéron après une simple lecture. A 25, il était docteur en toutes les facultés; était très versé dans plusieurs langues, le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe; et connaissait les mathématiques, la médecine, la théologie, etc. Il possédait les scolastiques, Scot, Alexandre de Halès, Aristote; ce ne serait pas un sujet d'éloge à présent; comme on eût été alors très peu de chose avec nos encyclopédies et nos petits romans. Ce qu'il y eut de singulier dans Ferdinand, c'est qu'on-

(1) Ferdinand de Cordoue fut envoyé en 1469, à Rome, vers le pape Alexandre VI, qui le reçut vec la plus grande distinction. Il mourut vers l'ao âgé de soixante ans.

tre ses vastes connaissances, il peignait, chantait, dansait, jouait des instrumens aussi bien qu'aucun homme de son temps. La réunion de tant de talens le fit regarder par quelques-uns de ses contemporains, comme sorcier. On prétend qu'il annonça la mort de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. On ajoute que les savans de Paris l'admirèrent beaucoup en 1445. Il a laissé différens ouvrages : | *De pontificii pallii mysterio;* | *De jure beneficiorum vacantium medios fructus annatasque exigendi;* | *De artificio omnis et investigandi et inveniendi naturâ scibilis;* | *An sit licita pax cum Saracenis, disquisitio;* | un *Commentaire sur l'almageste de Ptolomée;* | une *Préface* sur l'ouvrage d'Albert le Grand, *De animalibus*, imprimé à Rome en 1478, in-fol. (*Voyez* CRICHTON, PIC de la MIRANDOLE, etc.)

FERDINAND LOPEZ de Castaneda, portugais, accompagna son père dans les Indes, où il allait en qualité de juge royal. A son retour il publia l'*Histoire de son voyage*. Elle a été traduite en français par Nicolas de Grouchi, Paris, 1554, in-4°, en italien et en anglais. Nous ignorons les années de sa naissance et de sa mort. Il florissait au 16e siècle.

FERDINAND ou plutôt **FERNAND** ou **FRENAND** (CHARLES), natif de Bourges, musicien, philosophe et orateur, quoique aveugle dès l'enfance, professa la philosophie, la théologie et les belles-lettres à Paris. Le pape Innocent VIII, informé de la sainteté de sa vie et de son savoir, lui permit de prendre l'ordre de diacre, en vertu duquel il exerça le ministère de la prédication avec beaucoup de zèle et d'éloquence. Il se fit moine dans l'abbaye de Chezal-Benoît, à trois lieues d'Issoudun, en 1494; il changea de résidence en 1510, et se rendit à l'abbaye de Saint-Vincent du Mans, dont il devint bibliothécaire, et où il mourut le 17 juin 1517. Il était en relation avec Guillaume Budé, Jacques Lefèvre, Josse Clichtove, Fauste Andrelini, Charles Bouille, Josse Badius, et fort lié avec Robert Gaguin, Jean Raulin et autres. On a de lui : | *Epistola parænetica observationis regulæ benedictinæ, ad Sæpienses monachos*, 1512, in-4°; | *De tranquillitate animi, libri* 2, 1512; | deux livres sur l'*Immaculée Conception* (en latin); | des *Conférences monastiques adressées à Jean Fernand son frère*, 1515 (idem); | *Epistole* (sic) *familiares ad Robertum Gaguinum*, s. d., in-4°, de 28 feuillets, sans chiffres, réclames, etc. | *Epistolæ*, Paris, 1506, grand in-8°.

* **FERDINAND** MARTINEZ, dit de *Sainte-Marie*, carme déchaussé, et général de son ordre, né près d'Astorga en 1554, visita les monastères établis en France, envoya des missionnaires en Perse, et fonda des maisons de son ordre à Ispahan, Schiraf, Ormus et Bender-Abbassi. Il vint à Rome, fut nommé confesseur d'Urbain VIII, commissaire des sept provinces réformées de l'ordre de Saint-François en Italie, et mourut à Rome en 1631, après avoir rempli, à la satisfaction du souverain pontife, plusieurs missions importantes auprès de différentes puissances de l'Europe. Il laissa quelques écrits relatifs à sa congrégation.

* **FERDINAND** de SAINT-JACQUES, de l'ordre de la Merci, un des plus éloquents predicateurs de l'Espagne, né vers 1541, à Séville, mort dans la même ville en 1659, a laissé : | 2 vol. de *Sermons* et des ouvrages de piété.

* **FERDINAND** de JÉSUS, carme déchaussé, né à Jaen en 1571, mort à Grenade en odeur de sainteté en 1644, professa avec distinction la théologie scolastique et morale dans diverses provinces de l'Espagne, et mérita par sa rare éloquence dans le ministère de la parole évangélique le surnom de *Nouveau Chrysostome*. On trouve dans les bibliographies de son ordre la liste de 42 ouvrages qu'il avait composés; les principaux sont : | des *Commentaires* sur plusieurs livres d'Aristote, et sur quelques parties de la Somme de saint Thomas; | des *Traités de Théologie;* | une *Grammaire grecque;* | une *Grammaire hébraïque;* | 265 *Sermons*.

* **FERDINAND** (JEAN), jésuite de Tolède, mort à Palencia en 1595, à 59 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé *Divinarum Scripturarum Thesaurus*, in-fol., 1594. C'est une explication des passages difficiles de l'Ecriture sainte par ordre alphabétique. Il devait en donner deux autres vol. — Il ne faut pas le confondre avec JEAN FERDINAND, dominicain aragonais, qui a donné 5 ans avant sa mort, arrivée en 1625, un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, à Rome, in-fol. Il y prouve la conformité de la Vulgate avec le texte hébreu.

FERDINANDI (EPIPHANE), médecin célèbre, né à Misagna dans la province d'Otrante le 2 novembre 1569, professa la poétique, la géométrie et la philosophie

dans sa patrie. Il mourut en 1638, après avoir publié quelques ouvrages. Le meilleur est celui qui a pour titre, *Observationes et Casus Medici*, à Venise, in-fol., 1621. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois en Allemagne et en Hollande. On a encore de lui : | *Theoremata Medica*, Venise, 1611, in-fol. ; | *De vita prorogandâ, juventute conservandâ, et senectute retardandâ*, Naples, 1612, in-4°; | *de Peste*, Naples, 1631, in-4°. Ferdinandi était un vrai philosophe : il savait élever son âme au-dessus des disgrâces. Un jour, pendant qu'il expliquait *Hippocrate*, on vint lui annoncer la mort d'un de ses fils, jeune homme de 20 ans, qui donnait des espérances : il se contenta de répondre comme Job : *Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté*. Un de ses amis tâchait de le consoler sur la mort de sa femme qu'il aimait tendrement : *Je serais*, lui répondit-il, *indigne du nom de philosophe, si dans de tels malheurs je ne savais pas me consoler moi-même*. Le premier trait peint mieux le sage et le chrétien ; le second parut se ressentir un peu de l'égoïsme qui fait le caractère des philosophes profanes ; mais sans doute qu'il parlait de cette philosophie qui suppose et comprend les motifs religieux qui seuls donnent une consolation solide. On trouve dans les *Vite de' letterati Salentini* de Dominique de Angelis une notice biographique sur Ferdinandi, qui a été bien analysée, par Niceron tom. 21 de ses *mémoires*.

FERDOUCY (Aboul-Cacem-Manssour), le plus célèbre, des poètes persans né à Rizvân dans le Khoraçân l'an de l'hégire 304 (de J.-C. 916), répara l'obscurité de sa naissance par la beauté de son génie. Disciple d'Assedi, il surpassa de beaucoup son maître, et se fit admirer de tout le Levant. On a de lui l'*Histoire des Rois*, ou *Chàh-Nameh* en 120.000 vers : il célèbre dans cet ouvrage les anciens souverains de Perse. Ce poème fut, dit-on, si goûté du prince sous lequel vivait Ferdoucy, qu'il donna à l'auteur une pièce d'or pour chaque distique, et l'ouvrage était composé de soixante mille distiques. Il mourut l'an 985 de J.-C. ou 374 de l'hégire.

FERG (François de Paule), célèbre peintre de paysages, né à Vienne en Autriche, en 1689. Son goût pour les voyages, et un mariage imprudent qu'il fit, le réduisirent à la misère. On dit qu'il fut trouvé sur sa porte, mort de froid et de besoin, n'étant âgé que de 51 ans.

FERGUSON (Jacques), né dans le comté de Bamff, province de Buchan en Ecosse, en 1710, inventa la roue astronomique, espèce d'astrolabe utile pour observer les éclipses de lune. Il se rendit ensuite à Londres, et il y décrivit la ligne du mouvement de la lune, que la société royale avait proposée : la solution de ce problème lui valut l'entrée dans cette société et une pension de 50 liv. sterlings. Il mourut le 16 novembre 1776. Ses ouvrages sont : | *Traité de Mécanique*, 1770; | *Introduction à l'Electricité*, 1772; | *Introduction à l'Astronomie*; | *L'Astronomie expliquée selon les principes de Newton*, 1770; 7e édit. 1785; | *Leçons sur des sujets choisis de Mécanique, Hydrostatique, Hydraulique, Pneumatique et Optique*, 5e édit., 1776, réimprimées à Edimbourg, en 1805, 2 volumes in-8°, avec des corrections et des additions considérables ; | *Traité de perspective*, 1775 Ses ouvrages ont un grand cours en Angleterre : il y a cependant des idées hypothétiques mêlées avec les démonstrations et les faits, ce qui éloigne souvent la certitude et la solidité du résultat.

* **FERGUSON** (William), peintre écossais, mort vers 1690, excellait à peindre les oiseaux morts ou vivans.

* **FERGUSON** (Adam), célèbre écrivain écossais, naquit en 1724 à Logierait, près de Perth, et fut reçu en 1739 à l'université de Saint-André; il passa ensuite à celle d'Edimbourg par une faveur qui ne fut accordée qu'à son mérite. Il devint d'abord chapelain d'un régiment de montagnards écossais jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748, ensuite professeur de philosophie naturelle et de philosophie morale à Edimbourg. Vers 1775, il accompagna, en qualité de gouverneur le jeune comte de Chesterfield dans ses voyages sur le continent ; et, en 1778, il fut nommé secrétaire de la commission chargée d'aller proposer des arrangemens pacifiques aux Américains. Il est mort le 22 février 1816. On a de lui : | *Essai sur la société civile*, 1767, in-4° et in-8° ; ouvrage profond, qui commença sa réputation et fut traduit en allemand, en français et en suédois ; | *Institutions de philosophie morale*, 1769, in-8°; c'est la substance de ses leçons à l'Université; elles ont été réimprimées en 1800, à Mayence, à Francfort, à Bâle, et traduites en allemand par Gaves et en français par Reverdit ; | *Histoire des progrès et de la chute de la république romaine*, 1782, 3

vol. in-4°, réimprimée à Edimbourg en 1799, avec des corrections importantes, et à Londres en 1805, 5 vol. in-8°. Cet ouvrage, un des plus profonds qui aient paru en Angleterre sur cette matière, a été traduit en italien, en allemand et en français. Cette dernière traduction a été donnée par M. Desmeunier, 7 vol. in-8° et in-12. Ferguson s'était proposé de faire, pour la république, ce que Gibbon avait fait pour l'empire romain. Considérant son sujet en philosophe, il néglige les petits détails pour traiter à fond les grands événemens, et développe l'influence qu'ils ont pu avoir sur la constitution de l'état. Son style est noble et élégant, quoique un peu diffus, et quelquefois même obscur, par la longueur de ses périodes; | *Principes des sciences morales et politiques*, 1799, 2 vol. in-4°. C'est une analyse de ses leçons, qui avaient eu beaucoup de succès par leur mérite propre, et par la grâce que leur prêtait son élocution. Pictet en a donné d'amples extraits dans *la Bibliothèque britannique*.

* FERINO (Pierre-Marie-Barthélemi), major d'un régiment autrichien, né en Piemont, en 1747, fit ses premières armes en Autriche dans un régiment d'infanterie, et prit du service en France au commencement de la révolution. Nommé général de brigade, il se distingua à l'armée du Rhin, dans les campagnes de 1794 et 1795, et mérita par sa bravoure, le grade de général de division. La reprise des lignes de Weissembourg et le déblocus de Landau furent une preuve de ses connaissances dans l'art de la guerre. Il effectua, en 1796, avec Desaix, le passage du Rhin à Kehl, et prit part à toutes les opérations qui signalèrent cette campagne. Il faisait partie de l'armée de Moreau qui s'illustra par sa belle retraite, défendit d'une manière brillante le pont d'Huningue en 1797, et continua de se couvrir de gloire dans toutes les occasions. En 1805, il fut nommé membre du sénat conservateur; obtint ensuite la Sénatorerie de Florence, et fut pourvu en 1807 du gouvernement de la ville et des ports d'Anvers; enfin il revint siéger au sénat, et vota le 1er avril 1814 la déchéance de Bonaparte. Le roi lui accorda la croix de Saint-Louis, et des lettres de naturalisation : il est mort le 28 juin 1816.

FERIOL. *Voyez* PONT-DE-VEYLE.

FERJEUX. *Voyez* FERRÉOL.

* FERLET (l'abbé Edme), naquit à Nancy, et étudia dans cette université, où il devint professeur de belles-lettres. S'étant rendu à Paris, il obtint un canonicat dans l'église de Saint-Louis du Louvre, et devint dans la suite secrétaire en second de l'archevêché de Paris. La révolution lui fit perdre cette place, et il resta ignoré jusqu'à l'époque du concordat, en 1801, qu'il fut réinstallé comme secrétaire. Il est mort à Paris le 24 novembre 1821, âgé d'environ 70 ans. On a de lui : | *Sur le bien et le mal que le commerce des femmes a fait à la littérature*. Cet ouvrage, couronné par l'académie de Nancy en 1772, a été imprimé à la suite d'un *discours* que prononça M. de Solignac au nom de l'académie. | *De l'abus de la philosophie par rapport à la littérature*, 1773, in-8°; | *Eloge de M. le chevalier de Solignac secrétaire du cabinet du feu roi de Pologne*, Londres et Paris, 1774, in-8°; | *Oraison funèbre de M. de Beaumont, archevêque de Paris*, 1784, in-8°; | *Observations littéraires, critiques, politiques, géographiques*, etc., sur les histoires de Tacite, avec le texte latin, 1801, 2 volumes in-8°; | *Réponse à un écrit anonyme* intitulé : *Avis aux lecteurs sans partialité*, 1801, in-8°. Cet *Avis* était une critique de ses *Observations*, à laquelle Ferlet répondit victorieusement.

* FERLONI (Séverin-Antoine), savant ecclésiastique, né dans l'état de l'Eglise, en 1740, fut un des plus célèbres prédicateurs de son siècle. Ses succès dans la chaire lui méritèrent la dignité de grand prince de l'ordre Constantinien. Il s'occupa alors de l'*Histoire des variations de la discipline de l'Eglise*, qui pouvait former, dit-on, 30 vol., et qu'il était sur le point de terminer lorsque l'irruption des armées françaises dans Rome en 1798, y donna naissance au gouvernement républicain. Ses papiers furent brûlés ou enlevés, et il perdit en un instant le fruit de 30 années de travail. Réduit presque à la misère par la perte de ses dignités, et manquant de cette fermeté de caractère qui tient l'homme vertueux au-dessus des plus extrêmes disgrâces, il vendit sa plume à ceux mêmes qui avaient causé sa ruine. Il composa successivement plusieurs homélies en faveur de Bonaparte : son discours sur la conscription militaire fut très utile au gouvernement français. De tels services lui valurent la place de *théologien du Conseil particulier du Vice-Roi à Milan*. Ce fut lui qui composa par ordre de la cour ces adresses véhémentes que l'on fit souscrire par quelques évê-

ques et quelques chapitres d'Italie, et qui furent publiées avec ostentation à Milan et à Paris. Le complaisant Ferloni composa aussi un *Traité de l'autorité de l'Eglise*, en 3 vol. où il soutenait les principes que le gouvernement français voulait faire prévaloir; mais les censeurs ayant courageusement refusé leur approbation, le livre ne parut point, et les événemens de 1814 l'ont condamné à un éternel oubli. Ferloni mourut à Milan, le 23 octobre 1813, sans avoir joui du fruit d'une conduite si méprisable; le peu de secours pécuniaires qu'il recevait du gouvernement, suffisait à peine pour le faire subsister.

FERMAT (Pierre), conseiller au parlement de Toulouse, naquit en 1595, et mourut en 1665. Il cultiva la jurisprudence, la poésie, les mathématiques. Descartes, Pascal, Roberval, Huygens et Carcavi furent liés avec lui. On a de Fermat des *Observations sur Diophante*, et plusieurs Lettres dans le recueil de celles de Descartes. Ses ouvrages furent publiés à Toulouse en 1679, sous le titre d'*Opera Mathematica*, en 2 vol. in-fol. La géométrie lui a presque autant d'obligations qu'à Descartes, quoiqu'il soit beaucoup moins célèbre. Sa sagesse a nui à sa réputation; il apprécia si bien la frivolité d'un grand nom, qu'il évita de s'en faire un. Il fut non-seulement le restaurateur de la géométrie ancienne, mais le précurseur de la moderne. C'était d'ailleurs un magistrat aussi intègre qu'éclairé.

* FERMIN (Philippe), médecin et voyageur, né au commencement du 18e siècle à Maestricht, devint membre de la magistrature municipale de cette ville, passa en 1774 à Surinam où il résida près de 10 ans, et recueillit un grand nombre d'observations sur les objets les plus curieux de cette colonie. A son retour il publia | *Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale ou de Surinam*, Amsterdam, 1765, in-8°, ouvrage qui fut vivement critiqué et qu'il fit réimprimer, en 1769, sous ce titre : *Description générale, historique, géographique et physique de la Colonie de Surinam*, 2 vol. in-8°. Les additions considérables qu'il a faites à cette édition ont rendu ce livre l'un des meilleurs que nous ayons sur les colonies. | *Tableau historique et politique de l'état ancien et actuel de la colonie de Surinam, et des causes de sa décadence*, Maestricht, 1778, in-8°. Ce Tableau a été traduit en allemand, avec quelques augmentations, et peut servir de suite ou de supplément à sa description qu'il rectifie en plusieurs endroits. | *Traité des maladies les plus fréquentes à Surinam, avec une dissertation sur le fameux crapaud de Surinam nommé* Pipa. Maestricht, 1764, in-8°, fig., et Amsterdam, 1765, in-8°.

* FERNAN-NUNÈS (le duc de), grand d'Espagne de première classe, duc de Montelano, etc., naquit en 1778 à Madrid et fut élevé sous les yeux de son père. Ce dernier qui fut ambassadeur auprès de la cour de France en 1790, a laissé un ouvrage consacré à l'éducation de ses enfans (Madrid. 1796. in-8°). Le jeune comte de Fernan-Nunès entra de bonne heure à la cour, où il prit parti pour le prince des Asturies contre le favori Godoï. Lors de l'emprisonnement de Ferdinand, il s'éleva hautement contre cette violence. Ce prince ayant recouvré sa liberté, il se rangea définitivement de son parti, et fut un de ceux qui s'efforcèrent vainement de le détourner du voyage de Bayonne, où il ne tarda pas néanmoins à le rejoindre. Napoléon, après avoir dépouillé les Bourbons d'Espagne de leurs états, et après en avoir donné l'investiture à son frère Joseph, tâcha d'attirer dans son parti, les principaux seigneurs de la cour de Madrid. Le 4 juillet 1808, il créa le comte de Fernan-Nunès grand veneur du roi Joseph. Contraint d'accepter, celui-ci suivit le nouveau monarque à Madrid; mais à peine arrivé, il fit armer secrètement ses vassaux, et assigna à la caisse des secours nationaux 10,000 francs par mois, pour la défense de la cause commune. Il soudoyait en outre plusieurs bandes d'insurgés dans la Castille. Instruit de ces faits, Napoléon déclara le 3 novembre 1808, par un décret, Fernan-Nunès, ennemi de la France et de l'Espagne, et traître aux deux couronnes. Il se retira dans ses terres, servit ensuite dans les armées espagnoles et parut d'abord appuyer le système des cortès. Mais aussitôt que la constitution de 1812 eut fait connaître que les cortès voulaient donner à l'Espagne un gouvernement démocratique, il se déclara pour le parti de l'opposition. Lorsque Ferdinand VII, sorti de sa captivité, retourna dans ses états, Fernan-Nunès l'aida de son influence à renverser la constitution des cortès. Nommé ambassadeur d'Espagne près la cour de Londres en 1815, il le fut près de la cour de France en 1817; c'est à cette occasion qu'il fut créé duc de Casa-Fernan-Nunès.

En même temps il était ministre plénipotentiaire près la même cour, de la duchesse de Lucques, infante d'Espagne. Lors du rétablissement de la constitution en 1820, il fut remplacé dans son poste à Paris; néanmoins il n'a pas quitté cette capitale, jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 26 octobre 1821, à l'âge de 45 ans.

FERNAND. *Voyez* FERDINAND (CHARLES).

* **FERNANDÈS** (JEAN), navigateur portugais né à Coïmbre en 1418, le premier européen qui ait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique, l'an 1446, resta plusieurs mois prisonnier des Maures Assanhadji dans le voisinage du Rio-do-Ouro en 1447 et 1448, et recueillit sur ces peuples nomades des renseignemens qui offrent beaucoup d'analogie avec ceux de Mungo-Park. Fernandès fit un second voyage avec Diego Gilhomen envoyé pour conclure un traité d'alliance avec les Maures de Meça. Dès qu'on eut jeté l'ancre, il descendit à terre pour examiner le pays au nord du cap Nam; mais une bourrasque ayant poussé presque aussitôt le bâtiment en mer, il fut laissé sur cette côte étrangère : on ignore ce que devint ce navigateur.

* **FERNANDÈS** (DENIS), voyageur portugais, équipa en 1446 un bâtiment pour faire de nouvelles découvertes sur la côte d'Afrique. Il y reconnut l'embouchure du Sénégal, et pénétra jusqu'au promontoire le plus occidental d'Afrique, auquel il donna le nom de *Cap Vert*, à cause du grand nombre d'arbres verdoyans dont cette pointe de terre était couverte. Les brisans qui entourent ce cap l'alarmèrent; il n'osa pas aller au-delà.

* **FERNANDES** (JUAN), pilote espagnol qui fit plusieurs découvertes dans le 16e siècle, découvrit en 1572 dans un de ses voyages du Pérou au Chili, les îles qui portent son nom et desquelles les voyageurs Dampier et Anson ont donné de bonnes descriptions. Deux ans après, dans une autre traversée, il trouva les îles de St.-Félix et de St.-Ambroise, situées au nord des précédentes. Parti du Chili en 1576, il rencontra après un mois de navigation une côte que toutes les apparences lui firent regarder comme celle d'un continent. Comme son navire était très petit et assez mal équipé, il ne poussa pas plus loin ses recherches; il avait l'intention de revenir avec une expédition plus considérable; mais la mort l'empêcha d'exécuter son projet. On a supposé que cette île était la Nouvelle-Zélande. On trouve quelques détails sur l'expédition de Fernandès dans un ouvrage espagnol de Louis Arias, intitulé *Mémoire pour recommander au roi la conversion des naturels des îles nouvellement découvertes*, 1609, publié aussi en anglais par Dalrymple, Edimbourg, 1775, qui en inséra un extrait dans sa *Collection historique*; le livre intitulé *Voyages de la mer du Sud par les Espagnols et les Hollandais*, traduit par Fréville, n'en est que l'abrégé.

FERNANDEZ DE CORDOUE. *Voyez* GONSALVE.

FERNANDEZ (ANTOINE), naquit à Coïmbre en 1532, se fit jésuite, fut professeur d'Ecriture sainte à Evora, et se consacra ensuite aux missions dans les Indes Orientales. De retour à Lisbonne, il y prêcha avec beaucoup de fruit, et mourut, consumé de travaux, à Coïmbre le 14 mai 1628. On a de lui un *Commentaire sur les visions de l'Ancien Testament*, imprimé à Lyon.

* **FERNANDEZ** (ANTOINE), jésuite portugais, né à Lisbonne en 1566, fut envoyé à Goa en 1602, et pénétra deux ans après en Abyssinie, déguisé en arménien. Il résida trente ans dans ce pays, et sut acquérir l'estime et la protection de Socinios ou Melec-Segned, qui était monté sur le trône en 1607, et avait embrassé la religion catholique. Ce prince chargea Fernandez d'une mission auprès du roi d'Espagne Philippe IV et du pape Paul III. Le courageux jésuite demanda pour l'accompagner Fécur-Egzy, homme considéré en Ethiopie, et rempli de zèle pour la religion catholique. Pour éviter de traverser les provinces révoltées, où ils auraient été arrêtés et leurs dépêches saisies, ils furent obligés de prendre la route de Naréa, qui est la plus longue, et d'arriver par cette voie à Melinde sur l'Océan des Indes. Fernandez et sa compagnie partirent de Goïam au mois de mars 1615 Arrivés dans l'Alaba, ils furent arrêtés et mis en prison par ordre du souverain de ce pays, prince mahométan. Il les aurait fait mourir sans les lettres et les présens du monarque des Abyssins. Enfin il voulut bien les mettre en liberté, mais à condition qu'ils rebrousseraient chemin. Ils furent donc obligés de revenir à Goïam, après dix-huit mois d'un voyage pénible, et dans lequel ils avaient plusieurs fois risqué de perdre la vie. Après la mort du Père Paëz, chef de la mission, il en remplit quelque temps les fonctions; mais

Fadillas, qui succéda à Socinios, mort en 1632, ayant expulsé de ses états tous les prêtres catholiques, le Père Fernandez revint à Goa, où il mourut le 12 novembre 1642. On connaît de ce Père, | en éthiopien, un *Traité des erreurs des Ethiopiens*, Goa 1642, in-4°, imprimé avec des caractères éthiopiens, envoyés par Urbain VIII; | dans la même langue, une *Traduction* du Rituel romain, 1626; | en dialecte amharique, une *Instruction pour les confesseurs*, avec d'autres ouvrages ascétiques; | *Voyage à Gingiro, fait avec Fécur-Egzy, ambassadeur envoyé par l'empereur d'Ethiopie* en 1613, *contenant la route pénible et dangereuse du voyageur, sa captivité, sa délivrance ainsi que la description des royaumes de Naréa, de Gingiro et de Cambate, avec des particularités curieuses*. Ce voyage a été inséré dans le tome 2 d'un recueil publié en hollandais par Vander-Aa, 1707, 2 vol. in-12, avec une carte bien gravée, mais peu exacte. Cette relation y est renfermée en 22 pages; elle est curieuse, mais laisse bien des choses à désirer. Moréri attribue à Fernandez un autre ouvrage en éthiopien, intitulé *Trésor de la foi*, dans lequel il réfute un écrit dans la même langue, d'un éthiopien schismatique, appelé Ras-Athanate.

* **FERNANDEZ** (Jean-Patrice), jésuite et missionnaire au Paraguay, était aussi espagnol. Il a publié la *Relation historique de la mission chez la nation appelée Chiquitos*, Madrid, 1726, 1 vol. in-8°; elle a été traduite en allemand, Vienne, 1729, 1 vol. in-8°, et en latin, *ibid.*, 1733, 1 vol. in-4°; elle contient l'histoire des Chiquitos et celle de quelques nations voisines. On n'y trouve guère d'autres détails que ceux qui ont rapport à la mission. Le Père Jean-Patrice se disposait à en aller fonder une à Chaco, lorsqu'il mourut en 1772.

* **FERNANDEZ NAVARRETE** (Jean), surnommé *el mudo* (le muet), célèbre peintre espagnol, né à Logrono en 1526, perdit l'usage de la parole à la suite d'une maladie aiguë, dès l'âge de 2 ans. Cette infirmité ne l'empêcha pas de manifester un goût décidé pour la peinture. Il fut plusieurs années à l'école du célèbre Titien et devint peintre de Philippe II, qui lui fit faire plusieurs grands tableaux pour le monastère de l'église de l'Escurial. Ses plus beaux ouvrages sont *une Assomption*, *le Martyre de saint Jacques*, un *saint Jérôme dans le désert*, *une Nativité de J.-C.*, *la Réception des trois Anges* par Abraham. Ce dernier est son chef-d'œuvre. Fernandez mourut à Ségovie en 1579. Il était très instruit dans l'histoire, la mythologie, et se distingua dans son art par la composition, la correction du dessin, l'expression des figures, et surtout par le coloris, ce qui le fit appeler le *Titien espagnol*. On trouve ses tableaux au palais de l'Escurial. Il y a eu plusieurs autres peintres et sculpteurs du même nom.

* **FERNANDEZ-THOMAS** (Manoël), né à Lisbonne vers 1760, fut un des agens les plus actifs et le principal auteur de la révolution de Portugal, du 26 août 1820. Choisi pour faire partie de la junte provisoire du gouvernement qui s'installa à Oporto, il alla se réunir à celle de Lisbonne. Don Manoël était juge de Porto, lorsqu'il fut nommé, par le *congrès constituant*, député aux cortès, dont il devint bientôt vice-président. Quand la constitution fut publiée, il vota pour une amnistie générale. Après avoir opiné que le congrès ne devait pas aller au devant du roi, il fut de la députation qui se rendit à bord du vaisseau qui avait transporté S. M. de Rio-Janeiro au port de Lisbonne. Il s'opposa ensuite au *veto* absolu, et demanda que le *veto* royal suspensif ne s'appliquât pas aux articles de la constitution que le roi devait accepter ou refuser. Il fit affecter les revenus des établissemens ecclésiastiques supprimés aux créanciers de l'état, et provoqua la loi sur la liberté de la presse, pour les délits de laquelle il vota, au *maximum*, une forte amende et dix années de prison. Lors de l'extinction du saint office, il demanda qu'on donnât pour seuls motifs les lumières du siècle, et son incompatibilité avec un pays d'hommes libres. Le patriarche de Lisbonne n'ayant pas voulu prêter serment à la constitution, il vota pour qu'il fût entendu, jugé, et fit ensuite supprimer le patriarcat. Il appuya le projet tendant à écarter des emplois les ennemis de la constitution. Il parla en faveur de l'établissement du jury dont les membres devaient, selon lui, être élus par le peuple, et les déclara juges compétens dans les matières religieuses. Nous passerons sous silence d'autres motions de ce député, qui portait dans la tribune tout le délire d'un démagogue, et qui se montra un des plus ardens adversaires du roi et de son auguste famille. Pendant toute la session il exerça la plus grande influence sur ses collègues.

Il mourut à Lisbonne, le 20 novembre 1822.

FERNANVILLE (Pierre-Simon CHAPEROU de SAINT-ANDRÉ de), prêtre du diocèse de Meaux, mort le 20 octobre 1757, âgé de 68 ans, joua un rôle dans le parti des anti-constitutionnaires. On a de lui | *La préface de la seconde colonne des Exaptes;* | *Explication de l'Apocalypse;* | *Lettres à Mme Mol.* in-4°.

* **FERNE** (sir John), antiquaire anglais, mort vers 1610, est auteur d'un traité intitulé : *the Blason of gentry*, divisé en deux parties in-4°.

* **FERNE** (Henri), fils du précédent, ecclésiastique anglais, né à Yorck en 1602, s'attacha à l'infortuné Charles 1er, auprès duquel il remplit les fonctions de chapelain durant ses infortunes : il fut nommé lors de la restauration directeur du collége de la Trinité à Cambridge, élu deux fois vice-chancelier de cette université, et mourut en 1661, peu de temps après avoir été consacré évêque de Chester. Il passe pour avoir beaucoup aidé Walton dans la rédaction de sa *Bible polyglotte*, et il a publié lui-même plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : | *The Resolving of Conscience*, etc., imprimé à Cambridge, en 1642, à Oxford, en 1643; | *Episcopacy and presbytery considered*, Londres, 1647; | *On the division betwen the english and romissh Church upon the reformation*, ibid., 1655, etc.

FERNEL (Jean), natif de Clermont en Beauvaisis, vint au monde en 1497 (1). Après avoir consacré plusieurs années à la philosophie et aux mathématiques, il s'appliqua à la médecine qu'il exerça avec beaucoup de succès. On prétend qu'il s'avança à la cour de Henri II, dont il devint le premier médecin, pour avoir trouvé le secret de rendre féconde Catherine de Médicis. Cette princesse lui fit des présens considérables. Cet habile homme mourut en 1558. Nul d'entre les modernes, depuis Galien, n'avait mieux écrit avant lui sur la nature et la cause des maladies. Sa *Pathologie* en fait foi : Fernel la vit lire de son vivant dans les écoles publiques. On a de lui plusieurs autres ouvrages non moins estimés; les principaux sont : | *Medicina universa*, Utrecht, 1656, in-4°; | *Medici antiqui Græci qui de febribus scripserunt*, Venise, 1594, in-fol. Les *Médecins latins* sur la même matière ont été imprimés en 1547, in-fol. | *Consilia medicinalia*, Francfort, 1585, in 8° etc.; | *Monaosphærium sive astrolabii genus, generalis horarii structura*, Paris, 1526, in-fol.; | *De proportionibus libri duo*, 1528, in-fol.; | *Cosmotheoria libros duos complexa*, 1528, in-fol.; | *De naturali parte medicinæ libri septem*, 1542, in-fol.; | *De abditis rerum causis, libri duo*, 1548, in-fol. réimprimé près de 30 fois; | *Medicina*, Paris, 1554, etc.; | *Therapeutices universalis libri septem*, Lyon, 1571, traduit en français par du Teil, Paris, 1648, in-8°. Cet illustre restaurateur de la médecine n'était point pour le fréquent usage de la saignée; et on le loue avec raison de s'être écarté de la méthode d'Hexelius trop prodigue du sang. On trouve dans ses ouvrages, outre une savante théorie, des faits curieux, tel que celui d'un énergumène, qui parlait grec et latin sans avoir jamais appris ces deux langues : « ce qui » prouve, dit un auteur, que Fernel n'a» vait pas cet entêtement philosophique, » déterminé plutôt à nier des choses con» statées, qu'à convenir de l'impossibilité » de les expliquer sans recourir à des sé» vérités religieuses. » Au mérite d'excellent médecin, Fernel réunissait celui de bon écrivain. Il parlait et il écrivait la langue latine avec tant de pureté, qu'on l'opposa souvent aux savans ultramontains qui nous reprochaient le latin barbare de nos écoles. « Ce grand médecin, » dit un auteur moderne, considérait » cette langue comme la seule assortie à » sa profession, et eût regardé comme » un blasphème en matière de science, » comme en matière de morale, le projet » de traiter la médecine en langue vul» gaire. Une telle innovation, fruit de » l'ignorance et de la corruption de ce » siècle, ne s'était point offerte à l'esprit » des grands hommes qui nous ont de» vancés dans la carrière des connais» sances humaines. Indépendamment des » vues de décence et de moralité, qu'une » langue antique et chaste peut seule réa» liser, la nature même de la médecine, ses » opérations et son but s'opposent à cette » inversion. Les langues modernes chan» gent continuellement, le résultat des » mots et des constructions n'est point irré» vocablement fixé. Il en naîtrait des équi» voques terribles, des termes inconnus » et mal interprétés, qui, dans une science » de cette nature, seraient d'une consé-

(1) Le Père Daire dans son histoire de Mont-Didier le fait naître à Mont-Didier en 1485.

» quence affreuse. Un médecin, quelque » habile qu'il fût, ne pourrait soigner que » les paysans ou les bourgeois de son can- » ton. Il serait nul pour les malades dont il » ne comprendrait pas la langue ; au lieu » que la langue universelle le met à même » de les servir tous, au moins ceux qui la » savent également, ou qui trouvent un » interprète de la leur ; ce qui ne manque » nulle part où il y a un ecclésiastique ou » un homme tant soit peu lettré. » L'étude était la principale, ou pour mieux dire, la seule passion de Fernel. Quand il avait des convives chez lui, il ne faisait pas difficulté de les quitter à la fin du repas, pour se retirer dans son cabinet; excellente leçon pour ceux qui sacrifient à une politesse parasite et mal entendue un temps précieux; et plus encore pour ceux qui par cette frivole considération, dérogent aux devoirs de leur état et aux fonctions les plus respectables.

* **FERNIG** (Louis-Joseph de), naquit le 3 octobre 1735 d'une famille noble d'Alsace : après avoir fait avec distinction les campagnes du Hanovre (1755-1762), il quitta le service et se livra à la culture des lettres. Il se lia avec Voltaire qui le retint pendant un an à Ferney. Après la mort de ce philosophe, il vint dans le Hainaut français où il fit un mariage honorable, et se fixa à Mortagne dans le département du Nord, où il était administrateur et greffier général des terres et châtellenies de ce lieu ; Fernig s'occupait en même temps de littérature et de science. Nommé en 1789 commandant de la garde nationale, il empêcha les désordres qui eurent lieu sur tant d'autres points. Ce fut à Mortagne que se tirèrent les premiers coups de fusil entre la France et l'Europe ; la garde nationale dont Fernig avait été nommé commandant en 1789, s'opposa avec vigueur à l'entrée des Autrichiens. Bientôt la guerre fut portée en Champagne ; pendant que les gardes nationales du Nord allèrent seconder les efforts des troupes de ligne, le pays de Mortagne fut saccagé et la propriété de Fernig ne fut point épargnée. Dumouriez donna à sa famille un asile dans son camp, et à lui, la place de capitaine commandant les guides. Fernig combattit en cette qualité à Valmy, à Jemmapes, à Nerwinde, eut une grande part aux succès des campagnes de 1792 et 1793, et quitta l'armée avec Dumouriez. Rentré en France en 1802, il vécut dans la retraite, et mourut en 1816 d'une attaque d'apoplexie. Il était le père de l'officier général du même nom et des demoiselles Fernig qui ont joué un si grand rôle pendant la révolution. *Voyez* l'article suivant.

* **FERNIG** (les demoiselles Félicité et Théophile de), étaient âgées la première de 16 ans, et la seconde de 13, lorsqu'en 1792 elles prirent les armes et allèrent se placer dans les rangs de la garde nationale de Mortagne, qui se mesurait chaque jour avec l'ennemi. Le général Beurnonville en informa la Convention qui leur envoya deux chevaux richement caparaçonnés. Lorsque les troupes françaises se portèrent sur la Champagne envahie par le duc de Brunswick, Dumouriez donna aux deux sœurs Fernig des commissions d'officiers d'état-major ; elles combattirent à Valmy, à Jemmapes, à Anderlecht, à Nerwinde, et dans toutes les affaires qui eurent lieu jusqu'au 5 avril 1793. L'histoire des campagnes de cette époque leur attribue plusieurs actions glorieuses. Entraînées dans la fuite de Dumouriez, elles reprirent en pays étranger le costume et les habitudes de leur sexe. Cependant poursuivies en Hollande, en Westphalie, en Danemarck, cherchant un asile qu'on leur refusait partout, après avoir été emprisonnées en Hollande, elles vinrent à Paris solliciter la radiation de leurs noms sur la liste des émigrés : mais elles furent obligées de quitter le sol natal, et ne purent y rentrer que sous le consulat, en 1802. Mlle Théophile est morte en 1818 à Bruxelles où sa sœur s'est mariée. Les demoiselles de Fernig avaient deux autres sœurs, Louise et Aimée qui étaient trop jeunes pour suivre leur exemple, et un frère qui parvint au grade de général de brigade.

* **FERNOW** (Louis), savant philologue allemand, né à Weymar en 1775, mort en 1809, réunissait le goût des arts à une érudition très étendue. Avide d'instruction, mais privé des ressources nécessaires pour satisfaire un si noble penchant, il subvint d'abord aux frais de ses hautes études en tirant parti de son talent pour peindre le portrait. Il fit ensuite à pied le voyage de Rome ; et, pendant un séjour de dix années dans cette ville, il ouvrit aux artistes allemands un cours *sur la critique et la faculté du jugement* d'après les principes de Kant : dans le même intervalle il se livrait avec ardeur à l'étude des arts et des monumens de l'antiquité, et il approfondit celle de la littérature italienne. Parmi les ouvrages de ce savant, qu'une maladie lente et dou-

tourcuse n'empêcha point de poursuivre ardemment ses travaux jusqu'au terme fatal, on distingue les suivans : | *Tableau des mœurs et de la culture des Romains* (en allemand), Gotha, 1802, in-8°; | *Grammaire italienne à l'usage des Allemands*, ib., 1804, 2 vol. in-8°; une édition très précieuse du Dante, de Pétrarque et de l'Arioste, avec des notes explicatives, historiques et critiques, en italien sous le titre de *Raccolta d'autori classici italiani* en 10 volumes, ouvrage qu'il fit paraître sur les encouragemens de la princesse Amélie, duchesse de Weymar, dont il était bibliothécaire; une traduction allemande de Winkelmann, Dresde, 1809-10, 2 vol. in-8°, ouvrage qui ne lui fait pas moins d'honneur que le précédent; la traduction des t. 3 à 7 (1811-17) est due à MM. Meyers et Schulz. On doit encore à Fernow une *Notice* très intéressante sur le peintre Carstens, avec qui il avait été lié intimement : on en trouve la traduction dans le *Magasin encycl.* (1808, t. 4, p. 25). Les *Études romaines* (ouvrage imprimé à Zurich de 1806 à 1811, 5 vol. in-8°) contiennent aussi de lui plusieurs savans traités, notamment celui qui roule sur les dialectes des Italiens, et qui est inséré dans le t. 5 de cette collection : un autre sur Canova a été traduit dans le *Magasin encyclopédique* (1807, t. 1, p. 86). Fernow a laissé en manuscrit une *Entomologie des langues romaines*, qu'il n'a pas eu le temps de terminer, etc. M. Beottiger lui a consacré une *Notice* dont on peut voir la traduction dans le *Magasin encycl.* de 1809, t. 1, p. 119-124. La bibliothèque de Fernow, très riche en littérature italienne, a été achetée par le duc de Saxe-Weymar; elle a été réunie à la bibliothèque ducale.

FERON (Jean le), né à Compiègne, avocat au parlement de Paris, publia en 1555, le *Catalogue des Connétables, Chanceliers, Amiraux, Maréchaux de France*, in-fol. Cet ouvrage, entièrement refondu par Denis Godefroi, au Louvre, 1658, a fait oublier l'édition de Feron, qui mourut âgé de 60 ans, sous le règne de Charles IX. On a encore de lui quelques autres écrits, tant imprimés que manuscrits.

FERRACINO (Barthélémi), né en 1692 à Solagna près de Bassano, montra, dès sa plus tendre jeunesse, ce que peut la nature toute seule. Réduit au métier de scieur de bois, il inventa, au sortir de l'enfance, une scie, qui par le moyen du vent, faisait très promptement un travail exact et considérable. Il imagina ensuite de faire des tonneaux à vin sans cerceaux; et il en fit qui étaient plus solides que ceux qui en ont. Ces succès agrandirent bientôt la sphère de ses inventions. Il travailla sur le fer, et il fit des horloges de cette matière, qui, quoique très simples, produisaient beaucoup d'effets différens. Il inventa même une machine hydraulique aussi peu compliquée, par le moyen de laquelle il faisait de grandes roues dentelées. Ce qui étonna surtout les mécaniciens, c'est la machine hydraulique faite pour le procurateur Bellegno. Cette machine élève l'eau à 55 pieds, mesure du pays : c'est la vis d'Archimède. Enfin, c'est à ce célèbre ingénieur que la ville de Bassan doit le fameux pont de la Brenta, aussi admirable par la hardiesse que par la solidité de sa construction. Cet habile homme est mort à Solagna en 1777. M. François Memmo a publié la *Vie* et les inventions de ce mécanicien, à Venise, 1754, in-4°.

* **FERRAJUOLI** (Nunzio, dit DEGLI AFFITI), peintre napolitain, né à Nocera près de Salerne en 1661, mort à Bologne, excellait dans le paysage. Ses compositions se font particulièrement remarquer par la variété des plans, la beauté des sites, et par l'art avec lequel étaient rendus la dégradation des objets de la nature, les lointains, l'air, les feuillages battus des vents, les eaux dans un mouvement continuel : quelques-uns de ses ouvrages ont été comparés à ceux de l'Albane, de Salvator Rosa et de Cl. Lorrain.

FERRAND (*Fulgentius Ferrandus*), diacre de l'église de Carthage au 6e siècle, disciple de saint Fulgence, fut un des premiers qui se déclarèrent contre la condamnation des *Trois Chapitres*, et particulièrement contre celle de la *Lettre d'Ibas*. On a de lui une *Collection abrégée des Canons*, une *Exhortation au comte Reginus* sur les devoirs d'un capitaine chrétien, et quelques autres morceaux que le jésuite Chifflet fit imprimer à Dijon en 1649, in-4°.

FERRAND (Jean de). *Voyez* FERRAULT.

FERRAND (Jacques), natif d'Agen, docteur en médecine vers le commencement du dernier siècle, a laissé un *Traité sur la maladie d'Amour*, in-8°, Paris, 1625.

FERRAND (Louis), né à Toulon le 3 octobre 1645, était avocat au parlement de Paris, où il mourut en 1699; mais il

est moins connu sous cette qualité, que sous celle d'érudit. Il avait une connaissance assez étendue des langues et de l'antiquité, mais cette connaissance était un peu confuse. Il accable son lecteur de citations entassées sans choix, il écrit en savant qui n'est que savant et qui raisonne de même. On a de lui | un gros *Commentiare latin sur les Psaumes*, in-4°, 1683. | *Réflexions sur la Religion chrétienne*, 1679, 2 vol. in-12, qui offrent plusieurs questions curieuses de chronologie et d'histoire, et une explication des prophéties de Jacob et de Daniel sur le Messie. | Le *Psautier latin-français*, 1686, in-12. | Quelques écrits de controverse, parmi lesquels on distingua dans le temps son *Traité de l'Eglise contre les hérétiques, et principalement contre les calvinistes*, Paris, 1685, in-12. Le clergé de France fut si content de cet ouvrage, qu'il augmenta de deux cents livres la pension de 800, qu'il lui avait accordée en 1680. | *Traité de la connaissance de Dieu*, publié avec des notes par un moine bénédictin de Saint-Bertin en Artois, Paris, 1706, in-12; | une Lettre et un Discours pour prouver le monachisme de saint Augustin, opinion qui n'est pas adoptée par les bons critiques.

FERRAND (Antoine), conseiller à la cour-des-aides de Paris sa patrie, mort en 1719, à 41 ans, faisait de petites chansons galantes. Il joûta avec Rousseau dans l'épigramme et le madrigal. L'un et l'autre eussent dû mépriser un genre où il y avait peu de gloire à acquérir, et où le succès est presque toujours la mesure de la honte. La plupart des chansons de Ferrand, recueillies in-8°, ont été mises sur les airs de clavecin de la composition de Couperin.

FERRAND (Jacques-Philippe), peintre français, fils d'un médecin de Louis XIII, naquit à Joigny en Bourgogne, l'an 1655. Il fut valet-de-chambre de Louis XIV, membre de l'académie de peinture. Il voyagea dans une partie de l'Europe, et mourut à Paris en 1732, à 79 ans. Il excellait dans la peinture en émail. On a de lui un Traité curieux sur cette matière, imprimé à Paris en 1732, in-12. On y trouve aussi un petit *Traité de miniature*.

* **FERRAND** (N...), médecin et voyageur français, né vers 1670, devint médecin du kan des Tartares de Crimée, et accompagna le fils de ce prince dans une expédition en Circassie. Le mauvais état des chrétiens de ce pays le toucha vivement, et dans un voyage qu'il fit en 1706 à Constantinople, il engagea les jésuites, qui étaient dans cette capitale, à établir une mission dans la Crimée. Le père Dubon consentit à le suivre, et fonda une mission qui eut les plus grands succès. Ferrand resta toujours à la cour des kans, où il jouit d'un grand crédit jusqu'à sa mort, arrivée vers 1720. Il a laissé : | *Réponse à quelques questions faites au sujet des Tartares Circasses;* | *Voyage de Crimée en Circassie par le pays des Tartares Nogaïs, fait en l'an* 1702. Ces deux morceaux ont été insérés dans le tome 10 du Recueil des voyages au nord, et dans le tome 3 des Lettres édifiantes, nouvelle édition. Ferrand se montre dans ces deux ouvrages judicieux et bon observateur.

* **FERRAND** (Marie-Louis), général de division, naquit à Besançon le 12 octobre 1753. Après avoir fait de bonnes études, il embrassa le parti des armes, et fit toutes les campagnes d'Amérique dans le corps de Rochambeau, avec son frère qui était pharmacien en chef. A son retour en France, il s'engagea dans un régiment de dragons, et devint secrétaire de son colonel. En 1792 il était chef d'escadron. Arrêté sous le régime de la terreur, il fut jeté en prison, et n'en sortit qu'après le 9 thermidor. Il eut alors un avancement rapide. Il servit en qualité de général de brigade dans les armées de l'Ouest, des Ardennes et de Sambre-et-Meuse. Après la paix d'Amiens, il fut nommé gouverneur de Valenciennes, et quelque temps après commandant du département du Pas-de-Calais. Lorsque le gouvernement voulut se mettre en possession de Saint-Domingue, dont la partie espagnole venait d'être cédée à la France par le traité des Pyrénées, Ferrand fut désigné pour faire partie de l'expédition. Après la mort du général Leclerc, qui avait soumis l'île entière en quatre mois, une insurrection des Nègres ayant éclaté sur tous les points, le général Ferrand songea à mettre la partie française à l'abri des révoltés; mais l'occupation du Cap par Dessaline le força de se replier sur Santo-Domingo : le gouvernement lui en fut déféré. Et lorsqu'en 1805 Dessaline s'avança à la tête de vingt-deux mille nègres, il fit avec le secours des habitans une vigoureuse défense. Sur ces entrefaites, les secours qu'il avait demandés à l'amiral Missiessi étant arrivés, Dessalines fut battu sur tous les points, et forcé de lever le siége. Dès ce moment la

partie orientale jouit d'une tranquillité parfaite jusqu'au moment où l'on reçut en Amérique la nouvelle de l'invasion de l'Espagne par les Français (1808). Le gouverneur de Porto-Rico en instruisit Ferrand par une déclaration de guerre, tandis que la plus grande partie des colons commençait à regarder les Français de mauvais œil, malgré les bienfaits dont Ferrand les avait comblés. Une révolte éclata à Barahoude dans les premiers jours d'octobre. Ferrand sortit de Santo-Domingo pour aller étouffer l'insurrection, et joignit les rebelles le 7 novembre à Palo-Hinado. Quoiqu'il n'eût que cinq cents hommes, et que les ennemis fussent quatre fois aussi nombreux, il les attaqua avec vigueur. Le combat fut long et opiniâtre; mais enfin les Français succombèrent sous le nombre, et Ferrand, après des prodiges de valeur, s'ôta la vie d'un coup de pistolet, pour ne pas tomber au pouvoir des vainqueurs (7 novembre 1808). On trouve des détails sur ce général et ses opérations administratives dans un ouvrage intitulé: *Précis historique des événemens de la partie de l'est de Saint-Domingue*, par M. Gilbert Guillemin, Paris, 1811, in-8°.

FERRAND DE MONTHELON, ancien professeur de l'académie de St.-Luc à Paris, ensuite professeur de dessin à Reims, né à Paris, et mort dans cette ville en 1754, eut beaucoup de mérite en son genre. On a de lui un *Mémoire sur l'établissement de l'Ecole des Arts.*

* FERRAND DE LA CAUSSADE (Jean-Henri BECAYS), général français, né le 16 septembre 1736, à Mont-Flanquin en Agenois, d'une famille noble, obtint en 1746 une lieutenance au régiment de Normandie infanterie, et fit les campagnes de 1747 et 1748. Blessé grièvement au combat de Clostercamp pendant la guerre de 7 ans, il fut élevé au grade de capitaine en 1756, décoré de la croix de Saint-Louis en 1767, et fait major de Valenciennes en 1763. Lorsque la révolution éclata, il en adopta les principes, et fut nommé commandant de la garde nationale de cette ville, où il eut le bonheur de maintenir le bon ordre. Nommé maréchal-de-camp en 1792, il partit pour l'armée du Nord, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Jemmapes. En 1793, il fut fait général de brigade, et quelques jours après, général de division. Il se distingua encore à Valenciennes, qu'il défendit, pendant près de trois mois, contre l'armée coalisée, forte de 150,000 hommes, quoiqu'il n'eût avec lui que 9,500 hommes de toutes armes, et ne capitula qu'après avoir repoussé plusieurs assauts, et ayant trois brèches praticables depuis 3 jours au corps de la place. Cette défense, qui passe pour un des beaux faits d'armes de la révolution, ne l'empêcha pas d'être incarcéré pendant 9 mois, et il ne recouvra sa liberté qu'à la chute de Robespierre. Le délabrement de sa santé l'obligea de demander sa retraite. En 1802, il fut nommé préfet de la Meuse-Inférieure, et fut rappelé en 1804 pour remplir d'autres fonctions. Il est mort à la Planchette, près Paris, le 28 novembre 1805, après avoir publié un précis de la défense de Valenciennes, Paris, 1805, in-8°.

* FERRAND (Antoine-Franç.-Claude, comte), pair de France, membre de l'académie française, etc., né à Paris le 4 juillet 1751, d'une famille qui s'était distinguée dans la carrière des armes et dans celle du barreau entra au parlement, à 18 ans, au moyen d'une dispense d'âge et y fut reçu conseiller le 29 juillet 1769. Ayant partagé la résistance de cette assemblée aux mesures du chancelier Maupeou, il partagea aussi son exil, et c'est à cette époque qu'il débuta dans la carrière littéraire par quelques ouvrages de poésie et des compositions dramatiques. Louis XVI ayant présenté au parlement, à la fin de 1787, un édit qui ordonnait la création d'emprunts graduels et successifs pendant cinq années, Ferrand fut du nombre des membres du parlement qui tentèrent de détourner le roi de cette résolution. Ferrand combattit également le projet de convocation des états-généraux; il fut nommé néanmoins membre de la commission chargée de préparer les remontrances où ils devaient être demandés, et au nom de laquelle il dut porter la parole au monarque. Toutefois il publia un écrit dans lequel, s'exprimant d'après sa conviction personnelle, il proposait de réformer l'organisation du gouvernement, mais en soumettant cette organisation à la disposition de l'autorité suprême. Emigré en 1789, il s'attacha au prince de Condé qui l'admit dans son conseil, et il fut nommé, à l'époque de la mort de Louis XVI, membre du conseil de régence. En 1795, il rencontra à Ratisbonne madame de Bombelles, qui lui donna des notes sur madame Elizabeth de France dont il écrivit l'éloge. Rentré en France en 1800, il s'occupa exclusivement de belles-lettres, et ne tarda pas à publier l'*Esprit de l'his-*

toire, ou *Lettres politiques et morales*, etc., qui fut reçu avec faveur, surtout par l'université qui le donna en prix dans ses établissemens. La censure trouva cependant une allusion séditieuse dans le discours adressé par Viomandus à Childéric, légitime roi des Français, qu'il rétablit sur le trône. L'empereur de Russie envoya à l'auteur une lettre flatteuse avec une bague d'une valeur considérable. Ferrand, ayant été chargé par le libraire Desenne d'achever l'*Histoire de l'anarchie de Pologne* de Rhulières, dont ce libraire possédait le manuscrit, s'en occupa long-temps, et ne put ensuite faire paraître son travail, à cause des obstacles que la police mit à cette publication. Le manuscrit fut enlevé au libraire et remis à M. Daunou, qui en devint l'éditeur. En 1812, le bruit se répandit, mais sans aucun fondement, que Ferrand avait trempé dans la conspiration Mallet. On ne pouvait considérer comme conspirateur un homme qui en 1800, s'exprimait ainsi au ministre Benézé qui lui témoignait quelque inquiétude sur sa présence en France : « Je vais me mettre bien à dé» couvert devant vous ; toutes les fois que » l'on vous dira que je suis entré dans une » conspiration, affirmez que cela est faux, » et vous aurez raison. Mais quand vous » saurez qu'un prince français a mis le » pied en France, soyez sûr que je ferai » l'impossible pour l'aller joindre. » Lors de la chute de l'empire, il continua de marcher dans la ligne qu'il s'était tracée depuis long-temps. « Le 31 mars 1814, » après l'entrée de l'empereur Alexandre » dans Paris, » disait le marquis de Clermont-Tonnerre, dans l'éloge de Ferrand qu'il prononça à la chambre des pairs, le 15 juin 1825, « et lorsque déjà l'opinion » royaliste avait fait explosion au dehors, » un grand nombre de personnes se réu» nirent chez M. Lepelletier de Morfon» taine, dans l'intention de seconder la » restauration de l'ancienne dynastie. » Ferrand y parla des Bourbons, et, d'a» près la connaissance qu'il avait du plan » de la restauration, il proposa d'avoir » recours au sénat pour les rappeler. Les » cris multipliés de *point de sénat* l'inter» rompirent, et le vœu presque unanime » de la réunion fut de s'adresser directe» ment à l'empereur Alexandre. » Ferrand alla trouver avec MM. de Châteaubriand et Soshène de Larochefoucauld le comte de Nesselrode qui les reçut pour son souverain, et ce fut lui qui lui adressa la parole. Le 13 mai 1814, il reçut la direction générale des postes avec le titre de ministre d'état ; il fit partie de la commission chargée de rédiger le projet de charte octroyée par Louis XVIII, et prit une part plus ou moins active à diverses autres mesures, notamment au projet de loi sur la demande en restitution des biens non vendus des émigrés. Ferrand fut appelé, après la mort de M. Malouet, à remplir, par intérim, les fonctions de ministre de la marine, et rédigea à cette époque un projet de loi sur l'abolition de la traite des noirs. Le 20 mars 1815, il était encore directeur-général des postes, lorsqu'il dut céder la place au comte de Lavalette. Ce dernier, après plusieurs refus, lui accorda un sauf-conduit qui devint plus tard une pièce à charge contre lui, et Ferrand se rendit dans la Vendée, puis à Orléans. Après la seconde restauration, il reprit son emploi, et fut nommé pair de France, membre du conseil privé, grand-officier et secrétaire des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, et membre de l'académie française (1816). Il assista depuis régulièrement à la chambre des pairs, où il a toujours voté pour les projets du gouvernement. Ferrand est mort à Paris, le 17 janvier 1825, âgé de 72 ans ; Casimir Delavigne lui a succédé à l'académie française. On a de Ferrand les ouvrages suivans : | *Accord des principes et des lois sur les évocations, commissions et cassations*, Paris, 1786, un vol. in-12, et 1789, avec notes et additions. A l'époque où Ferrand publia cet ouvrage, son libraire mit aussi en vente un poème érotique, sans nom d'auteur, par un vieux président. En arrivant au parlement, celui-ci aperçut Ferrand ; « monsieur, lui dit-il, » je viens de lire votre ouvrage chez notre » libraire. Il m'a fait rougir. Le public et » mes confrères penseront qu'il est l'œuvre » d'un magistrat à cheveux blancs, que » celui que je viens de publier est celui » d'un jeune conseiller, et que le libraire » les a trompés. Mais je m'empresse de » proclamer la vérité, et de prier ces mes» sieurs de m'aider à faire connaître le » véritable auteur de l'excellent ouvrage » que vient de nous donner le jeune ma» gistrat qui est déjà une des lumières du » parlement, et l'un des plus fermes ap» puis du trône. » | *Essai d'un bon citoyen*, Paris, 1789, in-8° ; | *Nullité et despotisme de l'assemblée prétendue nationale*, Paris, 1789 ; | *Les conspirateurs démasqués par l'auteur de* Nullité et despotisme,

Turin, 1790, in-8°; | *Etat actuel de la France*, Paris, 1790, in 8°; | *Les Français à l'assemblée nationale* ou *Réponse aux pamphlets de l'assemblée nationale aux Français*, Paris, 1790; | *Adresse d'un citoyen actif aux questions présentées aux états-généraux* ou *Manége, vulgairement appelé* Assemblée nationale, février 1790; | *Douze lettres d'un commerçant à un cultivateur sur les affaires du temps*, Paris, 1790; | *Le dernier coup de la ligue*, octobre, 1790; | *Réponse au* Post-scriptum *de M. Lally-Tollendal à M. Burke*, 1791, ou 1793; | *Le rétablissement de la monarchie française*, Nice, septembre 1793, in-8°; deuxième édition, Liége, 1794, in-8°; | *Lettres d'un ministre d'une cour étrangère sur l'état actuel de la France*, 1795; | *Considérations sur la révolution sociale*, Londres et Neuchâtel, 1794, in-8°; | *l'Esprit de l'histoire*, ou *Lettres politiques et morales d'un père à son fils sur la manière d'étudier l'histoire en général et particulièrement celle de France*, 1802, 4 volumes in-4°; 6e édition, précédée d'une *Notice biographique* par M. Héricart de Thury, neveu de l'auteur, Paris, 1826, 4 vol. in-8°, et 5 vol. in-12 (voyez ci-dessus); | *Eloge historique de madame Elizabeth de France*, suivi de plusieurs lettres de cette princesse, Paris, 1814, in-8°, nouvelle édition; | *Œuvres dramatiques de M. A. F.*, Paris, 1817, un volume in-8°, contenant le *Siége de Rhodes*, tragédie en cinq actes de 1784; — *Zoaré*, tragédie en 5 actes, de 1779, reçue en 1786 au Théâtre français; — *Philoctète*, tragédie en trois actes, de 1780, déjà imprimée à Paris, 1786, in-8°; — *Alfred*, tragédie en cinq actes, de 1785; | *Théorie des révolutions, rapprochée des principaux événemens qui en ont été l'origine, le développement ou la suite*, avec une table générale et analytique, Paris, 1817, 4 vol. in-8°; | *Histoire des trois démembremens de la Pologne, pour faire suite à l'*Histoire de l'anarchie de Pologne, par Rhulières, Paris, 1820, 3 vol. in-8°; | *Vues d'un pair de France sur la session de* 1821, Paris, 1821, in-8°; | *Réflexions sur le renouvellement intégral de la chambre des députés*, Paris, 1823, in-8°. | Enfin des *Opinions* et des *Rapports*, imprimés par ordre de la chambre des pairs, devant laquelle l'orateur les avait prononcés.

FERRARE. *Voy.* RÉNÉE DE FRANCE, et ALFONSE d'EST.

FERRARI (Barthélemi), *Ferrarius*, gentilhomme milanais, né en 1497, institua en 1555, de concert avec Antoine-Marie-Zacharie et Jacques-Antoine Morizia, l'ordre des Barnabites, si utiles depuis à l'Italie et à l'Allemagne. Il mourut supérieur de cette congrégation en 1544, avec une grande réputation de vertu.

* FERRARI (André), peintre génois, mort en 1559. Il était également habile pour le paysage, les fruits, les fleurs, les animaux, et pour les sujets historiques. Il y a eu plusieurs autres peintres de ce nom.

FERRARI (François-Bernardin), prêtre de la congrégation des Oblats, docteur de Milan sa patrie, naquit en 1577, et mourut en 1669, à 92 ans. Il parcourut, par ordre du cardinal Frédéric Borromée, archevêque de cette v'lle, l'Espagne et l'Italie, pour recueillir des livres et des manuscrits. Il fit une riche moisson, et dès lors la Bibliothèque ambrosienne eut un nom dans l'Europe littéraire. On lui doit plusieurs ouvrages, pleins d'érudition et de recherches curieuses. Il écrit nettement et méthodiquement. Les principaux sont : | *De ritu sacrarum concionum*, Milan, 1620, in-4°. Jean-Georges Grævius a redonné au public ce savant ouvrage sur les anciennes coutumes de l'Eglise à l'égard des prédications; Utrecht, 1692, in-4°. Quelques bibliographes ont dit que le succès de ce livre excita la jalousie du cardinal, et qu'il fit tout ce qu'il put pour le faire supprimer, parce qu'il vit que son traité *De concionante Episcopo*, qu'il mit au jour dans le même temps, était éclipsé par celui de Ferrari; mais cette anecdote, déjà réfutée par le caractère du sage et vertueux prélat, l'est encore par les faits et les dates. Le livre de l'archevêque ne vit le jour qu'en 1632, après sa mort, et 12 ans après la publication de celui de Ferrari, imprimé en 1620, in-4°. Cet ouvrage était un des plus rares ambrosiens, avant qu'on le réimprimât. L'édition originale de 1620 est la plus recherchée. | *Des applaudissemens et des acclamations des Anciens;* en latin, ouvrage divisé en sept livres, et imprimé à Milan en 1627, in-4°; | un *Traité des funérailles des chrétiens.*

FERRARI (Jean-Baptiste), jésuite de Sienne, né en 1580, mort en 1655, donna au public, en 1622, un *Dictionnaire syriaque*, in-4°, sous le titre de *Nomenclator Syrianus*, très utile à ceux qui s'appliquent aux langues orientales. L'auteur s'est principalement attaché à expliquer

les mots syriaques de la Bible : travail dans lequel il fut aidé par de savans Maronites. On a encore de lui : *De malorum aureorum cultura*, Rome, 1646, in-fol. ; et *De florum cultura*, Rome, 1655, in-4° ; et en italien, Rome, 1658, in-4°.

FERRARI (Octavien), milanois, né en 1518, professa la philosophie à Padoue, et mourut dans sa patrie en 1586, estimé pour sa vertu et sa vaste littérature. On lui doit : | *Clavis philosophiæ Aristotelicæ*, 1606, in-8° ; | un savant traité de l'*Origine des Romains*, en latin, Milan, 1607, in-8°. Grævius l'a inséré dans le 1er vol. de ses *Antiquités Romaines*, et y a ajouté les corrections nécessaires. Le style de Ferrari est pur et assez élégant.

FERRARI (Octave), naquit à Milan comme le précédent, en 1607, et ne fut pas moins estimé. Il fut professeur d'éloquence au collége ambrosien, et historiographe de la ville de Milan. Louis XIV, la reine Christine, la ville de Milan, lui firent des présens et des pensions. Il les méritait par son savoir ; il possédait l'antiquité. On a de lui plusieurs ouvrages savans et curieux : | *Sur les Vêtemens des Anciens, et les Lampes sépulcrales*, en latin, in-4°, Padoue, 1685 (*voyez* LICETI) ; | *De Mimis et Pantomimis*, 1714, in-8° ; | *Origines linguæ italicæ*, in-fol, 1676 ; livre plein d'érudition, mais dans lequel il exalte trop la langue italienne. | *Opuscula*, Hermstadt, 1710, in-8°. Ce savant mourut en 1682, à 74 ans. C'était un homme d'une humeur douce, sincère, affable, ami de la paix : aussi l'appelait-on le *Pacificateur* et le *Conciliateur*. Son style est élégant et châtié, mais sans affectation ; il sait prendre le ton de son sujet, à quelques endroits près, où il imite un peu trop le ton des poètes.

FERRARI (Philippe), religieux servite, mort en 1626, est connu par une *Typographie du Bréviaire romain*, et par un *Dictionnaire géographique*, que l'abbé Baudrand fit réimprimer en 1682, augmenté de moitié. Il ne corrigea point les inexactitudes de Ferrari, et il en ajouta de nouvelles, suivant l'usage de ces compilateurs ignorans, qui joignent leurs rapsodies aux ouvrages des autres.

FERRARI (Gui), élégant et éloquent écrivain du 18e siècle, né à Novare en 1717, et mort en 1791, s'est fait un nom distingué par plusieurs ouvrages latins, dignes du siècle d'Auguste. Il se fit d'abord connaître par son abrégé d'histoire *De Vita quinque imperatorum*, ou *Mémoires de la vie de cinq généraux autrichiens qui se sont distingués dans la dernière guerre avec la Prusse*, Vienne, 1775, in-8°. Ceux que la frivolité du siècle n'a pas conduits jusqu'au mépris des langues anciennes, ne peuvent que lire avec plaisir cet ouvrage. On y trouve, outre le mérite historique, un genre de narration qui unit la précision avec la majesté et la richesse du langage romain. Les cinq généraux, dont l'auteur rapporte les exploits, sont MM. Brown, Daun, Nadasti, Serbelloni et Laudon. Son style en général ressemble beaucoup à Cornélius Népos ; mais lorsqu'il entre dans quelques détails sur les opérations militaires et les révolutions de la guerre, il est moins alors celui de Cornélius Nepos, que celui de Jules-César ; et c'est effectivement là le modèle des historiens de la guerre. L'abrégé de la Vie des héros guerriers est suivi, dans l'édition donnée à Lugano, en 1777, sous le titre de *Opusculorum collectio*, de celle de trois hommes célèbres dans la littérature d'Italie : Jules-César Brusato, Thomas Ceva, et Antoine Lecchi. Viennent ensuite sept Oraisons latines, entre lesquelles on distingue celle *de optimo patre-familias ;* il y a des observations qui renferment plus de sagesse et d'utilité sur l'éducation des enfans, qu'on n'en voit dans dix traités sur cette matière, laquelle a été tant agitée dans ces dernières années, et dont on ne cesse encore d'occuper le public. Le style de Ferrari s'élève avec les choses, et prend un nouvel essor quand il est employé à célébrer de grands événemens. Alors sa prose devient nombreuse, ses périodes s'enchaînent, sa marche est plus grave et plus imposante. C'est ce qu'on remarque dans le début de l'oraison, où il célèbre la fameuse victoire de Kolin. Il y a encore dans ce Recueil, des plaidoyers sur différens sujets plus ou moins intéressans ; et c'est dans ceux qui le sont moins, et qui semblent ne pas se prêter à la richesse et aux ornemens de l'éloquence, que l'art et les ressources de l'auteur paraissent plus à découvert. L'on ne peut cependant disconvenir que quelques-unes de ces pièces ont peu de développement, peu de force, et quelquefois un peu de sécheresse. Il y a aussi des faits qui ne sont pas rapportés avec assez d'exactitude, et des narrations où l'on croit entrevoir des anachronismes. *Voyez* le *Journ. hist. et littér.* 1er février 1778, p. 168.

* FERRARI (Jean-Baptiste, l'abbé), né à Tresto, près d'Este, le 21 juin 1752, et mort à Padoue en 1806, après avoir été préfet des études du séminaire de cette ville, est auteur de différens ouvrages écrits en latin et qui traitent pour la plupart des matières religieuses. On lui doit aussi quelques *Opuscules poétiques* qui ont du mérite, mais qui sont restés manuscrits : ce sont des *Dialogues*, des *Odes*, des *Elegies* et des *Epigrammes*. Ses meilleures productions sont : | *Laudatio in funere Clementis XIII*, in-4°, Padoue, 1769 ; | *Vita Egidii Forcellini*, ibid., 1792, in-4° ; | *Vitæ illustrium virorum seminarii Patavinensis*, ibid., 1799, in-8° ; | *Vita Jacobi Facciolati*, ibid. 1799, in-8° ; *Vita Pii VI, cum appendice*, ibid. 1802, in-4°.

* FERRARI (Pierre), architecte de la chambre apostolique, né à Spolète en 1753, mort à Naples en 1825, se distingua de bonne heure par une profonde connaissance de son art. Ses talens furent appréciés par l'administration française qui les mit à profit pour le bien de l'Italie, en le chargeant de plusieurs travaux importans, en qualité d'ingénieur en chef dans le département du Trasimène. Il s'occupa surtout de concert avec le chevalier Fontana, du projet de canal de jonction de la mer Adriatique à la mer Méditerranée. Ce ne fut qu'en 1825, qu'il fit part au public de ses méditations sur cet important travail, dans un livre intitulé : *de l'Ouverture d'un canal navigable qui, de la mer Adriatique en traversant l'Italie, déboucherait par deux endroits dans la mer Méditerranée*. Ferrari a donné aussi des plans pour le desséchement des lacs de Trasimène et de Fucino.

FERRARI. *Voyez* GIOLITO DE FERRARI (Gabriel).

FERRARI. *Voyez* GALATEO.

FERRARIENSIS. *Voyez* SILVESTRE (François).

FERRARIIS (Jean-Pierre de), célèbre docteur en droit, natif de Pavie au 14e siècle, composa, dans un âge très avancé, une *Pratique de Droit*, 1544, in-8°, peu connue aujourd'hui.

* FERRARINI (Michel-Fabrice), antiquaire, prieur du couvent de l'ordre des carmes, à Reggio, sa patrie, mort dans cette ville, vers 1492, visita les principales villes d'Italie, et recueillit des *Inscriptions* qui forment un vol. in-4°, dont la bibliothèque royale possède un bel exemplaire. C'est à lui qu'est due la première édition de l'ouvrage de Valerius Probus : *Significatio litterarum antiquarum*.

* FERRARINI (Joseph-Marie FÉLIX), dominicain milanais, commissaire du saint Office, né en 1670, mort en 1744, a laissé : | *Ragguaglio istorico della vita di santo Vincenzio Ferreri*, Milan, 1752, in-4°.

* FERRARIS (Joseph, comte de), né à Lunéville le 20 avril 1726, d'une famille noble du Piémont établie en Lorraine depuis plus d'un siècle, entra en qualité de page à Vienne, en 1735, chez l'impératrice Amélie, veuve de l'empereur Joseph Ier. Lors de la guerre qui eut lieu après la mort de l'empereur Charles VI, le comte de Ferraris, qui sortait à peine de l'enfance, sollicita l'honneur de débuter dans la carrière militaire, et il obtint un drapeau dans le régiment de Grune (1741). Blessé à la bataille de Czaslau le 17 mai 1742, après avoir fait des prodiges de valeur, il eut une lieutenance, et, avant la fin de la campagne, une compagnie d'infanterie. La paix dont jouit l'Autriche pendant quelques années, retarda son avancement ; mais la guerre de 7 ans lui fournit de nouveau l'occasion de signaler son courage. Le 14 octobre 1758, à la bataille de Hochkirchen, il s'empara d'une batterie de 36 pièces de canon, à la tête du régiment de Charles-Lorraine dont il était colonel ; ce qui lui valut la décoration de l'ordre de Marie-Thérèse. Il fut élevé au grade de général-major en 1761, à celui de lieutenant-général en 1773, et avait été nommé en 1767, directeur-général de l'artillerie des Pays-Bas. Lorsque la guerre eut éclaté avec la Prusse en 1778, Marie-Thérèse lui donna un témoignage bien flatteur de sa confiance, en plaçant sous sa direction le jeune archiduc Maximilien, depuis électeur de Cologne. Son crédit se soutint également sous le règne de l'empereur Joseph II. Quoiqu'âgé de 67 ans, il prit une part active à la campagne de 1793 contre les Français, et il se distingua particulièrement aux combats de Saultain et de Famars et au siége de Valenciennes. Il obtint alors le cordon de commandeur, et, peu de temps après, la grand'croix de Marie-Thérèse, la place de vice-président du conseil aulique de guerre, et enfin en 1808, le titre de feld-maréchal. Il est mort à Vienne le 1er avril 1814, universellement regretté. Il joignait à des talens peu communs, des mœurs douces, une politesse exquise, et une loyauté sans égale. On lui

doit une carte des provinces belgiques en 25 feuilles, qui peut soutenir la comparaison avec la grande carte de France de Cassini.

* **FERRAUD** (***), député du département des Hautes-Pyrénées à la Convention nationale, naquit vers l'an 1764, dans la vallée d'Aure en Armagnac. Il vota dans le procès de Louis XVI, comme la majorité de l'assemblée et se déclara, pendant la lutte du côté droit et de la Montagne, en faveur du parti de la Gironde qui voulait une république sans terreur. Il fut ensuite envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il reçut plusieurs blessures. De retour dans la Convention, lors du 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), il fut nommé l'un des adjoints de Barras, pour diriger la force armée contre la commune de Paris. Ferraud sans doute eût été enveloppé dans la ruine des Girondins, si à l'époque des proscriptions des 31 mai, 1er et 2 juin, on ne l'eût envoyé à l'armée du Nord, où il montra quelque valeur. Le 20 mai 1795 il voulut s'opposer aux efforts de la populace qui forçait les portes de la Convention; vingt armes à feu sont dirigées sur le président: Ferraud s'élance pour le couvrir de son corps et dit aux factieux : « J'ai été atteint plus d'une fois » du fer ennemi; voilà mon sein couvert » de cicatrices; je vous abandonne ma vie; » mais respectez le sanctuaire des lois. » Un coup de pistolet lui donna la mort. A peine tombé sur les marches de la tribune, et respirant encore, on lui coupa la tête à laquelle une femme vint insulter, en la frappant de ses galoches. Elle fut ensuite mise au bout d'une pique et portée jusque sur le bureau du président (*Voyez* BOISSY-D'ANGLAS) par un serrurier, qui ayant été condamné à mort le lendemain et arraché au supplice par les habitans du faubourg Saint-Antoine, à l'instant de son exécution, subit son jugement quatre jours après. Le 14 prairial, la Convention rendit à Ferraud les honneurs funèbres, et lui fit ériger un tombeau sur lequel devaient être gravées les dernières paroles qu'il avait prononcées. Louvet publia son oraison funèbre, en 1795.

FERRE (Vincent), dominicain, natif de Valence en Espagne, enseigna la théologie avec réputation à Burgos et à Rome, puis à Salamanque, où il mourut vers 1683. On a de lui des *Commentaires* estimés en Espagne *sur la Somme de saint Thomas*, en 8 vol. in-fol. Il résout toutes les difficultés avec beaucoup de netteté et de précision.

FERREIN (Antoine), né à Fresquepêche en Agénois, l'an 1693, était médecin de Montpellier. Il a été de l'académie des sciences, et professeur en médecine au collége-royal. Ses *Leçons sur la Médecine*, et celle *sur la Matière médicale*, publiées depuis sa mort, chacunes en 3 vol. in-12, par M. Arnault de Nobleville, prouvent qu'il avait bien médité sur l'art de guérir. Il l'exerça avec succès jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 28 février 1769.

* **FERREIRA** (Antoine), célèbre poète portugais, né à Lisbonne en 1528, mort le 28 avril 1569, à peine âgé de 41 ans, est auteur de poésies lyriques ou dramatiques, qui l'ont placé au rang des auteurs classiques de sa patrie : | *Inès de Castro*, la seconde tragédie régulière qui ait paru en Europe, et que les Portugais regardent comme un des beaux monumens de leur littérature. La Motte en a emprunté les plus belles scènes. | *Poëmas Lusitanos*, Lisbonne, 1598. | Des *Comédies* imprimées en 1622 et 1771, avec celles de Sa de Miranda.

FERREIRA (Antoine), né à Lisbonne en 1626, publia dans cette ville, en 1670, un traité de chirurgie, intitulé: *Luz verdadeira*, etc., c'est-à-dire, *Lumière véritable et examen abrégé de toute la chirurgie*, Lisbonne, 1670, in-folio. Edition plus estimée, ib. 1705; cet ouvrage est divisé en 17 livres. L'auteur était chirurgien de la chambre du roi de Portugal. Il mourut en 1679.

* **FERREIRA** (Christophe), missionnaire portugais, né à Torres-Vedras, en 1580, entra dans la compagnie de Jésus à l'âge de 16 ans; il passa au Japon en 1609, et y demeura jusqu'à l'an 1633. Malgré les persécutions auxquelles il fut en butte, son zèle ne se ralentit pas et on le vit répandre partout les lumières de l'évangile. Cependant, ayant été arrêté, et sommé d'opter entre la mort et l'abandon de sa foi, après quatre heures des tortures les plus cruelles, la douleur l'emporta; déplorant ensuite amèrement sa faiblesse, il se livra volontairement au martyre, qu'il souffrit à Nangasaki, vers l'an 1652, âgé de soixante-douze ans. On a de lui : *Annuæ litteræ è Japoniâ, anni* 1627. — **FERREIRA** (Gaspard), aussi jésuite portugais, né à Castro-Journo, prit l'habit en 1588, à l'âge de dix-sept ans. Il fut envoyé aux Indes en 1593, et y enseigna dans son couvent les lettres humaines et sacrées.

Ayant passé à la Chine, avec le P. Ricci, il prêcha la religion à Pékin, pendant l'espace de quarante années, et mourut le 27 décembre 1649. Le P. Gaspard a composé et fait imprimer en langue chinoise des *Vies des Saints* pour chaque mois, avec des passages de l'Ecriture et des Pères, et un recueil de Méditations sur les XV Mystères du Rosaire.

* **FERREOL** (saint), premier évêque de Besançon, issu d'une illustre famille d'Athènes, accompagna saint Irénée dans les Gaules, et fut envoyé par lui dans la Séquanie avec saint Ferjeux son frère, qui était diacre. Les deux apôtres se fixèrent à Besançon, où ils vécurent cachés pendant quelque temps. Ils vaquaient le jour à leur saint ministère, et se retiraient la nuit dans une grotte à quelque distance de la ville. Enfin Claude, préfet romain, les fit arrêter et conduire devant son tribunal. Après avoir essayé vainement de leur persuader, par l'espoir des récompenses ou par la crainte des supplices, de sacrifier aux faux dieux, il les livra aux bourreaux, qui, après avoir épuisé leur rage sur les deux saints, leur tranchèrent la tête, le 16 juin 211. Les restes des martyrs furent enlevés secrètement pendant la nuit, par des personnes pieuses, et déposés dans le voisinage de la grotte qu'ils avaient habitée. Ces vénérables reliques furent découvertes, en 370, sous l'épiscopat de saint Agnan. La fête de ces deux martyrs est célébrée dans le diocèse de Besançon, le 16 juin, et celle de l'invention de leurs reliques le 5 septembre.

FERREOL ou **FORGEOT** (saint), martyr de Vienne dans les Gaules, fut mis à mort à ce que l'on croit, sous le règne de Dioclétien et de Maximien. — Il faut le distinguer de saint **FERREOL**, évêque de Limoges en 591, sous le règne de Chilpéric; et de saint **FERREOL**, évêque d'Usez en 533. On a de celui-ci une *Règle monastique*, insérée par Holstenius dans son *Codex Regularum*.

FERRERA (Jean), espagnol, entreprit, par ordre du cardinal Ximenès, un *Traité complet d'Agriculture*. Il ramassa, dans son ouvrage, tout ce que les anciens et les modernes avaient écrit d'important sur ce premier art du genre humain. Il y joignit ses observations particulières, fruits d'un longue expérience. Ce livre a été très utile dans son temps, et il a servi beaucoup à ceux qui ont depuis traité la même matière.

FERRERAS (don Jean de) naquit le 7 juin 1752, à Labaneza en Espagne. Après avoir fait ses études avec beaucoup de succès dans l'université de Salamanque, il obtint au concours la cure de Saint-Jacques de Talavera, dans le diocèse de Tolède. Il fut transféré ensuite à celle de Saint-Pierre de Madrid par le cardinal Porto-Carrero qui le nomma son confesseur. Le nonce du pape le fit théologien et examinateur de son tribunal, et l'Inquisition le nomma son qualificateur et son proviseur. Le roi d'Espagne voulut aussi qu'il assistât aux juntes d'état et à son conseil privé. Ferréras refusa, quelque temps après, deux évêchés considérables malgré les instances que lui fit la cour pour les lui faire accepter. L'académie de Madrid le choisit, l'année même de sa fondation, en 1713, pour un de ses membres. Le roi, en confirmant un choix applaudi par tous les gens de lettres, l'honora de la charge de garde de sa bibliothèque. Ferréras fut très utile à l'académie naissante, par ses lumières. Il lui servit surtout beaucoup pour la composition du *Dictionnaire espagnol*, entrepris et publié par cette illustre compagnie en 1739, en 6 vol. in-fol. Ferréras était mort 4 ans auparavant en 1735. On a de ce savant espagnol plusieurs ouvrages de théologie, de philosophie, de belles-lettres et d'histoire. Le plus considérable et le plus connu est son *Histoire d'Espagne*, écrite en sa langue, la meilleure, la plus complète que nous ayons sur cette nation : M. d'Hermilly en a donné une bonne traduction française en 10 vol. in-4°, Paris, 1751.

* **FERRERE** (Philippe), avocat au parlement de Bordeaux, né à Tarbes en 1767, n'adopta pas les principes de la révolution, et fut obligé de quitter sa ville natale dans laquelle il ne put rentrer qu'en 1795. En 1804 il refusa de faire partie du tribunat. Il est mort le 14 janvier 1815 à l'âge de 48 ans, d'une maladie de poitrine que les fatigues de la plaidoierie lui avaient occasionée. Ses principaux discours ont été imprimés pour la première fois dans le *Barreau français* de MM. Clair et Clapier, Paris, 1820 et années suivantes, 12 vol. in-8°. Ses *plaidoyers* sont remarquables par l'élévation des pensées, l'élégance et l'énergie du style, et par les mouvemens oratoires dont ils sont animés.

* **FERRERI** (Zacharie), né à Vicence en 1479, d'une famille de Milan, étudia le droit canonique à Padoue, et entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Benoît de la

congrégation du Mont-Cassin. Passionné pour l'étude, et surtout pour la poésie, il s'était formé dans sa cellule une bibliothèque considérable; mais soit que les livres ne fussent pas conformes aux études de son état, soit que cette espèce de propriété fût contraire à la règle, le président de la congrégation fit enlever la bibliothèque. Après avoir prié inutilement qu'on lui rendit ses livres chéris, Ferreri résolut, dans son chagrin, de passer dans l'ordre des Chartreux. Ses supérieurs s'y opposèrent; cependant sans tenir compte de ce refus, il s'y réfugia. Mais réclamé par ses supérieurs, il fut forcé de revenir dans son monastère, d'où on l'envoya, en 1506, continuer ses études à Rome. Après y avoir été fait docteur en droit civil et canonique, il y reçut la couronne poétique. Son dessein de se faire chartreux l'occupait continuellement. Etant à Venise en 1508, il entra au noviciat de cet ordre, et prit le nom de frère Zacharie-Benoît; de nouveaux obstacles l'empêchèrent encore de faire sa profession. Son mérite et ses talens l'ayant fait nommer abbé de Subbachio, il assista en cette qualité au concile de Pise, convoqué en 1511, contre le pape Jules II, et en fut nommé secrétaire. S'étant prononcé fortement contre le pape, il n'avança pas sous le pontificat de Jules II, mais Léon X, son successeur, le nomma, en 1519, à l'évêché de Guardia, et l'employa dans plusieurs missions importantes en Allemagne. A son retour en Italie, après la mort de Léon X, il fut nommé gouverneur de Faenza. Il mourut à Rome, vers 1526 ou 1527. Il a laissé : | *Sancti carthusiensis ordinis origo*, Mantoue, 1509. C'est une vie de saint Bruno, suivie de diverses poésies et de l'apologie de l'auteur; elle est insérée dans la Collection des œuvres de saint Bruno, Paris, 1524; | *Promotiones et progressus sacro-sancti Pisani concilii, inchoati anno 1511, necnon acta et decreta sacrosanctæ generalis Pisanæ synodi*, in-fol.; | *Apologia sacri Pisani concilii moderni*, Pise, 1511; | *Acta scitu dignissima Constantiensis concilii*, Milan, 1511; | *Decreta et acta concilii Basiliensis*, 1511, in-fol., rare, 1512, in-8°; | *Lugdunense somnium de divi Leonis X pontificis maximi, ad summum pontificatum divina promotione, carmen*, Lyon, 1513, in-4°, inséré dans le tome 4 des *Carmina illustrium poetarum italorum*, Florence, 1721. On prétend que ce poème, composé de plus de mille vers, fut achevé en trois jours. | *Vita sancti Casimiri*, Cracovie, 1520, et insérée dans les *Acta sanctorum* de Bollandus; | *Oratio de eliminandis de regno Poloniæ erroneis traditionibus Lutheri*, Cracovie, 1521; | *De reformatione Ecclesiæ, suasoria oratio ad beatum patrem Hadrianum VI pontif. max.* Venise, 1522, in-8°; | *Hymni novi ecclesiastici, juxta veram metri et latinitatis normam*, Rome, 1525, in-4°; ibid., 1549, in-8°; ces hymnes sont estimées. Il y a de Ferreri plusieurs autres ouvrages qui n'ont point été publiés.

* **FERRERI** (Mathias), capucin piémontais, naquit à Cavalier-Maggiore, dans le 17e siècle. Après avoir professé la théologie dans divers couvens de son ordre, il fut nommé définiteur des maisons de son ordre. Ses talens pour la chaire le firent choisir pour aller prêcher dans la vallée des Alpes où il y avait beaucoup de protestans, dont il eut le bonheur de ramener un assez grand nombre dans le sein de l'Eglise. On a de lui une histoire des missions en général, et en particulier de celles faites par les religieux de son ordre dans les vallées des Alpes : elle a pour titre : *Jus regnandi apostolicum per missiones apostolicas religiosorum totius ordinis hierarchici ab initio Ecclesiæ, sive Rationarium chronographicum missionum evangelicarum ab apostolicis operariis, præsertim capuccinis, in quatuor mundi partibus, signanter in Gallia cisalpina, exercitarum*, Turin, 1659, 2 vol. in-fol. On y trouve des détails qui peuvent servir à l'histoire et à la topographie de ces contrées peu connues.

FERRET (Emile), né à Castel-Franco dans le Bolonais, en 1489, secrétaire du pape Léon X, fut appelé à Paris par François Ier, qui le fit membre du parlement, et le chargea de trois légations, l'une vers les Vénitiens, l'autre vers les Florentins, la troisième vers l'empereur, dont il s'acquitta avec honneur. Il mourut à Avignon le 15 juillet 1552. Il cultiva les muses dans le tumulte de la cour. C'était un homme modeste, modéré, libéral, dont tout le plaisir était de jouer du luth et de se promener. Il fit mettre au-dessus de la chaire de jurisprudence d'Avignon, qu'il fit faire à ses dépens, cette inscription : *Peritum orno, imperitum dedecoro*. On a de lui : | *Opera juridica*, 1598, in-4° ; | *Ciceronis orationes ad veterum codicum fidem castigatæ*. On trouve sa *Vie* dans les *Vitæ clarissimorum ju-*

risconsultorum de Buder, Iéna, 1722, in-8°.

* FERRETI (Jean-Baptiste), savant antiquaire, religieux de l'ordre des bénédictins de la congrégation du Mont-Cassin, né à Vicence en 1639, mort en 1682, n'a publié qu'un seul ouvrage intitulé : *Musæ lapidariæ antiquorum in marmoribus carmina seu deorum donaria hominumque illustrium obliterata monumenta et deperdita epitaphia*, Vérone, 1672, in-fol. rare. C'est le recueil de toutes les inscriptions en vers qui se trouvent dans Gruter; l'auteur y en a ajouté plusieurs d'inédites, et a donné l'explication de toutes ces petites pièces dans des notes très savantes. Il dédia cet ouvrage au dauphin, et Louis XIV l'en récompensa par un présent considérable.

FERRETTI, poète et historien de Vicence, dans le 14e siècle, fut un de ceux qui chassèrent la barbarie répandue en Europe, et qui firent renaître le bon goût dans les belles-lettres. Parmi les productions de ce savant en prose et en vers, il y a une *Histoire de son temps* en sept livres, depuis 1250 jusqu'en 1318 : elle est curieuse. Muratori l'a publiée dans le neuvième tome des écrivains de l'Histoire d'Italie. On a encore de lui un *Poème latin* sur les beaux faits de Can de l'Escale.

FERRI (Paul), ministre protestant à Metz sa patrie, naquit en 1591, et mourut de la pierre en 1669. On lui en trouva plus de 80 dans la vessie. Ferri était connu de son temps par ses écrits et par ses sermons; à présent il ne l'est plus que par la réfutation que fit Bossuet de son *Catéchisme*, publié en 1654, in-12. C'est par cette réponse que ce prélat fit son entrée dans la république des lettres.

FERRI (Ciro). *Voyez* CIRO-FERRI... *Voyez* aussi FERRY.

* FERRIER (Boniface), général de l'ordre des chartreux, naquit en 1355 à Valence en Espagne. Après avoir étudié le droit et reçu le bonnet à l'université de Lérida, il exerça la magistrature dans sa ville natale; s'étant marié, il devint père de onze enfans; mais ayant perdu son épouse et neuf de ses enfans, il résolut de se vouer à l'état monastique. Son frère Vincent Ferrier, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, le confirma dans ce pieux dessein. Après avoir vendu ses biens et distribué aux pauvres ce qui n'était pas nécessaire à l'établissement des deux fils qui lui restaient, il entra, en 1396, chez les chartreux de la Porte-du-Ciel, prit les ordres, et se livra tout entier aux études de son nouvel état. Elu général de l'ordre en 1402, après la mort de Guillaume Raynaud, il gouverna avec sagesse. Urbain VI et Benoît XIII se disputaient alors le pontificat. Ce schisme divisa aussi les chartreux, partagés entre les deux obédiences. Ferrier était pour Benoît XIII, avec ceux qui l'avaient élu; le reste était pour Urbain VI. Etienne de Sienne avait été élu général de cette partie. Pour faire finir une scission qui ne pouvait qu'avoir des résultats funestes, les deux généraux eurent la sagesse de se démettre, afin qu'on en élût un troisième qui réunît tous les monastères sous son autorité. Ferrier malgré sa résolution, fut forcé par Benoît XIII (Pierre de Lune) de reprendre ce gouvernement. Il lui resta encore attaché, mais lorsqu'il vit son obstination à se maintenir sur le trône pontifical malgré les maux de l'Eglise et les décrets du concile de Constance, il abandonna son parti, et mourut quelque temps après. Sainte-Marthe fixe sa mort au 27 avril 1417; d'autres ne la placent que deux ans après. On connaît de lui : | un *Traité* dans lequel il examine pourquoi il y a eu peu de chartreux canonisés, et pourquoi on cite peu de miracles de cet ordre; | une *Traduction* de la Bible en espagnol; | un *Traité* adressé à Boniface, religieux du même ordre; | *De approbatione ordinis liber unus;* | des *Sermons* et des *Lettres*. Il se montra toujours fidèle observateur de la discipline régulière.

FERRIER (Arnaud du), professeur en droit à Toulouse sa patrie, ensuite président aux enquêtes à Paris, et maître des requêtes, fut choisi pour se trouver en qualité d'ambassadeur au concile de Trente. Il y soutint les intérêts de la France avec une vivacité et une aigreur qui déplurent à plusieurs prélats. Par égard à leur plainte, on envoya Ferrier ambassadeur à Venise. Il s'y lia avec Fra-Paolo, et lui fournit des mémoires pour son *Histoire du Concile de Trente*, pleins de l'esprit de secte dont il était imbu. Ferrier mourut garde-des-sceaux du roi de Navarre, depuis Henri IV, en 1585, âgé de 79 ans, laissant quelques ouvrages. Il fit profession publique du calvinisme dans ses dernières années.

FERRIER (Jean), né à Rhodez en 1619, entra chez les jésuites, y professa, et fut ensuite confesseur de Louis XIV. Il mourut en 1674, laissant un *Traité sur la*

Science moyenne, et des écrits contre les disciples de Jansénius.

FERRIER (Jérémie), ministre protestant, et professeur en théologie à Nîmes, embrassa la religion catholique, et devint conseiller d'état. Il mourut à Paris, l'an 1626. On lui attribue *le Catholique d'Etat*, 1625, in-8° : c'est une réponse aux reproches que les partisans de l'Espagne faisaient à la France. Il est encore auteur d'un *Traité de l'Antechrist et de ses marques*, in-fol., Paris, 1615. Sa fille fut mariée au fameux lieutenant-criminel Tardieu, qui fut assassiné avec elle par des voleurs, en 1664. Son gendre et sa fille étaient connus par l'avarice la plus sordide.

FERRIER (Louis), né à Arles, en 1652, poète français, fut mis à l'inquisition de cette ville, pour certaine maxime d'Epicure :

L'amour pour les mortels est le souverain bien.

Mauvaise traduction du premier vers de Lucrèce :

Æneadum genitrix, divumque hominumque voluptas.

Ce vers se trouve dans ses *Préceptes galans*, poème qui courut manuscrit avant qu'il le publiât à Paris en 1678, in-12. Ferrier ayant été absous par le saint Office, à la prière de ses amis, se retira à Paris, et devint précepteur des fils du duc de Saint-Aignan. Il mourut en 1721, à 69 ans, en Normandie, où il avait acheté la terre de la Martinière. Outre ses *Préceptes galans*, dont le titre marque assez que ce n'est point un code de mœurs, on a de lui quelques tragédies plus que médiocres, et une traduction de Justin, 1693, 2 vol. in-12, qui a été éclipsée par celle de l'abbé Paul.

FERRIER. *Voyez* VINCENT-FERRIER (saint).

FERRIÈRES (Claude de), docteur en droit de l'université de Paris sa patrie, naquit en 1639. Il professa la jurisprudence à Paris, puis à Reims, où il mourut en 1715, à 77 ans. Ses ouvrages sont estimés, quoiqu'il ait composé la plupart pour subvenir aux besoins pressans d'une famille nombreuse. Il enrichit les libraires; mais ils ne l'enrichirent point. Les honoraires de ses livres suffisaient à grand'peine pour le dédommager du temps qu'il sacrifiait à leur composition, quoiqu'on ne puisse pas l'accuser d'avoir poussé ce sacrifice trop loin. Les principaux sont : | La *Jurisprudence du Code*, 1684, en 2 vol. in-4°; | — *du Digeste*, 1688, 2 vol. in-4°; | — des *Novelles*, 1688, 2 vol. in-4°; | La *Science des Notaires*, in-4°, portée par son fils à 2 vol. et réimprimée sous ce titre : *Le nouveau parfait Notaire*, ou *la Science des Notaires de feu J. C. de Ferrière, mise en harmonie avec les dispositions du code civil*, etc., par M. Massé, notaire à Paris, 1805, 2 vol. in-4°; 4e édit. 1813, 3 vol. in-4°; | *Le Droit de Patronage*, 1686, in-4°; | *Institution coutumière*, 3 vol. in-12; | *Introduction à la Pratique*, 1758, in-12; | des *Commentaires sur la Coutume de Paris*, 2 vol. in-12; | un *Traité des Fiefs*, 1680, in-4°; | Le *Recueil des Commentateurs de la Coutume de Paris*, 1714, en 4 vol. in-fol. Il faut avouer que la plupart des écrits de Claude de Ferrière ne sont que des compilations, qui quelquefois manquent d'exactitude : mais elles peuvent être regardées comme des répertoires utiles. Le *Dictionnaire de Droit*, 1771, 2 vol. in-4°, est de Claude-Joseph son fils, qui a été doyen des professeurs en droit dans l'université de Paris, dont nous avons encore la *Traduction nouvelle des Institutes de l'empereur Justinien, avec des observations pour l'intelligence du texte, l'application du droit français au droit romain*, etc. Cet ouvrage, qui est une augmentation de celui que son père avait donné sur la même matière, peut être de quelque secours pour les jeunes gens qui étudient le droit. Si le père ne parvint pas à la fortune, ce n'est pas qu'il n'eût reçu de la nature les dons de la figure et de l'esprit; mais ils étaient déparés par une hauteur incommode, par une prévention outrée pour ses sentimens, et par la manie de critiquer ceux des autres.

* **FERRIÈRES** (Charles-Elie, marquis de), né à Poitiers le 27 janvier 1741, d'une famille noble et distinguée, entra dans les chevau-légers de la garde du roi. Mais préférant l'étude des belles-lettres à la vie militaire, il se retira au château de Marsay près de Mirebeau. Au commencement de la révolution, il fut nommé député de la noblesse de la sénéchaussée de Saumur aux états-généraux, et il y présenta un *plan de finance pour l'établissement d'une caisse territoriale*. Il vécut depuis dans la retraite, et mourut dans son château de Marsay, le 30 juillet 1804. On a de lui : | *Le Théisme*, ou *Recherches sur la nature de l'homme et sur ses rapports avec les autres hommes dans l'ordre moral et dans l'ordre politique*, 2 vol. in-12, 2e édition, 1791.

L'auteur y développe la doctrine de Descartes, de Malebranche et de Locke, et cherche à faire connaître le sort réservé aux nations dont les mœurs et les gouvernemens ne sont pas en rapport avec la religion établie : c'est un bon ouvrage. | *De la constitution qui convient aux Français*, 1789, in-8°; | *Plan de finances pour l'établissement d'une caisse territoriale;* | *Opinion contre l'arrestation du roi à Varennes*, 1791, in-8°; | *Compte rendu à mes commettans*, 1791, in-8°; | *De l'état des lettres dans le Poitou depuis l'an 500 jusqu'à l'année* 1789; | *Mémoires pour servir à l'histoire de l'assemblée Constituante et de la révolution de* 1789, 3 vol. in-8°, 1798. C'est son meilleur ouvrage. Ferrières a écrit avec la plus grande impartialité; ses livres sont devenus très rares. Le tome 4 qui finit à la mort du roi, est resté manuscrit. Il a paru dans la *Collection des mémoires relatifs à la revolution francaise*, publiée par MM. Berville et Barrière avec une *notice* sur la vie de l'auteur, des *notes* et des *éclaircissemens*, Paris, 1821.

*FERRINI (Luc), religieux servite, né à Florence, dans le 16e siècle, fut l'éditeur des ouvrages laissés manuscrits par le P. Poccianti, son confrère : | *Mich. Pocciantii Catalogus scriptorum Florentinorum omnis generis, quorum et memoria extat, atque lucubrationes in litteras relatæ sunt ad nostra usque tempora* Florence, 1589, in-4°. Ferrini ajouta environ deux cents écrivains à la liste donnée par Poccianti, mais elle est encore très incomplète. *Poccianti Mich. vite de sette Beati Fiorentini fundatori dell' ordine de' Servi, con un epilogo di tutte le chiese, monasteri, luoghi pii et campagnie della città di Firenze*, Florence, 1589, in-8°. Ferrini inséra dans ce volume deux morceaux de sa composition, l'un, *della nobiltà de' Fiorentini*, l'autre *della religione de' Servi*. — FERRINI (Vincent), religieux dominicain, né dans le 16e siècle, à Castel-Nuovo de Carfagnana, en Toscane, était vicaire-général de l'inquisition à Parme, en 1583. Il fut nommé, l'année suivante, supérieur des couvens de son ordre dans la Hongrie, la Styrie et la Carinthie, et se signala dans ces provinces par son talent pour la prédication et son zèle ardent pour la pureté de la foi. Le P. Ferrini était à Venise en 1596, et à cette époque il était déjà avancé en âge; mais on ne connaît pas la date de sa mort. On a de lui quelques livres ascétiques; *Alfabeto spirituale; Alfabeto esemplare* et la *Lima universale de' vitii*, recueil de maximes extrait des ouvrages des prédicateurs les plus célèbres de son temps.

FERRON (Arnoul le) conseiller au parlement de Bordeaux, sa patrie, est auteur d'une *continuation* en latin de l'*Histoire* de Paul-Emile; de savantes *observations sur les lois*, et d'autres ouvrages qui lui ont assuré le surnom d'*Atticus*, que lui donna Scaliger. Il fut employé dans les grandes affaires, et mourut en 1563, à 48 ans. Sa Continuation de Paul-Emile, imprimée à Paris, chez Vascosan, 1555, in-8°, est ample, sans être trop longue. Elle s'étend depuis le mariage de Charles VIII jusqu'au règne de François Ier. Les anecdotes qu'il rapporte sont curieuses, et ses détails fort exacts. Son père était aussi conseiller au parlement.

FERRY (Jean-Baptiste), prêtre, de la société littéraire-militaire, né à Besançon, mort au mois d'avril 1756, âgé de plus de 60 ans, était chanoine prébendier de l'église de Sainte-Madeleine en cette ville. On a de lui plusieurs *livres d'église* à l'usage du diocèse de Besançon. *Voyez* FERRI.

FERTÉ (Henri de SENNECTÈRE, maréchal de la), donna des preuves de son courage au siége de La Rochelle (1628) à l'attaque du pas de Suze, au secours de Casal, à la prise de Moyenvic, à celle de Trèves, et à la bataille d'Avênes. Il n'était alors que colonel; il fut fait maréchal de camp sur la brèche d'Hesdin, pour avoir défait les troupes que les ennemis voulaient y jeter. Il se signala à la bataille de Rocroy, et surtout à celle de Lens. Il défit le duc de Lorraine, et lui tua près de 2,000 hommes au combat de Saint-Nicolas en 1650. Devenu maréchal de France le 5 janvier 1651, il sauva Nancy peu après, et prit la même année Chasté, Mirecourt et Vaudrevange. Sa valeur et son expérience éclatèrent encore en 1655, 1655. Il assista aux siéges de Landrecies et de Saint-Guilain, fut fait prisonnier à celui de Valenciennes, et racheté par Louis XIV pour 100,000 livres. En 1657 et 1658, il prit Montmédi et Gravelines. Il mourut en 1681, à 82 ans, chevalier des ordres du roi. Sa femme, Madeleine D'ANGENNES, morte en 1714, à 85 ans, a donné lieu à un petit roman qui porte son nom, et qui se trouve avec ceux de Bussy. Son fils, Henri-François, duc de

LA FERTÉ, mort en 1703, n'a pas laissé de postérité masculine. Le maréchal de la Ferté était un homme vain et présomptueux. Il ne pouvait souffrir les succès de Turenne, qu'il était incapable d'égaler, quoiqu'il eût d'ailleurs du mérite. Malgré la violence de son humeur, il était fort empressé à faire sa cour, et ce fut en partie ce qui contribua à l'élever aux dignités.

FERTÉ-IMBAUT (le maréchal de la), *Voyez* ESTAMPES (JACQUES).

FERTEL (MARTIN-DOMINIQUE), imprimeur, né vers l'an 1670. Après avoir parcouru la France et l'Italie, il s'établit à Saint-Omer. Il a donné au public : *La Science pratique de l'Imprimerie*, Saint-Omer, 1723, in-4°, avec fig. : ouvrage curieux, renfermant tout ce qui est relatif à cet art. Il est mort l'an 1752.

* FERUCCI (FRANÇOIS), sculpteur, né à Fiesole, mort en 1585, s'est fait connaître par ses ouvrages qui sont tous en porphyre. On prétend que c'est lui qui trouva le secret de tremper l'acier, afin de pouvoir travailler cette matière si dure. Il réussit par cette invention à faire le bassin de la magnifique fontaine du palais Pitti à Florence, la statue du grand duc Côme, et celle de la Justice, qui est sur la colonne de la Sainte-Trinité. Il y a eu plusieurs autres sculpteurs de ce nom.

FERUS. *Voyez* SAUVAGE.

* FERUSSAC (JEAN-BAPTISTE, d'AUDEBARD, baron de), naquit le 30 juin 1745, à Clérac, d'une ancienne famille: son père, lieutenant-colonel du régiment de cavalerie de Clermont-Prince, le fit entrer en 1754 à l'école royale militaire, d'où il sortit en 1762 avec le grade de sous-lieutenant de grenadiers au régiment de Béarn-infanterie. Le jeune chevalier de Férussac s'occupa d'études sérieuses, surtout de sciences exactes. Après s'être préparé à entrer dans l'artillerie, il fut attaché en 1764 comme aspirant, au régiment de Besançon qui appartenait à cette arme : il était capitaine en 1786 et allait être nommé major, lorsque la révolution en éclatant le détermina à quitter le service. En 1791, il alla rejoindre les princes et il fut un des meilleurs officiers de leur armée : nommé chef de brigade, puis lieutenant-colonel, il commanda constamment l'artillerie de l'avant-garde sous les ordres du duc d'Enghien. Il assista à toutes les affaires de ce corps et se distingua surtout à celle de Schusseuried, où il sauva l'armée de Condé d'un désastre qui paraissait inévitable. Il resta constamment avec les princes jusqu'au départ de son corps pour la Volhynie. De retour en France en 1801, il se consacra à l'éducation de ses enfans, et refusa les offres brillantes que Bonaparte lui fit faire. Il ne voulut point exercer d'autres fonctions que celles de maire de sa commune. A la rentrée du roi, M. de Férussac accepta le titre honorifique de colonel avec une pension de 1800 francs. Ce brave officier est mort au château de Lagarde, près de Lauzerte (Tarn-et-Garonne) en 1815. Depuis qu'il avait été rendu à sa patrie, Férussac s'était voué de nouveau à ses études et à ses observations scientifiques. On a de lui plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : | une petite brochure sur la *Tactique prussienne*, dans laquelle il s'élevait avec force contre l'engoûment où l'on était pour cette tactique ; | *Observations sur l'Encyclopédie*, brochure in-8°, 1782, où il signale les vices du plan adopté pour cet ouvrage ; | *Essai sur la défense des îles et des provinces maritimes*, 1782, imprimé dans le *Dictionnaire de tactique* et rédigé à la demande des directeurs de *l'Encyclopédie*. Il a été traduit en plusieurs langues ; | *Essai sur la forme et la construction la plus avantageuse à donner aux aérostats pour parvenir à les diriger*, 1784 ; | *Examen de l'effet de l'attraction*, Mémoire inséré en 1788, dans le *Journal de physique*; | *Essai d'une nouvelle méthode conchyliologique*, inséré en 1802 dans le 4e vol. des *Mémoires de la société médicale d'émulation*, et plusieurs autres *observations* dans les journaux des sciences. Il a laissé en manuscrit des *Mélanges* et des *Mémoires* pour servir à l'histoire de la révolution. On lui doit encore *l'Histoire naturelle, générale et particulière des mollusques terrestres et fluviatiles, tant des espèces que l'on trouve aujourd'hui vivantes que des dépouilles fossiles de celles qui n'existent plus* : ouvrage que son fils, le baron de Férussac, officier supérieur au corps royal d'état-major, a fait paraître par livraisons. M. de Férussac s'était aussi occupé de diverses améliorations à introduire dans le service de l'armée.

FERVAQUES. *Voyez* HAUTEMER.

FESTUS (POMPÉIUS SEXTUS), célèbre grammairien, abrégea le traité de Verrius Flaccus : *De verborum significatione*. Cet abrégé, très utile, suivant Scaliger, a été donné au public par Dacier, *ad*

usum Delphini, Paris, 1681, in-4°, et Amsterdam, 1699, in-4°. Cette dernière édition ne vaut pas celle de Paris.

FESTUS (Porcius), proconsul et gouverneur de Judée vers l'an 61 de J.-C., fit citer saint Paul à son tribunal, lorsqu'il était à Césarée. Cet apôtre ayant appelé à César, Festus le lui renvoya, n'osant pas le condamner, quoiqu'il eût déjà reçu une somme d'argent pour n'être pas favorable à saint Paul. *Act.* 26.

FETI (Dominique), peintre romain, né en 1589, disciple de Civoli, forma son goût sur les ouvrages de Jules Romain. Il allia une grande manière et un coloris vigoureux à une pensée fine, à une expression vive, et à une touche spirituelle et piquante. Le cardinal Ferdinand Gonzague, depuis duc de Mantoue, l'employa à orner son palais, et lui aurait fait un sort heureux, si la débauche ne l'eût enlevé en 1624, à 35 ans. Les dessins de ce peintre sont d'un grand goût, et très rares. On en voit quelques-uns au musée de Paris, notamment le *mariage de sainte Catherine*, la *méditation sur le néant des vanités humaines*. Il laissa une sœur qui se fit religieuse. Elle peignait fort bien. Le couvent où elle entra fut orné de ses tableaux ; elle en fit aussi pour les autres maisons religieuses de Mantoue.

FEU (François) docteur de Sorbonne, naquit à Massiac en Auvergne l'an 1633. Il fut grand-vicaire de Rouen, sous Colbert, puis curé de Saint-Gervais à Paris, en 1686 : dans ces deux places il se fit généralement estimer des grands et des petits. Il mourut le 26 décembre 1699, à 66 ans. On a de lui les deux premiers vol. in-4° (1692 et 1695), d'un cours de théologie, qu'il n'eut pas le temps d'achever.

FEU-ARDENT (François), cordelier, né à Coutance en 1541, docteur de Sorbonne en 1576, était un zélé ligueur. Il disserta en chaire contre Henri III et Henri IV. Il mourut en 1610 à Bayeux, et non à Paris, comme dit Bayle, laissant : | des *Traités de controverse*, où il y a de bonnes choses ; mais qui, pour la manière, tiennent au goût de son siècle ; | des *commentaires* sur plusieurs livres de la Bible ; | des *éditions* de quelques ouvrages des Pères et des scolastiques. L'ardeur qu'il avait témoignée pour la ligue, parut s'éteindre dès qu'il vit la religion hors de danger.

FEUILLADE. *V.* AUBUSSON (François de la).

FEUILLÉE (Louis), minime, associé de l'académie des sciences, botaniste du roi, naquit à Mane en Provence l'an 1660. Il entreprit, par ordre de Louis XIV, plusieurs voyages dans les différentes parties du monde. Il fit honneur au choix du monarque. Ce prince le gratifia d'une pension, et lui fit construire un observatoire à Marseille. Le Père Feuillée, usé par les fatigues de ses courses savantes, mourut dans cette ville en 1732. Un air modeste et simple relevait beaucoup le mérite de ses connaissances. On a de lui un *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques*, faites sur les côtes de l'Amérique méridionale et à la Nouvelle-Espagne, Paris, 1714-1725, 3 vol. in-4°. Le tome 3 contient une *Histoire des plantes médicinales* en usage au Pérou et au Chili. Ce journal, écrit durement, mais aussi exact que curieux, peut servir de modèle aux voyageurs, et de flambeau à ceux qui naviguent en Amérique. Au retour de la mer du Sud, le Père Feuillée présenta au roi un grand volume in-folio, où il avait dessiné d'après nature tout ce que ce vaste pays contient de plus curieux. Cet ouvrage intéressant est en original dans la bibliothèque du roi, de même que le *Journal de son voyage aux Canaries*, pour la fixation du premier méridien ; à la fin, il a ajouté l'*Histoire abrégée de ces îles*.

FEUILLET (Nicolas), chanoine de Saint-Cloud, près de Paris, prédicateur apostolique, et d'une morale qui a paru sévère, mourut à Paris le 7 septembre 1693, âgé de 71 ans. On a de lui (in-12, 1702) l'*Histoire de la conversion de Chanteau*, cousin-germain de Caumartin, conseiller d'état. Feuillet en avait été le principal instrument. Cette histoire édifiante, réimprimée plusieurs fois, est très répandue. On a encore de lui des *lettres*, qui peignent les sentiments de religion dont il était pénétré ; et une *Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans*. Son portrait a été gravé par Edelinck.

* **FEUILLET** (Madeleine), nièce du précédent, se livra, vers la fin du 17e siècle, à la composition de plusieurs ouvrages de piété qui ont eu du succès ; les principaux sont : | *Sentimens chrétiens* sur les principaux mystères de Notre-Seigneur, etc., Paris, Roulland, vers 1689, in-12 ; | *Concordance des prophéties avec l'Evangile, sur la passion, la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ*, Paris, 1689, in-12 ; | *L'Ame chrétienne*

soumise à l'esprit de Dieu, Paris, 1701, in-12 ; | les *Quatre Fins de l'homme*, Paris, 1694, in-12. Madeleine Feuillet a aussi traduit du latin deux ouvrages du jésuite Drexelius, savoir : la *Voie qui conduit au ciel*, Paris, 1684, in-12; et l'*Ange gardien*, Paris, 1691, in-12.

FEUQUIERES. *Voyez* PAS.

* FEUTRIER (Jean-François-Hyacinthe, comte), né à Paris le 2 avril 1785, termina ses études au séminaire de Saint-Sulpice sous l'abbé Emery, et embrassa la carrière ecclésiastique. Nommé secrétaire-général de la grande aumônerie, par le cardinal Fesch, alors grand-aumônier de France, il fut aussi désigné, par l'influence du même cardinal, pour être membre du concile convoqué à Paris par Napoléon, à l'effet de régler les différends survenus entre le gouvernement français et le pape Pie VII, et il contribua beaucoup à la résistance que cette assemblée opposa aux volontés de l'empereur. Plus tard Feutrier fut le principal agent des secours pécuniaires qu'on faisait parvenir au saint Père et aux cardinaux retenus en captivité. Lors de la première restauration, Talleyrand-Périgord, archevêque de Reims, grand-aumônier de France, s'attacha l'abbé Feutrier, qui fut confirmé dans sa place à la grande aumônerie par Louis XVIII. Il la quitta durant les cent-jours, malgré les instances du cardinal Fesch, puis fut réintégré, après la seconde rentrée du roi. Il fut fait bientôt chanoine honoraire du chapitre royal de Saint-Denis, puis curé de la Madeleine, paroisse un peu négligée sous un prédécesseur valétudinaire, et dans laquelle il sut ranimer la piété et la charité des fidèles par son zèle et son activité infatigable. De toutes parts on accourait entendre ses sermons, composés avec un talent remarquable. Le 8 mai 1821, il prononça, dans la cathédrale d'Orléans, le panégyrique de Jeanne d'Arc, qui fut tellement goûté qu'on lui demanda deux ans après de venir le prononcer de nouveau. L'abbé Feutrier s'attacha aussi, en sa qualité de vicaire-général de la grande-aumônerie, à répandre l'instruction religieuse parmi les soldats en garnison à Paris, et il savait prendre un langage approprié à leur profession. Le 25 août 1822, il fit devant l'académie française, à Saint-Germain l'Auxerrois, le panégyrique annuel de saint Louis, sujet rebattu dont il eut le talent de rajeunir plusieurs détails. En février 1823, Feutrier fut nommé vicaire-général du diocèse de Paris, et membre du conseil de l'archevêque, Mgr. de Quélen, puis appelé, le 26 janvier 1826, au siége épiscopal de Beauvais, et sacré le 24 avril suivant. Promu, au commencement de l'année 1828, au ministère des affaires ecclésiastiques, qui venait d'être séparé de celui de l'instruction publique, Feutrier prit beaucoup de part aux discussions parlementaires, ainsi qu'aux fameuses ordonnances du 16 juin 1828, qui excitèrent de vives réclamations de la part de l'épiscopat et du clergé français (1). On a reproché au ministre d'avoir eu recours à de petites ressources et à des moyens équivoques pour persuader à ses collègues que l'intention du souverain pontife était qu'ils se soumissent aux ordonnances. On assure qu'elles furent pour lui plus tard une source d'amers regrets. Il quitta le ministère au mois d'août 1829, et retourna dans son diocèse avec une pension de 12,000 francs et les titres de comte et de pair de France. Sa santé s'était altérée depuis graduellement, et il fit, pour consulter les médecins, un voyage à Paris, où il arriva le samedi 26 juin 1830. Le dimanche matin on le trouva mort dans son lit. L'autopsie du cadavre fit reconnaître que cette fin subite était due à un épanchement au cerveau. Ses obsèques furent célébrées à l'Abbaye-aux-Bois, et son corps fut transporté dans la cathédrale de Beauvais. M. Feutrier était membre de la légion-d'honneur. On a de lui : | *Eloge historique et religieux de Jeanne d'Arc, pour l'anniversaire de la délivrance d'Orléans, le 8 mai 1429, prononcé dans la cathédrale de cette ville le 8 mai 1821, et le 8 mai 1823*, Orléans, 1823, in-8°; | *Oraison funèbre de S. A. R. Monseigneur le duc de Berry*, qui devait être prononcée à un service dans l'église Sainte-Madeleine, qui n'eut point lieu, 1822, in-8°; | *Oraison funèbre de S. A. R. madame la duchesse douairière d'Orléans*, 2e édition, Paris, 1821, in-8°.

FEUTRY (Amé-Ambroise-Joseph), avocat au parlement de Douai, né à Lille le 9 octobre 1720, et mort à Douai le 28 mars 1789, est auteur de quelques petits *poèmes*, où il pourrait y avoir un peu plus de chaleur et d'action, mais où il y a de l'élégance et une versification en géné-

(1). Voir pour ces ordonnances, le *Tableau chronologique*, page 147, au premier volume de cette Biographie.

ral noble et forte. *Le Temple de la Mort*, *les Tombeaux*, *les Ruines*, portent l'empreinte d'une mélancolie douce, et de cette philosophie sagement sombre, qui donne dans le silence des leçons utiles. Le choix du sujet contraste avantageusement avec tant de bruyantes descriptions de fêtes, de farces, de folies d'amour, et de creuses spéculations philosophiques, qui exercent les talens ou occupent l'oisiveté des écrivains du jour, et donnent de l'esprit de l'auteur une idée avantageuse. Dans le *Temple de la Mort* on a admiré ce vers caractéristique :

Le temps qui détruit tout en affermit les murs.

On a aussi de lui : *Choix d'histoires ; les jeux d'enfans*, poème en prose? *Dieu*, ode ; *aux Nations*, ode ; *Mémoires du siècle d'Auguste*, et une édition de *Robinson Crusoé*. Voyez FOE.

FEVERSHAM (Louis de DURAS, comte de), chevalier de l'ordre de la Jarretière, commandait l'armée de Jacques II, lorsque le prince d'Orange fit sa descente en Angleterre, l'an 1688. Le comte abandonné de son armée, licencia le peu de soldats qui lui étaient restés attachés. Ce fut le motif dont se servit le prince d'Orange, pour faire mettre en prison ce fidèle serviteur, prétendant qu'il n'avait pu licencier une armée royale, sans sa permission. Il obtint pourtant sa liberté dans la suite, et mourut à Londres, à l'âge de 71 ans, en 1709, avec une grande réputation de bravoure.

FÈVRE (Raoul le), chapelain de Philippe, duc de Bourgogne en 1364, est auteur du *Recueil des Histoires troyennes*, assez rare, des éditions du 15e siècle, in-fol. Celles du 16e, quoique aussi bonnes, ne sont pas recherchées.

FÈVRE (Jean le), avocat au parlement, et rapporteur-référendaire en chancellerie, sous Charles V, roi de France, est auteur d'un poème moral, intitulé *Le respit de la mort*, 1533, in-8°, gothique. Il y en a encore une édition de Paris, 1506, in-4°

FÈVRE (Jacques *Fabri* ou *Faber*, ou le) surnommé *d'Etaples* (*Stapulensis*), du lieu de sa naissance, au diocèse d'Amiens, vint au monde vers l'an 1455. Il fit ses études dans l'université de Paris, et y professa ensuite les belles-lettres et la philosophie. C'était encore le règne de la plus barbare scolastique. Le Fèvre sut s'élever au-dessus des chicanes de l'école. Il fut un des premiers qui inspirèrent le goût des études solides, et en particulier de celle des langues-mères. Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, le choisit pour son grand-vicaire en 1523 ; ce prélat ayant été accusé de favoriser les novateurs, Le Fèvre, soupçonné de l'avoir séduit, fut obligé de le quitter. Il se retira à Strasbourg et de là à Paris, où il fut nommé précepteur du troisième fils de François Ier. La reine Marguerite, sœur de ce prince, infectée des nouvelles erreurs, mena Le Fèvre à Nérac en 1530 ; c'est là que cet habile homme, après avoir rouvert les yeux à la vérité, finit ses jours, sincèrement converti, en 1537. Ses principaux ouvrages sont : | un *Traité des trois Madeleines*, solidement réfuté par les bollandistes et par d'autres savans (*voyez* FISCHER BEDA) ; | un *Psautier* en 5 colonnes, Paris, in-folio, 1509, avec des notes peu estimées ; | des *Commentaires* sur les Psaumes, sur l'Ecclésiaste, sur les Evangiles, sur saint Paul, etc., savans, mais mal digérés et mal écrits ; | *Agones martyrum mensis januarii*, in-folio (sans date ni lieu, mais du commencement du 16e siècle) ; | une *version française de toute la Bible*, imprimée à Anvers en 1530, 1534 et 1541, in-folio, et en 1728, en 4 vol. in-8°. L'édition de 1534, revue par des docteurs de Louvain, est la plus correcte, la plus exacte et la plus rare, parce qu'elle fut supprimée. Cette traduction, son sentiment sur la monogamie de sainte Anne, et sa distinction des trois Maries, soulevèrent beaucoup de docteurs contre Le Fèvre ; ce qui l'obligea de se contredire dans le traité *De duplici et unica Magdalena*, in-4°, pour prouver qu'on pouvait soutenir qu'il y en avait deux ou une seule. A force de varier et de tourner cette question, il l'a si bien embrouillée, qu'on ne sait point ce qu'il en pensait.

* FÈVRE (Denis le), religieux célestin, vicaire-général et provincial de son ordre, né dans le Vendômois en 1488, mort à Paris en 1558, après avoir professé avec éclat les langues grecque et latine, a laissé les ouvrages suivans : | *Vita sancti Cœlestini, conscripta primum a Petro Alliacensi S. R. E. cardinali, limatiori stylo donata*, Paris, 1559, in-4° ; | *Poema hebraïcum de immaculata conceptione Virginis Mariæ*, Troyes, in-4° ; | *Index Alphabeticus scriptorum græcorum et latinorum in omni genere litteraturæ* ; | des *Sermons*, etc.

* FÈVRE (Jean le), chanoine de la

cathédrale de Langres, né à Dijon en 1493, mort en 1565, savant théologien, excellent mathématicien, s'appliquait aux arts mécaniques, surtout à l'horlogerie et aux beaux-arts, tels que la peinture. Il laissa les ouvrages suivans : | *Livret des emblèmes d'Alciat, mis en rimes françaises*, Paris, Wechel, 1536, in-8°, gothique ; *Dictionnaire des rimes françaises*, ibid., 1572, in-8° ; ibid., 1588, in-8°, augmenté par Tabourot ; | *Liber de Horariorum compositione*, manuscrit.

FÈVRE (Guile), sieur de la BODERIE en Basse-Normandie, où il naquit l'an 1541. Savant dans les langues orientales, il eut beaucoup de part à la fameuse *Polyglotte* d'Anvers, confiée aux soins d'Arrias Montanus. Si on le croit, celui-ci n'y contribua pas autant qu'on le pense communément. Le Fèvre passa avec son frère Nicolas à Anvers, pour l'exécution de ce grand ouvrage. Il y travailla long-temps, et y inséra le nouveau Testament en syriaque, avec une version en latin, une Grammaire syriaque et une chaldaïque, et un Dictionnaire de ces deux langues. Il retourna ensuite en France, apportant pour tout fruit de ses travaux, beaucoup de fatigues et quelque peu de réputation. A son retour, il fut secrétaire du duc d'Alençon, frère du roi Henri III ; fut mal payé comme à Anvers, et alla mourir à la Boderie en 1598. On a de lui plusieurs *ouvrages en vers* et *en prose*, des *traductions*, *etc.* Il mêlait aux épines de l'étude des langues les fleurs de la poésie française. Il eut de son temps une assez grande réputation dans ce dernier genre; mais à l'exception de quelques pièces, où l'on trouve une certaine naïveté qui plaît malgré la barbarie du langage, tout ce qui nous reste de lui est du plus mauvais goût : style ampoulé, phrases inintelligibles, comparaisons forcées, expressions basses, allusions puériles, jeux de mots ridicules, plaisanteries froides. On peut consulter le Père Nicéron (*Mémoires*, tome 38e), qui donne le catalogue de ses ennuyeuses productions.

FÈVRE DE LA BODERIE (Antoine le), frère du précédent, fut employé par Henri IV et par Louis XIII dans des affaires importantes. Il eut la qualité d'ambassadeur à Rome, dans les Pays-Bas et en Angleterre. Jacques Ier lui fit présent d'un bassin de vermeil, enrichi de pierreries, avec ces mots : « Jacques, roi de la » Grande-Bretagne, à Antoine de la Bo» derie. » Le prince de Galles lui donna un diamant d'un grand prix, et les seigneurs d'Angleterre ajoutèrent à tous ces présens 150 haquenées, que La Boderie distribua à son retour à ses amis. Il n'en réserva qu'une seule, que Henri IV lui demanda. « Il n'est pas juste, lui dit ce » prince, que je sois le seul de vos amis, » qui n'aie point de part à vos libéralités. » La Boderie fut très utile à ce monarque, surtout dans l'affaire du maréchal de Biron dont il découvrit les intelligences à Bruxelles. Il mourut en 1615, à 60 ans. Il avait épousé la sœur du marquis de Feuquières, gouverneur de Verdun, dont il eut deux filles ; l'une mourut fort jeune, et l'autre épousa M. Arnaud d'Andilli en 1613, auquel elle apporta la terre de Pomponne. On a de lui un *Traité de la noblesse*, traduit de l'italien de Jean-Baptiste Nenna, imprimé en 1583, in-8°. On a publié, en 1749, ses *lettres* et ses *négociations*, 5 vol. in-12. Il passe aussi pour l'un des auteurs du *Catholicon*, satire que l'esprit de parti a fait valoir dans le temps, mais qui, dans le fond, n'est qu'une platitude dont la haine contre l'Espagne et les invectives contre la ligue font tout le mérite : « Comme si l'asso» ciation des calvinistes, dit un auteur im» partial, n'avait pas été une ligue, et une » ligue composée de sujets rebelles, ar» mée contre le trône et l'autel. »

FÈVRE (Nicolas le), né à Paris en 1544, se creva un œil en taillant une plume. Cet accident n'interrompit point ses études. Il commença celle du droit à Toulouse. Nicolas avait dès lors le goût de l'antiquité ; il entreprit le voyage de Rome pour se perfectionner. De retour en France, il se livra aux douceurs de l'étude, tandis que la plupart des gens de lettres de Paris s'occupaient des affaires de la ligue. Henri IV étant enfin paisible possesseur de sa couronne, choisit le Fèvre pour précepteur du prince de Condé ; et après la mort de ce roi, la reine lui confia l'éducation de Louis XIII. Il mourut 16 mois après, en 1612, à 69 ans. Quoique le Fèvre eût travaillé toute sa vie, il n'ambitionnait point le titre d'auteur, ou peut-être craignait-il les écueils de cette profession. Ses *opuscules* furent publiés à Paris en 1614, in-4°, par le Bègue. On y aperçoit un critique exact sans être trop hardi, judicieux dans ses conjectures, et juste dans ses raisonnemens. Son style est pur, net et concis. Si ses talens le firent estimer, son caractère ne le fit pas moins aimer : il était humain,

doux, communicatif. Il vécut dans la retraite avec la politesse d'un courtisan, et à la cour avec la simplicité d'un solitaire.

FÈVRE (Tanneguy le), né à Caen en 1615, se fit de bonne heure un nom par ses succès dans l'étude du grec et du latin. Le cardinal de Richelieu le gratifia d'une pension de 2,000 livres, pour avoir l'inspection sur les ouvrages imprimés au Louvre. Cet illustre rémunérateur des gens de lettres se proposait de le faire principal d'un collége, qu'il devait ériger sous le nom de *Richelieu*. Sa mort ravit ce nouveau bienfait aux savans, et à le Fèvre un protecteur. Le Fèvre qui avait plus de cupidité que de religion, se fit protestant, et eut une classe d'humanités à Saumur, qui assura sa vie dans ce monde, mais non pas son salut dans l'autre. Il méprisa, dit l'auteur du Siècle de Louis XIV, ceux de sa secte, et vécut parmi eux. On lui envoya des jeunes gens de cette secte de toutes les provinces du royaume et des pays étrangers. Les professeurs mêmes assistaient à ses leçons. En 1672, il se préparait à quitter Saumur pour passer à Heidelberg, lorsqu'une fièvre continue l'emporta à 57 ans. Le Fèvre était un vrai épicurien, et n'épargnait rien pour satisfaire ses goûts. Il se parfumait comme un petit-maître. Il lui manquait, à la vérité, cet air aisé du grand monde, mais il y suppléait par un verbiage étudié. Les fruits de sa plume sont : | Des *Notes sur Anacréon, Lucrèce, Virgile, Horace, Térence, Phèdre, Longin, Aristophane, Elien, Apollodore, Eutrope, Aurélius-Victor, Denys d'Alexandrie, etc.* Le Fèvre commente ces auteurs, en homme qui connaissait assez bien les délicatesses des langues, et qui en possédait l'esprit. | Deux volumes de *lettres*, 1659 et 1665, in-4°; | *Les Vies des poètes grecs*, en français, in-12, dont la meilleure édition est celle qu'en a donnée Roland, à laquelle il a ajouté ses remarques; | des *poésies grecques et latines*. Le latin de le Fèvre est pur, poli, délicat, mais pas tout-à-fait exempt de gallicismes; son siècle fournit de meilleurs modèles en ce genre. | Des morceaux de *Platon* et de *Plutarque*, qu'il a traduits et accompagnés de *notes*. Son français n'a pas les grâces de son latin; on voit un homme de collége, qui fait des efforts pour prendre le ton d'un homme du monde. Il veut mêler le sérieux de Balzac avec l'enjouement de Voiture, et les gâte tous les deux. Il avait un attachement inviolable à ses amis. Dans le temps que Pellisson était prisonner d'état, il eut le courage de lui dédier son *Lucrèce*. Outre Mme Dacier sa fille, il eut un fils, auteur d'un petit traité paradoxal, sous ce titre : *De futilitate poetices*, 1697, in-12.

FÈVRE (Nicolas le), célèbre chimiste du 17e siècle, démonstrateur de chimie au jardin royal des plantes de Paris, fut appelé en Angleterre pour diriger un laboratoire de chimie, que Charles II avait formé à Saint-James, l'une de ses maisons royales. Ce prince l'accueillit avec distinction. On a de lui une *Chimie théorique et pratique*, en 2 vol. in-8°, dont la 3e édition parut en 1674. On croit que l'auteur mourut peu de temps après. Son livre est un des premiers où l'on ait établi des principes et rassemblé les découvertes faites sur la chimie.

FÈVRE (Claude le), peintre, né à Fontainebleau en 1633, mort à Londres en 1675, fit les premières études de son art dans les galeries et les salles de Fontainebleau. Il se mit ensuite sous la discipline de le Sueur et de le Brun. Ce dernier, ayant vu quelques portraits de sa main, lui conseilla de s'appliquer à ce genre de peinture. Le Fèvre acquit en effet un talent supérieur pour saisir la ressemblance et le caractère, en quelque sorte, de la personne qu'il représentait. Sa touche est vraie et spirituelle, son coloris frais et piquant. Le roi et la reine voulurent être peints par cet excellent artiste, qui depuis fut très employé à la cour. Le Fèvre passa en Angleterre, et fit dans ce royaume plusieurs tableaux, qui lui acquirent beaucoup de réputation et de richesses. Il a traité avec succès quelques sujets d'histoire. On a gravé d'après ce maître, et il a lui-même gravé plusieurs portraits à l'eau-forte. François de Troy a été son élève.

FÈVRE (Roland le), autre peintre, natif d'Anjou, mort en Angleterre en 1677, excella à faire des charges.

FÈVRE (Jacques le), docteur de Sorbonne, grand-vicaire de Bourges, né à Coutances au milieu du 17e siècle, et mort à Paris en 1716, s'est fait un nom par les ouvrages qu'il a publiés pour la défense de l'Eglise. Les principaux sont : | *Motifs invincibles pour convaincre ceux de la religion prétendue-réformée*, Paris, 1682, in-12; | *Nouvelle Conférence avec un ministre, touchant les causes de la séparation des protestans*, 1685, in-12 : ce livre

eut un grand succès. | *Instructions pour confirmer les nouveaux convertis dans la foi de l'Eglise.* On a encore de lui : *Entretiens d'Eudoxe et d'Eucharistè, sur l'Histoire de l'arianisme et des iconoclastes du Père Maimbourg*, 1674, in-12; | *Anti-Journal des assemblées de Sorbonne :* critique, ou plutôt satire, conduite par l'esprit de parti.

FÉVRE (André le), avocat, né à Troyes, était neveu de Houdard de La Motte. Son oncle ayant perdu la vue l'appela auprès de lui, et il fut son lecteur et son secrétaire. Il s'acquitta de ces deux emplois avec une assiduité et un zèle qui lui méritèrent les éloges de toutes les âmes honnêtes. Il mourut à Paris en 1768, après avoir passé ses dernières années dans des infirmités continuelles. Nous avons de lui les *Mémoires de l'académie des Sciences de Troyes*, 1744, in-8°, réimprimés en 1756, en 2 part. in-12. Cet ouvrage, auquel M. Grosley a eu part, est dans le goût des *Mathanasiana*, mais plus sagement écrit. Il y a des choses agréables et des recherches curieuses.

FÉVRE (Louis le). *V.* CHANTEREAU.

FÉVRE. *Voyez* FEBVRE (Jacques le).

FÉVRET (Charles), né à Semur en 1583, fut avocat au parlement de Dijon dès l'âge de 19 ans, et mourut dans cette ville en 1661. On a de lui un *Traité de l'Abus*, composé à la prière de Louis II, prince de Condé, et dont la meilleure édition est de Lyon, 1736, en 2 vol. in-folio, avec des notes du célèbre Gilbert et de Brunet, avocat. Févret a approfondi cette matière, et son ouvrage est le fruit des plus longues recherches; il y a cependant des canonistes qui trouvent de l'inconvénient dans la trop grande extension de ses principes. Hauteserre l'a réfuté par ordre du clergé, qui a cru y voir compromis les droits de l'Eglise. On a encore de lui l'*Histoire de la sédition arrivée à Dijon en* 1630, in-8°, et d'autres ouvrages en prose et en vers latins.

FÉVRET DE FONTETTE (Charles-Marie), arrière-petit-fils du précédent, né à Dijon en 1710, fut reçu conseiller au parlement de cette ville en 1736. Après s'être attaché pendant une longue suite d'années à rassembler une nombreuse collection d'ouvrages et de morceaux, tant imprimés que manuscrits, sur l'histoire de France, il conçut le projet de donner au public une nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France* du Père Le Long. C'est par les augmentations considérables qu'ont produites les recherches et les travaux de M. Fontette, que cet ouvrage vraiment important, et dont l'utilité peut s'étendre à tant d'objets, après être sorti des mains de son premier auteur en un seul vol. in-folio, en 1719, est devenu un répertoire immense qui forme aujourd'hui 4 vol. in-fol., non compris les tables qui en composent un 5e. Ce magistrat, aussi recommandable par ses qualités sociales, que par ses lumières dans la jurisprudence, son zèle pour sa patrie, et son amour pour les lettres, est mort directeur de l'académie de Dijon en 1772, sans avoir vu la fin d'une entreprise qui lui fait tant d'honneur. M. Barbeau des Bruyères, auquel il avait remis tout son travail dès 1764, a présidé à l'édition de cet ouvrage.

FEYDEAU (Matthieu), né à Paris en 1616, docteur de Sorbonne, théologal d'Alet, ensuite de Beauvais, mourut en exil, à Annonay dans le Vivarais, en 1694, à 78 ans. Son attachement au parti de M. Arnauld lui avait occasioné beaucoup de chagrins. On a de lui : | des *Méditations sur l'Histoire et la concorde des Evangiles*, Bruxelles, 1673; Lyon, 1689-96, etc.; | le *Catéchisme de la Grâce*, in-12, et d'autres ouvrages.

FEYDEAU DE BROU (Henri), évêque d'Amiens, de la même famille que le précédent, mort en 1706, âgé de 53 ans, a donné au public : | une *lettre latine* à Innocent XII, contre le *Nodus prædestinationis* du cardinal Sfondrate; | une *Ordonnance pour la juridiction des évêques et des curés*, contre le Père des Imbrieux, jésuite; | *Lettre au sujet de la lettre à un Curieux sur d'anciens tombeaux découverts en* 1697, dans l'abbaye de Saint-Acheul.

FEYJOO. *Voyez* FEIJOO.

FIACRE (saint), étant venu d'Irlande ou d'Ecosse en France, saint Faron, évêque de Meaux, lui donna un lieu solitaire où il bâtit un hôpital, dans lequel il recevait les passans et les étrangers. Il mourut vers l'an 670. Les légendes lui donnent la qualité de prince. Sa *Vie*, qui n'est guère authentique, a été publiée dans le Recueil de Surius, dans celui des Bollandistes (tom. 6e d'août, pag. 598 et suiv.), dans les *Acta SS. ord. S. Benedicti* de Mabillon, tom. 2, et dans les autres hagiographes; enfin nous en avons des *Vies* imprimées à part, entre autres celle écrite en vers et imprimée in-4°, sans date, ni nom de ville ni d'imprimeur, et

celle de dom Pirou, bénédictin de Saint-Maur, imprimée à Paris en 1636, in-12. L'ermitage de Saint-Fiacre est devenu un bourg de la Brie, fameux par ses pèlerinages; l'église ou chapelle est desservie par les bénédictins, les femmes n'entrent point dans le sanctuaire; et l'on remarque que la reine Anne d'Autriche, y venant en pèlerinage en 1641, se conforma à cet usage, et qu'elle fit même, à pied, le chemin depuis Monceau jusqu'à Saint-Fiacre. Dom du Plessis, qui donne un article curieux sur ce saint solitaire (*Hist. de Meaux*, tom. 1, p. 51 et suiv.) observe que dans sa chapelle il y a une pierre, sur laquelle vont s'asseoir pieusement les pèlerins, pour guérir des hémorrhoïdes, ou, selon d'autres, *du fic* ou *mal de Saint-Fiacre* (*Viscus, cancri genus, carnosis partibus adhærere solitus, primo quidem calli instar durescit; postea callus in pus conversus, proximas partes depascitur.*, C'est ainsi que Mabillon désigne cette maladie dans les annales de son ordre, t. 1, p. 344). On a prétendu que le nom de *fiacres* avait été donné aux carrosses de place, parce qu'ils furent d'abord destinés à voiturer jusqu'à Saint-Fiacre (en Brie) les Parisiens qui y allaient en pèlerinage; mais Ménage, dans son Dictionnaire étymologique, atteste comme témoin oculaire, que ces carrosses furent ainsi appelés du nom de l'image de saint Fiacre, qui servait d'enseigne à un logis de la rue Saint-Antoine, où l'on a premièrement loué ces sortes de voitures. On peut concilier ces deux sentimens; en supposant que le maître de l'auberge n'avait pris saint Fiacre pour enseigne, qu'à cause de la première destination de ces voitures pour ce pèlerinage; la rue Saint-Antoine où était l'auberge est précisément sur le chemin de Paris à Saint-Fiacre. Par la suite il étendit l'usage de ses voitures pour le service des rues de Paris.

FIACRE, frère lai de l'ordre de Saint-Augustin, né à Marly en 1609, et mort à Paris en 1684, se fit connaître par sa piété et diverses prédictions qui parurent surnaturelles. Louis XIII, la reine Anne d'Autriche, Louis XIV, Marie-Thérèse, son épouse, et d'autres grands personnages, avaient grande confiance en ses prières, et s'y recommandaient souvent. Il était fort lié avec Claude Bernard, surnommé le *pauvre prêtre* (voyez cet article). Sa *vie* imprimée à Paris en 1722, est écrite avec une simplicité qui attache. Dans son discours préliminaire, l'auteur anonyme (que l'on sait être un augustin, nommé *Gabriel de Sainte-Claire*) montre qu'il connaissait les règles de la critique et qu'il s'y est conformé. On y trouve cette réflexion : « La disposition de nos » pères était de croire tout à l'aveugle; » ils se faisaient conscience de douter du » moindre prodige; ils croyaient trop. » La disposition d'esprit de nos jours (en » 1722) est de ne croire rien; s'il me fal- » lait opter entre ces deux extrémités, » j'aimerais mieux la puérile crédulité de » ceux qui croient tout, etc. » Du reste, le livre est imprimé fort incorrectement, et le lecteur est arrêté à chaque pas par des fautes grossières qui ne sont pas relevées dans l'*errata*. L'abbé d'Artigny en a donné, d'après un journaliste, le Précis de ce qui concerne la naissance de Louis XIV (que la reine Anne attribua aux prières du frère Fiacre), dans le tome 6e de ses Mémoires; mais on voit, par ce précis, que l'abbé n'avait pas vu le livre même.

* **FIARD** (Jean-Baptiste, l'abbé), naquit à Dijon, d'une honnête famille, le 23 novembre 1736. Il entra d'abord chez les jésuites, et il était professeur de rhétorique à Alençon à l'époque de la suppression de cette société. Il se rendit à Paris, et fut admis dans le séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet. Appelé dans sa ville natale par M. d'Apchon, qui administrait ce diocèse, il y remplit les fonctions de vicaire dans les paroisses de Saint-Philibert, puis de Saint-Pierre. Il était pourvu d'un *mépart à* Saint-Michel lorsque la révolution survint. L'abbé Fiard ayant refusé de prêter le serment dit *civique*, fut déporté en 1793 avec d'autres prêtres. Préservé des maladies qui firent périr, à Rochefort, un grand nombre de ses compagnons d'infortune, il revint dans son diocèse en 1795. D'autres ont avancé qu'étant sexagénaire il ne fut point déporté; mais qu'ayant voulu continuer ses fonctions ecclésiastiques avec son zèle accoutumé, il fut enfermé pendant 2 ans (1793-1795). Il vécut depuis retiré et mourut le 30 septembre 1818. L'abbé Fiard était pieux, charitable; mais, dès son enfance, à ce qu'ont assuré des personnes qui l'ont connu intimement, il avait montré une imagination exaltée, qu'il avait encore enflammée par la lecture de livres extravagans. L'abbé Fiard avait la faiblesse de croire à la magie, et donnait à celle-ci un si grand empire, qu'il ne voyait partout que des sorciers et des magiciens,

Dans ses écrits, il cite comme *démonolâtres* les ventriloques, Mesmer, Cagliostro et autres jongleurs de la même espèce; il prend aussi pour des sorciers les faiseurs de tours, une poupée automate et autres objets, qui ne sont, en général, qu'un résultat de procédés physiques ou de pur charlatanisme. Avant la révolution, il avait annoncé dans le *Journal de Verdun*, dans le *Journal ecclésiastique*, et dans le *Spectateur de Toulouse*, l'existence d'un grand nombre de *démonolâtres*. Le 22 octobre 1775, il écrivit une longue lettre à l'assemblée du clergé, dans laquelle il lui dénonçait également les projets d'une foule de magiciens et de sorciers, qui minaient sourdement le trône et l'autel. Les persécutions qu'il avait éprouvées ne firent qu'exalter de plus en plus son imagination. Selon lui, la révolution n'était que l'effet d'un *ensorcellement*, et *huit cent mille Parisiens* étaient *ensorcelés*, ainsi que Louis XVI lui-même. Tous les ouvrages qu'il a publiés roulent sur ce sujet : en voici les titres : | *Lettres philosophiques sur la magie*, 1801, in-8°; | *La France trompée par les magiciens et les démonolâtres du 18e siècle*, 1803, in-8°; | *Le Secret d'état*, brochure in-8°, 1815. On attribue aussi à l'abbé Fiard *Le Mystère des magnétiseurs et des somnambules dévoilé, par un homme du monde*, 1815, in-8°. M. Deleuze a cru devoir réfuter cet ouvrage dans ses *Annales du magnétisme animal*. (On peut également voir les *Annales politiques, morales et littéraires*, du 17 décembre 1815.) En 1797, l'abbé Fiard soumit à La Harpe une partie de son travail, par lequel il voulait prouver *l'origine diabolique et magique de la révolution*. La Harpe se borna à lui répondre que les « révolutionnaires ne pouvaient être » d'aussi grands sorciers, parce qu'ils ne » croyaient ni en Dieu ni au diable. » Sur la fin de sa vie l'abbé Fiard se promenait toujours seul dans les lieux les plus solitaires, ayant constamment avec lui quelques-uns de ses ouvrages sur la magie et les magiciens. Cependant, lorsque, par intervalles, il oubliait son sujet favori, il raisonnait fort juste, et paraissait avoir de l'érudition. On plaignait sincèrement un homme estimable dupe d'un rêve que son imagination lui reproduisait sans cesse, et auquel il croyait de bonne foi. M. C.-M. Amanton a inséré dans le *Journal de Dijon* du 6 août 1825 une *notice* très détaillée sur l'abbé Fiard.

FICHARD (Jean), né en 1512, jurisconsulte de Francfort sur le Mein, sa patrie, syndic de cette ville, y mourut en 1581, à 69 ans. Il savait les langues et l'histoire du droit. Il fut disciple du célèbre Zasius qui professait à Fribourg en Brisgau. Il voyagea en Italie et s'arrêta dans toutes les universités. On a de lui : | *Onomasticon philosophico-medicum synonymum*, etc., 1574, in-8°; c'est un dictionnaire d'alchimie; | *Consilium matrimoniale*, 1580, in-fol.; | *De Cautelis*, 1577, in-fol.; | *Vitæ virorum qui eruditione claruerunt*, in-4°, très rare, | *Vitæ jurisconsultorum*, 1565, in-4°, etc.; il fait suite à celui de Bern. Rutilius. | Les *Coutumes de Francfort*; | *Consilia*, etc., Francfort, 1590, 2 vol. in-fol.; Darmstadt, 1677, 3 vol. in-fol., y compris la vie de l'auteur par H. P. Herdesianus. On trouve une notice sur Fichard avec son portrait dans le Mercure allemand. *Deutsche Mercur.*, de 1776, 2e partie.

FICHET. *Voyez* FISCHET.

* FICHET (Alexandre), savant jésuite, naquit en 1588 au Petit-Bornand, dans le diocèse de Genève. Ses supérieurs l'employèrent à enseigner à Lyon les humanités pendant sept ans, et la philosophie avec les mathématiques pendant quatre. Il se consacra ensuite au ministère de la chaire, et obtint un tel succès, que l'église n'était jamais assez vaste pour contenir l'auditoire qui se pressait pour l'entendre. Il fut recteur du collége de Nîmes, et envoyé à Rome en qualité de député de la province de Lyon, pour y assister à la huitième congrégation de son ordre. Le père Fichet avait un talent particulier pour développer dans ses écoliers la vocation à l'état monastique. On en compte un grand nombre qui, par ses conseils, entrèrent dans divers instituts. Ses ouvrages sont : | *Chorus poetarum lustratus cum musæo rhetorico et poetico* : c'est une édition purgée du *Corpus poetarum*. Le nombre des poètes latins compris dans ce recueil est de 58. Il en manque quelques-uns, qu'il se proposait d'ajouter dans une autre édition. Cet ouvrage a été imprimé à Lyon, 1616, in-4°. | *Favus mellis ex variis sanctis collectus*, Lyon, 1615-1617, in-24. Ces deux ouvrages sont sans nom d'auteur. | La *Vie de la bienheureuse mère de Chantal, fondatrice de la Visitation*, Lyon, 1642, in-4°; | la *Vie de saint Bernard de Menthon*; | *Arcana studiorum omnium methodus, et Bibliotheca scientiarum*, Lyon, 1649,

in-8°, réimprimé à la suite du *Prodromus historiæ litterariæ* de Lambecius, Hambourg, 1710, in-fol. Cet ouvrage est écrit avec élégance, et donne des moyens faciles de faire des progrès dans les sciences. | Le *Triomphe du saint Siége contre un conseiller hérétique de Grenoble*, Grenoble, 1640. Il mourut à Chambéry le 30 mars 1659.

* FICHTE (Jean-Théophile), célèbre philosophe et métaphysicien allemand, né le 19 mai 1762 dans le village de Rammenau en Lusace, était fils d'un fabricant de rubans, et fut placé dans une école par un protecteur de sa famille qui avait reconnu en lui d'heureuses dispositions. Mais s'accommodant peu de la contrainte à laquelle il se voyait assujéti, il se sauva de chez son maître, et on le trouva sur les bords de la Saale, les yeux fixés sur une carte dans laquelle il cherchait la route qui pouvait le conduire en Amérique. Il termina cependant ses études dans les universités de Wittemberg et de Leipsick, puis accepta une place de précepteur dans une famille de Kœnigsberg, où il fit la connaissance du célèbre Kant, dont il embrassa la doctrine. En 1792, il publia sous l'anonyme, un *Essai de critique de toutes les révélations*, qui fut d'abord généralement attribué à Kant. Fichte épousa en 1793 une nièce de l'auteur du poëme de la *Messiade*, et fit paraître en Suisse, où il voyageait, un ouvrage qui fit une très grande sensation, intitulé : *Matériaux pour rectifier les jugemens du public sur la révolution française*, dans lequel l'auteur soutient cette doctrine dangereuse, que « l'espèce de contrat synallagmatique, qui existe entre une nation et son chef héréditaire, peut être dissous par la volonté de l'une des deux parties, et surtout par celle de la nation. » La chaire de philosophie à l'université d'Iéna étant devenue vacante par la retraite du titulaire Reinhold, qui alla professer à Kiel, Fichte fut choisi pour lui succéder. Ce fut alors qu'il modifia les théories de Kant et publia un système également fondé sur l'*idéalisme transcendantal*, auquel il donna le nom de *Doctrine de la science*, et dont il fit la base de ses cours (1). En 1798, parut son *Système de morale*, qui fit accuser l'auteur d'hérésie et d'athéisme, et l'obligea de donner sa démission de professeur. Il alla poursuivre ses travaux à Berlin, où il ouvrit ses cours. Un de ses disciples, Schelling, s'éleva avec violence contre sa doctrine et donna ainsi naissance à des querelles philosophiques dans lesquelles entrèrent la plupart des savans d'Allemagne. Durant l'été de 1805, Fichte occupa la chaire de philosophie transcendante à l'université d'Erlang, et, l'année suivante, il donna un cours à Berlin. Ayant perdu sa place de professeur à Erlang par suite de la guerre de 1806, M. G. de Humboldt lui fit obtenir après la paix, la place de recteur de la nouvelle université de Berlin, qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée le 29 janvier 1814, d'une fièvre putride, que sa femme lui avait, dit-on, communiquée, après l'avoir gagnée elle-même en se consacrant au soin pieux des malades abandonnés. Fichte a laissé les ouvrages suivans, tous écrits en allemand : | *Essai de critique de toutes les révélations*, Kœnigsberg, 1792, in-8°, réimprimé en 1793, ouvrage dans lequel l'auteur défend la révélation d'après des raisonnemens puisés dans la philosophie de Kant; | *Matériaux pour rectifier les jugemens du public sur la révolution française*, publiés en Suisse, 1793, in-8° (voyez ci-dessus); | *Sur la notion de la doctrine de la science appelée communément Philosophie*, Weimar, 1794-98-99, in-8°; | *La liberté de penser réclamée des souverains de l'Europe*, Weimar, 1794, in-8°; | *Discours sur la destination de l'homme de lettres*, 1794, in-8°; | *Bases de la doctrine de la science*, ibid., 1794, in-8°; réimprimé en 1801-1802, 2 vol. in-8°; | *Précis de ce qui caractérise la doctrine de la science relativement à la faculté théorétique*, ibid., 1794 et 1802, in-8°; | *Bases du droit naturel, d'après les principes de la doctrine de la science*, ibid., 1796-97, 2 vol. in-8°; la deuxième partie porte le titre de *Droit naturel*; | *Système de morale d'après les principes de la doctrine de la science*, 1798, in-8°; | *Essai pour servir à l'histoire de l'athéisme*, Marpourg, in-8°; cet écrit parut sous le nom de Forberg; | *Appel au public sur l'imputation d'athéisme*, Tubingen, 1799, in-8°; 2me édition, Iéna, 1799, in-8°. Dans cet *Appel*, Fichte est loin de répondre d'une manière satisfaisante à l'accusation grave dont il était l'objet. | *La destination de l'homme de lettres*, Berlin, 1800, in-8°; | *Rapport plus*

(1) Ceux de nos lecteurs qui désireraient avoir une connaissance approfondie des théories de Fichte, peuvent consulter les ouvrages de M. Ancillon, et l'*Histoire comparée des différens systèmes de philosophie*, par M. de Gérando.

clair que le jour, adressé à la majeure partie du public sur la nature réelle de la philosophie récente, ou *Essai pour forcer le lecteur à comprendre*, Berlin, 1801, in-8°; on peut juger par le titre bizarre de ce livre combien il y a d'obscurité dans les *sublimes* rêveries des idéalistes. Fichte a avoué que les Kantiens ne comprenaient pas la doctrine de leur maître, lequel à son tour déclara que Fichte lui-même ne l'avait pas compris. | *Vie et opinions singulières de Frédéric Nicolaï, publiées par Schlegel*, Tubingen, 1801, in-8°; | *Réponse à l'écrit de R. L. Reinhold sur le tableau abrégé de l'état de la philosophie au commencement du 19me siècle*, Tubingen, 1802, in-8°; | *Discours sur la condition de l'homme de lettres et sur ses travaux dans l'empire de la liberté*, Berlin, 1806, in-8°; | *Matériaux pour les traits caractéristiques du temps actuel*, Berlin, 1806, in-8°; | *Guide de la vie bienheureuse*, ou *Doctrine religieuse présentée dans un cours public*, Berlin, 1806, in-8°. Fichte regardait cet ouvrage comme celui qui présentait sa doctrine dans toute sa sublimité; ce livre, dicté par un sentiment pur de la religion, et écrit avec onction, offre la plus haute mysticité et des idées originales, par exemple sur l'évangile de saint Jean. Les propositions qui, huit ans auparavant l'avaient fait accuser d'hérésie, y sont développées d'une manière plus claire et plus satisfaisante. | *Discours adressé à la nation allemande*, Berlin, 1806; | *La doctrine de la science exposée dans toute son étendue*, Straubing, 1807, in-8°; | *Principes fondamentaux de toute la doctrine de la science, pour servir de manuel à ceux qui en suivent les cours, et Esquisse du caractère distinctif de cette science relativement à la faculté théorique*, 1810, in-8° : Fichte a encore laissé plusieurs opuscules et mémoires insérés dans les journaux philosophiques et autres recueils périodiques. Les allemands le regardent comme un de leurs plus grands philosophes.

* FICHTEL (Jean EHRENREICH), naturaliste hongrois, né en 1732 à Presbourg, s'adonna à la jurisprudence, qu'il abandonna pour une place d'actuaire dans le directoire de la nation saxonne. Ce directoire ayant été supprimé, Fichtel se rendit à Vienne, où il fut d'abord employé dans la chambre des comptes. On l'envoya ensuite en Transylvanie pour occuper une place de chef de bureau à la trésorerie. En 1785, il devint directeur de la régie du domaine et des douanes, et en 1787 conseiller du gouvernement de la même province. Il mourut presque subitement le 4 février 1795. Les différens voyages qu'il fut obligé de faire pour remplir ses fonctions le mirent à même de satisfaire ses goûts pour l'histoire naturelle. Son cabinet de minéralogie passait pour le plus riche qui fût dans les états autrichiens. On lui doit : | *Mémoires sur la minéralogie de la Transylvanie*, Nuremberg, 1780, 2 parties in-4°; | *Observations minéralogiques sur les monts Carpaths*, Vienne, 1791, 2 part. in-8°; | *Mémoires minéralogiques*, Vienne, 1794, in-8°; | *Notice d'un volcan brûlant en Hongrie*, Berlin, 1799.

FICINO (Marsilio), chanoine de Florence sa patrie, savant dans les langues grecque et latine, naquit le 19 octobre 1433. Il professa la philosophie dans l'université de Florence. Il eut une foule de disciples : car quoiqu'il adoptât les rêveries de l'astrologie judiciaire, erreur qui lui était commune avec les philosophes de son temps, il avait d'ailleurs beaucoup de mérite. Il dut à la libéralité des Médicis, des retraites agréables auprès de Florence. Il y passait le plus de temps qu'il pouvait, avec des amis choisis qui philosophaient, et qui partageaient avec lui les charmes de la raison et de la solitude. Ficino avait besoin de l'air de la campagne. Son tempérament était mélancolique, sa santé délicate, et il ne la conservait que par des attentions presque superstitieuses. Il changeait jusqu'à six ou sept fois de calotte par heure. La nature était trop faible chez lui, pour qu'elle ne succombât point, malgré toutes les attentions de l'art. Il mourut en 1499, à 66 ans. Ses *ouvrages* ont été recueillis à Bâle en 1561, en 2 vol. in-folio. Ils ont été imprimés plusieurs fois. On y voit des traductions d'auteurs grecs, de Platon, de Plotin, dont il essaie de faire des chrétiens, parce qu'effectivement il se trouve dans leurs ouvrages des endroits très favorables à la religion chrétienne, fruits sans doute de la lecture des livres saints, ou de la tradition primitive, ou des notions que les Juifs avaient communiquées aux autres nations. On y trouve aussi des *écrits* de physique, de métaphysique, de morale, de religion; des *lettres* en 12 livres, imprimées séparément, Venise, 1495, in-fol., rares, ainsi que son édition de la *Philosophie platonicienne*, impri-

mée à Florence, in-folio, 1482. On peut consulter sur Ficino, Tiraboschi dans son *Histoire des écrivains italiens ;* J. C. Schelhorn, *Amœnit. litt.*, tome 1er ; et sa *Vie* écrite par Jean Corsi, de Florence, imprimée à Pise en 1771, in-8°. Ficino eut pour élèves les savans les plus illustres, comme Accolti, Calverino, Cavalcanti, Ange Politien ; ce dernier, ainsi que d'autres poètes, le célébra dans ses vers.

* **FICORONI** (François), antiquaire italien, né en 1664, à Lugnano, ou selon d'autres à Labico près de Rome, mort dans cette ville en 1747, âgé de 83 ans, fut membre associé de l'académie des Inscriptions, de la société *royale* de Londres et de plusieurs autres sociétés savantes. Il fonda la société *degl' Inculti* à Rome. On lui doit un grand nombre d'ouvrages en italien qui prouvent son érudition. Les principaux sont : | *Osservazioni sopra l'antichita di Roma descritte nel diario italico publicato dal P. Bernard Montfaucon*, 1709, in-4°, ouvrage curieux et estimé ; | *Itali ed altri instrumenti lusorii degli antichi romani*, Rome, 1734, in-4°, fig., curieux et peu commun ; | *Le maschere sceniche e le figure comiche d'antichi romani*, Rome, 1736 et 1748, in-4°, fig., traduit en latin sous ce titre : *De larvis scenicis*, en 1750 ou 1754, in-4°, fig. | *I piombi antichi*, 1740, in-4°, fig., rare et estimé. Il a été traduit en latin. | *I vestigi e tracia di Roma antica, ricercate e spiegale*, 1744, grand in-4°. | *Gemmæ antiquæ litteratæ, aliæque rariores*, 1757, in-4°, fig., publié après la mort de l'auteur, avec de savantes notes de Galleoli.

* **FICQUET** (Étienne), graveur, né à Paris en 1731, excellait à peindre les portraits en petit. On lui doit ceux des personnages les plus célèbres de France, qui forment une suite connue sous la dénomination de *Collection Ficquet*. Elle se compose des portraits suivans : *Mme de Maintenon, Molière, Voltaire, Montaigne, Regnard, J. B. Rousseau, Fénélon, Descartes, J. J. Rousseau, Lamothe-le-Vayer, Crébillon, Corneille, Eisen, Vadé, Chennevière*, et deux différens portraits de *La Fontaine*. Il a laissé imparfait celui de *Bossuet*, qui devait faire partie de cette collection ; on en rencontre quelques épreuves. On a encore de lui plusieurs autres très petits portraits, tels que ceux de *Cicéron, Newton, Louis XV, etc.* Celui de Mme de Maintenon est regardé comme un chef-d'œuvre. Il était d'un caractère original, travaillait peu lorsqu'il n'était pas pressé par le besoin, et mourut dans un état voisin de l'indigence, en 1794.

FIDDES (Richard), écrivain poli et savant théologien anglais, né à Hunmanby dans le comté d'Yorck, en 1671, fut ministre à Halsham, lieu malsain, qu'il fut obligé de quitter. Il se retira à Putney, où il mourut en 1725. Il est auteur : | d'un *Corps de théologie*, 1718-1720, 2 vol. in-fol. ; | de cinquante-deux *discours pratiques* sur différens sujets, 1720, in-fol ; | de la *Vie du cardinal Wolsey*, Londres, 1724, in-folio ; | d'un *Traité de morale*, 1724, in-8°, où il réfute la fable des *Abeilles* de Mandeville, et les *Recherches sur la vertu* de Shaftesbury. Il était plus ingénieux que solide.

FIDÈLE (saint), né à Sigmaringen, petite ville de la Souabe, étudia la philosophie et la jurisprudence dans l'université de Fribourg. Quelques gentilshommes curieux de voyager, ayant désiré de l'avoir pour compagnon, il parcourut avec eux, depuis 1604 jusqu'en 1610, l'Allemagne, l'Italie, la France et plusieurs provinces d'Espagne. De retour dans sa patrie, il embrassa la profession d'avocat, et devint célèbre dans le barreau ; mais redoutant les écueils dont cette carrière est semée, il la quitta bientôt pour se faire capucin. Le pape Grégoire XV, qui venait d'établir la congrégation de la Propagande, instruit du mérite de Fidèle, le préposa aux missions qui devaient se faire chez les Grisons. Il s'acquitta de son emploi avec un succès digne de son zèle, et tel qu'on espérait de ramener dans le sein de l'Eglise tout ce qui restait d'hérétiques chez cette nation ; mais quelques-uns d'entre eux, plus attachés à l'erreur, et par-là même jaloux de ses succès, résolurent de le perdre de la manière la plus lâche et la plus cruelle. D'après une invitation simulée, le Père Fidèle s'étant présenté pour les instruire, ils se jetèrent tumultueusement sur lui et le massacrèrent le 24 avril 1622. Clément XIII l'a mis au nombre des saints.

FIDERI, empereur du Japon, fils et successeur de Taïkosama en 1598. Ongoschio son tuteur lui enleva sa couronne, après l'avoir obligé d'épouser sa fille. Fideri leva une puissante armée contre l'usurpateur, mais celui-ci plus heureux le réduisit à s'enfermer avec sa femme et les seigneurs de son parti dans un palais, où il fit mettre le feu.

FIELDING (Henri), célèbre romancier anglais, fils d'un lieutenant-général, vit le jour à Sharpham-Park, dans le comté de Sommerset, le 22 avril 1707. Né avec une imagination vive et même libertine, il s'abandonna, avant l'âge de 20 ans, tellement à la débauche, qu'il altéra sa santé et sa médiocre fortune. A 30 ans il épousa miss Cradock, beauté célèbre du comté de Salisbury. Sa dot fut bientôt consumée dans les plaisirs. Fielding voulut suivre le barreau; mais la goutte, qui l'assaillit tout à coup, l'obligea d'abandonner cette carrière à laquelle il était d'ailleurs peu propre. La composition de plusieurs comédies ou farces, et de plusieurs romans, et la place de juge de paix dans le comté de Middelsex, furent ses ressources contre l'indigence. Une maladie de langueur, qui l'affligeait depuis quelque temps, l'engagea d'aller, en 1753, en Portugal. Il mourut à Lisbonne en octobre 1754. Ses romans sont traduits en français : *Tom-Jones*, en 4 vol.; *Amélie*, en 3; les *Aventures d'Andrews*, 2 vol.; *Roderic Randon*, 3 vol. in-12; *Voyage dans l'autre monde*, in-12. Les *comédies* de Fielding ne sont pas du premier mérite; elles offrent pourtant des scènes agréables, et quelques ridicules nouveaux, peints avec vérité, avec énergie et d'une manière originale. Il en a imité deux de Molière, l'*Avare* et *le Médecin malgré lui*. Quant à ses romans, on y trouve de belles situations, des sentimens touchans, d'excellens caractères, dont quelques-uns sont neufs, mais l'auteur prodigue trop les réflexions, les digressions, les portraits bas et les menus détails. On a corrigé une partie de ces défauts dans les traductions françaises, du moins dans celle d'*Amélie*. *Tom-Jones*, le chef d'œuvre de l'auteur, a été réduit de 5 vol. à 4; encore il y en a deux de trop. Cicéron en a donné depuis une traduction complète en 6 vol. in-12. Fielding donna pendant quelques mois une espèce de *Journal de morale*, qui avait les mêmes imperfections que ses romans. C'était un tas d'observations faites à la hâte et dans les rues, mal-adroitement cousues à des lieux communs, satiriques et moraux, dont l'effet ne sera certainement pas de rendre les hommes meilleurs.

FIENNE (Robert de), vieux guerrier, qui fut honoré de l'épée de connétable en 1356; mais le roi Charles V voulant gratifier Duguesclin de cette charge, de Fienne donna sa démission en 1370. Sa famille a subsisté jusqu'à nos jours.

FIENUS (Thomas), d'Anvers, né en 1567, fut appelé à Louvain en 1593, pour remplir une chaire de médecine. Il la quitta au bout de sept ans, pour se rendre à la cour de Maximilien, électeur de Bavière, en qualité de son médecin; il n'y resta qu'un an, et il vint reprendre sa chaire à Louvain, où il mourut en 1631. Il est regardé comme un médecin très savant. Il en est peu de son temps qui l'aient égalé dans la connaissance de l'histoire naturelle et de la chirurgie. On a de lui : | *De viribus imaginationis*, in-8°; | *De formatione et de animatione fœtûs*, in-8°; | *Apologia pro libro præced.* in-8°, 1629; | *De cauteriis*, in-8°, dont la meilleure édition est de Londres, 1733, in-4°; | *Libri chirurgici*, 1649, in-4°; et d'autres livres bien reçus dans leur temps. — Son père Jean FIENUS, médecin à Anvers, mort à Dordrecht en 1585, donna un traité *De statibus humanum corpus molestantibus*, 1682, in-8°, curieux.

FIESQUE (Jean-Louis de), comte de Lavagne, d'une des plus grandes familles de Gênes, naquit avec des qualités qui auraient pu lui procurer une vie heureuse; mais son ambition le perdit. La haute fortune d'André Doria excitait sa jalousie; il se ligua d'abord avec les Français, qui voulaient recouvrer Gênes. Un des conjurés lui ayant fait comprendre que c'était l'entreprise d'une âme lâche, d'aimer mieux assurer sa patrie à des étrangers, que de la conquérir pour lui-même, il travailla à s'en rendre maître A l'entrée de la nuit du 1er janvier 1547, les conjurés commencèrent d'exécuter leur projet. Ils s'étaient déjà rendus maîtres de la Darsène, lieu où sont les galères, lorsque la planche sur laquelle le comte passait pour entrer dans une galère s'étant renversée, il tomba dans la mer et se noya, à l'âge de 22 ans. La mort du chef ralentit l'ardeur des conjurés, et la république fut sauvée. On punit le crime de Fiesque sur sa famille; elle fut bannie de Gênes jusqu'à la cinquième génération, et son palais fut rasé. Le cardinal de Retz a donné l'Histoire de cette conjuration, in-8°, 1665. Cet ouvrage n'est qu'une espèce d'abrégé de l'Histoire de la même conspiration, publiée en italien par Mascardi, et traduite en français par Fontenai-Sainte-Geneviève, 1639, in-8°.

FIEUBET (Gaspard de), seigneur de

Ligny, conseiller au parlement de Toulouse où il était né en 1626, ensuite chancelier de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, et conseiller d'état, mourut aux Camaldules de Grosbois en 1694, à 67 ans. Il a laissé quelques petites *pièces de poésie*, répandues dans divers recueils. On les lit avec plaisir, pour la délicatesse, la légèreté et le naturel qui y règnent. Sa fable surtout, intitulée *Ulysse et les Syrènes*, est très estimée.

FIEUX (Jacques de), entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, et fut docteur de la maison de Navarre. Son talent pour la prédication le rendit célèbre, et lui mérita l'évêché de Toul, auquel il fut nommé en 1676. Il y publia l'année suivante des *Statuts synodaux*, qui depuis ont servi de règle à cette église, et fit de fréquentes visites dans son diocèse, toujours avec grand fruit. Son zèle, sa douceur, son éloquence lui gagnèrent tous les cœurs. Ce digne pasteur fut reçu partout comme il méritait, avec des témoignages unanimes d'estime et de confiance, surtout dans la Vosge, où l'on n'avait point vu d'évêque de mémoire d'homme. M. de Fieux avait une sagacité singulière pour la décision des cas de conscience, et il publia en 1679, un écrit sur *l'usure*, très estimé, qui fut principalement utile dans son diocèse, où ce vice avait jeté de profondes racines. Il mourut à Paris dans les sentimens de la plus tendre piété, qui avait présidé à tous ses travaux.

* FIGLIUCCI (Félix), dominicain du 16e siècle, né à Sienne, mourut vers 1590 dans le couvent de Saint-Marc à Florence, où il s'était retiré après avoir publié différens écrits. Ce sont : | *Il Fedro.... tradotto in lingua toscana*, Rome, 1544, in-8°; | *Delle divine lettre del gran Marsilio Ficino, tradotte in lingua toscana*, Venise, 1546 et 1548, in-8°; | *le XI Filippiche di Demosthene*, etc., Rome, 1550, in-8°; | *Di Felice Figliucci Senese, della filosofia morale libri dieci*, etc...., Rome, 1551, in-4°; | *il Catechismo, cio è instruzione, secondo il decreto di Trento*, etc., Rome, 1566, in-8°; | *Della politica, ovvero scienza civile secondo la dottrina d'Aristotile*, etc., Venise, 1558, in-4°.

* FIGON (Louis), prêtre, naquit aux Pennes, près Marseille, le 9 février 1743, et fit sa théologie aux missions de France. Après avoir été ordonné, il exerça son ministère durant quelques années, en diverses paroisses, puis entra dans la congrégation de la mission dite de Saint-Lazare, et professa successivement la théologie à Arles et à Marseille. Ayant refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé, il émigra et se rendit à Nice, où il s'adonna à la prédication. Revenu en France sous le Directoire, il fut le premier à Marseille, qui osa célébrer en public l'office divin, et il desservit l'église des missions jusqu'au concordat de 1802. A cette époque, M. de Cicé, nouvel archevêque d'Aix, lui donna la cure d'Aubagne. Lorsque la congrégation de Saint-Lazare eut été rétablie, en 1816, Figon obtint de son supérieur de rester dans sa cure, sans cesser d'appartenir à la congrégation. Il est mort le 9 juillet 1824. On n'a de lui qu'un opuscule intitulé : l'*Encyclique de Benoît XIV*, Vix pervenit, *expliquée par les tribunaux de Rome; par un curé, ancien professeur de théologie*, Marseille et Paris, 1822, in-8°. C'est un extrait de cahiers de théologie de l'auteur; son but est de démontrer que l'Encyclique n'est pas contraire au prêt à intérêt.

* FIGUEIREDO (Antonio PÉREIRA de), savant portugais, né à Macao le 14 février 1725, fit ses premières études chez les jésuites, et entra ensuite dans la congrégation des Pères de l'Oratoire de la maison du Saint-Esprit à Lisbonne, où il enseigna successivement la grammaire, la rhétorique et la théologie. Quelques différends s'étant élevés entre la cour de Rome et celle de Portugal, il se prononça d'abord en faveur du saint Siége; mais il changea bientôt d'opinion, et soutint publiquement les fameuses thèses du pouvoir des rois sur les personnes et les biens ecclésiastiques. Il publia peu de temps après son *Essai théologique*, où il défend la même cause. Cet ouvrage lui valut l'emploi de député ordinaire dans le tribunal royal de la censure, et de premier interprète dans les bureaux des affaires étrangères et de la guerre. Obligé de vivre dans le monde, il se crut autorisé à quitter ses habits religieux, démarche qui augmenta l'animadversion de ses ennemis, et le fit regarder comme un homme vendu à la cour et à l'ambition du marquis de Pombal. Ce ministre ne pouvait en effet trouver un homme qui fût mieux en état de seconder ses plans hardis de réforme. Figueiredo joignait à la plus grande activité la pénétration et l'étendue du savoir. En 1772, il fut élu un des trois premiers députés de

la junte du *subside littéraire et de l'instruction publique*. Il devint peu après membre de l'académie royale des Sciences dans la classe de la littérature portugaise. Sa grande assiduité aux affaires et à l'étude altérèrent sa santé. Sur la fin de sa vie, il sembla se repentir des erreurs où son ambition l'avait entraîné; il mourut d'une attaque d'apoplexie le 14 août 1797, avec l'habit de son ordre qu'il avait demandé lui-même. Il a composé plusieurs *livres* sur les langues latine et portugaise, qui éprouvèrent de nombreuses critiques de la part des jésuites, contre lesquels il s'était ouvertement déclaré. Celui de ses ouvrages qui lui fait le plus d'honneur est *la Sainte Bible, traduite en portugais*, avec des préfaces, notes et variantes, 1778-90, 23 vol. in-8°. Il a laissé un grand nombre de manuscrits.

*FIGUEROA (Christophe SUARES de), né à Valladolid vers l'an 1586, s'appliqua d'abord au droit, et reçut le grade de docteur. Mais ayant une inclination décidée pour les belles-lettres, il abandonna bientôt Justinien et Covarruvias, et publia plusieurs ouvrages en prose et en vers. Ils sont intitulés : | *Espejo de juventud*, Madrid, 1607, in-8°; | la *Constante Amarilis*, Valence, 1609, traduite en français par Lancelot, Lyon, 1614, in-8°. Parmi une grande quantité d'ouvrages du genre pastoral que possédait l'Espagne, celui-ci obtint un grand succès. Le style en est correct et coulant, les événemens bien amenés et les vers qu'il y a mêlés sont harmonieux; | une traduction du *Pastor fido* de Guarini, Madrid, 1610; Naples, 1622, in-8°; | *Espanna defendida*, poème héroïque, Madrid, 1612, in-8°, ouvrage qui ne manque pas de mérite, mais qui n'eut pas le succès de l'Amarilis; | *Historia anal, o relacion*, etc. (Histoire de tout ce que firent en Orient les PP. de la compagnie de Jésus pour la propagation de l'Evangile), Madrid, 1614, in-4°. On y trouve des notices intéressantes des pays d'Orient où les jésuites furent en mission pendant les années 1607 et 1608; | *Hechos del Marques don Garcia Hurtado de Mendoza*, Madrid, 1615, in-4°. Figueroa y célèbre les exploits de ce seigneur dans la guerre contre les Araucos, chantée par Ercilla (*voyez* ERCILLA); | *El pasajero : advertencias a la vida humana*, ibid., 1617, Barcelone, 1618, in-8°; | *Noticias importantes a la humana comunication*, Barcelone, 1618, in-8°; | *Plaza universal*, c'est-à-dire, marché ou magasin universel de toutes les sciences, traduit de l'italien de Garzoni de Bagnacavallo, Madrid, 1615, in-4°. Figueroa vécut dans l'aisance, jouit d'une réputation méritée, et mourut dans sa patrie en 1650.

* FILAMONDO (Raphaël-Marie), évêque de Suessa, né à Naples, dans la 2e moitié du 17e siècle, embrassa l'ordre de Saint-Dominique dans le couvent de Sainte-Marie *della Sanità*. D'excellentes études, et son application à la théologie, le rendirent capable de professer de bonne heure cette science avec succès; il cultiva en même temps la littérature, et se fit connaître avantageusement par quelques pièces de vers qu'il adressa à ses amis. Ses talens le firent appeler à Rome par le supérieur de l'ordre, et il y fut nommé en 1705 un des conservateurs de la fameuse bibliothèque de la *Casanata*. Le pape Clément XI lui donna l'évêché de Suessa dans la terre de Labour, qu'il administra avec sagesse jusqu'à sa mort arrivée en 1716. On connaît de ce prélat; | *Il genio bellicoso di Napoli; Memorie istoriche d'alcuni capitani celebri napolitani*, Naples, 1694, 2 part. in-fol. Il y en a des exemplaires qui portent la date de 1714. C'est l'histoire des célèbres capitaines du royaume de Naples. Elle est ornée de 56 portraits; | *Ragguaglio del viaggio fatto da padri dell' ordine de' Predicatori nella Tartaria minore, nell' anno* 1662, *con la nuova spedizione del padre Francesco, episcopo, in Armenia Persia*, Naples, 1695, in-8°; | *Theorhetoricæ idea, ex divinis scripturis et politioris litteraturæ mystagogis deducta*, Naples, 1700, 2 vol. in-4°. C'est un cours d'éloquence sacrée à l'usage de ceux qui se destinent au ministère de la chaire. Le Père Echard l'a cité avec éloge dans sa *Bibl. ord. prædicat.*

FILANGIERI (Gaetan), publiciste célèbre, gentilhomme de la chambre du roi des Deux-Siciles, et conseiller au département des finances, né à Naples le 18 août 1752, et mort dans la même ville en 1788 à la fleur de son âge, était fils de César, prince d'Araniello et petit-fils par sa mère du duc de Fragnito : sa famille descendait d'un des quarante normands qui dans le 11e siècle vinrent débarquer en Italie. Filangieri avait 14 ans lorsqu'il entra dans un des régimens destinés à la garde du roi; mais il quitta bientôt la profession des armes pour se livrer à l'étude de la morale, de la philosophie et des lois, et obtint de grands succès au bar-

reau. Il est auteur de *la Science de la Législation*, en italien, qui fut condamnée par un décret de la cour de Rome, en date du 6 décembre 1784. Il en a paru plusieurs éditions à Naples, Venise, Florence et Milan. Elle a été traduite en allemand, en espagnol, etc. La traduction française est de Gallois, Paris, 1786-91, 7 vol. in-8°; et avec des notes de Benjamin-Constant, 1821, 6 vol. in-8°. Les maximes philosophiques qu'il a répandues dans cet ouvrage, lui ont fait une prompte réputation dans un certain monde. Si l'on excepte quelques passages sur le despotisme des rois et les abus du gouvernement militaire, on peut dire que ce n'est qu'une répétition de ce qu'on voit ailleurs, à quelques paradoxes près qui sont propres à l'auteur. Et dans le fait, que peut-on dire de nouveau sur une matière telle que la législation, sans se perdre dans des spéculations hasardées et dangereuses? « Ne comprendra-t-on » jamais, dit un vrai politique, combien » il est dangereux dans un état de souf- » frir que des hommes sans mission, sou- » vent sans talent et sans lumières, dé- » clament à tort et à travers contre les » usages reçus, contre les anciens éta- » blissemens, frondent ce qu'il y a de » plus respectable, foulent aux pieds tous » les principes, sous le spécieux prétexte » de s'élever contre les abus, et de dé- » truire les préjugés. Le public toujours » avide de nouveautés, toujours disposé » à confondre la témérité et l'audace avec » le génie, toujours dupe de l'emphase » et des promesses des charlatans, se per- » suade aisément que des hommes qui » jugent et qui condamnent avec tant de » hardiesse, ont des vues supérieures, et » que nos ancêtres n'avaient pas le sens » commun; il se pénètre des idées et des » maximes de ces réformateurs, d'autant » plus flatteuses, qu'elles paraissent neu- » ves; et quel mal n'en résulte-t-il pas » pour la nation? » En 1788, il parut à Paris 3 autres vol. de *la Science de la Législation*. Ces trois volumes posthumes ressemblent parfaitement aux autres, à cela près que l'auteur, devenu plus constant, plus hardi, déguise moins certaines opinions, que le crédit toujours croissant du philosophisme lui a paru rendre plus aisément admissibles. Il y a de bonnes choses, il y en a beaucoup de mauvaises. Le nombre de celles-ci est encore allé en croissant dans les 7 et 8e vol. publiés à Paris en 1791. Il y règne de plus un ton de morgue et de vrai fanatisme, une légèreté et une inconséquence d'idées, et tant de spéculations creuses, dangereuses, tyranniques et impraticables, qu'on est fondé de douter que ce soit réellement une suite et une traduction de l'ouvrage italien, et de présumer que c'est plutôt la production de quelque démocrate parisien, dont la tête n'aura pu conserver une organisation saine au milieu des mouvemens de la révolution. Le premier livre de Filangieri traite des règles générales de la législation; le deuxième des lois politiques et économiques; le troisième des lois criminelles; le quatrième de l'éducation, des mœurs, et de l'instruction publique; le cinquième des lois relatives à la religion. Ce livre est resté incomplet, l'auteur étant mort avant de l'avoir achevé. Le professeur Joseph Grippa a réfuté cet ouvrage en 1782.

* FILASSIER (Jean-Jacques), agronome, né à Warwick-sud, dans la Flandre, vers 1736, d'un père riche, embrassa d'abord l'état ecclésiastique auquel la lecture des philosophes le porta dans la suite à renoncer. La simplicité de ses goûts semblait devoir l'éloigner de la capitale; cependant il saisit avec plaisir l'occasion de s'en rapprocher, en se chargeant de la direction de la pépinière de Clamart, où il vivait paisiblement lorsque la révolution éclata. Le vœu des habitans l'appela bientôt à la place de procureur-syndic du district de Bourg-la-Reine; il fut ensuite nommé à l'assemblée Législative, où il parla en faveur de la liberté de conscience. Après le 10 août, il fut dénoncé comme royaliste; mais s'étant justifié de l'accusation portée contre lui, il retourna dans sa commune, dont il fut élu juge de paix. Suspendu de ses fonctions après le 9 thermidor, il reprit ses anciennes et douces habitudes, et mourut à Clamart en 1806. On lui doit quelques ouvrages estimés, en faveur de l'éducation: | *Dictionnaire historique de l'éducation*, Paris, 1771, 2 vol. in-12, 1784, 2 vol. in-8°, 1808, 3 vol. in-8°. C'est un recueil d'anecdotes choisies, instructives et intéressantes, qu'on peut mettre sans danger entre les mains des enfans. | *Erasto*, ou *l'Ami de la jeunesse*, Paris, 1773, petit in-8°, très souvent réimprimé. La dernière édition est en 2 vol. in-8°. On y trouve un abrégé d'histoire et de géographie avec d'autres notions élémentaires, le tout en forme d'entretiens fa-

miliers d'Eraste avec son élève. | *Eloge du Dauphin père de Louis XVI*, Paris, 1777, in-8°; | *Culture de la grosse asperge, dite de Hollande*, Paris, 1783, in-12; | *Dictionnaire du jardinier français*, Paris, 1790, 2 vol. in-8°, ouvrage très estimé ainsi que le précédent.

FILASSIER. *Voyez* FILLASSIER.

FILASTRE (Guillaume), évêque de Tournai dans le 16e siècle, dont nous avons une espèce de *chronique* que les curieux de tout ce qui concerne l'histoire de France recherchent encore, quoique surannée. Elle fut imprimée l'an 1517, en 2 vol. in-fol. On a encore de lui *La Toison d'or*, Paris, 1530, 2 vol. in-folio.

FILCHIUS ou **FILCHINS** (Benoît), né en 1560, d'une famille noble de la Grande-Bretagne, fut élevé dans les principes du calvinisme, et attaché à la secte puritaine. Rendu à Paris dès l'âge de 24 ans, il y abjura cette secte, qui ne faisait que de naître, pour rentrer dans la religion de ses pères, que ses compatriotes n'auraient jamais abandonnée, si comme lui, ils avaient eu le courage de se déterminer en faveur de la vérité, contre l'intérêt de leurs propres passions. Son grand amour pour la vertu lui fit embrasser, dans cette même ville, l'ordre austère des capucins; après quoi il repassa dans sa patrie en 1599, dans le dessein d'y rétablir la vraie religion : mais les hérétiques ayant découvert son état et ses vues, le déférèrent à la reine Elizabeth, qui le retint dans une étroite prison, pendant l'espace de trois ans, après lesquels Henri III, roi de France, obtint son élargissement, le fit revenir à Paris, et l'honora de sa bienveillancé particulière. De là, jusqu'à sa mort, le Père Benoît composa plusieurs ouvrages analogues à son zèle, à sa piété et à ses lumières, tels que : | *Regula perfectionis, continens breve ac lucidum compendium totius vitæ spiritualis*, etc. Cet ouvrage, écrit d'abord en anglais, puis traduit en flamand et en français, fut mis aussi en latin par l'auteur lui-même, quelques années avant sa mort. Il s'en fit successivement plusieurs éditions à Rome, Paris, Lyon, Viterbe et ailleurs; | *Soliloquium pium et grave*, etc., dans lequel il explique les motifs de sa conversion; | *Liber variorum exercitiorum spiritualium, etc.*, Viterbe, 1608; | *Eques christianus*, etc., 2 vol. in-12, Paris, 1609. M. Thayer, ministre protestant, nouvellement converti à la religion catholique, fait le plus bel éloge de cette production qui n'a pas peu contribué à le ramener dans le sein de l'Eglise. Voyez *la Relation de la conversion de M. Jean Thayer*, 4e édition, Liége, 1789, page 18, et le *Journal historique et littéraire*, 1er février 1789, page 174.

FILESAC (Jean), docteur de Sorbonne et curé de Saint-Jean-en-Grève, mourut à Paris, sa patrie, doyen de la faculté de théologie, en 1658. Il a composé plusieurs ouvrages sur des matières ecclésiastiques et profanes, remplis d'une érudition assommante. Ce n'est qu'un tissu de passages, qu'il joint les uns aux autres par quelques réflexions, sans beaucoup d'ordre ni de méthode. Il passe du sacré au profane, fait de longues digressions, écrites très durement, et lasse son lecteur en l'instruisant. Ses principaux ouvrages sont : | un *Traité de l'autorité des évêques*, Paris, 1606, in-8°; | un autre *du Carême;* | *De l'Origine des paroisses;* des *Traités de la confession auriculaire*, de *l'idolâtrie*, et de *l'Origine des anciens statuts de la Faculté de Paris*, etc. Ils sont réunis sous le titre d'*Opera varia*, Paris, 1614, 2 vol. in-8°, et *Opera selecta* Paris, 1621, in-4°.

FILICAIA ou **FILICAJA** (Vincent de), poète lyrique italien, sénateur de Florence, sa patrie, né en 1642 et mort en 1707, fut membre de l'académie de la *Crusca* et de celle des *Arcades*. Ses *poésies*, publiées en 1707, in-fol., par son fils, réimprimées à Venise, 1747, 3 vol. in-12, sont délicates, et respirent le ton d'un homme qui vit dans le grand monde : les meilleures sont les 6 odes ou *canzoni* qu'il composa sur la délivrance de Vienne par les Turcs. Il n'était pas riche : Christine, reine de Suède, sachant qu'il avait de la peine à faire subsister sa famille, lui fit du bien, et sa générosité fut d'autant plus louable, qu'elle voulut qu'on l'ignorât entièrement. Ses poésies lui valurent la dignité de sénateur, le gouvernement de la ville de Volterre, puis celui de Pise, et enfin la charge de secrétaire du tirage des magistrats, qui était alors très importante. *Voy.* l'éloge de ce poète dans les *Vies des Arcadi* de Crescimbeni.

FILLASSIER (Marin), prêtre parisien, mort en 1733, à 56 ans, fut curé de campagne, et ensuite chapelain des dames de Miramion. Il est auteur d'un ouvrage plein d'onction, intitulé : *Sentimens chrétiens, propres aux personnes infirmes*, in-12; ouvrage qui n'est composé que de

passages de l'Ecriture et des Pères. Le Père Bouhours en avait donné un semblable, tiré exclusivement de l'Ecriture sainte.

FILLEAU (Jean), professeur en droit et avocat du roi à Poitiers, né en 1600, mort en 1682 à l'âge de 82 ans, est principalement connu par sa *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers touchant la nouvelle doctrine des jansénistes, imprimée par le commandement de la reine*, Poitiers, 1654, in-8°. C'est dans le second chapitre que l'on trouve l'anecdote connue sous le nom de *Projet de Bourgfontaine*. Filleau raconte que six personnes qu'il n'ose désigner que par les lettres initiales de leurs noms, s'étaient assemblées en 1621, pour délibérer sur les moyens de renverser la religion et d'élever le déisme sur ses ruines. On a imprimé en 1756 : *La Réalité du projet de Bourgfontaine*, 2 vol. in-12 : ouvrage auquel on a opposé *La Vérité et l'innocence victorieuses de la calomnie*, ou *Huit lettres sur le projet de Bourgfontaine*, 1758, en 2 vol. in-12. Le plus fort argument employé dans cette réfutation, est que la *Réalité* a été brûlée par arrêt du parlement de Paris, du 21 avril 1758; mais l'auteur (D. Clémencet) ne songeait pas que *les Provinciales* avaient été brûlées par arrêt du parlement de Provence, du 9 février 1667. Quoi qu'il en soit, la *Réalité*, mal à propos attribuée au Père Patouillet (*voyez* ce mot), a été réimprimée plusieurs fois, traduite en latin sous le titre de *Veritas consilii Burgofonte initi*, en allemand, en flamand, et autres langues. Dans les dernières éditions, on trouve une longue réponse aux *huit lettres*. La meilleure édition est celle de Liége, 1787, 2 vol. in-8°. « La postérité ayant sous les » yeux les événemens qui lui sont réservés, jugera peut-être mieux que nous, » si ce projet a existé ou non. » Voilà ce que nous disions en 1783. Ces *événemens* n'étaient pas bien loin. Peu d'années après on vit le jansénisme intimement uni au philosophisme, transmettre à celui-ci ses erreurs propres, et ce fanatisme de secte qui porta la dévastation dans l'église de France. Un auteur moderne a porté de la *Réalité*, le jugement suivant : « Je suis » loin de garantir toutes les conjectures, » combinaisons et rapprochemens de l'auteur. Quoique l'ensemble présente un » tableau frappant, et que les événemens » ne soient que trop propres à lui concilier la confiance des lecteurs, je crois » néanmoins que l'auteur a trop légèrement désigné quelques coopérateurs de » cette œuvre, d'abord si mystérieuse, et » aujourd'hui si manifeste dans ses effets. » Des liaisons d'amitié, ainsi que des démarches, ou écrits inconsidérés, ne suffisent pas pour accuser ces intentions, » surtout dans un temps où le véritable » esprit de la secte était peu connu, et où » les gens de bien ont pu être les dupes » des apparences. *Voyez* ARNAULD » (Henri). Quant aux six principaux auteurs, dont il est question dans le projet, » nous en abandonnons le jugement à » ceux qui auront combiné sans prévention leurs ouvrages et leur conduite, » avec la tâche respective que la *Relation* » de Filleau leur attribue. » (*Voyez* JANSÉNIUS, MONTGERON, PARIS, etc.) On a encore de Filleau : | *Les Arrêts notables du parlement de Paris*, 1631, 2 vol. in-fol.; | *Les Preuves historiques de la vie de sainte Radegonde*; | traité *de l'Université de Poitiers*.

FILLEAU DE LA CHAISE. *Voyez* CHAISE (Jean de la).

***FILLEAU DE SAINT-MARTIN**, frère de Filleau de la Chaise, mort vers 1695, a publié une traduction du chef-d'œuvre de Cervantes, sous ce titre *Histoire de l'admirable don Quichotte de la Manche*, 1677, 4 vol. in-12, très souvent réimprimée en 6 vol., qui se lit encore, malgré l'abrégé de Florian, et malgré la traduction complète de M. Bouchon-Dubournial. *Voyez* CERVANTES, FLORIAN.

FILLIUCIUS (Vincent), jésuite, né à Sienne en 1556, enseigna la philosophie, les mathématiques, la théologie, fut pénitencier à Rome, et casuiste en chef du saint Office. Il mourut en 1622. On a de lui des *Questions morales*, Lyon, 1635, où il paraît quelquefois enseigner une morale trop indulgente.

* **FILMER** (sir Robert), écrivain politique anglais, né dans le comté de Kent, au commencement du 17e siècle, a publié : | *L'Anarchie d'une monarchie limitée et mixte*, 1646, réimprimé en 1652 et 1679 : il le donna en réponse au traité de la monarchie de Hunton. | *Le patriarche*, écrit où il prouve que tout gouvernement a commencé par être monarchique, et que tous les titres légaux pour régner sont originairement dérivés des chefs de famille, ou de ceux à qui leurs droits ont été transférés. C'est pour combattre les principes exposés dans cet ouvrage que Sidney a écrit son *Discours*

sur le gouvernement. Filmer mourut en 1688.

* **FINCH** (Robert), littérateur, né à Londres en 1783, mort à Rome le 16 septembre 1830, servit quelque temps dans l'armée qu'il quitta bientôt pour entrer à l'université d'Oxford. Il se montra ministre plein de zèle et prédicateur distingué, et fut le secrétaire intime de Pitt. Employé dans plusieurs missions diplomatiques, il s'en acquitta avec succès; mais ses goûts lui faisant préférer aux affaires politiques l'étude de la science, il fit de nombreux voyages, vint en France, explora toutes les parties de l'Italie, la Grèce, la Turquie d'Europe, plusieurs contrées de l'Asie, la Palestine, la Syrie et la Perse. Il se fixa ensuite à Rome, où il résida presque continuellement jusqu'à sa mort. Il avait fait plusieurs *traductions* d'ouvrages italiens qu'il ne jugea point assez parfaites pour les publier, et avait entrepris la *Bibliographie universelle de l'Italie*, qu'il n'eut pas le temps de terminer. Finch avait coopéré à la *Revue encyclopédique*.

FINÉ (Oronce), mathématicien, né à Briançon en Dauphiné, l'an 1494, fut choisi par François Ier pour professer les mathématiques au collége royal. Il avait beaucoup de génie pour la mécanique; il fit une horloge d'une singulière invention. On a de lui plusieurs ouvrages de *géométrie*, d'*optique*, de *géographie* et d'*astrologie*, réunis en 3 vol. in-fol., 1532-42 et 50. Il était fort attaché à l'astrologie, et plus qu'un géomètre n'aurait dû l'être; mais on l'a déjà dit, la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Finé mourut très pauvre en 1555. Les beaux esprits chargèrent son tombeau de vers et d'épitaphes. Il avait pris pour devise : *Virescit vulnere virtus.* On peut voir sur Oronce les *Mémoires de Nicéron*, tome 38, celui de l'abbé Goujet *sur le Collége royal*, et la *Bibliothèque du Dauphiné*, par Gui Allard.

* **FINESTRÈS Y MONSALVO** (Joseph), célèbre jurisconsulte catalan, né à Barcelone, le 11 avril 1688, enseigna le droit pendant plusieurs années à l'université de Cervera, et s'occupa de rétablir l'éducation publique, qui avait été négligée pendant la guerre de la succession. Il donna plusieurs sages réglemens qui furent adoptés. Il fit venir des caractères grecs qui manquaient dans cette province, pour l'impression des ouvrages nécessaires à l'étude de cette langue, justement considérée comme indispensable pour tous ceux qui se consacrent aux lettres. On lui doit plusieurs ouvrages remarquables par la précision, l'énergie et la clarté du style : | *Exercitationes academicæ XII*, 1745, in-4°. | *Hermogeniani jurisconsulti juris, in epitomarum libros sex commentarius*, 1757, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage contient un abrégé historique des meilleurs jurisconsultes catalans. | *Sylloge inscriptionum romanarum quæ in principatu Catalauniæ vel extant, vel aliquando extiterunt, notis et observationibus illustratarum*, 1760, in-4°, ouvrage précieux pour l'histoire de l'Espagne sous la domination des Romains. Finestrès mourut le 17 novembre 1770.

FINIGUERRA. *Voyez* MASO.

* **FIOCCO** (André-Dominique), en latin *Floccus*, chanoine florentin, mort en 1452, n'est connu que comme auteur d'un traité : | *De romanis potestatibus, sacerdotiis et magistratibus*, attribué dans un temps à Lucius Fenestella, écrivain du siècle d'Auguste, réimprimé en 1477 à Milan, petit in-4°, et traduit en italien par François Sansovino, Venise, 1547, in-8°.

* **FIORDIBELLO** (Antoine), littérateur et ecclésiastique italien, né à Modène vers 1510, mort en 1567, dans la même ville, fut d'abord secrétaire du célèbre Sadolet, ensuite du cardinal Crescenzi qu'il accompagna au concile de Trente, puis du cardinal Polus dans la mission dont ce dernier fut chargé, lors de l'avénement de la reine Marie sur le trône britannique. A son retour à Rome Fiordibello, nommé par le pape évêque d'Avello, dans le royaume de Naples, se démit de cet évêché au bout de trois ans, pour remplir une charge qui lui fut confiée dans les bureaux de la secrétairerie apostolique. On a de lui : | une très bonne édition des *Lettres* de Sadolet, Lyon, 1550; | des *Discours latins*, imprimés à différentes époques; | un *Commentaire de Vita Jacobi Sadoleti*, | et des *Lettres* recueillies et publiées par l'abbé Costanzi, en 1 vol., avec la Vie de l'auteur. On conserve à la bibliothèque ambrosienne de Milan un manuscrit autographe de Fiordibello, sous ce titre : | *Adversaria, seu formulæ pro epistolis pontificis conscribendis.*

FIORI (Mario di), peintre. *Voyez* MARIO.

FIQUET. *Voyez* FICQUET.

FIRENZUOLA (Ange), poète florentin, et religieux de la congrégation de

Vallombreuse, né le 28 septembre 1493, avait auparavant exercé la fonction d'avocat à Rome, sous le nom de Nanini, qui était celui de sa famille. Il fut connu et estimé du pape Clément VII, qui prenait plaisir à la lecture de ses ouvrages. Il mourut à Rome peu après en 1545. Il a beaucoup écrit en vers et en prose. L'édition de ses *œuvres* en ce dernier genre, à Florence, 1548, in-8°, et celle de ses *poésies*, 1549, in-8°, sont recherchées. Sa traduction de l'*Ane d'or*, Venise, 1567, in-8°, est rare. On trouve quelques *Capitoli* de lui avec ceux de Berni. Il a aussi fait plusieurs comédies : *Il Lucidi*, Florence, 1549, in-8°; *La Trinuzia*, 1551, in-8°, réimprimée à Paris en 1818 avec des notes de M. Biagioli. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Florence en 1763, 3 vol. in-8°. Son *Discours des animaux* a été traduit en français, Lyon, 1556, in-16; et par La Rivey, 1579, in-16. Son *Discours de la beauté des dames* l'a été par J Pallet, Paris, 1578, in-8°.

FIRMICUS MATERNUS (Julius) fit paraître, sous les enfans de Constantin, un excellent traité *de la Fausseté des Religions profanes*. L'auteur, en montrant la vanité de l'idolâtrie, établit divers points de la religion chrétienne. On a publié cet ouvrage avec le *Minutius Felix* à Leyde, en 1672, in-8°, et en 1699, avec les notes de Jean Wouwer. On lui attribue encore 8 livres *d'astronomie*, imprimés par Alde-Manuce, en 1499, in-fol. Mais cette dernière production paraît être d'un autre Julius FIRMICUS, qui vivait dans le même temps. Elle est pleine de rêveries.

FIRMILIEN, évêque de Césarée en Cappadoce, ami d'Origène, prit parti pour saint Cyprien, dans la dispute sur la rebaptisation de ceux qui avaient été baptisés par les hérétiques. Il écrivit, dit-on, sur cette question, une *lettre à saint Cyprien*, dans laquelle toutes les raisons qui pouvaient autoriser la pratique des églises d'Afrique sont exposées avec force. *Voy.* CYPRIEN (saint). Cependant, dans une dissertation du père Marcellin Molkenbuhr, récollet, imprimée à Munster en Westphalie, 1790, in-4°, on prétend que cette lettre est faussement attribuée à Firmilien, et qu'elle est de quelque donatiste d'Afrique, après le 4e siècle, qui l'a attribuée à Firmilien pour lui donner plus de poids; les raisons détaillées dans cette dissertation sont très plausibles. Firmilien présida, en 264, au premier concile d'Antioche, contre Paul de Samosate. Il était près de se rendre à un second synode, où cet hérétique opiniâtre devait être anathématisé; mais il mourut en chemin, l'an 269, selon le père Pagi et M. Fleury. Baronius place sa mort à l'an 272. L'auteur de la dissertation citée ci-dessus prouve que le second concile d'Antioche n'a pas été célébré avant l'an 272, et que conséquemment Firmilien a vécu jusqu'à cette année.

FIRMIN, nom de quatre évêques : le premier, évêque d'Amiens et martyrisé au 3e siècle; le second, évêque de la même ville, au 4e siècle; le troisième, évêque d'Uzès; et le quatrième, de Mende.

FIRMIUS (Marcus), homme puissant de Séleucie en Syrie, se fit proclamer empereur en Egypte pour venger la reine Zénobie, dont il était ami. Aurélien marcha contre lui, le fit prisonnier, et, après lui avoir fait souffrir toutes sortes de tourmens, il s'en délivra tout-à-fait l'an 273. C'était un homme d'une taille gigantesque, et d'une force surprenante. On l'appelait *le Cyclope*. On frappait, dit-on, sur sa poitrine, comme sur une enclume, sans qu'il en ressentit aucune douleur. Le commerce immense qu'il faisait avec les Sarrasins et les Indiens lui avait acquis une grande considération dans l'Orient.

* **FIRMONT** (Henri ESSEX EDGEWORTH de), vicaire général de l'église de Paris, qui assista Louis XVI dans ses derniers momens, descendait d'une famille très considérée du comté de Middlesex, qui sous le règne de la reine Elizabeth, alla s'établir en Irlande, où il naquit au bourg d'Edgeworthtown, l'an 1745 Son père avait abandonné la communion anglicane, et lui-même vint faire ses premières études chez les jésuites de Toulouse; il embrassa l'état ecclésiastique, et voulut d'abord se consacrer à la propagation de la foi dans les missions étrangères; mais on lui persuada que ses services ne seraient pas moins utiles à la religion dans son pays adoptif, où elle était en butte à tant d'attaques, et il se détermina à remplir le ministère de confesseur à Paris. Son zèle charitable, sa douce piété lui concilièrent la confiance générale, et il eut même la joie de ramener à la vraie religion plusieurs de ses anciens compatriotes qui recherchaient sa société. On lui proposa un évêché en Irlande; mais il le refusa et devint en 1777 confesseur de madame Elizabeth, sœur du roi. Lorsque la révolution eut jeté cette vertueuse

princesse dans la prison du Temple, elle parla à son auguste frère de l'abbé de Firmont, qui vivait retiré à Choisy-le-Roi, sous le nom d'Essex, depuis les massacres de septembre 1792. Peu de temps avant que l'arrêt qui condamnait Louis XVI eût été porté, le monarque avait déjà exprimé à M. de Malesherbes son désir de s'entretenir avec l'abbé de Firmont. La fatale sentence de mort ayant été rendue par la Convention, Louis XVI demanda en effet l'abbé Firmont, qui s'empressa de se rendre auprès de lui, accompagné du ministre de la justice. Après plusieurs entretiens, l'ecclésiastique demanda au royal captif, s'il ne serait pas satisfait d'entendre la messe et de recevoir la communion: Louis lui répondit que ce serait pour lui une grande consolation, « mais, ajouta-t-il, le con» seil du Temple n'en donnera pas la per» mission. » L'abbé de Firmont se chargea d'en faire la demande. Un des commissaires de la Convention lui objectant qu'il n'était pas sans exemple que des prêtres eussent empoisonné des hosties : « Vous » m'avez fouillé assez rigoureusement, » répliqua-t-il, quand je suis arrivé au » Temple, pour être bien sûr que je n'ai » point apporté de poison avec moi ; » d'ailleurs fournissez vous-même les hos» ties, alors vous n'aurez pas sujet de » craindre, puisque tout aura passé par » vos mains. » Sa demande lui fut enfin accordée, à condition qu'il la signerait et que la cérémonie serait terminée à sept heures du matin, le prince devant être conduit au supplice à huit heures. C'était le 20 janvier ; le confesseur l'entretint jusqu'après minuit. Le 21, après avoir dormi paisiblement pendant cinq heures, le roi reçut la communion au pied d'un autel que l'abbé Firmont, aidé de Cléry, avait dressé dans sa chambre. Les sbires commandés par le fameux Santerre ne tardèrent pas à entrer dans son appartement. « Tout est con» sommé, mon cher abbé, dit le prince » en se jetant à genoux ; donnez-moi votre » bénédiction. » Louis XVI avait cru que son confesseur ne le suivrait pas ; mais le digne prêtre ne voulut point l'abandonner, et le roi lui en témoigna toute sa reconnaissance. Lorsqu'il fut descendu de voiture sur la place Louis XV, les bourreaux s'avancèrent pour lui lier les mains malgré son refus. Le royal martyr regarda l'abbé Firmont qui lui dit : « Sire, je ne » vois dans ce dernier outrage qu'un der» nier trait de ressemblance entre Votre » Majesté et le Dieu qui va être sa récom» pense. » Au moment de l'exécution l'abbé de Firmont lui dit : « *Fils de saint Louis,* » *montez au Ciel!* » Le sacrifice ayant été accompli, le prêtre descendit, et fit signe aux soldats qui s'écartèrent avec respect pour le laisser passer. Il se rendit auprès de Malesherbes, et l'on a trouvé chez ce magistrat des fragmens du récit de ce terrible événement et de la conversation qu'ils eurent ensemble. L'abbé Firmont retourna le soir même à Choisy-le-Roi, d'où il ne sortit qu'en avril 1795. Il erra ensuite successivement d'un asile à un autre et parvint, en 1796, à passer en Angleterre. Il se rendit en Ecosse, auprès de Monsieur, frère du roi, et lui remit le dépôt des dernières pensées de Louis XVI et de madame Elizabeth. Il rejoignit plus tard Louis XVIII à Blankenbourg, et resta dix ans auprès de ce prince. Des prisonniers français, dont un grand nombre étaient blessés, furent amenés dans la ville qu'habitait le roi, qui ordonna qu'on cherchât des hommes habiles pour les soigner et qu'on leur fournît de bons alimens, tandis que la reine, les dames de sa suite et la duchesse d'Angoulême préparaient de la charpie. L'abbé de Firmont se transportait auprès des malades, et leur prodiguait les secours de la religion avec la charité la plus touchante. Une maladie épidémique s'étant déclarée parmi eux, l'abbé Firmont redoubla encore de zèle et succomba enfin lui-même, victime de son dévouement, le 22 mai 1807, à 62 ans. Le duc d'Angoulême suivit à pied le convoi funéraire, et son épouse accompagna aussi le cercueil. Louis XVIII composa pour son tombeau l'épitaphe suivante :

D. O. M.
Hic jacet
reverendissimus vir
HENRICUS ESSEX EDGEWORTH DE FIRMONT
sanctæ Dei Ecclesiæ sacerdos,
vicarius generalis Ecclesiæ parisiensis, etc.
qui
Redemptoris nostri vestigia tenens,
oculus cœco,
pes claudo,
pater pauperum,
mœrentium consolator
fuit.
LUDOVICUM XVI
ab impiis rebellibusque subditis
morti deditum,
ad ultimum certamen
roboravit,
strenuoque martyri cœlos apertos
ostendit

E manibus regicidarum
mira Dei protectione
ereptus,
LUDOVICO XVIII
cum ad se vocanti
ultro occurrens,
ei per decem annos,
regiæ ejus familiæ
necnon et fidelibus sodalibus
exemplar virtutum,
levamen malorum,
esse probavit.
Permultas et varias regiones
temporum calamitate
actus,
illi quem solum colebat
semper similis,
peregrinatus benefaciendo.
Plenus tandem bonis operibus
obiit
die XXII maii mensis,
ann. Domini M D. CCC. VII
ætatis vero suæ LXII.
Requiescat in pace.

L'abbé de Bouvens prononça à Londres le 29 juillet 1807, dans la chapelle catholique française, *l'oraison funèbre* de ce vertueux ecclésiastique. Elle a été imprimée à Paris en 1814, in-8°. On a publié les *mémoires de M. l'abbé Edgeworth de Firmont, dernier confesseur de Louis XVI, recueillis par E. Sneyd-Edgeworth, et traduits de l'anglais par le traducteur d'Edmond Burke* (M. Dupont), Paris, 1816, in-8° : ces mémoires sont suivis d'une *relation des derniers momens de Louis XVI* par l'abbé de Firmont lui-même, et de quelques-unes de *ses lettres sur les révolutions*, adressées au docteur Moyland : ces deux pièces sont extrêmement curieuses. On a aussi les *lettres de l'abbé Edgeworth, confesseur de Louis XVI à ses parens, à ses amis, etc., recueillies par le révérend Thomas R...* traduites de l'anglais par Mme Elizabeth Lebon, Paris, 1818, in-8° : ces lettres sont précédées de *mémoires sur la vie de l'abbé de Firmont.*

FIRMUS, général des Maures en Afrique, se révolta contre Valentinien Ier, l'an 375 de J.-C. Après avoir commis de grands ravages, il fut contraint de s'étrangier lui-même, pour ne pas tomber vif entre les mains des Romains.

FISCHER ou plutôt FISHER (Jean), né à Béverley, au diocèse d'Yorck, vers 1455, docteur et chancelier de l'université de Cambridge, évêque de Rochester, confesseur de la reine Marguerite, précepteur de Henri VIII, ne voulut pas reconnaître son élève pour chef de l'église anglicane, lorsque ce prince se sépara de Rome pour une maîtresse. Henri le fit mettre en prison, et ayant appris que le pape Paul III lui destinait un chapeau de cardinal, il dit en se moquant du pape : « Qu'il envoie son chapeau de cardinal, » quand il voudra ; je ferai en sorte que, » quand il arrivera, la tête pour laquelle » il est destiné, ne subsiste plus. » En effet, Henri fit aussitôt faire le procès à ce vénérable vieillard, qui eut la tête tranchée le 21 juin 1535. Son âge de 80 ans, et les services qu'il avait rendus à ce monarque, auraient dû lui épargner une mort si cruelle, quand même ses vertus et son innocence n'eussent point fait son éloge. Fischer avait un grand sens et un jugement très solide. C'est un des meilleurs controversistes de son temps. Toutes ses *œuvres* ont été publiées en un volume in-fol., à Wurtzbourg, en 1597. On y voit plusieurs traités contre les erreurs de Luther, un *De unica Magdalena* contre Jacques Le Fèvre d'Etaples et Josse Clicthome (*voyez* MADELEINE). On y a ajouté l'ouvrage qui porte le nom de Henri VIII contre Luther, que quelques-uns croient avoir été fait par Fischer.

FISCHER (Jean-Bernard), architecte allemand, né à Vienne, vers l'année 1650, a construit les plus beaux édifices modernes de Vienne ; entre autres l'église de Saint-Charles-Borromée, dans un des faubourgs qui passe pour son chef-d'œuvre ; les écuries de l'empereur, la chancellerie de Bohême, le Belvédère, ou palais du prince Eugène, celui de Schœnbrunn. Il est mort en 1724. Si ces édifices ne sont pas sans défauts, ils sont dans leur ensemble d'une composition grande et noble ; le dernier surtout, quoique les décorations extérieures soient peut-être trop chargées, a de grandes beautés. S'il était plus vaste, on en eût fait depuis longtemps la résidence impériale. Comme il fut bâti des dépouilles des Turcs, un littérateur a proposé d'y mettre pour inscription ce vers de Virgile :

Barbarico postes auro spoliisque superbi.

On doit à Fischer : *Essai d'une architecture historique*, ou *recueil de bâtimens antiques, avec des explications en allemand et en français*, Leipsick, 1725, in-folio, ouvrage curieux et utile, mais mal exécuté. Il est composé de 95 planches et divisé en 5 livres.

* FISCHER (Jean-Eberhard), savant professeur d'histoire et d'antiquités à

Saint-Pétersbourg, naquit à Essling, en Souabe, en 1697. Il fut membre de l'académie impériale et un des savans envoyés, en 1759, par la cour de Russie pour faire des observations en Sibérie et au Kamtschatka. De retour de son voyage, qui dura près de huit ans, il s'occupa de la publication de ses observations, et mourut le 24 septembre 1771, âgé de 74 ans. Il a laissé en allemand | *Histoire de Sibérie, depuis la découverte de ce pays jusqu'à sa conquête par les Russes*, Pétersbourg, 1768, 2 vol. in-8°. G.-F. Muller publia depuis une *Histoire* plus complète de ce pays, mais qui n'a point nui au succès de celle de Fischer : | *Sur l'origine, la langue, les mœurs des Moldaves*, cet écrit se trouve dans le *Calendrier historique de Pétersbourg*, année 1770 ; | *Sur l'origine des Américains*, ibid., 1771 ; | *Questions Pétropolitanes*, Gottingue, 1770, in-8°, 119 pages : cet ouvrage contient quatre *dissertations :* on parle dans la première de l'*origine des Hongrois*, que l'auteur place, non chez les Huns, sortis du nord de la Chine, mais chez les Yongres, peuple habitant près de Tourfan. Selon Fischer, les Yongres passèrent dans la Bythinie, d'où ayant été chassés par les Patzinaces, ils s'établirent dans la Pannonie. Leur langue est composée du tartare, du scythe et de l'idiome des Vogouls. La deuxième dissertation est intitulée : *De gente et nomine Tartarorum, item de priscis Mogolis eorumque lingua;* la troisième a pour titre *De variis nominibus Sinarum titulisque imperatorum;* la quatrième, en allemand, traite des peuples *hyperboréens*. Fischer a laissé en manuscrit un *Vocabulaire sibérien*, qu'il envoya à la bibliothèque de Gottingue, où il est conservé.

* FISCHER (Jean-Chrétien), savant philologue allemand, né en 1712 à Schleben, fut d'abord professeur adjoint de philosophie à Iéna, ensuite libraire et conseiller de commerce du duc de Saxe-Weimar. Il mourut le 21 mars 1793. Ses principaux ouvrages sont : | *De insignibus bonarum litterarum seculi XIV usque ad initium seculi XVI in Italia instauratoribus dissertatio*, Iéna, 1744, in-4° ; | *Dissertatio de Hubertino Crescentinate, elegantiorum litterarum sæc. XV in Italia instauratore*, Iéna, 1739, in-4° ; | *Bibliothèque de jurisprudence moderne*, en allemand, 1774-75, 2 cahiers in-8°. Il a traduit aussi en allemand du français les *lettres de Julie Catesby* par Mme Riccoboni ; de l'anglais, les *lettres de Bolingbroke*, et a donné une édition des *epistolæ ad Thyrenum et ad diversos, autore Jac.-Nic. Erythreo.* (Vittorio de Rossi), Cologne (Iéna), 1739, ou 1740, in-8°, avec une préface et une vie de l'auteur, et une autre des ouvrages du savant jésuite Sarasa, *de Arte semper gaudendi*, traduit en italien 1741, et en allemand 1748.

* FISCHER (Chrétien-Gabriel), naturaliste prussien, né à Kœnigsberg vers la fin du 17e siècle, y enseigna la philosophie en 1715 ; mais son zèle à soutenir la doctrine de Wolf lui attira les persécutions que cette philosophie essuyait dans les états de la Prusse. Il voyagea en Italie, en France et en Angleterre, rentra à Kœnigsberg en 1736, et y mourut le 15 décembre 1754. Il a laissé *Premiers fondemens d'une histoire naturelle de la Prusse souterraine*, Kœnigsberg, 1714 et 1715, in-4°, en allemand ; et autres *ouvrages* moins importans. Il a édité et commenté le bel ouvrage de Job-Henri Linck, *De stellis marinis*, Leipsick, 1733, in-fol. avec 32 planches. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques-Benjamin FISCHER, naturaliste livonien, élève de Linnée, né à Riga en 1730, mort en 1793, auteur d'un *Essai d'histoire naturelle de la Livonie*, Leipsick, 1778, in-8°, 2e édition, 1791 ; d'une *Addition à l'Essai d'histoire naturelle*, Riga, 1784, in-8° ; et des *additions et corrections à la Bibliothèque livonienne* de Gadebusch, insérées dans les Mélanges du Nord de Hupel. J.-B. Fischer fut directeur de la maison des orphelins de Riga.

* FISCHER (Frédéric-Christophe-Jonathan), savant jurisconsulte et publiciste allemand, né à Stuttgard en 1750, fut employé à Vienne, en 1776, comme secrétaire d'ambassade du prince de Bade, et à Munich, en 1778, comme secrétaire de légation du duc de Deux-Ponts. En 1779 il fut nommé professeur du droit des gens à l'université de Halle, dont il devint assesseur ordinaire l'année suivante, et mourut le 20 septembre 1797. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont Meusel donne la liste ; les principaux sont : | *De primâ expeditione Attilæ in Gallias ac de rebus gestis Waltheri Aquitanorum principis, carmen epicum sæc. VI nunc primum ex codice manuscripto membranaceo productum, etc.*, Leipsick, 1780 et 1792, 2 part. in-4° ; | *Novissima scriptorum ac monumentorum rerum Germanicarum tam ineditorum quam rarissimorum collectio*, Halle, 1781-82, 2 part. in-4° ; | *Lit-*

térature du droit germanique, Leipsick, 1782, in-8°; | *Histoire du commerce, de la navigation, des arts et manufactures, agriculture, police, monnaies, etc. et du luxe de l'Allemagne*, Hanovre, 1785-92, 4 vol. in-8°. On trouve dans cet ouvrage de l'érudition; mais on y désirerait plus d'ordre et de critique: *Histoire de Frédéric II, roi de Prusse*, Halle, 1787, 2 vol. in-8°, compilation assez médiocre. Ces trois derniers ouvrages sont en allemand.

* FISCHER (Jean-Frédéric), savant professeur de belles-lettres, né à Cobourg le 10 octobre 1726, enseigna avec beaucoup de réputation à Leipsick, devint recteur de l'école de Saint-Thomas, et mourut le 11 octobre 1799. On lui doit plusieurs ouvrages qui ne sont pas sans mérite, malgré le défaut d'ordre et l'excessive sécheresse qu'on pourrait leur reprocher. On en trouvera la liste complète dans la notice de M. Kuinoel, imprimée à la suite des remarques de Fischer sur la grammaire grecque de Weller, 1798-1801. Les principaux sont: | des *Remarques sur la grammaire grecque de Weller*, Leipsick, 1781, in-8°, 2e édition, 1798-1801, imprimée sous ce titre *Animadversionum ad J. Weller grammaticam græcam specimina tria*, 4 vol. in-8°. On trouve à la tête du 3e volume une excellente notice sur Fischer. | Des *Commentaires sur la Cyropédie de Xénophon*, Leipsick, 1803, in-8°. Il a aussi donné des éditions estimées d'*Anacréon* (1793), d'*Eschine le Socratique* (1788), de *Théophraste* (1763), de *Platon* (1783), *etc.* M. Kindervater a donné en allemand un *Essai sur Fischer considéré comme professeur*, Leipsick, 1801, in-8°.

* FISCHER (H.-N.), mathématicien et astronome habile, né à Niesbach en Bavière, entra fort jeune dans l'ordre des jésuites, et obtint, lorsque cet ordre fut supprimé, une chaire de professeur de mathématiques à Ingolstadt. Il devint ensuite directeur de l'observatoire de Manheim, et fit, dans l'intérêt de la science, plusieurs voyages en Angleterre. Il fut appelé en 1803 à la chaire d'astronomie de l'université de Würtzbourg. Quelques désagrémens qu'il éprouva l'avaient déjà déterminé à se retirer en Angleterre où il fit un séjour de plusieurs années. Il est mort à Würtzbourg le 21 février 1803. On trouve dans les *Ephémérides géographiques* du baron de Zach plusieurs *mémoires* de Fischer sur l'astronomie, ainsi que des *observations* et des *notices* très importantes dans le *Journal de Physique* de Hubner. Fischer publia en outre un *ouvrage sur la lumière* qui a remporté le prix en 1779 à l'université de Gœttingue.

* FISCHER (E. Gotthelf), docteur et savant chimiste allemand mort en 1831, professa long-temps les mathématiques et la chimie à Berlin, et est connu surtout en France par un excellent *Traité de physique*. Parmi les nombreux ouvrages scientifiques qu'il a publiés, nous citerons: | *Vermium intestinalium brevis expositio*, 1786, 1788; | *sur les formes de l'Os intermaxillaire*, Leipsick, 1800, in-8°; | *Mémoire pour servir d'introduction à un ouvrage sur la respiration des animaux*, 1798, in-8°; | *Observations anatomiques sur une poule dont la tête présentait le profil d'une figure humaine*, insérées dans la *Gazette de Santé*, octobre 1816, et dans les *Annales encyclopédiques* de Millin, janvier 1817, avec une gravure représentant cet animal extraordinaire; | *Physique mécanique*, traduite par Mme Biot, avec d'excellentes notes de M. Biot, 1806, in-8°, 4e édition, 1829. M. Millin a donné une *Notice* détaillée des nombreux ouvrages de Fischer.

FISCHET ou FICHET (Guillaume), docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris en 1467, appela deux ans après (de concert avec Jean de La Pierre son ami) Martin Crantz, Ulric Gering, et Michel Friburger, imprimeurs allemands, qui mirent sous presse les premiers livres qui aient été imprimés en France. Fischet s'opposa au dessein de Louis XI, qui voulait faire prendre les armes aux écoliers. Il alla à Rome avec le cardinal Bessarion, en 1467; le pape Sixte IV le combla d'honneurs et le fit son camérier. On a de Fischet une *Rhétorique* et des *épîtres*, dont le style est au-dessus de son siècle; elles furent imprimées en Sorbonne in-4°, 1471.

FISEN (Barthélemi), né à Liége en 1591, entra chez les jésuites en 1610, se rendit habile dans l'éloquence latine, dans l'histoire, et les antiquités de son pays. Il mourut le 26 juin 1649. Ses ouvrages sont: | *Origo prima festi Corporis Christi*, Liége, 1628. Cette histoire est écrite avec soin et a coûté beaucoup de recherches; | *Historia ecclesiæ Leodiensis*, Liége, 1696, in-fol. C'est une histoire qui commence 600 ans avant J.-C. et va jusqu'en 1642. On sent qu'elle remonte trop haut

pour que les premiers siècles ne soient farcis de faits plus qu'incertains. Toute cette histoire est partagée en trente et un livres, suivis chacun de notes, où l'auteur éclaircit les difficultés qu'il rencontre en son chemin, et produit de temps en temps des pièces justificatives. Le style est beau et peut-être trop oratoire et trop fleuri pour une histoire : | *Flores ecclesiæ Leodiensis*, Lille, 1647, in-fol. Ce sont les vies des saints du diocèse de Liége, rangées selon l'ordre du calendrier. Fisen y a fait entrer des listes exactes des abbés et des abbesses de tous les monastères du diocèse de Liége. Cet ouvrage est utile et curieux.

FISHER. *Voyez* FISCHER.

FITE (Jean de la), ministre de la religion prétendue réformée, né dans le Béarn d'une famille noble, sortit de France pour cause de religion. Après avoir achevé ses études en Hollande, il devint ministre de l'église française de Holtzappel, puis de celle de Hanau, où il mourut en 1737. Son ouvrage le plus connu est intitulé: *Eclaircissement sur la matière de la grâce et sur les devoirs de l'homme*, 2 vol. in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec son aïeul Jean DE LA FITE, ministre de l'église de Pau, dont on a des *sermons* et des *traités de controverse*.

* FITZGERALD (Gérard), né à Limerick en Irlande, étudia la médecine à l'université de Montpellier, où il reçut le bonnet de docteur en 1719. Nommé professeur en survivance, en 1726, il devint titulaire à la mort de Pierre Chirac, au mois de mars 1732, et mourut en 1748. Il publia, pendant le cours de son professorat, quelques dissertations estimées : *De naturali catameniorum fluxu*, 1731 ; *De tumoribus tunicatis*, 1733 ; *De visu*, 1741 ; *De carie ossium*, 1742. Les leçons qu'il avait dictées sur les maladies des femmes furent recueillies et mises au jour, en 1754, sous ce titre : *Tractatus pathologicus de affectibus fœminarum præternaturalibus*, Paris, in-12, trad. en français, et imprimé à Avignon, sous la date de Paris, 1758, in-12.

FITZ-HERBERT (sir Anthony), célèbre jurisconsulte anglais du 16e siècle, s'illustra par son érudition, et plus encore par sa probité et son attachement à la religion de ses pères. Il prédit les malheurs qui devaient naturellement suivre le schisme, et défendit à ses enfans d'acheter des biens enlevés aux monastères, et même d'accepter ceux qu'on pourrait leur offrir. Sous le règne de Marie, on reconnut la vérité de sa prédiction et la sagesse de cette défense. Il mourut le 27 mai 1538. On a de lui : | *Epitome juris* ; | *De l'office et de l'autorité des juges de paix*.

FITZ-HERBERT (Thomas), petit-fils du précédent, né en 1552, jésuite en 1614, mort en 1640, est connu par un *Traité de politique et de religion contre Machiavel*, Douai, 1615, in-4° ; et par une disquisition pleine de sagesse et de saine morale, intitulée *An sit utilitas in scelere*, Rome, 1610, in-8°.

FITZ-HERBERT (Nicolas), autre petit-fils d'Anthony et cousin du précédent, né en 1550, s'attacha au cardinal d'Alain, et mourut en 1612. On lui doit : | *Vita cardinalis Alani*, 1608. C'est un tribut de reconnaissance qu'il paie à son bienfaiteur. | *De continuatione religionis christianæ in Anglia*, 1608 ; | *Oxonensis academiæ descriptio*, 1602.

FITZ-JAMES (Jacques), duc de BERWICK, fils naturel de Jacques II et d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlborough, naquit en 1671, à Moulins, où sa mère le mit au monde en revenant des eaux de Bourbon. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se trouva en 1686, au siége de Bude où il fut blessé, à la bataille de Mohacs en 1687, que les Impériaux gagnèrent sur les Turcs. Le jeune Berwick signala sa valeur dans cette journée. Jacques II ayant été chassé de son trône par son gendre, Berwick le suivit en France, lieu de son asile. Il repassa ensuite en Angleterre, pour commander en Irlande, pendant l'absence de milord Tirconnel, qui en était vice-roi. Il se distingua l'an 1690, au siége de Londonderry, et à la bataille de la Boine, où il eut un cheval tué sous lui. Berwick ne montra pas moins de bravoure dans le cours de cette guerre, et pendant les premières campagnes de la suivante. Louis XIV lui donna, en 1705, le commandement général des troupes qu'il envoya à Philippe V. En une seule campagne, il se rendit maître d'une foule de places et de forteresses. Rappelé en France, il se mit à la tête des troupes destinées contre les fanatiques des Cévennes. Après avoir réduit ces rebelles, il alla mettre le siége devant Nice, s'en rendit maître le 14 novembre 1705, et soumit tout le comté. Cette campagne lui mérita le bâton de maréchal de France : dignité à laquelle il fut élevé le 15 février 1706. Le roi l'ayant nommé la même année pour commander les troupes en Espagne, il arrêta

les progrès des ennemis victorieux. Il gagna, en 1707, la bataille importante d'Almanza sur milord Gallowai et le comte de Las Minas. Philippe V récompensa le vainqueur comme le méritaient de si grands services. Il le créa duc de Leria et de Xerica au royaume de Valence; le fit chevalier de la Toison-d'Or, et attacha à son duché une grandesse de la première classe. Berwick soutint la gloire qu'il s'était acquise à Almanza, par la prise de Barcelone, le 12 septembre 1714; il était alors généralissime des armées d'Espagne. La mort du roi de Pologne Auguste II ayant rallumé la guerre en 1733 entre l'empire et la France, le maréchal de Berwick, nommé général des troupes de France en Allemagne, alla mettre le siége devant Philisbourg. Un coup de canon termina sa glorieuse carrière le 12 juin 1734; la place ne fut prise que le 12 juillet suivant. Le maréchal de Berwick était aussi estimable par ses vertus chrétiennes et civiles que par ses talens militaires. Le président Montesquieu, qui avait connu particulièrement cet illustre capitaine, nous en parle en ces termes: « J'ai vu de loin dans les » livres de Plutarque, ce qu'étaient les » grands hommes; j'ai vu en lui de plus » près ce qu'ils sont, je ne connais que sa » vie privée: je n'ai point vu le héros, » mais l'homme d'où le héros est parti. » Il aimait ses amis; sa manière était de » rendre des services, sans vous rien dire: » c'était une main invisible qui vous ser- » vait... Il avait un grand fonds de reli- » gion. Jamais homme n'a mieux suivi » ces lois de l'Evangile, qui coûtent le plus » aux gens du monde; enfin, jamais » homme n'a tant pratiqué la religion, et » n'en a si peu parlé... Il ne disait jamais » de mal de personne; aussi ne louait-il » jamais les gens qu'il ne croyait pas » dignes d'être loués. » Ses *Mémoires* ont été publiés en 1778, 2 vol. in-12. Ils sont pleins de cet intérêt que donne la vérité énoncée d'un ton simple, et affranchie des petits artifices de l'égoïsme. Ils sont d'un usage admirable pour réfuter les petits contes romanesques et calomnieux, par lesquels on ne cesse de défigurer l'histoire du siècle de Louis XIV. Ceux que l'abbé Margon avait publiés en 1737, ne sont plus lus que des personnes qui aiment mieux les romans et les satires que les histoires.

FITZJAMES (François, duc de), fils du précédent, renonça aux dignités de son père, dont il avait la survivance, pour embrasser l'état ecclésiastique en 1727. Il fut abbé de Saint-Victor, évêque de Soissons en 1739, et mourut en 1764, dans sa 55e année. Ses *Instructions pastorales* et son *Rituel*, dont les Instructions sont imprimées en 2 et en 3 vol. in-12, ont fait beaucoup de bruit; quelques-uns de ces écrits ont été condamnés à Rome et censurés par plusieurs évêques de France; les jansénistes le regardaient comme un des principaux appuis du parti; cependant l'on ne connaît de lui aucune démarche d'opposition formelle aux décisions de l'Eglise. On trouve sa vie à la tête de ses *œuvres posthumes*, 1769, 2 vol. in-12, avec un troisième sous le titre de *supplément*.

* **FIXLMILLNER** (Placide), astronome allemand, né en 1721, au village d'Achleuthen, dans la haute Autriche, entra dans l'ordre des bénédictins en 1737; il étudia successivement la théologie, le droit, les langues orientales, l'histoire, les antiquités et la musique, et devint professeur de droit canonique et directeur du collége de Cremsmunter établi dans l'abbaye pour la jeune noblesse. Il fut aussi revêtu de la dignité de notaire apostolique en la cour de Rome, et mourut le 27 août 1791. On a de lui: | *Meridianus speculæ astronomicæ Cremifanensis*, Steyer, 1765, in-4°, ouvrage dans lequel il détermina la longitude et la latitude de son observatoire, qu'il a rendu célèbre par les observations qu'il n'a cessé d'y faire. | *Decennium astronomicum*, Steyer, 1776, in-4°. C'est un recueil d'observations faites et calculées avec soin, dont les astronomes font encore usage pour leurs recherches. | *Acta astronomica Cremifanensia*, Steyer, 1791, in-4°, ouvrage posthume, où l'on trouve les observations de 1776 à 1791; des mémoires sur la parallaxe du soleil, l'occultation de Saturne en 1775; l'observation et la mutation dans le calcul des planètes, etc. Fixlmillner calcula, un des premiers, l'orbite de la planète Uranus. Il a fait aussi un grand nombre d'observations sur Mercure, dont Lalande s'est servi pour construire des tables de cette planète. On trouve une *notice* sur Fixlmillner dans les *Ephémérides géographiques* du B. de Zach, novembre 1799.

FIZES (Antoine), célèbre médecin de Montpellier où il était né en 1690, mourut dans cette ville le 14 août 1765, à 75 ans. La faculté de médecine le compte parmi les

professeurs qui ont le plus servi à la faire fleurir. Il éclaira la pratique de son art par une théorie lumineuse. Nous avons de lui plusieurs ouvrages qui lui ont fait un nom en Europe. Les principaux sont : | *Opera medica*, 1742, in-4°; | *Leçons de chimie de l'université de Montpellier*, 1750, in-12 ; | *Tractatus de febribus*, 1749, in-12. Cet excellent ouvrage a été traduit en français, 1757, in-12. | *Tractatus de physiologia*, 1750, in-12; | plusieurs *dissertations* sur différentes matières de médecine, science que l'auteur possédait à un degré supérieur. C'était l'Hippocrate de Montpellier. Il joignait une grande simplicité de mœurs à des connaissances très étendues et très variées. *Voyez* sa *vie* par M. Estève, 1765, in-8°.

FLACCILLE (*Ælia Flaccilla*), appelée quelquefois par les Grecs *Placilla* ou *Placidia*, fille d'Antoine, préfet des Gaules et ensuite consul romain, naquit en Espagne, et fut mariée à Théodose, lorsqu'il n'était encore que particulier. Elle reçut le titre d'Auguste quand elle monta avec lui sur le trône de Constantinople. Elle contribua beaucoup par son zèle à la destruction de l'idolâtrie et à la propagation du christianisme. Elle avait toutes les vertus que cette religion inspire; bienfaisante avec discernement, simple dans ses manières, et modeste avec un extérieur plein de dignité. Elle portait Théodose à l'indulgence, à la clémence et au soulagement de ses sujets. Ses incommodités l'ayant obligée d'aller prendre les eaux dans un village de la Thrace, elle y mourut en 388. Elle fut mère d'Arcadius et d'Honorius. L'église grecque l'a élevée au rang des bienheureux. Saint Grégoire de Nysse prononça son oraison funèbre.

FLACCOURT ou FLACOURT (Etienne de), né à Orléans en 1607, directeur-général de la compagnie française de l'Orient, avait commandé, en 1648, une expédition dans l'île de Madagascar : expédition malheureuse ainsi que toutes celles qui l'avaient précédée, mais qui nous a procuré une *Histoire* de cette île, qu'il avait bien étudiée pendant dix ans de séjour sur les lieux. Il la fit imprimer à Paris, en 1 vol. in-4°, 1658, réimprimé en 1661 et 1664, avec figures dessinées et gravées par lui-même ; et la dédia au surintendant Fouquet. On y trouve des choses curieuses et intéressantes, telles que cette prière des Madagascariens, qui prouve l'idée juste et vraie que ces barbares ont de la Divinité. « O Eternel ! ayez pitié de » moi, parce que je suis passager ; ô » Infini ! parce que je ne suis qu'un point; » ô Fort ! parce que je suis faible ; ô Source » de la vie ! parce que je touche à la mort; » ô Intelligent ! parce que je suis dans » l'erreur ; ô Bienfaisant ! parce que je » suis pauvre ; ô Tout-Puissant ! parce » que je ne puis rien. » Flaccourt a publié aussi un *Petit catéchisme madecasse et français* avec les prières du matin et du soir, Paris, 1657, in-8°; et un *Dictionnaire de la langue de Madagascar*. Il se noya en revenant en France pour la seconde fois, le 10 juin 1660. C'est lui qui donna à l'île Bourbon le nom qu'elle porte.

FLACCUS ILLYRICUS. *Voyez* FRANCOWITZ.

FLACÉ (René), curé de l'église de la Couture, dans un faubourg du Mans, né à Noyen-sur-Sarthe, à 5 lieues du Mans, en 1530, mourut le 15 septembre 1600. On a de lui, outre plusieurs pièces de théâtre, divers autres ouvrages en prose et en vers, et surtout un *Poème* latin *sur l'origine des Manceaux*, qu'on peut voir dans la *Cosmographie* de Belleforest. La Croix du Maine dit qu'il était poète, théologien, philosophe, historien, qu'il savait bien la musique, et qu'il prêchait avec succès.

* FLACHAT (Jean-Claude), négociant et voyageur, né à Lyon vers 1720, parcourut la Hollande, l'Italie, l'Allemagne, la Hongrie et la Turquie : il séjourna pendant 15 ans à Constantinople, où il devint *baserguian bachi* ou marchand du Grand-Seigneur. Il profita de son titre pour dessiner un grand nombre de métiers et de machines, et s'instruire de la manière de fabriquer différentes espèces d'étoffes, de choisir les matières que l'on doit y employer, de teindre solidement le coton en rouge, etc. ; enfin ayant observé que les Grecs avaient conservé, dans la pratique des arts, des procédés qui nous sont inconnus, et qu'il regardait comme intéressant d'introduire parmi nous, il se rendit à Smyrne, et amena en France plusieurs ouvriers grecs, qu'il établit dans la manufacture de Saint-Chamond en Lyonnais, qui appartenait à son frère, et dont il avait la direction. Le roi, pour le récompenser des services importans qu'il avait rendus à l'industrie française, accorda à son établissement, par arrêt du 21 décembre 1756, le titre de manufacture royale, et divers priviléges et exemptions. Flachat

a publié le résultat de ses voyages sous le titre : *Observations sur le commerce et sur les arts d'une partie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et même des Indes orientales*, Lyon, 1756, 2 vol. in-12. Il a inséré dans son livre des *mémoires* sur la culture de la garance, sur la teinture du coton filé en bleu, et sur la manière de le blanchir. Flachat est mort vers 1780.

FLAMEL (Nicolas), natif de Pontoise, exerça la profession d'écrivain libraire-juré à Paris. Il était né sans biens : on le vit tout à coup riche pour un homme de son état; mais ses richesses étaient seulement pour les malheureux. Il soulagea la veuve et l'orphelin, fonda des hôpitaux, répara des églises. Le peuple ignorant crut que Flamel avait trouvé le secret de faire de l'or; et Jean Gohori, 140 ans après sa mort, contribua à accréditer cette fable. Naudé attribue sa fortune (qui n'était pas aussi considérable qu'on l'a dit) à la connaissance qu'il avait des affaires des juifs. Il ajoute que, lorsqu'ils furent chassés de France en 1394, et que leurs biens furent acquis au roi, Flamel traita avec leurs débiteurs pour la moitié de ce qu'ils devaient, et leur promit de ne pas les dénoncer. Ce conte a été réfuté par M. de Sainte-Foix, dans le premier vol. de ses *Essais sur Paris;* et il est bien plus vraisemblable que Flamel dut sa fortune à la connaissance qu'il avait des principes du commerce, dans un temps où tout le monde les ignorait. Il mourut en 1418. *Voyez* sur cet homme singulier l'*Histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle sa femme, recueillie d'actes anciens, qui purifient l'origine et la médiocrité de leur fortune*, à Paris, chez Desprez, 1761, in-12. Cet ouvrage est de M. l'abbé Villain. On a faussement attribué à Flamel un *sommaire philosophique* en vers, 1561, in-8°, et un traité de la *Transformation des métaux*, 1628, in-8°. On joint à ces deux livres l'*Explication des figures hiéroglyphiques, que Flamel mit au cimetière des Innocens*, Paris, 1682, in-4°.

FLAMINIO (Marc Antoine) naquit à Seravalle, de Jean-Antoine FLAMINIO, dont nous avons divers ouvrages en vers et en prose. Le fils eut les goûts de son père, et le surpassa. Le cardinal Farnèse, dont il était le bel-esprit, le fit nommer secrétaire du concile de Trente; mais sa santé délicate l'empêcha de remplir cette commission. Il mourut à Rome en 1550, à 52 ans. On a de lui des *lettres* et des *épigrammes*, 1561, in-8°, traduites en vers français par Anne de Marquets, Paris, 1569, in-8°. Sa *Paraphrase de trente Psaumes*, entreprise à la sollicitation du cardinal Polus, imprimée à Florence en 1558, in-12, offre d'assez beaux vers et une latinité pure. Ses autres écrits ne méritent pas moins d'être lus.

FLAMINIUS (Caius), consul romain, d'un caractère turbulent et emporté, attiré au combat par les ruses d'Annibal, perdit la fameuse bataille de Thrasymène, où il resta sur la place avec un grand nombre de sénateurs, l'an 217, avant Jésus-Christ.

FLAMINIUS ou **FLAMININUS** (Titus-Quintus), élevé au consulat par son mérite, l'an 198 avant J.-C., n'avait pas encore 30 ans. Il se proposa Scipion pour modèle. Il ne lui manqua, pour égaler la gloire de ce héros, que d'avoir à combattre des rivaux aussi redoutables. Comme lui, il avait toutes les vertus civiles et militaires. Nommé général des troupes romaines contre Philippe V, roi de Macédoine, il força l'armée de ce prince dans les défilés de l'Epire; il soumit presque entièrement cette province, réduisit la Thessalie, la Phocide, la Locride. Il joua dans la Grèce le rôle le plus brillant. Il fit publier aux Jeux Néméens par un crieur public que les Grecs étaient remis en liberté. Il fut en effet leur libérateur et leur père. La république l'envoya dans la suite vers Prusias pour demander la tête d'Annibal, sous le vain prétexte qu'il tramait quelque chose contre Rome. Il agit si adroitement auprès de ce prince, que les Romains se virent délivrés de ce redoutable ennemi.

FLAMINIUS NOBILIUS, théologien et critique de Lucques, mort en 1590, à 58 ans, publia en 1588 à Rome, in-fol., des *Notes sur la Bible des Septante*, pleines d'érudition; et un traité : *De prædestinatione*, ibid., 1581, in-4°.

FLAMSTEED (Jean), astronome, né à Denby dans le Derbyshire le 19 août 1646, prit du goût pour l'astronomie en voyant une sphère de Sacrobosco. Il cultiva cette science avec beaucoup de succès, fut membre de la société royale de Londres, en 1670, et la même année nommé astronome du roi, avec une pension de cent livres sterlings, ensuite directeur de l'observatoire de Gréenwich. Il mourut en 1720, à 76 ans. Cet astronome avait partagé son temps d'une façon singulière : il donnait le jour aux cafés, et la nuit aux

astres. C'était un petit homme maigre, qui n'avait aucun goût pour les femmes : aussi mourut-il dans le célibat. On a de lui : | *Historia cœlestis britannica*, Londres, 1725, en 3 vol. in-fol.; | *Ephémérides*. | La *Doctrine de la sphère*, imprimée en 1681, avec le *Nouveau système de mathématiques* de Jonas Morus, le plus zélé protecteur de Flamstéed. Newton ayant trouvé plusieurs de ses observations peu justes, Flamstéed écrivit contre lui : l'académie des Sciences de Paris jugea en faveur de son adversaire; mais Flamstéed ne laissa pas d'avoir raison dans l'esprit de plusieurs savans. Flamstéed s'est surtout distingué par ses observations sur le nombre des étoiles visibles, et de longues études pour le déterminer avec précision. On sait qu'il a rendu beaucoup plus nombreux le catalogue qu'en avait dressé Bayer, et qu'il les a portées au nombre de 3,000; mais ce qu'un observateur philosophe ne doit pas négliger, c'est qu'il n'y a pas deux astronomes qui, dans aucun temps, aient pu s'accorder dans ce calcul. Sans parler des tables des anciens, depuis l'usage du télescope, Kepler a compté 1393 étoiles bien visibles et distinctes dans les deux hémisphères célestes; Riccioli en a trouvé 1437; le Père Pardies 1491; de la Hire, 1576; Bayer, 1716; Royer, 1805; Hevelius, 1888, Flamstéed, comme nous venons de le dire, 3000. Rheita, fameux astronome de Cologne, assure en avoir vu plus de 2000 dans une seule constellation : Galilée prétend en avoir découvert 500 dans une petite partie d'Orion; M. de La Caille 9800 dans une partie du ciel austral; le Père Mayer proteste en avoir vu, en 1777, plus de 200 dont personne n'a jamais entendu parler. En 1785, Herschel en découvrit 1500 nouvelles, précisément dans la classe des *nébuleuses*, et en 1787, il en compta 50,000 dans une zone de 15 degrés sur 2 degrés de largeur, etc., ce que d'autres astronomes ont traité de vision. Et ces mêmes gens ne se sont pas toujours tenus au même compte. D'où il s'ensuit que non-seulement les étoiles en général, mais les étoiles même visibles, et exposées depuis six mille ans aux deux yeux de cinq cent millions d'hommes, sont réellement innombrables; que Dieu seul en connaît la multitude déterminée, comme dit David, et les appelle toutes par leurs noms : *Qui numerat multitudinem stellarum et omnibus eis nomina vocat.* Ps. 146.

* **FLANDRIN** (Pierre), vétérinaire et anatomiste, né à Lyon le 12 septembre 1752, entra dès l'âge de 14 ans à l'école vétérinaire de cette ville, et s'y distingua par son application et son intelligence. Il fut choisi quelque temps après pour enseigner l'anatomie à ses camarades, et ensuite appelé à l'école d'Alfort, près Paris, pour y être professeur d'anatomie, et adjoint à son oncle Chabert, qui en était directeur. C'est dans l'exercice de cette chaire qu'il fit exécuter la belle suite de préparations anatomiques, qui enrichit le cabinet de l'école d'Alfort. Il s'acquit une réputation méritée par ses travaux sur l'anatomie comparée. Le gouvernement l'envoya successivement en Angleterre et en Espagne, pour y observer la manière de conduire et diriger l'éducation des moutons à laine fine. Il fut nommé, en 1791, correspondant de l'académie des sciences, et il venait d'être admis à l'institut comme associé, lorsque la mort l'enleva au commencement de juin 1796. On a de lui : | un *Précis sur l'anatomie du cheval*, 1787, in-8°, qu'il avait rédigé pour ses élèves, et où l'on trouve quelques remarques neuves et justes; | *Mémoires sur la possibilité d'améliorer les chevaux en France*, Paris, 1790, in-8°. | *De la pratique de l'éducation des moutons, et des moyens de perfectionner les laines*, in-8°, plusieurs fois réimprimé. | *Absorption des vaisseaux lymphatiques sur la rétine*; | *Sur la nature et les attributs des sarigues*, animal très singulier par sa conformation; | *Sur la raye*; | *Instructions et observations sur les maladies des animaux domestiques, avec l'analyse des ouvrages vétérinaires anciens et modernes*, 1782, 1795, 3e édition, 6 vol. in-8°; | diverses *observations* ou *dissertations* dans le *Dictionnaire anatomique de l'Encyclopédie*, dans le *Journal de médecine* et autres feuilles périodiques, où l'on trouve des vues ingénieuses.

* **FLANGINI** (Louis), cardinal et patriarche de Venise, né le 15 juillet 1733, en cette ville, où il mourut le 24 février 1804, remplit avec distinction les fonctions de juge dans le conseil des quarante, d'avogader, de censeur, de sénateur, de conseiller et de correcteur extraordinaire. Il passa du service de la république vénitienne à celui de Rome, sous le règne du pape Clément XIV, et fut nommé d'abord auditeur du tribunal de la Rote. Le pape Pie VI le créa cardinal en 1789, et l'empereur d'Autriche, après la destruction

de la république vénitienne, le nomma primat de Dalmatie, patriarche de Venise, comte du Saint-Empire, en le décorant de la grand'-croix de l'ordre de Saint-Etienne de Hongrie. Le cardinal Flangini se livrait avec succès à la poésie. Il a composé plusieurs ouvrages, tant en vers qu'en prose, qui jouissent d'une certaine reputation en Italie. Membre de l'academie des Arcades, il avait, comme ses confrères, pris le nom d'un berger d'Arcadie, *Agamiro Pelopideo*, et il a publié sous ce nom : | *Annotazioni alla corona poetica di Querino Telpasinio in lode della republica di Venezia*, Venise, 1750 ; | *Rime di Bernardo Capello, con annotazioni*, 2 vol., Bergamo, 1750. Ses autres ouvrages sont : | *Orazione per l'esaltamento del doga Mario Foscarini*, Venise, 1762 ; | *Lettera patriarcale;* | *Argonautica de Apollonio Rodio*, traduction en vers, avec notes, Rome, 1781, 2 vol.

FLASSANS (Taraudet de), poète provençal natif de Flassans, petit village de Provence dans le diocèse de Fréjus, obtint de Foulques de Pontevès une portion de cette terre pour un poème intitulé : *Enseignemens pour éviter les trahisons de l'Amour*. Le Moine, dit le *Monge des Iles-d'Or*, assure que cet ouvrage valait beaucoup plus ; mais qu'il fut inutile au vendeur et à l'acheteur, trompés l'un et l'autre par leurs maîtresses. Taraudet vivait en 1354. La reine Jeanne se servit de lui pour faire des remontrances à l'empereur Charles IV qui passait en Provence, et il s'en acquitta très bien.

FLAUST (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Rouen, né à Vire en 1709, mort à sa terre de Saint-Sévère, près de cette ville, le 21 mai 1783, s'est fait connaître par son *Explication de la jurisprudence et de la coutume de Normandie, dans un ordre simple et facile*, 2 vol. in-fol. Une table des matières ajoutée à cet ouvrage en rendrait l'usage plus facile.

FLAVEJOSEPH. *Voyez* JOSÈPHE.

FLAVIEN (saint), patriarche d'Antioche, d'une naissance illustre et d'une vertu supérieure à sa naissance, fut placé sur le trône patriarcal, du vivant de Paulin. Cette élection confirmée par le concile de Constantinople en 382, fut l'origine d'un schisme éteint sous le pape Innocent Ier. Flavien chassa de son diocèse les hérétiques messaliens qui l'avaient infecté de leurs erreurs. Il demanda grâce à l'empereur Théodose pour son peuple, et l'obtint. Les habitans d'Antioche avaient renversé et outragé dans une sédition la statue de l'impératrice Priscille ; Flavien parla pour eux avec l'éloquence que Cicéron déploya autrefois pour Ligarius. Saint Chrysostôme, qu'il avait ordonné prêtre, avait, dit-on, composé sa harangue. Ce grand prélat mourut en 404, après avoir gouverné son église pendant 23 ans.—Il ne faut pas le confondre avec un autre saint FLAVIEN, patriarche d'Antioche en 496, que l'empereur Anastase voulut obliger de souscrire l'*Hénotique* de Zénon, et approuver la déposition de Macédonius de Constantinople. Il eut le courage de lui résister et de souffrir l'exil que son refus lui attira. Il y mourut l'an 518.

FLAVIEN ou **FLAVIANUS** (saint), succéda à Proclus dans le patriarcat de Constantinople, en 447. Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose le Jeune, voulut le faire chasser de son siége ; le saint prélat brava ses menaces. Il ne se montra pas moins ferme contre Eutychès, qui commença à semer ses erreurs vers le même temps. Il l'anathématisa dans un concile ; mais les partisans de l'hérésiarque condamnèrent Flavien et le déposèrent en 449, dans le fameux synode connu sous le nom de *brigandage d'Ephèse*. Dioscore, évêque d'Alexandrie, accompagné d'une foule de soldats et de moines, présidait à cette séditieuse assemblée. Flavien appela de cette condamnation à Rome ; mais Dioscore ne répondit à ses raisonnemens, que par des coups de pieds et des coups de poings ; enfin, ce furieux le maltraita si cruellement, que le saint en mourut trois jours après en 449.

FLAVIGNY (Valérien de), docteur de Sorbonne en 1628, chanoine de Reims et professeur en hébreu au collége royal en 1630, naquit dans le diocèse de Laon, et mourut à Paris le 29 avril 1674, dans un âge assez avancé. C'était un homme plein de feu dans sa conduite et dans ses écrits. Il déféra à la faculté de théologie un thèse soutenue chez les jésuites du collége de Clermont, appelé depuis le collége de *Louis le Grand*. On prétendait dans cette thèse, que le système de Copernic étant contraire à l'Ecriture, et condamné par les inquisiteurs de Rome, on ne pouvait le soutenir en France. Flavigny voulut démontrer qu'une pareille assertion violait les droits du royaume

et du parlement, ce qui n'était pas trop clair. Ce docteur savait de l'hébreu, de la théologie, des belles-lettres ; mais il cherchait trop à déprimer ceux qui en savaient autant et plus que lui. Il écrivait d'ailleurs, plutôt avec l'impétuosité d'un jeune Hibernois qui argumente sur les bancs, qu'avec la gravité d'un vieux théologien. On a de lui la *Défense d'une thèse* qu'il avait signée en qualité de grand-maître d'études. Il y était dit que l'*épiscopat n'est pas un sacrement distinct de la prêtrise :* sentiment qu'il ne faut pas confondre avec l'erreur qui n'attribue aux évêques rien au-dessus des simples prêtres. Flavigny prétendait que c'était le même sacrement avec des effets plus étendus, et l'impression d'un caractère plus grand, parce que sans cela il y aurait plus de sept sacremens : conséquence que d'autres théologiens admettent, en disant que le sacrement de l'ordre étant considéré dans sa généralité, et comme la consécration sacerdotale dans toutes ses divisions, est mis comme une unité générique dans le nombre de sept. Cette apologie a été imprimée à Tournay, en 1668, in-4°. Il avait travaillé à la *Polyglotte* de Le Jay, dont il devint néanmoins dans la suite un des plus ardens censeurs.

* **FLAVIGNY** (César-François, comte de), né vers 1740 à Creonne dans le Laonnais, embrassa la profession des armes, et parvint au grade de lieutenant-colonel d'un régiment de dragons. Il obtint ensuite une compagnie dans les gardes françaises, et devint maréchal de camp en 1788. Après le licenciement de la maison du roi, il se retira dans sa terre de Charmes près de la Fère, où il mourut le 11 décembre 1803. Il a publié : | *Principes fondamentaux de la construction des places, avec un nouveau système de fortifications*, traduit de l'italien d'Antoni, 1775, in-8°; | *Introduction à l'histoire naturelle et à la géographie de l'Espagne*, traduite de l'anglais de Bowles, 1776, in-8°; | *Correspondance de Fernand Cortez avec l'empereur Charles Quint, sur la conquête du Mexique*, 1778, in-12 ; | *Réflexions sur la désertion et sur la peine des déserteurs en France*, Paris, 1768, in-8°.

* **FLAVIGNY** (A. L. J.), fils unique du précédent, né en 1764, ayant obtenu une lieutenance dans les gardes françaises, fut un des gentilshommes qui se montrèrent le plus dévoués au service du malheureux Louis XVI. Il se rendit constamment auprès de sa personne, à chaque crise politique qui menaçait ses jours, et fut arrêté après le 10 août 1792. Il resta près de 18 mois détenu dans la maison de Saint-Lazare, et fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 24 juillet 1794, comme complice de la conspiration des prisons, au moment où la chute de Robespierre allait le rendre à son père et à son pays.

FLAVITAS ou **FRAVITAS**, patriarche de Constantinople après Acace, en 488, employa la ruse pour se faire élire. L'empereur Zénon avait fait mettre sur l'autel de la grande église de Constantinople, un papier blanc et cacheté, comptant que Dieu ferait écrire par un ange le nom du prêtre qu'il destinait à la chaire patriarcale ; Flavitas corrompit l'eunuque qui avait la garde de l'église, et écrivit son nom sur le papier. Quelques historiens ont révoqué en doute ce trait d'imposture. On peut voir ce qu'en dit M. de Tillemont dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, où ce fait est amplement discuté. Cette supercherie le fit patriarche. C'était le plus fourbe et le plus artificieux des hommes. Dans le même temps qu'il jurait aux hérétiques qu'il ne voulait avoir aucune communication avec le pontife de Rome, il écrivait sourdement au pape Félix. Sa mort, arrivée en 490, lui épargna un châtiment exemplaire. Il n'occupa ce siége que quatre mois.

* **FLAXMAN** (John), habile sculpteur anglais, né en 1754, passa une grande partie de sa jeunesse en Italie. On admire encore à Rome plusieurs de ses statues et bas-reliefs qu'il produisit durant son séjour dans cette ville. De retour en Angleterre il enrichit sa patrie d'un grand nombre de belles statues et de monumens funéraires ; peut-être une critique sévère désirerait-elle dans ses compositions plus d'expression, de grâce et de moëlleux. Ses principaux *ouvrages* comme sculpteur sont le beau *mausolée* élevé au poète Collins dans la cathédrale de Chichester, celui de lord Mansfield dans l'abbaye de Westminster, ceux de lord Howe et du général Abercromby ; la statue de sir Reynolds et de Washington. Il a publié *Série de gravures pour expliquer et illustrer le poème d'Homère*, Londres, 1793, 2 vol. in-4°, 2e édition, 1805. Il a aussi donné en 1805 des *Séries de gravures pour l'Eschyle*, et *pour le Dante*, en 2 vol. in-fol. ; et en 1817, *Deuxième série de dessins pour illustrer et expliquer les Travaux, les Jours et la Théogonie d'Hé-*

siode, 1 vol. in-fol. Flaxman était professeur à l'académie royale de peinture de Londres, et avait reçu le brevet de peintre du roi. Lord Elgin ayant enlevé, comme on le sait, des monumens d'Athènes, des frises, des bas-reliefs et d'autres débris de sculpture antique, une commission fut nommée par le parlement pour juger le mérite de ces acquisitions. Ce fut d'après l'avis de Flaxman (1816, in-8°) communiqué à la chambre des communes, que ces différens objets ont été achetés par le gouvernement. Il est mort le 8 décembre 1826, à 72 ans.

FLECHELLES. *Voyez* GUERIN (Hugues).

* FLECHEUX, astronome et mécanicien, mort à Paris le 4 novembre 1793 à l'âge de 53 ans, a donné un *Planétaire* ou *Planisphère*, propre à mettre sous les yeux de la jeunesse le mouvement des astres. On lui doit encore l'*Oxocosme* ou *Démonstration du mouvement annuel de la terre autour du soleil*, 1784, in-8°.

FLÉCHIER (Esprit), évêque et orateur sacré, né le 10 juin 1632 à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras, fut élevé dans le sein des lettres et de la vertu, auprès d'Hercule Audiffret, son oncle, général des pères de la doctrine chrétienne, où il était entré à l'âge de 16 ans et professa la rhétorique à Narbonne. Fléchier, ayant quitté cette congrégation, après la mort de son oncle, vint à Paris où il remplit dans une des paroisses l'emploi de catéchiste des petits enfans, et fut ensuite précepteur des fils de Louis Caumartin, intendant des finances et conseiller d'état. Une pièce de vers latins sur le Carrousel (*Circulus regius*), donné par le roi en 1662, commença sa réputation que ses sermons ne tardèrent pas à accroître. Il fut nommé lecteur du dauphin par le crédit du duc de Montausier qui l'honorait de son amitié. Il eut part aux bienfaits que Louis XIV répandit sur les gens de lettres. Fléchier, encouragé par ces récompenses, fit de nouveaux efforts, et balança bientôt la réputation de Bossuet dans l'oraison funèbre. Celle de Turenne, son chef-d'œuvre, fit pleurer le monarque, et mit le comble à la gloire de l'orateur. On admira surtout le beau parallèle du maréchal de France avec Judas Machabée. Il est vrai qu'il n'était pas le premier qui eût transporté aux généraux modernes les éloges donnés à cet ancien capitaine. Lingendes, évêque de Mâcon, et Fromentieres, évêque d'Aire s'en étaient déjà servis, l'un, dans l'oraison funèbre de Charles-Emmanuel, duc de Savoie; l'autre, dans celle du duc de Beaufort. Mais Fléchier se rendit propre ce lieu commun, par les ornemens dont il l'embellit dans son exorde, qui est un chef-d'œuvre par l'harmonie et le caractère majestueux et sombre qui y règnent. La cour récompensa ses talens, en 1685, par l'évêché de Lavaur, et en 1687, par celui de Nîmes. Louis XIV lui dit en le nommant au premier évêché : « Ne soyez pas surpris » si j'ai récompensé si tard votre mérite; » j'appréhendais d'être privé du plaisir de » vous entendre. » Le diocèse de Nîmes était plein d'hérétiques; il se conduisit avec eux en bon pasteur. Il les instruisit tous par la solidité de ses discours, et plus encore par la régularité de ses mœurs. Il mourut à Montpellier le 16 février 1710, à 78 ans, regretté de ses diocésains catholiques et huguenots, et laissant plus de 25,000 écus aux pauvres. L'académie française s'était associé Fléchier, après la mort de Godeau en 1673. Il y entra le même jour que Racine. C'est sur le modèle de cette compagnie qu'il forma celle de Nîmes, dont il fut le mentor et le père. On a de lui : | *Des œuvres mêlées*, in-12, en vers et en prose. On a loué avec raison ses vers français et latins. Les pensées en sont délicates, les expressions heureuses, les termes bien choisis, la cadence harmonieuse. | L'édition d'un ouvrage fort curieux d'Antoine Marie-Gratiani : *De casibus illustrium virorum*, in-4°, avec une préface en latin. Le style en est aussi pur qu'élégant. | Des *Panégyriques des saints*, mis au rang des meilleurs ouvrages de ce genre, Paris, 1690, en 1 vol. in-4°; 1697, 2 vol. in-12; 1739, 3 vol. in-12. | Recueil d'*oraisons funèbres*, en un vol. in-4° et in-12. Il y a moins d'éloquence et de pureté de langage dans celles de Bossuet mais on y trouve une éloquence plus forte, plus mâle, plus nerveuse. Le style de Fléchier est plus coulant, plus arrondi, plus uniforme. Celui de Bossuet, moins égal, moins soutenu, est plus rempli de ces traits hardis, de ces figures vives et frappantes qui caractérisent le génie. Fléchier est plus heureux que lui dans le choix et dans l'arrangement des mots; mais son penchant pour l'antithèse répand une sorte de monotonie sur son style. Il devait autant à l'art qu'à la nature; Bossuet devait plus à la nature qu'à l'art. Des *Sermons* en 3 vol. in-12, qui ne sont pas de la même force que ses orai-

sons funèbres et ses panégyriques. On y trouve de belles périodes, et très peu de raisonnemens. Il avait cherché de bonne heure dans nos vieux prédicateurs des traits d'éloquence et des pensées ingénieuses, dont il faisait un usage plus ingénieux encore ; aussi lui trouve-t-on quelquefois, quant au fonds des choses, un air antique, l'air du commencement de son siècle. Il prêchait avec un vieux goût et un style moderne. | *Histoire de l'empereur Théodose le Grand*, Paris, 1679, in-4°, réimprimé très souvent in-12; elle est estimée pour l'élégance du style, autant que pour l'intérêt de la narration. Ceux qui ont cru qu'il flattait son héros, n'ont pas rendu justice à cet empereur qui, dans le vrai, était grand homme et et grand prince à tous égards. La | *Vie du cardinal Ximenès*, en 2 vol. in-12, et un in-4°. Il peint ce cardinal comme un saint; l'abbé Marsollier, dans une histoire de Ximenès, publiée vers le même temps que celle de Fléchier, en fit un politique ; ce grand ministre avait été l'un et l'autre ; mais Marsollier était un esprit trop mobile pour peindre dignement un homme d'un caractère si ferme. | Des *lettres*, 2 vol. in-12. On y trouve des détails affligeans sur les excès des calvinistes, qui dès-lors répandaient l'effroi partout et préludaient aux scènes affreuses qui ont désolé Nîmes en 1790 et 1791. | La *Vie du cardinal Commendon*, traduite du latin d'Antoine-Marie Gratiani in-4°, et 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimée. | Des *Œuvres posthumes*, en 2 vol. in-12; elles contiennent ses mandemens et ses lettres pastorales, où la philosophie chrétienne et la tendresse épiscopale se font sentir avec tous leurs charmes. On y a ramassé différens discours, complimens et harangues. L'auteur du *Dictionnaire critique*, en 6 vol., lui attribue un recueil manuscrit, formant 6 vol. in-fol., *sur les antiquités du Languedoc ;* mais il est certain qu'il n'est pas de lui : c'est l'ouvrage d'un citoyen de Nîmes, appelé *Aulné Rulman*. L'abbé Ducreux, chanoine d'Auxerre, a donné une édition complète des Œuvres de Fléchier, à Nîmes, en 1782, 5 tomes en 10 vol. in-8°. Ses *poésies latines* ont paru dans un recueil séparé, à Bâle, 1782, 1 vol. in-12. En 1791, le siége de ce grand homme fut souillé par un nommé Dumouchel, d'abord garçon perruquier, puis prêtre apostat, que l'Assemblée nationale subrogea à l'évêque légitime. *Voyez* DUMOUCHEL.

FLEETWOOD (Guillaume), évêque anglican, né dans la Tour de Londres en 1656, d'une famille noble, originaire de la province de Lancastre, se fit connaître, sous le règne de Guillaume III, par ses ouvrages. La reine Anne, instruite de son mérite, lui donna un canonicat de Windsor en 1702, puis l'évêché de Saint-Asaph en 1708. Fleetwood fut transféré de cet évêché à celui d'Ely en 1714, et mourut en 1723, à 67 ans. Ses principaux ouvrages sont : | *Inscriptionum antiquarum sylloge*, Londres, 1691, in-8°; | Des *sermons ;* | *Essai sur les miracles*, 1701, in-8°; | *Chronicon pretiosum ;* | *Explication du 13e chap. de l'épître aux Romains*. Sa vie est à la tête de ses sermons. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Guillaume FLEETWOOD, avocat de la reine Elizabeth, qui fut député pour aller visiter de sa part plusieurs diocèses. Il mourut en 1592. On a de lui : | *Elenchus annalium Edwardi V, Richardi III, Henrici VII et Henrici VIII*, Londres, 1597, in-8°. On sent combien il a dû les défigurer, pour qu'on ne trouvât pas à chaque page la condamnation de la réforme anglicane. | *L'Office de juge de paix*, 1658.

* **FLEISCHER** (Guillaume), né en Allemagne en 1767, est mort à Paris, le 1er juin 1820. On a de lui : | *Annuaire de la librairie, première* (et seule) *année*, Paris, 1802, deux parties, formant un volume in-8°. C'est le catalogue raisonné de la littérature de France, du 23 septembre 1800 au 22 septembre 1801. Il est à regretter que cet ouvrage n'ait pas été continué. En tête de la première partie, l'auteur a mis une petite dissertation *sur les services rendus par les Allemands à la Bibliographie*. | *Dictionnaire de Bibliographie française*, tomes 1 et 2, 1812. Ces deux volumes viennent jusques et compris la syllabe *Bha* ; mais comme ils n'eurent pas beaucoup de débit, l'auteur n'a pas publié la suite de cet ouvrage : il avait cependant continué son travail avec ardeur ; et il a laissé cette suite en 20 volumes in-folio, avec quelques autres matériaux.

FLEIX. *Voyez* FOIX (Raimond).

FLEMALE. *Voyez* BERTHOLET.

FLEMING ou **FLEMMYNGE** (Richard), prélat anglais, naquit à Croston, dans le comté d'Oxford, vers la fin du 14e siècle. Il fit ses études à Oxford, et embrassa, avec chaleur, l'hérésie de Wiclef ; mais il devint bientôt son ennemi. Il apporta

à renverser l'édifice la même ardeur qu'il avait mise à le construire. En 1420, Henri V le nomma à l'évêché de Lincoln, auquel le pape Martin V l'avait lui-même désigné. Cependant, lorsque ce même pape voulut le transférer à l'archevêché d'Yorck, Henri s'y opposa, et Fleming demeura évêque de Lincoln. Ce prélat mourut en 1450, après avoir fondé à Oxford le collége de Lincoln pour de jeunes théologiens, destinés à combattre les erreurs de Wiclef.

* FLEMING (Patrice), religieux observantin, né en 1599 d'une famille noble, dans le comté de Louth, en Irlande, fut envoyé à Douai, à l'âge de 13 ans, pour y faire ses études sous la direction de son oncle maternel, Christophe Cusack, supérieur des colléges irlandais, en Flandre. Après avoir fait ses humanités, il se rendit à Louvain, où il embrassa la règle de Saint-François, dans le collége de Saint-Antoine de Padoue, qui appartenait à des franciscains de sa nation. Lorsque ses cours de théologie et de philosophie furent terminés, il se rendit à Rome avec le Père Hugues Mac-Caghwel, définiteur général de l'ordre. En passant à Paris, il s'y lia d'amitié avec le Père Hugues Ward, et ils formèrent le dessein de recueillir les matériaux, pour composer les vies des saints d'Irlande. Ils fouillèrent tous les deux dans toutes les bibliothèques qui furent à leur portée. Fleming fit de nombreuses recherches dans toutes les villes de France, d'où il passa en Italie et en Allemagne. Une partie de ces vies fut publiée, quelques années après, par le père Golgan, qui reconnaît avoir tiré un grand secours des recherches de Fleming et du Père Ward. Le Père Fleming fut chargé d'enseigner la philosophie dans le couvent de Saint-Isidore de Rome. Il reçut, quelque temps après, le même emploi à Louvain. Il fut ensuite envoyé à Prague, pour y gouverner le couvent de l'Immaculée Conception. L'Allemagne était alors en feu; et le luthéranisme, appuyé par les armes victorieuses des Suédois, se répandait de tous côtés. Les armées suédoises et saxonnes faisaient souffrir une cruelle persécution aux catholiques, et surtout aux religieux. Prague étant menacée d'être investie après la bataille de Leipsick, le Père Fleming, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi barbare, quitta cette ville avec le Père Mathias Hoav, son confrère. Mais ils eurent le malheur de tomber entre les mains d'une troupe de paysans luthériens qui les massacrèrent impitoyablement : Moréri place cet assassinat au 7 novembre 1631. Wading, historien des frères mineurs, le recule de deux années; mais la prise de Prague, qui eut lieu en 1631, doit faire préférer la première date. On a de ce religieux : | *Collectanea sacra*, Louvain, 1667; | *Vita R. P. Hugonis Cavelli* (Mac-Caghwel); | un *Abrégé du Chronicon consecrati Petri Ratisbonæ*.

* FLEMING (Robert), théologien écossais, naquit à Bathens, en 1630. Il adopta les principes du calvinisme, et fut expulsé comme non-conformiste de la cure de Cambuslang, à laquelle il avait été nommé fort jeune, en exécution de l'acte publié à Glascow. Peu après la restauration, il fut même arrêté; mais ayant obtenu son élargissement, il passa à Rotterdam, où il fut élu ministre de la congrégation écossaise. Il mourut le 25 juillet 1694. Il a laissé : | le *Miroir de l'amour divin dévoilé*, 1691, in-8°. C'est un recueil de poésies religieuses. | L'*Accomplissement des Ecritures;* ouvrage très estimé, surtout des dissidens et des calvinistes.

* FLESSELLES (Jacques de), né en 1721, d'une famille de robe, fut d'abord conseiller d'état et maître des requêtes honoraire, et figura, lors des troubles de la Bretagne, dans le parti du duc d'Aiguillon contre La Chalotais. Nommé ensuite intendant de Lyon, il s'y fit chérir par sa douceur, sa bienfaisance et son zèle pour les intérêts de cette grande cité. Il y fonda un prix en 1777, pour le perfectionnement de la teinture des soies en noir. Au commencement de la révolution il fut nommé prévôt des marchands de la ville de Paris; mais il n'avait point la fermeté nécessaire pour remplir cette place dans un moment aussi difficile. Accusé de trahison par le parti populaire le 14 juillet 1789, jour de la prise de la Bastille, il hésita, balbutia et chercha à se justifier. Les factieux lui signifièrent qu'il fallait aller au Palais-Royal, lieu de réunion de tous les agitateurs, et que là il serait entendu. Le malheureux Flesselles crut devoir consentir à cette démarche; mais à peine fut-il arrivé au bas de l'escalier qui descend sur la place de Grève, qu'un jeune homme lui cassa la tête d'un coup de pistolet. La populace se jeta aussitôt sur son cadavre; on en sépara la tête qui fut placée au haut d'une pique, et portée au Palais-Royal. Le corps fut

traîné dans la fange. Ce meurtre commis sous les yeux de l'autorité, sans qu'elle osât prendre des mesures pour en punir les auteurs, fut le signal de l'insurrection, et de tous les attentats qui le suivirent.

FLETCHER (Gilles), poète anglais et bon politique, qualités qui se rencontrent rarement ensemble, fut chargé de quelque commission en Ecosse et en Allemagne par la reine Elizabeth, qui l'envoya ensuite en qualité d'ambassadeur en Moscovie. Il était secrétaire de la cité de Londres et trésorier de Saint-Paul, quand il mourut en 1610. On a de lui : | *Manière de gouverner des empereurs de Russie ou de Moscovie, avec les mœurs et les modes des peuples de cette contrée*, Londres, 1530, 1663, in-12. L'auteur s'y montre peu favorable aux Russes qui étaient alors encore demi-barbares. | *De litteratis antiquæ Britanniæ*, 1633, in-12.

FLETCHER (Jean), neveu du précédent, poète tragique anglais, né en 1576, dans le comté de Northampton mort à Londres en 1625, à 49 ans, marcha sur les traces de Shakspeare dans la carrière dramatique, et obtint une des premières places après son modèle. Le cabaret était son Parnasse. Un jour qu'il y récitait une *tragédie*, dans laquelle il y avait une conjuration contre la vie d'un roi, des gens qui paraissaient dans la rue le dénoncèrent comme un scélérat. On le mit en prison; mais on reconnut bientôt que le conjurateur ne tuait les rois que sur le théâtre. *Voyez* BEAUMONT (François).

FLEURANGES. *Voyez* MARCK (Robert de la), troisième du nom.

* **FLEURET**, ancien professeur d'architecture de l'école royale militaire de Paris, mort le 1er janvier 1817, est auteur de l'*Art de composer des pierres factices aussi dures que le caillou*, et de *Recherches sur la manière de bâtir des anciens*, 1808, in-4°, avec un vol. de planches.

* **FLEURET** (Elizabeth, madame), née à Paris le 10 juin 1725, s'est fait connaître par son *Guide des supérieures*, 1 vol. in-12, 1786, imprimé par les soins du père Querbeuf. M. Emery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice de Paris, citait quelquefois cet ouvrage dans ses conférences, et l'abbé de Montis l'a revêtu d'une approbation très favorable. Mme Fleuret a laissé une suite à ce livre : ce sont des avis aux supérieures sur la direction spirituelle des religieuses et des novices, et des entretiens spirituels et familiers, qui formeraient peut-être trois volumes, et dont la publication ne serait pas utile seulement aux personnes qui vivent en communauté, mais encore aux âmes pieuses qui vivent dans le monde. Elle était fille d'un contrôleur au service du duc d'Orléans. Entrée chez les religieuses de la congrégation de Notre-Dame, elle était devenue maîtresse des novices.

* **FLEURIAU** (Louis-Gaston), docteur en théologie et évêque d'Orléans, naquit à Paris en 1662. Il avait d'abord été évêque d'Aix en 1698. Il passa à l'évêché d'Orléans en 1705; il eut en même temps l'abbaye de Saint-Jean d'Amiens, ordre de Prémontré. A son avénement au siége d'Orléans; il racheta et fit délivrer 854 prisonniers détenus pour dettes. Ce prélat était doué d'une charité admirable, et possédait, à un degré éminent, toutes les vertus épiscopales. Il assista à l'assemblée du clergé de 1715, et tint plusieurs synodes dans son diocèse, veillant avec soin au maintien de la discipline ecclésiastique. Il fonda à Orléans plusieurs établissemens utiles, entre autres une maison pour les nouvelles converties. Ce prélat mourut le 11 janvier 1733. Il a laissé des *Réglemens et des avis synodaux*, extraits des synodes qu'il avait tenus.

* **FLEURIAU** (Thomas-Charles), jésuite, qui vivait vers la fin du 17e siècle, fut chargé par ses supérieurs de correspondre avec les missionnaires de la compagnie dans le Levant, et de rédiger les mémoires qu'ils envoyaient. On en trouve plusieurs dans le *Recueil des lettres édifiantes, écrites des missions étrangères*, 26 vol. in-12 ou 14 vol. in-8°. Il a publié en outre : | *Etat présent de l'Arménie*, Paris, 1694, in-12. | *Etat des missions de la Grèce*, Paris, 1695, in-12. | Avec le père Monier : *Nouveaux mémoires des missions de la compagnie de Jésus dans le Levant*, Paris, 1712, et années suivantes. — Il y a eu plusieurs autres jésuites du même nom, entre autres Bertrand-Gabriel FLEURIAU, né en 1693, auteur des *Principes de la langue latine*, mis dans un ordre plus clair et plus exact, très souvent réimprimés. Les dernières éditions ont été retouchées par M. de Wailly. Il a encore laissé : *Relation des conquêtes faites dans les Indes*, par D. P.-M. d'Almeida, traduite de l'italien, Paris, 1749, in-12; *Vie du père Claver*, ibid., 1751 in-12.

FLEURIAU. *Voyez* LANGLE.

* FLEURIEU (Charles-Pierre CARET, comte de), ministre de la marine sous Louis XVI, né à Lyon en 1738, entra dans la marine à l'âge de treize ans, et fut toujours un modèle d'application et de bonne conduite. Il profita, pour se livrer à l'étude avec une ardeur nouvelle, de la paix conclue en 1763. Le premier fruit de ses méditations fut des horloges marines, qu'il exécuta avec Ferdinand Berthoud, célèbre horloger, qui s'occupait alors du même objet. Elles furent essayées en 1768, sur la frégate l'*Isis*, qu'il commandait en qualité de lieutenant de vaisseau, et le succès surpassa les espérances qu'on avait conçues. Il obtint en 1776 la place de directeur-général des ports et arsenaux de la marine, et il prouva, dans ce nouvel emploi, où il rendit à l'état les services les plus éclatans, qu'il était aussi bon administrateur que savant marin. C'est lui qui rédigea tous les plans des opérations navales de la guerre de 1778, et ceux de toutes les campagnes de découvertes, telles que celles de la Peyrouse et de d'Entrecasteaux. On lui doit aussi la *rédaction de l'Ordonnance du roi sur la régie et l'administration des ports et arsenaux*, Paris, 1776, in-4°. Le 27 octobre 1790, il fut appelé au ministère de la marine et des colonies, et il en remplit les fonctions avec l'intégrité qui l'avait toujours fait remarquer, jusqu'au 17 mai 1791, qu'il fut obligé de donner sa démission, le parti jacobin voulant le remplacer par un de ses affidés. Louis XVI lui confia alors l'éducation du Dauphin, avec le titre de gouverneur; mais les orages de 1792 le forcèrent de se retirer des affaires publiques, et de chercher des consolations dans l'étude. Il fut néanmoins arrêté en 1793, mais il recouvra bientôt sa liberté. En 1797 il vint siéger dans le conseil des Anciens, et fut exclu de cette assemblée lors des événemens du 18 fructidor. Après le 12 brumaire il devint sénateur, et termina sa carrière le 18 août 1810. On a de lui : | *Voyage fait par ordre du roi, en* 1768 *et* 1769, *pour éprouver les horloges marines*, Paris, 1773, 2 vol. in-4°, fig.; | *Découvertes des Français dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*, Paris, 1790, in-4°; | *Voyage autour du monde, fait pendant les années* 1790, 1791 *et* 1792 *par Etienne Marchand*, Paris, 1798, 4 vol. in-4°. Ce voyage, précédé d'une introduction savante sur l'histoire de toutes les navigations à la côte nord-ouest de l'Amérique, contient des remarques très intéressantes sur la navigation du grand Océan. Le quatrième vol. contient un grand nombre de cartes hydrographiques.

* FLEURIOT-LESCOT (J. A. C.), né à Bruxelles en 1761, fut obligé de quitter son pays, lors des troubles du Brabant, et vint se réfugier à Paris, où il exerçait la profession d'architecte, mais avec peu de succès. Au commencement de la révolution française il se jeta avec fureur dans le parti des démagogues, comme presque tous les étrangers qui se trouvaient alors à Paris, et devint successivement substitut de l'accusateur public près le tribunal révolutionnaire, commissaire aux travaux publics, et enfin maire de Paris. Il s'était lié avec Robespierre et lorsque son protecteur fut arrêté, il montra une fermeté de caractère qu'on ne lui supposait pas. Fleuriot-Lescot fut le principal moteur de l'insurrection dirigée à cette époque contre la Convention. Il fit sonner le tocsin, battre la générale, et délivrer les députés décrétés d'accusation. Il publia ensuite une proclamation dans laquelle il excitait le peuple à prendre la défense de *l'incorruptible* Robespierre, du *vertueux* Couthon, etc., lorsqu'il fut mis hors de la loi, et arrêté par Bourdon de l'Oise. Jugé bientôt et condamné, il fut conduit à l'échafaud, le 28 juillet 1794 avec ses complices, étant âgé d'environ 33 ans.

FLEURY (Claude), originaire de Normandie, né à Paris, le 6 décembre 1640, d'un avocat au conseil, suivit le barreau pendant 9 ans avec succès. L'amour de la retraite et de l'étude lui donnèrent du goût pour l'état ecclésiastique. Il l'embrassa, et il en eut les vertus. Précepteur du prince de Conti, en 1672, il le fut ensuite du comte de Vermandois en 1680. Ses soins auprès de son élève lui valurent l'abbaye du Loc-Dieu en 1684, et la place de sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry en 1689. Associé de Fénélon dans ce noble emploi, il eut comme lui l'art de faire aimer la vertu à ses élèves par des leçons pleines de douceur et d'agrémens, et par ses exemples plus persuasifs que ses leçons. Louis XIV avait mis en œuvre ses talens; il sut les récompenser. Il lui donna en 1706 le riche prieuré d'Argenteuil. L'abbé Fleury, en l'acceptant, remit son abbaye du Loc-Dieu. S'il avait ambitionné de plus grands

biens et des dignités plus relevées, il les aurait eus; mais son désintéressement égalait ses autres vertus. Il vécut solitaire à la cour. Un cœur plein de droiture, des mœurs pures, une vie simple, laborieuse, édifiante, une modestie sincère, une candeur admirable, lui gagnèrent les suffrages des courtisans même les plus corrompus. Le duc d'Orléans jeta les yeux sur lui en 1716, pour la place de confesseur de Louis XV. Ce choix fut approuvé de tout le monde. On n'y trouva, dit l'abbé Dorsanne, que le défaut de 75 ans. Fleury, après avoir formé le cœur du père, forma celui du fils. Sa vieillesse l'obligea de se démettre de cette place en 1722. Il mourut d'apoplexie l'année d'après, dans sa 83e année. Il était de l'académie française. Les ouvrages sortis de sa plume sont : *Mœurs des Israélites :* livre qui est entre les mains de tous les fidèles, et que l'on peut regarder comme le tableau le plus vrai de la vie des saints de l'ancien Testament. | *Mœurs des chrétiens;* ouvrage réuni avec le précédent, dans un seul vol. in-12. L'un peut servir d'introduction à l'histoire sacrée, et l'autre à l'histoire ecclésiastique. L'onction y règne avec un esprit de candeur et de vérité qui gagne le lecteur chrétien; et avec un discernement, des lumières et des vues qui ravissent le savant et le philosophe. | *Histoire ecclésiastique*, en 20 vol. in-12, et in-4°. Le premier publié en 1691, commence à l'établissement de l'Eglise; et le dernier, imprimé en 1722, finit à l'an 1414. Elle a été continuée par le Père Fabre, de l'Oratoire, jusqu'à l'année 1595, 16 vol.; en tout 36 vol. in-4° et in-12. Elle a été réimprimée à Bruxelles et à Caen. C'est ce que nous avons de plus complet en notre langue sur l'histoire ecclésiastique. Néanmoins, dit l'abbé Lenglet du Fresnoy, ce sont plutôt des extraits cousus l'un avec l'autre, qu'une histoire exacte et bien suivie. Cet écrivain, si l'on en croit l'abbé de Longuerue, travaillait son livre à mesure qu'il étudiait l'histoire de la religion. On sent qu'il n'est pas maître de sa matière, il ne marche qu'en tremblant, et presque toujours sur les traces de Labbe et de Baronius. Il en était au dernier volume de cet annaliste célèbre, qu'il ne connaissait encore que le premier vol. de l'excellente *Critique* du Père Pagi, en 4 tom. in-fol. Aussi plusieurs écrivains ont écrit contre son Histoire. Le Père Honoré de Sainte-Marie, carme déchaussé, publia à Malines, en 1727, des *Observations sur l'Histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury, adressées à N. S. P. le pape Benoît XIII, et nosseigneurs les évêques*, in-12, réimprimées à Malines en 1729, et depuis (1740) sous le titre de *Dénonciation de l'Histoire ecclésiastique de Fleury, à nosseigneurs les évêques;* en 1733, le Père Baudoin de Housta, religieux augustin des Pays-Bas, fit paraître à Malines : *La mauvaise foi de M. Fleury, prouvée par plusieurs passages des saints Pères, des conciles, et d'auteurs ecclésiastiques, qu'il a omis, tronqués, ou infidèlement traduits dans son Histoire.* En 1736, on imprima à Avignon des *Observations théologiques, historiques, critiques, etc., sur l'Histoire ecclésiastique de feu M. l'abbé de Fleury*, avec des dissertations, analyses des Pères, et autres pièces détachées, 2 vol. in-4°. L'ouvrage devait avoir 8 vol., mais la suite n'a pas vu le jour; en 1802 il parut des *Réflexions sur l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, attribuées à l'abbé Rossignol; et à peu près dans le même temps M. Marchetti, archevêque d'Ancyre, donna une *Critique de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, qui fut traduite en français, et imprimée dans la Belgique en 1803; elle a été réimprimée à Besançon en 1819, en 2 vol. in-12. Quoiqu'on reproche à l'auteur de n'avoir pas assez ménagé son adversaire, et d'avoir qualifié quelquefois ses méprises avec une sévérité un peu rigoureuse, elle doit trouver place dans les bibliothèques, à côté de l'histoire de Fleury; enfin, en 1807, Muzzarelli publia à Rome des *Remarques sur l'Histoire ecclésiastique, et spécialement sur les discours de Fleury*, in-8°, traduites en français sur la 4e édition. Don Cellier, et les auteurs de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, ont relevé plusieurs erreurs de faits et de dates dans Fleury. Les Actes des Martyrs, qu'il a soin de rapporter avec trop de détail, devraient avoir plus de précision, et ne montrer que l'héroïsme de leurs souffrances, sans nous présenter un procès-verbal. Son style est d'une simplicité touchante et d'une onction qui édifie; mais il est très souvent négligé, languissant, monotone, plein d'hellénismes et de latinismes. Les *Discours préliminaires* répandus dans cet ouvrage, et imprimés séparément en 1 vol. in-12, sont écrits avec beaucoup plus d'élégance, de pureté, de précision et de force; on y trouve d'excellentes choses; mais il y en a aussi qui ont été critiquées avec raison (*voyez* HONORÉ DE SAINTE-MARIE et HOUSTA).

On remarque dans l'auteur une telle prédilection pour la discipline de la primitive église, qu'il semble improuver tout ce qui n'a pas l'empreinte des premiers siècles. Comme si la discipline de l'Eglise n'était pas essentiellement variable, ou que l'Eglise primitive dût en tout servir de modèle dans les siècles postérieurs. « On ne peut trop respecter la primitive » église, dit un auteur modéré et équitable ; mais la haute idée qu'on en a ne » doit pas servir à nous faire mépriser » l'église des derniers siècles. Dans la primitive église, parmi beaucoup de sainteté, il ne laissait pas de se glisser des » relâchemens, et dans l'église des derniers siècles, parmi des relâchemens » qui s'y sont glissés, il ne laisse pas d'y » avoir encore beaucoup de sainteté. » Il y a aujourd'hui plusieurs abus réformés qui avaient subsisté durant des siècles. En comparant sans prévention l'état de l'Eglise de nos jours dans toutes ses parties, avec son état dans les premiers siècles, on trouvera que les avantages qu'elle n'a plus sont remplacés par d'autres. Erasme, qu'on peut citer hardiment en cette matière, après avoir développé ce parallèle dans toute son étendue, conclut que *si saint Paul revenait sur la terre, l'état actuel de l'Eglise ne lui déplairait pas.* « Croyez-» vous, dit un homme d'une exacte lo-» gique, que l'Eglise a le droit de régler » sa discipline, et sur la pénitence, et sur » les appels, et sur les élections, et sur » les institutions canoniques, et sur les » exemptions, et sur tout autre sujet re-» ligieux? Répondez *oui* ou *non*. Si vous » dites *oui*, eh bien! attendez donc qu'elle » ait substitué la règle ancienne à la règle » plus récente. Si vous dites *non*, il est » d'un imbécile de nous proposer comme » un retour aux règles de l'Eglise, ce que l'E-» glise n'a pas le droit de régler. » (*voyez* MORIN, THOMASSIN). L'on ne doit pas ignorer que ces *Discours* ont été altérés par des mains étrangères. On en a pour garant la première édition du 9e discours sur les libertés de l'église gallicane, qui se trouve le 12e dans la nouvelle édition. On y a ajouté, dans les éditions postérieures des notes, sous prétexte de corriger le texte, et ensuite on y a changé ou supprimé tout ce qui ne s'accordait pas avec la doctrine de ces écrivains téméraires, qui ont cru pouvoir mettre leur faulx dans une moisson qui ne leur appartenait pas. On a donné une table des matières pour l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, et la continuation du Père Fabre, ouvrage fanatique, et fruit de l'esprit de secte (*voyez* FABRE), en 1 vol. in-4°, et 4 vol. in-12. La dernière édition de cette Histoire est celle de Nîmes, en 25 vol. in-8°, 1779-1780. En général, la lecture de Fleury ne fait pas aimer les pontifes, et elle a fourni des armes à leurs ennemis. Aussi voit-on des personnes pieuses et éclairées craindre de recommander son Histoire aux jeunes gens ou aux femmes qui prendraient trop au pied de la lettre des réflexions présentées souvent un peu crûment. Plusieurs communautés ne lisent pas publiquement son ouvrage, et des théologiens qui n'ont pas moins de sagesse que de lumière, et qui sont pleins d'ailleurs d'estime pour Fleury, ont souvent regretté qu'il eût affaibli l'utilité de son travail par son penchant au blâme, et par un manque de réserve qui les affligeait et les étonnait de sa part. L'Histoire de Fleury a été traduite en latin, et continuée par le Père Alexandre de Saint-Jean de la Croix, carme déchaussé. Cette continuation est un répertoire de tout ce qu'on a dit d'horreurs contre la société des jésuites. Les contes les plus absurdes, ceux même que les protestans et les philosophes du jour ont réfutés, y sont reproduits comme des matières dignes d'une histoire ecclésiastique. Cet ouvrage a été vivement attaqué par M. Mangold, dans une critique publiée à Augsbourg, 1783-1786, 3 vol. in-8°. | *Institution au droit ecclésiastique*, en 2 vol. in-12; ouvrage fort abrégé mais plein de bonnes choses, quoiqu'il y en ait aussi quelques-unes qui ont paru répréhensibles. M. Boucher d'Argis en donna une nouvelle édition en 1764, enrichie de notes. | *Catéchisme historique*, in-12. Ouvrage qui a eu le plus grand cours; cependant tout n'y est pas rigoureusement exact : M. Paquot en a donné une édition avec des notes et quelques changemens. Le ton en est sec, sans onction et sans intérêt. | *Traité du choix et de la méthode des études*, in-12. Ces deux derniers ouvrages ont été traduits en espagnol, de même que les *Mœurs des Israélites*. | *Devoirs des maîtres et des domestiques*, in-12, estimé; | *La Vie de la mère d'Arbouse*, réformatrice du Val-de-Grâce, in-12; | l'*Histoire du droit français*, in-12. On la trouve aussi à la tête de l'*Institution de M. d'Argou*. | Le *Traité du droit public*, 2 vol. in-12, 1769 : ouvrage posthume, et auquel il ne mit pas la dernière main. On a recueilli les *Opuscules* de Fleury à

Nîmes en 1780, en 5 vol. in-8°, qui contiennent tous les ouvrages de Fleury, à l'exception de l'*Histoire ecclésiastique*. M. Emery, supérieur-général de la congrégation de Saint-Sulpice, a publié en 1807, sous le titre de *Nouveaux opuscules*, in-12, quelques pièces inédites de Fleury, et surtout le manuscrit autographe du *Discours sur les libertés de l'église gallicane*, qui avait été imprimé après la mort de l'auteur, avec des notes violentes et erronées, attribuées à Debonnaire, qui provoquèrent un arrêt du conseil, du 9 septembre 1723, pour supprimer l'écrit, et qui firent mettre le discours à l'index, par décret du 13 février 1729. C'est donc un service important que M. Emery a rendu à Fleury, en publiant cette édition, qui fait connaître la véritable opinion de ce savant ecclésiastique sur un point d'un si grand intérêt. Le volume commence par une préface rédigée avec beaucoup d'exactitude et de sagacité, où M. Emery traite plusieurs questions, discute quelques assertions de Fleury, et porte un jugement aussi solide que modéré sur cet auteur, que les jansénistes affectaient de compter au nombre des partisans de leur doctrine, ou au moins de leur opposition à la cour de Rome, tandis qu'il est prouvé par plusieurs affaires, et notamment par celle de l'évêque de Saint-Pons, que ce célèbre historien, loin d'approuver les entreprises des parlemens contre la cour de Rome, regrettait au contraire l'espèce de guerre que l'on faisait au pape, et souhaitait que l'on gardât plus de mesure à son égard, et surtout qu'on pesât les conséquences de ces plaintes, de ces défiances, de ces protestations et de ces condamnations si fréquentes dans l'histoire de la magistrature.

FLEURY (André-Hercule de) naquit à Lodève le 22 juin 1653, et fut mené à Paris, à l'âge de 6 ans. Il fit ses humanités au collége des jésuites, et sa philosophie au collége d'Harcourt. Il brilla dans l'un et dans l'autre. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut chanoine de Montpellier et docteur de Sorbonne. Introduit à la cour, il fut aumônier de la reine et ensuite du roi. Une figure agréable, un esprit délicat, une conversation assaisonnée d'anecdotes, une plaisanterie fine, lui gagnèrent généralement les cœurs. On sollicita vivement pour lui. Louis XIV le nomma en 1698 à l'évêché de Fréjus. « Je vous ai fait attendre long-temps, lui dit ce prince ; mais » vous avez tant d'amis, que j'ai voulu » avoir seul ce mérite auprès de vous. » L'évêque de Fréjus était dans son diocèse lorsque l'armée des alliés se répandit en Provence. Il plut aux généraux ennemis; le duc de Savoie et le prince Eugène lui accordèrent ce qu'il voulut. La contribution fut modique. La ville de Fréjus n'éprouva aucun désordre, et la campagne des environs fut épargnée. Louis XIV, près de mourir, le nomma précepteur de Louis XV. Successeur des Bossuet et des Fénélon dans l'emploi important de former les rois, il s'attacha comme eux à cultiver l'esprit et le cœur du jeune monarque, et en fit de bonne heure le *bien-aimé* de la France. En 1726, il fut fait cardinal, et bientôt après son élève le plaça à la tête du ministère : il avait alors plus de 70 ans. Le fardeau du gouvernement ne l'effraya point, et il montra jusqu'à près de 90 ans une tête saine, libre et capable d'affaires. Depuis 1726 jusqu'à 1740, tout prospéra. Il commença et termina glorieusement la guerre contre Charles VI. Il obtint la Lorraine pour la France. Cette guerre de 1733 fut finie en 1736, par une paix qui ne donna le calme à l'Europe que pour quelques années. Une nouvelle guerre, en 1740, vint troubler les derniers momens du cardinal de Fleury. Il mourut en 1743, dans sa 90e année à Issy, avec la douleur de n'avoir vu en cette dernière guerre que des malheurs, et des malheurs que le public lui reprochait, peut-être mal à propos ; car il est certain que cette guerre avait été entreprise contre son avis. Comptant sur la paix, il avait négligé la marine ; le peu qui restait à la France de forces maritimes fut détruit par les Anglais. L'économie qu'il mettait dans sa maison, il voulut, autant qu'il était possible, l'introduire dans l'administration publique. C'est pour cette raison qu'il ne fit pas construire des vaisseaux. Son caractère tranquille lui fit peu estimer et même craindre les esprits actifs et profonds ; il les écarta trop des grandes places. Il se défiait plus des hommes, qu'il ne cherchait à les connaître. L'élévation, dit un homme qui l'avait beaucoup connu, manquait à son caractère. Ce défaut tenait à ses vertus, à la douceur, à l'égalité, à l'amour de l'ordre et de la paix. Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes et s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation. S'il s'opposa vivement aux jansénistes, c'est qu'il était persuadé qu'en matière de religion toute nouveauté était à redouter : et que de toutes les sectes qui

ont déchiré l'Eglise, celle-ci était peut-être la plus dangereuse. « Un ministre, dit l'éloquent auteur de son *Oraison funèbre*, » guidé par ces grandes vues de politique » sage et vertueuse, n'aurait-il pas démenti » tous ses principes s'il avait négligé les » intérêts de la religion, affligée parmi » nous par tant de divisions fatales? Jours » de présomption et d'indocilité, où, par » un raffinement de souplesse et de dissimulation profonde, l'erreur vaste et hardie dans ses projets, timide et mesurée » dans ses démarches, condamne l'Eglise, » et ne la quitte pas; reconnaît l'autorité, » et ne plie pas; dédaigne le joug de la » subordination, et ne le secoue pas; respecte les pasteurs, et ne les suit pas; » dénoue imperceptiblement les liens de » l'unité, et ne les rompt pas; sans paix et » sans guerre, sans révolte et sans obéissance. » Le cardinal de Fleury n'était pas porté à faire de la peine; il n'aimait ni à troubler la tranquillité des autres ni qu'on troublât la sienne. Il fut heureux autant qu'un ministre peut l'être. Il conserva dans l'âge le plus avancé, et dans les embarras des affaires, la sérénité et la gaîté de ses premières années. Il faut bien se garder de le juger d'après ce que Voltaire et les philosophes en ont dit. Le blâme et les éloges de tels personnages doivent toujours se prendre en raison inverse.

* FLEURY-TERNAL (Charles), jésuite, né à Tarn en Dauphiné l'an 1672, mort vers 1750, est auteur des ouvrages suivans : | *la Vie de St. Bernard, archevêque de Vienne*, Paris, 1722, in-12; | *Histoire du cardinal de Bourbon, ministre de France sous quatre de nos rois*, Paris, 1728, in-8°.

* FLEURY (Jean-Baptiste), savant ecclésiastique, né en 1698 à Besançon, mort chanoine de cette même ville en 1754, est auteur des ouvrages suivans : | deux *Dissertations sur des usages singuliers de l'église de Besançon*, imprimées dans le *Mercure*, 1741, 1742; | *Almanachs historiques de Besançon et de la Franche-Comté, depuis 1746 jusqu'à 1753*, 8 vol. in-8°.

* FLEURY (François-Michel), autre ecclésiastique, né à Lençon, vers le milieu du 18e siècle, mort en 1781, ne doit la place qu'il occupe dans les biographies qu'à l'obstination bizarre qu'il mit à se faire servir la messe par la nièce de son vicaire. L'évêque du Mans l'ayant interdit pour ce fait, il publia dans le journal ecclésiastique du mois d'avril 1774, la question suivante : *Si une femme, au défaut d'hommes, peut répondre la messe*. Trois mois après il inséra lui-même une réponse affirmative dans le même journal. Comme une critique manuscrite de cette solution courait dans le pays, l'abbé Fleury publia une brochure intitulée *Réponse de la messe par les femmes, en réponse à une lettre anonyme*, 1778, in-8°.

* FLEURY (Marie-Maximilien-Hector ROSSET de), de la même famille que le cardinal, né en 1770, fut arrêté en 1795 comme suspect, et renfermé dans la prison du Luxembourg, où il conserva sa gaîté naturelle, et passait la journée à jouer à la balle ou aux barres; mais ayant vu périr ou proscrire sa famille, le désespoir s'empara de lui, et il écrivit à Dumas, président du tribunal révolutionnaire, une lettre conçue en ces termes : « Homme de sang! égorgeur! cannibale! » monstre! scélérat! tu as fait périr ma » famille; tu vas envoyer à l'échafaud » ceux qui paraissent aujourd'hui devant » ton tribunal; tu peux me faire subir le » même sort, car je te déclare que je partage leurs sentimens. » Voilà le billet doux qu'on m'écrit, dit Dumas à Fouquier-Tainville, dis-moi ce qu'il faut y répondre. « Ce Monsieur paraît pressé, répond Fouquier, il faut le satisfaire. » Aussitôt deux gendarmes vont prendre le jeune comte, le placent sur le banc des accusés, et il est condamné à mort avec cinquante autres personnes qu'il n'avait jamais vues, le 18 juin 1794, *comme complice de l'assassinat de Collot-d'Herbois*. Il fut conduit à l'échafaud le même jour, habillé ainsi que ses compagnons d'une chemise rouge.

FLINCK (Godefroi), peintre, né à Clèves en 1616, eut dès sa plus tendre jeunesse une forte inclination pour le dessin. Ses parens l'ayant mis chez un peintre, il fit dans cet art des progrès rapides. Lorsqu'il se vit en état de travailler seul, il alla à Amsterdam. Le goût général était alors pour la manière de Rembrant; Flinck se mit pendant un an sous la direction de ce fameux peintre. On assure qu'il ne lui fallut pas plus de temps pour imiter parfaitement son maître. Il abandonna ensuite sa manière, pour prendre celle des Italiens, qu'il saisit parfaitement. Les ouvrages qu'il fit depuis lui acquirent une si grande estime, que les bourguemestres d'Amsterdam le choisirent préférablement à tout autre pour faire 8 grands tableaux

historiques, et 4 de moindre grandeur. Il mourut au milieu de ce travail, le 2 décembre 1660, âgé seulement de 44 ans.

* **FLINDERS** (Matthieu), navigateur anglais, né à Donington dans le Lincolnshire, fit successivement plusieurs voyages pour la reconnaissance des côtes de la Nouvelle-Hollande ou Notasie, et il en écrivit la relation en anglais sous ce titre : *Voyage aux terres australes, entrepris pour compléter la découverte de ce grand pays et exécuté pendant les années* 1801, 1802 *et* 1803, Londres, 1814, 2 vol. in-4°, avec un atlas. Flinders mourut le 19 juillet de la même année, peu de jours après avoir corrigé la dernière feuille de son ouvrage et avant sa publication. Ce voyage ne renferme presque que des détails nautiques, et place ce navigateur au nombre des meilleurs marins de son temps et des hydrographes les plus distingués.

* **FLINS DES OLIVIERS** (Claude-Marie-Louis-Emmanuel CARBON de), littérateur français, né à Reims en 1757, était conseiller en la cour des monnaies au commencement de la révolution, qui le priva de sa charge. Il se livra alors à la littérature, et il prostitua sa plume à propager les opinions irréligieuses et anarchiques. Malgré ses efforts, il resta long-temps oublié, et il n'obtint qu'en 1802, par la protection de M. de Fontanes, la place de commissaire impérial près le tribunal de Vervins, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1806. On a de lui : | *Voltaire*, poème lu à la fête académique de la loge des Neuf-Sœurs, Paris, 1779, in-8°; | *Fragmens d'un poème sur l'affranchissement des serfs*, 1781, in-8°; | *Poèmes et discours en vers*, lus et mentionnés aux séances publiques de l'académie française, 1782, in-8°; | *Le réveil d'Epiménide à Paris*, ou *Les étrennes de la liberté*, comédie en 1 acte et en vers, 1790, in-8°; | *Le mari directeur*, ou *Le déménagement du couvent*, comédie en 1 acte et en vers, 1792; | *La jeune hôtesse*, comédie en trois actes et en vers, imitée de la *Locondiera* de Goldoni, 1792, in-8°; | *La papesse Jeanne*, vaudeville en 1 acte représenté de 1790 à 1793, etc.; | les *Voyages de l'opinion*, Paris, 1789 : c'est une espèce de journal dont il n'a paru que cinq numéros. Flins a été l'éditeur des œuvres du chevalier Bertin, 1785, 2 vol. in-8°, et a travaillé au journal le *Modérateur*, avec son ami Fontanes.

* **FLIPART** (Jean-Jacques), graveur, né à Paris en 1723, fut élève de Laurent Cars, et devint membre de l'académie royale de peinture. Cet artiste, qui avait une très grande connaissance du dessin, a beaucoup gravé. Ses principales estampes sont une *sainte famille*, d'après Jules Romain; *le paralytique servi par ses enfans; l'accordée de village; le gâteau des rois*, tous trois d'après Greuze; *une tempête* d'après Vernet; *deux sacrifices*, d'après Vien; *Adam et Eve; Notre-Seigneur à la piscine* d'après Dietrich, *etc.* Il est mort le 9 juillet 1782.

FLODOART ou **FRODOARD**, historien, né à Epernay en 894, mort dans un monastère en 966, disciple de Remi d'Auxerre, chanoine de Reims, et ensuite curé de Cormicy et de Coroy, a laissé une *Chronique* des derniers rois Carlovingiens, et une *Histoire de l'église de Reims*. Sa Chronique, généralement estimée des savans, commence à l'année 912, et finit en 966. Pithou et Duchesne l'ont publiée, elle ne contient exactement que ce qu'il a pu voir et discuter par lui-même dans l'espace de sa vie, où il jouissait de toute la force de sa raison. Aussi y trouve-t-on un choix si judicieux des événemens intéressans et mémorables, soit de France, soit des pays voisins, qu'on ne peut guère puiser à une meilleure source. Son histoire comprend toute la suite historique de l'église de Reims, depuis sa fondation jusqu'en 949. La meilleure édition de cet ouvrage curieux et intéressant pour les Rémois, est celle de Georges Covener, in-8°, Douai, 1617. Nicolas Chesneau en a donné une traduction française en 1580, in-4°; mais elle était fautive et incomplète. M. Guizot en a donné une nouvelle dans sa Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France tome 5 et 6. On a encore de lui | les *Vies des saints de la Palestine, d'Antioche et d'Italie*, en vers; | l'*Histoire des patriarches, des apôtres et des souverains pontifes jusqu'à Léon VII*. On conserve cet ouvrage en manuscrit chez les Pères carmes déchaussés à Lille, avec des dissertations et des notes du Père Honoré de Sainte-Marie. Le style de Flodoard se ressent du siècle où il a écrit.

* **FLOGEL** (Charles-Frédéric), écrivain allemand, né à Jauer en Silésie, en 1729 et mort en 1788, fut professeur de philosophie à l'académie des jeunes nobles de Leignitz; il s'attacha particulièrement à l'histoire de la littérature, et est auteur : | d'une *Introduction à l'art d'in-*

center. Breslau, 1760, in-8° ; | *Histoire de l'esprit humain*, 1765, in-8°. Elle a été traduite en italien et publiée à Pavie en 1788 ; | *Histoire de la littérature comique*, 1784, 4 vol. in-8°. Les trois premiers volumes traitent du comique en général et de la satire chez tous les peuples anciens et modernes ; le 4me est destiné à la comédie ; | *Histoire du comique grotesque*, 1788, in-8°, qui fut suivie de l'*Histoire des fous en titre d'office*, et de l'*Histoire du burlesque*. Ces trois ouvrages ne furent publiés qu'après sa mort. Toutes ces productions, écrites en allemand, jouissent d'une réputation méritée.

FLONCEL (Albert-François), né à Luxembourg en 1697, avocat au parlement, censeur royal, de plusieurs académies d'Italie, s'est fait un nom par son amour pour la langue italienne. Nommé secrétaire d'état de la principauté de Monaco en 1731, il joignit à cette charge celle de secrétaire des affaires étrangères en 1739, sous MM. Amelot et d'Argenson. Il fut enlevé aux lettres en 1773. Sa bibliothèque, composée de 8,000 articles de livres italiens, a été vendue après sa mort. Elle a donné lieu d'en faire un catalogue curieux, 1774, 2 vol. in-8°. — Mme FLONCEL (Jeanne-Françoise de LAVAU), morte en 1794, à 49 ans, avait traduit les 2 premiers actes de l'*Avocat vénitien* de Goldoni, 1760, in-12.

* FLOOD (Henri), membre du parlement d'Angleterre, né en 1732, était fils du chef de justice du tribunal du banc du roi en Irlande, et fit ses études d'une manière peu brillante au collége de la Trinité de Dublin, puis à l'université d'Oxford. Comme il se figurait que les richesses lui pouvaient tenir lieu de science, son gouverneur, le docteur Markham, pour le détromper, lui fit faire la connaissance de jeunes gens fort instruits. Flood rougit alors de son ignorance, et travailla à réparer le temps perdu. Elu, en 1759, membre de la chambre des communes en Irlande, il se distingua par une éloquence brillante, et par le zèle et la persévérance qu'il mit à soutenir toutes les mesures qu'il regardait comme utiles à son pays, et qu'il parvint presque toujours à faire adopter. Son adhésion et son opposition alternatives aux mesures ministérielles lui attirèrent fréquemment le reproche de versatilité. En 1783, il fut élu membre du parlement anglais pour la ville de Winchester, et il représenta le bourg de Seaford dans la session suivante. Le dernier discours qu'il prononça dans le parlement anglais en 1790 avait pour objet une réforme dans la représentation parlementaire, et le plan qu'il proposa obtint l'approbation de Fox et des hommes les plus éclairés. Son influence était pourtant affaiblie dans les dernières années de sa vie. Il mourut le 2 décembre 1791, d'une pleurésie qu'il contracta en travaillant à éteindre un incendie qui s'était manifesté dans un de ses bureaux. Son éloquence était remarquable par la force du raisonnement et par la pureté et la richesse de son style, plein d'images et d'allusions classiques. Il excellait surtout dans la réplique, et malheur à l'adversaire qui provoquait ses sarcasmes. On a imprimé plusieurs de ses *discours* prononcés dans le parlement, parmi lesquels on distingue celui *sur le traité de commerce avec la France*, 1787, in-8°. Dans ses momens de loisir il s'occupait aussi de poésie. On a de lui des vers *sur la mort de Frédéric, prince de Galles*, publiés dans la collection d'Oxford en 1751 ; une *ode sur la Renommée*, 1785, in-8° ; la traduction de la *première ode pythique de Pindare*, 1785.

* FLOR (Roger), né à Tarragone, le 14 juillet 1262, prit l'habit des templiers, et fit sa profession à Barcelone, dans la maison de cet ordre. Ayant passé en Palestine, à l'époque des dernières croisades avec plusieurs chevaliers catalans, il s'établit à Saint-Jean-d'Acre ; mais les infidèles ayant assiégé cette place, elle fut prise d'assaut en 1291. Roger, ramassant alors tous les chevaliers et les chrétiens dispersés, en forma une petite armée navale, avec laquelle il porta des secours et des vivres aux armées chrétiennes, infesta les côtes et battit souvent les flottes de l'ennemi. Il se rendit ensuite en Sicile, au secours de Frédéric d'Aragon, qui disputait la couronne de cette île aux rois de Naples de la maison d'Anjou, et il contribua beaucoup, par son intelligence et sa valeur, à le faire triompher. De là il alla offrir ses services à l'empereur Andronic, attaqué par les Turcs. Roger, à la tête de deux mille Catalans qui l'avaient suivi, et aidé des troupes de l'empereur, remporta sur les Turcs une victoire signalée, qui rappela la tranquillité dans l'empire. Andronic, pour récompenser ce service, lui accorda sa nièce en mariage (il n'avait fait que des vœux simples) avec le titre de César. Il combla également d'honneurs et de richesses les prin-

cipaux officiers de Roger, et notamment le comte d'Entenca, qu'il éleva à la dignité de *Magneduc* (généralissime des armées de terre et de mer). Mais ayant ensuite soupçonné que Roger tramait avec ses Catalans un complot pour s'emparer de son trône, il le fit assassiner une nuit (le 23 avril 1306), pendant que celui-ci passait à l'appartement de sa femme. Le comte d'Entenca, arrêté en même temps, fut condamné à mort. Les Catalans, indignés, se renfermèrent dans Gallipoli, d'où, par de fréquentes sorties, ils vengèrent cruellement la mort de leur général, et c'est à cette époque qu'on doit rapporter les dégâts qu'ils firent dans l'empire, et non au temps de la guerre contre les Turcs, comme le prétendent quelques historiens.

FLORE, ou **FLORIS**, ou **FRANCFLORE** (François), naquit à Anvers en 1520. Ce peintre, le *Raphaël de la Flandre*, était fils d'un tailleur de pierres, et apprit la sculpture sous son oncle Claude Flore jusqu'à l'âge de 20 ans, que la réputation de Lambert Lombard, habile peintre, l'attira à Liége, où il devint un des principaux élèves de ce maître. De là il alla à Rome, où il étudia l'antique et les ouvrages de Michel-Ange. De retour dans sa patrie, il la décora de ses tableaux. Il divisait la journée en deux parties égales, l'une consacrée à peindre, et l'autre à boire. Il aimait moins le jeu que le vin, et le vin moins que le travail. Il disait ordinairement : « Le travail est ma vie et le jeu » est ma mort. » Il mourut en 1570, à 50 ans.

FLORENT V, comte de Hollande, fils de Guillaume, roi des Romains, perdit son père dès son jeune âge. Livré à divers tuteurs, il y eut beaucoup de divisions dans son état. Dès qu'il put gouverner par lui-même, il fit la guerre aux Frisons rebelles. Ayant enlevé à un gentilhomme, nommé Gerard de Velsen, son épouse, il fut tué et percé de 32 coups d'épée par ce mari irrité. Le meurtrier ayant été pris, fut conduit à Leyde, où on le mit dans un tonneau plein de clous. On le roula ainsi dans toute la ville, et il finit sa vie par ce cruel supplice. Florent mourut en 1296, après avoir régné 10 ans. Il laissa sept fils et quatre filles de Béatrix, fille de Gui de Dampierre, comte de Flandre, qu'il avait épousée après la mort de Hugues de Châtillon.

FLORENT (François), d'Arnai le duc, professeur en droit à Paris et à Orléans, mort dans cette dernière ville en 1630, a laissé des ouvrages de *droit*, que Doujat publia in-4°, en 2 parties, 1679. La vie de ce jurisconsulte, également recommandable par sa probité et ses lumières, est à la tête de ses œuvres.

FLORENT-CHRÉTIEN. *Voyez* CHRÉTIEN.

FLORENTIN (saint), martyr de Charollais, qu'on croit avoir souffert la mort pour la foi vers 406.

FLORENTIN (saint), premier abbé du monastère que fonda à Arles en 548, saint Aurélien, évêque de cette ville, secondé par les libéralités du roi Childebert. Il mourut le 12 avril 553, à l'âge de 70 ans, après avoir gouverné ses religieux avec autant de douceur que d'édification pendant cinq ans et demi. Ses reliques renfermées dans une châsse d'argent sont aujourd'hui dans l'église paroissiale de Sainte-Croix de la même ville. On lit sur le tombeau de marbre où elles étaient autrefois, l'épitaphe du saint en vers acrostiches. C'est le premier exemple que fournisse l'antiquité ecclésiastique de ce genre de poésie, dont le mérite consiste en une combinaison, qui ne peut que donner des entraves au génie, souvent aux dépens de la vérité et de la raison.

* **FLORÈS** (André), poète espagnol, né à Ségovie en 1484, mort en 1560, se livra particulièrement au genre lyrique, et laissa quelques ouvrages fort estimés de ses contemporains. On trouve quelques *Pièces* de ce poète dans les divers recueils de poésies castillanes.

* **FLORÈS** (Louis), dominicain et missionnaire, né en 1570 à Gand, brûlé vif au Japon en 1622, a laissé une *Relation de l'état du Christianisme dans le Japon, jusqu'au 24 mai* 1622.

* **FLOREZ** (Henri), savant espagnol, né à Valladolid le 14 février 1701. Il prit l'habit religieux dans l'ordre de Saint-Augustin en 1715, et se fit bientôt distinguer par sa piété et ses talens. Après avoir professé pendant quelques années la théologie, il se livra exclusivement à l'étude de l'histoire sacrée et profane, et mourut à Madrid le 2 août selon les uns, et le 5 mai suivant les autres, de l'année 1773, après avoir publié les ouvrages suivans : | un *Cours de théologie*, en 5 vol. in-4°; | *Clave istorical*, 1743, in-4°, ouvrage dans le genre de l'art de vérifier les dates, et remarquable par l'exactitude, l'ordre et la précision qui y règnent. Ce livre fut réimprimé pour la 8e fois en 1794. | *La Es-*

pana sagrada, o Theatro geographico-historico de la iglesia de Espana, Madrid, 1747-79, 29 vol. in-4°. Elle a été continuée par le Père Risco qui publia le 30e vol., et le Père Fernandès qui donna les tomes 31 à 34. Cette histoire de l'église d'Espagne se fait remarquer par le choix et la certitude des faits, et par la marche sûre et rapide du discours. | *Espana carpetana*; | *Medellas de las colonias, municipios y pueblos antiguos de Espana*, Madrid, 1757-1773, 3 vol. grand in-4°, recueil qui eut un grand succès, et fit recevoir l'auteur associé correspondant de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres de Madrid; | *Dissertacion de la Cantabria*, Madrid, 1768, in-4°; | *Memorias de las reynas catolicas*, 1770, 2 vol. in-4°; | un *Traité sur la botanique et les sciences naturelles, etc.*

* FLORIAN (Jean-Pierre CLARIS de), membre de l'académie française et de plusieurs autres sociétés littéraires, né le 6 mars 1755, au château de Florian dans les Basses-Cévennes, d'une famille connue dans les armes, fut d'abord destiné à suivre la même carrière. Sa mère était castillane d'origine, et il eut ainsi occasion de s'occuper de bonne heure de la langue espagnole. Il étudia dans une pension de Saint-Hippolyte (Gard), et fut présenté à Voltaire dans sa demeure de Ferney par un oncle qui avait épousé la nièce de ce philosophe. Florian entra, en 1768, chez le duc de Penthièvre en qualité de page, et lui plut par son esprit et sa douce sensibilité. Après quelques études à l'école d'artillerie de Bapaume, il reçut de son protecteur une lieutenance, et peu de temps après une compagnie dans le régiment des dragons de Penthièvre. Florian ne tarda pas à quitter le service militaire, et accepta la place de gentilhomme ordinaire du duc de Penthièvre qui le chargea de la douce mission de distribuer ses bienfaits. Cependant il ne négligeait pas la littérature, et ses premiers essais avaient obtenu des encouragemens. Son *Eloge de Louis XII*, qu'il adressa à l'académie ne fut pas généralement goûté. Il fut plus heureux dans une épître à Voltaire, intitulée : *Voltaire ou le serf du Mont-Jura*, qui fut couronnée en 1782 à l'académie française, ainsi que dans son églogue *de Ruth* dédiée au duc de Penthièvre, qui le fut également l'année suivante. En 1783, parut *Galatée*, roman pastoral que Cervantes n'avait point achevé, et que Florian sut embellir. Celui-ci a réduit à trois livres les six dont se composait l'original et leur en a ajouté un quatrième. Trois ans plus tard parut *Numa Pompilius*, où l'auteur paraît avoir voulu imiter *Télémaque*, au-dessous duquel son ouvrage, comme on le pense bien, est resté. Le roman d'*Estelle* qu'il donna en 1788, ne fut pas reçu aussi favorablement que Galatée; peut-être parce qu'à cette époque de graves intérêts préoccupaient déjà l'attention publique. A l'imitation de Cervantes, Florian écrivit des *Nouvelles*, au nombre de six, qui furent suivies de *Nouvelles nouvelles;* c'est une suite de récits dans le genre des contes de Marmontel qui en fit l'éloge; on leur reproche seulement un peu de monotonie. Florian écrivit aussi des pièces de théâtre qui furent applaudies; et le succès de ses productions lui permit de payer des dettes de son aïeul. En 1788, l'académie française lui ouvrit ses portes, et déjà il faisait partie de diverses autres académies du royaume, ainsi que de celles de Florence et de Madrid. Il donna, en 1791, en 3 vol. in-16, *Gonzalve de Cordoue*, ouvrage chevaleresque, qu'on ne lit presque plus, mais qui eut pour introduction un *Précis historique sur les Maures*, un des meilleurs morceaux dans son genre. Le titre littéraire le plus important de Florian se trouve dans ses *Fables*, qu'on relira toujours avec plaisir, et qui lui assurent le second rang parmi les fabulistes. On aime à citer *l'Hermine, les Singes et le Léopard, le Milan et le Pigeon, le Voyage*, qui forme un petit tableau achevé, et une foule d'autres écrites avec autant de goût que de sensibilité. Son *théâtre* se compose de petites pièces telles que *le Bon ménage, le Bon Père, les deux Billets, la Bonne Mère*, etc. La Harpe dit que « la » délicatesse et la finesse, qui n'excluent » pas le naturel, distinguent et feront tou- » jours aimer les petites comédies de Flo- » rian, et que tout l'esprit qu'on y re- » marque n'est qu'un composé fort heu- » reux de bon cœur, de bon sens et de » bonne humeur. » Florian perdit le duc de Penthièvre en 1792 et ce malheur l'affligea profondément. Les premières années de la révolution, dont il voyait avec douleur les excès, s'étaient déjà écoulées lorsqu'il se rendit à Sceaux où les habitans qui le chérissaient le nommèrent commandant de la garde nationale. Il se vit bientôt emprisonné comme noble, et s'occupa pendant sa captivité de composer son poème de *Guillaume Tell*, dont le

sujet ne convenait pas à son genre de talent. On le rendit à la liberté après le 9 thermidor; mais frappé de langueur, il mourut à Sceaux le 13 septembre 1794, dans sa quarantième année. Il venait de terminer le petit poème d'*Eliezer et Nephthali*, qui a été imprimé neuf ans plus tard. Florian a encore laissé une traduction de *Don Quichotte* qui n'a pas paru non plus du vivant de l'auteur. On lui a fait un reproche d'avoir quelquefois donné plus d'agrément et de noblesse à l'original aux dépens de la fidélité. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en des langues étrangères. Parmi les éditions des *OEuvres complètes* de Florian, celle qui a été donnée par Didot, 1812, 16 vol. in-18, est une des plus estimées.

* **FLORIDA-BLANCA** (François-Antoine MONINO, comte de), premier ministre de Charles III, roi d'Espagne, naquit en 1730, dans la province de Murcie, où son père exerçait l'état de notaire. Après avoir fait d'excellentes études à Salamanque, il embrassa la carrière du barreau Son habileté lui mérita bientôt les places les plus distinguées de la magistrature, et enfin celle de ministre d'Espagne à la cour de Rome. Diplomate aussi distingué que bon jurisconsulte, il fit preuve dans cette place de talens supérieurs auxquels il dut son élévation. Devenu premier ministre après la disgrâce du marquis d'Esquilache, il établit dans la capitale une police exacte, fit respecter le pavillon espagnol sur toutes les mers, maintint la paix avec la France, vint à bout de terminer les dissensions politiques de l'Espagne et du Portugal par un double mariage, et rendit en quelque sorte à son gouvernement son antique splendeur. Ce fut alors qu'il reçut de son souverain le titre de *Florida-Blanca*. Ami des sciences et des arts, il institua des écoles gratuites de toutes les sciences, en même temps qu'il embellit Madrid par les plus belles promenades et par des édifices publics. Il fut moins heureux dans les guerres qu'il fit entreprendre à son souverain. Celle d'Alger en 1777 et celle de Gibraltar en 1782 coûtèrent à l'Espagne près de 80,000 hommes. Renonçant enfin au projet de punir les déprédations des corsaires algériens, et de chasser les Anglais de la Péninsule, il tourna toutes ses vues vers le commerce et l'industrie, et parvint ainsi à réparer les maux causés par la guerre. Son opposition aux principes de la révolution française lui fit perdre sa place après la mort de Charles III; au commencement de 1792, il fut remplacé par le comte d'Aranda. Un chirurgien français nommé Perret avait tenté de l'assassiner auparavant, et lui fit plusieurs blessures qui ne se trouvèrent pas mortelles. Florida-Blanca fut d'abord simplement relégué dans la province de Murcie; mais ses ennemis qui étaient nombreux, surtout parmi la noblesse qu'il avait dépouillée d'une grande partie de ses priviléges pendant son élévation, parvinrent à le faire enfermer dans le château de Pampelune, d'où il sortit après plusieurs mois de détention, et se retira dans ses terres situées près de la ville de Loria. Lors de l'invasion des Français en Espagne en 1808, il fut appelé par le vœu de la nation à présider les Cortès; mais il ne jouit pas long-temps de cet honneur : il mourut la même année, le 20 novembre, à Séville, âgé de 78 ans. Ses mœurs furent toujours pures, son caractère égal, son cœur humain. Il était affable envers les malheureux, infatigable dans le travail, mais trop jaloux de son autorité, et les grands qu'il chercha souvent à humilier peuvent lui reprocher quelques injustices. Il faut aussi avouer qu'il s'attacha trop à enrichir et à élever ses parens. Un seul refusa tous ses dons, et ce fut son père qui, devenu veuf, s'était consacré à l'état ecclésiastique. Son fils essaya inutilement de lui faire accepter un évêché et de riches prébendes; il se contenta de vivre des revenus d'un modique bénéfice. Florida a composé plusieurs traités sur la jurisprudence.

FLORIDUS (François), de Donadeo dans la terre de Sabine, mort en 1547, est auteur d'un ouvrage intitulé *Lectiones subcisivæ*, Francfort, 1602, in-8°, qui lui fit un nom.

FLORIEN, *Marcus-Antonius-Florianus*, frère utérin de l'empereur Tacite, se fit après sa mort en 276, proclamer par l'armée de Cilicie, mais celle d'Orient ayant forcé Probus d'accepter l'empire, il se prépara à marcher contre lui. Probus vint à sa rencontre, et refusa de composer avec Florien, qui fut tué par ses soldats, deux mois après qu'il eut pris la pourpre. Ce prince avait de l'ambition, mais point de valeur.

FLORIMOND de RÉMOND, né à Agen, fut conseiller au parlement de Bordeaux en 1570 et mourut en 1602. Il se distingua moins comme magistrat, que comme auteur. Il avait eu d'abord du penchant

pour les erreurs de Calvin ; mais il les réfuta ensuite avec zèle. Les novateurs, qui ne l'aimaient point, disaient que c'était « un homme qui rend des arrêts sans con- » science, fait des livres sans science, et » bâtit sans argent : » turlupinade qui ne prouve autre chose que la faiblesse et le mauvais goût de ceux qui se battaient avec de telles armes. On a de lui : | plusieurs *traités*, parmi lesquels on distingue celui *de l'Antechrist :* ouvrage d'un but plus étendu que le titre ne semble l'annoncer, et qui traite de divers objets qui combattent la sainteté du christianisme. Il y a des faits curieux et instructifs. | *De l'origine des hérésies*, 2 vol. in-4° : livre qui manque quelquefois de critique, mais « qui, dit l'abbé Langlet, n'est pas à mé- » priser, et où il y a bien des recher- » ches. » Le même Langlet, l'attribue au P. Richeome.

FLORIN, prêtre de l'église romaine au 2e siècle, fut déposé du sacerdoce pour avoir enseigné des erreurs, entre autres que Dieu est l'auteur du mal. Quelques écrivains l'accusent encore d'avoir soutenu que les choses défendues par la loi de Dieu ne sont point mauvaises en elles-même ; mais seulement à cause de la défense : ce qui ne peut être vrai qu'à l'égard de quelques défenses particulières et des lois purement positives. Il avait été disciple de saint Polycarpe avec saint Irénée, mais il ne fut pas fidèle à garder la doctrine de son maître. Saint Irénée lui écrivit pour le faire revenir de ses erreurs ; Eusèbe nous a conservé un fragment de cette lettre dans son *Hist. eccl.*, liv. 5, chap. 20. Saint Irénée composa enfin contre lui ses livres : *De la monarchie* et *de l'ogdoade*, que nous n'avons plus.

* **FLORIO** (Daniel, comte de), poète italien, né à Udine en 1710, d'une famille ancienne et distinguée, s'appliqua à l'étude des lettres avec tant de succès, que son nom fut bientôt répandu dans toute l'Italie. Ses parens l'avaient envoyé à 18 ans à l'université de Padoue. Ses premiers essais dans la poésie lyrique lui valurent plus d'une fois les éloges du célèbre Métastase : ce sont des *cantates*. Mais il réussissait particulièrement dans la compositions de ses petites pièces de circonstance. Il avait recueilli lui-même ses différentes productions sous ce titre : *Poesie varie*, Udine, 1777, 2 vol. in-4°, ornés de vignettes. On y trouve des images agréables et des pensées délicates, exprimées avec autant de naturel que de facilité. Il avait commencé un poème intitulé la *Jérusalem détruite*, qui ne paraît pas avoir été achevé. Le comte de Florio est mort en 1789.

FLORIOT (Pierre), prêtre du diocèse de Langres, confesseur des religieuses de Port-Royal, mort en 1691, à 87 ans, s'est fait un nom par la *Morale du Pater*, gros in-4°, 1709, dans lequel il paraphrase cette belle prière d'une manière qui lui a causé du désagrément. On a encore de lui des *Homélies*, in-4°, et un *Traité de la messe de paroisse*, in-8°, qu'on peut regarder comme un bon ouvrage de morale, et un médiocre traité de liturgie.

***FLORIS**, prêtre connu seulement par son ouvrage intitulé : *Les droits de la vraie religion, soutenus contre les maximes de la nouvelle philosophie*, 1774, 2 vol. in-12, qui lui mérite une place distinguée parmi les défenseurs de la religion.

FLORIS (François). *Voyez* FLORE.

peintre.

FLORUS (L. Annæus-Julius), historien latin, de la famille des Annéens, qui avait produit Sénèque et Lucain, composa, environ 200 ans après Auguste, un *Abrégé de l'Histoire romaine*, en 4 livres, dont il y a plusieurs éditions. Les meilleures sont celles d'Elzévir, 1638, in-12 ; de Grævius, Amsterdam, 1702, in-8° : c'est dommage que dans cette édition les médailles y soient gravées à contre-sens, ce qui gâte souvent l'explication qu'on en a mise au bas ; de Mme Dacier, *ad usum delphini*, 1674 ou 1726, in-4° ; de Duker, 1744, in-8°. Il y a plusieurs traductions françaises de Florus ; la meilleure est celle de l'abbé Paul, Paris, 1774, in-12. On trouve dans cet ouvrage de l'élégance et de la noblesse ; mais elles dégénèrent en enflure. Dans un abrégé qui doit être extrêmement simple, Florus prend le ton de déclamateur, « comme » s'il voulait, dit M. Crevier, compenser » par le faste des manières et du dehors, » l'appauvrissement d'un sujet réduit en » squelette. C'est lui qui paraît le premier » avoir donné cours aux abrégés, si commo- » des pour la paresse, et si propres à faire » des demi-savans. » L'on ne peut cependant disconvenir qu'il n'y ait de belles sentences, des expressions pleines de dignité et d'énergie. Florus était poète. Spartien rapporte que l'empereur Adrien entra en lice avec lui, et qu'ils firent des vers l'un contre l'autre. L'empereur reprochait au poète d'aimer le cabaret ; et le poète n'eut

garde de riposter tout ce qu'il savait sur le compte de son rival.

FLORUS (Drepanius), fameux diacre de l'église de Lyon, au 9e siècle, dont on a un *écrit sur la prédestination*. Il laissa d'autres ouvrages, parmi lesquels on remarque une *explication du canon de la messe*, où il donne trop dans le sens mystique, et ne s'attache pas assez au sens littéral; et un *Commentaire sur saint Paul*. On trouve ses différens ouvrages dans quelques éditions du vénérable Bède, et dans la *Bibliothèque des Pères*.

FLOUR (saint), premier évêque de Lodève, martyrisé en Auvergne l'an 389, donna son nom à la ville de Saint-Flour.

* **FLOYD** (John), jésuite anglais, né dans le comté de Cambridge au 16e siècle, se fit une grande réputation par ses ouvrages de controverse, presque tous dirigés contre les protestans; les plus remarquables sont : | *Censura decem libr. de republica ecclesiæ M.-A. de Dominis*, Rouen, 1621, in-8°; | *Answer to Francis White's reply concerning nine articles offered by King James I to F. John Fisher*, ibid. 1626; | *the Church conquerant over Human Wit*, Saint-Omer, 1631, in-4°.

* **FLOYER** (sir John), célèbre médecin anglais, né vers l'an 1649, mort en 1734, à Lichtfield où il exerçait son art avec la plus grande distinction, était grand partisan des bains froids, et les ordonnait particulièrement dans les rhumatismes chroniques et autres maladies nerveuses. Ses principaux ouvrages sont : | *La pierre de touche de la médecine*, Londres, 1687, in-8°; | *Recherche sur l'usage raisonnable des bains*, Londres, 1697, in-8°, qu'il a reproduit en grande partie dans son *Essai pour rétablir le baptême des enfans par immersion*, 1724, in-4°. Cet ouvrage, qui a été traduit en allemand, fixa particulièrement l'attention des anabaptistes. | *Traité sur l'asthme*, Londres, 1698 et 1717, in-8°. Il a été traduit en français par Jault, 1761 et 1785, in-12, et en allemand par Scherf, Leipsick, 1782, in-8°. | *L'horloge du pouls des médecins*, Londres, 1707 et 1710, 2 vol. in-8°, traduit en italien, Venise, 1715, in-4°; | *Medicina geronto nomica*, ou *l'Art de conserver la santé des vieillards, avec un supplément à l'usage de l'huile et des onctions, et une lettre sur le régime à suivre dans la jeunesse*, Londres, 1724.

FLUDD ou *de Fluctibus* (Robert), dominicain écossais, naquit à Milgate, dans la province de Kent, en 1574, reçut le bonnet de docteur en médecine à Oxford, et exerça cette profession à Londres, où il mourut le 8 septembre 1637. Il fut surnommé *le Chercheur*, parce qu'il fit beaucoup de recherches dans les mathématiques et dans la philosophie. Il a laissé des ouvrages de médecine, de philosophie, d'alchimie, dont la collection fut imprimée à Oppenheim et à Goude en 1617 et années suivantes, 5 vol. in-fol. Les principaux sont : | *Apologie des frères de la Rose-Croix*, Leyde, 1616, in-8°, latin; | *Tractatus theologico-philosophicus de vita, morte et resurrectione*, 1617, in-8°; | *Utriusque Cosmi metaphysica physica et technica historica;* | *Veritatis proscenium;* | *Sophiæ cum moria certamen;* | *Summum bonorum, quod est verum magiæ, cabalæ, alchymiæ, fratrum Roseæ Crucis verorum veræ subjectum;* | *Philosophia mosaica;* | *Amphitheatrum anatomiæ, Philosophia sacra, etc.* Il n'est guère possible de reconnaître dans tous ces ouvrages une tête constamment saine; il y a des choses profondément méditées, il y en a de chimériques et de ridicules. Son langage entortillé et mystérieux l'a fait accuser de magie par ceux qui lui supposaient plus de malice qu'il n'en avait en effet.

FLURANCE. *Voyez* RIVAUT.

* **FODERÉ** (Jacques), religieux cordelier, né au 16e siècle à Bessan dans la haute Morienne, enseigna la théologie pendant plusieurs années dans différens colléges de son ordre, et se livra au ministère de la prédication. On ignore l'époque précise de sa mort; seulement on sait qu'elle est postérieure à 1623. Son ouvrage le plus remarquable est intitulé : *Narration historique et topographique des couvens de l'ordre de Saint-François et des monastères de Sainte-Claire, érigés en la province de Bourgogne*, etc., Lyon, 1619, in-4°.

FOE (Daniel), poète anglais, naquit à Londres en 1663 d'un simple artisan. Il fut d'abord destiné par ses parens à une profession mécanique, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à son penchant pour la poésie. Il épousa avec vivacité les intérêts du roi Guillaume, prince d'Orange, et essuya divers chagrins qu'il s'attira par sa plume satirique : il fut même condamné à 2 ans de prison, au pilori et à une forte amende, et écrivit un *hymne au pilori*. C'est pendant sa captivité qu'il commença

la *Revue* (1704), qui donna naissance au *Spectateur* d'Addison. Employé ensuite par la reine Anne à plusieurs missions secrètes, il voulut composer de nouvelles brochures politiques qui lui attirèrent de nouveaux désagrémens. Il résolut de ne se livrer qu'à la littérature. Il tint parole, eut plus de repos et acquit une réputation durable; il mourut en 1731. On a de lui : | Les *Aventures de Robinson Crusoé*, en anglais, 1719, livre qui a été faussement attribué à Richard Steele, l'un des écrivains du *Spectateur* : il a été traduit dès 1720 par Saint-Hyacinthe et par Van-Effen. Ce roman est écrit d'une manière si naturelle, que long-temps il a passé pour une relation exacte d'un voyageur véridique (*voyez* VAN EFFEN). M. Feutry, avocat au parlement de Douai, a donné une édition de cet ouvrage en 1766, 2 vol. in-12; il l'a abrégé sans en altérer le caractère. Il avait promis d'en retrancher quelques déclamations indécentes que l'auteur anglican s'était permises contre la religion catholique et ses ministres, mais il n'a que faiblement rempli sa promesse. L'édition de Liége, 1785, 4 vol. in-12, est plus exacte, quant à ce point, et remplit mieux les intentions des lecteurs catholiques. Cette édition est encore remarquable par l'Histoire curieuse et intéressante d'Alexandre Selkik, qu'on voit à la fin du quatrième tome. | *Le vrai anglais de naissance*, poème fait à l'occasion de la révolution qui plaça Guillaume sur le trône de son beau-père, en réponse à l'ouvrage intitulé : *Les étrangers;* | *La réforme des mœurs*, où il attaque ouvertement les personnes du plus haut rang qui employaient leur autorité à soutenir l'impiété et la dissolution; | *Essai sur le pouvoir du corps collectif du peuple anglais*. Cet ouvrage est en faveur de la chambre des communes. | *Le court moyen contre les non-conformistes*, qui lui attira une punition publique plus ignominieuse que cruelle; | *De jure divino*, poème latin; | un *Plan de commerce;* | *Le commerçant anglais;* | *L'instructeur de famille*, 2 vol. | Plusieurs-*écrits* politiques qui n'ont guère survécu aux événemens qui les avaient fait naître; et quelques autres où il développe des idées qui, pour être aujourd'hui accueillies, n'en sont pas plus solides ni plus conformes aux saines notions.

FOEDOR ou FÉDOR, fils aîné du czar Alexis, monta sur le trône de Russie en 1676. Il avait été élevé pour la guerre et pour le cabinet. Dès qu'il eut soumis l'Ukraine révoltée, et qu'il eut fait la paix avec les Turcs, il s'occupa du soin de policer ses états. Il encouragea plusieurs citoyens de Moscou à bâtir des maisons de pierres à la place des chaumières qu'ils habitaient. Il agrandit cette capitale. Il fit des réglemens de police générale; mais en voulant réformer les boyards, il les indisposa contre lui. Il méditait de plus grands changemens, lorsqu'il mourut sans enfans en 1682, à la fleur de son âge. Son second frère, Pierre, qui n'était âgé que de dix ans, et qui faisait déjà concevoir de grandes espérances, régna après lui, et acheva ce que Fœdor avait commencé.

FOES ou FOESIUS (ANUTIUS), médecin de Metz, mort en 1595, à 68 ans, était très versé dans la langue grecque. Son amour pour l'étude l'empêcha de s'attacher à des princes qui auraient pu faire sa fortune. Il est auteur d'une *traduction* très fidèle des *Œuvres d'Hippocrate* en latin, accompagnées de corrections dans le texte, et ornées de scholies, Genève, 1657, 2 vol. in-fol. On a encore de lui une espèce de *Dictionnaire* sur Hippocrate, à Francfort, 1588, in-fol.

* FOGGINI (PIERRE-FRANÇOIS), prélat romain, préfet de la bibliothèque du Vatican, né à Florence en 1713, fut reçu docteur en théologie à Pise. Son père, célèbre architecte, lui donna le goût des arts : mais le jeune Foggini avait préféré de bonne heure l'état ecclésiastique. Le prélat Bottari, son concitoyen, l'ayant invité à venir se fixer à Rome, il s'y rendit, et Benoît XIV lui donna une place dans l'académie d'histoire pontificale qu'il avait établie. Le cardinal Chéri-Marie Corsini le nomma ensuite à un bénéfice dans l'église de St.-Jean-de-Latran, et le fit son théologien. Sous Clément XIV, il fut employé dans les affaires qui concernaient les jésuites, et il paraît qu'il ne leur fut pas favorable. Pie VI le fit depuis son camérier secret à la mort d'Etienne Evode Assemani, archevêque d'Apamée, et préfet de la bibliothèque vaticane. Il mourut d'apoplexie le 2 juin 1783. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, les principaux sont : | des *Thèses historiques et polémiques contre les quatre articles du clergé de France de* 1682. On dit qu'il changea depuis de sentiment sur ce point. | *P. Virgilii Maronis codex antiquissimus à Rufio Turcio Aproniano distinctus et emendatus*, Florence, 1741, in-4°. Cette édition est exécutée en lettres

onciales à l'instar du manuscrit. | *Accord admirable des Pères de l'Eglise, sur le petit nombre des adultes qui doivent être sauvés*, en latin, 1752. Le Queux en donna une traduction française en 1760. | Une *collection* d'écrits des Pères sur les matières de la grâce, 1754-71, 8 vol.

FOGLIETTA (Uberto), savant génois, né en 1518, eut part aux troubles qui s'élevèrent à Gènes, et fut envoyé en exil. Pour se consoler des tribulations qu'il avait essuyées dans le monde, il ne voulut avoir de commerce qu'avec les lettres. Le cardinal d'Est le reçut dans sa maison à Rome. Il y mourut en 1581, âgé de 63 ans. Parmi les ouvrages sortis de sa plume, on distingue : | son traité *De ratione scribendæ historiæ*, aussi judicieux que bien écrit ; | *Historia Genuensium*, 1585, in-fol., fidèle, élégante et peu commune. François Serdonati en a fait une traduction en italien : elle est estimée. | *Tumultus Neapolitani*, 1571, in-4° ; | *Elogia clarorum Ligurum*, in-4° ; *De sacro fœdere in Selimum*, in-4° ; *De linguæ usu et præstantiâ*, 1725, in-8° ; | *De causis magnitudinis Turcarum imperii*, in-8° ; | *De similitudine normæ Polybianæ*, dans ses opuscules, Rome, 1579, in-4° ; | *Della republica di Genova*, in-8° ; ouvrage intéressant pour ceux qui veulent connaître cette république, du moins telle qu'elle était dans le 16e siècle.

FOHI, premier roi de la Chine, régla, dit-on, les mœurs des Chinois, alors barbares, et leur donna des lois. On prétend qu'il fit plus, qu'il dressa des tables astronomiques : mais vu l'ignorance des Chinois modernes en fait d'astronomie, il est peu vraisemblable que leurs fondateurs aient été fort versés dans cette science. De mauvais chronologistes ont dit que Fohi régnait du temps des patriarches Héber et Phaleg ; mais il n'y a nulle apparence que les Chinois aient quelques renseignemens antérieurs au déluge. Si le dieu chinois, Fohé, est le même que Noé, il est évident que Fohi est très postérieur à Fohé, puisque la mythologie a dû naturellement précéder l'histoire de la Chine. Quoi qu'il en soit, ce que l'on raconte de Fohi doit nécessairement se ressentir du ton fabuleux qui règne dans l'histoire chinoise, surtout dans celle des premiers temps. Il ne sera pas inutile d'en donner ici un échantillon, qui pourra servir de règle aux lecteurs. Nous le tirons d'une lettre du Père Amiot, insérée dans le 11e tome des *Mémoires de la Chine*. Le Père Amiot, pour prouver que les aérostats ont été connus à la Chine, rapporte trois passages tirés des plus fameux historiens de l'empire. Il est dit dans l'un que Chennoung voulant mesurer la terre, ne sachant comment s'y prendre, fut aidé dans son opération par un « homme-esprit, dont la couleur était » d'un vert tirant sur le bleu ; ses sourcils étaient épais ; il portait sur sa tête » une pierre de yu, et était porté lui-» même par six dragons volans. Cet » homme-esprit mesura la terre, déter-» mina sa figure entre les quatre mers, » et trouva que son étendue d'orient en » occident était de 90 ouan de lys, et de » 81 ouan du nord au sud (1). » Le second passage porte que l'empereur Hoangty sentant sa fin approcher quitta la terre et *s'envola au ciel, monté sur un dragon*. On lit dans un troisième passage que « plus anciennement encore, sous l'empire » des cinq *Lound* (des cinq dragons) qui » régnaient sur le second des *dix peuples* » *perdus*, avant la fondation de l'empire » Chinois par Fohi, les hommes logeaient » dans des antres et des cavernes, comme » les quadrupèdes, ou se perchaient sur » les arbres comme les oiseaux ; tandis » que leurs souverains montés sur des » dragons, planaient dans les airs comme » des nuages, et gouvernaient ainsi leurs » sujets de haut en bas. » Tout cela est dit au reste fort sérieusement par le Père Amiot, qui soupçonne que ces dragons étaient remplis de gaz. *Voy.* COMTE (le), CONFUCIUS, HALDE (du), YAO.

FOIGNI ou **COGNY** (Gabriel), cordelier défroqué, se retira en Suisse vers 1667, et fut chantre de l'église de Morges. En ayant été chassé pour quelques indécences qu'il y commit à la suite d'une débauche, il alla se marier à Genève, où il enseigna la grammaire et le français. Il y fit paraître, en 1676, l'*Australie*, ou *les Aventures de Jacques Sadeur*, in-12, qui faillirent l'en faire chasser, parce qu'on y trouve des impiétés et des obscénités révoltantes. On l'y toléra cependant ; mais au bout de quelque temps, il fut obligé d'en sortir, laissant à sa servante des marques scandaleuses de leur commerce. Il se retira en Savoie, et mourut dans un couvent en 1692.

---

(1) *Ouan* est le nombre qui désigne dix mille ; le *lys* est un dixième de lieue. Qu'on calcule maintenant, et qu'on en applique le résultat à ces *quatre mers* et la *terre* qui est *entre elles*, et l'on aura une idée de la géographie chinoise.

FOILLAN (saint), fils de Fyltan, roi de Momonie en Irlande, renonça au monde, ainsi que ses deux frères Fursy et Ultan, et embrassa l'état monastique. Fursy, qui en avait donné l'exemple et le conseil, passa en Angleterre, et bâtit le monastère de Knobbersburg, dans le royaume des Est-Angles, dont il donna la conduite à Foillan, qu'il avait fait venir d'Irlande. Après la mort de Fursy, arrivée à Peronne (selon d'autres à Mazercelles, près de Dourlens) le 16 janvier 550, Ultan et Foillan passèrent en France. On lit dans quelques auteurs que Foillan fit un voyage à Rome, et qu'il y fut sacré évêque régionnaire. Quoi qu'il en soit de cette ordination, il est au moins certain qu'il ne tarda pas à rejoindre Ultan son frère. Ils se rendirent l'un et l'autre à Nivelle dans le Brabant, où sainte Gertrude était abbesse. Le monastère qu'elle gouvernait, avait été fondé par le B. Pepin de Landen, son père, et par la B. Ite, sa mère. Il y avait aussi dans le voisinage un monastère pour des hommes. Les deux frères y restèrent quelque temps. En 652, sainte Gertrude donna à Ultan un terrain pour bâtir un hôpital et un monastère, entre la Meuse et la Sambre, alors dans le diocèse de Maëstricht, et aujourd'hui dans celui de Liége. C'était l'abbaye de Fosse, aujourd'hui église collégiale. Sainte Gertrude retint Foillan à Nivelle, pour instruire les religieuses. Le saint homme se chargea aussi de l'instruction du peuple dans les villages voisins. S'étant mis en route avec trois compagnons en 655, pour aller voir son frère à Fosse, il fut massacré par des voleurs ou des infidèles, dans la forêt de Sogne, qui faisait partie de la forêt Charbonnière en Hainaut. Ses reliques se gardent avec beaucoup de vénération dans l'église de Fosse.

FOINARD (Frédéric-Maurice), curé de Calais, mort à Paris en 1743, âgé de 60 ans, était de Conches en Normandie. On a de lui quelques ouvrages dont les plus connus sont : | *Projet pour un nouveau Bréviaire ecclésiastique*, avec la critique de tous les nouveaux Bréviaires qui ont paru jusqu'à présent, in-12, 1720. | *Breviarium ecclesiasticum*, exécuté suivant le projet précédent, 2 vol. in-12. Les auteurs des nouveaux Bréviaires ont profité de celui-ci. | *Les psaumes dans l'ordre historique*, in-12, 1742; | deux vol. in-12 *sur la Genèse*. Des idées singulières que l'auteur hasarda sur le sens spirituel les firent supprimer.

FOISSET (Jean-Louis-Séverin), né à Bligny-sous-Beaune (Côte-d'Or), le 11 février 1796, mort dans la même ville, le 22 octobre 1822, composa dès l'âge de treize ans les premiers chants d'un poème imité du *Lutrin* de Boileau, et à quatorze, avait terminé son cours d'études tel qu'il est établi dans les colléges. Il alla en 1815, faire son droit à Dijon, d'où il se rendit en 1817, à Paris, pour le terminer. Il avait esquissé le premier acte d'une tragédie de *Marie Stuart* qu'il abandonna ensuite en voyant le succès de celle de M. Lebrun. En 1818, il se mit sur les rangs pour trois couronnes littéraires, et il obtint le prix proposé par la société philosophique de Bordeaux pour l'*Eloge du maréchal d'Ornano*, ancien gouverneur de la Guyenne. Il avait aussi dédié à la même académie un *Eloge d'Ausone*, qui n'obtint point la médaille, parce que l'auteur se trouva sans concurrens. Son *Eloge du président Jeannin* n'étant point parvenu en entier à l'académie de Mâcon par suite d'une distraction, cette société témoigna le regret qu'elle éprouvait de ne pouvoir couronner l'auteur. Il devint un des rédacteurs de la Biographie universelle, à laquelle il fournit des articles de jurisconsultes, et ceux des hommes illustres de la Bourgogne. Ces articles se distinguent par la concision, la clarté et l'élégance du style, et ils témoignent de l'antipathie de Foisset à l'égard de la révolution.

FOIX (Raimond-Roger, comte de), accompagna le roi Philippe-Auguste à la guerre de la Terre-Sainte en 1190. Il prit depuis le parti des albigeois avec feu; mais son ardeur ne le mena qu'à des humiliations. Il fut obligé de demander la paix, et de reconnaître pour comte de Toulouse Simon de Monfort. Puylaurens rapporte qu'en une conférence tenue au château de Foix entre les catholiques et les albigeois, la sœur du comte, non moins ardente que son frère, voulut parler en faveur des derniers : « Allez, Madame, lui dit Etienne de Minea, filez » votre quenouille; il ne vous appartient » pas de parler dans une dispute de religion. » Raimond Roger mourut en 1222. L'illustre maison de Foix, dont était Raimond, descendait de Bernard, second fils de Roger II, comte de Carcassonne. Bernard eut le comté de Foix en 1062, et le posséda pendant 34 ans. Sa postérité subsista avec honneur jusqu'à Gaston III, qui vit mourir son fils avant lui (*voyez*

GASTON III.) Il mourut lui-même en 1391, ayant cédé le comté de Foix à Charles VI; mais le roi, par générosité, le rendit à son cousin Matthieu, qui mourut en 1398 sans enfans, et dont la sœur Isabelle épousa Archambaud de Grailly, qui prit le nom de Foix. Son petit-fils, Gaston IV, se maria avec Eléonore, reine de Navarre. Sa postérité masculine fut terminée par Gaston de Foix, duc de Nemours, tué à la bataille de Ravenne en 1512, à 24 ans (*voyez* GASTON de FOIX, duc de Nemours). Mais Catherine de Foix, reine de Navarre, petite-fille de Gaston IV, avait épousé Jean d'Albret, dont la petite-fille fut mère de Henri IV... Archambaud de Grailly avait eu un second fils nommé Gaston, captal de Buch, et dont les descendans furent comtes de Candale et ducs de Rendan. Cette branche avait été honorée de la pairie sous le titre de Rendan, par considération pour Marie-Claire de Beaufremont, marquise de Senecey, dame d'honneur d'Anne d'Autriche, qui avait épousé Jean-Baptiste Gaston de Foix, comte de Fleix, tué au siége de Mardick en 1646. Elle mourut elle-même en 1680. Ses trois fils n'ont point laissé de postérité. Le dernier, Henri-Charles, qui portait le nom de duc de Foix, est mort en 1714. Il faut consulter sur cette famille l'histoire du comté de Foix.

FOIX (Pierre de), cardinal, né en 1386, était fils d'Archambaud, captal de Buch, et d'Isabelle, comtesse de Foix, fut d'abord franciscain, et cultiva avec succès les lettres sacrées et profanes. L'antipape Benoît XIII l'honora de la pourpre en 1408, soit pour récompenser son mérite, soit pour attirer dans son parti les comtes de Foix. Pierre n'avait alors que 22 ans; il abandonna le pontife au concile de Constance, préférant les intérêts de l'Eglise à ceux de l'amitié. Le concile lui confirma la qualité de cardinal, Martin V l'envoya légat en Aragon, pour dissiper les restes du schisme. Il y réussit, et mourut en 1464, dans sa 78e année, à Avignon, dont il avait la vice-légation. Il était aussi archevêque d'Arles. C'est lui qui a fondé à Toulouse le collége de Foix. — Il faut le distinguer du cardinal Pierre de FOIX, son petit-neveu, non moins habile négociateur, qui mourut évêque de Vannes, à la fleur de son âge, en 1490.

FOIX (Odet de), seigneur de LAUTREC, maréchal de France et gouverneur de la Guienne, était petit-fils d'un frère de Gaston IV, duc de Foix; il porta les armes dès l'enfance. Ayant suivi Louis XII en Italie, il fut dangereusement blessé à la bataille de Ravenne en 1512. Après sa guérison, il contribua beaucoup au recouvrement du duché de Milan. François Ier lui en donna le gouvernement. Lautrec savait combattre, mais il ne savait pas commander. Il fut chassé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme et de Plaisance, par Prosper Colonne. Il tâcha de rentrer dans le Milanais par une bataille; mais ayant perdu celle de la Bicoque en 1522, il fut obligé de se retirer en Guienne dans une de ses terres. Sa disgrâce ne fut pas longue. En 1528, il fut fait lieutenant-général de l'armée de la ligue en Italie, contre l'empereur Charles-Quint. Il emporta d'abord Pavie, qu'il mit au pillage; puis s'avança vers Naples, et mourut devant cette place le 15 août de la même année, après avoir lutté quelque temps contre l'ennemi, la peste, la misère et la famine. — Son frère, Thomas de FOIX, dit le *maréchal de Lescun*, passait pour un homme cruel et extrêmement avare. Ses exactions firent soulever le Milanais en 1521. Après la perte de la bataille de la Bicoque, les ennemis l'assiégèrent dans Crémone. Il n'y tint pas aussi long-temps qu'il le pouvait; et en rendant la place, il promit de faire évacuer toutes celles du Milanais, où il y avait garnison française. Il reçut, à la journée de Pavie en 1525, un coup de feu dans le bas-ventre, dont il mourut sept jours après, prisonnier de guerre à Milan.

FOIX (Paul de), archevêque de Toulouse, de la même famille que Lautrec, né en 1528, se distingua dans ses ambassades en Ecosse, à Venise, en Angleterre, et surtout dans celle de Rome, auprès du pape Grégoire XIII. Il mourut dans cette dernière ville en 1584, à 56 ans. Muret, dont il avait été le bienfaiteur, prononça son oraison funèbre. Ce prélat était homme de lettres, et aimait ceux qui les cultivaient, surtout ceux qui brillaient par leur éloquence, ou qui possédaient les écrits d'Aristote, dont il était admirateur passionné. On a de lui des *Lettres*, in-4°, Paris, 1628, écrites avec précision. Elles prouvent qu'il était un assez bon écrivain et un grand homme d'état. C'est sans preuve qu'on les a attribuées à d'Ossat son secrétaire, depuis cardinal.

FOIX (François de), duc de Candale,

commandeur des ordres du roi, et évêque d'Aire, mort à Bordeaux en 1694, à 90 ans, traduisit le *Pimandre* de Mercure Trismégiste, et les *Elémens* d'Euclide, qu'il accompagna d'un commentaire. Il avait fondé une chaire de géométrie à Bordeaux.

FOIX (Louis de), architecte parisien, florissait sur la fin du 16e siècle. Il fut préféré à tous les architectes de l'Europe par Philippe II, qui le choisit pour élever le monastère et le palais de l'Escurial. De retour d'Espagne, il boucha l'ancien canal de l'Adour, et en creusa un nouveau en 1579. Ce fut encore lui qui bâtit en 1583 le fanal à l'embouchure de la Garonne, qu'on appelle communément *la Tour de Cordouan*. Cette tour a 160 pieds de hauteur, et a coûté 26 ans de travaux.

FOIX (Marc-Antoine de), jésuite, né en 1627 au château de Fabas, dans le diocèse de Conserans, mort à Billom en Auvergne en 1687, fut homme de lettres, théologien, prédicateur, professeur, recteur, provincial, et tout ce que l'étendue de ces titres exigeait. On a de lui : | *L'art de prêcher la parole de Dieu*, in-12. C'est l'ouvrage d'un homme instruit de la littérature sacrée et profane. | *L'art d'élever un prince*, in-12, attribué d'abord au marquis de Vardes : bon ouvrage, dont le succès fut rapide ; on y trouve des choses communes que l'auteur n'a pas cru devoir négliger, pour y substituer des vues rares et extraordinaires. Son livre n'en est que plus estimable et plus sûrement utile.

FOIX (Gaston de). *Voyez* GASTON.

FOIX. *Voyez* SAINTE-FOIX (Germain POULLAIN de).

FOLARD (le chevalier Jean-Charles de), surnommé le *Végèce français*, né à Avignon le 13 février 1669, avec des inclinations militaires, sentit augmenter son penchant, à la lecture des *Commentaires* de César. Il s'engagea dès l'âge de 16 ans ; on le dégagea : il se rengagea encore, et ses parens le laissèrent suivre l'impulsion de la nature. De cadet dans le régiment de Berry, devenu sous-lieutenant, il fit le métier de partisan pendant tout le cours de la guerre de 1688 ; et ce métier, qui n'est pour tant d'autres qu'une espèce de brigandage, fut pour lui une école; il exécuta en petit tout ce qu'il avait vu faire en grand; il leva des cartes, dressa des plans; il parut dès lors un homme rare. La guerre de 1701 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son habileté et ses connaissances. Le duc de Vendôme le fit aide-de-camp, et ne le céda qu'avec regret à son frère le grand-prieur, qui commandait alors l'armée de Lombardie. Le chevalier de Folard répondit à l'idée qu'on avait de lui. Il contribua beaucoup à la prise d'Hostiglia et à celle de la Cassine de la Bouline, qui lui mérita la croix de Saint-Louis et une pension de 400 livres. Blessé dangereusement à la bataille de Cassano en 1705, il réfléchit, au milieu des douleurs cuisantes que lui causaient trois coups de feu, sur l'arrangement de cette bataille, et forma dès lors son système des colonnes. Après s'être distingué dans plusieurs siéges en Italie, et surtout à celui de Modène, il passa en Flandre, fut blessé à Malplaquet, et fait prisonnier quelque temps après. Le prince Eugène ne put le gagner par les offres les plus avantageuses. De retour en France, il eut le commandement de Bourbourg, qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1714 il se rendit à Malte, assiégée par les Turcs, et s'y montra ce qu'il avait paru partout ailleurs. Le désir de servir sous Charles XII, plutôt que l'intérêt, l'attira en Suède. Il vit ce roi soldat, et lui fit goûter ses nouvelles idées sur la guerre. Charles destinait le chevalier de Folard à être un des instrumens dont il voulait se servir dans une descente projetée en Ecosse ; mais la mort du héros, tué au siége de Fridérichshall, dérangea tous ses projets, et obligea Folard à revenir en France. Il servit en 1719 sous le duc de Bervick, en qualité de mestre-de-camp, et ce fut sa dernière campagne. Il avait étudié toute sa vie l'art militaire en philosophe; il l'approfondit encore plus, lorsqu'il fut rendu à lui-même. Il donna des leçons au comte de Saxe, et prédit dès lors ses succès. Le chevalier de Folard exposa ses nouvelles découvertes dans ses *Commentaires sur Polybe*, en 6 volumes in-4°, Paris, 1727, réimprimé à Amsterdam en 1755, 7 vol. in-4°, avec un supplément qui ne se trouve pas dans l'édition de Paris. Ils ont été abrégés en 3 vol. in-4°, Paris, 1757. L'auteur peut être appelé à juste titre *le Végèce moderne*. En homme de lettres, il a su puiser dans les sources les plus cachées tout ce qu'il a cru propre à nous instruire ; et en homme de guerre, il l'a exposé avec beaucoup d'intelligence. Le fonds en est excellent, mais la forme n'en est pas si agréable. L'abondance des idées de l'auteur entraîne une profusion de pa-

roles. Son style est négligé, ses réflexions sont détachées les unes des autres, ses digressions ou inutiles ou trop longues. On a encore de cet habile homme : | Un livre de *Nouvelles découvertes sur la guerre*, in-12. Les idées y sont aussi profondes et plus méthodiques que dans son commentaire ; | *un Traité de la défense des places;* | *un Traité du métier de partisan*, manuscrit, que le maréchal de Belle-Ile possédait. Le chevalier de Folard aurait pu faire une fortune assez considérable ; mais ses liaisons avec les défenseurs des miracles qu'on attribuait à M. Pâris, le firent regarder de mauvais œil par le cardinal de Fleury. On voyait à regret ce vieux militaire au milieu d'une troupe de convulsionnaires, marmotter des hymnes à l'honneur du diacre Pâris (*voyez l'Histoire d'un voyage littéraire fait en* 1733 *en France, etc.*, la Haie, 1735). Il revint de cette folie avant sa mort, arrivée à Avignon en 1751, et se soumit de la manière la plus expresse à toutes les décisions de l'Eglise. Ceux qui voudront connaître plus particulièrement le chevalier de Folard, peuvent consulter les *mémoires* pour servir à son histoire, imprimés à Paris, sous le titre de Ratisbonne, en 1753, in-12.

FOLARD (François-Melchior de), jésuite, frère du précédent, membre de l'académie de Lyon, naquit à Avignon en 1683, et mourut en 1759. On a de lui *OEdipe* et *Thémistocle*, tragédies faibles, et l'*Oraison funèbre du maréchal de Villars*, non moins médiocre.

***FOLCUIN** (saint), évêque de Térouane en 817, mort le 14 décembre 856, sauva les reliques de saint Bertin de la fureur des Normands vers l'an 846.—FOLCUIN, abbé de Laubes sur la Sambre, né vers 935 en Lorraine, mort en 990, a fait des règlemens pour la discipline de son abbaye et laissé : | La *Vie de saint Folcuin, évêque de Térouane*, insérée dans les *Actes de l'ordre de saint Benoit* du P. Mabillon ; | les *Gestes des abbés de Lobes depuis la fondation du monastère au* 7e *siècle;* | les *Vies de saint Omer, de saint Bertin, de saint Vinoc* et *de saint Silvin*.—FOLCUIN, moine de saint Bertin dans le 10e siècle, né en Lorraine, mort à un âge peu avancé, est auteur de deux *Recueils* de chartes, diplômes et autres monumens de différens monastères. On a aussi de lui quelques vers, entre autres une *Epitaphe de saint Folcuin, évêque de Térouane*, dont il se disait parent.

FOLENGO (Jean-Baptiste), bénédictin mantouan, mort en 1559, à 60 ans, laissa un *Commentaire sur les psaumes*, imprimé à Bâle en 1557, in-fol., et *sur les épîtres catholiques*, in-8°, écrit noblement et purement. Il commente en critique et presque toujours avec intelligence.

FOLENGO (Jérome, dit THÉOPHILE), plus connu sous le nom de *Merlin Coccaye*, naquit le 8 novembre 1491, dans un lieu appelé autrefois Cépada près du lac inférieur dans le Mantouan. Il entra comme le précédent dans l'ordre des bénédictins. La tournure de leur esprit fut bien différente ; l'un se consacra à l'érudition et à la piété, l'autre à la bouffonnerie et à la turlupinade, et se fit des ennemis. Ses supérieurs voulurent le mettre en règle, mais il échappa à leurs poursuites, par la protection de plusieurs seigneurs. Il mourut en 1544, à 51 ans, dans son prieuré de Sainte-Croix de Campége, près de Bassano, après avoir erré pendant plusieurs années avec une jeune femme pour laquelle il avait quitté son couvent, après être rentré dans son monastère, avoir dirigé un couvent de religieuses et s'être fait chasser. De tous ses ouvrages, le plus connu est sa *Macaronée*, ou *Histoire macaronique*. Ce nom de *macaronique*, qu'on a donné à toutes les productions du même genre, vient du mot *macaroni*, qui est le nom d'un gâteau, qu'on fait en Italie avec de la farine, des œufs et du fromage. Le poème de Folengo fut reçu avec transport, dans un siècle où les bouffonneries pédantesques tenaient lieu de saillies, les anagrammes de bons mots, et les logogriphes de pensées. Il est difficile de faire un abus plus étrange de son esprit. Il s'abandonne entièrement à son imagination aussi vive que bizarre, sans respect ni pour la langue latine, dont il fait un mélange monstrueux avec l'italienne, ni pour le bon sens qu'il choque à chaque page. Avec tout cela, l'auteur, qui a l'air d'un bouffon, fait d'excellentes réflexions sur les vices des hommes : il attaque fortement les passions, surtout l'orgueil, la paresse, l'envie, la volupté, la frivolité. Le *Poème macaronique* fut traduit en français en 1606. Cette version barbare a été publiée de nouveau, sans aucun changement, en 1734, 2 vol. in-12; elle n'était ni assez importante ni assez estimée, pour mériter une nouvelle édition. L'original de la *Macaronée*, imprimé sous le nom de *Mer-*

lin Coccaye, en 1521, à Frescati, in-12, est rare; l'édition de Venise en 1554, in-12, l'est moins. Il y a encore de lui trois poèmes assez recherchés : | *Orlandino da Limerno Pitocco*, Venise, 1526 ou 1539, ou 1550, in-8°, réimprimé à Londres en 1773, in-8° et in-12 : | *Caos del tre per uno*, Venise, 1527, in-8°. C'est un poème sur les trois âges de sa vie, en style en partie macaronique ; | *La Humanita del Figlio di Deo, in ottava rima*, Venise, 1533, in-4°.

FOLIETA. *Voyez* FOGLIETA.

* FOLIGNO (La baronne Angèle de), né à Foligno dans le duché de Spolette au 15e siècle, embrassa la vie religieuse dans le tiers-ordre de Saint-François, et se fit remarquer par sa modestie et sa piété. On a d'elle plusieurs opuscules recueillis et publiés sous le titre de *Theologia crucis*, Paris, 1538 et 1601; traduit en français, Cologne, 1696, in-12. Saint François de Sales et Bossuet parlent avantageusement des écrits de cette sainte religieuse, dont la *Vie* a été écrite par le P. J. Blancone, Paris, 1604, in-12.

FOLKES (Martin), antiquaire, physicien et mathématicien anglais, né à Westminster le 29 octobre 1690, mort à Londres, le 28 juin 1754, se distingua dans les académies des sciences de France et d'Angleterre où il fut admis. Celle-ci l'avait reçu dans son sein à l'âge de 24 ans; deux ans après elle le mit dans son conseil. Newton le nomma ensuite son vice-président, et enfin il succéda à Sloane dans la présidence même. Ses connaissances et ses succès dans les sciences qui sont l'objet des travaux de cette compagnie, furent les titres qui le placèrent à sa tête. Les nombreux *mémoires* qu'il lui présenta et qu'on trouve dans les *Transactions philosophiques*, justifient son choix. Cet auteur tira un grand profit, pour la science des antiquités, d'un voyage qu'il fit en Italie; et celui qu'il fit en France le lia avec les savans de ce royaume. Ses mémoires roulent sur le poids et la valeur des monnaies romaines, sur les mesures des colonnes Trajane et Antonine; sur les monnaies d'or d'Angleterre, depuis le règne d'Edouard III; sur les polypes d'eau douce; sur les bouteilles dites de Florence, et sur divers sujets de physique. Lorsqu'il eut été admis à l'académie des sciences de Paris, il présenta un mémoire sur la comparaison des mesures et des poids de France et d'Angleterre. Il finit sa carrière littéraire par un ouvrage estimé de sa nation, *sur les monnaies d'argent d'Angleterre*, depuis la conquête de cette île par les Normands jusqu'à son temps. Les lettres remplirent sa vie; ni les soins du mariage, ni les distractions des voyages, ne purent ralentir son ardeur pour l'étude. Il avait amassé une ample bibliothèque, et un cabinet enrichi d'une collection de monnaies, supérieure à tout ce qu'on connaissait en ce genre. Folkes a été enterré à l'abbaye de Westminster où on lui a élevé en 1792 un beau monument.

* FOLLEVILLE (l'abbé Gabriel GUYOT de), connu sous le titre d'évêque d'Agra, était, au commencement de la révolution, vicaire ou curé à Dol en Bretagne. Il prêta serment à la constitution civile du clergé, puis se rétracta, vint à Paris, et de là se rendit à Poitiers chez une de ses parentes. Son air pieux et doux lui attira bientôt la confiance des personnes séculières qui désiraient recourir à son ministère, et des religieuses chassées de leurs couvens. Il imagina, peut-être pour produire plus de bien, de prendre le titre d'évêque d'Agra que plusieurs prélats lui auraient conféré secrètement. Lorsque les Vendéens s'emparèrent de Thouars, il s'y trouvait, on ne sait trop pourquoi, vêtu en soldat. Il déclara aux paysans qui l'avaient arrêté qu'il avait été enrôlé par force à Poitiers, et demanda qu'on le conduisît à M. de Villeneuve, un des officiers de l'armée vendéenne. Celui-ci le reconnut effectivement pour l'abbé de Folleville, son ancien camarade de collége. Il lui répéta la fable de son épiscopat, et il ajouta que le pape venait de l'envoyer dans l'ouest en qualité de vicaire apostolique. L'état-major, qui n'avait aucune raison pour suspecter sa bonne foi, et qui, d'ailleurs, voyait que sa présence produisait le plus grand effet sur les paysans, le nomma, par honneur pour son titre, président du conseil supérieur établi à Châtillon, qui était chargé de l'administration du pays insurgé. Le peu de talent qu'il montra dans ce poste important lui fit bientôt perdre l'estime de ses collègues, et fit même, dit-on, soupçonner sa supercherie. On a prétendu que des envieux de son rang, doutant de son caractère épiscopal, écrivirent en cour de Rome pour s'en assurer. Quoi qu'il en soit, un bref en date du 31 juillet 1793, adressé aux chefs Vendéens, qui déclarait qu'il n'y avait point d'évêque d'Agra, leur prouva qu'ils avaient été trompés.

Cependant, on tint la chose secrète, dans la crainte que cette nouvelle ne portât le découragement dans l'esprit des bons et religieux Vendéens, qui venaient d'éprouver plusieurs échecs. Mais l'abbé de Folleville s'aperçut aussitôt, au changement de manières à son égard, que son imposture était découverte; une profonde mélancolie s'empara de lui; néanmoins à l'attaque de Granville il redoubla de zèle. Il passa la journée à parcourir les rangs, à animer les soldats, à relever les blessés, et il leur portait les consolations de la religion sous le feu même de l'ennemi. Il continua à suivre l'armée jusqu'à la déroute du Mans, où elle fut presque entièrement détruite. Alors il se cacha pour se dérober aux poursuites qu'on faisait contre les Vendéens; mais il fut pris et amené à Angers, où il fut condamné à mort et la sentence fut exécutée le 5 janvier 1794. On l'a représenté dans le temps comme un homme cruel. Mais sa conduite prouve qu'il était doué au contraire d'un caractère doux et humain.

FONCEMAGNE (Etienne LAURÉAULT de), né à Orléans le 8 mai 1694, mort à Paris le 26 septembre 1779, membre de l'académie française, fut sous-gouverneur du duc de Chartres. Il est connu dans le monde littéraire par des *Lettres* au sujet du *Testament politique* de Richelieu, où il prouve avec autant de politesse que de jugement et de raisons solides, que ce *Testament* est réellement du ministre de Louis XIII; par plusieurs *mémoires* qui sont insérés dans les recueils de l'académie des inscriptions, et qui roulent tous sur des points de l'histoire de France, excepté celui sur la déesse Laverne.

FONFRÈDE. *V.* BOYER-FONFRÈDE.

FONSECA (Antoine de), dominicain, né à Lisbonne, vint faire ses études à Paris, et publia dans cette ville, en 1559 des *Remarques sur les Commentaires de la Bible*, par le cardinal Cajetan, in-fol. Il reçut, 3 ans après, le bonnet de docteur de Sorbonne. De retour dans sa patrie, il fut prédicateur du roi, et obtint une chaire de théologie en l'université de Coimbre. Il mourut en 1588.

FONSECA (Pierre de), jésuite, né à Corticada en Portugal, docteur d'Evora, mourut à Lisbonne, le 4 novembre 1599 à 71 ans, après avoir publié une *Métaphysique* en 4 tomes in-fol. Cette métaphysique a eu un grand cours, et a été long-temps citée dans les écoles. Il y a des choses inutiles par leur objet direct, mais excellemment propres à exercer l'esprit, à lui donner des idées justes, nettes, précises, et à le former à une exacte logique (*Voyez* CHAPELAIN, DUNS, OCCAM).

FONSECA (Roderic), médecin, natif de Lisbonne, professa la médecine avec distinction au commencement du 17e siècle, à Pise et à Padoue, et composa divers ouvrages sur cette science, entre autres: *De tuenda valetudine*, et *De calculorum remediis*.

* **FONSECA SOARES** (Antoine de), cordelier portugais, né en 1631, mort l'an 1682, en odeur de sainteté, passait pour un des plus éloquens prédicateurs de son temps; il a écrit un assez grand nombre d'ouvrages ascétiques tels que: | les *Etincelles de l'amour divin;* | le *Fouet des pécheurs;* | le *Bouquet spirituel*, etc. Le tout a été recueilli en 2 vol. qui ont été souvent réimprimés. Sa *Vie* a été écrite par le père Godinho.

* **FONSECA FIGUEIREDOY SOUSA** (Joseph-Marie), franciscain portugais, né à Evora en 1690, mort en 1760, fut successivement théologien de Benoît XIII au concile de Latran, consulteur des congrégations sacrées, président de salines à Rome, conseiller aulique de l'empereur Charles VI, chargé d'affaires du roi de Sardaigne et son plénipotentiaire sous les pontificats de Benoît XIII, de Clément XII et de Benoît XIV, enfin évêque de Porto et membre de plusieurs académies. On a de lui plusieurs ouvrages en espagnol et en italien; les principaux sont: | *Jura romanæ provinciæ super ecclesiam Aracœlitanam*, etc., Rome, 1719, in-fol.; | *Excelencias y virtudes del apostolo de las Indias S. Francisco Solano*, ibid., 1727, in-8°; | *Tabulæ chronologicæ*, etc., *sanctorum pontificum, cardinalium*, etc., ibid., 1737, in-fol.

* **FONSECA** (Eléonore, marquise de), dame d'honneur de la reine de Naples, née en 1768, d'une famille illustre de cette ville, passa sa première jeunesse dans l'étude des sciences et des lettres, et s'adonna particulièrement à celle de l'histoire naturelle et même de l'anatomie. Elle correspondit dans la suite pour cette science avec le célèbre Spallanzani, à qui elle communiquait ses observations. On croit qu'il en profita pour sa fameuse découverte des *vaisseaux lymphatiques*. Eléonore épousa en 1784 le marquis de Fonseca, d'une ancienne famille espa-

gnole depuis long-temps établie à Naples, et fut reçue à la cour en qualité de dame d'honneur de la reine Marie-Caroline, qui lui accorda sa bienveillance; mais elle ne sut pas la conserver. Des propos un peu mordans qu'elle s'était permis contre cette princesse et le ministre Acton, et qui furent rapportés à sa majesté par des personnes jalouses de la faveur de la marquise, lui firent donner l'ordre de ne plus reparaître à la cour. C'est de cette époque que date l'inimitié de Mme de Fonseca pour la famille royale. Lorsque la révolution éclata en France, elle en adopta les principes, et se servit pour nuire à la cour de l'influence que sa beauté, son esprit et son amabilité lui donnaient sur les personnes les plus remarquables de la capitale qu'elle rassemblait chez elle. On l'a même accusée d'avoir eu une correspondance secrète avec les Français qui approchaient de Naples, et d'avoir eu ainsi une grande part aux troubles de ce royaume en février 1799. Le roi ayant été obligé d'abandonner son palais, les lazzaronis, qui alors lui étaient dévoués, commirent les plus grands excès contre les Français qui se trouvaient à Naples et contre leurs partisans. Ils se proposaient de se porter à l'hôtel de la marquise de Fonseca pour exercer sur elle leur vengeance: mais elle avait été prévenue. Elle parvint, avec un grand nombre de dames, ennemies comme elle de la cour, qu'elle avait réunies, à se retirer au château Saint-Elme, qui était déjà au pouvoir des Français. Lorsqu'ils firent leur entrée dans la ville, elle entreprit la rédaction d'un journal intitulé *Moniteur napolitain*, dans lequel elle attaqua sans ménagement la reine et ses ministres. Les succès du cardinal Ruffo ayant obligé les Français d'évacuer Naples, la marquise de Fonseca s'obstina à y rester, contre l'avis de ses amis, afin, disait-elle, d'être toujours à portée d'encourager son parti; mais elle fut arrêtée et condamnée à être pendue. L'arrêt fut exécuté le 20 juillet 1799, malgré les prières de sa famille et des principaux seigneurs, qui demandaient au moins la commutation de la peine. Elle n'avait alors que 31 ans.

FONT (Joseph de la), poète français, est auteur de cinq comédies, dont les meilleures sont *l'Epreuve réciproque* et *les Frères rivaux*. On a encore de lui plusieurs opéras et l'opéra comique intitulé *le Monde renversé*. La Font était né à Paris en 1686, et il mourut à Passy près de cette capitale, en 1725, à 39 ans. Il était encore plus passionné pour le jeu que pour la poésie.

FONT (Pierre de la), né à Avignon, devint prieur de Valabrègue et official de l'église d'Uzès. C'était un homme de Dieu plein de zèle et de charité. Il se démit du prieuré dont il était pourvu, pour en fonder un séminaire dans la ville épiscopale. Il en fut lui-même le premier supérieur, et une des fonctions de cet emploi pénible nous a procuré cinq volumes d'*Entretiens ecclésiastiques*, imprimés à Paris, in-12. On en fait cas, ainsi que de 4 volumes de *prônes*, in-12. Toutes les preuves que fournissent l'Ecriture, les Pères, les conciles, sur les devoirs des ecclésiastiques et des autres fidèles, sont répandues dans ces deux ouvrages avec beaucoup d'intelligence. Le pieux auteur termina sa carrière au commencement du 18e siècle.

***FONT DE SAVINES** (Charles la) évêque de Viviers, né à Embrun en 1742, fut sacré évêque en 1778, et ne se fit connaître qu'au moment de la révolution par les écarts les plus malheureux. En 1791, il donna la démission de son évêché entre les mains des électeurs de son département, comme pour réparer les vices de son institution. Confirmé par eux, il prêta le serment voulu par la constitution civile du clergé, et la défendit par ses écrits. Il prit en même temps le titre d'évêque de l'Ardèche, et donna la consécration épiscopale à deux curés le 24 juin 1792. Le 1er décembre 1793 il renonça publiquement à ses fonctions, en se dépouillant de ses habits pontificaux devant l'administration départementale, et en lui livrant sa crosse, ses mitres, sa croix, son calice et tous les ornemens de l'église. Il prononça en cette occasion un discours scandaleux et impie, et écrivit depuis contre la célébration des fêtes, le célibat ecclésiastique, le jeûne et les règles les plus saintes et les plus invariables de la discipline. Pendant la terreur, il fut néanmoins arrêté et envoyé à la Conciergerie à Paris. Il sembla un moment que ce châtiment l'avait fait rentrer en lui-même. Instruit que l'archevêque de Vienne gouvernait son diocèse avec des pouvoirs du saint Siége, il conseillait à ceux qui croyaient à la juridiction, de s'adresser à ce prélat, reconnaissant que lui-même n'en avait réellement pas. Cet heureux changement ne fut pas de longue durée. En 1797 il s'éleva de nouveau

contre le pape et contre le métropolitain, et il parut vouloir reprendre la conduite de son diocèse; mais il fut repoussé par l'opinion de ses diocésains. Il se retira alors à Paris, et revint ensuite dans sa ville natale, où il eut le bonheur de reconnaître et d'avouer ses erreurs. Il ne cessa de les pleurer et d'en faire pénitence jusqu'à sa mort, arrivée au commencement de janvier 1815.

FONTAINE (Charles), né à Paris le 13 juillet 1515 d'un commerçant, passa sa vie à faire des vers, passables pour le temps. Il se fixa à Lyon, où il contracta successivement deux mariages, et mourut dans un âge avancé, postérieurement à 1586. Ses principales poésies sont recueillies en 1 vol. in-8°, imprimé à Lyon en 1555, sous le titre de *Ruisseaux de Fontaine*. On a encore de lui *le Jardin d'amour*, avec *la Fontaine d'amour*, Lyon, 1588, in-16 : cette édition avait été précédée de deux autres. *Victoire d'Argent contre Cupido*, Lyon, 1537, in-16, etc. Il a mis aussi le *nouveau Testament* en sixains, Lyon, 1560, in-12, avec des figures en bois.

FONTAINE (Jean de la), le *Fabuliste* par excellence, naquit à Château-Thierry, le 8 juillet 1621, un an après Molière. A 19 ans, il entra chez les Pères de l'Oratoire, qu'il quitta 18 mois après. La Fontaine ignorait encore à 22 ans ses talens singuliers pour la poésie. On lut devant lui la belle ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV, et dès ce moment il se reconnut poète. Un de ses parens ayant vu ses premiers essais, l'encouragea et lui fit lire les meilleurs auteurs anciens et modernes, français et étrangers. On lui fit épouser Marie Héricard, fille d'une figure et d'un caractère qui lui gagnaient les cœurs. La Fontaine, soit insensibilité, soit vanité, la quitta pour vivre dans la capitale, et ce n'est pas ce qui prévient le plus en faveur de son caractère. La duchesse de Bouillon, exilée à Château-Thierry, avait connu La Fontaine, et lui avait même, dit-on, fait faire ses premiers contes. Rappelée à Paris, elle y mena le poète. La Fontaine avait un de ses parens auprès de Foucquet. La maison du surintendant lui fut ouverte, et il en obtint une pension, pour laquelle il faisait à chaque quartier une quittance poétique Après la disgrâce de son bienfaiteur, La Fontaine entra en qualité de gentilhomme chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur. La mort lui ayant enlevé cette princesse, il trouva de généreux protecteurs dans M. le prince, dans le prince de Conti, le duc de Vendôme et le duc de Bourgogne, et des protectrices dans les duchesses de Bouillon, de Mazarin, et dans l'ingénieuse La Sablière; celle-ci le retira chez elle, et prit soin de sa fortune. Attaché à Paris par les agrémens de la société, et par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son siècle, La Fontaine allait néanmoins tous les ans au mois de septembre rendre visite à sa femme. A chaque voyage il vendait une portion de son bien, sans s'embarrasser de veiller sur ce qui restait. Il ne passa jamais de bail de maison, et il ne renouvela jamais celui d'une ferme. Cette apathie qui coûtait tant d'efforts aux anciens philosophes, il l'avait sans effort. Elle influait sur toute sa conduite et le rendait quelquefois insensible même aux injures de l'air. Mme de Bouillon, allant un matin à Versailles, le vit rêvant sous un arbre du Cours; le soir en revenant, elle le trouva dans le même endroit et dans la même attitude, quoiqu'il fît assez froid et qu'il eût plu toute la journée. Il avait quelquefois des distractions qui lui ôtaient la mémoire; il en avait d'autres qui lui ôtaient le jugement. Il loua beaucoup un jeune homme qu'il trouva dans une assemblée. « Eh! » c'est votre fils, lui dit-on; » il répondit » froidement : « Ah! j'en suis bien aise. » Il avait fait un conte, dans lequel, conduit par sa matière, il mettait dans la bouche d'un moine une allusion fort indécente à ces paroles de l'Evangile : *Domine, quinque talenta tradidisti mihi*, etc. et par un tour d'imagination dont La Fontaine seul pouvait être capable il l'avait dédié au docteur Arnauld. Il fallut que Racine et Boileau lui fissent sentir combien la dédicace d'un conte licencieux à un homme grave choquait le bon sens. Racine le mena un jour à Ténèbres, et s'apercevant que l'office lui paraissait long, il lui donna pour l'occuper un volume de la Bible, qui contenait les petits prophètes. Il tomba sur la prière des juifs dans Baruch, et ne pouvant se lasser de l'admirer, il disait à Racine : « C'était un » beau génie que ce Baruch : qui était-» il ? » Le lendemain et plusieurs jours suivans, lorsqu'il rencontrait dans la rue quelques personnes de sa connaissance, après les complimens ordinaires, il élevait la voix pour dire « Avez-vous lu » Baruch? c'était un beau génie ! » L'es-

pèce de stupidité que ce célèbre fabuliste avait dans son air, dans son maintien et dans sa conversation, fit dire à Mme de la Sablière, un jour qu'elle avait congédié tous ses domestiques : « Je n'ai gardé avec » moi que mes trois bêtes, mon chien, » mon chat et La Fontaine. » Cependant cet homme, si insensible en apparence et si apathique, était quelquefois colère et rancunier. Ayant eu une dispute avec M. Choart, curé de St.-Germain-le-Vieil, à Paris, il s'en vengea par la fable *du curé et du mort* (liv. 7, fab 11). C'est la plus mauvaise de toutes ses fables, elle se ressent de l'humeur du poète ; le nom du curé y est défiguré (voyez le *Journal de Paris*, 1787, n° 107). La Fontaine avait toujours vécu dans une grande indolence sur la religion, comme sur tout le reste. Une maladie qu'il eut sur la fin de 1692 le fit rentrer en lui-même. Le Père Poujet de l'Oratoire, alors vicaire de St.-Roch, lui fit faire une confession générale. Prêt à recevoir le viatique, il détesta ses *contes* et en demanda pardon à Dieu, en présence de quelques membres de l'académie qu'il prit pour témoins de son repentir. Si ce repentir fut sincère, il ne fut pas constant. La Fontaine laissa échapper après sa conversion encore quelques contes ; celui de la *Clochette* en est un. C'est à quoi fait allusion son prologue cité dans Moréri :

> O combien l'homme est inconstant, divers,
> Faible, léger, tenant mal sa parole !
> J'avais juré, même en assez beaux vers,
> De renoncer à tout conte frivole,
> Et quand j'ai ? c'est ce qui me confond,
> Puis, fiez-vous à rimeur qui répond
> D'un seul moment.. ....

La Fontaine réprima ces saillies d'une imagination long-temps fixée à ce genre d'écrire, qui n'est ni le plus noble, ni le plus sage. Il entreprit de traduire les hymnes de l'Eglise; mais sa verve émoussée par l'âge, et peut-être son génie que la nature n'avait pas fait pour le sérieux, ne lui permirent pas de fournir long-temps cette carrière. Il mourut à Paris en 1695, à 74 ans, dans les plus vifs sentimens de religion. Lorsqu'on le déshabilla, on le trouva couvert d'un cilice. Il s'était fait lui-même cette épitaphe, qui le peint parfaitement :

> Jean s'en alla comme il était venu,
> Mangeant son fonds après son revenu.
> Croyant le bien chose peu nécessaire.
> Quant à son temps, bien le sut dispenser :
> Deux parts en fit dont il soulait passer
> L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Parmi les ouvrages qui nous restent de La Fontaine il faut placer au premier rang ses *contes* et ses *fables*. Les premiers sont un modèle parfait du style historique dans le genre familier, mais en même temps un recueil de tableaux destructifs des mœurs, qu'une jeunesse vertueuse ne saurait trop redouter. Ses *fables* sont sa véritable gloire. On y reconnaît le poète de la nature ; une molle négligence y décèle le grand maître et l'écrivain original. « On dirait, suivant l'expression d'un » critique judicieux, qu'elles sont tombées » de sa plume. Il a surpassé l'ingénieux » inventeur de l'apologue, et son admi- » rable copiste. Aussi élégant, aussi na- » turel, moins pur à la vérité, mais aussi » moins froid et moins nu que Phèdre, il » a attrapé le point de perfection dans ce » genre. » Si ceux qui sont venus après lui, comme La Motte, Richer, d'Ardenne, Aubert, Desbillons, l'ont surpassé quelquefois pour l'invention des sujets, ils sont fort au-dessous pour tout le reste, pour l'harmonie variée et légère des vers, pour la grâce, le tour, l'élégance, les charmes naïfs des expressions et du badinage. Il élève, dit La Bruyère, ses petits sujets jusqu'au sublime. Sous l'air le plus simple, il a du génie, et même plus de ce qu'on appelle esprit, qu'on n'en trouve dans le monde le mieux cultivé. On doit à M. de Montenault une magnifique édition des *fables* de La Fontaine, en 4 vol. in-fol., dont le premier a vu le jour en 1755, et le dernier en 1759 ; chaque fable est accompagnée d'une et quelquefois de plusieurs estampes ; l'ouvrage est précédé d'une *vie* du fabuliste. On a une autre édition des *fables* de La Fontaine par Coste, 1744, 2 vol. in-12, avec figures et de courtes notes, et 1 vol. in-12, sans figures. Elles ont depuis été réimprimées très souvent, in-8°, in-12 et in-18, avec et sans figures, et traduites en vers latins par Giraud, 1775, 2 vol. in-8° ou in-12. L'on a imprimé à Paris en 1758, en 4 jolis petits vol. in-12. les *Œuvres diverses de La Fontaine*, c'est-à-dire tout ce qu'on a pu rassembler de ses ouvrages tant en vers qu'en prose, à l'exception de ses fables et de ses contes. On y trouve quelques *comédies*, un *poème sur le quinquina*, quelques *pièces anacréontiques*, des *lettres* et d'autres morceaux, la plupart très faibles et qu'on n'aurait jamais imprimés, si les éditeurs consultaient la gloire des morts plutôt que l'intérêt des vivans. Tous les ouvrages de La Fontaine

furent recueillis en 1726, 3 vol. in-4°, belle édition encadrée, 1803, 8 tomes en 5 vol. in-12, et 1814, 6 vol. in-8°, fig. Le libraire Dupont en a donné une édition en 6 vol. in-8°, avec les *commentaires* et les *notes* de M. Walkenaer. La Fontaine avait essayé de beaucoup de genres, de quelques-uns même opposés à son génie. Voici comme il peint son inconstance :

Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles
Je suis chose légère, et vole à tout sujet :
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet ;
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de mémoire
Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amours, etc.

M. Walkenaer a publié une *Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, 1820, 3e édition, 1824, in-8°. M. A. A. Barbier a donné une *Notice des principales éditions des fables et des œuvres de La Fontaine* qui se trouve dans le tome 2 des *fables inédites* publiées par M. Robert, Paris, 1825, 2 vol. in-8°. On a de Chamfort l'*Eloge de La Fontaine*, couronné par l'académie de Marseille.

FONTAINE (Nicolas), parisien, fils d'un maître écrivain, fut confié à l'âge de 20 ans aux solitaires de Port-Royal. Il se chargea d'abord d'éveiller les autres; mais dans la suite il eut le soin plus noble des études de quelques jeunes gens qu'on y élevait. Les heures de loisir qui lui restaient, il les employait à transcrire les écrits des savans qui habitaient cette solitude. Il suivit Arnauld et Nicole dans leurs diverses retraites. Il fut enfermé à la Bastille avec Sacy, le 13 mai 1666, et en sortit avec lui en 1668. Ces deux amis ne se quittèrent plus. Après la mort de Sacy en 1684, Fontaine changea plusieurs fois de retraite. Il se fixa enfin à Melun, où il mourut en 1709, à 84 ans. On a de lui : | *Vies des saints de l'ancien Testament*, en 4 vol. in-8° : ouvrage composé sous les yeux de Sacy, qui peut être de quelque utilité pour l'histoire sacrée. | *Les Vies des saints*, in-fol. et 4 vol. in-8°. C'étaient les plus exactes avant celles de Baillet; mais les unes et les autres sont oubliées depuis celles que l'abbé Godescard a traduites de l'anglais, 12 vol. gr. in-8°. | *Mémoires sur les Solitaires de Port-Royal*, en 2 vol. in-12 très détaillés, et même jusqu'à la minutie : tout paraît précieux dans les saints d'un parti auquel on est dévoué. | *Traduction des Homélies de saint Chrysostôme sur les Epîtres de saint Paul*, en 7 vol. in-8°. On accusa l'auteur d'être tombé dans le nestorianisme; l'archevêque de Paris, Harlay, condamna Fontaine, qui se rétracta, puis s'expliqua, et prétendit, à l'exemple de tous les dogmatisans, avoir raison. | *Abrégé de l'histoire de le Bible*, publié sous le nom de Royaumont, in-8°, avec figures, communément attribué, et peut-être avec raison, à Sacy. *Voyez* MAISTRE (le).

FONTAINE (Jacques de la), jésuite de Berg-Saint-Vinox, travailla avec beaucoup de zèle à la défense de la constitution *Unigenitus*, et publia sur ce sujet un *ouvrage* en 4 vol. in-fol. Il mourut à Rome le 18 février 1728, à l'âge de 78 ans.

FONTAINE (Alexis), né à Clavaison en Dauphiné, s'occupa principalement du calcul intégral, fut reçu de l'académie des sciences, et mourut en 1771 à Cuiseaux en Franche-Comté. Ses *mémoires*, qui sont dans le recueil de l'académie, ont été imprimés séparément en 1 vol. in-4°.

* **FONTAINE** (Jean-Claude), professeur de philosophie au collége d'Annecy, et chanoine de la collégiale de la même ville, né à Talloires en 1715, et mort dans la même ville en 1807, a donné quelques ouvrages peu connus. Les principaux sont : | *Réfutation de la nécessité et du fatalisme*, Annecy, 1783, 2 vol. in-8°; | *Le véritable système sur le mécanisme de l'univers*, ou *Démonstration de l'existence du premier moteur*, Annecy, 1785, 2 vol. in-8°. Il a laissé plusieurs *manuscrits* sur des objets d'astronomie, de physique, etc.

FONTAINE DE LA ROCHE. *Voyez* ROCHE.

FONTAINES (Pierre des), né dans le Vermandois en Picardie, maître des requêtes de Saint-Louis, a réuni les usages du Vermandois sous le titre de *Conseils à son ami*. Du Cange les a publiés avec l'Histoire de saint Louis, de Joinville, 1668, in-fol. C'est le premier auteur que l'on connaisse qui ait écrit sur la jurisprudence française. Il a aussi écrit une histoire sous le titre de *Livres de la Reigne*. Joinville dit que saint Louis s'en servait « pour ouïr les plaids de la porte, » pour recevoir les requêtes et faire droit » aux parties. »

FONTAINES (Marie-Louise-Charlotte de PELARD de GIVRY, épouse du comte de), fille du marquis de Givry, commandant de Metz, morte en 1730,

cultiva les lettres à l'ombre du silence, et cueillit quelques fleurs dans le champ romanesque. On lui doit entre autres productions, écrites sans prétention et pour le seul plaisir d'écrire | *La comtesse de Savoie*, roman dans le goût de *Zaïde*, imprimé en 1722; | *Aménophès, prince de Libye*.

FONTAINES (Pierre-François GUYOT des), naquit à Rouen le 22 juin 1685, d'un conseiller au parlement. Les jésuites, chez lesquels il fit ses humanités avec éclat, lui donnèrent leur habit en 1700. Après avoir professé 15 ans dans différens colléges de la société, il sollicita sa sortie et l'obtint sans peine. Son humeur difficile et son génie indépendant avaient un peu indisposé ses supérieurs, qui lui avaient conseillé eux-mêmes de rentrer dans le siècle, et de quitter le cloître pour lequel il ne paraissait pas fait. L'abbé des Fontaines était prêtre alors; on lui donna la cure de Torigny en Normandie, mais il ne tarda pas de s'en démettre. Il fut quelque temps auprès du cardinal d'Auvergne, comme bel-esprit et homme de lettres. Quelques brochures critiques lui firent un nom à Paris. L'abbé Bignon lui confia en 1724 le *Journal des savans*, mort de la peste, comme on disait alors, parce que les prédécesseurs de l'abbé des Fontaines dans ce travail, ne le remplissaient que d'extraits de livres sur la peste de Marseille. Le nouveau journaliste ranima ce cadavre, et se distingua également par d'autres ouvrages périodiques. Le premier vit le jour en 1731, sous le titre de *Nouvelliste du Parnasse*, ou *Réflexions sur les ouvrages nouveaux*. Il n'en publia que 2 vol. L'ouvrage fut arrêté par le ministère en 1732, et ce fut au grand regret de quelques littérateurs qui y trouvaient l'instruction, et des gens du monde qui y cherchaient l'amusement. Environ trois ans après, en 1735, l'abbé des Fontaines obtint un nouveau privilége pour des feuilles périodiques. Ce sont celles qu'il intitula : *Observations sur les écrits modernes*, in-12, commencées comme les précédentes avec l'abbé Granet, et continuées jusqu'au 33e vol. inclusivement. On les supprima encore en 1743. Cependant l'année suivante il publia une autre feuille hebdomadaire, intitulée : *Jugemens sur les ouvrages nouveaux*, en 11 vol. in-12, dont les deux derniers sont de Mairault. L'abbé Granet n'eut point de part aux *jugemens*, comme le dit l'abbé Ladvocat ou son continuateur; il y avait 2 ans qu'il était mort. L'abbé des Fontaines mourut en 1745, à 60 ans. Ses critiques ont été taxées de trop de sévérité; mais cette sévérité, dit un auteur judicieux, n'était-elle pas nécessaire, si l'on fait attention à la rapidité avec laquelle le goût se pervertit aujourd'hui? Il était naturel que l'abbé des Fontaines fût sensible à la dégradation des lettres : personne ne connaissait mieux que lui les règles et les raisons des règles; personne ne les développait avec plus de finesse, d'agrément et de clarté; personne ne saisissait avec autant de précision les différens degrés du beau et les moindres nuances du ridicule; l'œil sans cesse ouvert sur les moindres défauts, il les sentait vivement et ne faisait grâce à rien. Est-il étonnant après cela, qu'il ait eu pour ennemis les médiocres écrivains de son temps, et même des écrivains célèbres qui ne voulaient être médiocres en rien? Delà ce déchaînement presque universel contre lui. On s'efforça de décrier ses talens, on attaqua sa réputation, on calomnia ses mœurs, on enfanta un déluge de libelles, auxquels il eut la faiblesse d'être sensible, et qui le rendirent injuste à l'égard de ceux qui l'avaient offensé; mais si le ressentiment a aigri quelquefois son style, on découvre toujours dans ses jugemens les lumières d'un homme fait pour régenter le Parnasse. Toutes les fois qu'il n'écoute que la raison et le bon goût, on ne peut s'empêcher de le regarder comme le modèle des bons critiques. « L'abbé des Fontaines (dit » Fréron), philosophe dans sa conduite » comme dans ses principes, était exempt » d'ambition; il avait dans l'esprit une » noble fierté, qui ne lui permettait pas » de s'abaisser à solliciter des bienfaits » et des titres. Le plus grand tort que lui » aient fait les injures dont on l'a accablé, » est qu'elles ont quelquefois corrompu » son jugement. L'exacte impartialité, je » l'avoue, n'a pas toujours conduit sa » plume, et le ressentiment de son cœur » se fait remarquer dans quelques-unes » de ses critiques..... Si l'abbé des Fontaines était quelquefois dur et piquant » dans ses écrits, dans la société, il était » doux, affable, poli sans affectation de » langage et de manières. On doit cependant le mettre au rang de ceux dont » on n'est curieux que de lire les ouvrages. Il paraissait dans la conversation » un homme ordinaire, à moins qu'on » n'y agitât quelque matière de littera-

» ture et de bel-esprit. Il soutenait avec » chaleur ses sentimens; mais la même » vivacité d'imagination, qui l'égarait » quelquefois, le remettait sur la route, » pour peu qu'on la lui fît apercevoir. » J. J. Rousseau, M. Rollin et tous ceux qui s'intéressaient aux progrès de la bonne littérature, ont rendu par leurs éloges, justice à ses talens et à ses lumières. L'auteur de la *Métromanie* (le célèbre Piron) fut long-temps de ce nombre. Ami faible et inconstant, comme ne le sont que trop ordinairement les gens de lettres, il ne se brouilla avec l'abbé des Fontaines que pour une bagatelle. Voltaire lui fut également attaché, mais quelques plaisanteries sur la tragédie de *la mort de César*, irritèrent ce poète, et furent le signal d'une guerre qui a duré jusqu'à la mort du critique. Outre ses feuilles, on a encore de l'abbé des Fontaines : | une *Traduction de Virgile*, en 4 vol. in-8°, Paris, 1743, avec des figures de Cochin, des discours bien écrits, des dissertations utiles, des remarques propres à diriger les jeunes gens dans la lecture de *Virgile* et des auteurs qui l'ont imité. Il y en a aussi une édition en 2 vol. in-12. Cette version, fort supérieure aux traductions de Fabre, de Catrou et des autres, est la meilleure ; mais elle n'est pas encore parfaite. Quelques morceaux sont écrits du style de *Télémaque :* c'était tout ce qu'on pouvait attendre d'un traducteur en prose; mais dans plusieurs autres fragmens, l'auteur de l'*Eneïde* n'a que la moitié de ses grâces. On trouve des endroits rendus avec chaleur, mais avec trop peu de fidélité; d'autres très élégans, mais froids, glacés : ceux-ci sont le plus grand nombre. | *Poésies sacrées*, traduites ou imitées des Psaumes, ouvrage de sa jeunesse, et qui n'en est pas moins froid ; | *Lettres sur le Livre de la* Religion chrétienne prouvée par les faits, *par l'abbé Houtteville*, in-12. Elles sont au nombre de 18, et la plupart très judicieuses. | *Paradoxes littéraires sur l'*Inès de Castro *de La Motte*, in-4°. Cette critique fut très recherchée. | *Entretiens sur les* Voyages de Cyrus *de Ramsay*, autre critique fort sensée; | *Racine vengé*, ou *Examen des remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les* OEuvres *de Racine*. in-12. Cette brochure prouve que l'abbé des Fontaines connaissait le génie de sa langue. | *Les Voyages de Gulliver*, traduits de l'anglais de Swift, in-12 : | *Le nouveau Gulliver*, 2 vol. in-12. Il ne vaut pas l'ancien; mais si l'on n'est pas satisfait de l'invention, on y reconnaît du moins le même goût de style et de critique morale, qui avait fait la réputation de celui de Swift. | *Les Aventures de Joseph Andrews*, traduites de l'anglais, 2 vol. in-12; | l'*Histoire de don Juan de Portugal*, in-12, roman historique, dont le fond est dans Mariana. L'abbé des Fontaines a eu part à la traduction de l'*Histoire* du président de Thou; à l'*Histoire des révolutions de Pologne;* à celle *des ducs de Bretagne;* à la traduction de l'*Histoire romaine* d'Echard; à l'*Histoire abrégée de la ville de Paris*, par d'Auvigni; au *Dictionnaire néologique*, ouvrage estimable fait pour guérir quelques auteurs qui écrivaient comme parlaient les laquais des *Précieuses*, mais qu'il infecta de satires personnelles. M. l'abbé de La Porte a publié en 1757 l'*Esprit de l'abbé des Fontaines*, en 4 vol. in-12. On trouve à la tête du premier volume la vie de l'auteur, un catalogue de ses ouvrages, et un autre des écrits publiés contre lui.

FONTANA (Publio), prêtre, né en 1548 à Palluccio, près de Bergame, eut le talent de la poésie latine et les vertus de son état. Le cardinal Aldobrandini ne put jamais lui faire quitter sa solitude. Il mourut en 1609, à 62 ans. Le principal de ses ouvrages, imprimé à Bergame en 1594, in-folio, est son poème de *la Delphinide*. Il y a de la grandeur, de la noblesse, de l'élévation, et peut-être un peu d'enflure dans le style.

FONTANA (Dominique), né à Mili, village sur le bord occidental du lac de Lugano, en 1543, vint à Rome à l'âge de 20 ans pour y étudier l'architecture. Sixte V, qui s'était servi de lui n'étant que cardinal, le choisit pour son architecte lorsqu'il eut obtenu la tiare. Ce pontife avait conçu le projet de mettre sur pied l'obélisque de granit d'Egypte, qu'on voit actuellement sur la place de Saint-Pierre à Rome, et qui alors était couché par terre, près le mur de la sacristie de cette église. Il proposa un concours aux artistes ingénieurs et mathématiciens, pour imaginer les moyens de redresser ce précieux reste de la magnificence romaine, haut de 107 palmes, d'une seule pièce, et du poids d'environ un million de livres. Les procédés dont les Egyptiens et les Romains s'étaient servis, soit pour transporter, soit pour élever en l'air ces masses énor-

mes, étaient ensevelis dans l'oubli; la tradition ne fournissait rien à ce sujet, et il fallait nécessairement imaginer. Fontana présenta au pape le modèle d'une machine propre à cette opération, avec laquelle il exécutait en petit, ce qui devait se pratiquer en grand. L'exécution répondit à l'attente : l'obélisque fut d'abord transporté sur la place où il devait être élevé, distante de 115 cannes du lieu où il était couché, et le 10 septembre 1686 il fut dressé sur son piédestal, au bruit des acclamations réitérées d'une multitude incombrable de spectateurs. Il fut magnifiquement récompensé. Le pape le créa chevalier de l'Eperon d'or et noble romain, et fit frapper des médailles à son honneur. A ces distinctions fut ajoutée une pension de 2,000 écus d'or, reversible à ses héritiers; outre 5,000 écus de gratification, et le don de tous les matériaux qui avaient servi à son entreprise, estimés à plus de 20,000 écus. C'est cette érection de l'obélisque de la place de Saint-Pierre qui a fait la plus grande réputation de Fontana. Dominique transporta et éleva trois autres anciens obélisques, l'un sur la place de Sainte-Marie-Majeure, l'autre sur celle de Saint-Jean de Latran, et le troisième sur la Place du peuple. Il répara les colonnes Trajane et Antonine, continua le palais papal, sur le mont Quirinal nommé depuis Monte-Cavallo, à cause des deux groupes représentant des coursiers domptés par deux héros, que Fontana avait fait transporter dans ce lieu des Thermes de Dioclétien. Il avait beaucoup de génie pour la mécanique; mais il a fait de grandes fautes en architecture. Les mauvais offices qu'on lui rendit auprès du pape Clément VIII, et peut-être des torts réels, le firent destituer de sa place de premier architecte de sa Sainteté. Il fut appelé à Naples en 1592, par le comte de Mirande, vice-roi, qui le créa architecte du roi, et ingénieur en chef du royaume. Il construisit plusieurs édifices dans cette ville, et entre autres le palais-royal. Il y mourut riche et fort considéré, en 1607. On a de cet architecte 1 vol. in-fol. imprimé à Rome en 1690, où sont décrits les moyens qu'il employa pour le transport et l'érection de l'obélisque dont nous avons parlé.

FONTANA (Charles), architecte célèbre, né à Bruciato dans le territoire de Côme en 1634, fut un des meilleurs élèves du cavalier Bernin; mais il n'eut point sa correction, et donna dans le singulier. Innocent XII et Clément XI employèrent souvent ses talens. Il a construit un grand nombre de monumens publics à Rome, entre autres le Mausolée de la reine Christine à Saint-Pierre, les palais Grimani et Bolognetti, la fontaine de Sainte-Marie *in Transtevere*, une des fontaines de la place Saint-Pierre, le théâtre de Tordionne, la bibliothèque de la Minerve, le palais de Visconti à Frescati, etc., etc. Innocent XI le chargea de faire la description de l'église de Saint-Pierre. Suivant le calcul de cet architecte, les dépenses qui ont été faites pour cette église depuis sa fondation jusqu'au moment où il écrit (en 1694), montent à 46 millions huit cent mille cinquante-deux écus romains, sans y comprendre la dépense des modèles, la démolition de l'ancienne église et du clocher du cavalier Bernin, les peintures, les échafauds, etc. Il mourut à Rome le 6 février 1714. On a de lui : | La *description* dont nous venons de parler, sous le titre de *Templum Vaticanum et ejus origo*, 1694, in-fol. Il renferme d'excellens principes pour les jeunes architectes. | *Anfiteatro Flavio descritto e delineato, con fig.*, la Haye, 1725, in-fol.

FONTANA (François), habile mathématicien et physicien, publia en 1646, un traité intitulé *Novæ cœlestium et terrestrium rerum observationes*. Il préparait d'autres ouvrages, lorsqu'il mourut de la peste à Naples, en 1656.

* **FONTANA** (le Père Grégoire), célèbre mathématicien italien, né à Villa de Nogarola dans le Tyrol, le 7 décembre 1735, s'engagea fort jeune dans l'ordre des écoles Pies à Rome, et s'y fit bientôt distinguer par ses talens. On l'envoya professer à Sinigaglia, à Milan, ensuite à Pavie, où il remplaça le fameux Boscowich, et où il enseigna avec distinction pendant près de 30 ans les hautes mathématiques. Il était en même temps directeur de la bibliothèque de l'université créée par le comte de Firmian, et elle acquit sous lui son existence et une grande partie de ses richesses. Lorsque Bonaparte vint en Italie en 1796, comme général en chef de l'armée française, il le fit nommer membre du Corps législatif de la naissante république cisalpine, et il eut la faiblesse d'accepter cette place; mais il s'en démit bientôt. Il se retira à Milan après la bataille de Marengo, et devint membre du collége électoral *de' Dotti*. Une fièvre ardente l'emporta le 24 août 1803. Il a laissé | plusieurs *disser-*

sations ou *opuscules académiques ;* | un grand nombre de *mémoires* insérés dans la collection des académies de Sienne, de Turin et autres sociétés savantes ; | plusieurs *traductions* d'ouvrages français, anglais, ou allemands, tels que l'*Hydrodynamique* de l'abbé Bossut ; une *dissertation de Laurent Mosheim sur l'ouvrage d'Origène contre Celsus ;* un *sermon sur le martyre de Charles Ier*, prononcé à Duplin ; l'*Esempio della Francia*, ou *l'Exemple de la France, avis et miroir pour l'Angleterre*, d'Artur Young. Ces deux ouvrages furent faits et publiés à l'occasion du meurtre de Louis XVI.

* **FONTANA** (le chevalier Félix de), savant physicien et naturaliste italien, frère du précédent, naquit en 1730 à Pomarolo, petit bourg du Tyrol. L'empereur François Ier, alors grand duc de Toscane, le nomma professeur de philosophie à Pise, où il resta jusqu'à ce que le grand duc Pierre-Léopold, depuis empereur sous le nom de Léopold II, le fit venir à Florence, et le chargea de former le beau cabinet de physique et d'histoire naturelle qui fait encore aujourd'hui l'un des plus beaux ornemens de cette ville. On y remarque entre autres objets curieux la collection d'anatomie exécutée en cire coloriée, et qui se compose de vingt-quatre statues de grandeur naturelle, et de plus de trois mille pièces de détails. L'empereur Joseph II, à son passage à Florence, lui accorda le titre de chevalier du Saint-Empire romain, en signe d'admiration de ses travaux. Quoique Fontana n'eût pris aucune part directe aux affaires à l'époque de la première occupation de la Toscane par les Français, les déférences que les généraux français lui témoignèrent alors lui firent courir quelques risques au retour des Autrichiens ; et les insurgés d'Arezzo qui les précédèrent à Florence, le jetèrent même en prison ; mais il fut promptement mis en liberté. Il mourut le 10 mars 1805 des suites d'une chute qu'il avait faite quelques mois auparavant dans une rue. On a de lui plusieurs écrits marquans sur la chimie, la physique et la physiologie ; | des *Lettres sur les phénomènes de l'irritabilité*, insérées dans le troisième volume des mémoires de Haller *sur les parties sensibles et irritables ;* | *De moti dell' iride*, Lucca, 1765, in-8°. Il prouve par des expériences très ingénieuses sur les mouvemens de l'iris, que l'irritabilité de cette partie de l'œil est dans certain cas soumise à la volonté. | *Ricerche filosofiche sopra la fisica animale*, Florence, 1775, in-4° ; ouvrage qui vient à l'appui du précédent, et où il cherche à prouver que l'influence du nerf sur la fibre ne doit être considérée que comme un irritant extérieur ; | *Ricerche sopra'l veleno della vipera*, Lucca, 1767, in-8°. Il prétend dans ce recueil, où l'on trouve un très grand nombre d'expériences, que la morsure d'une vipère d'Europe est insuffisante pour tuer un homme. | *Traité sur le venin de la vipère, sur les poisons américains, sur le laurier cerise, et sur quelques autres poisons végétaux, etc.*, Florence, 1781, 2 vol. in-4°, fig., traduit en allemand en 1787, 2 vol. in-4°, fig. | Plusieurs *opuscules* et *mémoires* de chimie insérés dans les recueils du temps. Gébelin en a traduit quelques-uns sous ce titre : *Observations physiques et chimiques*, Paris, 1785, in-8°. Fontana prit surtout beaucoup de part aux recherches sur les gaz auxquels Cavendish, Priestley et Lavoisier avaient donné une si grande impulsion. On lui doit l'emploi du gaz nitreux pour mesurer la salubrité de l'air ; et plusieurs physiciens se servent encore de son *eudiomètre*, qu'il avait conçu d'après la découverte de Priestley sur la propriété qu'a ce gaz d'absorber l'oxigène. Il a particulièrement observé la faculté du charbon d'absorber les différentes espèces d'air. Quoique Fontana soit ingénieux dans tous ses écrits, il n'est pas toujours exact, et plusieurs de ses expériences ont besoin d'être revues avant qu'on puisse les employer comme bases de doctrine. On doit à Fontana l'art de composer des cires propres à confectionner des pièces anatomiques. Son *Eloge* fut prononcé solennellement, le 12 mars 1812, à l'ouverture des cours de l'université de Paris, par le professeur Joseph Mangili, et imprimé à Rome en 1815.

* **FONTANA** (Mariano, le Père), célèbre professeur de mathématiques, né à Casal-Maggiore le 18 février 1746, entra à l'âge de 16 ans dans la congrégation des barnabites ou clercs réguliers de Saint-Paul. Il se fit bientôt distinguer par ses talens et professa successivement la philosophie et les mathématiques à Milan, et à l'université de Pavie, où il enseigna jusqu'en 1802. Il se retira ensuite à Milan avec la pension d'émérite ; et y mourut dans le couvent de Saint-Barnabé le 18 novembre 1808. Son principal ouvrage est son *Corso di dinamica*, 3 vol. ou part. in-4°, Pavie, 1790, 92 et 95. On trouve dans les

atti ou actes de l'institut d'Italie, dont il était membre, un *mémoire* où il essaie de réfuter le *Traité analytique de la résistance des solides d'égale résistance*, publié à Paris en 1798 par Girard.

* FONTANA (François-Louis) cardinal, naquit à Casal-Maggiore, dans le Milanais, le 28 août 1750. N'étant âgé que de 16 ans, il entra à l'exemple de deux de ses frères, dans la congrégation des barnabites, et prononça ses vœux en 1767. Après avoir terminé ses cours de philosophie, il fut nommé pour accompagner le P. Herménegilde Pini, habile naturaliste, que l'impératrice Marie-Thérèse venait d'appeler, en 1772, pour visiter les mines de Hongrie. Pendant son séjour à Vienne il se lia avec plusieurs gens de lettres, entre autres avec Métastase. Au bout d'un an il revint en Italie, et son frère Marcien Fontana le demanda pour le seconder dans la direction du collége de Saint-Louis de Bologne. Peu de temps après il fut chargé d'une chaire d'éloquence, dans le grand collége de Milan, et c'est là surtout qu'on put apprécier son mérite littéraire. Sa congrégation l'élut provincial de Milan : il se conduisit avec tant de prudence au milieu des révolutions d'Italie, qu'il sauva les colléges placés sous sa surveillance de la destruction dont les corps religieux étaient menacés par le gouvernement démocratique de cette époque. Après l'élection de Pie VII, le cardinal Gerdil fit appeler à Rome le P. Fontana, qui fut nommé successivement procureur-général de son ordre, consulteur des rites et de l'inquisition, et en 1807, général de sa congrégation. Il accompagna le pape comme théologien, dans son premier voyage en France en 1804 : mais le cardinal Borgia étant tombé malade à Lyon, où il mourut, le P. Fontana resta dans cette ville pour l'assister dans ses derniers momens; il n'arriva à Paris que quelque temps après le pape, et y mena la vie la plus retirée, ne voulant jamais paraître dans les cérémonies publiques. A cette époque on ne connaissait de lui que les biographies de quelques savans italiens, qu'il publia en 1790, dans le recueil d'Ange Fabbroni (*Vita italorum doctrinâ præstantium*, vol. 9, 10 et 11). Fontana, après la mort du cardinal Gerdil, prononça son éloge funèbre le 18 août 1802, dans l'église de Saint-Charles de Cattinari, à Rome; et, le 7 janvier 1804, il lut encore, à l'académie des Arcades, un éloge littéraire du cardinal (in-4° de 52 pages). Secondé par le P. Léopold Scati, confesseur et exécuteur testamentaire de Gerdil, le P. Fontana entreprit, en 1806, une nouvelle édition in-4°, des œuvres du savant cardinal. Les six premiers volumes parurent cette même année : l'ouvrage était au seizième volume, lorsque les événemens politiques en interrompirent la publication, en 1809 : elle a été reprise depuis; 4 volumes ont été publiés en 1819, par le P. Grandi, procureur général des barnabites. Le 20e et dernier volume devait comprendre une vie de Gerdil, écrite par Fontana; elle paraît ne pas avoir été terminée. Fontana a composé plusieurs épitaphes d'une élégante latinité, entre autres celles du cardinal Gerdil à Rome, et du cardinal Luchi, à l'abbaye de Subiac. On connaît de lui quelques inscriptions et poésies grecques, à l'imitation de celles de saint Grégoire de Nazianze. Le P. Fontana essuya une part considérable des persécutions que Napoléon fit peser sur les principaux ecclésiastiques romains, dans les dernières années de son règne. On le fit partir inopinément de Rome, en 1808, avec les autres chefs d'ordres religieux, et on l'amena, à ses frais, à Paris. Là, on lui intima la défense de paraître publiquement avec son costume, et on l'envoya en exil à Arcis-sur-Aube. Il fut rappelé en 1809, pour s'adjoindre à une commission d'évêques, qui avait été formée par le gouvernement, afin de répondre à diverses questions sur les affaires de l'église. Le P. Fontana ne parut qu'aux premières séances : une maladie vint le dispenser de prendre part aux délibérations de cette réunion. Lors de l'éclat que fit le bref adressé au cardinal Maury, du 5 novembre 1810, le P. Fontana fut compris dans la liste des cardinaux, prélats et ecclésiastiques enfermés à Vincennes, à cette occasion, en janvier 1811. Il paraît que son emprisonnement fut provoqué par des lettres et papiers que l'on trouva, lors de la visite du cabinet du pape à Savone, et dans lesquels il donnait son avis, contre la légitimité canonique du second mariage de Napoléon. Le P. Fontana passa trois ans et trois mois en prison, d'où il ne sortit qu'au commencement de 1814. A son retour à Rome, Pie VII le nomma secrétaire, avec droit de suffrage, d'une congrégation de 15 cardinaux qu'il établit pour délibérer sur les affaires extraordinaires de l'église. En 1815, lors de l'invasion de Murat, il suivit le pape à Gênes. Le 8 mars 1816, il fut compris

dans une promotion de cardinaux. Lui et le cardinal Caselli se trouvèrent alors les seuls religieux membres du sacré collége. Le pape lui conféra le titre de *Sainte-Marie de la Minerve*, et la préfecture de la congrégation de l'index, et lui permit de conserver en même temps le titre de supérieur général des congrégations. Il fut nommé par la suite membre de plusieurs congrégations, et en outre de diverses commissions civiles, pour rédiger un code civil nouveau, pour restreindre les pouvoirs de l'inquisition, pour régler le système des études et déterminer les villes où seraient fixés les établissemens d'instruction publique, dans les états pontificaux. En 1818, il quitta la place de préfet de l'index, et devint préfet de la propagande, de la congrégation des études du collége romain, et de celle de la correction des livres pour l'église orientale. Fontana s'acquittait de tous ces emplois avec autant de lumière que de dévouement, lorsqu'il est mort, le 19 mars 1822, à l'âge de 72 ans. Le P. Placide Zurla, religieux camaldule, prononça son oraison funèbre. Ce discours a été imprimé, et l'on y apprend que le P. Fontana refusa l'archevêché de Gênes, auquel le roi de Sardaigne avait voulu le nommer. Le P. Grandi barnabite, a écrit sa vie, Rome, 1823, in-8°.

*FONTANELLE (Jean-Gaspard DUBOIS), professeur de belles-lettres aux écoles centrales du département de l'Isère, ensuite professeur d'histoire et doyen de la faculté des lettres de l'académie de Grenoble, naquit dans cette ville le 29 octobre 1737, et mourut le 15 février 1812. Son principal ouvrage est une *traduction* nouvelle des *Métamorphoses d'Ovide*, 1766, 2 vol. in-8°; 1778 et 1780, 2 vol in-12, et avec des notes, 1802, 4 vol. in-8°; 1806, 2 vol. in-12. Elle est moins élégante que celle de l'abbé Banier, mais plus exacte. Ses autres productions sont: | deux comédies qui n'eurent aucun succès : le *Connaisseur*, en 2 actes et en vers, et *le Bon mari*, en un acte et en vers : | *Pierre le grand*, 1766, in-8°, tragédie non représentée; | *Ericie*, ou *la Vestale*, drame en 3 actes, 1768, in-8°, pièce dirigée contre les vœux monastiques, et qui occasiona dans le temps un grand scandale. Le censeur royal y refusa son approbation, et défense fut faite à l'auteur de la faire imprimer; néanmoins il la mit au jour, et elle fut recherchée avidement. En 1789 elle fut représentée sur le théâtre Français. | *Naufrage et aventures de Pierre Viaud*, 1768, in-12, souvent réimprimé; | *Effets des passions*, ou *Mémoires de Floricourt*, 1768, vol. in-12; | *Anecdotes africaines*, 1773, in-8°; | *Lorédan*, tragédie en 4 actes, jouée sans succès, 1776, in-8°; | *Nouveaux mélanges sur différens sujets, contenant des essais dramatiques, philosophiques et littéraires*, 1781, 3 vol. in-8°; | *Anna*, ou *l'Héritière galloise*, traduit de l'anglais, 1788, 4 vol. in-12; | *Clara et Emmeline*, aussi traduit de l'anglais, 1788, 2 vol. in-12; | *Etat actuel de l'empire ottoman*, traduit de l'anglais, 1791, 2 vol. in-8°; | *Cours de belles-lettres*, Paris, 1813, 4 vol. in-8°, publié par M. Renauldon, petit-fils de l'auteur. Ce cours, écrit dans le sens philosophique, n'a pas eu de succès et ne peut convenir à la jeunesse, qu'il ne peut qu'égarer en lui donnant de fausses idées sur nos meilleurs écrivains, et même sur la littérature, l'opinion de l'auteur n'étant pas toujours conforme à celle de nos meilleurs critiques. On a encore de Fontanelle des *Contes philosophiques*, et autres ouvrages immoraux. Il a travaillé à la *Gazette universelle de politique et de littérature, de Deux-Ponts*, depuis son établissement en 1770 jusqu'en 1776; à la partie politique du *Journal de politique et de littérature*, dont Laharpe rédigeait la partie littéraire; et à la partie politique du *Mercure de France*. En 1784 il était rédacteur de la *Gazette de France*.

* FONTANES (Louis, marquis de), pair de France, grand-cordon de la légion d'honneur, membre de l'académie française, etc., naquit en 1761 à Niort d'une mère catholique et d'un père protestant. Celui-ci, dont le nom était Jean-Marcellin de Fontanes, était fils d'un marchand drapier de la ville d'Auch, et avait été inspecteur des manufactures dans le Poitou, qui lui doit en partie le défrichement des terrains stériles, appelés *lais-de-mer*, et la propagation des pépinières de garance. Le jeune Louis Fontanes fut élevé dans la religion catholique, et confié à d'anciens jésuites qui dirigèrent habilement ses premières études. La mort de son père et de son frère aîné, qui succomba à 18 ans laissant des essais qui promettaient déjà un poète distingué, le plaça presque au sortir de ses humanités, à la tête de sa famille. Après avoir réglé ses affaires domestiques, il vint à Paris, où quelques pièces de vers qu'il inséra dans le *Mercure* et dans l'*Almanach des*

muses lui assurèrent bientôt un rang honorable parmi les meilleurs poètes de l'époque. N'ayant pu obtenir du ministre Necker la pension qu'il sollicitait au nom des services rendus par son père, il fit un voyage en Angleterre pour en étudier la langue et les mœurs, et y commença la traduction en vers français de l'*Essai sur l'Homme*, de Pope. Il y mit la dernière main pendant les deux années qu'il passa en Normandie, après avoir visité la Suisse et plusieurs contrées de la France. Cette traduction qu'il publia à Paris avec le poème du *Verger*, augmenta considérablement sa renommée poétique, tandis que le discours préliminaire qu'il mit à la tête de l'*Essai* lui assurait un nom comme prosateur. Les petits poèmes qu'il fit ensuite paraître, tels que le *Cloître des Chartreux*, des *Fragmens* de Lucrèce, et la *Journée des morts* offraient la même pureté de goût et la même élégance de style. Son *Epître sur l'édit en faveur des non-catholiques* fut couronnée par l'académie française. Lorsque la révolution éclata, Fontanes n'en adopta les principes qu'avec une grande modération. Il composa un *Poème Séculaire*, pour la fête du 14 juillet 1790, jour de la fédération et anniversaire de la prise de la Bastille, et y prit occasion de réveiller de glorieux souvenirs de notre vieille monarchie. Fontanes écrivit aussi dans le journal le *Modérateur*. Mais un mariage avantageux le fixa à Lyon, où il se trouvait pendant le siége de cette ville. Il parvint à en sortir avec son épouse enceinte de huit mois, qui mit au monde quelques jours après une fille, dans une misérable auberge. Il rentra à Lyon après le siége et osa rédiger une pétition à la Convention dans laquelle il dépeignait vivement les atrocités qu'on faisait subir à cette cité malheureuse. Mais il n'y mit point son nom, qui l'aurait conduit à une mort certaine. Après le 9 thermidor an 2, il vint à Paris, fut nommé membre de l'institut (classe de la langue et de la littérature française), et fut professeur à l'école centrale des Quatre-Nations. La Convention lui adjugea, le 4 janvier 1795, une gratification de 3,000 francs, qui ne l'empêcha point d'écrire avec son indépendance accoutumée, dans le *Mémorial* que rédigeaient Laharpe et l'abbé de Vaucelles. Au 18 fructidor, il fut compris dans la liste de déportation. Il se réfugia à Hambourg puis à Londres, et ne retourna dans sa patrie qu'après le 18 brumaire. Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, lui confia une division de son département, et le chargea de faire l'éloge funèbre de Washington dans la chapelle des Invalides alors désignée sous le nom de *Temple de Mars*. Fontanes fut nommé depuis successivement membre de l'institut et du corps législatif, chevalier de la légion d'honneur, à l'époque de la création de l'ordre, bientôt après commandant, et enfin président annuel du corps législatif, titre qu'il conserva pendant six ans. On lui a reproché d'avoir employé, depuis qu'il occupa ce poste éminent, de nombreuses formes d'adulation auprès de l'homme qui tenait alors les rênes du gouvernement, et de ne s'être pas élevé dans l'affaire de Georges Cadoudal et de Pichegru, avec assez d'énergie contre la proposition faite par les commissaires du gouvernement au corps qu'il présidait, de rendre un décret par lequel les personnes qui recéleraient les deux prévenus, seraient punies de six années de fer, si le recélement avait eu lieu avant la promulgation du décret, et condamnées à mort, s'il avait eu lieu postérieurement. Au mois de septembre 1808, Fontanes fut nommé grand-maître de l'université, qui venait d'être organisée, et il reçut aussi à cette époque le titre de comte. Fontanes introduisit diverses améliorations dans le régime universitaire, et s'il recula devant plusieurs abus, c'est que ses bonnes intentions étaient subordonnées à une volonté toute puissante. Ce fut lui qui répondit à M. Etienne, lors de sa réception à l'académie française. La publication des *Martyrs*, de M. de Châteaubriand, ayant soulevé de vives critiques contre cet illustre écrivain, Fontanes lui adressa quelques stances à cette occasion. Il fut appelé au sénat le 5 février 1810; nommé, le 27 novembre 1813, rapporteur d'une commission extraordinaire chargée de l'examen des pièces relatives aux négociations entamées avec les puissances alliées, il insista fortement sur la nécessité de la paix. Le 1er avril 1814 il vota pour la déchéance de Napoléon, adressa le 6, au gouvernement provisoire, son adhésion, au nom de l'université, aux actes du sénat, et fut maintenu dans ses fonctions. Il entra à la chambre des pairs et contribua à la rédaction de la charte de Louis XVIII. En février 1815, la constitution de l'université fut modifiée et le grand-maître fut remplacé par un président assisté d'un conseil. Fontanes reçut en dédommagement le grand cordon

de la légion d'honneur et vécut retiré pendant les cent-jours, à sa maison de campagne de Courbevoie. A la seconde restauration, il fut nommé président du collége électoral des Deux-Sèvres, et il revit son pays natal pour la première fois depuis trente ans. Au mois de septembre 1815, il fut fait ministre d'état et membre du conseil privé. En 1816, il prononça à l'académie française plusieurs discours qui furent remarqués, surtout celui qu'il fit entendre en réponse au discours de M. Desèze reçu dans la séance du 25 août. En 1817, il lut à la même société une *Ode sur la violation des tombeaux de Saint-Denis*, qui obtint le plus grand succès. Fontanes est mort à Paris d'une attaque d'apoplexie, le 17 mars 1821, à l'âge de soixante ans. Ses restes furent inhumés au cimetière de l'Est, où M. Roger prononça un discours au nom de l'académie française. M. Pastoret a fait son *Eloge* le 30 du même mois à la chambre des pairs, où Fontanes avait été classé parmi les marquis. La société des bonnes lettres l'avait récemment choisi pour son président. On a de lui : | *Nouvelle traduction (en vers) de l'Essai sur l'homme* de Pope, Paris, 1783, in-8°, 5e édition, 1822, in-8° ; | *le Verger*, poème 1788, in-8° ; | *Poème sur l'édit en faveur des non-catholiques*, 1789, in-8° ; | *Poème séculaire*, ou *Chant pour la fédération du 14 juillet* 1790, in-8° ; | *La Journée des morts*, poème, 1796 ; | *Eloge de Washington*, 1800, in-8° ; | *Extraits critiques du Génie du christianisme* de M. de Châteaubriand, 1802, in-8° ; | *Les Tombeaux de Saint-Denis, ou le retour de l'exilé*, ode, 1817, in-8° et in-4° ; | *Collection complète* des discours de M. de Fontanes, 1821, in-8°. On sait que la police impériale n'avait pas permis l'impression de cette collection, où se trouvent en effet des passages dont Napoléon n'avait pas eu lieu d'être content, tels que celui-ci que l'orateur fit entendre à l'occasion de l'envoi des drapeaux pris sur les napolitains : « Malheur à moi, si je foulais aux pieds » la grandeur abattue ; je respecte la ma- » jesté royale jusque dans ses humiliations ; » et même quand elle n'est plus, il reste » je ne sais quoi de vénérable dans ses » débris. » Ersch lui attribue une part au *Journal des amis de la constitution monarchique* (1790) et à la *Clef du cabinet des souverains* (1795). M. Barbier, dans son *Dictionnaire des anonymes*, dit qu'il a écrit dans le *Journal littéraire de Clément* (de Dijon), 1796-1797, 4 vol. in-8°. Fontanes a laissé en portefeuille un poème non achevé intitulé *la Grèce sauvée*. On a encore de lui une imitation en vers français de l'épisode du 2e livre des *Géorgiques : O fortunatos nimium...* ; un *Essai sur l'astronomie* ; un grand nombre d'odes inédites, etc. On lui attribue les *Remarques* sur les beautés de l'Enéide, qui ont été imprimées avec la traduction de Delille, pour les 5e et 6e livres. On assure qu'il a encore laissé des mémoires sur les premières années du gouvernement de Napoléon et du 19e siècle. Chaque année, Fontanes était chargé de rédiger l'adresse de la chambre des pairs, en réponse aux discours du trône pour l'ouverture des sessions, et on regarde ces morceaux comme autant de chefs-d'œuvre dans leur genre.

* **FONTANETTI** (Pierre), ecclésiastique et canoniste sicilien, né en 1661, mort en 1712, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : | *Explicatio propositionum ab Alexandro VIII damnatarum* ; | *Theologia moralis scholastica, tomi III* ; | *Canonicæ illustrationes, tomi II* ; | *Panegyrici quaresimali*.

* **FONTANEY** (Jean de), jésuite français, mathématicien et astronome, associé correspondant de l'académie des sciences, fut envoyé à la Chine en 1685 avec les PP. Tachard, Gerbillon, Lecomte, Visdelou et Bouvet, pour y fonder la célèbre mission française dont les membres ont contribué à faire connaître les contrées orientales de l'Asie. Le P. Fontaney est plus recommandable par le zèle infatigable avec lequel il a rempli sa carrière apostolique que par ses travaux littéraires, bien qu'il ait transmis à l'académie des observations astronomiques faites au-delà de l'équateur, et dont plusieurs sont consignées dans le voyage du P. Gerbillon. La bibliothèque du roi doit au P. Fontaney quelques livres chinois et un *Dictionnaire mandchou* en 12 volumes, le premier ouvrage de cette langue qu'elle ait possédé. Les *Lettres édifiantes*, t. 7 et 8, contiennent 2 *Lettres* de ce missionnaire.

FONTANGES (Marie-Angélique de SCORAILLE de ROUSSILLE, duchesse de), née en 1661, d'une ancienne famille du Rouergue, était fille d'honneur de Madame. « Belle comme un ange, dit l'abbé » de Choisy, mais sotte comme un panier, » elle n'en subjugua pas moins le cœur de Louis XIV. A une partie de chasse, le vent ayant dérangé sa coiffure, elle la fit

attacher avec un ruban dont les nœuds lui tombaient sur le front; et cette mode passa avec son nom dans toute l'Europe. Le roi la fit duchesse; mais elle ne jouit pas long-temps de sa faveur. Elle mourut, le 28 juin 1681, à 20 ans, à l'abbaye de Port-Royal de Paris, où elle s'était retirée, après avoir été abandonnée par Louis XIV à la suite de ses couches, pendant lesquelles sa maladie l'avait entièrement défigurée. Elle voulut voir le roi dans sa dernière maladie. Louis XIV s'attendrit, et elle lui dit : « Je meurs contente, » puisque mes derniers regards ont vu » pleurer mon roi. » Faible consolation et bien peu assortie à la nature du moment.

FONTANIER. *V.* PÉLISSON (PAUL).

FONTANINI (JUST), savant archevêque d'Ancyre, et chanoine de l'église Ste.-Marie-Majeure, camérier d'honneur de Clément XI, naquit en 1666 dans le duché de Frioul, et mourut à Rome en 1736. Il n'y avait presque aucun homme distingué dans le monde savant, avec lequel il ne fût en commerce de lettres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les plus connus sont : | sa *Bibliotheca della Eloquenza italiana.* C'est un catalogue raisonné des bons livres de la langue italienne dans les différentes classes. Il en fut fait plusieurs éditions du vivant de l'auteur; mais la meilleure et la plus ample est celle qui a été donnée à Venise en 1736, 2 vol. in-4°, avec les notes d'Apostolo Zeno, dans lesquelles ce savant et judicieux bibliographe a relevé une multitude d'erreurs et d'inexactitudes de Fontanini. | Une *Collection des bulles de canonisation, depuis Jean XV jusqu'à Benoit XIII,* 1729, in-fol. en latin; | une *Histoire litteraire d'Aquilée,* en latin, in-4°, Rome, 1742 : ouvrage posthume, plein d'érudition sacrée et profane, et d'une bonne critique; | *Dissertatio de corona ferrea Longobardorum,* 1717. Il prétend que la couronne de fer que l'on conserve à Monzal, petite ville de Lombardie, est faite de l'un des clous de N. S., et qu'on s'en est servi anciennement pour couronner les rois de Lombardie, et ensuite les empereurs d'Allemagne. Muratori lui opposa le traité : *De corona ferrea,* où il soutient que la couronne de fer était inconnue du temps des rois Lombards.

FONTANON (ANTOINE), avocat au parlement de Paris, natif d'Auvergne, est le premier qui ait rédigé avec ordre les ordonnances des rois de France. On a de lui une *Collection des édits de nos rois, depuis 1270 jusqu'à la fin du 16e siècle,* temps auquel cet auteur florissait, en 4 vol. in-fol., Paris, 1611.

FONTE (MODERATA), dame vénitienne, née en 1555, morte le 5 novembre 1592, à 37 ans, avait, dit-on, une mémoire si heureuse, qu'elle répétait, pour ainsi dire, mot pour mot, un sermon, après l'avoir entendu une fois. On a d'elle divers ouvrages en vers et en prose. Les plus connus sont un éloge de son sexe en vers, intitulé : *Il merito delle donne,* imprimé à Venise, 1600, in-4°, et le *Floridoro,* poème en 13 chants, imprimé dans la même ville en 1581, in-4°; *Fonte-Moderata* est un surnom qu'elle s'était donné. Elle s'appelait *Modesta Pozzo,* et était mariée à un gentilhomme vénitien, nommé Philippe Georgi. Sa *vie* a été écrite par Nic. Doglioni.

* FONTENAILLES (ANDRÉ PERRET de), vénérable ecclésiastique, né à Mâcon, vers 1754, mort à Paris le 13 juin 1831, dans un état voisin de l'indigence, fit ses études sous l'abbé Gardin au collége Louis le Grand, où il connut particulièrement le jeune Décalogue, dont l'abbé Proyart a publié la vie. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut reçu docteur en théologie à la fin de 1783. Nommé vicaire de la petite paroisse de Ste.-Croix dans la Cité, il devint peu après chanoine de la cathédrale de Mâcon. Durant la révolution il fut jeté sur les pontons de Rochefort. Après avoir survécu à presque tous ses compagnons d'infortune, il reprit son ministère tantôt comme missionnaire, tantôt comme curé dans le diocèse de Lyon. Il revint à Paris où il prêcha dans presque toutes les églises, et donna des retraites qui produisirent les plus heureux effets. Une surdité qui lui était survenue l'obligea de s'abstenir du tribunal de la pénitence; il chercha à remédier à l'inaction forcée où le tenaient ses infirmités en publiant plusieurs écrits, dont l'*Ami de la religion* a rendu un compte avantageux. Les principaux sont : | *Manuel religieux à l'usage des maisons d'éducation,* 1824, in-18; | *Manuel des domestiques et des ouvriers,* 1826; | *Instruction sur le jubilé,* même année; | le *Guide de la jeunesse et suite du manuel religieux,* 1826, 2 vol. in-18; ce sont des lectures spirituelles pour tous les jours de l'année; | le *Guide de la jeunesse chrétienne ou manuel religieux,* 1826, 2

vol. in-18 ; c'est une nouvelle édition du *Manuel* de 1824; la seconde partie se vend séparément et est destinée aux jeunes gens qui ont terminé leur éducation. | *Observations sur l'éducation des jeunes gens*, in-8°; | *Observations sur l'éducation des jeunes ecclésiastiques*, in-8° ; ces deux écrits ont été réunis dans une 2e édition donnée en 1829, in-8° de 126 pages. | *Discours de morale à l'usage des missions et des retraites spirituelles*, 1829, in-12. L'abbé de Fontenailles avait été quelque temps grand-vicaire de Mâcon, sur la fin de l'administration de M. Moreau, dernier évêque de ce siége ; il avait le titre de chanoine honoraire des chapitres de Bordeaux et de Montauban.

FONTENAY (Jean-Baptiste BLAIN de), peintre, né à Caen, l'an 1654, conseiller à l'académie de peinture, mérita un logement aux galeries du Louvre, et une pension par ses talens. Il avait, dans un degré supérieur, celui de peindre les fleurs et les fruits. Sa touche est vraie, son coloris brillant, ses compositions variées. Les insectes paraissent vivre dans ses ouvrages ; les fleurs n'y perdent rien de leur beauté, et les fruits de leur fraîcheur. Ce peintre mourut à Paris en 1715.

* FONTENAY (Pierre-Claude), jésuite, né à Paris en 1683, mort à La Flèche en 1742, continua l'*Histoire de l'église gallicane*, après la mort du Père Longueval, et donna les tomes 9 et 10 de cet ouvrage. Il avait composé une partie du 11e vol., que le Père Brumoy acheva. Son style est moins coulant et moins historique que celui de son confrère ; mais on y voit un homme qui est maître de son sujet. « Il joignait, dit le Père Berthier, » à des manières faciles et complaisantes » toutes les vertus de son état. » Il avait travaillé au Journal de Trévoux. Il s'était occupé d'une *Histoire des papes ;* mais il n'a pas été possible de tirer parti des manuscrits qu'il a laissés sur ce sujet.

* FONTENAY (Louis-Abel de BONAFONS, plus connu sous le nom d'abbé de), né en 1737 à Castelnau de Brassac près de Castres, entra chez les jésuites, et professa les humanités à Tournon. Après la dissolution de cette société, il vint se fixer à Paris où il se fit connaître sous le nom d'*abbé de Fontenay* par plusieurs ouvrages d'un mérite assez médiocre : il rédigea successivement les *Affiches de province* et le *Journal général de France*, jusqu'au 10 août 1792, qu'il fut proscrit pour avoir défendu dans sa feuille les intérêts de la monarchie. Il passa à l'étranger, et ne revint en France qu'après la terreur. Il se remit à ses travaux littéraires, et mourut le 28 mars 1806. On a de lui : | *Dictionnaire des artistes*, 1777, 2 vol. petit in-8° ; | *Table de l'Histoire universelle*, traduite de l'anglais, formant le 46e vol. in-4° ; | la plus grande partie du texte de la *Galerie du Palais Royal*, 1786-1808, 59 livraisons in-fol. ; | la suite du *Voyageur français ;* | *L'illustre destinée des Bourbons*, 1790, 4 vol. in-12; | *Dictionnaire de l'élocution française, par Demandre*, édition revue, corrigée et augmentée, 1802, 2 vol. in-8° ; | une nouvelle édition de la *Géographie de Lacroix*, 1805, 2 vol. in-12, etc.

FONTENAY. *Voyez* BRUMOY LONGUEVAL.

FONTENELLE (Bernard le BOUVIER de), un des savans les plus aimables du 18e siècle, naquit le 11 février 1657, à Rouen, d'un père avocat, et d'une mère qui était la sœur du grand Corneille. Cet enfant destiné à vivre près d'un siècle, dit l'abbé Trublet, pensa mourir de faiblesse le jour même de sa naissance. Le jeune Fontenelle fit ses études à Rouen chez les jésuites qu'il a toujours aimés. En rhétorique à 13 ans, il composa pour le prix des palinods une pièce en vers latins, qui fut jugée digne d'être imprimée, mais non d'être couronnée. Après sa physique, il fit son droit, fut reçu avocat, plaida une cause, la perdit, et promit de ne plus plaider. Il renonça au barreau pour la littérature et la philosophie, entre lesquelles il partagea sa vie. En 1674, à 17 ans, il vint à Paris ; à 20 ans il fit une partie des opéras de *Psyché* et de *Bellérophon*, qui parurent en 1678 et 1679, sous le nom de Thomas Corneille son oncle. En 1681, il fit jouer sa tragédie d'*Aspar*. Elle ne réussit point ; il en jugea comme le public, et jeta son manuscrit au feu. Ses *Dialogues des morts*, publiés en 1683, reçurent un accueil plus favorable. Ils offrent de la littérature et de la philosophie ; la morale y est agréable, peut-être même trop, et le philosophe n'a pas assez écarté le bel-esprit. Voici ses autres ouvrages suivant l'ordre chronologique : | *Lettres du chevalier d'Er...* 1685. Elles sont pleines d'esprit, mais non pas de celui qu'il faudrait dans des lettres. On sent trop qu'on a voulu y en mettre, et qu'elles sont le fruit d'une imagination froide et compassée. | *Entretiens sur la pluralité des mondes*, 1686. « Ce livre,

» dit l'auteur du siècle de Louis XIV, fut » le premier exemple de l'art délicat de » répandre des grâces jusques sur la » philosophie. » Mais ce fut un exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, et surtout la vérité ; et que, depuis cet ouvrage ingénieux, on n'a que trop souvent cherché à y substituer les pointes, les saillies, les faux ornemens. Ces *mondes*, déjà très douteux en eux-mêmes, sont fondés en partie sur les chimériques tourbillons de Descartes. Ils ont été souvent réimprimés : la meilleure édition est celle de 1800, enrichie des notes de Lalande. Ils ont été traduits en allemand par Gottsched, Leipsick, 1730, in-8°, et par l'astronome Bode, Berlin, 1798, in-12, avec des notes estimées ; en italien, par Vestrini, Arezzo, 1751 ; en anglais 1760 ; en grec moderne, par Toussaint Kodrika, athénien, Vienne, 1794, in-8°. | *Histoire des oracles*, tirée de l'ennuyeuse compilation de Van Dale sur le même sujet. Cet ouvrage écrit d'un style léger et superficiel en lui-même, fut réfuté en 1707 par le Père Baltus. L'ouvrage de ce jésuite, publié sous le titre de *Réponse à l'Histoire des oracles*, parut si décisif à Fontenelle, qu'il n'y répondit point, disant que *le diable avait gagné sa cause*. Il faut convenir néanmoins que son opinion sur les oracles, quoique historiquement fausse, n'aurait peut-être rien eu de répréhensible, s'il n'y avait point inséré des maximes qui pouvaient se tourner contre les plus grandes vérités, et conduire à un triste scepticisme. L'esprit d'irréligion se manifeste plus clairement dans la *Relation de l'île de Borneo* (faussement attribuée à Catherine Bernard), dans le *Traité sur la liberté*, dans l'*Epître sur Basnage à Rome et Genève*, et dans quelques autres écrits. | *Poésies pastorales, avec un discours sur l'églogue, et une digression sur les anciens et les modernes*, 1688. Les gens de goût ne veulent pas que ces pastorales soient mises, pour la naïveté et le naturel, à côté de celles de Théocrite et de Virgile. Les bergers de Fontenelle, disent-ils, sont des courtisans ou des petits-maîtres. C'est un nouveau genre pastoral qui tient un peu du roman, et dont l'*Astrée* de d'Urfé, et les comédies de l'*Amynte* et du *Pastor Fido*, ont fourni le modèle (*voyez* THÉOCRITE, VIRGILE). | Plusieurs volumes des *Mémoires de l'académie des Sciences*. Fontenelle, nommé membre de cette académie en 1691, en devint secrétaire en 1699. Il continua de l'être pendant 42 ans, et donna chaque année un vol. de l'histoire de cette compagnie. La préface générale est estimée. Dans l'histoire, il jette souvent de la clarté sur des matières obscures. Les *Eloges des académiciens*, répandus dans cette histoire, ont été imprimés séparément en 2 vol. C'est surtout dans ses *éloges* qu'il déploie toute la coquetterie du bel-esprit. « Ses portraits, » dit un critique, sont tracés avec art, et » quoique flattés, ils conservent néanmoins un certain air de ressemblance » qui les fait reconnaître. Il n'approfondit rien, effleure tout, paraît se jouer » de son sujet, ne donne point à penser » au lecteur, cherche seulement à amuser, le surprend même quelquefois par » des traits ingénieux et fins ; partout on » aperçoit le manége d'une coquette, dont » le fard fait tous les charmes ; | L'*Histoire du théâtre français* jusqu'à Corneille, avec la *vie* de ce célèbre dramatique. Cette histoire très abrégée, mais avec choix, est pleine d'enjouement. | *Réflexions sur la poétique du théâtre tragique* : c'est un des ouvrages les plus pensés de Fontenelle, et celui peut-être où, en paraissant moins bel-esprit, il paraît plus homme d'esprit ; | *Elémens de Géométrie de l'infini*, in-4°, 1727 : livre dans lequel les géomètres n'ont guère connu que le mérite de la forme. | Une *tragédie en prose* et six *comédies* ; les unes et les autres peu théâtrales, et dénuées de chaleur et de force comique. | *Théorie des tourbillons cartésiens* : ouvrage qui, s'il n'est pas de sa vieillesse, méritait d'en être. Fontenelle était grand admirateur de Descartes, et défendit jusqu'à la mort les erreurs dont il s'était laissé prévenir dans l'enfance. | Des *Discours moraux et philosophiques* ; des *pièces fugitives*, dont la poésie est faible ; des *lettres*, parmi lesquelles on en trouve quelques-unes de jolies, etc. Tous ces différens ouvrages ont été recueillis en 11 vol. in-12, Paris, 1758, et 8 vol. in-8°, Paris, 1790 (à l'exception des écrits de géométrie et de physique), sous le titre d'*OEuvres diverses*. L'édition la plus récente est celle de Paris, 1824-1825. On en avait fait deux éditions en Hollande, l'une en 3 vol. in-fol. 1728, l'autre in-4°, 3 vol. 1729, ornées toutes deux de figures gravées par B. Picart. Les curieux les recherchent ; mais elles sont beaucoup moins complètes que l'édition en 11 vol.

in-12. Ce fut aussi Fontenelle qui donna en 1732 la nouvelle édition du *Dictionnaire des sciences et des arts*, par Thomas Corneille. Malgré un tempérament peu robuste en apparence, Fontenelle n'eut jamais de maladie considérable, pas même la petite vérole. Il n'eut de la vieillesse que la surdité et l'affaiblissement de la vue; encore cet affaiblissement ne se fit sentir qu'à l'âge de plus de 90 ans. Il mourut le 9 janvier 1757. Un caractère doux et sociable ne le garantit pas de la misanthropie et d'un triste égoïsme. « Les » hommes sont sots et méchans, disait-il; » mais tels qu'ils sont, j'ai à vivre avec » eux, et je me le suis dit de bonne » heure. » Ses amis lui reprochèrent plusieurs fois de manquer de sentiment; il est vrai qu'il n'était pas bon pour ceux qui demandent de la chaleur dans l'amitié. Il voyait très souvent Mme de Tencin; quand il apprit sa mort : « Eh bien! » dit-il, j'irai dîner chez la Geoffrin. » (*Voyez* ce nom). Il vivait beaucoup avec l'abbé Dubois, qu'il appelait son *ami*. Un jour qu'on avait fait à celui-ci présent d'une botte d'asperges dans la primeur, ils convinrent de la faire assaisonner, partie à l'huile, partie à la sauce, pour satisfaire leurs goûts respectifs; avant l'entremets, l'abbé Dubois est frappé d'une apoplexie, et tombe sans connaissance, Fontenelle court sur l'escalier et crie à la cuisinière : « Toutes les asperges à la » sauce, toutes les asperges à la sauce. » Quoiqu'il fût né sans biens, il laissa de grandes richesses; sa philosophie n'ayant pu l'affranchir d'amasser et d'ajouter à la qualité de bel-esprit celle de financier. On trouvera de plus amples détails sur Fontenelle, dans les *mémoires pour servir à l'histoire de sa vie et de ses ouvrages*, par M. l'abbé Trublet, Amsterdam, 1761, in-12; mais il faut se souvenir que c'est un admirateur, un panégyriste qui déploie en faveur de son héros toutes les ressources de l'enthousiasme. Un écrivain aussi zélé pour les bons principes que pour le bon goût et la belle littérature, l'a appelé « un homme » sans caractère et sans talent prononcé, » moitié philosophe, moitié bel-esprit; » grimacier, dont tous les ouvrages sont » défigurés par une continuelle afféterie » d'expressions et d'idées, par des tons » précieux et maniérés, par des pointes; » qui dans les sciences n'a rien inventé, » et n'avait que le talent d'exposer avec » méthode et clarté les inventions d'autrui. » * Fontenelle étant jugé ici un peu sévèrement, nous croyons devoir ajouter au jugement de Feller celui de l'abbé Sabathier : « En envisageant, dit-» il, M. de Fontenelle comme poète, il » faut oublier, pour sa gloire, qu'il a fait » des tragédies, des comédies, et ne se » ressouvenir que de l'opéra de *Thétis et* » *Pélée*. (Laharpe même dit qu'il ne dut » son succès qu'à la musique et aux accessoires du théâtre); ses autres poésies » paraîtront également médiocres à ceux » qui préfèrent le naturel à l'affectation » du bel-esprit. Ses *églogues* surtout sont » des entretiens de petits-maîtres raffinés, » et non des pastorales dont la candeur et » la simplicité doivent faire le premier » agrément. Comme prosateur il serait » dangereux de prendre en tout sa manière d'écrire pour modèle : la finesse » et l'agrément trop recherché qui règnent dans sa prose, sont des amorces » séduisantes, propres à égarer les jeunes » esprits..... Les *Dialogues des morts* ne » sont que des assauts de pensées brillantes, où l'auteur cherche plus à étonner par les interlocuteurs disparates, » qu'à instruire en développant le vrai » caractère : ce n'est pas ainsi qu'on écrit » la morale; l'élégance de l'esprit ne peut » que l'affaiblir. Si l'écrivain dont nous » parlons était réduit à la seule gloire d'avoir mis au jour de pareilles productions, sa célébrité aurait fini avec sa » vie, et même avant. Mais en reconnaissant les défauts du bel-esprit, on ne » peut s'empêcher de rendre justice au » philosophe. Le talent particulier qu'il a » eu de mettre à la portée de tout le » monde les matières les plus abstraites; » de revêtir de la clarté et des agrémens » du style les sujets les plus ingrats; de » répandre dans ses ouvrages les connaissances les plus étendues, sans affectation, avec ordre et dans la plus grande » précision; de dominer, par l'aisance de » son esprit, tout ce qui se présentait sous » sa plume, dans les genres les plus opposés et les plus difficiles, lui assure la » gloire d'une intelligence fine, prompte, » profonde, et celle du mérite rare d'avoir su communiquer aux autres, sans » effort, ce qui paraissait avant lui au-» dessus de la pénétration du commun des » lecteurs. C'est ce qu'il est facile de remarquer dans son livre sur la Pluralité » des Mondes, dans son Histoire de l'Académie des Sciences, et dans les éloges » qu'il a faits de plusieurs académiciens.

» Le premier ouvrage fait admirer un esprit lumineux qui se joue de l'embarras des systèmes, procède avec dextérité à travers les contradictions, développe sans gêne les principes qu'il a établis, et fait adopter ses idées, non en faisant sentir la touche intime de la persuasion, encore moins la force de la conviction, mais par le talent de plaire et d'amuser, etc. S'il s'égara dans ses idées, il n'eut pas la témérité de les réduire en systèmes; s'il avança quelques propositions un peu hardies, il ne les défendit pas avec opiniâtreté; s'il eut quelques démêlés littéraires, il les soutint constamment avec honnêteté, ou termina par un silence toujours sage quand on n'offre aux autres que des découvertes opposées aux idées reçues. Ces qualités rendirent au moins sa philosophie respectable dans ses sentimens, quoiqu'elle ne fût pas toujours sûre dans ses maximes. » Pour justifier Fontenelle sur sa manière de penser, nous ajouterons ici le jugement que l'auteur des Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique a porté sur cet écrivain : « Il donna en 1687 l'*Histoire des oracles*, tirée en partie de l'ouvrage de Van Dale sur le même sujet. Elle a été réfutée par le Père Baltus. Cet ouvrage ne donne, ni en soi, ni par la manière dont il est traité, aucun motif suffisant pour suspecter la religion de Fontenelle. On lui attribue la *Relation de l'île de Bornéo*, citée par Bayle, et qui renferme une histoire allégorique et critique de l'église de Rome et de celle de Genève. Ce morceau si court ne pourrait être regardé que comme une plaisanterie, et ne saurait convaincre Fontenelle d'incrédulité. Fontenelle ne parla jamais de la religion qu'avec respect dans ses écrits avoués. S'il lui eût été contraire, il aurait pu glisser de temps en temps quelques traits contre elle. Il ne l'a point fait, quoiqu'il fût assez porté, par la trempe de son esprit, aux allusions fines et aux épigrammes plus ou moins voilées, et qu'il les ait prodiguées sur d'autres sujets. Dans ses *Eloges des académiciens*, il ne manque jamais de faire mention de leur attachement et de leur respect pour la religion, sans que sans doute rien ne l'obligeât à en parler. Voltaire, dans sa Correspondance, lui reproche d'avoir été un *lâche*, ce qui veut dire apparemment, qu'il n'avait pas de zèle pour la philosophie. Laharpe dit qu'il pratiquait tous ses devoirs publics de religion; et suivant Moréri, il demanda lui-même les sacremens de l'Eglise, qu'il reçut avec une parfaite connaissance. Il dit au curé de l'église de St.-Roch qu'il avait vécu et voulait mourir dans le sein de l'église catholique. »

FONTETTE. *Voyez* FEVRET.

FONTI (Barthélemi) en latin *Fontius*, né à Florence en 1445, se fit estimer de Pic de La Mirandole, de Marsille Ficin, de Jérôme Donato, et des autres habiles écrivains de son siècle. Mathias Corvin, roi de Hongrie, l'honora de son amitié, et lui donna la direction de la fameuse bibliothèque de Bude. Les écrits de Fontius sont : un *Commentaire sur Perse*; des *Harangues*; le tout recueilli et imprimé à Francfort, in-8°, 1621. Fonti mourut en 1513.

FONTRAILLES (Louis d'ASTARAC, marquis de), fut choisi par Monsieur pour aller négocier en Espagne un traité, qui lui fournit les moyens de chasser le cardinal de Richelieu; mais il eut le bonheur de n'être pas arrêté comme M. de Cinq-Mars. Il revint en France après la mort du cardinal, et ne mourut qu'en 1677. On a de lui une *relation des choses particulières de la cour, pendant la faveur de Cinq-Mars*, imprimée au tome 1er des mémoires de Montrésor.

* **FOOTE** (Samuel), comédien et auteur comique anglais, né en 1722, d'une bonne famille dans le comté de Cornouailles, fut destiné au barreau; mais sa mauvaise conduite ayant entraîné la ruine de sa fortune, il devint comédien par nécessité. Il débuta sur le théâtre de Hay-Market à Londres en 1744, par le rôle d'Othello et quelques autres rôles tragiques dans lesquels il n'eut aucun succès. Après avoir tenté pendant deux ans d'échapper aux poursuites de ses créanciers, il éleva pour son compte un petit théâtre à Hay-Market où il fut à la fois directeur, auteur et acteur. Il eut la hardiesse d'y mettre en scène des personnages du temps, ce qui lui attira la foule, mais lui causa des chagrins. Les procès qu'on lui intenta et qui l'obligèrent de payer des amendes considérables, le mirent dans la nécessité de fermer son théâtre. Plus tard, après un accident qui avait forcé de lui couper une jambe, il eut la permission de le rouvrir pendant la clôture des deux théâtres principaux de Londres. La foule se porta à ses représentations; et il eût acquis une fortune con-

sidérable, si le jeu n'eût dévoré ses profits. Il mourut presque subitement à Douvres en se rendant en France pour sa santé. On l'a appelé l'*Aristophane anglais*. Ses œuvres ont été imprimées à Londres en 1778, 4 vol. in-8°.

FOPPENS (Jean-François), né à Bruxelles en 1689, fut successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de l'église de Bruges, chanoine de Malines et archidiacre. Il mourut le 16 juillet 1761, âgé de 72 ans. Ses talens, ses vertus, et surtout son zèle pour la religion, le firent regretter universellement. On a de lui : *Bibliotheca Belgica*, Bruxelles, chez son frère Pierre Foppens, 1739, 2 vol. in-4°, où il a fait entrer les ouvrages d'Aubert Le Mire, de François Swertius et de Valère André, sur les auteurs belgiques. Il a fait de grandes additions à ces auteurs, et continué la *bibliothèque belgique* depuis vers 640 où finit celle de Valère André, jusqu'à l'an 1680. Cet ouvrage est estimé et mérite de l'être à bien des égards; on y désirerait un peu plus de critique et d'exactitude. | Une édition du *Recueil diplomatique* d'Aubert Le Mire, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-fol. enrichie de nouvelles notes et de tables, augmentée d'un grand nombre de diplômes inconnus à Aubert Le Mire. Il ajouta ensuite deux volumes in-folio à cette collection, l'un en 1734, l'autre en 1748. | *Historia episcopatûs Antuerpiensis*, Bruxelles, 1717, in-4°; | *Historia episcopatûs Sylvæducensis*, Bruxelles, 1721, in-4°; | *Chronologia sacra episcoporum Belgii ab anno* 1561 *ad annum* 1761, in-12; ouvrage en vers avec des notes historiques en prose; | un grand nombre de *poèmes* latins, dénués la plupart d'énergie, et de cet enthousiasme qui constitue la vraie poésie, mais toujours sages dans leur objet et les vues de l'auteur.

FORBES (Jean), écossais, professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique dans l'université d'Aberdeen, mort en 1648, à 55 ans, laissa des *Institutions historiques et théologiques* qu'on trouve dans la collection de ses *œuvres*, 1703, 2 vol. in-fol. C'est un vaste recueil, où l'auteur en traitant de la doctrine chrétienne prétend, contre la vérité notoire des faits, que diverses circonstances y ont apporté des changemens. On a fait un abrégé de cet ouvrage propre à nourrir les préjugés des protestans. Son père (Patrice), évêque d'Aberdeen, mort en 1635, donna un *Commentaire sur l'Apocalypse*, in-4°, 1646.

FORBES (Guillaume), premier évêque d'Edimbourg, s'est fait un nom par ses *Considérations sur les controverses*, en latin, imprimées à Francfort, in-8°, 1707. Il mourut en 1634 dans sa 49e année en laissant un fils qui embrassa la religion romaine.

FORBES (Duncan), lord, président des assises d'Edimbourg, mort au milieu du 18e siècle, est connu en France par les traductions qu'a publiées le Père Houbigant, de ses *Pensées sur la religion*, de sa *lettre à un évêque*, etc., Lyon, 1769, in-8°. Ces écrits ont eu un succès médiocre.

FORBIN (Toussaint de), plus connu sous le nom de *cardinal de Janson*, d'une famille illustre de Provence, fut successivement évêque de Digne, de Marseille et de Beauvais. Louis XIV, connaissant le talent singulier qu'il avait de manier les affaires, le nomma son ambassadeur en Pologne. Jean Sobieski, qui dut en partie à son crédit le trône de cette république, lui en marqua sa reconnaissance, en le nommant au cardinalat. Envoyé à Rome sous Innocent XII et sous Clément XI, il traita avec tant de sagesse les affaires de France, qu'il fut honoré en 1706 de la charge de grand-aumônier. Il mourut à Paris en 1713, à 83 ans. C'était un homme spirituel et preste aux réparties vives. Il fut un des plus ardens adversaires de l'*Apologie des casuistes*. Nous avons une *censure* qu'il publia contre elle, étant évêque de Digne.

FORBIN (François-Toussaint de), neveu du précédent, plus connu sous le nom de *comte de Rosemberg*, quitta la France pour avoir tué en duel un de ses ennemis. Il y rentra ensuite; mais ayant été blessé à la bataille de la Marsaille en 1693, il fit vœu de se faire religieux de la Trappe. Il l'accomplit environ dix ans après, prit le nom de frère *Arsène*, et fut envoyé à Buon-Salazzo en Toscane, pour y établir l'esprit primitif de Cîteaux. Il y mourut saintement en 1710. On a publié la *relation* édifiante *de sa vie et de sa mort*, traduite de l'italien en français, in-12, par l'abbé Maupertuis.

* **FORBIN** (Claude, chevalier de), né en 1656 à Gardane près d'Aix en Provence, commença dès sa première jeunesse à servir sur mer, et continua avec beaucoup d'intelligence, de courage et

d'activité. Après avoir été grand-amiral du roi de Siam, à qui il fut laissé en 1686 par le chevalier de Chaumont, il se signala sur la mer Adriatique. Il attaqua en 1706, près du Texel, avec cinq petits vaisseaux, une escadre ennemie, forte de six vaisseaux de guerre de 50 à 60 canons. Il en enleva un, brûla un autre, coula bas un troisième, et mit en fuite le reste. Devenu chef d'escadre, il dispersa dans les mers du Nord trois différentes flottes anglaises destinées pour la Moscovie. A son retour il battit, avec Duguay-Trouin, une autre flotte anglaise. Ses infirmités, ou plutôt le mécontentement qu'il avait des ministres, l'ayant obligé de quitter le service, il se retira vers 1710 auprès de Marseille. Il y mourut en 1733, à 77 ans. Forbin mérita la confiance de Louis XIV et l'estime de sa nation, par sa bravoure et par son application à remplir ses devoirs. Il s'attachait à ceux qui servaient sous lui, et ne laissait point échapper l'occasion de les faire connaître à la cour. Forbin avait la tête d'un général et la main d'un soldat. On trouvera plusieurs traits d'une bravoure singulière dans ses *mémoires*, publiés en 1749, en 2 vol. in-12, par Reboulet, réimprimés en 1781.

* **FORBIN** (Gaspard-François-Anne de), de la même famille que le précédent, chef d'escadre sous Louis XIV, naquit à Aix en Provence le 8 juillet 1718. Il embrassa d'abord le parti des armes, devint chevalier de Malte, et se livra ensuite à l'étude des sciences mathématiques et physiques. On a de lui : | *Accord de la foi avec la raison dans la manière de présenter le système physique du monde, et d'expliquer les différens mystères de la religion*, Cologne et Paris, 1757, 2 vol. in-12. | *Exposition géométrique des principales erreurs de Newton sur la génération du cercle et de l'ellipse*, Paris, 1761, in-12; | *Elémens des forces centrales*, ou *Observations sur les lois que suivent les corps mus autour de leur centre de pesanteur*, Paris, Desaint, 1774, in-8°. Il a laissé en manuscrit : | *Exposition des droits de la puissance temporelle en matière de religion*, qui n'a jamais été imprimée en France.

FORBISHER ou plutôt **FROBISHER** (sir Martin), pilote anglais, né à Devonshire, se signala de bonne heure par ses courses maritimes. La reine Elizabeth l'envoya, avec trois navires en 1576, pour chercher le détroit que l'on croyait être au nord de la Siberie, qui devait servir à passer de l'occident en orient par le nord. Mais ce voyage, ainsi que celui qu'il entreprit deux ans après, et tous ceux qu'on a faits depuis relativement à cet objet, n'ont rien produit, parce que ce passage n'existe réellement pas : car, supposé que les deux continens ne se touchent nulle part, les monts de glaces rendraient encore tout passage impraticable (*Voyez* COOK). Forbisher, qui ne connaissait rien en histoire naturelle, apporta de ses voyages une grande quantité de pierres qu'il avait fait tirer des montagnes de ce pays-là. Il s'imaginait qu'elles renfermeraient de l'or et de l'argent; mais après les avoir bien examinées, il ne s'y trouva rien, et l'on s'en servit pour paver les chemins. Peu de temps après ce second voyage, l'amiral Haward le créa chevalier, pour récompenser les marques de bravoure qu'il avait données en 1588 dans un combat entre la flotte anglaise et la flotte espagnole. Après s'être signalé sur mer, il se signala sur terre. Il débarqua en Bretagne pour assiéger le fort de Gradon. Cette place se rendit après une vigoureuse résistance; mais Forbisher y fut blessé, et mourut de sa blessure à Plimouth en 1594.

* **FORBONNAIS** (François VERON ou VERONI de), inspecteur-général des monnaies de France, de l'institut national, né au Mans, le 2 octobre 1722, d'une famille illustrée dans le commerce, termina ses études à Paris, et voyagea en Italie et en Espagne pour les affaires de son père. Ayant été appelé en 1743, auprès d'un oncle, riche armateur à Nantes, il s'adonna entièrement à l'étude de l'économie politique, et recueillit un grand nombre d'observations importantes sur les manufactures, le commerce, la marine, les colonies, la valeur des monnaies. En 1752, il vint se fixer à Paris, où il soumit au gouvernement divers *mémoires* sur les finances, qui ne furent point accueillis par les ministres. Il publia de 1753 à 1758 plusieurs autres *Mémoires* sur les mêmes matières; ils furent mieux reçus du public : en 1756, il fut nommé inspecteur-général des monnaies. Sous le ministère de M. de Silhouette, il proposa divers plans de finances et des vues utiles; mais il fut contrarié dans ses projets, et exilé dans ses terres. Du fond de sa retraite, il continua de correspondre avec les intendans des finances, et surtout avec le fameux abbé Terray, qui lui demanda des mémoires, et fit des efforts inutiles pour le ramener au timon

des affaires. Il se rendit à Paris en 1790, sur l'invitation du comité des finances, et il eut part à un travail relatif aux monnaies. Il mourut le 20 septembre 1800. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur les finances et le commerce, où l'on trouve d'excellentes vues. Ils sont écrits d'une manière noble, facile et souvent élégante. Les principaux sont : | *Extrait de l'Esprit des lois*, avec des observations, 1753, in-12; | *Théorie et Pratique du commerce et de la marine*, traduit de l'espagnol, 1753, in-4°; | *Considérations sur les finances d'Espagne, relativement à celles de France*, 1753, in-12; | *Le négociant anglais*, 1753, 2 vol. in-12; | *Elémens du commerce*, Paris, 1754, 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimés. L'édition de 1796 a été corrigée et enrichie d'additions importantes. | *Questions sur le commerce des Français au Levant*, 1755, in-12; | *Recherches et considérations sur les finances de France, depuis 1595 jusqu'en 1721*, Bâle, 1758, 2 vol. in-4°, réimprimés la même année à Liége, en 6 vol. in-12; | *Principes et observations économiques*, 1767, 2 vol. in-12; | *Analyse des principes sur la circulation des denrées et l'influence du numéraire sur cette circulation*, 1800, in-12; | divers articles dans l'*Encyclopédie*, sur le commerce, les changes, la population. Il a laissé en outre un grand nombre de manuscrits. Sa vie littéraire a été écrite par Delisle de Sales, Paris, 1801, in-8°.

FORCADEL (Etienne), *Forcatulus*, professeur en droit à Toulouse, était né en 1534, à Beziers, et mourut en 1573. Ses écrits consistent en *poésies latines et françaises*, 1579, in-8°, les unes et les autres très médiocres; en livres de droit, un peu moins mauvais, et en histoires. Les titres de ces ouvrages pourront donner une idée de son style précieux et affecté. | *Necromantiæ, sive occultæ jurisprudentiæ tractatus, in centum viginti quinque dialogos distinctus;* | *Spheræ legalis dialogus unus;* | *Cupido jurisperitus, in viginti duo capita divisus;* | *Penus juris civilis, sive de alimentis, capita triginta continens;* | *Aviarium juris civilis in novem capita partitum;* | *Commentarius in titulum de justitia et jure, lib. 1 Digestorum;* | *Tractatio dilucida rei criminalis, in quatuor digesta partes;* | *Commentarius nobilis in jura feudorum.* — Il avait pour frère Pierre FORCADEL, professeur royal de mathématiques, mort en 1577, dont on a une traduction française d'*Euclide* et de la *géométrie* d'Oronce Finé, et une *arithmétique* en 4 livres.

FORCE (Jacques-Nompar de CAUMONT, duc de la), fils de François, seigneur de La Force, qui fut tué dans son lit, avec Armand son fils aîné, pendant le massacre de la Saint-Barthélemi. Jacques, qui n'avait que neuf ans, et qui était couché avec eux, se cacha si adroitement entre le corps de son père et celui de son frère, qu'il échappa au glaive des assassins. C'est lui-même qui a écrit cet événement dans des *mémoires* conservés dans sa maison, et cités dans la *Henriade*. Il porta les armes sous Henri IV, et servit ensuite les réformés contre Louis XIII, surtout au siége de Montauban en 1621. L'année d'après, La Force s'étant détaché des erreurs et des séditieuses intrigues des huguenots, prit Pignerol, et défit les Espagnols à Carignan en 1630. Quatre ans après il passa en Allemagne, fit lever le siége de Philisbourg, secourut Heidelberg, et prit Spire en 1635. Sa terre de La Force, en Périgord, fut érigée en duché-pairie l'an 1637. Il s'y retira après avoir rendu des services importans à l'état, et mourut plein de jours et de gloire en 1652. Ce n'était pas, suivant l'abbé Le Gendre, le général le plus renommé de son siècle; mais ce n'était pas aussi le moins habile.

FORCE (Armand-Nompar de CAUMONT, duc de la), fils du précédent, et maréchal de France comme lui, obtint le bâton en 1652, pour avoir servi avec distinction contre les huguenots. Le combat de Ravon, où il défit 2,000 impériaux, et prit prisonnier Colloredo leur général, lui fit beaucoup d'honneur. Il mourut en 1675, à 95 ans. Une longue vie était ce semble, le partage de cette famille illustre.

FORCE (Charlotte-Rose de CAUMONT de la), de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, était petite-fille de Jacques de La Force, et mourut en 1724, à 74 ans. Elle a illustré le Parnasse français par ses vers, et la république des lettres par sa prose. On a d'elle, dans le premier genre, une *épître* à Mme de Maintenon, et un *poème* dédié à la princesse de Conti, sous le titre de *Château en Espagne*, qui ne manquent ni d'imagination ni de génie. On connaît d'elle, dans le second genre : | *L'Histoire secrète de Bourgogne*, en 2 vol. in-12, roman assez

bien écrit, Paris, 1691; | celle de *Marguerite de Valois*, 4 vol. in-12, Paris, 1719; | La *Vie de Catherine de Bourbon*; | *Les Fées, contes des contes*, sans nom d'auteur, in-12; | *Mémoires historiques de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV, etc.*, in-12; | *Gustave Wasa*, in-12, qu'on ne lit guère. Le fond de presque tous les ouvrages de Mlle de La Force est historique, mais la broderie en est romanesque. Elle avait épousé en 1687 Charles de Brion; mais le mariage fut déclaré nul au bout de dix jours.

* **FORCELLINI** (Egidio), savant ecclésiastique italien, né dans un village du diocèse de Padoue en 1688, fit ses études dans le séminaire de cette ville, et fut ensuite appelé à la direction du séminaire de Céneda, et à la chaire de rhétorique pour les jeunes séminaristes, qu'il fut obligé d'y remplir. Il mourut le 4 avril 1768. On lui doit un grand dictionnaire latin, le meilleur que nous ayons, qu'il fit de concert avec Facciolato, et qui absorba, pour ainsi dire, sa vie entière. Il a été publié après sa mort sous ce titre : *Totius latinitatis Lexicon, consilio et curâ Jac. Facciolati, opera et studio Ægidii Forcellini*, Patavini, 1771, 4 vol. in-folio, réimprimé en 1805. Il faut y joindre un supplément, publié en 1816. Chaque mot latin de ce dictionnaire est rendu en italien et accompagné du mot grec correspondant. La première édition est la meilleure. La seconde ne renferme point d'augmentations, quoiqu'elles soient annoncées sur le frontispice. La vie de Forcellini a été écrite par l'abbé J. B. Ferrari, Padoue, 1792, in-4°.

* **FORDYCE** (Jacques), célèbre prédicateur écossais, né en 1720 à Aberdeen occupa long-temps à Londres la place de pasteur d'une congrégation de *dissenters* ou *non-conformistes*, et mourut à Bath le 1er octobre 1796. Ses prédications eurent beaucoup de vogue : il avait le secret de parler au cœur, et joignait au mérite d'une composition élégante et fleurie, celui d'une élocution claire et animée. On lui doit : | *Essai sur l'action convenable à la chaire*, in-12, imprimé à la suite de *Théodore, dialogue concernant l'art de prêcher*, par Da vid Fordyce, son frère, 3e édition in-12, 1755; | *Le temple de la vertu, songe*, in-12, 1755 et 1777; | *Sermons aux jeunes femmes*, 2 vol. in-12, 1796. Ce recueil, généralement goûté des femmes, a été traduit en français; | *Le caractère et la conduite du sexe féminin, et les avantages que les jeunes gens peuvent recueillir de la société des femmes vertueuses*, 1779, in-8°. Il recommande aux jeunes gens un commerce spirituel avec le sexe, qui ressemble à l'amour platonique. | *Adresses aux jeunes gens*, 1777 et 1796, 2 vol. in-12; | *Adresses à la Divinité*, 1785 et 1787, in-12; | un vol. de *poésies*, 1786, in-12. Il y a de la correction, de la facilité, mais peu de poésie.

* **FORDYCE** (Georges), célèbre médecin, né en 1736, près d'Aberdeen, ouvrit des cours particuliers de médecine, et s'attira un grand nombre d'auditeurs par la précision, la clarté, l'exactitude avec lesquelles il s'exprimait, ce qui vaut bien l'éloquence qui séduit toujours, mais qui est souvent stérile pour la science. Ce qui contribua surtout à sa réputation, ce fut une série d'expériences qu'il entreprit en 1774, avec autant de zèle que de talent, pour connaître l'effet des plus hautes températures sur le corps humain. Il mourut le 25 juin 1802, laissant plusieurs ouvrages en anglais, dépourvus du charme du style, mais remarquables par des vues neuves et des expériences curieuses : | *Principes d'agriculture et préceptes sur la végétation*, Edimbourg, 1765 et 1771, in-8°. Ils ont été traduits en allemand avec des notes et des additions, Vienne, 1777, in-8°; | *Elémens de médecine pratique*, Londres, 1768, in-8°, souvent réimprimés et traduits en allemand. C'est le manuel qui servait de texte à ses leçons. | *Traité de la digestion des alimens*, Londres, 1791, traduit en allemand en 1793; | des *dissertations sur la fièvre simple*, Londres, 1794-1802, in-8°.

FOREIRO (François), en latin *Forrerius*, dominicain de Lisbonne, mort en 1581, fut un des trois théologiens choisis pour travailler au *Catéchisme du concile de Trente*, où il avait fait admirer son talent pour la chaire. On a de lui un savant *Commentaire sur Isaïe*, in-fol., qu'on a inséré dans le *Recueil des grands critiques*.

* **FORER** (Laurent), jésuite suisse et fameux controversiste, né en 1580, professa la philosophie, la théologie et la controverse dans plusieurs colléges de son ordre, devint chancelier de l'université de Dillingen, puis recteur du collége de Lucerne et mourut en 1659, confesseur de l'évêque d'Augsbourg. Il laissa 44 ouvrages tant en latin qu'en allemand; on en trouvera le catalogue dans Sotwel, bibliographe de

la société de Jésus; les principaux sont : | *Symbolum catholicum, lutheranum, calvinianum cum apostolico collatum*, Dillingen, 1622, in-4°; | *Gramm. proteus, arcanorum societatis Jesu Dædalus dedolatus, et genuino suo vultu repræsentatus : accessit auctarium animadversionum in Gasparis Scioppii ecclesiasticam astrologiam*, Ingolstadt, 1636 in-8°, etc. il a traduit du latin en allemand des *Observations sur les eaux thermales* de Pfeffers, Augsbourg, 1642, in-8°, fig.

FOREST (Pierre), savant médecin, plus connu sous le nom de *Forestus*, né à Alcmaër en 1522, d'une famille noble, étudia et pratiqua la médecine en Italie, en France et dans les Pays-Bas, où il mourut en 1597. On a de lui des *Observations sur la médecine*, 6 vol. in-fol. Francfort, 1623.

FOREST (Jean), peintre du roi, né à Paris en 1636, mort dans la même ville en 1712, était un excellent paysagiste, et joignait à ce talent beaucoup d'esprit et un caractère plaisant. Il fit le voyage d'Italie où Pierre-François Mola lui donna des préceptes dont il sut bien profiter; et il étudia le coloris dans les ouvrages du Titien, du Giorgion et des Bassan. On remarque dans ses tableaux des touches hardies, de grands coups de lumière, de savantes oppositions de clair et d'ombre, un style élevé, de beaux sites et des figures bien dessinées.

FORESTI (Jacques-Philippe de), né en 1434 à Salio, près de Bergame, est plus connu sous le nom de *Philippe de Bergame*. Il entra dans l'ordre des augustins et s'y fit un nom. Il mourut le 15 juin 1520 âgé de 86 ans, après avoir publié une *Chronique* depuis Adam jusqu'en 1503, et continuée depuis jusqu'en 1535, Paris, 1535, in-folio. Elle eut beaucoup de cours dans le siècle de l'auteur; elle ne le méritait guère. Si l'on excepte les événemens dont il a pu être témoin, tout le reste n'est qu'une informe compilation des historiens les plus crédules. On a encore de Foresti : *Confessionale*, ou *Interrogatorium*, Venise, 1487, in-folio; et un *Traité des femmes illustres*, Ferrare, 1497, in-fol., en latin.

* **FORESTI** (Antoine), jésuite italien du 17e siècle, mort vers 1599, auteur de quelques ouvrages ascétiques, est principalement connu par son histoire universelle intitulée : *Mappamondo istorico owero descrizione di tutti imperii del mundo, delle vite de' pontefici, fatti più illustri dell' antica è moderna storia*, Parme, 1690 et années suivantes, 6 vol. in-4°, traduites en allemand, par Georges Schlueter, Augsbourg, 1716-1718, 6 vol. in-fol. Cet ouvrage a été continué par Apostolo Zeno, par le marquis Dominique Suarez et par le docteur Silvio Grandi; il a été réimprimé à Venise 1745, 14 vol. in-4°.

FORESTIER (Pierre), savant chanoine d'Avalon, mort dans cette ville en 1723, à 69 ans, est auteur de 2 volumes d'*Homélies*, et de quelques autres ouvrages, dont le meilleur est l'*Histoire des indulgences et des jubilés*, in-12.

* **FORESTIERI** (François-Bénédict), littérateur italien, né à Sinigaglia en 1797, mort en 1828, fut élevé à l'école de Frugoni et de Césarotti. Il a laissé des traductions de quelques-unes des *élégies* de Tibulle et des *poésies* latines de Pétrarque : il publia lui-même plusieurs morceaux de poésie, parmi lesquels on distingue celui qu'il fit sur la mort de Perticari son ami.

* **FORFAIT** (Pierre-Alexandre-Laurent), ingénieur constructeur de la marine, naquit à Rouen en 1752. Il exerça d'abord les fonctions d'ingénieur à Brest, puis à Cadix sous les ordres du comte d'Estaing, et se recommanda particulièrement à l'attention du gouvernement en 1787 par la construction de paquebots propres à recevoir des marchandises, ainsi qu'un grand nombre de passagers, et destinés à entretenir avec les Etats-Unis une navigation régulière. Chargé d'une mission importante auprès de l'Angleterre, il fut nommé à son retour, membre de l'assemblée Législative en 1791, et il eut le courage de s'opposer à toutes les propositions révolutionnaires faites par des têtes exaltées. Il alla ensuite reprendre ses fonctions au Havre, et devint successivement ministre de la marine, conseiller d'état, inspecteur général de la flotille destinée contre l'Angleterre, commandant de la légion-d'honneur, préfet maritime au Havre, puis à Gênes. Desservi par des envieux qui parvinrent à lui faire perdre la confiance du gouvernement, il se retira au sein de sa famille, et mourut des suites d'une attaque d'apoplexie le 8 novembre 1807. Il a laissé : | un *Mémoire* en latin, *sur les canaux navigables*, couronné par l'académie de Mantoue en 1773; | un *Traité élémentaire de la mâture des vaisseaux*, Paris, 1788, 1 vol. in-4°, ouvrage entrepris par ordre du ministre de la marine, pour l'instruc-

tion des élèves, et qui annonce que l'auteur avait bien approfondi son sujet.

FORGEAU (saint). *Voyez* FERRÉOL.

* FORGEOT (Nicolas-Julien), auteur dramatique, avocat et inspecteur de l'administration des postes, né à Paris au mois de juillet 1758, étudia le droit, se fit recevoir avocat, et mourut à Paris le 4 avril 1798. Il a donné plusieurs pièces qui eurent du succès, et dont quelques-unes sont restées au répertoire : à l'Opéra, *les Pommiers et le moulin;* aux Français, *les Epreuves, la Ressemblanee;* au théâtre Italien, *les Deux Oncles, les Dettes, la Caverne*, etc.; au théâtre Feydeau, *le Double Divorce, la Rupture inutile.* Son chef-d'œuvre est l'opéra comique des *Dettes*, en 2 actes et en prose, mêlé d'ariettes, musique de M. Champin, joué le 6 janvier 1787.

FORGES. *Voyez* DESFORGES-MAILLARD.

FORGET de FRESNE (Pierre), habile secrétaire d'état, employé dans toutes les affaires importantes de son temps, mourut en 1610. C'est lui qui dressa le fameux *édit de Nantes.* — Il ne faut pas le confondre avec Germain FORGET, avocat au bailliage d'Evreux, dont on a un *Traité des personnes et des choses ecclésiastiques et décimales*, Rouen, 1625, petit in-8°

* FORKEL (Jean-Nicolas), célèbre musicien allemand et docteur en philosophie, né le 22 février 1749 à Méeder près de Cobourg, de parens très pauvres, apprit seul la musique en s'aidant de l'ouvrage de Matthesons, intitulé le *Parfait maître de chapelle.* Ses succès furent si rapides, qu'à 17 ans il devint préfet du chœur de l'église de Schwerin. Le duc de Mecklembourg ayant trouvé en lui de l'aptitude pour les sciences et les lettres, lui fournit les moyens de se rendre à l'université de Gottingue, où il s'occupa du droit : rebuté d'une étude qui n'avait pour lui aucun agrément, il profitait de tous ses momens de loisir pour apprendre l'art dont il se sentait le génie : il profita des nombreuses ressources que lui fournissait la riche bibliothèque de cette ville, et étudia la théorie de la musique dans les meilleurs ouvrages qui avaient paru jusqu'alors. Forkel fut chargé de diriger le concert académique, et il se mit en relation avec les musiciens célèbres de l'Allemagne. L'université de Gottingue le reçut dans la faculté de philosophie en 1787, et lui accorda le grade de docteur avec le droit de bourgeoisie. Ce savant professeur a beaucoup écrit sur la partie théorique de son art. Ses ouvrages, tous composés en allemand, sont : | *De la Théorie de la musique*, Gottingue, 1774, in-4° ; | *Bibliothèque musicale et critique*, Gotha, 1778, 3 vol. in-8° ; ouvrage qui produisit une grande sensation, parce qu'il y attaquait Gluck, dont il était l'antagoniste. | *Sur la meilleure organisation des concerts publics*, 1779, in-4° ; | *Développement de quelques idées sur la musique;* | *Almanach musical pour l'Allemagne*, 1782 et trois années suivantes ; | *Histoire générale de la musique*, 1788-1801, 2 vol. in-4°, ouvrage que Marpurg considérait comme une production dont l'Allemagne devait s'enorgueillir, et qui est resté incomplet. | *Sur la littérature universelle de la musique*, Leipsick, 1790, livre destiné à faire connaître tous les écrits qui ont été publiés sur cette matière. Il avait annoncé en 1803, dans un *Prospectus* un ouvrage, sous le titre de *Monument de l'art musical depuis la découverte de la contrepointe jusqu'aux temps actuels*, qui devait avoir cinquante cahiers in-folio, et contenir les chefs-d'œuvre de toutes les sortes de musique ; mais les éditeurs ayant renoncé au contrat qu'ils avaient signé, cette promesse ne reçut point son accomplissement. Forkel est mort le 20 mars 1818. Les académies de Stockholm et de Livourne l'avaient admis dans leur sein ; celle-ci en 1811, et l'autre en 1804.

* FORMAGE (Jacques-Charles-César), littérateur, né à Coupe-Sartre près de Lisieux, en 1749, fut professeur de 5e à Rouen en 1779, occupa la chaire des langues anciennes à l'école centrale, et fut attaché ensuite au lycée de cette ville. Il cultiva les poésies latine et française. On a de lui : | *In licentiam nostræ poeseos carmen;* | *Ignis;* | *In pestem quæ Rothomago incubuit;* | *Stances sur la guerre d'Amérique;* ces trois poèmes et les stances ont été couronnés par l'académie de l'immaculée-Conception de Rouen en 1778, 1779 et 1780, insérés dans le recueil des pièces de cette académie. | *Discours sur la réunion de la Normandie à la couronne de France sous Philippe-Auguste*, couronné en 1781 par la même académie, et inséré par extraits dans son recueil ; | des *Fables mises en vers*, qui n'ont rien de remarquable, quoiqu'elles lui aient fait quelque réputation. Il est mort à Rouen le 11 septembre 1808.

* FORMEY (Jean-Henri-Samuel), mi-

nistre protestant, né à Berlin en 1711, d'une famille de réfugiés français, fut nommé pasteur à Brandebourg à 20 ans, puis à Berlin, où il obtint en 1737 la chaire d'éloquence au collége français de cette ville, et en 1739 celle de philosophie, vacante par la mort de Lacroze. Son mérite lui valut la place de secrétaire correspondant de la princesse Henriette-Marie de Prusse, retirée au château de Coepenick, celle de conseiller privé au Directoire français, et de secrétaire perpétuel de l'académie de Berlin. Il mourut le 8 mars 1797. Il a publié un très grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : | *Mémoires pour servir à l'histoire et au droit public de la Pologne*, la Haye, 1741, et Francfort, 1754, in-8°; | *La belle Wolfienne*, ou *abrégé de la philosophie wolfienne*, la Haye, 1741, 6 vol. in-8°, et 1774, 6 vol. in-12; | *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse, mais choisie*, 1746, in-12, souvent réimprimés; | *Pensées raisonnables opposées aux pensées philosophiques*, 1749 et 1756, in-8°; | *Le philosophe chrétien*, Leyde, 1750-56, 4 vol. in-8° : c'est le recueil d'une partie des sermons de l'auteur. | *Discours moraux pour servir de suite au Philosophe chrétien*, 1765, 2 vol. in-12. | *Mélanges philosophiques*, 1754, 2 vol. in-8°; | *Eloges des académiciens de Berlin et de divers autres savans*, 1757, 2 vol. in-12; | *Le philosophe païen, ou Pensées de Pline, avec un commentaire littéraire et moral*, 1759, 3 vol. in-12; | *Principes élémentaires des belles lettres*, 1758 et 63, in-12; | *Abrégé de l'histoire de la philosophie*, 1760, in-8°; | *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1762, 2 vol. in-12; | *Anti-Emile*, 1762 et 1764, in-8°; | *Emile chrétien, consacré à l'utilité publique*, Berlin, 1764, 2 vol. in-8°; | *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte*, 1776, 2 vol. in-8°. Il a travaillé à la *Bibliothèque germanique* avec Beausobre, et commencé une autre collection sous le titre de *Nouvelle bibliothèque germanique*, 25 vol. in-8°. Il a aussi coopéré au *Journal de Berlin, à la Bibliothèque centrale, à la Bibliothèque des sciences et des beaux-arts, aux Nouvelles littéraires, au Journal encyclopédique*, etc.

FORMOSE, évêque de Porto, succéda au pape Etienne V le 19 septembre 891. C'est le premier évêque transféré d'un autre siége à celui de Rome. Formose, déjà évêque, ne reçut point de nouvelle imposition des mains : il fut seulement intronisé. Il mourut en 896, après avoir couronné Arnoul empereur. Etienne VI, successeur de Formose, après le court pontificat de Boniface VI, fit déterrer son corps, après avoir condamné sa mémoire (*voyez* Etienne VI). Jean IX assembla un concile en 898, qui cassa les articles du synode convoqué par Etienne VI, et rétablit la mémoire de Formose. *Voyez* AUXILIUS.

FORNARI (Marie-Victoire), née à Gênes en 1562, fut mariée à Ange Strate, de qui elle eut trois garçons et deux filles qui tous embrassèrent la vie religieuse. Après la mort de son mari, elle institua l'ordre des annonciades célestes, et mourut en odeur de sainteté le 15 décembre 1617. Sa *Vie* a été imprimée à Paris, en 1770, in-12. Son ordre a une centaine de maisons, en Italie, en Allemagne, et en France. Les religieuses sont habillées de blanc avec un scapulaire bleu-de-ciel, et le manteau de même; c'est de là qu'elles ont tiré leur nom de *Céleste*.

* **FORNICI** (Jean), né vers l'an 1762 et mort le 11 avril 1828 à Rome, où il était chanoine de la collégiale de St.-Eustache, maître des cérémonies pontificales, secrétaire de la congrégation des cérémonies, archiviste de la pénitencerie et consulteur de la congrégation des indulgences, était très versé dans la liturgie : il a laissé : | *des Institutions liturgiques* pour le sénat romain; | *deux collections de questions et les réponses sur les doutes liturgiques;* | des *notes* imprimées par ordre de la congrégation des Rites; | un *recueil de panégyriques*, plusieurs fois réimprimé.

* **FORSIUS** (Sigefrid-Aron), théologien, mathématicien et physicien suédois, né vers la fin du 16e siècle, mort en 1657, fut d'abord professeur d'astronomie et de mathématiques, à Upsal, puis pasteur à Stockholm et en Finlande. Il mérita même l'estime de Gustave-Adolphe; mais ses rêveries astrologiques l'exposèrent à l'animadversion du gouvernement, et lui firent perdre ses places. Il rédigea des *Almanachs* pendant un grand nombre d'années, donna la première *Minérographie* que le nord ait connue, et traduisit en vers suédois un recueil de distiques latins, intitulé : *Speculum vitæ humanæ*.

* **FORSKAL** (Pierre), naturaliste et voyageur suédois, né en 1736, fit paraître de bonne heure une dissertation intitulée : *Dubia de principiis philosophiæ recentioris*. Son ami Linnée le recommanda à Frédéric Ier, roi de Danemarck. Ce prince le chargea d'accompagner Niebuhr dans

un voyage en Asie; il alla ensuite à Malte, et parvint en Egypte, où il fut pris en remontant le Nil, et dépouillé par les Arabes. Ayant été atteint de la peste, il mourut à Djerim en Arabie le 11 juillet 1763 à peine âgé de 27 ans. Niebuhr rassembla ses papiers, et publia les ouvrages suivans : | *Descriptiones animalium, avium, amphibiorum, quæ in itinere orientali observavit Petrus Forskal*, Hauniæ, 1775, in-4°; | *Flora ægyptiaco-arabica, sive Descriptiones plantarum*, etc., 1775, in-4°; | *Icones rerum naturalium quas in itinere orientali, depingi curavit Forskal*, 1776, in-4°.

FORSTER (Jean), théologien protestant, né à Augsbourg en 1495, ami de Reuchlin, de Mélanchthon et de Luther, enseigna l'hébreu avec réputation à Wittemberg, et y mourut en 1556. On a de lui un excellent *Dictionnaire hébraïque*, Bâle, 1564, in-fol. — Il est différent d'un autre Jean FORSTER, mort en 1613, qui a laissé des *Commentaires sur l'Exode, Isaïe et Jéremie*, 3 vol. in-4°, et *De interpretatione Scripturarum*, Wittemberg, 1608, in-4°.

* **FORSTER** (Froben, en latin *Frobenius*), né le 30 août 1709, à Konigsfeld en Bavière, entra dans l'ordre de Saint-Benoît à l'âge de 19 ans, et fit profession à Ratisbonne dans l'abbaye de Saint-Emmeran, où il professa la philosophie depuis 1735 jusqu'à 1744, époque à laquelle il fut appelé à l'université de Salzbourg pour y remplir les mêmes fonctions. Il revint trois ans après à Saint-Emmeran pour y professer l'interprétation de l'Ecriture sainte; il fut élu prieur de ce monastère en 1750, et prince-abbé en 1762. Il se distingua par la sagesse de son administration, et mourut le 12 octobre 1791. Cet illustre prélat avait une érudition profonde; il aimait les sciences, et il s'efforça de les faire fleurir dans son abbaye. Il a laissé : | six *Dissertations latines* sur divers sujets de philosophie et de théologie; | une *Dissertation en allemand* sur le concile tenu en 1763 à Aschein, dans la Haute-Bavière. Elle a été insérée dans le tome 1er des Mémoires de l'académie des Sciences de Bavière. | Une *Edition* d'Alcuin, sous ce titre : *Beati Flacci Albini seu Alcuini.. opera.. de novo collata, multis locis emendata, et opusculis primum repertis plurimum aucta*, 2 parties, 1777, 4 vol. in-fol. Don Catelinot, benedictin de la congrégation de Saint-Vannes, avait aussi travaillé à une édition d'Alcuin, de laquelle dom Forster tira beaucoup de sermons pour la sienne. (*Voyez* CATELINOT.) Il y joignit en outre soixante-onze lettres inédites, venues d'Angleterre, beaucoup de variantes et de corrections, fruits d'immenses recherches faites dans les bibliothèques d'Allemagne; un traité *De cursu et saltu lunæ bis-sexto*; un autre *De orthographia*, et enfin un écrit intitulé : *Libellus adversus hæresin Felicis (urgellensis) ad abbates et monachos Gothiæ*, orné d'une préface du père Foggini. (*Voyez* FÉLIX, évêque d'Urgel, et FOGGINI, qui avaient envoyé ce traité à l'abbé d'Emmeran, d'après un manuscrit du Vatican.)

FORSTER (Valentin) est auteur d'une *Histoire du droit*, en latin, avec les *Vies des plus célèbres jurisconsultes*, jusqu'en 1580, temps où il écrivait. — Nous avons eu dans le siècle dernier un autre FORSTER (Nathanael), qui a donné une *Bible hébraïque*, sans points. Oxfort, 1750, 2 vol. in-4° : édition estimée.

* **FORSTER** (Jean-Reinhold), célèbre naturaliste et voyageur prussien, issu d'une famille anglaise qui avait quitté sa patrie, à cause des troubles politiques du règne de Charles Ier, naquit à Dirschaw, dans la Prusse polonaise le 22 septembre 1729. Il fit ses études au gymnase de Berlin et à l'université de Halle, où il s'était surtout appliqué à la connaissance des langues anciennes et modernes, des langues orientales et de la théologie, et exerça d'abord les fonctions de prédicateur à Nassenhuben près de Dantzick; mais son revenu ne suffisant pas à l'entretien d'une famille qui prenait de l'accroissement, il accepta la proposition qu'on lui fit d'aller en Russie diriger les nouvelles colonies de Saratoff. Le peu d'avantages qu'il tirait de ce poste lui fit prendre la résolution de se rendre à Londres en 1766, et il fut choisi en 1772 pour accompagner comme naturaliste le capitaine Cook dans son second voyage autour du monde. Son caractère dur et impérieux en lui faisant beaucoup d'ennemis, lui attira plus d'une fois des châtimens : Cook, à son retour, porta plainte contre Forster qui fut encore puni par l'amirauté; on le priva d'une partie des avantages qu'il pouvait espérer, et il lui fut défendu de publier aucune relation. Ces désagrémens le décidèrent à quitter un pays dont le séjour lui était devenu insupportable. Frédéric II, dont il avait fixé l'attention, lui fournit les moyens de revenir (1780), le nomma professeur d'his-

toire naturelle et inspecteur du jardin botanique à Halle. Malgré le zèle qu'il apportait à tout ce qui pouvait faire fleurir cette université, il ne put gagner l'amitié de ses confrères les professeurs, que son caractère vif, irritable et susceptible éloignait de lui. Un goût désordonné pour le jeu ajoutait à ses malheurs en épuisant toutes ses ressources. La mort de ses deux fils vint les aggraver encore. Il succomba à une longue maladie le 9 décembre 1798. Peu de savans ont possédé des connaissances aussi étendues que Forster; il savait dix-sept langues mortes et vivantes, entre autres, le cophte et le samaritain; et il joignait à une lecture immense le talent de bien observer. On a de lui | *Introduction à la minéralogie*, Londres, 1768, in-8°, en anglais, ainsi que les deux ouvrages suivans : | *Catalogue d'insectes anglais*, Warington, 1770, in-8°; | *Catalogue des animaux de l'Amérique anglaise, avec des instructions succinctes pour rassembler, conserver et transporter toutes sortes de curiosités naturelles*, 1770, in-8°; | *Flora Americæ septentrionalis* (*or a Catalogue of the plants of north America*), 1771, in-8°; | *Characteres generum plantarum, quas in itinere ad insulas maris australis collegerunt, descripserunt, delinearunt, annis* 1772-1775, J. R. Forster et G. Forster, Gottingue, 1776, in-4°; | *Observations faites dans un voyage autour du monde sur la géographie physique, l'histoire naturelle et la philosophie morale*, Londres, 1778, in-4°, en anglais, trad. en allemand, en hollandais, en suédois, et en français, par Pingeron, formant le 5e vol. de l'édit. française in-4° du 2e voyage de Cook. C'est un résumé aussi instructif qu'intéressant de ce fameux voyage. | *Zoologiæ Indicæ rarioris spicilegium*, avec une traduction en allemand, Halle, 1781 et 1793, in-fol.; | *Tableau de l'Angleterre pour l'année* 1780, continué jusqu'à l'année 1783, in-8°, 1784, en anglais : l'auteur le traduisit en allemand; | *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord* (en allemand), Francfort-sur-l'Oder, 1784, in-8°, traduit en anglais : Londres, 1786, et en français, d'après la version anglaise, par Broussonnet, Paris, 1788, in-8°; | *Enchiridion historiæ naturali inserviens*, 1788, in-8°; | *Magasin des voyages les plus récens, trad. de diverses langues, et enrichis de remarques*, Halle, 1790-98, 16 vol. in-8°; | *Observations et vérités jointes à quelques principes qui ont acquis un haut degré de vraisemblance*, ou *Matériaux pour un nouvel essai sur la théorie de la terre australe*, Leipsick, 1798, in-8°.

* FORSTER (Jean-Georges-Adam), fils du précédent, né à Nassenhuben, près de Dantzick, suivit son père en Russie, à Londres et dans son voyage autour du monde avec Cook. Il vint à Paris en 1777 et passa ensuite en Hollande et en Allemagne, où le landgrave de Hesse lui offrit une chaire d'histoire naturelle à Cassel, qu'il occupa jusqu'au moment où le roi de Pologne lui en fit accepter une à l'université de Wilna, où il reçut le grade de docteur en médecine. Catherine II, jalouse de toute espèce de gloire, avait voulu aussi, en 1787, faire exécuter un nouveau voyage autour du monde, et avait nommé Forster historiographe de cette expédition; mais cette entreprise n'eut pas lieu, à cause de la guerre contre les Turcs. Se trouvant sans emploi, il se rendit en Allemagne, où il se fit une brillante réputation par la publication de plusieurs *mémoires sur l'histoire naturelle et la littérature*. L'électeur de Mayence le choisit pour son premier bibliothécaire, et il remplissait cet emploi avec distinction, lorsque l'armée française s'empara de cette ville en 1792. Ami chaud des nouveautés, il embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et fut député à Paris, par les Mayençais, pour solliciter leur réunion à la France. Pendant cette mission, qu'il avait acceptée avec trop de légèreté, les Prussiens reprirent Mayence : ses manuscrits et tout ce qu'il possédait tombèrent au pouvoir du prince de Prusse : sa femme même qu'il chérissait, séduite par un Français, l'abandonna. Puni ainsi de son ingratitude envers son bienfaiteur, et dégoûté de la révolution et des biens chimériques qu'elle promettait, il se livra à l'étude des langues orientales, dans le but d'entreprendre un voyage à l'Indostan et au Thibet; mais sa santé altérée par les secousses qu'il avait éprouvées, et un vice scorbutique dont il était atteint, le conduisirent au tombeau dans le mois de mars 1794, dans sa 40e année. Il a laissé : | *Voyage autour du monde sur le vaisseau la Résolution, commandé par le capitaine Cook dans les années* 1772-1775, Londres, 1777, 2 vol. in-4°, en anglais. Il le traduisit en allemand avec son père, et y fit diverses additions, Berlin, 1779-80, 2 vol. in-4°, et 1784, 3 vol. in-8°. Cette relation ne diffère pas pour le fond

d'avec celle de Cook ; mais elle est écrite avec plus de soin, et contient quelques observations qui ne se trouvent point dans la narration de ce célèbre navigateur ; elles ne consistent la plupart qu'en allusions amères dirigées contre les vices des Européens, et même des compagnons de voyage de l'auteur. Ces sorties souvent répétées lui suscitèrent des critiques, et, quoique très jeune, il y répondit avec modération dans un écrit intitulé : *Réplique aux remarques de M. Wale, sur la relation du dernier voyage de Cook*, publiée par M. Forster, Londres, 1778, in-8° ; | *Florulæ insularum australium prodromus*, Gottingen, 1786, in-8° ; | *Mélanges* ou *Essais sur la géographie morale et naturelle, l'histoire naturelle et la philosophie usuelle*, Leipsick et Berlin, 1789-97, 6 vol. in-8°, en allemand. Les deux derniers vol. ont été publiés après sa mort. | *Tableau de la partie inférieure du Rhin, du Brabant, de la Flandre, de la Hollande, de l'Angleterre, de la France en* 1790, Berlin, 1791-94, 3 vol. in-8°. Huber fit paraître le dernier volume, auquel il ajouta une notice sur l'auteur. Il a été trad. en hollandais, grand in-8°, et en français sous ce titre : *Voyage philosophique et pittoresque sur les rives du Rhin, à Liége, dans la Flandre, le Brabant, la Hollande*, Paris, 1795, 2 vol. in-8°, et *Voyage philosophique et pittoresque en Angleterre, suivi d'un Essai sur l'hist. des arts dans la Grande-Bretagne*, 1796, in-8°. Ce livre annonce beaucoup d'instruction ; mais on regrette que l'auteur se soit trop abandonné à sa manie du sentiment, et, dans la partie qui concerne l'Angleterre, à sa mauvaise humeur contre les habitans de cette île : | *Souvenirs de l'année* 1790, *tableaux historiques* avec figures du célèbre Chodowiecki, Berlin, 1793, in-8° ; | *Magasin de Gottingen, concernant les arts et la littérature*, journal publié en allemand en société avec Lichtenberg, Gottingen, 1780-82 ; | plusieurs *traductions* en allemand et divers *mémoires, programmes, lettres* et *pamphlets* politiques, relatifs à Mayence. Il a aussi travaillé à la collection des voyages publiés par Sprengel.

* **FORSTER** (Georges), voyageur anglais, né vers 1750, était employé civil au service de la compagnie des Indes-Orientales, lorsqu'il conçut, sans doute à la sollicitation de quelques-uns des chefs de la compagnie, l'audacieux projet de revenir en Europe par le nord de l'Inde et de la Perse ; il partit de Calcutta le 23 mai 1782, après avoir pris toutes les précautions dictées par la prudence : il avait appris les langues des pays qu'il devait parcourir, connaissait leurs mœurs, et s'était vêtu du costume oriental. Il passa par les pays de Cachemire et de Candahar, et au bout d'un an il était au midi de la mer Caspienne. Il avait fait 900 lieues, c'est-à-dire, environ 2 lieues et demie par jour. Il continua sa route, et au premier port il s'embarqua pour l'Angleterre et termina heureusement ce voyage, malgré les dangers sans nombre qu'il eut à courir. De retour dans l'Inde, les directeurs de la compagnie lui conférèrent le titre et les fonctions d'ambassadeur à la cour des Marattes orientaux à Nagpour dans le Bérar. Il y mourut peu de temps après son arrivée, en 1792. On a de lui : | *Essai sur la mythologie et les coutumes des Indous*, brochure in-8°, qu'il publia à Londres en 1785, et qui eut beaucoup de succès ; | *A Journey from Bengalio england*, Calcutta, 1790, 2 vol. in-4°. Le second ne fut publié qu'après sa mort, d'après les matériaux trouvés dans ses papiers ; c'est la relation de son voyage. Elle est curieuse et instructive, et a été traduite en allemand et en français, sous le titre de *Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg, à travers les provinces septentrionales de l'Inde, le Cachemire, la Perse, la mer Caspienne*, etc., suivi de *l'Histoire des Rohyllahs et de celle des Seiks, par feu Georges Forster, traduit de l'anglais avec des additions*, etc. Paris, 1802, 3 vol. in-8°, avec 2 cartes.

* **FORSTER** (Jean-Chrétien), naquit le 14 décembre 1755 à Halle, et fut professeur de philosophie dans l'université de cette ville. Il y exerça ensuite différens emplois administratifs, et fut chargé, en 1791, de l'inspection du jardin botanique et économique. Il est auteur des ouvrages suivans : | *Disputatio de deliriis*, Halle, 1759, in-4° ; | *Comparatio demonstrationis Cartesii, pro existentia Dei, cum illa quæ Anselinus cantuariensis usus est*, Berlin, 1770, in-4°. Ses autres ouvrages sont en allemand : | *Caractère des trois philosophes Leibnitz, Wolf et Baumgarten*, 2e édition, Halle, 1765, in-8°. Cet ouvrage est bien écrit et conçu dans de bons principes ; | *Introduction à la politique*, d'après les principes de Montesquieu, ibid., 1765, in-8° ; | *Essai d'introduction à l'économie politique*, Berlin,

1771, in-8° ; | *Aperçu de l'histoire de l'université de Halle, pendant le premier siècle de sa fondation*, ibid., 1794, in-8°, etc., etc. Forster est mort le 19 mars 1798. — Il y a un autre JEAN-CHRÉTIEN FORSTER, théologien protestant, né en Thuringe vers 1754, mort en 1800, qui a donné en allemand quelques ouvrages ascétiques et des sermons.

FORSTNER (CHRISTOPHE), né en 1598, mourut en 1667, et publia, dès l'âge de 19 ans, un ouvrage sur la politique. Après avoir étudié en Allemagne, il alla en Italie, où Jean Cornaro, doge de Venise, le goûta tellement qu'il l'honora de l'ordre de Saint-Marc. Forstner vint ensuite en France, et retourna en Allemagne. Employé dans les négociations de la paix de Munster, il fit paraître tant de prudence et de capacité, que le comte de Trautmansdorf, plénipotentiaire de l'empereur, lui procura la qualité de conseiller-aulique. Outre ses *Hypomnemata politica*, 1623, in-8°, on a de lui : | *De principatu Tiberii ; Notæ politicæ ad Tacitum ;* | un recueil de ses *Lettres* sur la paix de Munster, etc. etc.

* FORSYTH (GUILLAUME), jardinier distingué, né dans le comté d'Aberdeen en Ecosse en 1737, se livra de bonne heure à la pratique du jardinage et s'y distingua bientôt. Il vint à Londres en 1763, et peu après, travailla sous le célèbre Miller, jardinier du jardin des apothicaires à Chelsea, et lui succéda en 1771. Le roi le nomma en 1784 surintendant de ses jardins royaux de Kensington et de Saint-James. Il s'occupa particulièrement des remèdes à apporter aux maladies auxquelles les végétaux peuvent être sujets, et découvrit une composition qui répondait à ses vues. Forsyth est mort le 25 juillet 1804. Il était membre de la société des antiquaires et d'autres corps savans. On lui doit : | *Observations sur les maladies, les défauts et les accidens auxquels les arbres à fruit et les arbres forestiers sont sujets*, Londres, 1791, in-8° ; | *Traité de la culture des arbres fruitiers*, Londres, 1802, in-4°, traduit en français, avec des notes par Pictet-Mallet, Genève et Paris, 1803, in-8°. Ce livre, qui contient le résultat de tous ses travaux, a eu trois éditions en peu de temps.

FORT (FRANÇOIS le), d'une famille patricienne de Genève, naquit en cette ville en 1656. Une forte inclination pour les armes le fit quitter la maison paternelle dès l'âge de 14 ans. Après avoir servi en Hollande comme volontaire, il eut une lieutenance dans le régiment d'un colonel allemand au service du czar. Le Fort était hardi et entreprenant ; il parlait assez bien 4 ou 5 langues. Il n'était point savant ; mais il avait beaucoup lu, sans avoir dans un degré égal le talent de digérer ses lectures. Pierre le Grand, qui avait conçu le dessein de réformer sa nation, le vit et lui donna sa confiance. En 1696, le Fort eut la conduite du siége d'Azof. Il y montra tant d'habileté dans l'art de la guerre, que le czar le mit à la tête de ses troupes de terre et de mer, et le fit son premier ministre d'état, avec la qualité d'ambassadeur et de plénipotentiaire dans toutes les cours étrangères. Le Fort eut part à tous les changemens que Pierre Ier fit dans son empire. Il mourut à Moscou en 1699. Le czar, pénétré de sa perte, lui fit des obsèques magnifiques, et y assista.

FORT (le). *Voyez* MORINIERE.

* FORTE ou FORTIO (ANGE), médecin vénitien du 16e siècle, a laissé plusieurs ouvrages sur l'astrologie judiciaire, dont il s'est montré pendant toute sa vie un zélé partisan, nous citerons : *De mirabilibus humanæ vitæ naturalia Fundamenta*, Venise, 1543, 1555, in-8° ; et *Veritatis redivivæ militia*, ibid. 1541, in-8°.

* FORTEBRACCIO (NICOLAS), partisan ou *condottiere* italien du 15e siècle, successeur du fameux Braccio de Montone, son oncle, servit les Florentins contre Volterre et contre Lucques en 1429, prit du service sous le pape Eugène IV, déclara ensuite la guerre à ce souverain pontife, et avait déjà conquis la plus grande partie de ses états, lorsqu'il mourut en 1435 des suites d'une blessure qu'il avait reçue peu de temps auparavant à Capo-di-Monte.

FORTESCUE (JEAN), lord, chef de justice et grand chancelier d'Angleterre, sous le règne de Henri IV, naquit dans le 15e siècle à Wear-Giflord dans le Devonshire. Son nom est très connu en Angleterre ; sa réputation de jurisconsulte repose sur plusieurs ouvrages estimés qui ont pour objet la *Loi Naturelle*, et les *Lois de l'Angleterre*. Le plus remarquable de ses écrits est celui qui a pour titre : *De laudibus legum Angliæ*, traduit du latin en anglais en 1737, avec des *notes* de Selden et de nombreuses *remarques* sur les *Antiquités*, l'*Histoire* et les *Lois d'Angleterre*.

FORTIGUERRA (NICOLAS), cardinal, natif de Pistoie, rendit de grands services

aux papes Eugène IV, Nicolas V, Pie II et Paul II. Il commanda l'armée du saint Siège avec succès, et mourut à Viterbe en 1473, à 55 ans.

FORTIGUERRA (Nicolas), savant prélat de la même famille que le précédent, mourut en 1735, à 61 ans. On a de lui une *version de Térence* en vers italiens, Urbin, 1736, fig. avec le texte latin. Sa maison était le rendez-vous de tout ce que Rome possédait alors de plus excellens littérateurs, et leurs conversations ne roulaient que sur la littérature. Un jour on disputait sur la prééminence entre le Tasse et l'Arioste : l'un et l'autre trouvèrent des partisans dans cette assemblée. Fortiguerra était pour le Tasse; et voulant prouver combien il était facile, avec de l'imagination, de réussir, au moins jusqu'à un certain degré, dans le genre de l'Arioste, il composa un poème en 30 chants, qui fut commencé en fini en très peu de temps. C'est le *Ricciardetto* publié en 1738, in-4° : ouvrage héroïco-burlesque, où l'auteur, à l'exemple de l'Arioste, s'est livré à tout ce que son imagination lui présentait. Il y règne un désordre et une bizarrerie qui jettent le lecteur dans une contention d'esprit continuelle, et qui en rendraient la lecture insoutenable, sans les plaisanteries et la versification aisée qu'il respire : la pudeur, la bienséance et la religion y sont blessées tour à tour, de l'aveu même du traducteur. On l'a imité en vers français en 1766, 2 vol. in-8° : l'auteur (M. du Mourrier), chevalier de Saint-Louis, mourut de consomption en 1769, soit que son travail eût occasioné sa maladie, soit que sa maladie eût déterminé son travail. Cet ouvrage empêcha Fortiguerra d'avoir la pourpre que lui destinait Clément XII.

* FORTIS (Jean-Baptiste ALBERT, l'abbé), littérateur italien, né à Vicence en 1740, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Augustin; mais, ennemi de toute espèce de joug, il en sortit bientôt, et fit plusieurs voyages, où il prit une manière hardie de penser qui le fit nommer par plusieurs de ses compatriotes le *voyageur philosophe*. Pendant sa carrière, Fortis fut tour à tour physicien, naturaliste, poète, journaliste et bibliographe; mais son caractère ardent et son imagination bizarre ne lui permirent jamais de se fixer. En 1801, il fut nommé préfet de la riche bibliothèque de Bologne, où il mourut le 21 octobre 1803. On a de lui : | *Saggio d'osservazioni sopra l'isola di Cherso ed Osero*, Venise, 1771, in-4°; | *Viaggio in Dalmazia*, Venise, 1774, 2 vol. in-4°, fig. et cart. Il a été traduit en anglais, Londres, 1778, in-4°; et en français, Berne, 1778, 2 vol. in-18. On convient en général que l'imagination de l'auteur l'a entraîné un peu loin, et qu'il a accordé trop de confiance à des autorités suspectes. On peut consulter l'excellente dissertation intitulée *Osservazioni sopra diversi pezzi del viaggio in Dalmazia*, Venise, 1776, in-4°. | *Voyage minéralogique dans la Calabre et la Pouille*, ou *Lettres au comte Thomas de Bassegli, patricien de Raguse*. Ces lettres d'abord écrites en italien, ont été publiées en allemand, Weimar, 1788, in-4°. | *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle, et principalement à l'oryctographie de l'Italie*, Paris, 1802, 2 vol. in-8°; | Beaucoup de *dissertations* disséminées dans les mémoires de diverses académies dont il était membre, ou publiées séparément. Il a travaillé long-temps au journal de Grisellini, qui traitait principalement d'agriculture, d'arts et de commerce, et à l'*Europa letteraria*, ouvrage périodique, publié à Venise par Mme Caminer Tura.

* FORTIS (Aloys), 20e général des jésuites, né à Vérone le 26 février 1748, fut reçu dans la compagnie de Jésus à l'âge de 14 ans. Il enseignait la rhétorique au collége de Ferrare quand Clément XIV supprima la société. Résolu cependant de consacrer sa vie entière au service de l'Eglise, il rentra dans sa patrie pour y faire ses études théologiques et fut nommé à la chaire de philosophie au lycée de Vérone. Il se fit une grande réputation par le *Prodromus ad universam metaphysicam* qu'il y publia. Vers la même époque, il entreprit et acheva conjointement avec le chanoine Séraphin Volta, l'ouvrage connu sous le titre de : *Illustrazione de Pesci impietriti del monte Bolca in Verona*. Comme la compagnie subsistait toujours en Russie, le Père Fortis se fit inscrire de nouveau au nombre de ses membres; il alla rejoindre à Parme ceux de ses frères qui sous la protection du duc Ferdinand venaient d'y rouvrir le pensionnat des nobles, et y professa plusieurs années la littérature. Les applaudissemens avec lesquels furent accueillies dans plusieurs réunions de savans ses poésies italiennes, grecques et latines ont fait regretter que par humilité, sur la fin de ses jours, il ait livré aux flammes tout ce qui lui restait d'écrits. Dès que la compagnie de Jésus fut rétablie dans le

royaume de Naples (1804), il s'y rendit avec empressement; mais à peine avait-il pu organiser les classes publiques du collége de cette ville, que les circonstances politiques le forcèrent de se retirer à Orviète puis à Vérone, d'où il se rendit à Rome à l'époque où Pie VII rétablit la compagnie par tout l'univers catholique. Sa Sainteté le nomma examinateur des évêques, et le général Brzozowski, qui résidait toujours en Russie, le fit son vicaire-général en Italie. Elu général de son ordre en 1820, il se fit estimer au dehors et chérir de ses inférieurs, offrant lui-même le modèle de toutes les vertus qu'il désirait voir briller dans les autres. Il est mort à Rome le 27 janvier 1829.

FORTIUS, *ou plutôt* STERK (Joachim), philosophe et mathématicien, plus connu sous le nom de *Fortius Ringelbergius*, né à Anvers vers l'an 1499, se fit aimer d'Erasme, d'Oporin, d'Hypérius et de plusieurs autres savans de son temps. On le mit assez jeune à la cour de l'empereur Maximilien Ier, où il resta jusqu'à l'âge de 17 ans; de retour dans son pays, il fit des progrès étonnans dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie. Il employa ses heures de récréation à apprendre à dessiner et à graver. Vers l'an 1529, il se mit à parcourir les principales villes de la France. Arrivé dans une ville, il se mettait aussitôt à enseigner quelque science, dont le cours n'était ordinairement que d'un mois. Il ne fut pas possible de le retenir plus long-temps dans aucune ville. Fortius était passionné pour les langues anciennes. On l'entendait souvent dire qu'*il préférait un mot de la pure latinité à un écu d'or*. Aucune science n'eut pour lui tant d'attrait que l'astronomie; mais, comme presque tous les astronomes de son siècle, il donna dans les chimères de l'astrologie judiciaire. Il mourut vers 1556. Ses ouvrages ont été rassemblés sous le titre de *Joachimi Fortii Ringelbergii lucubrationes*, Lyon, 1556, in-8°. On y distingue un traité *De Ratione studii*, Anvers, 1529, dont Thomas Erpénius a donné une édition estimée, Leyde, 1622. Cet ouvrage renferme des avis très judicieux, tant pour les maîtres que pour les écoliers : mais ils sont balancés par des conseils qui sentent le pédantisme. Comme astrologue, il a soin d'y dresser l'horoscope de son livre.

FORTUNAT. *Voyez* VENANCE FORTUNAT.

FORTUNATIANUS. *Voyez* CURIUS.

* **FORTUNIO** (Augustin), religieux de l'ordre des camaldules, né dans le 16e siècle à Fiesole dans la Toscane, de parens originaires de Florence, qu'il perdit de bonne heure, fut placé dans le collége de Pise aux frais du grand-duc. Après avoir fait ses vœux dans le couvent des Saints-Anges à Florence, il se livra à l'enseignement des langues et à la recherche des monumens qui pouvaient intéresser son ordre. Ce savant religieux mourut dans un âge peu avancé à Florence vers 1595, laissant les ouvrages suivans : | *Historia camaldulensium*, Florence, première partie 1575, deuxième partie, 1579, in-4° : cette histoire dont Gui Grandi fait l'éloge sous le rapport de l'érudition, mais non sous celui de l'exactitude chronologique, est inférieure à celle des PP. Mittarelli et Costadoni; | *Apologia Augustini Florentini pro libris suis historiarum camaldulensium*, ibid., 1592, in-12; c'est une réponse au Père Luc ermite, qui avait attaqué plusieurs récits de faits miraculeux racontés dans l'*Histoire* de Fortunio; | *Cronichetta del monte san Savino di Toscana*, ibid., 1583, in-4°, etc.; | *Liber carminum*, ibid., 1591, in-8°; ce sont des poésies pieuses et sur des sujets de dévotion. On a encore de Fortunio des *opuscules* moins intéressans.

FOSCARARI (Gilles), dominicain bolonais, né le 27 janvier 1512, mort évêque de Modène en 1564, à 52 ans, fut un des théologiens choisis pour travailler au *Catéchisme* du concile de Trente. C'était un prélat savant, pieux et charitable. Il trouva dans sa frugalité et sa modestie un fonds suffisant pour subvenir aux nécessités des pauvres, pour fonder une maison des Filles-Repenties, et pour embellir son église et le palais épiscopal. Dans un temps de calamité, il vendit jusqu'à sa crosse et son anneau. On lui attribue un livre intitulé : *Ordo judiciarius in foro ecclesiastico*.

FOSCARI (François), d'une illustre famille de Venise, dont il augmenta encore le lustre. Il fut en 1415 procurateur de Saint-Marc, et élu doge en 1423, après avoir gagné ou acheté les suffrages. Voulant se rendre redoutable à ses voisins, il fit la guerre, et soumit à la république le Bressan, le Bergamasque, Crémone, Ravenne et d'autres places. Ces conquêtes coûtèrent beaucoup aux Vénitiens, qui murmuraient hautement contre lui; il les apaisa en offrant sa démission, qui ne fut pas acceptée. Ses ennemis suscitèrent di-

verses affaires à son fils, qui fut relégué d'abord à Trévise, et ensuite deux fois à la Canée. Le dernier exil accabla de douleur le malheureux doge, et il fut hors d'état de gouverner les affaires de la république. Il fut déposé à l'âge de 84 ans, en 1457, et Pascal Maripert mis à sa place. Il mourut deux jours après. Son fils avait mort lui-même dans sa prison ; on l'avait accusé d'avoir assassiné un sénateur ; mais le véritable meurtrier déclara, au lit de la mort, que Foscari était innocent. Il n'était plus temps : l'infortuné Foscari avait péri, victime de la calomnie.

* **FOSCARI** (François), sénateur vénitien, célèbre par ses missions diplomatiques, ses connaissances et ses travaux, mort le 7 décembre 1790, a publié *Thesaurus antiquitatum sacrarum, complectens selectissima clarissimorum virorum opuscula, in quibus veterum Hebræorum mores, leges, instituta, ritus sacri et civiles illustrantur*, Venise, 1744-1769, 34 vol. in-fol. Il fut aidé dans cette immense collection par Ugolini. Il a publié aussi *Bibliotheca veterum patrum, antiquorum scriptorum ecclesiasticorum græco-latina*, Venise, 14 vol. in-fol. : et les Œuvres de Théophylacte, archevêque de Bulgarie, Venise, 1763, 4 vol. in-fol.

FOSCARINI (Michel), sénateur vénitien, remplit différens postes dans sa république, et mourut en 1692, à 64 ans. Il a continué l'*Histoire de Venise*, par Nani, 1696, in-4°, qui fait le tome 10° de la *Collection des historiens de Venise*, 1718, in-4° : collection assez mal imprimée, mais dans laquelle on n'a fait entrer que de bons auteurs. Foscarini avait écrit par ordre de la république, et il est regardé comme un historien qui a eu de bons documens. On trouve deux de ses *Nouvelles* dans celles de *Gli Academici incogniti*, 1651, in-4°.

* **FOSCARINI** (Marc), de la même famille que le précédent, naquit en 1695, et se distingua dès sa jeunesse par ses succès, ses connaissances et ses mœurs. Il entra de bonne heure dans les charges publiques, et devint chevalier et procurateur de Saint-Marc. Envoyé en ambassade dans plusieurs cours de l'Europe, il revint à Venise où on lui confia la direction des monumens publics, puis celle de la bibliothèque de Saint-Marc. En 1762 les suffrages de ses compatriotes l'appelèrent à la suprême dignité de doge. Il mourut l'année suivante, 10 mois après son élection. On a de lui le premier volume d'une | *Histoire littéraire de Venise*, Padoue, 1752, grand in-fol. ; | un *Traité de l'éloquence* et *des mémoires secrets pour servir à l'histoire de l'empereur Charles VI*. Tous ces ouvrages sont écrits en italien.

FOSCO (Placide), italien, médecin de Pie V, se distingua par sa science et par sa vertu. Il mourut à Rome en 1574, âgé de 64 ans. On a de lui un traité : *De usu et abusu Astrologiæ in arte medica*. L'astrologie et l'astronomie étaient alors synonymes, et il est très vraisemblable que cette dernière science n'est point inutile aux médecins. « Je voudrais, dit » M. de Lalande, que les médecins con- » sultassent au moins l'expérience à cet » égard, et qu'ils examinassent si les » crises et les paroxysmes des maladies » n'ont pas quelques correspondances » avec les situations de la lune par rap- » port à l'équateur, aux syzygies et aux » apsides. Plusieurs médecins m'en ont » paru persuadés. »

* **FOSCOLO** (Ugo), célèbre poète italien, né dans l'île de Zante en 1777, d'une famille vénitienne, quitta de bonne heure les îles Ioniennes, et suivit à Padoue les leçons de Césarotti. Doué d'une imagination ardente et d'un esprit indépendant, il embrassa avec enthousiasme le parti de la révolution, et à l'époque de l'entrée des Français en Italie, sa muse qui avait commencé à chanter l'amour, consacra ses vers à la liberté. Mais l'abandon de Venise à l'Autriche déconcerta ses espérances, et il en témoigna son indignation dans ses fameuses *Lettres de Jacopo Ortis*, qu'il publia à Milan en 1802. Nommé plus tard professeur de belles-lettres à l'université de Pavie, il succéda dans ce poste au célèbre Monti, et débuta par un discours *sur l'origine des règles fondamentales de la littérature*. Mais il se démit bientôt de sa chaire, pour embrasser la carrière des armes, et se rendit à Calais en 1805, pour prendre part à l'expédition qui se préparait contre l'Angleterre. Il revint de là en Italie, et publia, en 1808, à Milan, une belle édition des ouvrages classiques du prince Raimond Montecuculli. Celle qui a été donnée en 1821 par M. Crassi est plus complète et plus soignée. Après la chute de Bonaparte, il rentra de nouveau dans la carrière militaire comme aide-de-camp du général Pino, et harangua la garde nationale de Milan qui cherchait alors à recouvrer son indépendance ; mais ses opinions et ses espérances hautement manifestées, compromirent sa

sûreté, et l'obligèrent de quitter sa patrie; il alla s'établir à Londres où il mourut le 11 septembre 1827. Ses autres ouvrages sont une traduction en italien du petit poème de *Callimaque*, ou la *Chevelure de Bérénice*, que Catulle avait mis en latin, auquel il ajouta un long commentaire. Il plaisantait avec ses amis de ses citations nombreuses d'auteurs anciens et modernes qu'il n'avait pas même lus; | une tragédie de *Thyeste*, qu'il donna à Venise, et qui obtint un grand succès, malgré les défauts de plan; | une tragédie d'*Ajax*, jouée à Milan, mais qui n'obtint pas les suffrages. Les allusions dont elle était remplie contre les idées religieuses de Napoléon, qui voulait appuyer son pouvoir sur la religion, faillirent attirer à l'auteur un ordre d'exil, de la part du prince Eugène, vice-roi d'Italie. Foscolo alla chercher un refuge dans la patrie du Dante et de Machiavel. | *Ricciarda*, qu'on représenta sur quelques théâtres d'Italie, et qui a été imprimée à Londres. On y trouve quelques scènes qui ne manquent pas de chaleur, mais l'ensemble est évidemment défectueux. | Une traduction en italien du *Voyage sentimental de Sterne*, qu'il publia sous le nom de *Didimo Chinexico;* | un petit poème intitulé : *Sepolcri*, sujet déjà traité par *Pindemonte*, à qui Foscolo se montre bien inférieur; | un *Essai sur Pétrarque*, qu'il publia à Londres; | un travail important sur la *divine Comédie* du Dante. Il avait entrepris une traduction de l'*Iliade*, dont il n'a publié que le premier chant. On a encore de lui des *Odes*, des *Sonnets*, et divers morceaux insérés dans les journaux anglais de cette époque. Pendant son séjour à Londres, Foscolo y fit quelques cours de littérature italienne. Il eut à se reprocher dans sa vie privée des désordres qui ne furent peut-être pas étrangers à ses malheurs. Comme écrivain, il a eu plus d'originalité que de goût, et n'a pu s'élever au premier rang dans aucun genre de littérature.

* **FOSSATI** (Jean-François), bénédictin de la congrégation du Mont-Olivet, naquit à Milan vers la fin du 16e siècle; il était excellent prédicateur et devint évêque du diocèse de Tortone qu'il administra avec sagesse jusqu'en 1653, année de sa mort. On a de ce prélat : | *Orazione funebre della morte del ser. Cosimo II Medici, gran-duca di Toscana*, Sienne, 1620, in-4°; | *Memorie istoriche delle guerre d'Italia del secolo presente dall'anno* 1600, Milan, 1640, in-4°, Bologne, 1641 et 1645, in-8°.

* **FOSSATI** (Georges), architecte graveur et imprimeur, né à Morco près de Lugano, au commencement du 18e siècle, s'est fait une réputation très étendue par le grand nombre d'ouvrages sortis de son burin. On a de lui : | un *Recueil de diverses fables* dessinées et gravées par lui, en italien et en français, Venise, 1744, 6 parties en 3 vol. petit in-fol. fig. en couleur. Les gravures font le principal mérite de ce recueil très recherché des curieux. | *Vita degli architetti del signor Felibien, tradotta del francese*, 1755, in-8°, fig. On a encore de lui, comme graveur, un recueil des *édifices de Palladio*, les *plans de Venise*, *Bergame*, *Genève*, et une *carte du lac de Lugano*.

FOSSE (Charles de La), fils d'un orfévre, naquit à Paris en 1640. Il entra dans l'école de Le Brun, premier peintre du roi, et l'imita si bien, que le maître ne dédaigna pas d'employer son élève dans ses grands ouvrages. Le voyage d'Italie le perfectionna, et à son retour il peignit le dôme de l'hôtel royal des Invalides. Il fut regardé comme un des premiers coloristes. Il excellait dans la fresque, dans le paysage, et surtout dans l'histoire. Louis XIV lui accorda une pension de mille écus. Il fut reçu de l'académie de peinture, et en devint recteur et professeur. Il mourut à Paris en 1716. Sa réputation l'avait fait appeler en Angleterre, où milord Montaigu l'occupa à décorer sa maison de Londres. Les peintures de ce grand artiste furent admirées de tous les connaisseurs. Le roi Guillaume III étant venu les voir, proposa à La Fosse un établissement très avantageux; mais, vers ce même temps, le célèbre Mansard lui écrivit de revenir en France, où il était désiré. — Il y a un graveur célèbre du même nom (Jean-Baptiste-Joseph), né à Paris en 1721, auquel on doit les gravures du *Voyage de Naples et de Sicile*, par l'abbé de Saint-Non, qui excellait surtout à saisir le maintien et la physionomie de ses modèles.

FOSSE (Antoine de La), sieur d'Aubigny, neveu du précédent, naquit à Paris en 1653 d'un orfévre, comme son oncle. Il fut successivement secrétaire du marquis de Créqui et du duc d'Aumont. Lorsque le marquis de Créqui fut tué à la bataille de Luzara, il fut chargé de porter à Paris le cœur du jeune héros, et il chanta sa mort dans une pièce de vers

que nous avons encore. La Fosse parlait et écrivait purement l'italien. Une ode qu'il fit en cette langue lui mérita une place dans l'académie des *Apatistes* de Florence. Il y prononça pour remercîment un discours en prose sur ce sujet singulier : *Quels yeux sont les plus beaux, des yeux bleus ou des noirs ?* Il avait encore plus de talent pour la poésie française. Ses vers sont extrêmement travaillés : il avouait lui-même que l'expression lui coûtait plus que la pensée. On a de lui plusieurs tragédies, dont *Manlius* est la meilleure; et une *Traduction*, ou plutôt une *Paraphrase* en vers français, des *Odes* d'Anacréon. On trouve après cette version plusieurs autres pièces de poésie. Il mourut en 1708, à 55 ans. Son *Théâtre* est en 2 vol. in-12, Paris, 1747. Il en a paru une autre édition en 1755, qu'on a grossie, par je ne sais quel motif, de la *Gabinie* de Brueys, et du *Distrait* de Regnard.

FOSSE (du). *Voyez* THOMAS.

* FOSTER (Samuel), mathématicien anglais, né à la fin du 16e ou au commencement du 17e siècle, étudia les mathématiques avec beaucoup de succès à l'université de Cambridge; il fut nommé en 1636 professeur d'astronomie à Gresham, quitta cette place au bout de dix mois, et la reprit en 1641. Foster mourut en 1652, laissant les ouvrages suivans : | *Traité de gnomonique*, 1638, in-8°; c'est un ouvrage estimé; | *Œuvres posthumes*, 1652, in-4°; | *Mélanges*, ou *Veillées mathématiques* (en latin et en anglais), 1659, in-fol. Il inventa et perfectionna plusieurs instrumens de mathématiques et d'optique : il avait fait des observations d'éclipses. Foster était de l'association savante qui précéda la société royale de Londres.

* FOSTER (Jean), célèbre philologue anglais, né à Windsor en 1731, fit ses premières études à Eton et à l'université de Cambridge. Adjoint au docteur Edouard Barnard, célèbre maître de l'école d'Eton, il lui succéda en 1765 et devint chanoine de Windsor en 1772. Le délabrement de sa santé qu'avaient altérée ses travaux, le força d'aller aux eaux de Spa, où il mourut en 1773. Foster n'a laissé qu'un ouvrage; mais il prouve sa vaste érudition. Il a pour titre : *Essai sur la nature différente de l'accent et de la quantité, avec leur usage et leur application dans la prononciation des langues anglaise, latine et grecque; contenant un précis et une explication des tons anciens, et une défense de l'accentuation moderne, contre les objections d'Isaac Vossius, Henninius, Sarpedonius, le docteur Gally et autres auteurs*, Cambridge, 1763, in-8° (en anglais). On a conservé avec soin les *manuscrits* de plusieurs de ses exercices de collége.

FOSTER (Jacques), ministre anglais, non-conformiste, né à Excester en 1697, mourut le 5 novembre 1753, après avoir publié : | l'*Excellence de la Révélation chrétienne contre Tiddal*, 1731; | *Discours sur la Religion naturelle et les vertus sociales*, 2 vol. in-4°; | des *Sermons*; | des *Traités de controverse*.

* FO-THOU-TCHHING, célèbre Samanéen, contribua puissamment à l'établissement de la religion de Bouddah à la Chine. Il était né dans la contrée que les Chinois nomment Thian-Tchou (Hindoustan), d'une famille qui se nommait *Pe* : après s'être livré à l'étude des sciences occultes, il vint s'établir l'an 310 à Lo-Yang, maintenant Honan, qui était la résidence des rois Tchao, princes tartares qui gouvernèrent le nord et l'occident de la Chine de l'an 308 à l'an 329. C'est à la cour de ces rois qu'il fit usage de sa science mystérieuse : il parvint à faire croire aux esprits crédules de cette province qu'il exerçait un grand pouvoir sur la nature : qu'il entretenait un commerce avec les esprits : qu'il avait à sa disposition les bons et les mauvais génies : qu'il se nourrissait d'air, qu'il avait au côté une ouverture d'où jaillissaient pendant la nuit des torrens de flammes, et d'où il faisait souvent sortir son cœur et ses entrailles qu'il lavait parfois à la rivière, et bien d'autres absurdités. Le son des cloches était pour lui un pronostic d'où il tirait l'indication de l'avenir. Après avoir cherché dans le désert un refuge contre les Chinois qui reprirent Lo-Yang, il revint cependant auprès du généralissime auquel il fut très utile : présenté à l'empereur Chi-Le, il fit devant lui des prodiges, disent les partisans de Bouddah, et établit ainsi le Bouddisme dans la Chine. On croit qu'il mourut en 349, après avoir fait un grand nombre de disciples et fondé plusieurs monastères.

* FOTHERGILL (Jean), célèbre médecin anglais, né le 8 mars 1712 à Carlend près de Richemont dans le comté d'York, et mort le 26 décembre 1780, cultiva l'histoire naturelle et la botanique avec succès; mais il se rendit surtout recommandé

dable par sa bienfaisance. On grava sur son tombeau : « Ci-gît le docteur Fother» gill, qui dépensa 200 mille guinées pour » le soulagement des malheureux. » Son cabinet zoologique et minéralogique était un des plus complets de l'Angleterre. Il a enrichi les *Transactions philosophiques*, et les *Mémoires de la société médicale de Londres*, de plusieurs observations curieuses. Tous ses écrits ont été rassemblés après sa mort, et publiés à Londres, en 1781, in-8°, en 1783, 3 vol. in-8°, et en 1804, in-4°. Ils ont été traduits en allemand, Altenbourg, 1785, 2 vol. in-8°.

* **FOUBERT** (Jean), né à Saint-Benoît-sur-Loire, en 1540, dut son éducation au cardinal Odet de Châtillon. Il embrassa l'ordre de Saint-Benoît dans sa ville natale, et releva l'éclat de la congrégation par ses talens et ses vertus. Ce religieux mourut le 18 avril 1619. On connaît de lui : | *Histoire des Lombards*, traduite de Paul diacre, avec une Préface, et la *Vie* de cet auteur, Paris, 1603; | *Supplément à l'histoire des Lombards* de Paul diacre, depuis l'élection d'Hildebrand jusqu'à la prise de Pavie par Charlemagne, Paris, 1603, in-8°.

* **FOUCAULT** (François), prêtre, né à Orléans vers 1590, mérite d'être cité pour les services qu'il rendit comme citoyen et comme ecclésiastique aux habitants de sa ville natale lors de la terrible peste qui la désola en 1626. C'est à cette occasion qu'il institua, pour le clergé d'Orléans, la confrérie qui subsiste encore. Cet homme respectable mourut en 1640. Il avait composé un livre de prières intitulé : | *Le Pain cuit sous la cendre apporté par un ange au prophète Elie pour reconforter le moribond*, Orléans, 1631, réimprimé plus tard sous ce nouveau titre : *Prières chrétiennes pour servir de préparation à la mort;* ce livre a été destiné dans le principe aux victimes des maladies contagieuses. — Il ne faut pas confondre François Foucault avec un autre FOUCAULT (Nicolas), prêtre, de la même famille et du même diocèse, mort en 1692. Ce dernier a laissé des *Prônes pour tous les dimanches de l'année*, imprimés en 1696, et qui ont eu deux éditions. Il fonda aussi à Orléans l'établissement du *Bon Pasteur* ou des *Filles pénitentes*, à l'instar de celui de Paris.

* **FOUCAULT** (Jean), chambellan de Charles VII, et l'un des plus vaillans capitaines de ce prince, fut fait prisonnier par le fameux Talbot au siége de Laval (1425), et se racheta de ses deniers. Il assista en 1429 au sacre de Charles VII, et l'année suivante il défendit avec honneur et succès la ville de Lagny contre les Anglais. Il mourut en 1466 dans un âge avancé.

* **FOUCAULT** (Jean), seigneur de l'Ardimalie, baron d'Auberoche, né dans le Périgord en 1542, servit de tous ses moyens la cause de Henri de Navarre, depuis Henri IV. Ce prince le nomma, lorsqu'il fut sur le trône, son chambellan, puis gouverneur du Périgord et vicomte de Limoges. Foucault fut tué d'un coup de canon à un assaut dans la guerre que Henri IV soutenait contre les Espagnols. La famille Foucault conserve religieusement les lettres de ce prince qui attestent les services à lui rendus par ce brave gentilhomme.

FOUCAULT (Louis), comte de Daugnon, avait été page du cardinal de Richelieu. Il s'attacha au duc de Fronsac qui commandait les flottes de France. Il servit sous lui avec le rang de vice amiral, au combat donné devant Cadix en 1640, et se saisit après sa mort de la forte place de Brouage, dont le duc était gouverneur. Cette place fit la fortune de Foucault : car en la remettant, on lui donna pour récompense le bâton de maréchal de France le 20 mars 1653. Il mourut en octobre 1659, âgé d'environ 45 ans avec la réputation d'un homme avide de gloire et d'argent.

* **FOUCAULT** (N.-J.), né à Paris en 1643, membre honoraire de l'académie des belles-lettres, fut successivement intendant de Montauban, de Pau et de Caen, et travailla partout pour le bien de l'état et des lettres. Il découvrit en 1704 l'ancienne ville des Viducassiens à deux lieues de Caen, et il en envoya une relation exacte à l'académie des belles-lettres. Il avait fait la découverte, quelque temps auparavant, du précieux ouvrage de Lactance, *De mortibus persecutorum*, qu'on ne connaissait que par une citation de Saint-Jérôme. Ce fut sur ce manuscrit, trouvé à l'abbaye de Moissac en Querci, que le savant Baluze le publia (*voyez* LACTANCE). Foucault mourut en 1721, âgé de près de 80 ans. Il joignait des mœurs douces à une vertu austère, et des agrémens à un savoir profond.

* **FOUCAULT DE L'ARDIMALIE** (Louis marquis de), capitaine de chasseurs à cheval, fut élu député de la noblesse du

Périgord aux états généraux de 1789, et s'y fit remarquer par son courage à défendre les droits du trône et de la noblesse. Il avait peu d'éloquence, mais il était doué d'une voix très forte qui se faisait entendre au milieu des cris des tribunes et du côté gauche. Mirabeau lui rendait la justice de dire, « qu'il redou- » tait plus son gros bon sens que l'esprit » et l'éloquence de beaucoup d'autres » membres du côté droit. » Lors de la première discussion sur les émigrés, il justifia leur fuite par les dangers que leur offraient les lanternes et les baïonnettes. Accusé d'avoir favorisé M. de Brune Saordin, il avoua à la tribune l'avoir caché plusieurs jours chez lui, et il ajouta : » Que sa conscience l'assurait qu'il n'a- » vait fait en cela que ce qu'ordonnaient » l'humanité et la justice. » On le vit quelque temps après, dans une séance orageuse où il était menacé d'être envoyé à l'Abbaye, défier hardiment le *côté gauche*, et déclarer que le côté droit était décidé à résister à l'oppression. Il parla plusieurs fois contre les clubs, fut un des signataires des protestations du 12 et du 15 septembre, émigra après la session et servit à l'avant-garde de l'armée des princes, ensuite à celle de Condé, où il fut employé comme officier dans les corps nobles. Il profita de l'amnistie du 26 avril pour rentrer en France, et se retira dans les terres qui lui restaient. Il fut tué le 2 mai 1803, dans son château de l'Ardimalie, par la chute d'un mur qu'il faisait réparer.

* **FOUCHÉ** (Joseph), conventionnel, duc d'Otrante, et ministre de la police sous l'empire, naquit en 1753, dans un village près de Nantes. Son père qui était capitaine de navire, et qui le destinait à la marine, le plaça au collége de l'Oratoire de cette ville, où il s'appliqua spécialement aux mathématiques. Cependant, après avoir achevé ses études, le jeune Fouché se sentant du goût pour l'enseignement public, entra chez les oratoriens de Paris, professa successivement dans plusieurs colléges de cette congrégation, et se trouvait dans celui de Nantes, en qualité de préfet des études, quand la révolution éclata. Dévoré d'ambition, il pensa que le moment était venu pour lui de jouer un rôle moins stérile que celui de régent; embrassant avec transport les nouvelles idées, il se signala bientôt dans la société patriotique de Nantes par le fougueux emportement de ses discours, et fut jugé digne d'aller représenter à la Convention le département de la Loire-Inférieure. Complétement dépourvu de moyens oratoires, il voulut suppléer à ce qui lui manquait du côté du talent par une exagération frénétique qui n'était pas en lui l'effet d'un caractère ardent, mais un moyen froidement calculé pour se faire remarquer. Lié avec Marat, dont il avait prêché les doctrines sanguinaires dans le club de Nantes, Fouché fut d'abord admis dans le comité de l'instruction publique, d'où il passa dans celui des finances. Son premier rapport y eut pour objet les moyens de mettre sous la main du gouvernement tous les biens, qui jusques là s'étaient soustraits à la fiscalité révolutionnaire. Chargé d'une mission dans le département de l'Aube, il organisa un bataillon dans la ville de Troyes en 1792. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort sans sursis et sans appel. Envoyé à la fin de 1793 dans le département de la Nièvre, il prit un arrêté par lequel il déclarait que tous signes extérieurs d'un culte quelconque étaient proscrits, et qu'il serait gravé sur la porte des cimetières cette simple inscription : *La mort est un sommeil éternel!* Toute la vie de Fouché fut conforme à ce matérialisme désorganisateur. Après avoir fait abattre les croix et démolir les autels, il fut un des premiers à imaginer le culte de la déesse Raison; le pillage des églises fut une des conséquences et peut-être un des motifs de ces mesures. Fouché fit à la Convention plusieurs envois d'objets précieux enlevés aux églises du Nivernais; le premier comprenait plus de mille pièces d'orfévrerie en or et en vermeil. Le zèle que Fouché déploya dans ces spoliations, le fit juger digne d'aller seconder Collot d'Herbois chargé de châtier les Lyonnais, qui par une généreuse résistance avaient encouru les anathèmes de la Convention. Dans cette mission nouvelle il parut animé de la même fureur de destruction qui transportait son collègue; toute sa correspondance, durant son séjour à Lyon, atteste la farouche atrocité de son âme : *Les démolitions*, écrivait-il à la Convention, *sont trop lentes. Il faut des moyens plus rapides à l'impatience républicaine; l'explosion de la mine et l'activité dévorante de la flamme peuvent seules exprimer la toute-puissance du peuple : sa volonté ne peut être arrêtée comme celle des tyrans; elle doit avoir les effets du tonnerre.* Dans une autre lettre écrite à

Collot-d'Herbois, Fouché disait : *Soyons terribles, pour ne pas avoir à craindre de devenir faibles et cruels; anéantissons dans notre colère et d'un seul coup tous les rebelles, tous les conspirateurs, tous les traîtres.... frappons comme la foudre, et que la cendre même de nos ennemis disparaisse du sol de la liberté.* Le même homme osait écrire dans une autre circonstance ces paroles aussi absurdes qu'elles sont atroces : *que la foudre éclate par humanité! ayons le courage de marcher sur des cadavres pour arriver à la liberté!* Malgré ce délire apparent, Fouché n'était point un fanatique révolutionnaire; sous cette exaltation extérieure, il cachait un froid et profond égoïsme. Il ne commettait le crime que pour arriver à la fortune, et chemin faisant, suivant l'énergique expression d'un écrivain, *il ramassait de l'or dans des ruisseaux de sang.* Après son retour à Paris, la société des jacobins lui donna une preuve de son estime en lui décernant les honneurs de la présidence. Mais Robespierre à qui cette popularité naissante portait ombrage, se hâta de dénoncer les infâmes voleries de Fouché, et le fit exclure de la société qui venait de l'accueillir avec distinction. Dès lors une haine irréconciliable sépara ces deux hommes qui songèrent à se perdre mutuellement. Fouché seconda les efforts des ennemis de Robespierre au 9 thermidor. Mais après la chute de son rival, il s'empressa de se rallier au parti terroriste pour renverser les thermidoriens. Dénoncé par Tallien, et décrété d'accusation sur la proposition de Boissy-d'Anglas, il fut accablé sous le poids des dénonciations de tous les départemens où il avait été envoyé pendant la terreur. Un cri universel s'était élevé contre lui, et il fut chassé de la Convention le 23 prairial an 3 (11 juin 1795). L'amnistie, qui suivit la constitution de l'an 3, lui permit d'y rentrer dès le 26 octobre suivant. Mais craignant encore l'opinion publique, il garda le silence pendant deux ans, et se tint à l'écart. Nommé au bout de ce temps par le directeur Barras, ambassadeur à Milan, puis en Hollande, il fut rappelé de ce dernier poste, pour diriger le ministère de la police. Reniant ses doctrines et ses liaisons politiques, il commença par frapper les débris de la faction jacobine, en faisant fermer la salle du Manége, où se réunissaient d'anciens terroristes. Attaquant la liberté avec autant d'énergie qu'il en avait mis naguère à soutenir la licence, il supprima d'un seul coup onze journaux dans la capitale. Le ministère de la police était pour Fouché une mine d'or inépuisable, et pour le conserver, nulle concession ne pouvait coûter à un homme pour qui la conscience n'avait jamais été qu'un vain mot. Aussi Bonaparte après le 18 brumaire, le trouva-t-il tout disposé à servir d'instrument à son despotisme naissant, et à frapper indistinctement, suivant la volonté de son nouveau maître, les jacobins et les royalistes. Dépouillant jusqu'aux moindres vestiges du jacobinisme, et prenant des habitudes conformes à sa nouvelle situation, Fouché se fit grand seigneur, et réunit dans ses brillantes soirées toutes les notabilités de l'époque. Les sommes immenses dont il pouvait disposer contribuèrent à lui faire de nombreux amis, et l'on assure que ses riches offrandes ne furent pas inutiles pour lui assurer l'appui de Joséphine contre l'inimitié que Lucien lui avait vouée. Les services qu'il rendit au gouvernement nouveau en déjouant plusieurs complots, tels que celui qui conduisit à l'échafaud Aróna, Céracchi, Demerville et Topino-Lebrun, établirent son ascendant sur Bonaparte lui-même, qu'il gouverna en entretenant ses défiances et ses craintes. Cependant le complot de la *machine infernale*, dont il ne sut ou ne voulut point prévenir l'exécution, compromit sinon son habileté au moins son dévouement aux yeux de Bonaparte, et il fut renvoyé, mais avec tous les ménagemens que l'on devait à un homme aussi redoutable par son influence. Nommé titulaire de la sénatorerie d'Aix en Provence, Fouché s'éloigna pour quelque temps du théâtre des affaires et se retira dans sa terre de Pont-Carré. Rappelé au bout de 21 mois, son influence s'accrut de ce retour de faveur qui semblait un aveu tacite de la nécessité de sa présence. Sa réputation d'habileté s'étendit même à l'étranger; et on l'y représenta comme l'appui sans lequel le trône impérial serait renversé. Bonaparte fatigué de tous ces bruits de complots étouffés, de conspirations déjouées, qui arrivaient à ses oreilles, résolut d'écarter encore une fois un instrument qui lui était devenu redoutable à lui-même; la conduite de Fouché lui offrit bientôt une occasion de le disgracier, qu'il saisit avec empressement. En 1809, après la bataille d'Esling, les Anglais ayant opéré un dé-

barquement à Valcheren, Fouché appela à la défense de l'empire tout le premier ban de la garde nationale, et en donna le commandement à Bernadotte qui était alors en disgrâce. « Prouvons à l'Europe, » disait-il dans une circulaire, que si le » génie de Napoléon peut donner de l'é- » clat à la France par ses victoires, sa » présence n'est pas nécessaire pour re- » pousser nos ennemis. » Ces paroles hardies qui eurent la sanction du succès, irritèrent Bonaparte, et l'éloignement du ministre fut décidé. Un autre fait vint augmenter le mécontentement de Napoléon et hâter la disgrâce de Fouché. L'empereur, vers l'époque de son mariage, avait essayé, sans lui en faire confidence, d'entamer des négociations de paix avec l'Angleterre. Le ministre de son côté, ignorant les démarches de Napoléon, ouvrit lui-même des négociations auprès du marquis de Wellesley, par l'entremise de M. Ouvrard. Le peu d'accord qui existait entre les propositions des deux agens étonna le ministère anglais. Ces deux hommes lui devinrent également suspects, et il les chassa brusquement. Napoléon surpris de cette rupture inattendue conçut des soupçons contre Fouché, et ayant découvert ses menées secrètes, il se plaignit hautement dans son conseil de la conduite audacieuse du ministre, et donna ordre d'arrêter M. Ouvrard qui fut conduit à Vincennes. Fouché fut nommé gouverneur de Rome, et le duc de Rovigo le remplaça dans le ministère de la police le 3 juin 1810. Le ministre disgracié se retira à sa terre de Pont-Carré où Bonaparte lui fit demander ses lettres autographes avec d'autres papiers qu'on n'avait pas trouvés au ministère; Fouché refusa de les livrer, et se hâta de partir pour l'Italie. Accueilli à Florence avec empressement par la princesse Elisa, il songea un moment à chercher un asile sûr en Angleterre ou aux Etats-Unis. Mais enfin, pour éviter une expatriation qui pouvait être irrévocable, il consentit à se dessaisir des papiers qu'il avait jusques-là refusés, et dès lors il put sans crainte rentrer en France, et il alla habiter Aix, chef-lieu de sa sénatorerie, où il resta jusqu'à la fin de 1812. Rappelé après la désastreuse expédition de Russie, il alla trouver l'empereur à Dresde, d'où il fut envoyé comme gouverneur en Illyrie, au mois de juillet 1813, puis à Naples, auprès de Murat. On eût dit que Bonaparte, au moment où il sentait chanceler son trône, s'efforçait de tenir à une grande distance de lui ce mauvais génie auquel il supposait sans doute le désir de hâter sa chute. Fouché était revenu en France, et se trouvait à Avignon, lorsqu'il apprit les événemens du 31 mars 1814. Cette absence l'empêcha, à son grand regret, de faire partie du gouvernement provisoire; lorsqu'il arriva dans la capitale, Bonaparte avait abdiqué. Fouché chercha dès lors à se rapprocher des Bourbons; mais malgré toutes ses intrigues il ne put parvenir à faire agréer ses services à Louis XVIII. Retiré dans son château de Ferrières, il sut, au moyen de ses nombreux agens, se faire un parti à la cour, et attendit l'occasion de se mêler de nouveau à la politique. A la nouvelle du débarquement de Napoléon à Cannes, les royalistes s'adressèrent à Fouché, mais il déclara qu'on l'*appelait trop tard*. Le gouvernement du roi ayant donné ordre de l'arrêter, il échappa aux recherches des agens de police, en se sauvant par une porte secrète, dans la maison de madame Hortense Beauharnais, voisine de la sienne. Napoléon, en arrivant à Paris, se hâta de lui rendre le portefeuille de la police. Fouché, songeant avant tout à son propre intérêt, servit Bonaparte, mais avec la résolution secrète de l'abandonner au moment où la fortune se déclarerait contre lui. Aussi le vit-on, après la journée de Waterloo, conseiller à Bonaparte d'abdiquer sur-le-champ, envoyer des émissaires à Gand pour protester de sa fidélité, et désavouer toutes les proclamations qu'il avait fait répandre pour nuire à la cause des Bourbons. Ecartant le projet d'une régence et celui du rétablissement pur et simple des Bourbons, il voulut se porter médiateur entre ceux-ci et les révolutionnaires, et conseilla à Louis XVIII de prendre la cocarde tricolore, de conserver les chambres de Bonaparte, en un mot de se mettre à la tête de la révolution. Ces conseils furent rejetés; mais Fouché le régicide resta ministre de la police sous le règne d'un frère de Louis XVI. Il contribua puissamment à effectuer la soumission de l'armée de la Loire, et fit arrêter Ney et Labédoyère. Ces actes le rendirent odieux au parti de la révolution et de l'empire. D'un autre côté les fantômes de conspirations dont il environnait le trône des Bourbons, le rendirent suspect au parti royaliste. Bientôt il s'aperçut qu'il avait perdu ses partisans et sa puis-

sance; et il prévint sa disgrâce en donnant sa démission. Nommé ambassadeur à Dresde, il ne demeura pas plus de trois mois dans cette capitale. Atteint par la loi du 12 janvier 1816, qui proscrivait tous les régicides, il se rendit à Prague, et obtint du gouvernement autrichien la permission de séjourner à Lintz. De cette ville il alla se fixer à Trieste, où il est mort en décembre 1820, à la suite d'une maladie de poitrine. Fouché s'était retiré des affaires avec une fortune de quatorze millions. En 1815, il avait épousé en secondes nôces, mademoiselle de Castellane dont il avait connu la famille à Aix. Il a laissé plusieurs enfans. On a attribué à Fouché un grand nombre d'ouvrages, entr'autres : | *Rapports présentés au roi en* 1815. Cet ouvrage a été l'objet de plusieurs réfutations. | *Lettre de Fouché au duc de Wellington*, 1817; | *Précis de la vie publique du duc d'Otrante*, Londres et Leipsick, 1816, in-8°; | *Le duc d'Otrante, mémoire écrit* à L*** (Lintz), Paris, 1819, in-8°; | *Mémoires de Joseph Fouché duc d'Otrante*, ministre de la police générale, Paris, 1824, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage rédigé par Alphonse de Beauchamp, donna lieu à un procès intenté à l'éditeur, le libraire le Rouge, par les enfans du duc d'Otrante. Le tribunal ordonna la suppression des mémoires qui furent reconnus faux.

FOUCHER (Simon), surnommé *le Restaurateur de la philosophie académicienne*, parce qu'il travailla à ressusciter la philosophie des anciens académiciens, né à Dijon en 1644, mourut à Paris en 1696, après avoir publié : | *Histoire de la Philosophie académicienne;* | *Dissertation sur la recherche de la vérité, suivie d'un examen des sentimens de Descartes*, et plusieurs autres ouvrages aujourd'hui oubliés.

FOUCHER (l'abbé Paul), de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né à Tours en 1704, mort à Paris en 1778, était un savant studieux, et un homme doux et honnête. Il cultiva d'abord les sciences exactes, et nous avons de lui une *Géométrie métaphysique*, 1758, in-8°. Il se tourna ensuite du côté de l'érudition, et eut des succès en ce genre. Son traité historique *De la Religion des anciens Perses*, divisé en plusieurs Mémoires imprimés dans différens volumes du Recueil de l'académie des belles-lettres, prouve son savoir et sa sagacité. Ce sont des recherches curieuses et neuves sur un sujet traité jusqu'alors très imparfaitement.

* **FOUCHER D'OPSONVILLE** (N***), écrivain français, né en 1754, entra au service en 1752, et fit deux fois par terre le voyage de France aux Indes, chargé, dit-on, de missions importantes près des souverains de ces contrées : il profita du long séjour qu'il fit dans ces pays pour en bien étudier les mœurs des habitans et les productions. Les ouvrages qu'il publia sur ce sujet contiennent des particularités inconnues jusqu'alors : il s'occupa surtout des animaux dont les Arabes et les Juifs font leur nourriture, notamment des sauterelles; il traita des crocodiles, des caméléons et des serpens; fit connaître les causes de la vénération que les habitans de l'Inde ont pour le cheval, l'âne et le bœuf; enfin il raconta les fréquens combats que dans ces contrées les hommes livrent aux tigres en les attaquant corps à corps. Atteint de la peste en Arabie, il fut abandonné dans le désert par la caravane dont il faisait partie, et ne dut sa guérison qu'à une espèce de prodige. Il revint en France à travers des difficultés incroyables, et mourut en 1802, après avoir publié les ouvrages suivans : | *Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers*, Paris, 1783, in-8°; ouvrage curieux, extrait du Journal des voyages de l'auteur, qui embrasse aussi l'histoire naturelle, les mœurs et les usages des peuples que d'Opsonville a visités. Il avait annoncé un autre ouvrage beaucoup plus étendu sur l'Inde, mais il n'a publié que le *Bagavadam* qui en faisait partie, et qui, comme on le sait, contient la doctrine des Indiens sur l'Etre suprême, les dieux, les géans et les hommes, 1788, in-8°, traduit sur une version Tamoule par Méridas Poulé, interprète de la compagnie des Indes. | *Supplément au voyage de Sonnerat*, Amsterdam (Paris), 1785, in-8°, contenant des observations critiques; | *Lettre d'un voyageur au baron de L. sur la guerre des Turcs*, Paris, 1788, in-8°. Il a publié aussi quelques *brochures* en faveur de la révolution.

* **FOUCHY** (Jean-Paul GRAND-JEAN de), astronome et secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, né à Paris en 1707, y mourut le 15 avril 1788. Il eut tous les goûts des âmes douces. Né avec un caractère paisible, il cultivait la poésie, mais dans le secret de l'amitié, ne faisant que des vers de société. Il aimait aussi la mu-

sique, et touchait l'orgue presque tous les dimanches dans quelques églises de son voisinage ; par-là il satisfaisait à la fois son goût pour la musique, sa piété et son zèle pour obliger. On trouve un grand nombre de ses *mémoires* dans le recueil de l'académie des sciences, et la description de quelques instrumens de son invention dans le recueil des machines de l'académie, tom. 5, 6, 7. On a encore de lui des *éloges* de plusieurs académiciens, Paris, 1761, in-12.

FOUCQUET (Nicolas), marquis de Belle-Ile, fils d'un conseiller d'état, naquit en 1615. Sa mère, Marie de Maupeou, dame d'une piété éminente et d'une charité extrême, morte en 1681, à 91 ans, fut regardée comme la mère des pauvres, auxquels elle faisait distribuer de l'argent et des remèdes. Elle est auteur d'un recueil très répandu sous le titre de *Remèdes faciles et domestiques*, 2 vol. in-12. Nicolas Foucquet, son fils, donna dès son enfance des marques non équivoques de son esprit. Il fut reçu maître des requêtes à 20 ans, et procureur-général du parlement de Paris à 43 ans. La place de surintendant des finances lui fut donnée en 1652, dans un temps où elles avaient été épuisées par les dépenses des guerres civiles et étrangères. Fouquet aurait dû les ménager ; il les dissipa et en usa comme des siennes propres. Il dépensa près de 36 millions d'aujourd'hui à faire bâtir sa maison de Vaux. Ses déprédations, les alarmes que donnaient les fortifications de Belle-Ile, les tentatives qu'il avait faites sur le cœur de madame de la Vallière, tout servit à irriter Louis XIV contre son ministre. On l'attira avec adresse à Nantes, et on l'arrêta le 7 septembre 1661. Foucquet s'était défait fort imprudemment, quelque temps auparavant, de sa charge de procureur-général. Son procès lui fut fait par des commissaires, qui le condamnèrent en 1664 à un bannissement perpétuel, commué en une prison perpétuelle. Ce fut dans la citadelle de Pignerol qu'il fut enfermé ; il y mourut, suivant le bruit commun, en 1680. De tous les amis que sa fortune lui avait faits, il ne lui resta que Gourville, Pélisson, mademoiselle de Scudéri, ceux qui furent enveloppés dans sa disgrâce, et quelques gens de lettres qu'il pensionnait. Le premier assure dans ses *Mémoires*, que Foucquet sortit de sa prison quelque temps avant sa mort. Le second prit sa défense dans plusieurs *Mémoires* recueillis en 15 volumes, qui sont des modèles d'éloquence. La Fontaine plaignit ses malheurs dans une élégie touchante. Il chercha à adoucir la sévérité du roi ; il osa même lui adresser une ode pour émouvoir sa pitié en faveur du ministre disgracié. En 1789, il parut une dissertation pour prouver que cet intendant était le célèbre *Masque-de-fer*, opinion peu accréditée, et qui, comme le remarque un critique, ne s'accorde pas avec l'extrême respect qu'on porta toujours à ce prisonnier, et les mesures extraordinaires prises pour laisser son nom sous le plus grand secret. Il faut convenir néanmoins qu'elle acquit quelque vraisemblance quand on considère qu'effectivement Foucquet fut d'abord enfermé à Pignerol, et qu'on ne sait pas positivement ce qu'il devint depuis. Le bruit a couru qu'il y était mort ; d'autres disent qu'il mourut dans le sein de sa famille (*Voyez* MASQUE-DE-FER.) Lorsque sa mère apprit que son fils était arrêté à Nantes, elle se prosterna aussitôt, et dit : « Je vous remercie, mon » Dieu ; je vous ai toujours demandé » son salut, et voilà le chemin ! » Foucquet mourut en effet dans de grands sentimens de piété. D'Auvigny a donné sa vie dans le tome 5 des *Vies des hommes illustres de France*. Il assure qu'il composa dans sa prison divers ouvrages de piété, dont quelques-uns ont été livrés au public, tels que les *Conseils de la sagesse*, ou *Recueil des maximes de Salomon*, Paris, 1683, 2 vol. in-12. Cet ouvrage n'est pas de Foucquet, mais du Père Boutauld, jésuite. On peut consulter le *Recueil des Défenses de M. Foucquet* (en Hollande), 1665-1668, 15 vol. in-12, et les notices *sur la mort du surintendant Foucquet*, recueillies à Pignerol par M. Modeste Paroletti, Turin, 1812, in-4°.

FOUCQUET (Charles-Armand), fils du surintendant des finances, né à Paris en 1657, entra dans l'Oratoire en 1682. Il devint supérieur de Saint-Magloire en 1699, et fut quelque temps grand-vicaire auprès de Foucquet son oncle, évêque d'Agde. Les abbés Bignon, Duguet, Boileau et Couet, furent très liés avec lui. Il eut l'amitié et la confiance du cardinal de Noailles, et mourut à Paris dans la maison de Saint-Magloire, en 1734. Après la mort de la Tour, général de l'Oratoire, le Père Foucquet lui aurait infailliblement succédé, si son nom, inscrit sur la liste des *appelans*, et des *réappelans*, ne l'avait fait exclure.

FOUCQUET (Charles-Louis-Auguste), comte de Belle-Ile, petit-fils du surintendant des finances, naquit à Villefranche en Rouergue, l'an 1684, de Louis Foucquet, et de Catherine-Agnès de Levis. Les livres qui traitent de la guerre, de la politique et de l'histoire, furent dès son enfance ses lectures favorites; il ne les quittait que pour se livrer aux mathématiques, dans lesquelles il fit des progrès sensibles. A peine fut-il sorti de l'académie, que Louis XIV lui donna un régiment de dragons. Il se signala au siége de Lille, y reçut une blessure, et devint brigadier des armées du roi en 1708, et mestre-de-camp-général des dragons en 1709. Dès que la paix fut signée, le comte de Belle-Ile se rendit à la cour, fut très bien accueilli de Louis XIV; et les services du petit-fils firent oublier les fautes du grand-père. La mort de ce monarque ayant changé le système des affaires, la guerre fut déclarée en Espagne; le comte de Belle-Ile mérita alors d'être créé maréchal-de-camp et gouverneur de Huningue. Il eut la première place en 1718, et la seconde en 1719. Le duc de Bourbon ayant succédé dans la place de premier ministre au duc d'Orléans, le comte de Belle-Ile, lié avec M. Leblanc, fut entraîné dans la disgrâce de ce ministre, et enfermé à la Bastille. Il n'en sortit que pour être exilé pendant quelque temps dans ses terres. Ce fut dans le calme de la solitude qu'il travailla à son entière justification. Il fut fait lieutenant-général en 1731, et gouverneur de la ville de Metz et du pays Messin en 1733. La guerre venait d'éclater; il obtint le commandement du corps d'armée qui devait agir sur la Moselle, et s'empara de la ville de Trèves. Après avoir joué un des principaux rôles devant Philisbourg, il eut, le reste de la campagne, le commandement des troupes en Allemagne. Il se rendit l'année suivante, 1735, à Versailles, moins pour y être décoré de l'ordre du Saint-Esprit auquel le roi l'avait nommé, que pour y être consulté par le cardinal de Fleury. Les puissances belligérantes avaient beaucoup négocié pour la paix dès le commencement de 1735. Ce fut Belle-Ile qui engagea le cardinal à ne point se désister de ses prétentions sur la Lorraine. Rendu à lui-même, il employa le loisir de la paix à écrire des *Mémoires* sur les pays qu'il avait parcourus, et sur les différentes parties du gouvernement; ouvrage jugé un peu sévèrement par le marquis d'Argenson dans ses *Loisirs*. « La preuve, dit-il, que ses idées » ne sont ni bien lumineuses, ni réellement » grandes, c'est que son style est faible et » même plat, qu'il n'écrit ni purement ni » fortement. » C'est à lui qu'on dut presque toutes les ordonnances militaires qui parurent en 1737. En 1741, il reçut le bâton de maréchal de France; et la mort de l'empereur Charles VI ayant rallumé la guerre, il fut nommé ambassadeur plénipotentiaire à la diète de Francfort pour l'élection de l'empereur Charles VII. La magnificence qu'il étala dans cette occasion, sera long-temps célèbre; il semblait être plutôt un des premiers électeurs, qu'un ambassadeur. Il avait ménagé toutes les voix et dirigé toutes les négociations. Le roi de Prusse, informé de tout ce qu'il avait fait, ne put s'empêcher de s'écrier avec admiration : *Il faut convenir que le maréchal de Belle-Ile est le législateur de l'Allemagne.* Si Charles VII fut élu et couronné, ce fut en partie par ses soins. Ce prince eut quelques succès, suivis de grands malheurs; les Français furent abandonnés des Prussiens, ensuite des Saxons. Le maréchal de Belle-Ile se trouva enfermé dans Prague. Il fallut évacuer cette place, et cette opération n'était pas facile. Il surmonta tous les obstacles, et la retraite se fit à la fin de 1742. A la troisième marche, il fut atteint par le prince de Lobkowitz, qui parut à la tête d'un corps de cavalerie, au-delà d'une plaine où l'on pouvait donner bataille. Le prince tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de lui couper la retraite, et d'aller rompre les ponts sur la rivière d'Egra, par où les Français devaient passer. Le maréchal de Belle-Ile choisit un chemin qui eût été impraticable en toute autre saison : il fit passer son armée sur les marais glacés. Le froid fut l'ennemi le plus redoutable; grand nombre de soldats en périrent; un des ôtages, que le maréchal de Belle-Ille avait amenés de Prague avec lui, mourut dans son carrosse. Enfin on arriva le 26 décembre à Egra par une route de 38 lieues. Cette retraite hardie ne laissa pas d'être blâmée par quelques vieux militaires, parce que le maréchal eut sans peine obtenu une capitulation honorable, qui eût sauvé tant de braves soldats. C'est le parti que prit M. de Chevert, resté à Prague avec trois mille hommes (*voyez* CHEVERT). Cependant le maréchal de Belle-Ile se rendit à Francfort, où l'empereur Charles VII, qui l'avait déjà déclaré prince du

Saint-Empire, le decora de l'ordre de la Toison d'or. De retour en France, il partagea ses momens entre les affaires et les soins qu'il devait à sa santé. Il passa de nouveau en Allemagne, et il fut fait prisonnier le 20 décembre 1743, en allant prendre des relais à la poste d'Elbingerode, petit bourg enclavé dans le territoire d'Hanovre, et conduit en Angleterre, où il resta jusqu'au 17 août de l'année suivante. Revenu en France, il fut envoyé en Provence pour repousser les Autrichiens qui l'inondaient. Il les chassa peu à peu de cette province, et leur fit repasser le Var en février 1747. Après quelques succès, le vainqueur partit pour concerter à Versailles les opérations de la campagne de 1748. Le roi qui l'avait fait duc de Gisors en 1742, le créa pair de France. Il était sur le point d'exécuter un plan qui devait le rendre maître de Turin, lorsqu'il apprit la malheureuse affaires d'Exiles, où son frère fut tué. La paix de 1748 ayant mis fin aux hostilités, il continua à jouir de la confiance de Louis XV, et devint ministre principal en 1757. L'assiduité au travail, les malheurs de la France, les soins qu'il prit pour les réparer, le consumèrent peu à peu, et il mourut le 26 janvier 1761, en chrétien et en sage. Le Père de Neuville prononça son oraison funèbre chef-d'œuvre d'éloquence et de sentiment, qui sans flatterie et sans exagération, donne de cet homme illustre la plus grande idée; en même temps que l'orateur s'arrête sur des vérités sombres et salutaires fortement prononcées. On a reproché au maréchal de Belle-Ile d'avoir engagé le roi, malgré toutes les remontrances du cardinal de Fleury, à la guerre de 1741, qui ruina la France sans aucun avantage, et lui fit perdre sa considération morale et sociale au dehors par la violation de la Pragmatique-Sanction solennellement jurée. Dans les fonctions de son ministère on l'a blâmé de s'attacher trop aux petits détails, et d'entrer dans tous les projets. Son esprit systématique l'engagea à recevoir tous les plans qu'on lui présentait, et à protéger trop d'aventuriers; mais il retirait ses bontés dès qu'il s'apercevait qu'on l'avait surpris. *J'ai fait des fautes*, disait-il quelquefois, *mais je n'ai jamais eu l'orgueil ridicule de ne pas en convenir.* Haut avec les grands, il portait dans les cours étrangère toute la dignité qu'exigeait la grandeur du maître qu'il représentait; mais affable et prévenant avec ceux qui étaient au-dessous de lui, il ne leur faisait point sentir le poids de son autorité. Il aima les talens en homme éclairé, mais non pas en ministre qui ne protége les arts que par air. Le maréchal de Belle-Ile était naturellement froid; ses conversations n'étaient pas gaies, mais elles étaient instructives, et il savait parler avec netteté et bien raconter un fait. Né sobre, il n'aima jamais ni le jeu, ni la table; mais on ne peut dissimuler qu'il eut beaucoup de penchant pour le beau sexe. Par son testament il donna au roi tous les biens qu'il avait reçus en échange de Belle-Ile, à la charge de payer ses dettes qui étaient considérables. Le maréchal de Belle-Ile avait été marié deux fois. Il eut de son second mariage avec Marie-Casimire-Thérèse-Geneviève-Emmanuelle de Béthune, un fils unique, Louis-Marie, né le 27 mars 1732, appelé le comte de Gisors, tué en 1758 à l'armée du Rhin, dans la malheureuse journée de Crevelt. Le *Testament politique*, publié sous le nom du maréchal de Belle-Ile, est une pièce fabriquée par Chévrier et Maubert.

FOUCQUET (Henri-Auguste, baron la MOTTE), fils de Charles de la Motte Foucquet, gentilhomme normand, qui s'était retiré en Hollande, après la révocation de l'édit de Nantes, fut admis fort jeune en qualité de page à la cour d'Anhalt-Dessau; mais l'ardeur qu'il avait de se distinguer dans le métier des armes, lui fit quitter secrètement la cour, et il s'enrôla en qualité de simple soldat au service de Prusse. Sa valeur l'éleva successivement jusqu'au grade de général d'infanterie. Il se distingua surtout pendant la guerre de sept ans. Schwerin ayant perdu la vie dans la sanglante bataille de Prague, Foucquet remplaça ce héros: une balle brisa dans sa main la garde de son épée, et le blessa grièvement; mais il ne perdit point contenance, il se fit lier l'épée à la main blessée, et continua de commander l'aile gauche de l'armée, qui, soutenue par un renfort de cavalerie, acheva la victoire. A la bataille de Landshut, le 23 juin 1760, après 7 heures de combat, il fut battu par Landon, et fait prisonnier. Après la paix, il se rendit à Brandebourg, où il mourut le 2 mai 1773.

* FOUGERET (Anne-Françoise DOUTREMONT), fondatrice de la Charité maternelle, était fille et petite-fille de jurisconsultes célèbres; elle fut mariée fort jeune à M. Fougeret receveur-général des finances. Douée d'une disposition à la bien-

faisance que la religion augmentait encore chez elle, l'abandon des enfans avait toujours été pour son cœur maternel une des plus honteuses plaies de l'humanité. Les asiles ouverts par saint Vincent de Paule étaient encombrés, parce que la misère y précipitait les enfans légitimes avec ceux qui n'ont point de famille à réclamer; beaucoup d'entre eux manquaient de nourrices, et tous les soins des dignes filles de Saint-Vincent ne pouvaient empêcher qu'une sorte de contagion n'atteignît la plupart des enfans qui séjournaient à l'hospice. Pour remédier à ces inconvéniens, madame Fougeret conçut l'idée d'une association qui aurait pour but de secourir à domicile les mères pauvres, afin qu'elles pussent nourrir et élever elles-mêmes leurs enfans. Faisant un appel aux mères de famille, elle eut bientôt réuni un grand nombre de dames les plus riches et les plus considérées de la capitale. Le gouvernement et la famille royale encouragèrent de leurs bienfaits cette philanthropique institution, et dès la première année, le nombre des enfans légitimes portés à l'hospice fut considérablement diminué. Les règlemens qui dirigent aujourd'hui les diverses sociétés de charité maternelle, sont encore ceux que madame Fougeret avait médités et établis en 1788. Sa prévoyance avait dès lors mis cette institution à l'abri des difficultés et des dangers qui eussent résulté de la cessation des secours, à l'époque où la révolution frappa dans leur fortune ou dans leur personne presque toutes les dames associées à cette œuvre. La Charité maternelle, dont le nom même, si l'on considère l'époque où il fut choisi, témoigne en faveur de l'esprit religieux et sage de sa fondatrice, fut protégée par tous les gouvernemens qui se sont succédé, survécut à la république, fut pompeusement adoptée par l'empire, et sous nos rois elle a retrouvé près du trône la protection que lui avait autrefois accordée Marie-Antoinette. Cette reine avait accepté le titre de fondatrice de la Charité maternelle, à une époque bien rapprochée de celle de ses malheurs. Moïse sauvé des eaux par *une princesse, et rendu à sa mère pour qu'elle l'allaitât*, avait été le sujet ingénieux du premier timbre adopté par la société. Rien n'avait été négligé pour faire reconnaître au peuple trompé tout ce qu'il devait à la charité de la souveraine contre laquelle on l'animait sans cesse. Les soins que prenait madame Fougeret à cet égard lui procurèrent plusieurs fois l'honneur d'être admise chez la reine; elle entendit ses plaintes, elle vit couler ses larmes, et baigna des siennes les mains de cette princesse infortunée, sans avoir d'autre secours à lui offrir que son dévouement et ses impuissans efforts. Traînée à son tour dans les prisons avec ses enfans, madame Fougeret eut, après trente années de la plus parfaite union, la douleur de voir périr sur l'échafaud un époux qui s'était associé à toutes ses bonnes œuvres. Unique soutien de sa famille, elle lutta constamment pour elle contre la spoliation; et l'énergie de ses plaintes étonna quelquefois ceux qui en étaient les auteurs. Retirée à la campagne au milieu de sa famille, madame Fougeret ne cessa point de faire le bien et d'en donner l'exemple. Elle mourut le 15 novembre 1813.

* **FOUGEROUX** (Auguste-Denis), membre de l'académie des Sciences, né à Paris le 10 octobre 1732, et mort le 28 décembre 1789, était neveu du célèbre Duhamel, et n'eut d'autre ambition que de l'imiter. Comme lui, il parcourut toutes les sciences, pour chercher dans chacune ce qu'elle pouvait offrir à l'économie rurale et aux arts, et ce qui pouvait contribuer à les perfectionner. Il parcourut l'Anjou et la Bretagne, pour y examiner les carrières d'ardoise et les travaux qui s'y exécutent. Il voyagea ensuite en Italie. On lui doit : | *Mémoire sur la formation des os*, 1760, in-8°; | *L'Art de tirer des carrières l'ardoise, de la fendre et de la tailler*, 1762, in-fol.; | *L'Art de travailler les cuirs dorés*, 1762, in-fol.; | *L'Art du tonnelier*, in-fol.; | *Recherches sur les ruines d'Herculanum*, etc., *avec un traité sur la fabrication des mosaïques*, 1769, in-8°; | *L'art du coutelier*, 1772, 3 vol. in-fol.; | *Observations faites sur les côtes de Normandie*, avec M. Tillet, 1773, in-4°; | beaucoup de *Mémoires* dans le recueil de l'académie des sciences.

FOUILLOUX (Jacques du), gentilhomme poitevin, mort sous Charles IX, auquel il dédia son ouvrage sur la chasse, Rouen, 1650 ou 1656, Paris, 1653, et Poitiers, 1661, in-4°. Cet ouvrage, remarquable par sa naïveté et le ton de vérité qui y règne, est souvent cité par Buffon et Daubenton. Il a été traduit en italien par César Parona. A la suite de la *Vénerie* ou *la Chasse*, on trouve un petit poème intitulé l'*Adolescence de Jacques de Fouilloux*, et qui n'est remarquable que par la belle simplicité du style.

FOUILLOUX (Jacques), licencié de Sorbonne, né à La Rochelle, et mort à Paris en 1736, à 66 ans, se donna beaucoup de mouvemens en faveur du jansénisme. Il eut grande part à la première édition de l'*Action de Dieu sur les créatures*, in-4°, ou 6 vol. in-12 (*voyez* BOURSIER); aux *Quatre Gémissemens sur Port-Royal*, in-12; | aux *grands Hexaples*, 1721, 7 vol. in-4°; | à l'*Histoire du Cas de conscience*, 1703, en 8 vol. in-12, et à plusieurs autres productions polémiques, qu'il est inutile de faire connaître, parce qu'elles sont oubliées ou qu'elles doivent l'être.

* **FOULCOIE**, en latin *Fulcoius*, poète français du 11e siècle, naquit à Beauvais vers l'an 1020. Il embrassa l'état ecclésiastique, mais il ne reçut que le sous-diaconat. Il n'était pas seulement un poète distingué pour le siècle où il vivait, mais il était encore habile grammairien et savant jurisconsulte : cependant il ne dut sa réputation qu'à son talent poétique. Il adressait ses vers aux personnages les plus remarquables; à Manassé, archevêque de Reims, aux papes Alexandre II, Grégoire VII, et aux principaux prélats de la cour de Rome. Mais de toutes les personnes qu'il loua, Manassé fut celui qui se montra le plus reconnaissant; Foulcoie trouva toujours en lui un protecteur. Ce poète mourut à Meaux, en 1083. Ses poésies, conservées à la bibliothèque du roi, sont divisées en trois tomes, dont le premier est intitulé : *Utrum;* le second, *Neutrum;* et le troisième, *Utrumque*. L'auteur anonyme d'une préface qu'on trouve dans l'exemplaire de la bibliothèque explique ainsi ces titres singuliers : le premier est intitulé *Utrum*, parce qu'il ne contient que des pièces de peu d'étendue; le second, *Neutrum*, parce que l'auteur y a rassemblé des ouvrages plus importans que ceux du premier, mais inférieurs à ceux du troisième. Ce sont des vies des saints du diocèse de Meaux, mises en vers. Le troisième enfin est intitulé *Utrumque*, parce que Foulcoie y traite de l'un et l'autre Testament dans un long poème. On sent que la versification de Foulcoie, à cause du temps où il écrivait, doit être très négligée. On ne trouve dans ses poésies aucune trace du goût ni de règle : et s'il a été regardé de son temps comme un poète célèbre, on ne doit l'attribuer sans doute qu'à l'ignorance de son siècle.

FOULLON (Jean-Erard), jésuite, né à Liége en 1608 d'une famille noble, prêcha avec applaudissement pendant 30 ans, et mourut recteur du collége de Tournay le 25 octobre 1668. Il fut la victime de sa charité, en servant les pestiférés. L'Ecriture sainte, la morale chrétienne et l'histoire de son pays furent les principaux objets de ses études. Nous avons de lui : | *Commentarii historici et morales in libros Machabæorum*, Liége, 1659-1665, 2 vol. in-fol., estimés; | *Vera Ecclesia, omnium in fide errorum commune remedium*, Liége, 1662; | *Historiæ Leodiensis compendium*, Liége, 1655, très exact; | *Historia Leodiensis*, Liége, 1735, 3 vol. in-fol. Les deux premiers volumes sont du Père Foullon; le troisième a pour auteurs MM. de Crassier et de Louvres, éditeurs de cet ouvrage. Le Père Foullon l'a poussé jusqu'en 1612, et les continuateurs jusqu'au prince de Berghes. C'est la meilleure Histoire que nous ayons de la principauté de Liége.

FOULON ou **GNAPHÉE** (Pierre le), né à Cormette, chassé de son monastère pour son penchant à l'eutychianisme, gagna les bonnes grâces de Zénon, gendre de l'empereur Léon, et obtint par son crédit le siége d'Antioche. Il répandit toutes sortes d'erreurs, se maintint sur son siége malgré plusieurs sentences de déposition, et mourut en 488.

FOULON (Guillaume), *Gnapheus* (c'est son nom en grec), poète latin, né à la Haye, mourut en 1568, à Norden en Frise, âgé de 75 ans. Il fit d'assez plates comédies; mais comme elles ne sont pas communes, quelques curieux les recherchent. On a de lui : | *Vita Joannis Historii a Woerden*, Leyde, 1649, in-8°; | *Hypocrisis*, tragi-comédie, 1544, in-8°, | *Misobarbarus*, comédie. | *Acolastus de Filio Prodigo*, comédie, 1554, in-8°, etc. Il était protestant.

* **FOULON** (N.), une des premières victimes de la révolution française né vers 1730, suivit la carrière de l'administration, et fut, sous le ministère de M. de Choiseul, commissaire des guerres, intendant des armées en 1756, et enfin conseiller d'état. Lors de la retraite de Necker, le 12 juillet 1789, le roi le nomma contrôleur des finances; mais les événemens du 14 l'empêchèrent de prendre possession de cette place. Parmi les projets qui furent alors inventés pour remédier au *déficit* qui pesait sur la France, Foulon osa en proposer un fort singulier. Il disait que la banqueroute était

le seul moyen de rétablir le crédit public. Cette opinion irrita contre lui tous les créanciers de l'état et ceux qui en dépendaient. Par surcroît de malheur le blé devint d'une cherté extrême, et on répandit le bruit parmi le peuple que Foulon avait dit à quelqu'un qui lui parlait de la misère de ce même peuple, et des excès auxquels il se livrait : *Eh bien! si cette canaille n'a pas de pain, elle mangera du foin.* Ne pouvant ignorer les dispositions de Paris à son égard, il alla se cacher le 14 juillet 1789, au château de Viry, à quelques lieues de la capitale, et se fit passer pour mort. On découvrit bientôt cette ruse, et des paysans vinrent le chercher dans sa retraite, où ils le trouvèrent déguisé. S'étant saisis de lui, ils lui attachèrent une poignée d'orties à la boutonnière, et lui mirent derrière le dos une botte de foin avec un écriteau où était rappelé le propos qu'on lui attribuait. Il fut livré dans cet état aux émissaires de Paris, qui exercèrent sur Foulon toutes sortes de violences, et le conduisirent à l'hôtel de ville. Là, au milieu des huées, mille accusations s'élevèrent contre lui. Pour empêcher un assassinat, M. de la Fayette proposa de le conduire en prison et de lui faire son procès, ainsi qu'à ses complices. Tout le monde applaudit : et Foulon se croyant sauvé, eut l'imprudence d'applaudir lui-même; le peuple qui entourait la place de Grève et la salle de l'hôtel de ville, se croyant trompé, poussa des cris affreux. A peine Foulon parut sur les escaliers, que plusieurs voix s'écrient : « Qu'on » nous le livre, qu'on nous le livre, et » nous en ferons justice. » On l'arrache à ses gardes, on le traîne par terre, et on le pend à une lanterne, où il expire. C'était le 22 juillet 1789; le malheureux vieillard avait alors soixante-douze ans. Après cette cruelle exécution, on lui coupe la tête, on lui met un bâillon et une poignée de foin dans la bouche; et on porte cette tête inanimée au Palais-Royal, en même temps que d'autres bourreaux traînent le cadavre dans la fange. M. Berthier, gendre de Foulon, avait été arrêté à Compiègne le même jour. On l'amenait à Paris, et il était arrivé à la rue Saint-Denis. Pour mieux l'exposer aux insultes de la populace, on avait abaissé les stores de sa voiture. Il rencontre le fatal cortége; et depuis ce moment jusqu'à ce qu'il fût descendu sur la place, on ne cessa de lui présenter la tête défigurée de son malheureux beau-père. Peu de temps après il eut à subir un sort non moins cruel. (*Voyez* BERTHIER.)

* **FOULON** (Nicolas), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Marcilly-sur-Saône le 4 mars 1742, était parent de don Clément, savant bénédictin de la maison des Blancs-Manteaux de Paris, où le jansénisme commençait à dominer. Il en adopta non-seulement les opinions, mais donna encore dans les folies des convulsions. Son goût pour la liturgie le fit choisir pour un des rédacteurs du nouveau Bréviaire de la congrégation de Saint-Maur fixée au monastère des Blancs-Manteaux, et c'est là qu'il en prépara l'édition publiée en 1787, en 4 vol., où l'on ne trouve aucun des saints jésuites, et où l'on fait un grand éloge de Rondet. Il renferme aussi un tableau de la religion où l'on reconnaît les idées et le langage des jansénistes. La manie des innovations a porté les auteurs jusqu'à composer de nouvelles litanies de Notre-Seigneur et de la Ste. Vierge; aussi ce Bréviaire n'est accompagné d'aucune approbation du général des bénédictins, et il ne fut pas adopté. Peu de temps après, dom Foulon qui s'était élevé avec force contre les prêtres qui ne remplissaient pas les devoirs de leur état, changea tout à coup de conduite : après s'être montré si sévère dans ses principes, il sortait continuellement et ne conservait presque plus rien des habitudes d'un religieux. Ses supérieurs lui ayant fait des représentations inutiles, se disposaient à l'envoyer dans une autre maison, lorsqu'il s'évada et se retira à Montmorency chez le P Cotte de l'Oratoire, curé *intrus* de ce lieu, avec lequel il était lié. Peu après, il contracta des liaisons étroites avec la demoiselle Marotte du Coudray, fille d'un ancien conseiller du Châtelet, élevée dans les principes rigides du jansénisme, et qui n'avait pas voulu se marier : elle épousa cependant D. Foulon, et sa sœur le P. Cotte. On ignore ce que devint Foulon pendant la terreur, mais il paraît qu'il vécut dans une position très gênée; plus tard il obtint une place d'huissier au conseil des Cinq-cents, puis au tribunat et enfin au sénat; il la conserva jusqu'au 15 juillet 1813, époque de sa mort. On a de lui : | *Prières particulières en forme d'office ecclésiastique pour demander à Dieu la conversion des Juifs, et le renouvellement de l'église en France.*

1778, in-12; | *Histoire élémentaire, philosophique et politique de l'ancienne Grèce, depuis l'établissement des colonies jusqu'à la réduction de la Grèce en provinces romaines*, 1801, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage qu'il a écrit par demandes et par réponses pour le mettre plus à portée de la jeunesse, est froid et sec; et quoiqu'il ait dû coûter beaucoup de recherches à l'auteur, il n'a pas eu de succès. Foulon y parle avec respect des livres saints, et quelquefois il fait de sages réflexions; mais il affecte de ne pas nommer la révélation chrétienne, et se perd dans une métaphysique abstraite qui n'a rien d'élémentaire, et n'offre rien aux jeunes gens de positif et de précis. Il avait annoncé des *Histoires romaines et de France* sur le même plan; cette première histoire ne fait pas regretter qu'il ne les ait pas publiées. M. Grégoire a dit qu'il a laissé en manuscrit un Traité fort étendu en faveur du mariage des prêtres.

FOULQUES Ier, comte d'Anjou, dit *le Roux*, mort en 938, réunit et gouverna avec prudence toutes les terres de son comté.

FOULQUES II, dit *le Bon*, fils du précédent, mort à Tours en 958, fit défricher et cultiver avec soin les terres du comté d'Anjou. Il s'appliqua à faire fleurir la piété et les sciences dans ses états. On dit que le roi Louis d'Outre-mer s'étant moqué de ce que Foulques le Bon s'appliquait à l'étude et allait souvent chanter au chœur, Foulques lui écrivit ces mots: *Sachez, Sire, qu'un prince sans lettres est un âne couronné.* Foulques composa des *Hymnes* en l'honneur de saint Martin.

FOULQUES III, comte d'Anjou, dit *Nerra* ou *le Jérosolymitain*, à cause de deux voyages qu'il fit à la Terre-Sainte, succéda, l'an 987, à Geoffroi son père. Ce prince belliqueux, prudent et rusé, remporta divers avantages sur ses voisins, et mourut à Metz le 23 juin 1040.

FOULQUES IV, dit le *Rechin*, fils du seigneur de Châteaulandon, et d'une fille de Foulques III (article précédent), succéda l'an 1060 à son oncle maternel Geoffroi Martel. Il s'empara du Gâtinois et de la Touraine, qui étaient le partage de son frère aîné, et s'abandonna au vin et aux femmes. Il en épousa trois consécutivement, en les répudiant l'une après l'autre. Mais enfin la dernière, Bertrade de Montfort, le quitta pour Philippe Ier, roi de France. Ses discussions violentes avec Raoul archevêque de Tours le firent excommunier; mais plus tard il rentra en grâce avec l'Eglise. Il mourut en 1109. Il avait composé une *Histoire des comtes d'Anjou*, dont il se trouve dans le *Spicilége* de d'Achery un fragment, que l'abbé de Marolles a traduit dans son *Histoire d'Anjou*, 1681, in-4°.

FOULQUES, archevêque de Reims, succéda à Hincmar en 883, tint un concile en 892, où il fit reconnaître roi Charles le Simple, âgé de quatorze ans. On y menaça d'excommunication Baudouin, comte de Flandre, pour les usurpations des biens d'église, et pour avoir maltraité des ministres de l'autel. Le roi Charles ayant voulu dans la suite faire alliance avec les Normands encore idolâtres, Foulques lui fit des remontrances, qui paraissent n'être pas assez modérées. Quelques critiques l'excusent, en disant qu'il avait sauvé son prince encore enfant des mains de ses ennemis; qu'il l'avait élevé et lui avait conservé la couronne, et que quoique ces services ne le dispensassent ni de la fidélité, ni du respect qu'il lui devait, ils pouvaient cependant faire tolérer de sa part certaines expressions trop libres, dictées par le zèle. Il fut assassiné par des vassaux de Baudouin en 900. Ce prélat était recommandable par ses connaissances et par ses vertus.

* **FOULQUES**, abbé de Corbie, dit *le Grand*, à cause du zèle qu'il mit à défendre les immunités et priviléges de son monastère, contre les prétentions de Foulques évêque d'Amiens, et de Gui, successeur de Foulques, assista, en 1049, au concile tenu à Reims par Léon IX, accompagna ce pape à son départ de France pour l'Italie, et mourut en 1095. On a de lui un *Mémoire* sur l'histoire de son monastère, publié en partie par Mabillon dans les *Annales de l'ordre de Saint-Benoît.*

* **FOULQUES** de BÉNÉVENT, notaire et secrétaire du sacré palais sous le pontificat d'Innocent II, au 12e siècle, est auteur d'une *Chronique* des principaux événemens de son temps, depuis l'an 1102 jusqu'à l'an 1141, publiée à Naples, 1626, par Antoine Caraccioli, théatin, et insérée dans la *Collection des anciennes histoires de la Sicile*, Francfort, 1579.

FOULQUES, FOUQUES, ou **FOULQUET**, évêque de Toulouse, natif de Marseille, s'acquit une grande réputation, et se fit aimer des princes par ses poésies ingénieuses en langue provençale. Il pa-

rut avec éclat au 4e concile de Latran en 1215, et s'y intéressa pour saint Dominique, son intime ami. Il mourut en 1231.

FOUNTAINE (sir ANDREW), savant antiquaire, dont nous avons un *Traité curieux sur les médailles de Saxe*. On l'a placé dans le *Trésor des antiquités du Nord*, imprimé en latin à Londres en 3 vol. in-fol. Il mourut le 4 septembre 1753, après avoir été vice-chambellan de la reine d'Angleterre, gouverneur du prince Guillaume, chevalier du bain et conservateur de la monnaie.

* FOUQUART (GABRIELLE), née à Abbeville en 1568, est la fondatrice en France des religieuses de Saint-François-de-Paule. Elle avait eu depuis sa plus tendre jeunesse un goût décidé pour la vie religieuse; mais son père étant mort, elle se trouva sous la dépendance d'un oncle qui la força de se marier à l'âge de 26 ans. Restée veuve après deux ans de mariage, et maîtresse de son sort, elle revint à son premier dessein. Après avoir donné quelques années à la réflexion, elle prit l'habit de Saint-François-de-Paule et prononça ses vœux à l'âge de 33 ans. Ayant alors réuni quelques dames séculières, qui voulaient suivre son exemple, elle fonda à Abbeville un monastère, sous le titre de *Jesus-Maria*, et ce fut la première maison de cet ordre en France. Le pape Grégoire XV autorisa cette fondation par une bulle du 10 juin 1623, et la mère Fouquart en fut la première supérieure ou *correctrice*. Cette vertueuse fondatrice mourut en 1659.

* FOUQUERET, ou FOQUERÉ (don ANTOINE-MICHEL), né en 1640 à Châteauroux en Berry, embrassa l'ordre de Saint-Benoît à l'âge de 17 ans, et prononça ses vœux le 3 octobre 1658, dans l'abbaye de Saint-Augustin de Limoges. Après avoir enseigné la rhétorique et le grec dans le monastère de Mauriac en Auvergne, il fut employé en qualité de supérieur dans différentes maisons de son ordre, et s'acquitta de ses fonctions avec autant de zèle que de sagesse. Ayant obtenu sa retraite en 1693, il choisit pour demeure l'abbaye de Saint-Faron dans la ville de Meaux, et y mourut le 3 novembre 1709, âgé de 69 ans. Il était de la congrégation de Saint-Maur. On connaît de lui : | *Synodus bethleemetica pro reali præsentia anno 1672 celebrata, græce et latine*, Paris, 1676, in-8°. Cette traduction n'ayant pas paru assez exacte, Fouqueret en donna une seconde édition, et fit disparaître ce qu'il y avait de défectueux dans la première. Il se servit pour ce travail des lumières du docteur Arnault et du Père Combefis. Cette seconde édition parut sous le titre de *Synodus hierosolymitana*. A la fin de cet ouvrage, Fouqueret a fait imprimer en grec et en latin, un écrit intitulé *Dionysii patriarchæ constantinopolitani super calvinistarum erroribus, ac reali imprimis præsentia, responsio, anno 1672 edita*. Ces actes, dont l'authenticité est attestée par M. de Nointel, ambassadeur de France à la Porte ottomane, sont très importans, en ce qu'ils prouvent la conformité de la croyance de l'église grecque avec celle de l'église romaine sur le dogme de la présence réelle; | *Celebris historia monothelitarum*, Paris, 1678, in-8°. Cet ouvrage, dédié à l'évêque de Lavano, et qui passe pour savant et profond, parut sous le nom emprunté de *Jean-Baptiste Tagnamini*.

* FOUQUET (JEAN-FRANÇOIS), jésuite français et missionnaire à la Chine, arriva dans ce pays le 25 juillet 1699, et y demeura jusqu'en 1720. Les succès qu'il obtint dans sa mission, lui valurent à son retour le titre d'évêque d'Eleuthéropolis. Pendant son séjour en Chine, il étudia long-temps le Chou-king, et il fut, de tous ses confrères, celui qui se laissa le plus éblouir par l'idée de retrouver les mystères du christianisme renfermés dans les caractères symboliques des Chinois. Il prétend que leurs livres sacrés offrent une perpétuelle allégorie avec les objets de notre foi. Malgré cet esprit systématique, on ne peut lui refuser beaucoup de mérite et de savoir. On lui doit *Tabula chronologica historiæ sinicæ*. C'est un tableau en trois feuilles où sont placés, suivant l'ordre chronologique, les noms des princes chinois et les événemens les plus remarquables de leur règne. Ce tableau a été réimprimé à Augsbourg, en 1746, en deux feuilles in-fol. Ce qui en fait le principal mérite, c'est l'explication des *nianhao*, ou noms d'années, si nécessaires pour la lecture des historiens chinois. On a encore de Fouquet une lettre au duc de La Force, insérée dans les lettres édifiantes, où il rend compte des difficultés que les jésuites éprouvèrent quand ils voulurent s'établir dans la province de Kiamsi, et de la manière dont les Chinois forment leurs guerriers. Il s'étend particulièrement sur les Bonzes, principaux adversaires des missionnaires. On a aussi de lui une lettre au duc de la Force,

datée de *Nant-chang-fou*, dans la province de Kiamsi le 26 novembre 1702; elle se trouve dans le *Recueil des lettres édifiantes*, tome 5 de la 1re édition, page 129 et tome 17 de l'édition de 1781, page 95.

* **FOUQUET** (Henri), célèbre professeur de médecine, né en 1727 à Montpellier, fut le premier qui enseigna dans cette ville la médecine clinique : il eut aussi la gloire de perfectionner un mode d'enseignement déjà adopté dans les plus célèbres universités étrangères. Il est mort le 10 octobre 1806. On lui doit plusieurs dissertations savantes; la plus remarquable est une *Dissertation sur le tissu muqueux*. On a encore de lui un *Essai sur le pouls considéré par rapport aux affections des principaux organes*, 1767, in-8°; un *Discours sur la clinique*, 1803, in-4°, et plusieurs articles importans dans l'Encyclopédie.

FOUQUET. *Voyez* FOUCQUET.

FOUQUIER-TAINVILLE. *Voyez* TAINVILLE.

FOUQUIÈRES (Jacques), peintre, né à Anvers vers l'an 1580, élève de Breughel le paysagiste, et de Rubens, qui l'employait quelquefois à ses tableaux, travailla au Louvre sous Louis XIII. Ce monarque l'anoblit. Les airs de qualité qu'il prit depuis le firent appeler par dérision le *baron de Fouquières*. Il ne peignit presque plus, crainte de déroger à sa noblesse; et dès qu'il prenait le pinceau, il ne manquait pas de ceindre son épée. Il mourut pauvre en 1621. Ce peintre a également réussi dans les grands morceaux et dans les petits. Il était excellent paysagiste. Son coloris est d'une fraîcheur admirable.

FOUR (don Thomas du), bénédictin de Saint-Maur, a laissé une *Grammaire hébraïque*, in-8°, fort méthodique, Paris, 1644. Il mourut à Jumiége en 1647, parvenu à peine à sa 34e année. Sa science et sa piété étaient dans un degré égal. Nous avons encore de lui un *Testament spirituel pour servir de préparation à la mort*, in-12; et quelques autres ouvrages de piété.

FOUR (Philippe-Sylvestre du), habile antiquaire, et marchand droguiste à Lyon, était de Manosque. Il entretenait commerce de lettres avec tous les savans antiquaires de son temps et principalement avec Jacques Spon, qui lui communiquait ses lumières, et auquel il ouvrait généreusement sa bourse. Du Four était riche, et il faisait surtout de grandes libéralités à ceux de sa secte. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira dans les pays étrangers. Il mourut à Vevey en Suisse, en 1685, à 63 ans. On a de lui : | *Instruction morale d'un père à son fils qui part pour un long voyage*. in-12; | *Traités nouveaux et curieux du Café, du Thé et du Chocolat*, in-12. Il approuve l'usage de ces boissons, mais avec quelques restrictions. Son style est assez mauvais, et ses raisonnemens ne sont pas toujours concluans.

FOUR (Charles du), curé de Saint-Maclou à Rouen, et ensuite abbé d'Aulnay, mort en 1679, s'est fait connaître par ses disputes avec le Père Brisacier, et par son zèle contre la morale relâchée. Il est auteur de divers écrits ecclésiastiques ou polémiques. On ne les lit plus.

* **FOURCROY** (Antoine-François de), conseiller-d'état, commandant de la légion-d'honneur, directeur général de l'instruction publique, membre de l'institut, et de la plupart des sociétés savantes de l'Europe, professeur de chimie au Muséum d'histoire naturelle, à l'école de médecine, à l'école polytechnique, etc., etc., naquit à Paris le 15 juin 1755, d'un père issu d'une famille noble mais pauvre, et qui, après avoir été pharmacien de la maison du duc d'Orléans, perdit le droit d'exercer sa profession dans la capitale, par suite de la suppression générale de ces sortes de charges demandée par la corporation des apothicaires. Ce malheur mit dans une gêne très grande toute la famille de Fourcroy qui continua néanmoins ses études. Il entra dans un bureau, et peut-être y aurait-il végété d'une manière obscure pendant toute sa vie, si les conseils et les secours de Vicq-d'Azir, l'ami de sa famille, ne l'eussent déterminé à embrasser une autre carrière. Fourcroy suivit l'école de médecine, et son bienfaiteur dirigea ses premiers pas dans cette nouvelle route : peu s'en fallut qu'il ne fût arrêté par le besoin d'argent. Le docteur Diest avait légué à la faculté de médecine des fonds pour qu'elle accordât tous les deux ans des licences gratuites à l'étudiant pauvre qui en serait le plus digne. Fourcroy concourut en 1780; malheureusement une injustice fruit de la division qui existait entre l'ancienne faculté et la société royale de médecine, lui enleva cette ressource. Mais il fut enfin reçu. Fourcroy n'était pas seulement médecin; c'était aussi un grand chimiste. Élève de Bucquet, il fut chargé plusieurs fois de

remplacer ce professeur qui lui procura même un amphitéâtre pour faire des cours particuliers. Le timbre agréable de sa voix, la pureté et l'élégance de son langage, la facilité, la clarté et la chaleur de son élocution, charmaient son nombreux auditoire, et souvent on voyait une foule de personnes étrangères aux connaissances chimiques assister à ses leçons uniquement pour jouir du plaisir de l'entendre. En 1784, après la mort de Macquer, Buffon le nomma à la chaire de chimie du jardin du roi, et cet habile professeur enseigna cette science avec la plus grande distinction pendant 25 ans. Admis en 1785 à l'académie des sciences (section d'anatomie), il passa bientôt à la section de chimie où sa place était mieux marquée. Il fut aussi de la société de Lavoisier, et travailla avec lui aux grandes expériences qui lui valurent une si brillante renommée. Jusqu'à l'époque où éclata la révolution, Fourcroy vécut tranquille et loin des affaires Alors mécontent de la cour dont il croyait avoir été négligé, il se montra dans les assemblées populaires, et fut nommé en 1792 député de Paris à la Convention nationale, où il ne siéga toutefois qu'après le 21 janvier. Tant que dura la dictature de Robespierre, il fut membre du comité d'instruction publique. Il proposa de rappeler plusieurs savans qui étaient expatriés ou qui gémissaient dans les fers; dans la liste qu'il présenta on ne vit point le nom du célèbre Lavoisier, et lorsque ce savant fut condamné à périr sur un échafaud, on lui reprocha de n'avoir pas tenté de le sauver, peut-être à cause de la jalousie que lui inspirait son beau talent. Fourcroy fut douloureusement affecté de ce reproche qui lui fut répété dans plus d'une occasion avec amertume. Nous sommes heureux d'ajouter que cette accusation paraît sans fondement. « Si » dans les sévères recherches que nous » avons faites, disait M. Cuvier, dans » un *Eloge* historique lu à l'institut, » nous avions trouvé la moindre preuve » d'une si horrible atrocité, aucune puis- » sance humaine ne nous aurait contraint » de souiller notre bouche de son éloge.» Au 9 thermidor, Fourcroy entra au comité de salut public. Après la dissolution de la Convention, il entra dans le conseil des Anciens, et, à la suite du 18 brumaire, il fit partie du conseil d'état. Chargé en 1801 de la direction générale de l'instruction publique, Fourcroy substitua au plan d'instruction organisé en l'an 3, le système qui a présidé à l'établissement de l'université. Il rédigea tous les règlemens et tous les projets relatifs à l'enseignement, établit les écoles de médecine de Paris, de Montpellier et de Strasbourg, créa 12 écoles de droit, plus de trente lycées, aujourd'hui colléges royaux, et plus de 300 colléges communaux. Le ministère de l'instruction publique ayant été remis à Fontanes, grand-maître de l'université, Fourcroy, qui croyait y avoir des droits, se crut disgracié, et cette contrariété agit sur lui au point d'altérer notablement sa santé. Il perdit sa gaîté naturelle et tomba dans une mélancolie que ses amis essayèrent en vain de combattre. L'un d'eux, le célèbre Corvisart, crut qu'un remède moral vaudrait mieux que tous les médicamens, et un jour qu'il avait occasion de parler à Bonaparte du chagrin qui souvent était une maladie mortelle, celui-ci parut douter de cette vérité. « Oui, sire, dit Cor- » visart, on meurt de chagrin, et je con- » nais quelqu'un qui dans ce moment » meurt de cette maladie : et qui donc, » reprit vivement Bonaparte?—C'est Four- » croy, sire.—Vous croyez....; Mais ras- » surez-vous, je me suis occupé de sa » guérison. Allez le voir et vous me rap » porterez de ses nouvelles. » L'empereur avait en effet signé plusieurs jours auparavant une dotation de 20,000 fr., en faveur de Fourcroy et sa nomination à la direction des mines. Il était trop tard; Fourcroy mourait en ce moment même d'une attaque d'apoplexie; c'était le 1[illegible] décembre 1809. Son titre de comte et sa dotation passèrent à son fils, officier d'artillerie qui mourut sur le champ de bataille de Lutzen. Fourcroy fut un des inventeurs de cette nouvelle nomenclature qui est elle-même une analyse de la science, et a le mérite de définir les substances qu'elle désigne. Il a laissé plusieurs ouvrages très estimés parmi lesquels on remarque son *Cours de chimie ou Leçons d'histoire naturelle et de chimie*, qui est l'abrégé de son enseignement, 1780, 2 vol. in-8°. Il s'en est publié six éditions en 20 ans. La dernière a 6 vol. in-4° ou 11 vol. in-8°, et a pour titre *Système des connaissances chimiques et de leur application aux phénomènes de la nature et de l'art*; | *Philosophie chimique*, 1792, 1795 et 1806, trad. presque en toutes les langues et même en grec moderne; | *Analyse de l'eau sulfureuse d'Enghien*, 1788, un

vol in-8°; | *Essai sur les maladies des artisans*, trad. du latin de Romazzini, avec notes et additions, 1787, in-12; | *L'art de connaître et d'employer les médicamens dans les maladies qui attaquent le corps humain*, 1785, 2 vol. in-8°; | *Essai sur le phlogistique et les acides*, 1788, in-8°; | *La Médecine éclairée par les sciences physiques*, 1791, 4 vol. in-8°; | *Procédé pour extraire la soude du sel marin*, 1798, in-4°; | *Tableaux synoptiques de chimie*, 1800-1805, in-fol. Il a fourni en outre aux *Annales de chimie* et à d'autres journaux, ainsi qu'aux revues de diverses sociétés savantes, une foule de mémoires sur des expériences qu'il avait faites. On regarde comme les plus importantes celles qui ont rapport à la découverte de plusieurs composés qui détonnent par la simple percussion; aux procédés propres à perfectionner l'analyse des eaux sulfureuses, à la séparation du cuivre, de l'étain et aux perfectionnemens des analyses végétales. Son éloge a été fait par M. Palissot de Beauvais, 1810, in-4°, et par M. Cuvier dans les Mémoires de l'institut.

* FOURCROY DE RAMECOURT (Charles-René), ingénieur, associé libre de l'académie des sciences, naquit à Paris le 19 janvier 1715, et eut pour père un avocat célèbre : destiné lui-même au barreau dès son enfance, il étudia le droit pour plaire à sa famille; mais entraîné par un penchant irrésistible vers les sciences, il s'y livra en secret avec une telle application qu'il acquit en peu de temps les connaissances exigées alors pour entrer dans le génie. Admis dans ce corps en 1735, à l'âge de 20 ans, après un examen très brillant, il fit plusieurs campagnes pendant la guerre de 1740 sous les ordres du maréchal d'Asfeld. Vingt ans après en 1761, pendant la guerre de sept ans, il commanda le corps des ingénieurs des côtes de Bretagne, fit ensuite la campagne de Portugal et se trouva en 1764 au siége d'Almeida. Lorsque la paix lui eut permis de reprendre les études du cabinet, il s'appliqua avec une nouvelle ardeur à perfectionner ses connaissances, et fut employé successivement à Calais, dans le Roussillon, en Corse, et devint maréchal-de-camp; enfin le comte de St.-Germain voulant attacher au ministère de la guerre un officier supérieur, l'appela comme le plus digne de remplir la place de directeur de la division du corps du génie. En 1776 il fut nommé inspecteur-général de son armée, et mourut à Paris le 12 janvier 1791. On a de lui : | *L'art du tuilier-briquetier et celui du chaufournier*, dans le recueil des descriptions publiées par l'académie des sciences dont il était membre; | *Mémoire sur la fortification perpendiculaire*, Paris, 1786; | *Plan de communication entre l'Escaut, la Sambre, l'Oise, la Meuse, la Moselle et le Rhin, pour réunir toutes les parties intérieures de la France*; | plusieurs *Mémoires*, dans le recueil de l'académie des sciences. Il a enrichi de remarques et de descriptions les ouvrages des savans avec lesquels il était lié, et notamment le *Traité des pêches* et le *Traité des forêts*.

* FOURCROY DE GUILLERVILLE (Jean-Louis de), frère du précédent, né à Paris en 1717, entra dans la compagnie des cadets gentilshommes à Rochefort, et partit avec le grade d'officier d'artillerie pour St-Domingue où il demeura vingt ans. De retour en France, il acheta une charge de conseiller au bailliage de Clermont-sur-Oise; il fut ensuite juge au tribunal qui remplaça le bailliage au moment de la révolution, et mourut à Clermont en 1799. On a de lui : | *Lettre sur l'éducation physique des enfans du premier âge*, Paris, 1770, in-8°; | *Les enfans élevés dans l'ordre de la nature*, ou *Abrégé de l'histoire naturelle des enfans du premier âge, à l'usage des pères et mères de famille*, Paris, 1783, in-12. Cet excellent ouvrage a été traduit en allemand par Cramer, Lubeck, 1781, 2 vol. in-8°.

* FOURIER (Jean-Baptiste-Joseph, baron), savant géomètre, membre de l'académie des sciences, de l'académie française, etc., naquit à Auxerre d'une famille originaire de Lorraine, et fut placé à l'école militaire de cette ville. Il avait terminé ses classes dès l'âge de treize ans, et il commença alors à se livrer à l'étude des mathématiques, sans négliger la culture des lettres. A 18 ans, il avait fait plusieurs découvertes mathématiques importantes, qui sont consignées dans un mémoire où les connaisseurs reconnurent un génie précoce. Nommé à cette époque professeur de mathématiques à l'école militaire d'Auxerre, Fourier fut envoyé aux écoles normales à Paris, par son département, lors de leur institution. Plus tard l'école centrale des travaux publics, depuis école polytechnique, fut organisée sur des bases fixes, et Lagrange ainsi que

Monge le désignèrent pour être un des professeurs de ce célèbre établissement. Bonaparte le mit du nombre des savans qui devaient l'accompagner dans son expédition d'Orient. Lorsque l'institut d'Egypte fut créé, Fourier, qui en fit naturellement partie, en fut élu secrétaire perpétuel et y lut d'importans mémoires. Choisi ensuite pour commissaire de l'armée française auprès d'un divan formé des principaux Ulémas du Caire et des provinces, il fut chargé de l'administration de la justice en Egypte pendant l'expédition de Syrie. Bonaparte avant de quitter l'Orient, avait divisé l'institut en deux sections d'explorateurs, dont l'une eut pour chef Fourier. Ils firent en effet de nombreuses recherches et des découvertes immenses, et nul n'a concouru plus efficacement que Fourier à la composition du grand ouvrage sur l'Egypte. Ce fut lui qui, lorsque Kléber tomba sous le fer d'un assassin, fit entendre à nos soldats, du haut d'un bastion, l'éloge du vainqueur de Maëstricht et d'Héliopolis, comme plus tard il prononça celui de Desaix, lorsque l'armée française apprit la mort glorieuse de ce général à Marengo. Retenu sur les rives africaines jusqu'au terme de l'expédition, Fourier revit enfin sa patrie avec un petit nombre de savans et de guerriers, et fit arrêter que le gouvernement publierait à ses frais le grand ouvrage sur l'Egypte, dont il fut chargé de rédiger la préface. Le 2 janvier 1802, Fourier fut nommé préfet de l'Isère; il fut aussi compris dans la légion-d'honneur, dès qu'elle fut créée, et nommé baron avec dotation en 1808. De grands travaux publics furent achevés sous son administration préfectorale, entre autres le desséchement des marais de Bourgoin qui infectaient plus de quarante communes. L'institut de France ayant proposé, en 1806, une question d'une difficulté égale à son importance, celle de déterminer les lois de la propagation de la chaleur, dans les corps solides, Fourier donna, en 1807, une solution complète de la question proposée et obtint le prix. Il créa, pour résoudre ce problème qu'il agrandit encore, des méthodes entièrement nouvelles, vérifiées par de curieuses expériences. En 1811, il remit à l'institut un second mémoire sur le même sujet. En 1815, lors du débarquement de Napoléon, Fourier fit publier une proclamation pour faire respecter l'autorité du roi, et sortit de Grenoble à l'arrivée de l'empereur. Il fut toutefois appelé, le 12 mars, à la préfecture du Rhône; mais s'étant refusé par écrit aux mesures qu'on exigeait de lui, il fut révoqué le 12 mai suivant, et il vint alors habiter Paris. En 1816, il lut à l'académie des sciences un mémoire sur les vibrations des surfaces élastiques, qui contenait plusieurs intégrales encore inconnues d'équations appartenant à des questions dynamiques, et ce corps se l'agrégea la même année. Louis XVIII induit en erreur sur son compte, lui refusa sa sanction royale; mais, en 1817, le monarque mieux éclairé, confirma une deuxième élection. Fourier fut choisi, conjointement avec le baron Cuvier, secrétaire perpétuel de l'académie. La société royale de Londres et diverses autres sociétés étrangères voulurent aussi le compter parmi leurs membres. Aux découvertes qu'on lui devait déjà, il ajouta, en 1820, la solution d'une question extrêmement compliquée; elle consiste à former les équations différentielles qui expriment la distribution de la chaleur dans les liquides en mouvement, lorsque toutes les molécules sont déplacées par des forces quelconques, combinées avec les changemens de température. Ces équations appartiennent à l'hydrodynamique générale, et l'on doit à Fourier d'avoir complété cette branche de la mécanique analytique. En 1822, parut son bel ouvrage intitulé : *Théorie analytique de la chaleur*. Fourier a aussi prononcé devant l'académie des sciences, des *Eloges* qui l'ont placé à côté de Fontenelle, et entra à l'académie française en 1827. Il est mort presque subitement le 16 mai 1830; ses principaux ouvrages sont : | *Discours préliminaire, servant de préface historique au grand ouvrage sur l'Egypte*, Paris, 1810, 1 vol. grand in-fol., écrit, selon l'expression de M. de Fontanes, avec les grâces d'Athènes et la sagesse d'Egypte; | plusieurs *Mémoires*, insérés dans les collections académiques, sur diverses questions de physique générale et de mathématiques; | *Rapport sur les établissemens appelés* Tontines, Paris, 1821, in-4°; | *Théorie analytique de la chaleur*, Paris, 1822, in-4°; | plusieurs *Rapports* sur les progrès des sciences mathématiques, Paris, 1822 à 1829; | *Eloge de Delambre*, Paris, 1823, in-4°; | *Eloge historique de sir Williams Herschel*, Paris, 1824, in-4°; | *Eloge historique sur la vie et les ouvrages de Bréguet*, Paris, 1826, in-8°. En 1827, Fourier avait succédé à Laplace

dans la présidence du conseil de perfectionnement de l'école polytechnique, et en 1828, il avait été nommé membre de la commission établie auprès du ministère de l'intérieur, pour les encouragemens à accorder aux lettres.

FOURIER (Pierre). *Voyez* FOURRIER.

FOURMONT (Etienne), né en 1683 à Herbelay, village près de Paris, d'un père chirurgien, montra dès sa jeunesse des dispositions surprenantes pour les langues. Il avait la mémoire si heureuse, qu'après avoir appris par cœur toutes les racines grecques de Port-Royal, il les récitait souvent en rétrogradant. Il n'était encore qu'écolier, lorsqu'il donna ses *Racines de la langue latine mises en vers français*, ouvrage qui eût fait honneur à un maître. Après avoir étudié au collége des Trente-Trois et à celui de Montaigu, il fut chargé de l'éducation des fils du duc d'Antin. Il succéda à M. Galland en 1715, dans la chaire d'arabe au collége royal; l'académie des inscriptions se l'associa la même année, la société royale de Londres en 1738, et celle de Berlin en 1741. Il mourut le 18 septembre 1745, à 62 ans. Il avait joui pendant sa vie de la considération due à son savoir, à la droiture, à la modestie et à la candeur qui l'accompagnaient. Le comte de Tolède, ministre d'Espagne, lui obtint une pension de la cour, qui fut arrêtée lors de la rupture entre la France et l'Espagne. Le duc d'Orléans le mit au nombre de ses secrétaires. Les savans français et étrangers le consultaient dans tout ce qui concerne le grec, le persan, le syriaque, l'arabe, l'hébreu et le chinois. On a de lui une foule d'ouvrages imprimés et manuscrits, témoignages de son érudition et de son amour pour le travail. | *Réflexions critiques sur les Histoires des anciens peuples, jusqu'au temps de Cyrus*, 1735, 1 vol. in-4°, chargées de citations; | une *Grammaire chinoise*, en latin, in-fol. 1742, sur laquelle on peut consulter le *Journal des savans*, de mars et avril 1743; | *Meditationes sinicæ*, 1737, in-fol., ouvrage qui renferme les préliminaires de la grammaire chinoise, et l'explication de tout le technisme de cette langue; | plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres, semées d'érudition. Sa *vie* a été écrite par de Guignes et Deshauterayes ses élèves; on la trouve à la tête des *Réflexions sur l'origine des anciens peuples*, Paris, 1747, 2 vol. in-4°; et à la suite de cette notice on trouve la liste de ses ouvrages, mémoires, dissertations, etc. Fourmont avait un frère, membre de cette compagnie comme lui, et professeur en langue syriaque au collége royal. Ce dernier, appelé Michel FOURMONT, mourut en 1746. Il était né en 1690 à Herbelay, et avait été envoyé en 1728 dans l'Orient par ordre de Louis XV pour recueillir des manuscrits et des inscriptions. On trouve dans les archives de la Bibliothèque du roi le catalogue des manuscrits qu'il a rapportés; quelques-uns ont servi à éclairer différens points de l'histoire grecque. Fourmont s'occupait de la publication d'un recueil de 1200 inscriptions qu'il avait réunies dans ses voyages, lorsque la mort le surprit au milieu de ce travail.

* FOURNEL (Jean-François), né en 1745, célèbre avocat-consultant de Paris, était le doyen des avocats lorsqu'il est mort le 21 juillet 1820. Il était encore très jeune lorsqu'il publia un *Mémoire* qui sauva du bûcher la fille Salmon, condamnée par deux arrêts à être brûlée vive: ce mémoire parvint à la cour de Rome, et Fournel fut créé par le pape chevalier de l'Eperon-d'or. En mars 1816, il devint bâtonnier de son ordre, après avoir été longtemps membre du conseil de discipline. Ses principaux ouvrages sont: | *Traité de l'adultère, considéré dans l'ordre judiciaire*, 1778, in-8°, 1783, in-12; | *Traité de la séduction*, 1781, in-12; | *Code des transactions, avec des explications* (avec Vermeil), 1797, in-8°; | *Explication de la loi du 19 floréal sur l'action en rescision pour cause de lésion*, 1796, in-8°; | *Analyse critique du projet du code civil*, 1801, in-8°; | *Etat de la Gaule à l'époque de la conquête des Francs, extrait des mémoires d'Uribald, ouvrage inédit et contenant des détails sur l'entrée des Francs dans les Gaules*, 1805, 2 vol. in-12; | *Traité des injures considérées dans l'ordre judiciaire, (par Darreau), avec des observations*, qui font presque les deux tiers de l'ouvrage, 1785, 2 vol. in-12; | *Dictionnaire raisonné, ou Exposition par ordre alphabétique des lois concernant les transactions entre particuliers*, 1799, in-8°; | *Traité de la contrainte par corps*, 1798, in-12; | *Traité du voisinage*, 1796, in-12, 3e édit., 1812, 2 vol. in-8°, ouvrage estimé; | *Code de commerce, accompagné de notes et observations*, 1807, in-8°; | *Histoire des avocats au parlement et du barreau de Paris*, 1790-1813, 2 vol. in-8°; | *Hist*

du barreau de Paris dans le cours de la révolution, 1816, in-8°. C'est la suite de l'ouvrage qui précède. | *Les Lois rurales de la France rangées dans leur ordre naturel*, 1819, 2 vol. in-8°; | *Recueil des lois, ordonnances, règlemens, arrêts et décisions cités dans les Lois rurales*, 1820. Ce volume forme le troisième volume des *Lois rurales*, dont il est le complément nécessaire.

FOURNI. *Voyez* FOURNY.

FOURNIER (Guillaume), excellent critique de Paris, professeur en droit à Orléans, mit au jour en 1584, in-folio, *De verborum significationibus*.

FOURNIER (Georges), né à Caen, se fit jésuite, et mourut à la Flèche en 1652, à 57 ans. Ses principales productions sont | une *Hydrographie*, 1767, in-fol.; | *Asiæ descriptio, curante L. M. S.*, 1656, in-fol.; ouvrages bons pour leur temps, et qui ont servi à en faire de meilleurs.

FOURNIER (Pierre-Simon), graveur et fondeur de caractères, naquit à Paris le 15 septembre 1712. Il excella dans son art. Ses caractères ont embelli la typographie, ses lumières l'ont éclairée. Il publia en 1737 la *Table des proportions* qu'il faut observer entre les caractères, pour déterminer leurs hauteurs et fixer leurs rapports. Cette table est une découverte, non-seulement honorable pour son auteur, mais très essentielle aux progrès de l'art. Cet habile artiste remonta jusqu'à la naissance de l'imprimerie, pour la connaître à fond. Il donna en différens temps divers traités historiques et critiques sur l'origine et les progrès de la typographie, dans lesquels on voit un savant consommé dans la matière qu'il traite. Ces différentes dissertations ont été recueillies en un vol. in-8°, divisé en trois parties. La dernière renferme une histoire curieuse des graveurs en bois. Mais l'ouvrage le plus important de Fournier, est son *Manuel typographique utile aux gens de lettres, et à ceux qui exercent les différentes parties de l'art de l'imprimerie*, en 2 vol. in-8°. L'auteur devait y en joindre deux autres ; mais il fut prévenu par la mort en 1768. L'homme n'était pas moins recommandable en lui que l'artiste. Le calme de son âme, l'esprit de religion dont il était animé, répandait autour de lui une joie douce et toujours égale. Il aimait la retraite et le travail, et même avec excès ; car ce fut sa constante application qui causa sa mort. On a des épreuves des différens caractères qu'il avait gravés, dans son *Manuel typographique*. On y en trouve même pour la musique : il était l'inventeur de ces sortes de caractères ; et ils le disputent, pour la beauté, à la musique gravée en taille-douce. C'est lui qui a péremptoirement réfuté M. Schœpflin qui avait attribué l'invention de l'imprimerie à Gutteberg (*voyez* ce mot), en montrant que Gutteberg ne s'était point servi de caractères mobiles, mais de planches gravées. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le passage même dont M. Schœpflin étayait son opinion, la renverse de fond en comble. *Voyez* le *Journal historique et littéraire*, 1er juillet 1791, page 327.

* FOURNIER (Pierre-Nicolas), ingénieur et architecte de Nantes, naquit à Paris en 1747 d'un financier. Il commença ses études au collége Duplessis ; mais les désordres de sa jeunesse forcèrent ses parens à le placer dans un couvent, où il paraît qu'il porta l'habit religieux pendant quelques mois. Il embrassa ensuite la carrière des armes, et, après avoir servi quelque temps dans le régiment de Colonel-général, et dans celui de La Rochefoucault, il entra dans l'artillerie royale, où il resta de 1770 jusqu'en 1783. Il se retira à Nantes, où il se chargea de l'administration du grand théâtre. Dès les premiers symptômes de la révolution, il se joignit aux Nantais qui se rendirent à Rennes pour favoriser, disaient-ils, la liberté nationale. Après le 14 juillet, lors de la formation des compagnies armées, il servit comme chef de bataillon dans celle de Nantes. Il fut ensuite nommé commissaire-civil de la force départementale, envoyée à Paris par le département de la Loire-Inférieure, pour prêter un appui aux représentans du peuple et veiller au maintien de la liberté. Fournier et son détachement furent ensuite requis pour aller combattre les Vendéens. Revenu à Nantes avec les débris de sa petite troupe, il s'y trouva le 30 juin 1795. Lorsque cette ville fut assiégée par les armées combinées d'Anjou et de Poitou, il défendit son poste avec obstination. Peu de temps après, le gouvernement révolutionnaire ayant été organisé, Fournier fut compris dans les cent trente-deux Nantais que Carrier envoyait à Paris, disait-il, mais qui devaient être assassinés sur la route. Il dut la vie, comme ses compagnons d'infortune, à l'humanité de Broussard, et ensuite à celle du général Danican, qui se refusèrent à cet ordre

barbare. A leur arrivée à Paris, les Nantais furent jetés en prison, où ils demeurèrent pendant plus d'un an. Pendant sa détention, Fournier publia des *mémoires* où il retraçait les services qu'il avait rendus à la cause révolutionnaire. Il fut défendu avec autant de zèle que de talent par l'acteur Beaulieu, et acquitté avec les autres Nantais, deux mois après la mort de Robespierre. Il revint alors à Nantes, où il ne s'occupa plus que des fonctions d'ingénieur. Ayant trouvé quelques médailles romaines en faisant creuser un aqueduc, il prit du goût pour les antiquités, fit faire des fouilles, et découvrit plusieurs monumens antiques, sur lesquels il a écrit différens *Mémoires* conservés à la bibliothèque publique de Nantes. Il avait aussi tracé le plan de cette ville telle qu'elle était sous Henri III, et y avait joint une savante dissertation. Il mourut dans cette ville le 20 septembre 1810. Fournier était architecte-voyer de Nantes, membre de la société des sciences, lettres et arts de la même ville, et correspondant de l'académie celtique.

*FOURNIER (Charles ou Claude), propriétaire et habitant de Saint-Domingue né en Auvergne en 1745, et surnommé l'*Américain*, à cause du long séjour qu'il fit en Amérique, fut un de ces brigands qui désolèrent la France pendant la révolution. Il était à Saint-Domingue vers 1772, et y servit dans les dragons blancs pendant 13 ans : ce qui ne l'empêcha pas de se livrer à l'agriculture, surtout au commerce, et à l'art de perfectionner la fabrication du *tafia*, dont il fit un nouveau genre de commerce pour l'île. Il gagna ainsi des sommes immenses qui le mirent en état de devenir lui-même propriétaire de plusieurs fabriques. Sa fortune devenue colossale excita l'envie des autres fabricans; telle est la cause des persécutions auxquelles il fut en butte pendant tant d'années. Forcé de quitter Saint-Domingue après avoir vu incendier ses propriétés, il repassa en France où, après plusieurs démarches, on lui offrit une indemnité provisoire : il voulait une réparation complète contre les autorités locales ; mais la révolution qui survint lui ôta les moyens de la poursuivre. Arrivé en France avant la révolution, il se trouvait en prison au commencement des troubles, pour les crimes qu'il avait commis. Mais les portes des cachots ne tardèrent pas à s'ouvrir aux cris de *vive la liberté*. Fournier fut bientôt remarqué par les chefs de la révolution, qui en firent un *aboyeur* de place, et l'admirent ensuite dans le club des Cordeliers. Le 13 juin 1789, il avait été nommé commandant des volontaires ; mais il perdit cette place à l'époque de l'organisation de la garde nationale. On a prétendu que, lors de l'insurrection du champ de Mars, le 17 juillet 1791, M. de La Fayette étant arrivé avec un faible détachement de la garde nationale, pour faire cesser le désordre, ce fut Fournier qui lui tira à bout portant le coup de pistolet dont il faillit être atteint. Au 10 août, il commandait la horde des brigands dits *Marseillais*, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus aux attentats commis dans cette affreuse journée. Le palais des rois de France fut inondé de sang. Mais par une contradiction qu'on ne saurait expliquer, Fournier sauva la vie à plusieurs personnes; ce n'était qu'une modération passagère. On l'a accusé aussi, mais sans preuves suffisantes d'avoir pris part aux massacres des prisons de Paris des 2 et 3 septembre. Chargé de conduire les prisonniers d'Orléans à Versailles, il les fit tous massacrer dans cette dernière ville le 9 septembre 1792. Fournier fut accusé, le 12 mars 1793, par Bourdon de l'Oise et Marat, d'avoir tiré un coup de pistolet sur M. de La Fayette, et d'avoir présidé aux massacres de septembre. Cette accusation n'eut pas de suite. Après le 18 brumaire, il fut arrêté et condamné à la déportation; mais on se contenta de le mettre en surveillance. Enfin il se trouva impliqué dans l'affaire du 3 nivose (24 décembre 1800), et fut déporté aux îles de Séchelles, d'où il parvint à s'évader, après avoir perdu tous ses compagnons d'infortune, à l'aide d'une créole, qui ne le quitta point dans ses malheurs. Il gagna la Guadeloupe, fut employé par Victor Hugues, son ami, qui y commandait, sur les corsaires qui étaient à ses ordres, et s'y distingua lorsque la colonie passa sous la domination anglaise. En 1808, il revint en France, fut arrêté de nouveau, et se trouvait encore à La Force en 1816; mais ayant demandé des juges, il fut relâché et traîna sa pénible existence jusqu'en 1823, qu'il mourut dans un état voisin de l'indigence. Il a publié un *Mémoire* pour se justifier des massacres des prisonniers d'Orléans, et quelques autres brochures.

*FOURNIER SARLOVÈSE (François), comte, lieutenant-général, né en 1775, dans le Périgord, mort au mois de jan-

vier 1827, quitta l'étude du droit en 1792 pour embrasser la carrière des armes et entra comme sous-lieutenant dans un régiment de dragons; il obtint la plupart de ses grades sur le champ de bataille, et était à 23 ans colonel du 12e régiment de hussards. Fournier, quoique imbu des idées républicaines, tolérait les opinions des autres, et au besoin les défendait : c'est ce qu'il fit en 1798, en poursuivant une bande d'assassins qui avaient fait une irruption nocturne dans le café de Garchi, rue de Richelieu, pour attaquer des hommes tranquilles, qu'ils accusaient de royalisme. Le colonel Fournier, dans cette lutte, reçut plusieurs coups de sabre. Bonaparte voulut qu'il fît partie de son corps d'armée d'Italie, et les bulletins de l'armée répétèrent souvent le nom du 12e régiment de hussards et de son chef. Ces éloges n'apportèrent aucun changement à ses opinions politiques, et il blâma hautement les projets ambitieux du premier consul. Arrêté à l'Opéra sur l'ordre de Bonaparte lui-même, il fut conduit dans son appartement, où l'on devait faire devant lui l'inventaire de ses papiers; mais à peine y fut-il entré qu'il enferma ses gardiens dans sa chambre et se sauva. Il fut saisi quelques jours après, et jeté dans la prison du Temple, où se trouvait alors le chef d'escadron Donadieu que l'on accusait d'avoir voulu de concert avec lui assassiner Bonaparte. Aucune preuve ne fut trouvée contre Fournier; on l'exila néanmoins dans le Périgord. L'amiral Villeneuve ayant été chargé d'une expédition en Amérique, Fournier reçut l'ordre de l'accompagner. Au retour, il fut confiné de nouveau dans le Périgord, puis on l'appela à partager les succès de l'armée d'Allemagne. Avant la bataille d'Eylau, Bonaparte lui dit : *Colonel, dans votre affaire, il faut un baptême de sang.* Fournier se distingua dans cette journée, ainsi qu'à Friedland où il fut nommé membre de la légion-d'honneur et général de brigade. Envoyé en Espagne sous les ordres du maréchal Ney, il fit les campagnes de 1808 et de 1809, et se défendit à Lugo, avec trois bataillons et deux escadrons contre l'armée espagnole commandée par le général Mahy. Ce qui lui valut la croix d'officier de la légion-d'honneur avec le titre de comte. En 1812 il fit la campagne de Russie, exécuta les charges les plus brillantes à la bataille de la Bérézina. Le grade de général de division et la croix de commandant de la légion-d'honneur furent sa récompense. Quelques reproches adressés à Bonaparte, après les revers de cette campagne, le firent arrêter et envoyer à Mayence. Mais, avant d'arriver, l'escorte qui le conduisait fut attaquée par des cosaques, et il se sauva. Le bruit s'étant répandu qu'il avait passé à l'ennemi, il se présenta à Mayence et demanda des juges. Cette conduite, que Bonaparte admira lui-même, n'empêcha point sa destitution. Fournier, retiré en Périgord, fut mis en surveillance illimitée. Après la rentrée des Bourbons, il reçut d'eux son grade et la croix de Saint-Louis. Il ne servit point pendant les cent-jours, fit partie de l'état-major de l'armée, et fut à plusieurs reprises employé comme inspecteur-général de la cavalerie. Fournier Sarlovèse est auteur de *Considérations sur la législation militaire*, imprimées en 1814, dans lesquelles il prédisait d'une manière positive que Bonaparte reviendrait de l'île d'Elbe, et indiquait les moyens qui devaient contribuer au succès de cette entreprise : cet ouvrage ne se distingue pas moins par l'érudition que par le mérite littéraire.

* **FOURNIER** (Joseph-Augustin de), marquis d'Aultane, lieutenant-général, commandeur de l'ordre de Saint-Louis et de plusieurs ordres étrangers, naquit à Valréas le 18 août 1759, d'une famille ancienne, illustrée dans la carrière des armes : il entra au service à l'âge de 16 ans, et se trouvait capitaine de grenadiers au commencement de la révolution. Il se fit remarquer par sa bravoure aux batailles de Menin, Courtray, Valmy, fut appelé à l'état-major-général de l'armée, et nommé peu après général de brigade. Ami du général Moreau, il partagea sa disgrâce et demeura plus d'un an sans emploi. Chef d'état-major du 3e corps de l'armée d'Allemagne en 1805, il fit preuve de la plus grande activité dans la marche de l'armée, pour arriver à temps dans la plaine d'Austerlitz. Il se signala aussi particulièrement à la bataille d'Iéna, où il enleva plusieurs positions importantes. D'Aultane fit encore la campagne de Pologne où il se couvrit de gloire dans les champs de Pultusk, et reçut le grade de général de division le 31 décembre 1806. Après la paix de Tilsitt, il fut nommé gouverneur de Varsovie. Il suivit l'armée d'Espagne en qualité de chef d'état-major de l'armée du centre, fut nommé gouverneur de Tolède, et sa sagesse et sa modération furent, pendant cette guerre, non moins

utiles que son courage et son expérience. Après la bataille de Toulouse, en 1814, d'Aultane fut employé comme inspecteur-général lorsqu'on voulut organiser une armée dans le midi en 1815; il fut encore nommé chef d'état-major de l'armée royaliste sous les ordres du duc d'Angoulême. Cette expédition ne fut pas heureuse : le général d'Aultane fut chargé, par le duc d'Angoulême, de se rendre au Pont-Saint-Esprit pour négocier une capitulation d'après laquelle l'armée serait licenciée, et le duc d'Angoulême pourrait s'embarquer à Marseille. Cette capitulation fut deux fois suspendue; enfin, le prince eut la liberté de s'embarquer à Cette, et le général d'Aultane fut rappelé à Paris où il reçut sa destitution, et fut mis en surveillance. Au second retour du roi, il fut nommé au commandement de la 7e division militaire, qu'il n'accepta point. Il est mort le 7 janvier 1828. Sa probité et son désintéressement l'ont généralement fait aimer et estimer, et les archives de plusieurs villes, particulièrement de Ratisbonne, en ont conservé le souvenir.

FOURNIVAL (Simon), commis au secrétariat des trésoriers de France, a fait un *Recueil des titres* qui les concernent, Paris, 1655, in-fol., qui est rare. Il a été continué par M. Jean-Léon du Bourgneuf, trésorier de France à Orléans, et imprimé en cette ville in-4°, 1745, 2 parties. Ces collections ont une place dans les grandes bibliothèques.

FOURNY (Honoré CAILLE du), auditeur de la chambre des comptes à Paris, acquit une connaissance de l'histoire de France, et des anciens titres et archives qu'on garde à Paris, qui lui fit un nom; mais sa modestie et son zèle à obliger ses amis le rendirent encore plus recommandable. Un de ceux avec qui il lia amitié, fut le Père Anselme de la Vierge-Marie, augustin-déchaussé, qui avait publié en 1674 l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison de France, et des grands officiers de la couronne*. Du Fourny lui prodigua ses avis pour une nouvelle édition, lui fit corriger un très grand nombre de fautes, et lorsque ce religieux fut mort en 1694, il continua de travailler à perfectionner ce grand ouvrage. Cependant, dans la nouvelle édition qui vit le jour en 1712, il voulut que les corrections parussent être toutes du premier auteur, et il ne s'attribua que l'honneur d'avoir continué la suite des grands-officiers jusqu'à cette année. L'abbé de Longuerue l'a certainement jugé avec trop de sévérité, quand il a dit : « M. du Fourny était » un bon homme, incapable de vouloir » tromper. Il savait sa chambre des com» ptes; mais il ne savait que cela. Son » livre fourmille de fautes. On lui four» nissait des *mémoires;* mais il ne savait » pas assez reconnaître ce qu'ils avaient » de défecteux. » Il est bien vrai que Du Fourny n'a pas corrigé toutes les fautes qui se trouvaient dans l'ouvrage du Père Anselme. Mais quel est le critique, même érudit et judicieux, qui, en fait de recherches et de monumens plus ou moins authentiques, puisse se flatter de se déterminer toujours avec certitude? Du Fourny mourut en 1731. Cette *Histoire* est à présent en 9 vol. in-fol., publiés depuis 1726 jusqu'en 1733, par les Pères Ange et Simplicien, augustins-déchaussés, continuateurs de cette utile compilation; ils ont mis le plus grand soin à distinguer les pièces authentiques de celles qui ne l'étaient pas. Du Fourny mourut en 1731.

FOURQUEVAUX (Raimond de Beccarie de PAVIE, baron de), était d'une branche de l'ancienne famille noble de Beccarie de Pavie, retirée en France au temps des guerres entre les *Guelphes* et les *Gibelins*, né à Toulouse en 1509; il commença à servir au siége de Naples sous Lautrec, en 1528. Il commandait un corps considérable d'infanterie grisonne et italienne à la bataille de Marciano en Toscane, l'an 1554; il y fut blessé et prisonnier, et gardé 15 mois dans le fort de San-Miniato à Florence. De retour en France, il obtint le gouvernement de Narbonne. On raconte qu'il se servit d'un stratagème assez singulier pour en chasser plusieurs habitans mal-intentionnés. Il fit publier que deux chevaliers espagnols devaient se battre en champ-clos hors de la ville. Il fit poser des barrières pour les combattans, et dresser des échafauds pour les juges. Tout le peuple étant sorti de la ville pour assister à ce spectacle, il en fit fermer les portes, et ne laissa rentrer que les sujets fidèles au roi. Il contribua beaucoup en 1562 à la délivrance de Toulouse, dont les huguenots s'étaient presque rendus maîtres; et mourut chevalier de l'ordre du roi, à Narbonne, en 1574, à 66 ans, après avoir rendu des services importans aux monarques qui l'employèrent dans la province du Languedoc. Fourquevaux est auteur d'un livre intitulé : *Vies de plusieurs*

grands Capitaines français, imprimé à Paris en 1643, in-4°. Ces vies sont au nombre de 14. Elles sont compilées fort exactement d'après les historiens du temps : c'est dommage que l'auteur n'en ait pas rassemblé un plus grand nombre.

* **FOURQUEVAUX** (Jean-Baptiste-Raimond de PAVIE de), né à Toulouse en 1695, servit pendant quelque temps avec le grade de lieutenant d'infanterie, puis embrassa la vie religieuse, et mourut au château de Fourquevaux en 1768. On a de lui : une pièce de poésie élégiaque couronnée par l'académie des jeux floraux en 1714, et plusieurs ouvrages de controverse : | *Lettre d'un prieur au sujet de la nouvelle réfutation du livre des Règles pour l'intelligence des saintes Ecritures*, Paris, 1727, in-12; | *Nouvelles Lettres sur le même sujet*, 1729, in-12; | *Traité de la confiance chrétienne*, 1728 et 1731; | *Catéchisme historique et dogmatique*, 1729, 2 vol. in-12, et Paris, 1766, 5 vol. in-12, avec les suites. Son *Eloge* se trouve dans les *Nouvelles ecclésiastiques* du 7 février 1769.

FOURRIER ou plutôt **FOURIER** (Pierre), de Mathincourt, bourg de Lorraine dont il était curé, était d'un autre bourg nommé Mirecourt, où il naquit en 1565. Il entra jeune parmi les chanoines-réguliers, chez lesquels il se distingua par son savoir et sa piété. Il établit deux nouvelles congrégations, l'une de chanoines réguliers réformés qui enseignent, et l'autre de religieuses pour l'instruction des filles. Le pape Paul V approuva ces établissemens en 1615 et 1616. Il est difficile de dire tout le bien qu'elles ont opéré et qu'elles opèrent encore dans le monde chrétien. Les religieuses, nommées communément *de la Congrégation de Notre-Dame*, sont particulièrement estimées dans toutes les villes où elles sont établies : elles y jouissent de la confiance bien méritée des parens pour l'éducation de leurs enfans, et répandent l'instruction avec l'amour de la vertu. Le Père Fourrier mourut saintement en 1640. Il a été béatifié en 1730.

FOURSY. *Voyez* FURSY.

FOX (Jean), né à Boston en 1517, quitta l'Angleterre sous le règne de Henri VIII pour professer le calvinisme en liberté. Il fit quelques voyages dans sa patrie, et s'y fixa entièrement sous la reine Elizabeth. Il mourut dans un âge avancé. L'ouvrage par lequel il est principalement connu, est intitulé : *Acta et monumenta Ecclesiæ*, en 3 vol. in-fol., réimprimé en 1684. Péarson lui reproche des erreurs, de fausses citations, de mauvais raisonnemens, etc.; dans une tête échauffée comme la sienne par les nouveaux dogmes, cela ne pouvait être autrement. Dans sa jeunesse il avait cultivé la poésie, pour laquelle il avait quelque talent. On a de lui plusieurs pièces de théâtre. Jacques Bienvenu a traduit le *Triomphe de Jésus-Christ*, Genève, 1562, in-4°, rare. Son fils Samuel Fox a écrit sa vie qui a été imprimée en tête *des actes et monumens de l'église*.

FOX (Georges), fondateur de la secte des *Quakers* ou *Trembleurs*, né au village de Drayton dans le comté de Leicester, en 1624, n'avait que 19 ans, lorsque sa tête s'étant singulièrement exaltée, soit par quelque accident particulier, soit par un effet de son tempérament, il se crut tout d'un coup inspiré de Dieu, et se mit à prêcher. Vêtu de cuir, depuis les pieds jusqu'à la tête, il allait de village en village, criant contre la guerre et contre le clergé. Son ignorance dans les lettres humaines ne l'embarrassa point. Quoique fils d'un ouvrier en soie, et qu'on ne lui eût appris d'autre métier que celui de cordonnier, il s'était appliqué de bonne heure à parler le langage de l'Ecriture et de la controverse. Il avait de la mémoire et de l'enthousiasme. Les provinces de Leicester, de Nottingham et de Darbi, furent les premiers théâtres de ce sombre charlatan. Il donna aux aveugles enthousiastes qui le suivaient, le nom d'*enfans de la lumière*. Ayant comparu à Darbi devant les juges, il les prêcha si fort sur la nécessité de *trembler* devant le Seigneur, que le commissaire qui l'interrogeait s'écria qu'il avait affaire à un *quaker*, c'est-à-dire *trembleur* en anglais, nom qu'on a donné depuis à cette secte. Fox s'associa des femmes; ayant connu dans la prison de Lancastre la dame Fell, veuve d'un illustre magistrat de cette province, il lui inspira ses erreurs et l'épousa. Le patriarche du quakérisme emmena avec lui sa prosélyte en Amérique, l'an 1662. Elle partagea les fonctions de son ministère, et fit valoir ses extravagances. Il y eut, chez les sots et les dupes, les mêmes succès qu'il avait eus dans une partie de l'ancien monde. Ce succès lui persuada que si l'Europe, l'Asie et l'Afrique ne s'étaient pas encore rangées sous ses étendards, c'est qu'elles l'ignoraient. Il écrivit donc à tous les souverains des lettres insensées,

qu'on paya du plus profond mépris. Fox, revenu en Angleterre, continua de répandre ses rêveries, et mourut en 1681. Peu de temps avant sa mort, il composa un gros volume sur sa *Vie* et ses *Missions;* pour le rendre plus mystérieux, il défendit par son testament de l'imprimer. On peut voir ce qu'en dit le Père Catrou dans son *Histoire des Trembleurs*, publiée en 1733 (*voyez* BARCLAY, ROBERT). Dans une réponse faite aux quakers qui, en 1791, étaient venus dans l'assemblée nationale de France, Mirabeau réfuta leurs principes en ces termes : Vous ne prêtez » point, dites-vous, de sermens : mais » vous vous trompez ; un serment n'est » qu'une promesse faite à Dieu ; la con» science d'une âme pure est un temple de » la Divinité, et, en promettant sur votre » conscience, vous faites intervenir Dieu » dans vos paroles... Le sang humain n'est » jamais versé par vous sur la terre : tou» chante philosophie ! mais prenez garde ; » ne seriez-vous pas dans une erreur que » la vertu vous cache? Auriez-vous per» mis que ces hordes de sauvages, qui » errent dans les déserts de l'Amérique, » eussent porté le massacre dans la paci» fique Pensylvanie, qu'ils eussent égorgé » vos femmes, vos enfans, vos vieillards, » plutôt que de sauver ces vies si chères » en donnant la mort à des meurtriers ? » On sait qu'un écrivain trop fameux a comparé le christianisme naissant à la secte des quakers. Un si étrange parallèle pourrait faire soupçonner qu'il avait lui-même de fortes dispositions au quakérisme. Quand la secte des quakers aura subjugué les philosophes et les rois ; quand elle aura détruit toutes les autres religions, et cela dans un siècle aussi éclairé que celui d'Auguste ; quand durant 18 siècles elle aura eu le suffrage de tous les bons esprits, elle aura pour elle un grand argument. C'est à ceux qui savent apprécier les possibilités et pressentir l'avenir, à prononcer si le fanatisme des trembleurs aura jamais ces succès. Les écrits de Fox ont été réunis en 3 vol. in-fol. : le premier contient son *Journal*, le second sa *Correspondance*, le troisième ce qu'il a écrit sur *sa doctrine*. Quelques personnes ont prétendu qu'il n'était pas réellement l'auteur de ces différens ouvrages ; mais ses sectateurs soutiennent que tout ce que ce recueil renferme de plus admirable est réellement de leur patriarche.

* FOX (CHARLES-JACQUES), homme d'état et orateur distingué de la chambre des communes, naquit au mois de janvier 1748, de Henri Fox, premier lord Holland, que ses talens firent élever au ministère de la guerre, sous le règne de Georges II, et qui fut long-temps dans la chambre des communes, l'antagoniste de William Pitt, depuis comte de Chatam. Charles Fox, montra de bonne heure des dispositions heureuses, et fit ses études avec un grand succès au collége d'Eton, d'où il passa à l'université d'Oxford. Son père trop vivement flatté des brillans débuts du jeune étudiant, eut la faiblesse de ne pas réprimer la passion du jeu qui se développa en lui de bonne heure, et qui plus tard, détruisit sa fortune. Suivant l'usage des anglais de distinction, Charles Fox, après avoir terminé ses études, voyagea sur le continent, et se fit remarquer dans plusieurs capitales par un goût excessif pour la parure, qui s'unissait en lui à une certaine originalité d'esprit. Plus tard lorsqu'il eut acquis des titres réels à une grande réputation, il remplaça cette élégance recherchée dans ses habits, par une simplicité qui tenait de la négligence. Durant son séjour au-delà des Alpes, il se livra à des études sérieuses, et fit des progrès dans la langue et la littérature italiennes. Il n'avait que vingt ans, lorsque son père, impatient de le voir figurer sur la scène politique, le fit nommer membre de la chambre des communes. Son début fut loin d'annoncer qu'il figurerait un jour parmi les orateurs les plus fougueux de l'opposition. C'était l'époque où Wilkes, député de Middlesex, détenu arbitrairement dans la prison du banc du roi, réclamait sa rentrée au parlement. Fox combattit sa demande et n'en fut félicité que par le ministère. Mais sous le rapport du talent, il fut applaudi du public, et le chancelier de l'Echiquier, pour le récompenser, le nomma payeur de la caisse des veuves et des orphelins ; et ensuite lord de l'amirauté puis de la trésorerie. Partisan du système ministériel jusqu'en 1772, il se lia vers cette époque avec quelques membres de l'opposition, et entr'autres avec Burke, qu'il a depuis appelé le plus beau génie de l'Angleterre au 18e siècle. La mort de son père qui arriva en 1774, leva tous les obstacles qui jusqu'alors avaient arrêté l'essor indépendant de ses opinions. Les reproches du ministère ne firent qu'accélérer ce changement conforme à la franchise naturelle de son caractère. La discussion sur le bill relatif au serment du *Test*, lui offrit

l'occasion de défendre les maximes de tolérance religieuse professées par l'opposition, et il vota dans un sens contraire au gouvernement. Le ministère irrité, le destitua de sa place de lord de la trésorerie. Fox, très sensible à cette disgrâce, essaya de s'en consoler par les distractions d'une vie dissipée, qui eut bientôt consumé son patrimoine, et il n'hésita plus à passer dans les rangs de l'opposition. La guerre de l'indépendance Américaine lui offrit une occasion de se venger du ministère. Il soutint que les colonies avaient le droit de se taxer elles-mêmes, et il annonça les conséquences funestes de l'obstination du gouvernement. « Alexandre le » Grand, disait-il, n'a pas conquis autant » de pays que lord North aura eu le talent » d'en perdre dans une seule campagne. » Ayant pénétré, durant un voyage qu'il fit en France, les intentions hostiles du cabinet de Versailles, il en revint plus affermi dans son système d'opposition, et il ne cessa de se prononcer contre les mesures qui tendaient à soumettre les rebelles par la force des armes. Cette conduite et un duel qu'il s'attira par une vive sortie contre les députés qui abandonnaient l'opposition, lui acquirent la faveur du peuple, et, en 1780, malgré tous les obstacles que lui suscita l'influence de la cour, il fut élu représentant de Westminster. Devenu le chef de l'opposition, il ne laissa aux ministres aucun moyen de se maintenir, après la capitulation de lord Cornwallis, fait prisonnier par les insurgés américains. Fox accusa l'administration, non seulement d'impéritie, mais de trahison. Un nouveau ministère ayant été formé en 1782, il y entra comme secrétaire d'état des affaires étrangères. Bientôt la mort de lord Rockingham, ayant fourni à la cour un prétexte pour composer un ministère qui lui déplût moins, Fox parut oublier ses principes, en se rapprochant de lord North qu'il avait long-temps combattu avec si peu de ménagement, violant ainsi la promesse solennelle qu'il avait faite de *ne jamais s'allier avec un seul personnage appartenant au cabinet de lord North.* Nommé une seconde fois secrétaire d'état, il parut de nouveau en contradiction avec sa conduite passée, en adoptant pour conclure la paix générale signée en 1783, les préliminaires arrêtés précédemment par lord Shelburne, et qu'il avait désapprouvés comme membre de l'opposition. Fox se vit tout-à-fait abandonné par l'opinion publique, lorsqu'il eut appuyé par un discours, regardé du reste, comme un chef-d'œuvre, un bill destiné à faire dépendre entièrement du ministère, la direction des affaires de l'Inde, en ôtant à la compagnie sa charte, sous prétexte de punir les malversations. Le bill passa malgré les efforts de Pitt; mais le roi trouvant que les ministres allaient trop loin, le fit rejeter par la chambre haute, et changea son ministère. Cependant telle est l'inconstance de l'opinion publique, que le nom de Fox redevint populaire dans le nouveau parlement qui fut convoqué, dès qu'il se fut opposé à l'établissement de quelques taxes nouvelles. En 1789, il appuya avec Pitt et Burke la proposition qui fut faite d'abolir la traite des noirs. L'année précédente le roi Georges III avait eu une première attaque de cette maladie qui finit par aliéner totalement sa raison. Fox qui voyageait alors en Italie, revint précipitamment à Londres, et soutint avec force que la régence appartenait de droit à l'héritier présomptif de la couronne. Le prompt rétablissement du roi frustra les espérances que l'opposition avait fondées sur le prince de Galles. En 1790, Fox combattit le projet qu'avaient les ministres de déclarer la guerre à la Russie et à l'Espagne, et Catherine II fut si contente du discours qu'il prononça à cette occasion, qu'elle voulut faire sculpter son buste afin de le placer entre ceux de Démosthènes et de Cicéron. Lorsque la révolution française éclata, Fox y applaudit avec chaleur, ce qui amena sa rupture avec Burke, dont il ne put jamais, malgré ses instantes prières, recouvrer l'amitié. Malgré sa sympathie pour les réformateurs français, il demanda que le parlement intervînt en faveur de Louis XVI, auprès de la Convention. Il s'opposa néanmoins en 1793, à la déclaration de guerre contre la France, et cette opinion indisposa contre lui la chambre tout entière, et lui enleva de nouveau presque toute sa popularité. Le jeu et les paris avaient entièrement ruiné sa fortune. Son opposition l'éloignait du pouvoir, et il ne lui restait d'autre consolation que l'espoir de recouvrer la faveur populaire. Dans une fête qui lui fut donnée par les Wighs, pour l'anniversaire de sa naissance, il osa porter un toast au *peuple souverain!* ce qui le fit immédiatement rayer de la liste des conseillers privés du roi. La paix signée en 1801, lui permit de voyager en France où il reçut l'accueil le plus distingué.

Lorsque Pitt mourut en 1806, Fox fut nommé premier ministre. Toujours animé du désir d'établir avec la France des relations amicales, il avait entamé à Paris une négociation qui promettait d'heureux résultats, lorsqu'une hydropisie de poitrine l'enleva le 13 septembre de la même année. Des honneurs extraordinaires furent rendus à sa mémoire. On ensevelit ses restes dans l'abbaye de Westminster; et le prince de Galles devenu regent fit placer son buste dans la salle du conseil. Fox est un des orateurs les plus éloquens dont l'Angleterre s'honore; une simplicité lucide, une dialectique nerveuse, et quelquefois une véhémence entraînante faisaient le mérite de ses discours. Son talent était soutenu par une vaste érudition, et il possédait à fond les langues grecque et latine. On doit regretter que ses qualités éminentes aient été ternies par la passion du jeu et les habitudes d'une vie dissipée. Comme Mirabeau, Fox prétendit allier l'extrême irrégularité des mœurs et les travaux de l'homme d'état. L'intempérance de sa vie altéra sa santé naturellement robuste et hâta le terme de ses jours. On a de lui : | *Lettre aux dignes et indépendans électeurs de la cité de Westminster*, 1793; | *Histoire des deux derniers rois de la maison des Stuart*, Londres, 1808, in-8°; cet ouvrage n'est pas terminé. On a aussi publié un recueil des discours de Fox, dans la chambre des communes, Londres, 1814, 6 vol. in-8°.

FOX-MORZILLO, *Foxus Morzillus* (Sébastien), né à Séville en 1528, fit ses études en Espagne et dans les Pays-Bas, et s'acquit de la réputation par ses ouvrages. Philippe II, roi d'Espagne, l'ayant nommé pour être précepteur de l'infant don Carlos, il quitta Louvain, et alla s'embarquer pour être plus tôt auprès du prince; mais il fit malheureusement naufrage, et périt à la fleur de son âge. On a de lui des *Commentaires sur le Timée et sur le Phédon* de Platon, in-fol., et plusieurs autres ouvrages remplis d'érudition.

* FOY (Louis-Etienne de), chanoine de Meaux, né à Angles, mort en 1778, a laissé : | les *Lettres du baron de Busbeck, ambassadeur de Ferdinand II auprès de Soliman II*, etc., traduites du latin et enrichies de remarques historiques, 1748, 3 vol. in-12; | *Traité des deux puissances*, ou *Maximes sur l'abus*, 1752, in-12; | *Prospectus d'une Description historique, géographique et diplomatique de la France*, 1757, in-4°; | *Notice des diplômes, des chartres et des actes relatifs à l'Histoire de France*, t. 1, 1765, in-fol.

* FOY (Maximilien-Sébastien) comte, lieutenant général des armées françaises, et député de l'Aisne, naquit à Ham, département de la Somme en février 1775. Destiné à la carrière militaire, il entra, en qualité d'élève, à l'école d'artillerie de La Fère dès l'âge de 15 ans. Nommé en 1792 lieutenant en second au troisième régiment d'artillerie, il fit ses premières armes sous les ordres du général Dumouriez, et obtint en 1793 le grade de capitaine dans la 12e compagnie d'artillerie à cheval. Après la retraite de Belgique, il servit sous les généraux Dampierre, Jourdan, Pichegru et Houchard, qui tous rendirent à sa valeur et à ses talens les plus honorables témoignages. Partisan modéré des idées constitutionnelles, il ne put voir sans horreur les excès de la révolution, et il s'en expliqua avec la franchise d'un soldat. Joseph Lebon, si célèbre par ses sanglantes exécutions, le regardant comme un ennemi de la république, le fit jeter dans les prisons de Cambrai, et traduire au tribunal révolutionnaire de cette ville. Foy, qui avait fait entendre des paroles hardies au cruel proconsul, déploya la même assurance devant ses juges, qui se contentèrent de le renvoyer en prison jusqu'à plus ample informé. Rendu quelques mois après à la liberté, et réinstallé plus tard dans son grade, il fit dans l'armée de Rhin-et-Moselle, les campagnes de 1795, 1796, et 1797, et se distingua au passage du Rhin à Diersheim le 1er floréal an 5, par une manœuvre hardie qui favorisa l'établissement de l'infanterie française sur l'autre rive du fleuve. Blessé grièvement par un boulet au fort de l'action, il fut nommé chef d'escadron sur le champ de bataille. Profitant pour étendre son instruction des loisirs de sa convalescence, il étudia le droit public des nations sous le célèbre professeur Koch de Strasbourg. Envoyé au printemps de 1798 avec son régiment rejoindre l'armée d'*Angleterre* rassemblée sur les côtes du Nord, il refusa la place d'aide-de-camp que Bonaparte lui fit offrir. L'année suivante il servit dans l'armée de Suisse commandée par le général Masséna, auquel il sut inspirer la plus haute estime. Après avoir combattu en Allemagne, il passa en Italie, et fut chargé du commandement de la ville de Milan. Il visita Naples et Rome et

tout ce que le pays offre de curieux, et revint en France vers l'époque de la paix d'Amiens avec le grade de colonel du 5e régiment d'artillerie à cheval. Foy était lié avec Moreau, et ses relations avec ce général firent planer sur sa tête quelques soupçons dans le fameux procès de Georges. Lorsque Moreau fut mis en jugement, on présenta à la signature de Foy, qui était alors chef d'état-major du camp d'Utrecht, une adresse au premier consul, où la conduite du vainqueur de Hohenlinden était incriminée; mais il refusa d'y donner son adhésion. « Je ne signerai » jamais, s'écria-t-il, une pièce qui dé» signe tels ou tels individus comme au» teurs de conspirations; parce que je suis » militaire, et que je ne suis pas juge. » Vers le même temps, la question de l'établissement du gouvernement impérial ayant été soumise au suffrage de l'armée, comme à celui du peuple, Foy osa voter contre le nouveau titre, qui, selon lui, allait détruire le prestige attaché au nom de Bonaparte. Napoléon, instruit de ces actes de résistance auxquels il était peu accoutumé, ne cessa pas pour cela d'employer Foy; mais il le laissa neuf années dans le grade de colonel. Foy après avoir pris part en 1805 à la campagne d'Autriche, et commandé dans le Frioul l'artillerie du corps qui y était stationné, fut envoyé en 1807 à Constantinople à la tête d'un corps de 1200 canonniers que Napoléon envoyait comme auxiliaires au sultan Sélim contre les Russes et les Anglais. Sur ces entrefaites une révolution ayant éclaté dans la capitale de l'empire ottoman, les canonniers revinrent en France; mais Foy poursuivit sa route; et achevant heureusement sa mission, il fortifia les Dardanelles et fit mettre en position un grand nombre de batteries qui forcèrent l'ennemi à se retirer. De Constantinople il passa en Portugal, et se trouva à la bataille de Vimeiro, où il fut blessé. Nommé général de brigade le 3 septembre 1808, il se distingua dans toutes les affaires qui eurent lieu pendant cette campagne. Dans celle de 1810, où il fut blessé, il défit avec six cents hommes trois mille Espagnols à Arrago-del-Gorco en Estramadure; et dans une autre rencontre on le vit avec douze cents fantassins et trois cents chevaux résister pendant une marche de six lieues au corps du général O' Donnel, composé de sept mille hommes d'infanterie et de deux mille cavaliers, et sans cesse attaqué, ne laisser à l'ennemi que des morts. Choisi par le maréchal prince d'Esling pour aller expliquer à Bonaparte la position difficile où se trouvait l'armée française, le général Foy, après avoir failli périr en route, parut devant l'empereur, qui frappé de la manière dont il lui rendit compte des opérations de l'armée, le prit en estime, et le nomma général de division. Pendant les campagnes de 1811 et de 1812, le général Foy, chargé du commandement de plusieurs divisions, sembla malgré ses fatigues et ses nombreuses blessures, redoubler de courage et d'activité. A la bataille de Salamanque, il couvrit, à la tête de l'arrière-garde, la retraite de l'armée, et eut plusieurs engagemens avec l'ennemi jusqu'aux bords du Duero. En 1813, il prit d'assaut la place de Castro-Urdiales, défendue par une forte garnison espagnole, et par une escadrille anglaise; et après la perte de la bataille de Vittoria, il rassembla les débris de l'armée française, et occupa le défilé d'Ardouin qu'il ne quitta que sur l'ordre exprès du roi Joseph. Après avoir renforcé Saint-Sébastien, il repassa la Bidassoa sans avoir laissé à l'ennemi ni un homme, ni un canon, ni un fusil. Grièvement blessé à la bataille d'Orthez, le 27 février 1814, il fut retenu au lit jusqu'après la déchéance de Bonaparte, et le rétablissement du trône des Bourbons. Louis XVIII le nomma successivement inspecteur-général de la 14e puis de la 12e division militaire, chevalier de Saint-Louis, grand officier de la légion d'honneur, et comte Ces faveurs du gouvernement royal ne l'empêchèrent pas de se ranger après le 20 mars sous les drapeaux de Bonaparte. Chargé, à la bataille de Waterloo, du commandement d'une division d'infanterie, il y reçut sa quinzième blessure. Foy rentra après la seconde restauration dans la vie privée, chercha dans l'étude un délassement de ses fatigues, et entreprit d'écrire l'histoire de la guerre et de la révolution d'Espagne. Nommé en 1819 inspecteur-général d'infanterie dans les 2e et 16e divisions militaires, il fut élu député le 11 septembre de la même année par le département de l'Aisne. Il prit place au côté gauche de la chambre, et s'éleva bientôt au rang des premiers orateurs de la France. Si son opposition au ministère fut violente, elle parut du moins toujours loyale et consciencieuse; le talent s'unissait en lui à un noble caractère, et ses inspirations les plus éloquentes étaient puisées dans un sentiment

exalté d'honneur français qui trouvait de la sympathie dans tous les partis. Foy lutta ouvertement contre le gouvernement des Bourbons; mais il ne conspira jamais, et il est probable que ses vœux en politique n'allaient pas au-delà de l'avénement d'un ministère *libéral*. La France entière admira la chaleur entraînante de ses discours, la verve brillante de ses improvisations, aussi bien que le vaste savoir et les connaissances variées qu'il déploya dans les combats journaliers de la tribune. Quand son mandat de député expira en 1823, les colléges de Paris, de Saint-Quentin et de Vervins lui accordèrent simultanément leurs suffrages pour la session de 1824. Son zèle et son éloquence parurent s'accroître encore dans ce dernier période de sa carrière. Mais ses forces physiques ne répondirent pas à l'énergie de son âme. Atteint d'une affection du cœur, un voyage qu'il fit dans les Pyrénées ne put lui rendre la santé. Les émotions que lui fit éprouver l'accueil qu'il reçut dans plusieurs villes de France, hâtèrent les progrès du mal. Les soins empressés que les médecins lui prodiguèrent après son retour à Paris furent impuissans pour le sauver, et il succomba le 28 novembre 1825. Ses funérailles furent célébrées avec une grande pompe. L'opposition s'était donné rendez-vous à cette lugubre cérémonie, et plus de 50,000 personnes y assistèrent. Des discours furent prononcés sur sa tombe par MM. Casimir Perrier, Méchin, Ternaux et le général Miollis. Plusieurs écrits en prose et en vers furent publiés à sa louange, et une souscription fut ouverte dans toute la France pour doter ses enfans et pour ériger un monument à sa mémoire. On a du général Foy : | *Histoire de la guerre de la Péninsule sous Napoléon, précédée d'un tableau politique et militaire des puissances belligérantes*, Paris, 1827, 4 vol. in-8°; on assure que cet ouvrage a été rédigé par M. Tissot sur de simples notes du général Foy. | *Discours du général Foy, précédés d'une notice biographique par M. Tissot, d'un éloge par M. Etienne, et d'un essai sur l'éloquence politique par M. Jay*, Paris, 1825, 2 vol. in-8°.

* FOZIO (Joseph), en latin *Fotius*, jésuite italien, professeur de rhétorique, de philosophie et de théologie dans les colléges de son ordre à Rome, puis vicerecteur de la maison professe de cette ville, né en 1606, mort vers 1676, a donné un écrit intitulé : *Informatio pro ven. servo Dei Ignatio Azebedo et sociis in odium fidei interfectis ab hæreticis*, Rome, 1662, in-4°. Il a traduit en italien : | la *Vie* de saint François de Sales par le cardinal Franciotti, Rome, 1662, in-8°; | l'Histoire sainte du P. Nicol. Talon, Bologne, 1649, in-12, | et plusieurs autres ouvrages ascétiques.

FRA-BASTIEN. *Voyez* SÉBASTIEN.

FRACASTOR (Jérôme), naquit à Vérone vers l'an 1483, avec des lèvres si fort attachées l'une à l'autre, qu'il fallut qu'un chirurgien les séparât avec un rasoir. On dit que, dans son enfance, sa mère fut écrasée de la foudre, tandis qu'elle le tenait dans ses bras, sans qu'il en fût atteint. Ses progrès dans les sciences et les beaux arts furent rapides. Il cultiva surtout avec beaucoup de succès la poésie et la médecine. Le pape Paul III, voulant transférer d'Allemagne en Italie le concile de Trente, se servit de lui pour y engager les Pères; et ce fut alors que le concile fut transféré à Bologne. Fracastor mourut d'apoplexie à Casi, près de Vérone, en 1553, à 71 ans. Sa patrie lui fit élever une statue 6 ans après. Fracastor était en relation avec les meilleurs littérateurs de son temps, et en particulier avec l'illustre cardinal Bembo. Il était digne de ce commerce par les qualités de son cœur. Exempt d'ambition, content de peu, il mena une vie saine et joyeuse. Il parlait peu; mais lorsqu'il était en société avec ses amis, sa conversation était aussi gaie qu'animée. Dans la médecine, il s'attachait à la guérison des maladies extraordinaires. Fracastor est principalement connu par l'élégance avec laquelle il écrivait en latin. Son poème intitulé : *Syphilis, sive de morbo gallico*, ouvrage dans le goût des Géorgiques de Virgile, n'est point indigne de l'auteur qu'il a imité. Il a obtenu plus de 20 éditions. La versification en est riche et nombreuse, les images vives, les pensées nobles. On en a donné en 1755, in-12, une traduction en français avec des notes : elle est attribuée à Macquer et à Lacombe. Il a aussi été traduit en italien. Il nous reste plusieurs autres ouvrages de ce poète médecin; | *De stellis liber unus*, 1535-1538, in-8°; | *De sympathia et antipathia rerum*, 1646, qui a eu plusieurs éditions; | *Fracastorius sive de anima Dialogus*. On les a recueillis à Padoue en 1755, en 2 vol. in-4°. Les *poésies* avaient été imprimées séparément dans la même ville en 1718, in-8°.

FRACHETTA (Jérôme), de Rovigo

en Italie, se fit un nom par ses ouvrages de politique. Le plus considérable est : *Il seminario de Governi, di Stato e di Guerra*, 1648, in-4°. Il mourut à Naples, au commencement du dix-septième siècle. Il demeura quelque temps à Rome, où il fut chargé par la cour d'Espagne de diverses affaires; mais son esprit satirique l'obligea de quitter cette capitale. Nous avons encore de lui une traduction italienne du poème de Lucrèce, avec d'excellentes remarques sur l'épicuréisme.

* **FRA-DIAVOLO**, ou *Frère Diable*, dont le véritable nom est Michel Pozza, naquit à Itri, vers 1760. S'étant mis à la tête d'une troupe de brigands, il désola pendant long-temps la Calabre. Lorsque les Français envahirent le royaume de Naples, Fra-Diavolo prit le parti du roi et leur fit la guerre. Le cardinal Ruffo, après avoir forcé, en 1799, les Français à évacuer le royaume de Naples, lui obtint le pardon du passé et le brevet de colonel ou de chef de masse insurgée. Devenu tout à coup un autre homme, il ne s'occupa que de bien former sa troupe, fit la campagne de Rome, s'y distingua par son intrépidité, et obtint plusieurs récompenses. Lorsque les Français, sous la conduite de Bonaparte, eurent occupé Naples une deuxième fois, il fut chargé de réunir ses camarades, et il se retira à Gaëte. Le souvenir de son ancien métier lui fit commettre quelques désordres dans cette ville, d'où il fut chassé par ordre du prince de Hesse-Philippsthal, qui en était gouverneur. Après avoir erré quelque temps dans la Calabre, il se rendit à Palerme, où il prit part à l'insurrection organisée par le commodore Sydney Smith. Ayant débarqué à Sperlonga, il délivra sur son passage tous les malfaiteurs détenus dans les prisons, pour en grossir sa troupe, et marqua sa route par le meurtre, le vol et l'incendie. Atteint par les Français, il se défendit avec courage, et parvint à s'échapper; mais il fut trahi par un paysan, arrêté à Saint-Severino, et conduit à Naples, où il fut exécuté le 6 novembre 1806, sur la place du marché, en présence d'une foule immense. Sa mort est devenue le sujet d'un opéra.

* **FRAGONARD** (Nicolas), peintre, né à Paris vers 1732, fut élève de Boucher. Il adopta la manière affectée de son maître, en mettant toutefois plus de noblesse et de poésie dans ses compositions. Après avoir remporté le grand prix, il alla étudier à Rome. Il se fit recevoir à son retour membre de l'académie de peinture, en présentant son tableau de *Coresus et Callirhoë*, qui fit concevoir de lui les plus hautes espérances; mais il abandonna bientôt les compositions d'histoire pour les tableaux érotiques, qui lui obtinrent la vogue et qui lui valurent une certaine opulence. La révolution la lui ayant fait perdre, il cessa dès lors de peindre, et mourut à Paris, en 1806, dans un état voisin de la misère.

FRAGUIER (Claude-François), de l'académie française et de celle des belles-lettres, naquit à Paris le 28 août 1666. Les Pères la Baune, Rapin, Jouvenci, la Rue et Commire lui inspirèrent le goût des belles-lettres, et surtout de la poésie. Il prit l'habit de jésuite en 1683, et le quitta en 1694, soit qu'il fût convaincu que ce n'était pas sa vocation, soit que ses supérieurs ne crussent pas qu'il eût l'esprit de l'état religieux. L'abbé Bignon chargé de présider au *Journal des savans*, engagea l'abbé Fraguier à partager ce travail, auquel il paraissait propre par ses connaissances, et surtout parce qu'il possédait différentes langues. Renfermé chez lui, dans un âge peu avancé, par des infirmités continuelles, il s'occupa d'une traduction de Platon, que sa santé l'obligea d'abandonner; mais il publia un poème sur la philosophie de ce Grec, intitulé : *Ecole de Platon*. Il y montre un grand respect pour ces vieux pédagogues, qui ont donné des leçons qu'ils ne pratiquaient guère, leçons qui elles-mêmes n'étaient pas toujours sages, et respiraient ou la vanité ou la corruption des auteurs, et qui dans tous les cas étaient sans ressort et sans sanction (*Voyez* PLATON, LUCIEN, SOCRATE, ZÉNON, etc.). Ce poème et les autres poésies de l'abbé Fraguier se trouvent dans le Recueil de celles de Huet, publié en 1729, in-12, par les soins de l'abbé d'Olivet. On a encore de l'abbé Fraguier plusieurs *Dissertations*, insérées dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres. Il mourut d'apoplexie en 1728, âgé de 62 ans. Le célèbre Huet et d'autres savans illustres avaient été ses amis, mais ses liaisons avec Ninon de Lenclos et son enthousiasme philosophique qui allait jusqu'à faire l'éloge du pédéraste Socrate, éloignèrent de lui les hommes vertueux.

FRAIN (Jean), seigneur du Tremblai, né à Angers en 1641, membre de l'académie de cette ville, mourut en 1724. Sa conversation était celle d'un homme qui avait beaucoup lu, mais trop entêté de

ses idées. Sur la fin de ses jours il devint presque misanthrope. On a de lui plusieurs Traités de morale solidement écrits : | *Nouveaux Essais de morale*, in-12 ; | *Traité de la vocation chrétienne des enfans* ; | *Conversations morales sur les jeux et les divertissemens* ; | *Traité de la confiance en Dieu*.

* **FRAMERY** (Nicolas-Etienne), né à Rouen le 25 mars 1745, mort à Paris le 26 novembre 1810, cultiva tout à la fois la poésie, l'art dramatique et la musique, et a publié dans ces différens genres plusieurs ouvrages qui ne sont pas sans mérite. Il a composé : | *Mémoire sur le Conservatoire de musique*, 1775 ; | *Le musicien pratique*, traduit de l'italien de d'Azopardi, 2 vol. in-8°, 1786 ; c'est un traité de contre-point que l'on dit fort médiocre, et dont cependant M. Choron a donné une nouvelle édition en 1823, 1 vol. in-8° ; | *Lettre à l'auteur du Mercure* (dans le Mercure de septembre 1776) où il se déclare contre la musique de Gluck ; | *Avis aux poètes lyriques, ou de la nécessité du rhythme et de la césure dans les hymnes*, 1786, in-8° ; | *Discours* couronné par l'institut sur cette question : *analyser les rapports qui existent entre la musique et la déclamation, et déterminer les moyens d'appliquer la déclamation à la musique sans nuire à la mélodie*, 1802, in-8° ; | *Notice sur Joseph Haydn*, Paris, 1810, in-8° ; | *De l'organisation des spectacles de Paris*, 1791, in-8° ; | *La première partie du Dictionnaire de musique de l'Encyclopédie méthodique*, avec Ginguené. Il rédigea le *Journal de musique* en 1770 et 1771, in-8° : Framery fut le premier qui parodia en français quelques opéras italiens : les pièces qu'il a parodiées sont la *Colonie*, *l'Olympiade*, *l'Infante de Zamora* et les *deux Comtesses*. Il réussit assez bien dans ce genre de travail qui demande beaucoup d'esprit et surtout l'esprit de critique. Il avait à peine 18 ans, lorsqu'il donna aux Italiens sa *Nouvelle Eve*, dont la représentation fut défendue par ordre de la police. Il fit paraître ensuite *Nanette et Lucas*, musique du chevalier d'Herbain ; il retoucha et fit remettre en scène le *Nicaise* de Vadé ; il donna en 1783 la *Sorcière par hasard*, opéra-comique dont il avait fait la musique et les paroles. Enfin, un concours ayant été ouvert pour les drames lyriques, Framery obtint le prix pour son opéra de *Médée*, dont la musique devait être faite par Sacchini qui mourut avant d'avoir commencé son travail : ce fut Framery qui se chargea de ce soin ; la pièce n'a jamais été représentée. Parmi les autres productions littéraires de Framery on compte | *La pureté de l'âme*, ode couronnée à Rouen, 1770 : | quelques *romans* ; | une *traduction littérale* en prose de la *Jérusalem délivrée*, Paris, 1785, 5 vol. in-18, et un autre du *Roland furieux*, Paris, 1787, 10 vol. in-12 : ces deux traductions ont été faites en société avec Panckouke.

FRANC (Martin le), prévôt et chanoine de Lausanne, puis secrétaire de l'antipape Félix V et du pape Nicolas V, était d'Aumale en Normandie, selon Fauchet. Il publia un mauvais livre (contre le roman de la *Rose*) intitulé : *Le Champion des Dames*. Il plaide assez mal leur cause ; cependant l'édition de Paris, 1530, in-8°, est recherchée des personnes frivoles, ainsi que son *Estrif de la Fortune et de la Vertu*, Paris, 1519, in-4°.

FRANC (Jean-Jacques le), marquis de *Pompignan*, premier président de la cour des aides de Montauban, membre de l'académie française, etc., né en 1709, à Montauban, où il exerça d'abord la charge d'avocat général à la cour des Aides, et succéda ensuite à son père et à son oncle dans la première présidence de ce tribunal. Il avait obtenu aussi une place de conseiller d'honneur au parlement de Toulouse, distinction extraordinaire et même unique. Son goût pour les lettres lui fit quitter bientôt toute espèce de fonctions publiques, et il vint à Paris jouir des succès que lui avaient déjà mérités quelques-uns de ses ouvrages. Il avait débuté sur la scène tragique en 1734 par sa pièce imitée de Metastase, de *Didon*, qui s'est long-temps maintenue au théâtre. Depuis cette époque tous les momens de loisir que ses emplois lui avaient permis de prendre avaient été consacrés à l'étude. Il s'est fait un nom très distingué dans divers genres de littérature. Bien différent de nos écrivains modernes, il s'était nourri de tous les sucs de la saine antiquité, et avait puisé dans les mêmes sources où s'étaient abreuvés, si l'on peut hasarder cette expression, les Racine, les Despréaux, les J. B. Rousseau. Le latin, le grec, l'hébreu, ces trois langues qu'on peut regarder comme les trois fleuves de l'ancienne érudition, étaient familières à M. de Pompignan : il y joignait l'italien et l'anglais. On peut dire, sans crainte d'être démenti par tout

connaisseur impartial, que M. de Pompignan est le poète français qui approche le plus de J. B. Rousseau, pour le talent d'exprimer en vers les beautés des prophètes. Quoiqu'un grand poète, descendu de sa sphère pour sacrifier à sa passion, et se montrer le *plus petit des hommes*, ait dit : *Sacrés ils sont, car personne n'y touche;* cette plaisanterie n'empêchera point que les *Poésies sacrées* de M. de Pompignan ne reçoivent à jamais un juste tribut d'admiration. On sera toujours frappé de l'ode où Isaie nous peint les *ombres hautaines des Souverains de l'Egypte renversées dans les enfers, sous la main de Dieu;* et de plusieurs autres remplies d'expressions nobles, d'idées vastes et sublimes. Partout on y retrouve le poète instruit, l'homme qui possède toutes les richesses de sa langue, point de faux éclat, le terme propre, la rime conservée dans son exactitude. Voilà ce qui distinguera toujours M. de Pompignan de tous ces rimailleurs qui se sont avisés de vouloir imiter J. B. Rousseau. Ses *Poésies diverses* n'étincellent pas de beautés aussi frappantes. Mais sa tragédie de *Didon* est sans contredit une des meilleures qui aient paru sur le théâtre français. Son *Voyage de Languedoc*, plein d'agrément, de variété et d'intérêt, inférieur à celui de Bachaumont et de Chapelle du côté de la naïveté et de l'aisance, mais supérieur par la correction, la noblesse et la poésie, a paru moins occuper l'attention du public que sa traduction des Géorgiques, ouvrage généralement applaudi, devenu plus célèbre encore par l'espèce de lutte qu'il a essuyée contre celui de M. l'abbé Delille, et les parallèles multipliés qu'on a faits des deux traductions. « La manière » de M. Delille, dit un critique juste et » éclairé, doit paraître plus brillante, et » cela par un défaut qui a généralement » réussi aux poètes de ce siècle : c'est la méthode de travailler en marqueterie, » par de petites phrases morcelées, et en » isolant leurs vers. Cette méthode, qui » détruit, à la vérité, l'harmonie générale » d'un ouvrage, qui empêche d'en sentir » les liaisons, d'en saisir l'ensemble, et » d'en suivre la marche, a de grands avan- » tages pour briller aux yeux des lecteurs » superficiels, dont l'attention décousue » et le goût de détail ne peut voir et juger » qu'un petit objet à la fois. La manière de » M. de Pompignan, plus simple, plus » naturelle, plus conforme en général à la » marche des idées et aux phrases périodi- » ques du poète latin, plaira peut-être » davantage aux connaisseurs qui sentiront » un peu mieux dans ses vers le goût pur » et vrai de l'antiquité; d'autant plus qu'on » n'aura point à lui reprocher ce clinquant » antithétique, ces bluettes du bel-esprit, » ces tours maniérés, ces petits agrémens » sans grâce, et ce vermillon éblouissant » dont M. l'abbé Delille a souvent enlu- » miné la muse de Virgile. » Sa traduction d'*Eschyle* et de quelques dialogues de Lucien est d'une perfection qu'il semble difficile de surpasser ; peu d'écrivains ont mieux gardé les règles de la traduction, et mieux conservé l'esprit des auteurs traduits. Il a donné en 1784 ses *Œuvres complètes*, Paris, 6 vol. in-8°, très belle édition. On souhaiterait qu'il eût fait un choix, et qu'il n'eût point associé aux titres d'une gloire solide, des bagatelles qui ne peuvent en rien y contribuer. On est surtout fâché d'y trouver la *Prière universelle*, pièce remplie de maximes fausses, que l'auteur, par une complaisance mal entendue, a traduite de Pope, à la sollicitation de quelques Anglais, faux amis qui l'imprimèrent à son insu, et que lui-même, par une tendresse mal placée envers cet enfant illégitime, n'a pas eu le courage de supprimer. Il n'avait jamais eu dans l'esprit les principes qu'elle renferme, et en général il est difficile d'allier d'une manière plus étroite le génie avec la religion, avec le respect des mœurs, et les égards dus à l'honnêteté et à la décence. On chercherait en vain dans ses *épîtres* et dans ses *Discours philosophiques*, ce ton d'aigreur et de cynisme, qu'un coloris séduisant n'est pas capable d'adoucir; ces maximes hardies qui défigurent toutes les notions ; cet appareil de sentiment qui n'échauffe que l'imagination et laisse le cœur froid. On y trouve en revanche des traits de force et de lumière, des leçons de morale, des règles de goût qu'on peut adopter sans craindre de s'égarer. Tout ce que le poète y débite est toujours d'accord avec les vrais principes. Qu'on lise avec attention son *Epître* sur la décadence de la littérature française, on y reconnaîtra sans peine le danger des travers qu'il condamne, la nécessité des préservatifs qu'il leur oppose, la sagesse des réflexions qu'il présente ; on y admirera surtout un athlète vigoureux, luttant avec avantage contre les champions de la nouveauté et du mauvais goût. C'est un spectacle bien noble que celui d'un académicien, qui, au milieu de sa

compagnie, ose rappeler les lettres à leur première dignité, élever la voix en faveur de la patrie et des mœurs, et défendre la foi de ses pères, sans que, ni les murmures d'une partie de l'assemblée, ni la surprise et l'indignation qui éclatent sur le visage de certains auditeurs, ni les regards sévères qu'on lui lance, puissent déconcerter l'intrépide avocat d'une cause si belle. Opposez à ce tableau celui d'un malheureux vieillard qui a fondé sa réputation sur la ruine de la religion et des mœurs, égayant ses dernières années par de coupables facéties, et rappelant toutes ses forces pour jeter de la boue au visage de son respectable confrère, parce qu'il a eu l'audace d'exposer en pleine académie les sentimens d'un honnête homme et d'un bon citoyen. Un homme d'esprit l'a appelé *le dernier des Romains*. Il mourut le 1er novembre 1784, dans son château de Pompignan, où il était retourné pour se soustraire à la tourbe philosophique qui le persécutait. M. de Sancy a consacré ces vers à sa mémoire :

Près de Rousseau Le Franc est au sacré vallon,
Favori de Minerve ainsi que d'Apollon,
Rien ne peut ternir sa mémoire,
Et son triomphe est affermi :
Voltaire fut son ennemi,
C'est un nouveau titre à sa gloire.

Outre les ouvrages dont nous avons parlé, ses *Lettres* qui sont en très grand nombre, et dont on se propose de faire la collection, ne seront pas le moindre titre de sa gloire. « Cet écrivain, dit l'abbé Maury, dans un » *Discours* où d'ailleurs il ne lui a pas » rendu assez de justice, semble amollir » son style et s'attendrir au nom de l'amitié, dont il a la cordialité, l'abandon, » les aimables inquiétudes. Ce qui dans » l'art décrire lui a le moins coûté, sera » peut-être ce qui honorera le plus sa mémoire; et il aura ce trait de ressemblance avec le chancelier d'Aguesseau, » dont il fut chéri et estimé, que ses *lettres* » seront un des plus beaux monumens de » ses travaux et de son génie. »

FRANC (Jean-Georges le), marquis de Pompignan, frère du précédent, né à Montauban le 22 février 1715, évêque du Puy en Velay en 1743, archevêque de Vienne en 1774, est mort à Paris le 30 décembre 1790, après avoir long-temps servi l'Eglise par son zèle, édifié la France par ses vertus, et éclairé par ses savans écrits, dont les principaux sont : | *Questions diverses sur l'incrédulité*, in-12; ouvrage très bien écrit, quoique d'une manière un peu prolixe, et plusieurs fois réimprimé. Il y examine, 1° s'il y a beaucoup de véritables incrédules; 2° Quelle est l'origine de l'incrédulité; 3° Si les incrédules sont des esprits-forts; 4° Si l'incrédulité est compatible avec la probité; 5° Si elle est pernicieuse à l'état. Toutes ces questions sont traitées avec autant de profondeur que de sagesse. | *L'Incrédulité convaincue par les Prophéties*, Paris, 1759, 3 vol. in-12. L'accomplissement des prophéties, dans l'exposition claire et précise qu'en fait le savant prélat, en fixe le sens, et met la vérité de la religion dans le plus grand jour. | *La Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même*, Paris, 1772, in-12. Il a l'avantage d'y combattre des ennemis qui se détruisent eux-mêmes par les contradictions et les absurdités que renferment leurs systèmes comparés les uns avec les autres; il n'a besoin, pour les terrasser, que des propres traits qu'ils se lancent eux-mêmes, et il en fait résulter le triomphe le plus complet et le plus glorieux pour la cause qu'il défend; | *La dévotion réconciliée avec l'esprit*, 1754, in-12. Il y prouve, contre les détracteurs de la dévotion, qu'elle s'allie très bien avec l'esprit des belles-lettres, des sciences, du gouvernement, des affaires et de société. | *Le véritable usage de l'autorité séculière dans les matières qui concernent la Religion*, Avignon, 1782, in-12, 4e édit. On y trouve la même solidité qui caractérise les ouvrages du savant évêque du Puy; car tous ces ouvrages ont été publiés avant qu'il ait été élevé sur le siége de Vienne : il trace avec précision la ligne de démarcation qui sépare les deux pouvoirs. Il a paru oublier les principes qu'il y établit, lorsqu'il a voulu jouer un rôle dans ce qu'on appelait mal-à-propos l'*Assemblée nationale de France;* mais il est à croire qu'il ne prévoyait pas jusqu'où les choses seraient portées. « Trop bon, » dit l'abbé Barruel, pour soupçonner à » quoi tendaient ceux qui ont abusé de sa » faiblesse, il se laissa entraîner par ce » parti, qui le fit, pour quinze jours, président de l'assemblée, qui lui valut ensuite le ministère de la feuille. Il fut à » la cour ce qu'est un honnête homme » qui dit son avis, mais qui, sans nerf et » sans vigueur, se contente de gémir, de » pleurer, quand il voit prévaloir des desseins pernicieux à l'Eglise. Il fut un de » ces hommes qui, par crainte du bruit, » n'osent pas même souffler quand l'en-

» nemi est aux portes, qui se rangent » même sous ses bannières, sous prétexte » de l'engager à faire moins de mal : il » lui en a coûté, je ne dirai pas des re» mords, mais des larmes amères, qu'il » ne répandait même qu'en secret et en » présence de ses amis. Il avait peur qu'on » ne sût aux Jacobins qu'il avait pleuré » sur les maux de l'Eglise. Il est mort pour » avoir étouffé sa douleur. Bossuet l'eût » exhalée; et la cour, et la ville, et nos » législateurs auraient su que la peur n'é» touffe pas la voix des Chrysostôme de» vant les précurseurs du schisme et de » l'hérésie. Bossuet n'eût pas tenu sous » le boisseau ce trait de lumière échappé » depuis long-temps à Rome sur la con» stitution prétendue civile du clergé. Je » le sais de ceux mêmes qui ont vu et lu » la lettre du pape à M. de Pompignan (1). » Elle en disait assez pour décider notre » opinion sur cette malheureuse consti» tution du clergé. La politique l'a tenue » secrète; je reproche à cette politique » les sermens de tous ceux que la mani» festation du bref adressé à M. de Pom» pignan en aurait détournés. Nous sou» haitons que Dieu ne fasse pas au prélat » mort le même reproche. La peur excuse » tout, mais c'est la peur même qui a be» soin d'excuse, et Dieu seul connaît celles » qui peuvent la rendre pardonnable dans » un prêtre. »

* FRANC (N.... Le), prêtre eudiste, ancien supérieur des eudistes de Caen, était du nombre de ceux qui furent massacrés au couvent des carmes, le 2 septembre 1792. Il avait publié deux ouvrages intitulés : | le *Voile levé pour les curieux*, ou *Secret de la révolution révélé à l'aide de la franc-maçonnerie*, Paris, 1791, in-8°; | *Conjuration contre la religion catholique et les souverains*, Paris, 1792, in-8°. Le Franc avait fait des recherches sur les hommes célèbres du Cotentin (Manche), et en communiqua le *Manuscrit*, en 1792, au célèbre abbé de St.-Léger; celui-ci fit beaucoup de notes critiques sur ce travail. Ce *Manuscrit* est probablement perdu.

(1) Cette lettre ne fut trouvée dans les papiers de M. de Pompignan qu'après sa mort. Cependant il n'est rien de plus vrai que cette excuse des prêtres assermentés, fondée sur le silence prétendu du souverain pontife sur la constitution *civile* du clergé. L'auteur de cette note atteste avoir entendu dire à beaucoup de prêtres qu'ils n'avaient prêté serment que parce que le saint Père avait refusé de répondre. Si ces mêmes ecclésiastiques ont persisté depuis dans leur serment, c'est qu'un abîme en appelle un autre.

FRANCESCHINI (Marc-Antoine), peintre bolonais, naquit en 1648. Il fut l'élève de Cignani. Il saisit tellement le goût de son maître, que celui-ci lui confia l'exécution de ses principaux ouvrages. Ce peintre mourut en 1729, après s'être fait une réputation étendue.

FRANC-FLORE. *Voyez* FLORE (François).

FRANCHI (Nicolas), ou plutôt NICOLO FRANCO, poète satirique, natif de Bénévent vers 1509, l'ami, ensuite le rival de l'Arétin, attaqua comme lui les vivans et les morts, et en fut récompensé comme lui, si ce que nous avons dit à l'article *Arétin*, est vrai. Pie V l'ayant fait arrêter, il fut pendu à Rome en 1569. Si l'on en croit le Ghilini, il écrivait avec beaucoup de délicatesse en vers et en prose; mais il est vrai seulement que Franco écrivait des infamies et des ordures avec beaucoup de facilité. Son imagination était féconde en horreurs. Il se déchaîna avec fureur contre le pape Paul III, contre tous les Farnèse, contre les Pères du concile de Trente, contre Charles-Quint, etc. On a de lui : | plusieurs *Sonnets sur l'Arétin*, qui furent imprimés avec la *Priapeia*, 1548, in-8°, de 225 pages; | *Dialogi piacevoli*, Venise, 1542, in-8°; | *Il Tempio d'amore*; | *Dialogo Suella Belloezza*. On a imprimé en 1777 la *Vie de Nicolo Franco*, ou *les Dangers de la satire*, Paris, in-12.

FRANCHI (Vincent), président du conseil royal de Naples, sa patrie, et célèbre jurisconsulte, mort en 1601, à 70 ans, a publié : *Decisiones sacri regii consilii neapolitani*, in-fol.

FRANCHINI (François), né à Cosença en 1495, suivit Charles-Quint à l'expédition d'Alger, et allia Mars avec les Muses. Il fut ensuite évêque de Messa, puis de Populania, et mourut en 1554. On lui doit quelques *Dialogues*, et d'autres petits ouvrages écrits avec assez d'agrément. Les meilleures pièces de Franchini se trouvent dans les *Carmina illustrium poetarum* de Toscano, et dans les *Deliciæ poetarum italorum* de J. Gruter.

FRANCIA (François RAIBOLINI, dit Le), peintre bolonais, mort le 7 avril 1533, à 68 ans, excellait dans le dessin, et fut un des premiers artistes de son temps dans l'art de graver des coins pour les médailles. On prétend que Raphaël lui ayant adressé un tableau de *Ste.-Cécile*, pour le corriger et le placer dans une église de Florence, Francia fut si

frappé de sa beauté, que la jalousie dégénérée en désespoir, occasiona sa dernière maladie et sa mort.

FRANCISQUE, peintre. *Voyez* MILÉ.

FRANCIUS (PIERRE FRANZ, plus connu sous le nom de), professeur d'éloquence, d'histoire et de grec à Amsterdam, sa patrie, né en 1645, voyageà en Angleterre, en France et en Italie. Il jouissait d'une réputation assez étendue lorsqu'il mourut en 1705, à 58 ans. On a de lui : | *Recueil de poésies*, 1697, in-12. Ce Recueil contient des poésies héroïques où il y a trop peu d'élévation, des églogues, des élégies et des épigrammes ; c'est dans ces deux derniers genres que Francius a réussi, surtout dans les épigrammes. | Des *Harangues*, 1705, in-8°. | Des *Œuvres posthumes*, 1706, in-8°.

FRANCK ou FRANK de FRANKENEAU (GEORGES), médecin, naquit à Naumbourg en 1645. A l'âge de 18 ans, il fut créé *poète couronné* à Iéna : il mérita cet honneur par sa grande facilité à faire des vers allemands, latins, grecs et hébreux. Dans la suite, il devint successivement professeur en médecine à Heidelberg et à Wittemberg, d'où le roi de Danemarck, Christiern V, le fit venir à sa cour : il fut honoré, à son arrivée, des titres de médecin du roi et de conseiller-aulique. L'empereur Léopold ajouta celui de comte Palatin en 1692. Ses ouvrages imprimés sont : | *Flora Francica*, in-12 ; | *Satyræ medicæ* ; | plusieurs *Lettres*. Il a aussi laissé un grand nombre de manuscrits qui méritaient de voir le jour. L'académie *Leopoldine*, celle des *Ricovrati* de Padoue, et la société royale de Londres, se l'étaient associé. Il mourut en 1704, à 61 ans.

FRANCK (AUGUSTE-HERMAN), théologien allemand, né à Lubeck en 1663, fit une partie de ses études à Leipsick. Il y fonda, avec quelques-uns de ses amis, une espèce de conférence sur l'Ecriture-Sainte, qui subsiste encore sous le titre de *Collegium Philobiblicum*. Devenu ministre à Erfurt, il fut obligé de sortir de cette ville en 1691. Le fanatisme que respiraient ses sermons lui attira cette exclusion. L'électeur de Brandebourg l'appela dans ses états : il s'y rendit, et fut professeur de grec et des langues orientales à Halle, puis de théologie en 1698. C'est dans cette ville qu'il fit la fondation de la *Maison des orphelins*. Cette maison prospéra tellement, qu'il y avait, en 1727, 2196 jeunes gens, et plus de 150 précepteurs. On y donnait à manger à près de 600 pauvres, soit étudians, soit orphelins. L'empirisme et les charlatanéries d'un certain Basedow contribuèrent depuis à lui faire perdre sa réputation. Franck mourut en 1727, à 64 ans. On a de lui : | des *Sermons* et des livres de dévotion, en allemand ; | *Methodus studii theologici* ; | *Introductio ad lectionem Prophetarum* ; | *Commentatio de scopo librorum Veteris et Novi Testamenti* ; | *Manuductio ad lectionem Scripturæ sacræ* ; | *Observationes biblicæ*. Les préjugés de secte qui réglaient les jugemens de l'auteur ont empêché que ses ouvrages ne fussent répandus hors des pays du Nord.

FRANCK (SIMON), né à Jemmapes, près de Liége, en 1741, se distingua dès le premier âge dans l'éloquence et dans la poésie latine, comme on le voit par les pièces diverses insérées dans les *Musæ Leodienses*, 1761 et 1762, 2 vol. in-8°. Dans le premier de ces recueils, on distingue un poème épique sur l'établissement du christianisme au Japon, plein d'épisodes, d'images et de comparaisons heureuses, et de très beaux vers, qui a été réimprimé à la suite de la *Vie* de l'Apôtre des Indes, Liége, 1788. Parmi les pièces du second volume, on remarque l'ode : *In impios seculi nostri scriptores*. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, et s'étant livré avec une ardeur extraordinaire aux fonctions du saint ministère, il mourut dans sa patrie en 1772, d'une maladie contagieuse, qu'il avait contractée en visitant les malades, avec un zèle égal à ses autres vertus... Qu'il soit permis à l'auteur de cet article de dire :

> Manibus date lilia plenis.
> His saltem accumulem donis, et fungar inani
> Munere. ÆNEID. VI.

FRANCKENBERG (ABRAHAM de), seigneur de Ludwigsdorff et de Schwirse dans la principauté d'Oels, se livra au fanatisme d'une secte obscure et méprisable. Il passa la plus grande partie de sa vie à Ludwigsdorff, où il était né en 1593, et où il mourut en 1652. On a de lui un grand nombre de livres extravagans, en latin et en allemand, remplis de rêveries des Boëhmistes ; | une *Vie* de Jacques Boehm, fondateur de cette secte : | *Vita veterum Sapientum* ; | *Nosce te ipsum*, etc. Il y a dans ces derniers ouvrages quelques vérités triviales, noyées dans le verbiage, et mêlées à diverses erreurs.

* FRANCKENBERG (Jean-Henri-Ferdinand de), cardinal, archevêque de Malines, né le 18 septembre 1726, à Glogau en Silésie, d'une famille distinguée, fit ses études chez les jésuites. Il se voua à l'état ecclésiastique, passa à Rome pour suivre les cours de théologie et de droit canon au collége germanique, et fut ordonné prêtre le 10 août 1749. Il prêcha devant Benoît XIV la veille de la Toussaint, et fut reçu l'année suivante docteur en droit canon. En 1754, il fut nommé chanoine de la collégiale de Toussaint à Prague, et en 1755 doyen de l'église des saints Côme et Damien à Breslau en Silésie. Marie-Thérèse lui donna en 1759 l'archevêché de Malines, le titre de conseiller d'état et la grand'croix de l'ordre de Saint-Etienne. Le nouveau prélat déploya tout son zèle dans son diocèse, et prêcha souvent à Malines, à Bruxelles et à Louvain; il se levait à cinq heures du matin, célébrait chaque jour les saints mystères et joignait la méditation à de fréquentes prières. Ses règlemens pour son diocèse, ses exhortations à ses séminaristes et à son clergé, ses instructions réitérées au peuple qui lui était confié, sa constante assiduité aux offices de l'église, tout annonçait combien il était pénétré de ses devoirs. Pie VI l'éleva au cardinalat le 1er juin 1778, et jusqu'en 1780 son administration fut aussi calme qu'heureuse. Mais la mort de l'archiduc Charles, gouverneur des Pays-Bas, et ensuite celle de Marie-Thérèse, changèrent totalement la face des affaires; Joseph II qui succéda à sa mère, voulut faire des réformes, et rendit sur les matières ecclésiastiques une foule d'édits et ordonnances aussi contraires à la religion qu'au repos de l'état. Le cardinal ne pouvait garder le silence; il présenta lui-même à Joseph, alors dans les Pays-Bas, un mémoire sur l'inconvenance de ses réformes et plusieurs autres sur les édits rendus. Mandé à Vienne en 1787 pour y rendre compte de sa conduite, il parla avec respect, mais avec une généreuse liberté, et au bout de quelques mois il lui fut permis de retourner dans son diocèse. On espéra d'abord que Joseph ferait droit à l'opposition du clergé, et il parut un moment disposé à ne pas exiger l'exécution des mesures qu'il avait prescrites; mais né avec un carcatère ardent, il se roidit ensuite contre les obstacles, et donna un nouveau décret pour l'ouverture du séminaire général. Le cardinal refusa non-seulement d'y envoyer ses théologiens, mais il porta un jugement doctrinal contre cet établissement. Accusé en cette occasion de désobéissance, il rendit en 1788 un décret pour recommander la soumission à l'église et au prince, mais en même temps il adressa de nouvelles représentations au gouvernement pour réclamer les droits de l'église et des évêques sur l'enseignement. L'empereur mécontent lui ordonna de se rendre à Louvain pour s'assurer de l'orthodoxie des nouveaux professeurs. Le cardinal en fit l'examen en présence de deux théologiens qu'il s'était adjoints, et il prononça que la doctrine enseignée était répréhensible sur plusieurs points et n'était point orthodoxe. Joseph II se montrant de plus en plus rigoureux, les Brabançons se révoltèrent et forcèrent les Autrichiens de se retirer; un congrès fut institué et les édits de Joseph abolis. On rétablit l'ancien ordre d'administration des évêques et on reprit le cours des études de l'université; on arrêta aussi le rétablissement des monastères qui avaient été supprimés. Pie VI avait écrit au cardinal et autres évêques du pays pour leur annoncer que l'empereur était disposé à faire droit aux réclamations des Belges, lorsque Joseph mourut. Son frère Léopold qui lui succéda ayant révoqué les édits causes de tant de troubles, fut reconnu par les Pays-Bas; mais bientôt de nouveaux orages fondirent sur la Belgique. Les Français y pénétrèrent à la fin de 1792, et tout en invitant l'université de Louvain à continuer ses travaux, la liberté, disaient-ils, étant amie des études et des lettres, les églises les plus considérables furent dépouillées et souillées par des excès de tout genre, qui soulevèrent de nouveau un peuple religieux. Les Français en furent chassés dans le mois de mars 1793; ils y rentrèrent l'année suivante, et l'archevêque se retira d'abord à Utrecht puis à Amsterdam; lorsqu'il revint dans son diocèse, il fut obligé de se loger dans son séminaire, son palais ayant été dévasté. Son ardent désir de voir le rétablissement de l'ordre le détermina à faire plusieurs sacrifices pénibles; mais lorsqu'on prescrivit le serment de haine à la royauté, il répondit que sa concience ne lui permettait point de le prêter. Il protesta néanmoins de sa soumission envers la république (1796), en tout ce qui ne blesserait pas la loi de Dieu. Un décret de déportation ayant été lancé contre lui, il fut transféré à Emmerik, où il logea au monastère des reli-

gieux trinitaires. Mais un ordre que ses ennemis obtinrent du roi de Prusse l'ayant forcé de se retirer de ce lieu d'où il correspondait avec son diocèse, il se retira à Berkem, et envoya, peu de temps après, la démission de son siége au pape qui la lui demandait. Le cardinal Consalvi l'invita au nom du Saint-Père à venir à Rome ; mais il refusa à cause de son âge, et mourut à Bréda des suites d'une attaque d'apoplexie le 11 juin 1804. Ce courageux prélat avait continué dans l'exil ses fonctions épiscopales. On trouve d'intéressans détails sur sa vie et sur son administration dans l'ouvrage du docteur Van-de-Velde, intitulé : *Synopsis monumentorum*, Gand, 1822, 3 vol. in-8°.

FRANCKENSTEIN (Christian-Godefroi), né à Leipsick en 1661, mort le 26 août 1717, après avoir voyagé en France, en Angleterre et en Suisse, exerça avec applaudissement la profession d'avocat à Leipsick. Il avait une mémoire prodigieuse. Ses principaux ouvrages sont : | une *Continuation de l'introduction à l'Histoire de Puffendorff* ; | *Vie de la reine Christine* ; | *Histoire du* 16e *et du* 17e siècles, qui ne sont que de mauvaises compilations.

FRANCKENSTEIN (Jacques-Auguste), fils du précédent, mort à Leipsick en 1733, après avoir été professeur de la chaire du droit de la nature et des gens, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages et de dissertations latines, dont la plupart ne sont que des compilations, entre autres : | *De collatione bonorum* ; | *De juribus Judæorum singularibus in Germania* ; | *De Thesauris*, etc., etc.

* **FRANCKLIN** (Thomas), ecclésiastique et littérateur anglais, né en 1721 à Londres, mort dans cette même ville en 1784, chapelain du roi et ministre de Brasted, dans le comté de Surrey, a publié : | une *Traduction* de Sophocle, Londres, 1759, 2 vol. in-4° ; | une *Traduction* de Lucien, ibid., 1780, 2 vol. in-4° ; | les *Epîtres de Phalaris*, ibid., 1749, in-8°. Il traduisit du français, et fit représenter comme lui appartenant en propre, *Oreste*, *Electre* et le *Duc de Foix* de Voltaire ; ainsi que le *Comte de Warwick*, de la Harpe.

FRANCKLIN ou **FRANKLIN** (Benjamin), né à Boston dans la Nouvelle-Angleterre le 17 janvier 1706, mort à Philadelphie en Amérique le 17 avril 1790, dans la 85e année de son âge. De simple prote d'imprimerie, il parvint à se faire un nom distingué parmi les savans et parmi les politiques. Son père qui avait reçu le jour en Angleterre, et qui était fabricant de savon et de chandelles à Boston, l'envoya à l'âge de huit ans dans une école, puis l'en retira deux ans après, pour lui faire embrasser sa profession. A douze ans le jeune Francklin fut mis en apprentissage chez son frère James qui était imprimeur, et y fit de grands progrès. Il travaillait avec assiduité, lisait beaucoup et méditait encore plus. Dès 1721, James fit paraître le *Journal de la Nouvelle-Angleterre* : c'était la 3e feuille périodique qui paraissait en Amérique : Francklin y mit quelques articles qui furent accueillis favorablement, et ce succès le décida à continuer ses travaux littéraires. Il se proposa d'imiter le *Spectateur* d'Addison, et fit pour y arriver des épreuves de tout genre. En même temps il lisait les poètes, les philosophes, les théologiens : cependant il quitta Boston et alla à New-York, puis à Philadelphie, où il entra dans l'imprimerie de M. Keimer. Engagé à établir une imprimerie par W. Keit, gouverneur, qui lui promettait l'appui du ministère, il vint en Angleterre pour acheter le matériel nécessaire à cette entreprise, ne trouva pas le gouvernement favorable à son projet, et fut quelque temps sans ressource (1724). Devenu ouvrier imprimeur, il économisa sur sa nourriture de quoi faire paraître sa *Dissertation* sur la *liberté* et sur la *nécessité*, où il prétendit que la vertu et le vice ne sont que de vaines distinctions. De retour à Philadelphie, il fut prote chez M. Keimer, et se rendit utile à son établissement. Il chercha ensuite à sortir de la gêne qu'il éprouvait par quelques essais de commerce, et par la publication d'un journal qui eut quelque vogue, et fonda une société philosophique et une bibliothèque : il commença aussi son *Almanach du bon-homme Richard* qu'il continua pendant 25 ans, et qu'il remplit de maximes de frugalité et de leçons d'industrie : il en vendait jusqu'à 10,000 exemplaires par an. Nommé en 1736 secrétaire de l'assemblée générale de Pensylvanie, et en 1737 maître de poste, il créa une compagnie d'assurance contre l'incendie, une troupe de pompiers, une société pour la défense de la province. Francklin fit partie de l'assemblée de Pensylvanie, et prit part à toutes les querelles entre le gouvernement et les habitans. En même temps il s'appliqua

beaucoup à varier les phénomènes de l'électricité, et à les faire servir à une théorie qui donnât une idée juste de ce fluide si subtil et si merveilleux. Quoique toutes ses idées n'aient pas joui de l'approbation des savans, on ne peut nier qu'il n'ait répandu des lumières sur cet objet, et que plusieurs de ses conjectures ne soient appuyées de l'expérience. Son projet d'apaiser les tempêtes de la mer avec de l'huile et des matières graisseuses est aujourd'hui reconnu pour une illusion complète (voyez le *Journ. histor. et littér.*, 1er juillet 1782, p. 337, et autres cités, *ibid.*). On sait qu'il a beaucoup travaillé à l'indépendance des colonies anglaises en Amérique, et c'est à ce titre que l'Assemblée nationale de France a décerné un deuil de trois jours pour honorer sa mémoire. Cependant la guerre dans laquelle il entraîna la France a fait un mal infini à ce beau royaume, et l'on peut dire qu'elle a mis le comble au désordre de ses finances. « On nous fit entreprendre, dit un écrivain de cette nation, contre toutes les règles de la vraie » politique autant que de la justice, une » guerre effroyablement dispendieuse ; » guerre aussi follement conduite que légèrement engagée ; guerre où la nation » fut réduite à se regarder comme triomphante quand elle n'avait pas été battue, » et elle n'eut pas toujours cette étrange » gloire ; guerre qui, en ôtant à nos rivaux des domaines immenses en étendue, où leurs forces et leur commerce » s'extravasaient avec plus de faste que » d'utilité réelle pour eux, leur en a rendu » bien plus que l'équivalent, puisqu'une » paix plus humiliante qu'avantageuse » pour nous a été suivie d'un traité de » commerce désastreux, extravagant dans » plusieurs de ses dispositions, ruineux » dans toutes, et dont on croirait que l'objet a été d'indemniser l'Angleterre des » pertes qu'elle avait faites en Amérique, » de lui assurer en Europe, sur la France, » les tributs qu'elle ne pouvait plus retirer dans l'autre continent. » Du reste, c'est peut-être ce point de vue-là même, qui a rendu cher le nom de Francklin à l'Assemblée nationale, puisque, sous ce rapport, elle lui doit son existence. Cet homme célèbre, étant encore imprimeur, s'était fait une épitaphe singulière, où l'on voit qu'à cette date il croyait à la résurrection un peu plus fermement que lorsqu'il demanda la bénédiction de Voltaire pour son fils (*Voy. le Journa. hist. et litt.*, 25 mars 1778, page 465). Mais il paraît qu'à la fin il était revenu à cette croyance, puisqu'il voulut que l'épitaphe fût mise sur son tombeau. La voici, traduite littéralement par M. Bertin :

Le corps
de Benjamin Francklin, imprimeur,
(comme la couverture d'un vieux livre
dont le dedans est arraché,
et qui n'a plus ni reliure ni dorure)
sert ici de pâture aux vers :
mais l'ouvrage en lui-même ne sera pas perdu,
car il reparaîtra un jour,
(ainsi qu'il l'a toujours pensé)
dans une nouvelle et plus belle édition,
revue et corrigée
par l'auteur.

Les *œuvres* de Francklin ont été réunies en 3 vol. in-8°, Londres, 1806, en anglais. Barbeu du Bourg a publié une trad. française de la partie physique, Paris, 1773, 2 vol. in-4°. Son éloge a été écrit par Condorcet. On peut consulter les *mémoires de sa vie privée* qu'il a rédigés lui-même, et adressés à son fils : ils ont été traduits en français par M. Ginguené, Paris, 1791, in-8°. *Sa Correspondance choisie* a été publiée et traduite en français par M. de la Mardelle, Paris, 1818, 2 vol. in-8°. Turgot fit sur Francklin le vers suivant :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

FRANCO (Battista), peintre vénitien, mort en 1561, égalait les plus habiles artistes de son temps dans le dessin ; mais il était faible dans le coloris, et peignait d'une manière fort sèche.

* **FRANCO** (Antonio), portugais, né en 1662 à Montalvas (province de l'Alentejo), entra dans la société des jésuites à l'âge de 15 ans, où il mérita bientôt, par sa piété et ses talens, l'estime de ses supérieurs. Il remplit les charges les plus importantes de son ordre, et, se consacrant en même temps à des recherches historiques, il contribua à la gloire de la société, en faisant connaître les jésuites portugais les plus recommandables par leur piété, leur talent et leur zèle. Le père Franco mourut à Evora le 3 mars 1732. Parmi les ouvrages, soit en latin, soit en portugais, qu'on a de ce religieux, on distingue : | *Annus gloriosus societatis Jesu in Lusitania, complectens sacras memorias illustrium virorum qui virtutibus, sudoribus, sanguine, fidem, Lusitaniam et societatem Jesu in Asia, Africa, America et Europa felicissime exornarunt*, Vienne, 1720, in-4° ; | *Synopsis annalium societatis Jesu in Lusitania ab anno* 1540, *us-*

que ad annum 1720, Augsbourg, 1726, in-fol. ; | *Imagem do primeiro seculo da companhia de Jesu em Portugal*, 2 vol. in-fol. ; | *Imagem do segundo seculo*, un vol. Dans ce dernier ouvrage, resté inédit, sont rangés par ordre chronologique les événemens les plus mémorables des premiers 150 ans de la société de Jésus, dans la province du Portugal. | Une *Syntaxe abrégée en langue portugaise ;* | une *Traduction* en la même langue de l'*Indiculus universalis* du Père de Pomey. (*Voyez* POMEY.)

FRANCO. *Voyez* FRANCHI.

FRANÇOIS D'ASSISE (saint), naquit à Assise en Ombrie l'an 1182. On le nomma *Jean* au baptême ; mais depuis on y ajouta le surnom de *François*, à cause de sa facilité à parler la langue française, nécessaire alors aux Italiens pour le commerce, auquel son père le destinait. La piété seule avait de l'attrait pour Jean. Il quitta la maison paternelle, vendit le peu qu'il avait, se revêtit d'une tunique et se ceignit d'une ceinture de corde. Son exemple trouva des imitateurs, et il avait déjà un grand nombre de disciples, lorsque le pape Innocent III approuva sa règle en 1210. Ce pape n'avait pas, dit-on, voulu écouter un homme que son extérieur annonçait peu avantageusement ; mais ayant vu en songe le même pauvre qu'il avait rebuté, dans l'attitude de soutenir l'église de Saint-Jean-de-Latran qui paraissait s'écrouler, il le fit rappeler et lui accorda sa demande. L'année d'après, le saint fondateur obtint des bénédictins, l'église de Notre-Dame de la Portioncule, près d'Assise. Ce fut le berceau de l'ordre des frères mineurs, répandu bientôt en Italie, en Espagne et en France. L'enthousiasme qu'inspiraient les vertus de François était si vif, que lorsqu'il entrait dans quelque ville, on sonnait les cloches; le clergé et le peuple venaient au devant de lui, chantant des cantiques et jetant des rameaux sur le passage. Sa nouvelle famille se multiplia tellement, qu'au premier chapitre général qu'il tint proche d'Assise en 1219, il se trouva près de 5000 frères mineurs. Peu après ce chapitre, il obtint du pape Honorius III une bulle en faveur de son ordre. Plusieurs de ses disciples voulaient qu'il demandât le pouvoir de prêcher partout où il leur plairait, même sans la permission des évêques. Le sage fondateur se contenta de leur répondre : « Tâchons de gagner les grands » par l'humilité et par le respect, et les » petits par la parole et le bon exemple. » Notre privilége singulier doit être de » n'avoir point de privilége. » Réponse digne de l'humble fondateur, mais qui n'empêche pas que les exemptions et priviléges des religieux n'aient été souvent utiles à l'Eglise, et même nécessaires dans les diocèses dont les évêques étaient ou favorables à l'erreur, ou insoucians sur le salut de leurs ouailles. Ce fut vers le même temps que François passa dans la Terre-Sainte ; il se rendit auprès du sultan Mélédin pour le convertir. Il offrit de se jeter dans un bûcher pour prouver la religion chrétienne : le sultan n'ayant pas voulu le mettre à une telle épreuve, renvoya François avec honneur. Revenu en Italie, il institua le tiers-ordre. Il voulut, par cette institution, procurer aux laïques le moyen de mener une vie semblable à celle de ses religieux, sans en pratiquer cependant toute l'austérité, et sans quitter leurs maisons. Après avoir réglé ce qu'il croyait convenir le plus à ses différens enfans, et s'être démis du généralat, il se retira sur une des plus hautes montagnes de l'Apennin. C'est là qu'il vit, à ce que rapporte saint Bonaventure, un Séraphin crucifié qui perça ses pieds, ses mains et son côté droit ; c'est l'origine du nom de *Séraphique* qui a passé à tout son ordre : événement étonnant, mais bien prouvé, que le pape Alexandre IV a vérifié par lui-même, et que le judicieux Fleury (liv. 79, n° 5) a montré être hors des atteintes d'une critique équitable. Le Père Chalippe, récollet, dans la *Vie de saint François*, Paris, 1754 et 1756, réfute très bien ce que Baillet a étourdiment disserté sur ce sujet. Le saint patriarche mourut deux ans après à Assise en 1226, âgé de 45 ans. Son amour pour la pauvreté, son détachement de tous les biens de la terre, et sa profonde humilité, l'ont fait regarder comme un des plus parfaits modèles de l'abnégation chrétienne, de l'indifférence et du dépouillement évangélique. Sa maxime, ou plutôt l'élan habituel de sa piété, était les mots, *Deus meus et omnia*. « Paroles d'un seul » sublime et profond (dit un philosophe » chrétien) : Dieu est tout ; quitter tout » pour lui, c'est ne rien quitter, puisque » tout se retrouve en lui éminemment. » Le Ciel ne tarda pas à faire éclater sa sainteté par plusieurs miracles : ce n'en était pas un petit, que la merveilleuse propagation de son ordre. Quoiqu'il eût défendu de toucher à sa règle, à peine fut-il mort

qu'on l'interpréta de cent manières. Ce partage produisit dans la suite les différentes branches des *Récollets*, des *Picpus*, des *Capucins*, des *Observantins*. Ces enfans du même père diffèrent beaucoup entre eux par l'habit et par la façon de vivre. Les chroniques de l'ordre marquent expressément que le premier qui voulut se singulariser dans l'habit, quoiqu'il fût un des huit anciens compagnons du saint fondateur, fut frappé de lèpre et se pendit de désespoir. L'ordre de St.-François, malgré ses différentes scissions, a produit des hommes illustres par leur science et leur vertu, et a donné à l'Eglise cinq papes, et un grand nombre de cardinaux et d'évêques. Les services qu'il a rendus à l'Eglise et qu'il continue de rendre, sont inappréciables, et ont amplement vérifié la vision du papè Innocent. La haine que les sectaires lui portent est seule une preuve décisive du bien qu'il a opéré, et des combats qu'il n'a cessé de livrer aux erreurs. De prétendus réformateurs ont voulu ramener ces religieux, ainsi que tous ceux qui embarrassent les ennemis de l'Eglise, au travail des mains, en usage chez les anciens solitaires. Wiclef aurait bien voulu ériger cette prétention en dogme ; et quoique l'Eglise l'ait condamnée, quelques écrivains, parmi lesquels on est fâché de compter M. Fleury, ne se sont pas assez écartés de ses erreurs. « Quels qu'aient été la vertu des solitaires » d'Egypte, dit un hagiographe, et le » zèle pour leur sanctification personnelle, » il serait déraisonnable de vouloir en » faire une règle complète et adéquate » pour des religieux qui, sans professer » la même austérité, se dévouent à l'in- » struction des fidèles, à la défense de la » foi, aux combats contre les hérétiques. » Si leur vie est moins éclatante en morti- » fication, elle est parfois plus édifiante » en fait de docilité, d'humilité et d'or- » thodoxie : car l'on n'ignore pas avec » quelle facilité plusieurs de ces solitaires » se sont laissé entraîner dans diverses » hérésies, et avec quelle obstination ils » y ont persévéré ; et de nombreux mo- » nastères y persévèrent encore aujour- » d'hui. » On lit dans les ouvrages de saint Jérôme, un passage exactement applicable à cette matière, où l'on trouve toute l'éloquence et la sévère logique de ce Père : *Si aut fiscellam junco texerem, aut palmarum folia complicarem, aut in sudore vultûs mei comederem panem, et ventris opus sollicitâ mente pertractarem ; nullus morderet, nullus reprehenderet. Nunc autem quia juxta sententiam Salvatoris, volo operari cibum qui non perit, error mihi geminus infligitur... O fratres dilectissimi, pro flabello, calathis, sportellisque, munusculis monachorum spiritualia hæc et mansura bona suscipite.* 2e Præfat. in lib. Job. (*Voy.* saint CLAUDE, SAINT-AMOUR, BONAVENTURE, NORBERT.) La meilleure édition des *deux Règles* du saint patriarche et de ses *Opuscules* est celle du Père Jean de la Haye, en 1641, in-fol. Elles ont été réimprimées en Allemagne en 1739, in-fol. Le Père Chalippe, récollet, a donné sa *Vie*, Paris, 1728, in-4°, et 1756, 2 vol. in-12.

FRANÇOIS DE PAULE (saint), fondateur de l'ordre des minimes, naquit à Paule en Calabre l'an 1416. Un attrait singulier pour la solitude et pour la piété le conduisit dans un désert au bord de la mer, où il se creusa une cellule dans le roc. La réputation de sainteté attira auprès de lui une foule de disciples, qui bâtirent autour de son ermitage un monastère, le premier de son ordre. On nomma d'abord ses religieux les *ermites de saint François ;* mais François voulut qu'ils portassent le nom modeste de *minimes*. Il leur prescrivit un carême perpétuel, et leur donna une règle, approuvée par le pape Alexandre VI, et confirmée par Jules II. Le nom du saint fondateur se répandit en Europe avec le bruit de ses vertus. Louis XI, dangereusement malade, l'appela en France du fond de la Calabre, espérant d'obtenir sa guérison par ses prières. Ce prince, très jaloux de tenir son rang, alla au-devant de lui et se prosterna devant l'humble religieux. « Vous étiez alors, ô mon Dieu ! connu » dans le monde (s'écrie à ce sujet un » orateur célèbre), et les cours des princes » n'étaient pas des lieux inaccessibles à » votre grâce ni à la piété chrétienne, » puisque vos serviteurs y étaient si hono- » rablement traités. » Quoique le saint annonçât au roi une fin prochaine, au lieu de la guérison qu'il espérait, il continua à jouir de toute sa confiance, et l'aida à finir par une mort chrétienne une vie qui, à bien des égards, ne l'avait pas été. François établit quelques maisons en France, et mourut dans celle du Plessis-du-Parc en 1507 ; il fut canonisé en 1519, par Léon X. Les minimes furent appelés en France *Bons-Hommes*, du nom de *Bon Homme* que les courtisans de Louis XI donnaient à leur père. Les hommes

du siècle ne manquent jamais de confondre la piété et la précieuse simplicité de l'Evangile, avec ce qu'ils appellent *bonhomie*. Le Père Hilarion de Coste a donné sa *Vie*, in-4°.

FRANÇOIS XAVIER (saint), surnommé l'*Apôtre des Indes*, né au château de Xavier au pied des Pyrénées le 7 avril 1506, était neveu du célèbre docteur Navarre. Il enseignait la philosophie au collége de Beauvais à Paris, lorsqu'il connut Ignace de Loyola, fondateur des jésuites. Il s'unit étroitement avec lui, et fut un des sept compagnons du saint espagnol, qui firent vœu dans l'église de Mont-Martre, en 1534, d'aller travailler à la conversion des infidèles. Jean III, roi de Portugal, ayant demandé des missionnaires pour les Indes orientales, Xavier s'embarqua à Lisbonne en 1541. De Goa où il se fixa d'abord, il répandit la lumière de l'Evangile sur la côte de Comorin, à Malaca, dans les Moluques, dans le Japon. Un nombre infini de barbares reçurent le baptême. Xavier leur inspira le goût pour le christianisme, autant par ses vertus que par son éloquence; et la Providence renouvela plus d'une fois, en faveur de ces nouvelles églises, les merveilles des premiers temps du christianisme. Il mourut en 1552, dans l'île de Sancian, à la vue de l'empire de la Chine, où il brûlait de porter la foi. Il était âgé de 46 ans, et en avait employé dix et demi à la conversion des Indes. « Terme bien court, » dit l'abbé Bérault, quand il n'eût soumis » qu'une nation au joug de l'Evangile. » Mais s'il a établi la foi dans 52 royaumes » plus ou moins étendus; s'il a arboré l'é» tendard de la croix dans 3,000 lieues de » pays; s'il a baptisé de sa main près d'un » million tant de Sarrasins que d'idolâtres; » s'il a procuré à l'Eglise plus de nouveaux » sujets que les fameux hérésiarques de » son siècle n'ont fait de déserteurs et » d'apostats, ne peut-on pas dire que la ra» pidité des conquêtes les plus mémora» bles n'égala pas la sienne; et que s'il » eût rempli la mesure commune de la » vie humaine, le monde entier, pour » son zèle, plutôt que pour leur valeur, » eût été un champ trop étroit? » Son corps, plusieurs fois relevé de terre, d'abord à l'île de Sancian, puis à Malaca, ensuite à différentes fois à Goa, fut trouvé sans aucune corruption. En 1782, il fut derechef découvert et exposé durant trois jours aux yeux du public. (*Voyez* la Relation de M. Cicala, et sa *Vie* imprimée à Liége, p. 22.) Grégoire XV le mit au nombre des saints en 1622. Les protestans mêmes lui ont donné ce nom. Tavernier dit *qu'on peut l'appeler à juste titre le saint Paul et le véritable apôtre des Indes*. Richard Haklvit, au second tome des *Navigations de la nation anglaise*, en parlant de l'île de Sancian, remarque qu'elle est fameuse par la mort de François Xavier, dont il fait un grand éloge, auquel il ajoute que *les histoires modernes des Indes sont remplies des excellentes vertus et des œuvres de ce saint homme*. Baldeus, dans son *Histoire des Indes*, après avoir parlé de Xavier comme d'un autre saint Paul, dit que *les dons qu'il avait reçus pour exercer la charge de ministre et d'ambassadeur de Jésus-Christ, étaient si éminens, qu'il ne lui est pas possible de les exprimer*. Et quelques lignes après, adressant la parole au saint même: *Plût à Dieu*, s'écrie-t-il, *qu'ayant été si célèbre par votre ministère, notre Religion nous permît de vous adopter, ou que la vôtre ne vous obligeât pas de nous renoncer!* Effectivement, la vie et les immenses travaux de ce grand homme son le fruit visible de cette conviction intime, de cette foi vive, de cette charité active et brûlante, que les systèmes et les opinions des hommes ne sauraient produire: aussi, le zèle pour la conversion des infidèles a-t-il toujours été et sera toujours propre à l'Eglise catholique; ceux des sectaires qui ont voulu l'imiter n'ont pu en soutenir long-temps les apparences, moins encore en renouveler les effets: et pour dire un mot des apôtres de la nouvelle philosophie, contens d'enseigner commodément dans des brochures la prétendue vérité, ils n'ont garde de quitter leurs foyers pour l'annoncer à des peuples ignorans et sauvages. On a de saint François-Xavier: | cinq livres d'*Epîtres*, Paris, 1631, in-8°; | un *Catéchisme*; | des *Opuscules*. Ces ouvrages respirent le zèle le plus animé, la piété la plus tendre, un jugement sûr et solide. Les Pères Turselin et Bouhours, jésuites, ont élégamment écrit sa *Vie*, l'un en latin, et l'autre en français. Celle-ci a été très souvent réimprimée. On a de M. Dulard une épopée intitulée la *Xavériade*, ou *l'Apostolat de saint François-Xavier*, un peu froide, mais pleine de grandes idées: il y en a une autre en latin (*voyez* FRANCK).

FRANÇOIS DE BORGIA (saint), duc de Candie où il naquit en 1510, et vice-roi de Catalogne, jouissait de la plus grande

considération à la cour de Charles-Quint. Chargé de conduire à Grenade le corps de l'impératrice Isabelle, pour y être déposé dans le tombeau royal, et obligé d'attester que c'était réellement le corps de cette princesse qui avait été un prodige de beauté, il fut si frappé à l'ouverture du cercueil, de ne pouvoir plus la reconnaître, que ce tableau de la mort devint pour lui une leçon subitement efficace. Il vécut en saint au milieu de la cour, et, après la mort de son épouse, il entra chez les jésuites, dont il fut le troisième général. Tous les honneurs le poursuivirent dans sa retraite; de riches évêchés, le cardinalat, et d'autres dignités lui furent offertes à plusieurs reprises, et, après la mort de Pie V, une partie des cardinaux voulurent l'élever sur la chaire de saint Pierre. Il échappa à tout cela, et mourut à Rome quelques mois après ce pape, le 30 septembre 1572, à l'âge de 62 ans, après avoir établi sa compagnie dans un grand nombre de provinces et rendu de grands services à l'Eglise. Le voyage qu'il fit par ordre de Pie V avec le cardinal Alexandrin, pour réunir les princes chrétiens contre les infidèles, avança sa mort, ses forces et l'état de sa santé ne répondant pas aux fatigues de cette commission. C'était un homme d'une mortification extraordinaire. Sainte Thérèse qui l'appelait un *saint* recherchait et suivait ses conseils dans les affaires difficiles. Charles-Quint voulut le voir dans sa retraite de Saint-Juste, et lui répéta ce qu'il lui avait confié long-temps auparavant, que son exemple avait beaucoup servi à le déterminer à quitter le trône et le monde, et que dès lors il en avait conçu la résolution, anecdote qui détruit les contes imaginés sur l'abdication de ce prince (*voyez* VESAL). Clément X le mit au nombre des saints en 1671. Il laissa plusieurs ouvrages, traduits de l'espagnol en latin par le Père Alphonse Deza, jésuite, Bruxelles, 1675, in-fol. *Voyez* sa *Vie*, publiée en français, in-4°, par le Père Verjus, d'après Ribadeneira et Eusèbe Niéremberg.

FRANÇOIS DE SALES (saint), né au château de Sales, diocèse de Genève, en 1567, fit ses premières études à Paris, et son cours de droit à Padoue. Il édifia ces deux villes par sa piété aussi douce que tendre. Il fut d'abord avocat à Chambéri, puis prévôt d'Annecí; ensuite évêque de Genève, après la mort de Claude Garnier, son oncle, en 1602. Son zèle pour la conversion des zuingliens et des calvinistes avait éclaté avant son épiscopat; il ne fut que plus ardent après. Ses succès répondirent à ses travaux. Il avait gagné à l'Eglise plus de 70,000 hérétiques, depuis 1592 jusqu'en 1602 qu'il fut évêque. Il serait difficile de faire un détail exact de ceux qu'il ramena au bercail, depuis 1602 jusqu'à sa mort. Le cardinal du Perron disait qu'*il n'y avait point d'hérétique qu'il ne pût convaincre; mais qu'il fallait s'adresser à l'évêque de Genève pour les convertir*. Un jour nouveau luisit sur le diocèse de Genève, dès qu'il en eut pris possession. Il fit fleurir la science et la piété dans le clergé séculier et régulier. Il institua l'an 1610 l'ordre de la Visitation, dont la baronne de Chantal, qu'il avait détrompée des faux charmes du monde, fut la première supérieure. Il voulut qu'on y admit les filles d'un tempérament délicat, et même les infirmes, qui ne peuvent se placer dans le monde, ni dans les cloîtres austères. Cette congrégation fut érigée en titre d'ordre et de religion, l'an 1618, par le pape Paul V. Sur la fin de cette même année, François fut obligé de se rendre à Paris avec le cardinal de Savoie, pour conclure le mariage du prince de Piémont avec Christine de France. Cette princesse le choisit pour son aumônier; le saint évêque, qui avait déjà refusé un évêché en France, et qui refusa vers le même temps la coadjutorerie de l'évêché de Paris, ne voulut accepter cette place qu'à condition qu'elle ne l'empêcherait point de résider dans son diocèse pour lequel il soupirait. Il y retourna le plus tôt qu'il put, et continua d'y vivre en pasteur des premiers siècles de l'Eglise, en Irénée, en Augustin. L'an 1622, ayant eu ordre de se rendre à Lyon, où le duc de Savoie devait voir Louis XIII, il y fut frappé d'apoplexie le 27 décembre, et mourut le lendemain, à 56 ans (1). Saint François de Sales était une de ces âmes tendres et sublimes, nées pour la vertu et pour la piété, et destinées par le Ciel à inspirer l'une et l'autre. On remarque ce caractère dans tous ses écrits : la candeur, l'onction qu'ils respirent, les rend délicieux même à ceux que les lectures de piété ennuient le plus. Les principaux sont | *Introduction à la vie dévote*. Le but de ce livre était de montrer que la dévotion n'était pas seu-

(1) Saint François de Sales a été canonisé par Alexandre VII. le [illegible] avril 1665.

lement faite pour les cloîtres, mais qu'elle pouvait être dans le monde, et s'y accorder avec les obligations de la vie civile et séculière. Il fit des fruits merveilleux à la cour de France et à celle de Piémont. | Un *Traité de l'amour de Dieu*, mis dans un nouvel ordre par le Père Fellon, jésuite, en 3 vol. Il a été depuis imprimé en 2 vol, et abrégé en un seul par l'abbé Tricalet.| *Des Lettres spirituelles*, et d'autres ouvrages de piété; recueillis en 2 vol. in-fol. Elles ont été réimprimées en 1817, en 3 vol. in-8°, avec un beau portrait et un modèle de son écriture. Saint François de Sales y paraît un des mystiques les plus judicieux des derniers temps. Les lecteurs qui voudront connaître plus en détail ses ouvrages et ses vertus, peuvent lire sa *Vie* élégamment écrite par l'abbé Marsollier, en 2 vol., et son *Esprit*, par le Camus, évêque de Belley, son intime ami. Ce dernier livre, insipidement prolixe, a été réduit par M. Collot, docteur de Sorbonne, à un gros vol. in-8°, ou 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimé. On a publié à Paris en 1825 une belle édition complète de ses œuvres, 16 vol. in-8°.

FRANÇOIS. *Voyez* **RÉGIS.**

FRANÇOIS DE LORRAINE (ETIENNE), empereur d'Allemagne, naquit en 1708, de Léopold, duc de Lorraine, et d'Elizabeth-Charlotte d'Orléans, et fut marié en 1736 avec Marie-Thérèse, fille de l'empereur Charles VI (*voyez* ce nom). Après la mort de ce prince, il disputa la couronne impériale à Charles VII, mort à Munich en janvier 1745. Il fut élu empereur le 13 septembre de la même année. Le fléau de la guerre désolait alors toute l'Europe. On peut voir à l'article BROWN un précis des expéditions militaires de ce temps-là. La paix conclue en 1748 à Aix-la-Chapelle rendit la tranquillité à l'empire d'Allemagne. Une nouvelle guerre s'étant allumée en 1756, fut terminée par le traité d'Huberbourg en Saxe, le 15 février 1763. L'empereur François profita de l'heureux loisir de la paix pour faire fleurir le commerce, les sciences et les arts dans ses états, qui le perdirent le 18 août 1765. Il mourut subitement à Inspruck, où il s'était rendu pour les noces de son fils Léopold avec l'infante Marie-Louise d'Espagne. Comme il mourut au sortir de la comédie, on ne manqua pas d'en accuser l'air du spectacle, qu'on sait être plus méphitique que dans les salles d'hôpitaux et d'anatomie. C'était un de ces hommes vertueux par religion et par sentiment, qui font le bien pour lui-même, et savent se mettre à l'abri de cette célébrité bruyante, qui flatte la faiblesse et la vanité jusque sur le trône. Sa vie n'a été qu'une suite non interrompue d'actions de sagesse, de justice, de bienfaisance: et cependant il y a peu d'empereurs qui aient fait moins de bruit dans le monde que François Ier. Serait-ce une propriété de la véritable grandeur, de n'être pas compromise par la fausse science?

ROIS ET PRINCES DE FRANCE.

FRANÇOIS Ier, roi de France, parvint à la couronne le Ier janvier 1515, à 21 ans, après la mort de Louis XII son beau-père. Il était né à Cognac en 1494, de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie. Petit-fils de Valentine de Milan, il prit avec le titre de roi de France, celui de duc de Milan, et se mit à la tête d'une puissante armée pour aller se rendre maître de ce duché. Il n'ignorait pas que les Suisses s'étaient emparés du Mont-Genève et du Mont-Cenis, les deux portes de l'Italie; mais il espérait tout de son courage et de celui de ses troupes. On tenta de passer les Alpes par les cols de l'Argentière et de Guillestre, jusqu'alors impraticables; on en vint à bout, et les Français se virent bientôt aux plaines de Marignan, où ils furent attaqués par les Suisses. La bataille dura deux jours, les 13 et 14 septembre 1515. François Ier ne perdit point le sang-froid dans cette action, aussi longue que meurtrière; il passa une partie de la nuit à ranger ses troupes, et une autre partie sur l'affût d'un canon, en attendant le jour Le vieux maréchal de Trivulce disait, des 18 batailles où il s'était trouvé, « que c'é» taient des jeux d'enfans; mais que celle » de Marignan était une bataille de géans.» Bayard avait ce jour armé chevalier son roi. Les Suisses fuirent enfin, laissant sur le champ de bataille plus de dix mille de leurs compagnons, et abandonnant le Milanais aux vainqueurs. Plus tard ils devinrent les fidèles alliés de la France. Maximilien Sforce lui en fit la cession, et se retira en France, où il mourut. Les Génois se déclarèrent pour les Français. Le pape Léon X, effrayé de leurs succès, vit le roi à Bologne, et fit sa paix avec lui. Ce fut dans cette conférence, qu'après avoir obtenu l'abolition de la pragmatique-sanction, il conclut le 14 décembre 1515, le concordat pour la collation des béné-

fices, confirmé l'année suivante au concile de Latran. François obtint la nomination des bénéfices, et Léon les annates, en renonçant aux mandats, réserves, expectatives, et autres droits dont jouissait le siége de Rome. Les universités et les parlemens ne reçurent le concordat qu'après de longues résistances. Cependant les universités n'avaient pas tant à s'en plaindre, puisque la troisième partie des bénéfices leur est réservée par le moyen de l'impétration; et les parlemens ne faisaient pas attention que François Ier, en accordant les annates, se procurait d'ailleurs des avantages considérables; et ils oubliaient sans doute la maxime très raisonnable comme très catholique, que tous les chrétiens doivent encourir à l'entretien du premier pontife, et à la splendeur de son siége. « Maxime si peu contestée, dit un jurisconsulte de ce siècle, » que le concile de Bâle, en proposant l'abolition des annates, demandait en » même temps un moyen de les suppléer, » et de donner au souverain pontife, et à » l'administrateur de l'Eglise universelle, » les secours nécessaires à un gouvernement si vaste et si composé. Fébronius » lui-même, cet ardent adversaire des » pontifes romains, convient que les annates sont une rétribution légitime, et » fondée sur des vues et des fins très sages. Et quand on sait que tout le produit » des annates et autres droits quelconques, » attachés aux expéditions romaines, ne » vont annuellement pour toute la France » qu'à 500,000 l., on ne peut comprendre » les clameurs que produit ce mince objet, » sans en chercher la source dans la haine » de Dieu et de son culte. » L'année d'après la conquête de Milan en 1516, Charles-Quint et François Ier signèrent le traité de Noyon, où ils se donnèrent mutuellement, l'un l'ordre de la Toison-d'or, et l'autre, celui de Saint-Michel, après s'être juré une paix éternelle. Cette paix fut de deux jours. Après la mort de l'empereur Maximilien, François fit briguer la couronne impériale. Charles plus jeune, et moins craint par les électeurs, l'emporta sur lui, malgré les 400,000 francs qu'il dépensa pour avoir des suffrages. La guerre fut allumée dès lors, et le fut pour long-temps. Le ressentiment de François éclata d'abord sur la Navarre. Il la conquit et la perdit presque au même temps. Il fut plus heureux en Picardie : il en chassa Charles qui y était entré, pénétra dans la Flandre, lui prit Landrecies, Bouchain, Hesdin et plusieurs autres places; mais il perdit le Milanais par les violences de Lautrec, et le connétable de Bourbon par les injustices de Louise de Savoie sa mère. Ce général se jeta dans le parti de l'empereur. Les Français, commandés par Lautrec, furent défaits le 27 avril 1522 à la Bicoque. Cette funeste journée fut suivie de la perte de Crémone et de Gènes. Bourbon, secondé par Antoine de Lève, battit en 1524 l'arrière-garde de l'amiral Bonnivet à la retraite de Rebec, où Bayard fut tué; il marcha vers la Provence, prit Toulon, et assiégea Marseille. François Ier courut au secours de la Provence, et, après l'avoir délivrée, il s'enfonça encore dans le Milanais et assiégea Pavie. On était dans le cœur de l'hiver. C'était une faute considérable, d'avoir formé un siége dans une saison si rigoureuse. François en fit une autre non moins importante, en détachant mal à propos dix mille hommes de son armée pour les envoyer conquérir Naples. Trop faible pour résister aux impériaux, il fut battu le 24 février 1525, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, et fait prisonnier avec les principaux seigneurs de France (*voyez* LANNOY). Son malheur voulut encore qu'il fût pris par le seul officier français qui avait suivi le duc de Bourbon, et que ce duc fût présent pour jouir de son humiliation. L'abbé Gervaise, dans la Vie de saint Martin de Tours, semble attribuer ce malheur à la violation du tombeau de ce saint, d'où François Ier venait de faire enlever une grille d'argent pour la convertir en monnaie. Comme il paraît que le roi lui-même, ainsi que la reine, était dans cette persuasion, il ne sera pas inutile de rapporter ici le passage de cet historien, homme raisonnable et instruit. « Quoique François Ier » eût fait serment comme les rois ses prédécesseurs, lorsqu'il se fit recevoir abbé » et chanoine de l'église de Saint-Martin, » d'en être le protecteur, quelques officiers de ses finances abusant de sa facilité, lui firent croire que dans les besoins pressans de l'état, il pouvait légitimement se servir du treillis d'argent » qui fermait le tombeau de saint Martin. » Ils vinrent à Tours au mois de juillet » de l'année 1522, signifier aux chanoines » l'ordre qu'ils avaient de l'enlever. On » trouve dans les registres de cette église » la réponse que le chapitre leur fit. Elle » est conçue en ces termes : *Les chanoines* » *disent qu'ils sont très humbles et très* » *obéissans chapelains et orateurs dudit*

» *seigneur roi, et qu'à eux n'est de que-*
» *relles, arguer et contester avec sa ma-*
» *jesté; mais que craignant d'offenser*
» *Dieu, le créateur, et monsieur saint Mar-*
» *tin, et pour les causes par eux déjà al-*
» *léguées, et autres légitimes, ils n'osent*
» *et ne doivent consentir ledit treillis être*
» *pris ou enlevé.* Les officiers ne laissèrent
» pas de passer outre; le treillis fut mis
» en pièces le 8 du mois suivant, et chargé
» à la porte de l'église dans des chariots,
» escortés de plusieurs compagnies de sol-
» dats, qui le conduisirent à la monnaie.
» On en fit des testons, où d'un côté la
» figure de saint Martin est empreinte. Il
» s'en trouve encore quelques-uns dans
» les cabinets des curieux. Cette action si
» peu attendue d'un prince catholique,
» jeta tous les gens de bien dans la con-
» sternation. Ceux mêmes qui s'étaient
» chargés de cette entreprise, la trouvè-
» rent si honteuse, qu'ils ne voulurent ja-
» mais permettre qu'on en dressât un pro-
» cès-verbal. Le fabricier de l'église et
» quelques chanoines des plus zélés, s'é-
» tant opiniâtrés à le vouloir faire, en fu-
» rent chassés avec les notaires. La chose
» fut si loin, qu'ayant paru à l'une des fe-
» nêtres de l'église, pour voir ce qui s'y
» passait, l'on tira dessus plusieurs coups
» d'arquebuse, dont heureusement per-
» sonne ne fut blessé. Quelques historiens
» ont cru que les malheurs qui arrivèrent
» depuis à François Ier, furent de justes
» châtimens de la profanation du tombeau
» de saint Martin. En effet, on remarque
» que ce prince ayant peu de temps après
» porté ses armes dans le Milanais, et mis
» le siége devant Pavie, il y fut abandonné
» des siens, son cheval tué sous lui dans
» la retraite, lui-même dangereusement
» blessé, et arrêté sur les terres que Char-
» lemagne avait données à l'église de
» saint Martin. Il reconnut alors, mais trop
» tard, que ce n'était pas sans raison que
» Clovis avait dit autrefois qu'il n'y avait
» pas lieu de se promettre la victoire de
» ses ennemis, après qu'on avait offensé ce
» grand saint. Louise de Savoie, sa mère,
» à qui il avait laissé la régence pendant
» son absence, sitôt qu'elle eût reçu la
» nouvelle de la prise du roi, vint avec les
» princesses, enfans de France, au tom-
» beau du saint, implorer son secours, et
» tâcha de réparer, par les présens qu'elle
» y laissa, l'injure qui lui avait été faite.
» Le roi lui-même n'eut pas plus tôt recou-
» vré sa liberté, qu'il y vint, avant d'aller
» à Paris, pour lui en faire une espèce de
» satisfaction. La colère de Dieu éclata
» d'une manière bien plus sensible contre
» la personne de Jacques Fournier (d'au-
» tres le nomment *Beaune*, *voyez* ce mot),
» seigneur de Semblançai, qui avait été
» l'auteur d'une si méchante action; car
» cinq ans après, le même jour que le
» treillis avait été enlevé, sur une fausse
» accusation il fut condamné à être pendu,
» et le fut en effet quelques jours après
» à Montfaucon, dans le fief du prieuré
» de Saint-Martin-des-Champs. » Quoi
qu'il en soit de ces observations, François Ier fut conduit à Madrid, où Charles le traita avec tous les égards possibles, et lui rendit la liberté par un traité qu'il savait bien que son prisonnier n'observerait pas. Par ce traité, signé à Madrid, le 14 janvier 1526, François renonçait à ses prétentions sur Naples, le Milanais, Gênes et Asti, à la souveraineté sur la Flandre et l'Artois. Il devait céder le duché de Bourgogne; mais lorsque Lannoy vint le demander au nom de l'empereur, François Ier, pour toute réponse, le fit assister à une audience des députés de Bourgogne, qui déclarèrent au roi « qu'il n'avait pas
» le pouvoir de démembrer aucune pro-
» vince de sa monarchie; » et comme l'empereur se plaignit de ce manquement de parole, François lui fit dire en propres termes : « Vous avez menti par la
» gorge, et autant de fois que vous le di-
» rez, vous mentirez. » Il fit plus, il se ligua contre Charles avec les Vénitiens et presque toute l'Italie. Lautrec se rendit maître d'une partie de la Lombardie, et aurait pris Naples, si les maladies contagieuses, favorables aux Espagnols, n'eussent enlevé une partie de l'armée française avec leur général, en 1528. Ces pertes avancèrent la paix : elle fut conclue à Cambray en 1529. Le roi de France épousa Eléonore, veuve du roi de Portugal et sœur de l'empereur. Ses deux fils étaient restés en otage lorsqu'il sortit de prison; en violant le traité de Madrid, « il les exposa,
» dit Voltaire, au courroux de l'empe-
» reur; il y a des temps où cette infrac-
» tion eût coûté la vie à ces deux princes : »
mais le caractère de Charles ignorait ce genre de vengeance. François racheta ses enfans moyennant deux millions d'or. Mais cette rançon devint fatale à la France, parce que le roi prit la résolution indigne d'un grand prince, d'altérer la monnaie, et fit frapper des espèces de moindre aloi que celles qui avaient cours, pour payer cette somme. Cette supercherie, jointe à

la faiblesse qu'avait eue François Ier d'abandonner ses alliés à son rival, lui fit perdre la confiance de l'Europe. A peine la paix était conclue, qu'il travailla sourdement à faire des ennemis à l'empereur. En 1534, il envoya en Amérique Jacques Cartier habile navigateur de Saint-Malo, pour faire des découvertes; et en effet ce marin découvrit le Canada (*voyez* CARTIER). Il fonda le collége royal, il forma la bibliothèque royale; il aurait plus fait encore, sans la passion malheureuse de vouloir toujours être duc de Milan et vassal de l'empire malgré l'empereur. Il passa encore en Italie, et s'empara de la Savoie en 1535. L'empereur de son côté se jeta sur la Provence, assiégea Marseille, et fut repoussé. François Ier s'unit avec Soliman II, mais cette alliance avec un empereur mahométan, excita les murmures de l'Europe chrétienne, sans lui procurer aucun avantage. Las de la guerre, il conclut enfin une trêve de dix ans avec Charles, dans une entrevue que le pape Paul III leur ménagea à Nice en 1530. L'empereur, ayant passé quelque temps après par la France pour aller châtier les Gantois révoltés, lui promit l'investiture du Milanais, si l'on en croit la plupart des historiens français, mais les Espagnols l'ont constamment nié. « Quelle apparence, disent-ils, qu'un prince sensé aura » consenti à céder une grande et magnifique province, pour avoir pu abréger » son chemin, et arriver quelques jours » plus tôt aux portes d'une ville révoltée. » Voltaire lui-même assure que Charles ne donna qu'une parole vague; et l'on ne peut disconvenir que la demande qu'en fit François dans ces circonstances ne fût très déplacée. Si dans l'alternative d'être arrêté ou de promettre le Milanais, Charles eût pris ce dernier parti, la promesse eût été nulle selon toutes les règles du droit. Quoi qu'il en soit, la guerre se rallume bientôt après. François envoie des troupes en Italie, dans le Roussillon et dans le Luxembourg. Le comte d'Enghien bat les impériaux à Cérisoles en 1544, et se rend maître du Montferrat. La France, unie avec Barberousse et Gustave Wasa, se promettait de plus grands avantages, lorsque Charles-Quint et Henri VIII, ligués contre François Ier, détruisirent toutes ses espérances, en pénétrant dans la Picardie et la Champagne. L'empereur était déjà à Soissons, et le roi d'Angleterre prenait Boulogne. Le luthéranisme fit le salut de la France. Les princes luthériens d'Allemagne s'unissent contre l'empereur. Charles, pressant la France et pressé dans l'empire, fit la paix à Crespi en Valois le 18 septembre 1544. François Ier, délivré de l'empereur, s'accommoda bientôt avec le roi d'Angleterre Henri VIII. Ce fut le 7 septembre 1546. Il mourut l'année d'après à Rambouillet, le 31 mars 1547, de cette maladie alors presque incurable, que la découverte du Nouveau-Monde, avait, dit-on, transplantée en Europe, mais que plusieurs savans croient être d'une date très antérieure (*voyez* ASTRUC). Un long portrait de François Ier serait superflu : il est assez peint dans le cours de cet article. Il fut plus brave chevalier que grand prince. Il eut plutôt l'envie que le pouvoir d'abaisser Charles-Quint, son rival de gloire, mais plus puissant, plus heureux et plus circonspect. « Charles-Quint, dit » l'abbé Raynal, n'agissait que par des » intérêts d'état, et François Ier, qui n'a- » vait en vue que des passions particu- » lières, y portait ce motif petit et bas qui » entraîne toujours à l'humiliation » (*Anecd. hist.*, tome 1. page 181). Comme il réfléchissait peu, il entreprenait les guerres avec une légèreté extrême, et s'exposait imprudemment aux plus grands revers. Quoiqu'il s'occupât beaucoup du soin d'étendre son royaume, il ne le gouverna jamais lui-même. L'état fut successivement abandonné aux caprices de la duchesse d'Angoulême, aux passions des ministres, à l'avidité des favoris. Son zèle pour la religion fut singulièrement inconséquent : tandis qu'il faisait brûler les hérétiques en France, il les soutenait en Allemagne; et c'est à lui que le luthéranisme est redevable de n'avoir pas succombé à la puissance de Charles-Quint. La protection qu'il accorda aux beaux-arts, semble avoir couvert aux yeux des savans une partie de ses défauts. Il se trouva précisément dans le temps de la renaissance des lettres; il en recueillit les débris échappés aux ravages de la Grèce, et il les transplanta en France. Son règne est l'époque de plusieurs révolutions dans l'esprit et dans les mœurs des Français. Il appela à sa cour les dames, les cardinaux et les prélats les plus distingués de son royaume. La justice, depuis la fondation de la monarchie, avait été rendue en latin; elle commença l'an 1536 à l'être en français. François Ier fut déterminé à ce changement par une expression barbare, employée dans un arrêt rendu au parlement de Paris. Motif bien léger et plein

d'inconséquence, puisqu'il eût été plus facile et plus simple de corriger un solécisme, que de changer de langue. « Cette » innovation, dit un observateur moderne, » a eu plus d'un mauvais effet. D'abord la » langue romaine, ce grand organe de » l'érudition et des sciences, cet idiome » des grands modèles, a été négligée. La » jurisprudence est devenue un champ » ouvert à tout le monde; les ignorans, » toujours plus présomptueux et plus » prompts que les gens instruits, s'en sont » emparés. La science de la justice et des » lois a dégénéré en verbiage et en chi- » cane. Le nom d'avocat est devenu l'éti- » quette des petits-maîtres, et un titre » pour ceux qui n'en ont pas d'autre. La » magistrature a été considérée comme » un groupe de gens ignares ou intéres- » sés, et quelquefois comme un corps de » factieux. De là les termes de *robinerie*, » de *robinaille*, de *robinauderie*, etc., af- » fectés aujourd'hui à une profession qui » mérita long-temps le respect et la con- » fiance des peuples. Tant il est dangereux » de toucher aux usages établis, ne fût-ce » qu'en matière de langue! » Ce fut encore François Ier qui introduisit la mode de porter les cheveux courts et la barbe longue, pour cacher une blessure qu'il reçut dans un jeu en 1521. Tous les courtisans eurent la plus longue barbe qu'ils purent; c'était alors un ornement de petit-maître. Les gens graves et les magistrats n'en portaient point; ils ne laissèrent croître la leur, que lorsque les courtisans se furent dégoûtés de cette mode. François Ier accabla son peuple d'impôts, et il recommanda à son fils en mourant de diminuer les tailles. Il laissa dans ses coffres environ six millions d'à-présent. Son *histoire*, écrite par M. Gaillard, 8 volumes in-12, est le fruit de la prévention et de l'esprit national; tous les faits et tous les caractères y sont défigurés. Ce prince est mieux apprécié dans la *Galerie philosophique du 16e siècle*, par M. de Mayer, 2 vol. in-8°. On y trouve, après divers détails intéressans, ce portrait en petit : « François Ier, bon, sincère, » généreux, populaire, mais inconséquent » et indiscret, jamais méchant ni cruel, » n'eut point de mœurs, énerva et ruina » la nation sans le vouloir. » On a aussi sa *Vie* écrite par Varillas, Paris, 1685, 2 volumes in-4°. On a publié à Paris, 1707, in-12 : *Histoire et parallèle de Charles-Quint et de François Ier, tirés d'un manuscrit du Vatican;* Mlle de Lussan a donné les *Anecdotes de la cour de François Ier*, Londres (Paris), 1748, 3 volumes in-12; M. Rœderer a publié Louis XII et François Ier, ou *Mémoires pour servir à une nouvelle histoire de leur règne*. Enfin la bibliothèque du roi possède plusieurs recueils manuscrits de *poésies* et de *lettres* de François Ier : l'abbé Lenglet en a tiré une Epître (en vers), *traitant de son parlement de France et de sa prise devant Pavie*, et l'a publiée à la fin de l'*Histoire justifiée contre les romans*, Amsterdam, Rouen, 1735, in-12.

FRANÇOIS II, roi de France, né à Fontainebleau en 1544, de Henri II et de Catherine de Médicis, monta sur le trône après la mort de son père en 1559. Il avait épousé l'année d'auparavant Marie Stuart, fille unique de Jacques V, roi d'Ecosse. Quoique son règne ne fût que de 17 mois, il vit éclore tous les maux qui depuis désolèrent la France. François, duc de Guise, et le cardinal de Lorraine oncles de ce roi enfant, par sa femme, furent mis à la tête du gouvernement, pour réprimer les calvinistes qui menaçaient le royaume d'une entière subversion. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et Louis, son frère, prince de Condé, fâchés de n'avoir point de part à l'administration, résolurent de secouer le joug. Ils se joignirent aux calvinistes pour détruire les Guises, protecteurs des catholiques. L'ambition fut la cause de cette guerre, la religion, le prétexte, et la *conspiration d'Amboise* le premier signal. Cette conspiration éclata au mois de mars 1560. Le prince de Condé en était l'âme invisible, et La Renaudie le conducteur. Celui-ci s'étant ouvert à Avenelles, avocat de Paris, la plus grande partie des conjurés est arrêtée, et ils sont exécutés. La Renaudie fut tué en combattant, et plusieurs autres périrent comme lui les armes à la main. La conspiration découverte et punie, le pouvoir des Guises n'en fut que plus grand. Ils firent donner un édit à Romorantin, par lequel la connaissance du crime d'hérésie était renvoyée aux évêques et interdite aux parlemens. Ce fut le chancelier de l'Hôpital lui-même, quoique très favorable aux protestans, qui dressa cet édit; édit raisonnable et assorti à la nature des délits, puisque les évêques sont les vrais juges de la doctrine. On défendit aux calvinistes de tenir des assemblées. On créa dans chaque parlement une chambre qui ne connaissait que de ces cas-là, et qu'on appelait *la Chambre ar-*

dente. Le prince de Condé, chef du parti calviniste, fut arrêté, condamné à perdre la tête, et allait finir par la main du bourreau, lorsque François II, malade depuis long-temps et infirme dès son enfance, mourut à 17 ans, le 5 décembre 1560, d'un abcès qu'il avait à la tête, et dont l'humeur ne put entièrement couler par son oreille. Quelques auteurs rapportent que cet accident devint mortel par le poison que le chirurgien, qui était huguenot, mêla parmi les remèdes, pour délivrer son parti de la crainte que lui inspirait la sévérité indispensable des lois de François II (*voyez* les *Mémoires de Castelnau* avec les *notes* de Jean le Laboureur).

FRANÇOIS de FRANCE, duc d'Alençon, d'Anjou et de Brabant, et frère de François II, Charles IX et Henri III, né en 1554, se mit à la tête des mécontens lorsque son frère Henri III monta sur le trône. Catherine de Médicis, sa mère, le fit arrêter; mais le roi le remit en liberté. Il en profita pour exciter de nouveaux troubles. En 1575, il se mit à la tête des Reistres, parce qu'on lui avait refusé la lieutenance générale du royaume. On l'apaisa; mais quelque temps après ayant été appelé par les confédérés des Pays-Bas, il alla les commander malgré son frère, et se rendit maître de quelques places. Il revint en France, et repassa ensuite dans les Pays-Bas, dont il fut reconnu prince. Il signala son courage contre le duc de Parme qui assiégeait Cambray, et se rendit maître de Cateau-Cambrésis en 1581. Il passa la même année en Angleterre pour conclure son mariage avec Elizabeth, qui le joua, et qui ne voulut pas s'unir avec lui, malgré l'anneau qu'elle lui avait donné pour gage de sa foi. De retour dans les Pays-Bas, il fut couronné duc de Brabant à Anvers, et comte de Flandre à Gand, en 1582; mais l'année suivante ayant voulu asservir le pays dont il n'était que le défenseur et se rendre maître d'Anvers, il y fut entièrement défait et obligé de retourner en France. Il y mourut de phthisie en 1584, à 29 ans, sans avoir été marié, regardé comme un prince léger, bizarre, qui mêlait les plus grands défauts à quelques bonnes qualités.

FRANÇOIS de BOURBON, comte de St.-Pol et de Chaumont, né en 1491, de François, comte de Vendôme, signala son courage à la bataille de Marignan en 1515. Le brave Bayard, ayant fait chevalier François Ier après cette journée, accorda le même honneur à François de Bourbon. Ce général secourut Mézières assiégé par les troupes impériales en 1521, prit Mouzon et Bapaume, et battit les Anglais au combat de Pas. A la bataille de Pavie en 1525, il fut du nombre des généraux prisonniers. Il se sauva, et fut repris en 1528 par Antoine de Lève, qui le surprit à Landriano, à 5 lieues de Milan. Les Lansquenets et les Italiens l'avaient abandonné dans ce péril, et sa cavalerie s'était sauvée à Pavie avec l'avant-garde. Il mourut à Cotignan, près de Reims, en 1545.

FRANÇOIS de BOURBON, duc de Montpensier, de Châtelleraut, prince de Dombes, dauphin d'Auvergne, fils de Louis de Bourbon II du nom, donna des preuves de sa valeur au siége de Rouen en 1562, aux batailles de Jarnac et de Montcontour en 1569, et au massacre d'Anvers en 1572. Henri III le fit chevalier de ses ordres, et l'envoya en Angleterre. Après la mort de ce monarque, il fut un des plus fidèles sujets de Henri IV, et un de ses plus braves généraux. Il se distingua à Arques et à Ivri en 1590. Il mourut à Lisieux en 1592, à 50 ans, après avoir soumis Avranche au roi et lui avoir rendu d'autres services non moins importans.

FRANÇOIS de BOURBON, comte d'Enghien, gouverneur de Hainaut, de Piémont et de Languedoc, naquit au château de La Fère, de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Son courage se développa de bonne heure. François Ier lui confia en 1543 la conduite d'une armée, avec laquelle il se rendit maître de Nice, s'avança dans le Piémont, prit Crescentin, Dezance, et remporta la victoire de Cérisoles, le lundi de la fête de Pâques de 1544. Il s'empara ensuite du Montferrat, à l'exception de Casal. L'année d'après, ce prince, jouant avec de jeunes seigneurs à défendre un fort de neige, y fut tué, en 1545, à 27 ans.

FRANÇOIS de LORRAINE, duc de Guise et d'Aumale, fils aîné de Claude de Lorraine, duc de Guise, né au château de Bar en 1519, reçut au siége de Boulogne en 1545, une blessure qui, suivant quelques auteurs, le fit appeler le *Balafré*, quoique ce surnom semble n'appartenir qu'à Henri de Guise. Son courage se montra d'une manière plus éclatante en 1553 à Metz, qu'il défendit vaillamment contre Charles-Quint. Les troupes de l'empereur, engourdies par le froid, laissèrent plusieurs soldats après elles. Le duc de Guise loin de les faire assommer, comme faisaient quelques généraux de ces temps

malheureux, les reçut avec humanité. Autant sa valeur avait paru durant le siége, autant sa générosité éclata-t-elle après. Plusieurs autres avantages en Flandre et en Italie firent proposer à quelques-uns de le faire *vice-roi de la France;* mais ce titre paraissant trop dangereux dans un sujet puissant et belliqueux, on se contenta de lui donner celui de *lieutenant-général des armées du roi au dedans et au dehors.* Les malheurs de la France cessèrent dès qu'il fut à la tête des troupes. En huit jours il prit Calais et tout son territoire, au milieu de l'hiver. Il chassa pour toujours de cette ville les Anglais, qui l'avaient possédée 210 ans. Cette conquête, suivie de celle de Thionville, prise sur les Espagnols, mit le duc de Guise au dessus de tous les capitaines de son temps. Il prouva que le bonheur ou le malheur des états dépend souvent d'un seul homme. Maître de la France sous Henri II, il le fut encore sous François II. La conspiration d'Amboise, tramée par les protestans pour le perdre, ne fit qu'augmenter son crédit. Le parlement lui donna le titre de *Conservateur de la patrie.* Son autorité était telle, qu'il recevait assis et couvert, Antoine, roi de Navarre, qui se tenait debout et tête nue. Après la mort de François II, cette autorité baissa, mais sans être entièrement abattue. Dès lors se formèrent les partis des Condé et des Guise. Du côté de ceux-ci étaient le connétable de Montmorenci et le maréchal de Saint-André, de l'autre étaient les protestans et les Coligni. Le duc de Guise, zélé catholique, et l'âme du parti opposé aux protestans, avait résolu de maintenir l'ancienne religion dans son éclat. Passant auprès de Vassy, sur les frontières de la Champagne, il trouva des calvinistes qui chantaient les psaumes de Marot dans une grange. Ses domestiques prirent querelle avec eux. On en vint aux mains; et il y eut près de soixante de ces malheureux tués et deux cents de blessés. Cet événement imprévu, que les protestans appellent le *massacre de Vassy,* alluma la guerre civile dans tout le royaume. Le duc de Guise prit Rouen, Bourges, et gagna la bataille de Dreux en 1562. Il fut alors au comble de sa gloire. Vainqueur partout où il s'était trouvé, il était chéri des catholiques et le maître de la cour, affable, généreux, et en tout sens le premier homme de l'état. Il se préparait à assiéger Orléans, le centre de la faction protestante et leur place d'armes, lorsqu'il fut tué d'un coup de pistolet en 1563 par Poltrot de Méré, gentilhomme huguenot. Les calvinistes qui, sous François II et Henri II, n'avaient su que prier, et souffrir ce qu'ils appelaient le *martyre,* étaient devenus, dit un historien, des enthousiastes furieux. Ils ne lisaient plus l'Ecriture, que pour y chercher des exemples d'assassinats. Poltrot se crut un Aod, envoyé de Dieu pour tuer un chef philistin. Le parti, aussi fanatique que lui, fit des vers en son honneur; et il reste encore des estampes avec des inscriptions qui élèvent son meurtre jusqu'au ciel, quoique ce ne fût que le crime d'un furieux aussi lâche qu'imbécile. Valincour a écrit la *Vie* de François de Guise, in-12. Il parut, en 1576, une satire sanglante contre lui, le cardinal son frère et les autres Guise, sous le titre de *Légende de Charles, cardinal de Lorraine, etc.,* par François de l'Ile, in-8°. On la trouve dans le tome 6 des *Mémoires de Condé,* in-4°. Le nom de l'auteur est supposé; on la croit de Régnier de La Planche. Aux traits flétrissans que renferme cette satire, nous substituerons ceux-ci; ils font trop d'honneur à ce héros, pour les laisser dans l'oubli. Un jour qu'il visitait son camp, le baron de Lunebourg, un des principaux chefs des Reistres, trouva mauvais qu'il voulût examiner sa troupe, et s'emporta jusqu'à lui présenter le bout de son pistolet. Le duc de Guise tira froidement l'épée, éloigna le pistolet et le fit tomber. Montpezat, lieutenant des gardes de ce prince, choqué de l'insolence de l'officier allemand, allait lui ôter la vie, lorsque Guise lui crie: « Arrêtez, Montpezat, vous ne » savez pas mieux tuer un homme que » moi. » Et se tournant vers l'emporté Lunebourg: « Je te pardonne, lui dit-il, » l'injure que tu m'as faite; il n'a tenu » qu'à moi de m'en venger. Mais pour » celle que tu as faite au roi, dont je re» présente ici la personne, c'est à lui d'en » faire la justice qu'il lui plaira. » Aussitôt il l'envoya en prison, et acheva de visiter le camp, sans que les Reistres osassent murmurer, quoiqu'ils fussent naturellement séditieux.... On avait averti le duc de Guise qu'un gentilhomme huguenot était venu dans son camp à dessein de le tuer; il le fit arrêter. Ce protestant lui avoua sa résolution. Alors le duc lui demanda: « Est-ce à cause de quel» que déplaisir que tu aies reçu de moi?— » Non, lui répondit le protestant, c'est

» parce que vous êtes le plus grand en-
» nemi de ma religion. — Eh bien! répli-
» qua Guise, si ta religion te porte à
» m'assassiner, la mienne veut que je te
» pardonne, » et il le renvoya. Le duc de Guise avait une intrépidité que les héros les plus fameux traiteraient d'imprudence. On lui montra un jour un homme qui s'était vanté de le tuer; il le fit venir, le regarda entre deux yeux, et lui trouvant un air embarrassé et timide : « Cet homme
» là, dit-il en levant les épaules, ne me
» tuera jamais; ce n'est pas la peine de
» l'arrêter. »

FRANÇOIS (don Claude et don Philippe), qu'on réunit dans le même article pour éviter les redites, appartenaient tous deux à la congrégation de Saint-Vannes. Don Claude, né à Paris en 1559, fut envoyé, après avoir fait sa profession, au Mont-Cassin, pour y étudier les règlemens sur lesquels la congrégation de Saint-Vannes, encore au berceau, voulait se modeler. Don Claude revint avec une constitution qu'il avait rédigée, et fut nommé président de la congrégation. Il trouva, après quelques années d'expérience, que l'article des constitutions qui statue la vacance de la supériorité après le terme de cinq ans, sans que le supérieur pût être continué, offrait des inconvéniens. Les autres supérieurs, et particulièrement don Philippe, ne partagèrent pas son opinion; on écrivit de part et d'autre, mais sans se convaincre mutuellement. En 1630, le pape mit fin à la dispute en permettant de continuer le supérieur au-delà de cinq ans, lorsque le bien de la congrégation le demanderait. L'union entre les deux confrères ne souffrit pas de cette dissension, et don Claude, après avoir rendu de grands services à la congrégation, et en avoir été douze fois président, mourut à l'abbaye de Saint Michel, le 10 août 1632. — FRANÇOIS (Don Philippe), dont le véritable nom était *Philippe Colard*, naquit à Lunéville en 1579. Il était à peine âgé de 10 ans lorsque son parent Lignarius, abbé de Sénones, le prit dans son monastère dans l'intention d'en faire son coadjuteur. Il prit l'habit de Saint-Benoît et lorsqu'il eut fait profession, il alla faire ses cours de philosophie et de théologie à l'université de Pont-à-Mousson. Il y étudia aussi la langue grecque, et avec tant de succès que dès ce moment il s'en servit habituellement pour correspondre avec son père, qui était très versé dans cette langue. Désirant entrer dans un monastère où la réforme fût en vigueur, il quitta secrètement, en 1603, Sénones, malgré les avantages qui devaient l'y retenir, et se rendit à Saint-Vannes, où il fit profession l'année suivante, après avoir enseigné la philosophie et la théologie à Saint-Michel, où le cardinal de Lorraine avait introduit la réforme. Rappelé à Saint-Vannes, il y fut mis à la tête du noviciat. En 1609, il fut nommé visiteur, et, trois ans après, prieur de l'abbaye de Saint-Airy de Verdun, dont il devint abbé. En 1622, il fut élu président de la congrégation. Il mourut à Saint-Airy, le 27 mars 1657, après avoir fait rebâtir l'église de cette abbaye, et l'avoir enrichie de beaucoup de choses précieuses. C'était un religieux plein de zèle et de piété, et très attaché à la discipline. Marie-Jacqueline Bouette de Blemur, religieuse bénédictine, a écrit sa *Vie*, insérée dans le 2e volume des *Hommes illustres de l'ordre de Saint-Benoît*. Don Philippe écrivit plusieurs ouvrages au sujet de son différend avec don Claude. On a en outre de lui : | *Trésor de perfection tiré des épitres et évangiles qui se lisent à la messe pendant l'année*, Paris, 1615, 4 vol. in-12; | *Le Guide spirituel pour les novices*, Paris, 1616, in-12; | *Le Noviciat des bénédictins avec un traité de la mort précieuse des bénédictins*, in-12; | *Renouvellement spirituel nécessaire aux bénédictins*; | *La Règle de Saint-Benoît, traduite avec des considérations*, Paris, 1613 et 1620; | *Occupation journalière des religieux*; | *Enseignement tiré de la règle*; | *Courte explication de ce qui se dit dans l'office divin, contenant le sens littéral et mystique de chaque psaume, avec des affections*; | *Les Exercices des novices*. Ils ont été traduits en latin, et étaient en usage dans presque toutes les congrégations de bénédictins.

FRANÇOIS ou FRANCISCUS de VICTORIA, ainsi nommé du lieu de sa naissance, dominicain, professeur de théologie à Salamanque, mort en 1549, est auteur de plusieurs petits traités de théologie, recueillis en un vol. in-8° sous le titre de *Theologicæ prælectiones*.

FRANÇOIS DE JÉSUS MARIE, carme réformé, natif de Burgos, fut professeur de théologie à Salamanque et définiteur général de son ordre. Il mourut en 1677, après avoir publié un *Cours de théologie morale*, imprimé à Salamanque, et réim-

primé depuis à Madrid et à Lyon, en 6 vol. in-fol.

FRANÇOIS ROMAIN, dit le *frère Romain*, de l'ordre de Saint-Dominique, naquit à Grand en 1646. Il travailla en 1684 à la construction d'une arche du pont de Maestricht par ordre des états de Hollande. Louis XIV l'appela quelques années après en France pour achever le Pont-Royal commencé par M. Gabriel, et qu'on désespérait de pouvoir finir. Le succès de cet ouvrage lui valut les titres d'inspecteur des ponts et chaussées et d'architecte du roi dans la généralité de Paris. Il mourut dans cette ville en 1735, à 89 ans. Il était aussi bon religieux que grand architecte. Il donnait aux devoirs de son état tous les momens qu'il pouvait dérober à l'architecture.

FRANÇOIS (Laurent de), né à Arinthod, dans le diocèse de Besançon, le 2 novembre 1698, passa quelques années dans la congrégation de la mission et s'y distingua par ses talens qu'il continua d'employer utilement contre les erreurs du temps, après en être sorti. Il mourut à Paris le 24 février 1782; et laissa ses légataires universels, les pauvres de la paroisse dans laquelle il était né. Ses vertus répondaient à son zèle pour la religion, dont il pratiquait les devoirs comme il en défendait les dogmes. Nous avons de lui : | *Lettre sur le pouvoir des démons*, in-4°; | *Les Preuves de la Religion de J.-C.*, 1751, 8 vol. in-12; | *L'Examen du Catéchisme de l'honnête homme*, 1764, 1 vol. in-12; | *Réponse aux difficultés proposées contre la Religion Chrétienne par J.-J. Rousseau*, 1765, in-12; | *Observations sur* la Philosophie de l'Histoire, *et le* Dictionnaire philosophique, 2 vol. in-8°, avec gravure. Voltaire, dans une épître à d'Alembert, traite l'auteur de *pauvre imbécile, qui a fait un livre en deux volumes contre les philosophes, que personne ne connaît et ne connaîtra.* Il faut cependant bien que le livre ait été connu, puisqu'il a donné tant d'humeur à l'irascible philosophe dont l'honnête critique ne trouvait ni esprit, ni jugement chez les gens qui réfutaient ses erreurs. | *Examen des faits qui servent de fondement à la religion chrétienne*, 1767, 3 vol. in-12. Les ouvrages non imprimés de cet auteur, sont la *Réfutation du système de la nature*, 4 vol. et *Réfutation des trois imposteurs.* Ces ouvrages, sans avoir le mérite de l'élégance et de la précision, ont celui de la clareté, de la simplicité, de la facilité et de l'onction. Les excellens raisonnemens opposés aux erreurs du temps, semblent quelquefois s'affaiblir par la prolixité de l'exposition et la marche grave et modeste de l'auteur; mais pour peu qu'on réfléchisse et qu'on resserre l'ensemble, on en saisit toute la force. Ce savant, comme la plupart des modernes, s'était laissé engouer de l'importance et de la beauté des maximes des anciens philosophes grecs et perses; mais ayant examiné leurs livres de plus près, il revint de son erreur. Il s'aperçut que c'est une ruse de nos philosophes de nous donner des extraits de Zoroastre, de Confucius, et d'autres prétendus sages de l'antiquité, pour faire croire que nous n'avions pas besoin de la religion chrétienne pour avoir une bonne morale : s'ils donnaient en entier les ouvrages de ces anciens, ils ne feraient point tant de dupes : car à côté d'une phrase raisonnable dictée par le bon sens, ils en mettraient une autre, qui semblerait naître d'une extravagance consommée. « C'est raisonner » pauvrement, dit un savant théologien, » de dire : telle maxime de la loi chré- » tienne se trouve dans les philosophes, » telle autre dans les législateurs : l'une » est prêchée à la Chine, l'autre en » Egypte ou au Japon : celle-ci a été con- » nue du temps de Pythagore, celle-là » cinq ou six cents ans après. Donc les » hommes n'ont pas été mieux instruits » par Jésus-Christ que par les païens. » *Voy.* COLLIUS, CONFUCIUS, EPICTÈTE, ZÉNON, etc.

FRANÇOIS (Jean-Charles), graveur des dessins du cabinet du roi, naquit à Nancy en 1717 d'une famille honnête. Il commença par graver la vaisselle; mais il était né pour un travail bien supérieur à celui-là. Après avoir perfectionné son talent pour la taille-douce à Lyon, il vint à Paris et y trouva des protecteurs. C'est dans cette ville qu'il inventa, dit-on, la *gravure en dessin*, que d'autres attribuent à Demarteau (*voyez* ce nom). C'est une gravure qui imite le dessin au crayon, au point de faire illusion. Quoiqu'elle n'ait rien de flatteur à l'œil, elle peut servir pour mettre sous les yeux des élèves d'excellens modèles à étudier et à copier. Cette découverte, qu'on lui a disputée, lui valut une pension de 600 liv. et le titre de graveur des dessins du cabinet du roi. Les persécutions que l'envie lui suscita hâtèrent sa mort, arrivée en 1769. C'était un homme simple, plus occupé de son travail que de ses succès. Ses principaux

ouvrages sont : | un *livre à dessiner ;* | le *recueil des châteaux* que le roi de Pologne occupait en Lorraine, gravés par ordre de ce monarque ; | le *corps de garde*, d'après Vanloo ; | la *Vierge*, d'après Vien; | les *portraits* qui accompagnent l'Histoire des philosophes modernes de Saverien ; | une *marche de cavalerie*, d'après Parrocel, supérieurement gravée ; | le *portrait de M. Quesnay*, estampe unique, dans laquelle la taille-douce, le burin, la manière noire du crayon, toutes les façons de graver sont réunies.

* **FRANÇOIS** (don Jean), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, naquit le 26 janvier 1722, à Acremont, village près de Bouillon. Il prit l'habit de son ordre à l'abbaye de Beaulieu en Argonne, et y prononça ses vœux à l'âge de 17 ans. Après avoir enseigné la théologie et occupé avec distinction plusieurs emplois supérieurs de sa congrégation, il devint successivement prieur de l'abbaye de Saint-Arnould et de Saint-Clément, dans la ville de Metz. A l'époque de la révolution, il se retira dans le hameau qui l'avait vu naître, et y mourut le 22 avril 1791, dans sa soixante-dixième année. On lui doit | une *Histoire de Metz*, (avec don Tabouillot) 1779 et années suivantes, 4 vol. in-4°; | *Dictionnaire roman, wallon, celtique et tudesque, pour servir à l'intelligence des anciennes lois et contrats*, Bouillon, 1777, in-4° ; | *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de Saint-Benoit, patriarche des moines d'Occident, contenant une notice exacte des ouvrages de tout genre, composés par les religieux, des diverses branches, filiations et réformes*, Bouillon, 1777, 4 vol. in-4°.

* **FRANÇOIS** (Louis-Jean), supérieur prêtre de la congrégation de Saint-Lazare, massacré le 3 septembre 1792, dans son séminaire qui avait été converti en prison. Il a publié plusieurs écrits, où il manifestait son opposition aux principes des novateurs, savoir : | *Opinion sur les biens ecclésiastiques ;* | *Point de démission;* | *Réponse à M. Camus*, où il vengeait l'orthodoxie et la régularité des brefs de Pie VI, relatifs à la *constitution civile du clergé ;* | *Trois lettres sur la juridiction épiscopale*, en réfutation des écrits schismatiques de Gratien, usurpateur du siége métropolitain de Rouen ; | *Mon apologie*, excellent ouvrage, où il démontrait qu'on ne pouvait prêter le serment, sans embrasser l'hérésie et créer un schisme ; | *Apologie du veto, apposé par le roi au décret concernant la déportation des prêtres.*

FRANÇOIS, sculpteur. *Voyez* QUESNOY (François du).

FRANÇOIS SONNIUS. *Voyez* SONNIUS.

* **FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU** (Nicolas-Louis, comte), membre de l'institut, ministre de l'intérieur, etc. etc., né le 17 avril 1750, à Neufchâteau en Lorraine, fit ses premières études chez les jésuites avec tant de succès que dès l'année 1765 il fit paraître un recueil de poésies qui lui ouvrit les portes de l'académie de Dijon. Deux ans plus tard il fut aussi admis dans celles de Lyon et de Marseille. En 1766, il ajouta à son nom *François* celui de *Neufchâteau* qu'un arrêt du parlement de Nancy l'autorisa en 1777 à conserver. Il devint, en 1776, lieutenant-général civil et criminel au bailliage royal et présidial de Mirecourt, et quatre ans après on lui permit de réunir à cet emploi celui de subdélégué de l'intendance de Lorraine. Les fonctions de procureur-général du roi au conseil souverain du Cap-Français (Saint-Domingue), lui furent confiées en 1783, et lors de la suppression de cette cour, en 1787, son nom fut inscrit au livre des pensions pour une somme de 3,000 francs. Il perdit dans un naufrage, en revenant en France, sa fortune et de précieux manuscrits, dont un, la traduction de *Roland le furieux*, lui laissa surtout de vifs regrets. Le roi lui donna, en 1788, le titre de conseiller honoraire au conseil supérieur de Saint-Domingue. François de Neufchâteau se déclara pour le parti de la révolution, et fut nommé député suppléant des communes du bailliage de Toul aux états-généraux où il n'a point siégé. En 1790, il fut désigné par le gouvernement pour commissaire du roi dans la formation du département des Vosges, dont les électeurs l'envoyèrent au mois de septembre de l'année suivante à l'assemblée Législative. Il en fut nommé secrétaire avec Condorcet, Lacépède, etc., et élu président le 3 octobre suivant. Il parla contre les prêtres insermentés, à l'égard desquels il proposa des mesures rigoureuses et vota la vente des biens nationaux, afin d'attacher ainsi la masse des cultivateurs à la cause de la révolution. Prévoyant bien que l'avenir ne pouvait manquer de faire éclater de violentes tempêtes, François de Neufchâteau refusa le ministère de la justice que lui offrit la Convention, le 6 octobre 1792,

en prétextant le mauvais état de sa santé. Élu président de l'administration du département des Vosges, en 1795, il fit jouer, quelque temps après, sur le théâtre de la nation, une pièce intitulée : *Paméla* ou *la Vertu récompensée*, qui valut la prison à son auteur, quoique celui-ci y eût fait les changemens exigés par le comité du salut public. Il n'en sortit qu'après le 9 thermidor et apprit presque aussitôt sa nomination de juge au tribunal de cassation. Appelé, en 1795, aux fonctions de commissaire du directoire près de l'administration centrale du département des Vosges, il les exerça pendant un an, et succéda, le 21 juillet 1797, à Benezech, comme ministre de l'intérieur. Deux mois après, il fut porté au directoire avec Merlin de Douai, pour remplacer Barthélemy et Carnot, proscrits au 18 fructidor. Admis à l'institut, vers la même époque, il contribua au rétablissement de la société d'agriculture. En 1798, il assista aux conférences de Seltz, en qualité de plénipotentiaire de la république française, fut replacé au ministère de l'intérieur à la fin de la même année, et le quitta de nouveau en 1799, après avoir montré beaucoup de zèle en faveur des sciences et des arts. On lui doit la première exposition publique des produits de l'industrie française, qui se fit le 1er vendémiaire an VII (22 septembre 1798). Il fit acheter des exemplaires de tous les ouvrages importans, pour en envoyer à la bibliothèque de chaque département, et donna, en 1798, la plus grande solennité à la fête de la réception des monumens des arts conquis en Italie. Après le 18 brumaire, il fut fait sénateur, et il reçut en 1804, la croix de grand-officier de la légion-d'honneur, puis en 1805, le grand-cordon du même ordre. Lors du couronnement de Napoléon, il fut chargé comme président du sénat, de haranguer l'empereur, au nom de ce corps et du tribunat réunis, et dans les différens discours qu'il lui adressa, il sut adroitement mêler à quelques conseils qui auraient pu paraître déplacés, des louanges exagérées qui les faisaient oublier. Lors du retour de Napoléon de la brillante campagne qui se termina par la bataille d'Austerlitz, François de Neufchâteau adressa encore, au nom du sénat, de solennelles félicitations à l'empereur, et lui décerna le nom de *Grand*, qui accompagna depuis le nom du monarque dans toutes les adresses des autorités civiles et militaires. Après la paix de Presbourg, il célébra de nouveau les merveilles du règne de Napoléon, qu'il appela *l'ami du peuple, le père du genre humain*. Depuis 1807, il s'est retiré de la scène politique, pour ne plus s'occuper que d'objets d'agriculture, principalement de la partie des haras, sur laquelle il a plus d'une fois appelé l'attention du gouvernement. Il est mort le 10 janvier 1828, n'ayant conservé de ses anciennes dignités que la présidence à vie de la société d'agriculture. On a de François de Neufchâteau : | *Nécrologe des hommes célèbres de France depuis 1764 jusqu'en 1782*, (avec Poinsinet de Sivry, Castillan, Palissot, Lalande, etc.), Paris, 1767-1782, 17 vol. in-12 ; | *Poésies diverses de deux amis* (avec Mailly de Dijon) ou *Pièces fugitives*, Amsterdam et Paris, 1768, in-8° ; | *Nouveaux contes moraux en vers*, par un arrière-neveu de Guillaume Vadé, Berlin, 1781, in-12 ; | *Poésies diverses*, 1765, in-12 ; | *Pièces fugitives de François de Neufchâteau*, 1766, in-12 ; | *Ode sur les parlemens*, 1771, in-8° ; | le *Mois d'Auguste, épître à Voltaire*, 1774, in-8° ; | *Discours sur la manière de lire les vers*, Paris, 1775, in-12 ; | *Anthologie morale*, 1784, in-16 ; | *Recueil authentique des anciennes ordonnances de Lorraine*, 1784, 2 vol. in-8° ; | *Discours sur la disette du numéraire à Saint-Domingue, et sur les moyens d'y remédier*, Cap-Français, 1784, in-8° ; réimprimé à Metz, 1788, in-8° ; | les *Études du magistrat* au Cap-Français, 1786 ; | l'*Origine ancienne des principes modernes* ou les *décrets constitutionnels conférés avec les maximes des sages de l'antiquité*, 1791, in-8° ; | les *Lectures du citoyen*, 1792 ; | *Paméla*, comédie en 5 actes et en vers, 1793, in-8° ; | des *Améliorations dont la paix doit être l'époque*, 1797, in-8° ; | *les Vosges*, poème, 1796, in-8°, 2e édition 1797 ; | *l'Instruction des enfans* ou *Conseils d'un père à son fils*, imités des vers latins de Muret, 1798, in-8° ; | *Méthode pratique de lecture*, 1799, in-8° ; | le *Conservateur* ou *Recueil de morceaux choisis d'histoire, de politique, de littérature et de philosophie*, 1800, 2 vol. in-8° ; | *Lettres sur le Robinier*, 1803, in-12 ; | *Tableau des vues que se propose la politique anglaise dans toutes les parties du monde*, 1804, in-8° ; | *Histoire de l'occupation de la Bavière par les Autrichiens*, en 1778 et 1779, etc., 1806, in 8° ; | *Voyage agronomique dans la sénatorerie de Dijon*, 1806, in-4° ; | l'*Art de multiplier les grains*, 1810, in-8° ; | *Fa-*

bles et Contes en vers, suivis des poèmes de la *Lupiade* et de la *Vulpéide*, 1814, 2 vol. in-12; | *Lettre à M. Suard sur sa nouvelle édition de la traduction de l'histoire de Charles-Quint et sur quelques oublis de Robertson*, 1817, in-8°; insérée d'abord dans les *Annales encyclopédiques;* | *Supplément au mémoire de M. Parmentier sur le maïs*, 1817, in-8°; | les *Tropes* ou les *figures de mots*, poème en 4 chants avec des notes et extraits de Denys d'Halycarnasse sur les tropes d'Homère, et des recherches sur les sources et l'influence du langage méthaphysique, dédié à la jeunesse studieuse, 1817, in-12; | les *Trois nuits d'un Goutteux*, poème en trois chants, 1819, in-8°; | *Esprit du grand Corneille* ou *Extrait raisonné de ceux des ouvrages de P. Corneille qui ne font pas partie du recueil de ses chefs-d'œuvre*, 1819, in-8°, formant le tome 45 de la *Collection des meilleurs ouvrages de la langue française;* | une nouvelle édition des *Lettres provinciales*, augmentée, 1822, 2 vol. in-8°; | *Examen de la question de savoir si Lesage est l'auteur de Gilblas ou s'il l'a pris de l'espagnol*, imprimé dans une nouvelle édition de Gilblas, 1820, 3 vol. in-8°; | *Introduction aux Pensées de Blaise Pascal*, en tête d'une édition de cet ouvrage, 1821, in-8°; | l'*Institution* des enfans, nouvelle édition, 1824-1828, in-8° et in-12; | *Mémoires sur la manière d'enseigner et d'étudier l'agriculture*, etc. (en 1801, à la société d'agriculture de la Seine), 1828, broch., in-8°. Il coopéra au *Dictionnaire d'agriculture pratique*, 1828, 2 vol. in-8°; l'introduction est de François de Neufchâteau. Il a composé en outre plusieurs *Rapports*, *Lettres*, *Mémoires* et autres pièces insérées dans divers journaux. Un anonyme a publié : *Essai historique sur la vie et les écrits de François de Neufchâteau, entremêlé de quelques conseils qu'on lui adressa sur son ministère*, 1799, in-8°.

FRANÇOISE (sainte), dame romaine, née en 1384, également respectable par sa piété et sa charité, mariée dès l'âge de 12 ans à Laurent Ponziani, morte en 1440, à 56 ans, fonda en 1425 le monastère des *Oblates*, appelées aussi *Collatines*, à cause du quartier de Rome, où elles furent transférées en 1433. « A toutes les vertus de la » femme forte, dit un hagiographe, à la » prévoyance, à l'activité, au courage, » elle joignait dans un degré rare toutes » celles que le christianisme a portées si » haut, la douceur, la charité, la patience, » l'humilité. On voyait cette dame illustre » porter sur ses épaules ce qui était né- » cessaire à l'entretien des pauvres et de » sa communauté, ou conduire à travers » la ville l'animal qui portait ces provi- » sions. On en raconte des choses fort ex- » traordinaires, que tant de sainteté rend » très croyables, indépendamment des » témoignages sur lesquels elles sont ap- » puyées. » Paul V la canonisa; on fait sa fête le 9 mars.

FRANÇOISE, femme de Pierre II, duc de Bretagne, fille de Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, naquit en 1427. Elle eut beaucoup à souffrir de l'humeur sombre et chagrine de son mari, qui en vint jusqu'à la frapper : outrage, dont elle fut si affligée qu'elle en tomba malade. Le duc la voyant à l'extrémité lui demanda pardon, et vécut depuis avec elle dans une grande union. Elle fut sa principale garde dans tout le temps de sa maladie; mais ni ses prières, ni ses soins n'empêchèrent point qu'il ne mourût. Il dit avant d'expirer « qu'il laissait son épouse » aussi pure, qu'il l'avait reçue. » Les parens de cette princesse, et le roi Louis XI, employèrent inutilement les prières, la ruse et la force pour l'obliger à épouser le duc de Savoie, qui la désirait ardemment à cause de sa vertu. Elle se fit carmélite en 1467, et mourut le 26 février 1485, victime de sa charité. Elle gagna sa dernière maladie auprès d'une religieuse, qu'elle secourut jusqu'à la mort. L'abbé Barrin a écrit sa *Vie*, Bruxelles, 1704, in-12.

FRANCOLINI (Balthasar), naquit à Fermo, dans la Marche d'Ancône, en 1650, se fit jésuite en 1666, enseigna avec distinction la philosophie et la théologie à Rome, et mourut au collége romain le 10 février 1709, avec la réputation d'un religieux vertueux et savant. Son livre intitulé *Clericus romanus contra nimium rigorem munitus*, imprimé à Rome avec les approbations ordinaires en 1705, et ensuite à Munich en 1707, a pour objet de réfuter les reproches des jansénistes, et surtout du docteur Arnauld, contre la manière dont on administre dans l'Eglise le sacrement de pénitence.

FRANCOWITZ (Mathias FLACH), né à Albona dans l'Istrie, le 3 mars 1521, est connu parmi les théologiens protestans sous le nom de *Flaccus Illyricus*. Luther eut en lui un disciple ardent : ce fanatique s'éleva avec force contre l'*intérim* de Charles-Quint, et contre les pro-

jets de pacification. Il eut beaucoup de part à la composition des *centuries de Magdebourg* (*voyez* JUDEX). Nous avons de lui | *Le Catalogue des témoins de la vérité*, Francfort, 1672, in-4° (*voyez* EISENGREN); | *Missa latina antiqua*, in-8°, Strasbourg, 1557. La rareté de ce livre l'a rendu très cher. Cette liturgie contient la foi et les usages anciens de l'église romaine. Les protestans croyaient qu'elle serait un témoignage contre les catholiques; mais s'étant aperçus qu'elle fournissait des armes à leurs adversaires, ils n'oublièrent rien pour en supprimer tous les exemplaires; et c'est la cause de leur rareté. On la trouve cependant en entier dans les *Annales* du Père Le Cointe, et dans les *Liturgies* du cardinal Bona. Francowitz a donné un *Appendix* à sa *Missa latina* dans son édition de Sulpice-Sévère, Bâle, 1556, in-8°. On a encore de lui une foule de *Traités* violens contre l'église romaine. Il veut y prouver « que » la papauté est une invention du diable, » et que le pape est un diable lui-même. » Tous les ouvrages de cet enthousiaste furieux sont peu communs. Ceux qui sont curieux de sottises et de pauvretés peuvent en voir le catalogue dans le tome 24 des *Mémoires* de Niceron. Il mourut à Francfort-sur-le-Mein en 1575, à 55 ans. Ritter a publié une notice sur la vie et les ouvrages de Flaccus Illyricus, Francfort, 1725 et 1725, in-4°.

FRANCUS (Sébastien), fameux anabaptiste du 16e siècle, publia plusieurs écrits remplis d'erreurs et de fanatisme. Les théologiens de la confession d'Augsbourg, assemblés à Smalcalde en 1540, chargèrent Mélanchthon de le réfuter. Francus publia encore un *livre* très satirique *contre les femmes;* il fut réfuté par Jean Freherus et par Luther, qui se chargea volontiers de la cause du sexe.

FRANGIPANI (François-Christophe, comte de), beau-frère du comte de Serin, conspira avec lui contre l'empereur Léopold, et fut un des principaux chefs de la révolte des Hongrois, qui commença en 1665. Les points capitaux de l'accusation formée contre Frangipani, n'étant que trop prouvés, il fut condamné à avoir le poing droit coupé et la tête tranchée. Tous ses biens furent confisqués au profit de l'empereur, et sa famille dégradée de noblesse; l'exécution se fit publiquement dans la ville de Neustadt, où il était prisonnier, le 30 avril 1671. Frangipani mourut avec beaucoup de résignation et de constance.

* **FRANK** (Jean-Pierre), médecin allemand d'une famille originaire de France, né à Rotalben, dans le grand duché de Bade, le 19 mars 1745, fit ses premières études chez les piaristes, à Radstat. Il embrassa la profession de médecin, et se rendit à l'université de Heidelberg, après avoir étudié la philosophie à Metz et à Pont-à-Mousson. En 1765, il fit un voyage à Strasbourg, pour y suivre les cours et fréquenter les hôpitaux, et revint l'année suivante prendre le bonnet de docteur à Heidelberg. Deux ans après, il alla fixer sa résidence à Baden, près Radstat. En 1772, le prince évêque de Spire le choisit pour son premier médecin, et le mit au nombre de ses conseillers d'état. Pendant neuf ans qu'il passa à Bruchsal, Frank fit des cours d'anatomie et de physiologie, et dirigea l'enseignement des sages-femmes. En 1784, il fut appelé à l'université de Gœttingue, en qualité de professeur de clinique, et le roi d'Angleterre lui accorda le titre de conseiller d'état. Obligé de quitter Gœttingue dont le climat nuisait à sa santé, il se rendit à Pavie, en 1786, pour y remplacer Tissot. Vers la même époque il fut nommé directeur-général pour l'état sanitaire de la Lombardie. En 1795, l'Empereur d'Autriche l'appela à Vienne pour régler le service de santé de ses armées, et vers la fin de la même année, il le nomma conseiller aulique et directeur-général de l'hospice civil de Vienne. En 1804, Franck partit pour Wilna, où il était appelé à remplir la chaire de professeur de clinique. L'empereur de Russie le choisit pour son premier médecin et pour professeur de médecine-pratique à l'académie médico-chirurgicale de St.-Pétersbourg. Le mauvais état de sa santé l'ayant obligé de quitter la Russie, il partit en 1808, pour se rendre à Fribourg en Brisgau. Il quitta cette ville en 1811, pour se fixer à Vienne. L'archiduchesse Marie-Louise lui accorda plus tard la croix de commandeur de l'ordre de St.-Georges. Frank est mort à Vienne, le 24 avril 1821. On a de lui les ouvrages suivans : | *Lettres sur quelques principes émis par le collége des médecins, à Munster* (en allemand), Manheim, 1776, in-8° (anonyme); | *Epistola invitatoria ad eruditos, de communicandis quæ ad politiam medicam spectant, principum ac legislatorum decretis*, Manheim, 1776, in-8°; | *Système complet de police médicale* (en allemand), Manheim, 1779-80-83-89-1811-1817, 6 vol. in-8°; | *Observationes medico-chirurgicæ, de singu-*

lari abcessu hepatico et de sectione symphysis ossium pubis in episcopatu spirensi peractâ, Erford, 1783, in-4° ; | *Oratio inauguralis, de instituendo ad praxin medico*, Gœttingue, 1784 ; | *Prolusio de larvis morborum biliosis*, Gœttingue, 1784, in-4° ; | *Dissertatio de magistratu medico felicissimo*, 1784, in-4° ; | *Delectus opusculorum medicorum antehac in Germaniâ, in diversis academiis editorum, quam in auditorum commodum collegit, et cum notis hinc indè aucta recudi curavit*, Pavie, 1785-1793, 12 vol. in-8° ; | *Plan d'école clinique, ou méthode d'enseigner la pratique de la médecine dans un hôpital académique*, Vienne, 1790, in-8°, trad. en italien, Crémone, 1790, in-8° ; | *Apparatus medicaminum ad usum nosocomii ticinensis*, 1790, in-8° ; | *De periodicarum affectionum ordinandis familiis oratio academica*, 1791, in-8° ; | *De curandis hominum morbis epitome, prælectionibus academicis dicata*, 1792-1821, in-8° : traduit en français, sous le titre de *Traité de médecine pratique par Goudareau*, Paris, 1820-23, 5 vol. in-8° ; en allemand, 1795, in-8° ; | *Interpretationes clinicæ observationum selectarum*, 1811, in-8°.

FRANKLIN (Eléonore-Anne, plus connue sous le nom de *miss Porden*), née en 1795, était fille de William Porden, architecte. De bonne heure elle montra du goût pour la littérature et surtout pour la poésie qu'elle cultiva avec une sorte de passion. Dès l'âge de 17 ans elle fit paraître une poème badin intitulé *les Voiles* (the Vils) qu'elle augmenta dans la suite et fit réimprimer en 1815, en six chants. Trois ans après elle donna un second petit poème qu'elle intitula l'*Expédition arctique*, et qui lui valut la connaissance du capitaine John Franklin, célèbre par les voyages de découverte qu'il a faits dans le nord de l'Amérique. L'admiration que ce marin éprouva pour le talent de miss Porden le détermina à demander sa main, et il l'épousa dans le mois d'août 1823. Cette union ne fut pas de longue durée ; Mme Franklin mourut le 22 février 1825, au moment où son mari venait de partir pour son second voyage. Un an avant son mariage elle avait encore publié un poème épique intitulé *Cœur-de-Lion* ou *la troisième croisade*.

FRANKLIN (Benjamin). *V.* FRANCKLIN.

FRANTZIUS ou **FRANTZ** (Wolgang), théologien luthérien, né en 1564 à Plawen dans le Voigtland, devint professeur en histoire, puis en théologie à Wittemberg, où il mourut en 1628. On a de lui | *Animalium historia sacra*, 1665, in-12, Dresde, 1687, 2 vol. in-8°, ouvrage recherché et curieux ; | *Tractatus de interpretatione sacrarum scripturarum*, 1654, in-4°, et d'autres ouvrages, où, si l'on excepte quelques préjugés de secte, il y a des choses utiles à recueillir. Le célèbre Scheuchzer a consulté l'*Historia animalium* pour sa *Physica sacra*.

FRANZ (Joseph), jésuite, naquit à Lintz en 1703, et fut professeur de physique expérimentale à l'académie de Vienne, et puis directeur de celle des langues orientales, fondée en 1754, dans la même ville, par Marie-Thérèse. Le Père Franz était généralement estimé, et pour ses talens, et pour la pureté de ses mœurs. On a de lui | *Dissertatio de natura electri*, Vienne, 1751, in-4° ; | *Jeu de cartes géographiques*, ibid., 1759. On lui attribue un petit drame intitulé *Godefroi de Bouillon*, représenté par les élèves des académies des langues orientales, devant leurs augustes fondateurs, le 18 décembre 1757, Vienne, 1761, in-8°. Les interlocuteurs s'expriment dans les langues turque et française ; cette dernière est écrite avec une grande pureté. Le Père Franz est mort le 13 avril 1776, trois ans après la suppression de son ordre.

FRA-PAOLO. *Voyez* SARPI (Paul).

FRASSEN (Claude), né près de Péronne en Picardie en 1620, définiteur-général de l'observance de St-François, docteur de Sorbonne et gardien de Paris, mourut en 1711, dans la 91e année de son âge. Ce savant religieux avait paru avec distinction dans le chapitre général de son ordre, tenu à Tolède en 1682, et dans celui de Rome en 1688. A l'exception de ces deux voyages, il vécut toujours dans une exacte retraite. Les principaux fruits de ses veilles sont, | une *Philosophie* imprimée plusieurs fois en 2 vol. in-4°. | Une *Théologie*, en 4 vol. in-folio, Paris, 1672. Elle vaut mieux que sa Philosophie, qui était bonne cependant pour son temps : la logique, la métaphysique et la morale y sont très bien traitées ; il y a, comme c'était alors l'usage, plusieurs questions plus subtiles qu'importantes, mais qui servent à rendre l'esprit juste (*Voyez* DUNS, OCCAM). | *Disquisitiones biblicæ*, Paris, 1682, en 2 vol. in-4°, le premier sur la Bible en général, le deuxième sur le Pentateuque, réimpri-

més avec des augmentations, à Lucques, 1764, en 2 vol. in-fol. L'érudition brille dans cet ouvrage; mais on y désirerait plus de méthode et de précision. On lui reproche d'avoir pillé dans la *Démonstration évangélique* de M. Huet, et d'avoir masqué son larcin d'une ruse assez commune aux plagiaires. Il critiqua d'une façon peu décente l'illustre prélat, à l'instigation de Louis Ferrand; mais dans la suite il en demanda pardon à l'offensé.

FRATTA (Jean), poète italien d'une famille noble de Vérone, vivait dans le 16e siècle : il laissa des *églogues*, et un poème héroïque intitulé *la Maltéide*, dont Le Tasse faisait cas. Ce poème fut imprimé à Venise en 1596, in-4°, du vivant de son auteur.

* **FRAUNHOFER** (Joseph), opticien né à Straubing en 1787, mort à Munich en 1826, fut obligé, pour acquérir l'instruction à laquelle il doit sa réputation, de vaincre les plus grands obstacles. Orphelin à 11 ans, il fut mis en apprentissage chez un maître très exigeant; il parvint, quoique dépourvu de tout secours, à apprendre à lire et à écrire. Retiré comme par miracle de dessous les ruines de la maison qu'il habitait et qui s'était écroulée subitement, il devint l'objet d'abord de la curiosité puis de l'intérêt de plusieurs personnages de distinction, entre autres de Maximilien-Joseph, roi de Bavière. Malgré l'extrême discrétion avec laquelle le jeune Fraunhofer usa des secours qu'on lui accorda, il vint à bout d'apprendre les mathématiques. A l'âge de 20 ans il fut reçu dans le bel établissement créé par MM. Reichenbach et Utzschneider pour la confection des instrumens de mathématiques et d'optique : et dès lors il commença la carrière qu'il a parcourue avec tant de succès. En 1823 il fut nommé conservateur du cabinet de physique de l'académie de Munich dont il était déjà membre. Associé à plusieurs académies, notamment à l'*Institution astronomique d'Edimbourg* et à l'*Université d'Erlangen*, il reçut du roi de Bavière la décoration de l'ordre du mérite civil, et du roi de Danemarck, celle de l'ordre de Danebrog. Le célèbre *télescope* de l'université de Dorpat est l'ouvrage de ce savant modeste.

FRAVITAS. *Voyez* FLAVITAS.

FREARD DU CASTÉL (Raoul-Adrien), né à Bayeux, réunissait aux vertus sociales les qualités d'un homme de bien. Ses momens de loisir étaient partagés entre l'étude de la géométrie et la culture des fleurs. Il mourut en 1766, après avoir donné : | *Elémens de la géométrie d'Euclide*, Paris, 1740, in-12; | *l'Ecole du jardinier fleuriste*, ibid., 1764, in-12. Ces ouvrages sont faiblement écrits.

FRÉDEGAIRE, le plus ancien historien français depuis Grégoire de Tours, est appelé *le scolastique*, parce qu'autrefois on honorait de ce nom les hommes qui se distinguaient par leurs écrits. Il composa, par ordre de Childebrand, frère de Charles Martel, une *chronique* qu'on trouve dans le recueil des historiens de France de Duchesne et de don Bouquet. Elle va jusqu'en 641. Son style est barbare; il manque de construction et d'arrangement. Il coule d'ailleurs trop rapidement sur des événemens intéressans. Cependant, tout abrégé qu'il est, il faut absolument recourir à lui pour cette partie de l'histoire de France. Sa *Chronique* est divisée en 5 livres dont les trois premiers ne sont qu'une compilation des chroniques précédemment écrites par Jules-Africain, Eusèbe, saint Jérôme et Idace; le 4e est un abrégé de saint Grégoire de Tours, et le 5e renferme la continuation de cette histoire. Cet ouvrage a eu des continuateurs anonymes, qui l'ont conduit jusqu'en 768. *La Chronique* de Frédegaire a été imprimée en forme d'appendice aux *OEuvres* de saint Grégoire de Tours, Bâle, 1568 et 1610, in-8°, sous ce titre : *Fredegarii Scholastici chronicon quod ille, jubente Childebrando comite, Pipini regis patruo scripsit;* et a été traduite en français par l'abbé de Marolles et M. Guizot (*Collection des historiens de France*). On peut consulter sur cet ouvrage la dissertation d'Adrien de Valois, *de Fredegario ejusque operibus*, la *préface* de D. Ruinart en tête des œuvres de Grégoire de Tours, *l'histoire littéraire de France* de D. Rivet, tom. 3, et l'*Apologie de l'histoire de Frédegaire* par l'abbé de Vertot, insérée au tome 1er des *Mémoires de l'académie des Inscriptions*.

FRÉDÉGONDE, femme de Chilpéric Ier, roi de France, née en 543 à Mont-Didier en Picardie, d'une famille obscure, entra d'abord au service d'Audouaire ou Audovère, première femme de ce prince. Elle employa tout son esprit et toute sa beauté pour la lui faire répudier. Chilpéric prit une seconde femme; Frédégonde la fit assassiner, et obtint le lit et le trône

qu'elle occupait. Ce monstre d'ambition et de cruauté inspira son mari, et lui fit commettre une foule de crimes. Il accabla d'impôts ses sujets, et fit la guerre à ses frères. Frédégonde seconda ses armes par le fer et le poison. Elle fit assassiner Sigebert, Mérovée, Clovis, Prétextat, etc. Après la mort de Chilpéric, elle arma contre Childebert, défit ses troupes en 591, ravagea la Champagne, et reprit Paris avec les villes voisines qu'on lui avait enlevées. Elle mourut en 597, couverte de gloire par ses succès, et d'opprobre par ses crimes. Nous parlons, dans cet article, d'après le plus grand nombre des historiens. Il y a cependant apparence que la haine publique exagéra beaucoup les vices et les maux attribués à Frédégonde. Dreux Duradier a entrepris de la justifier dans son *Histoire anecdotique des reines et régentes de France*, 6 vol. in-12; mais il a été victorieusement réfuté par Gaillard, dans le *Journal des savans* de janvier 1763, pag. 13 et suivantes. *Voyez* BRUNEHAUT.

FRÉDÉRIC (saint), évêque d'Utrecht, et fils d'un grand seigneur de Frise, gouverna son diocèse avec zèle, et fut martyrisé en 838 pour la défense de la foi.

EMPEREURS D'ALLEMAGNE.

FRÉDÉRIC Ier, dit *Barberousse*, fils de Frédéric, duc de Souabe, et duc de Souabe lui-même en 1147, après la mort de son père, était né en 1121, et obtint la couronne impériale en 1152, à 31 ans, après Conrad III son oncle. Il avait déjà été avec ce prince en Asie, et avait combattu dans les rangs des croisés (1147). Il passa en Italie l'an 1155, pour la recevoir des mains du pape. Adrien IV le sacra le 11 juin après bien des difficultés sur le cérémonial. On savait si peu à Rome ce que c'était que l'empire romain, et toutes les prétentions étaient si contradictoires, que d'un côté le peuple se souleva, parce que le pape avait couronné l'empereur sans l'ordre du sénat et du peuple; et de l'autre côté, le pape Adrien écrivait dans toutes ses lettres, qu'il avait conféré à Frédéric le *bénéfice* de l'empire romain. Frédéric imposa silence aux députés du peuple : « Rome, » leur dit-il, n'est plus ce qu'elle a été; » Charlemagne et Othon l'ont conquise, » et je suis votre maître. » Non moins choqué des lettres du pape, il dit « qu'il » tenait son empire de Dieu et de l'élection des princes, et non de la libéralité » des pontifes romains. » Un légat, devant qui il prononça ces paroles, voulut le lui contester; Frédéric le renvoya. Adrien lui envoya en 1157 à Besançon, où il était alors, un autre légat auquel l'empereur fit protester que par le mot de *bénéfice*, le pape n'avait entendu que la bénédiction ou le sacre, et non une investiture. L'année précédente (1156) Frédéric avait répudié Adélaïde, pour épouser Béatrix, fille de Renaud, comte de Bourgogne, et réunit par-là le comté de Bourgogne à ses états; mais ce prétendu mariage, contracté contre les règles de l'évangile, le mit mal dans l'esprit des peuples, et ne contribua pas peu à la conduite des Milanais envers la nouvelle impératrice (*voyez* BÉATRIX). Après la mort d'Adrien, en 1160, Frédéric, qui voulait dominer à Rome, opposa au légitime pontife Alexandre III, l'antipape Victor, et successivement deux autres. Les Milanais, indignés de ces violences, secouèrent le joug en 1161, et tâchèrent de former une république. Mais leur capitale fut prise en 1162 et rasée jusque dans ses fondemens. On passa la charrue et on sema du sel sur son terrain. Bresse, Plaisance furent démantelées, et les autres villes, qui avaient voulu être libres, perdirent non-seulement cet avantage, mais leurs priviléges. Le vainqueur fit faire la recherche de tous les droits et de tous les fiefs usurpés. Quatre docteurs de l'université de Bologne qu'il consulta, lui attribuèrent tous ces droits, et même l'empire du monde entier, tel que les empereurs des premiers siècles l'avaient possédé. Le fameux Barthole ne balança pas même à déclarer hérétiques, tous ceux qui oseraient douter de la monarchie universelle des empereurs romains. On voit par cette plaisante décision, que la jurisprudence des empereurs n'était pas mieux en ordre que celle des papes; et que ceux qui déclament tant contre la seconde, affectent à l'égard de la première un silence qui tient de l'injustice et de la mauvaise foi. Le pape Alexandre III, qui avait été obligé de se retirer en France, excommunia Frédéric en 1168. Les villes de Lombardie se liguèrent ensemble la même année pour le maintien de leur liberté. Les Milanais rebâtirent leur ville malgré l'empereur. Ils remportèrent sur lui une victoire signalée, près de Côme, en 1176; et cette victoire produisit la paix entre Alexandre et Fré-

déric. Venise fut le lieu de la réconciliation. Il fallut que le superbe Frédéric pliât. Il reconnut le pape, baisa ses pieds, lui servit d'huissier dans l'église, et conduisit sa mule dans la place St.-Marc. La paix fut jurée le 1er août 1177, par 12 princes de l'empire. Tout fut à l'avantage de l'Eglise; Frédéric promit de restituer ce qui appartenait au saint Siége. Les terres de la comtesse Mathilde ne furent point spécifiées, et ce fut un nouveau sujet de querelle entre l'empereur et le pape Urbain III. Les progrès des Sarrasins réunirent les esprits. Saladin, le héros de son pays et de son siècle, avait repris Jérusalem sur les chrétiens. Le pape engagea Frédéric à reconquérir la Terre-Sainte. Ce prince se croisa en 1189. Isaac l'Ange, empereur de Constantinople, était l'allié de Saladin et du sultan d'Icone. Frédéric fut donc obligé de combattre les Grecs. Il força les passages, remporta deux victoires sur les Turcs, prit Icone, pénétra en Syrie, et alla mourir l'année suivante 1190, après un règne de 38 ans, près de Tarse en Cilicie, pour s'être baigné dans le Cidnus ou le Senef, de la maladie qu'Alexandre le Grand contracta autrefois dans le même fleuve, suivant quelques critiques : mais la chose n'est pas certaine. Il laissa en mourant une réputation célèbre d'inégalité et de grandeur. Il couvrit son orgueil, son caractère violent et emporté, par le courage, la franchise, la libéralité et la constance dans la bonne et la mauvaise fortune. Il avait une mémoire surprenante, et même beaucoup de savoir, pour un siècle où la rouille de l'ignorance était si épaisse, que presque aucun prince allemand ne savait ni lire ni signer son nom. Jamais les revenus des empereurs n'avaient été plus considérables que sous Frédéric; il tirait annuellement de l'Italie et de l'Allemagne 60 talens d'or, ce qui revient à 6 millions d'écus d'Allemagne : somme prodigieuse pour ce temps-là, où le domaine des empereurs avait déjà souffert des pertes immenses. C'est sous Frédéric Ier que les archevêques de Mayence commencèrent à prendre le titre d'*archichanceliers* de l'empire. La *Vie de Frédéric Barberousse* a été écrite en latin, Leipsick, 1773, in-4°. On peut consulter sur ce prince entre autres ouvrages, la *Chronique d'Othon de Freisingen; et Gunther Lugurinus, sive de rebus gestis Frederici I, libri X*, Heidelberg, 1812, in-8°.

FRÉDÉRIC II, petit-fils de Frédéric Ier, et fils de l'empereur Henri VI, né en 1194, à Iesi, élu roi des Romains en 1196, du vivant de son père, empereur en 1212, à 17 ans, ne fut paisible possesseur de l'empire qu'après la mort d'Othon en 1218. Son règne commença par la diète d'Egra en 1219. Ce fut dans cette diète qu'il fit jurer aux grands seigneurs de l'empire, de ne plus rançonner les voyageurs qui passeraient dans leur territoire, et de ne pas faire de fausse monnaie : usages barbares, que les petits princes prenaient pour des droits sacrés dans ces temps de brigandage. Après avoir mis ordre à tout en Allemagne, il passa en Italie. Milan lui ferma ses portes comme à un petit-fils de Barberousse : et il alla se faire couronner à Rome par le pape Honoré III, le 22 novembre 1220. Il signala son couronnement par des édits violens contre les hérétiques, et par le serment d'aller se battre dans la Terre-Sainte. Frédéric né en Italie, et s'y plaisant beaucoup, ne se pressa pas de se rendre à Jérusalem. Grégoire IX, successeur d'Honoré III, l'avertit en vain d'exécuter son serment, et l'excommunia en 1227 et 1228. Frédéric part pour la Terre-Sainte, et y arrive en septembre 1228. Mélédin, sultan de Babylone, effrayé de l'orage qui allait fondre sur lui, conclut l'année d'après une trève de dix ans avec l'empereur. Grégoire IX, irrité de ce que Frédéric avait abandonné si légèrement la cause des chrétiens d'Orient, et exécuté son serment d'une manière illusoire, l'anathématisa. Il assembla une armée, et s'empara d'une grande partie de la Pouille, dont il investit le beau-père de Frédéric II, Jean de Brienne. Le jeune Henri son fils, roi des Romains, se déclara aussi contre son père, et fit répandre le bruit de sa mort. Cette nouvelle, quoique fausse occasiona la révolte générale de la Sicile et de l'Italie. Frédéric, instruit de ces événemens, repasse en Europe. Ayant ramassé une armée à la hâte, il se rend maître de la Romagne, de la Marche d'Ancône, des duchés de Spolette et de Bénévent. Les soldats de la croisade papale, appelés *Guelfes*, portaient le signe des deux clés sur l'épaule. Les croisés de l'empereur s'appelaient *Gibelins*, et portaient la croix; ils furent souvent vainqueurs. Le pape se réconcilie avec l'empereur en 1230 moyennant la somme de 130,000 marcs d'argent et la restitution des villes qu'il lui avait prises. Frédéric ne fut si facile, que parce que son fils s'était révolté en Allemagne. Il va assembler une diète à

Mayence; condamne en 1235 le rebelle à une prison perpétuelle, et fait élire peu après son second fils, Conrad IV, roi des Romains. L'Allemagne pacifiée, il repasse en Lombardie en 1240, bat les Milanais et en fait un grand carnage. Il prend plusieurs autres villes, soumet la Sardaigne, triomphe des forces de Venise et de Gênes, se rend maître du duché d'Urbin et de la Toscane, et assiége Rome. Ce fut alors que ce prince emporté et cruel fit fendre la tête en quatre, ou marquer d'un fer chaud fait en croix, les prisonniers qu'il faisait. Il alla ensuite saccager Bénévent, le Mont-Cassin, et les terres des Templiers. Rien n'arrêtait ses dégâts, et c'était surtout à l'égard des ministres de l'Eglise qu'il se montrait implacable. « Les temples, » disent les historiens, furent saccagés; » les vases sacrés servirent dans sa cui- » sine; les cendres des saints, troublées » dans leur tombe, furent jetées aux vents, » leurs ossemens dispersés; des ecclésias- » tiques languirent dans les fers; à d'au- » tres on creva les yeux; d'autres furent » chassés de l'empire, ou égorgés ou li- » vrés aux flammes. L'on fit expirer sur » les bûchers des comtes et des barons du » parti guelfe : d'autres périrent de faim » et de vermine dans les prisons souter- » raines d'antiques donjons. Des villes de » cette faction furent ruinées de fond en » comble. Ezzelino, gibelin furieux et san- » guinaire, fit périr par la faim, le fer et » le feu, douze mille citoyens de Padoue, » enfermés dans l'amphithéâtre de Vé- » rone » (*voyez* EZZELINO). Frédéric avait été de nouveau excommunié par Grégoire IX en 1236. Le pape donnait pour motif de cette excommunication, que les armées de ce prince avaient pillé des églises, qu'il avait fait juger par des cours laïques les affaires ecclésiastiques, et qu'il avait blasphémé Jésus-Christ dans la diète de Francfort, et l'avait mis au nombre des imposteurs qui avaient trompé l'univers. Dans sa lettre, adressée aux princes et prélats contre cet empereur, le 12 des calendes de juin de la 13e année de son pontificat, 1239, Grégoire l'accuse formellement d'avoir rangé le Sauveur du monde, Moïse et Mahomet sur une même ligne, et rapporte les paroles mêmes de l'empereur : *A tribus Barattoribus, ut ejus verbis utamur, scilicet Christo Jesu, Moïse et Mahometo, totum mundum fuisse deceptum*, etc. *V.* VIGNES (Pierre des.) Cette dernière accusation, la plus grave de toutes, fut niée par l'empereur, dans un manifeste envoyé à toutes les cours. Le pape, qui n'ajoutait aucune foi à cette protestation, et qui avait, comme il l'assure dans sa lettre, des preuves démonstratives du fait, voulut faire assembler un concile; mais les prélats français, anglais et espagnols, s'étant embarqués à Gênes, furent faits prisonniers par Henri roi de Sardaigne, fils naturel de l'empereur. Le pontife en mourut de douleur. Célestin IV, son successeur, n'occupa le trône pontifical que 18 jours. Le siége vaqua pendant 19 mois. Enfin Innocent IV ayant été élu, ce pape, l'ami de Frédéric quand il était cardinal, s'efforça en vain de le réconcilier avec le saint Siége. Après bien des négociations inutiles, il le déposa dans le concile de Lyon, en 1245; mais la sentence ne fut prononcée qu'au nom du pape et en présence du concile, *præsente concilio*, non avec l'approbation du concile, *approbante concilio*, comme portent les décrets où le concile concourait avec le pape. Il n'a point été question dans ce concile du droit du pontife sur la couronne du prince; ce point n'y fut nullement agité, ni défini. Tout paraît avoir été supposé comme un article de jurisprudence reconnu (*Voyez* MARTIN IV, GRÉGOIRE VII). Tout se réduisait à savoir si l'empereur était véritablement coupable des crimes dont on l'accusait; c'est là-dessus qu'intervint le jugement. Des historiens et des jurisconsultes ont écrit que le point dont il s'agit ici, formait une question purement civile, très différente de celle qui regardait le prétendu domaine temporel des papes, et que c'était une prétention de suzeraineté. Sous le règne des Othon, disent-ils, non-seulement le pape, comme souverain de Rome, conférait l'empire; mais il donnait encore aux empereurs le pouvoir de désigner leurs successeurs. Après les Othon, il donna à certains princes d'Allemagne le droit d'élire les rois des Teutons, qui étaient ensuite élevés à la dignité impériale, et les empereurs élus lui prêtaient serment de fidélité (*Suppl. Baron., l.* 2, *c.* 40, *tom.* 10, *ann.* 964, *p.* 783, 784 *et* 909). Les papes prétendirent en conséquence que les empereurs tenaient leur couronne du saint Siége, comme les électeurs le droit d'élection. De là ils inférairent, par une conséquence quelconque, le droit de les juger et de les déposer. On voit par une lettre de Frédéric II, que c'était là une des raisons sur lesquelles Innocent IV appuyait ses prétentions; elle est rapportée

dans l'*Histoire de France*, par Daniel, tome 4, p. 373, édit. 1755. Quoi qu'il en soit, les écrivassiers qui se sont épuisés en sarcasmes contre la conduite des pontifes dans ces temps pénibles et difficiles, n'ont pas eu l'équité d'observer qu'ils avaient les mœurs de leur temps, qu'ils en avaient adopté la jurisprudence et les maximes; que c'est sur cet état de choses qu'il faut les juger, ainsi que les empereurs qui n'étaient pas plus au dessus de leur siècle que les papes, et dont la jurisprudence, comme nous venons de l'observer à l'article de *Frédéric Ier* était plus défectueuse encore et plus révoltante. Les papes d'aujourd'hui sont très éloignés de ces prétentions, et n'en ont pas qui leur soit plus chère que celle de donner aux souverains de la terre des exemples de modération, de douceur, de sagesse et de justice. «C'est une chose singulière, dit un écrivain moderne, et elle serait inconcevable si on ne connaissait l'hypocrisie du siècle, d'entendre nos philosophes déclamer avec fureur contre le droit que s'attribuaient les papes sur des rois chrétiens, précisément en faveur de l'Eglise qu'ils troublaient, et que leur devoir était de protéger : tandis que ces mêmes philosophes font une profession ouverte de renverser les trônes, de traiter en esclaves les rois les plus sages, et d'établir l'anarchie la plus affreuse sur les débris de toute autorité. » Les peuples ligués de Lombardie battirent Frédéric : les princes ne le regardèrent plus que comme un impie; pour comble de malheur, les Allemands élurent contre lui, en 1246, Henri de Thuringe, puis Guillaume, comte de Hollande, en 1247. On dit qu'étant dans la Pouille, il découvrit que son médecin voulait l'empoisonner, et qu'il fut obligé de prendre des mahométans pour sa garde. Ils ne le garantirent pas des fureurs de Mainfroy, l'un de ses bâtards, qui, à ce qu'on prétend, l'empoisonna à Fiorenzuela en 1250, à 57 ans, et l'étouffa sous une pile de carreaux, parce que le poison n'agissait pas assez promptement. D'autres le font mourir d'une manière différente. Quoique d'un naturel violent et emporté, cet empereur avait quelques qualités estimables. Actif, vigilant, courageux, il eût pu réprimer, s'il avait voulu sérieusement, la puissance mahométane dans sa naissance. Il fonda des universités, notamment celle de Padoue; il cultiva les beaux-arts et les fit cultiver. On a de ce prince des *vers* en langue romane, des *lettres* en latin, et un *traité* de la chasse au faucon (*De arte venandi cum avibus*), imprimé avec *Albertus magnus*. *De falconibus*. Augsbourg 1596, in-8°. Il fit traduire de grec en latin divers livres, en particulier ceux d'*Aristote*, l'*Almageste* de Ptolémée et plusieurs *traités* de Gallien. Ce fut un des meilleurs troubadours de son époque. Il paraît que dans les dernières années de sa vie il était revenu à des sentimens plus religieux, puisque dans son testament il charge son fils Conrad de restituer tout ce qui pouvait appartenir à l'Eglise, et légua 100,000 onces d'or pour le secours de la Terre-Sainte. Quelques auteurs prétendent qu'il mourut dans de grands sentimens de piété et de repentir.

FRÉDÉRIC III, dit *le Beau*, fils d'Albert Ier d'Autriche, fut élu par quelques électeurs en 1314; mais le plus grand nombre avait déjà donné la couronne impériale à Louis de Bavière, qui le vainquit et le fit prisonnier dans une bataille décisive en 1322. Il mourut en 1333, après quelques années de prison, empoisonné par un philtre amoureux, selon les uns; rongé des vers, selon les autres. Duchat lui attribue cette devise : A. E. I. O. V. que Matthieu Tympius prétend signifier *Aquila Electa Iuste Omnia Vincit*. L'événement fait voir qu'elle convenait mieux à son rival. D'autres l'ont expliquée par *Austria Erit In Orbe Vltimo;* d'autres par *Austria Erit Imperans Orbi Vniverso;* d'autres enfin par *Audax Et Improbus Omnia Vertit*.

FRÉDÉRIC IV, empereur (ou III, selon quelques-uns, qui ne mettent pas Frédéric III au nombre des empereurs), dit *le Pacifique*, né le 25 décembre 1415 d'Ernest, duc d'Autriche, monta sur le trône impérial en 1440, à 25 ans, et fut couronné à Rome en 1442, de la main du pape Nicolas V. Par le serment qu'il prêta à ce pontife, il promit de n'exercer dans Rome aucun acte de souverain, sans son consentement. Le couronnement de Frédéric est le dernier qui ait été fait à Rome, et fut un des moins éclatans. Eléonore de Portugal, qu'il avait demandée en mariage, se rendit à Rome, et y fut couronnée impératrice en même temps que son époux. Frédéric ne voulait pas d'abord consommer le mariage en Italie, de peur que l'enfant qui en naîtrait n'eût les mœurs italiennes. Il fallut qu'Alfonso, aïeul de sa femme, roi d'Aragon et de Naples, l'y engageât. L'empereur de retour en Allo-

magne s'abandonna à son humeur trop pacifique, et pour mieux dire, insouciante ; il en résulta des guerres civiles. Les électeurs, assemblés à Francfort, le sommèrent de s'appliquer aux affaires de l'état, de rétablir la paix publique, de faire administrer la justice et de punir le crime. On le menaça d'élire un roi des Romains, qui aurait le gouvernement de l'empire. Ces menaces furent inutiles. La Hongrie se donna en 1458 à Mathias, fils d'Huniade son défenseur. Frédéric se contenta de lui refuser la couronne de saint Etienne, qu'il avait entre les mains : refus qui produisit une guerre sanglante. Mathias envahit l'Autriche, prend Vienne, en chasse l'empereur, qui, avec une suite de 80 personnes, se met à se promener de couvent en couvent, en attendant que son vainqueur fût mort. Il répétait sans cesse ces paroles, qui doivent être dans le cœur d'un philosophe, mais non dans celui d'un monarque : « L'oubli des biens qu'on » ne peut recouvrer, est la félicité suprê- » me. » Il se conduisit suivant ces principes, et finit la guerre par un traité de paix honteux en 1487. Il mourut en 1493, à 78 ans, après un règne peu glorieux. C'est au commencement du règne de cet empereur en 1440, qu'on place l'invention de l'imprimerie. *Voyez* FUST. On trouve quelques bons mots (*Proverbia*) de ce prince dans un recueil intitulé *Margarita facetiarum*, Strasbourg, 1509, in-4°.

ROIS DE DANEMARCK.

FRÉDÉRIC Ier, roi de Danemarck en 1523, après l'expulsion du barbare Christiern, se maintint sur le trône par les armes. Il fit alliance avec Gustave Ier, qui s'était fait reconnaître roi de Suède, et se ligua avec les villes anséatiques. Après il introduisit le luthéranisme dans ses états, l'an 1526. Il mourut en 1533, à l'âge de 62 ans.

FRÉDÉRIC II, roi de Danemarck, fils et successeur de Christiern III, augmenta ses états, favorisa l'académie de Copenhague, fit fleurir les lettres, aima les savans, et protégea Ticho-Brahé auquel il donna l'île de Herven pour y construire le fameux observatoire d'Uraniembourg. Son règne ne fut troublé que par une guerre passagère avec la Suède ; elle fut heureusement terminée en 1570. Il mourut en 1588, à 54 ans. Il eut pour ministre Pierre Oxe dont les talens améliorèrent sensiblement ses états.

FRÉDÉRIC III, né en 1609, d'abord archevêque de Brême, ensuite roi de Danemarck en 1648, après la mort de Christiern IV son père, perdit plusieurs places que Charles-Gustave, roi de Suède, lui enleva. Il mourut en 1670, à 61 ans, après avoir obtenu que la couronne, auparavant élective, serait héréditaire dans sa maison. La noblesse, qui traitait les autres ordres avec dureté, perdit en même temps une partie de ses priviléges.

FRÉDÉRIC IV, roi de Danemarck, fils de Christiern V, né en 1671, monta sur le trône de son père en 1699. Il se ligua, avec le czar Pierre et le roi de Pologne, contre Charles XII, qui le contraignit à faire la paix. Après une guerre fort désavantageuse, le roi de Suède ayant été réduit à se retirer en Turquie par le czar, Frédéric se dédommagea de ses pertes et lui enleva plusieurs places. Il mourut en 1730, à 59 ans, après avoir fondé les missions du Groënland et de la Laponie, la maison des Orphelins de Copenhague et 240 écoles pour l'instruction des enfans pauvres.

* **FRÉDÉRIC V**, roi de Danemarck et de Norwége, fils de Christian VI, né en 1723, succéda à son père le 6 août 1746, et mourut en 1766. Pierre III étant monté sur le trône de Russie en 1762, leva une armée considérable pour reprendre sur le Danemarck le duché de Flesseig dont son père avait été dépouillé. Déjà le général Romanzow, à la tête de 40,000 hommes, jetait la terreur dans le Mecklenbourg, et Frédéric préparait une résistance formidable, lorsque Pierre fut assassiné et que Catherine s'empressa de retenir ses troupes et de signer la paix. Son règne fut remarquable par plusieurs institutions et entreprises propres à faire fleurir l'industrie, le commerce, les sciences et les arts. Il accorda de grands avantages à la compagnie asiatique, et parvint à rendre le commerce de l'Amérique entièrement libre. Copenhague lui doit une académie de peinture et une maison d'accouchemens gratuits : cet hôpital est devenu l'un des plus remarquables de l'Europe par sa bonne organisation.

ROIS DE POLOGNE.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE Ier, roi de Pologne, naquit à Dresde en 1670, de Jean-George III, électeur de Saxe. Il eut cet électorat après la mort de Jean-George IV, son frère, en 1694. Il fit ses premières campagnes contre les Français en 1689 sur les bords du Rhin, et y donna des marques de valeur. Choisi en 1695 pour com-

mander l'armée chrétienne contre les Turcs, il soutint la réputation de bravoure, et eut sur eux de grands avantages. Ayant embrassé la religion catholique l'année suivante, il fut élu roi de Pologne le 27 juin, et couronné à Cracovie le 15 septembre. Il avait acheté la moitié des suffrages de la noblesse polonaise, et forcé l'autre par l'approche d'une armée saxonne, qu'il ne tarda pas d'employer contre Charles XII. Il se jeta d'abord sur la Livonie; il y eut quelques succès contre les Suédois, mais ils furent suivis de plusieurs échecs. Il fut obligé de lever le siége de Riga, perdit la bataille de Clissow et celle de Frawstadt; et après une guerre où il avait été aussi malheureux que brave, il signa la paix en 1706. Par ce traité il fut dépouillé de la couronne de Pologne, que Charles XII avait fait donner à Stanislas Leczinski, en 1704. Après la bataille de Pultawa, Frédéric-Auguste remonta sur le trône, et s'y soutint avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1733. Ce monarque avait une force de corps incroyable; mais il était plus connu encore par sa bravoure et surtout par sa grandeur d'âme dans la bonne et la mauvaise fortune. Sa cour était la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. Il signala son règne par un nouveau *code*, par l'érection de différentes chaires académiques, par la fondation d'un gymnase pour la noblesse à Dresde, et par d'autres établissemens qui l'ont immortalisé dans le cœur de ses sujets.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE II, roi de Pologne, fils du précédent, naquit en 1696, et parvint au trône en 1734. Les dernières années de son règne furent très malheureuses. En 1756, le roi de Prusse s'empara de la Saxe, qu'il garda jusqu'à la paix conclue à Hubertsbourg, le 15 février 1763. Frédéric-Auguste mourut le 5 octobre de la même année. C'était un prince plein de bonté et de générosité; mais qui ayant des voisins puissans négligea trop le soin de préparer de bonne heure les moyens de leur résister.

ROI DE SUÈDE.

FRÉDÉRIC, prince de Hesse-Cassel, épousa, le 24 avril 1715, Ulrique Eléonore, sœur de Charles XII, roi de Suède. Cette princesse, après la mort funeste du conquérant son frère, succéda à la couronne le 3 février 1719. L'année suivante elle associa son époux au trône avec l'agrément des états, et Frédéric fut proclamé roi de Suède le 24 avril 1720. Il fit la guerre aux Russes, qui battirent ses troupes en plusieurs rencontres, et mourut en 1751, à 75 ans, sans postérité.

ELECTEURS DE BRANDEBOURG.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME DE BRANDEBOURG, surnommé *le Grand-Electeur*, né à Berlin en 1620, fit la guerre aux Polonais avec avantage. Elle finit par le traité de Braunsberg en 1657. Dans la guerre de 1674 contre Louis XIV, il s'unit avec le roi d'Espagne et les Hollandais. Il marcha dans l'Alsace avec son armée; mais il fut bientôt contraint de la retirer, pour s'opposer aux Suédois qui s'étaient emparés des meilleures places du Brandebourg. Frédéric les mit en fuite, fit une descente dans l'île de Rugen, prit Fehrschantz, Stralsund, Gripswalde, et fit une paix avantageuse, fruit de ses victoires. Il mourut en 1688. L'auteur des *Mémoires de Brandebourg* en fait ce portrait, ou, pour mieux dire, ce panégyrique: « Frédéric-Guillaume avait toutes » les qualités qui font les grands hommes: » magnanime, débonnaire, généreux, » humain.... Il devint le restaurateur et » le défenseur de sa patrie, le fondateur » de la puissance du Brandebourg, l'ar» bitre de ses égaux..... Avec peu de » moyens il fit de grandes choses, se tint » lui seul lieu de ministre et de général, » et rendit florissant un état qu'il avait » trouvé enseveli sous ses ruines. » Lorsque Frédéric II fit transporter les corps de ses ancêtres dans la nouvelle cathédrale de Berlin, il voulut voir celui de Frédéric-Guillaume, son bisaïeul. Après l'avoir considéré long-temps en silence et les larmes aux yeux, il le prit par la main et dit aux assistans: « Messieurs, » celui-ci a fait beaucoup. »

FRÉDÉRIC Ier, électeur de Brandebourg, fils du précédent, naquit à Kœnigsberg en 1657. Le titre de roi tentait son ambition; il fit négocier en 1700 auprès de Léopold, pour l'érection du duché de Prusse en royaume. L'empereur avait refusé, en 1695, de reconnaître la Prusse pour un duché séculier; mais en 1700, Frédéric lui ayant promis du secours contre la France, il ne fit aucune difficulté de la reconnaître pour un royaume. L'Angleterre et la Hollande furent gagnées par le même motif. Les différends entre la Suède et le roi de Pologne assurèrent le consentement de ces deux couronnes, qui avaient un intérêt égal à

ménager Frédéric; enfin, à la paix d'Utrecht, il fut généralement reconnu comme roi. On lui confirma en même temps la possession de la ville de Gueldres, et de quelques autres de ce duché dont il s'était emparé en 1703. Il augmenta encore ses états, du comté de Teklenbourg, de la principauté de Neuchâtel et de Valangin. Ce prince mourut d'une frayeur : sa troisième femme Louise de Mecklenbourg était tombée en démence; on cherchait à le cacher au roi; mais un jour elle enfonça une porte, et se présenta vêtue de blanc et tout ensanglantée devant Frédéric qui dormait : à sa vue, il pensa voir le *Fantôme blanc*, être imaginaire qui d'après une tradition populaire, apparaissait dans les châteaux de la famille de Brandebourg, peu avant la mort d'un prince de cette maison. Trois semaines après Frédéric était mort : c'était en 1713. Ce prince était magnifique et généreux, mais c'était aux dépens de ses sujets : il foulait les pauvres pour engraisser les riches. Sa cour était superbe, ses ambassades magnifiques, ses bâtimens somptueux, ses fêtes brillantes. Il fonda l'université de Halle, la société royale de Berlin, et l'académie des Nobles. Il dépensait ordinairement sans choix l'argent de ses peuples. Il donna un fief de 40 mille écus à un chasseur, qui lui fit tirer un cerf de haute ramure; enfin, pour nous servir de l'expression de son petit-fils, « il était » grand dans les petites choses, et petit » dans les grandes. »

ROIS DE PRUSSE.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier (1), roi de Prusse, né à Berlin, le 15 août 1688, était fils du précédent; il commença à régner en 1713, sous les auspices favorables de la paix. Toute son attention se tourna d'abord sur l'intérieur du gouvernement. Il rétablit l'ordre dans les finances, la police, la justice, le militaire. De cent chambellans qu'avait eus son père, il n'en retint que douze. Il réduisit sa propre dépense à une somme modique, disant « qu'un prince doit être économe » du sang et du bien de ses sujets. » La bonne administration de ses finances fit que, dès la première année de son règne, il entretint 50 mille hommes sous les armes, sans qu'aucune puissance lui payât de subsides. La France et l'Espagne avaient enfin reconnu sa royauté, et la souveraineté de la principauté de Neuchâtel. On lui avait garanti le pays de Gueldres et de Kessel, en forme de dédommagement de la principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui et pour ses descendans. Le Nord était en feu par les querelles de Charles XII. Frédéric ne voulut pas s'en mêler, et tandis que ce héros soldat perdait ses plus riches provinces, Frédéric acquérait la baronie de Limbourg dans la Souabe. Il fut enfin obligé de prendre part à cette guerre, et de se déclarer contre le roi de Suède, dont les procédés et les hostilités l'avaient d'autant plus irrité, qu'il ne voulait pas les réparer. Frédéric, forcé de se défendre, ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah! » faut-il qu'un roi que j'estime, me con» traigne à devenir son ennemi? » Ses armes eurent un heureux succès, il chassa les Suédois de Stralsund en 1715, et revint vainqueur à Berlin, mais sans vouloir permettre qu'on lui élevât un arc de triomphe. En méprisant les dehors de la royauté, il en outrait cependant quelquefois les droits, et se rendait maître des propriétés. C'est ainsi qu'il abolit en 1717 tous les fiefs dans ses états, et les rendit allodiaux. L'année suivante, il borna la durée des procès criminels à trois mois. Il repeupla la Prusse et la Poméranie, que la peste avait dévastées. Il fit venir des colonies de la Suisse, de la Souabe et du Palatinat, et les y établit à grands frais. Beaucoup d'étrangers furent appelés dans ses états. Ceux qui établissaient des manufactures dans les villes, et ceux qui y faisaient connaître des arts nouveaux, étaient excités par des bénéfices, des priviléges et des récompenses. Il parcourait annuellement toutes ses provinces, et partout il encourageait l'industrie et faisait naître l'abondance. Dès l'an 1718, son armée montait à près de 60 mille hommes, nombre excessif pour l'étendue de ses états; mais de ce mal il résulta quelque bien; l'argent que les provinces payaient à l'état leur revenait sans cesse par le moyen des troupes. Les laines qu'on vendait aux étrangers et qu'on rachetait après qu'ils les avaient travaillées, ne sortirent plus du pays. Toute l'armée fut habillée de neuf, régulièrement tous

(1) Ce serait FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, si l'on comptait Frédéric-Guillaume le grand électeur; mais l'on date depuis l'érection de la Prusse en royaume. — D'un autre côté, il faut observer que c'est l'usage de cette cour de considérer l'ensemble de deux noms comme un nom différent : c'est pourquoi le grand Frédéric n'est que Frédéric II.

les ans. La paix de 1720 lui assura la ville et la principauté de Stettin. Frédéric avait établi sa résidence à Potzdam, maison de plaisance, dont il fit une belle ville, où fleurirent les arts. Il y fonda un grand hôpital où sont entretenus annuellement 2,500 enfans de soldats, qui peuvent apprendre les professions auxquelles leur génie les détermine. Il établit de même un hôpital de filles, qui sont élevées aux ouvrages propres à leur sexe. Il augmenta, la même année, en 1722, le corps des cadets, où 300 jeunes gentilshommes apprenaient l'art de la guerre. Tandis que Frédéric faisait fleurir ses états au-dedans, il les soutenait au dehors. Il signa en 1727 le traité de Wusterhausen avec l'empereur; il consistait dans des garanties réciproques. A peine ce traité fut-il conclu, qu'il pensa s'allumer une guerre en Allemagne entre les rois de Prusse et d'Angleterre. Il s'agissait de deux petits prés, situés aux confins de la vieille Marche et du duché de Zell, et de quelques paysans hanovriens que des officiers prussiens avaient enrôlés. Cette querelle fut pacifiée dans le congrès de Brunswick. L'année 1730 est remarquable par les brouilleries de Frédéric avec son fils, qui, lié de bonne heure avec les philosophes, et lisant leurs livres, n'avait pas pris les maximes qui assurent la paix des familles. Le roi de Prusse, père tendre mais sévère, l'envoya prisonnier à Custrin sur l'Oder, et ne le relâcha qu'après les prières réitérées de l'empereur et du roi d'Angleterre. Il mourut le 31 mai 1740, avec tous les sentimens de religion qu'on peut avoir hors de la véritable Eglise. « La politique de Frédéric, » dit son illustre fils, fut toujours inséparable de sa justice. Moins occupé à » étendre ses états qu'à les bien gouverner, circonspect dans ses engagemens, » vrai dans ses promesses, austère dans » ses mœurs, rigoureux sur celles des » autres, scrupuleux observateur de la » discipline militaire, il présumait si bien » de l'humanité, qu'il aurait voulu que » ses sujets fussent aussi stoïques que » lui. » Il n'aimait pas les savans ni les poètes. La connaissance de l'histoire, peut-être celle de la nature humaine, lui avait persuadé que les lettres cultivées au-delà d'un certain degré, et devenues d'un usage trop général, détruisaient l'énergie des nations et préparaient la chute des empires; et c'est peut-être à la conduite qu'il tint à cet égard, qu'il faut en partie attribuer la gloire du règne suivant. *Voyez* GIRALDI (LILIO), ROUSSEAU (JEAN-JACQUES.) « Il retarda par » là, dit l'abbé Denina, les progrès d'une » philosophie destructive et de cet esprit » léger qui commençait à se répandre de » son temps. C'était à l'époque de la régence du duc d'Orléans, que Frédéric-Guillaume montrait tant d'aversion pour » les modes et les muses françaises. C'était dans ce temps-là que les Français les » plus sensés se plaignaient de la futilite » qui régnait dans la littérature, et de la » corruption du goût qui gagnait amplement. » Les anecdotes suivantes achèveront de donner une juste idée de son caractère. Le roi et le prince royal (depuis Frédéric II), passant quelques jours à Bonn, l'électeur Clément-Auguste, de la maison de Bavière, les traita avec toute la magnificence possible. On leur donna entre autres, un bal. Frédéric-Guillaume était toujours fort mal habillé, car il portait un uniforme aussi long-temps qu'il le pouvait; et quand il se faisait faire un habit neuf, on y mettait les boutons du vieux. Le prince royal n'était guère plus élégant; d'ailleurs il était fort triste, et ne trouvait aucun plaisir à tous les divertissemens. Le roi s'en étant aperçu lui demanda la raison de sa tristesse, et pourquoi il ne dansait pas. Frédéric baissa les yeux et regarda son habit tout usé. Mais le vigoureux monarque répondit en lui appliquant un ample soufflet devant toute la compagnie; et le poussa au milieu de la salle, en lui disant : *Allons, allons, marche!* Des larmes coulèrent des yeux du prince; mais il fallut prier une dame, et danser avec elle. Quand Frédéric-Guillaume avait fait sa revue, il allait se promener à pied par la ville. Alors tout le monde s'enfuyait au plus vite. Il ne pouvait pas souffrir surtout une femme dans les rues. Quand il en rencontrait quelqu'une, il la renvoyait chez elle, avec une paire de soufflets, ou quelques coups de canne ou de pied, en disant : « Que fait ici cette gueuse? Les honnêtes » femmes restent dans leur ménage. » Un beau jour d'été, il surprit plusieurs femmes qui se promenaient derrière le château dans une place publique, nommée *jardin du Roi*, mais qui n'est qu'une grande place d'exercice. A cette vue, il appela des soldats, envoya chercher des balais, et obligea les belles dames à balayer la place pendant une demi-heure. Il ne pouvait souffrir que les ministres de

la parole de Dieu vinssent voir la parade ; et quand il en apercevait quelques-uns, il les envoyait, à coups de canne, lire la bible et faire des sermons. On a publié la *Vie* de Frédéric-Guillaume, en 2 vol. in-12, 1741. C'est un ouvrage très médiocre, fait en partie sur les gazettes, mais plus véridique que la plupart des histoires modernes, écrites avec l'emphase du faux esprit philosophique.

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, fils du précédent, né le 24 janvier 1712, succéda à son père, Frédéric-Guillaume, le 31 mai 1740. A l'âge de 18 ans, ce prince fut tellement indigné des vexations tyranniques dont il était l'objet, qu'il voulut prendre la fuite : un goût naturel pour les lettres et les arts, développé encore par une éducation toute française, lui avait d'ailleurs rendu insupportable la cour de son père. Aussi en 1730 il allait partir ; mais son projet échoua par l'imprudence d'un officier nommé Katt, qui devait être le compagnon de sa fuite. Frédéric eut la douleur de voir exécuter ce malheureux jeune homme qu'il aimait tendrement, et fut lui-même condamné à mort : il passa plus d'une année dans un emprisonnement rigoureux, resta éloigné de la cour, étudia dans la retraite, et ne se montra guère qu'en 1740 pour monter sur le trône. Il entra la même année en Silésie à la tête d'une armée, pour enlever cette province à l'héritière de Charles VI, et, par une de ces révolutions dont la politique humaine offre tant d'exemples, on vit le successeur du plus fidèle allié de l'Autriche, tourner sa puissance contre une maison long-temps défendue et secourue par ses ancêtres. Il ne trouva qu'une faible résistance, et fut bientôt maître des places les plus considérables. L'année suivante, le 9 avril, il surprit à Molvitz, le comte de Neipperg, commandant 25 mille autrichiens, et le défit entièrement, quoique le général Romer, à la tête de la cavalerie, eût d'abord culbuté l'armée prussienne. Cette victoire fut suivie de celle de Czaslau, le 17 mai 1742 ; mais la cavalerie prussienne y ayant été presque détruite, la paix fut signée le 11 juin à Breslaw ; le comté de Glatz en Bohème et la basse Silésie furent cédés au roi. L'extrémité où les succès de Marie-Thérèse avaient réduit l'empereur Charles VII et ses alliés, engagea le roi de Prusse à reprendre les armes. Il s'empara de Prague le 16 septembre 1744 ; mais les Hongrois la reprirent le 17 novembre de la même année. La victoire remportée à Friedberg, le 24 juin 1745, sur les Autrichiens et les Saxons, fut suivie d'un nouveau traité de paix, conclu le 25 décembre, où les cessions précédentes furent confirmées. Depuis cette époque, Frédéric s'appliqua entièrement au gouvernement intérieur de ses états, à protéger le commerce, à établir des manufactures, embellir les villes et surtout sa capitale, élever des forteresses, etc., jusqu'à ce qu'en 1756, sur le soupçon d'une alliance conclue entre le roi de Pologne et l'impératrice-reine, il entra brusquement en Saxe, combattit le général Brown à Lowositz en Bohème, le 1er octobre 1756, et quoique la victoire parût indécise, s'empara peu de jours après de toute l'armée saxonne, composée de 14,000 hommes, renfermée dans le camp de Pyrna. L'année suivante, il s'avança jusqu'à Prague, donna le 6 mai une bataille sanglante, dans laquelle ayant rapidement occupé un vide que les Autrichiens, par trop d'ardeur, avaient laissé dans leur centre, il obligea une partie de leur armée de se retirer, et l'autre d'entrer dans Prague. Il assiégeait cette ville, lorsque le comte de Daun lui présenta la bataille à Kolin, le 18 juin. Il y perdit ses meilleures troupes. Ses grenadiers furent repoussés à six reprises différentes ; les voyant hésiter à obéir à l'ordre d'une nouvelle attaque, il accourut en personne en leur criant : *Wollet ihr dann ewig leben?* (Voulez-vous donc vivre éternellement?) Cette exhortation singulière les fit marcher à une septième attaque, aussi inutile que les précédentes. Après cette défaite ; il leva le siége et évacua la Bohème. Le 30 août de la même année, ses troupes, commandées par le général Lehvald, furent défaites par les Russes à Gros-Jœgerndorff dans la Prusse Brandebourgeoise, et le 7 septembre, par les Autrichiens sur la Neiss, dans la Lusace ; mais le 5 novembre il remporta sur les Français la fameuse bataille de Rosbach. Il perdit Schweidnitz, le 12 novembre, et son armée commandée par le prince de Beveren, fut défaite à Breslau le 22 du même mois, ce qui rendit les Autrichiens maîtres de cette capitale de la Silésie ; mais ils la perdirent le 10 décembre, après avoir été totalement défaits à Lissa, 5 jours auparavant. La campagne suivante s'ouvrit par le siége d'Olmutz, que le roi commandait en personne, tandis que le

comte de Daun s'occupait à former une armée (car la défaite de Lissa avait presque anéanti celle qui triompha à Kolin et à Breslaw). Ce général avança avec ces nouvelles troupes, intercepta un grand convoi; et cette armée, composée pour ainsi dire de recrues, que le danger de la patrie avait fait accourir de toutes parts, força le roi à lever le siége de cette place importante (1). L'année 1758 fut remarquable par la bataille donnée à Zornodorff le 25 août; les Russes commandés par le général Fermer, et les Prussiens par leur roi, s'attribuèrent également la victoire. La bataille de Hoch-Kirchen fut plus décisive, le camp des Prussiens, leurs tentes, leurs bagages, tombèrent au pouvoir du comte de Daun; mais, ce qui est plus étonnant qu'une victoire, c'est que le roi complétement battu, partit comme un foudre pour la Silésie, et fit lever le siége de Neiss, qui était sur le point de se rendre. L'année 1759, l'armée prussienne fut défaite à Zullichau le 23 juillet par le général russe Soltikow, et à Kunnersdorff le 12 août par le même général et un corps d'Autrichiens, commandé par Laudon. Dresde se rendit aux Autrichiens le 4 septembre, et les Prussiens tâchèrent inutilement de le reprendre en 1760. Ils eurent plus de succès au combat de Peitz, le 30 octobre 1759; mais le général Finck, s'étant placé avec 20,000 hommes près de Maxen sur un plateau commandé de toutes parts, fut environné par les Autrichiens et obligé de se rendre sans tirer un coup de fusil, le 20 novembre 1759. Le général Fouquet ne fut pas plus heureux le 23 juin 1760, ayant été battu et fait prisonnier à Landshut, par Laudon, cet habile et actif militaire, que Frédéric appelait sa *sentinelle*, parce qu'il en était partout observé et le rencontrait partout. Le 3 novembre, les Prussiens eurent leur revanche à Torgau, où le comte de Daun avait d'abord été victorieux; mais les Autrichiens ayant abandonné une montagne que le général Ziethen s'empressa d'occuper, l'honneur de cette journée resta à Frédéric. Laudon ayant pris Schweidnitz d'emblée en 1761, les Prussiens le reprirent en 1762 après un siége de deux mois. Mais Colberg étant tombé au pouvoir des Russes, et l'état menacé de toutes parts, Frédéric avait besoin de tout son courage pour ne pas céder aux revers, lorsque la mort de la czarine Elizabeth, arrivée en 1762, changea l'état des affaires, et amena la paix signée à Hubertsbourg le 15 février 1763. Le résultat de ce traité, fruit de tant de sang inutilement répandu, fut que tout resterait sur le pied où il était avant la guerre. Les divisions de la Pologne ayant inspiré en 1772 aux puissances voisines le projet de la démembrer, Frédéric eut pour sa part la Prusse polonaise et quelques autres districts. Les prétentions que l'impératrice forma sur la Bavière, après la mort de l'électeur Maximilien-Joseph en 1777, rallumèrent la guerre, qui dura deux ans sans qu'il y ait eu de part et d'autre aucune action d'éclat. Par le traité conclu à Teschen le 13 mai 1779, on ajouta à l'Autriche quelques districts de la Bavière, et la succession de Bareuth et d'Anspach fut assurée à Frédéric. Ce monarque était occupé à former une ligue qu'il croyait nécessaire à la sûreté et à l'équilibre de l'Allemagne, lorsque la diminution sensible de ses forces l'avertit que la fin de son règne n'était pas éloignée; une hydropisie, qui se joignit à cet épuisement, avança sa mort et l'enleva à Sans-Souci, près de Potzdam, le 17 août 1786, dans sa 75e année. Il avait épousé Elizabeth-Christine de Brunswick, nièce de l'impératrice, épouse de Charles VI, dont il n'eut point d'enfans. (*Voyez* MARIE-THÉRÈSE, LOUIS XV, BROWN, DAUN, CHARLES-ALEXANDRE, etc.) Un génie vaste, vif et rapide, une étendue de vues qui embrassait tout, une promptitude qui réunissait presqu'au même instant le projet et l'exécution : la science de la guerre portée à son comble; une vie dure, agissante, infatigable; un fonds inépuisable de ressources personnelles et politiques dans les circonstances les plus

(1) Cette observation et d'autres du même genre produiront peut-être un jour de grandes réformes dans l'état militaire : on pensera qu'une armée de 30 à 50,000 hommes de vieilles troupes peut, en peu de mois, former et s'incorporer 100,000 recrues, et qu'une telle armée composée de soldats sains, robustes et de bonne volonté, vaut plus de 400,000 hommes énervés dans l'oisiveté, dans la corruption morale et physique : *béant humain*, comme dit un homme d'esprit, qui perit trois fois avant qu'on en ait besoin. Le génie de l'humanité ouvrira peut-être un jour les yeux des rois sur cet important objet; mais la politique d'aujourd'hui est toute d'appareil, et elle n'a point de calculs pour les moyens qui rendent l'état formidable sans parade et sans bruit. Et d'ailleurs, quand les gouvernemens cesseront-ils de consacrer dans leurs relations cette immorale et odieuse maxime du *droit le plus fort*, et quand, pénétrés du sentiment de la dignité humaine, cesseront-ils de verser avec si peu de ménagement le sang des peuples.....?

pénibles; une administration ferme, égale, conséquente, seront toujours des idées attachées au nom de Frédéric II. Il aima les sciences et les arts, il les cultiva lui-même, fut l'ami et le Mécène des savans. S'il se trompa quelquefois sur l'objet de ses bienfaits, si de l'encouragement général il est né quelquefois un excès de confiance, si la licence et l'audace ont usurpé le nom de *liberté*, c'est qu'il est bien difficile à la prudence humaine de faire le bien sans mélange, et d'atteindre exclusivement le but qu'elle se propose. Ceux qu'on appelle aujourd'hui *philosophes* l'ont regardé comme leur appui; mais on sait avec quelle sévérité il les châtiait quand leur vanité et leur égoïsme osaient compromettre sa protection, et à quel point leur chef éprouva son ressentiment. Son zèle pour la justice a pu s'égarer dans sa route, par la célérité et l'ardeur avec lesquelles il l'a quelquefois poursuivie; mais si dans le flegme de la réflexion et la lenteur des formes judiciaires le magistrat peut s'abuser, ne jugeons pas trop sévèrement le monarque dont la puissance ne prescrit pas contre l'erreur. Un état militaire égal à celui des plus grandes monarchies, l'obligea à tirer de ses provinces des subsides proportionnés à une si vaste dépense, à établir un ordre de finances qui semblait pressurer le peuple : mais dans toutes les occasions il venait à son secours : les villes et les provinces ne réclamaient jamais en vain le trésor public; il respecta la propriété, les possessions civiles et religieuses, comme un dépôt sacré confié à sa défense. Trop judicieux pour s'en tenir en fait de religion à l'inconséquence des principes protestans, il fut, comme tous les savans destitués de la lumière de la vraie foi, dans un état d'indécision et de perplexité; mais la nécessité et l'importance de la religion en général lui étaient connues. Il aima, il protégea les catholiques, conserva leurs églises, leurs prêtres, et ne permit point qu'on donnât la moindre atteinte à leurs usages, à l'ordre et à la pompe de leur culte. Tous les étrangers admirent le beau temple qu'ils ont élevé à Berlin sous ses auspices. Il était vivement touché de la majesté de leurs cérémonies, et surtout de la pompe imposante du sacrifice. Un jour qu'il avait assisté à la grand'messe chantée dans la cathédrale de Breslaw par le cardinal de Zinzendorff, il dit à ce prélat : « Les cal-» vinistes traitent Dieu comme un servi-» teur, les luthériens, comme leur égal, » mais les catholiques le traitent en » Dieu. » Vers la fin de son règne, ayant appris qu'une secte, auparavant peu connue en Allemagne, et qui partout se faisait passer pour un *fantôme*, faisait des ravages à Brunn et à Olmutz, il prit toutes les précautions convenables pour en préserver le clergé de ses états. On lui a reproché d'avoir profité de la faiblesse de l'Autriche pour conquérir une de ses provinces, d'avoir ravagé et épuisé la Saxe, d'avoir réglé sur l'esprit de conquête et la gloire des combats, des démarches que la morale chrétienne et la rigueur du droit font dépendre d'autres principes; mais « quel est le prince, dit le maréchal de » Berwick dans ses excellens mémoires, » quelle est la nation qui puisse se vanter » d'avoir toujours préféré la bonne foi et » la justice à ses intérêts? Il n'est question » que d'un peu plus ou d'un peu moins : » car l'on peut avancer hardiment, qu'il » semble que la religion, l'équité et la pa-» renté ne sont plus présentement des » motifs qui fassent impression; et que » pour satisfaire son ambition et se pro-» curer quelques avantages, l'on se croit » tout permis. » Tout cela peut être, et n'est effectivement que trop vrai; mais dans les jugemens moraux, ce n'est pas sur ce qui est généralement pratiqué, que le sage se règle, mais sur ce qui doit être pratiqué. L'équité n'eût-elle plus qu'un seul partisan, n'en eût-elle aucun, c'est sur elle, sur elle seule, sur ses droits invariables et imprescriptibles, que l'homme de probité, que l'homme chrétien se décide pour distribuer la louange et le blâme. Nous ne rassemblerons pas ici tous les traits de ce monarque célèbre. Les portraits des rois guerriers surtout ne peuvent acquérir qu'avec le temps le mérite d'une ressemblance parfaite. Il est des traits qui doivent être aperçus de loin pour faire leur véritable effet dans l'ensemble; il est des couleurs trop vives ou trop foncées, que le temps doit réduire à des nuances convenables. Si l'admiration a ses excès, la censure a les siens. Si la personne des monarques s'illustre par des faits éclatans, la gloire des actions publiques est quelquefois obscurcie par des bruits sourds que l'indiscrétion répand sur la conduite personnelle. Quelques anecdotes suppléeront à l'ensemble d'un portrait complet. Frédéric aimait les reparties libres, et s'en offensait rarement, surtout quand elles étaient promptes et

vives, et qu'il y avait donné lieu. Dans une revue, ayant aperçu un officier qui avait une balafre, il lui dit : « A quel ca» baret avez-vous attrapé cela? A Kolin, » répondit celui-ci, où Votre Majesté a » payé l'écot. » (Le roi avait été complétement battu à Kolin.) — Par le partage de la Pologne et la prise de possession du roi, l'évêque de Warmie perdit une grande partie de ses revenus. Ce prélat, que Frédéric aimait beaucoup, étant venu, en 1776, lui rendre ses devoirs à Potzdam, le monarque lui dit : « Il est impos» sible que vous m'aimiez. » L'évêque répondit qu'il n'oublierait jamais les devoirs d'un sujet envers son souverain. « Pour moi, dit le roi, je suis vraiment » votre ami, et j'ai beaucoup compté sur » votre amitié. Si saint Pierre me refu» sait un jour l'entrée du Paradis, j'es» père que vous auriez la bonté de m'y » porter sous votre manteau, sans que » personne s'en aperçoive. » « Cela sera » difficile, reprit l'évêque, car votre ma» jesté me l'a tellement rogné, que je ne » pourrai jamais y cacher de la contre» bande. » Le roi se mit à rire et prit fort bien la plaisanterie. — Soupant un jour avec l'abbé Bastiani, un des italiens qu'il avait souvent auprès de lui, Frédéric lui dit : « Quand vous aurez obtenu la tiare » (car je ne doute pas que vos vertus ne » vous la procurent un jour), comment » me recevrez-vous, lorsque j'irai à Rome » pour vous rendre mes hommages? Je » dirai, répondit l'abbé, qu'on laisse en» trer l'aigle noir, afin qu'il me couvre » de ses ailes, mais en même temps je » me garderai de son bec. » — Un anglais causait un jour avec le roi de Prusse sur les débats du parlement d'Angleterre. Frédéric, se plaignant du peu de ressort de l'autorité royale dans le royaume britannique, dit : « Oh! si j'étais roi d'An» gleterre... » « Sire, dit l'anglais, en l'in» terrompant, si vous étiez roi d'Angle» terre, vous ne le seriez pas vingt-quatre » heures. » — On sait que le roi faisait battre une grande quantité de petite monnaie de mauvais aloi, que l'on nommait *pièces de six pfennings*. On payait avec ces pièces les soldats, les ouvriers, et une partie des pensions des officiers civils et militaires; mais à aucune caisse royale on ne recevait ces *six pfennings*, de sorte que le roi attirait le bon argent dans ses coffres pour n'en ressortir jamais, et distribuait parmi le peuple cette mauvaise monnaie qui ne rentrait plus dans ses coffres. Un jour Frédéric, passant à Potzdam devant la porte d'un boulanger, le voit disputer avec un paysan; il demande ce que c'est, on lui dit que le boulanger veut payer en *six pfennings* du blé qu'il a acheté du paysan, et que ce dernier refuse de prendre cette monnaie. Frédéric s'avance et dit au paysan : « Pourquoi ne » veux-tu pas prendre cette monnaie? » Le paysan regarde le roi, et lui répond avec humeur : « La prends-tu, toi? » Le roi ne répondit pas un mot, et passa son chemin. — Un jeune officier quittait quelquefois son uniforme, quoique cela fût défendu sévèrement, et mettait un habit vert, pour aller à quelques parties de plaisir. Un jour qu'il croyait le roi absent, il va, ainsi vêtu, se promener avec sa maîtresse dans les jardins de Sans-Souci. Au détour d'une allée, il aperçoit le roi, qui le reconnaît à son épée qu'il avait eu l'imprudence de garder. Qui êtes-vous? lui dit Frédéric. « Sire, répond la » jeune homme, en se remettant de sa » frayeur, je suis un officier, mais je me » promène ici incognito. » Le roi se mit à rire et lui dit : « Eh bien! prenez garde » que le roi ne vous voie, » et il passa son chemin. — Cependant cette indulgence de Frédéric à l'égard de la liberté des reparties, avait des exceptions; quelquefois il en prenait de l'humeur, et ne pouvait s'empêcher de la témoigner, et il reste toujours vrai en général qu'il n'est pas bon de rire avec les rois. « Frédéric, » dit l'auteur de sa vie, aimait à railler » les autres, et la plaisanterie lui était » désagréable, lorsqu'il en était l'objet. » Quand il voyait un médecin, la pre» mière chose qu'il lui demandait, c'était » le nombre des personnes qu'il avait en» voyées dans l'autre monde. L'un d'eux » lui répondit : *Pas tant que vous, Sire.* » Il lui tourna le dos et ne lui reparla de » sa vie. » — Ce qui avait irrité Frédéric contre Voltaire, c'est que Maupertuis lui avait raconté l'anecdote suivante. Un jour que le général Manstein était dans la chambre de Voltaire, où celui-ci corrigeait le style des *Mémoires sur la Russie*, composés par cet officier, le roi lui envoya une pièce de vers de sa façon à examiner. Voltaire renvoya Manstein, en lui disant : « Mon ami, à une autre fois; » voilà le roi qui m'envoie son linge sale » à blanchir, je blanchirai le vôtre » après. » — La Mettrie ayant dit au roi qu'on était bien jaloux de la faveur et de la fortune de Voltaire, il répondit : « Lais-

» sez faire : on presse l'orange, et on la » jette quand on en a avalé le jus. » « Fré» déric, ajoute son biographe, n'eut ja» mais d'autre dessein que de faire cor» riger et publier ses ouvrages, par cet » auteur à la mode. » — Lorsque l'abbé Raynal vint à Berlin, Frédéric demanda à le voir, et se vengea par une petite méchanceté du passage de l'*Histoire des deux Indes*, où il n'était pas ménagé. Le roi lui parla de son *Histoire du Stathouderat* et de ses *Mémoires historiques*, et affecta de ne lui pas dire un mot de l'*Histoire des deux Indes*. L'abbé lui dit : « Sire, j'ai fait encore quelques autres » ouvrages. — Je ne les connais pas, lui » répondit Frédéric ; » et il parla d'autre chose. On prétend que l'abbé n'aurait pas refusé la place de président de l'académie si on la lui eût offerte ; on en toucha quelque chose à Frédéric, qui rejeta la proposition bien loin. Il écrivit en même temps une lettre à d'Alembert, où il disait les plus belles choses de l'abbé Raynal ; mais dans les petits soupers on le traitait de *fanatique* et de *déclamateur*. — Frédéric se moquait de son académie, qu'il avait appris à connaître par toutes ses guerres intestines, aussi bien que par la bizarrerie et la contradiction de ses jugemens. « Un jour, dit l'auteur de sa *Vie*, » il voulut s'assurer si les louanges que » les académiciens prodiguaient à ses » *Mémoires* étaient bien sincères. Pour » cet effet, il fit passer au secrétaire per» pétuel un manuscrit de sa façon, en » cachant soigneusement d'où il venait. » Soit oubli ou négligence, il n'en fut fait » aucune mention. Au bout de quelque » temps, le nom de l'auteur transpira, et » les louanges recommencèrent, mais on » prétend que Frédéric répondit : *Vous » m'avez appris ce que je dois penser de » vos suffrages.* » — Ce qui pouvait un peu consoler l'académie, c'est que les jugemens de Fréderic n'étaient quelquefois pas mieux motivés. « Avant que Voltaire » eût avoué au roi qu'il avait fait la *Pu» celle d'Orléans*, Frédéric prétendait » que c'était faire injure au plus bel es» prit de la France, que de lui attribuer » ce qu'il appelait *une infâme rapsodie*. » Quand on sut que Voltaire en était l'au» teur, il se la fit lire par d'Algarotti, et » dit : *Ce n'est pas cela que j'avais lu ; » ceci est charmant, il n'y a que Voltaire » capable de faire un si bel ouvrage.* C'é» tait le même ouvrage, mais les noms » en imposent. » Le roi répara en quelque sorte cette inconséquence par les vers suivans, où la *Pucelle* sert de pendant à *Candide* :

Candide est un petit vaurien,
Qui n'a ni pudeur ni cervelle ;
A ces traits on le connaît bien
Frère cadet de la *Pucelle*.

Leur vieux papa, pour rajeunir,
Donnerait une belle somme :
Sa jeunesse va revenir,
Il fait des œuvres de jeune homme.

Tout n'est pas bien : lisez l'écrit,
La preuve en est à chaque page :
Vous le verrez en cet ouvrage,
Où *tout est mal*, comme il le dit.

Quand Frédéric eut bien apprécié ses académiciens, non-seulement il en fit son jouet, mais « il encouragea, dit l'auteur de » sa *Vie*, les plaisanteries que l'on fit con» tre eux, et donna même le plan d'un » ouvrage critique sur leurs *Mémoires*. » Quand il les faisait venir, c'était souvent » pour se moquer d'eux. Il appelait l'un » son Montesquieu, un autre son d'Alem» bert, un troisième son Fontenelle. Les » bons académiciens faisaient de profon» des révérences, et allaient raconter ces » beaux complimens à leur retour à Ber» lin, pendant que Frédéric riait de leur » crédulité et s'applaudissait de son per» sifflage. Il y a dans une ville de Suisse » un homme *employé à la poste aux let» tres*, qui a été académicien de Berlin. » Il ne manque pas pour se donner du » relief, de faire parade de ce titre. Un » plaisant lui disait un jour : *Vous n'avez » guère changé d'état ; vous étiez homme » de lettres; maintenant vous êtes l'homme » aux lettres.* Un autre suisse, aussi mem» bre de l'académie de Berlin, a postulé » dans sa patrie une place d'espèce de » *massier*, qui porte la livrée de l'état. Il » n'a pas réussi, et a été obligé de rester » à Berlin (1). » — Après le départ de Voltaire, Frédéric défendit les plaisanteries irréligieuses ; et causant un jour avec la comtesse de Camas, il lui dit

(1) On ne peut s'empêcher de faire ici une réflexion aussi frappante par sa vérité, qu'humiliante pour les petits esprits, qui se croient savans, parce qu'ils sont membres d'un corps réputé scientifique. Si sous les yeux d'un roi qui se connaissait en hommes, et surtout en hommes de lettres, qui voulait s'illustrer par les sciences, par les secours et l'éclat qu'il leur donnait ; si, dis-je, sous les yeux et à la nomination immédiate d'un tel prince, de semblables personnages ont obtenu des *fauteuils*, que penser des académiciens des autres pays, que penser de ce genre d'honneur en général, que penser de ceux qui l'ambitionnent ? *Voyez* PIRON, MURATORI PLESSIS (Armand).

qu'il estimait fort heureuses les personnes qui pouvaient croire les vérités de la religion ; mais que pour lui, ayant une fois pris son parti, il ne pouvait plus changer; « car, ajouta-t-il, si mes sujets me voyaient » maintenant aller à l'église, ils se moque- » raient de moi, et m'accuseraient de fai- » blesse. — Non, Sire, lui répondit Mme de » Camas, on les verrait verser des larmes » de joie. » — Nous finirons tous ces détails par le jugement qu'un écrivain connu vient de faire de l'administration de Frédéric, à l'occasion du panégyrique de ce prince, publié par l'auteur de l'*Essai général de tactique*. « Depuis cette guerre » de sept ans, les forces de Frédéric n'ont » guère servi qu'à maintenir la paix en » Europe, en épouvantant ceux qui se- » raient tentés de la troubler. Dans ce » long repos, il restait au roi de Prusse à » acquérir une autre gloire qui eût expié » cette gloire du guerrier qui, comme le » dit Montesquieu, *laisse toujours une* » *grande dette à payer à l'humanité*. Je » parle de la gloire de grand administra- » teur et de grand législateur. Le panégyriste de Frédéric, attaché à la mémoire de ce grand homme par quelque » rapport secret de goût et de génie, vou- » drait bien, après en avoir fait le pre- » mier des rois guerriers, lui assigner encore une des places les plus honorables » parmi les monarques administrateurs » et législateurs. Il paraît que les esprits » les plus éclairés de l'Europe résisteront » beaucoup à ce jugement : ce n'est pas » que le panégyriste dissimule les reproches qui ont été faits à son héros, mais » il en atténue trop quelques-uns, et il » voudrait trop balancer les autres par » quelques biens particuliers, ouvrage de » l'ordre et de l'économie du roi de Prusse. » Si on le considère comme législateur, » ce *Code Frédéric*, auquel il a permis » qu'on donnât son nom, ne méritait pas » de le porter. Ce n'est guère qu'un extrait » du droit romain, qui n'est pas au-dessus » du livre de notre Domat. Tous les défauts des lois romaines y sont, au nombre près, parce qu'on a tout abrégé ; et » il est douteux qu'on y ait ajouté une » seule grande vue de législation ; car ce » n'en est pas une que cet amour de simplicité et de rapide exécution, qui tient » bien plus à l'esprit militaire qu'à l'esprit » législateur. Si on le considère comme » administrateur, l'inflexible équité ordonne de porter sur sa mémoire un jugement plus sévère encore. On cite les » terres qu'il a fait défricher, les sables » qu'il a rendus fertiles, les nombreux » villages qu'il a élevés ou peuplés ; des » manufactures par lui créées ou encouragées ; la population enfin augmentée » dans son royaume, tandis que partout » ailleurs elle a beaucoup de peine à se » soutenir à son niveau. Tous ces faits » peuvent n'être pas assez bien établis ; ils » peuvent avoir été exagérés ; et quand » ils seraient tous vrais et tous exacts, l'ad- » ministration du roi de Prusse pourrait » encore avoir été très vicieuse. N'ayant » aucune cour, aucun faste, avec beau- » coup d'économie, il à dû avoir beau- » coup d'argent, et avec de l'argent il a pu » faire des établissemens utiles : il en a » fait. Mais ce qu'un roi, tel puissant qu'il » soit, peut faire par lui-même, est tou- » jours peu de chose en comparaison de » ce que ferait sa nation, s'il la laissait » libre de toute gêne et de toute entrave, » en protégeant seulement son industrie. » Cent mille esprits qui méditent con- » stamment sur leurs propres intérêts, » voient toujours beaucoup plus de cho- » ses et les voient mieux qu'un seul homme » de génie qui médite quelquefois sur les » intérêts des autres. Frédéric avait une » manie bien indigne d'un esprit supé- » rieur. Il voulait tout voir et tout admi- » nistrer par lui-même ; au lieu que les » grands administrateurs, éclairés par un » petit nombre de principes dont ils ré- » pandent la lumière sur leur nation, » sont des spectateurs tranquilles, et non » des créateurs inquiets d'un ordre qui » n'est jamais si beau ni si heureux que » lorsqu'il s'établit par lui-même sur les » lois éternelles de la nature des choses et » des hommes. Le bien que Frédéric a » fait, est celui d'un particulier très puis- » sant, plutôt que l'œuvre d'un souverain » qui avait du génie : et si vous voulez » prendre une juste idée du méchant sy- » stème d'administration qu'il avait em- » brassé, voyez à quelles misérables et » honteuses pratiques ce système avait » conduit un grand homme : voyez en » quelle estime il avait pris cet art de nos » finances, dont notre désespoir est de ne » pouvoir nous délivrer; voyez-le travail- » ler de concert avec des faux-monnayeurs » qu'il devrait punir du dernier supplice, » et faire servir son effigie à attester un » mensonge et à couvrir une fraude ; mul- » tiplier des impôts à toutes les entrées, » sur tous les objets de consommation, et » se persuader encore, comme les plus

» bornés de nos politiques, que ce qui est » pris sur la denrée n'est pas pris sur la » terre, que ce qui est pris sur les mar» chandises étrangères n'est pas pris sur » les nationaux qui les achètent : voyez» le porter l'inspection d'un inquisiteur » sur des actions abandonnées à la liberté » dans les empires les plus despotiques; » défendre à ses sujets riches de marier » leurs filles sans sa permission : leur in» terdire les longs voyages ; ne pas leur » permettre de transporter hors de la » Prusse leur fortune : le royaume d'un » roi philosophe semble être converti en » un cloître. Frédéric oublie, ou il ignore » que la liberté est la chaîne la plus forte » qui attache les hommes dans un pays, » et il croit rendre son empire florissant » en dépouillant ses sujets des droits les » plus sacrés de la nature. Je ne croirai » donc pas à tout ce qu'on a dit des pro» spérités de son peuple, parce que je ne » crois pas aux prospérités des esclaves ; » et quand même ce qu'on en a dit serait » incontestable, je croirai qu'avec un sys» tème opposé, Frédéric eût fait cent fois » plus de bien encore. Et qu'on ne dise » pas que j'oppose un principe général à » un fait ; ce principe général est fondé sur » des faits universels ; au reste, et je dois » le répéter, le panégyriste du roi de » Prusse énonce lui-même presque tous » ces reproches, et s'il tâche de les adoucir » en faveur d'un monarque qui a de si » grands droits à l'admiration universelle, » on voit sans incertitude qu'il ne partage » aucune de ses erreurs, et qu'il est loin, » comme tant d'autres, de se servir des » fautes d'un grand homme, pour attaquer » des vérités auxquelles on doit plus de res» pect encore. » Outre la *vie* dont nous avons cité quelques passages, et qui a paru à Strasbourg en 1788, 4 volumes in-8°, l'abbé Denina en a donné une autre en 1789, beaucoup plus courte, mais écrite avec plus de discernement et de sagesse, 1 volume in-8°. Le meilleur ouvrage anglais sur Frédéric II est intitulé *Tableau du règne de Frédéric II, avec un parallèle entre ce prince et Philippe II de Macédoine*, par Gillies, Londres, 1809. Le général Jomini, dans son *Traité des grandes opérations militaires*, a donné l'*Histoire critique des campagnes de Frédéric, comparées à celles de l'empereur Napoléon*. On trouve dans les œuvres de Guibert l'*Eloge historique de Frédéric II;* on peut encore consulter l'ouvrage de Busching intitulé : *Caractère de Frédéric II*, traduit de l'allemand, et les *souvenirs de Thiébaud*, Paris, 1810, 5 vol. in-8°. On a publié les *OEuvres primitives* de ce prince, c'est-à-dire, la collection des ouvrages qui avaient paru de son vivant, en 4 vol. in-8°, Amsterdam, 1790, et ses *OEuvres posthumes*, en 20 vol. in-8°, avec sa *vie*, Amsterdam, 1789. Nous n'entrerons pas dans le détail de tout ce qu'ils présentent de matières propres à l'éloge ou à la censure. Il en est peu qu'on puisse regarder comme lui appartenant en entier. Mais si quelques philosophes lui ont attribué les leurs, un d'eux fut accusé de s'être attribué les siens ; et l'on sait ce qu'il lui en coûta. Il n'y a pas d'apparence qu'un prince qui avait un grand sens ait écrit tout ce qu'on lit dans quelques-uns de ces ouvrages, moins encore qu'il l'ait pensé Parmi les productions de Frédéric, on remarque l'*Anti-Machiavel;* les *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg ;* les *Poésies du Philosophe de Sans-Souci ; l'Histoire de mon temps* (1740-45) ; | l'*Histoire de la guerre de sept ans*, etc. Il montra de bonne heure du goût pour l'étude et les lettres, et ce fut même un sujet de brouillerie avec son père, qui connaissait le danger de ses études philosophiques (*voyez* FRÉDÉRIC-GUILLAUME). Le jeune Frédéric ne persista pas moins dans ses idées ; il étudia la philosophie de Wolff, se lia avec Voltaire, et se permit avec lui les plaisanteries les plus indécentes contre le christianisme et contre les prêtres. En montant sur le trône, il ne craignit pas de renoncer à tout acte de religion, et il accueillit successivement tous les écrivains à qui leurs ouvrages irréligieux attiraient quelques traverses, c'est-à-dire tous les hommes dont les idées d'innovation menaçaient leur pays d'une révolution prochaine. Il est vrai que lorsqu'il connut mieux leurs principes, il les éloigna de sa cour; mais devait-il leur en permettre l'entrée? N'était-ce pas une injure faite aux autres puissances, que de donner un asile à des hommes proscrits dans leur patrie pour leurs principes dangereux? Berlin éprouvera long-temps l'influence funeste de ses exemples, de ses écrits et de ceux des philosophes qu'il admettait dans ses états et même dans son intimité. On a dit néanmoins qu'il aima, qu'il protégea les catholiques; cependant on lit dans l'histoire, qu'à son entrée dans la Silésie, il favorisa les luthériens, et qu'il étendit leurs priviléges au point qu'ils eu-

rent des églises de toute part; qu'au contraire, il prit des mesures fâcheuses contre les catholiques, qu'il défendit les pèlerinages, supprima des fêtes, et conféra, de sa propre autorité, des bénéfices à des ecclésiastiques réfugiés dans ses états, et suspects sur la religion, tels que l'abbé de Prades et l'abbé Bastiani. Son mépris pour la religion était tel, qu'il fit construire, sur la place des Gendarmes à Berlin, une salle de spectacle entre une église catholique et un temple luthérien, « de manière, dit un historien de sa vie, » que les murs de ces édifices se tou- » chaient, et que souvent l'office divin » était interrompu par le bruit de l'orches- » tre et le chant des acteurs. » Il est triste de voir qu'un souverain qui devrait protéger la religion en fasse ainsi un sujet de dérision et de caprice. Il n'avait guère plus de respect pour la justice, que pardessus tout un monarque devrait respecter, puisque c'est le lien de toute société. « Comme il aimait, dit un de ses histo- » riens, à être le maître en tout, et qu'il » ne pouvait souffrir qu'on lui résistât, » afin d'entretenir la crainte dans tous les » tribunaux et les colléges, il cassait de » temps en temps des gens en place sans » examen, sans donner raison de sa con- » duite, sans qu'il y eût aucune apparence » de faute. » Nous ne lui reprocherons pas Dresde livrée au pillage, la garnison de Neiss passée au fil de l'épée, les forteresses de Custrin et de Spandaw pleines de prisonniers d'état. Ce sont là de ces traits propres à tous les conquérans, et l'on ne peut en attendre davantage d'un guerrier incrédule. Si nous passons à l'administration intérieure et aux détails domestiques, il était d'une sévérité implacable, et oubliait aisément les plus importans services. On lui reproche aussi son goût pour la raillerie, si peu séant pour un roi. Il n'est pas un seul de ses amis, de ses courtisans, de ses savans, de ses philosophes, qu'il n'ait cherché à humilier. On l'accuse encore d'une avarice excessive, et ses historiens en citent des exemples peu honorables. L'auteur du *Voyage en Prusse*, in-8°, 1807, prétend qu'il n'aimait personne, et cite de lui des traits étranges d'égoïsme et de dureté; il lui reproche des actes iniques, une profonde indifférence pour l'opinion publique, son mépris pour ses sujets, et sa défiance de ceux qui l'entouraient. Il faut tirer le voile sur ses mœurs; Voltaire en a dévoilé la turpitude. Quant à ses écrits, on est fâché d'y voir Frédéric descendre au rôle choquant d'un conjuré, et parler de la religion avec une licence révoltante et le ton d'un homme de mauvaise compagnie. Il est vrai que dans quelques-uns de ses ouvrages il a changé de langage, et qu'après avoir approuvé les projets des philosophes, tant qu'il a cru qu'ils n'en voulaient qu'à la religion, il a cherché à les réfuter; mais c'est lorsqu'il les a vus attaquer aussi les rois. « Que voulez-vous, » écrivait-il à d'Alembert, que le public » pense, lorsqu'il voit des écrits du même » auteur se contredire, qu'on voit des li- » belles infâmes paraître contre le gou- » vernement, et des cyniques effrontés » qui mordent indifféremment tout ce » qu'ils rencontrent? » Il écrivait, dans un autre endroit, toujours en parlant des philosophes: « Mon avis serait de loger » ces messieurs aux Petites-Maisons, pour » qu'ils fussent les législateurs des fous » leurs semblables, ou de leur donner à » gouverner une province qui méritât « d'être châtiée. Ils apprendraient, par » leur expérience, après qu'ils y auraient » tout mis sens dessus dessous, qu'ils sont » des ignorans, et surtout qu'on s'expose à » dire force sottises quand on se mêle de » parler de ce qu'on n'entend pas. » Il est malheureux qu'il n'ait pas toujours pensé de même. « Frédéric fut, dit un écrivain » judicieux, un grand capitaine; mais le » titre de grand roi embrasse de plus » hautes qualités. Les vertus guerrières » étendent les empires : ce sont les vertus » civiles qui les affermissent... Frédéric » a créé l'armée prussienne qui déjà » n'existe plus; il n'a point créé de nation. » Il a fondé une tactique nouvelle; il n'a » point formé cet esprit public et social » qui naît de l'amour de l'ordre. Il a mon- » tré en cela moins de prévoyance qu'il » n'appartient à un prince d'en avoir... » Il fallait donc fonder son trône sur une » base plus solide qu'une épée; il fallait » rendre sa nation forte en mœurs et en » principes, y répandre cet esprit d'ordre » et de vertu qui résiste aux chances des » combats et aux secousses des révolu- » tions; et, par un insigne aveuglement, » ce prince rassembla autour de lui tous » les esprits forts de l'Europe, comme pour » multiplier dans son pays les exemples » de licence, d'impiété et de dépravation. » Pour terminer cet article, nous y ajouterons ce portrait de Frédéric tracé en peu de mots. Sa vie ne fut qu'un enchaînement d'artifices : en violant toutes les lois

de l'humanité, il avait l'audace d'en proclamer les droits. Dominé par deux passions cruelles, l'ambition et l'avarice, il se montra plus jaloux de l'affermissement de son pouvoir que du bonheur de ses sujets.

* **FRÉDÉRIC-GUILLAUME II**, roi de Prusse, né le 25 septembre 1744, était neveu du grand Frédéric, qui lui témoigna toujours beaucoup d'affection, mais ne voulut pas qu'il fût ménagé sous aucun rapport. Aussi on l'exposait aux hasards de la guerre comme un simple hussard. De bonne heure il donna les plus grandes espérances. Chargé, dans la guerre de la succession de Bavière, de conduire un corps d'armée en Silésie, il le ramena sans se laisser entamer, quoiqu'il fût suivi par des forces beaucoup supérieures aux siennes. Il parvint au trône à l'âge de 42 ans, le 16 août 1786, et montra d'abord des intentions de bienfaisance. Il répara plusieurs injustices de son prédécesseur, diminua quelques impôts, abolit des monopoles vexatoires, et voulut que ses sujets jouissent d'une plus grande liberté; mais d'un autre côté, il se montra fort jaloux de son autorité, et il écarta successivement du ministère les hommes les plus distingués par leurs talens et leur expérience. En même temps il s'abandonnait à son goût excessif pour la débauche, et se laissait dominer par ses maîtresses et des favoris obscurs. Un autre travers de Frédéric fut sa crédulité pour les *illuminés*, alors très nombreux en Allemagne, qu'il accueillit dans son palais, et qui parvinrent à égarer son imagination et à tromper son esprit. Dès lors, les emplois ne furent plus accordés qu'aux plus misérables intrigues; les trésors que Frédéric avait amassés pour des circonstances importantes, furent dissipés d'une manière honteuse, et l'armée qui cessa d'être encouragée par la présence de son chef, perdit tout-à-fait sa supériorité; mais ce qu'il y eut de plus malheureux encore, ce fut sa faiblesse et sa versatilité dans les occasions les plus importantes. On le vit successivement abandonner les Turcs, les Polonais et les Belges après les avoir excités à des attaques imprudentes. En 1792, il se mit à la tête de la coalition qui devait rétablir Louis XVI sur le trône, et après être parvenu à 30 lieues de Paris avec une armée de 80,000 hommes, il négocia avec le parti révolutionnaire, au moment où il fallait agir avec le plus de vigueur, pour ne pas lui laisser le temps de se reconnaître. Son armée revint sur le Rhin, où elle combattit encore deux ans sans résultat. Il s'occupait en même temps, de concert avec la Russie, d'un nouveau partage de la Pologne, et ce fut lui qui triompha en 1794 de Kosciusko, et s'empara de Cracovie. En 1795, il se retira tout-à-fait de la coalition, abandonnant à la république française ses états de la rive gauche du Rhin, et laissant l'Autriche presque seule aux prises avec cette puissance, dans le moment où son aggression et ses menaces avaient porté le parti révolutionnaire de France à mettre sous les armes une immense population. C'est à une telle défection et dans de pareilles circonstances, qu'il faut sans doute attribuer tous les malheurs qui accablèrent depuis l'Europe. Frédéric-Guillaume ne jouit pas lui-même long-temps de la paix qu'il venait de procurer à ses sujets. Il mourut le 16 novembre 1797, laissant la couronne à son fils Frédéric-Guillaume III. M. le comte de Ségur aîné a publié en 1800, l'*Histoire des principaux événemens du règne de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, et tableau politique de l'Europe depuis* 1786 *jusqu'en* 1796, *contenant un précis des révolutions de Brabant, de Hollande, de Pologne et de France*, 3 vol. in-8°. Cette histoire est écrite en général avec élégance. On y trouve des portraits bien frappés; mais on y désirerait de temps en temps quelque chose de plus précis, de plus mâle, de plus sévère.

* **FRÉDÉRIC-GUILLAUME**, premier roi de Wurtemberg, né le 6 septembre 1754, à Treptow en Poméranie, était fils de Charles-Eugène duc de Wurtemberg. Il entra très jeune au service de Prusse en qualité de colonel, et se distingua dans la guerre de la succession, pendant laquelle il obtint le grade de major-général. L'impératrice Catherine II, au service de laquelle il s'était ensuite placé, le créa lieutenant-général et lui confia le gouvernement de la Finlande. Il épousa en premières noces la princesse Auguste-Caroline de Brunswick-Wolfenbuttel, et en secondes noces, le 18 mai 1797, Charlotte-Auguste-Mathilde d'Angleterre, sœur de Georges IV, et fut appelé sur le trône ducal de Wurtemberg, par la mort de son père arrivée le 23 décembre 1797. Une ancienne constitution souscrite à Tubingen en 1514 par Ulric, et garantie depuis par l'Autriche, la Prusse et le Hanovre, assurait aux états de Wurtemberg le droit de sur-

veiller l'assiette de l'impôt et l'emploi de son produit : le duc leur dénia ce droit, et comme il trouva de la résistance, il s'ensuivit de violens démêlés. Il ne voulut voir dans cette opposition que le résultat des idées démagogiques dont ses sujets commençaient à se pénétrer, et fit arrêter les principaux membres de l'assemblée, comme accusés d'entretenir des relations politiques avec les républicains de France. Les victoires de Moreau, le contraignirent de s'enfuir à l'étranger, et une contribution de six millions de francs fut imposée au Wurtemberg. Le duc revint dans ses états après le traité de Lunéville, du 9 février 1801, et signa avec la France un traité particulier, dans lequel des indemnités lui furent garanties. Elles lui furent en effet assignées, le 25 du même mois, par le recez de la députation de l'empire, dont il devint membre. Le duché de Wurtemberg fut érigé en électorat, et Frédéric fut dédommagé aux dépens du territoire des états faibles de la confédération. Lorsque la guerre fut déclarée par la France à l'Autriche, l'électeur de Wurtemberg oublia ce qu'il devait à la confédération germanique reçut Bonaparte à Ludwigsbourg, et conclut avec lui le 4 octobre 1805 un traité par lequel l'intégralité de son électorat était garantie; il devait en revanche fournir à son protecteur un corps de huit à dix mille hommes. L'archiduc d'Autriche, François II, avait en 1804 pris de sa propre autorité le titre impérial : les électeurs de Wurtemberg et de Bavière prirent le titre de roi sous lequel ils furent désignés comme alliés de Bonaparte dans le traité de Presbourg, et se firent proclamer dans leurs états le 1er janvier 1806. Le nouveau roi de Wurtemberg reçut plusieurs accroissemens de territoire. En vertu de la convention signée le 12 octobre 1805, Bonaparte avait délégué à Frédéric toute la puissance souveraine : voulant en conséquence user pleinement du droit que lui accordait son maître, il cassa les états, anéantissant par cette mesure violente l'ancienne constitution du pays : de là de sourds mécontentemens, puis des soulèvemens qu'il fallut réprimer par des moyens extrêmes; cette fermentation des esprits dura jusqu'en 1814, époque où le roi se vit contraint de faire des concessions exorbitantes et de donner une constitution qui lui attira de la part de la noblesse médiatisée de si amères censures. Il avait été un des premiers à signer l'acte de confédéralisme des états du Rhin proposé par Bonaparte (12 juillet 1806). Après avoir assisté à la conférence d'Erfurt qui eut lieu en 1808 entre Bonaparte et l'empereur Alexandre, il prit l'année suivante ainsi que cinq autres princes de la confédération, la part la plus active à la guerre des Français contre l'Autriche. La paix de Schœnbrunn lui permit de s'occuper un peu de son royaume, et on le vit faire des échanges de territoire avec le roi de Bavière. Il assista en 1809 à l'anniversaire du couronnement de Bonaparte, et réunit de nouveau ses troupes aux troupes françaises pour faire la campagne de Russie. Après les désastres qui signalèrent cette expédition, il resta encore quelque temps fidèle à son allié; mais obéissant à la loi des circonstances, il se rangea du côté des Russes et des Prussiens. Mais ce n'est pas sur un champ de bataille que se fit ce revirement. Dès le 22 octobre 1813, un de ses ministres entama des négociations à ce sujet, et le 8 du mois suivant le comte de Zepplin signait à Fulde, en son nom, un traité par lequel il promettait de donner 12,000 hommes aux puissances alliées. Lorsque les événemens qui amenèrent la chute de Bonaparte eurent été accomplis, il se rendit à Vienne et assista au congrès qu'il quitta brusquement pour revenir à Stuttgard : son titre de roi avait été maintenu par les hautes puissances et son indépendance garantie. Il convoqua les états pour le 15 mars 1815, et leur présenta l'acte constitutionnel qu'il donnait à son peuple. On assure que cette concession qui fut blâmée par tous les souverains, empoisonna le reste de sa vie. Il mourut le 30 septembre 1816 : son fils Guillaume Ier, né le 27 septembre 1787 lui a succédé. Frédéric avait du goût pour les arts, mais il les encouragea avec peu de discernement. Une de ses filles épousa un des frères de Bonaparte, Jérôme, alors roi de Westphalie.

* FRÉDÉRIC-AUGUSTE, roi de Saxe, né le 23 décembre 1750, était fils de l'électeur Frédéric-Christian. Il perdit son père à l'âge de treize ans, et le prince Xavier, l'aîné de ses oncles exerça la régence jusqu'en 1768. En prenant les rênes du gouvernement, Frédéric-Auguste trouva le pays dans l'état le plus déplorable par suite de la mauvaise administration du régent, et des maux que la Saxe avait soufferts pendant la guerre

de 7 ans; mais par une stricte économie et les sages conseils de son ministre Gudschmid, il parvint, en peu de temps, à ranimer l'agriculture, l'industrie et le commerce; il encouragea les beaux-arts, et enrichit la belle galerie de Dresde, d'un grand nombre de chefs-d'œuvre. Il s'occupa aussi de l'amélioration des codes, adoucit l'extrême rigueur des lois criminelles et abolit la torture en 1770. Frédéric Auguste épousa, en 1769, Marie-Amélie-Auguste, fille de l'électeur de Bavière, et il jouissait de l'amour de ses sujets, lorsqu'une conspiration tramée par quelques ambitieux que dirigeait, dit-on, sa propre mère, vint troubler, en 1776, son repos; mais averti à temps par la cour de Prusse qui en eut connaissance, il parvint à la déjouer, en faisant arrêter le colonel Aydolo, chef principal qui fut enfermé dans une forteresse. Frédéric-Auguste se ligua ensuite avec la Prusse pour faire valoir, contre l'Autriche, les droits de sa mère à l'électorat de Bavière, devenu vacant par la mort de l'électeur, dernier enfant mâle de sa famille. Le traité de Teschen, signé le 10 mai 1770, qui mit fin à la guerre, lui assura la substitution à tous les droits de sa mère, et l'Autriche renonça à ses prétentions. En 1791, il eut la sagesse de refuser la couronne de Pologne, qui lui fut offerte au nom de la nation polonaise. Il résista également aux sollicitations de l'Autriche et de la Prusse pour se joindre à la coalition contre la France, et ce ne fut qu'en 1792, lorsque les Français eurent pénétré dans les Pays-Bas, qu'il fit enfin marcher le contingent qu'il devait fournir comme prince de l'empire. Frédéric-Auguste continua de prendre part à la guerre jusqu'en 1796, époque à laquelle le général Jourdan entra en Franconie; il conclut avec lui un armistice, et obtint sa neutralité qu'il conserva pendant plusieurs années, ayant refusé de prendre part à la guerre entre l'Autriche et la France. Mais ses relations avec la Prusse l'obligèrent de permettre, en 1805, le passage des troupes de cette puissance par ses états, et de faire marcher en 1806, contre l'armée française, un corps auxiliaire de 22 mille hommes. Les batailles décisives d'Iéna et de Auërstaedt mirent la Saxe à la merci du conquérant, qui occupa militairement le pays, et le frappa de fortes contributions. Les fortifications de Dresde furent rasées, et la Saxe néanmoins fut érigée en royaume et agrandie. Etant entré dans la confédération du Rhin, Frédéric-Auguste vit incorporer à son royaume sous le nom de *duché de Varsovie*, les provinces méridionales enlevées à la monarchie prussienne. Le roi de Saxe devint alors l'allié de la France, et lui fournit un contingent de vingt mille hommes. En 1809, les Saxons n'ayant pu, malgré leur bravoure, empêcher l'ennemi d'entrer à Dresde, le roi se retira à Francfort-sur-le-Mein, et ne revint dans ses états qu'après la défaite des Autrichiens. Son royaume reçut encore de nouveaux agrandissemens par le traité de Venise. Bonaparte, avant de partir pour son expédition de Russie, eut à Dresde (1812) une entrevue avec les rois de Saxe et de Prusse, l'empereur d'Autriche et plusieurs princes de l'Allemagne, qui tous lui parurent dévoués, mais qui l'abandonnèrent ensuite, à l'exception du roi de Saxe qui, décidé à partager le sort de son allié, lui resta fidèle. Forcé, à l'approche des Russes, de quitter sa capitale, il remit aux Français les places fortes de Wittenberg, de Fergau, de Kœnigsberg, et après la sanglante bataille de Leipsick, il eut la douleur de voir ses états livrés à toutes les horreurs de la guerre; il fut conduit à Berlin et enfermé dans un château avec sa famille, en attendant que les souverains alliés prononçassent sur son sort. La Prusse exigeait la Saxe pour prix des services qu'elle avait rendus à la coalition; cependant la France et l'Autriche réunies obtinrent que Frédéric-Auguste conserverait le titre de roi; il perdit, non-seulement tout le pays qu'il avait acquis, mais encore une grande partie de son ancien territoire; il dut en même temps fournir son contingent de troupes pour la guerre contre Bonaparte qui était rentré en France. Profitant ensuite de la paix générale, il ne s'occupa plus qu'à réparer tous les maux dont ses états avaient été la proie. Il est mort le 5 mai 1827, ne laissant qu'une fille, la princesse D. Marie-Auguste, née le 21 juin 1782.

FRÉDÉRIC DE HOLSTEIN. *Voyez* ADOLPHE-FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC V, électeur, palatin surnommé *roi d'hiver*. Voyez FERDINAND II, empereur.

FREDOLI (Bérenger), né à Benne, en Languedoc, d'une famille noble, mort à Avignon en 1323, était habile dans le droit. Il fut choisi en 1298, par Boniface VIII, pour faire la compilation du *Sexte*, c'est-à-dire, du 6e livre des *Décrétales*,

avec Guillaume de Mandagot et Richard de Sienne. Clément V l'honora du chapeau de cardinal en 1505.

*FRÈE (Jean), ecclésiastique anglican, né à Oxford en 1711, consacra sa vie à la prédication, à l'instruction de la jeunesse et à la culture des lettres. Il fut directeur de l'école de grammaire de Saint-Sauveur, et occupa successivement plusieurs cures. Il mourut dans un état voisin de l'indigence, le 9 septembre 1791. Son principal ouvrage est une *Histoire de la langue anglaise*, 1753, en 4 parties, qui a eu plusieurs éditions. La 4e est de 1788. On a encore de lui des *sermons* et plusieurs écrits de *controverse*, dirigés la plupart contre les méthodistes, et des *poésies diverses*.

FREGOSE, FULGOSE, ou CAMPO-FRÉGOSE, nom d'une illustre famille génoise, d'origine plébéienne, qui s'éleva dans le 14e siècle au-dessus de la noblesse et fournit plusieurs doges à la république. Les membres les plus remarquables de cette famille sont FRÉGOSE (Paul), cardinal, archevêque de Gènes, sa patrie, doge en 1462 : il perdit cette place quelque temps après, la recouvra en 1463, et l'occupa encore deux fois. Il mourut à Rome en 1498.

FRÉGOSE (Baptiste), neveu du précédent, né à Gènes vers l'an 1440, fut élu doge en 1478. Il ne conserva que très peu de temps cette dignité. La hauteur de son caractère et la sévérité de son gouvernement le firent déposer la même année. Il fut exilé à Trégui; mais nous ignorons quand il mourut. Il égaya sa retraite par la lecture et le travail. On doit à sa plume : | un ouvrage italien en 9 livres, mais qui n'a paru qu'en latin, Milan, 1509, in-fol. de la traduction de Camille Chilini, sur les *actions mémorables*, dans le goût de Valère-Maxime. Les meilleures éditions de ce traité, souvent réimprimé, sont celles de Juste Gaillard, avocat au parlement de Paris, qui y a fait des additions, des corrections, et l'a orné d'une préface. | La *Vie du pape Martin V*; | un *Traité* latin *sur les femmes savantes*; | un autre en italien *contre l'amour*, Milan, 1496, in-4°, traduit en français, 1581, in-4°; l'original et la version sont également rares.

FRÉGOSE (Frédéric), né à Gènes en 1480, archevêque de Salerne et cardinal, de la même famille que les précédens, défendit la côte de Gènes contre Cortogoli, corsaire de Barbarie, qui la ravageait. Il surprit ce pirate dans le port de Biserte, passa à Tunis, et à l'île de Gerbes, et revint à Gènes chargé de gloire et de butin. Les Espagnols ayant surpris Gènes en 1522, Frédéric chercha un asile en France. François Ier le reçut avec distinction, et lui donna l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon. De retour en Italie, il fut fait cardinal et évêque d'Engubio où il mourut en 1541. La langue grecque et l'hébraïque lui étaient familières. Son savoir était soutenu par les vertus épiscopales. On a de lui un *Traité de l'oraison* en italien, Venise, 1542, in-8°.

FRÉGOSE (Antonio-Fileremo), né à Gènes, un des poètes italiens qui fleurirent à la fin du 15e siècle et au commencement du 16e, eut un grand succès dans son temps. Son poème de *Cerva Bianca*, et autres poésies ont été réunies à Milan en 2 vol. in-8°; le 1er parut en 1515, le 2e en 1525, et ils sont assez rares.

FRÉGOSE. *Voyez* FULGOSE.

FREHER. *Voyez* MARQUART-FREHER.

*FREIESLEBEN (Christophe-Henri), jurisconsulte allemand, conseiller caméral du duché de Saxe-Gotha et des mines d'Altenbourg, mort vers l'an 1753, a laissé plusieurs ouvrages fort utiles pour l'étude du droit : | *Corpus juris civilis academicum*, Altenbourg, 1721, in-4°, très souvent réimprimé. La dernière édition est de 1789. | *Corpus juris canonici academicum*, 1778, in-4°. La dernière édition est de Bâle, 1775; | *Schutzius illustratus sive compendium juris Schutzio Lauterbachianum ex complurium celeberrimorum jurisconsultorum scriptis ac notis illustratum*, Altenbourg, 1734, 2 vol. in-4°, compilation fort bien faite, destinée à expliquer l'abrégé fait par Schutz du *Collegium juris*, de Lauterbach. | Une traduction allemande de l'*Homme de cour* de Balt. Gracian, et quelques *opuscules* moins importans.

FREIG (Jean-Thomas) *Freigius*, né à Fribourg en Brisgaw l'an 1543, enseigna le droit avec réputation à Fribourg, à Bâle et à Altorf, et mourut de la peste vers 1583. On a de lui des *Paralitles* sur le Digeste, in-8°, et d'autres ouvrages.

FREIND (Jean) naquit en 1675, à Croton, dans le comté de Northampton, d'un père ministre. Westminster fut sa première école. Dès l'âge de 21 ans, il mit au jour deux *discours* grecs, l'un d'Eschine, l'autre de Démosthènes, avec une traduction et des remarques. Il se consacra

ensuite à la médecine. Le comte de Péterborough l'emmena avec lui en 1705 en Espagne, alors le théâtre de la guerre. Après y avoir exercé sa profession pendant deux ans, il passa à Rome et s'y lia avec tous les savans qui cultivaient son art. Freind, de retour en Angleterre, fut renfermé à la tour de Londres, soupçonné d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état : malheureusement les philosophes et les lettrés ne sont que trop souvent dans ce cas-là (*voyez* VESPASIEN). On sollicita en vain son élargissement pendant six mois; mais au bout de ce temps, le ministre étant tombé malade, Méad (*voyez* ce nom), confrère du prisonnier, ne voulut lui ordonner aucun remède, que Freind ne fût sorti de la tour ; conduite très blâmable et qui ne prouve pas que Méad fût convaincu de l'innocence de son ami. Cependant Freind fut élargi, et obtint la place de premier médecin de la princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre. Il mourut à Londres à 53 ans, en 1728, membre de la société royale. Freind était aussi heureux dans la pratique, qu'éclairé dans la théorie. Ses opinions étaient reçues en Angleterre, comme elles d'Hippocrate dans la Grèce. Des ouvrages qu'il a laissés les principaux sont : | *Histoire de la médecine, depuis Galien jusqu'au 14e siècle :* livre savant, traduit de l'anglais en français par M. Noguez, en 2 vol. in-4°, 1728. | *L'Emmenologie*, ou *Traité de l'évacuation ordinaire des femmes*, traduit en français par Devaux, 1730, in-12; | *Lectiones chimicæ*, Amsterdam, 1710, in-8°; | *Traité de la fièvre*. Tous les écrits de Freind ont été recueillis à Londres, in-fol., 1733, et à Paris, 1735, in-4°; sa *Vie* est à la tête de cette collection.

FREINSHEMIUS (Jean), naquit en 1608 à Ulm en Souabe. Mathias Bernegger, savant de Strasbourg, lui confia sa bibliothèque et lui donna sa fille. L'université d'Upsal lui ayant proposé des avantages considérables, il y alla professer l'éloquence pendant 5 ans. La reine Christine, qui l'enviait à l'université, le choisit pour son bibliothécaire et son historiographe, avec sa table et 2,000 écus d'appointemens. Il fut bientôt obligé d'abandonner ces honneurs et de revenir dans sa patrie, pour rétablir sa santé, que le climat de Suède avait dérangée. L'électeur palatin lui donna un an après son départ d'Upsal, en 1656, une place de professeur honoraire de l'université de Heidelberg, et une charge de conseiller électoral. Freinshemius n'en jouit pas long-temps, étant mort en 1660, à 52 ans. Ce savant possédait les langues mortes et presque toutes les langues vivantes. Il joignait à une littérature choisie, de l'esprit et du goût. Il s'occupa toute sa vie avec autant de zèle que de succès à réparer les brèches que le temps avait faites à quelques auteurs. Il entreprit de faire des *Supplémens* à *Quinte-Curce*, et il y réussit, dans l'édition qu'il donna avec un *index* et des *commentaires*, Strasbourg, 1640, 2 vol. in-8°. Il fit avec succès un semblable travail sur Tite-Live dont il publia (Lib. XI ad XX). Strasbourg, 1649, in-12, et donna ensuite une édition qui contient 60 livres, Strasbourg, 1654, in-4°; Doujat réunit ensuite les 95 livres dans son édition de Tite-Live *ad usum Delphini*. Les supplémens de Tite-Live, moins estimés que ceux de Quinte-Curce, ont été cependant insérés dans les éditions latines de Jean Leclerc et de Crevier, de Lemaire, et traduits en français par Durier, Guérin, Dureau de la Malle. Il fut moins heureux dans ses *supplémens de Tacite*, parce que, pour faire revivre cet historien inimitable, il fallait un génie aussi fort, aussi vigoureux, aussi profond que le sien, et il s'en trouve à peine un dans vingt siècles. Le Père Brotier y a depuis complétement réussi. On a encore de Freinshemius des *Commentaires sur Florus*, et quelques autres auteurs latins, qu'il a ornés de savantes tables.

FREIRE DE ANDRADA (Hyacinthe), abbé de Sainte-Marie de Chans, né à Béja en Portugal, l'an 1597, parut d'abord avec distinction à la cour d'Espagne ; mais son attachement à la maison de Bragance indisposa le ministère contre lui. Il s'éclipsa jusqu'au temps que Jean IV fut proclamé roi de Portugal, en 1640. Il se rendit auprès de lui, et en fut très bien reçu. Ce monarque lui offrit l'évêché de Visen qu'il refusa, prévoyant que le pape, qui ne reconnaissait pas d'autre roi de Portugal que celui d'Espagne, ne lui accorderait point ses bulles. Il mourut à Lisbonne, en 1657, à 60 ans. Freire avait l'esprit léger, mais le cœur généreux et plein de franchise. Il défendait ses amis en secret, et les reprenait en face. Il cultiva avec succès la poésie et l'histoire. On a de lui : | la *Vie de don Juan de Castro*, in-fol. traduite en latin par Ratto, jésuite italien. C'est un des livres les mieux écrits

en portugais. | Des *Poésies portugaises*, en petit nombre, mais élégantes.

FREITAG ou plutôt FREYTAG (Jean), né à Nieder Wesel, dans le duché de Clèves, en 1581, fut professeur en médecine à Helmstadt, médecin en différentes cours d'Allemagne, et enfin professeur à Groningue, où il mourut en 1641. Il ne cessa de critiquer les ouvrages du célèbre Daniel Sennert, auquel il ne semble pas avoir rendu assez de justice, quoique plusieurs de ses critiques soient fondées. Les principaux ouvrages de Freitag sont | : *Noctes medicæ*, Francfort, 1616, in-4°; | *Aurora medicorum*, 1630, in-4° (*voyez* Manget, *Bibliotheca script. medicor. t.* II, p. 346). — Il ne faut pas le confondre avec Jean FREITAG, né à Perleberg en 1587, qui pratiqua la médecine avec réputation à Ratisbonne, où il mourut en 1654, après avoir publié *De melancholia hypochondriaca;* ni avec Jean-Henri FREITAG, qui publia un ouvrage sur la chimie en 1635, à Quedlimbourg; ni avec le major FREITAG, devenu célèbre pour avoir donné à Francfort des coups de bâton à M. Arouet de Voltaire, par ordre de Frédéric II, roi de Prusse.

* FREMIN (René), sculpteur, né en 1673 à Paris, où il prit les premières leçons de son art, alla à Rome pour se perfectionner, et se distingua à son retour par divers ouvrages. Appelé en Espagne par Philippe V, qui faisait alors construire la *Granja*, à Saint-Ildefonse, il contribua beaucoup à orner les jardins de ce palais, et fit un grand nombre de statues et de groupes; mais l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur fut la *fontaine* dite *des Grenouilles*. On loue, dans cet artiste, l'élégance et la facilité avec laquelle il exécutait ses ouvrages; mais on critique l'attitude de ses statues et le caractère qu'il imprimait à ses dieux et à ses nymphes, qui manquent de cette simplicité grecque dont il aurait dû se pénétrer à Rome. Il est mort à Paris, comblé d'honneurs et de richesses, en 1745.

FREMINET (Martin), peintre, né à Paris en 1567, fit le voyage de Rome dans un temps que les peintres étaient partagés entre Michel-Ange de Caravage, et Joseph d'Arpino dit le *Giospin*. Il s'attacha à prendre ce que ces deux peintres avaient de meilleur, et y réussit. Freminet était très instruit dans les sciences relatives à son art: il savait l'anatomie, la perspective et l'architecture. Il fut un grand dessinateur, et l'on remarque beaucoup d'invention dans ses tableaux; mais sa manière fière, les expressions fortes de ses figures, des muscles et des nerfs durement prononcés, et les actions de ses personnages trop recherchées, ne sont point du goût de tout le monde. Ses dessins sont terminés. Henri IV le fit son premier peintre, et Louis XIII l'honora du cordon de Saint-Michel. Il peignit le plafond de la chapelle de Fontainebleau, et mourut à Paris en 1619.

FREMINVILLE (Edme de la POIX), né en 1680 à Verdun en Bourgogne, du lieutenant-général de cette ville, devint lui-même bailli de La Palisse. Les matières féodales sont les principales qui se présentent à traiter devant un juge de grandes seigneuries; il en fit une étude particulière. Le fruit de ses travaux fut le *Traité des dîmes*, 1 vol. in-12; la *Pratique des terriers*, en 3 vol. in-4° qui est un excellent traité des fiefs. Il fit un 6e volume, pour les droits des habitans. Il a extrait, par ordre alphabétique, le *Traité de la police* du commissaire La Marre, sous le titre de *Dictionnaire de la police*, en 1 vol. in-4°: ouvrage estimé, et réimprimé en province, in-8°. Freminville mourut à Lyon, le 14 novembre 1775. C'était un homme savant et laborieux.

FREMIOT. *Voyez* CHANTAL.

FREMIOT (André), archevêque de Bourges, né à Dijon en 1573, d'une famille noble et féconde en personnes de mérite, fut chargé d'affaires importantes sous Henri IV et Louis XIII, et s'en acquitta en homme intelligent. On a de lui un *discours des marques de l'Eglise* contre les hérésies, 1610, in-8° et d'autres ouvrages. Ce prélat estimable mourut à Paris le 13 mai 1641.

* FREMONT (don Charles), religieux et réformateur de l'abbaye de Grammont, naquit à Tours en 1610. Dès qu'il eut pris l'habit, à l'âge de 18 ans, il ne tarda pas à s'apercevoir du relâchement qui régnait dans la discipline de l'abbaye; il n'en fit pas moins son noviciat avec une exactitude exemplaire, et redoubla de ferveur et de zèle pour ses devoirs. Lorsqu'il eut fait sa profession, son abbé le nomma prieur de l'abbaye. Dom Frémont s'efforça, par son exemple et ses discours, d'établir parmi ses confrères plus de régularité; ne pouvant y parvenir, il demanda et obtint la permission d'aller à Paris terminer ses études dans le collége que l'ordre y avait près de l'université. Ayant été présenté au cardinal de

Richelieu, il lui fit agréer un plan de réforme qu'il avait dressé. Nommé par le ministre, prieur d'Epoisse, près de Dijon, don Frémont aidé de son confrère don Joseph Baboul, y jeta les premiers fondemens de sa réforme. Pour ne pas paraître affecter la singularité, il se contenta de remettre en vigueur dans sa communauté la règle telle que le pape Innocent IV l'avait mitigée. Le prieuré de Thiers en Auvergne, lieu de la naissance de saint Etienne, instituteur de l'ordre, prit aussi la réforme, ainsi que six ou sept autres monastères, mais sans se soustraire à la juridiction de l'abbé de Grammont. Don Frémont gouverna pendant 30 ans le prieuré de Thiers, et y mourut saintement en 1689, âgé de 79 ans. On connaît de ce religieux : *La Vie, la Mort et les Miracles de saint Etienne, confesseur, et fondateur de l'ordre de Grammont*, dit vulgairement *des Bons-Hommes*, Dijon, 1647, in-8°. On trouve à la suite de cet ouvrage *La Vie du bienheureux Hugues de Lacerta, disciple de saint Etienne.* Il a composé en outre plusieurs *Œuvres de piété* à l'usage de ses confrères.

* **FRÉMONT-D'ABLANCOURT** (Nicolas), diplomate et littérateur, né à Paris en 1625, était neveu de Perrot d'Ablancourt qui fut son maître. Il se fit une grande réputation d'esprit et de savoir, et plusieurs princes d'Allemagne s'efforcèrent de l'attirer auprès d'eux. Malgré les offres les plus brillantes, il se décida d'autant moins à quitter le service de sa patrie, que Turenne, qui l'avait pris sous sa protection, le fit nommer ambassadeur de France près la cour de Portugal, et quelque temps après résident à Strasbourg. De retour à Paris, après la mort de Turenne, il partageait son temps entre la société des beaux esprits de l'époque et la culture des lettres, lorsque la révocation de l'édit de Nantes le força de s'expatrier dans un âge encore peu avancé. Il se retira en Hollande où le prince d'Orange le nomma son historiographe et lui accorda une pension. Frémont mourut à la Haye, en 1693, laissant les ouvrages suivans : | *Dialogues de la santé*, Amsterdam, 1784, in-12; | *Perrot d'Ablancourt vengé* ou *Amelot de la Houssaye convaincu de ne pas parler français et de mal expliquer le latin*, Amsterdam, 1786, in-12; | *Mémoires concernant l'histoire de Portugal, depuis le traité des Pyrénées* (1659) *jusqu'en* 1668, *avec les révolutions arrivées dans ce temps-là à la cour de Lisbonne*, Paris, 1701, in-12, réimprimés la même année en Hollande. Frémont a ajouté à la traduction des *Œuvres de Lucien*, par Perrot d'Ablancourt, le *Dialogue des lettres de l'alphabet* et le *Supplément à l'histoire véritable.* Il a aussi revu la traduction de l'*Afrique* par Marmol, et a travaillé au *Dictionnaire des rimes* de Richelet.

FRENICLE (Nicolas), poète français né à Paris en 1600, fut conseiller-général en la cour des monnaies, et mourut doyen de la même cour après l'an 1661. On a de lui plusieurs pièces de théâtre : | *Polémon* et *Niobé*, in-8°, deux pastorales; | l'*Entretien des bergers*, autre pastorale; | un poème intitulé *Jésus crucifié*; | une *Paraphrase des psaumes*, en vers, etc. Tous ces ouvrages sont très médiocres.

FRENICLE DE BESSY (Bernard), frère du précédent, mort en 1675, fut grand arithméticien et ami de Descartes. Ce philosophe faisait grand cas de son arithmétique, qui le conduisait à des détails où l'analyse a bien de la peine à parvenir; mais il s'étonnait que sans le secours de l'algèbre, dont en effet il ne faisait aucun usage, Bessy fût devenu si profond dans cette science. On trouve plusieurs de ses écrits dans le 6e tome des anciens *mémoires de l'académie des sciences*, dont il était membre : entre autres, une *méthode* pour trouver la solution des problèmes par les exclusions. Condorcet a écrit son éloge.

* **FRERE** (Georges), comte, lieutenant-général, naquit le 2 octobre 1764 à Montréal. A l'âge de 17 ans (1791), il entra dans le 2e bataillon de l'Aude, et y ayant déployé du courage et de l'intelligence, il fut nommé capitaine en 1792. Devenu chef de bataillon l'année suivante, à l'armée des Pyrénées-Occidentales, il se distingua bientôt après à celle des Pyrénées-Orientales, d'où il passa en Italie, y fit les campagnes de 1794 et 1795, et fut blessé aux redoutes de Séza. Lorsque les Français entrèrent dans le Piémont, il reçut à la journée de la Brenta une nouvelle blessure, qui lui valut le grade de chef de brigade. De retour en France, après le *traité* de Campo-Formio, il servit dans les armées de l'Ouest, de la Hollande et du Rhin, fut nommé ensuite commandant de la garde du premier consul, devint général de brigade en sep-

tembre 1802, et fut employé dans l'armée de Hanovre et à la grande armée, pendant les campagnes de 1805, 1806 et 1807. Le général Frère fut souvent cité avec éloge dans les *bulletins* du temps; et notamment en 1806 à la prise de Lubeck, où il entra un des premiers. Un de ses plus beaux faits d'armes fut la défense de la tête du pont de Spandau sur la Vassarge. Avec un seul régiment et quatre pièces de canon, il soutint l'attaque de 40,000 Russes, qui revinrent six fois à la charge pour s'emparer de ce pont, et qui furent forcés de se retirer, après avoir éprouvé une perte considérable. Il fut nommé successivement comte, commandant de la légion d'honneur et général de division. Le 6 mai 1808, il se rendit en Espagne, et le 7 juin, il s'empara de la ville de Ségovie. Il alla ensuite appuyer l'armée du maréchal Moncey, qui assiégeait Valence; et, après la prise de cette ville, il coopéra au siége mémorable de Saragosse, en qualité de chef d'état-major du maréchal Lannes. Appelé à la grande armée, le général Frère se trouva à la bataille de Wagram, où il se distingua de nouveau et reçut des blessures graves. A peine guéri, il retourna en Espagne et assista aux siéges d'Ostalric, de Tortose et de Tarragone. Il revint en France en 1813, et passa au commandement de la 13e division militaire à Rennes, puis à la 16e à Lille. Lors de la première restauration, Louis XVIII le créa chevalier de Saint-Louis. Après le débarquement de Bonaparte à Cannes, le 20 mars 1815, et pendant les cent-jours, le général Frère se conduisit avec une réserve extrême. Cependant, s'il ne s'empressa pas de se ranger sous les drapeaux de son ancien général, il ne se montra pas non plus fort zélé pour la cause des Bourbons. Aussi, au retour du roi, et dès le commencement de 1816, il fut mis en non activité, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée le 17 février 1826.

FRERET (Nicolas), secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres, né à Paris le 15 février 1688, d'un procureur au parlement, se fit recevoir avocat par complaisance pour sa famille. La nature ne lui avait donné aucun goût pour le barreau, et par conséquent presque point de talent; il le quitta pour se livrer à l'histoire et à la chronologie, ses premières passions. L'académie des inscriptions lui ouvrit ses portes dès l'âge de 25 ans. Il signala son entrée par un *Discours sur l'origine des Français*, rempli de propos indiscrets sur l'affaire des princes avec le régent, qui le fit renfermer à la Bastille. Bayle fut presque le seul auteur qu'on lui donna pour égayer sa prison; il le lut tant de fois, qu'il le savait presque par cœur. Les erreurs de ce fameux sceptique s'inculquèrent dès lors dans son esprit. On ne s'en aperçoit que trop, lorsqu'on jette les yeux sur ses *Lettres de Thrasybule à Leucippe*, où l'on trouve le triste athéisme réduit en principes, quoique adroitement enveloppé; et sur l'*Examen des apologistes du christianisme*, 1767, in-8° : ouvrage posthume, non moins répréhensible que le précédent, mais qui n'est pas de lui. L'abbé Bergier l'a réfuté victorieusement par son ouvrage intitulé *Certitude des preuves du christianisme*. Fréret ayant obtenu sa liberté, s'adonna entièrement à ses anciennes études. On lui doit : | plusieurs *mémoires*, pleins d'érudition et de discussions épineuses. Ils sont répandus dans les différens volumes de la collection académique des belles-lettres. Ceux dans lesquels il essaie d'éclaircir la chronologie lydienne et la chinoise ont été d'abord recherchés; mais l'on s'est convaincu depuis, que ces fabuleuses histoires n'avaient rien gagné aux travaux de ce savant, beaucoup plus crédule en matière de vieilles annales, qu'en matière de religion. | La *préface*, les *notes*, et une partie de la *traduction* du roman espagnol, intitulé *Tyran le Blanc*, 2 vol. in-12; | *Défense de la chronoloyie contre le système de Newton*. Paris, 1758, in-4°; | quelques ouvrages frivoles, qui n'amuseront jamais les lecteurs sages. Fréret avait une vaste littérature. Il connaissait l'intrigue de presque toutes les pièces des différens théâtres de l'Europe. Sa mémoire était immense. Il écrivait avec netteté et avec ordre, mais il avait du penchant pour les opinions singulières; ses *Lettres de Thrasybule* annoncent, au jugement d'un critique judicieux, « un esprit dur et un cœur corrompu. » L'auteur du *Dictionnaire philosophique* s'est souvent paré de l'érudition de Fréret, et n'en a pas fait un meilleur usage. Il mourut en 1749. Ses *Œuvres complètes* ont été recueillies et publiées par Septchênes, en 20 vol. in-12, Paris, 1766; mais cette édition est extrêmement incomplète et défectueuse; l'auteur n'a fait usage d'aucun des manuscrits de Fréret, qui étaient alors entre les mains de Sainte-Croix, et dont plusieurs sont restés inédits. On fait assez de cas de ses *mémoires*

sur les *cultes* de plusieurs dieux du paganisme, sur l'*Année persane;* de son *Traité sur l'origine des Grecs*, et de son traité sur *les Antiquités de Babylone.*

FRÉRON (Elie-Catherine), né à Quimper en 1719, montra de bonne heure des talens. Il entra chez les jésuites, pour les y perfectionner. Il professa pendant quelque temps avec succès au collége de Louis le Grand. Les Pères Brumoi et Bougeant le dirigèrent dans ses études, et lui inspirèrent le goût de la belle littérature. Quelques mécontentemens l'ayant obligé de sortir des jésuites en 1739, il aida d'abord l'abbé des Fontaines dans la composition de ses feuilles, et donna ensuite un petit journal, sous le titre de *Lettres de Mme la comtesse*, in-12, 1746. Cette comtesse était l'interprète de la raison et du bon goût, et elle s'exprimait avec autant d'esprit que de sel. Comme la réputation de plusieurs beaux esprits n'était pas ménagée dans ces feuilles, ils eurent le crédit de les faire supprimer. Elles reparurent en 1749, sous un autre titre. C'est au commencement de cette année que Fréron publia ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, qui, renfermant une critique aussi vive que piquante, ne plurent pas plus à un grand nombre d'écrivains, que celles de la comtesse. Elles furent quelquefois interrompues, et ce fut presque toujours au regret du public, qui aime à s'amuser des critiques et de ceux qui en sont l'objet. Après avoir publié 13 vol. de ce journal, l'auteur le fit paraître en 1754, sous le titre d'*Année littéraire*, et il en a publié régulièrement 8 vol. par année, à l'exception de 1754, qu'il n'en donna que 7, jusqu'à sa mort arrivée en mars 1776. Beaucoup d'esprit naturel, de la gaîté, un goût sûr, un tact fin, le talent de présenter les défauts d'un ouvrage avec agrément : telles furent les qualités de ce redoutable journaliste. De la partialité, une malignité quelquefois trop marquée, de la précipitation dans les jugemens : tels furent ses défauts. Il avait des mœurs douces, et sa société était facile et enjouée; mais le ressentiment des injustices le rendit quelquefois injuste. Ses autres ouvrages sont : | un recueil d'*opuscules*, en 3 vol. in-12, parmi lesquels on trouve des poésies qui ne sont pas sans mérite. L'*Ode sur la bataille de Fontenoi* est une des meilleures qui aient paru depuis Rousseau. | *Les Amours de Vénus et d'Adonis*, in-12, 1748 : brochure traduite de l'italien du cavalier Marini. Fréron était très peu conséquent dans l'attachement qu'il affichait pour les bonnes mœurs. Diverses *analyses* qu'on voit dans l'*Année littéraire*, en sont une autre preuve. Il travailla pendant quelque temps au *Journal étranger*. Il l'abandonna pour s'occuper entièrement de son *Année littéraire*, dont le privilége a été continué à sa veuve.

* FRÉRON (Louis-Stanislas), fils du précédent, né à Paris vers 1755, obtint après la mort de son père le privilége de l'*Année littéraire*, qu'il fit publier sous son nom, par l'abbé Royou, son oncle, et par le professeur Geoffroy. Fréron ne s'occupait que de ses plaisirs. Dès 1789, il embrassa le parti de la révolution avec fureur, et devint l'émule de Marat par la publication d'une petite feuille périodique intitulée l'*Orateur du peuple*. Il avait connu Robespierre, lorsqu'il faisait ses études au collége de Louis le Grand; et quand celui-ci vint à Paris pour siéger aux états-généraux, ils agirent long-temps de concert. Lors de l'insurrection du mois de mars 1791, il fut remarqué, ainsi que Camille Desmoulins, à la tête des insurgés, et il devint un des plus violens orateurs du club des cordeliers qui prit une si grande part aux événemens du 10 août 1792. Dans cette journée, il s'empara de vive force de la commune, et en devint membre, sans avoir fait ratifier sa nomination. Il fut ensuite élu à la Convention, où il vota la mort du roi. Envoyé dans le Midi avec Barras, Salicetti et Robespierre le jeune, il fut l'auteur des mesures sanglantes exécutées à Marseille et à Toulon. Il ne persécuta pas seulement les chefs de l'autorité proscrite, mais tous les négocians les plus considérés, les riches, ainsi que tous ceux qui jouissaient de quelque crédit. On cite de lui entre autres ce trait horrible. Etant entré à Toulon après que les Anglais eurent évacué cette ville, il ordonna aux habitans de se rendre au Champ de Mars sous peine de mort, pour y recevoir les instructions qu'on avait à leur donner. Huit cents s'y rendirent; à peine y furent-ils arrivés, qu'il fit approcher une batterie de canons et tirer sur eux à mitraille. Plusieurs qui n'avaient pas été atteints se jetèrent à terre et feignirent d'être morts. Fréron, qui ne voulait pas qu'aucune de ses victimes lui échappât, s'écria alors : « Que ceux qui » ne sont pas morts se lèvent, la républi- » que leur fait grâce. » Ces malheureux se levèrent en effet, et à l'instant même

ils furent massacrés à coups de sabre et de fusil par ordre du féroce proconsul. On ne peut lire sans être saisi d'horreur les lettres qu'il écrivait alors à la Convention. Dans sa correspondance avec son collègue Moïse Bayle, où il lui rendait compte des événemens de Toulon, Fréron lui disait qu'il avait requis 12,000 hommes pour raser la ville, que tous les jours on y faisait tomber deux cents têtes, et il ajoutait : « Toutes les grandes mesures ont » été manquées à Marseille par Albitte et » par Cartaux. » Après avoir fait périr un grand nombre d'habitans de Toulon et détruit une partie de ses édifices, Fréron retourna à Marseille pour y continuer ses œuvres de destruction. Il y fit périr encore 400 personnes et fit recommencer les démolitions. Mais la Convention interrompit elle-même ces brigandages, en rappelant ses commissaires. Ils revinrent à Paris, et Fréron, reçu comme un triomphateur par la société des jacobins, fut proclamé le *Sauveur du Midi !* La mésintelligence commençait cependant à se mettre entre les différens partis, et Robespierre venait de faire périr Hébert, Clootz, Chaumette, Danton, qui étaient les principaux meneurs du club des Cordeliers; Fréron, qui appartenait à la même faction, et plusieurs autres clubistes, craignant le même sort, concertèrent leurs moyens de défense, et parvinrent à renverser leur ennemi le 9 thermidor (27 juillet 1794). Après la chute de Robespierre, Fréron, ainsi que la faction dantoniste, prirent le nom de *thermidoriens*, et quittèrent la Montagne, pour aller s'asseoir au côté droit. Il devint alors l'apôtre de la réaction, et poursuivit avec acharnement ses anciens amis. En l'entendant faire la motion de raser l'hôtel-de-ville et le club des jacobins, et plus tard de brûler le faubourg Saint-Antoine, on reconnut encore en lui le proconsul de Toulon fumant et de Marseille saccagée. Fréron publia de nouveau son *Orateur du peuple*, où l'on remarquait toujours la même frénésie d'expressions, quoique dans un esprit différent, et se mit à la tête d'une troupe de jeunes gens qui, sous le nom de *jeunesse dorée de Fréron*, parcouraient les rues et les places publiques en chantant le *Réveil du peuple*, et poursuivant les jacobins. Le club de ces derniers fut fermé à la suite d'une rixe. Après l'insurrection du 13 vendémiaire (5 octobre 1795), les thermidoriens craignirent d'avoir porté trop loin leur système de réaction, et soupçonnèrent même quelques-uns de leurs collègues, d'avoir fait un pacte secret avec les royalistes. Fréron, Tallien, Barras reparurent alors au haut de la Montagne. Ils firent nommer un comité extraordinaire, dont Tallien fut rapporteur, et ils rêvèrent le renouvellement de la terreur. Après la session Fréron, qui n'avait point été réélu, fut envoyé de nouveau dans le Midi en qualité de commissaire extraordinaire du nouveau gouvernement; mais craignant le ressentiment des habitans, il s'y fit accompagner d'une force imposante. Plus tard, il fit paraître un mémoire sur sa mission. Bonaparte était devenu premier consul; on assure que Fréron devait épouser sa sœur, dont la main lui avait été promise et qui fut depuis mariée au général Leclerc et ensuite à Camille Borghèse. Fréron, nommé sous-préfet dans un des arrondissemens de Saint-Domingue, refusa long-temps de s'y rendre; il partit cependant en 1802, avec l'armée sous les ordres du général Leclerc. Il y mourut en 1802, après une maladie de six jours. On a de lui : | *Mémoire historique sur la réaction royale et sur les massacres du Midi, avec des notes et pièces justificatives*, première partie, 1795, in-8°. Isnard y répondit par une brochure virulente intitulée *Isnard à Fréron*; | *Moïse Bayle au peuple souverain et à la Convention*, in-8°; | *Réflexions sur les hôpitaux, et particulièrement sur ceux de Paris, et l'établissement d'un mont-de-piété*, 1800, in-8°.

* FRESIA D'OGLIANICO (Maurice-Ignace), lieutenant-général des armées françaises, naquit à Saluces en 1746 d'une ancienne famille du Piémont. Il reçut à Turin une éducation distinguée et entra à 20 ans au service de Sardaigne. D'abord cornette dans le régiment du roi (dragons), il parvint de grade en grade à celui de colonel qu'il obtint en 1793, d'abord dans le régiment de Chablais, puis dans celui des chevau-légers du roi. Il avait fait jusqu'alors toutes ses campagnes contre la France : nommé général en 1796, il passa l'année suivante sous les drapeaux français avec le même grade, et se distingua dans plusieurs occasions, notamment dans deux affaires qui eurent lieu sous les murs de Vérone. Il dut à sa brillante réputation le commandement général des troupes piémontaises au service de France, qui sous ses ordres, rivalisèrent de courage et de gloire avec nos soldats. Le général Frésia fut fait prisonnier au bord

de l'Adda; mais il fut bientôt échangé, et reparut à la tête de ses troupes. Lorsque le Piémont fut réuni à la France, Frésia fut investi du commandement du département de la Haute-Loire et ensuite de celui de l'Hérault. Il organisa en 1803 à Montpellier le corps piémontais que l'on appela la *légion du midi*, fit les campagnes de 1805 et de 1806 en Italie, et celle de 1807 en Prusse, et obtint le grade de général de division. Il commandait la cavalerie piémontaise à la bataille de Friedland et conduisit ensuite un corps de cavalerie en Espagne, d'où il revint par suite de la capitulation de Baylen que fit le général Dupont. Après avoir été pendant quelque temps à la tête de la 18e division militaire, il fut envoyé à la cour de Toscane où il remplit, à la satisfaction du gouvernement, la mission qui lui avait été confiée. Employé de nouveau, à son retour, à la grande armée, il commanda ensuite la 4e division militaire du royaume d'Italie, fut chargé provisoirement du gouvernement de Venise, et fit en 1813 la campagne de Saxe. Nommé commandant militaire des provinces Illyriennes, il pourvut à la défense de Laybach et de Trieste. Lorsque les événemens le forcèrent de quitter ces provinces, il revint en France où il reçut le commandement de la division de réserve que l'on organisait dans le Piémont. Au commencement de 1814 il fut chargé de la défense de Gênes qu'il ne rendit au général Bentink qu'après avoir obtenu une honorable capitulation. Les événemens de 1814 ne ramenèrent point le général Frésia dans sa patrie; il continua de résider en France où il obtint sa retraite en 1815, et où il est mort dans le mois d'octobre 1826, âgé de 80 ans.

FRESNAYE (Jean VAUQUELIN de la), né en 1536 à la Fresnaye en Normandie, fut d'abord avocat du roi au bailliage de Caen, ensuite lieutenant-général, et président au présidial de cette ville; il y mourut en 1606, à ce qu'on croit, à 70 ans. C'est le premier poète français qui ait fait des *satires*. Celles de La Fresnaye, plus sensées que plaisantes, n'ont ni l'énergie, ni le piquant de Regnier; et par conséquent sont moins lues par les Français, naturellement amis du sel et de l'épigramme. On a encore de La Fresnaye : | un *Art poétique* qu'on ne lit plus et qu'on ne doit plus lire, parce que ce qu'il y a de bon se trouve ailleurs, et que le reste n'est qu'un recueil de préceptes triviaux, versifiés faiblement. | Un poème intitulé : *Pour la Monarchie de ce royaume contre la division*, ouvrage d'un zélé patriote. | Deux livres d'*Idylles*, et trois autres d'*Epigrammes*, d'*Epitaphes* et de *Sonnets*. Toutes ces poésies ont été recueillies par lui-même, in-8°, 1605, à Caen. Il était père de Des Ivetaux. (*Voyez* ce nom)

FRESNE (Abraham-Alexis QUINAULT du), naquit d'une famille attachée au théâtre depuis long-temps. Il était d'un caractère extrêmement hautain, comme Baron. Il disait modestement, en parlant de lui : « On me croit heureux : erreur populaire ! Je préférerais à mon état celui » d'un gentilhomme qui mangerait tranquillement douze mille livres de rente » dans son vieux château » Du Fresne était si glorieux, qu'il parlait à peine a ses domestiques; et lorsqu'il était question de payer un fiacre ou un porteur de chaise, il se contentait de faire un signe, ou de dire d'un air dédaigneux : *Qu'on paie ce malheureux*. « Ce n'est du reste pas » à ces mimes qu'il faut s'en prendre, dit » un auteur, s'ils sont pleins d'insolence » et d'orgueil, mais à l'engouement du » public qui leur fait perdre la tête par » des applaudissemens exagérés, et par » des richesses qui les mettent de niveau » avec les plus grands seigneurs. » (*Voy.* BARON, ESOPUS, GARRICK, ROSCIUS), Cet histrion est mort en 1767.

FRESNE. *Voyez* CANGE (du).

FRESNE. *Voyez* FORGET.

* **FRESNEL** (Augustin-Jean), physicien célèbre, né à Broglie, département de l'Eure, le 10 mai 1788. Jacques Fresnel son père, qui était architecte et entrepreneur de travaux publics, n'ayant point adopté les principes de la révolution, se vit forcé, par l'anarchie révolutionnaire, de renoncer aux entreprises, et de venir chercher un asile, en 1794, dans une petite campagne qu'il possédait aux environs de Caen. Il s'y occupa uniquement de l'éducation de ses enfans. Les progrès d'Augustin, son fils cadet, furent singulièrement retardés par sa complexion faible et valétudinaire; il savait à peine lire à huit ans. A 15 ans, ses parens l'envoyèrent continuer ses études à l'école centrale de Caen, où deux professeurs, du plus rare mérite, MM. Quesnot et l'abbé de Larivière, chargés l'un d'un cours de mathématiques, l'autre du cours de grammaire générale et de logique, contribuèrent à développer et fortifier en lui un sens droit et un jugement exquis. A 16 ans il fut ad-

mis à l'école polytechnique, et malgré les infirmités précoces qui accablaient déjà sa jeunesse, il se fit remarquer parmi les élèves les plus distingués, et fixa sur lui l'attention de ses professeurs, par la solution de plusieurs problèmes d'une difficulté remarquable. Au sortir de l'école polytechnique, Fresnel entra dans celle des ponts-et-chaussées, et fut bientôt employé comme ingénieur dans le département de la Vendée, et ensuite dans celui de la Drôme où il se trouvait lors du débarquement de Bonaparte. S'étant montré favorable aux Bourbons, il fut destitué et se retira en Normandie, où il se livra à des études physico-mathématiques, et principalement à des recherches sur les divers phénomènes que nous présente la lumière. Cette étude pour laquelle il avait toujours eu beaucoup de goût, mais dont il n'avait pu s'occuper avec continuité à cause de ses emplois, le conduisit à déterminer les lois de la diffraction de la lumière, qui jusques-là n'avaient pas été bien connues; il publia, en 1816, dans les *Annales de physique et de chimie*, un Mémoire, contenant les premiers résultats de ses recherches, qui attira l'attention de l'académie des sciences. Les principales questions qui y étaient traitées devinrent le sujet d'un prix proposé par elle en 1817. Alors Fresnel reprit et compléta ses expériences, et présenta un nouveau travail qui fut couronné par l'académie en 1819, et qui le plaça parmi les plus célèbres physiciens. Après les cent-jours, il avait été réintégré dans ses fonctions d'ingénieur, et envoyé dans le département d'Ile-et-Vilaine. M. Becquey, nommé, en 1817, directeur-général des Ponts-et-Chaussées, le fixa à Paris en le chargeant d'un service qui lui laissait les loisirs nécessaires pour continuer ses recherches scientifiques, dans lesquelles nous ne pouvons suivre ici leur savant auteur. Il fut appelé en 1819 à concourir aux travaux de la commission des phares, et inventa un nouveau système d'éclairage, les *phares lenticulaires*, qui ont été définitivement adoptés, en 1825, pour l'éclairage de toutes nos côtes maritimes et lui valurent la médaille d'or annuellement destinée par la société d'encouragement à l'auteur de la plus belle invention dans les arts. Cette découverte lui donne des droits à la reconnaissance des marins de tous les pays. En 1813, Fresnel chargé d'aller remplacer l'ancien appareil d'éclairage du phare de Cordouan, à l'embouchure de la Gironde, par un *appareil lenticulaire à éclipses du premier ordre*, s'acquitta de cette mission avec un plein succès, et recueillit sur les lieux même des témoignages d'admiration de marins français et étrangers. L'année suivante, il fut nommé secrétaire de la commission des phares, et chargé de l'inspection des phares maritimes, fonctions qu'il a remplies jusqu'à sa mort. En 1824, il fut nommé chevalier de la légion-d'honneur. Plein de dévouement, Fresnel avait accepté, en 1821, les fonctions d'examinateur de physique, de géométrie descriptive à l'école polytechnique; les fatigues de ce nouveau travail, qu'il accomplissait avec une exactitude scrupuleuse, réagirent d'une manière funeste sur sa santé. A la suite des examens de 1824, Fresnel éprouva une attaque d'hémoptysie, qui, regardée d'abord comme purement accidentelle, était en effet le premier symptôme d'une affection de poitrine du caractère le plus alarmant. Sa santé qui s'affaiblit depuis continuellement, ne lui permit plus que de se consacrer exclusivement au service des phares. Durant sa dernière maladie, il reçut de la société royale de Londres, pour avoir appliqué la théorie des ondulations lumineuses à l'application des phénomènes de la polarisation, la médaille d'or fondée par Rumford, pour les plus belles découvertes sur la théorie de la lumière et de la chaleur. Cette médaille lui fut remise huit jours avant sa mort par M. Arago, son ami. Fresnel a expiré à Ville-d'Avray, dans les bras de sa mère, le 14 juillet 1827, regrettant de ne pouvoir compléter plusieurs recherches scientifiques du plus haut intérêt. Ses productions scientifiques n'ont pas été réunies en corps d'ouvrage. Voyez pour les mémoires et notes sur la diffraction, la polarisation, la double réfraction, etc., les *Annales de physique et de chimie*, années 1816, 17, 18, 19, 21, 22, 23 et 25; le *Bulletin de la société philomatique*, années 1822, 23 et 24; le *Supplément* à la traduction de la chimie de Thompson, par Riffault, et les Mémoires de l'académie des sciences, tomes 5 et 7. Le *Mémoire sur l'éclairage des phares* a été publié séparément en 1822. On a promis de publier plusieurs travaux inédits de Fresnel. M. Duleau, ingénieur des ponts-et-chaussées lui a consacré une excellente notice. Fresnel avait été élu, à l'unanimité, en 1823, membre de l'académie des sciences. Il était déjà de la so-

ciété philomatique, de l'académie royale de Caen, et de la société de physique et d'histoire naturelle de Genève. La société royale de Londres l'admit parmi ses membres en 1825.

FRESNOY (Charles-Alfonse du), né à Paris en 1611, d'un apothicaire, fut destiné à la médecine par ses parens, à la poésie et à la peinture par la nature. Les beaux arts l'emportèrent sur la pharmacie, malgré les mauvais traitemens que sa famille lui fit essuyer. Il prit d'abord des leçons de dessin chez Perrier et chez Vouet. De cette école il passa dans celle d'Italie, sans autre secours pour vivre que son pinceau. Du Fresnoy fut obligé, pour subsister, de peindre des ruines et des morceaux d'architecture. Pierre Mignard, avec lequel il lia une amitié qui dura jusqu'à la mort, vint le trouver à Rome, et l'aida à sortir de l'indigence. Chaque jour étendait la sphère de ses connaissances : il étudiait Raphaël et l'antique, et à mesure qu'il avançait dans la théorie de son art, il écrivait ses remarques en vers latins pour s'aider dans la pratique. De ces observations rassemblées naquit son poème : *De arte graphica*, de l'art de la peinture : production admirable pour les préceptes, mais dénuée d'ornemens et de grâces, et très inférieure, pour la pureté et l'élégance du style, au poème latin de l'abbé de Marsy, sur le même sujet. Du Fresnoy prenait tour à tour la plume et le pinceau. Il approche du Titien pour le coloris et de Carrache pour le dessin. Ses tableaux et ses dessins ne sont pas communs. Le musée de Paris possède deux tableaux de cet artiste : une *Sainte-Marguerite* et une *Nymphe avec* des *Naïades*. Il mourut en 1665, chez un de ses frères, dans le village de Villiers-le-Bel, à 4 lieues de Paris. Son *poème sur la peinture* a été traduit en français par Roger de Piles. La meilleure édition de ce poème est celle de Paris, 1673, qu'on a ornée des figures de Le Clerc, in-12. Renou en a donné en 1789 une traduction libre et en vers, avec des remarques ; enfin M. Rabany-Beauregard en a publié une nouvelle traduction à Clermont-Ferrand, 1810, in-8°.

FRESNOY. *Voy.* LENGLET du FRESNOY (Nicolas).

FRESNY (Charles RIVIÈRE du), né à Paris en 1648, passait pour petit-fils de Henri IV, et lui ressemblait. Il joignait à un goût général pour les arts, des talens particuliers pour la musique et le dessin. Sans crayon, sans pinceau, sans plume, il faisait des tableaux charmans. Il excellait surtout dans l'art de distribuer les jardins. Ce talent lui valut le brevet de contrôleur des jardins du roi, et le privilége d'une manufacture de glaces. Du Fresny, extrêmement prodigue, le céda pour une somme médiocre. Il se fit rembourser en même temps une rente viagère de 3 000, livres, que Louis XIV avait ordonné aux entrepreneurs de lui faire. Ce prince disait : « Il y a deux hommes » que je n'enrichirai jamais, » du Fresny et Bontems. C'étaient ses deux valets-de chambre, et presque aussi dissipateurs l'un que l'autre. Du Fresny quitta la cour, après avoir vendu toutes ses charges. Ses ouvrages ont été recueillis en 1731, en 6 vol. in-12. Ils renferment : | ses *Pièces de théâtre ;* | des *Cantates*, qu'il a mises lui-même en musique ; | plusieurs *chansons ;* | les *Amusemens sérieux et comiques*, petit ouvrage souvent réimprimé, et plein de peintures vives et plaisantes de la plupart des états de la vie ; | des *Nouvelles historiques*, *etc.* On remarque dans toutes ces productions une imagination enjouée et singulière.

* **FRESSINET** (le baron PHILIBERT), lieutenant-général, né le 21 juillet 1767, à Marcigny, département de Saône-et-Loire, s'enrôla, en 1789 dans un régiment de dragons, et devint en 1797 adjudant-général. Il fut employé en Allemagne, en Suisse, et fit les campagnes d'Italie de 1799. A la bataille de Tauffert, il mérita le grade de général de brigade, fut blessé à celle de Novi, et continua de servir en Italie, sous les ordres du général Brune. En 1802, il fit partie de l'expédition de Saint-Domingue, sous les ordres du général Leclerc. Ayant blâmé l'arrestation de Toussaint-Louverture qui s'était rendu à lui, il fut renvoyé du service actif. De retour en France, il demeura cinq ans sans activité, après quoi il fut envoyé à l'armée de Naples. En 1812, il eut un commandement dans le 11e corps de l'armée, et joignit, avec ses troupes, le prince Eugène, en Pologne, à la suite des désastres de la retraite de Moscou. Le commandement d'une division lui fut confié en 1813, et il s'empara, à la bataille de Lutzen, du village d'Esdorf ; l'intrépidité et le talent dont il fit preuve en cette occasion, lui valurent le grade de général de division, celui de commandant de la légion d'honneur et la croix de commandeur de l'ordre de Wurtz-

bourg. Il combattit encore avec distinction aux batailles de Bautzen et de Leipsick. En 1814 il passa en Italie, et se fit remarquer à la défense du Haut-Mincio. Après la restauration, Fressinet rentré en France reçut la croix de Saint-Louis. Bonaparte, pendant les cent-jours, le nomma au commandement de la 15e division militaire à Rouen; et ensuite, par intérim, à celui de la 10e division militaire à Toulon. Il publia dans ces deux villes des proclamations où il se prononçait contre la restauration et en faveur de l'empereur. Il remit peu après le commandement de la 10e division au général-Decaen, et revint à Paris. Après la bataille de Waterloo, il signa, avec quelques autres généraux, une adresse à la chambre des représentans, contre la restauration de la dynastie des Bourbons, et suivit l'armée sur les bords de la Loire. Son nom fut inscrit à l'article 2 de l'ordonnance du 24 juillet 1815, confirmée par la loi du 17 janvier 1816. En conséquence, il quitta la France, et se retira en Belgique. C'est là qu'il publia, dans la première effervescence de son ressentiment, une brochure intitulée : *Appel aux générations présentes et futures, sur la convention de Paris, faite le 3 juillet* 1815, où il prétend démontrer que la convention de Paris avait été conclue pour assurer toute garantie aux personnes, contre la recherche des faits politiques qui venaient de se passer. En janvier 1818, Fressinet partit d'un port de la Belgique avec sa famille, pour l'amérique méridionale dans l'intention d'aller combattre sous les drapeaux des colonies insurgées contre l'Espagne. Il arriva à Buenos-Ayres le 10 mai 1818, à bord la goëlette américaine *l'Aurora*. Il se proposait d'aller rejoindre l'armée de San-Martin; mais diverses circonstances l'en détournèrent. De retour en Europe, le ministère français lui permit de rentrer dans sa patrie. Il était à Paris, en 1820, lors des émeutes populaires, à la suite desquelles il fut détenu pendant quelques jours. Après sa mise en liberté, il obtint une audience du roi, et fut replacé sur le cadre de disponibilité. Le général Fressinet est mort à Paris, la nuit du 9 au 10 août 1821, dans un état voisin de l'indigence.

* FRETEAU DE SAINT-JUST (Emmanuel-Marie-Michel-Philippe), conseiller de grand'chambre au parlement de Paris, beau-frère du président Dupaty, né vers 1745, se voua au commencement de la révolution au parti d'Orléans, et se déclara contre les mesures proposées au parlement par les ministres. Arrêté par suite de ces différends, il fut relâché après la disgrâce du cardinal de Brienne, et nommé, par le bailliage de Melun, député de la noblesse aux états généraux. Il fut un des premiers membres de la minorité qui passèrent à la chambre du tiers-état, et fut entièrement dévoué au parti démocratique. Son empressement à parler sur toutes les matières et à vouloir se mêler de tout, le fit surnommer par Mirabeau, la *commère Fréteau*. Il proposa de donner à Louis XVI le titre de roi des Français, et d'ajouter à ces mots : *Louis par la grâce de Dieu*, ceux-ci : *et par la loi constitutionnelle de l'état*, appuya toutes les mesures contre la cour, dénonça les bastilles secrètes, demanda l'abolition des ordres religieux et la vente des biens du clergé. Il vota ensuite pour que le droit de guerre et de paix appartînt à la nation, adhéra à l'abolition de la noblesse, et fit une violente sortie contre les ennemis de la constitution. Il voulut s'opposer au nouveau serment du clergé, mais il ne fut pas écouté. Son rapport alarmant sur la situation de la France en 1791 lui attira une foule de sarcasmes. Cependant, à la suite de ce rapport, on ordonna au prince de Condé de rentrer en France, et il fit rendre le 28 juin un décret qui défendait à tous les Français de sortir du royaume. Après la session, il fut nommé juge du tribunal du 2e arrondissement de Paris. Les jacobins le firent arrêter comme suspect en 1793, et il fut condamné seulement à la détention par mesure de sûreté générale; mais poursuivi par la haine de Robespierre, on l'enveloppa dans une prétendue conspiration des prisons, et il fut mis à mort le 14 juin 1794.

* FRÉTEAU (Jean-Marie-Nicolas), médecin, naquit à Messai, diocèse de Rennes, en 1765. Son père était avocat au parlement de cette ville, et il y fit ses premières études médicales. Il se rendit à Paris, en 1788, pour les compléter, et revint à Nantes, entreprendre l'exercice de son art. En 1793 il fut nommé chirurgien major à la suite des hôpitaux ambulans de l'armée des côtes de Brest; fixé à Nantes, il s'y occupa à la fois de la théorie de son art sur laquelle il écrivit, et de la pratique, principalement dans la partie chirurgicale, qu'il avait étudiée sous Desault, et où il se fit une grande réputation pour la cure des plaies invétérées. En l'an 2 il ob-

tint par élection le titre de chirurgien-major des volontaires de la Loire-Inférieure. Fréteau s'étant rendu plus tard à Paris, pour recevoir le grade de docteur, soutint publiquement le 2 vendémiaire an 12, une thèse *sur l'asphyxie de l'enfant nouveau-né*. Fréteau a souvent porté la parole comme président ou secrétaire de la société royale académique de Nantes, et les discours qu'il a prononcés en ces occasions sont imprimés dans les recueils de cette société. En 1819, il rédigea au nom de cette compagnie, un mémoire sur l'état de l'agriculture dans les départemens de l'ancienne Bretagne. Fréteau fut membre du conseil général du département de la Loire-Inférieure, et est mort le 9 avril 1823 à la suite d'une attaque d'apoplexie. Il pratiqua avec un égal succès la chirurgie et la médecine. Il s'attacha d'une manière particulière à étudier l'action des moyens mécaniques propres à corriger les difformités du corps; il s'était acquis une brillante réputation dans l'art des accouchemens. On a de lui : | *Mémoire sur les moyens de guérir facilement et sans danger les vieux ulcères des jambes, même chez les vieillards*, Paris, 1803; | *Essai sur l'asphyxie de l'enfant nouveau-né*, Paris, F. Louis, 1803; | *Considérations pratiques sur le traitement de la gonorrhée virulente, etc.*, Paris, Le Normand, 1813, in-8° de 300 pages; | *Traité élémentaire sur l'emploi légitime et méthodique des émissions sanguines dans l'art de guérir, avec application des principes à chaque maladie*, Paris, Gabon, 1816, in-8°. Cet ouvrage avait été couronné par la société de médecine de Paris, le 5 juillet 1814. | *Considérations sur l'asphyxie de l'enfant nouveau-né*, 1816. C'est la réponse à une critique de son ouvrage sur le même sujet, qu'il développe plus amplement, et d'une manière victorieuse. Il a donné, en outre, un grand nombre de *mémoires* dans plusieurs *journaux savans et de médecine*, comme sur l'*Heureux effet de l'allaitement artificiel*. — *Sur la ligature d'un polype utérin*. — *Sur une hémorrhagie très sérieuse dont la cause a été long-temps inconnue*. — *Sur la doctrine des nécroses, et la nécrose du tibia*. — *Sur une intumescence de la langue, avec prolongement hors de la bouche*. — Divers articles sur l'*agriculture*, *le magnétisme*, etc.

* **FREUNDWEILER** (Henri), peintre suisse, né à Zurich en 1753, fit plusieurs voyages en Allemagne, et séjourna quelque temps à Dresde et à Berlin. Le prince de Dessau chercha à se l'attacher : mais cet artiste préféra son indépendance, et revint en Suisse, où il cultiva surtout le genre historique. La plupart de ses tableaux sont tirés de l'*histoire de sa nation*. On loue la vérité de leurs détails et la beauté de leur coloris.

* **FREVIER** (Charles-Joseph), né à Rouen le 11 novembre 1689, entra fort jeune dans la société des jésuites, où il fut destiné à l'enseignement. On n'est pas sûr de l'époque de sa mort; mais il vivait encore en 1770, après la suppression de son ordre : il paraît qu'il survécut peu à cette époque. Il est connu par le différend littéraire qu'il eut avec ses confrères les journalistes de Trévoux. Le Père Widenhoffer, jésuite allemand, passant par Malines, remarqua dans la bibliothèque des jésuites de cette ville un manuscrit de Bellarmin, qui contenait une dissertation sur la Vulgate; il en fit un précis; mais trouvant ensuite plus à propos de faire imprimer le manuscrit lui-même, il en obtint une copie collationnée du Père Holvoët, bibliothécaire du collége de Malines, et le publia sous ce titre : *Apographus ex manuscripto autographo venerabilis Dei servi Roberti Bellarmini e societate Jesu, S. R. E. cardinalis, de editione Vulgata, quo sensu a concilio tridentino definitum sit, ut ea pro authentica haberetur*. Le Père Berthier, en rendant compte de cet écrit dans son *Journal de Trévoux*, établit que le sentiment de Bellarmin et même du cardinal Pallavicin était que le concile de Trente, en déclarant la Vulgate authentique, avait voulu dire qu'elle était exempte de toute erreur en matière de foi et de mœurs, et qu'elle seule devait être en usage dans les églises et les écoles, mais qu'il n'avait pas prétendu qu'il ne s'y trouvait pas de fautes. Le Père Frévier s'éleva contre cette opinion, qu'il trouvait dangereuse, dans un livre qu'il publia sous ce titre : *La Vulgate authentique, authentique dans tout son texte, plus authentique que le texte hébreu, que le texte grec, qui nous restent; théologie de Bellarmin, son apologie contre l'écrit annoncé dans le Journal de Trévoux, article 85, juillet 1750*, Rome, 1753, in-12. Il y soutient que la Vulgate est le *seul* texte *pur*, et que ni le texte hébreu ni le grec n'ont cet avantage, et que c'est ainsi qu'a voulu l'établir le concile de Trente. Quant à l'opinion de Bellarmin et du cardinal Pallavicin, il

prouve, d'après des passages tirés de leurs écrits, que leur sentiment était le même que le sien, et que le manuscrit trouvé à Malines ne peut prouver le contraire, étant une pièce sans conséquence, un mémorial où Bellarmin, jeune encore, aurait recueilli le résultat de ses lectures, et qu'il aurait ensuite jeté comme un écrit indigne de lui. Mais c'était moins pour combattre le Père Berthier que Frévier avait composé ce livre, que pour ne pas laisser croire que les Ecritures saintes pouvaient être exposées à un soupçon de corruption.

FREY (Jean-Cécile), né à Keiserstuhl en 1580, professa la philosophie au collége de Montaigu à Paris, et y mourut de la peste l'an 1631. Ses ouvrages latins de *philosophie* furent imprimés en cette ville, in-8°, 2 vol.; le 1er en 1645, le 2e en 1646. On trouve dans celui-ci quelques écrits de médecine, science en laquelle il avait été passé docteur. La liste des autres ouvrages que renferme cette collection se trouve dans le Dictionnaire de Moréri et dans le tome 39 des *Mémoires* du Père Nicéron.

FREY. *Voyez* NEUVILLE.

FREY (Jean-Jacques), né à Lucerne, le 17 février 1681, fut l'un des plus célèbres graveurs de son époque, vécut longtemps à Rome, et y mourut le 12 janvier 1751. Il a gravé d'après les plus grands maîtres, tels que Raphaël, le Guide, le Dominiquin, Annibal Carrache, Carlo Maratti, le Poussin. Son burin est vif et expressif. Le recueil de ses gravures forme 2 gros vol. in-folio et s'élève à plus de cent planches, outre l'estampe, qui passe pour être son chef-d'œuvre et qui est appelée : *In conspectu angelorum psallam tibi*.

FREZIER (Amédée-François), ingénieur et voyageur, né à Chambéry en 1682, d'une famille distinguée dans la robe, originaire d'Ecosse, vint à Paris pour étudier la jurisprudence; mais les mathématiques ayant plus d'attrait pour lui, il s'y livra entièrement, et entra dans le corps du génie en 1707. La cour le chargea d'aller examiner les colonies espagnoles, au Pérou et au Chili en 1711, et employa son talent pour les fortifications à Saint-Malo, à Saint-Domingue en 1719, à Landau en 1728. Ce fut aussi cette même année qu'il reçut la croix de St.-Louis, et qu'il se maria. Il parvint ensuite au grade de lieutenant-colonel, et enfin de directeur de toutes les fortifications de la Bretagne. Il mourut en 1773, à l'âge de 92 ans. Nous avons de lui divers ouvrages : | *Traité des feux d'artifice*, in-8°; | *Voyage de la mer du Sud*, 1716, 1747, in-4°, et 2 vol. in-12, 1717; | *Théorie et pratique de la coupe des pierres et des bois*, Strasbourg, 1737-39, 3 vol. in-4°. Il donna l'abrégé de ce livre sous le titre d'*Elémens de stéréotomie*, Paris, 1759, 2 vol. in-8°.

FREZZI DE FOLIGNO (Frédéric), évêque de Foligno sa patrie, avait été dominicain, il fut décoré de la mitre par Boniface IX en 1403, assista au concile de Pise en 1409, et mourut en 1416 à Constance, pendant la tenue du concile. Il est auteur d'un poème fort estimé des Italiens, intitulé : *Il quadriregio*, ou *Les quatre règnes de la vie de l'homme;* le 1er règne est celui de *Cupidon*, le 2e celui de *Satan*, le 3e celui des *Vices*, et le 4e celui de *Minerve* ou de la *Vertu*. Il fut imprimé pour la première fois à Foligno en 1481, in-fol., et cette édition est rare et recherchée. La dernière et la meilleure est celle de Foligno, 1725, 2 vol. in-4°. Quelques critiques ont voulu enlever cet ouvrage à Frezzi, pour le donner à Nicolas Malpigli, Bolonais; mais les meilleurs bibliographes d'Italie soutiennent qu'il est certainement de Frezzi.

FRIART ou FRÉAR. *Voyez* CHAMBRAY (Roland).

FRIBURGER. *Voyez* GERING.

* FRIEDEL (Adrien-Chrétien), naquit à Berlin le 31 mars 1753. Il vint à Paris dès sa première jeunesse, et fut professeur en survivance des pages du roi. Il publia plusieurs comédies traduites de l'allemand, comme *La Piété filiale*, d'Engel, 1781; *Le Page*, du même, 1781, etc. Il donna en outre le *Nouveau théâtre allemand*, ou *Recueil des pièces qui ont paru avec succès sur les théâtres des capitales de l'Allemagne*, 1782-1785, 12 vol. in-8°. M. Bonneville a eu part à cette traduction. Le *Nouveau théâtre* contient vingt-huit pièces des meilleurs auteurs allemands. A la tête du premier volume, on trouve une histoire de leur théâtre. Friedel est mort en 1786.

* FRIEDEL (Louise-Béate-Augustine, UTECHT, dame), née en 1758 à Colnow en Poméranie, morte à Carcassonne en 1818, est auteur de deux ouvrages qui ont sauvé son nom de l'oubli : | l'*Art du confiseur*, Paris, 1802, souvent réimprimé; | *Mémoire d'une mère infortunée à ses filles;* la 14e édition faite en 1819, un

vol. in-12, est précédée d'une *Notice* sur l'auteur.

FRISCH (Jean-Léonard), ministre protestant et philologue allemand, né à Sulzbach le 19 mars 1666, passa la moitié de sa vie à voyager en Allemagne, en France, en Suisse, en Italie, en Hollande, en Turquie, etc. et se fixa en 1700 à Berlin, où il enseigna la langue russe à Leibnitz. Il exerça tour à tour, auprès de divers gentilshommes, l'emploi d'économe, d'intendant et de précepteur, et devint recteur de la société prussienne en 1726. Il fut chargé en 1731 de diriger la classe historico-philologico-germanique, et mourut à Berlin le 21 mars 1743. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui attestent la variété de ses connaissances : | *Specimen lexici germanici*, Berlin, 1723, in-8°; | *Dictionnaire allemand-latin*, 1741, in-4°; | *Nouveau dictionnaire des passagers, français-allemand et allemand-français*, Leipsick, 1712, très souvent réimprimé en 1 et 2 vol. in-8°; | *Programma de origine characteris slavonici, vulgò dicti cirulici*, Berlin, 1727, in-4°; | *Continuationes historiæ linguæ slavonicæ*, 1727, 1729 et 1734, in-4°; | *Description de tous les insectes de l'Allemagne*, Berlin, 1720-1738, 13 cahiers in-4°; ouvrage estimé; | *Description et figure des oiseaux de l'Allemagne*, in-folio, figures coloriées, très bel ouvrage, qui a été continué par son fils Joseph-Léopold, mort en 1787; | *Recherches d'histoire naturelle*, Berlin, 1742, et autres ouvrages qui ont pour objet la minéralogie et la zoologie.

FRISCH (Joseph-Léopold), fils puiné du précédent, ministre protestant, naquit à Berlin, le 29 octobre 1714, et fut très instruit dans les sciences naturelles et dans la philologie. On a de lui : | *Musei hoffmaniani petrificata et lapides*, Halle, 1741, in-4°; | *Tableau systématique des quadrupèdes, distribués en ordres, genres et espèces*, Glogaw, 1775, in-4°; | *Des avantages et des inconvéniens que présentent les quadrupèdes*, Bulaunz, 1776, in-8°. Ces deux ouvrages sont écrits en allemand. Frisch mourut en 1787.

FRISCHE (Don Jacques du), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né à Séez en 1640, donna, en 1686 et 1690, avec D. Nicolas Le Nourri, une nouvelle édition de *saint Ambroise*, accompagnée de savantes notes, en 2 vol. in-fol. On lui doit aussi la *Vie de saint Augustin*, qui se trouve à la tête des œuvres de ce saint docteur; il y travailla avec D. Vaillant sur les mémoires de l'abbé de Tillemont. D. Frische travaillait à une nouvelle édition de *saint Grégoire de Nazianze*, lorsqu'il mourut à Paris en 1693, avec la réputation d'un savant vertueux. Pinsson, avocat au parlement, a fait l'éloge de don Frische dans une lettre imprimée en 1694.

FRISCHLIN (Nicodème), philologue allemand, né à Balingen, dans le duché de Wurtemberg, le 22 septembre 1547, se tua en 1590, à 43 ans, en voulant se sauver d'une tour où ses vers l'avaient fait enfermer. Il avait beaucoup de talent pour la poésie. On a de lui seize livres d'*élégies*, sept *comédies*, deux *tragédies*, *etc.* Sa comédie de *Rébecca* lui valut une couronne de laurier d'or, que l'empereur Rodolphe voulut lui donner solennellement à la diète de Ratisbonne. Il était partisan de Ramus : ses écrits en matière grammaticale en font foi. Il a travaillé aussi sur *Callimaque*, *Aristophane*, *Virgile*, *Perse*, *etc.*, qu'il a ou traduits ou éclaircis par des notes. Ses *Œuvres poétiques* parurent en 4 vol. in-8°, 1598 à 1607. On a encore de lui des ouvrages sur l'*astronomie*, sur les *Hébreux*, et un *dictionnaire grec-latin-allemand*. Lange a publié à Brunswick en 1727 : *Frischlini Vita, fama, scriptis et vitæ exitu memorabilis*. (*Voyez* la liste de ses ouvrages dans le tome 19 des *Mémoires* de Nicéron.)

FRISCHMUTH (Jean), né en 1649 à Wertheim, dans la Franconie, fut recteur, puis professeur de langues à Iéna, où il mourut en 1687. On a de lui : | des *explications* de plusieurs endroits difficiles de l'Ecriture sainte, dont quelques-unes sont assez heureuses; | plus de 60 *dissertations* in-4°, *philologiques et théologiques*, sur des sujets curieux, pleines d'érudition.

* **FRISI** (l'abbé Paul), célèbre mathématicien et physicien, né à Milan le 13 avril 1728, entra à l'âge de 15 ans chez les clercs de Saint-Paul de l'ordre des Barnabites, et composa à 22 ans sa fameuse *Dissertation sur la figure de la terre*. Il professa la philosophie à Milan, ensuite à Pise. En 1764, il fut rappelé dans sa patrie pour occuper la chaire de mathématiques dans les *écoles palatines*. Il était membre de presque toutes les académies de l'Europe, et fut honoré de la protection du pape Clément XIII, de l'empereur Joseph II, de Catherine II, et des rois de Prusse et de Danemarck. Pise lui avait

donné la permission de se séculariser. Il parcourut alors à plusieurs reprises l'Italie, l'Allemagne, la France et l'Angleterre, partout consulté, partout donnant d'excellens avis sur tous les sujets de mathématiques pures, d'astronomie, de physique et particulièrement d'hydraulique. L'abbé Frisi apprit aux Milanais à se servir des paratonnerres. Il mourut à Milan en 1784. Ses principaux ouvrages sont : | *Disquisitio mathematica in causam physicam figuræ et magnitudinis telluris nostræ*, Milan, 1751 ; | *Nova electricitatis theoria, etc.* Milan, 1755 ; | *De motu diurno terræ dissertatio*, Pise, 1758 ; | *Del modo di regolare i fiumi e torrenti principalmente del Bolognesse e della Romagna, libri tre*, Lucques, 1762 et 1768, 3e édition augmentée, Florence, 1770. On en a publié une traduction française à Paris en 1774. | *Saggio sopra l'architectura gotica*, Livourne, 1766 ; | *De gravitate universali, libri tres*, Milan, 1768. Bernoulli dit que cet ouvrage est un des plus profonds et des plus utiles qu'il y ait sur l'astronomie. | *Cosmographiæ physicæ et mathematicæ, etc.* Milan, 1774, 2 vol. in-4°. Ce livre est regardé comme le chef-d'œuvre de Frisi ; | *Pauli Frisii opera*, Milan, 1782-85, 5 vol. in-8°. Il a écrit en outre plusieurs éloges, parmi lesquels il n'a pas oublié celui de d'Alembert, son ami. Le comte Verri a dédié à Condorcet l'éloge de Frisi intitulé : *Memorie appartenenti alla vita ed agli studj del signor don Paoli Frisi*, Milan, 1787, in-4°.

* **FRITZ** (Charles-Maximilien), naquit le 7 octobre 1738 à Strasbourg. Après avoir terminé ses études, il visita l'Allemagne, et particulièrement Iéna, où il fit la connaissance des savans professeurs Griesbach, Doederlein, Eichhorn. Deux ans après son retour, en 1788, il fut nommé agrégé au collége Guillaume, et pasteur à Barr, en 1795. Il avait à peine commencé à remplir ce dernier emploi, que la persécution l'obligea à fuir dans les montagnes. Découvert avec plusieurs autres fugitifs, il fut traîné dans les prisons. Mais bientôt la tranquillité ayant été rétablie, Fritz retourna à ses fonctions, auxquelles il joignit celle de prédicateur et de maître d'école. En 1802, il fut nommé prédicateur à l'église neuve de Strasbourg, et en 1807, professeur de théologie au séminaire protestant. Il obtint le même emploi à la faculté de théologie, lors de son rétablissement en 1819. Il était en outre gymnasiarque et inspecteur ecclésiastique. Fritz est mort à Strasbourg, le 14 janvier 1821, âgé de 62 ans 5 mois. On a de lui : | *Tentamen pædagogicum*, 1782 ; | *Animadversiones ad nonulla Voltarii circa religionis christianæ origines, asserta*, 1786 ; | *Discours prononcé aux funérailles de Jean-Laurent Blessig*, 1816, in-8° ; | *Vie de Jean-Laurent Blessig*, Strasbourg, 1818, in-8°. fig. Ces deux derniers ouvrages sont écrits en allemand.

FRIZON (Pierre), du diocèse de Reims, d'abord jésuite, ensuite grand-maître du collége de Navarre, et docteur de Sorbonne, mort en 1651, laissa : | une histoire des cardinaux français, sous le titre de *Gallia purpurata*, 1638, in-fol., ouvrage très estimé d'abord, mais qui perdit quelque chose de son crédit, lorsque Baluze en eut dévoilé les bévues dans son *Anti-Frizonius* ; | une *édition de la Bible de Louvain*, avec les moyens de discerner les Bibles françaises catholiques d'avec les hérétiques, 1621, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas FRIZON, jésuite lorrain, mort au commencement du 18e siècle, après avoir publié : | *La vie du cardinal Bellarmin*, Nancy, 1708, in-4° ; | *La vie du vénérable Jean Berchmans*, in-8° ; | *Abrégé des méditations du Père Louis-du-Pont*, Châlons, 1712. Cet abrégé est très bien fait ; on en a donné une nouvelle édition en 1786, à Paris, chez Nyon, 4 vol. in-12.

* **FRIZIERI** ou FRIEDZERI (N...), célèbre compositeur, né à Vérone le 6 janvier 1741, perdit la vue avant l'âge d'un an, et fit preuve cependant d'une adresse si grande, qu'à l'âge de 11 ans il fit une mandoline, et apprit seul à jouer de cet instrument. Il était parvenu aussi à jouer très bien de la flûte, du cor, de l'orgue, etc. Il voulut mettre à profit ses talens, et, dès l'âge de 24 ans, il alla chercher des applaudissemens dans plusieurs villes d'Italie. Il s'arrêta d'abord à Novare, où il produisit le plus grand effet sur la mandoline et le violon, et séjourna long-temps à Strasbourg et à Paris. Ce que l'on admirait surtout en lui, c'était la précision et la facilité avec lesquelles il improvisait l'accompagnement d'une sonate. Frizieri avait aussi la faculté de retenir les plus longs morceaux de musique dès qu'il les avait entendus une fois. Il a donné à Paris plusieurs opéra-comiques qui ont obtenu du succès, entr'autres les *Deux musiciens*, 1771, les *Souliers mordorés* ou la *Cordonnière alle-*

mande, 1776; on lui a attribué aussi *Lucette*, opéra joué en 1784; mais cet opéra n'est pas de lui. Il avait établi à Nantes une académie *philharmonique*. En 1794, il revint à Paris où il établit en 1796 une société philharmonique où l'on entendit ses deux filles exécuter d'une manière brillante les concerto de Viotti sur le violon. L'explosion de la *machine infernale* du 3 nivose ayant détruit son établissement, il alla à Anvers où il est mort en 1825 à 85 ans. Il avait publié à Paris un *Œuvre de duo de violons;* une *symphonie concertante pour deux violons;* deux *recueils de six romances*, avec accompagnement de piano; une *scène tirée de son opéra des Thermopyles*, et un *livre de quatuors*.

FROBEN (Jean), célèbre imprimeur d'Hammelburg dans la Franconie, alla exercer sa profession à Bâle. Il fut le premier en Allemagne qui eut de la délicatesse dans l'art d'imprimer, et du discernement dans le choix des auteurs. Il publia les *ouvrages* de saint Jérôme, de saint Augustin, d'Erasme, qui vint lui-même à Bâle, attiré par sa réputation. Ces trois impressions sont les plus correctes de toutes celles de Froben. Il se proposait de mettre au jour les *Pères grecs*, lorsqu'il mourut en 1527 d'une chute. Son fils et son gendre soutinrent son nom avec honneur.

FROBISHER. *Voyez* FORBISHER.

* **FROCHOT** (Nicolas-Thérèse-Benoit, comte), conseiller d'état, préfet, grand-officier de la légion d'honneur, etc., était notaire et prévôt royal à Arnay-le-Duc, à l'époque où éclata la révolution dont il adopta les principes. Nommé député aux états généraux par la sénéchaussée de Châtillon-sur-Seine, il se lia étroitement avec Mirabeau, qui le choisit pour un de ses exécuteurs testamentaires. Frochot se chargea de révéler à l'assemblée Constituante l'insolvabilité de ce célèbre orateur, et demanda que ses funérailles fussent faites aux frais du trésor public. Quelques mois plus tard, il développa à la tribune un projet de révision périodique de l'acte constitutionnel; ses raisonnemens produisirent une si grande impression sur l'assemblée qu'elle en fit la base de ses décrets, et que le plan proposé par Frochot devint le fondement du titre VII de la constitution. Nommé juge de paix en 1792, il vécut dans l'obscurité jusqu'après le 18 brumaire, époque à laquelle il fut appelé au corps législatif. Il fut ensuite revêtu des fonctions de conseiller d'état et de préfet de la Seine, et reçut de l'empereur divers titres et décorations. Lors de l'audacieuse tentative du général Mallet contre la puissance de Napoléon (1812), le comte Frochot fut accusé de n'avoir pas déployé toute la vigueur nécessaire, et, le 20 décembre, dans une réponse aux discours du sénat, l'empereur fit entendre ces mots qui annonçaient sa résolution : « Des ma» gistrats pusillanimes détruisent l'empire » des lois, les droits du trône et l'ordre so» cial lui-même. » Trois jours après le préfet de la Seine fut en effet destitué. Après la première rentrée du roi, Frochot recouvra son titre de conseiller d'état, avec une pension de 15,000 francs sur la réclamation expresse des maires et du conseil général de la capitale. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, le nomma préfet des Bouches-du-Rhône; mais après les cent-jours il dut renoncer entièrement aux affaires publiques. Frochot est mort le 30 juillet 1828, âgé de soixante-huit ans.

FRODOARD *Voyez* FLODOART.

FROELICH (Guillaume), né en 1492 à Zurich en Suisse, servit avec beaucoup de zèle et de gloire les rois François Ier, Henri II et Charles IX; il commanda en qualité de colonel, plusieurs régimens suisses au service de ces princes, et mourut à Paris en 1562, après 40 ans de service. On lui éleva un mausolée dans l'église des grands Cordeliers. Frœlich était zélé pour la religion catholique, autant que pour le service militaire. Il quitta sa patrie, lorsqu'elle embrassa les nouvelles erreurs. Brantôme et de Thou font un grand éloge de ce brave officier.

FROELICH (Erasme), né à Gratz en Styrie en 1700, entra chez les jésuites en 1716. Il professa les belles-lettres et les mathématiques à Vienne, où il eut occasion de suivre son inclination pour la connaissance des médailles. Il était bibliothécaire du collége Thérésien de cette ville, lorsqu'il y mourut le 7 juillet 1758. De 1733 à 1757 il a publié outre un grand nombre d'opuscules, 16 ouvrages importans sur les médailles et les monnaies des rois et des villes grecques, romaines et asiatiques : nous citerons seulement les suivans : | *Utilitas rei nummariæ veteris, compendio proposita, etc.*, Vienne, 1733, in-8°; | *Annales compendiarii regum et rerum Syriæ, nummis veteribus illustrati, deducti ab obitu Alexandri*, etc. Vienne, 1744, in-folio; 2e édition augmentée, ibid., 1754, in-fol.; | *Regum vete-*

rum numismata anecdota, aut perrara, notis illustrata, etc., ibid., 1752, in-4°; | *Quatuor tentamina in re nummariâ veteri*, Vienne, 1757, in-4°, réimprimés en 1759; | *De figurâ telluris*, Passau, 1757, in-4°; | *Des dissertations* sur des médailles particulières, parmi lesquelles on distingue *Familia Vaballathi nummis illustrata*, 1762, in-4°, etc.

FROIDMONT ou **FROMONT** (Libert), *Fromondus*, né à Hacourt, village du pays de Liége, en 1587, docteur, interprète royal de l'Ecriture sainte à Louvain, mourut doyen de la collégiale de St.-Pierre de cette ville en 1653. Descartes et Jansénius étaient ses amis; il publia l'*Augustinus* du dernier avec Henri Calénus, chanoine et ensuite archidiacre de Malines, et évêque de Ruremonde : service dont on doit leur savoir peu de gré, quand on réfléchit aux troubles que ce livre a fait naître (*voyez* CALENUS et JANSÉNIUS). On a de Froidmont : | un *Commentaire* latin *sur les Epîtres de saint Paul*, 2 tom. in-folio, 1670. C'est proprement un abrégé de celui d'Estius. | Des *Commentaires sur le Cantiques des cantiques et sur l'Apocalypse*, peu utiles, et qui se ressentent des erreurs qu'il avait adoptées; | *Vincentii lenis theriaca* contre les Pères Peteau et Deschamps, jésuites. Ce dernier ouvrage est polémique. On a encore de lui, dans le même genre, avec des titres bizarres et ridicules : la *Lampe de saint Augustin*; les *Mouchettes de la Lampe; Colloques en rimes entre saint Augustin et saint Ambroise*; ces écrits sont en latin.

FROILA, Ier de ce nom, roi d'Espagne, à Oviédo, à Léon et dans les Asturies, était fils d'Alfonse Ier, et commença de régner l'an 757. Il fit d'abord de belles ordonnances pour la police du royaume et s'opposa aux courses des Maures. Depuis il remporta, l'an 760, une célèbre victoire sur Omar, prince des Sarrasins en Galice, et tua 54 mille de ces barbares. Froila souilla sa gloire par le meurtre de son frère Vimazan; meurtre vengé bientôt après par Aurèle son autre frère, qui lui ôta le trône et la vie en 768.

FROILA II. *Voyez* FRUELA.

FROILA III, frère d'Ordogno, roi de Léon en Espagne, lui succéda l'an 923, parce que les enfans de son frère n'étaient pas en état de régner. Il ne sut imiter son prédécesseur que dans ce qu'il avait fait de mal. A son exemple, il fit mourir les enfans d'un grand seigneur de Castille, nommé don Osmond. Cette action acheva de révolter les Castillans. Ils prirent les armes ouvertement, s'érigèrent en espèce de république, et firent choix de deux magistrats souverains pour les gouverner. Froila mourut de la lèpre en 924, après avoir régné un peu plus d'un an.

FROISSARD (Jean), naquit à Valenciennes, en 1333. Un esprit vif et inquiet ne lui permit pas de se fixer long-temps aux mêmes occupations et aux mêmes lieux. Il aimait la chasse, la musique, les fêtes, la parure, la bonne chère, le vin, les femmes. Ces goûts, fortifiés par l'habitude, ne moururent qu'avec lui. On croit qu'il finit ses jours à Chimay, où il était chanoine et trésorier vers 1402. Froissard était poète et historien; mais il est plus connu sous cette dernière qualité que sous la première. Sa *Chronique* de France, d'Angleterre, d'Ecosse, d'Espagne, de Bretagne, etc., a été imprimée plusieurs fois. La meilleure édition et une des moins communes était celle de Lyon, in-fol. en 4 vol. 1559, réimprimée à Paris en 1574. Cette chronique s'étend depuis 1326 jusqu'en 1400. Jean Sleidan l'a abrégée. Monstrelet l'a continuée jusqu'en 1467. On y trouve, dans un détail très circonstancié, même quelquefois jusqu'à la minutie, les événemens les plus considérables arrivés de son temps en Europe. Elle a été traduite en anglais par Bourchier, Londres, 1723-1725, 2 vol. in-folio; 3e édition, Londres, 1812, 2 vol. in-4°, avec de nombreuses corrections, etc., etc. Johnes en a donné une nouvelle traduction anglaise imprimée avec le plus grand luxe, 1803-1807, 4 vol. in-4°, avec un supplément publié en 1810. La chronique de Froissard a été abrégée en français par Belleforest sous le titre de *Recueil diligent et profitable*, Paris, 1572, in-16; en latin par Sleidan, ibid. 1657, in-8°; en anglais par le P. Godling, Londres, 1608, in-4°. On a encore de Froissard plusieurs *pièces de poésies*, parmi lesquelles on distingue ses *pastourelles*, un peu trop libres pour les productions d'un chanoine. Froissard fut un des premiers qui mit en vogue la ballade.

FROLAND (Louis), avocat au parlement de Rouen, mort en 1746, exerça sa profession à Paris, et y fut singulièrement consulté sur la coutume de Normandie qu'il possédait très bien. On a de lui quelques ouvrages de droit, relatifs à la Coutume de son pays. | *Mémoires concernant la prohibition d'exporter les decrets d'immeubles situés en Normandie*, 1722, in-4°;

| *Mémoires concernant les statuts*, 1729, 2 vol. in-4°; | *Mémoires sur le sénatusconsulte velléien*, 1722, in-4°; |..... *sur la comté-pairie d'Eu*, in-4°.

* **FROMAGE DES FEUGRES** (Charles-Michel-François), vétérinaire né en 1770 à Viette près Lisieux, professa depuis 1791 jusqu'en 1793 la philosophie au collége de cette ville; il fut nommé élève à l'école normale en 1794, puis à celle d'Alfort, où il fut professeur de médecine et de chirurgie. Plus tard il quitta sa chaire pour devenir vétérinaire en chef de la gendarmerie de la garde impériale, et périt malheureusement pendant la désastreuse retraite de Moscou, à la fin de 1812. On lui doit : | *Correspondance sur la conservation et l'amélioration des animaux domestiques*, 1811, 4 vol. in-12; | *De la garantie dans le commerce des animaux*, Paris, 1805, in-8°; | *Traité de l'engraissement des animaux domestiques*, 1805, et 1806, in-12; | *Importance de l'amélioration et de la multiplication des chevaux en France*, 1805, in-8°; | *Moyens de rendre l'art vétérinaire plus utile*, 1805, in-8°. Il a publié ces quatre derniers articles avec Chabert. | Plusieurs articles dans la continuation du *Cours complet d'agriculture* de Rozier, et dans l'*Abrégé*, en 6 volumes in-8°, publié sous le titre de *Cours complet d'agriculture pratique*, Paris, 1809.

FROMAGEAU (Germain), parisien, docteur de Sorbonne succéda à Delamet dans la décision des cas de conscience. Son désintéressement le porta à refuser tous les bénéfices, et sa charité à accepter l'emploi héroïque d'assister ceux qui sont condamnés au dernier supplice. Il l'exerça long-temps avec beaucoup de zèle. Il mourut en Sorbonne l'an 1705, laissant grand nombre de *décisions* de cas de conscience, recueillies avec celles de son prédécesseur en 2 vol. in-folio, à Paris, 1733.

* **FROMAGEOT** (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Dijon, et professeur en droit à l'université de cette ville, y naquit le 10 septembre 1724, et mourut à Besançon le 14 août 1753. Il eut plusieurs querelles avec le président Bouhier. On lui doit les *Lois ecclésiastiques tirées des seuls livres saints*, 1753, in-12, et plusieurs *dissertations* sur différens sujets de jurisprudence.

FROMAGET (N.), mort à Paris en 1759, poète médiocre, donna quelques *romans* et quelques *opéra-comiques* déjà presque oubliés.

* **FROMENT** (le baron François-Marie de), né à Nîmes, le 9 juillet 1756, d'une famille originaire d'Italie, était avocat dans cette ville lorsque la révolution éclata. Dès son origine il se fit remarquer par son opposition aux principes des novateurs; et donna contre eux le signal de l'insurrection dans le midi de la France. Froment contribua puissamment à organiser le rassemblement du camp de Jalès; et courut de grands dangers à l'époque des premiers troubles de Nîmes, comme ayant eu beaucoup de part à la requête que les catholiques présentèrent à l'assemblée nationale, pour que leur religion restât dominante. La relation de ces événemens se trouve dans un écrit de Froment, imprimé à Nîmes, à Lyon et dans l'étranger, sous ce titre : *Mémoire historique et politique, contenant la relation du massacre des catholiques de Nîmes en juin* 1790, *et des réflexions sur les événemens qui l'ont amené*. Ce mémoire curieux est devenu fort rare. A la fin de 1790 il se rendit à Turin où il fut parfaitement accueilli par Mgr. le comte d'Artois. La noblesse du Languedoc, qui se trouvait auprès du prince, demanda des lettres de noblesse pour lui et sa famille, *illustrée par la vertu*. Cette faveur lui fut accordée par les princes français, qui lui confièrent ensuite des missions importantes, en Espagne, en Angleterre, et dans sa patrie, où il courut les plus grands dangers. Après la restauration, Froment rentré en France fut confirmé dans ses titres de noblesse, et dans celui de secrétaire de la chambre et du cabinet du roi, qui lui avait été accordé en 1793; mais il resta sans fonctions, et ne put obtenir aucune des indemnités qu'il réclamait pour ses pertes et ses nombreux services. Les refus du ministère jetèrent Froment parmi les mécontens; il consigna ses plaintes dans un opuscule intitulé : *Recueil de divers écrits relatifs à la révolution*, Paris, 1816, in-8°. Lors du retour de Bonaparte en 1815, il se réfugia en Espagne, et il revint à Paris en 1816. Froment est mort le 22 septembre 1825, âgé de 59 ans. On a encore de lui : *Lettre à M. le Marquis de Foucault, colonel du génie, secrétaire-rapporteur de la commisson des anciens officiers, etc.* Paris, 1817, in-8°.

FROMENTHAL (Gabriel BERTHON de), juge-mage du Puy en Velay, mort vers 1762, fut l'oracle de son pays par son savoir, et ne fut pas moins estimé pour son intégrité. Ses *Décisions de droit civil, canonique et français*, 1740, in-

folio, sont consultées de tous les jurisconsultes.

FROMENTIÈRES (Jean-Louis de), évêque d'Aire, naquit en 1632 à Saint-Denis de Gastines, dans le Bas-Maine. Il prêcha l'Avent devant Louis XIV en 1672, et le Carême en 1680, et toujours avec succès. Elève du Père Senaut, de l'Oratoire, il mit comme lui, dans ses *sermons*, de l'élévation et de la solidité. Quoiqu'il eût défendu en mourant de les imprimer, on les publia en 1684, 6 vol. in-12. Cet orateur, plus attentif au fond des choses qu'à la forme, néglige quelquefois l'harmonie, l'élégance et la pureté du langage. Il mourut en 1684, extrêmement regretté de son diocèse, malgré les réformes qu'il y avait introduites.

*FROMOND (Jean-Claude), religieux camaldule, correspondant de l'académie des sciences de Paris, et membre de presque toutes celles d'Italie, né à Crémone en 1703, mort en 1765, professa la philosophie à l'université de Pise. Mathématiques pures, physique animale et expérimentale, chimie, histoire naturelle, il fit faire à toutes les parties de la science quelques progrès. C'est lui qui découvrit que la contraction du cœur est le résultat d'une force physique, opinion qui parut singulière alors, mais dont Albert Haller a prouvé depuis la vérité jusqu'à l'évidence. Les plus remarquables de ses ouvrages sont : | *Nova et generalis introductio ad philosophiam*, Venise, 1748, in-8° ; | *Della fluidità decorpi, trattato*, Livourne, 1754 ; | *Examen in præcipua mechanicæ principia*, Pise, 1758 ; | *de Ratione philosophandi, quâ instrum. mechanica generatim potentiarum actionibus corroborandis vel enervandis*, etc., Pise, 1759. L'abbé Bianchi, professeur de morale à Crémone, a publié l'*Elogio storico del P. D. Giovan. Claud. Fromond, publ. profess. nell' università di Pisa*, Crémone, 1781, in-4°. On y trouve la liste de tous les écrits de ce professeur.

FRONSAC. *Voyez* MAILLÉ-BREZÉ.

FRONSPERG ou plutôt FRUNDSBERG, (Georges, comte de), d'une maison illustre du Tyrol, naquit à Mundelheim dans le Wurtemberg. C'était un homme d'une valeur et d'une force extraordinaires. Il servit deux fois l'empereur Charles V en Italie, avec beaucoup de gloire, particulièrement à la bataille de Pavie ; mais ses emportemens allèrent jusqu'à la fureur contre l'église romaine. Fronsperg était luthérien, et au fanatisme d'un hérétique, il joignit la férocité d'un soldat. Ayant levé des troupes pour l'empereur contre le pape Clément VII, il fit publier qu'il enrichirait ceux qui le suivraient des dépouilles de Rome. Les luthériens accoururent en foule pour s'enrôler sous ses enseignes ; et sur l'espérance du sac de Rome, ils se contentèrent d'un écu par tête. Fronsperg ayant formé une armée d'environ 18,000 hommes, se mit en marche au mois d'octobre pour entrer en Italie. Ce fut alors qu'il fit faire un cordeau tissu d'or et de soie, qu'il portait en écharpe à la vue de tout le monde. Il disait à ceux qui lui en demandaient la raison, « que c'était pour » traiter le pape comme les Ottomans trai- » taient leurs frères. » Ce barbare joignit l'armée du duc de Bourbon sur la fin du mois de janvier 1527 ; mais il n'alla pas jusqu'à Rome ; car pendant que les troupes étaient dans le Bolonais, il fut frappé d'une apoplexie dont il mourut à Ferrare, sur la fin du mois de mars.

FRONTEAU (Jean), chanoine-régulier génovéfain, et chancelier de l'université de Paris, naquit à Angers en 1614, enseigna la philosophie et la théologie, s'attacha pendant quelque temps au parti des anti-constitutionnaires, et fut exilé dans un prieuré de l'Anjou. Ayant quitté l'esprit de parti, il revint à Paris et fut fait curé de la paroisse de Sainte-Madeleine à Montargis, où il mourut dix jours après sa prise de possession en 1662. On a de lui divers ouvrages : | *De diebus festivis*, in-fol., dans le *Kalendarium romanum*, 1652, in-8° ; | *Antitheses Augustini et Calvini*, 1651, in-16 ; | *Epistolæ de origine parochiarum, de jure episcoporum, de priscorum christianorum moribus, de signo crucis. Annotata in romanum Kalendarium, etc.* La meilleure édition est celle de Vérone, 1736, in-8°. | Des *Dissertations* pour prouver que l'Imitation de Jésus-Christ est de Thomas à Kempis, et non pas de Gerson ni de Gersen (*voyez* AMORT). | Une édition des *œuvres d'Ives de Chartres*, Paris, 1647, in-fol. accompagnée de remarques savantes et judicieuses, et d'une *vie* de ce pieux docteur. Le Père Fronteau possédait neuf langues ; ce fut lui qui dressa la belle bibliothèque de Sainte-Geneviève. Sa piété était aussi solide qu'affectueuse, et ne lui permit pas de rester long-temps dans un parti qui n'en avait que les dehors, et qui dans le dedans nourrissait l'orgueil de la rébellion contre l'Eglise. *L'éloge du Père Fronteau* a été fait en latin par le Père Lalle-

mand, chancelier de Sainte-Geneviève, Paris, 1663, in-4°.

FRONTIN (*Sextus Julius Frontinus*), brave guerrier et savant jurisconsulte romain, fut préteur l'an 70 de J.-C., et ensuite 3 fois consul. Vespasien l'envoya en 78 contre les Anglais, et il les battit plusieurs fois. La lecture des auteurs militaires, grecs et romains, perfectionna beaucoup ses connaissances sur l'art de la guerre. Il a laissé quatre livres de *stratagèmes de guerre*, écrits, à ce que l'on croit, sous Domitien, et imprimés avec les autres auteurs qui ont traité de l'art militaire dans les *Veteres de re militari scriptores*, Wesel, 1670, 2 vol. in-8°; et plusieurs fois séparément, Leyde, 1731, in-8°, et Paris, sans notes, 1765, in-12. Ils sont traduits en français avec Polyen, 1770, 3 vol. in-12. C'est l'ouvrage d'un capitaine autant que d'un savant. L'expédition d'Angleterre l'avait encore plus instruit que ses lectures. Nerva lui donna l'intendance des eaux et des aqueducs de Rome, sur lesquels il composa un ouvrage en deux livres, imprimé à Bâle et à Florence, sous le titre : *De aquæductibus urbis Romæ*. M. Rondelet a publié une traduction de cet ouvrage : *Commentaire de Frontin sur les aqueducs de Rome, traduit avec le texte en regard, précédé d'une notice sur Frontin*, Paris, 1820, un vol. in-4°, avec un atlas. Son traité *De qualitate agrorum* vit le jour à Paris par les soins de Turnèbe, avec les autres auteurs qui ont écrit sur les limites. On a encore de lui un petit livre : *De coloniis*. Ses livres : *De scientiâ militari*, qu'il avait dédiés à Trajan, sont perdus. Frontin mourut l'an 106 de J.-C. (859 de Rome).

FRONTO (Marcus-Cornélius), rhéteur latin, eut pour disciples L. Vérus et Marc-Aurèle, qui fit ériger une statue à son maître, et qui le nomma consul. Son éloquence n'était pas fleurie, mais elle était noble et majestueuse, et respirait une certaine gravité austère : quelques-uns disent que, pour cette partie, il était l'émule de Cicéron. Il ne reste guerre de Fronto que quelques *fragmens* cités par les grammairiens.

FRONTO (Marcus-Julius), consul l'an 96 de J.-C., osa s'écrier en plein sénat, en parlant des abus qui se glissaient dans la punition des délateurs : « Il est dangereux d'être gouverné par un prince » sous qui tout est défendu (il voulait parler de Néron); et encore plus dangereux » de l'être par un prince sous qui tout est » permis. » Ces dernières paroles tombaient sur la facilité de Nerva, qui remédia bientôt aux désordres dont elle avait été la source.

FRONTO-DUCÆUS. *Voyez* DUC.

* **FRORIEP** (Just-Frédéric), ministre protestant et savant orientaliste d'Allemagne, naquit en 1745 à Lubeck, et y fit d'excellentes études qu'il perfectionna ensuite à Leipsick. Il fut reçu maître en philosophie dans l'université de cette ville, en 1767, et bachelier en théologie l'année suivante. Nommé prédicateur du temple dans la même université, il se fit dans cette carrière évangélique une réputation brillante, et bientôt il obtint, encore dans la même université, la place de professeur extraordinaire de théologie; mais il occupa très peu de temps cette chaire qu'il échangea successivement contre celle de théologie à Augsbourg, en 1771, et contre celle des langues orientales à l'université d'Erfurth. En 1792, Froriep fut destitué : alors il se retira à Wetzlar où il fut nommé prédicateur en 1796. Il avait publié un grand nombre d'ouvrages sur la philosophie sacrée et la littérature orientale, lorsqu'il mourut dans cette ville en 1800. Ses productions les plus importantes sont : | *De utilitate linguæ arabicæ in defendendis nonnullis locis S. Scripturæ specimen primum*, Leipsick, 1767, in-4°; | *Corani caput primum et secundi priores versus arabice et latine, cum animadversionibus historicis et philologicis*, 1768, in-8°; | *Arabische bibliotek*, Leipsick, in-8°; | *Dissertatio inauguralis de nova ratione conjungendi theologiam dogmaticam cum theologiâ morali*, Helmstadt, 1772, in-4°; | *Bibliothèque des connaissances théologiques*, en allemand, premier vol. Lemgo, 1771-1773, deuxième vol. ibid. 1774-1778. La liste complète de ses ouvrages se trouve dans le Dictionnaire de Meusel. — **FRORIEP** (Amélie-Henriette-Sophie), femme du précédent, née à Rostock en 1762, morte à Gotha en 1784, à l'âge de 22 ans, traduisit en langue allemande les deux ouvrages suivans : la *Nouvelle Clémentine*, ou *Lettres de Henriette de Berville* de Léonard Weimar, 1782, in-8°; *Correspondance de Rollin avec le roi de Prusse*, Gotha, 1783, in-8°. Elle avait aussi composé *Amélie de Nordheim* ou la *Mort prématurée*, 1783, 2 vol. in-8°.

* **FROSSARD** (N...), professeur de théologie protestante à Montauban, naquit à Nyon dans le canton de Vaud, et

exerça d'abord le ministère de pasteur à Lyon; mais la révolution le força d'interrompre ses fonctions ecclésiastiques qu'il ne reprit qu'en 1802 à Montauban. Lorsqu'on forma une faculté de théologie dans cette ville, il en fut nommé doyen, et fut en même temps professeur de morale et d'éloquence de la chaire. Frossard y est mort au mois de janvier 1850, à 78 ans. On a de lui une *Traduction des sermons de Blois* et d'un livre de Wilberforce, intitulé : le *Christianisme des gens du monde mis en opposition avec le véritable christianisme*, Paris, 1821, 2 vol. in-8°.

* **FROTTÉ** (le comte Louis de), chef des royalistes de Normandie, gentilhomme de cette province, servit dans l'infanterie avant la révolution française, et se montra de bonne heure l'adversaire de toutes les innovations politiques de cette époque. Il prit le parti de l'émigration en 1792; mais la guerre extérieure ne remplissant point son attente, il quitta l'Angleterre deux ans après, et passa en France pour faire insurger la Normandie, où il avait des intelligences. En débarquant sur la côte de Saint-Malo avec plusieurs autres gentilshommes, il eut à soutenir un combat avec les troupes républicaines; il leur échappa, et parvint dans la basse Normandie, où il commença à figurer parmi les chouans royalistes en qualité de général. Il avait tout ce qu'il faut pour réussir, un grand courage, une patience à toute épreuve, des talens militaires naturels et le désir de se faire un nom. Il se rendit, le 1er avril 1795, aux conférences de La Mabilais en Bretagne, et refusa de signer le traité négocié par Cormatin, en déclarant qu'il n'y avait pour les royalistes de sécurité que dans les armes. Il regagna alors la Normandie, et organisa l'insurrection dans les cantons limitrophes du Calvados et de la Manche. Il n'eut d'abord sous ses ordres, que 300 hommes peu aguerris; mais sa persévérance et son infatigable activité lui valurent des succès partiels et répétés contre des détachemens de républicains. En 1795 il fit une incursion dans le Maine, s'empara momentanément de la petite ville de Mayenne, et s'efforça de coordonner ses opérations avec celles des autres chefs de l'Anjou, du Maine et de la Bretagne. La malheureuse issue de l'expédition de Quiberon vint arrêter l'essor de ses vastes projets. Il ne perdit cependant pas courage, et remporta quelques avantages sur plusieurs bataillons républicains; mais il fut battu à son tour. Ayant reçu des subsides du ministère anglais, il redoubla de zèle, forma une compagnie organisée sous le nom de *gentilshommes de la couronne*, et devint redoutable aux troupes qui lui furent opposées; il essaya même de s'emparer de la petite ville de Tinchebray, qui avait quelques fortifications; mais il fut repoussé avec perte. Poursuivi par le général Hoche, qui avait soumis la Vendée, il se vit contraint, après une résistance opiniâtre, de se rembarquer pour l'Angleterre. Il y resta jusqu'à l'époque de la rupture des conférences de Rastadt, en 1799, où les royalistes purent reprendre les armes. Alors il débarqua en Normandie, et se trouva bientôt à la tête de forces considérables que l'on peut porter jusqu'à 10 mille hommes. Il prit plusieurs bourgs, et délivra sa mère et un grand nombre de royalistes qui venaient d'être emprisonnés, en exécution de la loi des otages. Il fit ensuite une expédition assez heureuse dans le midi du département de la Manche, puis il éprouva quelques revers. Mais après le 18 brumaire qui promettait plus de stabilité au nouvel état de choses, presque tous les autres chefs royalistes capitulèrent, et il résistait encore, rejetant toute espèce de pacification. Enfin accablé par des forces toujours croissantes, il se détermina à écrire, le 28 janvier 1800, au général Guidal pour lui déclarer qu'il se soumettait aux lois de la république. Il se rendait à Alençon pour négocier son accommodement, lorsqu'au mépris de la foi jurée il fut arrêté avec six de ses officiers, et traduit devant une commission militaire formée à Verneuil. Frotté parut devant ses juges avec l'audace qui l'avait toujours caractérisé, et fut condamné à être fusillé. Il ne voulut pas se laisser bander les yeux, et attendit debout et avec calme le coup qui devait lui ôter la vie. Il avait environ 45 ans. Son supplice fut un des premiers crimes politiques de Bonaparte. On assure qu'il avait donné des ordres secrets pour son arrestation et pour sa condamnation.

FROUMENTEAU (Nicolas), nom sous lequel s'est caché un écrivain protestant du 16e siècle, qu'on n'a pas encore découvert selon les uns, et qui selon d'autres s'appelait **BARNAUD**. Ses ouvrages sur le rétablissement des finances sous le malheureux règne de Henri III, sont encore recherchés malgré leur style suranné, par la candeur, la bonhomie et les vues utiles

qui y règnent. Le premier est intitulé : *Secret des finances de France*, in-8°, 1581; le second : *Cabinet du roi de France*, 1582, in-8°. Ce dernier ouvrage contient des infamies qui font presque oublier les bonnes observations qui y sont mêlées.

FRUCTUEUX (saint), évêque de Tarragone, souffrit le martyre en 259, par ordre d'Emilien, gouverneur de cette ville.

FRUCTUEUX (saint), archevêque de Brague au 7e siècle, se retira dans une solitude et bâtit un monastère qu'il nomma *Complutum*, parce qu'il le consacra à Dieu, sous l'invocation des saints Justin et Pasteur, martyrs de Complute, aujourd'hui Alcala de Hénarez, dans la Castille. Malgré l'amour qu'il avait pour la retraite, ses vertus l'élevèrent à l'épiscopat. On l'ordonna d'abord évêque de Dume, et en 656, le 10e concile de Tolède le plaça sur le siége archiépiscopal de Brague. Il mourut en 665, après avoir édifié le monde et comme évêque et comme religieux. Ses reliques sont à Compostelle. On a encore deux règles, dont il est l'auteur. La première est dite de *Complute*, parce qu'elle était particulière à l'abbaye de ce nom. La seconde, appelée *Règle commune*, s'observait dans les autres communautés d'hommes et de femmes, dont il était fondateur. Sa *vie*, écrite par un auteur contemporain, se trouve dans Bollandus, Mabillon et Bulteau.

FRUELA ou **FROILA**, usurpateur du royaume de Léon, vers le milieu du 9e siècle, était fils du roi Véremond, et comte de Galice. L'ambition le perdit. Il ne put voir sans envie la couronne sur la tête d'Alfonse III, son neveu qui avait succédé à Ordogno, et qui par ses belles qualités était digne de régner : il se fit proclamer roi dans cette province. Alfonse, dont la prudence ne s'étendait pas jusqu'à soupçonner de trahison ceux qui lui étaient unis par le sang, n'apprit cette révolte que par la marche de Fruela, qui venait se présenter devant Oviedo avec une armée assez forte ; mais bientôt après il trouva le moyen de faire poignarder l'usurpateur et de se rétablir sur le trône vers l'an 866.

FRUGONI (Charles-Innocent), poète italien, né à Gênes le 21 novembre 1692, entra dans l'ordre des clercs réguliers Somasques, et enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années. Il se dégoûta ensuite de son état, sollicita et obtint du pape la permission de quitter son ordre. Il était prêtre, et vécut le reste de sa vie à Parme, où l'infant don Philippe l'honorait de son estime. Il y mourut en 1768. La collection de ses poésies, fort estimées des Italiens, a paru à Parme, en 1779, en 9 vol. in-8°. On a réimprimé à Brescia en 1782 un *Choix des poésies de Frugoni*, en 2 vol. in-8°.

FRUMENCE (saint), apôtre de l'Ethiopie, était tyrien. Etant allé dans l'Ethiopie avec Edesse son frère, et Mérope, marchand et philosophe de Tyr, les deux frères plurent tellement par leur sagesse et leur science au roi, qu'il en fit ses favoris ; il fit Edesse son échanson, et Frumence son trésorier. Frumence se servit de son crédit pour établir la religion chrétienne dans l'Ethiopie, dont il fut ordonné évêque l'an 331, par saint Athanase. Le christianisme fit de grands progrès par son moyen dans ce vaste empire. Ces peuples reconnaissent qu'ils sont principalement redevables à saint Frumence de leur conversion au christianisme. Ils tombèrent depuis dans l'hérésie d'Eutychès, et encore aujourd'hui ils ne reconnaissent qu'une nature en Jésus-Christ. Dans le 16e siècle leur roi envoya une ambassade au pape Clément VII. Il se forma des missions dans leur pays. Grégoire XIII leur envoya des jésuites ; les succès répondirent d'abord à leurs travaux, mais ne se soutinrent pas : ces missionnaires furent martyrisés en 1670.

FRUTER ou plutôt **FRUITIERS** (Luc), *Fruterius*, critique, né en 1541 à Bruges, vint à Paris en 1566, et y mourut ayant à peine 25 ans. Il était ami de Muret et de plusieurs autres savans. On a de lui quelques ouvrages, 1584, in-8°, bien écrits en latin, et qui promettaient beaucoup à la république des lettres. Quoique très jeune, il avait le jugement aussi sain que les vieillards les plus expérimentés.

* **FUCHS** (Théophile), poète et ministre protestant, né en 1720, à Leppersdorf, dans la Haute-Saxe, était fils d'un pauvre paysan et ne reçut aucune éducation jusqu'à l'âge de dix-huit ans. A cette époque, il fréquenta la petite école de Freiberg. A 25 ans, désirant étudier dans une université, il reçut de son frère une avance de sept florins sur la succession de leur père, et partit avec cette somme pour Leipsick. Le long de la route, il composa un poème sur sa misère passée et le bonheur qu'il se promettait, et il présenta cette pièce à Gottsched, qui l'inséra dans sa *Nouvelle bibliothèque des sciences et des arts*, en recommandant l'auteur aux

amis des lettres. Hagedorn en voya à Fuchs vingt-cinq écus de Saxe, en son propre nom, et sept cents autres au nom de ses concitoyens de Hambourg. Cette somme le mit à même de suivre les cours de théologie de Leipsick, et en 1751, Fuchs fut nommé second pasteur de Lœhren, près Messein. Il épousa, en 1752, la fille du bourgmestre Hubner de Dresde, et fut pillé trois fois durant la guerre de trente ans. Nommé, en 1769, prédicateur à Taubenheim, près Freiberg, il obtint sa retraite en 1787, et mourut vers 1810, à Meissen, où il était fixé. Ses poésies, dans lesquelles il a imité Hagedorn, offrent du naturel et de l'esprit; mais on y désirerait plus d'élégance et de correction. Plusieurs de ses odes se trouvent dans les *Anthologies lyriques* de Ramler et de Matthisson, et dans le recueil de Christophe-Henri Schmid. L'auteur publia, en 1759, à Leipsick, in-4°, sans y mettre son nom, vingt-cinq odes, mises en musique par Doles. On a encore de Fuchs : | *Poésies d'un fils de Paysan qui a fait ses études à Leipsick*, Dresde, 1771, in-8°; | *Ma vie jusqu'à l'âge de soixante-dix-sept ans, brièvement racontée pour la gloire de Dieu et la consolation des hommes*, 1796.

* **FUCHS** (Jean-Christophe), physicien et littérateur allemand, né le 1er mars 1726 à Gross-Germersleben dans le duché de Magdebourg, mort en 1795, fut nommé à l'âge de 28 ans gouverneur des pages du roi et de la reine de Prusse, emploi qu'il conserva toute sa vie. Amateur éclairé des sciences physiques et naturelles, il écrivit, dans les momens de loisir que lui laissait sa place, quelques mémoires intéressans qui ont été insérés dans les recueils de l'*Académie des Scrutateurs de la nature*, de Berlin, dont il était membre : nous citerons : | *Mémoires sur l'histoire des fossiles et des pétrifications*; | *Mémoire sur un os maxillaire et une défense d'éléphant trouvés près de Potsdam en 1768*; | *Mémoires sur les paratonnerres*. On a encore de lui d'autres dissertations qui ont été insérées dans d'autres recueils académiques. Il a laissé aussi quelques opuscules inédits. Tous ses ouvrages sont écrits en allemand.

FUCHSIUS. *Voyez* FUSCH.

FUENTE. *Voy.* PONCE de la FUENTE.

* **FUENTÈS** (le comte de), général espagnol, né à Valladodid le 18 septembre 1560, servit avec distinction sous le règne de Philippe III et sous celui de Philippe IV. En 1643 il commandait, quoique octogénaire, cette célèbre infanterie espagnole regardée comme invincible jusqu'au moment où le grand Condé en triompha à la bataille de Rocroi. Fuentès, alors tourmenté de la goutte, se fit porter sur le champ de bataille, où il mourut percé de coups le 19 mars 1645. Condé, en apprenant sa mort, s'écria qu'il aurait voulu mourir comme lui, s'il n'avait pas vaincu.

FUESI (Pie), dominicain, né en 1705 à Comaron en Hongrie, de parens protestans, embrassa la religion catholique et entra dans l'ordre des Dominicains. Il mourut à Vaitzen en 1769. On a de lui : | *Otia poetica*, Vienne, 1744; | *Tribunale confessariorum et ordinandorum Martini Wigardt in breve compendium collectum*, 1745; | *Fasciculus biblicus*, Bude, 1746; | *Vie de saint Vincent Ferrier*, en hongrois, Œdenbourg, 1749; | *Catonis moralia disticha, ad hungaricos versus magna elegantia redacta*, plusieurs fois réimprimés, dernière édition, Bude, 1772.

FUESSLI (Jean-Melchior), graveur et écrivain, naquit à Zurich en 1677. Il a exécuté plusieurs planches, parmi lesquelles on cite la *Cérémonie des sermens*, qui représente l'alliance jadis stipulée entre la république de Venise et les cantons de Zurich et de Berne. Fuessli a aussi laissé un ouvrage estimé, qui a pour titre *Histoire des meilleurs peintres de la Suisse*, de 1755 à 1780, 4 vol., avec un Supplément et portraits. Fuessli, après avoir long-temps voyagé en Allemagne, où il s'attira l'amitié des artistes et des gens de cour, revint en Suisse, s'y maria, occupa quelques temps la place de chancelier, et mourut en 1756. — Son fils aîné, Jean-Rodolphe, mort à Vienne en 1806, avait entrepris le *Catalogue raisonné des meilleures estampes gravées d'après les artistes les plus célèbres de chaque école*, dont il n'a publié que les 4 premiers volumes, 1798 à 1806. Ils comprennent les écoles flamandes et italiennes. Il a gravé les portraits et les vignettes de l'*Histoire des peintres de la Suisse*, de son père.

FUESSLI (Jean-Conrad), né en 1704 à Wetzlar, où son père originaire de Zurich était pasteur, fut ministre à Veltheim en 1744, et mourut en 1775. On a de lui : | *Thesaurus historiæ helveticæ*, Zurich, 1735, in-fol.; c'est un recueil des historiens latins de la Suisse; | un *Abrégé de l'histoire de la Suisse* à la suite de *Helvetiorum respublica* de Simler, Zurich, 1734. Son fanatisme contre la religion

catholique perce partout où il a trouvé occasion de le montrer.

* **FUESSLI** (Matthieu), peintre, né à Zurich en 1598, se distingua dans la représentation des scènes effrayantes; telles que batailles, combat naval, incendies et pillages. Il mourut en 1664.

* **FUESSLI** ou **FUSELI** (Henri), peintre et professeur de dessin à l'académie de Londres, né à Zurich en 1740, d'une famille féconde en hommes célèbres dans la carrière des beaux arts (*Voy.* les articles précédens), fit ses études dans sa patrie, et suivit à Berlin les leçons des grands maîtres de l'école allemande. Après s'y être pénétré de la lecture des poètes les plus distingués de ce pays, surtout de Kleist, de Wieland, de Klopstock, il s'attacha au fameux Lavater avec qui il parcourut en 1761 une partie de l'Allemagne. Il se rendit ensuite en Angleterre où il se lia avec le fondateur de l'école de peinture de ce pays, Reynolds, surnommé le *Corrége de la Grande-Bretagne*, passa à Rome en 1772 pour y étudier les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et des autres grands-maîtres. Il revint en Angleterre en 1778, et se fixa à Londres. Ses tableaux ont été accueillis avec tant de faveur qu'on l'a placé après le fameux West. Il mourut le 26 avril 1825 à Pultney-Hill près de Londres, dans un état tellement voisin de l'indigence qu'on assure que la modique place de gardien de l'académie royale l'empêcha seule de périr de misère. Son *œuvre* complet, précédé d'une *notice historique* a paru à Zurich en 1806, 4 volumes in-fol. Parmi ses principaux tableaux on remarque *lady Macbeth; quelques scènes de l'Espiègle;* le *Sceptre de Dion*, d'après Plutarque; une *suite de sujets tirés de Milton; Hercule combattant les chevaux de Diomède.* Fuessli a publié aussi des ouvrages sur son art : | *Leçons sur l'art de la Peinture*, Londres, 1801; | *Réflexions sur la peinture et la sculpture des Grecs, avec des instructions pour le connaisseur, et un essai sur la grâce dans les ouvrages de l'art*, traduit de Winkelmann; | *Dictionnaire des peintres* (de Pilkington) avec des notes et corrections, Londres, 1805.

FUET (Louis), célèbre avocat au parlement de Paris, mort en 1739, âgé de plus de 50 ans, est auteur d'un *Traité* estimé *sur les matières bénéficiales*, 1723, in-4°. Rousseau de Lacombe l'a redonné sous le titre de *Jurisprudence canonique*, in-fol., 1771, après l'avoir rectifié et augmenté.

FUGGER (Ulric), né en 1528 à Augsbourg, d'une famille riche, fut d'abord camérier du pape Paul III, et se fit ensuite protestant. Il faisait des dépenses si considérables pour acquérir les manuscrits des auteurs anciens, que sa famille lui fit ôter l'administration de son bien. Il se retira à Heidelberg, où il mourut en 1584, à 56 ans. Il légua sa bibliothèque, qui était très belle, à l'électeur palatin. C'est le seul individu de cette famille célèbre qui ait abandonné la religion catholique. Il arriva même contre son intention qu'il rendit grand service à cette religion en destinant 1000 florins pour une œuvre pieuse, et engageant ses parens à en faire autant; car cette somme, beaucoup accrue, servit ensuite à la fondation du magnifique collége de Saint-Sauveur à Augsbourg, un de ceux qui furent les plus utiles à l'église catholique en Allemagne. Les jésuites l'occupaient encore après leur suppression, en 1791, et il en sortit une multitude d'ouvrages contre les erreurs et les faux docteurs du temps. On peut voir sur ce sujet, *Origo collegii S. J. ad sanctum Salvatorem, A. V. Fuggerianæ pietatis monumentum*. Augsbourg, 1786, 1 vol. in-8°.

* **FUHRMANN** (Mathias), savant moine autrichien, de l'ordre de Saint-Paul, premier ermite, était définiteur-général de la province d'Autriche, et mourut en 1773. Il a publié plusieurs ouvrages en allemand : | l'*Autriche ancienne et moderne*, Vienne, 1734, 4 part. in-8°; | *Vienne ancienne et moderne*, 1758, 2 part. in-8°; | *Vie et miracles de Saint-Severin, apôtre du Nordgau ou de l'Autriche*, 1746, in-8°; | *Description historique de la ville et des faubourgs de Vienne*, 1766-67, 2 volumes in-8°; | *Histoire générale, ecclésiastique et civile des états héréditaires de la maison d'Autriche, depuis Auguste jusqu'à l'an 337 de J.-C.*, 1769, in-4°, fig.; | *Historia sacra de baptismo Constantini Max. Aug. colloquiis familiaribus digesta*, Rome, 1743-47, 2 part. in-4°, fig., ouvrage plein d'érudition, mais dont la seconde partie est défigurée par de nombreuses fautes d'impression; | *Dux viæ angelicus ad urbem Romam*, 1749, in-8° Il a été traduit en allemand, la même année.

FULBERT, 54e évêque de Chartres en 1007, chancelier de France, suivant quelques-uns, avait été disciple de Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre II. Il passa d'Italie en France, et fit des le-

çons de théologie dans les écoles de l'église de Chartres. Il mourut le 10 avril 1029, regardé comme le prélat de son temps qui connaissait le mieux l'ancienne discipline, et qui la faisait observer avec le plus d'exactitude. Ses *œuvres* ont été publiées en 1608, in-8°. On peut voir dans ses épîtres combien il était considéré de tous les princes de son temps. Elles sont d'ailleurs bien écrites, et surtout fort utiles pour l'histoire, la discipline et les usages de son siècle. Ses autres ouvrages sont des *sermons*, des *hymnes*, des *proses*; mais ce ne sont pas les plus précieuses parties de ses Œuvres.

FULGENCE (saint), *Fabius Claudius Gordianus Fulgentius*, né à Lepté dans la Bizâcène, province d'Afrique, en 467, ou bien en 463, de parens nobles, quitta le monde, où il aurait pu briller par ses talens, pour se renfermer dans un monastère. Il devint le père d'une grande communauté en 494, fut ordonné prêtre à Rome en 500. On le tira de sa solitude, pour l'élever sur le siége de Ruspe en Afrique, en 508. Son zèle contre l'arianisme déplut à Trasimond, roi des Vandales, qui l'exila en Sardaigne. Hildéric, successeur de ce prince barbare, le rappela en 523. Son peuple le reçut comme en triomphe. Pendant son exil il avait composé plusieurs ouvrages. Le Père Sirmond en a publié quelques-uns, Paris, 1684, in-4° : car nous n'avons pas tous ceux qui sont sortis de sa plume. Le principal de ceux qui nous restent est son *Traité de la prédestination et de la grâce*, en 3 livres. Il y défend avec zèle la doctrine de saint Augustin. Il mourut en 533, après avoir fait un bien infini en Afrique, par une science profonde, unie à une rare vertu.

FULGENTIUS-PLANCIADES (Fabius) est auteur de trois *Livres de mythologie*, publiés à Amsterdam en 1681, 2 vol. in-8°, avec Julius-Hyginius, Lactancius-Placidus et Albricius, par Muncker, sous le titre de *Mythographi latini*. Il était, dit-on, évêque de Carthage dans le 6e siècle. Nous avons encore de lui un traité curieux : *De priscis vocabulis latinis*, Paris, 1586, in-4°.

FULGOSE ou FRÉGOSE (Raphael), enseigna vers l'an 1438, le droit avec réputation à Pavie et à Plaisance, puis à Padoue, où il mourut, laissant divers ouvrages peu lus, même par les jurisconsultes. — Il y a un autre FULGOSE ou FREGOSE (Baptiste), qui fut doge de Gênes, sa patrie, en 1478. *Voyez* FREGOSE (Baptiste).

* FULIGATTI (Jules), jésuite de Césène dans la Romagne, fit imprimer à Ferrare en 1617, un ouvrage intitulé : *Degli oriuoli a sole*. Muzzio Oddi d'Urbin, architecte de Lorette, qui avait publié un *Traité* sur ce sujet, à Milan, en 1614, in-4°, et à Venise en 1648, prétendit qu'une partie de son ouvrage avait été copiée par Fuligatti. — * FULIGATTI (Jacques), autre jésuite italien, né en 1595, à Rome, mort dans la même ville en 1653, est auteur des ouvrages suivans : | *Vita di Roberto Bellarmino cardinale*, Rome, 1624, in-4°, traduit en latin par Sylvestre Petra Sancta, Liége, 1626, in-4°, et en français par Fierre Morin, Paris, 1625, in-8° ; | *Compendio della vita di San Francesco Xaverio*, Rome, 1637, in-8° ; | *Vita di Bernardo Reatino*, Viterbe, 1744, in-8° ; | *Vita di P. Canisio*, Rome, 1649, in-8° ; | et une *Vie de sainte Élizabeth, reine de Portugal*, en latin.

* FULLEBORN (Georges-Gustave), savant professeur allemand, né à Glogau le 2 mars 1769, fit ses premières études sous son père, homme profond et distingué par ses connaissances littéraires, et qui était conseiller du bailliage de Glogau. Il alla les terminer à l'université de Halle, où il publia bientôt une *Dissertation latine sur le livre de Xénophon : Zénon à Gorgias, ordinairement attribué à Aristote*. De retour à Glogau en 1789, il prêcha dans l'église luthérienne de cette ville, et ses succès dans la prédication le firent nommer troisième diacre. Appelé à Breslau pour y enseigner les langues hébraïque, grecque et latine, en remplacement du célèbre professeur Gedicke, dans l'établissement appelé l'*Elizabethanum* de Breslau, il ne remplit pas long-temps ces fonctions, qui l'avaient illustré. Atteint d'une maladie du cœur causée par la continuité de ses travaux, il mourut à la fleur de l'âge le 16 février 1803. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : | une *édition des satires de Perse*, avec une *traduction* et des *notes* en allemand, Zullichau, 1794 ; | *Théorie abrégée du style latin*, en allemand, Breslau, 1783, in-8° ; | quelques *contes populaires* dans la même langue, 1791-95 ; | des *mélanges* intitulés *Feuilles diverses*, d'Edelwalde Justus, 1795 ; | *Fragmens de Parménide* avec une *traduction* et des *notes* en allemand, Zullichau, 1793, in-8° ; | *Georgi Gemisthi S. Plethonis et* [illegible]

apostoli, orationes funebres duæ, in quibus de immortalitate animi exponitur, nunc primum è manuscr. editi, Leipsick, 1793, in-8°; | *Encyclopedia philologica*, Breslau, 2e édit. 1805, 1 vol. in-8°; | une *édition des œuvres posthumes du célèbre Lessing*, Berlin, 1795, in-8°; | un *morceau sur le dialecte silésien*, inséré dans le *Journal de Silesie*; | des *fragmens pour servir à l'histoire de la Philosophie*, en 12 parties, Zullichau et Freystadt, 1791, 3 vol. in-8°, | *Notes* et *dissertations jointes à la traduction de la politique d'Aristote*, publiées par Garve, Breslau, 1799-1800, in-8°; | un ouvrage périodique en allemand sous le titre de *Conteur de Glogau*, à partir du 4e cahier, 1800.

FULLER (Nicolas), né en 1557 à Southampton, fut successivement secrétaire de Robert Horn, évêque de Winchester, pasteur de l'église d'Aldington, chanoine de Salisbury, et recteur de Waltham. Il mourut à Aldington en 1622. On a de lui: | *Miscellanea theologica et sacra*, Londres, 1617, in-4°; | un *Appendix* à cet ouvrage, Leyde, 1622, in-8°. On y trouve beaucoup d'érudition. L'auteur possédait très bien les langues orientales.

FULLER (Thomas), historien anglais, né en 1608 à Aldwincle, dans le comté de Northampton, fut ministre en différens endroits, chanoine de Salisbury, prédicateur à Londres. Le zèle qu'il montra pour Charles Ier l'exposa à des tracasseries de la part de l'usurpateur, qui le dépouilla de ses emplois; il fut ensuite réintégré dans son canonicat de Salisbury, où il mourut le 16 août 1661. On lui doit: | *Description de la Palestine et des régions adjacentes, et des choses mémorables y arrivées sous l'ancien et le nouveau Testament*, Londres, 1662, in-folio, en anglais. Il s'y montre habile critique. | *Histoire de l'Eglise depuis Jésus-Christ jusqu'en 1648*, Londres, 1655, in-fol. On comprend qu'elle n'est pas exempte de préjugés, surtout quant aux derniers temps. | *Histoire des croisades*, Cambridge, 1651, in-folio; | *Vies des hommes illustres de l'Angleterre*, 1662, in-folio, réimprimée en 1810, en 2 vol. in-4°, avec des notes explicatives; | *De la vie des théologiens modernes*, 1651, in-4°; | des *sermons* et des *livres de controverse*. Tout ce qu'il a écrit est en anglais.

FULRADE, abbé de St.-Denis en France, archichapelain du roi Pepin, mort en 784, se distingua par sa piété, par ses talens et sa capacité dans les affaires et les négociations importantes dont il fut chargé. Il sut mériter la confiance des princes et des papes. Etienne II lui accorda divers priviléges pour son abbaye de St.-Denis, où il logea lorsqu'il vint en France solliciter du secours auprès de Pepin, contre Astolfe. *Voyez* ETIENNE II.

* FULTON (Robert), célèbre mécanicien américain, né vers 1767, dans le comté de Lancastre, état de Pensylvanie, fut d'abord destiné à la profession de joaillier, qu'il abandonna pour se livrer à la peinture. Il suivit à Londres les leçons de West, originaire d'Amérique, et, après avoir passé plusieurs années sous ce grand peintre d'histoire, il exerçait son art dans le comté de Devon lorsqu'il fit la connaissance du mécanicien Rumsey son compatriote; il se livra alors à l'étude de la mécanique dont il attendait des résultats plus avantageux, lorsqu'un américain, Joel Barlow, l'attira en France pour exécuter des panoramas. Cette entreprise lui attira gloire et profit. Il retourna aux Etats-Unis, où il publia successivement la découverte d'un moulin pour scier et polir le marbre; un système de canaux de navigation; une machine à faire des cordes; l'invention d'un bateau pour naviguer sous l'eau, du *torpedo*, ou machine pour faire sauter en mer les vaisseaux ennemis; et enfin mit en pratique la découverte du *steamboat*, que Jonathan Hull avait déjà fait connaître aux Anglais en 1737, l'abbé Arnal aux Français, en 1781, et Rumsey aux habitans des Etats-Unis en 1784. Il conçut depuis, pour la défense des ports en temps de guerre, une espèce de frégate qu'on peut manœuvrer au moyen de cette machine, et il eut la satisfaction de voir ses expériences réussir au-delà de ses espérances. Il fut nommé immédiatement membre de la société philosophique de Philadelphie et de la société militaire des Etats-Unis. Le congrès venait de lui accorder cinq mille dollars, pour le mettre à même de continuer ses expériences du *torpedo*, lorsqu'une mort prématurée l'enleva aux sciences, le 24 février 1815. Plusieurs de ses découvertes ont été décrites en français dans les *Annales des arts et manufactures*, et dans le *Bulletin de la société d'encouragement*. Son système des canaux a été traduit par M. de Recicourt, sous ce titre: *Recherches sur les moyens de perfectionner les canaux de navigation*, etc., Paris, 1799, in-8°, fig. La vie de Fulton a été écrite par son

ami Cadwaller D. Colden, New-York, 1819, in-8°.

FULVIE, dame romaine, de la famille Fulvia qui donna tant de grands capitaines à la république, mariée d'abord au séditieux Clodius, ensuite à Curion, enfin à Marc-Antoine, eut part à toutes les exécutions barbares du triumvirat. Elle était aussi vindicative que son mari. Lorsqu'on lui apporta la tête de Cicéron, elle perça sa langue avec un poinçon d'or, et joignit à cet outrage toutes les indignités qu'une femme en fureur peut imaginer. Antoine l'avait quittée pour Cléopâtre, dont il était éperdument amoureux : elle voulut qu'Auguste vengeât cet affront ; mais n'ayant pu l'obtenir, elle prit les armes contre lui, et les fit prendre à Lucius-Antoine frère de son mari. Auguste ayant été vainqueur, elle se retira en Orient, fut très mal reçue par Antoine, et en mourut de douleur à Sicyone l'an 40 avant J.-C.

FULVIUS NOBILIOR (Servius), de l'illustre famille Fulvia, dont nous venons de parler, fut élevé au consulat ; l'an 255 avant J.-C., avec *Emilius Paulus*. Ils signalèrent leur administration par des victoires et des malheurs. Ayant appris l'infortune de Régulus, fait prisonnier en Afrique, ils y allèrent pour soutenir la réputation des armes romaines. Ils chassèrent les Carthaginois qui assiégeaient Clupéa ; et après avoir fait un grand butin, ils périrent dans un naufrage, avec près de 200 navires. — Marcus FULVIUS NOBILIOR, petit-fils du consul, fut envoyé l'an 189 avant J.-C. en Espagne, et y rendit de grands services à la république. Il fut aussi honoré du consulat l'an 193. Il se distingua par la prise d'Ambracie, près du golfe de Larta, et obligea les Etoliens de demander la paix. — Il y eut du temps d'Auguste un sénateur nommé FULVIUS, qui ayant eu la faiblesse de dire à sa femme un secret important, que l'empereur lui avait confié et qui fut divulgué sur-le-champ, se donna la mort de regret. Sa femme suivit cet exemple funeste.

FULVIUS-URSINUS ou FLUVIO ORSINI, romain, bâtard, dit-on, de la maison des Ursins. Un chanoine de Latran l'éleva et lui donna son canonicat ; il en employa les revenus à ramasser des livres. Il mourut à Rome en 1600, à 70 ans, laissant des *notes* sur Cicéron, Varron, Columelle, Festus-Pompéius, etc., et plusieurs ouvrages sur l'antiquité. On distingue ses traités | : *De familiis Romanorum*, 1663, in-folio ; | *De Triclinio Romanorum*, 1689, in-12, où il a mis à profit tout ce que la belle littérature, dirigée par le goût, peut fournir pour éclaircir cette matière.

* FULVY (Philippe-Louis ORRY, marquis de) naquit le 4 février 1736 à l'île de France, suivant quelques biographes, et suivant d'autres à Versailles, ou à la terre de Fulvy, d'un conseiller d'état, Jean-Henri-Louis Orry, qui fut intendant des finances et qui établit à ses frais à Vincennes la belle manufacture de porcelaine, qui à sa mort fut transférée à Sèvres, où elle est maintenant exploitée pour le compte du gouvernement. Le jeune de Fulvy se retira en Angleterre au commencement de la révolution, et y resta jusqu'à sa mort arrivée le 18 janvier 1823. Il cultiva les lettres pendant toute sa vie : avant 1789 il avait inséré un grand nombre de pièces fugitives dans le *Mercure*, dans l'*Almanach des Muses* et dans celui des *Etrennes d'Apollon*. Il a laissé un *Recueil de 153 fables*, Madrid, 1798, dont il existe à la bibliothèque royale un exemplaire, peut-être le seul qui soit en France. On a encore de lui : | *Relation d'un voyage de Paris à Bruxelles en 1791, suivi de poésies diverses*. Paris, 1823, in-18. On a cependant attribué la relation du voyage à Louis XVIII, et le marquis de Fulvy serait seulement l'auteur des *Poésies* qui suivent à l'exception de trois. | *Louis XVIII, sa vie, ses derniers momens, sa mort, suivi du détail de ses funérailles, et d'anecdotes sur ce prince*, par E. de S.-H., Paris, 1823, in-12, 2e édition. Les poésies de Fulvy se font remarquer par la décence des expressions, la facilité du style et la délicatesse du sentiment.

* FUMAGALLI (le Père Ange), savant historien de la Lombardie et abbé de l'ordre de Cîteaux, entra à l'âge de 15 ans dans cette congrégation, et y étudia les langues orientales et la théologie. Lors de la création de l'Institut des sciences, lettres et arts du royaume d'Italie, il fut choisi des premiers pour donner de l'illustration à cette compagnie naissante ; mais la suppression de son ordre devint pour lui la cause d'un chagrin mortel : il n'y survécut que peu de temps, et mourut à Milan le 12 mars 1804 à 76 ans. On a de Fumagalli les ouvrages suivans tous écrits en italien : | *Sur l'Origine de l'idolâtrie* (dans le recueil milanais),

1757 ; | *Sur un Code grec de la liturgie ambrosienne*, 1759 ; | *Les Vicissitudes de Milan, pendant la guerre de Frédéric Ier* (Barbe-Rousse), 1778, 1 vol. in-4°; | *Histoire des arts du dessin chez les anciens*, par J. Winkelmann (traduit en italien), Milan, 2 vol. in-4° ; | *Vie du célèbre littérateur du 16e siècle François Cicercio* (traduit de l'italien) ; | *Des antiquités de la Lombardie milanaise*, etc, ibid., 4 vol. in-4° ; | *Des Institutions diplomatiques*, ibid., 1802, 2 vol. in-4° ; | *Code diplomatique ambrosien, contenant les diplômes et les chartes des siècles 8e et 9e, qui existaient dans les archives du monastère de Saint-Ambroise*, ibid., 1805, 1 vol. in-4° ; | *Notice historique sur l'existence des oliviers, dans plusieurs endroits de la Lombardie, depuis le 4e siècle jusqu'au 10e*, ibid., 1789-1793, 2 vol. in-4° ; | *Esquisse sur la police du royaume lombard, dans les siècles 8e et 9e*, Bologne, 1809, 1 vol. in-4° ; | *Mémoire historique économique sur l'arrosage des prairies*, au tome second, dans les *Actes de la société d'agriculture de Milan*.

* **FUMARS** (Etienne), littérateur et poète, né le 22 octobre 1745, dans un bourg des environs de Marseille, fut chargé de l'éducation des enfans du comte de Grave, et ensuite de celle des enfans du comte de Vérac, qu'il accompagna dans son ambassade en Danemarck. Il s'y maria, et devint professeur de littérature française à l'université de Kiel, et ensuite à celle de Copenhague. Il mourut subitement dans cette ville le 30 novembre 1806. On a publié, après sa mort, à Paris, le recueil de ses *fables*, en 1 vol. in-8° et in-12, 1807 : quelques-unes joignent à la facilité du style l'originalité des idées ; mais le plus grand nombre sont faibles d'invention et de couleur.

FUMÉE (Adam), premier médecin de Charles VII, de Louis XI, et de Charles VIII, eut les sceaux par commission en 1492, comme doyen des maîtres des requêtes, et les eut jusqu'à sa mort, qui arriva au mois de novembre 1494. Il était mathématicien, médecin, poète, historien. Louis XI, qui l'estimait beaucoup, l'avait souvent employé dans des négociations.

FUMÉE. *Voyez* BEUCHLIN.

FUMEL (Jean-Félix-Henri de), né à Toulouse en 1717, fit ses études à St.-Sulpice et fut sacré évêque de Lodève en 1750 : il illustra son épiscopat par les vertus et les œuvres que la religion inspire aux vrais ministres de Jésus-Christ. Il fut pendant trente ans le père et le consolateur de son peuple. Indépendamment des travaux propres de son ministère, auxquels il se livrait avec une activité incroyable, payer les dettes des pauvres, secourir des familles honteuses, étaient ses actes de bienfaisance de chaque jour. Les curés du diocèse trouvaient toujours chez lui des ressources pour leurs paroisses. L'église de la cathédrale, l'Hôtel-Dieu, l'hôpital, ont été les objets de sa générosité. Il aimait surtout l'hôpital qu'il s'est appliqué à rendre utile et commode à force de dépenses, et qu'il a institué son héritier. Par le spectacle de ses vertus autant que par ses instructions, il a ramené à la religion catholique un grand nombre de calvinistes, et leur a assuré un état honnête, surtout aux enfans persécutés ou abandonnés de leurs parens (voyez-en un exemple touchant dans le Journal historique et littéraire, 15 juillet 1784, page 411). Il mourut le 2 janvier 1790, au milieu des ruines de l'église de France, et dans le pressentiment douloureux des scènes plus affreuses encore qui allaient s'ouvrir. Il n'a eu d'autre oraison funèbre que les sanglots des pauvres et les larmes de tous les catholiques de son diocèse. On a de lui deux *Instructions pastorales*, l'une du 21 novembre 1759, l'autre du 25 mars 1765, où il s'élève particulièrement contre les incrédules ; et le *Culte de l'amour divin*, ou *Dévotion au sacré cœur*.

FUNCH, FUNECCIUS ou **FUNCCIUS** (Jean), ministre luthérien, né à Werden, près de Nuremberg, en 1518, s'attacha à la doctrine d'Osiander, dont il épousa la fille, et exerça le ministère dans la Prusse. Il ne put se défendre de l'esprit de trouble qui agitait tous les réformateurs de son siècle. Ayant été convaincu de donner à Albert, duc de Prusse, dont il était chapelain, des conseils désavantageux à l'état de Pologne, il fut condamné avec quelques autres, comme perturbateur du repos public. Il eut la tête tranchée à Kœnigsberg en 1566. On a de lui une *Chronique depuis Adam jusqu'à* 1560, Wittemberg, 1570, in-fol., et quelques autres ouvrages auxquels son supplice donna de la célébrité autrefois, mais qui n'en ont plus aucune aujourd'hui.

* **FUNES** (Martin), jésuite espagnol, né à Valladolid en 1560, mort à Colle près Florence en 1617, a publié : | *Disput. de Deo uno, et de vitiis et peccatis*, Gratz,

1589; | *Speculum morale practicum*. Constance, 1598, Cologne, 1610; | *Methodus practica utendi libro Thomæ à Kempis de Imitatione Christi*, traduit en différentes langues, et placé en tête de plusieurs éditions de l'Imitation de J.-C.

FURETIÈRE (Antoine), né en 1620, parisien, abbé de Chalivoi, de l'académie française, fut exclu de cette compagnie en 1685. L'académie l'accusait d'avoir profité de son travail pour composer le dictionnaire français qui porte son nom. Il se justifia dans des *factums*; mais il ajouta aux raisons des injures contre plusieurs académiciens, à la vérité écrites avec esprit, mais qui n'en étaient pas moins des injures. On prétend qu'il chercha à se raccommoder avec eux avant sa mort, arrivée en 1688, à 68 ans. Son *Dictionnaire* ne vit le jour que deux ans après, en 1690, 2 vol. in-fol., ou 3 vol. in-4°. Basnage de Beauval le retoucha, l'augmenta, et en publia une édition beaucoup meilleure que la première, en 1701, 3 vol. in-folio, réimprimée à Amsterdam, 1725, 4 vol. in-folio. On a dit que ce dictionnaire avait donné naissance à celui de Trévoux, dont la dernière édition est de 1771, 8 vol. Si cela est, il faut convenir que les imitateurs ont tellement perfectionné l'ouvrage, qu'on n'y reconnaît plus le premier architecte. Furetière s'était fait connaître par d'autres ouvrages : | par cinq *satires* en vers, in-12, et des *paraboles évangéliques*, aussi en vers, 1672, in-12; les unes et les autres sont écrites faiblement; | par son *Roman bourgeois*, satire morale et un peu trop personnelle, qui eut beaucoup de cours dans son temps; | par une *Relation des troubles arrivés au royaume d'Eloquence*, in-12, allégorie forcée; | un *Recueil de poésies*; | *Voyage de Mercure*. On publia, après sa mort, un *Furetériana*, recueil où il y a bien des choses qui lui sont absolument étrangères.

* **FURGAULT** (Nicolas), professeur à l'université de Paris, né en 1706 à Saint-Urbain près de Joinville, diocèse de Châlons-sur-Marne, fit ses études avec distinction au collége de Troyes, et vint les perfectionner à Paris. Il fut appelé ensuite dans l'université, et il professa d'abord la sixième, puis la septième au collége Mazarin. Son zèle pour la jeunesse le porta à composer un grand nombre d'ouvrages qui sont tous destinés à son instruction. Il a publié : | un *Nouvel abrégé de la Grammaire grecque*, Paris, 1745, in-8°, ouvrage élémentaire qui fut tellement goûté par l'ancienne université qu'elle en fit un usage constant jusqu'au moment de sa suppression; on en a fait depuis plusieurs réimpressions parmi lesquelles nous remarquons les éditions de M. Jannet, Paris, 1815 et 1815, in-8°. | *Abrégé de la quantité ou mesure des syllabes latines*, Paris, 1746, in-8°; cet ouvrage était à sa neuvième édition en 1813; | *Dictionnaire d'antiquités grecques et romaines*, Paris, 1768, et 1786 petit in-8°; 3e édition, 1809, in-8°; | *Dictionnaire géographique historique et mythologique portatif*, Paris, 1776, petit in-8°; | *Les principaux idiotismes grecs avec les ellipses qu'ils renferment*, Paris, 1780, 1784 et 1789, in-8°; cet ouvrage fait suite à la grammaire grecque; | *Les ellipses de la langue latine précédées d'une courte analyse des différens mots appelés* parties d'oraison, Paris, 1780, in-12. Tous ces ouvrages sont très estimés. Furgault avait été nommé professeur émérite de l'université, et il jouissait en paix de ce titre modeste, lorsque la révolution le força de quitter Paris. Il se retira dans son lieu natal où il est mort le 21 décembre 1795. Il avait pris l'habitude de se faire lire quelques morceaux de Sénèque après son repas, par une de ses nièces; et, c'est pendant une de ces lectures sur la *brièveté de la vie*, qu'un jour celle-ci, le croyant endormi, s'aperçut bientôt après qu'il avait cessé de vivre.

FURGOLE (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Toulouse, né en 1690 à Castel-Ferrus, dans le bas Armagnac, joignit à la science la plus profonde des lois de la jurisprudence française, des usages, des coutumes, la connaissance de cette partie de l'histoire, qui est relative à la législation de tous les temps et de tous les pays. Le chancelier d'Aguesseau, qui l'estimait beaucoup, l'encouragea à entreprendre un *Commentaire sur l'ordonnance concernant les donations, du mois de février* 1731. Cet ouvrage, imprimé d'abord à Toulouse en un seul vol. in-4°, a été réimprimé en 2, en 1761. Après avoir publié cet ouvrage, il commença son *Traité des curés primitifs, etc.*, un vol. in-4°, 1736, dont l'édition est épuisée depuis long-temps. Il se rendit à Paris pour présenter lui-même son *Traité des Testamens et autres dispositions de dernière volonté*. Le chancelier parcourut cet ouvrage, et donna de justes éloges à l'auteur. Il parut en 4 vol. in-4°, 1745-48, et tous les exemplaires se trouvèrent enlevés à mesure que chaque volume vit le jour.

L'édition donnée à Paris en 1779, quoiqu'en 5 vol., est beaucoup plus complète. Il se préparait à faire imprimer son *Commentaire sur l'ordonnance des substitutions*, lorsque le roi le nomma capitoul en 1745. Les occupations de cette charge l'empêchèrent de finir l'édition de cet ouvrage qui n'a été publié qu'en 1767, par les soins de Poncet de la Grave, en 1 vol. in-4°. Il travailla, en attendant, à son *Traité de la seigneurie féodale universelle, et du Franc-Aleu naturel*, qui a paru à la même époque, in-12. On a réimprimé ses *OEuvres complètes*, Paris, 1775 et 1776, 8 vol. in-8°. Cette édition est moins estimée que l'in-4°. Ce savant jurisconsulte est mort en mai 1761.

FURIUS-BIBACULUS (Marcus), de Crémone, poète latin vers l'an 103 avant J.-C. écrivit des *Annales* en vers, dont Macrobe rapporte quelques fragmens, et qui ne donnent pas une grande idée de ses talens. C'est de lui que parle Horace dans ce vers :

Furium hibernas cana nive conspuit Alpes

FURST (Walter), *Fursius*, suisse du canton d'Uri, fut un des fondateurs de la liberté helvétique. Il se joignit en 1307 à plusieurs de ses compatriotes animés du désir de secouer le joug d'Albert d'Autriche. Furst travailla, de concert avec ses compagnons, à s'emparer de toutes les citadelles bâties pour les contenir. On les démolit, et ce fut le premier signal de la liberté. *Voyez* TELL et MELCHTAL.

FURSTEMBERG (Guillaume de), issu d'une des plus illustres maisons d'Allemagne, grand-maître de l'ordre de Livonie, ou des *Portes Glaives*, défendit cette province contre les armes des Moscovites; moins heureux en 1560, il fut fait prisonnier, et on l'emmena en Moscovie, où il mourut.

FURSTEMBERG (Ferdinand de), évêque de Paderborn, puis de Munster, né à Bilstein, en 1626, fut le père de son peuple et le Mécène des hommes de lettres. On lui est redevable de plusieurs monumens de l'antiquité, qui étaient dans son diocèse de Paderborn. Il les fit renouveler à grands frais, les embellit de plusieurs inscriptions, et en publia de savantes descriptions dans ses *Monumenta Paderbornensia*, Amsterdam, 1672, et Francfort, 1713, in-4° : collection utile et curieuse. On lui doit encore des *poésies latines*, imprimées au Louvre en 1684, in-folio, et dignes de cet honneur, par la pureté du style et la noblesse des pensées. L'auteur ne vit point cette magnifique édition, étant mort le 6 juin de l'année précédente.

FURSTEMBERG (François EGON, prince de), fils d'Egon, comte de Furstemberg, naquit en 1626. Il fut grand doyen et grand-prévôt de Cologne, et l'un des principaux ministres de l'électeur de cette ville. Ayant été élu évêque de Strasbourg en 1663, il conçut le dessein d'y voir rétablir la religion catholique, et s'attacha à la France, qui s'empara de cette ville en 1681. Il mourut à Cologne, le 1er avril de l'année suivante.

FURSTEMBERG (Guillaume EGON, prince de) frère du précédent, lui succéda dans son évêché. Il s'attacha aussi à la France, devint cardinal et abbé de Saint-Germain-des-Prés à Paris, où il mourut le 10 avril 1704, dans sa 75e année. Il avait été postulé de 14 voix pour l'évêché de Cologne en 1688; mais le prince Clément de Bavière l'emporta sur lui, après un procès vivement poussé de part et d'autre, et décidé par Innocent XI. Louis XIV en conçut un chagrin très-vif, et ce ne fut pas la moindre cause qui décida la guerre de 1688, terminée par la paix de Ryswick en 1697. Ce cardinal était un homme instruit, et doué de qualités très estimables.

FURSY. *Voyez* FOILLAN.

FUSCHIUS ou **FUSCH** (Léonard), appelé l'*Eginète* d'Allemagne, naquit à Wembdingen, en Bavière, l'an 1501. Il professa et exerça la médecine avec beaucoup de réputation à Munich, à Ingolstadt, etc. L'empereur Charles-Quint l'anoblit, et Cosme, duc de Toscane, lui offrit 600 écus d'appointemens pour l'attirer dans ses états. Il s'attacha surtout à la partie la plus essentielle de la médecine, à la botanique. Son exemple et ses leçons la firent renaître en Allemagne, et excitèrent l'émulation en France et en Italie. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, on ne citera que son *Historia Stirpium*, le meilleur de tous, Bâle, 1542, in-fol. Il mourut en 1566 à Tubingen, âgé de 65 ans. Il ne faut pas le confondre avec Remacle FUSCHIUS, de la ville de Limbourg médecin, mort chanoine de Saint-Paul a Liége en 1587, et qui a aussi donné une *Histoire des plantes*, Anvers, 1544, et *Vies des médecins*. Paris, 1542.

FUSELI. *Voyez* FUESSLI.

FUSI (Antoine), docteur de Sorbonne, et curé de Saint-Barthélemi et de Saint-

Leu son annexe, fut privé de ses bénéfices par sentence de l'officialité, rendue sur des accusations de magie. La sentence ayant été confirmée par la primatie, il se retira à Genève en 1619, s'y maria, et y mourut. Il a publié sous le nom de *Juvain Solonicque*, une satire contre Vivian, maître des comptes, marguillier de Saint-Leu, intitulée *Le Mastigophore*, 1609, in-8°; et depuis sa retraite à Genève, il a donné *Le franc-archer de la véritable Eglise*, 1619, in-8°. Il eut un fils digne de lui, qui se fit mahométan à Constantinople, pour décliner la juridiction de l'ambassadeur de France, qui devait le juger pour un crime qu'il avait commis.

FUSS (Nicolas), né en 1754 à Bâle, partit, dès l'âge de dix-huit ans, pour Saint-Pétersbourg, après avoir reçu une éducation très distinguée. Ce fut son maître Daniel Bernoulli qui lui fit faire ce voyage pour aller servir d'adjoint au célèbre Euler qui était aveugle. Fuss séjourna long-temps dans la maison de ce savant. Associé en 1776 à l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, il en devint membre en 1783, puis secrétaire en 1800 : son zèle et sa science furent très utiles à cette société qu'il dirigea pendant long-temps. L'empereur Alexandre le nomma en 1802 membre d'une commission chargée de faire des statuts pour l'académie, les universités et les écoles de l'empire, et le choisit aussi plus tard pour la direction générale des écoles que l'on venait d'organiser. Il avait été nommé conseiller d'état et chevalier des ordres de Saint-Wladimir, et faisait partie d'un grand nombre de sociétés savantes. Il est mort le 23 décembre 1825. On lui doit plusieurs *Mémoires* importans sur les mathématiques pures ou appliquées : quelques-uns ont été traduits en plusieurs langues.

FUST ou FAUST (Jean), orfèvre de Mayence, fut un des trois artistes qu'on associe ordinairement pour l'invention de l'imprimerie; les deux autres sont Guttemberg et Schœffer. Il paraît qu'on lui doit particulièrement les caractères sculptés mobiles; car il est vraisemblable que Guttemberg a imprimé avant lui, ou vers le même temps que lui, sur des planches gravées. A l'égard de Schœffer, qui était écrivain de profession, et devint depuis gendre de Faust, on ne peut lui disputer la gloire d'avoir imaginé les poinçons et les matrices, à l'aide desquels cet art admirable fut porté à sa perfection. Le premier fruit de ce nouveau procédé, qui constitue l'origine du véritable art typographique, fut le *Durandi rationale divinorum officiorum*, que Faust et Schœffer publièrent en 1459, et qui fut suivi l'année d'après du *Catholicon Joannis Januensis*. Parut ensuite la *Bible* de 1462, si recherchée des amateurs de raretés typographiques. Ces trois ouvrages avaient été précédés de deux éditions du *Psautier* par les mêmes artistes, la première en 1457, et la 2e en 1459; mais exécutées, au jugement de quelques savans, l'une et l'autre avec des caractères en bois sculptés, quoique d'autres prétendent qu'elles sont imprimées avec des caractères en fonte, excepté les capitales. Ces deux éditions du Psautier, excessivement rares, sont des chefs-d'œuvre de typographie, qui étonnent les gens de l'art, tant par la hardiesse, la propreté et la précision avec laquelle l'industrieux Schœffer en a taillé les caractères, qui imitent la plus belle écriture du temps, que par la beauté et l'élégance des lettres initiales, imprimées par rentrées de trois couleurs, bleu, rouge et pourpre, à la manière des camaïeux, et par la justesse et la netteté de l'impression. On connaît cependant des livres que l'on juge plus anciens que ceux que nous avons cités, quoique la date ni le nom du lieu et de l'imprimeur n'y soient pas marqués. Tels sont : | une *Bible* de la bibliothèque mazarine, imprimée avec des caractères en bois mobiles, en 2 vol. in-fol. : | Le *Speculum vitæ humanæ*, en 58 planches; | une *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, représentée en 40 figures, gravées en bois, avec des sentences et des explications latines sculptées sur les mêmes planches; | *L'Histoire de saint Jean l'évangéliste*, de même en 48 planches : | *Ars moriendi*, en 24 pages, imprimées seulement d'un côté. Chaque page est composée d'une estampe en bois, qui représente un exemple des misères de la vie humaine avec quelques explications gravées sur la même planche. Ce livre a été vendu 1000 liv. à la vente du cabinet de M. Mariette, en 1775. Ces trois derniers livrets, qui sont in-folio, précèdent sûrement l'impression en caractères mobiles, et peuvent remonter jusqu'en 1440. La Bible doit avoir été imprimée entre 1450 et 1455. L'abbé Ghesquière, long-temps associé aux bollandistes, prétend qu'on a un petit livret d'une date pour le moins aussi ancienne, imprimé

par un Jean Brito de Bruges ; mais il paraît certain que cet ouvrage n'est point un fruit de la typographie, mais un manuscrit exécuté avec de nouveaux soins et une méthode particulière, quoique l'inscription, prise dans un sens absolument littéral, semble dire autre chose (*voyez* le *Journ. histor.* du 1er août 1780, pag. 514). On a écrit et répété bien des fois, que Fust, étant venu à Paris pour y vendre une partie de son édition de la *Bible* de 1462, et en ayant vendu les exemplaires à vil prix, en comparaison de ce qu'on payait alors les Bibles manuscrites, mais à des prix fort différens, avait été poursuivi en justice par quelques acheteurs qui se plaignaient de les avoir surpayés; qu'ayant même été accusé de magie à cause de la parfaite ressemblance qu'on avait remarquée entre les caractères, il avait été obligé de s'enfuir. Mais s'il est vrai que Faust ait vendu à Paris des exemplaires d'une bible, ce ne peut être de celle de 1462, puisque le Psautier imprimé cinq ans auparavant, *absque calami exaratione*, lui ôtait le moyen de faire des dupes. Quant à l'accusation de magie, c'est un vieux conte qui doit son origine à l'histoire du docteur Faustus ou Faust (*voyez* FAUSTUS). L'on ne peut douter néanmoins que Faust n'ait fait plusieurs voyages à Paris. Il y était en 1466, et la preuve en résulte d'un exemplaire des *offices de Cicéron*, publiés cette année par le même Faust et Schœffer, son gendre, existant dans la bibliothèque publique de Genève, à la fin duquel le premier possesseur de ce livre a noté de sa main, « qu'il lui a été donné par Jean Faust, à » Paris, au mois de juillet 1466. » On peut croire que Faust mourut de la peste, qui, cette même année, enleva quarante mille habitans à la capitale, pendant les mois d'août et de septembre, et d'autant mieux qu'on ne trouve plus que le nom de Schœffer seul dans les souscriptions des livres imprimés postérieurement à Mayence. *Voyez* GUTTEMBERG.

FUZELIER (Louis), parisien, cultiva les lettres dès son enfance. Il fut rédacteur du *Mercure*, conjointement avec La Bruyère, depuis le mois de novembre 1744, jusqu'à sa mort arrivée le 19 septembre 1752, dans la 80e année de son âge. Cet auteur travailla seul ou en société pour tous les théâtres de Paris. Parmi ses pièces on en compte 36 dont une seule est passable, c'est *Momus fabuliste* : l'auteur a voulu faire une critique de La Fontaine. Laharpe, dans son Cours de Littérature, dit « qu'il affichait des prétentions fort » mal placées ; et qu'il était bien le plus » froid et le plus plat rimeur, le bel esprit » le plus glaçant et le plus glacé, qui ait » fait chanter à l'opéra des fariboles dia- » loguées. »

GAAL, fils d'Obed, alla à Sichem, dans le dessein de défendre et d'affranchir les habitans de cette ville, de l'oppression et de la tyrannie d'Abimélech; mais il se vit indignement trahi par un certain Zébul, qui par les avis qu'il donna à Abimélech fut cause que Gaal fut battu, mis en fuite, et ses troupes taillées en pièces. Gaal étant rentré dans Sichem, Zébul l'en chassa avec ses gens.

GABALIS. *Voyez* VILLARS (l'abbé de Montfaucon de).

GABATO (Sebastien), surnommé le Nocher, *Nauclerus*, mérita ce titre par son habileté dans la navigation. Il était natif de Venise; il quitta sa patrie, et s'établit à Bristol en Angleterre. Il tenta le premier de suivre une route différente de celle que Christophe Colomb tenait pour aller en Amérique. Colomb faisait toujours voile vers les Canaries, de là vers les Açores, et arrivait en Amérique par le sud-ouest. Gabato au contraire crut qu'on arriverait plus tôt, et avec moins de peine, si l'on faisait voile toujours vers le nord-ouest; et il ne se trompa point. Henri VII lui donna en 1496 trois vaisseaux marchands, avec lesquels il découvrit la terre de Labrador. On peut voir, sur ce célèbre navigateur, la *Vie de Henri VII*, par le chancelier Bacon.

GABBARA, géant de 9 pieds 8 pouces de haut, dont Pline fait mention. On le mena d'Arabie à Rome, du temps de l'empereur Claude. On peut croire que la grandeur que Pline lui donne est exagé-

rée, comme le sont la plupart de ses rapports: c'est au reste à peu près la grandeur de Goliath.

GABINIEN, célèbre rhéteur, enseigna avec beaucoup de réputation la rhétorique dans les Gaules, pendant environ 20 ans, sous l'empire de Vespasien. C'était selon saint Jérôme, un torrent d'éloquence. Ce père renvoie au recueil des *Discours* de Gabinien, ceux qui aiment la délicatesse et l'élégance du style. Ces discours n'existent plus aujourd'hui.

GABINIUS (Aulus), consul romain 58 ans avant J.-C., ayant obtenu le gouvernement de Syrie et de Judée par les intrigues de Clodius, réduisit Alexandre, fils d'Aristobule, roi de Judée, à demander la paix, rétablit Hyrcan dans la dignité de grand-pontife, et rendit la tranquillité à la Judée. Il tourna ensuite ses armes contre les Parthes; mais Ptolémée Aulètes lui ayant offert mille talens, pour être rétabli sur le trône d'Egypte, il marcha vers ce royaume. La cupidité était l'âme de toutes ses entreprises. Il prolongea la guerre autant qu'il put; Archélaüs, ennemi de Ptolémée, payait chèrement ces retardemens. Archélaüs ayant été tué dans un combat, Gabinius mit son rival en possession de son royaume. De retour à Rome, il fut accusé de concussion et banni. Cicéron, qui avait voulu le faire condamner pendant son absence, le défendit alors, et harangua vivement pour lui à la prière de Pompée. Gabinius mourut à Salone, vers l'an 40 avant Jésus-Christ.

* GABIOT (Jean-Louis), auteur dramatique, né à Salins (Franche-Comté) en 1759, mort à Paris le 12 septembre 1811, vint dans cette ville à l'âge de 18 ans, et entra en qualité d'instituteur dans une maison d'éducation, travailla ensuite pour le théâtre et donna plusieurs petites *pièces*, qui furent jouées à *l'Ambigu-comique*, la plupart avec succès. Les principales sont: *Esope aux boulevards*, pièce épisodique en un acte et en vers, Paris, 1784, in-8°, citée avec éloge dans l'*Année littéraire*; | *Le goûter*, ou *un bienfait n'est jamais perdu*, proverbe; | *Les deux neveux*, comédie en deux actes; | *Le baron de Trenck*, fait historique en un acte et en vers, 1788, in-8°, etc. On a encore de lui une *traduction* du poème des *Jardins* du Père Rapin, Paris, 1782 et 1803, in-8°, préférable à celle de Gazon-Dourxigné; le style en est cependant un peu enflé, et les images du poète latin n'y sont pas toujours rendues fidèlement. Sur la fin de sa carrière Gabiot reprit les fonctions d'instituteur. — GABIOT (Jean), jésuite, de la même famille, né et mort dans le 17e siècle, fut recteur du collége de Besançon, et a composé *Mariæ pro acceptis a Deo in sacra et illibata conceptione beneficiis votiva congratulatio*, Lyon, 1651, in-8°.

* GABLER (Jean-Philippe), fameux théologien, né le 4 juin 1755 à Francfort sur le Mein, d'un père qui était secrétaire du consistoire, suivit pendant quelque temps les leçons de Griesbach à Iéna. Il fut nommé lui-même professeur de théologie, d'abord au Gymnase de Dortmund, puis à celui d'Altfort, et enfin à Iéna à la place de son ancien maître Griesbach. Le duc de Saxe-Weymar lui donna le titre de conseiller ecclésiastique. Gabler est mort le 17 février 1826, après avoir publié les ouvrages suivans qui sont estimés: | *Essai sur le nouveau Testament*, Altfort, 1788; | *Introduction historique et critique au nouveau Testament* ci-dessus, 1789; | *Histoire primitive d'Eichhorn*, ouvrage remarquable par l'*introduction* et les *notes* dont il l'a enrichi; | *Nouvel Essai sur l'histoire de la création de Moïse*, Altfort, 1795. Il a travaillé aussi au *Journal de théologie*, 1796, 1811.

GABOR. *Voyez* BETLEM-GABOR.

GABRIEL-SÉVÈRE, né à Monembasia autrefois Epidaure, ville du Péloponèse ou Morée, ordonné évêque de Philadelphie en 1577, quitta cette église, où il y avait très peu de Grecs, pour se retirer à Venise. Il fut évêque des grecs répandus dans le territoire de la république. On a de lui divers ouvrages de *théologie*, publiés en 1671, in-4°, par Richard Simon en grec et en latin, avec des remarques dans lesquelles il prouve qu'on ne peut pas admettre cet évêque au rang des grecs unis à l'église de Rome, puisqu'il a écrit contre le concile de Florence. Quoique peu favorable aux Latins, le prélat grec admettait la transsubstantiation ainsi qu'eux. On le voit clairement dans son *Traité des sacremens*; et l'on convient aujourd'hui, même parmi les protestans, que c'est la doctrine générale et uniforme de l'Eglise grecque. Ses autres écrits renfermés dans ce recueil sont une *Défense* du culte que les Grecs rendent au pain et au vin que l'on doit consacrer, lorsqu'on les porte au sanctuaire; un *Discours* de l'usage des colybes ou des légumes cuits.

GABRIEL SIONITE, savant maronite,

né à Edden, petite ville du mont Liban, professeur des langues orientales à Rome, fut appelé à Paris en 1614, pour travailler à la *Polyglotte* de Le Jay. C'est lui qui fournit les Bibles syriaque et arabe, imprimées dans cette *Polyglotte*. Il les avait copiées sur des manuscrits, et y avait ajouté, par un travail inconcevable, les points voyelles que nous y voyons, avec une version latine. Cet habile homme mourut à Paris, en 1648, âgé de 72 ans, professeur royal dans les langues syriaque et arabe. Les savans de cette capitale se perfectionnèrent sous lui dans la connaissance de ces idiomes. Il ne dirigea pas jusqu'au bout la *Polyglotte* de Le Jay. Ce président, s'étant brouillé avec lui, appela Abraham Ecchellensis pour le remplacer. Gabriel Sionite traduisit encore la géographie arabe, intitulée *Geographia Nubiensis*, d'Abou Abdallah Mohamed Edrissi, 1619, in-4°, et publia une *Grammaire arabe*. Il fut aidé pour ces deux ouvrages par Jean Hesronita, maronite. Il donna avec Victoire Scialac, de Grenoble, les *Psaumes* de David, traduits de l'arabe.

GABRIEL (Jacques), architecte, né à Paris en 1667, parent et élève du célèbre Mansard, se rendit digne de son maître. Il acheva le *bâtiment de Choisy* et le *Pont Royal*, ouvrages commencés par son père, architecte du roi. Il donna le projet du *grand égoût de Paris*, et les plans d'un grand nombre de bâtimens publics, parmi lesquels on cite ceux de l'*Hôtel-de-Ville*, de la *Cour du présidial*, et de la *Tour de l'horloge*, de Rennes; de la *Maison de ville*, de la *Salle* et de la *Chapelle des Etats*, de Dijon. Il était né à Paris, en 1667, et y mourut en 1742.

GABRIELLE DE BOURBON, fille de Louis Ier de Bourbon, comte de Montpensier, épousa en 1485 Louis de La Trémouille, tué à la bataille de Pavie en 1525. Elle en eut Charles, comte de Talmond, tué à la bataille de Marignan en 1515. Elle mourut au château de Thouars en Poitou, en décembre 1516. On a d'elle : | *L'Instruction des jeunes pucelles ;* | *Le temple du Saint-Esprit ;* | *Le voyage du pénitent ;* | *Les contemplations de l'âme dévote, sur les mystères de l'Incarnation et de la Passion de Jésus-Christ*, et d'autres ouvrages de piété, manuscrits. Cette princesse avait autant de vertu que d'esprit.

GABRIELLE D'ESTRÉES. *Voyez* ESTRÉES.

GABRIELLE DE VERGY. *Voyez* FAIEL.

GABRIELLI (N.) prélat romain, d'une famille noble, se laissa séduire par un certain docteur Oliva, qui se mêlait de sortilége. Ils furent arrêtés sous le pape Alexandre VIII, ainsi que quelques-uns de leurs adhérens. Ils avouèrent qu'ils tenaient des assemblées nocturnes, dans lesquelles ils offraient au démon du sang humain, mêlé avec des hosties et des reliques. On les accusa encore d'autres crimes non moins atroces. La plupart des malheureux partisans d'Oliva furent condamnés à une prison perpétuelle. Gabrielli perdit tous ses bénéfices et ses dignités, et fut enfermé dans un château, où il vécut jusqu'à la fin du 17e siècle.

*GABRIELLI, nom d'une famille illustre d'Italie, originaire de Gubio, dans la Marche d'Ancône. Au lieu de suivre la carrière des armes, la famille Gabrielli se consacra, pendant le 14e siècle, à l'étude des lois. En 1302, Cante de Gabrielli, podestat de Florence, porta des sentences de proscription, qui enveloppèrent tout le parti des blancs, et entre autres le Dante et le père de Pétrarque. Jacob Gabrielli fut revêtu à Florence, en 1336, d'un pouvoir presque illimité; mais il y exerça une tyrannie si odieuse, qu'il fut défendu par une loi, de confier jamais à cette famille aucune magistrature. Cependant en 1340 le même Gabrielli fut rappelé à Florence, pour réprimer les ennemis de l'ordre public. En 1350, Jean de Cantaccio de Gabrielli s'empara de l'autorité souveraine dans sa patrie; mais en 1354, il fut dépouillé de son autorité par le cardinal Egidio Albornos, qui soumit Gubbio à l'Eglise. Enfin Cante de Gabrielli, nommé en 1379, capitaine du peuple à Florence, pendant la fureur de la révolution des Ciompi, résista courageusement aux menaces du peuple, qui voulait le forcer à verser le sang de Pierre Albizzi et de ses collègues. La même famille a donné ensuite plusieurs cardinaux à l'Eglise, et plusieurs hommes distingués dans la littérature.

*GABRIELLI (Jules), évêque de Sinigaglia, naquit à Rome le 20 juillet 1748 et mourut à Albano le 22 septembre 1822. Pie VII le créa cardinal le 23 février 1805, et évêque de Sinigaglia le 11 janvier 1808. Il exerça les fonctions de pro-secrétaire d'état du saint Siége dès le 6 mars 1808, en remplacement du cardinal Doria, exilé par le gouvernement français, et sa conduite fut remarquable par la fermeté

qu'il montra dans la lutte qu'il eut à soutenir contre les généraux de Bonaparte : ainsi le 30 mars, 24 jours après sa nomination, il donna à tous les fonctionnaires de l'état ecclésiastique, l'ordre formel de se retirer, si l'on voulait les forcer d'obéir à une autre autorité qu'à celle du saint Siége. Son zèle pour les intérêts du souverain pontife indisposa contre lui M. Lefebvre, envoyé de France : le 17 juin suivant, on saisit ses papiers ; lui-même fut arrêté et exilé à Sinigaglia, puis à Milan, enfin en France. Il avait adressé un manifeste aux ministres étrangers et une circulaire aux cardinaux, protestant dans ces deux pièces contre son arrestation et déclarant qu'il ne cédait qu'à la force. En 1814 il revint à Rome avec Pie VIII, devint secrétaire du Bref, puis préfet de la congrégation du concile, et enfin prodataire. En 1816 il donna sa démission de son siége épiscopal. On remarque plusieurs pièces de sa correspondance diplomatique dans l'ouvrage intitulé *Correspondance authentique de la cour de Rome avec la France*, 1809, in-8°.

GABRINI (Nicolas), dit *Rienzi*, né à Rome dans l'obscurité, mais vain et intrigant, se fit députer par les Romains vers Clément VI à Avignon, pour persuader ce pape de revenir à Rome. Pétrarque se joignit à lui ; le poète présenta au pontife un beau poëme latin, et Gabrini lui fit une harangue éloquente. Mais celui-ci d'un génie bien plus exalté que Pétrarque, fit du parlement qui se tint à Rome pour entendre le rapport de l'ambassade d'Avignon, une vraie faction de conjurés contre la puissance pontificale. Ce fils audacieux d'un meûnier, et pour qui la charge de notaire avait autrefois été une fortune, persuada aux Romains de rétablir l'ancienne dignité de tribun du peuple et s'y fit nommer par acclamation. Il les flatta de l'espoir chimérique de rétablir Rome dans son antique splendeur, d'en étendre de nouveau la domination sur tout l'univers, et déclara que l'empire et l'élection de l'empereur appartenaient à ce peuple roi, citant devant lui, pour un terme fixe, tous les princes qui prétendaient avoir droit à l'empire, ou à l'élection de l'empereur. Il exerça d'abord une justice exacte, poursuivit sans relâche les brigands protégés par différens seigneurs, et prit des mesures si efficaces pour la tranquillité publique, qu'on pouvait aller partout en pleine sûreté, la nuit aussi bien que le jour. Bientôt il se rendit universellement odieux par son insolence, son avarice et sa cruauté. Il fut chassé de Rome, erra quelque temps fugitif, et tomba au pouvoir du pape, qui le fit emprisonner à Avignon, où il demeura dans les fers jusqu'à la mort de Clément VI. Le pape suivant l'en tira, et le renvoya comme sénateur à Rome, dans l'espérance de s'en servir avec avantage contre un second tyran, nommé Baroncelli, qui fut mis en pièces par le peuple. Au bout de 4 mois, Rienzi eut le même sort le 8 octobre 1354, pour s'être abandonné de nouveau à l'injustice, aux exactions et aux violences de tout genre. « Tous ces désordres, dit un historien, » et tant d'autres qui affligèrent la capi- » tale du monde chrétien, furent l'effet » de la résolution funeste qui transporta » la résidence papale à Avignon. Comme » si les maux qui en résultèrent pour l'É- » glise n'étaient pas suffisans pour punir » cette imprudence, et pour avertir les » papes de retourner dans leur siége, il » fallut que Rome fût en proie aux factions » et à la plus désolante anarchie. » L'*Histoire de Gabrini* a été écrite en italien par Thomas Fortifiocca, auteur contemporain. Nous en avons une en français, curieuse et bien écrite, par le père du Cerceau, jésuite, avec des additions et des notes du père Brumoi, de la même société. Cette Histoire a été imprimée à Paris, en 1733, in-12, sous le titre de *Conjurations de Nicolas Gabrini, dit de Rienzi, tyran de Rome*, en 1347.

* GABRINI (Thomas-Marie), général de l'ordre des clercs-mineurs réguliers, né en 1736 à Rome prétendait descendre de Nicolas Gabrini plus connu sous le nom de *Rienzi* dont il est question dans l'article précédent. Entré dans l'ordre des clercs-mineurs, il professa pendant quelque temps avec succès à Pesaro, et revint ensuite à Rome où il remplit une chaire de philosophie. Il fut ensuite chargé d'une cure qu'il gouverna pendant 27 ans. Gabrini mérita par ses talens et ses vertus d'être élevé à la dignité de général de son ordre. C'était un philologue très savant et un des meilleurs hellénistes de son temps. Il fit paraître un grand nombre de *dissertations* sur l'histoire du tribun Rienzi. On a en outre de lui plusieurs *mémoires* ou *lettres*, imprimés soit séparément ou dans des recueils de diverses académies, un ouvrage de dévotion intitulé la *semaine sanctifiée*, ouvrage très répandu, et sa *dissertation sur la* 20e

proposition du 1er *livre d'Euclide*. Pesaro, 1752, in-8°. Il a laissé des *manuscrits sur l'antiquité sacrée*, entre autres, une *dissertation* curieuse sur la *population des antipodes avant le déluge*. Le Père Gabrini est mort à Rome le 16 novembre 1807.

* **GABRINO** (Augustin), fanatique italien, né à Brescia vers le milieu du 17e siècle, s'annonça comme le monarque de la Sainte-Trinité, prince du septennaire, chef suprême de tous les nombres mystérieux, délégué de Dieu pour sauver l'Eglise catholique de l'invasion de l'antechrist, dont le règne était prochain, et qui devait soumettre le monde à sa puissance. Il réunit une troupe d'imbéciles, la plupart artisans, au nombre d'environ 80, leur donna le titre de chevaliers de l'Apocalypse, avec des armoiries qui consistaient en une étoile flamboyante environnée des noms des archanges Raphaël, Michel, Gabriel, un bâton de commandeur et une épée en sautoir. Le dimanche des Rameaux de l'an 1694, Gabrino entra dans une église de Brescia et fondit sur les prêtres qui y célébraient le service divin; mais il fut arrêté, mis en prison comme aliéné, et sa secte disparut avec lui.

GABURET (Nicolas), chirurgien du roi Louis XIII, ne se rendit pas moins recommandable par la candeur de ses mœurs, que par son habileté dans sa profession. Lorsqu'on fut obligé de préparer des lieux pour y recevoir ceux qui étaient attaqués de la peste, Gaburet fut nommé en 1621 pour les gouverner. Cet emploi offrit une ample matière au zèle du chirurgien. Il se comporta dans ses fonctions presque autant en missionnaire éclairé, qui cherche à guérir les âmes, qu'en chirurgien expérimenté, qui donne son application à la guerison des corps. Il mourut en 1662, dans un âge assez avancé.

* **GABY** (Jean-Baptiste), cordelier observantin et missionnaire, né vers 1640 était supérieur dans le couvent de Loches et fit en 1686 un voyage au Sénégal, où il opéra plusieurs conversions. Il publia à son retour en France une *Relation de la Nigritie*, contenant une exacte description de ses royaumes, avec la découverte de la rivière du Sénégal, etc., Paris 1689, in-12. L'auteur fait dériver ce fleuve du lac de Borno, et non du Nil, comme le prétendaient plusieurs géographes. Mais de nouvelles découvertes ont prouvé que ces deux fleuves ont leurs sources dans la même chaîne de montagnes. Quoique la relation du Père Gaby soit très concise, on y trouve des détails intéressans sur la religion, les mœurs et les usages des nègres. Il est mort vers 1710.

GACON (François), fils d'un négociant de Lyon, né en 1667, d'abord Père de l'Oratoire, sortit de cette congrégation pour se livrer à la poésie. Il avait de la facilité; on dit même que Regnard l'employait, lorsqu'il était pressé, à mettre en vers quelques scènes de ses comédies; mais cette facilité lui fut funeste: il s'en servit pour se laisser aller à son humeur satirique. Il y a quelquefois d'assez bonnes choses dans ses satires, mais encore plus de mauvaises. La plupart ne regardent que de petits auteurs, obscurs dans leur temps même, aujourd'hui entièrement inconnus. Ses principaux écrits sont: | *Le poète sans fard*, ou *Discours satirique sur toutes sortes de sujets*, 2 vol. in-12, 1696. Quelques mois de prison furent le prix des traits de satire dont cet ouvrage, d'ailleurs assez médiocre, est parsemé. | Une *traduction d'Anacréon* en vers français, 1712, 2 vol. in-12. Gacon commenta le poète grec à sa façon. Il noya le texte dans de prétendues anecdotes sur son auteur, et dans une foule de réflexions satiriques, où il s'attacha moins à expliquer son original, qu'à lancer quelques traits contres des gens qu'il n'aimait pas. | *L'anti-Rousseau*, ou *Histoire satirique de la vie et des ouvrages de Rousseau; en vers et en prose, par M. F. Gacon*. C'est un gros vol. in-12, composé de rondeaux et de réflexions satiriques. Rousseau se vengea de ce libelle, par plusieurs épigrammes pleines du sel le plus piquant. | *L'Homère vengé*, in-12, contre La Motte; | *Les fables de Lamotte traduites en vers français au café du Parnasse*, in-8°. De toutes les plaisanteries de Gacon, c'est la moins mauvaise. | Plusieurs *Brevets de la calotte*, dans les Mémoires pour servir à l'histoire de cette turpitude, 1752, 4 vol. in-12. | Plus de 200 *inscriptions* en vers, pour les portraits gravés par des Rochers.... Gacon reprit l'habit ecclésiastique sur la fin de ses jours. Il eut le prieuré de Raillon, près Beaumont sur Oise, où il mourut en 1725, âgé de 58 ans. Son style est lâche, lourd et diffus en prose, dur et rampant en vers. Il remporta pourtant le prix de l'académie française en 1717; mais beaucoup d'auteurs médiocres ont eu cet honneur.

GAD, 7e fils de Jacob par Zelpha, na-

quit l'an 1734 avant J.-C., et fut chef d'une tribu de son nom, qui produisit de vaillans hommes. Ses enfans sortirent d'Egypte, au nombre de 45,650, tous en âge de porter les armes.

GAD, prophète que David, persécuté par Saül, consulta pour savoir s'il devait s'enfermer dans une forteresse. Le prophète l'en dissuada. Il offrit, par l'ordre de Dieu à David, le choix de la famine, de la guerre ou de la peste, pour punir ce prince de ce que par vanité et malgré sa défense, il avait fait faire le dénombrement du peuple. David ayant choisi la peste, Gad lui conseilla d'offrir un sacrifice à Dieu pour apaiser sa colère.

GADDI-GADDO (Ange), peintre florentin, né en 1259 mort en 1312, à 75 ans, excella dans la peinture à la mosaïque. Ses ouvrages sont répandus dans plusieurs villes d'Italie, et surtout à Rome et à Florence. Il n'avait point d'égal de son temps pour le dessin. Gaddi s'occupa à un genre de travail assez singulier. Il faisait peindre des coquilles d'œuf en diverses couleurs, et les employait ensuite avec beaucoup de patience et d'art pour représenter différens sujets.

GADDI (Tadeo), fils du précédent, élève du Giotto, bon peintre, bon architecte, né en 1300, mourut en 1352, âgé de 52 ans. C'est sur ses dessins que fut construit un des ponts qu'on voit à Florence, appelé *Ponte Vecchio*. Il fut employé aussi dans la même ville à terminer la construction de la tour de *Santa Maria del Fiore*, commencée par le Giotto. Il reste aussi de ce maître quelques peintures. Il s'attachait surtout à bien exprimer les passions, et il n'a pas mal réussi. On remarquait aussi beaucoup de génie dans sa composition.

GADEBUSCH (Frédéric-Conrad), écrivain allemand, né le 29 janvier 1719 dans l'île de Rugen, fut d'abord chargé de fonctions subalternes dans la magistrature. Catherine II l'appela ensuite à faire partie de la commission législative instituée par elle à Moscou, dans l'intention de réformer les lois de la Russie. De retour en Suède, il devint, peu de temps après, membre du consistoire et chef de la justice de la ville de Dorpat, où il mourut le 8 juillet 1788. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits et imprimés : parmi ces derniers on remarque : | *Mémoire sur les historiens de la Livonie*, Riga, 1772, in-8°; | *Essai sur la vie du comte de Fermor*, Reval, 1775, in-8°; | *Bibliothèque livonienne par ordre alphabétique*, Riga, 1777, 3 vol. in-8°; | *Essais sur l'histoire et la jurisprudence de la Livonie*, 9 livraisons in 8°, Riga, 1779 à 1785; | *Annales livoniennes depuis* 1050 *jusqu'en* 1761, 8 vol. in-8°, Riga, 1780-83. Tous ces ouvrages sont écrits en allemand.

GADROIS (Claude), parisien, mourut en 1678, à la fleur de son âge, car à peine avait-il 36 ans. Il était ami du docteur Arnauld. Basin, maître des requêtes, et intendant de l'armée d'Allemagne, le prit auprès de lui en qualité de secrétaire, et lui donna deux ans après la direction de l'hôpital de l'armée établi à Metz. Gadrois, en visitant les soldats et les officiers malades, contracta une maladie dont il mourut. On a de lui plusieurs ouvrages de philosophie : les plus connus sont un petit *Traité sur l'influence des astres*, in-12, et un *Système du monde*, 1675, in-12. Ses écrits ne sont plus guère consultés, parce que Gadrois était passionné pour la philosophie de Descartes; et que cette philosophie, fruit de l'imagination de son inventeur, plutôt que de l'étude de la nature, n'est plus regardée que comme un vieux roman péniblement imaginé et dénué de vraisemblance.

* GAERTNER (Charles-Christian), conseiller de cour de Brunswick, né en 1712, à Freyberg, petite ville de l'Erzgebirge (Saxe), où son père était maître de poste et négociant, termina ses études à l'université de Leipsick. Il publia dans le journal intitulé *Les amusemens de la raison et de l'esprit*, ses premiers essais poétiques, qui lui valurent les bonnes grâces du fameux aristarque Gottsched, sous la direction duquel il traduisit ensuite une grande partie du dictionnaire de Bayle et quelques volumes de l'histoire de Rollin. Plus tard il s'associa cependant à plusieurs écrivains qui s'étaient réunis pour combattre l'école dont Gottsched était le chef. Ceux-ci fondèrent à cet effet un recueil périodique sous le titre de *Nouveaux amusemens de la raison et de l'esprit*, et les premiers écrivains de l'époque, tels que Klopstock, Gellert, K. A. Schmit, etc. s'empressèrent d'y envoyer des articles. En 1745, Gaertner accompagna, en qualité de gouverneur, deux jeunes comtes à Brunswick. Il y obtint une chaire d'éloquence latine et de morale au collége *Carolin*, et la conserva jusqu'à sa mort arrivée le 14 février 1791. Outre les articles de critique et les poésies

fugitives que Gaertner a fait insérer dans des écrits périodiques, on a de lui trois recueils de *Discours*, *de Poésies* et de *Pièces de théâtre*, qu'il a successivement publiés de 1761 à 1790, à Brunswick.

* **GAERTNER** (Joseph), un des plus célèbres botanistes allemands, du siècle dernier, naquit à Calw, dans le duché de Wurtemberg, le 12 mars 1732, et étudia d'abord pour l'état ecclésiastique, puis pour le barreau, et enfin pour la médecine. Il suivit pendant deux ans les cours de Haller à l'université de Gœttingue, et se fit recevoir docteur en 1753. Jaloux de connaître les hommes les plus distingués et les plus fameux établissemens scientifiques de l'Europe, il parcourut l'Italie et la France et dans ses courses, il s'occupa de la physique expérimentale pour laquelle il construisit plusieurs instrumens tels qu'un télescope, un microscope. Nommé à son retour, professeur d'anatomie à Tubingen, il se rendit ensuite à Saint-Pétersbourg, où il accepta la chaire de botanique et la direction du jardin et du cabinet d'histoire naturelle; mais le climat étant contraire à sa santé, il quitta la Russie à la fin de l'été de 1770, pour se fixer dans sa ville natale. Peu de temps avant son départ, il fit avec le comte Orloff un voyage dans l'Ukraine d'où il rapporta beaucoup de plantes étrangères. Dès lors il s'occupa uniquement de son beau *travail carpologique* qu'il avait commencé sur les bords de la Newa. Désirant se procurer plusieurs renseignemens qui lui manquaient encore pour compléter son ouvrage, il visita l'Angleterre et la Hollande, et remplit le but de son voyage : le travail trop assidu auquel il s'était livré, altéra sa constitution, et pendant 20 mois il s'environna de médecins et de remèdes; mais le mal empirait tous les jours. Enfin il se décida à laisser agir la nature, recouvra la vue et la santé, et acheva en 2 ans les derniers manuscrits de son 1er volume. Il avait composé le second et il y mettait la dernière main, lorsqu'il mourut le 13 juillet 1791. On lui doit : | *De fructibus et seminibus plantarum*, Stuttgard, 1788, et Tubingen, 1791, 2 vol. in-4°, ouvrage très estimé; | *Carpologia, seu descriptiones et icones fructuum et seminum plantarum*, Leipsick, 1805-7, 3 parties en un vol. in-4°. Cet ouvrage se joint souvent au précédent, et alors il en forme le tome 3. Il a été jugé par l'académie des sciences de Paris, un des ouvrages les plus utiles qui aient paru depuis plusieurs années. | Un *Mémoire sur les mollusques*, inséré dans les *Transactions philosophiques*. M. Deleuze a publié dans le premier volume des *Annales du musée d'histoire naturelle*, une *notice sur la vie et les écrits de* Gaertner. Le docteur allemand Jean-Chrétien-Daniel Schæber consacra à Gaertner un genre de plantes de la famille de *malpighiacées*, sous le nom de *gaertnera*.

GAETAN (saint), né à Vicence en 1480, d'une famille illustre, protonotaire apostolique participant, exerçait cette charge à Rome, lorsqu'il forma le dessein d'instituer un nouvel ordre de clercs-réguliers. Jean-Pierre Caraffe, archevêque de Théate ou Chiéti, depuis pape sous le nom de Paul IV; Boniface Colli, gentilhomme milanais, et Paul de Ghislieri se joignirent à lui pour commencer l'édifice. Le but de la nouvelle fondation était principalement de travailler à inspirer aux ecclésiastiques l'esprit de leur état, de combattre les hérésies renaissantes de toutes parts; et surtout d'assister les malades et d'accompagner les criminels au supplice. Un des points de cet institut, formé pour soulager les misères humaines, était de ne point quêter et de ne rien demander. Les quatre fondateurs, Gaétan à la tête, firent leurs vœux le 14 septembre 1524, dans l'église de Saint-Pierre au Vatican. Le pape Clément VII avait donné, deux mois auparavant, une bulle approbative de cet ordre de clercs-réguliers, appelés *Théatins*, parce que Caraffe, leur premier supérieur conserva le titre d'archevêque de Théate. Gaétan fut supérieur après lui, et mourut saintement à Naples, en 1547, dans la 67e année de son âge, et la vingt-troisième de la fondation de son ordre, des suites de ses austérités, jointes à ses travaux continuels. A l'approche de son dernier moment, les médecins lui conseillant de renoncer à la coutume qu'il avait de coucher sur des planches : « Mon Sauveur est » mort sur la croix, répondit-il, laissez-» moi du moins mourir sur la cendre.» Il fut béatifié en 1629, et canonisé par Clément X, en 1671; mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée qu'en 1691. On garde ses reliques dans l'église de Saint-Paul à Naples. *Voyez* sa *Vie*, par le Père de Tracy, 1774, in-12. On a plusieurs *lettres* de saint Gaétan; huit sont adressées à Laura Mignana, religieuse augustine de Brescia, morte en odeur de sainteté en 1525 Elles ont été imprimées dans l'*Histoire du monastère de ces religieuses*, en

1764, in-4°. Les autres se trouvent dans les *Mémoires historiques* sur la vie du saint, par le père Zinelli, imprimés à Venise en 1753, in-4°. Le feu divin dont Gaétan était enflammé, se manifeste dans ses lettres. L'abbé de Barral, vicaire de Saint-Méry, à Paris (qu'il ne faut pas confondre avec le lexicographe jansénisté du même nom), a donné aussi une édition de ces lettres en 1783, Paris, 1 vol. in-12, avec de bonnes notes. C'est dommage que parmi ces lettres il s'en soit glissé une de la fabrique du sieur Carraccioli, ce fameux compositeur des *lettres de Ganganelli*; l'éditeur aurait dû se tenir en garde contre une telle surprise. *Voyez* le *Journal hist. et litt.* 15 juillet 1786, p. 413.

* GAÉTANI (Césaire, comte de la JORRE), né à Syracuse en 1718, d'une des familles les plus distinguées de cette ville, s'adonna de bonne heure à l'étude des langues savantes, et se livra particulièrement à des recherches profondes sur les antiquités de sa ville natale. Il fit faire à ses frais des fouilles nombreuses et il découvrit des restes de l'ancien théâtre, de l'ancien arsenal, des bains, des caves, et des aqueducs creusés dans la pierre vive, des vases, de petites statues de terre cuite, des médailles, des inscriptions, des dyptiques, etc. Gaétani s'occupait aussi de physique, de philosophie morale, de littérature; il expliqua par la théorie de la réflexion et de la réfraction de la lumière, des phénomènes singuliers qui ont lieu de temps en temps auprès du lac Naftia. Le comte Gaétani expliqua les Offices de Cicéron dans une chaire publique. Il mourut à Syracuse dans le mois d'août 1808, laissant divers ouvrages dont les principaux sont: | *Dissertazione istorico-apologetico-critica intorno all' origine e fondazione della chiesa di Syracusa*, Rome, 1748, in-4°; | *Opticarum quæstionum dissertationes*, Panorm., 1754, in-4°; | *Vestigi di Syracusa antica illustrati*, 2 vol. in-fol. manuscr.; | une traduction, en vers italiens, des *Odes d'Anacréon*, des *Idylles* et des *Epigrammes de Théocrite*, de *Moschus* et de *Bion*; | des *Dialogues sacrés*, des *Eglogues*, et autres poésies lyriques et musicales, qui se font remarquer par l'élégance de la diction et par le charme de la simplicité, et plusieurs *Mémoires* et *Observations* sur des objets d'antiquité insérés dans la *Collezione di Opuscoli di autori siciliani*, qui s'imprime annuellement à Palerme.

* GAETANO (Octave), savant jésuite sicilien, né à Syracuse en 1566, mort à Palerme en 1620, fut administrateur des colléges de Messine et de Palerme, et directeur de la maison professe de cette dernière ville. Il donna, pendant toute sa vie, des marques d'une piété fervente. On a de lui: | *De die natali S. Nymphæ, virginis et martyris panormitanæ*, Palerme, 1610, in-4°; | *Idea operis Siculorum sanctorum famave sanctitatis illustrium*, Palerme, 1617, in-4°; | *Vitæ SS. Siculorum ex antiquis græcis, latinisque monumentis, et ut plurimum ex manuscriptis codicib. nondum editis collectæ*, ibid., 1657, 2 vol. in-fol.; | *Isagoge ad historiam sacram Siculam*, ibid. 1707, in-4°; | *Oraison funèbre de Philippe II, roi d'Espagne* (en italien), 1601, 1619, 3e édition.—GAETANO (Alfonse), frère du précédent, jésuite comme lui, né à Syracuse en 1578, mort en 1647, a laissé une *Vie de François Gaetano de la compagnie de Jésus* (en italien), Palerme, 1637, Bologne, 1649, traduite en latin par le P. T. Bridoul, Lille, 1641, in-8°.

GAFFAREL (Jacques), né en 1601, à Mannes, village de Provence, mort à Sigonce, dans le diocèse de Sisteron, en 1681 à 80 ans, fut bibliothécaire du cardinal de Richelieu. Ce ministre l'envoya en Italie, pour y acheter les meilleurs livres imprimés et manuscrits. Gaffarel en revint avec une abondante moisson. Personne n'a pénétré plus avant que lui dans les sciences aussi mystérieuses que vaines des rabbins et dans toutes les ridicules manières d'expliquer l'Ecriture dont se servent les cabalistes. On a de lui: | *Curiosités inouies*, etc., qui ont été traduites en latin sous ce titre: *Curiositates inauditæ de figuris Persarum talismanicis*, avec des notes de Grégoire Michaélis, Hambourg, 1676, 2 vol. in-12: cette édition est la plus estimée, l'auteur y montre l'abus des talismans; mais malade lui-même, en voulant guérir les autres, il leur attribue néanmoins quelques vertus. Cet ouvrage fut censuré par la Sorbonne. | *Abdita cabala mysteria defensa*, Paris, 1625, in-4° | *Index codicum cabalistorum Mss. quibus usus est J. Picus Mirandulanus*, Paris, 1651, in-8°; | *Quæstio pacifica num religionis dissidia, per philosophorum principia, per antiquos christianorum orientalium libros rituales, et per propria hæreticorum dogmata conciliari possint?* in-4°, 1645. On dit que le cardinal de Richelieu voulait l'employer à réunir les

protestans à la religion catholique : ce fut apparemment pour ce sujet que Gaffarel avait fait ce traité, où il y a quelques vues singulières et beaucoup d'excellentes choses, propres à ramener les hérétiques qui seraient dans la bonne foi, et qui réfléchiraient sérieusement sur leur séparation d'avec l'ancienne église des chrétiens; | *Histoire universelle du monde souterrain, contenant la description des plus beaux antres et des plus rares grottes, voûtes, cavernes et spélonques de la terre.* Il n'y a jamais eu que le prospectus de cet ouvrage qui ait vu le jour ; et il est devenu rare. L'auteur en aurait fait un monument de folie et de savoir. Il voulait y traiter les matières les plus singulières et de la façon la plus ridicule. Entre ses mains tout se métamorphosait en grottes. Gaffarel possédait presque toutes les langues mortes et vivantes. On ne peut lui refuser la gloire de l'érudition, mais il aurait pu charger un peu moins sa mémoire, et s'appliquer davantage à redresser son esprit, trop porté au singulier et au bizarre.

GAGE (Thomas), irlandais issu d'une famille distinguée, fut envoyé en 1612 en Espagne, pour étudier chez les jésuites. Il était au monastère de Xérez, en Andalousie, lorsqu'il fut envoyé en 1625 missionnaire en Amérique. Il acquit de grandes richesses dans ses missions, apostasia et se réfugia en Angleterre. Il publia en 1651, en anglais, une *Relation* curieuse *des Indes Occidentales*, que Colbert fit traduire en français. Cette version, publiée en 2 vol. in-12, 1676, eut autant de succès à Paris, malgré plusieurs retranchemens, que l'original en avait eu à Londres. Gage était le premier étranger qui eût parlé avec quelque étendue d'un pays dont les Espagnols défendent l'entrée à toutes les nations. Voilà ce qui donna du cours à ce *Voyage*, qui d'ailleurs n'a pas un grand mérite. L'affectation de l'auteur à débiter de petits contes sur les moines, ses anciens confrères ; ses mauvaises plaisanteries sur les cérémonies ecclésiastiques ; la haine qu'il fait paraître contre les Espagnols, ses bienfaiteurs, les inutilités dans le style et dans les faits, tout cela a indisposé les amis de la vérité et les gens de goût contre l'auteur et contre le livre, dont la version française est d'ailleurs fort mal écrite. On l'attribue à Baillet. Th. Gage mourut en 1655 à la Jamaïque.

GAGES (Jean-Bonaventure DUMONT, comte de), né le 27 décembre 1682 à Mons en Hainaut, embrassa le parti des armes, s'attacha à la cause de Philippe V, et entra dans le régiment des gardes wallones. Sa bravoure et son intelligence lui méritèrent un avancement rapide, et il servit en qualité de lieutenant-général dans l'expédition de l'île de Minorque, en 1740, sous les ordres du comte de Glimes. Vers la fin de septembre 1742, ayant pris le commandement de l'armée espagnole, forte de 18,000 hommes, il s'avança vers la Lombardie; et à la journée de Campo-Santo, il enleva aux Autrichiens, quoique bien supérieurs en nombre, 4 pièces de canons, plusieurs drapeaux et étendards, 180 chariots de blé, et fit 400 prisonniers. Cette campagne de 1743 et celle de 1744, lui firent le plus grand honneur. Quoique harcelé par des forces supérieurs, il sut se maintenir dans ses positions, et lorsqu'il eut reçu des renforts, prenant à son tour l'offensive, il s'empara de Nocera, Lodi, Alexandrie, etc., et força le prince de Lichtenstein, commandant de l'armée autrichienne, à se replier derrière la Secchia, après s'être emparé de Milan le 19 décembre 1745. L'infant don Philippe, qui avait pris le commandement en chef de l'armée, ayant repassé le Pô, de Gages perdit le fruit de la victoire. Mais il ne montra jamais autant d'habileté que dans la savante retraite qu'il exécuta après la perte de la bataille de Campo-Freddo, et surtout à la journée du 10 août, après le passage du Tidon, où il repoussa le marquis de Botta avec perte de 6,000 hommes. Il avait reçu de Philippe V le collier de la Toison-d'Or. Après la mort de ce prince en 1746, le comte de Gages remit le commandement de l'armée au marquis de las Minas, et revint à Madrid, où le roi Ferdinand lui conféra les commanderies de Vittoria et de Pozuelo, la première, de l'ordre de Saint-Jacques, la seconde, de celui de Calatrava. En 1748, on lui offrit encore le commandement des armées espagnoles en Italie, mais son grand âge et ses infirmités le forcèrent à refuser. Nommé alors gouverneur et capitaine général de la Navarre, il s'occupa du bien de la province, et fit tracer les belles routes qui la traversent. Le comte de Gages mourut à Pampelune le 31 janvier 1753. Le roi Charles III lui fit élever en 1768, dans l'église des capucins de cette ville, un superbe monument pour lequel il composa lui-même une épitaphe.

GAGLIARDI (Paul), né à Brescia en 1695, fut chanoine de la cathédrale de cette ville. Il s'appliqua avec ardeur à la ré-

cherche de tout ce qui pouvait servir à l'histoire de sa patrie. Son érudition le rendit célèbre dans toute l'Italie. Plusieurs savans le citent avec éloge, et Fontanini désirait qu'il donnât une édition des *Mémorie Bresciane* d'Ottavio Rossi, le croyant plus propre que personne à le faire avec succès. Paul Gagliardi mourut à Brescia en 1742. Il a laissé : | *Oratio pro adventu J.-F. Barbadici ad episcopatum Brixianæ Ecclesiæ*, Venise, 1715, in-12; | *Parere intorno all'antico stato de cenomani ed ai loro confini*, Padoue, 1724, in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé dans les *Memorie istorico-critiche intorno all'antico stato de' cenomani*, de Sambuco, Brescia, 1730, in-fol. | Les *Œuvres* de saint Philastre et de saint Gaudence, évêques de Brescia, au 4e siècle, Brescia, 1738, in-4°. Il a placé à la tête de l'édition la *Vie* des deux saints évêques, et une *Réfutation*, faite avec autant de force que de sagacité, de la critique trop sévère que Dupin avait faite de leurs écrits ; | *Sancti Gaudentii sermones, cum opusculis Ramperti et Adelmanni Brixiæ episcoporum*, avec des notes, Padoue, 1710, in-4° ; | des *Notes* remplies d'érudition sur la liste des évêques de Brescia, publiée dans l'*Italia sacra* d'Ughelli. Ces notes ont été insérées à la suite de la liste dans la deuxième édition de l'ouvrage.

* GAGLIARDO ou GAGLIARDI (Achille), jésuite, né à Padoue en 1557, professa à 25 ans la morale et la philosophie à Rome, la théologie à Padoue et à Milan, devint successivement directeur des colléges de Turin, de Milan, de Venise et de Brescia, et mourut à Modène en 1607. Il laissa : | un *catéchisme* en langue italienne, Milan, 1584, in-4° : | *de Disciplina hominis interioris* ; | *Compendium christianæ perfectionis, continens praxim uniendi animam cum Deo*, traduit en latin à Vienne, 1653 ; | des *Commentaires sur les écrits de saint Ignace* ; | *Explication de l'institut de la société de Jésus* ; | *des Méditations pour tous les états* ; | *Différentes manières de méditer en récitant le rosaire*.

* GAGNA (Gaspard), jésuite italien, né en 1686, mort à Turin, directeur du collége, en 1755, a laissé : | *Lettere d'Eugenio apologista ad un colleya del P. Daniello Concina sulle dissertazioni della storia del probabilismo e del rigorismo del padre Saddeto, con un saggio di avvertimenti sopra l'opera medesima e confutazioni*, Venise, 1745, 3 vol. in-4°.

GAGNIER (Jean), né à Paris, vers l'an 1670, d'abord catholique, montra dans la suite du penchant pour les nouvelles erreurs ; afin de les professer plus librement, il se retira en Angleterre, où il acheva ses études à Cambridge et à Oxford. Il s'appliqua particulièrement à l'étude des langues orientales, devint professeur d'arabe à Oxford, et y mourut le 2 mars 1740. Il illustra la république des lettres par plusieurs ouvrages pleins de remarques savantes, accompagnées d'une critique judicieuse et éclairée. Les plus connus sont : | *Vie de Mahomet*, traduite et compilée du Coran, des traditions authentiques de la Sonna, et des meilleurs auteurs arabes, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-12, réimpr. en 1748, en 3 vol. in-12, dans la même ville ; mais cette réimpression est peu estimée. On y voit une partie des impertinences que le prophète conquérant donnait pour des inspirations divines. Cet ouvrage est très propre à réfuter l'apologie que de prétendus philosophes ont voulu faire de cet imposteur. | Une *traduction latine* de la *Géographie d'Aboul-Féda*, Londres, 1732, avec l'arabe à côté, in-fol., et avec les petits géographes, 1712, in-8° ; | une autre, aussi latine, du livre hébreu de *Joseph Ben-Gorion*, Oxford, 1706, in-4°, avec des notes très savantes ; | *Vindiciæ Kircherianæ*, Oxford, 1718, in-fol. ; | *L'église romaine convaincue d'idolâtrie et d'anti-christianisme*, la Haye, 1706, in-8°.

GAGUIN (Robert), 20e ministre général de l'ordre de la rédemption des captifs, né à Collines petit bourg du diocèse d'Arras, situé sur la Lys aux confins de l'Artois, d'une famille assez obscure, se fit religieux, et entra dans un couvent des Mathurins, à Provins en Champagne. On lui trouva des dispositions qui engagèrent ses supérieurs à l'envoyer à Paris. Il fit ses études dans l'université, et y prit le bonnet de docteur. Son mérite le fit parvenir au généralat de son ordre. Une grande connaissance des hommes et une prudence consommée lui acquirent une estime universelle. Il passait pour l'homme de son siècle qui écrivait le mieux en latin, jugement qui a éprouvé des contradictions. Il fut employé par les rois Charles VIII et Louis XII, dans plusieurs négociations aussi importantes qu'épineuses, en Italie, en Allemagne, en Angleterre. Ces voyages altérèrent sa santé, et interrompirent ses études. Au retour d'une de ses ambassades, il revint avec la goutte,

et ne put obtenir du roi un seul regard pour le dédommager de ses maux et de ses peines. « Voilà, dit-il, comme la cour ré- » compense ! » Il mourut à Paris en 1501, avec la réputation d'un homme sincère et reconnaissant. Il n'abandonnait pas ses amis dans la disgrâce. Il paraît, par ses lettres, qu'il était un malade un peu inquiet, et qu'il redoutait beaucoup la mort. Nous avons de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose. Les principaux sont : | une *Histoire de France* en latin, *depuis Pharamond jusqu'à l'année* 1499, in-fol. Lyon, 1524, traduite en mauvais français en 1514, par Desrey. Les auteurs des différentes Histoires de France se sont servis de celle de Gaguin, non pas pour les premiers temps de la monarchie, que l'historien a chargés de contes fabuleux, mais pour les événemens dont il avait été témoin. | *Chroniques et histoires faites et composées par l'archevêque Turpin*, traduites du latin en français, par ordre de Charles VIII, 1527, en lettres gothiques, in-4°, ou Lyon, 1583, in-8°, | des *épitres* curieuses, des *harangues* et des *poésies* en latin, 1498, in-4° ; | une *Histoire romaine*, en 3 vol. in-folio, en gothique, recherchée par les bibliomanes, etc. ; | un *poème* latin *sur la Conception immaculée de la Vierge*, imprimé à Paris en 1497 : il y a des épisodes et des expressions peu convenables ; mais qu'il ne faut pas juger cependant sur nos idées, ni sur la fausse délicatesse de notre langue, qui, comme l'on sait, est en raison directe de la corruption des mœurs.

GAICHIÉS (Jean), né à Condom en 1647, prêtre de l'Oratoire, théologal de Soissons et membre de l'académie de cette ville, troubla son repos par son attachement aux opinions de Jansénius ; il fut obligé par son évêque Languet, de se démettre de sa théologale, et vint se fixer à Paris, où il mourut dans la maison des Pères de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, en 1731, à 83 ans et demi. L'abbé de Lavarde a publié le recueil de ses *OEuvres* en 1739, in-12. On y trouve 10 *discours académiques* aussi élégans que judicieux ; et des *Maximes sur le ministère de la chaire*. Cet ouvrage (attribué d'abord à Massillon qui le désavoua) est estimé, tant pour la solidité des préceptes, que pour les agrémens du style.

GAIGNEY ou GANAY (Jean de), *Gagnæus*, docteur de Sorbonne, né à Paris, mort en 1549, fut chancelier de l'université et premier aumônier du roi François Ier. On a de lui de savans *Commentaires sur le nouveau Testament*, où le sens littéral est développé avec beaucoup de justesse. On les trouve dans la *Biblia magna* du Père de La Haye, 5 vol. in-fol.

* GAIL (Jean-Baptiste), professeur de littérature grecque au collége de France, conservateur des manuscrits grecs et latins à la bibliothèque royale, membre de l'institut, de l'académie de Gœttingue et d'un grand nombre de sociétés savantes, un des hellénistes les plus connus et les plus laborieux de ce siècle, naquit en 1756 à Paris, de parens sans fortune. Il s'adonna de bonne heure à l'instruction, fut d'abord répétiteur au collége d'Harcourt où, selon l'usage du temps, il portait le petit collet, ce qui le fit appeler *l'abbé Gail*, quoiqu'il ne soit jamais entré dans les ordres. Il s'était fait connaître depuis plus de dix ans par des traductions et des éditions d'auteurs grecs, lorsque la proscription de Vauvilliers le fit nommer professeur de grec au collége de France en 1792 ; il n'accepta cette place qu'en déclarant qu'il ne la recevait que comme un dépôt et qu'il était prêt à la rendre au savant exilé. Gail remplit cette chaire avec distinction jusqu'à sa mort. Indépendamment de ce cours, il en faisait encore un gratuit de la même langue, entièrement élémentaire, et il contribua beaucoup à faire revivre l'étude du grec à l'époque où tous les moyens d'instruction avaient été anéantis. Il a continué ce cours pendant 25 ans, et il a été suppléé par son fils pendant les trois dernières années. C'est donc au zèle de ce professeur qu'est due en France la conservation de l'étude de la langue grecque, jusqu'au moment où elle a été rétablie dans nos écoles. Il répandit un grand nombre d'éditions de petits ouvrages grecs qu'il accompagnait de *notes* très utiles aux élèves. Chargé par le gouvernement de donner une édition de *Xénophon*, il fit paraître ce grand ouvrage avec une traduction française en 10 vol. in-4° : et publia à ses propres frais son Thucydide en 6 vol. in-4°, collationné sur 15 manuscrits dont les variantes enrichissent cette édition. Ses traductions d'Anacréon et de Théocrite, ses textes de Théocrite et d'Hérodote, ses travaux sur la géographie de cet historien, ses éditions de Musée, de Lucien, des fabulistes, son *Philologue*, dont il publia successivement 22 volumes, indiquent assez quels furent sa constance et son zèle. Gail composa pour les jeunes gens une *grammaire grecque* meilleure

que celles qu'on avait faites avant la sienne (nous ne parlons pas de celle de Port-Royal, qui n'est pas à la portée des commençans, et qui a eu le mérite de préparer celles qui ont été composées depuis). Gail est mort à Paris au mois de février 1829, à 75 ans et demi. Il reçut de Louis XVIII, en 1814, la décoration de la légion d'honneur, et avait reçu la croix de St.-Wladimir en 1803 de l'empereur de Russie à qui il avait fait hommage d'un de ses ouvrages. Cette même année, il fut reçu membre de l'institut. A la mort de M. Laporte-Dutheil, Gail fut nommé conservateur des manuscrits grecs et latins de la bibliothèque royale. On a de lui : | *Grammaire grecque*, 9e édition, Paris, Delalain, 1818, in-8°. La première édition de cette grammaire avait été publiée en 1799. — *Supplément à la grammaire grecque*, ou *Idiotismes de la langue grecque suivis d'observations adressées à M. Hermann*, Paris, Delalain, 1812, in-8°. M. Gail relève dans ce supplément les contre-sens, les solécismes et les barbarismes qui fourmillaient dans un ouvrage qui avait paru antérieurement sous le même titre.| *Abrégé de la grammaire grecque*, Paris, le même, 1815, in-12, réimprimé en 1814, 1820, 1822. | *Introduction au cours grec ou nouveau Choix de fables d'Esope*, divisées en quatre parties, accompagnées de notes grammaticales, où souvent l'on compare entre elles les langues grecque, française et latine, et suivies | d'un *Recueil de mots français dérivés du grec, et des fables d'Esope, imitées par Phèdre et La Fontaine;* | d'un *index des notes les plus utiles*, 3e édition, Paris, Delalain, 1812, 1822, in-12. | *Cours de langue grecque*, ou *Extraits de différens auteurs, avec traduction interlinéaire en latin et en français*, Paris, 1797, 2 vol. in-8°; | *Dissertation contenant les observations 1° sur le duel des Grecs; 2° sur les seconds aoristes et les seconds futurs*, etc. Paris, Delalain, 1814, in-12. Cette dissertation a été imprimée aussi in-8°, à 120 exemplaires; à la suite de ces derniers exemplaires l'auteur a joint un autre de ses écrits intitulé : *J. B. Gail à M. Bast.* | *Essai sur l'effet, le sens, la valeur des désinences grecques, latines, françaises, et sur divers points de grammaire*, 1808, in-8°; | *Essai sur les prépositions grecques* ou *Nouveau supplément à la grammaire grecque*, Paris, Gail neveu, 1821, 1828, in-8°. Ce volume fait aussi partie du 2e volume de la *Géographie d'Hérodote* : il a été reproduit dans le *Philologue*, dont il forme le 8e volume. | *Recherches sur Apollon et sur divers points de grammaire*, Paris, Delalain, 1814, in-8° de 52 pages; | *Œuvres complètes de Xénophon*, traduites en français, 1814; | *Traité de la chasse de Xénophon* traduit en français, 1801; | *Réclamation contre la décision du jury, et observations sur l'opinion en vertu de laquelle le jury institué par S. M. l'empereur et roi propose de décerner un prix à M. Coray, à l'exclusion de la* Chasse de Xénophon, *du* Thucydide grec, latin-français, *et des* Observations littéraires sur Théocrite et Virgile, Paris, 1810, in-4°; | *Réponse à la critique de sa traduction du* Traité de la chasse de Xénophon, par E. Clavier, Paris, 1801, in-18. | *Repos et délassemens de J.-B. Gail, après cinquante années de travaux*, opuscule accompagné de *fac-simile*, Paris, Delalain, Wurtz; Buffart; Gail neveu, 1827, in-8°. Cet opuscule, qui contient plusieurs circonstances de la vie de l'auteur, est adressé aux habitans de Bourg en Bresse, et aux instituteurs de l'université de France. Il est écrit avec modération, quoique sous l'influence d'un mécontentement bien excusable après la perte d'un procès. | *République de Sparte et d'Athènes*, trad. de Xénophon, 1795. (*Voyez* XÉNOPHON.) | *Observations historiques et critiques sur le Traité de la Chasse de Xénophon*, Paris, 1809, in-8°; | *Histoire grecque de Thucydide*, trad. du grec, 1814; | *Géographie d'Hérodote prise dans les textes de l'auteur et appuyée sur un examen grammatical et critique, avec Atlas contenant la géographie des trois grands historiens de l'antiquité et les plans des batailles qu'ils ont décrites, et avec trois index*, Paris, imp. royale, chez Truttel et Wurtz, 1825, 2 vol. in-8°, et Atlas, in-4°; | *Idylles et autres pièces de Théocrite*, trad. du grec, 1792; | *Idylles de Bion et de Moschus*, trad. du grec, 1795; | *Notes sur Isocrate et Démonique*, dans lesquelles on a de fréquentes occasions de remarquer le danger des corrections arbitraires, Paris, le même, 1815, in-12; | *Anthologie poétique grecque, ou Extraits de différens auteurs avec la traduction interlinéaire latine-française avec des notes grammaticales et critiques;* première partie de l'Anthologie poétique et cinquième du cours grec; 9e vol. de la collection, in-8°, Paris, Delalain, an 9 (1801). | *Observations sur Théocrite et Virgile*, Paris, Ch. Gail, neveu, in-12. | *Odes d'Anacréon*, trad. du grec, 1794;

| *Philoctète, tragédie de Sophocle*, trad. du grec, 1813 ; | *Examen du Philoctète* de La Harpe, *rapproché du texte de Sophocle*, Paris, Delalain, 1813, in-8°; | *Recherches sur les Pharaons de l'Egypte, les temples grecs, et le monument d'Osymandias, décrit par Diodore, avec examen des opinions de divers savans, pour servir de suite à la* Descript. de l'Egypte, Paris, Gail neveu, 1823, in-8° avec planches, reproduit dans le 14e vol. du *Philologue ;* | *Tableaux chronologiques des principaux faits de l'histoire ancienne avant l'ère vulgaire, suivis d'un tableau synoptique, etc., et d'un excursus où l'on donne, d'après Hérodote, Thucydide et Xénophon, la division de l'année et l'explication de diverses locutions chronologiques*, Paris, Gail neveu, 1822, in-8°; | *Tableaux chronologiques des principaux faits de l'histoire depuis l'ère vulgaire.* Paris, le même, 1822, in-8°. Ces deux volumes ont encore été reproduits dans le *Philologue :* le premier en forme le t. 13, et le second le commencement du tom. 6. | *Promenade des Tuileries ou Notice historique et critique des monumens du jardin des Tuileries dans laquelle sont relevées les erreurs commises dans les précédentes descriptions, suivie d'une notice sur le Louvre et autres monumens*, nouvelle édition, avec estampes et specimen des écritures de Henri IV et de S. A. R. Mgr. le duc de Berry, Paris, Gail neveu, 1821, in-8°. La première édition parut en 1798 sous le titre de *Promenade savante des Tuileries*. La dernière édition fait aussi partie du *Philologue*, et se trouve dans le 9e volume. | *Le Philologue, ou Recherches historiques, militaires, géographiques, grammaticales, lexicologiques et philologiques, d'après Hérodote ; Thucydide, Xénophon, Polybe, Strabon*, etc., *pour servir à l'étude de l'histoire ancienne*, Paris, Ch. Gail, 1814-1828, 22 vol. in-8°, dont un d'*Atlas* de 107 planches in-4°. Parmi les ouvrages dont Gail a été l'éditeur, les uns sont destinés à l'Europe savante et ont fondé sa réputation : les autres ont été faits dans l'unique but d'être utile, et pour être mis à la portée des élèves. Ces nombreuses publications forment 34 volumes. Indépendamment de ces ouvrages, Gail a fourni des *articles* au *Mercure*, des *mémoires* aux 5e et 6e vol. du *Recueil de l'académie des inscriptions*, des *notices* aux *Annales des faits et des sciences militaires.*

* **GAIL** (Sophie, née GARRE), épouse du précédent, née à Melun en 1776, était fille d'un habile chirurgien, auquel ses services avaient mérité le cordon de Saint-Michel. Elle montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour les arts et surtout pour la musique : dès 1790 elle publia dans des journaux de musique différens morceaux qui furent accueillis avec faveur. En 1794 elle épousa M. Gail qui était alors professeur au collége de France; mais une fâcheuse incompatibilité de goûts troubla le bonheur de cette union qu'une séparation volontaire rompit au bout de quelques années. Madame Gail devenue libre, perfectionna encore son talent. Elle voyagea dans le midi de la France, visita l'Espagne, et reproduisit dans ses compositions plusieurs inspirations empruntées à la musique de ce pays. Au retour de son voyage elle songea à travailler pour le théâtre. Elle s'était déjà essayée, en 1797, dans le genre dramatique par la partition d'un opéra qu'elle avait composé, et qui mérita les suffrages de Méhul : cet opéra avait été joué dans quelques sociétés; mais elle n'avait point osé hasarder son talent devant le public. Son début fut un chef-d'œuvre : peu d'*opéras* ont été entendus avec autant d'enthousiasme que les *Deux Jaloux* qu'elle donna en 1813 au théâtre Feydeau. Quelque temps après, madame Gail fit représenter mademoiselle *de Launay à la Bastille :* autre opéra dont l'intrigue assez triste est tirée des *Mémoires de* Mme de *Staël* qui en est l'héroïne. Elle eut peu de succès, mais la musique fit encore honneur à Madame Gail. Son dernier opéra intitulé la *Sérénade* ne fit qu'augmenter sa réputation. Madame Gail a aussi publié trois *Recueils de nocturnes*, et un grand nombre de *romances* qui pourraient servir de modèles. Elle s'occupait d'ouvrages plus étendus que ceux qu'elle avait publiés jusque là, lorsqu'une maladie aiguë de poitrine vint l'enlever aux arts le 24 juillet 1817. Peu de temps avant de mourir, elle eut la satisfaction de voir son fils couronné par l'académie des inscriptions et belles-lettres. Après sa mort on a donné d'elle deux nouveaux *Recueils de nocturnes* et un autre *Recueil de romances.*

GAILL (André), habile jurisconsulte, né à Cologne l'an 1526, fut conseiller de la chambre impériale à Spire, de la part de l'électeur de Trèves, Jean de Leyen. Maximilien II et Rodolphe II l'honorèrent de plusieurs commissions importantes.

Son habileté dans la jurisprudence l'a fait nommer le *Papinien de l'Allemagne :* au savoir, il joignait un grand zèle pour la conservation de la foi de ses pères. Il mourut, selon la plus commune opinion, à Cologne le 11 décembre 1587. Nous avons de lui : | *Practicarum observationum libri duo*, Amsterdam, 1663, in-4°. C'est la meilleure édition; il y en a d'autres qui sont enrichies de remarques par Bernhardt Greven, Everard Fabricius, et Charles Othon Tyllius ; | *Decisiones Cameræ imperialis*, avec Meisner, Francfort, 1605, 3 vol. in-fol.; | *Novum opus conciliorum*, Francfort, 1666, in-fol.; | une édition, avec des additions, d'*Hadriani Gilmanni supplicationes processuum Cameræ imperialis*, Francfort, 1601, 2 vol. in-folio.

GAILLARD DE LONJUMEAU (Jean), né à Aix le 22 mai 1634 d'une ancienne maison de Provence, évêque d'Apt depuis 1673 jusqu'en 1695, année de sa mort, forma le premier le projet d'un grand *dictionnaire historique universel*, et en confia l'exécution à Moréri son aumônier. Il fit faire, pour la construction de cet édifice, depuis si augmenté, des recherches dans tous les pays, et surtout dans la bibliothèque du Vatican. Moréri dédia à son Mécène la première édition de son Dictionnaire, entrepris en Provence, et publié à Lyon en 1674. Il lui donne des éloges magnifiques; l'évêque d'Apt les méritait par son amour éclairé pour les arts, et par ses vertus.

GAILLARD (Honoré), jésuite, né à Aix en 1641, mort à Paris en 1727, exerça avec beaucoup de succès le ministère de la prédication, et fut aussi goûté à la cour qu'à la ville. Nous n'avons de lui que quatre *oraisons funèbres* imprimées séparément. Elles prouvent un talent marqué pour l'éloquence brillante et pathétique. Le père Gaillard avait rassemblé ses *sermons* quelque temps avant sa mort; mais on ne sait ce que ce précieux recueil est devenu. Ce jésuite joignit aux travaux de la chaire, ceux de la direction. C'est lui qui convertit la fameuse Fanchon Moreau, actrice de l'opéra, qui épousa depuis un capitaine aux gardes.

* GAILLARD (Gabriel-Henri), littérateur et historien français né à Ostel en Picardie le 26 mars 1726, étudia en droit, et fut reçu avocat; mais il quitta bientôt le barreau pour se livrer exclusivement aux lettres. L'académie des inscriptions l'admit au nombre de ses membres en 1750, et l'académie française, en 1771. En 1796 il entra à l'institut dans la classe d'histoire et de littérature ancienne. Sur la fin de ses jours il se retira à Saint-Firmin, près Chantilly, où il mourut le 13 février 1806. On a de lui : | une *Rhétorique française à l'usage des demoiselles*, Paris, 1743, ouvrage devenu classique qui a obtenu un grand nombre d'éditions, quoique ce soit une production assez médiocre : | *Poëtique française à l'usage des dames*, Paris, 1749 : | *Parallèle des quatre* Electre (tragédies), ibid. 1750 ; | *Mélanges littéraires en prose et en vers*, Paris, 1756, in-12 ; | *Histoire de Marie de Bourgogne*, sans nom d'auteur, Paris, 1757, in-12 ; | *Histoire de François Ier*, 7 vol. in-12, Paris, 1769, et 1819, 4 vol. in-8°. C'est un de ses bons ouvrages ; mais on regrette qu'il ait suivi le système adopté par Voltaire, qui consiste à traiter séparément chaque partie de l'histoire ; système vicieux, en ce qu'il détruit l'ensemble et rompt la chaîne des événemens. Cette manière d'écrire l'histoire est plus facile; mais ce n'est pas celle des maîtres de l'art. Elle a été vivement critiquée. Néanmoins l'auteur a continué de l'adopter dans l'ouvrage suivant : | *Histoire de Charlemagne*, Paris, 1782, 4 vol. in-12, et 1819, 2 vol. in-8° ; livre mal digéré, confus, rempli d'inexactitudes et des petites vues de la philosophie du jour. On lui reproche encore d'y avoir inséré deux *considérations* assez diffuses, *sur la première et la seconde races*, qui font presque oublier le principal sujet. | *Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, 1771-77, 7 vol. in-12, et Paris, 1818, 6 vol. in-8°. Le plan en est défectueux, la marche trop lente; les citations quelquefois agréables, mais souvent déplacées. C'est cependant son meilleur ouvrage. On y trouve des détails intéressans sur tout ce qui concerne les deux nations. | *Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne*, 1801, 8 vol. in-12. L'introduction qui précède cet ouvrage est généralement estimée ; mais cette histoire présenté à peu près les mêmes défauts que la précédente ; l'auteur s'y montre généralement assez impartial. Le style de Gaillard, dans ces différentes histoires, surtout dans cette dernière, manque de force et de rapidité; les phrases sont longues et symétriques ; cependant on y trouve de la netteté et de l'élégance; | Des *Observations sur l'Histoire de France de Velly, Villaret et Garnier*, 1806, 4 vol. in-12. Ces observations, que

l'auteur n'avait probablement faites que pour lui, ne présentent presque que des remarques grammaticales : celles qui roulent sur des points d'histoire sont souvent peu justes. | Divers *éloges* et *discours oratoires, poèmes, odes, épîtres, discours en vers, etc.*, qui ont remporté des prix à l'académie française et dans d'autres académies, recueillis en grande partie après sa mort, sous le titre de *Mélanges académiques, poétiques, littéraires, philologiques, critiques et historiques*, Paris, 1806, 4 vol. in-8°; | plusieurs *mémoires* d'érudition insérés dans le *Recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres;* presque tous les articles d'*histoire* qui se trouvent dans l'Encyclopédie méthodique. Il a travaillé au *Journal des savans* depuis 1752 jusqu'en 1792, et a fourni beaucoup d'articles au *Mercure de France* depuis 1780 jusqu'en 1789.

GAILLARD. *Voyez* **FRÉGOSÉ** (Baptiste.)

GAINAS, goth, devenu général romain par sa valeur, et surtout par la faiblesse de l'empire, qui n'avait alors aucun grand homme à mettre à la tête des armées. Il fit tuer Rufin, qui voulait s'emparer du trône impérial. L'eunuque Eutrope, favori d'Arcadius après Rufin, eut la même ambition; Gainas appela les Barbares dans l'empire, et ne les chassa que lorsqu'on lui eût remis l'indigne favori. Les empereurs romains n'étaient plus ces fiers et puissans monarques de l'univers qui, au premier ordre, faisaient venir au pied de leur trône des rois du bout du monde. Un particulier, un étranger, s'il avait un peu de courage, les faisait trembler. Gainas n'en continua pas moins de ravager l'empire, après la mort d'Eutrope. Il fallut que le lâche et faible Arcadius vînt le trouver à Chalcédoine, pour traiter de la paix. Ils se la jurarent; mais le goth n'ayant pu obtenir de saint Jean-Chrysostôme une église pour les ariens, il tomba sur la Thrace, et mit tout à feu et à sang. Flavita le repoussa jusqu'au-delà du Danube où il fut tué par Uldin, roi des Huns l'an 400. Sa tête fut portée à Arcadius, qui la fit promener par toutes les rues de Constantinople.

* **GAIN-MONTAIGNAC** (François de), né au château de Montaignac en Limousin le 6 janvier 1744, d'une famille noble et ancienne, embrassa l'état ecclésiastique, et devint d'abord aumônier du roi et grand-vicaire de Reims, puis évêque de Tarbes, le 20 octobre 1782. Lorsque la révolution éclata, il fut du nombre des prélats qui s'opposèrent avec le plus de constance aux innovations. Remplacé dans son diocèse pour avoir refusé le serment, il chercha vainement à ramener celui qui devait lui succéder à des idées orthodoxes, et continua toutefois d'exercer son ministère jusqu'à l'époque de la terreur. Il se retira dans la vallée d'Aran en Espagne, à une journée de Tarbes, et laissa en partant une *ordonnance* et des *instructions sur le schisme*. Il se rendit ensuite au monastère des bénédictins de Notre-Dame de Mont-Serrat en Catalogne, où il resta 3 ans, et d'où il ne cessa de correspondre avec la partie fidèle de son clergé et de son troupeau qu'il soutenait par ses sages conseils. Il passa de là en Italie, en Portugal, et chaque fois qu'il changeait de résidence il avait soin d'en prévenir son clergé, afin de maintenir les communications nécessaires avec son diocèse. Lorsque Pie VII demanda la démission aux évêques de France, il donna la sienne et la motiva; mais la manière dont le concordat fut exécuté l'affligea beaucoup, et il signa les réclamations qui furent envoyées au pape en 1803. Il mourut à Londres, en 1806. Dans ses nombreux écrits il montra beaucoup de zèle pour les intérêts du roi; et en même temps beaucoup d'opposition à des concessions que des évêques et des ecclésiastiques restés en France crurent devoir accorder, et qui sans doute leur parurent nécessaires dans la situation des affaires de l'Eglise.

* **GAINSBOROUGH** (Thomas), peintre anglais, naquit en 1727 à Sudbury dans le comté de Suffolk, de parens sans fortune. Dès l'âge de 10 ans il crayonnait tous les objets qui frappaient sa vue. A 15, il se rendit à Londres, guidé par le désir d'aider plus tard sa famille et de travailler à l'étude de la peinture : il reçut des leçons du peintre Gravelot, et travailla ensuite seul. Il excellait dans le portrait et dans le paysage, et mourut à Londres, le 2 août 1788. Ses paysages se font remarquer par la simplicité des sujets, par le naturel avec lequel sont rendus les sites et les objets qu'il y a rassemblés, par la vigueur du coloris et la juste distribution de la lumière. On cite surtout son *petit berger, la fille qui garde les cochons, le combat des petits garçons et des chiens, le bûcheron surpris par l'orage*. Ce dernier tableau passe pour son chef d'œuvre. Sa manière rappelle celle des Wateau,

des Winans et des Téniers. Parmi ses portraits, on distingue ceux de presque tous les membres de la famille royale d'Angleterre, du musicien Abel, et de Lekain le comédien. Il saisissait avec une grande facilité la ressemblance la plus parfaite; cependant il échoua contre la physionomie mobile de Gerrick et celle du comédien Foote. « Ces hommes-là, di- » sait-il, ont la figure de tout le monde, » excepté la leur. »

GAIOT (Marc-Antoine), natif d'Annonay, diocèse de Lyon, professeur d'hébreu à Rome, publia en cette ville, en 1647, in-8°, les *Aphorismes d'Hippocrate, en trois langues, à trois colonnes*, savoir: le texte grec; une version latine, où il prétend avoir été plus exact que Foës, et une traduction hébraïque, faite par des rabbins.

GAITTE (Charles), docteur de Sorbonne et chanoine de Luçon, publia en 1678 in-4°, un *traité* théologique en latin *sur l'usure*, qui parut sévère aux casuistes relâchés. Il est intitulé : *De usura et fenore*.

GAJADO. *Voyez* CAJADO (Henri).

GAL ou GALL (saint), *Gallus*, natif d'Irlande et disciple de saint Colomban, fonda en Suisse le célèbre monastère de Saint-Gal, dont il fut le premier abbé en 614. Il mourut vers 646. « Les courageux » missionnaires (dit le protestant, auteur du » *Dict. géog., hist. et polit. de la Suisse*), » chez des usurpateurs barbares, chez » des peuples abrutis par de longues dé- » solations et par l'esclavage, firent succé- » der à des superstitions absurdes, sou- » vent atroces, des dogmes de bienfai- » sance et d'humilité, les craintes et les » consolations d'une vie à venir. » On a de saint Gal quelques ouvrages peu connus. — Il ne faut pas le confondre avec saint GAL, évêque de Clermont, mort vers 552.

GALADIN (Mahomet), empereur du Mogol, dans le 16e siècle, s'illustra par ses belles qualités. Il possédait l'art de régner. Ses sujets pouvaient avoir audience deux fois par jour; et afin que les personnes de basse condition ne fussent pas repoussées par ses gardes, il fit mettre une clochette à son palais, dont la corde répondait à la rue. Dès qu'il entendait le son de la cloche, il descendait, ou il faisait monter celui qui avait des demandes ou des plaintes à lui faire. Il mourut en 1605. On prétend qu'il se serait fait chrétien, si la pluralité des femmes ne l'avait retenu dans le mahométisme.

GALANTES, roi des anciens Celtes, succéda à sa mère Galathea. Après avoir subjugué plusieurs peuples, il leur donna le nom de *Galates*, et appela *Galatie* le pays qui fut depuis nommé *Gallia* (la Gaule). Leurs descendants s'étendirent jusque dans la Grèce et dans l'Asie-Mineure, où ils transportèrent le nom de Galates.

* GALANTI (Joseph-Marie), né en 1743 à Campo-Basso dans l'ancien *Samnium*, étudia la jurisprudence à l'université de Naples; mais il négligea bientôt la carrière du barreau, et en 1771 il publia l'*éloge de Genovesi* dont il était l'élève; il fonda ensuite une imprimerie, et donna une nouvelle édition des *Œuvres de Machiavel*, qui fut supprimée avant d'avoir paru. Balanti publia bientôt une *description détaillée du comté de Molise*, 1780, 2 vol. in-8° : le gouvernement de Naples le chargea de faire un travail semblable ou une *statistique générale de ce royaume*. Au milieu de ses descriptions du pays, Galanti plaça des considérations étrangères à son sujet; il fit connaître des abus vrais ou faux, et en demanda la réforme : on l'engagea à ne point continuer l'ouvrage, et, pour le dédommager de ses peines, on lui accorda une place dans la magistrature. A l'époque de l'organisation de la république napolitaine, Galanti fut nommé représentant; il fut exposé à de grands dangers, lorsque le gouvernement royal fut rétabli, et vécut caché et proscrit jusqu'au retour des armées françaises. Il venait d'être nommé bibliothécaire du conseil d'état avec le rang de conseiller, lorsqu'il mourut à Naples le 6 octobre 1806. Ses ouvrages sont : | *Elogio di Genovesi*, Naples, 1771, in-8°; | *Descrizione del contado di Molise*; 1780, 2 vol. in-8°; | *Elogio storico di Macchiavelli*, Naples, 1779, in-8°; | *Saggio sulla storia di primi abitatori d'Italia*, ibid. 1783, in-8°; | *Osservazioni intorno aromanzi*, etc. ibid. 1781, in-12; | *Bello spirito generale della religione cristiana*, ibid. 1788, in-12; | *Della descrizione storica geografica dell' Italia*, ibid. 1782-91, 2 vol. in-8°, ouvrage incomplet; | *Descrizione geografica e politica delle Sicilie*, ibid., 1786, 4 vol. in-8°, trad. en français, en allemand et en anglais; | *Napoli e suo contorno*, ibid. 1791, in-8°; | *Testamento forense*, Venise, 1806, 2 vol. in-8°. Tous ces ouvrages sont écrits en italien.

GALANUS (Clément), né à Sorrento,

dans le royaume de Naples, théatin, missionnaire en Arménie pendant 12 ans, publia à son retour à Rome, de 1650 à 1661, deux gros volumes in-fol. en latin et en arménien, sous ce titre : *Conciliations de l'église arménienne avec l'église romaine, sur les témoignages des Pères et des docteurs arméniens.* L'auteur remarque dans sa préface, qu'il a commencé par rapporter les histoires des Arméniens avant de disputer contre eux, parce que tous les schismatiques orientaux ne veulent que sous ce point de vue parler de la religion avec les Occidentaux; quand ils sont convaincus, ils répondent « qu'ils » suivent la foi de leurs pères, et que les » latins sont des dialecticiens qui, ayant » l'esprit subtil, peuvent prouver, comme » des vérités, les plus grandes faussetés » du monde. » Cette réponse prouve assez que c'est l'ignorance et l'entêtement qui entretiennent le schisme fatal qui divise l'église grecque d'avec la latine. Du reste, la méthode de Galanus est excellente : l'histoire de la religion suffit pour faire connaître la véritable, pour montrer la nouveauté et l'inconséquence des sectes. Il enseigna à Rome la théologie aux Arméniens en leur propre langue. On doit encore à Galanus une grammaire arménienne qui a pour titre : *Grammaticæ et logicæ institutiones linguæ litteralis armenicæ, addito vocabulari armeno-latino dictionum scolasticarum,* 1645, in-4°.

GALAS ou plutôt **GALLAS** (Mathias), général des armées impériales, né dans le comté de Trente, fit à Maëstricht son cours d'humanités en 1589, et fut d'abord placé en qualité de page auprès du baron de Beaufremont, chambellan du duc de Lorraine. Il se signala tellement en Italie et en Allemagne, sous le célèbre Tilli, qu'après sa mort il fut mis à la tête des armées de l'empereur Ferdinand II. Galas rendit des services importans à l'empire, ainsi qu'au roi d'Espagne Philippe IV. Il voulut même s'emparer de la Bourgogne en 1636; mais il fut repoussé à Saint-Jean-de-Lône, obligé d'en lever le siége et de retourner en Allemagne. Il réussit mieux contre les Suédois; cependant son armée ayant dépéri près de Magdebourg par les habiles manœuvres de Torstenson, il fut disgracié de l'empereur. Quelque temps après on lui rendit le commandement des troupes; mais il n'en jouit pas long-temps, étant mort à Vienne en Autriche en 1647, à 58 ans, avec la réputation d'un des plus grands généraux de son temps. Son père était né à Trente, ce qui a donné lieu à l'erreur de quelques historiens qui ont fait naître Mathias Galas dans cette ville. On peut consulter le Père Engelfius dans la préface de l'ouvrage intitulé : *Virtutis et honoris ædes.*

GALATÉE ou **GALATÉO** (Antoine), né à Galatina, village d'Italie qui lui donna son nom, s'appelait originairement *Ferrari.* Il s'illustra dans le 15e siècle, comme philosophe, médecin, poète et géographe. Nous avons de lui : | une excellente *Description de la Iapygie,* 1624, in-4°; une autre de *Gallipoli ;* | des vers latins et italiens ; | l'*Eloge de la goutte,* qu'il composa pour charmer les douleurs de cette cruelle maladie ; | *Succesi dell armata Turchesca della citta d'Otranto dell' anno* 1480, in-4°, 1612. Il avait accompagné le fils du roi de Naples à cette expédition. | *Vite de letterati Salentini.* Il mourut en 1517, âgé de 73 ans.

GALATIN (Pierre), juif italien, se convertit et se fit franciscain. Il devint ensuite docteur en théologie et pénitencier apostolique. Il était savant dans les langues, et se fit un nom par son traité *De Arcanis catholicæ veritatis,* contre les juifs. Il y a eu plusieurs éditions de cet ouvrage, qui, sans être parfait, renferme des choses utiles et curieuses. La meilleure est celle de Francfort 1612, in-folio. Galatin vivait encore en 1532. L'auteur s'est beaucoup servi de l'ouvrage de Porcheti, qui lui-même avait profité de celui de Raimond-Martin, selon son propre aveu.

GALAUP DE CHASTEUIL, (François de), né à Aix, d'une famille noble, en 1586, ami du célèbre Peiresc, avait beaucoup de goût pour les langues orientales, et alla les cultiver dans le pays même. Il se retira en 1631 sur le mont Liban, où il partagea son temps entre l'étude et la prière. Les courses des Turcs troublèrent souvent le repos de sa solitude : mais sa vertu faisait impression sur l'esprit même des Barbares. Il était si parfaitement connu de tous les maronites, qu'après la mort de leur patriarche, ils voulurent le revêtir de cette dignité. Le saint solitaire la refusa, et mourut peu de temps après, en 1644, dans un monastère de carmes-déchaussés. On peut consulter sa *Vie*, in-12, écrite par Marcheti, prêtre de Marseille, ou celle composée par Gaspard Augeri qui a pour titre le *Solitaire provençal du mont Li-*

ban, Aix, 1671, in 12. — Il y a eu encore de la même famille, FRANÇOIS et PIERRE GALAUP, neveux du précédent. Le premier, précepteur du fils du duc de Savoie, mort à Verceil en 1672, à 52 ans, cultivait la poesie, la philosophie et la littérature. Il s'était mis d'abord au service de Lascaris, grand-maître de Malte, puis à celui du grand Condé, qui le fit capitaine de ses gardes. Ce prince étant sorti de France, Galaup se retira à Toulon, où il arma un vaisseau de guerre, sous la bannière de Malte. Après s'être signalé, pendant plusieurs années, il fut pris par des Algériens, et mis en esclavage. Il en sortit au bout de 2 ans, et passa au service du duc de Savoie, qui, pour récompenser son mérite, le gratifia d'une pension de 2,000 livres. Il avait traduit les *petits Prophètes*, et mis en vers français quelques livres de la *Thébaïde* de Stace. Le second, mort en 1727, à 84 ans, faisait joliment des vers provençaux, et était lié avec Furetière, La Fontaine, Boileau et Mlle Scudéri. Il a laissé une *Explication*, in-fol., *des arcs de triomphe* dressés à Aix pour l'arrivée des ducs de Bourgogne et de Berry.

GALBA (SERVIUS-SULPITIUS), empereur romain, de la famille des Sulpices, féconde en grands hommes, naquit dans une petite ville d'Italie, près de Terracine, le 24 décembre, la 5e année avant l'ère commune. Il exerça avec honneur la charge de préteur à Rome, puis celles de gouverneur d'Aquitaine, de général des armées dans la Germanie, et ensuite dans l'Espagne Tarragonaise. Dans le temps qu'il était en Afrique, il rendit un jugement remarquable. Deux citoyens se disputant la possession d'un cheval, sur lequel les témoins ne s'accordaient point; Galba ordonna que l'animal serait conduit les yeux bandés à son abreuvoir ordinaire, qu'ensuite on lui ôterait son bandeau, et qu'il appartiendrait à celui de ses deux maîtres chez qui il se rendrait de lui-même. Au milieu de ses emplois, il se livra à la solitude, pour ne point donner prises aux soupçons inquiets de Néron. Il ne put les éviter. Ayant désapprouvé les vexations cruelles que les intendans exerçaient dans toutes les provinces de l'empire, Néron envoya ordre de le faire mourir. Galba évita le supplice, en se faisant proclamer empereur. Toute la Gaule le reconnut. Néron fut forcé de se donner la mort, l'an 68 de J.-C. Quoique moins affermi sur le trône qu'aucun de ses prédécesseurs, Galba ne prit aucune précaution pour sa sûreté. Il se livra au contraire à trois hommes obscurs, que les Romains appelaient ses *pédagogues*. Le premier favori était T. Vinius Rufinus, autrefois son lieutenant en Espagne, et d'une insatiable avarice. Un jour étant à la table de l'empereur Claude, il vola une coupe d'or. Claude qui en fut informé le fit inviter encore le lendemain, et le fit servir seul en vaisselle de terre. Le deuxième favori était Cornélius Laco, capitaine de ses gardes, que son orgueil rendait insupportable à tout le monde; mais extrêmement lâche et paresseux, ayant autant d'ignorance que de présomption. Le troisième était Marcianus Icélus, le premier de tous les affranchis de Galba, et qui ne prétendait pas moins qu'à la première dignité dans l'ordre des chevaliers. Ces trois favoris le gouvernant tour à tour avec des vices différens, le firent passer continuellement d'un vice à un autre. A la vérité, il rappela les exilés du règne précédent; mais l'avarice l'empêcha d'achever son ouvrage: il oublia la restitution des biens, et au lieu de réparer les crimes de Néron, il s'en rendit le complice. Les soldats n'eurent pas moins à s'en plaindre que les citoyens. Les troupes de la marine lui ayant demandé le titre de *légionnaires*, que Néron leur avait accordé, il fit fondre sur elles ses cavaliers, qui en massacrèrent une grande partie. Galba, aspirant au trône, avait promis de grandes sommes aux prétoriens; il les refusa dès qu'il y fut monté. « Un empereur, leur dit-il fièrement, doit » choisir ses soldats, et non les acheter. » Cette réponse irrita ses troupes; elles proclamèrent Othon et assassinèrent Galba, l'an 69 de J. C. Cet empereur fut dans l'empire ce que Sylla avait été dans la république; l'un donna le premier exemple de la tyrannie, l'autre de la révolte. Il dévoila, dit Tacite, un secret funeste aux Romains, et funeste à lui-même, en leur apprenant qu'un empereur pouvait être élu hors de Rome: *Evulgato imperii arcano, posse principem alibi quàm Romæ fieri* (Tac. Hist., l. 1). Galba fut grand, tant qu'il ne régna pas, mais ses vertus devinrent des défauts, lorsqu'il fut empereur. Il ne sut pas s'élever avec la fortune, et garda toujours le caractère d'un particulier, ou il outra celui de roi. Il avait 73 ans lorsqu'il fut tué.

* GALDI (MATTEO), né en 1766 à Coperchia près de Salerne dans le royaume

de Naples, embrassa au sortir de ses études la carrière du barreau, et allait se livrer à la plaidoierie, lorsque les principes révolutionnaires qu'il avait adoptés le forcèrent de s'expatrier. Il se réfugia en France, et s'enrôla dans l'armée qu'on organisait, pour franchir les Alpes. Attaché à l'état-major, il arriva bientôt avec les troupes françaises à Milan, où il échangea son grade de capitaine contre une place de professeur : doué du talent de l'improvisation, il prit une part très active aux affaires d'Italie, soit en haranguant le peuple, soit en distribuant ses écrits politiques. Le gouvernement républicain de Naples l'envoya comme agent de relations commerciales près de la république batave. Murat le nomma plus tard intendant d'une province, puis directeur de l'instruction publique du royaume de Naples. A la chute de ce prince, Galdi se retira; député en 1820, à l'assemblée qui fut tenue alors par les constitutionnels, il fut élu président du parlement napolitain, et reçut en cette qualité le serment du roi Ferdinand. Galdi est mort en novembre 1821. Ses principaux ouvrages, écrits en italien, sont : | *Considérations sur la féodalité;* | *Nécessité d'établir une république en Italie*, 1796; | *Observations sur la république helvétique*, 1797; | *Vicissitudes du théâtre italien;* | *Discours sur les rapports politiques et économiques de l'Italie avec la France et l'Europe*, 1797; | une *Statistique de la Hollande;* | *Pensées sur l'instruction publique*, Naples, 1819. Il a donné à l'académie royale de Naples, dont il était membre, plusieurs *mémoires* sur des matières de législation et d'économie politique. La poésie ne lui était pas étrangère, et on a de lui quelques pièces de vers.

GALDIN (saint), né à Milan, de l'illustre maison de la Scala, célèbre dans l'histoire d'Italie, s'attacha de bonne heure au service des autels, après s'y être préparé par l'étude de l'Ecriture sainte, par une grande innocence de mœurs, et par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il devint sucessivement archidiacre et chancelier de l'église de Milan. Les archevêques Ribald et Hubert se déchargèrent sur lui d'une partie de l'administration du diocèse, qui était alors rempli de troubles et de confusion. Ce fut dans ce temps que l'empereur Barberousse se mit en marche contre la ville de Milan, qui prétendait avoir le droit exclusif de choisir ses magistrats, et qu'il attaqua avec une nombreuse armée, et la força de se rendre à discrétion après un siége de dix mois. Ce prince porta la vengeance aux derniers excès. La ville fut détruite, et les habitans eurent à peine la vie sauve. *Voyez* FRÉDÉRIC (*Barberousse*). Hubert, archevêque de Milan, étant mort en 1166, Galdin, quoique absent, fut élu pour lui succéder. Le pape le sacra lui-même, le fit cardinal et le nomma légat du saint Siége. Galdin remplit avec exactitude tous les devoirs d'un digne pasteur. Il annonçait assidûment la parole de Dieu; soulageait les malheureux avec une bonté paternelle, et prévenait même leurs besoins; rétablit la discipline qui avait beaucoup souffert, étouffa toutes les semences de division, et s'occupa surtout à détruire les erreurs des cathares, espèce de manichéens qui avaient profité des troubles occasionés par la guerre, pour s'introduire en Lombardie. Il mourut au milieu de son clergé et de son peuple, le 18 avril 1176, après avoir fait, malgré sa faiblesse, un long sermon qu'il débita avec beaucoup de feu. Sa mort fut généralement pleurée. Sa sainteté éclata par plusieurs miracles. Il est honoré dans les anciens bréviaires de Milan, et est nommé le 18 avril dans le Martyrologe romain. (*Voyez* ses deux *vies*, l'une et l'autre authentiques avec les notes du Père Henschenius, avril, tom. 2, p. 593.)

GALE (THOMAS), né à Scruton, dans le duché d'Yorck en 1636, fut successivement directeur de l'école de Saint-Paul, membre de la société royale de Londres, et enfin doyen d'York en 1697. Ses ouvrages décèlent une profondeur d'érudition étonnante. Les principaux sont : | *Historiæ poeticæ antiqui scriptores*, Paris, 1675, in-8°, Oxford, 1676, in-8°. Ce sont les anciens écrivains de la mythologie, accompagnés de savantes notes, et précédés d'un discours préliminaire non moins savant. | *Jamblicus de mysteriis Ægyptiorum, etc.*, Oxford, in-fol. 1678, en grec et en latin, avec des éclaircissemens qui renferment un fonds d'érudition immense; | *Historiæ Britannicæ, Saxoniæ et Anglo-Danicæ scriptores quindecim*, Oxford, 1687 et 1691, 2 vol. in-folio, avec une préface qui fait sentir le mérite de cette compilation, et une table des matières fort ample; | *Rhetores selecti*, Oxford, 1676, in-8°, d'un mérite égal aux précédens; | *Opuscula mythologica, ethica et physica*, en grec et en latin, Cambridge,

1617, in-8°, ou Amsterdam, 1688. Il mourut le 8 avril 1702, que l'on comptait alors en Angleterre 1701. On lui attribue encore *Antonini iter Britanniarum*, 1709, in-4°, avec des notes; mais c'est son fils Roger qui a publié cet ouvrage. Le même a traduit en Anglais la science des *Médailles de Jobert*, 1715, in-8°, et donné des explications de médailles et d'inscriptions dans différens recueils. — Un autre de ses fils, SAMUEL GALE, né à Londres en 1682, mort en 1754, a donné au public l'*Histoire de la cathédrale d'York*, in-folio.

GALÉANO (JOSEPH), savant médecin de Palerme né vers 1603, pratiqua son art avec beaucoup de succès; et en développa les principes avec d'autant plus de sagacité, qu'il l'avait exercé pendant 50 ans. Son génie s'étendait à tout, belles-lettres, poésie, théologie, mathématiques; mais il ne fit qu'effleurer ces différens genres, pour approfondir davantage la médecine. On a de lui plusieurs ouvrages en italien. Les plus connus sont : | *Methodo di conservar la sanita, è di curare ogni morbo col solo uso dell' acqua vita*, en 1622, in-4°; | *Il cafe con piu diligenza esaminato*, 1674, in-4°. On en a aussi en latin, parmi lesquels on distingue | son *Hippocrates redivivus, paraphrasibus illustratus*, en 1656, 1665 et 1701, et | sa *Politica medica pro leprosis*. On lui doit encore un *Recueil des petites pièces* des écrivains les plus célèbres qui ont cultivé les muses siciliennes, en 5 vol. Galéano mourut en 1675, regretté de sa patrie dont il était l'oracle. Les pauvres perdirent en lui un bienfaiteur ingénieux. Il était consulté de toutes les parties de l'Europe.

GALÉAS. *Voyez* VISCONTI.

GALEN (MATHIEU), né à Westcapel en Zélande, vers l'an 1528, enseigna la théologie avec réputation à Dillingen, puis à Douai, devint chancelier de l'université de cette ville, y fit fleurir les sciences, et mourut en 1573. On a de lui : | *Commentarium de christiano et catholico sacerdotio*, Dillingen, 1565, in-4°; | *De originibus monasticis*; | *De missæ sacrificio*; | *De sæculi nostri choreis*, et d'autres écrits pleins d'érudition, quelquefois dépourvus de critique, mais remplis d'une sage morale.

GALEN (JEAN van-) capitaine fameux au service des Provinces-Unies des Pays-Bas. Né vers 1600, à Essen dans la Westphalie, d'une bonne famille, mais pauvre, il commença par être matelot. Ses progrès furent si rapides que, dès l'âge de 26 ans, il fut capitaine de vaisseau. Il se signala contre les Français, les Anglais, les Maures et les Turcs. En 1652 il bloqua, avec quelques vaisseaux des états de Hollande, six vaisseaux anglais, enfermés dans le port de Livourne. D'autres vaisseaux étant venus à leur secours, il y eut un combat dans lequel van Galen fut blessé à la jambe. On voulut l'engager à se retirer, mais il répondit : *C'est mourir glorieusement, que de perdre la vie au milieu de la victoire que l'on remporte pour sa patrie.* Il fallut lui couper la jambe, et il mourut neuf jours après à Livourne l'an 1653. Son corps fut transporté à Amsterdam; les états lui firent ériger un monument superbe, qu'on voit dans l'église neuve d'Amsterdam.

GALEN (CHRISTOPHE-BERNARD), prince-évêque de Munster, d'une des plus anciennes familles de Westphalie, naquit vers 1607, et porta d'abord les armes. Il les quitta pour un canonicat de Munster, mais sans perdre le goût de son premier état. Elu évêque de cette ville, et ne pouvant la soumettre à son autorité, il l'assiégea en 1661, la prit et la conserva en faisant bâtir une forte citadelle. En 1664 il fut choisi pour être un des directeurs de l'armée de l'empire, contre les Turcs, en Hongrie. Il n'eut pas le temps d'y signaler son courage, la paix ayant été conclue d'abord après son arrivée. L'année suivante il endossa encore la cuirasse pour les Anglais contre les Hollandais, et remporta sur eux divers avantages. La paix se fit en 1666, par la médiation de Louis XIV; mais la guerre recommença en 1672, pour une seigneurie que la Hollande lui retenait. Uni avec les Français, il enleva aux états plusieurs villes et places fortes. Les armes de l'empereur l'ayant obligé de faire la paix, il se ligua avec le roi de Danemarck, contre le roi de Suède, et lui enleva quelques places. Galen, grand capitaine, mauvais évêque, avait la bravoure d'un soldat. Il mourut en 1678, à 71 ans, aussi peu regretté de son peuple que de ses troupes. Sa *Vie*, traduite en français par Le Lorrain, en 1679, in-12, est un ouvrage mal écrit, rempli de faits hasardés ou exagérés; Jean van Alpen, chanoine de Cologne et de Munster, l'a réfutée dans son traité : *De vita et rebus gestis Christophori Bernardi, episcopi et principis Monasteriensis, etc.*, Coesfeld, 1694, in-8°.

GALENUS. *Voyez* GALIEN.

GALEOTTI (Nicolas), jésuite italien, né à Vienne en 1692, est célèbre par les *Vies des généraux de sa compagnie, avec leurs portraits*, in-fol., latin et italien, imprimées à Rome en 1748. Ses savantes Notes sur le *Musæum Odescalcum*, Rome, 1751, 2 tom. in-fol. sont un ouvrage posthume. Il professa en 1725 la physique à Macerata, et de 1728 à 1749 la rhétorique à Rome où il mourut en 1758.

GALEOTTI-MARZIO, né à Narni dans l'Ombrie vers 1440, fut secrétaire de Mathias Corvin, roi de Hongrie, et précepteur de Jean Corvin son fils. Il mourut à Lyon en 1494 d'une chute de cheval, en allant au-devant de Charles VIII. Sixte IV assista quelquefois à son cours, ainsi que plusieurs savans, entr'autres Mérule. On a de lui : | un *Recueil des bons mots de Mathias Corvin*, dans la Collection des historiens de Hongrie, Francfort, 1600, in-fol.; | un traité *De homine interiore, et de ejus partibus*, Bâle 1518, in-4°, qui fit beaucoup de bruit à cause de quelques sentimens peu orthodoxes qu'il fut obligé de rétracter; | *De doctrinâ promiscuâ*, dédié à Laurent de Médicis, Florence, 1488; Lyon, 1552, in-8°. C'est un mélange de questions de médecine, de physique et d'astrologie. C'est surtout dans le livre intitulé : *De incognitis vulgo*, qu'il fit parade de ses sentimens hétérodoxes. Il y réduisait la religion à la seule pratique de la loi naturelle. Il en fit circuler quelques copies manuscrites, qui pensèrent lui coûter cher; car dans ces temps on ne répandait pas aussi impunément qu'aujourd'hui la doctrine philosophique. — Il y a eu un autre GALÉOTTI (Barthélemi) qui donna, dans le 16e siècle, une *Histoire des hommes illustres de Bologne*, sa patrie, Ferrare, 1590, in-4°.

GALERE-ARMENTAIRE, empereur romain. *Voyez* MAXIMIEN, *Galerius Valer. Maximianus.*

* GALESINI (Pierre), protonotaire apostolique à Milan, né à Ancône vers 1520, vécut dans l'intimité de saint Charles Borromée, s'occupa avec fruit de l'étude de l'antiquité, et mourut vers 1590. On a de lui : | une *Traduction* latine des Sermons de saint Grégoire de Nysse, Rome, 1563; | une autre de la Lettre d'Isidore de Péluse à Palladius; | *Martyrologium romanum in singulas dies anni accommodatum*, Milan, 1578, in-4°; | *Ordo dedicationis obelisci quem Sixtus V in foro vaticano erexit*, Rome, 1586, in-4°; | *Dedicatio columnæ cochlidis Trajanæ ad honorem sancti Petri*, ib., 1587; | *Commentarius brevis de bibliis græcis interpretum LXXII*, etc., ib., 1587, in-4°. On lui doit encore des éditions de plusieurs auteurs sacrés; il a eu part au *Recueil des actes de l'église de Milan;* et il a laissé en manuscrit une Histoire des papes sous le titre de *Theatrum pontificale*, ainsi qu'une *Histoire des saints de Milan.*

GALFRID, ou GEOFFROI de WINESALF, célèbre poète latin, né en Angleterre, vers 1170. Après avoir visité plusieurs villes de la France, dont il était originaire, il suivit, en 1190, le roi Richard à la Terre-Sainte. A son retour en Europe, il passa à Rome, où le pape Innocent IV lui fit un bon accueil. D'après l'avis du Père Fattorini et de Tiraboschi, Galfrid enseigna les belles-lettres à Bologne, ce qui ferait croire qu'il se fixa en Italie. L'époque de sa mort est incertaine, et on ne peut guère la fixer que vers l'an 1250. Il a laissé : | *Poetica nova, sive Carmen de arte dictandi, versificandi et transferendi*, publiée par Deyser dans son *Historia poematum medii ævi*, Halle, 1721, réimprimée séparément à Helmstad, 1724 in-8°. Il dédia cet ouvrage, d'un rare mérite pour le temps, à Innocent IV. On en conserve un manuscrit dans la bibliothèque vaticane. | *Historia seu itinerarium Richardi Anglorum regis in Terram Sanctam ab anno* 1177 *ad* 1190, insérée dans les *Script. hist. angl.* de T. Gale. | *De plantatione arborum et conservatione fructuum*, etc., dont une copie est conservée dans la bibliothèque de Cambridge. On attribue à Galfrid une élégie intitulée : *De statu curiæ romanæ.* Don Mabillon, la considérant comme une apologie de l'Eglise romaine, l'a insérée dans le tome 4 de ses *Analecta.* Francowitz, au contraire, qui était protestant, n'avait vu en elle qu'une satire de cette même église, et l'avait placée d'avance dans son recueil *De corrupto Ecclesiæ statu*, Bâle, 1557. Nous aimons mieux nous fier aux lumières du savant Mabillon.

GALGACUS, chef des Calédoniens, résista long-temps avec courage aux Romains commandés par Agricola. Il succomba dans une grande bataille avec presque tous ses soldats. Tacite (*Vie d'Agricola*) met dans sa bouche un discours admirable qu'il adressa à ses troupes avant le combat.

GALIANI (Ferdinand) naquit le 2 décembre 1728 à Chiéti, où son père rem-

plissait la charge d'auditeur royal. Il fut envoyé à Naples, à l'âge de 8 ans, chez son oncle, Célestin Galiani, archevêque de Tarente et grand-chapelain du roi, qui eut soin de son éducation. Ses talens ne tardèrent pas à se montrer. Il publia en 1750, à l'âge de 21 ans, un ouvrage sur la monnaie, qui eut un succès décidé, puisque le gouvernement adopta les principes de l'auteur, qui avait gardé l'anonyme. A cette époque, il entra dans la carrière ecclésiastique, et fut pourvu d'un bénéfice de 500 ducats, auquel il réunit une abbaye. Après avoir voyagé en diverses contrées d'Italie, il revint à Naples en 1755. Nommé en 1759 secrétaire de l'ambassade en France, il passa dix ans à Paris et s'y lia avec tous les beaux-esprits, surtout avec les encyclopédistes, le seigneur de Ferney et Mme d'Epinay. De retour à Naples, il ne cessa de s'y occuper des sciences et des lettres jusqu'en 1787, qu'il mourut dans cette ville le 30 octobre, à l'âge de près de 59 ans. On a de lui, outre le *Traité sur la monnaie* dont nous avons parlé, | plusieurs écrits sur les antiquités d'*Herculanum*, de *Pompéia* et de *Stabia*; | une *Oraison funèbre de Benoît XIV*; | un *Dialogue sur les femmes*; | un *Traité sur les grains*, à l'occasion d'un jeune Irlandais d'une stature extraordinaire, nommé *Magrat*; | des *notes sur Horace*, qui ont paru dans la *Gazette littéraire de l'Europe*; et à la suite des *œuvres d'Horace*, traduites par MM. Campenon et Desprès, Paris, 1821, 2 vol. in-8°; divers *Mémoires sur le commerce des grains, sur la disette qui affligea la France en 1765 et 1766, etc.*, où les économistes ne sont pas ménagés; un opéra intitulé le *Socrate imaginaire, etc.* « On » trouve dans tout cela, dit l'abbé de » Saint-Léger, un écrivain facile et plaisant, chez qui les grâces n'offusquent » pas le jugement. La vérité ne permet » pourtant pas de dissimuler que plusieurs traits caustiques épars dans les » dialogues, et plus encore les sarcasmes » qui coulaient à flots de la bouche de » Galiani dans les sociétés, lui firent des » ennemis à Paris, où il avait beaucoup » perdu de l'estime publique, quand il » en partit au mai 1769, pour retourner » à Naples et rentrer dans le conseil du » commerce; néanmoins il entretint toujours un commerce épistolaire avec *Diderot*, *d'Alembert*, *Voltaire*, les abbés » *Batteux*, *Arnauld*, *Barthélemi*, et nos » autres savans, dont il a conservé les » lettres, qui forment neuf bons volumes. » M. Diodati a publié sa *vie*, Naples, 1788, in 8°. L'historien ne dissimule pas les fautes et les vices de son héros : il lui applique ces paroles de Cornélius Népos sur Thémistocle : *Hujus vitia maximis sunt emendata virtutibus*. Espèce de paradoxe ou d'impossibilité suivant Horace :

> Virtus est vitium fugere, et sapientia prima
> Stultitia caruisse.....

On a publié sa *Correspondance avec Mme d'Epinay et autres en* 1818, 2 vol. in-8°. *Voyez* EPINAY. C'est un livre curieux et nécessaire à consulter pour connaître l'histoire de l'école philosophique du 19e siècle. — Il avait un frère nommé le marquis GALIANI, dont il existe une *traduction de Vitruve, avec des commentaires*, Naples, 1758, in-folio.

GALIEN, *Claudius Galenus*, (suivant les règles, il faudrait dire GALÈNE), célèbre médecin sous Antonin, Marc-Aurèle et quelques autres empereurs, naquit à Pergame d'un habile architecte, vers l'an 131 de J.-C. On n'épargna rien pour son éducation. Il cultiva également les belles-lettres, les mathématiques, la philosophie; mais la médecine fut son goût et son talent principal. Il parcourut toutes les écoles de la Grèce et de l'Egypte, pour se perfectionner sous les plus habiles maîtres. Il s'arrêta à Alexandrie, le rendez-vous de tous les savans, et la meilleure école de médecine que l'on connût alors. D'Alexandrie il passa à Rome, et s'y fit des admirateurs et des envieux. Ses confrères, jaloux de sa gloire dans l'art si conjectural, mais si nécessaire à l'humanité, de guérir les malades, attribuèrent ses succès à la magie. Toute la magie de Galien était une étude profonde des écrits d'Hippocrate, et surtout de la nature. Une peste cruelle, qui ravagea une partie du monde, l'obligea de retourner dans sa patrie; mais il fut rappelé à Rome par les lettres obligeantes de Marc-Aurèle. Cet empereur avait une confiance aveugle en lui. Après la mort de ce prince, Galien retourna de nouveau dans sa patrie, où il mourut dans une vieillesse avancée, vers l'an 210 de J.-C. Il dut sa longue vie à sa frugalité; car il était d'ailleurs d'un tempérament très délicat. Sa maxime (et ce doit être celle de quiconque aime sa santé) était de *sortir de table avec un reste d'appétit*. Ses mœurs, son caractère répondaient à

son habileté, et ajoutaient encore à sa réputation. Outre les principes de la médecine, il avait étudié ceux de toutes les sectes philosophiques. Il se trompa néanmoins étrangement dans les idées qu'il se forma des chrétiens. Il les confondait avec les juifs, qu'il accusait de croire aveuglément les fables les plus absurdes, et devint leur ennemi déclaré. Il reconnaissait les causes finales, et s'élevait au Créateur par l'étude de ses ouvrages. Un jour qu'il avait expliqué l'anatomie du corps humain : « J'ai, dit-il, offert à l'E» ternel un sacrifice plus agréable que le » sang des boucs et des taureaux. » Leçons utiles pour ces demi-médecins qui, pour avoir entrevu lestement quelques opérations de la mystérieuse nature, arrêtent leurs regards sur la superficie de l'ouvrage, en méconnaissent le but, la sagesse de l'ensemble, et l'auteur lui-même (*voyez* ELOY). Une partie des écrits de ce médecin, périt dans l'incendie qui consuma le temple de la paix à Rome, où ils avaient été mis en dépôt. Ceux qui nous restent ont été publiés, d'abord à Bâle, en 1538, 6 vol. qu'on relie en 4, et ont été traduits et commentés un grand nombre de fois surtout dans le 16e siècle. Cette édition fut suivie d'une autre à Venise en 1625, 6 vol. en grec et en latin, et elle a été éclipsée par celle de Chartier, avec Hippocrate, Paris, 1639, 13 tom. en 9 vol. in-fol. Galien devait beaucoup à Hippocrate, et ne s'en cachait pas. Plusieurs modernes sont redevables de leurs connaissances à ces illustres anciens, et les ont décriés : semblables aux enfans qui déchirent le sein qui les nourrit. Mais le plus grand nombre des médecins s'est réuni non-seulement à les respecter, mais à prendre leurs écrits pour des modèles, et leurs décisions pour des oracles. Les hommes sages et impartiaux ont tenu un milieu entre les détracteurs et les partisans outrés de ces pères de la médecine. Ils ont jugé d'eux comme ils jugent de leur art, pour lequel il ne faut avoir ni trop de confiance, ni trop de mépris. On convient que Galien a beaucoup contribué aux progrès de la médecine par ses expériences ; mais qu'il lui a fait aussi beaucoup de tort par ses raisonnemens trop subtils, par ses *qualités cardinales*, et autres chimères. Galien fit le premier des dissections sur le corps humain, quoique les lois romaines défendissent de toucher aux cadavres : il disséquait plus souvent des animaux, surtout des singes. Il s'est beaucoup occupé des muscles dont il a tracé la figure, la position, la direction, et a composé un *Traité sur la saignée* dont il était partisan.

* GALIEN (JOSEPH), religieux dominicain, né en 1699 près du Puy-en-Velai, professa la philosophie scolastique et la théologie dans l'université d'Avignon, cultiva la physique avec succès, et mourut dans sa ville natale en 1762. Il avait entrevu la possibilité de s'élever dans les airs, au moyen d'une sorte de vaisseau plus léger que l'air atmosphérique, découverte qui illustra plus tard les frères Montgolfier (*voyez* ce nom). On a de lui : | *l'Art de naviguer dans les airs, précédé d'un Mémoire sur la nature et la formation de la grêle*, Avignon, 1755 et 1757, in-16.

GALIFET ou GALIFECT (JOSEPH), jésuite, est particulièrement connu par un ouvrage *de Cultu sacro-sancti cordis Jesu*, Rome, 1726, in-4°, dédié au pape. Il en a publié lui-même une traduction française sous ce titre : *Excellence de la dévotion au cœur adorable de Jésus-Christ*. Ce livre traite amplement de la charité immense de Jésus-Christ pour les hommes, dont le souvenir nous est retracé par le symbole de son cœur, et des sentimens que ce souvenir doit faire naître dans l'âme des fidèles reconnaissans : ce qu'on exprime ordinairement par *dévotion envers le sacré Cœur* (*voyez* MARGUERITE-MARIE ALACOQUE). Mais comme l'esprit de l'homme toujours inquiet et *immodicus*, selon l'expression d'un ancien, ne sait s'arrêter où il faut, le Père Galifet a joint à son ouvrage un *Appendix*, pour prouver qu'il faut joindre le culte du cœur de la sainte Vierge à celui de l'Homme-Dieu (*cultum cordis Mariæ a cultu cordis Jesu non separemus*). Cette singularité, qui semblait confondre des cultes dont les objets sont l'un de l'autre à une distance infinie, et dont le second ne pouvait entrer dans l'esprit de la représentation symbolique dont nous avons parlé, excita des murmures de la part même des personnes les plus dévotes envers la sainte Vierge, et d'un autre côté trouva des défenseurs et des partisans. Clément XIII se contenta de la condamner par le fait, en instituant exclusivement la fête du *sacré cœur de Jésus*, et en expliquant la nature et l'objet de cette fête, de manière à ne souffrir aucune extension. On peut voir là-dessus le *Journal hist. et littér.*, 15 juillet 1791,

p. 428; 15 septembre, p. 110. On a encore reproché au Père Galifet d'avoir rassemblé dans cet *Appendix* beaucoup de choses, où la sévère théologie n'est pas d'accord avec la piété de l'auteur. Tout y est porté à l'extrême; tout ce qui a pu être taxé d'inexactitude ou d'hyperbole dans les écrits de quelque homme célèbre, y est répété comme autant d'expressions normales de la croyance catholique. Il est impossible de lire cette partie de l'ouvrage, sans que l'imagination sorte des bornes où se tient la notion d'une pure créature, et sans prendre l'idée d'une espèce d'égalité qui heurte les fondemens de la foi. « On est étrangement embarrassé, a dit quelqu'un à cette occasion, » quand, après la lecture de ces sortes » de livres, on vient à rencontrer cette » maxime fondamentale du christianisme, » si clairement et si magnifiquement » énoncée par le prince des apôtres : » *Non est in alio aliquo salus, neque* » *enim aliud nomen est sub cœlo datum* » *hominibus in quo oporteat nos salvos* » *fieri.* » (Act. IV.) *Voy.* MURATORI.

GALIGAÏ (ELÉONORE,) fille d'un menuisier et d'une blanchisseuse, épousa le célèbre et malheureux Concini, depuis maréchal d'Ancre. Elle était venue en France avec Marie de Médicis, dont elle était sœur de lait, et qui l'aima toujours tendrement. Cette femme, modèle de laideur, et sans aucun autre mérite que celui de l'intrigue, obtint pour son mari les postes les plus brillans. L'abus insolent qu'ils firent de leur faveur souleva tous les grands de la cour, et Louis XIII en particulier. Concini fut tué, et sa femme conduite à la Bastille. On lui imputa mille crimes, et surtout celui de la magie; mais tout son sortilége, comme elle répondit elle-même à ses juges, qui lui demandaient comment elle avait ensorcelé la reine, était *le pouvoir qu'ont les âmes fortes sur les âmes faibles.* Cette réponse ne la sauva point : elle perdit la tête en place de Grève, l'an 1617, comme sorcière. On ajouta à l'accusation de la magie, celle de judaïsme (*voyez* CONCINI). La relation de sa mort se trouve avec celle de son mari, dans l'Histoire des Favoris, par Du Puy. On fit aussi sur sa mort une tragédie intitulée *La magicienne étrangère*, en 4 actes et en vers, Rouen, 1617, in-8° : satire atroce et grossière. La Galigaï avait eu un fils et une fille. Celle-ci mourut peu de temps après le meurtre de son père. Le fils fut enveloppé dans la sentence rendue contre sa mère, et dégradé de noblesse. Il se retira à Florence, où il jouit de 14 mille écus de rente, que son père, heureusement pour lui, avait placés dans cette ville. Le frère de la Galigaï, parvenu à l'archevêché de Tours et à l'abbaye de Marmoutiers, se démit de ces deux bénéfices, sur lesquels on lui donna une bonne pension, et alla finir ses jours en Italie, loin des orages des cours.

GALILÉE-GALILEI, créateur de la philosophie expérimentale, fils naturel de Vincent Galilei, noble florentin (*voy.* son article), naquit à Pise en 1564. Après avoir étudié d'abord la musique et le dessin pour lesquels il montra peu de goût, il suivit des cours de médecine pendant quelque temps à Venise; mais pressentant sa vocation, il profita de son séjour dans cette ville pour s'y livrer entièrement à l'étude des mathématiques. A 24 ans il obtint une chaire de philosophie à Padoue, et il la remplit pendant 18 ans avec le plus grand succès. C'est à cette époque qu'il inventa le *thermomètre*, le *pendule*, et la *balance hydrostatique* qui n'étaient que le prélude de ses découvertes plus importantes encore. Cosme II, grand-duc de Toscane, l'envia à cette ville, et le lui enleva pour le fixer à Florence. Il l'y attacha par les titres de son premier philosophe et son premier mathématicien. Lorsque Galilée était à Venise, il avait eu occasion de voir une des lunettes d'approche que Jacques Métius avait inventées en Hollande. Cette découverte le frappa tellement, qu'il en fit une semblable. Métius avait dû cette invention en partie au hasard; Galilée la fit servir à l'astronomie. Le télescope de Galilée fut créé en 1609. Aidé de cet instrument, il vit plusieurs étoiles inconnues jusqu'alors, le croissant de l'astre de Vénus, les quatre satellites de Jupiter, appelés d'abord les *astres de Médicis*, la surface de la lune, les sinuosités qui lui sont particulières, etc. Il aurait été à souhaiter pour son repos, qu'il se fût borné à faire des observations dans le ciel; mais il voulut absolument embrasser un système : il se détermina pour celui de Copernic. Scheiner, jésuite allemand, à qui on doit la découverte des taches du soleil, combattit son ardeur à soutenir une chose incertaine, qui lui paraissait d'ailleurs compromettre le témoignage des livres saints (*voyez* SCHEINER). Dès l'an 1611, l'inquisition de Rome avait fait un décret

contre l'opinion de Copernic, contraire, selon elle, à l'Ecriture Galilée, dont on estimait les talens en attaquant ses idées, en fut quitte pour une défense de ne plus soutenir son système, ni de vive voix, ni par écrit. Le cardinal Bellarmin, chargé de lui faire cette défense, lui donna un écrit par lequel il déclarait « qu'il n'avait » été ni puni, ni même obligé à se ré- » tracter; mais qu'on avait seulement » exigé de lui qu'il abandonnât ce senti- » ment, et qu'il ne le soutînt plus à l'ave- » nir. » Galilée promit tout ce qu'on voulut, et surtout de ne plus contourner l'Ecriture sainte pour établir son système (car il allait jusqu'à prétendre qu'il était tiré de la Genèse, et voulait en faire un dogme). Il tint sa parole jusqu'en 1632 : il eût pu continuer à jouir du repos, d'autant plus aisément, que par un décret de l'an 1620, on lui avait permis d'enseigner son système comme une hypothèse astronomique. Mais la vanité dont un mérite réel ne garantit pas toujours les savans, lui ayant fait publier en 1632 des *dialogues* pour établir l'immobilité du soleil et le mouvement de la terre, comme une chose incontestable, l'inquisition le cita de nouveau. On lui rappela ses promesses; il se défendit mal, et il fut condamné, le 21 juin 1633, par un décret signé de 7 cardinaux, à être emprisonné, et à réciter les sept psaumes pénitenciaux une fois chaque semaine, pendant 3 ans. Galilée demanda pardon et abjura son grand attachement à une hypothèse plausible, qu'il regardait comme la source de sa gloire; mais au moment que la cérémonie finit, il dit en frappant la terre du pied : *E pur si move* (et pourtant elle se meut). Il est cependant certain que cette assertion n'avait point, au moins alors, ce degré d'évidence et de démonstration qui nécessite le consentement et subjugue l'esprit d'une manière invincible (*voyez* COPERNIC); on peut même dire qu'il n'avait pas lui-même de ce système une idée parfaitement nette et bien conséquente, puisqu'il en dérivait, comme une vérité évidente et incontestable, le flux et le reflux de la mer, qui, au jugement de tous les savans, n'y a pas le moindre rapport (1). Les cardinaux inquisiteurs le renvoyèrent en Toscane, où il vécut comme il voulait dans la campagne qu'il avait dans le territoire d'Arcetri. M. Mallet du Pan, quoique protestant, a publié en 1784 une dissertation, où il réfute les injures bannales que les écrivailleurs ont coutume de dire à cette occasion contre l'inquisition, et prouve que tous les torts étaient du côté de Galilée. Un M. Ferri a fait de vains efforts pour affaiblir cette démonstration (*voyez* le *Journ. hist. et littér.*, 15 mai 1785, p. 112). Galilée lui-même a supérieurement réfuté tous ces contes. « Le pape (dit-il » dans une lettre qu'il écrivait au père » Receneri, son disciple) me croyait » digne de son estime... Je fus logé dans » le délicieux palais de la Trinité-du- » Mont... Quand j'arrivai au saint Office, » deux jacobins m'intimèrent très hon- » nêtement de faire mon apologie... J'ai » été obligé de rétracter mon opinion en » bon catholique. » — « Pour me punir, » continue-t-il, on m'a défendu les *Dia- » logues*, et congédié après cinq mois de » séjour à Rome... Aujourd'hui je suis à » ma campagne d'Arcetri, où je respire » un air pur auprès de ma chère patrie. » La vieillesse de Galilée fut affligée par une disgrâce plus réelle : il perdit la vue trois ans avant sa mort, arrivée à Florence en 1642, à 78 ans. Il fut enterré dans l'église de Sainte-Croix, où on lui a élevé un mausolée en 1737, vis-à-vis celui de Michel-Ange. Cet astronome était d'une physionomie prévenante, et d'une conversation vive et enjouée. Il cultivait presque tous les arts agréables. La géographie lui doit beaucoup, par ses observations astronomiques; et la mécanique, pour la théorie de l'accélération. On prétend qu'il puisa une partie de ses idées dans Leucippe. Peut-être ne connut-il jamais ni Leucippe, ni sa doctrine. Il est bien vrai que les modernes ont pris beaucoup des anciens, mais on les dépouille quelquefois avec trop de rigueur de l'invention des systèmes vrais ou faux qu'ils ont pu imaginer tout aussi bien que les spéculateurs de Rome et d'Athènes. Le goût de Galilée n'était rien moins que pur. Ses jugemens en fait de littérature ne prouvent pas la solidité de son esprit. Il était à la tête des plus fanatiques admirateurs de l'Arioste, et donnait hautement la préférence aux bizarreries et aux caprices de ce poète bouffon, sur les beautés nobles et régulières du Tasse. Les *ouvrages* de cet homme célèbre ont été recueillis à Florence en 1718, en 3 vol

(1) On trouvera toute cette matière amplement développée, tant pour la partie historique que pour la partie astronomique et physique, dans les *Observations philosophiques sur les systèmes*, troisième édition, Liége, 1788 page 93, n° 112 et suiv.

in-4°. Il y en a quelques-uns en latin, et plusieurs en italien. Cette édition est ornée d'une *vie* curieuse et intéressante de l'auteur. Les principaux ouvrages de Galilée sont : | *Dialoghi delle scienze nuove* ; | *Sidereus nuncius*, Florence, 1610 ; | *Il sagittatore, nel quale con bilancia esquisita e giusta si ponderano le cose contenute*, etc. Rome, 1623, in-4° ; | *Dialoghi quattro sopra i due massimi sistemi del mondo Tolemaico e Copernicano*, Florence, 1632, in-4° ; | *Epistolæ tres de conciliatione sacræ scripturæ cum systemate telluris mobilis, quarum duæ posteriores nunc primum cura M. Nevræi prodeunt*, Lyon, 1649, in-4° ; | un *Traité de fortification et d'architecture*, etc. La plus complète des éditions de Galilée est celle de Milan, 1808, 13 vol. in-8°. Le P. Frisi a publié en italien *l'Eloge de Galilée*, Livourne, 1775, traduit en français par Floncel. Les pièces originales de son *procès* en latin et en italien, qui se trouvaient à Rome dans les archives pontificales, furent envoyées en 1810 à Paris par ordre de Bonaparte. M. A. Barbier, fut chargé de les examiner, et en traduisit ou en fit traduire une partie. Ces originaux ont été rendus en 1814, sur la demande du Saint-Père.

GALILÉE (Vincent), fils du précédent, soutint avec honneur la réputation de son illustre père. C'est lui qui a le premier appliqué le *pendule* aux horloges : invention à laquelle on doit la perfection de l'horlogerie. Son père avait inventé le *pendule simple*, dont il se servit utilement pour les observations astronomiques. Il eut même la pensée de l'appliquer aux horloges ; mais il ne l'exécuta pas, et en laissa l'honneur à son fils qui en fit l'essai à Venise en 1649 ; cette invention fut perfectionnée, dans la suite, par Huygens.

GALILEI (Vincent), père du célèbre Galilée, gentilhomme florentin, savant dans les mathématiques, et surtout dans la musique, fit instruire son fils, quoique illégitime, comme s'il eût été son enfant propre. Il lui inspira son goût pour les mathématiques ; mais il ne put jamais lui donner celui de la musique. Ses ouvrages prouvent ses connaissances. Les plus estimés sont cinq *dialogues* en italien *sur la musique*, Florence, 1601, et 1602, in-folio. Il attaque dans le dernier Joseph Zarlin, et y traite de la musique ancienne et moderne. Descartes a confondu plusieurs fois le père avec le fils.

GALILEI (Alexandre), architecte florentin, né en 1691, voyagea dans différentes contrées de l'Europe ; de retour de l'Angleterre, où il s'était arrêté pendant sept ans, il devint surintendant des édifices publics de Toscane. Il fut appelé à Rome par Clément XI. La façade de Saint-Jean de Latran, la chapelle Corsini de cette église, et la façade de Saint-Jean des Florentins, sont des ouvrages qui lui font honneur. Cet artiste entendait très bien la décoration et le choix des ornemens, qui quelquefois font disparaître des vices d'architecture. Il mourut en 1737.

* GALIMARD (N...), jésuite français qui vivait dans le 17e siècle, n'est connu que par les ouvrages qu'il a publiés sous le voile de l'anonyme : ce sont : | *Philosophie des princes*, 1690, in-12 ; | *Histoire réduite à ses principes*, 1671, deux vol. in-12. Il a donné une seconde édition de l'*Art d'élever un prince*, par le P. M. Ant. de Foix, 1688, un vol. in-8°.

* GALIN (Pierre), musicien, né à Bordeaux en 1786, de parens pauvres, mort à Paris en 1821, fut d'abord professeur de mathématiques spéciales au lycée de Bordeaux, puis instituteur des sourds-muets de l'école de cette ville. Ce fut dans le but de perfectionner les théories musicales qu'il abandonna l'enseignement des mathématiques et ses essais sur l'éducation des sourds-muets. Il se proposa de réformer la marche routinière qu'on avait toujours suivie dans les leçons élémentaires de musique, et après une année d'heureux essais, il publia, en 1818, l'exposition de sa méthode, connue aujourd'hui sous le nom de *Méthode du méloplaste*. Son ouvrage a pour titre : *Exposition d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la musique*, Bordeaux et Paris, 1818, in-8°. M. Francœur a rendu un compte très avantageux de cette découverte dans une *notice sur différens procédés mis en usage depuis quelques années dans la musique*, insérée dans le tome 12, page 20 de la *Revue encyclopédique*. La mort prématurée de Galin ne lui a pas permis d'achever le travail plus étendu qu'il se proposait de donner sous le titre de *Traité élémentaire de musique*. Un de ses élèves, M. Geslin, a publié une *Exposition de la gamme, échelle élémentaire de la musique*, Paris, 1825, in-8° ; c'est le complément nécessaire de l'ouvrage de son maître. M. Aimé Lemoine, professeur à l'école royale des ponts et

chaussées, membre de plusieurs sociétés savantes, et qui avait été son élève, a donné une troisième édition de la *Méthode du Métoplaste, par Galin, Paris*, 1831, un vol. in-8°, en y ajoutant de nouveaux développemens, et de nouveaux tableaux.

GALINDON. *Voyez* PRUDENCE LE JEUNE.

* GALINDO (Beatrix), connue sous le nom de *la Latina*, naquit à Salamanque en 1475. Dès l'âge de neuf ans, elle montra un goût décidé pour l'étude, ce qui engagea un de ses oncles, ecclésiastique instruit, à seconder ces heureuses dispositions. Il lui enseigna la langue latine, dans laquelle elle fit de si grands progrès qu'en peu de temps elle expliqua avec une facilité étonnante les passages les plus obscurs des auteurs classiques. Elle étudia la philosophie avec le même succès. Isabelle de Castille l'appela à sa cour, la nomma sa demoiselle d'honneur, et la maria en 1495 à don François Ramirez, secrétaire de Ferdinand V. Restée veuve à trente ans sans enfans, et possédant des biens immenses, elle fonda un hôpital qui existe encore à Madrid, et qui porte toujours le nom d'hôpital de *la Latina*. Elle fonda aussi plusieurs maisons religieuses consacrées à l'éducation des demoiselles sans fortune, et se voua elle-même à la direction d'une de ces maisons. Elle fut toujours un modèle de vertu et de piété, et mourut à Madrid le 25 novembre 1535. Cette savante espagnole avait composé plusieurs ouvrages qui sont restés manuscrits : des *Commentaires sur Aristote*, des *notes sur les anciens*, et des *poésies latines*.

GALIOTE. *Voyez* GOURDON.

GALISSONNIÈRE. *Voyez* GALLISSONNIÈRE.

GALITZIN (Basile) surnommé le Grand, seigneur d'une des plus illustres et des plus puissantes familles de Russie, né en 1633 d'une famille qui tirait son origine d'un Kan ou prince tartare, se distingua de bonne heure par son instruction, sa prudence, ses mœurs polies et son aptitude aux affaires. Il avait appris le grec et le latin, et dès le règne d'Alexis Michaelowitz, il développa ses talens et sa capacité dans des travaux utiles. Nommé ministre en 1680 par Fœdor successeur d'Alexis, il gouverna presque seul sous la minorité des deux czars Ivan et Pierre, et sous la régence de Sophie leur sœur. Il apaisa la révolte des Strélitz en 1682, conclut un traité de *paix perpétuelle* avec la Pologne en 1686, fut vice-roi de Casan, d'Astracan, et garde-sceau de la Russie. Son caractère ambitieux et intrigant donna lieu de le soupçonner d'avoir pensé lui-même à monter sur le trône de Moscovie; et ce soupçon, joint aux échecs que ses armes essuyèrent, l'exposa à l'animadversion des Russes. Dans sa première compagne contre les Tartares de Crimée, ceux-ci vinrent au-devant de lui avec quelques tonneaux remplis de ducats, et ils engagèrent Galitzin à leur vendre la paix. Dans une autre expédition contre les mêmes peuples, il fit mettre le feu aux herbes sèches d'un désert, de cent lieues de longueur, pour leur ôter toute espérance de fourrages (1). Pendant l'incendie, le bruit courut que l'ennemi approchait; on n'était pas bien disposé à le recevoir, on prit l'alarme: il fallut fuir au travers même de ce feu qui brûlait encore, et la flamme ou la fumée fit périr plusieurs milliers de soldats. Cette malheureuse expédition attira à Galitzin une aversion extrême. Quelques jours avant qu'il partît de nouveau pour l'armée, on trouva le matin devant sa porte un cercueil, avec un billet, où on lui annonçait, que *s'il ne réussissait pas mieux dans cette campagne que dans la précédente, ce cercueil serait sa demeure*. Le succès fut le même qu'auparavant; le czar Pierre ne lui ôta pas cependant la vie; mais on confisqua tous ses biens et on le relégua en Sibérie. Cet exil quelque temps après fut changé en un plus doux : il fut envoyé dans une de ses terres, près de Moscou. Il se retira sur la fin de ses jours dans un couvent, où il s'assujétit à toute l'austérité des moines grecs. Il y mourut en 1713, âgé de près de 80 ans. Galitzin avait préparé les voies au czar Pierre, et on lui attribue avec raison une grande partie des changemens qui se sont faits en Moscovie.

GALITZIN (Michel 1er Michaelovitz, prince de), né en 1674, de la même famille que le précédent, aida le czar Pierre le Grand dans la guerre de Charles XII. Il se trouva presque à toutes les batailles, et en gagna plusieurs sur mer et sur terre. Ce fut lui qui termina heureu-

(1) Ce ne fut point Galitzin, mais bien les Tartares eux-mêmes qui mirent le feu à des espèces de savannes, dans un espace de cent lieues, et qui, en allumant cet immense incendie, firent un désert entre eux et leurs ennemis.

sement cette guerre par la paix de Nystadt, après avoir commandé plus de dix ans en Finlande. Ses services ne demeurèrent pas sans récompense. Il devint premier feld-maréchal en 1725 ; et, après la mort du czar, il fut déclaré président du collége d'état de guerre. Il mourut en 1730, regardé comme un bon ministre et un grand capitaine.

* GALITZIN Demetrius ou Dimitri III, prince de, parent des précédens, naquit vers 1755. Nommé ambassadeur en France en 1765, il se lia avec les hommes qui avaient alors le plus de célébrité dans les lettres, notamment avec Voltaire et entretint avec lui une correspondance suivie pendant plusieurs années. Cet écrivain loue ses belles qualités et surtout son esprit de *tolérance*. Il paraît en effet que le prince de Galitzin suivit toujours, dans ses opinions, la doctrine des philosophes. Ayant été nommé à l'ambassade de Hollande, il acquit le manuscrit du *Traité de l'homme et de ses facultés intellectuelles* d'Helvétius, et le publia à la suite des *Œuvres de ce métaphysicien philosophe*, dont il donna une belle édition. Lorsque la révolution éclata, il se retira en Allemagne, et se livra à l'étude de l'histoire naturelle et de la minéralogie, qu'il avait toujours aimées avec passion et sur lesquelles il fit quelques ouvrages peu importans. Il mourut à Brunswick le 17 mars 1803. Galitzin fit don de son riche cabinet de minéralogie à la société minéralogique d'Iéna, dont il avait été nommé président. Il était aussi membre des académies de Pétersbourg, de Stockholm, de Berlin, de Bruxelles, etc. Il a laissé quelques ouvrages : | *Description physique de la Tauride* (la Crimée) *relativement aux trois règnes de la nature*, traduite du russe en français, la Haye, 1788, in-8° ; | *Traité de minéralogie*, ou *Description abrégée et méthodique de minéraux*. Maestricht, 1792, in-4°, édition augmentée, Helmstadt, 1796, in-4° ; | *L'esprit des économistes*, ou *Les économistes justifiés d'avoir posé, par leurs principes, les bases de la révolution française*. Brunswick, 1796, 2 vol. in-8°. Cette justification est très faible, comme on se l'imagine bien. L'auteur n'a pas su ou n'a pas voulu remonter aux véritables causes. | Un *Essai sur le 4e livre de Végèce*, inséré dans le *Journal des savans*, et plusieurs *mémoires* dans les recueils des sociétés savantes ; | des *notes et observations sur l'histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie*, par Keralio.

* GALL (Jean-Joseph), médecin et physiologiste célèbre, naquit en 1758 à Tiesenbrunn dans le Wurtemberg. Après avoir étudié successivement à Bade, à Brucksal, à Strasbourg et à Vienne, il fut reçu docteur dans cette dernière ville en 1785, et y exerça sa profession jusqu'en 1805. Il parcourut alors l'Allemagne pour y répandre ses découvertes anatomiques, et sa doctrine sur les fonctions du cerveau. Partant du fait généralement reconnu que les divers individus de l'espèce humaine apportent en naissant des aptitudes et des propensions différentes, il avait cherché et cru trouver dans l'organisation du cerveau la cause de cette variété des facultés instinctives, morales, et intellectuelles, et il avait fini par distinguer un certain nombre d'organes placés sur divers points de la superficie cérébrale, par lesquels il expliquait les divers phénomènes de la vie humaine considérée sous tous ses aspects. Pensant que la boîte osseuse du crane représente assez fidèlement la surface interne de cette partie du corps humain, il jugea que les saillies et l'étendue des protubérances visibles, indiquaient le développement de la masse cérébrale correspondante, et par suite, de la faculté ou du penchant qui était attaché à cet organe. Dans le même système, l'applatissement des protubérances, et surtout leurs dépressions, indiquaient au contraire le défaut de développement de l'organe interne qu'elles recouvraient, et aussi de la faculté correspondante. D'après cela, le docteur Gall pensa que l'on pouvait, sur la seule inspection du crane, déterminer le penchant, l'aptitude, le caractère de chaque homme. Il s'appliqua donc à faire une exploration du cerveau plus exacte, plus détaillée que celles qu'on en avait faites avant lui. Comparant à la conformation du crane humain celle des cranes de diverses espèces d'animaux qu'il trouva toujours marquée d'un caractère à part, selon leur instinct propre, et étudiant l'organisation cérébrale dans une foule d'hommes et surtout dans des individus connus par une aptitude ou un penchant prédominant, il crut avoir puisé assez de lumières dans cette suite d'observations pour tracer la carte du crane humain, et déterminer d'une manière précise la section du cerveau qui servait de siége à chaque faculté ou penchant. Il porta d'abord le nombre des organes et des protubérances à 27, ensuite à 33, nom-

bre que le docteur Spurzheim, son disciple et son collaborateur, a augmenté de deux. Parmi ces organes se trouvent ceux *du choix de la demeure, de la sociabilité, de la rixe, de l'orgueil, de la prudence, de l'espérance, de la conscience, de la géométrie ou des formes, de l'étendue, des poids, du temps ou de l'exactitude, de la logique*, etc. Il suffit d'un coup d'œil pour s'apercevoir que cette nomenclature est tout-à-fait arbitraire, et que Gall a converti en facultés distinctes de simples modifications de la pensée. Plusieurs de ses organes paraissent n'avoir été établis que sur des données vagues ou des analogies forcées. Quelquefois il a confondu une aptitude physique et un sentiment moral qui n'avaient rien de commun entr'eux, comme par exemple lorsqu'il a rapporté au même organe la disposition à grimper ou à habiter sur les lieux élevés, la fierté, et la hauteur. Ce n'est pas sans raison, qu'on lui a reproché d'avoir matérialisé l'âme, et d'avoir livré l'homme en ce monde à la fatalité de son organisation. Car, dans son système, toute action volontaire étant l'effet d'une excitation cérébrale, lorsque certains organes attribués aux penchans vicieux prédomineront dans le cerveau, l'organe de la volonté ne devra-t-il pas obéir sans résistance à leur impulsion énergique? où l'âme trouvera-t-elle un point d'appui pour les combattre? Il y a donc dans ce système des hommes voués sans espérance de retour à la carrière du crime. La doctrine du docteur Gall, combattue sous le point de vue moral et religieux, l'a été encore sous le rapport de l'anatomie. Walter, Sœmmering, les docteurs Gordon et Barclay en ont fait sentir le défaut. Les deux derniers surtout soutiennent qu'il est impossible de découvrir à la surface du cerveau mis à nu, la moindre trace d'élévations qui correspondent aux protubérances extérieures du crane. D'autres écrivains ont contesté les fonctions assignées aux divers organes du cerveau. Des faits nombreux ont été cités d'ailleurs, qui démentent complétement la doctrine de Gall. On a remarqué que plusieurs individus célèbres par des talens extraordinaires, n'offrent point les protubérances correspondantes, tandis qu'une foule d'hommes ordinaires, et même des idiots, ont la tête pleine de ces bosses qui sont censées révéler le génie. Quoi qu'il en soit, le système du docteur Gall trouva à sa naissance beaucoup d'adversaires et quelques partisans. L'autorité n'ayant pas permis à Gall de développer sa doctrine à Vienne, il visita le nord de l'Allemagne, la Suède, le Danemarck et vint en 1807 se fixer à Paris, où il exposa sa doctrine dans une chaire de l'Athénée et où il publia successivement sur l'anatomie et la physiologie du système nerveux, plusieurs ouvrages qui contribuèrent à donner à son système une certaine faveur. Le docteur Spurzheim l'introduisit en Angleterre et en Ecosse, où après avoir été repoussé par les anatomistes, et tourné en ridicule par les poètes, il finit cependant par acquérir une certaine vogue, surtout à Edimbourg. Gall accusé de matérialisme, publia pour se justifier un écrit intitulé : *des Dispositions innées de l'âme et de l'esprit*, ou *du Matérialisme*, Paris, 1812, in-8°. Mais sa mort arrivée à Montrouge, le 22 août 1828, ne sembla que trop confirmer les accusations dont il avait été l'objet. Après avoir refusé les secours de la religion, il demanda que son corps fût porté directement au cimetière. Sa veuve, dans une lettre adressée à la *Quotidienne* le 14 septembre de la même année, s'efforça de le justifier du reproche d'incrédulité qui lui avait été adressé ; elle y déclarait que, si le docteur Gall avait défendu de présenter son corps à l'église, ce n'était point par une vaine fanfaronnade d'impiété, mais parce que Rome ayant mis son livre à l'index, il avait craint qu'on ne renouvelât autour de son cercueil, des scènes tumultueuses dont il avait déploré le scandale. « Les sacrifices de l'Église, ajoutait-» elle, n'ont point, il est vrai, répandu » leurs consolations sur les derniers mo-» mens du docteur Gall, plaignons-le..., et » respectons par notre silence les mysté-» rieux décrets d'une Providence qui a » ravi l'usage de toutes ses facultés intel-» lectuelles, cinq jours avant sa mort, à » un homme qui ayant consacré de si » grands talens et une carrière de 70 ans, » à prouver ses prodiges et ses bienfaits, » a bien pu, pendant l'épreuve d'une lon-» gue agonie, trouver grâce aux yeux de » sa miséricorde. » Le docteur Gall a joui d'une réputation européenne. Il a publié : | *Recherches philosophiques et médicales sur la nature et l'art dans les états de santé et de maladie*, Vienne, 1791, 2 vol. in-8°; | *Introduction au cours de physiologie du cerveau*, ou *Discours prononcé à la séance d'ouverture de son cours public*, Paris, 1808, in-8°; | *Mé-*

moire concernant les recherches sur le système nerveux en général et sur celui du cerveau en particulier, Paris, 1809, in-4°; | *Anatomie et physiologie du système nerveux et du cerveau en particulier, avec des observations sur la possibilité de reconnaître plusieurs dispositions intellectuelles et morales de l'homme et des animaux par la configuration de leur tête*, Paris, 1810, 1818, 4 volumes in-4° avec 17 planches, in-folio. Le docteur Spurzheim a travaillé au premier volume et à la moitié du second : | *Sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties, avec des observations sur la possibilité de reconnaître les instincts, les penchans, les talens ou les dispositions morales et intellectuelles des hommes et des animaux par la configuration de leur cerveau et de leur tête*, Paris, 1822, in-8° (prospectus); l'ouvrage a paru sous les titres suivans : *Sur l'origine des qualités morales et des facultés intellectuelles de l'homme, et sur les conditions de leur manifestation*, Paris, 1822, tom. 1er et 2e; | *Influence du cerveau sur la forme du crane, difficultés, moyens de déterminer les qualités, et les facultés fondamentales et de découvrir le siége de leurs organes*, 1823, tom. 3; | *Organologie ou exposition des instincts, des penchans, des sentimens, et des talens, ou des facultés morales et des facultés intellectuelles fondamentales de l'homme et des animaux et du siége de leur organe*, 1823, tom. 4 et 5; | *Revue critique de quelques ouvrages anatomico-physiologiques, et exposition d'une nouvelle philosophie des qualités morales, et des facultés intellectuelles*, tom. 6.

GALLA, fille de l'empereur Valentinien et de Justine, fut mariée l'an 386 à Théodose, et fut mère de Galla Placidia (dont on parlera au mot PLACIDIE), et de Gratien, mort jeune. Philostorge dit qu'elle était arienne; il est vrai que sa mère l'avait fait élever dans les principes de l'arianisme; mais il y a lieu de croire que l'épouse de Théodose et la mère de Placidie était bonne catholique. M. Fléchier dit que l'empereur Théodose « l'avait » retirée des erreurs où l'impératrice Justine l'avait engagée dans son enfance, » et lui avait fait part non-seulement de » son trône, mais encore de sa piété. » Elle mourut en couches à Constantinople, vers le mois de mai de l'an 394. — Il ne faut pas la confondre avec GALLA, femme de Jules Constance, qui était frère de Constantin le Grand, et mère de Gallus, frère de Julien l'apostat.

GALLA-PLACIDIA. *Voyez* PLACIDIE.

* GALLAIS (JEAN-PIERRE), ancien bénédictin de Saint-Maur, et professeur de philosophie dans son ordre, né à Doué en Anjou (Maine et Loire), le 18 janvier 1756. Dès l'origine de nos troubles, il annonça les malheurs qui en seraient la suite, dans plusieurs *opuscules* qu'il publia en 1789, 90 et 91, sous les titres d'*Histoire persane*, de *Dictionnaire inutile*, de *Démocrite voyageur*, *etc.* En 1792 il entreprit la rédaction du *journal général*, que dirigeait alors l'abbé de Fontenay, et il y écrivit jusqu'au 10 août, avec une liberté qui n'était pas alors sans courage. Trois jours avant le jugement de Louis XVI, il ne craignit pas de publier un mémoire, sous le titre d'*Appel à la postérité*, où il protestait contre le droit que les conventionnels s'arrogeaient de citer à leur barre ce monarque infortuné. Le libraire Webert qui distribuait cette brochure au Palais-Royal, fut pris et périt sur l'échafaud un an plus tard. M. Gallais prit la fuite, mais fut arrêté le 17 septembre 1795, et envoyé à la Force, où il demeura sept mois. Après la mort de Robespierre, il coopéra à la rédaction de *la Quotidienne*, du *Censeur des Journaux*, et fut proscrit après le 18 fructidor an 5. Les presses de Gallais furent brisées ce jour-là, sa maison fut pillée, et il n'échappa lui-même à la déportation qu'en vivant caché pendant deux ans. Rendu à la liberté par le décret qui amnistiait les déportés, il fut chargé pendant 10 ans de la rédaction du *Journal de Paris*, et devint, en 1800, professeur d'éloquence et de philosophie à l'académie de législation, où il se fit remarquer par ses leçons de morale chrétienne. Sa vie privée fut cependant peu édifiante. Oubliant son premier état, il avait eu la faiblesse de se marier, et l'auteur d'une *notice sur sa vie*, le nomme comme ayant été, en 1806, *membre de la société épicurienne, séant au Rocher de Cancale*. On a de lui | une suite de l'*Histoire de France* d'Anquetil, 2 vol. in 8°, ou 3 vol. in-12; | des *Etudes de littérature, d'histoire et de philosophie*, 2 vol. in-8°; | des *Mœurs et caractères du 19e siècle*, 2 vol. in-8°, etc.; mais les ouvrages qui ont le plus contribué à le faire connaître, sont | l'*Histoire de la révolution du 18 fructidor*, 2 vol. in-8°, où il ne craignit point de faire cette profession de foi politique : « Qu'il n'y a point de salut pour

» la France sans monarchie, et point de » monarchie sans les Bourbons ; » | l'*Histoire du* 18 *brumaire et de Bonaparte*, 5 part. in-8°, que le public éclairé distingua de la foule des brochures que chacune des époques de notre révolution a vues naître ; | et l'*Histoire de la révolution du* 20 *mars* 1815, qui fut son dernier ouvrage, et mérita un égal succès. Gallais est mort à Paris le 26 octobre 1820 dans la 63e année de son âge. Gallais fut en butte aux sarcasmes des philosophes : Chénier a dit de lui :

Et Gallais, qui n'a point, mais qui donne la gloire,
Croit que le sort du monde est dans son écritoire.

Gallais avait été choisi après la seconde restauration par l'empereur de Russie pour son correspondant littéraire.

GALLAND (Pierre), principal du collége de Boncour à Paris, et chanoine de Notre-Dame, était né vers 1510, à Aire en Artois. Il lia une étroite amitié avec Turnèbre, qui fut son disciple, avec Budé, Vatable, Latomus, etc., et fut estimé de François Ier. Il mourut en 1559. On a de lui divers *ouvrages* en latin, qui ne sont pas assez bons pour en donner le catalogue.

GALLAND (Auguste), procureur-général du domaine de Navarre, et conseiller d'état, né vers 1570, était très versé dans la connaissance des droits du roi, et dans celle de l'histoire de France. Ses ouvrages, pleins d'une érudition curieuse et recherchée, en sont un témoignage. Les principaux sont : | *Mémoire pour l'histoire de Navarre et de Flandre*, 1648, in-fol. ; | plusieurs *Traités sur les enseignes et étendards de France ;* sur *la chape de saint Martin ;* sur l'*Office du grand-sénéchal ;* sur l'*Oriflamme*, *etc.* | *Discours au roi sur la naissance et accroissement de la ville de La Rochelle*, 1628, in-8° ; | un *Traité contre le franc-aleu*, sans titre, dont la meilleure édition est de 1637, in-4°. On croit que Galland mourut vers l'an 1644.

GALLAND (Antoine), né à Rollot dans la Picardie en 1646, de parens pauvres, mais vertueux, se tira de l'obscurité par ses talens pour les langues orientales. Il obtint une chaire de professeur d'arabe au collége royal, et une à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Le grand Colbert l'envoya dans l'Orient. Il en revint avec une moisson abondante ; il copia des inscriptions, il dessina des monumens, il en enleva même ; il obtint des attestations sur la croyance de l'église grecque, touchant l'eucharistie, très favorables à celle de l'église latine. Ces voyages le perfectionnèrent dans la connaissance de l'arabe et des mœurs mahométanes. Les ouvrages qui nous restent de lui, ont été empruntés en partie des Orientaux. Les principaux sont : | *Traité de l'origine du café*, 1690, in-12, traduit de l'arabe ; | *Relation de la mort du sultan Osman, et du couronnement du sultan Mustapha*, traduite du turc, in-12 ; | *Recueil des maximes et des bons mots tirés des ouvrages des Orientaux*, in-12 ; | *Les Mille et une nuits*. C'est un recueil de contes arabes, les uns piquans, les autres insipides, mais présentant en général de bonnes moralités, en 12 vol. in-12, réimprimé en 6. Dans les deux premiers volumes de ces contes, l'exorde était toujours : « Ma sœur, si vous ne dormez pas, » faites-nous un de ces beaux contes que » vous savez. » Quelques jeunes gens, ennuyés de cette uniformité, allèrent, une nuit qu'il faisait très grand froid, frapper à la porte de l'auteur, qui court en chemise à sa fenêtre. Après l'avoir fait morfondre quelque temps à lui demander s'il était M. Galland, auteur des *Mille et une nuits*, et s'il était levé, ils finirent la conversation par lui dire : « M. Galland, » si vous ne dormez pas, faites-nous un » de ces beaux contes que vous savez. » | La *Préface* de la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, qu'il continua après la mort de ce savant ; | plusieurs *Traités et dissertations sur des médailles antiques*. Galland mourut en 1715, à 69 ans. Il était simple dans ses mœurs et dans ses manieres, comme dans ses ouvrages. Il ne se proposait dans ses livres que l'exactitude, sans se mettre en peine des ornemens. Il aimait l'étude avec passion ; s'occupant peu des besoins de la vie, et dédaignant ses commodités. *Voyez* son éloge dans le recueil de ceux de M. de Boze.

* **GALLANDI** (André), prêtre oratorien qui vivait dans le 18e siècle, s'est fait connaître par deux ouvrages : | *Bibliotheca veterum patrum antiquorumque scriptorum ecclesiæ*, etc., Venise, 1765-81, 14 vol. in-4°, collection très importante ; | *De vetustis canonum collectionibus dissert. Sylloge*, 1790, 2 vol. in-4°.

* **GALLARD** (Germain), docteur de Sorbonne, grand-vicaire et chanoine de Senlis, né en 1744, à Artenay près d'Orléans, fit ses études à Paris et fut nommé en 1772 directeur spirituel de l'école royale militaire de Paris. Il joignait à l'esprit et

aux connaissances de son état une aménité de caractère qui le faisait rechercher. Son mérite le fit choisir, par l'assemblée du clergé de 1782, pour donner une édition complète des *Œuvres de Fénélon* in-4°; mais les fonctions qu'il avait à remplir et la faiblesse de sa santé l'empêchèrent de terminer seul cette entreprise. On fut obligé de lui adjoindre le Père Querbeuf, homme laborieux qui acheva l'édition en 9 vol. in-4°, et composa la vie de cet illustre archevêque. Pendant la terreur, l'abbé Gallard fut obligé de se cacher; mais, lorsque des temps moins orageux lui permirent de se montrer, il entreprit de donner une édition des *Sermons de Beauvais* évêque de Senez, qui avait été son ami, qu'il publia en 1807, en 4 vol. in-12, et où il ne fit pas entrer deux *discours* prononcés dans les *assemblées du clergé*, et deux autres *sur la cène*. Il devait joindre à cette édition un *éloge de l'auteur*, mais sa mauvaise santé, et peut-être un peu de négligence, l'empêchèrent de terminer ce travail; il n'en a publié qu'un *fragment* qui fait regretter que cette œuvre soit restée incomplète. En 1809 l'abbé Gallard fut appelé à une chaire d'éloquence sacrée dans la faculté de théologie : il la refusa, se contentant d'une petite place dans une des commissions de l'université. Il est mort à Paris le 11 mai 1812.

GALLE (Servais), *Servatius Gallæus*, hollandais, né à Rotterdam en 1627, mort à Campen en 1709, est auteur d'un *Traité* latin *sur les oracles des Sybilles*, 2 vol. in-4°, Amsterdam, 1689; le 1er contient les *oracles* avec un commentaire. Le second contient des dissertations sur tout ce qu'on peut dire des Sybilles. Il prouve leur existence contre Socin : il soutient qu'elles ont été inspirées par le démon; il nie qu'elles aient été vierges, et prétend qu'il n'y a rien de fixe sur leur nombre. Il y fait une sortie pleine de fiel contre quelques saintes, à qui l'on a attribué le don de prophétie. « Plaisant embarras, » dit un critique, où s'est trouvé ce bon » protestant ! Reconnaissant l'existence » des Sybilles et leur inspiration, mais » craignant quelques fâcheuses conséquences contre sa secte, il aime mieux les » faire inspirer par le démon, et leur enlever leur virginité, que de fournir quelque preuve en faveur des vierges qui, » parmi les catholiques, ont paru avoir » quelque connaissance de l'avenir. » On a encore de lui une édition de *Lactance*, Leyde, 1660, où il fait tous ses efforts pour réfuter les notes qu'Isæus avait faites sur cet ancien auteur chrétien, et pour métamorphoser Lactance en huguenot. Il a travaillé à une édition de *Minutius Félix*, qui n'a pas vu le jour, et qui apparemment ne valait pas mieux que la précédente.

* GALLET ou GALET (N...), ecclésiastique français attaché à Fénélon qu'il a presque toujours suivi, a publié : | la Vie de ce prélat sous ce titre : *Recueil des principales vertus de Fénélon*, Nancy, 1723, in-12, très rare ; | une *Dissertation dogmatique et morale sur la doctrine des indulgences, sur la foi des miracles et sur la pratique du Rosaire*, 1724, in-12. On lui attribue : *Lettre d'un anonyme à feu M. de Beausobre sur M. de Fénélon*, inséré dans la *Bibliothèque germanique*, tome 46, p. 60.

* GALLET (Jacques), ancien supérieur du séminaire de Saint-Louis à Paris, naquit à Lamballe (Bretagne) vers le milieu du 17e siècle, et mourut en 1726 à Compans dans le diocèse de Meaux, où il était curé. Il se livra à de profondes recherches sur l'histoire de la Bretagne. Il a composé une dissertation historique *sur l'origine des Bretons* dont l'abbé des Fontaines a fait les tomes 5 et 6 de son *Histoire des ducs de Bretagne* qui parurent en 1737 ; elle a été réimprimée à la fin du 1er vol. de l'*Histoire de Bretagne* de don Morice, qui l'a beaucoup améliorée tant par ses propres corrections que par la restitution du texte d'après le manuscrit original que possédait le cardinal de Rohan.

* GALLETTI (Pierre-Louis), savant antiquaire italien et évêque de Cyrène, né en 1724 à Rome, mort subitement d'une attaque d'apoplexie le 15 décembre 1790, fit ses premières études dans sa ville natale, puis entra chez les bénédictins de Florence, et fut nommé bibliothécaire-archiviste de son couvent. Il avait dirigé ses travaux vers l'antiquité, et l'histoire politique, littéraire et ecclésiastique de plusieurs villes et maisons religieuses. En parcourant les manuscrits de la bibliothèque de Florence il trouve une charte sur l'origine primitive de l'ordre des hiéronymites : ce qui occasiona une discussion assez vive entre lui et le Père Nerini, abbé général de cet ordre, discussion dans laquelle il paraît que l'avantage lui resta. En 1756 il publia une dissertation tendant à déterminer la position exacte de l'ancienne Rome et dans laquelle

il prétend qu'elle était dans le lieu qu'on appelle *civitacula*. On lui doit aussi des *notices* intéressantes sur les actes de saint Gétulien et de ses compagnons ; des *mémoires* sur les antiquités ecclésiastiques ; une collection des *inscriptions du moyen âge* qui se trouvent encore dans plusieurs contrées d'Italie, publiée à Rome de 1757 à 1766 ; la publication de plusieurs *lettres inédites de saint Basile le Grand* et *du vénérable Bède*, et de trois *discours de Th. Ph. Inghirami de Volterre*. Son mérite lui obtint l'amitié des plus illustres prélats ; le pape Pie VI lui conféra plusieurs bénéfices et le titre d'évêque de Cyrène. Ses principaux ouvrages sont : | *Ragionamento dell' origine e de primi tempi dell' abadia Fiorentina*, Rome, 1773, in-4°; | *Capena municipio de' Romani*, Rome, 1756; | *Gabbio antica citta di Sabina scoperta ove era torri, ovvero le grotte di toro*, Rome, 1757, in-4°, fig.; | *Inscriptiones venetæ infimi ævi, Romæ exstantes*, Rome, 1757-1766, 5 vol. in-4°. Il publia successivement les inscriptions de Bologne, 1 volume in-4° ; de Rome, 3 volumes in-4° ; de la Marche d'Ancône et du Piémont.

GALLI. *Voyez* BIBIENA.

GALLICAN (saint), consul romain sous l'empereur Constantin, battit les Scythes, et souffrit le martyre à Alexandrie, par ordre de Julien l'Apostat, le 25 juin 362.

GALLICAN, tribun de l'armée de Vespasien. Il se signala beaucoup à la prise de Jotapat, et fut envoyé à Flave Josèphe, pour l'exhorter à se rendre.

* GALLICCIOLI (l'abbé JEAN-BAPTISTE), savant professeur d'hébreu et de grec, né à Venise en 1733. Il savait indépendamment des langues orientales, le syriaque, le chaldéen, le latin, le français, l'anglais ; et son plus grand plaisir était de communiquer son savoir à ses disciples. Il leur avait inspiré une telle confiance et en même temps une si grande ardeur pour l'étude, qu'ils le suivaient jusque dans les rues de Venise, pour profiter de ses conversations. Il était d'une excessive charité pour les pauvres, et à sa science se joignit une extrême modestie. Quoiqu'il possédât une fortune assez considérable, on le trouva, à sa mort arrivée en 1806, dépourvu de tout, et l'on découvrit qu'il y avait plusieurs familles qui ne vivaient que de ses bienfaits. On lui doit : | *Dizionario latino italiano della sacra Biblia;* | *Dissertazione dell' antica lezione degli Ebrei e dell' origine de punti;* | *Pensieri sulle 70 settimane di Daniele*, écrit rempli d'érudition, dont tou.es les universités italiennes lui firent des remercîmens ; | *Mémorie venete antiche profane ed ecclesiastiche*, 8 vol.; | la grande table des 32 vol. in-fol du *Thesaurus antiquitatum sacrarum*, d'Ugolini ; | traductions italiennes de l'*Ecclésiaste* et des différentes *Défenses de la religion chrétienne*, écrites par Tatien, Athénagore, etc. On regrette qu'il n'ait pas publié avant sa mort un ouvrage important, qui lui avait coûté 20 ans de travail, intitulé : *Approssimazione della sinagoga alla nostra religione*. Gallicciolì a donné aussi une édition des œuvres de saint Grégoire le Grand.

GALLIEN, *Publius Licinius Gallianus*, fils de l'empereur Valérien, fut associé à l'empire par son père, l'an 255 de J.-C., et lui succéda l'an 260. Le nouvel empereur avait signalé son courage contre les Germains et les Sarmates ; mais la volupté amollit son âme, dès qu'il fut sur le trône impérial. Pendant que tout le monde gémissait sous le poids des guerres et des calamités publiques, il vivait tranquillement à Rome, toujours environné de femmes impudiques, tantôt couché sur des fleurs, tantôt plongé dans des bains, ou crapuleusement assis à table, ne respirant que pour le plaisir, et n'ayant point d'autre objet. Les mimes, les bouffons formaient son cortége ordinaire, et des femmes prostituées l'accompagnaient tous les jours lorsqu'il allait au bain. Il était devenu insensible à tout ce qui ne regardait pas la volupté. Quelqu'un étant venu lui dire que le royaume d'Egypte s'était révolté contre lui : « hé bien ! ré» pondit-il, ne saurions-nous pas vivre » sans le lin d'Egypte ? » Un autre lui apprenant la défection des Gaules, il répondit d'un air indolent : « Qu'importe ? Est-ce » que l'état ne peut subsister sans les lon» gues casaques et sans les draps d'Ar» ras ? » Il ne reçut pas avec moins d'indifférence la nouvelle qu'on lui apporta des désordres qu'avait faits en Asie un furieux tremblement de terre, et celle d'une dernière invasion des Scythes ; il ne dit que ces mots : « Il faudra nous » passer de salpêtre. » La perte de plusieurs autres provinces ne le toucha pas davantage, et on eût dit, à le voir et à l'entendre, qu'il était un simple particulier. Il fallut enfin qu'il sortît de sa léthargie. Posthume et Ingenuus se firent pro-

clamer empereurs en même temps, l'un dans les Gaules, l'autre dans l'Illyrie. Gallien marcha contre celui-ci, le vainquit et le tua. Il fit périr tous les rebelles, sans distinction d'âge ni de sexe, ou par lui-même, ou par ses lieutenans. « Epou-» sez, écrivit-il à l'un d'eux, ma querelle, » et vengez-la comme si c'était la vôtre. » Les soldats et le peuple de Mœsie, irrités de tant d'exécutions barbares, proclamèrent un nouvel empereur, tué par ses gardes peu de temps après. Macrianus, élu empereur en Egypte vers le même temps, y régna près de 2 années. Trente tyrans dans différentes parties de l'empire se mirent, ou se firent mettre sur la tête, la couronne impériale. Gallien, plongé dans l'assoupissement des plaisirs, n'avait de vivacité que celle que lui donnait sa colère ; dès qu'elle était apaisée, il retombait dans son indolence. Son père avait été fait prisonnier par les Perses ; au lieu d'aller le délivrer, il confia le soin de le venger à Odénat. Ce général fit ce que l'empereur aurait dû faire : il chassa les Barbares des terres de l'empire, et porta la terreur dans leur propre pays. Odénat ayant été tué, Zénobie sa veuve, prit le titre de reine de l'Orient, et fit proclamer empereurs ses trois fils. Héraclien, envoyé contre elle, fut battu, et son armée taillée en pièces. Auréole, dace d'origine, berger d'extraction, prenait dans le même temps le titre d'empereur, et se rendait maître de Milan. Gallien alla mette le siége devant cette ville. Le rebelle, pour se défaire de lui, fit donner de faux avis aux principaux officiers, et leur persuada, par ses émissaires, que Gallien avait résolu leur perte. On forma à l'instant une conjuration contre lui, et on l'assassina l'an 268 de J.-C., avec son fils Valérien qu'il avait associé à l'empire. Il avait alors 50 ans. Ce prince cruel et brutal fut à quelques égards plus modéré et plus juste que les empereurs les plus vantés. Les chrétiens, dont les Trajan et les Marc-Aurèle firent couler le sang dans toutes les provinces de l'empire, furent épargnés par Gallien. Il les connut, il les jugea mieux; il conçut du respect pour leurs vertus, fit publier des édits de pacification en leur faveur, leur accorda le libre exercice de leur religion, ordonna qu'on leur rendît les cimetières où ils s'assemblaient, et qu'on restituât aux particuliers tous les biens confisqués. Tant il est vrai que l'orgueil philosophique et une vaine ostentation de vertu sont souvent plus à craindre que des vices reconnus et avoués !

* GALLIMARD (Jean Edme), instituteur et professeur de mathématiques qui mourut à Paris en 1771, à l'âge de 86 ans, a laissé un grand nombre d'ouvrages qu'il a composés pour la jeunesse : les principaux sont : | l'*Arithmétique démonstrative; l'Algèbre*, ou *l'arithmétique littérale démontrée*, en deux tables, chacune d'une feuille d'impression. 1740, in-8° ; | *Géométrie élémentaire d'Euclide* avec des *suppléments*, 1736, 1749, in-12 ; | *Science du calcul numérique*, 1750, in-12 ; | les *Sections coniques et autres courbes traitées profondément*. 1752, in-4° ; | *Méthode théorique et pratique d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie, mise à la portée de tout le monde*. 1753, in-16 ; | *Théorie des sons applicable à la musique*. 1754, in-8° d'une feuille; | *Alphabet raisonné pour la prompte et facile instruction des enfans*, 1757, in-12 ; | le *Pont aux ânes méthodique*, ou *Nouveau Barrême pour les comptes faits*, 1757, in-8°.

GALLION (Junius), sénateur romain, fut d'avis que les cohortes prétoriennes, après plusieurs campagnes, auraient le droit d'être assises parmi les quatorze ordres. Il en fut rudement repris par l'empereur Tibère, qui sur-le-champ le fit sortir du sénat, puis de l'Italie. Il choisit l'agréable ville de Lesbos pour le lieu de sa retraite. Tibère sut qu'il s'y plaisait, et le fit revenir à Rome, où il fut obligé de demeurer dans la maison des magistrats. C'est toute la récompense qu'il eut pour les bassesses qu'il avait faites auprès de ce tyran.

GALLION (Junius), frère de Sénèque, précepteur de Néron. Etant proconsul d'Achaïe, les juifs lui amenèrent saint Paul pour le faire condamner ; mais Gallion leur dit « qu'il ne se mêlait point de leurs disputes de religion, et qu'ils eussent à vider leur différend entre eux. » (*Act.* 18). Cette réponse semble prouver que ce proconsul regardait ces démêlés avec indifférence. Cependant quelques historiens en ont conclu que, s'il n'était pas chrétien, il avait quelque penchant au christianisme. Gallion, condamné à mort par Néron, se tua lui-même ; ce dernier trait prouve mieux que tout le reste qu'il n'était pas chrétien.

GALLISSONNIÈRE (Roland-Michel BARRIN, marquis de la), lieutenant-général des armées navales de France, né à Rochefort le 11 novembre 1693, entra

au service en 1710, comme garde de la marine, et après diverses promotions, fut nommé gouverneur général du Canada en 1745. Il remplit cette place avec talent et distinction, et les succès que les armées françaises eurent dans cette partie du monde furent le fruit de l'ordre qu'il y avait établi. Il repassa en France en 1749, et fut nommé chef d'escadre. Tout le monde connaît la célèbre expédition de Minorque, en 1756, où il battit les Anglais et s'empara de Mahon. Mais cette expédition si glorieuse pour de La Galissonnière, acheva de ruiner sa santé, dérangée depuis plusieurs années. Il mourut à Nemours, le 26 octobre de la même année, âgé de 63 ans. Aux talens supérieurs de son état, à des connaissances très variées (1), cet illustre marin joignait un zèle et une bonté de cœur rares. D'une exacte probité et de mœurs austères, il n'était sévère que pour lui-même.

GALLO (Alonzo), auteur espagnol, à qui nous devons un traité fort recherché et très rare, surtout en France, écrit dans sa langue, sous ce titre : *Declaracion del valor del oro*, Madrid, 1613, in-12. Cet ouvrage a été d'un grand usage pour ceux qui travaillent ce métal ou qui le négocient. L'auteur vivait dans le 17e siècle. — Il ne faut pas le confondre avec GALLO (Jean-Baptiste). *Voyez* GELLI.

GALLOCHE (Louis), natif de Paris, mort en 1761 âgé de 91 ans, fut élève de Boullongne qui l'instruisit, en lui dévoilant les principes de la peinture d'après les tableaux mêmes des grands hommes. Cette façon d'instruire habitua Galloche à un goût de théorie, qui semble avoir nui en quelque sorte au progrès des connaissances qu'on acquiert par la pratique. On voit néanmoins quantité de beaux tableaux de cet artiste, entre autres la *Résurrection du Lazare*, à l'église de la Charité; le *Départ de saint Paul de Milet pour Jérusalem*, à Notre-Dame; *saint Nicolas, évêque de Myre*, à Saint-Louis du Louvre; l'*Institution des enfans trouvés*, à Saint-Lazare; la *Samaritaine*, et la *Guérison du possédé*, à Saint-Martin des Champs; *saint Nicolas de Tolentin*, dans l'église des petits-Pères; et dans la sacristie, la *Translation des reliques de saint Augustin* : c'est le chef-d'œuvre de l'auteur, ainsi que son tableau de reception à l'académie royale, représentant *Hercule qui rend Alceste à son époux Admète*... Galloche fut gratifié par le roi d'un logement et d'une pension. François le Moine fut son disciple. Il mourut recteur et chancelier de l'académie royale.

GALLOIS (Jean), abbé de Saint-Martin des Cores, secrétaire de l'académie des sciences, professeur en grec au collége royal, et inspecteur du même collége, naquit à Paris en 1632, et y mourut d'hydropisie en 1707. Il travailla après Sallo, le père du *Journal des savans*, à cet ouvrage périodique; mais il n'y mit pas la même critique ; il savait combien elle offensait, lors même qu'elle est modérée et juste. Les auteurs furent contens, mais le public le fut moins : on l'accusa de prodiguer les louanges, non-seulement aux bons écrivains, mais même aux médiocres; défaut devenu commun à tous les journalistes, et qui va toujours croissant, en raison directe de la décadence du goût et des sciences. « La bonne » critique, dit un auteur moderne, a dis- » paru avec le vrai savoir. Elle a cessé d'être » sévère, parce qu'elle a senti sa faiblesse » et son impuissance; elle a craint ses pro- » pres jugemens, parce qu'elle n'a pas su les » fonder assez en raison et en droit pour les » faire respecter. De là tous ces périodistes » louangeurs qui ne savent qu'admirer et » s'épanouir, lors même qu'ils analysent la » pauvreté et la sottise. C'est l'ignorance » qui compose avec l'ignorance, qui loue » pour être louée à son tour, comme ces » faux prophètes dont il est dit dans l'E- » criture : *Beatificant et beatificantur*. » Observation du reste qui ne convient pas dans toute son étendue à l'abbé Gallois, et qui ne doit se rapporter qu'au mauvais exemple qu'il a donné, et qui est aujourd'hui si bien suivi. Le grand Colbert, touché de l'utilité de ce journal, prit du goût pour l'ouvrage, et bientôt après pour l'auteur. Après avoir éprouvé long-temps son esprit, sa littérature, ses mœurs, il le prit chez lui en 1674, et lui donna toujours une place à sa table et dans son carrosse. L'abbé Gallois lui apprit un peu de latin dans ses voyages de Versailles à Paris. On n'a de lui que les extraits de ses journaux, et quelques petits écrits qui ne formeraient pas un volume.

* GALLOIS (Antoine-Paul le), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1640 à Vire, en Normandie, pro-

(1) Le marquis de la Galissonnière était membre associé libre de l'académie des sciences, dont les Mémoires renferment un écrit de lui intitulé : *Observations sur une espèce de granit qu'on trouve près de Montaigu, et qui est susceptible d'un beau poli.*

fessa la philosophie à l'abbaye de Saint-Wandrille : il se livra ensuite à la prédication, et y renonça au bout de 20 ans, pour écrire l'histoire de Bretagne. Il suivait ce projet avec ardeur lorsqu'il mourut d'apoplexie en 1695, à l'abbaye du mont Saint-Michel, dont il était allé visiter les archives. Il a laissé : | *Oraison funèbre de la reine Marie-Thérèse d'Autriche*, Paris, 1683 ; | *Eloge funèbre du chancelier Letellier*, en latin, Paris et Rouen, 1685 ; | *Abrégé de sermons de controverse*, Caen, 1684, in-4° ; | *Eclaircissemens apologétiques sur quelques propositions de théologie*, etc, ibid. 1686, in-4° ; | quelques autres écrits peu remarquables, | et des fragmens de l'*Histoire de Bretagne*, terminée par D. Lobineau.

* GALLOIS (Jean-Antoine GAUVIN), membre associé de l'institut (section d'économie politique), fut envoyé en 1791 avec Gensonné dans la Vendée en qualité de commissaire pour examiner de quelle nature étaient les troubles de cette province. Il fit le 9 octobre suivant un rapport sur l'état religieux des départemens de l'Ouest, où il avait pu constater une opposition très vive à la constitution civile du clergé et aux prêtres qui l'avaient adoptée. Chargé en 1798, de traiter de l'échange des prisonniers français en Angleterre, il échoua dans cette mission et il lui fut même défendu de séjourner à Londres. De retour en France, il fit partie du tribunat dont il devint président en 1802, et secrétaire en 1804. C'est en cette qualité qu'il signa le procès-verbal de la séance dans laquelle M. Jard-Panvilliers demanda que Bonaparte fût déclaré empereur et que la dignité impériale fût héréditaire dans sa famille. Après la dissolution du tribunat, Gallois devint membre du Corps législatif ; plus tard il adhéra à la déchéance de Bonaparte. Membre de la chambre des députés de la première restauration, il y parla en faveur de la liberté de la presse, puis vécut dans l'obscurité jusqu'à sa mort arrivée le 7 juillet 1828. On lui doit une traduction française de l'ouvrage de Filangiéri sur la *science de la législation*, Paris, 1786, 1798, 7 vol. in-8°.

GALLONIO (Antoine), prêtre oratorien de Rome, mort en 1617, publia en italien : | une *Histoire des vierges*, 1591, in-4° ; | les *Vies de quelques martyrs*, 1597, in-4° ; | la *Vie de saint Philippe de Néri*, in-8° ; | *de Monachatu sancti Gregorii*, Rome, 1604, in-4°. Il y prétend, avec Baronius, que saint Grégoire n'a pas été bénédictin, mais de l'ordre de saint Equice, dont saint Grégoire fait mention dans ses livres de morale. | Il mit au jour en 1591, in-4°, avec les figures de Tempesta, un *traité* en italien, curieux et fait avec beaucoup de soin, *sur les différens supplices* dont les païens se servaient pour faire souffrir les martyrs de la primitive église. Cet ouvrage, traduit en latin par l'auteur, fut imprimé en 1594, et réimprimé en 1659 à Paris. Gallonius non-seulement recueillit ce qui se trouve des tourmens des martyrs dans leurs actes, dont plusieurs pourraient être suspects aux esprits forts, mais aussi ce qu'on lit dans les auteurs anciens, tant profanes qu'ecclésiastiques. Ce livre est une réponse victorieuse à cette phrase d'un incrédule moderne : « Il est difficile de concilier avec les lois romaines tous ces » tourmens recherchés, toutes ces mutila- » tions, ces langues arrachées, ces mem- » bres coupés et grillés, etc. » Il se peut qu'aucune loi romaine n'ordonna jamais de tels supplices ; mais la fureur des romains idolâtres les inventait, et les juges les laissaient faire, et souvent les ordonnaient eux-mêmes. Le traité de Gallonius en est la preuve. « Le même argument, » dit un savant moderne, prouverait la » fausseté de toutes les atrocités exercées » par les Adrets, les Halberstad, les La » Marck, les Sonoi, etc. ; car où sont les » lois qui, chez les protestans, ordonnent » de tels supplices envers les catholiques ! » Et pour rester dans l'histoire romaine, » par quelles lois de la jurisprudence cri- » minelle, les chrétiens, sous Néron, fu- » rent-ils enduits de poix et transformés » en flambeaux. » Le livre *De cruce* de Juste-Lipse peut servir de pendant à celui de Gallonius.

GALLOWAY. *Voyez* RUVIGNY.

GALLUCCI, ou plutôt GALLUZZI (Tarquin), *Gallutius*, jésuite italien, mort à Rome en 1649, à 75 ans, est auteur de plusieurs ouvrages. Les principaux sont : | *Vindicationes virgilianæ*, Rome, 1621, in-4° ; | *Commentarii tres de tragœdiâ, de comœdiâ et de elegiâ*, Paris, 1654 et 1655, 2 vol. in-fol. Il était passionné pour Virgile, autant que Mme Dacier l'était pour Homère. Il a tâché de venger le poète latin de toutes les critiques qu'il a essuyées. Il y a eu encore de ce nom, Jean-Paul GALLUCCI, savant astronome italien, né à Salo, dans le Bresciau, vers le milieu du 16e siècle, dont les principaux

ouvrages sont : | un traité *Degli stromenti di astronomia*, Venise, 1597, in-4°; | *Speculum uranicum*, in-fol.; | *Cœlestium corporum explicatio*, in-fol.; | *Theatrum mundi et temporis*, in-fol. etc.

GALLUCCIO (Ange), né à Macérata l'an 1593, entra dans la société des jésuites en 1606, enseigna pendant 24 ans la rhétorique dans le collége romain, avec beaucoup de réputation, et mourut à Rome le 28 février 1674. Son principal ouvrage est la continuation des décales : *De bello belgico* du Père Famien Strada, son confrère, depuis 1590 jusqu'à 1609, imprimée à Rome en 1671, 2 vol. in-4°. Sa latinité est pure et élégante, mais son style est plus affecté et moins coulant que celui de Strada.

GALLUS (Cornélius), de Fréjus en Provence, grand capitaine et bon poète, était chevalier romain. Il aima Cythéris, affranchie de Volumnius, et la célébra dans ses vers; mais cette courtisane le quitta pour s'attacher à un autre : ce qui donna occasion à Virgile de composer sa 10e églogue, pour consoler Gallus de cette perte. L'empereur Auguste lui donna le gouvernement d'Egypte. Gallus pilla ce pays, et, selon quelques-uns, conspira contre son bienfaiteur, qui l'envoya en exil. Il s'y tua de désespoir l'an 26 avant J.-C. Virgile, qu'on peut croire n'avoir eu pour amis que des gens d'un mérite distingué, fait l'éloge de ce poète. Gallus avait travaillé dans le genre élégiaque; mais il ne reste presque rien de ses poésies. Les fragmens que nous en avons se trouvent dans l'édition de *Catulle et Tibulle*, 1771, 2 vol. in-8° et in-12, avec une élégante traduction française par M. le marquis de Pezai.

GALLUS (Vibius), natif des Gaules, orateur célèbre sous le règne d'Auguste, parut au barreau avec tant d'éclat, qu'on lui donna un des premiers rangs parmi les orateurs romains, après Cicéron. Sénèque, son ami et son admirateur, a conservé quelques échantillons de ses *plaidoyers*. Gallus mourut frénétique.

GALLUS (Caius Vibius Trébonianus), proclamé empereur romain en 251, à la place de Dèce qu'il fit mourir, était d'une bonne famille romaine, dont il souilla la gloire par des actions lâches et honteuses. Outre le meurtre de son prince, il conclut avec les Goths une paix si ignominieuse, que les Romains n'en avaient point fait de semblable jusqu'alors : le traité portait qu'ils payeraient aux Goths un tribut annuel. Domitien avait cependant introduit autrefois la coutume de donner de l'argent aux barbares, pour les empêcher de ravager les terres de l'empire. Il ne tarda pas long-temps à porter la peine de ses infâmes actions; mais l'empire la partagea avec lui. Les Goths et les autres peuples ennemis des Romains ne se contentant pas du traité avantageux qu'ils avaient fait, le rompirent presque aussitôt qu'ils l'eurent conclu. Ils vinrent fondre sur la Thrace, la Mœsie, la Thessalie et la Macédoine, qu'ils ravagèrent, et où ils commirent, sans que Gallus témoignât s'en soucier, tous les désordres ordinaires aux nations septentrionales. Les Perses, d'un autre côté, qui n'ignoraient pas les progrès des Goths, entrèrent sous les ordres du fameux Sapor, dans les provinces de Mésopotamie et de Syrie; et poussant plus avant, ils subjuguèrent l'Arménie, d'où ils chassèrent le roi Tiridate. Gallus, aussi tranquille que s'il n'eût point eu d'ennemis, demeurait à Rome plongé dans les plaisirs. Après avoir associé à l'empire Volusien son fils, qui n'était encore qu'un enfant, comme s'il eût dû le trône des Césars à sa valeur et au mérite de son nouveau collègue, il fit battre des pièces de monnaie avec cette inscription : *Virtus Augustorum*. Cependant le peuple paraissait si irrité de l'indolence de Gallus, que ce prince chercha à l'apaiser, en adoptant un jeune fils de Dèce; mais craignant qu'il ne vengeât la mort de son père, il l'empoisonna depuis secrètement. Gallus ajouta à tous ses crimes, la persécution des chrétiens; mais le courroux du ciel se manifesta en même temps contre l'empire, par une peste épouvantable. Ce fléau commença en Ethiopie, sur les confins de l'Egypte, se répandit de là dans toutes les provinces, et fut aussi funeste par sa durée que par sa violence. Gallus fut massacré par ses soldats à Terni, l'an 253. Son fils Volusien, qu'il avait décoré de la pourpre, fut tué avec lui.

GALLUS (Flavius-Claudius-Constantius), fils de Jules Constance et frère de l'empereur Julien, fut créé césar en 351, par l'empereur Constance son cousin, qui lui fit épouser sa sœur Constantine. Il avait passé sa jeunesse avec Julien dans une espèce d'exil, où ils furent élevés dans la piété. Gallus parut très attaché au christianisme; il abolit l'oracle d'Apollon dans un faubourg d'Antioche où il faisait sa demeure, brûla les villes des Juifs

qui s'étaient révoltés, défit les Perses, et s'acquit la réputation d'un prince courageux. Mais les perfides conseils de Constantine le perdirent : pour satisfaire leur avarice, ils s'abandonnèrent à toutes sortes de vexations et de cruautés. Gallus fit massacrer Domitien, préfet d'Orient, Théophile, gouverneur de Syrie, et Montius, ministre des finances. On prétend même qu'il forma le projet de détrôner Constance. Ce prince le fit arrêter; on procéda contre lui comme contre un simple particulier, et il eut la tête tranchée en 354. Il n'avait que 29 ans. Constance fit périr les principaux complices de ses crimes. *Voyez* CONSTANTINE.

* GALLUZZI (Riccucio), historien italien, né à Volterra vers l'an 1743, est auteur d'une *Histoire du grand duché de Toscane sous les Médicis*, publiée en italien à Florence, 1781, 5 vol. in-4° et 9 vol. in-8°, réimprimée plusieurs fois. Cet ouvrage lui avait été commandé par le grand-duc Léopold qui l'avait, assure-t-on, engagé secrètement à déprécier cette famille puissante pour rehausser la nouvelle dynastie. Lorsque cette histoire parut, elle excita les nombreuses réclamations des cours d'Espagne, de Naples, de Parme, et surtout de Rome, sur le compte desquelles l'auteur s'était exprimé d'une manière souvent inconvenante et injuste; soutenu et protégé par le grand-duc, Galluzzi ne fut point inquiété et mourut tranquillement en 1805.

* GALOIS (Evariste), jeune mathématicien qui donnait les plus grandes espérances, naquit en 1812 à Bourg-la-Reine, dans le département de la Seine; il fit ses études au collége Louis-le-Grand, à Paris, remporta en 1827, aux concours généraux un prix de mathématiques, et entra deux ans plus tard à l'école normale. Il avait adopté avec une sorte d'enthousiasme les idées républicaines, que les résultats de la révolution de juillet 1830, dont il n'avait pas lieu d'être satisfait, exaltèrent encore. Assistant un jour à un banquet donné aux *Vendanges de Bourgogne*, il se leva comme pour porter un toast, et prononça ces mots, en tenant un couteau à la main : *A Louis-Philippe, s'il trahit...!* Emprisonné pour ce fait, il fut bientôt rendu à la liberté. Evariste Galois est mort en 1832, à la suite d'un duel, laissant plusieurs ouvrages inédits sur les mathématiques, entre autres un *Mémoire sur la théorie des équations*, dont M. Cauchy présenta, en 1829, un extrait à l'académie des sciences. La fin malheureuse de ce jeune homme doit être attribuée à une absence de principes religieux qu'on ne peut trop déplorer (*Voyez* ESCOUSSE).

GALOPIN (George), né à Mons en Hainaut, vers l'an 1600, bénédictin dans le monastère de Saint-Guislain, s'opposa avec véhémence à la réforme de Saint-Vanne, que l'on introduisit dans ce monastère, et nuisit par là à sa réputation. Il paraît néanmoins, par toute la suite de sa conduite, que c'était un homme droit et vrai, qui peut-être dans cette réforme appréhendait quelque nouveauté. Il se retira à Douai, où il fut fait professeur de philosophie au collége du roi, et y mourut le 21 mars 1657. Il s'appliqua à donner de bonnes éditions avec des notes des anciens auteurs ecclésiastiques, qui n'avaient pas encore vu le jour, entre autres, du *Verbum abbreviatum* de Pierre le Chantre; du *Commentaire sur le Pentateuque* de saint Bruno, évêque de Wurtzbourg, de l'*Aurora* de Pierre Riga; la *Vie de saint Véron*, par Albert, abbé de Gemblours, et une *Généalogie des comtes de Flandre*, tirée des manuscrits du monastère de Saint-Guislain.

* GALSUINTE, ou GALSUINDE, nommée par quelques-uns *Galsonte* et *Gelesuinte*, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths d'Espagne, et sœur aînée de Brunehaut, naquit vers l'an 540. Elle se maria en 566, à Chilpéric roi de Soissons et fils de Clotaire; mais ce roi, épris de la fameuse Frédégonde, qui lui avait déjà fait répudier Audovère, sa première femme, se lassa bientôt des grâces et des vertus de sa nouvelle épouse. Cette princesse, justement indignée contre sa rivale, et ne pouvant en détacher le roi, lui demanda la grâce de retourner en Espagne, offrant de lui laisser la riche dot qu'elle avait apportée. Chilpéric parvint à l'apaiser; mais quelque jours après on trouva cette malheureuse princesse morte dans son lit. Grégoire de Tours assure que ce fut le roi qui la fit étrangler, ayant été conduit à ce crime par les instigations de Frédégonde, qu'il plaça sur le trône après la mort de Galsuinte. C'est en voulant tirer vengeance de ce crime que Brunehaut s'engagea contre Frédégonde dans la lutte sanglante où elle finit par succomber victime du fils de sa rivale. *Voyez* CLOTAIRE II.

* GALVANI (Louis), médecin et physicien célèbre d'Italie, professeur d'anatomie, né à Bologne le 9 septembre 1737,

montra dès l'enfance un grand zèle pour la religion catholique et témoigna même le dessein de se renfermer dans un cloître. Mais on le détermina à embrasser la carrière de la médecine qu'il négligea ensuite pour étudier l'anatomie. Il soutint en 1762 sa thèse sur les *Os*, et fut nommé professeur d'anatomie à l'université de Bologne, emploi dont il s'acquitta avec la plus grande distinction. En même temps il exerça avec beaucoup d'habileté la chirurgie et l'art des accouchemens : et il se livra jusqu'en 1790 sur cette partie de l'art à de nombreux et importans travaux, qui sont insérés dans les *Mémoires de l'institut des sciences de Bologne*. Mais il dut sa plus grande célébrité à sa découverte du *galvanisme* (1790), qui ne fut cependant que l'effet du hasard, comme presque toutes les découvertes. On préparait des bouillons de grenouilles pour Mme Galvani, dont la santé était affaiblie ; un des aides de ce médecin ayant approché sans y songer la pointe d'un scalpel des nerfs cruraux internes d'une grenouille écorchée, qui se trouvait placée près d'une machine électrique en mouvement, tous les muscles furent aussitôt agités d'une vive commotion. Mme Galvani, s'en étant aperçue, en avertit son mari, qui s'attacha dès lors à l'idée d'une électricité inhérente au corps animal, et ses expériences multipliées lui en offrirent la certitude. Plusieurs savans, qui ont cherché à perfectionner la découverte de Galvaini, en ont obtenu des effets nouveaux et curieux; mais quelques-uns, en adoptant ses procédés et en multipliant ses expériences, leur attribuèrent d'autres principes. Galvani défendit son système dans plusieurs *mémoires* dédiés à Spallanzani. On a publié beaucoup d'écrits sur le galvanisme. Les principaux sont l'*Histoire du galvanisme*, par Pierre Suc, Paris, 1803, 4 vol. in-8°, et le *Manuel du galvanisme*, par Joseph Izarn, Paris, 1804, in-8°. Galvani était doux, modeste, extrêmement aimant, simple dans ses goûts et dans ses mœurs. Il parlait avec facilité, mais sans éloquence, et il était modéré dans la discussion. Il observait rigoureusement les préceptes de la religion, à laquelle il était sincèrement attaché. Lorsque la république cisalpine exigea de tous les employés un serment, il préféra perdre sa place et les émolumens qui y étaient attachés et qui faisaient toute sa fortune, plutôt que de trahir sa conscience. Il se retira alors chez un de ses frères, où il succomba le 4 décembre 1798 à une maladie de langueur qui le minait depuis la perte de son épouse (1790). Quelques jours avant sa mort, le gouvernement cisalpin avait décrété qu'il serait rétabli dans sa chaire, sans être tenu de prêter le serment qu'on avait exigé. Le docteur Alibert a fait son *Eloge historique*, où il a résumé avec un rare talent le système de ce célèbre médecin : il sert *d'introduction au 4e volume de la société médicale d'émulation*. Les principaux écrits de Galvani sont : | *De renibus atque ureteribus volatilium*. Cette description anatomique de quelques organes des oiseaux est remarquable par l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il rendit compte des observations que lui avaient permis de faire ses dissections nombreuses. | *De volatilium aure*. Cet ouvrage n'était qu'une ébauche d'un grand travail qu'avait entrepris l'auteur sur l'organe de l'ouïe : Galvani accusa Scarpa de lui avoir enlevé ces découvertes à mesure qu'il les faisait connaître à ses élèves. | *De viribus electricitatis in motu musculari commentarius*. Ce dernier opuscule a été inséré dans le tome 7 des *Mémoires de l'institut*, et est imprimé séparément. C'est dans ce mémoire (de 55 pages) qu'est consignée sa découverte des phénomènes excités ou produits après la mort, sur la contraction musculaire, au moyen des métaux mis en contact avec les nerfs et les muscles.

GALVANO, ou plutôt GALVAM (Antoine), fils naturel d'Edouard Galvano, naquit à Lisbonne en 1503 ; après avoir achevé ses études, il s'embarqua en 1527 pour les Indes et devint gouverneur des îles Moluques. Il signala le commencement de son gouvernement par la victoire qu'il remporta dans l'île de Tidor sur 20,000 hommes, n'en ayant avec lui que 350. Il purgea les mers voisines de tous les corsaires. Il ne se rendit pas moins recommandable par sa bonté pour les naturels du pays, et par le soin qu'il prit de les faire instruire des vérités de la religion. On assure que, pendant 4 ans, il dépensa 70,000 crusades : aussi acquit-il le glorieux titre d'*Apôtre des Moluques*. Ses libéralités l'ayant réduit à un état qui n'était guère au-dessus de la misère, il se rendit l'an 1540 en Portugal, où il ne trouva pas la reconnaissance qu'il devait attendre du roi Jean III, dont il avait augmenté les revenus de 500,000 crusades. Il se vit obligé de se retirer dans l'hôpital

de Lisbonne, où il vécut jusqu'en 1557. Il avait écrit une *Histoire des Moluques*, qui est perdue; mais on imprima, en 1553, à Lisbonne, un *Traité des divers chemins*, par lesquels les marchandises des Indes ont été apportées en Europe, et *des découvertes* faites jusqu'en 1550.

*GALVEZ (don Bernard), officier général espagnol, vice-roi du Mexique, né à Malaga en 1756, dut sa fortune à son oncle, don Joseph Galvez, ministre d'état, qui, n'ayant pas d'enfans mâles, l'appela à Madrid en 1775, et le fit entrer dans le corps des gardes wallones. Il quitta bientôt le service d'Espagne pour venir servir en France dans un régiment cantabre. Depuis trois ans il était dans les troupes françaises lorsqu'il rentra dans son corps avec le grade de lieutenant, et partit pour l'expédition d'Alger en 1769, où il se distingua en plusieurs occasions. Peu après son retour, il fut nommé successivement colonel, et maréchal de camp, ayant à peine 24 ans; mais son oncle, voulant rendre sa carrière plus rapide encore, le nomma sous-gouverneur de la Louisiane. Galvez partit pour cette colonie, où il épousa la fille d'un riche négociant français, et remplaça bientôt le gouverneur, appelé à d'autres fonctions. Il se distingua dans cette place autant par sa modération que par la sagesse de ses vues. Il améliora la colonie par toutes sortes de moyens, donna de nouveaux développemens à l'agriculture et au commerce, bâtit de nouvelles habitations, répandit la civilisation et mérita les éloges de sa cour et la reconnaissance des colons. La guerre d'Amérique ayant éclaté (1780), il fut chargé d'une expédition contre les Florides, et, créant lui-même les ressources dont il avait besoin, forma une armée de 14,000 hommes; il attaqua les anglais et s'empara de Pensacola, malgré la vigoureuse résistance des assiégés. Après la paix de 1783, il obtint le titre de comte, et fut nommé vice-roi du Mexique. Il s'attacha à corriger les abus qui s'étaient introduits dans différentes branches d'administration, et se déclara protecteur des colons et des propriétaires des mines : aussi jamais le Mexique ne fut plus riche et plus heureux que sous son gouvernement : il devint l'idole des Mexicains; mais cette prédilection exclusive déplut à la cour. Une autre circonstance l'aurait perdu infailliblement : il venait de faire bâtir à peu de distance de Mexico une maison de plaisance entourée de fossés et extrêmement fortifiée; on supposa qu'il visait à détacher ce pays de la mère-patrie, pour s'en faire proclamer roi. Le cabinet espagnol allait le rappeler, lorsque par suite d'un violent exercice qu'il avait fait à la chasse, il mourut en août 1794, regretté généralement de tous les Mexicains.

GAMA (Vasco de), célèbre navigateur portugais, né à Cynis, ville maritime de Portugal, d'une famille illustre, s'est immortalisé *par la découverte du passage aux Indes orientales, par le cap de Bonne-Espérance*. Le roi don Emmanuel l'envoya en 1497 dans les Indes pour les reconnaître. Il courut toute la côte orientale de l'Afrique, descendant en divers lieux pour tenter de faire alliance avec les rois. Il se conduisit de même sur la côte orientale de l'Inde; mais il ne trouva de favorables dispositions que dans le roi de Melinde, qui le fit accompagner à son retour par un ambassadeur. Gama, satisfait de son premier voyage, se prépara à en faire un second avec une flotte de 20 vaisseaux. Le roi, pénétré d'estime pour son mérite et de reconnaissance pour ses services, le fit comte de Vidiguère et amiral des mers des Indes, Perse et Arabie; titre que ses descendans conservent. Il partit le 10 février 1502, et après s'être vengé des insultes qu'il avait souffertes la première fois, en bombardant quelques places, et battant plusieurs petites flottes des princes barbares, il revint avec 13 vaisseaux chargés de richesses, le premier septembre 1503. Enfin le roi Jean III, l'ayant nommé vice-roi des Indes en 1524, l'y renvoya pour la troisième fois; mais à peine avait-il établi son siége à Cochin, qu'il y mourut le 24 décembre 1525. Ses lieutenans venaient de défaire les flottes de Calicut et de Cananor. On dit qu'il publia la *relation* de son premier voyage dans les Indes; mais on ne la trouve point. Ce grand homme fut honoré du *don*, pour lui et pour sa postérité, et créé grand du Portugal. On voit ses exploits amplement détaillés dans l'élégante Histoire des Indes du Père Maffée. Le Camoëns a chanté dans la *Lusiade* (Os Lusiadas) la découverte du cap de Bonne-Espérance, que Vasco de Gama avait appelé le cap des Tourmentes.

GAMA (Antoine de), né à Lisbonne, en 1520, mort dans cette ville à 75 ans, fut conseiller d'état et grand-chancelier du roi de Portugal. Les écrits qu'il nous a laissés sont : | *Decisiones supremi Lusitaniæ senatûs*, in-fol.; | *Tractatus de sa-*

cramentis præstandis ultimo supplicio damnatis. Ce savant magistrat tirait son plus grand lustre de son érudition, de sa probité et de sa religion, et il le fit rejaillir sur les dignités qu'il remplit.

GAMA (Emmanuel de), avocat au parlement de Paris, publia en 1706, in-12, une *Dissertation sur le droit d'aubaine*, droit qui paraîtrait barbare, si un long usage ne l'avait consacré. Ce n'est proprement qu'un factum; mais il roule sur une question importante. L'auteur prétend que le droit d'aubaine ne s'étend que sur les étrangers établis dans le royaume, et non pas sur ceux qui n'y font que passer en voyageant.

* GAMA (Ant. de Léon), astronome et géographe, naquit au Mexique en 1726. Il publia différens *Mémoires* sur les satellites de Jupiter, sur l'almanach et la chronologie des anciens Mexicains, et sur le climat de la Nouvelle-Espagne; mémoires qui, suivant l'opinion du savant Humboldt, « annoncent une grande jus- » tesse dans les idées, et de la précision » dans les observations. » Gama concourut avec d'autres astronomes à déterminer la longitude du Mexique; travail dans lequel les observateurs eux-mêmes avouent qu'ils restèrent incertains de près d'un quart de degré pour avoir calculé sur des tables anciennes. Gama donna au public le résultat de ses opérations dans une brochure en espagnol, intitulée : *Description orthographique de l'éclipse de soleil du 24 juin* 1778, dédiée à don Joachim Velasquez de Léon, Mexico, 1778, in-4°. Ce savant astronome naquit pauvre, vécut dans la misère, malgré les recommandations du célèbre navigateur Malaspina, qui tâcha en vain d'intéresser la cour d'Espagne en sa faveur.

GAMACHES (Joachim ROUAULT de), gentilhomme de Poitou, acquit une grande réputation sous Charles VII et sous Louis XI. Il se trouva à deux batailles et à dix-sept siéges, sans avoir pourtant commandé en chef. Son action la plus éclatante est la défense de Paris pendant la guerre du *Bien-public*, en 1465. Ses services, qui lui méritèrent le bâton de maréchal, ne le garantirent point des jaloux, ni des défiances de Louis XI. Ce prince le fit arrêter en 1476, et juger par des commissaires. Gamaches fut condamné, non-seulement à perdre ses charges, mais encore à payer au roi 20,000 francs d'amende, et à garder la prison pendant 5 ans; mais le maréchal n'en conserva pas moins sa liberté et ses biens. On ne dit point quel était son crime, ni pour quelle raison l'arrêt ne fut point exécuté. Gamaches mourut en 1478.

GAMACHES (Philippe de), abbé de Saint-Julien de Tours, docteur et professeur de Sorbonne, né en 1568, se distingua par l'ardeur avec laquelle il soutint le docteur Richer (*voyez* ce nom). Sans l'appeler un grand homme (comme fait le *Lexicographe critique*, aussi outré dans ses éloges que dans ses satires), on peut dire que Gamaches était un bon scolastique. On a de lui des *Commentaires sur la Somme de saint Thomas*, 2 vol. in-fol. Cet écrivain mourut en 1625, à 57 ans.

GAMACHES (Etienne de), né à Meulan en 1672, entra chez les chanoines de Sainte-Croix de La Bretonnerie, et s'y distingua par un esprit méditatif et profond. L'académie des sciences de Paris lui ouvrit ses portes. Nous avons de lui : | une *Astronomie physique*, ou *Principes généraux de la nature appliqués au mécanisme astronomique*, 1740, in-4°; | *Système du cœur*, sous le nom de *Clarigny*, 1708, in-12; | *Système du philosophe chrétien*, 1721, in-8°; | *Dissertations littéraires et philosophiques*, 1755, in-8°. Mais celui de ses livres qui est le plus connu, est intitulé : *Les agrémens du langage réduit à ses principes*, 1757, in-12. Cet ouvrage, qu'un homme d'esprit appelait le *Dictionnaire des pensées fines*, a été vainement déprisé par l'abbé Goujet. Il est digne d'être lu par quiconque veut écrire. L'auteur mourut en 1756, dans sa 84e année.

GAMALIEL, docteur de la loi, et à ce que l'on croit, disciple secret de Jésus-Christ, maître de saint Paul, fut très favorable aux apôtres dans une assemblée que les juifs tinrent pour les faire mourir. Il fut sensiblement touché du mauvais traitement qu'ils reçurent, et surtout du martyre de saint Etienne, qu'il fit ensevelir honorablement, mais sans se montrer. On dit que ce saint homme fut ensuite découvert et martyrisé avec son fils Abibon, âgé de 20 ans; qu'en 415 il apparut en songe à un saint prêtre nommé Lucien, à qui il découvrit l'endroit où reposait son corps et celui de saint Etienne. Nous avons un écrit de Lucien lui-même sur ce sujet. Il nous apprend que Gamaliel ayant enlevé le corps de saint Etienne, la nuit après son martyre, l'avait enseveli dans un tombeau neuf, où il fut depuis enterré lui-même avec Abibon son fils et Nicodème. Ces corps furent effective-

ment trouvés dans l'endroit que Gamaliel avait indiqué. Saint Augustin et Evode racontent la chose avec des circonstances qui ne laissent aucun doute sur la vérité du récit de Lucien. Cet illustre docteur de l'Eglise rapporte en particulier les guérisons miraculeuses qui se firent lors de la translation du corps de saint Etienne. « Quel témoignage, s'écrie un orateur chré» tien, en faveur des honneurs que nous » rendons aux dépouilles mortelles des » serviteurs de Dieu ! Les saints eux-mê» mes nous en montrent les dépôts, et » d'autres saints accourent pour les hono» rer, et le Dieu de tous les saints fait » éclater au milieu de tout cela les mer» veilles de sa puissance; et les hommes » qui attestent tout cela comme témoins » oculaires, sont des saints eux-mêmes et » de grands docteurs, des génies fermes » et profonds : et cela dans le temps où, » de l'aveu des novateurs, l'Eglise était en» core chaste et pure. Que faut-il donc à » l'erreur pour la confondre, si de tels faits » ne la confondent pas. » *Voyez* GERVAIS et PROTAIS (saints).

GAMBARA (Véronique), sœur du cardinal Uberto, née à Prato-Alboino près de Brescia en 1485, mariée à un seigneur italien, fut veuve de bonne heure, et ne voulut point se remarier, pour être moins gênée dans son goût pour la poésie et pour la littérature. Elle savait le latin et le grec, et était très versée dans la connaissance des principaux ouvrages anciens et modernes, sacrés et profanes. Elle mourut à Corrégio en 1550. Ses *poésies* ont été imprimées plusieurs fois, et en dernier lieu à Brescia en 1759, in-8°

GAMBARA (Laurent), poète latin, de Brescia, dans l'état de Venise, mort en 1586, à 90 ans, demeura long-temps auprès du cardinal Alexandre Farnèse, son ami et son protecteur. On lui doit : | un traité latin *sur la poésie*, in-4°, Rome, 1586. L'auteur voudrait que les poètes chrétiens n'employassent pas dans leurs ouvrages les noms des dieux du paganisme. La poésie perdrait peut-être quelques agrémens; mais elle serait plus digne des lecteurs sages. On peut excepter les noms qui sont devenus en quelque sorte purement symboliques, pour signifier les choses mêmes auxquelles présidaient ces factices divinités. *Voyez* RAPIN (René). | Un poème en 4 chants, intitulé *Columbus*, ou *la Colombiade*. Ce fut le cardinal de Grandvelle qui l'engagea à le composer; l'auteur le lui dédia. C'est l'histoire de Christophe Colomb mise en vers. Mme du Bocage a fait un *poème* sur le même sujet en vers français. Les *poésies* de Gambara sont en général lâches et faibles. On en a plusieurs éditions : les meilleures sont celles de Rome en 1581 et 1586, in-4°. On estime ses églogues, intitulées *Venatoriæ*. — Il ne faut pas le confondre avec Hubert GAMBARA, né à Bresse, évêque de Tortone. Il fut chargé de commissions importantes par les papes Léon X, Clément VII et Paul III. Les services qu'il leur rendit lui procurèrent le chapeau de cardinal en 1559. Il mourut à Rome en 1589. — Jean-François GAMBARA, son neveu, évêque de Tortone, cardinal, mourut à Rome en 1584, à 54 ans, après avoir rendu de grands services à la maison d'Autriche.

GAMBART (Adrien), pieux et zélé missionnaire, fut un des premiers disciples de saint Vincent de Paul. Il mourut à Paris le 19 décembre 1668, à 68 ans, après avoir consacré sa vie à l'instruction des pauvres et des gens de la campagne. On a de lui des prônes sous le titre de *Missionnaire paroissial*, en 8 vol. Ceux qui s'appliquent à instruire le peuple de la campagne, recherchent encore aujourd'hui cet ouvrage.

* GAMELIN (Jacques), peintre, né à Carcassonne le 5 octobre 1739, devint professeur à l'académie de Saint-Luc de Rome, puis directeur de l'académie de Montpellier en 1776. Il était professeur à l'école centrale de l'Aude lorsqu'il mourut, dans sa ville natale, le 12 octobre 1803. On estime ses tableaux moins pour le dessin et le coloris que pour la chaleur, la fougue d'imagination, et la hardiesse de la touche. On lui doit un nouveau *Recueil d'ostéologie et de myologie*, dessiné d'après nature, imprimé et gravé à Toulouse en 1779, grand in-folio. M. Mahul lui a consacré une *notice* dans sa brochure : *Notice sur quelques artistes négligés dans tous les Dictionnaires historiques*, Paris, 1818, in-8°.

* GAMON (François-Joseph), conventionnel, né à Entraigues (Aveyron), dans le Vivarais, vers 1765, exerçait avant la révolution la profession d'avocat. Le département de l'Ardèche le nomma en 1792 député suppléant à l'assemblée Législative, où il remplaça Valladier, démissionnaire. Envoyé plus tard à la Convention, il se fit remarquer par la modération de ses principes, et demanda dans la séance du 3 décembre 1792 qu'on en-

tendit Louis XVI, avant de prononcer le décret d'accusation. Lors du jugement de ce monarque, Gamon vota pour la mort avec l'appel au peuple et le sursis à l'exécution jusqu'au moment où le territoire français serait envahi. Nommé, en 1793, membre du comité des inspecteurs, il rendit compte en cette qualité des manœuvres employées par les Jacobins pour composer les tribunes publiques de leurs affidés. Signataire des protestations du côté droit contre les journées des 31 mai et 2 juin, il fut compris dans la proscription des 73. Mais il se déroba aux recherches, se réfugia en Suisse et rentra à la Convention le 8 décembre 1794. Gamon fit partie du conseil des Cinq-cents jusqu'en 1797, fut nommé en 1800 juge à la cour d'appel de Nîmes, et président au tribunal criminel de l'Ardèche, puis en juin 1811, président d'une des chambres de la cour impériale de Nîmes. En 1814, il fut obligé de quitter ses fonctions qu'il reprit durant les cent-jours. A cette même époque, le collége électoral de l'Ardèche le députa à la chambre des représentans où il proposa, après la défaite de Waterloo, de remettre en vigueur la constitution de 1791. Destitué de nouveau, à la seconde restauration, Gamon se retira dans sa terre d'Entraigues, et fut exilé comme régicide. Il revit la Suisse, où il s'était marié, lors de sa première expatriation, et obtint sous le ministère Decazes la permission de revenir en France. Il vécut depuis dans une complète obscurité, et est mort le 1er novembre 1832. Il avait présenté, en 1806, à Napoléon, un drame intitulé : *Beaurépaire*, ou *la Prise de Verdun en* 1792. Il mit en vers le *Télémaque* de Fénélon, et a laissé de plus : | *Cléopâtre*, tragédie, en 5 actes et en vers, Amsterdam, 1788, in-8° ; | des *Poésies*, Privas, 1803, in-8° ; | enfin *Exposé de ma conduite politique depuis le 20 mars jusqu'au 7 juillet* 1815, 1815, in-8°.

GANAY (Jean de). *Voyez* GAIGNEY.

GAND. *Voyez* HENRI de GAND.

GANDOLPHY (Pierre), prêtre catholique anglais, étudia en théologie au collége de Stonyhurst. Il s'était fait une certaine réputation par ses sermons de controverse, relatifs aux limites de l'autorité temporelle sur la discipline de l'Eglise ; mais lorsqu'il les eut imprimés, on crut y découvrir des choses peu exactes ; Gandolphy n'ayant point voulu consentir à les rectifier, son livre fut censuré par l'évêque catholique de Londres. L'auteur se pourvut à Rome contre cette décision, et soutint avec fermeté les sentimens qu'il avait émis dans ses écrits. Il séjourna quelque temps à Paris, à l'occasion de son voyage dans la capitale du monde chrétien. Cette controverse donna naissance à divers pamphlets. Gandolphy est mort à Eastsheen, le 9 juillet 1821, âgé seulement de 41 ans. On a de lui : | *Défense de la foi ancienne* ou *cinq Sermons sur les preuves de la religion chrétienne*, 1811, in-8° ; | *Liturgie* ou *Exposition complète de la foi de l'église catholique*, 1812, in-8° ; | *deux Lettres au docteur H. Marsh*, 1811 et 1813, in-8° ; | *Exposé complet de la religion chrétienne en une série de sermons*, 1813, in-8° ; | *Sermons sur le texte :* Rendre à César, etc., 1813, in-4°.

GANGANELLI. *Voyez* CLÉMENT XIV.

* GANGES (Anne-Élizabeth de ROSSAN, marquise de), dame célèbre par ses malheurs, née à Avignon en 1636, épousa à l'âge de 13 ans le marquis de Castellane, et devint bientôt veuve. Ayant contracté une nouvelle union avec le marquis de Ganges, elle revint avec lui à Avignon. Son mari avait deux frères qui, ayant conçu pour elle la passion la plus criminelle, cherchèrent, chacun séparément à la séduire. Leurs efforts ayant été inutiles, ils jurèrent sa perte et s'entendirent pour la consommer. Après en être venus auprès d'elle à la violence, à laquelle elle eut la force de résister, ils se présentèrent devant elle un jour que son mari était absent, et lui dirent en lui présentant un pistolet, un breuvage empoisonné et une épée nue : *il faut mourir, choisissez :* elle se décide à prendre le breuvage, mais elle parvient à le répandre, sans l'avoir bu, et se précipite par une fenêtre élevée de 22 pieds ; poursuivie par ses assassins, elle est percée de sept coups d'épée dont elle mourut au bout de 19 jours. Les assassins avaient pris la fuite. Plusieurs personnes furent compromises dans cette affaire et notamment le mari même de la marquise dont l'absence parut extraordinaire. Le parlement informa contre les coupables et par arrêt rendu le 20 août 1667, il condamna les deux frères qui étaient contumaces à être rompus, et le marquis à perdre ses biens, à être dégradé de sa noblesse et banni à perpétuité. On trouve dans les *Causes célèbres* le récit de cette affreuse aventure, qui fait le sujet de la 2e *Héroïde de Gilbert*. Elle a également fourni à

MM. Boirie et Léopold le sujet d'un *mélodrame* en 3 actes sous ce titre : *La marquise de Ganges*, ou *Les trois frères*, Paris, 1813, in-8°. M. de Fortia d'Urban a publié l'*histoire de la marquise de Ganges*, 1810, in-12.

GANIBASIUS (Jean). *Voyez* GONNELLI.

* GANNO (Etienne de), religieux franciscain, né à Lavaur en 1480, est le premier qui ait écrit sur l'histoire de Toulouse, où l'on conserve aux archives de l'hôtel-de-ville son ouvrage manuscrit. Fontette parle d'une ancienne édition in-8° imprimée sous Louis XI; mais il y a erreur dans cette époque; car, l'auteur étant né en 1480, cette impression n'a pu avoir lieu que sous Louis XII. On connaît encore d'Etienne de Ganno une *Chronique* renfermant les exploits de Charles Martel et de Charlemagne.

* GANS ou GANZ (Jean), jésuite allemand, né à Wurtzbourg en 1591, professa la philosophie, la théologie et les mathématiques dans plusieurs colléges de son ordre, se livra ensuite à la prédication, devint confesseur de l'empereur Ferdinand III, et mourut à Vienne en 1662, dans la maison professe de sa société. On a de lui : | quelques *Oraisons funèbres*, et plusieurs ouvrages ascétiques (en allemand); | des *Sermons* (en latin); | *Arboretum genealogicum exhibens omnes principes qui linea recta a Rodolpho I, imperatore austriaco, descendunt*, Cologne, 1630 et 1638, in-fol.

* GANTEAUME (le comte Honoré), vice-amiral et pair de France, grand-croix de la légion-d'honneur, etc., né à La Ciotat, en 1755, était fils d'un capitaine de vaisseau marchand, et suivit la même carrière que son père. Il jouissait, à 22 ans, de la réputation d'un excellent marin, et à l'époque de la guerre d'Amérique, il passa sur les vaisseaux de l'état en qualité d'officier auxiliaire. Ganteaume se fit remarquer au combat naval de la Grenade et à la prise de cette île par le comte d'Estaing. Il assista au siége de Savanah et à la prise de Trinquemale par le bailli de Suffren. A la paix, il continua de servir sur les bâtimens de guerre, et entra, en 1786, dans le Corps-Royal de la Marine avec le grade de sous-lieutenant de vaisseau. La plus grande partie des officiers de ce corps ayant émigré au commencement de la révolution, il fut élevé, au commencement de la guerre avec l'Angleterre en 1793, au grade de lieutenant de vaisseau, et l'année suivante à celui de capitaine. En 1795, il devint chef de division, et fut chargé d'une expédition de l'Archipel, où il débloqua l'escadre française retenue dans le port de Smyrne, puis rentra à Toulon avec la conserve anglaise *la Némésis*. L'habileté avec laquelle il dirigea sa navigation lui fit beaucoup d'honneur; il ne se signala pas moins en 1797, où il eut le commandement d'une escadre destinée à protéger l'arrivage par mer des munitions et subsistances nécessaires pour réequiper notre armée navale de l'Océan; malgré les croisières ennemies avec lesquelles il eut plusieurs engagemens, et qu'il sut écarter de la côte, il parvint à favoriser l'entrée des convois. Il fit ensuite partie de la fameuse expédition d'Egypte comme chef d'état-major de l'amiral Brueys, et on lui imputa la détermination que celui-ci prit d'attendre l'ennemi au mouillage d'Aboukir, faute considérable qui causa la perte presque totale de notre escadre. Ganteaume fut blessé pendant le combat; mais il eut le honheur d'échapper au désastre du vaisseau *l'Orient* qui sauta en l'air au fort de l'action, et suivit l'armée de terre en Egypte et en Syrie. Ce fut lui qui prépara, avec autant d'activité que de secret, l'armement qui ramena, en septembre 1799, Bonaparte en France. Les consuls le nommèrent alors membre du conseil-d'état, et président de la section de la marine. En 1802, il reçut le commandement de l'expédition qui sortit du port de Brest, et tenta, sans succès, de porter du renfort au général Menou qui commandait en Egypte. Après la paix d'Amiens il fut nommé préfet maritime à Toulon, et il reçut le grand cordon de l'ordre de la légion-d'honneur aussitôt que cette nouvelle distinction eut été établie. Lorsque la guerre se ralluma en 1805, Ganteaume, qui n'était alors que contre-amiral, ne pouvait avec justice obtenir le commandement de nos forces navales, qui fut confié aux deux plus anciens vice-amiraux; mais Truguet, l'un d'eux, ayant refusé son vote à l'élévation du premier consul au trône impérial, fut remplacé par Ganteaume qui reçut alors le grade de vice-amiral, et il eut le commandement de la plus belle de nos flottes; l'inaction dans laquelle il resta pendant près de deux ans, quoiqu'il eût reçu, dit-on, des ordres pour agir, nuisit considérablement à sa réputation, et le rendit l'objet des railleries des matelots eux-mêmes. En janvier

1808, il fut chargé de ravitailler Corfou bloqué par une escadre anglaise; il y fit entrer ses convois le 23 février, et revint à Toulon. Ce fut sa dernière expédition. Il fut nommé inspecteur-général des côtes de l'Océan, et à la fin de 1813, envoyé comme commissaire extraordinaire dans la 8e division militaire pour des mesures de salut public. Cependant, lors de l'occupation de Paris par les troupes étrangères, il adhéra à la déchéance de l'empereur et au rétablissement des Bourbons. Il n'accepta aucun emploi pendant les cent-jours, et se rendit même à Toulon avec la cocarde blanche avant que les autorités maritimes eussent reconnu le gouvernement du roi. Il se concerta avec elles pour le rétablir, et fut élevé à la dignité de pair du royaume et de commandeur de l'ordre royal de Saint-Louis. Peu après on rétablit pour lui l'ancienne place d'inspecteur-général des classes des marins. Ganteaume est mort, dans sa terre d'Aubagne près de Toulon, dans le courant de septembre 1818.

GANTES ou **GANTERI** (Jean de), d'une maison ancienne, originaire du Piémont, établie en Provence, naquit à Cuers en 1330. Il se signala en qualité de chevalier, sous Robert le Bon, comte de Provence, et commanda des corps considérables sous Jeanne, reine de Naples, de Sicile et de Jérusalem. Il suivit cette princesse à Naples, où il apaisa une sédition populaire. Il partit ensuite pour Rome, et soutint avec honneur la cause et les intérêts de sa souveraine. De retour en Provence, l'an 1373, il leva un corps considérable de troupes dans la contrée de Cuers, de Souliers et d'Hières, pour s'opposer à des brigands qui, sous le nom de *Tuschiens*, ravageaient la Provence au nombre de plus de 12,000 hommes. Les états du pays tenus à Aix en 1374, nommèrent Jean de Siméonis généralissime contre ces brigands, et Jean de Gantès fut son lieutenant-général. Ces deux généraux défirent totalement les Tuschiens. Gantès mérita le surnom de *brave*, et la place de lieutenant-général des troupes de la reine Jeanne. Il mourut à Cuers en 1389. — Il y eut un Annibal GANTÈS, qui fit imprimer à Auxerre l'*Entretien familier des musiciens*, 1643, in-8°. Cet ouvrage, rare et singulier, est recherché des curieux. L'auteur était de Marseille, et chanoine de Saint-Etienne d'Auxerre.

GANZ. *Voyez* DAVID GANZ.

GARA (Nicolas), palatin de Hongrie, né dans l'obscurité, s'en tira par sa valeur. Il parvint aux plus éminentes dignités du royaume de Hongrie. Elizabeth, veuve du roi Louis Ier, mort en 1382, lui en confia le gouvernement. Si l'on en croit quelques historiens, Gara ne se servit de son pouvoir et de son crédit que pour tyranniser les petits et opprimer les grands; selon d'autres, ces reproches sont peu fondés, et le mécontentement des grands ne vint que de ce qu'ils se voyaient éloignés des affaires. Ils prirent les armes et donnèrent la couronne de Hongrie à Charles de Duras roi de Naples. Gara, le regardant comme un usurpateur, le fit assassiner. Alors la reine Elizabeth, accompagnée de son ministre et du meurtrier de Charles, parcourut les diverses provinces de l'état pour se faire reconnaître. Le gouverneur de Croatie, confident du prince assassiné, se servit de cette occasion pour être son vengeur. Il assembla la noblesse et le peuple, prit Gara et Elizabeth. Il tua le premier, et fit jeter la seconde, enfermée dans un sac, au fond de la rivière (d'autres disent qu'elle mourut prisonnière au château de Novigrad). Il ne restait que Marie, fille d'Elizabeth; il l'enferma dans une prison. Sigismond, marquis de Brandebourg, auquel cette princesse avait été promise, vint la délivrer, fit périr son persécuteur par le dernier supplice, et l'épousa ensuite.

GARAMOND (Claude), parisien, mort dans sa patrie en 1561, était un très célèbre graveur et fondeur de caractères. Il grava, par ordre de François Ier, les trois sortes de caractères grecs dont Robert Etienne s'est servi dans ses éditions. Il n'excellait pas moins pour les autres caractères. Ce fut lui qui bannit des imprimeries la barbarie gothique, et qui donna le goût des beaux caractères romains. Ses caractères se sont extrêmement multipliés par le grand nombre qu'il en a gravé, et et par les frappes qui en ont été faites.

* **GARAMPI** (Joseph), cardinal et savant antiquaire italien, naquit à Rimini en 1725 et devint d'abord garde des archives secrètes du Vatican sous Benoît XIV, où il obtint un canonicat à Saint-Pierre de Rome, fut ensuite promu à l'évêché de Montefiascone, et exerça plusieurs nonciatures. Garampi se trouvait à Vienne en 1782, lorsque le pape Pie VI y vint, et il fut créé cardinal le 14 février 1785. Il passa le reste de ses jours tantôt à Montefiascone, tantôt à Rome, au collége germanique dont il était protecteur, et il

mourut dans cette dernière ville le 2 mai 1792. Garampi avait été lié avec le célèbre Muratori. On a de lui : | *De nummo argenteo Benedicti II, pontificis maximi dissertatio*, etc., Rome, 1749, in-4°; | *Memorie ecclesiastiche appartenenti all' istoria ed al culto della beata Chiaria di Rimini*, ibid., 1755, in-4°; | *Notizie, regole e orazioni in onore de SS. martiri della basilica Vaticana*, etc., ibid., 1756, in-12; | *Illustrazione di un sigillo della Garfagnana*, ibid., 1759; | *Saggio di osservazioni sul valore delle antiche monete pontificie*, in-4°, sans date. Le cardinal J. Garampi avait formé une immense bibliothèque, dont le catalogue, fait avec soin, fut publié par M. Mariano de Romanis, Rome, 1796, 7 vol. grand in-8°. M. Jérôme Amerti a placé à la tête de ce catalogue une notice latine sur la vie du cardinal. On trouve son *Eloge* par Renazzi dans le tome 4 de l'histoire de l'université de la Sapience.

GARASSE (François), jésuite né en 1585 à Angoulême, prit l'habit de la société en 1601. Né avec du feu, de l'imagination, mais sans goût et sans jugement, il se mit à écrire contre ceux qui lui déplurent. Il se signala surtout contre le poète Théophile et l'avocat Pasquier. On doit à sa plume infatigable : | *Recherches des recherches d'Etienne Pasquier*, in-8°. Tout ce que la fougue la plus impétueuse peut inspirer de grossièretés, est entassé dans cet ouvrage. Ce qui peut excuser l'auteur à un certain point, c'est que les écrits de Pasquier n'étaient pas plus exempts d'expressions basses et ridicules, moins encore de colère et d'emportement. C'est une espèce de représailles, mais qu'un homme de bon goût et d'une âme élevée ne se serait pas permise. Les fils de Pasquier entreprirent de venger leur père. Le jésuite avait adressé son premier ouvrage : « A » feu Etienne Pasquier, partout où il » sera. » Les fils de l'avocat-général, dont le style ne s'éloignait pas de celui de Garasse, lui adressèrent la réponse : « En » quelque lieu qu'il fût. » | *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps, ou prétendus tels*, 1623, in-4° : ouvrage contre les déistes, rempli de turlupinades et de raisons, qui auraient eu plus d'effet si elles avaient été seules. | *Rabelais réformé*, in-12 : mauvais livre de controverse contre du Moulin, et qui n'est point du tout, comme quelques-uns l'ont cru, une refonte de l'inintelligible livre de Rabelais. | *Somme de théologie*, 1625, in-fol., censurée par la Sorbonne. L'auteur y dégrade la majesté de la religion, par le style le plus familier et le plus bouffon. | *Le banquet des sept-sages, dressé au logis de M. Louis Servin*. Ce livre, publié sous le nom d'*Espinceil*, à Paris, 1617, in-8°, est la plus rare des productions de Garasse; il y a quelques bonnes plaisanteries. On a de lui des *poésies latines*, in-4° : ce sont des *élégies* sur la mort de Henri IV, et un *poème* sur le sacre de son fils Louis XIII. L'auteur relégué à Poitiers par ses supérieurs, mourut en secourant les pestiférés en 1631, à 46 ans. Ce jésuite, si amer dans ses livres, était doux dans la société; sa colère n'est que dans sa plume : ses actions et sa conduite portaient l'empreinte de la charité. Dans des temps plus modernes, le style de Garasse a provoqué l'imitation de plus d'un homme célèbre. Son livre de *Recherches des recherches d'Etienne Pasquier*, peut être regardé comme les archives où Voltaire a puisé les injures qu'il a prodiguées à tant d'écrivains. Il y a cependant cette différence entre lui et Garasse, que celui-ci se bornait à dire que ses adversaires étaient des *impies*, des *athées*, des *ânes*, des *sots par bémol*, des *sots par béquarre*, des *sots à la plus haute gamme*; et que le champion de l'abbé Bazin a traité les siens non-seulement d'*ânes* et de *sots*, mais de *crocans*, de *cuistres*, de *marauds*, de *fripons*, d'*ivrognes*, de *sodomites*, de *scélérats*, d'*auteurs mourant de honte et de faim*. De plus, Garasse ne se passionnait que contre ceux qu'il croyait être les ennemis de Dieu, de la morale et de la justice : Pémule de Garasse faisait des injures un usage tout inverse. Chaque siècle a donc sa nuance. Si Garasse était un déclamateur burlesque, comment nommera-t-on son imitateur ?

* GARAT (Pierre-Jean), célèbre chanteur, neveu du comte de Garat qui était ministre de la justice à l'époque de la condamnation de Louis XVI, naquit en 1763 à Bordeaux, suivant son acte mortuaire, mais, à ce qu'il paraît, à Ustaritz dans le pays des Basques, et prit dès le berceau le goût du chant de sa mère et de sa nourrice, qui toutes deux possédaient une très belle voix. Destiné au barreau, il commença ses études à Bordeaux et les continua à Barbezieux. Mais elles ne purent le détourner de sa vocation musicale, et les efforts d'attention et de mémoire qu'il faisait pour retenir les morceaux de musique qu'il entendait exécuter par ses camarades,

furent tels qu'il s'ensuivit une maladie de consomption. Ses parens pour le guérir se virent obligés de le retirer de pension. Il reçut plus tard à Bordeaux des leçons de Lamberti et de François Beck. Le jeune Garat se rendit chez son oncle à Paris en 1782, et obtint de nombreux succès dans les plus brillantes sociétés de la capitale. Il contrefaisait la voix de tous les acteurs, le son de tous les instrumens, et exécutait seul un opéra entier, depuis l'ouverture jusqu'aux airs de ballet. Les premiers compositeurs de ce temps, Gluck, Piccini, Grétry, Philidor, avaient peine eux-mêmes à croire ce prodige. Garat chanta au concert spirituel avec mesdames Saint-Huberty et Todi, et le 12 janvier 1783, il reçut l'invitation de venir chanter devant la reine, qui en fut tellement satisfaite qu'elle voulut prendre des leçons de lui. La même année le comte d'Artois le prit pour son secrétaire, et il reçut, en 1784, une pension de 6,000 francs sur l'administration de la loterie. Admirateur du génie de Gluck, Garat chantait la musique de ce célèbre compositeur avec une expression, une sensibilité que personne n'a pu égaler, et il excellait dans tous les genres. Il pratiqua long-temps son art plus en amateur qu'en artiste, et il se montra fidèle au malheur comme il l'avait été à la prospérité. Le succès de sa romance : *Vous qui portez un cœur sensible*, composée après les journées des 5 et 6 octobre 1789, et dans laquelle il faisait allusion aux infortunes de Marie-Antoinette, causa son arrestation à Rouen en 1795. Mais il fut remis en liberté au bout de quelques mois de détention, dont il a décrit les peines dans sa touchante complainte : *Vous qui savez ce qu'on endure, etc.* Réduit à chercher des ressources dans son talent, il donna au théâtre Feydeau, à la fin de 1795, ses premiers concerts publics qui attirèrent la foule. Ces concerts continuèrent pendant quelques hivers dans le même local, puis dans une salle de la rue Cléry. Garat voyageait durant la belle saison en Hollande, en Angleterre, en Espagne, en Allemagne, et obtenait partout les mêmes succès. En 1796, il fut attaché au Conservatoire de musique comme professeur de la classe pour le perfectionnement du chant, et l'on cite parmi ses élèves Nourrit, Ponchard, Derivis, Levasseur, Mesd. Branchu, Boulanger, etc. Des allusions qu'on crut remarquer dans quelques-unes de ses productions telles que la romance : *Henri IV à Gabrielle* et une autre sur *Bayard*, indisposèrent contre lui Napoléon qui lui retira pendant quatorze mois son traitement de professeur. Garat le recouvra en 1814, et fut chargé, en 1817, par le ministère de la maison du Roi, de parcourir le midi de la France, pour y choisir des sujets propres aux différens emplois du chant. Il est mort à Paris le 1er mars 1823, à l'âge de 60 ans. Ses restes ont été inhumés près de ceux de Grétry, de Méhul, de Delille et de Ginguené. M. Bignan a publié en 1823 *Hommage aux mânes du célèbre Garat*, chœur à quatre voix et avec accompagnement de piano.

* GARAYE (Claude-Toussaint Marot de la), gentilhomme breton, naquit à Rennes le 28 octobre 1675. Après avoir terminé ses études avec succès, il consacra ses travaux et sa fortune entière au soulagement des malheureux. Non content d'avoir établi de petites écoles pour les enfans, des hospices pour les malades, des ressources pour les prisonniers, des fondations pieuses de tout genre, soit à Rennes, soit même à Paris, il étudia, pour être plus à portée de donner ses soins aux indigens, la médecine, la chimie, et chercha à propager les lumières qui devaient leur assurer des secours mieux dirigés et plus efficaces. C'est dans cette vue qu'il publia : | *Recueil alphabétique des pronostics dangereux et mortels sur les différentes maladies de l'homme, pour servir à MM. les curés et autres*, Paris, 1736, in-18, plusieurs fois réimprimé ; | *Chimie hydraulique pour extraire les sels essentiels des végétaux, animaux et minéraux avec l'eau pure*, Paris, 1745, et 1775, in-12. L'analyse végétale lui doit quelques progrès : ce fut lui qui apprit aux pharmaciens à préparer l'extrait sec de quinquina, lequel porta long-temps le nom de *sel essentiel* de La Garaye. Cet homme respectable mourut dans son château, près de Dinan, le 2 juillet 1755, regretté de tous les pauvres dont les larmes ont été son plus bel éloge. Sa vertueuse épouse partageait tous ses soins. Le vénérable abbé Caron a publié leur vie sous ce titre : *Les époux charitables* ou *Vie du comte et de la comtesse de La Garaye*, Rennes, 1782, in-8°.

* GARBE (le vicomte Marie-Théodore-Urbain), lieutenant-général, inspecteur général du génie, né à Hesdin en 1769, y commença ses études et vint les terminer à Paris, au collége de Montaigu. A l'époque de la révolution il retourna

dans sa ville natale, et il y remplissait avec succès les fonctions de professeur de mathématiques, lorsqu'il fut appelé par la première réquisition à la défense de nos frontières, et envoyé à l'armée du nord, où il servit dans le 19e régiment d'infanterie, comme simple grenadier. Un concours avant été ouvert pour l'arme du génie, il s'y présenta et reçut le brevet d'élève sous-lieutenant le 26 ventôse an 2. Après dix-huit mois d'études, il sortit de l'école de Metz le 1er germinal an 3, avec le grade de lieutenant; envoyé aussitôt à l'armée des Alpes, il fut attaché à la division Serrurier. Bientôt les succès de l'armée d'Italie lui ouvrirent un théâtre plus brillant : il se trouva à Montenotte, à Mondovi et à d'autres affaires qui signalèrent cette campagne, et fut récompensé par le grade de capitaine. Fait prisonnier par les Autrichiens il fut bientôt délivré, continua la campagne jusqu'au traité de Campo-Formio, et fit exécuter des travaux dans diverses places fortes. Garbé était à Rome lorsqu'il reçut l'ordre d'aller s'embarquer à Civita-Vecchia avec la division Desaix. Débarqué en Egypte, au Marabou, avec sa division, il la suivit aussitôt à la conquête du Caire à travers le désert, et il se trouva aux batailles de Chebreis et des Pyramides, qui décidèrent la reddition de cette capitale. Il fit construire le fort de Kenné, puis nommé chef de bataillon il fut chargé des ouvrages qui furent exécutés au Caire. A son retour en France, il fut envoyé à Ostende et à Gand comme sous-directeur des fortifications ; il dirigea ensuite les travaux du parc du génie au camp de Boulogne, et y participa à la première distribution des décorations de la légion-d'honneur. Garbé suivit l'armée en Allemagne, comme chef d'état-major du génie, et se trouva à Memmingen, à Hollenbrun, à Austerlitz. Nommé colonel après cette dernière bataille, le 5 nivôse an 4, il assista à celle d'Iéna, à la prise de Lubeck, à la bataille d'Eylau, au combat d'Hoft, où il fut atteint d'une balle au bras, et à celui d'Heilsberg, où une autre balle lui traversa la cuisse. Il fut nommé officier de la légion-d'honneur le 25 mars 1807, et baron de l'empire après la paix de Tilsitt. Envoyé en Espagne, il commanda le génie dans le corps d'armée du maréchal Soult. La prise de la Corogne, le combat d'Oporto, l'affaire du pont de l'Arzobispo signalèrent cette campagne, après laquelle il fut nommé général de brigade le 24 novembre 1809. Il fit exécuter les nombreux ouvrages qui furent élevés autour de Cadix, à Chiriana Puerto Real, Port Sainte-Marie, et eut un cheval tué sous lui à la désastreuse bataille de Vittoria. Arrivé sous les murs de Bayonne, il reçut le commandement supérieur du génie de cette place, et fit exécuter un camp retranché sur les hauteurs de Mousseroles et tous les travaux nécessaires pour arrêter l'armée anglaise. Ce but important fut atteint. Le général Garbé fut nommé commandant de la légion d'honneur en 1814, et se trouva à la bataille de Waterloo. De 1815 à 1825, il siégeait au comité du génie, fit des inspections annuelles sur nos diverses frontières et présenta des mémoires sur leur défense. En 1823, il se trouvait en mission sur les Pyrénées lors de la formation de l'armée destinée à s'emparer des places de la Navarre et de la Catalogne. Le général Garbé reçut l'ordre d'aller commander le génie à cette armée, et il y dirigea les travaux du siège de Pampelune. Après la prise de cette place, il fut fait grand-officier de la légion-d'honneur, et lieutenant-général. De 1825 à 1830, indépendamment de ses travaux au comité du génie et des inspections dont il fut chargé, il fit partie de plusieurs commissions importantes, et s'occupa de plusieurs mémoires sur l'art militaire et nos institutions politiques. Nommé en 1830 à la chambre des députés, il venait d'y être réélu en 1831, lorsqu'il mourut à l'âge de 62 ans, le 10 juillet 1831.

* GARBIERI, peintre d'histoire, né à Bologne, mourut en 1654. Elève de Louis Garrache, il était d'un génie sombre, et cherchait toujours à peindre des sujets tristes; tels que des morts, des pestes, des carnages : cependant sa manière fière et terrible n'était point privée de grâces, quand les sujets le demandaient.

*GARBO (Raphael de), peintre d'histoire, né à Florence en 1476, mort en 1534. Son tableau de la *Résurrection* passe pour un chef-d'œuvre.

GARCEZ (Julien), dominicain aragonais, né en 1469, étudia à Paris, fut reçu docteur en Sorbonne, enseigna ensuite la théologie dans sa patrie avec réputation, fut nommé par Charles-Quint premier évêque de Tlascala au Mexique, où il fut le père de son peuple. Il s'intéressa surtout au sort des Indiens, et écrivit à ce sujet un *traité* en forme de lettre adressée au pape Paul III. Pallida l'a traduit, et l'a fait imprimer dans son Histoire du Mexi-

que. Garcez mourut en odeur de sainteté, vers l'an 1547.

GARCIA, ou GARCIAS II, roi de Navarre, né à Tudéla en 958, succéda à son père, Sanche II, en 994. Il fut appelé *le Trembleur*, parce qu'il tremblait d'impatience martiale lorsqu'on l'armait pour aller aux combats. Il remporta plusieurs victoires sur les Maures ; et lié avec don Bermudo, roi de Léon, et avec le comte de Castille, il gagna en 998 la fameuse bataille de Calacanazor, où le terrible Almanzor, vaincu pour la seconde fois, laissa sur le champ de bataille 50,000 des siens. Garcia fit de nombreuses fondations, protégea le clergé, et mourut en 1001, trois ans après la défaite d'Almanzor.

GARCIA Ier, ou GARCIAS FERNANDEZ, comte de Castille, naquit à Burgos en 938. Il succéda à son père Fernand Gonzalès en 970. Plein de justice et de générosité, il signala son avénement au pouvoir en pardonnant aux comtes de Vela qui s'étaient toujours montrés ennemis de la maison de Castille, et s'étaient rendus coupables de plusieurs rébellions. Il gagna trois victoires consécutives sur Ordouan, roi de Cordoue, et défit complétement, en 984, dans les plaines d'Osman, le terrible Almanzor, et fut ainsi le premier qui vengea la défaite des Espagnols à Alorcon. Ce prince généreux eut la douleur de voir son fils Sanche révolté contre lui, par les perfides insinuations des comtes de Vela, à qui il avait pardonné. Sanche, vaincu par son père, en obtint un pardon généreux. Garcia fut de nouveau obligé de marcher contre Almanzor, qui s'était jeté sur les terres de Castille avec des forces considérables. Dans le combat qu'il lui livra, s'étant laissé entraîner trop loin par sa valeur, il fut fait prisonnier, et mourut de ses blessures peu de jours après. Ses sujets pleurèrent sa mort, et les Maures admirèrent son courage et sa fermeté.

* GARCIA II, comte de Castille, petit-fils du précédent, succéda à son père, don Sanche, lorsqu'il avait à peine atteint sa 14e année. L'implacable famille des Vela excita de nouveaux troubles peu après son avénement. Le roi de Navarre, oncle de don Sanche, parvint à les apaiser. Les comtes de Vela semblèrent alors entièrement dévoués aux intérêts de leur jeune maître, mais, par la plus noire perfidie, l'ayant attiré chez eux, ils le poignardèrent, et firent prisonniers tous les gens de sa suite. Le roi de Navarre vengea son neveu, et ravagea les terres des comtes de Vela, qu'il fit mettre à mort. Garcia fut assassiné le 15 juin 1032 ; il avait alors 24 ans.

*GARCIA de MASCARENHAS (Blaise), poète portugais, naquit le 3 février 1596 à Avaro dans la province de Beyra. Ayant tué son adversaire dans un duel, il fut condamné à la déportation ; mais il parvint à s'échapper au moment où on allait le faire partir, et il se réfugia à Madrid. Ses parens ayant obtenu sa grâce, il revint en Portugal, d'où il partit pour le Brésil en 1614 avec le grade de sous-lieutenant. Il se signala contre les Hollandais, avec lesquels l'Espagne était toujours en guerre. Mais ayant appris la révolution qui arrachait le Portugal à la domination de l'Espagne, il repassa à Lisbonne en 1640, et assista au couronnement du duc de Bragance proclamé sous le nom de Jean IV. Il leva en l'honneur de ce prince une compagnie de jeunes gentilshommes dont il fut élu capitaine. On le nomma ensuite gouverneur d'Alfajates, et il défendit cette place avec le plus grand courage contre les attaques réitérées des Espagnols Accusé d'avoir trempé dans un complot contre l'état, il fut traîné en prison. Il parvint à prouver son innocence, et le roi, en lui rendant ses bonnes grâces, lui rendit aussi le gouvernement d'Alfajates, et le nomma chevalier de l'ordre d'Avis. Dans les dernières années de sa vie il se retira dans sa terre natale pour se livrer entièrement à la poésie. Il mourut le 8 avril 1656. Les recueils poétiques portugais renferment plusieurs de ses compositions. Mais ce qui a le plus contribué à établir sa réputation de poète, c'est son *Viriato*, poème en 20 chants, qui fut imprimé après la mort de l'auteur et qui a mérité les éloges de plusieurs littérateurs distingués, et notamment du Père *de los Reyes*. Le plan de ce poème est sagement conçu ; le style est plein de chaleur, et la versification ordinairement harmonieuse. On trouve cependant qu'il manque quelquefois de régularité et d'ensemble. Malgré ces défauts, les véritables beautés dont il abonde ont placé Garcia après le Camoëns, à côté des meilleurs poètes épiques portugais.

* GARCIA-SUELTO (Thomas), membre du conseil de santé d'Espagne et de l'académie royale de Madrid, né en cette ville l'an 1778, se livra de bonne heure à l'étude des lettres, et par les connais-

sances étendues qu'il acquit en peu de temps dans les langues latine et grecque, ne tarda pas à se faire une réputation d'érudit. Outre plusieurs *poésies* de différens genres qu'il publia dès l'année 1800, il fit paraître peu de temps après une pièce de vers héroïques en langues latine, espagnole, française, italienne et allemande, ayant pour titre *Conseils d'un père à ses enfans*. Il écrivit aussi d'autres compositions littéraires, et notamment quelques *poèmes dramatiques*. Le goût et le discernement dont il fit preuve dans ses divers ouvrages, le firent distinguer par le gouvernement espagnol qui le nomma membre des diverses commissions créées, soit pour l'examen des *œuvres destinées au théâtre*, soit pour celles qui concernaient *l'instruction publique*. En même temps qu'il cultivait ainsi la littérature et la poésie, Garcia suivait la carrière médicale et s'était rendu à l'université d'Alcala. Il rédigeait un *journal périodique*, qui paraissait sous le titre de *Seminario erudito de sciencias, artes y bellas letras de la Ciudad de Alcala*. Il vint ensuite à Madrid, et suivit pendant deux ans les cours de l'école royale de clinique et de perfectionnement, sous le célèbre professeur Severo Lopez. Les progrès qu'il fit dans la médecine et la connaissance qu'il avait acquise de presque toutes les langues de l'Europe, le firent nommer médecin des étrangers à l'hôpital civil et militaire de Madrid. Garcia fit preuve du zèle le plus actif à l'égard des blessés français, et sa conduite lui valut bientôt le titre de médecin ordinaire de l'armée française. En 1810, il traduisit en espagnol le savant *Traité de Humboldt sur le galvanisme*, avec des *notes* curieuses qui le firent connaître comme physicien. Il accompagna l'armée française dans sa retraite, vint à Paris, fut accueilli par les savans et fit bientôt partie de plusieurs sociétés médicales. Garcia mourut dans cette ville le 10 septembre 1816. Outre les ouvrages dont nous avons déjà parlé, il en a laissé plusieurs autres, parmi lesquels on distingue : | sa tragédie de *Viriarte*; | des *traductions* du *Cid* de Corneille; | des *Recherches physiques sur la vie et la mort de Bichat*; 1804; | les 3 premiers vol. de l'*anatomie médicale* de Portugal, 1805; | un *Éloge historique du docteur Severo Lopez, etc.* Il a aussi fourni plusieurs articles à la *Bibliothèque médicale*, ou *Journal universel des sciences médicales*, où il inséra en 1816 un *Mémoire contre la prétendue incombustibilité du charlatan Mariano Chacon*; une *notice sur la médecine des Arabes*. M. le docteur Hurtado a publié une *notice sur la vie et les écrits de Th. Garcia-Suelto*, Paris, 1816, in 8°; elle a été insérée par M. Leroux dans *son journal de médecine*, mois d'octobre de la même année. Enfin Garcia a été le principal rédacteur d'un journal universel de sciences, arts et belles-lettres.

* GARCIA (Manuel), compositeur et chanteur espagnol, naquit à Séville en 1779, et fit ses premières études musicales à la cathédrale de cette ville. Il débuta par quelques vaudevilles qui furent joués avec succès à Madrid, et donna en 1801, à Malaga, sous le titre du *Prisonnier*, un opéra qui commença sa réputation. Garcia parcourut ensuite plusieurs villes d'Espagne, de France, d'Italie, etc. où il faisait entendre sa voix. Sa pièce intitulée *Il Califo di Bagdad*, en 2 actes, après avoir été représentée avec succès à Naples en 1812, le fut aussi à Paris en 1817, et l'auteur y remplit le rôle principal. Ce succès le détermina à rester en France et il est mort à Paris le 10 juin 1832, laissant d'autres pièces qui sont : | *L'Aubergiste*; | *L'Horloge du bois*; | les *Chevilles de maître Adam*; | *La cantate de Diane et Endymion*, exécutée à Naples; | *Le Poète colporteur*, etc.

GARCIAS (Nicolas), jurisconsulte du 15e siècle, natif de Séville, laissa des *Commentaires sur les Décrétales*. — Il faut le distinguer de Nicolas GARCIAS, autre savant jurisconsulte espagnol du 17e siècle, dont on a un *Traité des bénéfices*, estimé, 1618, in-folio.

GARCIAS-LASO DE LA VEGA (et par abréviation *Garcilaso*), poète espagnol, le réformateur de la poésie espagnole, naquit en 1503 à Tolede, d'une famille noble alliée à la maison de Guzman : il était fils puîné d'un grand commandeur de Léon à qui Ferdinand V donna le surnom *de la Vega*, en mémoire d'une prouesse chevaleresque. Il eut l'avantage d'être élevé auprès de l'empereur Charles-Quint et suivit ce prince en Allemagne, en Afrique, en Barbarie et en Provence. Il fut blessé dans cette dernière expédition. Ayant voulu faire étalage de sa bravoure aux yeux de son maître, il reçut un énorme coup de pierre au pied d'une tour, près de Frejus, et mourut à Nice de ses blessures, en 1536, à 36 ans. Garcias est un de ceux à qui la poésie espagnole a le plus d'obligation. Il la purgea non-seule-

ment de son ancienne barbarie, mais il lui prêta diverses beautés, empruntées des étrangers anciens et modernes. Ses *ouvrages* offrent beaucoup de majesté et moins d'enflure que ceux des autres poètes de sa nation. Paul Jove prétend que ses *odes* ont la douceur de celles d'Horace; mais elles n'en ont pas l'énergie. On a donné plusieurs éditions des *Poésies de Garcias*. Sanctius, le plus savant grammairien d'Espagne, les a commentées. Il relève, en bon commentateur, les moindres beautés de son original. Ce qu'il y a de plus utile dans ses *notes*, ce sont les comparaisons des beaux morceaux de Garcias avec ceux des poètes anciens qu'il a imités. Les *Observations de Sanctius* parurent à Naples en 1664, in-8°.

* **GARCIAS** (Grégoire), religieux dominicain, né en 1554, à Cozar en Andalousie, prêcha long-temps la parole de Dieu dans l'Amérique et au Mexique, revint en Europe vers 1603, fut nommé lecteur de théologie morale au couvent de son ordre à Baeça, et mourut dans cette ville en 1627. On a de ce savant missionnaire : | *Origine des Indiens du nouveau monde examinée*, etc. Valence, 1607, in-12; Madrid, 1729, in-fol.; | *Prédication de l'évangile dans le nouveau monde du vivant des apôtres*, Baeça, 1625, in-8°.

***GARCIAS** y **MATAMOROS** (Alfonse), naquit à Cordoue en 1490. Ce savant Espagnol eut un talent très précoce. A l'âge de dix-sept ans il possédait déjà une érudition peu commune dans son siècle. Il ne nous reste de cet auteur qu'un seul ouvrage intitulé : *De academiis et doctis viris Hispaniæ*, inséré dans l'*Hispania illustrata*, Alcala, 1555, in-8°. Il avait embrassé l'état ecclésiastique, et l'on assure qu'il avait beaucoup de talent pour la chaire.

GARCIAS LASO DE LA VEGA, surnommé l'*Inca*, né en 1530, à Cusco au Pérou, mort en 1568, a donné en espagnol l'*Histoire de la Floride*, et celle *du Pérou et des Incas*, écrite d'un style ampoulé, et traduite, l'une en latin et l'autre en français, par Beaudoin, Amsterdam, 1737, 2 vol. in-4°, avec figures. Cette histoire n'est qu'une espèce de roman, imaginé par ce péruvien en l'honneur de sa patrie. L'auteur se ressentait de la faiblesse d'esprit qui caractérisait sa nation. Il est étonnant que la plupart des écrivains français aient plutôt adhéré aux narrations de ce visionnaire, qu'aux récits de Xérès, de Zarate, de Herrera et d'autres historiens judicieux et instruits. Marmontel, dans ses *Incas*, leur a aussi préféré les contes de l'écrivain péruvien : il est naturel du reste que pour faire un roman de cette espèce, il n'ait consulté ni le vrai ni le vraisemblable. M. Paw, dans ses *Recherches sur les Américains*, réfute la plupart des extravagances de Garcias Laso, qu'on nomme ordinairement *Garcilaso;* mais le critique, en combattant quelques erreurs de fait, en écrit d'autres beaucoup plus graves où les vérités de la morale, de la religion et de la bonne physique sont étrangement compromises.

GARCIAS DELOAYSA. *Voy.* GIRON.

GARDANE (Joseph-Jacques), médecin provençal, né à La Ciotat, prit ses degrés à la faculté de Montpellier, et exerça son art avec distinction à Paris, vers le milieu du 18e siècle. Il dirigea plus particulièrement ses études sur les parties de la médecine qui ont un rapport immédiat avec la salubrité publique et avec les mœurs. Il s'appliqua d'une manière spéciale aux maladies des artisans, et publia successivement plusieurs ouvrages qui prouvent son humanité et où l'on trouve des vues utiles, des faits exacts et bien prouvés. Ses principaux ouvrages sont : | *Conjectures sur l'électricité médicinale*, Paris, 1768, in-12; | *Essais sur la putréfaction des humeurs animales*, 1769, in-12; | *Recherches pratiques sur les différentes manières de traiter les maladies vénériennes*, 1770-75, in-8°. (*Voyez* ASTRUC.) | *Moyens de détruire le mal vénérien*, 1772, in-8°; | *Manière sûre et facile de guérir les maladies vénériennes*, 1773, in-12.

* **GARDANE-DUPORT**, chirurgien, né en 1746 à Toulon et mort à Paris en 1815, en a donné une nouvelle édition, avec des améliorations, sous le titre de *Méthode sûre de guérir les maladies vénériennes*, Paris, 1787, in-8°; | *Avis au peuple sur les asphyxiés*, 1774, in-12; | *Traité des mauvais effets de la fumée de la litarge*, 1776, in-8°; | *Eloge historique de M. de Bordeu*, 1777, in-8°; | *Mémoire concernant une espèce de colique observée sur les vaisseaux*, Paris, 1783, in-8°; | des *maladies des créoles en Europe, avec la manière de les traiter*. Gardane publia aussi la *Gazette de santé* de 1773 à 1776.

* **GARDANNE** (Paul-Ange), général français natif de Provence, habitait le département du Var. A l'époque du siége

de Toulon, il se mit à la tête d'un nombre considérable de paysans qui marchèrent sur cette ville pour la détruire. Après la prise de cette ville, il vécut assez longtemps sans emploi, parce que l'on redoutait la violence de son caractère, qui l'avait entraîné quelquefois pendant le siége à des mesures d'une grande rigueur. Se trouvant à Paris au 13 vendémiaire, il fut employé contre les sections en qualité d'adjudant général, et peu après envoyé en Italie sous le général Bonaparte. Il se distingua particulièrement à l'attaque du Mincio et à la bataille d'Arcole, où il fut blessé. Il fut ensuite employé comme chef de brigade sur le Rhin, et il se fit remarquer par son sang-froid et l'habileté de ses manœuvres à la bataille de Neuwied. Il passa de nouveau en Italie en 1799, et commanda la ville d'Alexandrie qu'il fut obligé de rendre après la perte de la bataille de la Trébia. De retour en France, il concourut à dissiper les rassemblemens de la Vendée. Il repassa en Italie en 1800, et sa conduite à la bataille de Marengo lui mérita un sabre d'honneur. Il commanda quelque temps dans la Ligurie et le Mantouan, et passa en Allemagne pendant les années 1806 et 1807, et mourut à Breslau le 14 août 1807, lorsqu'il revenait en France pour se reposer des fatigues de la guerre.

* GARDANNE (Gaspard-André, comte de), général de brigade, ancien aide de camp de Bonaparte, né à Marseille le 11 juillet 1766, entra au service en qualité d'officier de cavalerie en 1792, et parvint dès 1799 au grade de général de brigade. Bonaparte le nomma son aide de camp, et lui donna en 1804 la charge de gouverneur de ses pages. En 1807 l'empereur envoya le comte de Gardanne en qualité de ministre plénipotentiaire, près la cour de Téhéran, afin d'engager Feth-Aly-Chah, roi de Perse, à faire cause commune avec lui. Le général Gardanne, dont l'aïeul avait déjà rempli une pareille mission, partit dans le mois de mai 1807, traversa l'Allemagne, la Hongrie et la Turquie jusqu'à Scutari, et s'embarqua le 10 septembre pour l'Asie-mineure. Il ne fut point inquiété pendant toute sa route, excepté dans l'Arménie où il fut obligé de repousser l'attaque de quelques Courdes, peuplades de brigands qui désolent cette partie de l'Asie. En passant au pied du mont Ararat, Gardanne fit graver sur le rocher le nom de son maître et y déposa plusieurs pièces de monnaie d'or et d'argent à son effigie. Arrivé à Téhéran il se présenta devant le roi de Perse qui le reçut avec distinction, et lui donna le titre de *Khan*. Ce prince le décora en outre de l'ordre du Soleil. Les négociations qui furent entamées devaient avoir les plus heureux résultats dans l'intérêt de l'empereur. Mais soit que Bonaparte, occupé de tant d'autres intérêts, négligeât son envoyé, soit que celui-ci ne fût pas content des relations qu'il entretenait avec le ministre des affaires étrangères sans la participation duquel il était entré dans la diplomatie, il quitta la Perse sans ordres, et revint à Paris où il tomba complétement en disgrâce. Il perdit ses titres d'aide de camp et de gouverneur des pages. Envoyé en Espagne, il éprouva un échec lors de la retraite du Portugal en 1810. Lors des événemens de 1815 il commandait dans le département de la Lozère une brigade sous les ordres du général Ernouf dans l'armée qu'avait réunie le duc d'Angoulême; mais il ne tarda pas à suivre l'entraînement général, et se réunit aux troupes impériales. Admis à la retraite en septembre 1815, il est mort en 1818. Napoléon l'avait fait comte de l'empire, avec une dotation de 25,000 francs.

* GARDANNE (Paul-Ange-Louis de), né à Marseille le 2 mars 1765, suivit en Perse son frère qui y avait été nommé ambassadeur de France, et partit en qualité de premier secrétaire d'ambassade. Il revint, en 1808, dans sa patrie, et rendit compte de la mission dont le comte de Gardanne avait été chargé auprès du schah de Perse, Feth-Aly-Chah. Il publia à cette occasion : *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie et en Perse, fait en* 1807 *et* 1808. Marseille, 1808, in-8° : on y trouve des détails curieux, et à la fin de l'ouvrage, un *vocabulaire italien, persan et turc* par le prince Timurat-Mirza. Gardanne mourut dans sa ville natale le 8 janvier 1822, laissant quelques manuscrits. Il avait fourni plusieurs articles à la *Ruche provençale*, journal publié à Marseille, qui renferme quelques détails sur lui dans le n° 1er de son tome 6.

* GARDAZ (François-Marie), né à Ogonnaz en Bugey vers 1777, d'une famille peu riche, était compatriote du fameux Sapthonax, qui lui procura les moyens de faire quelques études, et de se faire recevoir avocat à Lyon. Il ne partagea pas cependant ses principes révolutionnaires, et lors de la restauration, il fut un des premiers à élever sa voix en

faveur des Bourbons. Les événemens du mois de mars 1815 l'affectèrent si vivement, qu'au mois de septembre de la même année, s'imaginant que l'usurpateur revenait une seconde fois, il fut saisi d'une fièvre violente et mourut dans d'affreuses convulsions après avoir avalé, dit-on, sa langue. On a de lui : | *Essai sur la vie et les ouvrages de Linguet*, 1809, in-8°, ouvrage qui fut vivement critiqué, et pour lequel on l'accusa de plagiat ; | *Vœux prophétiques et réalisés, à l'occasion de l'heureux rétablissement des successeurs de saint Louis sur le trône de France, par l'abbé Detille, suivis de quelques considérations sur les effets du fatalisme et de l'irréligion*, 1814, in-8° ; | divers *articles* dans les journaux.

GARDE (Antoine ESCALIN DES AIMARS, baron de la), et marquis de Brigançon, connu d'abord sous le nom de capitaine Polin, naquit en 1498 d'une famille obscure au village de La Garde en Dauphiné, dont il acheta par la suite la seigneurie, et ne dut son élévation qu'à son courage et à son esprit. Parvenu de l'état de simple soldat au grade de capitaine, Guillaume du Bellay-Langey le fit connaître à François Ier, qui l'envoya en ambassade à Constantinople, vers Soliman II, en 1541. Il devint ensuite général des galères, et se fit une grande réputation sur mer par ses belles actions. Il commandait en Provence comme lieutenant-général, lors de la sanglante exécution qui se fit contre les Vaudois de Cabrières et de Merindol, en 1545. Il fut emprisonné à cette occasion, et destitué du généralat des galères; mais au bout de 3 ans, il fut élargi, déclaré innocent et réintégré dans sa charge (*Voyez* OPPÈDE). Elle lui fut encore ôtée en 1557, et ne lui fut rendue qu'en 1566. Il mourut d'hydropisie à 80 ans, en 1578.

GARDE (Philippe BRIDARD de la), né à Paris en 1710, mort le 3 octobre 1767, fut chargé des fêtes particulières que Louis XV donnait dans ses appartemens. Il avait un goût singulier pour ce genre. La marquise de Pompadour fut sa bienfaitrice ; sa mort le jeta dans une habitude de mélancolie, qu'il ne fut pas maître de dissiper. Il faisait la partie *des spectacles* pour le Mercure de France. On a de lui les | *Lettres de Thérèse*, 2 vol. in-12; | *Annales amusantes*, in-12; | *la Rose*, opéra-comique, et d'autres frivolités où il n'y a rien à gagner pour la sagesse et les mœurs, ni même pour le bon esprit.

* GARDEIL, professeur de médecine et de mathématiques à Toulouse, et membre de l'académie des sciences de cette ville, né vers 1725, mort, le 19 avril 1808, a publié sous le voile de l'anonyme une *traduction des OEuvres médicales d'Hippocrate sur le texte grec, d'après Foës*, Toulouse, 1801, 4 vol. in-8°. Il consacra 30 ans à cet ouvrage dont il n'a fait cependant que les sept premières sections; la mort l'empêcha d'achever la 8e au temps qu'il avait désigné pour la publication de cette traduction. On a encore de lui une *lettre à Bernard de Jussieu sur le tripoli*, insérée dans le *Recueil de l'académie des sciences*.

* GARDELLINI (Louis), sous-promoteur de la foi, naquit à Rome le 4 août 1739, et mourut le 8 octobre 1829. Il avait été choisi à l'âge de 28 ans pour l'office de sous-promoteur de la foi, qu'il remplit pendant toute sa longue carrière, et fit même les fonctions de promoteur en l'absence de M. Erskine. Il était en outre assesseur de la congrégation des Rites, chanoine de Sainte-Anastasie et chapelain à Sainte-Marie-Majeure. Sa douceur, sa modestie, sa charité pour les pauvres recommandent autant sa mémoire que sa fermeté dans le malheur et sa pieuse résignation à la mort.

* GARDEN (François), magistrat et littérateur écossais, plus connu sous le nom de *lord Gardenstone*, né à Edimbourg en 1721, fut reçu avocat en 1744, et se distingua dans le barreau, autant par la sagacité de son esprit que par la justesse et l'impartialité de ses opinions. En 1764, il fut nommé solliciteur du roi, et ensuite l'un des juges de la cour de session et de celle de justicier. Ayant acquis le domaine de Johnston, près du village de Laurence-Kirk, et témoin du sort misérable des paysans, il chercha à l'adoucir, et consacra une partie de sa fortune pour y établir des manufactures. Ce village s'étant accru considérablement, il obtint en 1779 qu'il fût érigé en bourg de baronie, ayant, entre autres avantages, celui d'un magistrat particulier. La santé de lord Gardenstone exigeant un climat plus doux que celui d'Angleterre, il passa en France en 1786, et parcourut plusieurs autres parties de l'Europe, formant des collections d'objets d'histoire naturelle et d'art. On assure qu'il se montra partisan de la révolution française. Il a publié le résultat de ses remarques dans ses voyages, sous ce titre :

Souvenirs d'un voyageur, 1702, 3 vol. in-12, écrits avec agrément et chaleur, et renfermant des anecdotes intéressantes : les deux premiers vol. parurent en 1791 et 1792; le 3e ne fut publié qu'après sa mort. On a encore de lui *Mélanges en prose et en vers*, dont les meilleures pièces lui sont attribuées. Lord Gardenstone mourut le 22 juillet 1795.

GARDIE (PONTUS, baron de la), gentilhomme de Carcassonne, célèbre par son courage et par ses aventures, servit d'abord en Piémont, puis en Ecosse, ensuite en Danemarck. Ayant été fait prisonnier dans un combat contre les Suédois, Eric XIV, roi de Suède, le prit à son service. Ce prince ayant perdu son trône, La Gardie conserva sa faveur auprès de Jean III, à qui sa bravoure avait été utile. Il lui confia des commissions importantes à Rome et à Vienne, et le déclara en 1580 général des troupes de Suède contre les Moscovites. Pontus se rendit maître de la Carélie, et fit d'autres conquêtes avec autant de courage que de bonheur. Ses victoires furent suivies des négociations pour la paix. Dans cet intervalle La Gardie périt malheureusement, l'an 1585, dans le port le Revel. Il avait épousé une fille naturelle du roi. Il en eut deux fils, desquels sont descendus les comtes de La Gardie, qui sont comptés parmi les plus grands seigneurs de Suède.

GARDIE (MAGNUS GABRIEL de La), comte d'Avensbourg, né en 1622, fut successivement conseiller, trésorier, premier maréchal de la cour, chancelier de Suède, enfin premier ministre et directeur-général de la justice dans tout le royaume. Il fut fort avant dans les bonnes grâces de la reine Christine, qu'il empêcha d'abdiquer autant qu'il fut en lui; mais ayant été obligé de se retirer de la cour en 1654, cette reine fit ce qu'elle voulut. Il y rentra sous Charles-Gustave, qui le nomma trésorier du royaume, lieutenant du roi, et généralissime dans la Livonie. En 1656, il obtint le gouvernement de la Samogitie et de la Lithuanie, et défendit Riga avec tant de vigueur, que les Moscovites furent obligés de se retirer au bout de six mois de siége. Après la mort du roi, il fut élu chancelier du royaume, et eut part à la régence. Il fut ensuite premier ministre de Charles IX, qu'il assista utilement de ses conseils. Il mourut en 1686.

* GARDIN-DUMESNIL (JEAN-BAPTISTE), professeur de rhétorique aux colléges de Lisieux et d'Harcourt à l'université de Paris, était né en 1720 au village de Saint-Cyr, près de Valogne en Basse-Normandie. Il fut ensuite nommé directeur du collége de Louis-le-Grand. Un goût sûr et un talent admirable pour transmettre à ses élèves la science qu'il possédait, lui assurent un rang distingué parmi les maîtres les plus illustres du 18e siècle. Retiré dans son pays natal avant la révolution, il y fonda, du fruit de ses économies, une école gratuite pour les enfans des habitans. Pendant la terreur, son école fut anéantie, et il se vit forcé de s'expatrier. Il rentra ensuite dans son pays où il mourut en 1802. On lui doit : | les *Préceptes de Rhétorique tirés de Quintilien*, Paris, 1762 in-12; | les *Synonymes latins*, ouvrage d'un mérite généralement reconnu, fait sur le plan des *Synonymes français* de l'abbé Girard, 1777, in-12. Il en donna en 1788 une 2e édition revue, corrigée et considérablement augmentée. M. Jannet en a publié une 3e édition, Paris, 1813, in-8°, où il a ajouté un grand nombre d'exemples, et fait disparaître quelques inexactitudes de l'auteur.

GARDINER (ETIENNE), savant évêque de Winchester et chancelier d'Angleterre, natif de Saint-Edmond, dans le comté de Suffolk, souscrivit à l'arrêt du divorce de Henri VIII, et le défendit par son traité : *De verâ et falsâ obedientiâ*, Londres, 1535, in-4°. Il ne se sépara de l'église romaine qu'en ce seul point. S'étant opposé à la réformation, il fut emprisonné et déposé sous Edouard VI, rétabli sous Marie; et il mourut en 1555, laissant quelques écrits de *controverse*, in-8°.

* GARDINER (GUILLAUME), mathématicien anglais du 18e siècle, ne s'est fait connaître que par ses *Tables de logarithmes*, Londres, 1742, in-fol. Cet ouvrage a été réimprimé avec des additions, par les soins des Pères Pezenas, Dumas et Blanchard, Avignon, 1770, in-fol. Il n'est plus consulté depuis que les *Tables des logarithmes*, λογαριθμοὶ, ont paru.

GARENGEOT (RÉNÉ-JACQUES CROISSANT de), né à Vitry le 30 juillet 1688, était membre de la société royale de Londres, et démonstrateur royal en chirurgie à Paris, où il mourut le 10 décembre 1759. Il avait beaucoup de connaissances et de dextérité. Ses ouvrages sont : | *La Mitomie humaine*, 1750, 2 vol. in-12; | *Traité des instrumens de chirurgie*,

1727, 2 vol. in-12; | *Des opérations de chirurgie*, 1749, 3 vol. in-12; | *L'Anatomie des viscères*, 1742, 2 vol. in-12; | *L'Opération de la taille*, 1730, in-12. Ces différens écrits sont estimés.

GARET (Jean), bénédictin de Saint-Maur, naquit au Havre-de-Grâce en 1617, et mourut à Jumiéges en 1694, à 77 ans, avec la réputation d'un savant consommé et d'un bon religieux. Il donna une belle édition de *Cassiodore*, à laquelle il a joint une *dissertation* curieuse sur la profession monastique de ce célèbre sénateur romain. Cette édition parut à Rouen en 1679, 2 vol. in-fol. Les notes en sont savantes et judicieuses. (*Voyez* l'Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur, pages 158 et 159).

GARETIUS (Jean), né à Louvain, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, se distingua par son zèle, ses prédications et l'étude des saintes Lettres. On a de lui: | *De veritate corporis Christi in Eucharistiâ*. C'est une collection des passages des Pères grecs et latins, touchant la certitude du dogme de l'eucharistie. La dernière édition est d'Anvers, 1569, in-8°. | *De mortuis vivorum precibus juvandis*, Anvers, 1564, in-16; | *De sacrificio missæ*, Anvers, 1561, in-12; | *De sanctorum invocatione*, Gand, 1570, in-8°. Ces ouvrages ont paru, traduits et commentés en français, sous le titre de *Perpétuité de la Foi*. Ceux qui les ont lus et qui les ont confrontés avec celui qui, sous ce dernier titre, a fait tant d'honneur à Nicole et Arnauld, n'auront pas de peine à grossir l'histoire des réputations usurpées. L'auteur mourut à Louvain en 1571. Son frère Henri GARETIUS docteur en médecine dans l'université de Padoue, est auteur de quelques ouvrages de son art.

GARIDEL (Pierre), né à Manosque en Provence, professeur de médecine en l'université d'Aix, publia en 1715 une *Histoire des plantes qui naissent en Provence*, 1 vol. in-fol, avec figures. Il mourut en 1737, à 78 ans.

GARIN LE LOHÉRANS ou le LORRANS. C'est le nom du plus ancien roman que nous ayons en langue romance, ou vulgaire française. L'auteur vivait en 1150, sous le règne de Louis le Jeune, bisaïeul de saint Louis. Il y chante en vers les beaux faits de Heruis, duc de Metz, fils du duc Pierre, et père de Garin ou Guérin Le Lohérans, aussi duc de Metz et de Brabant. Le poète suppose que ces princes vivaient sous les règnes de Pepin et de Charles Martel, et en raconte beaucoup d'aventures fabuleuses. La plupart des historiens de Lorraine citent cependant ce poème comme une histoire véritable, au moins quant au fonds: car il est impossible de soutenir tous les contes qu'il y débite. L'auteur n'a aucune teinture de la vérité de l'histoire, ni des vraies généalogies; il pèche à tout moment contre la chronologie et la géographie. Tout l'usage que l'on peut faire de ce roman se réduit à connaître le goût, le langage et les mœurs de ce temps-là.

GARISSOLES (Antoine), ministre de la religion prétendue réformée, né à Montauban en 1587, a publié plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: | *L'Adolphide*, poème épique en 12 livres, où il chante, en beaux vers latins, les exploits de Gustave-Adolphe; | un autre *poème* latin à la louange des cantons suisses protestans; | diverses *thèses de théologie*; | un traité *De imputatione primi peccati Adæ*, et un autre: *De Christo mediatore*. Il mourut en 1650.

GARLANDE (Jean de), grammairien, né dans le village de Garlande en Brie, passa en Angleterre après la conquête de ce royaume, par le duc Guillaume, et il y enseigna avec honneur. Il vivait encore en 1081. C'est son séjour en Angleterre qui a fait croire à plusieurs écrivains qu'il était anglais. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits. Les principaux des imprimés sont: | un écrit en vers rimés, intitulé *Facetus*, sur les devoirs de l'homme envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même, Cologne, 1520, in-4°; | un *poème sur le mépris du monde*, faussement attribué à saint Bernard, Lyon, 1489, in-4°. On le trouve aussi avec le précédent. | Un autre poème, intitulé *Floretus* ou *Liber Floreti*, sur les dogmes de la foi et sur presque toute la morale chrétienne, imprimé avec les précédens; | un *Traité des synonymes*, et un autre *des équivoques* ou termes ambigus, Paris, 1494; Londres, 1505, in-4°; | *Dictionnarium artis alchimiæ, cum ejusdem artis compendio*, Bâle, 1571, in-8°. On trouve en général beaucoup plus de goût et de savoir dans cet auteur, qu'on n'en suppose pour l'ordinaire aux écrivains de son temps; et c'est une nouvelle preuve contre les détracteurs de ces prétendus siècles d'ignorance, que l'abbé Bérault a si bien réhabilités.

* GARNERIN (André-Jacques, le Jeune), célèbre aéronaute, né en 1770, avait été chargé en 1795, par le comité de salut public, d'une mission auprès de l'armée du Nord, relative aux équipages des charrois. Il fut pris par les Autrichiens à Marchiennes et renfermé dans les cachots de Bude en Hongrie où il resta trois ans. Il a publié à ce sujet : | *Voyage et captivité du citoyen Garnerin, ex-commissionnaire de la république française*, etc., et son ouvrage a eu deux éditions. C'est pendant sa captivité en Hongrie, qu'en méditant sur les moyens de franchir les murs, il conçut l'idée des *parachutes*. A son retour en France, il fit l'essai de sa découverte qui, après diverses tentatives peu satisfaisantes, réussit complètement; plusieurs fois il a répété son expérience devant presque tous les princes de l'Europe. Il fut pendant quelque temps en contestation avec son frère aîné qu'il accusait de vouloir usurper son titre, et à cette occasion il publia l'ouvrage intitulé : *Usurpation d'état et de réputation par un frère au préjudice d'un frère. Jacques Garnerin, le jeune, physicien, premier aéronaute du Nord, au public*, 1815, in-4°. Garnerin prenait le titre de premier aéronaute du Nord depuis la descente en parachute qu'il avait exécutée en 1800, devant la cour de Saint-Pétersbourg. En 1816, il fit paraître le *Triomphe des Lis* : divertissement qu'il composa en l'honneur du roi. Garnerin le Jeune est mort à Paris le 18 août 1823, a 53 ans, des suites d'une blessure qu'il avait reçue au jardin Beaujon.

GARNET (Henri), jésuite, naquit à Nottingham en Angleterre, l'an 1555; après avoir enseigné les mathématiques à Rome avec une réputation égale à celle du célèbre Clavius, il devint provincial de sa compagnie en Angleterre, et travailla jusqu'en 1606, avec autant de zèle que de succès, à y soutenir la foi catholique. La conjuration des poudres donna occasion aux ennemis de cette religion, de se défaire d'un adversaire redoutable. Ils l'accusèrent d'avoir eu connaissance de cette odieuse entreprise; il l'avait eue effectivement, mais par la voie de la confession et avait employé tous les moyens de persuasion pour détourner les conjurés de leur dessein. Le ministre Cécil lui fit faire son procès; le Père Garnet fut pendu et écartelé le 3 mai, en présence d'une multitude incroyable de peuple, qui voulait voir mourir le *Grand Jésuite*; c'est ainsi qu'on l'appelait communément, même parmi les protestans; les catholiques le révérèrent comme un martyr. Tout le monde a entendu parler de l'épi sur lequel était tombée une goutte de sang, où le visage du Père Garnet était peint avec la plus grande ressemblance. Larrey dit que c'est une superstition; Dupleix et les auteurs catholiques en ont parlé différemment. Le roi demanda lui-même à voir l'épi; mais l'ambassadeur d'Espagne l'avait déjà fait passer au collége anglais à Liége. *Voyez* JACQUES VI, roi d'Ecosse.

GARNIER (Robert), né à la Ferté-Bernard, ville du Maine en 1534, mort au Mans en 1590, à cinquante-six ans, fut lieutenant-général de cette ville, et obtint une place de conseiller au grand-conseil sous Henri IV. La lecture de Sénèque le tragique lui ayant donné du goût pour l'art dramatique, il travailla, et dès la seconde pièce, il disputa le pas à Jodelle, le père de la tragédie française. Ses amis le mirent au-dessus d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide; mais les gens de goût sentaient qu'il était beaucoup au-dessous de ces grecs. Les *tragédies de Garnier* furent recueillies à Lyon en 1 vol. in-12, en 1597, et à Paris en 1607. On a encore de lui l'*Hymne de la monarchie*, in-4°, 1568; et d'autres poésies, qui ne valent pas mieux que son Théâtre. L'abbé Le Clerc, dans sa *Bibliothèque* du Richelet, prétend qu'il faut placer la naissance de Garnier en 1545, et sa mort en 1601, à 56 ans.

GARNIER (Sebastien), procureur à Blois, sous le règne de Henri IV, s'occupa de la poésie avec peu de succès. Il est auteur d'une *Henriade*, dont il fit imprimer les huit derniers chants à Blois, 1595, in-4°. Il y célèbre les exploits de ce prince contre les Espagnols. On réimprima ce poème en 1770, in-8°, pour prouver que Voltaire y avait pris l'idée de sa Henriade. On a encore de Garnier, la *Loyssée*, Blois, 1594, in-4°. Ce sont les trois premiers chants d'un poème sur l'expédition de saint Louis dans la Terre-Sainte. — Il ne faut pas le confondre avec Claude GARNIER, poète contemporain de Malherbe, dont on a des *poésies* imprimées en 1609, in-12, qui sont entièrement oubliées.

GARNIER (Jean), jésuite, professeur d'humanités, de rhétorique, de philosophie et de théologie, naquit à Paris en 1612, et mourut à Bologne en 1681, en allant à Rome où sa compagnie l'avait de-

puté. C'était un homme plein de piété et de savoir : les ouvrages qui nous restent de lui en sont des témoignages. Les principaux sont : | une édition de *Marius Mercator*, 1673, in-folio, avec quantité de pièces, de notes, de dissertations *sur le pélagianisme*, d'une grande recherche. On les a réimprimées dans l'*Appendix* de saint Augustin, Anvers, 1703, in-folio; | une édition de *Libérat*, in-8°, Paris, 1675, avec de savans commentaires; | une édition du *Journal des papes (Liber diurnus*), 1680, in-4°, accompagnée de notes historiques et de dissertations très curieuses; | le *Supplément aux OEuvres de Théodoret*, 1684, in-fol.; | *Systema bibliothecæ collegii Parisiensis societatis Jesu*. C'est un vol. in-4°, parfaitement bien disposé, et très utile à ceux qui veulent mettre en ordre les grandes bibliothèques. *Voyez* l'éloge que le Père Hardouin à fait de ce jésuite, à la tête de son *Supplément aux OEuvres de Théodoret*. Le cardinal Noris critiqua, avec peut-être un peu d'aigreur, des annotations géographiques et d'autres remarques du Père Garnier, dans sa Dissertation sur les Synodes tenus à l'occasion du pélagianisme; mais lorsque ce cardinal eut lu le *Marius Mercator* du Père Garnier, il revint des préjugés qu'il avait adoptés trop légèrement contre ce savant, et dit que Garnier approchait du mérite des Pères Petau et Sirmond; il ajouta que les Dissertations sur le pélagianisme lui avaient tellement plu, que s'il les avait vues avant de faire imprimer son *Histoire pélagienne*, il ne l'aurait jamais donnée au public. On trouve ces anecdotes détaillées dans la Vie du cardinal Noris, par les frères Ballerini.—Il ne faut pas le confondre avec PIERRE-IGNACE GARNIER, aussi jésuite, né à Lyon, en 1692, mort à Avignon en 1763, dont on a les *Pensées du marquis de ** sur la religion et l'Eglise*, 1759, in-12.

GARNIER (don JULIEN), de Connerai, au diocèse du Mans, bénédictin de Saint-Maur en 1670, mort à Paris en 1725, âgé d'environ 55 ans, joignait à une grande variété de connaissances, ces manières douces et prévenantes, ce caractère aimable, qui désarment les envieux et nous font des amis. Ses supérieurs le chargèrent de l'édition de *saint Basile*, une des meilleures qui soient sorties de la congrégation de Saint-Maur. La préface est un morceau précieux par une critique très judicieuse, et un discernement sûr pour distinguer les ouvrages véritables des écrits supposés. Don Garnier ne put en faire paraître que 2 vol. Don Maran, chargé de continuer ce travail après la mort de son confrère, mit au jour le 3e en 1730. Il n' est point indigne des premiers. *Voyez* l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur, p. 470.

* GARNIER (CHARLES-GEORGE-THOMAS), avocat, né à Auxerre le 21 septembre 1746, fit ses études au collége Duplessis, et entra ensuite dans la carrière du barreau; mais un penchant irrésistible l'entraînait vers les belles-lettres auxquelles il consacra tous les momens de loisir que lui laissait l'exercice de sa profession. En 1770, il publia dans le *Mercure*, sous le nom pseudonyme de Mlle Raigner de Malfontaine, quelques *Proverbes dramatiques* qui attirèrent l'attention de Mme de Pralay, chargée de diriger l'éducation de la jeune princesse de Condé. Elle les fit représenter à l'abbaye de Panthémont, par la princesse et ses compagnes, et après avoir connu quel en était l'auteur, elle lui en demanda de nouveaux. On a de Garnier : | *Proverbes dramatiques*, remarquables par le naturel du dialogue, la vérité des caractères et l'heureuse invention du sujet : un précepte moral est toujours le but de chacun de ces petits drames. | *Nouveaux proverbes dramatiques*, ou *Recueil de comédies de société, pour servir de suite aux théâtres de société et d'éducation, par M. G.*, Paris, 1784, in-8°; | *Le Cabinet des fées*, ou *Collection choisie de contes de fées et autres contes merveilleux*, 1785, 41 vol. in-8° et in-12; | *Voyages imaginaires, songes, visions, et romans merveilleux*, Paris, 1787, 39 vol. in-8°; | *OEuvres de Regnard avec des remarques sur chaque pièce, par M. G....*, Paris, 1789 et 1810, 6 vol. in-8°. A l'époque de la révolution il fut nommé commissaire (procureur du roi) près un des tribunaux civils de Paris; il exerça ensuite les mêmes fonctions à Auxerre où il est mort dans le mois de février 1795.

* GARNIER (JEAN-JACQUES), historiographe de France, et membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né à Goron, bourg du Maine, le 18 mars 1729, de parens pauvres, qui lui donnèrent néanmoins une éducation au-dessus de leur état. Il se rendit à Paris à 18 ans et il ne lui restait que 24 sous, lorsqu'il se trouva devant la porte du collége d'Harcourt, à l'heure où les élèves y entraient :

Il se mêla parmi eux pour pénétrer dans la cour où bientôt il resta seul, chacun étant entré dans sa classe. Le sous-principal qui le rencontra lui fit quelques questions, prit intérêt à son sort, et lui fit donner dans cet établissement une place de sous-maître. Garnier apprit l'hébreu et dut à la protection du ministre Saint-Florentin, la place de professeur de cette langue au collége de France, dont il devint ensuite inspecteur; il parvint, à force d'efforts et de démarches, à relever cet établissement et à lui rendre son premier éclat. Lorsqu'on exigea le serment à la constitution en 1790, plus attaché à ses principes qu'à ses intérêts, il quitta le collége, aussi pauvre qu'il y était entré. Lalande lui fit obtenir une pension de 1200 francs, dans un moment où il était réduit à la plus grande détresse. Il mourut quelques années après, le 21 février 1805. On a de lui : | *l'Homme de lettres*, 1764, 2 vol in-12, dans lequel il s'est peint lui-même; | un *Traité de l'éducation civile*, 1765, in-12; | l'*Origine du gouvernement français*, 1765, in-18; | une *suite* à l'*Histoire de France* de l'abbé Velly. Il a écrit la moitié du règne de Louis XI et s'est arrêté à la moitié de celui de Charles IX. Il avait achevé, dit-on, ce règne, mais il détruisit par délicatesse le manuscrit, ne voulant pas publier des faits peu honorables pour la royauté, dans un moment où l'on en sapait les fondemens. Son travail est moins estimé que celui de Velly et de Villaret. Il n'est pas cependant aussi superficiel que le premier, ni déclamateur comme le second; mais il a moins de goût, d'esprit et de talens que ces deux écrivains; | *Figures de l'histoire de France*, dessinées par Moreau le Jeune, et gravées par Le Bas, avec des explications, Paris, 1785, gr. in-4°; | un grand nombre de *mémoires* dans le *recueil de l'académie des inscriptions*, qui se recommandent presque tous par l'importance des sujets et par la manière dont ils sont traités. M. Barbier lui attribue le *Commerce remis à sa place*, 1756, in-12; *le Bâtard légitime* ou *le Triomphe du comique larmoyant*, 1757, in-12.

* GARNIER DES CHENES (Edme-Hilaire), né à Montpellier en 1727, et mort le 6 janvier 1812, fut notaire à Paris, puis administrateur de l'enregistrement et des domaines. Il a publié : | *La Coutume de Paris mise en vers*, Paris, 1768, petit in-12, 3e édition, in-8°, 1787; | *Traité élémentaire de géographie astronomique, naturelle et politique*, 1798, in-8°; | *Recherches sur l'origine du calcul duodécimal*, 1800, in-8°; | *Observations sur le projet de code civil*, 1801, in-8°; | *Traité élémentaire du notariat*, 1807, in-8°; | *Formules d'actes à joindre au Traité élémentaire*, 1812, in-4°; | des *Mémoires* dans *ceux de la société d'agriculture de Paris*, dont il était membre; on y trouve aussi son éloge.

* GARNIER (le comte Germain), pair de France, ministre d'état, né à Auxerre le 8 novembre 1754, était procureur au Châtelet, lorsqu'il obtint, en 1789, par la protection de Mme la duchesse de Narbonne, la place de secrétaire de Mme Adélaïde tante de Louis XVI. Il fut élu député suppléant de Paris aux états généraux, où il ne siégea pas, et devint ensuite membre du Directoire du département. En 1790, il s'attacha à la société monarchique, et refusa, l'année suivante, le ministère de l'intérieur. Forcé de s'expatrier en 1792, il se retira en Suisse où l'étude fut son unique occupation; il rentra en France, après le 18 brumaire, fut nommé préfet de Seine-et-Oise, ensuite sénateur et comte de l'empire. Décoré du cordon de la Légion d'honneur, il fut en 1809 président du Sénat. Il vota la déchéance de Bonaparte, et fut créé pair de France avec le titre de marquis par le roi, le 4 juin 1814. Fidèle à son serment, il quitta Paris le 20 mars 1815, et rejeta les offres qui lui furent faites de reprendre les fonctions de conseiller du sceau des titres. Il ne reparut sur la scène politique qu'après le 8 juillet, époque où le roi le nomma président du collége électoral de Seine-et-Oise, membre du conseil privé et ministre d'état. Il parut souvent à la tribune et fut membre de plusieurs commissions, surtout des finances dont il était habituellement le rapporteur. Il est mort le 4 octobre 1821. Il avait employé à la culture des lettres les momens de loisir que lui laissaient les divers emplois dont il avait été chargé, et était membre de l'académie des inscriptions. On a de lui : | *De la propriété considérée dans ses rapports avec le droit politique*, 1792, in-12; | *Abrégé élémentaire des principes de l'économie politique*, 1796, in-12; | *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, traduites de l'anglais d'Adam Smith, avec un grand nombre de notes et d'observations, 1802, 5 vol. in-8°, 2e édition, 1822, 6 vol. in-8°, avec de nouvelles notes. C'est la meilleure traduction que nous ayons de cet ouvrage. | *Description géogra-*

phique, physique et politique du département de Seine-et-Oise, 1802, in-8° ; | plusieurs *rapports* sur le budget, sur les finances, etc. ; | deux *Mémoires sur la valeur des monnaies de compte chez les peuples de l'antiquité*, Paris, 1817, 2 vol. in-4°; ces mémoires ont été réfutés par M. Letronne, son collègue, à l'académie des inscriptions, où l'auteur les avait lus, dans un écrit intitulé : *Considérations générales sur l'évaluation des monnaies grecques et romaines*, et *sur la valeur de l'or et de l'argent avant la découverte de l'Amérique*, Paris, 1817, in-4°. | *Observations en réponse aux considérations générales* (de M. Letronne), Paris, 1817, in-4° ; | *Appel à tous les propriétaires de l'Europe*, Paris, 1818, in-8°, | *Histoire de la monnaie, depuis le temps de la plus haute antiquité, jusqu'au règne de Charlemagne*, ibid. 1819, in-8°. Le marquis Garnier a, en outre, traduit de l'anglais *Caleb Williams*, de Godwin, Paris, 1794, 2 vol. in-8° ; | *Les Visions du château des Pyrénées*, par Anne Radcliff, ibid., 1809, 4 vol. in-12 ; | *Poésies de lady Montaguë*, traduites de l'anglais, 1806. Il a été l'éditeur des *OEuvres complètes de Racine*, et a joint ses notes au *Commentaire* de La Harpe sur cet immortel tragique, Paris, 1807, 7 vol. in-8° ; — 1816, avec gravures. M. Garnier communiqua à M. Millevoie le manuscrit autographe des *Lettres inédites de madame de Sévigné*, dont ce poète, que la mort ravit à la fleur de l'âge, donna une édition en 1814, 1 vol. in-8°.

GAROFALO ou **GAROFANO** (Benvenuto-Tisio, dit le), peintre, naquit à Ferrare en 1481, et mourut en 1559. Il fut long-temps entre les mains de mauvais maîtres, qui empêchèrent ses talens de se développer ; mais il fit un voyage en Italie, où la vue des ouvrages des plus célèbres peintres échauffant son génie, le mit en état de produire de belles choses. Il excellait à copier les tableaux de Raphaël. Dans ceux qu'il ne devait qu'à lui-même, il peignait ordinairement un œillet, par allusion à son nom qui, en italien, signifie la même chose. On a deux morceaux de lui au Palais-Royal, à Paris, et une belle copie du tableau de la *Transfiguration* de Raphaël.

* **GARRAN DE COULON** (Jean-Philippe), membre de l'institut, né vers 1744 à Saint-Maixent (Deux-Sèvres), embrassa les principes de la révolution, et devint successivement membre du comité des recherches de sa commune, député à l'assemblée Législative et à la Convention. Il présenta plusieurs rapports contre la cour, appuya la proposition de supprimer les titres de *sire* et de *majesté*, et se déclara en faveur de l'affranchissement des noirs. Lorsqu'il fut question du jugement de Louis XVI, il s'éleva contre l'accumulation de pouvoirs que se permettait l'assemblée, refusa de prononcer comme juge sur le sort de ce prince, et vota comme législateur la réclusion du monarque. Nommé grand-juge à la haute cour d'Orléans, il fut réélu au conseil des Cinq-cents, où il défendit Santhonax, dont il justifia l'administration, vota en faveur des sociétés populaires, et déclara même qu'il était membre de celle de Paris. Après sa sortie du conseil, il remplaça Genissieux dans les fonctions de commissaire du Directoire près le tribunal de cassation, et fut élevé à la dignité de sénateur après la révolution du 18 brumaire. En mai 1804, il obtint la sénatorerie de Riom, et quoiqu'il eût pris part à tous les actes du sénat contre Bonaparte, il ne fut pourtant pas du nombre des pairs nommés par le roi. Il est mort le 19 décembre 1816, à 72 ans. Il était de l'institut, et a publié outre plusieurs *rapports* aux diverses assemblées dont il a été membre : | *Recherches politiques sur l'état ancien et moderne de la Pologne, appliquées à la dernière révolution*, 1795, in-8° ; | *Rapport sur les troubles de Saint-Domingue*, in-8°, etc. Il a aussi fourni de nombreux articles au *Répertoire de jurisprudence* de Guyot.

GARRICK (David), né à Hereford en 1716, d'un français nommé *la Garrigue*, protestant, s'est fait une grande célébrité par les rôles divers qu'il a joués sur les théâtres de Londres. Dans un siècle où les hommes et les femmes consacrés à la frivolité publique, sont estimés et préconisés comme des gens qui auraient sauvé la patrie, la gloire de l'histrion anglais n'a pas de quoi surprendre. Du reste, ce n'est pas seulement à la gloire d'acteur qu'il a osé aspirer : on l'a encore flatté de celle d'écrivain digne de servir de modèle. Des gens dont le fanatisme servile exalte tout ce qui est une fois parvenu à faire quelque bruit, sont embarrassés à trouver quelque chose qu'ils puissent comparer à la délicatesse, et à l'élégance des épilogues de Garrick. Pour apprécier son mérite, sous ce dernier point

de vue, il faut savoir ce que c'est qu'un épilogue anglais. A la fin d'une pièce, vous êtes tout surpris de voir un acteur ou une actrice sortir des coulisses, souvent un papier à la main, et débiter, de mémoire ou en lisant, un sermon satirique, qui n'a souvent aucun rapport avec ce que l'on vient de jouer. Il mourut à Londres en 1779, et fut enterré dans l'église de Westminster, comme Newton, et avec la même pompe que lui. Si, comme on l'assure, il a laissé quatre millions de biens, ses héritiers ont le droit de le trouver un très grand homme; mais le public, dont cette somme atteste la duperie et la balourdise, paraîtra bien petit. Il est vrai que les anciens mimes levaient sur les individus oisifs et dissipés des tributs peut-être plus forts encore (*voyez* ROSCIUS); mais cela prouve précisément que l'espèce humaine a toujours eu du goût pour les sottises, et n'a jamais cru les payer trop cher. On a aussi de lui un assez grand nombre de comédies et de petits opéras.

*GARROS (Pierre-Ascension), mécanicien, mort à Paris le 24 janvier 1823, s'est fait connaître comme fondateur d'une manufacture pour les apprentis pauvres et orphelins, qu'il avait établie rue du faubourg Saint-Denis à Paris, et qui malheureusement n'a pu se maintenir. Garros inventa une machine télégraphique à l'usage de la marine et des armées qui ne fut point adoptée. Il a publié sur les sciences, la politique et la morale plusieurs écrits anonymes dont les plus importans sont: | *Ponts en fer indestructibles et inamovibles jetés en 2 minutes*, 1799, in-8°; | *Projet de constitution, base fondamentale de la constitution française*, Paris, 1814, in-8°; | de la *Sauvegarde des peuples contre les abus du pouvoir*, 1815, in-8°, trad. espagnole; | *Esprit de la morale universelle* ou *Manuel de tous les âges, traduit d'un manuscrit indien*, 1821, in-8°. — Un autre GARROS (Pierre de), poète gascon, né à Lectoure, est auteur d'un *Recueil de poésies patoises*, imprimé en 1565.

GARSAULT (François-Alexandre), petit-fils d'un écuyer de la grande écurie du roi de France, s'occupa beaucoup de tout ce qui concerne les chevaux, ce qui le mit en état de publier *Le nouveau Parfait Maréchal*, ou *Connaissance générale et universelle du cheval*, 7e édition in-4°, 1805. Les éditions multipliées de cet ouvrage montrent qu'il a été bien accueilli, et qu'il est fort utile. Il avait auparavant donné l'*Anatomie du cheval*, traduite de l'anglais de Snap, Paris, 1737, in-4°. On a encore de lui: | *Traité des voitures*, 1756, in-4°. Il y donne entre autres la description d'une voiture inversable, dont il s'est long-temps servi. | *Le guide du cavalier*, 1769, in-12; | *Le Notionnaire de ce qu'il y a de plus utile dans les connaissances utiles*, 1761, in-8°; | *Faits des causes célèbres et intéressantes*, Amsterdam, 1757, in-12; | *Description de plusieurs arts* dans les Mémoires de l'académie. Il mourut en 1778, à 85 ans.

GARTH (sir Samuel), poète et médecin anglais, de la province d'York, mort le 18 janvier 1719, âgé d'environ 46 ans, cultiva avec un succès égal ces deux arts différens. Il fut admis dans le collége des médecins de Londres, en 1693. On doit à son zèle la fondation du *Dispensari*. C'est un appartement du collége médical de Londres, dans lequel on donne aux pauvres les consultations gratis, et les médecines à bas prix. Cet établissement, qui fait tant d'honneur à l'humanité, excita contre lui la plupart des médecins et des apothicaires. Garth se vengea d'eux par un petit poème en 6 chants, dans le goût du *Lutrin* de Boileau, intitulé | *the Dispensary*, dont la 6e édition a été donnée à Londres en 1706, in-8°. C'est une bataille entre les médecins et les apothicaires. Cette satire n'est pas toujours fine; mais elle est très piquante. On y trouve de l'imagination, de la variété, de la naïveté, et même du savoir.

GARVE (Christian), moraliste allemand, né à Breslau le 7 janvier 1742, y mourut le 1er décembre 1798. Il réunissait à beaucoup d'instruction une grande connaissance du cœur humain. Ses principes de morale sont assez purs; il se montre cependant en quelques endroits admirateur de la philosophie de Kant. Ses principaux ouvrages sont: | *Dissertatio de nonnullis quæ pertinent ad logicam probabilium*, Halle, 1766, in-4°; | *Dissertatio de ratione scribendi historiam philosophicam*, 1766; | *Dissertation sur l'union de la morale et de la politique*, Breslau, 1788, in-8°, en allemand, ainsi que les ouvrages suivans. Elle a été traduite en français, Berlin, 1789. | *Recherches sur divers objets de la morale, de la littérature et de la vie sociale*, Breslau, 1792-97, 3 part. in-8°; | *Tableau des principes les plus remarquables de la philosophie morale, depuis Aristote jusqu'à nos*

jours, Breslau, 1798, in-8° ; | *Quelques considérations sur les principes les plus généraux de la philosophie morale*, 1798, in-8° ; | un *Traité de la patience*, qu'il dicta de son lit de mort à un de ses amis ; | *Sur l'existence de Dieu*, Breslau, 1802, in-8°, ouvrage posthume. | Un grand nombre de traductions, parmi lesquelles on remarque celles de l'*Ethique*, de la *Rhétorique* et de la *Politique* d'Aristote, et plusieurs ouvrages sur l'histoire, la politique et la biographie, parmi lesquels on distingue *Fragmens d'un tableau de l'empire, du caractère et du gouvernement de Frédéric II*, 1798, 2 vol. in-8°.

GARZI (Louis), peintre, de Pistoie dans la Toscane, disciple d'André Sachi, et émule de Carle Marate dans cette école, fut chéri de son maître, et surpassa son rival. Il avait de grandes parties, un dessin correct, une belle composition, un coloris gracieux, une touche facile. Après avoir fait plusieurs ouvrages à Rome, il fut appelé à Naples ; mais on tenta vainement de l'y retenir. Il retourna à Rome, où il peignit, à l'âge de 80 ans, par ordre de Clément XI, la voûte de l'église des Stigmates. Il termina cet ouvrage supérieur à tout ce qu'il avait fait dans les plus belles années de sa jeunesse. C'est son chef-d'œuvre. Il mourut peu de temps après, en 1721, à 83 ans.

* GARZIA. Il y a eu en Espagne plusieurs peintres célèbres de ce nom, depuis le 17e siècle jusqu'au commencement du 18e ; ces artistes sont : — GARZIA Hidalgo, dont on cite à Valence le tableau de la *Bataille de Lépante* ; — GARZIA de Miranda, appelé *le Manchot*, peintre de Philippe V ; — GARZIA Reynos ; — GARZIA Salmeron. — On compte parmi les bons sculpteurs du nom de Garzia, Fernand, François, Jean, et deux frères François et Jérôme, chanoines de Saint-Sauveur de Grenade.

GARZONI (Thomas), né à Bagnacavallo, chanoine-régulier de Latran, mourut en 1589, à 40 ans. Il est auteur de différens ouvrages moraux, imprimés à Venise, 1617, in-4°. | *Théâtre de divers cerveaux du monde*, traduit en français par Gabriel Chapuis, 1586, in-16 ; | L'*Hôpital des fous incurables*, traduit en français par François de Clarier, sieur de Longueval, 1620, in-8° ; | *Il mirabile Cornucopia consolatorio*, 1601, in-8°. C'est un ouvrage burlesque, pour consoler un homme qui croyait sa femme infidèle.

* GARZONI (Pierre), sénateur et historiographe de Venise, naquit en 1660. Il fut chargé de continuer l'*Histoire* de cette république, que Michel Foscarini avait conduite jusqu'en 1690, et il la publia sous le titre de *Istoria della republica di Venezia, in tempo della sacra lega contra Maometto IV etre suoi successori*, Venise, 1705, 2 vol. in-4°. Elle obtint un brillant succès et fut réimprimée pour la quatrième fois en 1719. Il mourut vers 1750.

* GASCOIGNE (sir William), magistrat anglais, célèbre par sa vertu incorruptible et la fermeté de son caractère, naquit à Harwood vers 1350. Il remplit avec honneur les fonctions d'avocat du roi et de juge des plaids communs, et mit un frein aux rapines des gens de justice. La manière honorable dont il s'acquitta de cet emploi le fit élever à la dignité de grand-justicier d'Angleterre (premier juge du banc du roi), et dans ce poste éminent il se conduisit avec une énergie peu commune. L'archevêque Scrope, accusé de haute trahison, fut présenté à son tribunal avec injonction expresse de la cour de prendre connaissance de cette affaire ; mais ne pouvant, sans enfreindre les libertés ecclésiastiques, juger un archevêque, il préféra encourir la disgrâce du monarque que de prononcer dans une cause dont la connaissance lui était interdite par la loi. Toujours inexorable dans ses fonctions, il osa condamner, en présence du jeune prince de Galles (depuis Henri V), un des compagnons de ses débauches, traduit devant son tribunal pour un crime capital, quoique le prince le prît publiquement sous sa protection, et qu'il fût venu lui-même à l'audience dans l'espoir de lui imposer ; il fit même arrêter sur-le-champ, et conduire dans la prison du banc du roi, ce prince qui, furieux de ce qu'il regardait comme un manque d'égard pour sa personne, s'oublia jusqu'au point de le frapper sur son siége. Le roi, instruit de cette action, s'écria : « Heureux le monarque » qui possède un magistrat assez courageux pour faire exécuter les lois contre » un tel criminel ! mais plus heureux encore le père dont le fils peut se soumettre à une telle punition. » Cet événement a été souvent célébré par les poètes, notamment dans une pièce intitulée *The play of king Henri V*. Gascoigne fut chargé par Henri IV de plusieurs négociations importantes, et contribua beaucoup à apaiser les troubles occasionés par

la révolte de Henri Percy, comte de Northumberland. Il mourut en 1415.

* GASMANN (Florian-Léopold), célèbre compositeur allemand, né en 1729, à Brux en Bohême, mort en 1774, parcourut une partie de l'Italie, et vint se fixer à Vienne, où il rédigea le catalogue de la bibliothèque impériale de musique. Cette ville lui doit encore l'établissement d'une caisse de secours pour les veuves des musiciens, qu'il établit en 1772. Il a travaillé pour le théâtre, pour la chambre, mais plus particulièrement pour l'église. On cite, dans ce dernier genre, son *Dies iræ* et son oratorio de *Bethulia liberata*. On peut voir la liste de ses ouvrages dans *Gerber*.

GASPAR. *Voyez* MAGES.

* GASPARI (Christian-Adam), conseiller de collége et professeur de géographie et de statistique à l'université de Kœnigsberg, naquit le 18 novembre 1752 à Scheusinger, ville du comté de Henneberg dans le royaume de Saxe. Il termina ses études à l'université de Gottingue et devint ensuite gouverneur chez le comte de Molke à Noer dans le duché de Schleswig. Il s'occupa beaucoup d'économie politique ; et publia trois volumes de matériaux pour servir à la connaissance de l'histoire et de l'économie politique des royaumes du Nord. Reçu docteur de la faculté de philosophie à l'université de Kiel en 1790, il fut bientôt professeur au gymnase d'Oldenbourg ; puis il fut chargé de la rédaction de la *Bibliothèque allemande* que Nicolaï avait abandonnée en 1792. Il passa trois ans à Hambourg, et de-là il se rendit à Erfurt, à Weimar, et à Iéna, où il enseigna la géographie et la statistique. Retiré à Wandsbeck près de Hambourg, il publia successivement un grand nombre d'ouvrages. Après avoir fait paraître deux volumes sur le *Recez de la députation de l'empire*, il donna de 1800 à 1802 les *Ephémérides de géographie générale*. Ces écrits le firent appeler en 1803 à la chaire de statistique et d'histoire de l'université de Dorpat nouvellement créée, avec le titre de conseiller aulique impérial, puis en 1810 à celle de géographie et de statistique de Kœnigsberg où il est mort le 27 mai 1830, après avoir reçu de l'empereur Alexandre et de son successeur les distinctions les plus honorables. Gaspari a été trois fois protecteur de l'université, et neuf fois doyen de la faculté de philosophie : on trouve la liste de ses productions dans l'*Allemagne savante* de Meusel : ses *manuels* pour l'enseignement ont eu beaucoup d'éditions.

GASPARINO, surnommé BARZIZZIO ou Barzizza, du lieu de sa naissance Barzizia, près de Bergame, où il naquit vers l'an 1370, contribua beaucoup à ramener en Italie le goût de la belle latinité. Il lut Cicéron, Virgile, César, tous les bons écrivains de l'antiquité, en prit l'esprit, et le communiqua à ses disciples. L'université de Padoue l'appela pour professer les belles-lettres ; le duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, jaloux d'un tel homme, le lui enleva. Ce prince le combla de bienfaits, et l'honora de l'intimité la plus flatteuse. Gasparini mourut en 1431, regretté par les uns comme ami, par les autres comme un maître, par tous en général comme la gloire de l'Italie. Nous avons de lui | des *commentaires* sur divers livres de Cicéron ; | des *épîtres* imprimées en Sorbonne, 1469, in-4° ; | des *harangues* et d'autres productions. Ses lettres et ses harangues ont été réimprimées en 1723, avec une préface utile et curieuse. Son traité *De eloquentiâ* est imprimé avec *Stephani Elisei synonyma*, Turin et Milan, 1480, in-fol.

GASSENDI (Pierre), prévôt de la cathédrale de Digne, et professeur royal de mathématiques à Paris, naquit en 1592 à Chantersier, bourg près Digne. Un esprit vif et pénétrant, une mémoire heureuse, une envie de tout apprendre, annoncèrent à ses parens qu'il pourrait être un jour l'honneur de leur famille. Quoiqu'ils ne fussent pas riches, ils eurent soin de son éducation. Dès l'âge de 4 ans, cet enfant précoce composait, dit-on, et déclamait de petits sermons. Son goût pour l'astronomie se développa peu de temps après, et il devint si fort, qu'il se privait du sommeil pour jouir du spectacle d'un ciel étoilé. On l'envoya à Digne pour y achever ses études. Il y professa la rhétorique pendant une année. Il avait eu cette chaire au concours, quoiqu'il n'eût que 16 ans. En 1614, il fut nommé théologal de Digne et 2 ans après on l'appela à Aix, pour y remplir les chaires de professeur de théologie et de philosophie dans l'université de cette ville. Gassendi ne garda ces places que huit ans. L'amour de la solitude le ramena à Digne. Il y entreprit un ouvrage contre la philosophie d'Aristote, qu'il fit imprimer à Grenoble, où il fut envoyé pour les affaires de son chapitre. Ce philosophe eut ensuite occa-

sion d'étudier l'anatomie, pour laquelle Descartes avait encore plus de goût que lui. Il composa un écrit pour prouver que « l'homme n'est destiné à manger que » du fruit, » et que l'usage de la viande, étant contraire à sa constitution, était abusif et dangereux Il fondait ce système particulièrement sur la figure des dents de l'homme, qui, disait-il, annoncent un animal frugivore; mais cet argument n'est pas plus solide que celui que Buffon tire, en faveur du système contraire, de la configuration de l'estomac; et l'on ne risque rien de dire que cette controverse n'est point encore décidée, et qu'il n'y a point d'apparence qu'elle le soit jamais par des observations de cette espèce. Celle de Buffon se trouve en opposition avec l'opinion commune, qui regarde les végétaux comme la nourriture de l'homme avant le déluge, et avec la bonne constitution de tant de personnes qui ne mangent point de viande; et celle de Gassendi est suffisamment réfutée par le droit qu'a l'homme de tuer les animaux pour s'en nourrir, droit qui serait une cruauté inutile et révoltante, si leur chair était contraire à sa santé, et qui est néanmoins constaté par des titres sûrs et justes (*voyez* le Spect. de la Nature, tom. 3, p. 494). Il est arrivé dans cette matière comme dans les autres : en voulant généraliser les décisions, on ne peut les assortir à la nature, lorsqu'elle n'a point de règle constante et uniforme. Quoi qu'il en soit, Gassendi se conduisait suivant ses principes ; et pendant les dernières années de sa vie il ne voulut point rompre l'abstinence du carême, quoiqu'il fût très malade. Un procès l'ayant appelé à Paris, il se fit des amis puissans, tels que MM. du Vair, le cardinal de Richelieu, le cardinal de Lyon. Ce fut par la protection de celui-ci, qu'il eut, en 1645, une chaire de mathématiques au collége royal. Descartes changeait alors la face de la philosophie ; il ouvrait une nouvelle carrière. Gassendi y entra avec lui; il attaqua ses *méditations*, dont quelques-unes sont des rêves, et jouit de la gloire de voir partager les philosophes de son temps en cartésiens et en gassendistes. Les deux émules différaient beaucoup. Descartes, entraîné par son imagination, bâtissait un système de philosophie, comme on construit un roman ; il voulait tout prendre dans lui-même. Gassendi, homme d'une grande littérature, ennemi déclaré de tout ce qui avait quelque air de nouveauté, était extrêmement prévenu en faveur des anciens. Chimères pour chimères, il aimait mieux celles qui avaient deux mille ans. Il prit d'Epicure et de Démocrite, ce que ces philosophes lui paraissaient avoir de plus raisonnable ; mais la source était si mauvaise, qu'il n'y avait pas de bon choix à faire. Il renouvela les atomes et le vide, et les ajusta à sa mode et le mieux qu'il put. Gassendi, en soutenant l'épicuréisme, se fit des adversaires ; et malgré la pureté de ses mœurs, malgré la plus exacte probité, on attaqua sa religion; mais cette imputation resta sans d'autre preuve, que l'analogie de son système avec celui d'Epicure; analogie dont Gassendi avait tâché de prévenir les conséquences, en enseignant l'existence d'un Etre-Suprême. Son système n'en était pas meilleur en bonne physique. Il mourut le 25 octobre 1656, dans la 65e année de son âge. Des incommodités fréquentes, jointes à son application continuelle, avaient ruiné sa santé. Gassendi avait une vivacité douce qui s'échappait quelquefois en saillies. Un imbécile voulant lui faire adopter le système de la métempsycose, et lui disant les choses les plus absurdes, il répondit : « Je savais bien que, suivant Pythagore, » les âmes des hommes après leur mort » entraient dans le corps des bêtes ; mais » je ne croyais pas que l'âme d'une bête » entrât dans le corps d'un homme. » Réponse applicable à nos profonds matérialistes, qui renchérissent encore sur les pythagoriciens. Gassendi avait cependant aussi ses travers : indépendamment de ses atomes, il s'était beaucoup occupé de l'astrologie judiciaire ; il disait, à la vérité, que *c'était un jeu, mais le jeu du monde le mieux inventé.* Il avait appris l'astronomie en vue de l'astrologie ; mais il y fut trompé tant de fois, qu'il l'abandonna pour se donner entièrement à la première. Il avait mis à la tête de ses livres : *Sapere aude ;* ce n'était pas le moyen d'y réussir, que de prendre Epicure pour maître. Montmor, qui lui avait donné un appartement pendant sa vie, fit recueillir ses ouvrages après sa mort. Ils furent imprimés à Lyon en 6 vol. in-fol., 1658, avec la vie de Gassendi, par Sorbière. Ils renferment : | la *Philosophie d'Epicure ;* | la *Philosophie de l'auteur ;* | des *Œuvres astronomiques ;* | les *Vies de Peiresc, d'Epicure* (roman apologétique), *de Copernic, de Tycho-Brahé, de Peurbuchius, etc.;* | la *Réfutation des méditations de Descartes :* recueil de visions

philosophiques qui en combattent d'autres; | divers autres *traités*; | des *épîtres*. Ces ouvrages montrent de l'erudition, mais cette érudition nuit souvent à ses raisonnemens, semble affaiblir son jugement, et porter la confusion dans ses idées. Descartes avait certainement sur lui la supériorité du style et du génie. Le Père Bougerel de l'Oratoire a donné en 1757, à Paris, la *Vie de Pierre Gassendi*, gros vol. in-12, qui offre beaucoup de recherches, mais peu d'agrément, et trop de minuties et de digressions étrangères à son sujet. François Bernier a abrégé la *Philosophie de Gassendi*, en 8 vol. in-12. Il a paru en 1770 un *Abrégé de la vie et de la philosophie de Gassendi*, par M. de Camburat. C'est une apologie du philosophe et de ses opinions, pleine d'inexactitudes, de vues superficielles et fausses.

* GASSENDI (Jean-Jacques-Basilien comte de), lieutenant-général d'artillerie et pair de France, né en Provence le 18 décembre 1748, de la famille du précédent. En 1789, il était capitaine d'artillerie; il fut créé en 1791 chevalier de Saint-Louis, fit les campagnes de la révolution, et parvint au grade de général de brigade qu'il avait obtenu en 1800, lorsque Bonaparte, qui avait servi sous ses ordres dans le régiment de Lafère, lui confia le soin d'organiser et de commander le parc d'artillerie du camp de l'armée de réserve formé dans les environs de Dijon. Gassendi devint successivement en 1805 chef de la 6e division au ministère de la guerre, peu de temps après conseiller d'état, grand-officier de la légion d'honneur en 1811, candidat au sénat-conservateur, comte de l'empire, général de division, sénateur en 1813 et grand-croix de l'ordre impérial de la Réunion. Il reçut de Louis XVIII le titre de pair qu'il conserva durant les Cent-jours. Exclu sous la seconde restauration de la chambre haute, il y rentra en 1819 après avoir démontré qu'il était étranger à l'insertion de son nom dans l'ordonnance de Bonaparte. Gassendi est mort en 1828 à Nuits (Côte-d'Or) où il avait depuis long-temps fixé son domicile. Il avait donné en 1789 un ouvrage élémentaire sur l'artillerie qui a eu beaucoup de succès, et qui a été réimprimé cinq fois; la dernière édition est de 1819, 2 vol. in-8°. Il a pour titre: *Aide-mémoire à l'usage des officiers d'artillerie de France, attachés au service de terre*. On a de lui aussi un recueil de poésies, publié par lui-même et intitulé: *mes loisirs par M. de G.. ancien officier au régiment de Lafère*. Dijon, 1820, 1 vol. in-18. *L'almanach des Muses* renferme aussi plusieurs pièces de poésies de lui.

* GASSIES, peintre d'histoire et de genre, mort à Bordeaux, sa patrie, au mois d'octobre 1832, à la fleur de son âge, fut élève de David. La simplicité d'exécution ou plutôt la vérité, résultat d'une étude approfondie des effets de la lumière, était le caractère distinctif de son talent. Il remporta le prix de l'école flamande à l'académie de Bruxelles. Parmi ses tableaux historiques remarqués, aux diverses expositions du Louvre, il faut citer celui qui a pour sujet *la dernière communion de saint Louis*, qui décore le maître-autel de la cathédrale de Versailles. Plusieurs de ses autres ouvrages ornent aussi diverses églises de Paris, le palais des Tuileries, la cathédrale de Strasbourg et de Marseille. Marin dans son premier âge, Gassies avait beaucoup observé les côtes de l'Océan, et, devenu peintre, il aimait à reproduire sur la toile les divers lieux qu'il avait observés dans ses jeunes années. Mais c'est surtout dans les tableaux d'intérieurs d'églises gothiques ou mauresques qu'il excellait. Peu de jours avant sa fin prématurée, il venait d'ébaucher plusieurs ouvrages qui promettaient devoir ajouter encore à sa réputation. Il avait été décoré par Charles X de la croix de la légion d'honneur.

GASSION (Jean de), maréchal de France, né à Pau en 1609, était fils d'un président au parlement de cette ville. Il servit d'abord en Piémont, et passa ensuite au service de Gustave-Adolphe, roi de Suède, et s'y distingua par diverses actions de bravoure, que ce prince eût récompensées, s'il n'eût été tué à la bataille de Lutzen en 1632. Gassion, ayant perdu son bienfaiteur retourna en France, suivi de son régiment, avec lequel il joignit l'armée du maréchal da La Force en Lorraine. Il défit 1,400 hommes en trois petits combats, prit Charmes, Neuchâtel, et d'autres places. Les années suivantes le virent paraître au combat de Ravon, au siége de Dôle, à la prise d'Hesdin, au combat de Saint-Nicolas, à la prise d'Aire; mais un des endroits où il se signala le plus, ce fut à Rocroi. Blessé dangereusement à la prise de Thionville, il eut pour récompense de ses exploits le bâton de maréchal de France en 1643. Il fut déclaré l'année d'après lieutenant général de l'armée de Flandre, et continua de donner

des preuves de sa valeur au siége de diverses places, surtout à celui de Gravelines, qu'il prit conjointement avec le maréchal de La Meilleraye. Il arriva à ce siége une anecdote singulière, qui prouve que des subalternes peuvent quelquefois oublier l'obéissance et la subordination, pour prévenir les malheurs qui naissent des passions des chefs, et que les règles les plus sacrées ont leurs exceptions. Voici comme Puységur raconte la chose dans ses Mémoires. « Lors de la prise de » Gravelines en 1644, le régiment des » gardes, conduit par La Meilleraye, entre » le premier dans la place : le premier » régiment de l'armée étant le seul qui, suivant l'usage du temps, ait droit d'entrer » dans une ville conquise, quand il est assez » fort pour la garder. Gassion voulant y » faire entrer le régiment de Navarre, la » Meilleraye s'y oppose ; et la querelle » s'échauffant, ils mettent tous deux l'épée » à la main, l'un criant : *A moi Navarre*, » et l'autre : *A moi les gardes*. Les deux » maréchaux et les deux régimens sont » sur le point d'en venir aux mains, lorsque le marquis de Lambert arrive. Il » fait ce qu'il peut pour les apaiser; mais » voyant qu'il n'y réussit pas, il dit, d'un » ton de maître, au régiment des gardes » et à celui de Navarre : *Messieurs, vous » êtes les troupes du roi. Il ne faut pas » que la mésintelligence de deux généraux » vous fasse couper la gorge. C'est pourquoi je vous commande, de la part du » roi et de M. le duc d'Orléans, de retirer » vos armes, et de ne plus obéir ni à M. » de la Meilleraye ni à M. de Gassion.* » Les troupes lui obéissent ; et les deux » maréchaux, voyant qu'ils ne sont plus » les maîtres, se retirent. Cette action, » également sage et hardie, augmenta » considérablement la réputation de Lambert. » Gassion reçut un coup de mousquet au siége de Lens, en 1647, et mourut 5 jours après à Arras, regardé comme un bon politique et un grand capitaine, infatigable, ardent, intrépide. Il avait établi parmi les gens du métier les plus entendus, la maxime *que la spéculation était merveilleuse dans le cabinet ; mais qu'il fallait nécessairement de l'audace et de l'action à la guerre.* L'abbé de Pure a donné l'*Histoire du maréchal de Gassion*, en 4 vol. in-12, écrit d'un style languissant et diffus.

GASSNER (Jean-Joseph), prêtre du diocèse de Coire en Suisse, curé d'un village autrichien nommé Cloesterlé, ensuite conseiller ecclésiastique et chapelain du prince évêque de Ratisbonne, né le 20 août 1727, à Bratz, près de Pludentz, sur les frontières du Tyrol et de la Souabe, s'est rendu célèbre en Allemagne par le don qu'on lui a attribué de guérir les malades par l'invocation et l'efficace du nom adorable du Sauveur. Le fameux M. Lavater, ministre de Zurich, et un grand nombre de protestans et de catholiques ont attesté ce fait comme témoins oculaires; d'autres l'ont nié; quelques-uns ont essayé de l'expliquer par des raisons purement physiques. On peut voir tout ce qu'on a dit pour ou contre ces guérisons, dans le *Journal hist. et litt.*, 15 juin 1776, p. 248; 15 décembre 1777, p. 595, 1er octobre 1784, p. 234. L'abbé Gassner était au reste un homme de bien, un ecclésiastique plein de charité et de zèle, respectable par ses mœurs, sa piété et son désintéressement. Il est mort le 4 avril 1779. M. Haen, à la fin de son traité *De miraculis*, Francfort, 1776, parle de Gassner d'une manière qui semble tenir de la prévention, et qui prouve qu'il a adopté avec une entière confiance la diatribe publiée par le moine Hertzinger, contre ce vertueux prêtre. Mais on voit en même temps l'embarras où il se trouve d'expliquer une multitude innombrable de faits dont il ne conteste pas la certitude; il combat tous les moyens de les expliquer naturellement, et paraît enfin décidé à les regarder pour de la magie : ce qui n'est guère plus philosophique que de les donner pour des miracles. Et le bon Gassner avait d'ailleurs l'air si peu magicien! Ceux qui l'ont comparé à Mesmer, et lui ont supposé les secrets du prétendu magnétisme, n'ont pas raisonné plus juste. Le savant abbé Holl, dans la *Statistica eccles. germ.*, et le célèbre Martin Gerbert, abbé de Saint-Blaise, dans son *Historia Nigræ Sylvæ*, ont parlé de Gassner d'une manière à embarrasser ses adversaires.

* GAST (Jean), historien irlandais, né à Dublin en 1716, était fils d'un officier français, qui avait quitté Bordeaux pour cause de religion et qui s'était réfugié en Irlande, et d'une parente de Montesquieu. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord chapelain d'une congrégation française à Portalington, et en 1744 archidiacre de Glandelah, et curé de Saint-Nicolas à Dublin. Il se voua en même temps à l'instruction et ouvrit chez lui une école qu'il dirigea avec

beaucoup de zèle et de savoir. On a de lui : | *Rudimens de l'histoire grecque*, en forme de dialogues, Dublin, 1754, in-8°; | *Histoire de la Grèce, depuis l'avènement d'Alexandre de Macédoine, jusqu'à sa soumission définitive à la puissance romaine*, 1782, in 4°. Ces deux ouvrages eurent avec justice un grand succès. Le second a été traduit en français (par madame Villeroi). On le trouve dans l'*Histoire* de la Grèce, traduite de plusieurs auteurs anglais par Leuliette. Paris, 1807, 2 vol. in-8°; | *Lettres d'un ministre de l'église d'Irlande à ses paroissiens catholiques romains*. Gast mourut en 1788.

GASTALDI (Jérome), d'une maison célèbre, vit le jour à Gênes, au commencement du 17e siècle. L'état ecclésiastique qu'il avait embrassé de bonne heure, l'entraîna à Rome. L'Italie, exposée aux contagions fréquentes, éprouva en 1656 une peste cruelle; Rome en fut bientôt infectée. On jeta les yeux sur Gastaldi pour l'emploi périlleux de commissaire-général des hôpitaux. Nommé ensuite commissaire-général de santé, il mérita par sa vigilance, son activité et ses soins, l'archevêché de Bénévent, le chapeau de cardinal et la légation de Bologne. Il mourut en 1685. Plusieurs monumens élevés à ses frais, à Rome et à Bénévent, attestent son désintéressement et sa bienfaisance. Nous avons de lui un ouvrage trop peu connu. Il fut imprimé à Bologne, in-fol., sous ce titre *Tractatus de avertendâ et profligandâ peste politico-legatis*. Les expériences multipliées, les précautions nécessaires, les remèdes éprouvés qu'on doit employer pour prévenir ou pour se délivrer de ce fléau redoutable, tout est détaillé dans ce traité avec autant de clarté que de méthode.

GASTALDY (Jean-Baptiste), conseiller-médecin ordinaire du roi de France, docteur de la faculté de médecine d'Avignon, naquit à Sisteron en 1674, et mourut en 1747 à Avignon, où il s'était fixé de bonne heure. La faculté à laquelle il se fit agréger, lui dut beaucoup : il en occupa pendant plus de 40 ans la première chaire. Il avait dans ses leçons le rare talent de mêler l'utile à l'agréable. Il n'excella pas moins dans la pratique que dans la théorie. La peste qui ravagea Avignon en 1720, fit connaître à cette ville combien un tel homme lui était utile. Il joignit à une probité exacte et à une conduite régulière, beaucoup de facilité à s'énoncer et à se communiquer. Ses principaux écrits sont : | *Institutiones medicinæ physico-anatomicæ*, in-12. Quoique de son temps la nouvelle physique n'eût pas fait de grands progrès dans les écoles des provinces, l'auteur adopte dans cet ouvrage et y explique celle de Descartes. | Plusieurs *Questions de médecine*. Les journalistes de Trévoux les ont analysées dans le temps et ont loué l'auteur sur le choix des matières et sur sa précision.

GASTAUD (François), d'abord père de l'Oratoire, ensuite prédicateur à Paris, enfin avocat à Aix en Provence, sa patrie, mourut en 1732 à Viviers, où il était exilé, et fut privé de la sépulture ecclésiastique, traitement qu'il dut à son attachement aux convulsionnaires et à ses écrits contre le respectable évêque de Marseille, Henri-Xavier de Belsunce. C'était un de ces hommes qui sacrifient leur repos à des tracasseries volontaires, et qui, pour se tirer de la foule, s'associent à des factions bruyantes. Il fut un des plus ardens admirateurs du Père Quesnel. On a de Gastaud : | un *Recueil d'homélies sur l'épître aux Romains*, 2 vol. in-12; | *La Politique des jésuites démasquée*, et d'autres ouvrages oubliés.

* **GASTELIER DE LA TOUR** (Denis-François), généalogiste, né en 1709 à Montpellier, vécut dans un état voisin de l'indigence, refusant des places qui auraient pu le mettre dans une position plus agréable, mais qui auraient nui à son indépendance. Il s'occupa de bonne heure de l'art héraldique et fit la généalogie d'un grand nombre de maisons. M. A. Barbier a donné dans son *Examen critique* la liste des ouvrages de Gastelier de la Tour : cet auteur mourut à Paris en 1781 des suites de la commotion trop violente que lui causa la nouvelle d'une immense succession à laquelle il était loin de s'attendre. Ses principaux ouvrages sont : | *Dictionnaire étymologique des termes d'architecture*, Paris, 1753, in-12; | *Armorial des principales maisons et familles du royaume*, en société avec Dubuisson, Paris, 1757, 2 vol. in-12; | *Généalogie de la maison de Châteauneuf-Randon*, 1760, in-4°; | *Généalogie de la maison de Foix*, 1762, in-4°; | *Description de la ville de Montpellier*, 1764, in-4°; | *Armorial des états du Languedoc*, 1767, in-4°; | *Généalogie de la maison de Varagne de Gardone*, 1769, in-4°; | *Généalogie de la maison de Pressac-Desclignac*, 1770, in-4°; | *Dictionnaire*

héraldique contenant tout ce qui a rapport à la science du blason, Paris, 1774, in-8°. Il a laissé en manuscrit une *Description géographique et historique du Languedoc*, qui devait former plusieurs volumes in-folio.

* **GASTELIER** (Réné-Georges), médecin, né le 1er octobre 1741 à Ferrières, en Gatinois, s'occupa simultanément de droit et de médecine, et devint avocat au parlement et docteur de la faculté de Paris. Il devint médecin consultant du duc d'Orléans, et travailla à une statistique du Gatinois que lui demanda Turgot, auquel il présenta en 1776 un excellent *rapport sur l'agriculture, le commerce et les moyens que l'on pourrait employer pour assainir cette province*. En 1780, il fut nommé maire de Montargis et réélu, suivant les formes populaires, en 1791. En 1787, il faisait partie de l'assemblée provinciale de l'Orléanais et en 1791, il fut élu député du Loiret à l'Assemblée législative où il siégea au côté droit. La même année, il fit hommage à cette assemblée de cinq médailles d'or et de quatre-vingts jetons académiques en argent. Le 11 juillet, il se prononça vivement contre les pétitions dont les habitans de Paris accablaient l'Assemblée, et dit que 82 départemens n'avaient pas envoyé leurs députés que pour écouter sans cesse le 83me. Pendant toute cette session, il se fit remarquer par sa loyauté et par ses bonnes intentions. A l'époque de la terreur il se retira à Sens, où les autorités locales le garantirent d'abord du sort qui menaçait partout les constituans. Mais bientôt arrêté comme suspect, il subit une détention de près d'un an, et aurait porté sa tête sur l'échafaud, si, le 9 thermidor, la France n'eût été délivrée du monstre qui pesait sur elle. Gastel ne jouit pas de son repos; il fut poursuivi par de calomnieuses imputations qu'il crut devoir repousser dans les dernières années de sa vie par un *Mémoire* justificatif intitulé : *A mes concitoyens*. Après avoir séjourné quelque temps à Montargis, il vint se fixer à Paris où il pratiqua son art, et où il est mort le 20 novembre 1821 à l'âge de 80 ans. Louis XVIII l'avait décoré du grand cordon de Saint-Michel dans la promotion de 1817. Ses principaux ouvrages sont : | *Principes de médecine de Home*, traduits du latin, auxquels on a joint un extrait d'un autre ouvrage du même auteur intitulé : *Expériences et Observations de médecine*, traduites de l'anglais, Montargis, 1772, 2 vol. in-8°; | *Avis à mes concitoyens*, ou *Essai sur la fièvre miliaire essentielle*, Montargis, 1773, in-12, réimprimé avec des additions sous ces titres : *Traité de la fièvre miliaire des femmes en couches*, Montargis, 1779, in-8°, et *Traité de la fièvre miliaire épidémique*, 1784, in-12; | *Traité des spécifiques en médecine* Paris, 1783, in-8°; | *Histoire d'une épidémie du genre des catarrheuses putrides des plus graves et des plus contagieuses*, mémoire couronné par la société royale de médecine en 1785, Orléans, 1787, in-8°; | *Dissertation sur le supplice de la guillotine*; | *des Maladies aiguës des femmes en couche*, Paris, 1812, in-8°; | *Controverses médicales*, 1817, in-8°; | *Exposé fidèle des petites véroles, survenues après la vaccination, suivi d'observations sur la petite vérole naturelle, sur la petite vérole artificielle, et sur la vaccine*, Paris, 1819, in-8°, et plusieurs *Mémoires* couronnés par la société royale de médecine, insérés dans ses *mémoires* en 1779-1783.

GASTINAU (Nicolas), parisien, naquit en 1621. Il était curé d'Anet, aumônier du roi, et ami des théologiens de Port-Royal. Il mourut en 1696, à 76 ans, laissant 3 vol. de *lettres* contre le ministre Claude, aussi savantes que solides : une conversation avec un protestant en fut l'occasion. L'auteur avait brillé dans les conférences théologiques et anticonstitutionnelles, qui se tenaient chez le docteur Launoi.

GASTON III, surnommé *Phébus*, comte de Foix, et vicomte de Béarn, s'est illustré par sa valeur, par sa générosité, par les bâtimens qu'il éleva, et par sa magnificence. Gaston ayant refusé de faire hommage de ses terres au roi Jean, ce monarque le retint prisonnier à Paris, et lui donna depuis la conduite d'une armée en Guyenne. Il mourut subitement à Ortez, en 1391, au retour de la chasse, comme on lui versait de l'eau sur les mains, pour souper. Il avait composé un livre intitulé *Phœbus, des déduys de la chasse*, in-4°, sans date, réimprimé en 1529 à Paris. Il eut d'Agnès de Navarre, Gaston, prince de Foix, dont la fin fut funeste. Le comte son père entretenait une maîtresse, et Agnès, sa mère, fut obligée de se retirer dans la Navarre. Charles II, qui en était roi, oncle du jeune Gaston, lui donna une poudre pour mettre sur les viandes qu'on servirait à son père en lui faisant accroire qu'elle le guérirait de son

fol amour. Cette poudre était un poison. La chose fut vérifiée, et le jeune prince mourut en 1582, dans une prison où son père l'avait fait enfermer.

GASTON DE FOIX, duc de Nemours, fils de Jean de Foix, comte d'Etampes, et de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII, se signala à 23 ans dans la guerre de son oncle en Italie. Il repoussa d'abord une armée de Suisses, passa rapidement quatre rivières, prit Bologne, gagna la bataille de Ravenne le 11 avril, jour de Pâques 1512, et y fut tué en voulant envelopper un reste d'Espagnols qui se retiraient. Il n'avait que 24 ans.

GASTON DE FRANCE (Jean-Baptiste), duc d'Orléans, fils de Henri IV et frère de Louis XIII, né à Fontainebleau en 1608, n'est guère connu dans l'histoire que par ses cabales contre le cardinal de Richelieu. Poussé par ses favoris, il tenta plusieurs fois de le perdre. Ce fut lui qui porta le duc de Montmorenci, gouverneur du Languedoc, à se soulever. Il traversa la France pour aller le joindre, plutôt comme un fugitif suivi de quelques mutins, que comme un prince qui se prépare à combattre un roi. Cette révolte eut des suites fort tristes. Montmorenci fut pris, et Gaston l'abandonna au ressentiment de Richelieu. Sa vie fut un reflux perpétuel de querelles et de raccommodemens avec le roi et le cardinal. *Voyez* PLESSIS RICHELIEU (Armand). Il fut encore mêlé dans la conspiration de Bouillon et de Cinq-Mars. Il se tira d'affaire, en accusant ses complices et en s'humiliant. Après la mort de son frère, il fut nommé lieutenant-général du royaume. Il rétablit sa réputation par la prise de Gravelines, de Courtrai et de Mardick; mais il la ternit bientôt encore, en cabalant contre Mazarin. Il fut relégué à Blois où il mourut en 1660, regardé comme un prince pusillanime et lâche. Il laissa des *mémoires*, depuis 1608 jusqu'en 1655, revus par Martignac. Ils ont été réimprimés en 1756, à Paris, in-12, à la suite des *Mémoires particuliers pour servir à l'Histoire de France, sous Henri III, Henri IV et Louis XIII.*

GASTON ou **GAST**, gentilhomme du Dauphiné, bâtit, sur la fin du 11e siècle, un hôpital pour y recevoir les malades qui venaient visiter le corps de saint Antoine, que Josselin avait apporté dans le Viennois. Ce fut le commencement de l'ordre de Saint-Antoine approuvé par Urbain II au concile de Clermont en 1095. Cet ordre a été réuni en 1777 à celui de Malte par le pape Pie VI.

***GASTON** (Marie-Joseph-Hyacinthe de), poète français, né à Rodez en 1767, d'une famille distinguée, fit ses études à Paris au collége Duplessis et entra ensuite au service. Il était déjà capitaine de cavalerie, lorsque la révolution éclata. Il émigra en 1790, et servit dans l'armée de Condé. Il passa ensuite à Hambourg, puis en Russie, où il fut d'abord obligé, pour subsister, de donner des leçons de français. Le comte de Romanzoff ayant eu occasion de le connaître, lui confia la direction du *Journal littéraire* de Saint-Pétersbourg, et lui fit accorder, par l'impératrice Catherine II, une place à la bibliothèque impériale. Paul Ier l'honora de son estime particulière et le créa chevalier de Malte. Il rentra en France en 1800, se fit connaître par la publication de quelques fragmens d'une *Traduction de l'Enéide* qu'il avait commencée en Russie, et quelque temps après il en publia les quatre premiers livres. Fourcroy, son parent, chargé alors de la direction de l'instruction publique, le nomma proviseur du lycée de Limoges. Gaston continua de publier les autres livres de sa traduction qui ne fut terminée qu'en 1807. Sa santé altérée ne lui permit pas de remplir long-temps les fonctions qui lui avaient été confiées. Il mourut d'une maladie de poitrine le 14 décembre 1808. On lui doit une *Traduction de l'Enéide* en vers français, 1803-1807, 3 vol. in-8°, et 1808, 4 vol. in-12, avec le texte en regard et des notes pleines d'érudition et de goût, et où l'on trouve d'excellens principes de morale. Cette traduction a obtenu un grand succès et elle le méritait : l'auteur sait écrire en vers; son style a de la clarté, de la pureté, de l'harmonie; il ne se néglige point, il lutte sans cesse contre son original, et quelquefois ses efforts sont heureux; mais il n'a pas cette manière brillante, cette versification si distinguée par la variété des coupes, le jeu des phrases, l'artifice de l'harmonie, qui a place Delille au-dessus de tous les poètes de son temps; aussi la traduction de ce dernier est préférée, quoique moins fidèle et négligée en beaucoup d'endroits. Gaston composa en outre deux *tragédies* dont l'une fut représentée à Saint-Pétersbourg, l'autre reçue au Théâtre Français; et un poème sur *les quatre âges de la femme* dont on connaît divers fragmens.

GATAKER (Thomas), théologien anglais, né à Londres en 1574, fut pasteur

à Lincolns-Inn, et ensuite à Rotherhith, où il mourut en 1654. Les ouvrages qui lui ont fait un nom parmi les savans, sont : | *Adversaria miscellanea;* | une édition du livre de l'empereur *Marci Antonini, de Rebus suis*, Londres, 1707, in-4°; | une *Dissertation sur le style du nouveau Testament*, contre Pfochen (*voyez* ce mot); | *Cinnus :* c'est le titre d'un recueil d'observations diverses, principalement sur les livres sacrés; fruit d'une critique quelquefois juste et savante, quelquefois légère et fausse. Gataker était un homme d'erudition; mais la singularité de ses sentimens, et la bizarre affectation de son style, ont dégoûté bien des gens de la lecture de ses ouvrages. On a publié un recueil des principaux écrits de Gataker sous ce titre *Thomæ Gatakeri opera critica*, Utrecht, 1698, in-folio.

* **GATES** (Horace), général américain, né en Angleterre en 1728, fit ses premières armes sous le prince Ferdinand, depuis duc de Brunswick, et fut ensuite envoyé en Amérique, où il servit en qualité de capitaine d'infanterie, et s'y distingua dans diverses occasions. Il revint en Angleterre en 1763; mais le goût qu'il avait pris pour le séjour du nouveau monde, le détermina à vendre sa commission et à y retourner. Il acheta un domaine dans la colonie de Virginie, et il y vécut paisiblement jusqu'au moment de la guerre de l'indépendance, époque où il prit les armes pour sa patrie adoptive. Ses talens militaires, son expérience, et surtout sa réputation de prudence, le portèrent bientôt aux grades supérieurs. En 1776, il fut investi du commandement en chef de l'armée américaine du Nord, et peu après il battit en plusieurs rencontres l'armée anglaise commandée par le général Burgoyne, qu'il força de capituler le 13 octobre 1777 à Saratoga. Envoyé ensuite dans la Caroline septentrionale, il fut battu par Cornwallis, qui, à la tête de 1,500 hommes de troupes réglées, mit en déroute six mille hommes de milices américaines, que leurs officiers s'efforcèrent inutilement de rallier. Ce revers fut d'autant plus sensible au général Gates qu'au moment où il s'occupait à le réparer, le congrès américain lui retira le commandement avec une rigueur de procédés qui fut généralement blâmée. Il se retira dans une de ses fermes dans le comté de Berkley et y mourut le 10 mars 1806, emportant avec lui l'estime publique pour ses talens militaires, et surtout pour son humanité et sa modération dans la victoire.

GATIEN (saint), fut un des zélés missionnaires qu'envoya le pape Fabien, l'an 250, pour porter l'Évangile dans les Gaules. Il devint premier évêque de Tours, y fit plusieurs chrétiens, et y mourut vers la fin du 3e siècle.

GATIMOZIN. *Voyez* GUATIMOZIN.

* **GATTEAUX** (Nicolas-Marie), graveur en médailles, né à Paris en 1751, fut d'abord artisan comme son père. Bientôt il se livra aux arts du dessin, de l'architecture et de la sculpture. Présenté, en 1773, au directeur de la monnaie des médailles, il exécuta cette même année le portrait de Louis XV pour la collection des rois de France, et ce fut son premier ouvrage en ce genre. Depuis cette époque jusqu'en 1832, cet habile artiste n'a pas cessé de donner des preuves constantes et nombreuses de son beau talent comme graveur en médailles. Gatteaux était aussi fort habile mécanicien. Il a successivement inventé des moyens et des machines propres à éviter la contrefaçon des marques des étoffes, à timbrer le papier pour la régie de l'enregistrement; à poinçonner les plombs qui enveloppaient les assignats envoyés en province, de manière à ne laisser aucune latitude à la fraude. La gravure en médaille n'étant que la sculpture en petit, l'art du sculpteur ne pouvait être oublié dans les combinaisons du graveur-mécanicien. Gatteaux a inventé en effet un appareil fort ingénieux pour mettre les statues au point, et ce mécanisme a obtenu le suffrage de la commission de l'académie des beaux-arts, et a fait décerner en 1819 à son auteur une médaille d'or, à l'exposition des produits de l'industrie nationale. Gatteaux est mort à Paris du choléra-morbus, le 24 juin 1832, à l'âge de 81 ans. M. Miel lui a consacré une notice nécrologique très étendue.

* **GATTEL** (Claude-Marie), littérateur et grammairien, né à Lyon le 21 avril 1743, professa la philosophie dans cette ville, ensuite au collége royal de Grenoble. Mais ce collége ayant été donné en 1786 à la congrégation de Saint-Joseph, il s'adonna entièrement à l'étude des langues. Lors de l'organisation des écoles centrales, il obtint la chaire de grammaire générale à Grenoble, et fut ensuite nommé proviseur du lycée de cette ville. Il s'était démis de cette place depuis peu de temps, lorsqu'il mourut le 19 juin 1812.

On lui doit : | *Nouveau dictionnaire espagnol-français et français-espagnol, avec l'interprétation latine de chaque mot*, Lyon, 1790, 2 vol. in-8°, réimprimé en 1803, en 2 vol. in-4°; | *Nouveau dictionnaire portatif de la langue française*, 1797, 2 vol. in-8°, qui obtint un grand succès, et qui a été réimprimé en 1803, loin de l'auteur et à son insu, avec des additions qu'il n'approuvait pas toutes; aussi ne donna-t-il le titre de seconde édition qu'à celle qu'il venait de mettre sous presse quand il mourut, et qui parut sous le titre de *Dictionnaire universel portatif de la langue française, avec la prononciation figurée*, 1813, 2 vol. in-8°. Il a été réimprimé en 1820. | *Nouveau dictionnaire de poche français-espagnol et espagnol-français*, 1798, 2 vol. oblongs; | *Dictionnaire espagnol-anglais et anglais-espagnol*, 1803, 2 vol. oblongs; | *Grammaire italienne de Veneroni, entièrement refondue*, 1800, in-8°. On lui a attribué : *Mémoires du marquis de Pombal*, traduits de l'italien, 1785, 4 vol. in-12. Cet ouvrage ne porte point son nom, et l'on a quelque raison de douter qu'il soit de lui.

* GATTERER (Jean-Christophe), savant professeur d'histoire, de géographie et de généalogie à Nuremberg, et à Goettingue, né le 13 juillet 1727 à Lichtenau, mort le 5 avril 1789, contribua puissamment aux progrès que l'étude des sciences historiques a faits en Allemagne pendant le 18e siècle. Depuis 1770, il portait le titre de conseiller aulique de la Grande-Bretagne. On lui doit plusieurs abrégés d'histoire universelle, écrits en allemand, dont aucun n'a été achevé; ils ne se répètent nullement, et l'on y trouve des recherches savantes et des observations lumineuses. Les plus estimés sont : *Introduction à l'histoire universelle synchronistique*, 1774, 2 vol. in-8°; | *Histoire du monde dans toute son étendue*, 1785-87, 2 vol. in-8°; | *Essai d'une histoire universelle du monde jusqu'à la découverte de l'Amérique*. On a encore de Gatterer : | *Historia genealogica dominorum Holzschuherorum*, Nuremberg, 1755, in-folio. Il n'en a paru que le premier volume. | *Tables généalogiques pour l'histoire universelle*, 1790, in-4°, t. 1; | *Précis de la généalogie*, 1790, in-4°; | *Abrégé du blason* in-8°; | *Blason pratique*; | *Elementa artis diplomaticæ universalis*, in-4°; | *Précis de la diplomatique*, in-4°, 1799; | *Diplomatique pratique*, 1776, in-8°; | un *Précis de la géographie*, 1789 et 1795, 2 vol. | *Bibliothèque historique universelle*, espèce de journal dont il a paru 16 vol. in-8°.

GATTINARA (Mercurin Alborio de), ainsi nommé du lieu de sa naissance dans le Piémont, devint chancelier de l'empereur Charles-Quint, qui l'employa en diverses négociations importantes. Il mourut à Inspruck en 1530, à 60 ans. Clément VII l'avait fait cardinal l'année précédente, pour récompenser son mérite.

GAUBIL (Antoine), jésuite, né à Gaillac en 1689, mort en 1759, fut envoyé en qualité de missionnaire à la Chine, où il passa 36 ans, et où il se fit aimer par ses mœurs et respecter par ses connaissances astronomiques. Il était correspondant de l'académie des sciences de Paris, membre de celle de Saint-Pétersbourg, et interprète à la cour de Pékin. Il était très versé dans la littérature chinoise; il envoya beaucoup de *mémoires* au Père Souciet et à Fréret, qui en ont fait usage dans leurs ouvrages. Nous avons de lui une bonne *Histoire de Genghiskan*, 1739, in-4°; et la *traduction du Chouking*, Paris, 1771, in-4°. Le Père Gaubil était un de ces hommes qui savent de tout et qui sont propres à tout. Les docteurs chinois eux-mêmes admirèrent souvent comment un étranger avait pu se mettre si bien au fait de leurs sciences. Il devint leur maître. Il leur développait les endroits les plus difficiles de leur *King*; mais ces commentaires tenaient souvent de l'imagination : il n'est guère possible d'en faire d'autres sur les livres des Chinois. (*Voyez* l'Eloge du père Gaubil dans le 31e vol. des *Lettres curieuses et édifiantes*, Paris, 1774, et le 26e de l'édit. de 1781.)

GAUBIUS (Jérome-David), né à Heidelberg, le 24 février 1705, étudia la médecine sous son oncle à Amsterdam, puis sous le célèbre Boerhaave, auquel, quoique étranger, il succéda dans sa chaire à Leyde. Il atteignit presque la réputation de son maître, et fut nommé médecin du stathouder. Il mourut le 29 novembre 1780. On lui doit : | *Methodus concinnandi formulas remediorum*, Leyde, 1767, traduite en français, Paris, 1799, in-12; | *Institutiones pathologicæ*, Leyde, 1763, 2 vol. in-8°.

* GAUCHAT (Gabriel), abbé commendataire de Saint-Jean de Falaise, ordre de Prémontré, et prieur de Saint-André, né à Loulans en Bourgogne en 1709, fit partie pendant quelque temps, de la société des prêtres des missions

étrangères. Il consacra ensuite sa plume à écrire contre les incrédules. Il maniait l'ironie avec finesse, mais il est un peu diffus; du reste il écrit avec facilité, clarté et élégance. On a de lui : | *Rapport des Chrétiens et des Hébreux*, 3 vol. in-12, 1754; | *Lettres critiques*, ou *Analyse et réfutation de divers écrits contraires à la religion*, *de* 1655 *à* 1763, Paris, 19 vol. in-12; | *Retraite spirituelle*, 1755, in-12; | *Le Paraguay*, conversation morale, 1756, in-12; | *Catéchisme du livre de l'esprit*, in-12; | *Recueil de piété tiré de l'Ecriture sainte*, 3 vol. in-12; | *Le temple de la Vérité*, Dijon, 1748, in-12; | *Harmonie générale du christianisme et de la raison*, 1766, 4 vol. in-12; | *Extrait de la morale de Saurin*, 2 vol. in-12; | *La philosophie moderne analysée dans ses principes*, in-12; | *le Philosophe du Valais*, 2 vol. in-12.

* **GAUCHER** (Charles-Etienne), graveur, né à Paris en 1740, mort en 1804, était élève de Basan et de Lebas. Il a gravé en petit différens sujets d'histoire, tirés de la galerie du Palais royal et plusieurs portraits, parmi lesquels on distingue celui de la reine, épouse de Louis XV. Il était fort instruit, et a publié : | une *Iconologie* ou *Traité complet des allégories ou emblèmes*, 1796, 4 vol. in-8°; | La *collection des peintres flamands*; | *le couronnement de Voltaire au théâtre Français*; | *les adieux de Louis XVI à sa famille*, etc. | un *Traité d'anatomie* à l'usage des artistes; | plusieurs *opuscules* sur les beaux arts, imprimés dans les journaux du temps; | plusieurs notices sur des graveurs en taille douce, insérées dans le *Dictionnaire des artistes* de l'abbé de Fontenai; | un opéra comique intitulé *l'Amour maternel*, reçu, mais non représenté, etc.

GAUDENCE (saint), évêque de Brescia en Italie vers 387, fut élu, tandis qu'il était en Orient: et quoiqu'il alléguât sa jeunesse et son incapacité, il fut ordonné malgré lui. On croit qu'il était un des trois évêques que l'empereur Honorius et le concile d'Occident députèrent l'an 405 à Arcade, pour obtenir le rétablissement de saint Chrysostôme. Cet illustre persécuté écrivit à saint Gaudence, le remerciant des travaux qu'il avait essuyés pour la défense de sa cause. Nous ignorons le temps de la mort de saint Gaudence; mais il paraît qu'il vivait encore l'an 410. Il laissa des *sermons* et des *lettres*, dont on a donné, par les soins du cardinal Quirini, une édition à Brescia en 1738, in-folio, avec ceux de saint Philastre et des autres évêques qui ont occupé ce siége.

* **GAUDENZI** (Pellegrino), poète et littérateur italien, né à Forli en 1749, mort en 1784, a laissé *la Nascita di Cristo*, Padoue, 1781, poème en 3 chants, dont la conception est singulière, mais où l'on trouve des beautés du premier ordre. On y admire avec raison sa description du palais du péché, le discours que Satan lui adresse, la peinture de la crêche, et surtout le chant prophétique de David sur l'histoire du Christ et celle du christianisme jusqu'à Constantin. On a encore de lui un petit poème dithyrambique, intitulé : *la Campagna*, et un *Examen critique de la vie de Cicéron, par Plutarque* inséré dans le tome 2 des *Saggi dell' academia di Padova*, dont il était membre. Ses *œuvres* complètes ont été publiées à Nice en 1786 avec sa vie.

* **GAUDIN** (Louis-Pascal), théologien et peintre espagnol, né en 1556, à Villa-Franca, près de Barcelonne, fit ses études à l'université de Cervera où il fut reçu docteur en théologie. Il passa ensuite en Sardaigne, enseigna la théologie pendant plusieurs années à Cagliari, au bout desquelles il revint en Espagne, et entra dans la chartreuse de la *Scala Dei*, où il fit sa profession en 1595. Il avait cultivé la peinture dès sa jeunesse; il s'y adonna alors avec ardeur, et fit plusieurs tableaux pour la grande Chartreuse, entre autres une suite de huit tableaux offrant la *vie de Saint Bruno*, estimés des connaisseurs; une excellente *Conception*; six grands tableaux de la *vie de la Vierge*, pour le couvent de Sainte-Marie de La Cuevas, près de Séville; un *Saint-Pierre* et un *Saint-Paul*, qu'on voit dans l'église de Porta-Cœli à Valence. Le pape Grégoire XV le fit inviter à venir à Rome, pour travailler au palais de Monte-Cavallo et à la basilique de Saint-Pierre; mais il tomba malade, lorsqu'il était sur le point de partir, et mourut dans son monastère le 20 août 1621. Ses tableaux se distinguent par la correction du dessin, et surtout par la noblesse de caractère dans ses figures. On lui reproche un style un peu trop prononcé dans les ombres, ce qui empêche ses tableaux de plaire au premier coup d'œil.

* **GAUDIN** (Jean), jésuite, né à Poitiers en 1617, mort vers 1690, a composé pour l'instruction de la jeunesse des ouvrages qui se distinguent par la clarté des définitions, des observations judicieuses

et un style pur. Les principaux sont : | une très bonne *Grammaire latine*, et très souvent réimprimée ; | *Epigrammatum libri tres*, Limoges, 1661, in-12 ; | *Trésor* ou *Dictionnaire des langues latine, française et grecque*, Tulle, 1677, Limoges, 1709, 2 vol. in-4°.

* GAUDIN (Jacques), oratorien, né aux sables d'Olonne dans la Vendée vers 1740, entra chez les pères de l'Oratoire, et devint abbé et vicaire-général de Mariana en Corse, puis conseiller-clerc au conseil souverain de cette île. Entraîné par les principes philosophiques qui dominaient alors, il quitta l'habit religieux, et entreprit de justifier sa conduite dans un ouvrage intitulé : *Inconvéniens du célibat des prêtres, prouvés par des recherches historiques*, Genève (Lyon), 1781. Mirabeau détermina le libraire Lejay à réimprimer cet ouvrage sous le titre de *Recherches sur le célibat ecclésiastique*, Paris, 1790, in-8°. Dans cet ouvrage, les preuves, comme on se l'imagine bien, ne sont nullement puisées dans les bonnes sources, et la plus mauvaise foi règne d'un bout à l'autre. Gaudin fut nommé en 1792, par son département, député à l'assemblée Législative. Il ne parla que pour faire un *rapport sur les congrégations religieuses* dont il demanda la suppression qui fut prononcée le 18 août 1792. Il était juge et bibliothécaire de La Rochelle, lorsqu'il mourut le 30 novembre 1810. Ses autres productions sont : | *Traduction de différens traités de morale de Plutarque*, Paris, 1777, in-12 ; | *Mémoires de Jean Graham, marquis de Montrose, contenant l'histoire de la rébellion de son temps*, traduits de l'anglais, Paris, 1768, 2 vol. in-12 ; | *Gulistan ou le jardin des roses*, traduit du poëme de Saadi, probablement sur la version latine de Gentius, 1789, in-8°, 1791, avec un *Essai historique* sur la législation de la Perse ; | *Voyage en Corse, et vues politiques sur l'amélioration de cette île*, Paris, 1788 ; | *Avis à mon fils âgé de 7 ans*, 1805, in-12.

* GAUFFIER (Louis), peintre français, né à La Rochelle en 1761, mort à Florence le 20 octobre 1801, à peine âgé de 40 ans, s'adonna de bonne heure à la peinture, et fut élève de Taraval ; après avoir remporté le premier prix de peinture en 1784, il composa plusieurs tableaux qui lui firent une grande réputation. Les principaux sont : *la Cananéenne ; Alexandre mettant son cachet sur la bouche d'Ephestion ;* ce tableau, le seul qu'il ait fait de grandeur naturelle, fut son morceau de réception à l'académie de France, sa santé faible et chancelante ne lui permettant pas d'entreprendre de grands ouvrages ; *les Dames romaines faisant don de leurs bijoux au sénat, dans un temps de calamité publique ; le Sacrifice de Manué ; les trois Anges apparaissant à Abraham ; Jacob et Rachel ; Achille reconnu par Ulysse ; la Vierge servie par les anges, etc.* Ses tableaux sont moins remarquables par la vigueur du dessin que par le goût de la composition. Son épouse et son élève, Pauline CHATILLON, qui mourut trois mois avant lui (1801), avait aussi beaucoup de talent pour la peinture. Plusieurs de ses tableaux ont été gravés par Bartolozzi.

GAUFRIDI (Jean), né à Aix en 1622, fils d'un président à mortier au parlement de Provence, devint en 1660, conseiller dans le même parlement. Le temps que lui laissaient les devoirs de sa charge, il l'employait aux recherches historiques de sa province. La privation de la vue, et sa mort arrivée en 1689, à 67 ans, l'empêchèrent de mettre au jour le fruit de son travail. Son fils, l'abbé GAUFRIDI, publia son *Histoire de Provence*, à Aix, 1694, 2 vol. in-fol. En 1733 on l'a fait paraître avec de nouveaux titres. Cette histoire est mieux écrite, et cependant moins estimée que celle de Bouche. *Voyez* ce mot.

GAUFRIDI. *Voyez* GOFFRIDY.

* GAUHE (Jean-Frédéric), théologien protestant et généalogiste, né à Walterdorff, en Saxe, en 1681, a enrichi la littérature allemande des ouvrages suivans : | *Commentatio historica de Ecclesiæ Misnensis olim archidiaconatibus et archidiaconis, specialim Lusatia*, insérée dans les *Fragmenta Lusatica*, pag. 4, n° 5 ; et on trouve du même auteur, dans la Continuation du Recueil des affaires théologiques anciennes et modernes (en allemand, 1729) | une *Biographie abrégée de Godefroy Arnold ;* | une *Notice de son Histoire de l'Eglise et des hérétiques ;* | une autre *Notice sur le fameux apostat Juste-Paul Bœning*, etc., etc. Mais les ouvrages qui firent le plus d'honneur à Gauhe sont les deux suivans : | *Dictionnaire historique des héros et des héroïnes, contenant l'histoire des officiers de terre et de mer de toutes les nations, des temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, etc., Leipsick, 1716, in-8° ; | *Dictionnaire généalogique-historique de la noblesse de l'empire*

germanique, etc., ibid., 1719, 1744, 3e édition, 3 vol., contenant près de dix mille articles. Cet écrivain mourut à Freyberg, en décembre 1755.

GAULI. *Voyez* BACICCIO.

* GAULMIER (A.), professeur de rhétorique au collége royal de Bourges, et poète enlevé aux lettres, en 1829, à l'âge de 34 ans, avait obtenu plusieurs prix aux *Jeux floraux*. En 1820, il concourut pour le prix proposé par l'académie française à la meilleure ode *sur le dévouement de Malesherbes*, et obtint une mention honorable; sa pièce a été imprimée à Paris, 1820, 8 pages in-8°. L'année suivante, il concourut de nouveau sur le même sujet et eut le prix; cette seconde composition fut également imprimée à Paris, 1821, 8 pages in-4.° Gaulmier qui avait le pressentiment de sa fin prochaine, aimait surtout l'élégie : en 1823, il célébra dans un poème le *Courage des médecins français et des sœurs de Saint-Camille*, qui bravèrent l'épidémie de Barcelone : sa pièce qui obtint une mention honorable attestait les progrès qu'avait faits son talent; elle a été publiée à Paris, 1823, 16 pages in-8°. Ce jeune écrivain avait entrepris une traduction en vers des *Elégies de Tibulle*, et a laissé un *Recueil d'élégies, d'épitres et d'autres poésies*.

GAULMIN (GILBERT), de Moulins en Bourbonnais, né en 1585, mort en 1665, à 80 ans, conseiller d'état, était versé dans les langues anciennes et modernes. On a de lui, outre des *épigrammes*, des *odes*, des *hymnes*, et une tragédie d'*Iphigénie*; | des *notes* et des *commentaires sur l'ouvrage de Psellus*, touchant les opérations des démons; | sur celui de *Théodore Prodromus*, contenant les amours de Rhodante et de Dosiclès; | sur le *Traité de la mort de Moïse, par un rabbin anonyme*, 1629, in-8°; | des *Remarques sur le faux Callisthène*. | Il publia le premier, en 1618, in-8°, le roman d'*Ismène et Isménie*, attribué à Eustathius, en grec, avec une traduction latine. Ces ouvrages décèlent de l'érudition. Ses vers ne manquent pas de chaleur, mais souvent de goût.

* GAULTIER ou GAUTHIER (l'abbé LOUIS), maître de pension, né en Italie vers 1745 d'une famille française, fut de bonne heure amené en France. Plein de zèle pour l'instruction de l'enfance, il chercha et réussit à lui en adoucir l'ennui et à lui en aplanir les difficultés. Son Cours complet de jeux instructifs, destiné à apprendre aux enfans les élémens des sciences, se compose de 28 vol. in-12 ou in-18, avec deux atlas in-folio; l'un pour la grammaire, contenant des tableaux analytiques pour la construction des phrases; l'autre pour la géographie, avec des cartes écrites et non écrites, et plusieurs cahiers in-fol. pour l'écriture, l'analyse grammaticale, etc. Sa géographie a obtenu un très grand nombre d'éditions; elle est cependant bien superficielle. On pourrait reprocher à ses jeux un peu de monotonie; néanmoins ils sont devenus populaires, et lui ont mérité le titre de bienfaiteur de la jeunesse. Lorsque la révolution l'obligea de quitter la France, l'abbé Gaultier n'en continua pas moins la tâche qu'il avait commencée, et tandis qu'il exerçait l'emploi d'instituteur des enfans de l'ambassadeur d'Angleterre, il prodiguait généreusement ses soins aux jeunes Français que leurs familles avaient emmenés sur cette terre étrangère, où lui-même acceptait une honorable hospitalité. Après la paix d'Amiens, il rentra en France (1802) laissant à Londres avec le souvenir de ses vertus plusieurs maîtres qu'il avait mis en état de propager sa méthode d'instruction. L'abbé Gaultier se montra partisan de l'enseignement mutuel, et la société pour cet enseignement élémentaire le comptait parmi ses membres. Il est mort à Paris en 1818. Les ouvrages qui composent son cours sont : | *Lectures graduées pour les enfans du premier âge*, 2 vol.; | *Lectures graduées pour les enfans du second âge*, 3 vol.; | *Leçons de grammaire en action*, 3 vol.; | *Leçons de grammaire et d'orthographe*, 1 vol., 9e édition, 1820; | *Leçons de géographie et de sphère*, 1 vol., 17e édition, 1820; | *Leçons de chronologie et d'histoire*, 4 vol. contenant l'*Histoire sainte*, l'*Histoire de France*, l'*Histoire ancienne* et l'*Histoire moderne*; | *Elémens d'arithmétique rendus sensibles aux yeux par des jetons coloriés*, in-12. | *Méthode pour analyser la pensée et pour faire des abrégés*, 1 vol. | *Exercices sur la construction logique des phrases et des périodes françaises*, 1 vol.; | *Méthode pour exercer les jeunes gens sur la composition française*, 2 vol.; in-12; | *Méthode pour entendre la langue latine sans connaître les règles de la composition*, 1 vol.; | *Phrases latines graduées* 1 vol.; | *Périodes latines graduées*, 1 vol.; | *Construction et analyse graduées des phrases et des périodes latines*, en tableaux in-folio; | *Application de cette*

méthode au premier livre des odes d'Horace, in-fol.; | *Méthode pour entendre et pour parler la langue italienne*, in-12; | *Traité de la mesure des vers français*, 1 vol. in-12; | *Jeu des fables, sujets choisis de La Fontaine*, 1 vol.; | *Traits caractéristiques d'une mauvaise éducation*, ou *Principes de la politesse*, 1 vol.; | *Notions de géométrie pratique nécessaires à l'exercice de la plupart des arts et métiers*, in-12; | *Elémens de musique*, 1 vol.; | *Treize tableaux gravés pour l'usage de ladite méthode*, in-4°. On a extrait du Cours complet de M. Gaultier un petit Cours contenant : *Syllabaire et première lecture*, 1 vol.; *Elémens de grammaire et d'orthographe*, 1 vol.; *Elémens de géographie*, 1 vol. On vend séparément, pour joindre à ces ouvrages, une *Boîte typographique pour apprendre à lire aux enfans*; des *étiquettes* pour le *jeu de grammaire* en un étui; des *étiquettes* pour le *jeu de géographie* en un étui; les *médaillons des rois de France* en un étui; *cent jetons de couleur* pour les différens exercices du Cours. On a encore de lui *Méthode pour apprendre à calculer facilement et promptement, tirée du nouveau système de J. Lancastre*, in-12.

GAULTIER. *Voyez* GAUTHIER.

GAURIC (Luc), astrologue de Gifoni dans le royaume de Naples, faisait ses prédictions sous Jules II, Léon X, Clément VII et Paul III. Ces pontifes donnèrent des marques d'estime à ce prédiseur, dans un siècle où l'astrologie était la marotte des savans, et surtout des astronomes que l'on confondait alors pour cette raison avec les astrologues et les devins. Paul III lui donna fort mal à propos l'évêché de Civita Ducale. Gaurac mourut à Ferrare en 1558, à 82 ans. On a de Gauric plusieurs ouvrages où ses rêveries sont consignées.

GAURIC ou plutôt GAWRY (le comte) l'un des plus grands seigneurs d'Ecosse, fut exécuté avec plusieurs de ses frères, sous le règne du roi Jacques VI, vers la fin du 16e siècle. Grégorio Lethi et d'autres protestans racontent qu'il avait conspiré contre le roi, et rapportent à ce sujet des circonstances tout-à-fait singulières; mais leur récit, copié dans presque tous les dictionnaires, n'est qu'un roman sans réalité et sans vraisemblance, fabriqué pour affaiblir l'horreur des cruautés exercées envers une famille illustre, dont le seul crime était l'attachement à la foi catholique. Hume, en parlant de la prétendue délivrance de Jacques, convient qu'*elle eut cette circonstance amère que les ecclésiastiques persistèrent à soutenir en face à ce prince, que personne n'avait conspiré contre lui.*

GAUSSEM et non GAUSSIN (Jeanne-Catherine), fameuse actrice, née à Paris en 1711, d'une ouvreuse de loges, mourut dans cette ville en 1767. Ses succès furent extraordinaires; elle réussissait surtout dans les rôles d'amour; mais des motifs de religion l'engagèrent à quitter sa profession en 1763. Elle trouva dans la retraite et dans la pratique des vertus chrétiennes, une satisfaction qu'elle n'avait pas goûtée sur le théâtre où elle avait eu tant de succès.

* GAUTHEROT (Nicolas), célèbre compositeur, né à Is-sur-Tille en 1755, d'une famille pauvre qui le plaça comme enfant de chœur à la cathédrale de Dijon, où il prit les premières leçons de musique. Il montra de bonne heure un goût décidé pour cet art, et devint un des plus savans démonstrateurs pour le clavecin et la théorie musicale. Son ouvrage sur la *Théorie des sons*, publié en 1799, fit honneur à son génie et le plaça au rang des meilleurs compositeurs. Il s'occupa aussi des sciences physiques, et particulièrement de *l'électricité* et du *galvanisme*, découvertes dont il cherchait à pénétrer les causes, et sur lesquelles il lut plusieurs *mémoires* à la première classe de l'institut. On lit ses *recherches sur l'action de l'électricité dans les appareils galvaniques* dans le *Journal du galvanisme* de M. le docteur Nauche, année 1803. Il mourut à Paris le 29 novembre 1803.

* GAUTHEROT (Claude), peintre d'histoire, élève et ami du célèbre David, naquit à Paris en 1769, et y mourut en 1825 dans un état voisin de l'indigence. Il avait remporté quelques prix académiques; mais il ne put obtenir le grand prix pour lequel il concourut par son tableau de *Manlius Torquatus*. Son *Marius à Minturne* qu'il fit en 1796, malgré quelques imperfections, était loin d'être sans mérite; le *convoi d'Atala*, qu'il composa en 1800, ne fut pas remarqué comme il devait l'être, à cause du tableau de Girodet qui parut à la même époque, sur le même sujet. Les autres ouvrages de Gautherot qui lui assignent un rang distingué parmi les peintres modernes, sont *Pyrame et Thysbé*; *Saint Louis pansant les malades* (1815 pour la chapelle du roi); *Saint Louis donnant la sepulture aux*

soldats de son armée (pour l'église de Sainte-Madeleine); le *Serment du drapeau*, et *l'empereur* (Napoléon) *blessé devant Ratisbonne*. Gautherot a travaillé, pour la partie du dessin, à la *Galerie française* ou *Collection de portraits des hommes et des femmes célèbres qui ont illustré la France dans les* 16e, 17e *et* 18e *siècles*, par une société d'hommes de lettres et d'artistes, Paris, Didot, 1820 et années suivantes, 3 vol. in-4°.

* **GAUTHEY** (Emilian-Marie), inspecteur-général des ponts et chaussées, né à Châlons-sur-Saône le 3 décembre 1732, fut nommé en 1758 sous-ingénieur des états de Bourgogne, et admis peu de temps après à l'académie des sciences de Dijon. Il donna en 1767 l'idée de joindre la Saône à la Loire, projet qui fut exécuté depuis, et qui lui fit une réputation justement méritée. En 1782, il devint ingénieur en chef et directeur-général des canaux de la Bourgogne, et en 1791, il fut nommé inspecteur-général des ponts et chaussées. On doit encore à cet ingénieur les quais de Châlons-sur-Saône, le pont de Navilly sur le Doubs, la portion de jonction de la Saône à l'Yonne, la partie du canal du Doubs à la Saône, etc. Pendant plus de 16 ans il prit la part la plus active aux travaux du comité central, sans négliger ses tournées d'inspection. Il a publié plusieurs *mémoires* sur son art, et il s'occupait d'un *Traité complet sur la construction des ponts et des canaux navigables*, lorsque la mort l'enleva, le 14 juillet 1806. M. Navier, son neveu, et ingénieur distingué, a publié une partie de ce travail en 1809 et 1813, 2 vol. in-4°, qu'il a enrichis d'*additions* considérables, et d'un *Eloge historique* de l'auteur. M. Lefèvre prononça sur la tombe de M. Gauthey, un discours qui a été imprimé à Paris, 1806, in-4°.

GAUTHIER, surnommé *le Vieux*, excellent joueur de luth, a laissé plusieurs pièces, rassemblées avec celles de Denys Gauthier son cousin, doué du même talent, dans un volume intitulé : *Livre de tablature des pièces de luth sur différens modes*. Les auteurs y ont ajouté quelques règles pour bien toucher cet instrument si gracieux, mais presque entièrement abandonné en France, par la difficulté de le bien jouer.

GAUTHIER (Claude), célèbre avocat au parlement de Paris, dans le dix-septième siècle, était plus connu par son caractère caustique et très mordant, que par son éloquence. On a de lui des *Plaidoyers* qu'on ne lit plus guère, en 2 vol. in-4°, 1688.

GAUTHIER (Pierre), musicien, de La Ciotat en Provence, était directeur d'un opéra qui séjournait alternativement à Marseille, à Montpellier et à Lyon. S'étant embarqué au port de Cette, il périt avec le vaisseau qui le portait, en 1697, à 55 ans. Il y a de lui un recueil de *duos* et de *trios*, estimés des connaisseurs. La musique instrumentale était son principal talent. Voltaire prétend, dans un écrit contre J. J. Rousseau, qu'on trouva la musique du *Devin du village*, dans les papiers de Gauthier, et qu'elle fut ajustée aux paroles par le citoyen de Genève

GAUTHIER ou **GAULTIER** (Jean-Baptiste), né à Louviers, dans le diocèse d'Evreux, en 1685, mort d'une chute en revenant de sa patrie à Paris, en 1755, à 71 ans, fut le théologien de l'évêque de Boulogne (de Langle), et ensuite de l'évêque de Montpellier (Colbert). Ce dernier prélat le prit chez lui en apparence pour être son bibliothécaire; mais réellement pour être son conseil et son écrivain. Après la mort de son bienfaiteur, l'abbé Gauthier se retira à Paris, où il continua de donner au public des brochures contre les incrédules, ou contre la constitution *Unigenitus*; car par une concurrence singulière, l'impiété et la soumission à l'église irritaient également son zèle. On peut en voir une liste exacte dans la *France littéraire* de 1758. Celles qui ont été les plus répandues sont : | Le *Poème de Pope* (intitulé l'*Essai sur l'homme*), *convaincu d'impiété*, in-12, 1746; | *Lettres théologiques... contre le système impie et socinien des Pères Hardouin et Berruyer*, 1756, 3 vol. in-12 : ouvrage semé de raisonnemens justes, d'un zèle amer et d'une critique outrée. | *Les jésuites convaincus d'obstination à permettre l'idolâtrie à la Chine*, 1743, in-12; | plusieurs *lettres* destinées à prémunir les fidèles contre l'irréligion, 1746, in-12. | *Critique du Ballet moral, dansé dans le collége des jésuites de Rouen*, 1756, in-12; | *Réfutation d'un libelle intitulé :* La Voix du sage et du peuple, 1750, in-12; | *Vie de Soanen*, évêque de Sénez, 1750, in-8° et in-12; | *Les Lettres persanes convaincues d'impiété*, 1751, in-12; | *Histoire abrégée du parlement de Paris, durant les troubles du commencement du règne de Louis XIV*, 1754, in-12. En lisant les critiques de l'abbé Gauthier, on ne peut s'empêcher de le regarder comme un homme plein

de fiel : « Tous ses ouvrages, dit l'auteur » des *Trois siècles*, mouraient à mesure » qu'ils voyaient le jour. Son génie ne » s'enflammait que par la fermentation » de sa bile. Ce n'est pas ainsi qu'on doit » réfuter ses adversaires. Si on n'a pas le » talent de la plaisanterie, il faut du » moins avoir le langage de l'honnêteté et » de la raison. »

GAUTHIER ou GAULTHIER (François-Louis) né à Paris en 1696, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé à la cure de Savigny-sur-Orge, par le cardinal de Noailles, en 1728, et en remplit les devoirs jusqu'en 1780 qu'il mourut. On lui doit : | *Traité contre les danses et les mauvaises chansons ;* | *Traité contre le luxe et la parure dans les habits ;* | *Réflexion sur les O de l'Avent ;* | *Explication des huit béatitudes ;* | *Homélies sur les Evangiles.* Il s'était démis de sa cure un mois avant sa mort, pour se retirer au Val-de-Grâce, à Paris, où il est mort ; ce qui n'a pas peu contribué à fortifier les soupçons qu'on avait de son opposition aux décisions de l'Eglise ; ce qui est à regretter dans un homme qui a écrit tant de bonnes choses.

* GAUTHIER (Mlle), comédienne, née à Paris en 1692, particulièrement connue par sa conversion subite et presque miraculeuse, avait eu une jeunesse très dissipée ; elle avait obtenu quelque succès dans les rôles de Mme Jobin de la *Devineresse*, et de la Tante du *Mariage fait et rompu* de Dufresny. Elle venait d'atteindre sa 30e année, lorsque l'idée de renoncer au monde lui fut tout à coup inspirée pendant une messe qu'elle avait eu la fantaisie d'entendre à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance. Ses parens, ses amis, s'efforcèrent en vain de la faire changer de résolution ; elle persévéra héroïquement, et, après avoir obtenu sa retraite, elle se rendit à Lyon où elle prit l'habit de carmélite et le nom de sœur *Augustine de la Miséricorde* (1725). Elle vécut 32 ans dans le fond de son cloître, sans éprouver d'autre regret que celui de n'y être pas entrée plus tôt, et sans rien perdre de sa gaîté. La vivacité de son caractère s'était changée en ferveur pour ses devoirs de religion, qu'elle pratiqua avec la plus grande exactitude jusqu'au moment de sa mort, arrivée en décembre 1757. Elle a écrit elle-même l'*Histoire de sa conversion*, qui renferme une foule de détails curieux et attachans. On la trouve dans le premier volume des *Pièces intéressantes et peu connues*, publiées par Laplace.

* GAUTHIER DE LA PEYRONIE, littérateur, ancien commis des affaires étrangères, né vers 1740, mort à Paris en 1805, a traduit de l'allemand les *Voyages de M. P. S. Pallas en différentes provinces de l'empire de Russie et dans l'Asie septentrionale en* 1789 *et* 1793, 5 vol. in-4°, et un vol. de planches. On a encore de lui *Essai historique et politique sur l'état de Gênes*, 1794, in-8°, et *Voyage en Islande par ordre de S. M. danoise*, traduit du danois, *d'Olafsen et Povelsen*, 5 vol. in-8° et atlas, terminé par M. Biornerod, Norwégien.

* GAUTHIER DE SIONNET, plus connu sous le nom de *Petit Gauthier*, mort à Paris en 1809, s'acquit une certaine célébrité au commencement de la révolution par son *Journal de la cour et de la ville*, où il semait avec esprit les plaisanteries et les sarcasmes contre les patriotes.

* GAUTHIER DAGOTY. *V.* DAGOTY.

* GAUTHIER DE SIBERT, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né à Tonnerre, en Bourgogne, vers 1740, d'une famille alliée à celle du fermier-général du même nom, fut destiné à exercer une place dans les finances ; mais entraîné par son goût pour les lettres, il se rendit à Paris pour se livrer entièrement à l'étude. Il fut nommé en 1767 membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Lors de la suppression des académies, il se retira à Tonnerre où il mourut en 1798. On lui doit : | *Variations de la monarchie française dans son gouvernement politique, civil et militaire*, ou *Histoire du gouvernement de la France depuis Clovis jusqu'à la mort de Louis XIV*, 4 vol. in-12, Paris, 1765, réimprimées en 1789. Cet ouvrage, utile à ceux qui s'occupent de notre ancienne histoire, est écrit avec clarté ; mais on pourrait y désirer plus de critique. | *Vies des empereurs Tite, Antonin et Marc-Aurèle*, 1769, in-12 ; | *Histoire des ordres royaux, hospitaliers et militaires de St-Lazare, de Jérusalem et de Notre-Dame du Mont Carmel*, Liége, 1775, in-4° ; | *Considérations sur l'ancienneté de l'existence du tiers-état, et sur les causes de la suspension de ses droits pendant un temps*, 1779, in-8° ; | plusieurs *mémoires* dans le recueil de l'académie des inscriptions.

* GAUTHIER (Hubert), ingénieur du roi, né à Nîmes, le 12 août 1660, fut d'abord docteur en médecine, étudia ensuite

la physique et les mathématiques, et eut la faiblesse de croire à l'astrologie judiciaire. Il devint inspecteur général des ponts et chaussées, et eut une grande part aux travaux du canal de Languedoc. Gauthier était protestant, mais il était lié avec l'évêque Fléchier, et celui-ci en 1689, parvint à le convertir. Il paraît toutefois que sa conversion ne fut pas bien sincère, il mourut à Paris, le 27 septembre 1737. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : | *Traité des fortifications*, Lyon, 1685, in-12; | *Traité des armes à feu, tant de canons, mortiers*, etc., ibid.; | *Dissertation sur les eaux minérales de Bourbonne-les-Bains*, etc., Troyes, 1716, in-8° ; | *Nouvelles Conjectures physiques concernant la disposition de tous les corps animés*, Meaux, 1721 ; | *La Bibliothèque des philosophes et des savans, tant anciens que modernes*, etc., 1723, 2 v. in-8°; 1733, 2774, 3 v. in-8° ; | *Nouvelles Conjectures sur le globe terrestre*, ibid; | *Histoire de la ville de Nîmes et de ses antiquités*, Nîmes, 1723, in-4° ; | *Traité de la construction des chemins, tant de ceux des Romains que des modernes*, etc., Paris, 1715; 4e édition, 1751; | *Traité des ponts*, etc., Paris, 1716, in-8°, avec 26 planches, etc. Gauthier leva les cartes des diocèses de *Toulouse*, de *Béziers*, d'*Agde*, de *Nîmes*, d'*Uzès*, et celle d'*Alais*, qui est restée inédite.

* GAUTIER (du Var, Isidore-Marie BRIGNOLLES), né à Brignolles, en Provence, en 1765, fut député du département du Var au conseil des Cinq-cents, après le 18 fructidor. Il ne parut point à la tribune, mais il publia dans le Moniteur en 1798 deux lettres, où il accuse ceux qu'il appelle les contre-révolutionnaires du midi, de recommencer à piller et assassiner. Depuis la restauration, Gautier devint écrivain ministériel. Il est mort à Paris, le 20 décembre 1824, âgé de 59 ans. Il a laissé : | *Réfutation de l'exposé de la conduite politique de Carnot*, 1815, in-8°; | *Conduite de Bonaparte relativement aux assassinats du duc d'Enghien et du marquis de Frotté*, 1823, in-8°; | *Des indépendans, des libéraux et des constitutionnels*, 1823, Paris, in-8°; | *Réflexions sur le dernier ouvrage de M. de Châteaubriand, intitulé :* Du système suivi par le ministère, 1818, in-8°, et quelques autres opuscules anonymes.

GAUTIER-STUART. *Voyez* STUART (Gautier.)

GAUTRUCHE (Pierre), né à Orléans en 1602, se fit jésuite en 1624, et se consacra entièrement à l'étude des belles-lettres, de la philosophie, et à l'instruction de la jeunesse. M. Huet l'appelle *vir diffusæ eruditionis*. Il a professé pendant plus de 30 ans dans la ville de Caen, et y est mort le 30 mai 1681. On a de lui : | un *Cours de philosophie et de mathématiques*; | *Histoire poétique; Histoire sainte*, dont la 13e édition est de 1692, 4 vol. in-12.

GAVANTI (Barthelemi), en latin *Gaventus*, consulteur de la congrégation des rites, et général des barnabites, était de Milan, et mourut dans cette ville en 1638. Il est principalement connu par son *Commentaire sur les rubriques du Missel et du Bréviaire romain*, ouvrage plein de recherches, et très propre à entretenir la dignité et la régularité des cérémonies saintes. Les détails en paraissent sans doute très indifférens aux hommes du siècle, mais les ministres du Seigneur zélés pour son culte, le lisent avec autant d'intérêt que d'utilité. L'auteur néglige quelquefois les raisons littérales ou historiques des cérémonies, pour s'attacher à des considérations mystiques; il eût dû tâcher de joindre constamment les unes aux autres. La meilleure édition de cet ouvrage, qui est bon pour la pratique, est celle de Turin, avec les observations de Merati, 1736 à 1740, 5 vol. in-4°, fig. Ces observations sont exactes, solides, et suppléent à celles qui ont échappé à Gavantus. On a aussi de lui : *Manuale Episcoporum*, 1642, in-4°; et un *Traité des synodes diocésains*, 1659.

* GAVARD (Hyacinthe), médecin et anatomiste, né à Montmélian l'an 1753, fut élève du célèbre Desault; il se livra avec tant d'ardeur à l'étude de l'anatomie, qu'il fut bientôt lui-même en état d'ouvrir des cours, et il s'attira un grand concours d'auditeurs par l'admirable précision qu'il mettait dans ses descriptions anatomiques, avantage inappréciable qu'il avait puisé dans les cours de son maître. On lui doit plusieurs ouvrages estimés sur son art : | *Traité d'ostéologie, suivant la méthode de Desault*, Paris, 1791, 2 vol. in-8°, 2e édition, augmentée d'un *Traité des ligamens*, Paris, 1795, 2 vol. in-8°; | *Traité de myologie*, Paris, 1791, in-8°; édition revue et corrigée, Paris, 1802, in-8°; | *Traité de splanchnologie*, Paris, 1800, 1802 et 1809. Gavard, entièrement occupé de la composition de ses

ouvrages, vécut et mourut pauvre, à Paris, dans la force de l'âge, en 1802.

* GAVEAUX (Pierre), acteur et compositeur de musique, naquit en 1761 à Béziers, et entra comme enfant de chœur à la cathédrale de cette ville à l'âge de sept ans. Il termina ses premières études musicales à 10, et eut successivement pour maîtres de composition le célèbre organiste Combes, l'abbé Tindel, amateur enthousiaste et professeur de philosophie du jeune Gaveaux, enfin François Beck, organiste de Saint-Séverin à Bordeaux. Après plusieurs années de résidence dans cette dernière ville, où il s'était attaché au théâtre, il se rendit en 1788 à Montpellier, et y occupa pendant un an l'emploi des premiers amoureux au grand opéra. En 1789, il fut admis à débuter comme premier ténor au théâtre de *Monsieur* (aux Tuileries), et fit partie du théâtre Feydeau, lors de sa formation en 1804. Gaveaux est mort à Paris le 5 février 1825, laissant, outre plusieurs compositions estimées, un grand nombre d'opéras parmi lesquels on cite : | *l'Amour filial*, 1792 ; | les *Deux Ermites*, 1793 ; | la *Famille indigente*, 1794 ; | le *Petit Matelot*, 1795 ; | *Monsieur des Chalumeaux*, 1806 ; | *l'Enfant prodigue*, 1811 ; | *Une nuit au bois*, 1818, etc. Plusieurs des airs de Gaveaux ont obtenu une vogue populaire, notamment la *Pipe de tabac*. C'est Gaveaux qui mit en musique les fameuses strophes du *Réveil du Peuple*, par M. Souriguières.

GAVESTON (Pierre de), favori d'Edouard II, roi d'Angleterre en 1307, était fils d'un gentilhomme gascon, qui avait rendu de grands services à Edouard Ier. Il fut élevé auprès du jeune prince, qui, parvenu à la couronne après la mort de son père, donna à ce favori le comté de Cornouailles. Au bout de quelque temps, ce prince passa en France pour épouser Isabelle, fille de Philippe le Bel; il laissa à Gaveston le gouvernement de son royaume. L'élévation et l'orgueil de ce favori excitèrent la haine et l'envie des grands qui vinrent à bout de le faire exiler ; mais ce ne fut que pour un temps. Le roi ne pouvant souffrir son absence, le fit revenir pour épouser sa nièce, sœur du comte de Glocester; et engagea les seigneurs du royaume à approuver ce retour et cette alliance. Gaveston n'en parut pas plus modéré, et sa mauvaise conduite obligea les grands du royaume à se liguer encore une fois contre lui. Ils levèrent une puissante armée, le poursuivirent à force ouverte, et se saisirent de lui. Lorsque le roi sut qu'il était prisonnier, il témoigna vouloir lui parler ; mais le comte de Warwick, piqué des outrages qu'il en avait reçus en particulier, lui fit trancher la tête en 1312.

* GAVINIÈS (Pierre), compositeur de musique et l'un des plus célèbres violons de l'Europe, né à Bordeaux le 26 mai 1726, avait une exécution brillante et rapide. A l'expression la plus pathétique dans *l'adagio*, il joignait le talent de broder et de varier la musique qu'il exécutait, au point qu'on l'a entendu jouer plusieurs fois de suite le même *concerto* de manière à le rendre méconnaissable. On a de lui une fameuse *romance* qui porte son nom : *le Prétendu*, opéra en 3 actes, joué avec succès aux Italiens en 1760 ; des *concerto*, des *sonates*, et un recueil intitulé : *les Vingt-quatre matinées*. Il est mort le 9 septembre 1800.

GAWRIYC. *Voyez* GAURIC (le comte de).

GAY (Jean), poète anglais, né en 1688, à Barndstaple ou près de cette ville, d'une ancienne famille de la province de Devonshire, fut mis de bonne heure dans le commerce; mais il le quitta bientôt pour la poésie. En 1712, il fut fait secrétaire de la duchesse de Monmouth. En 1714, il accompagna à Hanovre le comte de Clarendon; mais ce seigneur s'étant démis de ses emplois, Gay revint en Angleterre, et publia des *tragédies*, des *comédies*, des *opéras* et des *fables* : celles-ci, imprimées à Londres en 1753, 2 vol. in-8°, fig., ont été traduites en français par Mme Keralio; imitées en 1785, Paris, in-8°, et traduites en vers français par M. Joly de Salins, Paris, 1811, in-18. M. Amar Duvivier a donné en 1802 la traduction de 28 fables de Gay dans son *Fabliér anglais*, et M. de Mauroy a publié ses *fables choisies mises en vers français*, 1784, Paris, in-12. Les fables de Gay ne manquent pas d'invention et de sel ; la chute en est assez heureuse, mais les réflexions en sont trop longues. On a encore de lui : | des *pastorales*. On les préfère à toutes les autres productions de Gay. Ses bergers ne sont ni petits-maîtres, ni courtisans, comme dans plusieurs églogues françaises. | Des *poésies diverses*, publiées en 1714, en 2 vol. in-12. Il y en a plusieurs d'un tour heureux et agréable. Parmi ses meilleures productions on cite *l'Eventail; Trivia* ou *l'Art de se promener dans les rues de Londres; Diane*, drame pastoral, etc.

Gay était doux, affable, généreux, mais d'une indolence excessive qui tenait de l'apathie et qui mettait le désordre dans ses affaires. Après diverses vicissitudes, tantôt dans l'opulence, tantôt dans la médiocrité, il mourut en 1732, chez un seigneur anglais, qui, depuis quelques années, pourvoyait libéralement à tous ses besoins.

* GAY DE VERNON (Léonard), évêque constitutionnel, député de la Haute-Vienne à l'assemblée Législative et à la Convention, naquit en 1748 à Saint-Léonard dans le Limousin, d'une famille noble; il avait embrassé l'état ecclésiastique, et était curé de Compreignac dans le diocèse de Limoges avant la révolution. Il fit le serment demandé aux prêtres, fut nommé en 1791 évêque constitutionnel de la Haute-Vienne, et vota dans le procès de Louis XVI pour la mort. Il avait appuyé la motion d'un député nommé Torne qui demandait que l'on proscrivît l'habit ecclésiastique; le 6 avril 1792, jour du vendredi saint, il déposa sur le bureau du président son anneau et sa croix d'évêque, en disant qu'il en destinait la valeur à l'équipement d'un défenseur de la patrie, et que désormais il ne porterait qu'une croix de bois. Après avoir abdiqué publiquement son caractère dans la séance du 7 novembre 1793, il se maria avec une marchande de modes. Dans les assemblées qui se succédèrent, il se prononça contre les Girondins qu'il poursuivit avec acharnement, et parla contre Robespierre après le 9 thermidor; mais il n'en continua pas moins à agir d'après ses principes, puisqu'il essaya de défendre son collègue Carrier, au club des Jacobins et à l'Assemblée. Il fit partie de toutes les législatures jusqu'à celle des Cinq-cents, d'où il fut exclu par le Directoire. Gay-Vernon réclama contre cet arrêté, et parvint à se faire donner la place de consul à Tripoli de Syrie. N'ayant pu se rendre à sa destination, à cause de la guerre que l'on venait de déclarer à la Turquie, il séjourna quelque temps à Rome, où il exerça les fonctions de secrétaire-général du consulat romain. Le Directoire l'ayant déclaré déchu de sa qualité de français, Gay-Vernon vécut dans la retraite; et ne reparut sur la scène politique, qu'après la journée du 30 prairial an 4. Il fut alors nommé commissaire central près de l'administration départementale de la Somme. Après le 18 brumaire, il donna sa démission, se retira dans sa terre de Vernon, où il vécut dans l'obscurité jusqu'en 1816. Compris dans l'ordonnance qui bannissait les régicides, il se réfugia dans les Pays-Bas, et y donna des leçons de latin dont il consacra le produit au soulagement des autres exilés. Trois ans après, il obtint du roi la permission de rentrer en France, et il retourna dans sa terre de Vernon, où il mourut le 20 octobre 1822, après avoir refusé les sacremens de l'Eglise. Son testament renfermait cependant un assez grand nombre de legs pieux.

* GAY DE VERNON (Simon-François), frère du précédent, maréchal-de-camp, né en 1760 à Saint-Léonard, où il mourut en 1822, fut admis en 1780 comme élève sous-lieutenant dans l'école du génie, et parvint au grade de capitaine en 1790. Employé à l'armée du Rhin en 1792, il se distingua aux attaques de Spire et de Mayence, où il combattait sous Custine. Pendant la campagne d'hiver de 1792 à 1793, il fut chargé de construire la grande tête du pont de Cassel; ce qu'il parvint à faire avec sept bataillons qui protégeaient ces travaux. Dans le mois d'avril 1793, Gay de Vernon fut nommé colonel adjudant-major et suivit en cette qualité le général Custine à l'armée du Nord, et y resta sous les ordres du général en chef Houchard auprès duquel il remplit les fonctions de major-général. Ce fut lui qui dressa le plan de la fin de la campagne de 1793, et qui donna les moyens de délivrer Dunkerque assiégé par les Anglais, et Maubeuge attaqué par les Autrichiens. Après les victoires de Hondschoot et de Menin, il reçut l'ordre de se retirer dans ses foyers où il fut ensuite arrêté pour être conduit dans la prison de la Conciergerie à Paris. Il était accusé de conserver un attachement trop vif au général Custine et d'avoir conspiré avec le général Houchard, en ne faisant pas mettre bas les armes à toute l'armée anglaise que commandait le duc d'York; il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Gay de Vernon fut un des fondateurs de l'école polytechnique, où il devint professeur en 1798. Lorsque cette école fut organisée sur le pied militaire, il fut nommé commandant en second et directeur des études, avec le grade de colonel du génie. Il occupa ces fonctions pendant 17 ans. Napoléon le fit baron en 1811, et en 1813, il était adjudant-commandant près du 5e corps de la grande armée. Nommé commandant de la place

de Torgau en Saxe, il rendit cette forteresse après une longue et honorable résistance, le 1er janvier 1814, et obtint la permission de rentrer en France sur parole. Pendant les cent-jours, il refusa de faire partie du corps du général Vandamme : Louis XVIII le nomma maréchal-de-camp et chevalier de Saint-Louis. Gay de Vernon fut mis depuis à la retraite, comme ayant plus de 30 ans d'activité. Il est auteur d'un *Traité élémentaire d'art militaire et de fortification à l'usage des jeunes gens et des élèves des écoles militaires*, Paris, 1805, 2 vol. in-4°; cet ouvrage qui a été traduit en anglais, en allemand et dans d'autres langues, a été adopté pour l'enseignement des écoles militaires à Saint-Pétersbourg, à Ségovie et aux Etats-Unis. Il a publié aussi *Exposition abrégée du cours de géométrie descriptive appliquée à la fortification, etc.*, 1802, in-4°.

*GAYA (Louis de, sieur de Tréville), capitaine au régiment de Champagne sous le règne de Louis XIV, n'est connu que par les ouvrages qu'il a laissés. On lui doit : | l'*Art de la guerre*, Paris, 1677, 1678, 1689 1692, in-12 ; | *Traité des armés*, 1678, in-12, fig.; | *Cérémonies nuptiales de toutes les nations et religions du monde*, Paris, 1680 ; la Haye, 1681 ; Cologne, 1694, in-12, rare, trad. en italien par Casimir Freschot, 1683, in-12.

GAYOT DE PITAVAL (François), naquit à Lyon en 1673, d'un conseiller au présidial de cette ville. Il prit le petit collet, qu'il quitta bientôt, pour suivre l'exemple de ses deux frères qui étaient l'un et l'autre dans le service. Aussi peu propre à l'état militaire qu'à l'état ecclésiastique, il se fit recevoir avocat en 1723, et prit une femme. Son éloquence n'ayant réussi que très faiblement au barreau, et ne possédant qu'une fortune médiocre, il se mit à publier volume sur volume, jusqu'à sa mort arrivée en 1743, après plus de 40 attaques d'apoplexie. On peut appliquer à Pitaval ce que La Bruyère a dit de certains écrivains : « Il y a des esprits, si » j'ose le dire, inférieurs et subalternes, » qui ne semblent faits que pour être le » registre ou le magasin de toutes les pro» ductions des autres génies. Ils sont pla» giaires, traducteurs, compilateurs; ils ne » pensent point, ils disent ce que les autres » ont pensé ; et comme le choix des pensées » est invention, ils l'ont mauvais, peu » juste. Ils rapportent beaucoup de choses, » plutôt que d'excellentes choses. » Ce portrait est celui de Pitaval. Ses ouvrages en sont un témoignage authentique. Les principaux sont : | *Relation des campagnes de* 1713 *et* 1714, très mal rédigée sur les Mémoires du maréchal de Villars ; | *L'art d'orner l'esprit en l'amusant*, 2 vol. in-12 : recueil de bons mots, plutôt fait pour gâter le goût, que pour enrichir la mémoire ; | *Bibliothèque des gens de la cour*, en 6 vol. in-12, compilée pour le peuple ; | les *Causes célèbres*, en 20 vol. in-12 : collection qui intéresse par son objet, mais qui dégoûte par le style fade, rampant, entortillé, louche du compilateur, par les puérilités, en vers et en prose, dont il l'a semée ; par des hors-d'œuvre sans nombre, par le mauvais choix des matériaux ; par la profusion du verbiage le plus vain et le plus commun. M. Garsault a réduit les 20 vol. des *Causes célèbres* en un seul, sous le titre de *Faits des causes célèbres et intéressantes*. Un M. Desdel en a donné un *abrégé* en un volume in-12, Liége, 1788. M. de la Ville, avocat, en a donné une suite en 4 vol. in-12. La continuation de cet ouvrage a pris la forme de journal et une marche périodique : le public sensé n'y a rien gagné. Richer a publié depuis un *Recueil de causes célèbres*, qui a fait entièrement oublier celui de Gayot de Pitaval.

GAZA (Théodore), un de ces savans grecs qui se retirèrent en Italie, après la prise de Constantinople, était de Thessalonique. Il trouva dans le cardinal Bessarion un ardent protecteur, qui lui procura un bénéfice dans la Calabre. Ce grec apprit si bien et si promptement le latin, qu'il sentit les beautés de cette langue comme ceux qui en avaient fait une longue étude. Il mourut à Rome en 1475, à 80 ans. On dit qu'étant allé présenter à Sixte IV quelques-uns de ses ouvrages, ce pape ne lui fit qu'un présent fort modique. Gaza le jeta de dépit dans le Tibre, disant en colère, « que les savans ne doi» vent pas se donner la peine d'aller à » Rome, puisque le goût y était si dépravé, » et que les ânes les plus gras y refusaient » le meilleur grain : » invective plate et grossière, et qui donnerait une idée désavantageuse de son caractère, si elle était bien constatée ; mais il y a tout lieu de la révoquer en doute. On a de lui : | une *traduction* en latin *de l'Histoire des animaux* d'Aristote. C'est une des premières versions, dans laquelle on a pu connaître le génie du philosophe grec, défiguré par les Arabes et les scolastiques. | Une *gram*

maire grecque, in-4°, en 1540 ; | La *traduction de l'Histoire des plantes* de Théophraste ; | celle des *aphorismes* d'Hippocrate ; | une *version* grecque *du songe de Scipion*, et du traité *de Senectute*, de Cicéron, etc.

GAZAIGNES (Jean-Antoine), chanoine de Saint-Benoît de Paris, né à Toulouse le 23 mai 1717, a composé et publié les *Annales de la société des soi-disant jésuites*, 5 gros vol. in-4°, 1764 et années suivantes. Ce livre parut sous le nom emprunté d'*Emmanuel-Robert de Philibert, ancien chanoine de l'église de Toulouse*. C'est un recueil de tout ce qui s'est écrit d'injurieux contre les jésuites. On prétend qu'outre ces cinq vol., Gazaignes en avait préparé trois autres qui n'étaient pas moins outrageans, mais qui n'ont point paru. Au reste, il n'épargnait rien pour que sa diatribe fût complète. Il entreprit, dit-on, plusieurs voyages, et notamment celui de Vienne, dans l'espoir de se procurer de nouvelles anecdotes dans le sens de celles qu'il avait déjà recueillies. On trouve néanmoins dans cette compilation quelques renseignemens curieux sur ce célèbre institut. L'abbé Gazaignes mourut le 29 mars 1802. Quoiqu'il fût appelant, il avait désapprouvé la constitution civile du clergé.

GAZELLI, prince d'Apamée, et gouverneur de Syrie pour le sultan d'Egypte, s'opposa d'abord aux Turcs ; mais voyant que Toman bey, son maître, avait été pris et mis à mort par Sélim en 1517, il implora la clémence du vainqueur, et fut continué dans le gouvernement de Syrie. Après la mort de Sélim, Gazelli tâcha d'engager le gouverneur d'Egypte, Cayer bey, à rétablir la puissance des Mamelouks ; mais celui-ci fit mourir ses ambassadeurs. Gazelli, nonobstant cette nouvelle, livra bataille aux Turcs, près de Damas, contre le bacha Ferhat. Il fut tué en combattant vaillamment l'an 1550.

GAZET (Guillaume), chanoine d'Aire, et curé à Arras où il était né en 1554, mourut dans cette dernière ville en 1612, à 58 ans. On a de lui : | l'*Histoire ecclésiastique des Pays-Bas*, 1614, in-4° ; | *Vies des saints*, Reims, 1613, 2 vol. in-8°, et plusieurs livres de piété. L'auteur manque de critique, et son style est négligé.

GAZET (Alard), bénédictin de Saint-Vaast, à Arras sa patrie, prévôt de Saint-Michel, près de cette ville, se distingua par sa piété et par sa science. Il mourut en 1626, âgé de 60 ans, après avoir donné une bonne édition des *OEuvres de Cassien*, avec des notes critiques, Arras, 1628, in-fol. Leipsick, 1722, in-fol., édition très estimée.

GAZOLA (Joseph), médecin de Vérone, où il établit l'académie *degli Aletofili*, mort en 1715, à 54 ans, a donné quelques ouvrages de médecine, entre autres : *Il mondo ingannato da falci medici*, Pérouse, 1716, in-18. Il y convient que les malades meurent aussi souvent des remèdes que des maladies, et enseigne à se passer des médecins.

* **GAZON-DOURXIGNÉ** (Sébastien-Marie-Mathurin), littérateur, né à Quimper-Corentin, obtint quelques succès dans les lettres. Ses différens ouvrages, sans être d'un mérite éminent, se font remarquer par le bon goût qui a présidé à leur composition. On lui doit : | trois *Lettres* sur les tragédies d'*Aristomène*, d'*Epicharis* et de *Sémiramis* ; | l'*Ami de la vérité* ou *Lettres impartiales sur les pièces de Voltaire*, Amsterdam, 1767, in-12 ; | *Essai historique et philosophique sur les principaux ridicules des différentes nations*, 1766, in-12 ; | les *Jardins*, poème traduit du latin du Père Rapin, 1772, in-12. C'est plutôt une imitation qu'une traduction fidèle. Gazon-Dourxigné mourut le 19 janvier 1784.

GEBELIN (Antoine COURT de), natif de Lausanne, de plusieurs académies, censeur royal, mort à Paris, le 13 mai 1784, a publié : | *Histoire de la guerre des Cévennes*, 1760, peu exacte et écrite d'un style qui n'est pas celui de l'histoire, 3 vol. in-12 ; | *Le Patriote français et impartial*, 1753, 2 vol. in-12. Cette dernière qualité n'est presque jamais celle de l'auteur : il n'avait ni l'esprit assez calme ni la raison assez ferme pour l'acquérir ; | *Le monde primitif, analysé et comparé avec le monde moderne, considéré dans son génie allégorique et dans les allégories auxquelles conduit ce génie*, Paris, 1773-82, 9 vol. in-4°, fig. ; ouvrage d'un esprit faible, crédule et chimérique ; ensemble de combinaisons arbitraires et ridicules, écrit d'une manière entortillée, mystérieuse et pleine de prétentions. Des philosophes, qui ne l'entendaient pas mieux que le reste du public, l'ont prôné, parce qu'il paraissait dans plus d'un endroit fronder l'histoire sainte et les notions reçues touchant l'âge et la création du monde ; mais les vrais savans en ont

fait un objet de risée : l'un d'eux l'a comparé à l'ouvrage de Postel, intitulé : *La clef des choses cachées depuis le commencement du monde*. Un critique plus modéré (M. l'abbé de Fontenay) en a parlé de la manière suivante : « Nous » avouons franchement que nous ne sau- » rions caractériser l'ouvrage de M. Court » de Gébelin, qui lui a fait une si grande » réputation auprès de certaines person- » nes. Nous en avons lu quelque chose, » et nous avons été repoussés à la vue de » tous ces systèmes imaginaires, de ces » conjectures frivoles, de ces fatras et » des inutilités dont ce livre est rempli. » Mais peut-être est-ce notre faute, si » nous n'avons pas l'esprit de l'admirer. » | *Histoire naturelle de la parole*, ou *Précis de la grammaire universelle*, 1776, in-8°, extrait du monde primitif, et dont le mérite doit par conséquent être apprécié sur celui de l'ouvrage précédent ; | *Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne, considéré dans les origines françaises*, Paris, 1778, in-8°. Le goût de Gébelin pour les idées bizarres et romanesques fut cause de sa mort. Le magnétisme animal, prêché et pratiqué à Paris par un charlatan allemand, nommé *Mesmer*, exalta son imagination au point qu'il n'en fut plus le maître. Il se magnétisa si bien, qu'il tomba roide à deux pas de l'endroit où il s'exerçait dans le nouvel art. Peu de temps avant sa mort, il avait eu de grands démêlés avec un M. Cailhava, touchant la présidence d'une coterie scientifique, nommée le *Musée de la rue Dauphine*, et dépensa, pour se maintenir dans cette dignité imaginaire, plus de 15 mille livres; ce qui ne contribua pas peu à grossir la somme des dettes qu'il laissa à sa mort. On lui a fait cette épitaphe.

Ci-gît ce pauvre Gébelin,
Qui parlait grec, hébreu, latin ;
Admirez tous son héroïsme,
Il fut martyr du magnétisme.

Le comte d'Albon a fait exhumer son cadavre, pour lui ériger un mausolée dans son jardin : démarche peu assortie au bon sens qui parfois règne dans les *Discours* de cet économiste.

GEBER ou GIABER (Jean), célèbre alchimiste arabe, dont le vrai nom est Abou Moussah Djafar Al Sofi, était de Hauran en Mésopotamie. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve beaucoup d'expériences chimiques, même de celles que l'on donne aujourd'hui pour nouvelles. Le célèbre Boërhaave en parle avec estime dans ses *Institutions chimiques*. Suivant Aboul-Féda, il vivait dans le huitième siècle. L'abbé Lenglet du Fresnoy a recueilli tout ce qu'on pouvait dire sur la personne et les ouvrages de ce chimiste, dans le premier vol. de son *Histoire de la philosophie hermétique*. Ceux qui prétendent que Geber a travaillé le premier à la recherche d'un *remède universel*, se fondent sur certaines expressions que l'on trouve dans ses écrits. Telle est celle-ci : *L'or ainsi préparé guérit la lèpre et toutes sortes de maladies*. Mais il paraît que ces paroles doivent se prendre dans un sens énigmatique et ridiculement mystérieux, tel que les chimistes d'alors affectaient dans leurs leçons; et qu'il est question ici de convertir en or les métaux les plus bas, qui sont les *lépreux*. On peut voir plusieurs de leurs apophthegmes et de leurs grimoires favoris dans le *Mundus subterraneus* du Père Kircher, 2e partie, page 292. Les *traités* de Geber furent imprimés sous ce titre : *Summæ perfectiones magisterii in sua natura libri IV, cum additione ejusdem Gebri reliquorum tractuum*, à Dantzick, 1682, in-8°. Sa *Géomance*, en italien, est de Venise, 1552, in-8°, fig. Ses ouvrages, quoique défigurés par les visions de l'alchimie et d'autres préjugés, contiennent plusieurs choses utiles et curieuses sur la nature, la purification, la fusion, et la malléabilité des métaux, sur les sels et les eaux fortes.

GEBHARD, archevêque de Saltzbourg, était d'une illustre famille de Souabe, et fut pourvu de cette dignité en 1061. Il soutint constamment le parti du pape Grégoire VII contre l'empereur Henri IV. Et en considération de ce service, il fut honoré par Sa Sainteté du titre de legatné dans toute l'Allemagne, que ses successeurs ont aussi pris après lui. Il fut ensuite exilé par l'empereur, et mourut en 1091, dans le château de Wersten, qu'il avait fait bâtir.

GEBHARDT (Jean), savant humaniste, né à Schwartzhoven, près de Neubourg, dans le haut Palatinat en 1592. Après avoir parcouru une grande partie de l'Allemagne et de la Suède pour solliciter de l'emploi, il obtint enfin à Groningue une chaire d'histoire et de langue grecque. Il y mourut le 3 octobre 1632. Nous avons de lui : | des *notes sur Catulle, Tibulle et Properce*, Francfort, 1615, in-4° ; | une *édition* de *Cornelius*

Nepos, avec une chronologie et des commentaires, Amsterdam, 1662, in-12; | *Cicéron, Ovide, Quintilien, Rufin, etc.*, corrigés sur les manuscrits de la bibliothèque palatine, Hanau, 1615, in-4°; | des *poésies*, Groningue, 1618, in-12, estimées. On a une vie de Gebhardt par André son frère, Groningue, 1633, in-4°.

GÉDALIAH, fameux rabbin, mort en 1448, a fait une chaîne de *Tradition depuis Adam jusqu'à l'an* 761 *de J.-C.* en 2 parties, et une 3e, où il traite de la création du monde, Venise, 1587, in-4°. On a encore de lui d'autres *écrits*.

* **GEDDES** (Alexandre), prêtre catholique d'Écosse, né en 1737, à Ruthven, dans le comté de Banff, fit sa théologie à Paris au collége des Écossais. De retour dans sa patrie il fut ordonné prêtre à Dundée, et devint chapelain du comte de Traquaire; après avoir séjourné de nouveau quelque temps à Paris, il fut préposé à la congrégation d'Auchinhalrig, dans le comté de Banff. S'étant lié imprudemment avec des grands seigneurs et des gens de lettres accoutumés à parler légèrement des matières de religion, il adopta auprès d'eux des sentimens qui ne convenaient guère à son état, et, comme il entendit mal les observations que son évêque lui adressa, il quitta bientôt sa congrégation, et vint à Londres où il fut obligé encore pendant quelque temps de remplir les devoirs de chapelain : mais en 1782 il quitta ses fonctions ecclésiastiques pour se livrer entièrement aux lettres. Le premier fruit de sa plume fut une *traduction* des *Satires d'Horace*, qui fut bien accueillie. Il s'occupait depuis longtemps d'une *traduction* de la Bible, et il publia successivement de 1792 à 1797 le *Pentateuque, Josué, les Juges, Samuel, les Rois*. Cet ouvrage excita un violent orage contre lui, parce qu'il combattait formellement l'inspiration entière de l'Écriture, et qu'il insinua que les écrivains sacrés rapportent quelquefois des faits contraires à la raison. Ses *Remarques critiques* qu'il donna en 1800 ne firent qu'augmenter le mécontentement public : les évêques défendirent l'usage de sa traduction. Aux censures qu'il reçut, à la suspense qui fut prononcée contre lui, il ne répondit que par des libelles : il mourut le 26 février 1802. On ne peut pas dire qu'il fût décidément incrédule; mais il avait des idées peu orthodoxes. Du reste il avait du savoir, de la littérature et des connaissances bibliques assez étendues. Il était très versé dans les langues anciennes et modernes. Il a laissé outre les ouvrages que nous avons cités : | *Carmen seculare pro Gallicâ gente tyrannidi aristocraticæ erepta*, 1790, in-4°; | *Le premier livre de l'Iliade rendu littéralement en vers anglais, avec des notes critiques*, 1792, in-8°; | *L'Avocat du diable*, 1792, in-4°, écrit satirique contre un lord L***; | *Carmina secularia tria, pro tribus celeberrimis libertatis Gallicæ epochis*, 1793, in-4°; | *Vert-Vert*, mis en vers anglais, 1793, in-4°; | *La bataille de B.* (de Bangor), ou *le Triomphe de l'Eglise*, poème héroi-comique, 1797, in-8°, en anglais; | *Bardomachia, poema macaronico-latinum*, 1800, in-4°; | divers morceaux dans quelques recueils périodiques.

GÉDÉON, fils de Joas, de la tribu de Manassès, et 3e juge d'Israël vers l'an 1245 avant J.-C., fut choisi par l'ange du Seigneur pour être le libérateur d'Israël. Gédéon, dont l'humilité était extrême, et qui prenait d'ailleurs cet ange pour un homme, eut besoin de voir des miracles pour croire la vérité de cette mission. Ayant fait cuire un chevreau pour l'offrir, l'ange lui dit d'en mettre la chair et du pain sans levain dans une corbeille, et le jus dans un pot, de l'apporter sous un chêne, et de verser ce jus sur la chair qu'il mit sur une pierre. L'ange toucha la pierre avec une baguette, et il sortit aussitôt de cette pierre un feu qui consuma la chair et le pain. Gédéon ayant ensuite étendu sur le soir la toison, il la trouva le lendemain toute mouillée de la rosée, sans en voir sur la terre des environs. Le lendemain le contraire arriva, la terre étant mouillée et la toison ne l'étant pas; Gédéon commença sa mission par abattre de nuit l'autel de Baal. Il fit sonner ensuite de la trompette, et vit autour de lui en peu de temps une armée de 32 mille hommes, qu'il réduisit à 300, qu'il n'arma que d'un pot, d'une lampe cachée dans ce pot, et d'une corne de bélier ou d'une trompette. Gédéon s'avança pendant la nuit, avec les 300 hommes, avec ordre de casser tous ensemble leurs pots. L'ordre ayant été exécuté à propos, les ennemis crurent avoir une grande armée à combattre. Ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres : et ceux qui échappèrent à cette boucherie, furent mis en pièces par les vainqueurs. Gédéon les poursuivit, tua de sa propre main Zébée et Salmana, et délivra la terre de ces hommes féroces (*voy.* JOSUÉ). « Afin, dit un

» écrivain moderne, qu'on ne puisse se » méprendre sur le véritable auteur de la » victoire, ces libérateurs, choisis pour » affranchir le peuple de Dieu, ne sont » pas les plus riches ni les plus accrédités » de la nation, ni les plus distingués par » leurs talens et leur expérience. On n'em- » ploie ni le nombre ni le courage des » combattans, ni la force des armes. Par- » tout Dieu paraît seul; ou s'il met en » œuvre quelques moyens, ils sont si fai- » bles, si méprisables par eux-mêmes, que » l'on est obligé de reconnaître que c'est » Dieu qui agit. Si la victoire avait été » remportée par les voies ordinaires, on » aurait arrêté les yeux sur les hommes, » et oubliant Dieu qu'on ne voyait pas, » on leur aurait rapporté toute la gloire » des bons succès. Au contraire, la ma- » nière dont tout est conduit chez ce peu- » ple ne laissa aucun lieu à l'équivoque, » l'on est forcé d'y reconnaître le doigt » de Dieu. » Les Israélites voulurent donner la couronne à Gédéon, et le proclamer roi, offrant même la succession au trône à sa postérité; mais il refusa. « Non, » dit-il, je ne régnerai pas sur vous, ni » moi ni mes enfans : ce sera le Seigneur » qui sera votre roi. » Il continua à gouverner comme *juge*, avec beaucoup de sagesse et d'équité, et mourut dans un âge avancé, l'an 1259 avant J.-C., laissant 70 enfans de plusieurs femmes, outre Abimélech qu'il eut d'une concubine, et qui tua tous les autres.

GEDICCUS (Simon), docteur en théologie et ministre à Magdebourg, a répondu sérieusement au traité paradoxal attribué à Acidalius contre les femmes. Ce dernier prétendait que les femmes n'appartiennent point à l'espèce humaine. La *Defensio sexûs muliebris* de Gediccus a été imprimée pour la première fois en 1593, et se trouve avec l'ouvrage de son antagoniste, à La Haye, 1642, in-12.

* GEDIKE (Frédéric), savant professeur allemand, né le 15 janvier 1754 à Boberow, village du Brandebourg où son père était pasteur. Dépourvu de toute ressource, il fut admis dans l'hospice des orphelins de Zullichaud et y fit ses études avec succès. Il consacra toute sa vie à l'instruction publique, dirigea plusieurs gymnases en Prusse, et devint membre de l'académie des sciences de Berlin et du comité chargé de perfectionner la langue allemande. Reçu docteur en théologie à la faculté de Halle en 1771, il voyagea ensuite en Italie et fut nommé, à son retour, inspecteur des écoles de la Prusse méridionale et occidentale. Il fonda à Berlin un séminaire, où sont élevés huit jeunes gens qui se vouent à la haute instruction. Il mourut le 2 mai 1803. On a de lui des *traductions* allemandes des *Odes olympiques* de Pindare, Berlin, 1786, in-8°; de quatre *Dialogues* de Platon (le *Criton*, le *Ménon*, et les deux *Alcibiade*), Halle, 1780, in-8°; du *Philoctète* de Sophocle, Berlin, 1781, in-8°, et plusieurs recueils de morceaux choisis dans les auteurs classiques de sa nation, qui ont obtenu un grand nombre d'éditions. Il a aussi donné des morceaux français traduits en allemand qui ont été accueillis avec la même faveur. La vie de Gedike par François Horn se trouve en tête d'un recueil de quelques-uns de ses ouvrages posthumes, publié à Berlin en 1808.

GÉDOYN (Nicolas), né à Orléans d'une famille noble en 1667, fut jésuite pendant dix ans. Rentré dans le monde avec les agrémens de l'homme d'esprit, il y plut, et y plut peut-être trop. On a prétendu que la fameuse Ninon de Lenclos l'aima éperdûment, et qu'à 80 ans elle en vint aux dernières faiblesses : mais cette anecdote est peu vraisemblable. Il obtint un canonicat de la Sainte-Chapelle en 1709, fut reçu à l'académie des belles-lettres en 1711, à l'académie française en 1716, et nommé à l'abbaye de Notre-Dame de Baugency en 1732. Il mourut au château de Font-Pertuis, près de son abbaye, en 1744. Ses principaux ouvrages sont : | une *traduction de Quintilien*, in-4°, et en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimée; la meilleure édition est celle de Paris, 1802. Ce n'est point une traduction scrupuleuse et littérale; l'abbé Gédoyn a traité l'original avec l'assurance d'un maître qui se donne trop de liberté. M. Adry en a donné une nouvelle édition, accompagnée du texte latin, corrigée et augmentée, Paris, 1810, 6 vol. in-8°; | une *traduction de Pausanias*, en 2 vol. in-4°, exacte, fidèle, élégante et ornée de savantes notes. Elle a été réimprimée à Amsterdam en 1733, 4 vol. in-12, fig., et à Paris, 1794, 4 vol. in-8°, fig.; l'édition d'Amsterdam est la meilleure et la plus recherchée. | *OEuvres diverses*, Paris, 1745, in-12. C'est un recueil de petites dissertations sur des matières de morale et de littérature, en général utiles, écrites élégamment, mais sans finesse. | Plusieurs *dissertations* curieuses, en manuscrit; c'est un examen du *Paradis perdu* de

Milton. Examen trop sévère qui paraît se ressentir quelquefois de l'humeur ou de la prévention, mais où il y a des remarques fort raisonnables.

* GEER (Charles, baron de), maréchal de la cour de Suède, et commandeur de l'ordre de Vasa, né à Stockholm en 1720, commença ses études à Utrecht, et les termina à l'université d'Upsal. Il suivit avec assiduité les cours de Colsius, de Klingenstiern et du célèbre Linnée. Il fit le plus noble usage de sa fortune en se livrant à des actes multipliés de bienfaisance, et prenant part à toutes les entreprises utiles pour son pays. Il a publié en français un grand nombre d'observations sur les insectes, sous ce titre : *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, Stockholm, 1752-78, 7 vol. in-4°, fig. Ces mémoires, rédigés avec plus de méthode que ceux de Réaumur, sont très recherchés ; c'est un des ouvrages les plus clairs, les plus profonds et les plus riches en faits et en observations qu'on ait sur les insectes. Géer mourut le 28 mars 1778.

GEHAN-GUIR ou DJIHAN-GUYR, roi des Indes, commença à régner en 1604, et mourut en 1628. Deux de ses fils déjà avancés en âge, dont l'aîné se nommait Kosrou et le cadet Kourom, ennuyés de la longueur du règne de leur père, firent tous leurs efforts pour monter sur le trône pendant sa vie. Kosrou leva une puissante armée ; mais il fut vaincu et fait prisonnier, avec les seigneurs qui avaient suivi son parti. Son père ne voulant pas le faire mourir, se contenta de lui ôter la vue avec un fer chaud. Il le garda auprès de lui, dans le dessein de laisser le royaume à Bolaki, fils aîné de ce prince rebelle. Cependant Kourom, qui employait tout son crédit pour se faire roi, attira dans son gouvernement de Decan, son frère aîné Kosrou, comme dans un lieu où il vivrait avec plus de douceur, et trouva le moyen de s'en défaire secrètement. Après sa mort il forma le dessein de détrôner son père. Gehan-Guir marcha au devant de ce fils rebelle, avec une armée fort nombreuse ; mais il mourut en chemin, après avoir recommandé son petit-fils Bolaki à Souf-Kan, généralissime de ses armées, et son premier ministre d'état. Souf-Kan avait donné sa fille à Kourom ; il trahit les intérêts de Bolaki, légitime successeur de la couronne, et mit son gendre sur le trône.

* GEHLER (Jean-Charles), célèbre médecin-accoucheur, et professeur à l'université de Leipsick, né à Gorlitz le 17 mai 1732, fut reçu docteur en 1758, et alla voyager en Allemagne et en Suisse. De retour à Leipsick, il se livra à l'enseignement, et fut le premier qui donna dans cette université des leçons particulières sur la minéralogie. En 1762 il fut nommé professeur extraordinaire de botanique, et en 1773 professeur de physiologie. Il mourut le 6 mai 1796, après avoir publié un grand nombre de *dissertations* et *mémoires* sur différens objets relatifs aux sciences naturelles. La première a pour titre *De caracteribus fossilium externis*, 1757, in-4°. On trouve l'énumération des autres dans Meusel. On a encore de lui un recueil de plusieurs *mémoires concernant l'art des accouchemens*, en allemand, Leipsick, 1798, 2 vol. in-8°, et une *traduction* allemande de *la Chimie expérimentale et raisonnée* de Baumé.

*GEHLER (Jean-Samuel TRAUGOTT), physicien, frère du précédent, né à Gorlitz en 1751, s'adonna particulièrement à l'étude des mathématiques, de la chimie, de la physique, des lettres et de la jurisprudence. Il professa les mathématiques, fut reçu docteur en droit, puis entra dans la magistrature, et fut nommé sénateur de la ville de Leipsick et assesseur de la haute cour de justice. Il n'en continua pas moins ses travaux scientifiques, et termina sa carrière en octobre 1795. On lui doit : | *Dissertatio historiæ logarithmorum naturalium primordia*, 1776, in-4°; | *Dissertatio inauguralis de læsione emptoris ultrà dimidium rectè computandâ*, 1777, in-4° ; | un *Dictionnaire de physique*, en allemand, 4 vol. in-8°, 1787-91. Il a traduit, en allemand, les *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, par de Luc, 2 vol. in-8° ; les *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme*, par le même, 2 vol. in-8° ; la *Description des expériences faites avec les machines aérostatiques*, par Faujas de Saint-Fond, 2 vol. in-8° ; la *Philosophie chimique* de Fourcroy, in-8°, etc.

GEIER (Martin), théologien luthérien, professeur en hébreu, ministre de Saint-Thomas, prédicateur, confesseur et membre des conseils ecclésiastiques de l'électeur de Saxe, était né à Leipsick en 1614, et mourut en 1681, à 67 ans. On a de lui : | des *commentaires* en latin sur l'*Ecclésiaste*, les *Proverbes*, *Daniel* et les *Psaumes* ; | un *traité* en latin *sur le deuil des Hébreux*. | Plusieurs autres ouvrages,

pleins d'érudition. On les a recueillis à Amsterdam, 1695, en 3 vol. in-fol.

GEINOZ (François), membre de l'académie des belles-lettres, et aumônier de la compagnie générale des Suisses, était né en 1696 à Bulle, petite ville dans le canton de Fribourg, et mourut en 1752 à Paris, à 56 ans. C'était un homme très estimable par ses vastes connaissances, et surtout par sa probité : il avait la candeur de son pays. On a de lui des *dissertations* dans les mémoires de l'académie des belles-lettres. Elles roulent presque toutes sur Hérodote. Ce savant académicien préparait une nouvelle édition de ce Père de l'histoire grecque, ou si l'on veut, des fables de l'histoire grecque, corrigée sur les manuscrits de la bibliothèque du roi. On peut voir un éloge plus étendu de l'abbé Geinoz, dans l'*Histoire militaire des Suisses au service de France*, par M. le baron de Zurlauben.

GELAIS (saint). *Voy.* SAINT-GELAIS (Octavien et Melin de).

GELASE Ier (saint), pape africain, successeur de Félix III en mars 492, fut occupé, comme son prédécesseur, des troubles de l'église d'Orient, et ne put les terminer. Il refusa constamment sa communion à Euphémius, patriarche de Constantinople, qui ne voulait point condamner publiquement la mémoire d'Acace. Gélase convoqua à Rome, en 494, un concile de 70 évêques. On y fit un catalogue des Ecritures saintes, conforme à celui que l'église catholique reçoit aujourd'hui. On nomme avec distinction dans les actes du concile, plusieurs Pères de l'Eglise, parmi lesquels on compte saint Cyprien, saint Athanase, saint Grégoire de Nazianze, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Jean-Chrysostôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Hilaire, saint Jérôme et saint Prosper. Le pieux pontife mourut le 21 novembre 496, laissant entre autres écrits, un *traité contre Eutychès et Nestorius*, que nous avons ; et des *lettres* qui ont servi à Baronius pour écrire l'histoire de ce temps. Il avait aussi composé des *hymnes*, des *préfaces* et des *oraisons* pour le saint sacrifice et pour l'administration des sacremens. On lui a attribué un ancien *Sacramentaire de l'église romaine*, qui contient toutes les messes de l'année, et les formules des sacremens. Il est le premier qui ait fixé les ordinations aux quatre-temps. Denis le Petit, dans sa lettre au prêtre Julien, insérée dans la *Collection romaine* de Holstenius, fait de Gelase un éloge magnifique. « Les mœurs de ce pontife, dit un historien, honorèrent son » savoir et ses talens. Il était d'une rare » piété, donnait à la prière ou à de saints » entretiens, avec les plus dignes serviteurs » de Dieu, tout le temps qui lui restait de » ses fonctions sublimes. Elevé à la dignité » la plus éminente, il la regardait comme » le plus pesant fardeau, et comme » vraie servitude, qui le rendait comptable envers tout le monde. Il nourrissait » tous les pauvres qu'il pouvait découvrir, » vivait lui-même en pauvre, et dans la » pratique des austérités les plus rigoureuses. » Saint Anastase II lui succéda.

GELASE II (Jean de GAÈTE), chancelier de l'église romaine et cardinal, fut élu pape en 1118, et succéda à Pascal II. Cencio, consul de Rome, marquis de Frangipani, dévoué à l'empereur Henri V, et excité par lui (d'autres disent que ce fut Henri en personne), entre dans le conclave l'épée à la main, donne aux cardinaux des coups de pied à droite et à gauche ; saisit le nouveau pontife à la gorge, et l'accable de coups. Cette férocité brutale met la consternation dans Rome, et Henri poussant sa pointe, fait donner la couronne pontificale à Bourdin, archevêque de Brague, qui prit le nom de Grégoire VIII. Gélase II se retira d'abord à Gaète, où il fut sacré ; puis à Capoue, où il excommunia dans un concile cet antipape, et celui qui l'avait fait élire. Il passa ensuite en France, assembla un concile à Vienne, et mourut à l'abbaye de Cluny, qu'il édifia par des mœurs pures et une mort sainte. Il expira le 29 janvier 1119, après une année de pontificat. On ne peut s'empêcher de remarquer ici que les historiens modernes, en parlant des différends des papes et des empereurs, ne font pas observer les torts de ces derniers, quoique les papes ne se soient jamais portés à des violences comparables à celles que Henri exerça envers le pieux et modeste Gélase. (*Voyez* LOUIS V, empereur.)

GELASE de Cyzique, auteur grec du Ve siècle, a écrit l'*histoire du concile de Nicée*, tenu en 325. Cette histoire n'est qu'un roman au jugement des meilleurs critiques ; du moins dans plusieurs points ne s'accorde-t-elle pas avec les actes et les relations les plus dignes de foi. Le contenu en est du reste très sage et orthodoxe : il paraît même que l'auteur a voulu prévenir des objections, et fermer quelques échappatoires à l'erreur, et que c'est ce qui lui a fait un peu broder son histoire.

C'est ainsi qu'il fait prononcer le concile sur la divinité du Saint-Esprit, quoique, selon les actes reconnus, il n'ait parlé que du Verbe, parce que cela suffisait; la divinité du Fils, selon la remarque de saint Augustin, établissait celle du Saint-Esprit, que les ariens ne croyaient pas être inférieur au Verbe (*voyez* le *Cath. phil.* t. 3, n° 433). On la trouve dans la *Collection des conciles*. On l'a aussi imprimée séparément en grec et en latin, Paris, 1599, in-8°.

GELDENHAUR (Gérard), historien et théologien de Nimègue, fut d'abord chanoine régulier de l'ordre de Sainte-Croix, secrétaire et lecteur de l'évêque d'Utrecht. Il quitta l'église catholique pour le luthéranisme, et surtout pour une femme, qui avait fait plus d'impression sur son cœur que les opinions de Luther sur son esprit. Il fut professeur d'histoire à Marpurg pendant quelques années. Voulant se rendre de là à Wittenberg, il fut assassiné par des voleurs en 1542, à 50 ans. Erasme son ami, outré de son changement, écrivit contre lui. On doit à cet écrivain, une *Histoire de Hollande*, Leyde, 1611, et Harlem, 1650. Il y a beaucoup de recherches, mais peu de sincérité, comme on peut s'en convaincre par ce qu'il dit de Philippe de Bourgogne, évêque d'Utrecht. On ne parlera point de quelques *ouvrages de controverse;* l'auteur ne les a écrits que pour donner un air de raison à son apostasie.

GELÉE (Claude), dit *Claude Lorrain*, né en 1600, au château de Chamagne dans le diocèse de Toul, de parens fort pauvres, parut presque stupide dans son enfance. On l'envoya vainement à l'école; il n'y put rien apprendre. On le mit chez un pâtissier, chez lequel il n'eut pas plus de succès. Sa seule ressource fut de se mettre à la suite de quelques jeunes gens qui allaient à Rome. Augustin Tassi, peintre célèbre, le trouva assez bon pour lui broyer ses couleurs, soigner son cheval et faire sa petite cuisine. Il le prit à son service, et lui donna quelques leçons de peinture. Gelée n'y put d'abord rien comprendre; mais les semences de l'art se développèrent peu à peu, et il devint le premier paysagiste de l'Europe. Il est une preuve de ce que peut la constance du travail contre la pesanteur de l'esprit. Ce peintre mourut à Rome en 1682. Plusieurs critiques ont refusé d'ajouter foi à ce récit : ils suivent la version de Baldinucci qui s'appuie sur le témoignage du neveu de ce grand artiste. Devenu orphelin à l'âge de 12 ans, Claude Gelée alla joindre à Fribourg un de ses frères, graveur en bois, apprit sous lui les premiers élémens du dessin, et se rendit ensuite à Rome, puis à Naples, vivant du produit de son travail, quand il ne pouvait recevoir de son pays la rente modique qui constituait toute sa fortune. Il suivit pendant deux ans dans cette dernière ville les leçons d'architecture et de perspective de Goffredi, bon peintre de paysages, et retourna ensuite à Rome où il s'attacha à Tassi. Il revint dans sa patrie où il ne resta qu'un an, pendant lequel il peignit à Nancy l'architecture de l'église des carmélites. Dégoûté de ce genre de travail qui n'est pas sans péril, il alla passer le reste de ses jours à Rome où il forma et dirigea pendant plus de 20 ans une école d'où sont sortis des artistes distingués. Aucun peintre n'a mis plus de fraîcheur dans ses teintes, n'a exprimé avec plus de vérité les différentes heures du jour, et n'a mieux entendu la perspective aérienne. Il n'avait point de talent pour peindre les figures. Celles qu'on voit dans ses paysages sont de Philippe Lauri ou de Courtois. Ses dessins sont admirables pour le clair-obscur; on y trouve la couleur et l'effet des tableaux. Gelée a gravé plusieurs morceaux à l'eau-forte avec beaucoup d'art. Le musée du Louvre possède plusieurs de ses tableaux. On regarde comme des chefs-d'œuvre le *sacre de David*, *le débarquement de Cléopâtre*, la *fête villageoise*, la *vue d'un port de mer au soleil couchant*.

GELÉE (Théophile), médecin de Dieppe, mort en 1650, excella dans la théorie et dans la pratique de son art. Il est auteur d'un excellent *Abrégé d'anatomie*, réimprimé avec des augmentations, en 1656, et 1742, in-8°, à Paris; et d'une *traduction des Œuvres d'André du Laurens*, imprimée à Rouen, en 1661, in-folio, avec figures.

GELIOT (Louvan), auteur du 17e siècle, connu par un ouvrage sur l'art héraldique, intitulé : *La vraie et parfaite science des armoiries*. Pierre Palliot l'augmenta, et le fit imprimer à Dijon, in-fol., 1660. Les curieux le recherchent encore.

GELLERT (Christian FURCHTEGOTT), professeur de philosophie à Leipsick, né à Haynichen, bourg entre Freyberg et Chemnitz (Saxe), en 1715, mourut le 13 décembre 1769. Il eut un grand nom-

bre de disciples, et se fit un nom célèbre dans sa patrie. Il est moins connu chez les étrangers comme professeur de philosophie, que comme fabuliste et littérateur. Les Allemands le placent au rang de leurs meilleurs poètes. Nous avons de lui : | des *fables* et des *contes*, traduits dans presque toutes les langues, et plusieurs fois en français, entre autres par Toussaint, et en vers par Boulanger de Rivery. On reproche à Gellert d'être quelquefois monotome et diffus, et de ne pas assez respecter les mœurs, quoiqu'à cet égard il soit plus réservé que beaucoup d'autres : on a dit pour l'excuser, que la licence tient en quelque sorte à la nature des contes ; si cela était, la réponse serait fort simple, c'est qu'il ne faut pas faire de contes. | Un *Recueil de cantiques*. Il y a du sentiment, de l'élévation et de la bonne poésie ; la langue allemande prend sous sa plume des tournures avantageuses, et déploie des richesses long-temps inconnues. | Des *comédies* : celle intitulée la *Dévote*, est remplie d'idées et d'expressions triviales, moins propre à corriger la fausse dévotion, qu'à ridiculiser la véritable. | Des *poésies morales didactiques;* | des *OEuvres mêlées;* | des *Dissertations de littérature et de morale;* | des *lettres*, traduites en français par M. Huber et par Mme de Lafitte ; | des *leçons de morale*, publiées après sa mort par Schleger, et traduites en français par Pajon, qui y a joint des réflexions sur la personne et les écrits de l'auteur. Ses *OEuvres complètes* ont été imprimées à Leipsick, 1766, 10 vol. in-12; Berne, 1769, 10 vol. in-12 ; Francfort, 1770, 4 vol. grand in-8°, et Leipsick, 1776 et 1784. Ces deux dernières éditions sont les plus complètes.

*GELLERT (Christlieb EHREGOTT), frère aîné du précédent, né à Haynichen en 1713, commença ses études à Meisson et les acheva à l'université de Leipsick. Il passa en Russie où il fut professeur et ensuite adjoint à l'académie de Saint-Pétersbourg. Pendant son séjour dans cette ville, il s'adonna particulièrement à l'étude de la chimie, de la physique et de la métallurgie ; il revint en Saxe en 1747, et donna à Freiberg des cours de minéralogie. Il fut nommé successivement conseiller-commissionné aux mines (1753), chargé de l'inspection des machines, de l'examen des fontes et de celui des minéraux de la Saxe, administrateur en chef des fonderies et forges à Freiberg, professeur de métallurgie à l'académie des mines établies dans la même ville, et enfin en 1782 conseiller effectif des mines. Gellert a le premier introduit, en grand, le procédé du départ des métaux par amalgamation, non par la manière de M. de Born qui emploie le feu, mais par une méthode qui lui est propre : ses recherches métallurgiques ont fait faire un grand pas à la science. Il est mort le 13 mai 1795. Ses ouvrages, écrits en allemand sont : | *Elémens de la docimasie, exposés selon les principes de la théorie et de la pratique, par J. A. Cramer, traduits du latin*, 1746 et 1766, in-8°, fig.; | *Elémens de la chimie métallurgique, considérés sous le rapport de la théorie et de la pratique*, 1750 et 1776, in-8°; | *Elémens de la docimasie*, ou tome 2 *de la chimie métallurgique pratique*, 1753 et 1772, in-8°, fig. Il démontre dans cet ouvrage différens procédés pour essayer les métaux avec certitude. Il a été traduit en français par le baron d'Holbach, Paris, 1758, 2 vol. in-12; et en anglais par J. G. S., Londres, 1776, in-8°.

GELLI (Jean-Baptiste), poète florentin, avait une condition inférieure à son esprit : il était tailleur ou chaussetier. Il fut un des ornemens de l'académie *de gli Umidi* de Florence, et en fut regardé comme le restaurateur, par la réputation que ses ouvrages donnèrent à cette compagnie. Les principaux sont : | des *dialogues*, faits sur le modèle de ceux de Lucien ; ils plurent beaucoup aux lecteurs qui attachent assez de prix aux bons mots, pour leur sacrifier le sentiment de la vertu. Leur titre est : *Caprici del Bottaio Fiorenza*, 1549 ou 1551, in-8°. Ils ont été traduits en français sous le titre de *Discours fantastiques de Justin Tonnellier*, par Cl. de Kerquisinen, Paris, 1575, in-16. | *La Circé;* elle a aussi été traduite en français assez mal, en 1680, in-12; | une *version italienne du Traité* latin *des couleurs* de Porzio, Florence, 1551, in-8°; | deux *comédies*. Gelli mourut en 1563, à 64 ans.

GELLIUS (Aulus). *Voyez* AULU-GELLE.

GELMI (Jean-Antoine), poète de Vérone, florissait dans le 16e siècle. Il a publié des *sonnets* italiens et d'autres *poésies*, où l'on remarque un goût fin et délicat. On dit qu'il faisait ses pièces sur-le-champ.

GELON, fils de Dinomène, s'empara de l'autorité de Syracuse, l'an 485 avant J.-C., après avoir abandonné à son frere

Hiéron, Gela, ville de Sicile sa patrie. Cet usurpateur avait les qualités d'un héros et les vertus d'un roi. Il remporta une victoire considérable près d'Himère sur les Carthaginois, commandés par Amilcar. La fortune, au lieu de l'enorgueillir, le rendit plus doux, plus affable, plus humain. Il alla sans armes dans l'assemblée des Syracusains, justifia sa conduite, et fut élu roi, d'une voix unanime. Il mourut l'an 479 avant J.-C., après 7 ans de règne, pleuré comme un père. On lui éleva un superbe monument, environné de 9 tours d'une hauteur prodigieuse, et on lui décerna les honneurs qu'on rendait alors aux demi-dieux.

* **GÉLU** (Jacques), archevêque d'Embrun, naquit vers 1370, à Yvoy, ancienne ville du duché de Luxembourg, appelée Carignan, dans les Ardennes. Il vint faire ses études à l'université de Paris, y reçut le grade de bachelier ès-décrets, prit ses licences à Orléans, et, de retour dans la capitale, obtint la chaire de théologie. Le bruit de ses talens s'étant répandu, le duc d'Orléans, frère de Charles VI, le nomma maître des requêtes de son hôtel, et quelque temps après, une charge de conseiller au parlement étant venue à vaquer, Gélu se présenta au concours, et obtint cette place parmi quatorze autres concurrens. Il existait alors une espèce de guerre intestine entre les ducs de Bourgogne et d'Orléans; ce dernier prince en fut la première victime, et fut assassiné à Paris, le 23 novembre 1407, par ordre de Jean *sans Peur*, duc de Bourgogne, oncle du roi. Gélu perdit en ce prince un protecteur et un ami; mais Charles VI récompensa les services de Gélu, en l'attachant au service de ses trois fils, qui portèrent successivement le titre de dauphin. Gélu fut en même temps nommé président de la province de Dauphiné. Le concile de Constance, tenu en 1414, le nomma à l'archevêché de Tours; Gélu se rendit au concile, qui le chargea, conjointement avec d'autres ecclésiastiques, de la mission difficile d'aller demander à l'antipape, Pierre de Lune (connu sous le nom de Benoît XIII), son abdication. Par suite de son refus obstiné, le concile élut un autre pape, et, dans le scrutin, Gélu eut plusieurs voix en sa faveur. Il revint à Paris, en 1418; mais le duc de Bourgogne, qui haïssait Gélu, comme ancien protégé du duc d'Orléans, s'y trouvant dans ce moment, il fut obligé de se cacher pour échapper aux dangers qui le menaçaient. Ce fut par suite de la guerre déclarée (en 1419) par le duc de Bourgogne, qui venait de faire un horrible massacre des *Armagnacs* (ou partisans du duc d'Orléans), que le dauphin, depuis Charles VII, envoya Gélu en Castille demander à Jean II des secours que ce monarque accorda aux éloquentes sollicitations de cet évêque. Il fut chargé d'une autre mission non moins importante par le pape Martin V, élu au concile de Constance, et dont l'objet était de concilier les différends survenus entre le roi d'Aragon, Alphonse V, et Louis III d'Anjou, qui prétendaient à la couronne de Naples, après la mort de Jeanne II. Gélu se rendit à Naples auprès de cette princesse, qu'il fit entrer dans ses vues pacifiques, mais il ne put rien obtenir des deux puissans et ambitieux rivaux. Gélu avait été chanoine à Embrun, dont il fut élu archevêque, en 1427, par le clergé de ce diocèse, qui connaissait ses talens et ses vertus. Il quitta alors la cour, et se dévoua entièrement aux devoirs de son saint ministère. Il mourut dans un âge très avancé, l'an 1432. Il a laissé : | *Apologie pour l'empereur Sigismond, le roi d'Aragon et les ambassadeurs du concile contre l'antipape Benoît XIII.* Gélu adressa à l'Eglise universelle cet écrit, qui mérita l'approbation du concile de Constance, et servit beaucoup à détacher de Pierre de Lune, dont il fit connaître les artifices, ceux qui s'étaient déclarés ses partisans. Gélu eut ainsi l'honneur de contribuer à l'extinction du schisme. | *Vita Jacobi Gelu ad annum 1421, ab ipso conscripta.* Cette pièce curieuse, rédigée de la main de Gélu, est comme un mémoire des principaux événemens de sa vie. Il est écrit sur le revers de la couverture et sur quelques feuillets blancs d'un manuscrit du *décret de Gratien*, qu'on conserve dans les archives de l'église de Tours. A la fin de chacun des dix-huit articles que contient ce mémorial, Gélu loue et remercie Dieu des grâces qu'il en a reçues. On trouve cette pièce dans le *Thesaurus anecdotorum* de don Martène, page 1747. Gélu était contemporain de la célèbre Pucelle d'Orléans, dont la valeur et l'enthousiasme étaient l'objet de l'admiration générale. Charles VII, non moins surpris que les autres, voulut avoir l'avis de ce prélat, pour savoir si, en effet, la mission de Jeanne d'Arc était divine. Il lui fit à ce sujet cinq questions, auxquelles Gélu répondit par l'écrit suivant; | *Jacobi Gelu*

ministri (*archiepiscopi*) *ebrodunensis, de Puella aurelianensi dissertatio.* Ce manuscrit sur papier vélin était dans la bibliothèque de Ducange, et se trouve actuellement dans la bibliothèque du roi, au tome 4, n° 6199; | *Rerum ab antecessoribus in ecclesia ebrodunensi gestarum breve compendium.* Gélu avait de profondes connaissances, particulièrement sur les matières ecclésiastiques; ce qui, dans les temps d'ignorance où il vivait, le rendait comme un oracle infaillible que l'on s'empressait de consulter. Sa piété n'était pas moindre que son savoir, et il gouverna son diocèse avec la même prudence qu'il avait montrée dans ses missions politiques. Né avec un cœur juste, il eut la douleur de voir immoler l'héroïque libératrice d'Orléans, qui fut brûlée en 1431.

*GEMELLI-CARERI (Jean-François), voyageur célèbre, né à Naples en 1651, d'une famille qui tenait un rang distingué. Dévoré par la passion des voyages, il quitta la maison paternelle, après avoir obtenu le grade de docteur en droit, et parcourut l'Italie, la France, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande et l'Allemagne. Il servit comme volontaire en Hongrie, et visita ensuite le Portugal, l'Espagne, et revint par Genève, dans sa patrie en 1689. Ce tour d'Europe lui fit naître le désir de faire celui du monde par terre; des chagrins domestiques contribuèrent aussi à lui inspirer ce projet. Il quitta donc Naples le 15 juin 1693, et n'y rentra que le 31 décembre 1698. Il s'était rendu à Malte, ensuite à Alexandrie, et après avoir visité les antiquités de la haute Egypte, il avait aussi parcouru la Syrie, la Palestine, une partie des côtes de l'Asie mineure, et de la Turquie d'Europe : il était revenu en Asie par la mer Noire, avait traversé les montagnes de l'Arménie, la Géorgie, la Perse, visité Ispahan, Schiras, les ruines de Persépolis, passé dans l'Indostan et s'était fait présenter au célèbre Aureng-Zeb. Peu de temps après, profitant d'un navire portugais destiné pour la Chine, il s'était rendu de Goa à Macao, puis à Péking, où il obtint une audience de l'empereur. Il fit une excursion jusqu'à la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie septentrionale, revint à Macao, passa à Manille, de là à Acapulco, visita le Mexique, l'île de Cuba, et vint débarquer à Cadix en 1698. A son retour à Naples, il s'occupa de rédiger la relation de son voyage, qu'il publia sous ce titre : *Giro del mondo* (Tour du monde), Naples, 1699 et 1700, 6 vol. in-12. Il a été réimprimé en 1708 et 1721 avec des augmentations, et traduit en français par Dubois de Saint-Gelais, Paris, 1719, 6 vol. in-12. Quoique Gemelli ne soit pas très profond observateur, son Voyage ne laisse pas que d'offrir beaucoup de choses précieuses et nouvelles, surtout sur les Philippines et le Mexique. On a encore de lui : *Viaggj de Europa*, Naples, 1701, 2 vol. in-8°. Ce Voyage, divisé en lettres, n'est pas d'un grand intérêt; on y trouve cependant des particularités assez curieuses. On ignore l'époque de sa mort.

*GEMINIANI (François), musicien, né à Lucques en 1680, mort à Dublin en 1762, fut un des premiers violons de son temps. Il séjourna long-temps à Londres, et y publia ses ouvrages théoriques : | *Traité du bon goût et règles pour exécuter avec goût;* | *Leçons pour le clavecin;* | *L'art de jouer du violon, avec des règles nécessaires pour la perfection, etc.* Sieber fils en a donné une nouvelle édition en 1801. | *L'Art d'accompagnement* ou *Méthode nouvelle pour exécuter proprement et avec goût la basse-continue sur le clavecin;* Londres, 1742; | *Guide* ou *Dictionnaire harmonique pour l'harmonie et la modulation*, ib., 1742. Il a été traduit en français, Paris, 1756. La Méthode de Géminiani, pour jouer du violon, a été considérablement simplifiée par les compositeurs qui lui ont succédé, et notamment par le célèbre Nardini.

GEMISTE (Georges), surnommé *Pléthon*, philosophe platonicien, se retira à la cour de Florence, alors l'asile des lettres, après la prise de Constantinople sa patrie, par les Turcs. Il s'était trouvé au concile de Florence en 1438, et y avait brillé par l'étendue de ses lumières et la prudence de son caractère. Il mourut âgé de près de cent ans, laissant plusieurs ouvrages : | *Commentaires sur les oracles magiques de Zoroastre*, Paris, 1599, in-8°, grec et latin : livre d'une érudition profonde, mais quelquefois frivole. | Plusieurs traités historiques, qui décèlent une vaste connaissance de l'histoire grecque : telle est une *Histoire de ce qui a suivi la bataille de Mantinée, avec des éclaircissemens sur Thucydide*, Venise, 1503, in-folio; | un *Traité de la différence de Platon et d'Aristote*, Paris, 1541, in-8°. Il penche beaucoup vers le premier.

GEMMA (Reinier), dit *Frisius ou le*

Frison, parce qu'il était né (1508) à Dockum dans la Frise, professa la médecine avec succès à Louvain, et mourut dans cette ville en 1555, à 47 ans. Il passait pour un des plus habiles astronomes de son temps, et donna plusieurs ouvrages de mathématiques, entre autres : | une *Mappemonde*, bonne pour son temps. Il la dédia à l'empereur Charles-Quint, qui y trouva une faute en la parcourant : l'auteur profita de cette correction ; | *Methodus arithmeticæ*, in-8°; | *De usu annuli astronomici*, *etc.*

GEMMA (Corneille), fils du précédent, né à Louvain en 1535, fut reçu docteur en médecine en 1570. Il y enseigna avec réputation cette science, et fut aussi célèbre astronome que son père. Il mourut en 1579. On a de lui : | *De arte cyclognomica*, Anvers, 1569, 3 vol. in-4°; | *Cosmocritice, seu de Naturæ divinis characterismis*, Anvers, 1575, in-8°. C'est un tableau des merveilles de la nature dont l'auteur a profondément saisi la marche et le but. Il y a des réflexions admirables, exprimées avec un langage de sentiment qui touche autant qu'il instruit le lecteur. | *De prodigiosa cometæ specie ac natura anni* 1577, Anvers, 1578. C'était un homme vertueux et fortement attaché aux bons principes; ses ouvrages se font lire avec plaisir et avec fruit. On y trouve quelques erreurs physiques alors universellement reçues, mais en petit nombre, et d'une conséquence bien moindre que celles dont fourmillent les livres de physique les plus vantés dans ce siècle superficiel et suffisant, où nous jugeons si sévèrement nos pères et nos maîtres. Sa latinité est en général très pure, son style élégant et sonore. Beyerling lui fit cette épitaphe :

Quis lapis hic? *Gemmæ Gemmam* lapis an tegit, inquis?
At condi in *Gemma* debuerat potius,
Non ita : nam quævis minor illo *Gemma* fuisset,
Et posito *Gemma*, *Gemma* fit iste lapis.

GENDRE (Louis Le), né en 1659 à Rouen, d'une famille obscure, s'attacha à François de Harlay, alors archevêque de cette ville, et qui dans la suite le fut de Paris. Ce prélat lui donna un canonicat de Notre-Dame en 1690; l'abbé Le Gendre lui dut plusieurs autres bienfaits, et n'en perdit point le souvenir. Il mourut en 1733, à 74 ans. Il avait, depuis 1724, l'abbaye de Claire-Fontaine au diocèse de Chartres. On lui est redevable de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : | *Histoire de France, contenant l'histoire des rois jusqu'à la mort de Louis XIII; les mœurs et coutumes de la nation dans les différens temps de la monarchie; la généalogie de la maison royale; l'histoire des grands-officiers de la couronne*, Paris, 1718, en 3 vol. in-fol. et en 8 vol. in-12. C'est un des abrégés les plus exacts de l'histoire de France; il est écrit d'un style simple et un peu lâche. Les premiers volumes parurent en 1700, et ne furent pas beaucoup recherchés, parce qu'il est très difficile de rendre intéressans les premiers siècles de la monarchie française; ce sont pour ainsi dire les temps fabuleux de la nation. Les derniers volumes furent mieux accueillis. *Les mœurs et coutumes des Français*, *etc.*, ont été imprimées séparément à Paris en 1712 et en 1753, in-12. C'est un ouvrage curieux et estimé; Velly et Villaret y ont puisé la plupart des notes dont ils ont enrichi leur *Histoire de France*. | *Vie de François de Harlay*, in-8°. C'est la reconnaissance qui mit la plume à la main de l'auteur; cependant en louant son héros, l'auteur ne déguise pas toujours ses défauts. | *Essais du règne de Louis le Grand*, in-4° et in-12, dont il se fit quatre éditions en 18 mois. Si Le Gendre a pris un peu trop le ton de panégyriste, les honnêtes gens d'aujourd'hui lui pardonnent volontiers ce défaut, par comparaison aux infâmes détracteurs de ce grand roi, qui barbouillent sa mémoire avec les couleurs d'une philosophie infecte et virulente. | *Vie du cardinal d'Amboise, avec un Parallèle des cardinaux qui ont gouverné les états*, in-4°, Paris, 1724, et Rouen, 2 vol. in-12 : ce sont des tableaux assommans pour les détracteurs de l'administration sacerdotale, et qui démontrent, par des faits éclatans et l'état glorieux des plus grandes monarchies, que des hommes consacrés au Seigneur, délivrés des embarras du mariage, et n'ayant d'autre famille que le peuple, possédant d'ailleurs la science et le zèle du bien public, sont des anges de salut que Dieu envoie aux nations dans sa miséricorde. *Voyez* SAMUEL, SUGER, XIMÉNÈS, etc.

GENDRE (Gilbert-Charles Le), marquis de SAINT-AUBIN, mort à Paris sa patrie, en 1746, à 59 ans, est connu dans la république des lettres par deux ouvrages estimables : | *Traité de l'opinion*, en 8 vol. in-12. C'est un tissu d'exemples historiques, sur l'empire de l'opinion

dans les différentes sciences. L'auteur les accompagne de quelques réflexions pour éclaircir les faits, ou pour dissiper des erreurs. | *Antiquités de la maison de France*, in-4°, Paris, 1759. Le marquis de Saint-Aubin forme un nouveau système sur les commencemens de la maison de France; mais quelque sagacité et quelque savoir qu'il fasse paraître, son opinion n'est pas plus capable de fixer les esprits sur cette matière, que celle des écrivains qui l'ont précédé et qui le suivront.

GENDRE (Nicolas Le), sculpteur, natif d'Etampes, mort à Paris en 1670, à 52 ans, a laissé de beaux morceaux de sculpture. Il fut l'illustre disciple d'un maître très médiocre : on remarque dans ses ouvrages une sagesse et un repos admirables. On peut voir ceux qui embellissent l'église de St. Nicolas-du-Chardonnet, à Paris.

GENDRE (Le). *Voy.* LEGENDRE.

GENDRON (Claude DESHAIS), médecin ordinaire de Monsieur, frère de Louis XIV, et du duc d'Orléans son fils, était d'une bonne famille de Beauce. Il prit le bonnet de docteur en médecine à Montpellier; il excella surtout dans l'art de guérir les cancers et les maladies des yeux. Il ajoutait à toutes les connaissances qui peuvent rendre un médecin utile à l'humanité, les agrémens de l'esprit et les qualités du cœur, qui le rendent cher à la société. Parvenu à un âge assez avancé, il se retira à Auteuil, près de Paris, dans la maison qui avait appartenu à Boileau son ami. C'est dans cette retraite philosophique qu'il mourut en 1750, à 87 ans, pleuré des pauvres dont il était le père, des chrétiens dont il était l'exemple, et même des médecins, quoiqu'ils eussent en lui un concurrent redoutable. L'abbé Ladvocat dit que Voltaire, étant allé un jour lui présenter un de ses ouvrages, se trouva tout à coup saisi de respect pour un endroit si cher aux muses, et fit cet impromptu :

> C'est ici le vrai Parnasse
> Des vrais enfans d'Apollon;
> Sous le nom de Boileau, ces lieux virent Horace;
> Esculape y paraît sous celui de Gendron.

Mais ce poète a désavoué ces vers. On assure que Gendron laissa plusieurs manuscrits, un entre autres sur l'*origine, le développement et la reproduction de tous les êtres vivans* : matière dans l'obscurité de laquelle il s'est certainement perdu, comme tous ceux qui ont voulu la discuter. *Voyez* MUYS.

GÉNÉBRARD (Gilbert), né vers 1537 à Bioin en Auvergne, prit l'habit de bénédictin de Cluny, et vint étudier à Paris, où il fit des progrès dans les sciences et dans les langues. Il fut reçu docteur de la maison de Navarre en 1563, et devint professeur en langue hébraïque au collége royal en 1569. Pierre Danès, évêque de Lavaur, touché de son mérite, se démit en sa faveur de son évêché, et présenta une requête aux états de Blois, pour le faire recevoir. Henri III y avait consenti, le clergé et la noblesse y applaudissaient, mais le tiers-état s'y opposa, parce que La Robe favorisait Pibrac, frère du président, à qui cet évêché était promis depuis long-temps. Dans ces temps pénibles et difficiles, où la plupart des Français regardaient la religion catholique comme une condition pour le moins aussi essentielle à la succession au trône que la loi salique (*voy.* HENRI IV), Génébrard se déclara pour la ligue et la soutint de tous ses efforts. D'ailleurs le parti protestant était également une ligue, et une ligue armée contre le trône et l'autel; ligue pour ligue, celle des catholiques lui parut plus légitime. En 1592, Grégoire XIV, à la sollicitation du duc de Mayenne et de plusieurs autres seigneurs, le nomma à l'archevêché d'Aix, dont il ne prit possession qu'en 1593. Avant cette époque il avait publié un *Traité des Elections*, qui dans la suite lui causa des désagrémens. Il y soutenait les élections des évêques par le clergé et le peuple contre la nomination du roi, Paris, 1592, in-8°. Le parlement d'Aix le fit brûler par la main du bourreau, bannit l'auteur du royaume, avec défense d'y revenir, sous peine de la vie. On lui permit pourtant d'aller finir ses jours à son prieuré de Semur en Bourgogne. Il y mourut en 1597, à 60 ans. On mit ce vers sur son tombeau.

> Urna capit cineres, nomen non orbe tenetur.

Génébrard était certainement un des hommes les plus savans de son siècle. Ses vertus, et surtout la pureté de ses mœurs, le firent respecter des personnes les plus illustres. Saint François de Sales se glorifiait d'avoir été son disciple. Les plus connus de ses ouvrages sont : | une *Chronologie sacrée*, in 8°; ouvrage qui peut être lu encore utilement aujourd'hui et où il y a bien des choses remarquables qu'on chercherait vainement ailleurs. | Un *Commentaire sur les Psaumes*, in-8°, savant et bien écrit, qui doit être mis au pre-

mier rang avec ceux de Jansénius de Gand et de Siméon de Muis. Il y défend la version des Septante contre les partisans outrés du texte hébreu, tel qu'il est aujourd'hui, y compris surtout les ponctuations des rabbins. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Paris, 1588, in-fol. | *Trois livres de la Trinité*, in-8°; | une *traduction de Flave Josèphe* en français en 2 vol. in-8°; | la *traduction* de différens rabbins, in-fol.; | une *édition des OEuvres d'Origène*, estimée même après celle des bénédictins qui auraient très bien fait de conserver la Dédicace de Génébrard au roi Charles IX, où il y a d'excellentes choses, et l'apologie de Pamphile pour Origène. | Quelques *écrits polémiques*.

* **GENER** (Jean-Baptiste), jésuite espagnol, né en 1711, professa la philosophie et la théologie dans sa patrie, et vint à Rome en 1766. Il publia une *Théologie dogmatique, éclaircie par des dissertations historiques et par les monumens de l'antiquité*, 6 vol. in-4°: ouvrage savant, qui fournit des témoignages précieux en faveur de la religion.

* **GENERALI** (Pierre), maître de chapelle à la cathédrale de Novare en Lombardie, naquit en 1787 à Massérano près de Verceil, et est mort à l'âge de 55 ans à Novare, le 8 novembre 1832. Son véritable nom qui est peu connu, était Pietro MERCANDETTI. Ce célèbre compositeur a donné en Italie plusieurs *opéras* pour les théâtres de Turin, de Parme, de Milan, et a enrichi le répertoire de la cathédrale de plusieurs oratorios.

GENESIUS (Jean), que l'on nomme aussi *Joseph Byzantius*, historien grec sous les règnes de Léon et de Constantin Porphyrogénète son fils. Nous avons de lui l'*Histoire de l'empire grec*, depuis Léon l'Arménien jusqu'à Basile le Macédonien, en 886; elle parut en grec et en latin à Venise, in-fol., 1733. On la conserve manuscrite à Leipsick, dans la bibliothèque Pauline, à l'académie.

GENEST (Charles-Claude), naquit à Paris le 17 octobre 1639 Ayant perdu son père dès son enfance, il s'imagina d'aller aux Indes chercher fortune. A peine fut-il en haute mer, qu'un vaisseau anglais l'enleva et le conduisit à Londres. Sa ressource en Angleterre fut d'enseigner le français aux enfans d'un seigneur du pays; mais cette vie ne l'accommodant point, il repassa en France. Il fut placé, par la protection du duc de Nevers et de Pellisson, en qualité de précepteur, auprès de Mlle de Blois, mariée depuis au duc d'Orléans. Il fut ensuite nommé à l'abbaye de St.-Vilmer, devint aumônier de la duchesse d'Orléans son élève, secrétaire des commandemens du duc du Maine, membre de l'académie française, et mourut à Paris en 1723, à 84 ans. L'abbé Genest avait des mœurs aimables et le cœur généreux. Homme de cour, simple et vrai, sans affectation, sans empressement, il sut plaire à ce qu'il y avait alors de plus élevé et de plus délicat. Sa vertu se fait sentir dans tous ses ouvrages, et y plaît encore plus que son génie. Les principaux sont : | *Principes de philosophie* ou *Preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme*, in-8°, Paris, 1716 : ouvrage laborieux dans lequel la philosophie de Descartes est mise en rimes plutôt qu'en vers; mais si la poésie et la partie systématique sont faibles, les grandes vérités n'y sont pas moins fortement énoncées, quoique toutes les preuves n'y soient pas également bonnes. « Un avis, dit un critique, qu'on ne sau- » rait trop répéter, surtout en parlant aux » gens de bien, c'est de ne jamais ap- » puyer des choses incontestables sur des » idées particulières. » | Une belle *Epître en vers à M. de La Bastide*, pour l'engager à rentrer dans le sein de l'Eglise : morceau plein de chaleur et d'éloquence, qui cependant ne produisit aucun effet. | Des *pièces de poésie*, couronnées à l'académie avant qu'il fût honoré du fauteuil; | une petite *Dissertation sur la poésie pastorale*, in-12; | plusieurs *tragédies* : celle de *Pénélope* est la plus estimée. Elle attache autant par le caractère vertueux de ses principaux personnages, que par le merveilleux des incidens, et par son dénoûment pathétique. Elle respire le goût de la belle et simple antiquité. Le grand Bossuet, ennemi du théâtre, fut si pénétré des sentimens de vertu dont la tragédie de *Pénélope* est semée, qu'il témoigna, dit-on, qu'il ne balancerait pas à approuver les spectacles, si l'on y donnait toujours des pièces aussi épurées : mais l'on conçoit qu'une telle supposition changerait tout l'état de l'histrionisme. On trouve dans les *Mémoires historiques et philologiques* de M. Michault (tom. 1, pag. 1), une *vie* assez détaillée de l'abbé Genest, par M. l'abbé d'Olivet.

GENET (François), né à Avignon en 1640 d'un avocat, chanoine et théologal de la cathédrale d'Avignon, et ensuite

évêque de Vaison, eut le chagrin d'être enveloppé dans l'affaire des *filles de l'Enfance* de Toulouse, qu'il avait reçues dans son diocèse. Il fut arrêté en 1688, conduit d'abord au Pont-Saint-Esprit, ensuite à Nîmes, et de là à l'île de Rhé, où il passa 15 mois. Rendu à son diocèse à la prière du pape, il se noya dans un petit torrent, en retournant d'Avignon à Vaison, l'an 1702. On a de ce prélat la théologie connue sous le nom de *Morale de Grenoble*, qui a paru suspecte à plusieurs évêques de France, ainsi qu'à l'université de Louvain, comme on peut le voir dans le jugement qu'elle rendit le 10 mars 1703. La meilleure édition de cet ouvrage, inférieur aux *Conférences d'Angers*, est de 1715, en 8 vol. in-12. Les 2 vol. de *Remarques* (publiées sous le nom de *Jacques de Remondé*) contre la *Morale de Grenoble*, furent censurés par le cardinal Le Camus, et mis à *l'Index* à Rome; le zèle du critique a paru le conduire à une extrémité contraire. La *Théologie de Grenoble* a été traduite en latin, 1702, 7 vol. in-12, par l'abbé GENET son frère, prieur de Sainte-Gemme, mort en 1716, qui est auteur des *Cas de conscience sur les sacremens*, 1710, in-12.

* GENET (Edme-Jacques), secrétaire, interprète de *Monsieur*, frère du roi Louis XVI, depuis Louis XVIII, a publié les ouvrages suivans : | *Histoire des différens sièges de Berg-op-Zoom*, 1747; | *Lettres choisies de Pope*, trad. de l'anglais, 1754, 2 vol. in-12; | la *Vérité révélée*, trad. de l'anglais, 1755, in-12; | le *Peuple instruit* ou *les alliances dans lesquelles les ministres ont engagé la nation*, traduit de l'anglais, 1756, in-12; | le *Peuple juge*, traduit de l'anglais, 1755, in-12; | *Petit Catéchisme politique des Anglais*, 1757, in-12; | *Etat politique actuel de l'Angleterre*, ouvrage périodique, 1757, in-12; | *Mémoire pour les ministres d'Angleterre contre l'amiral Byng*, traduit de l'anglais, 1757, in-12; | *Essais historiques sur l'Angleterre*, 1761, 2 vol. in-12; | *Lettres au comte de Bute sur la retraite de M. Pitt*, trad. de l'anglais, 1761, in-8°; | *nouvelle Lettre au comte de Bute, concernant la rupture de l'Angleterre avec l'Espagne*, 1762, in-8°; | *Table* ou *Abrégé des 135 vol. de la Gazette de France, depuis son commencement, en 1631, jusqu'à la fin de l'année 1765*, Paris, 1768, 3 vol. in-4°. Plusieurs biographes lui ont attribué à tort : *Histoire d'Eric IV, roi de Suède*, trad. du suédois, 1777, 2 vol. in-12, et *Recherches sur l'ancien peuple finois*, trad. aussi du suédois, 1778, in-8°; ces deux ouvrages sont de son fils. Genet est mort à Paris, en 1781.

GENÈVE (Robert de), fils d'Amédée, comte de Genève, évêque de Térouane, puis de Cambrai, cardinal, fut élu pape sous le nom de Clément VII à Fondi, le 27 août 1378, par 15 des cardinaux qui avaient nommé Urbain VI cinq mois auparavant. Il fut reconnu pour légitime pape en France, en Espagne, en Ecosse, en Sicile, dans l'île de Chypre, tandis que le reste de la chrétienté reconnaissait Urbain VI. Cette double élection causa un schisme, qui dura l'espace de 40 ans. Ce pape, faux ou légitime, mourut d'apoplexie le 16 septembre 1394, à Avignon, où il avait établi son siége. *Voyez* URBAIN VI.

* GENEVEY (Claude), vicaire-général du diocèse de Lyon et chanoine d'honneur de la cathédrale, en 1744, avait été curé à Ecully avant la révolution; il émigra pendant cette désastreuse époque, et reparut sur le sol natal dès qu'il redevint possible de faire le bien : rendu aussitôt à l'exercice de son ministère, il fut nommé curé de Villefranche lors de la réorganisation du culte; son caractère doux et conciliant, sa piété et ses lumières lui méritèrent l'attachement de tous ceux qui le connurent, et son inépuisable bienfaisance en avait fait le père des pauvres. La plupart des établissemens de charité de Villefranche, et spécialement ceux des frères et sœurs de la doctrine chrétienne, des dames de la miséricorde, etc., lui doivent leur existence ou leur prospérité. Claude Genevey, est mort le 18 juillet 1827, âgé de 83 ans, à la suite d'une maladie de poitrine longue et douloureuse.

GENEVIÈVE (sainte), patronne de Paris, vierge célèbre, née à Nanterre, près de Paris, vers 423, consacra à Dieu sa virginité par le conseil de saint Germain, évêque d'Auxerre, qui fit lui-même la cérémonie de cette consécration. Cette sainte fille ayant été accusée d'hypocrisie et de superstition, l'illustre prélat confondit la calomnie et fit connaître son innocence. Attila, roi des Huns, étant entré dans les Gaules avec une armée formidable, les Parisiens voulurent abandonner leur ville; mais Geneviève les en empêcha, leur assurant que Paris serait respecté par les barbares. L'événement justifia sa prédiction, et les Parisiens n'eu-

rent plus pour elle que des sentimens de vénération et de confiance. Ce fut par le conseil de cette sainte que Clovis commença l'église de St.-Pierre et St.-Paul, où elle fut enterrée, et qui depuis l'an 512 a pris son nom. La réputation de sainte Geneviève était si grande, que saint Siméon Stylite avait coutume d'en demander des nouvelles à ceux qui venaient des Gaules. Son tombeau devint célèbre par plusieurs miracles, et fut orné d'ouvrages précieux, travaillés par saint Eloi. Sa *Vie*, écrite en latin, 18 ans après la mort de Clovis, est un monument contemporain, digne de la plus grande confiance : les doutes que quelques critiques ont élevés contre l'antiquité et l'authenticité de cette *Vie*, ne paraissent pas solidement motivés. « On voit, disent les savans bénédictins, auteurs de la *Bibliot. litt. de la France*, tom. 3, pag. 151, que c'était un auteur grave, judicieux, plein de piété, et qui ne manquait pas d'érudition pour le siècle où il vivait : il écrivait cette *Vie* dix-huit ans après la mort de la sainte, et par conséquent l'an 530. » La *Vie* de saint Germain, par le prêtre Constance, rapporte la consécration de sainte Geneviève par ce saint. Ce Constance écrivait du vivant même de sainte Geneviève (*voyez* les Bollandistes, *Acta sanctorum*, 31 juillet). C'est dans le superbe temple élevé à l'Eternel sous l'invocation de cette sainte vierge, que furent portés en triomphe les os du chef des philosophes modernes, en 1791, et que ce cadavre odieux, pour lequel jadis la terre avait refusé d'ouvrir son sein, fut déposé avec ceux de ses complices, comme autant de reliques de la philosophie. Alors on se souvint avec étonnement et avec effroi de la prophétie consignée dans la première édition de cet ouvrage, art. SOUFFLOT (*V.* le *Journ. hist. et litt.*, 1er août 1791, pag. 557).— Quelques légendes font mention d'une sainte GENEVIÈVE, duchesse de Brabant, qui, accusée d'adultère et exilée par le duc son époux, se retira dans le désert avec son enfant, qu'une biche venait régulièrement allaiter. On ajoute que le duc étant à la chasse, les chiens poursuivirent cette biche, qui se réfugia avec son faon dans la caverne de la duchesse ; que le duc, ayant franchi cette asile, fut consterné d'y trouver son épouse dans cet état, et convaincu de son innocence. Les critiques révoquent en doute cette histoire singulière, que M. Le Grand, habile graveur, a représentée, en 1789, dans une très belle estampe, et que M. Berquin a célébrée par une romance, dont voici deux couplets :

Cœurs sensibles, que ses entrailles
Souffrirent dans la longue nuit !
Le jour renaît : dans les broussailles
Elle va chercher quelque fruit.
Elle revint. Qu'aperçoit-elle ?
Une biche accourt vers l'enfant :
Il presse sa douce mamelle.
Près d'eux bondit un jeune faon.

O grand Dieu ! le cœur d'une mère
Est un bel ouvrage du ciel !
Son fils peut vivre, elle l'espère ;
Ses propres maux ne lui sont rien.
Dans le creux d'un rocher sauvage,
La biche accompagne ses pas,
Dans sa main vient brouter l'herbage,
Et nourrir l'enfant dans ses bras.

* **GENEVOIS** (Louis-Benoit), conventionnel, né à la Mure en Dauphiné vers 1760, était avocat au parlement de Grenoble avant la révolution, et fut nommé en 1791, président du tribunal criminel de Grenoble. Député en 1792, par le département de l'Isère, à la Convention, il vota la mort du roi sans appel et sans sursis ; il ne prit aucune part aux sanglans débats des Montagnards et des Girondins ; mais après le 9 thermidor, il se prononça contre les terroristes. Envoyé dans les départemens de la Meurthe et de la Moselle, il les poursuivit avec vigueur, et écrivit à la Convention qu'il cherchait à réparer les bévues du *gouvernement à bonnet rouge*. Il entra au conseil des Cinq-cents, sortit de cette assemblée en 1798, et devint sous le gouvernement impérial membre du tribunal de cassation et chevalier de la légion-d'honneur. A l'époque de la réorganisation des tribunaux par le gouvernement royal, il fut exclus de cette cour, dans laquelle il fut replacé par Napoléon durant les cent-jours. La loi des régicides l'obligea de se réfugier à Genève où il est mort il y a quelques années.

GENGA et non GENCA (Jérome), peintre et architecte, né à Urbin en 1476 : se distingua surtout dans l'architecture. Parmi les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, on cite un palais qu'il bâtit pour le duc d'Urbin sur le mont Impérial, près de Pésaro, et l'église de Saint-Jean-Baptiste de la même ville. Cet artiste mourut en 1551. C'est de lui que l'illustre famille Genghi tire son origine.

GENGA (Barthélemi), fils du précédent, se rendit digne de la réputation de son père, par son habileté dans le même art. Les princes s'enviaient l'avantage de

le posséder. Le grand-maître de Malte envoya deux chevaliers exprès à Urbin pour le demander au duc, qui ne le céda qu'avec peine. Comme Genga était occupé aux fortifications du port et de la ville de cette île, il fut attaqué d'une pleurésie, qui l'emporta en 1558, à l'âge de 40 ans, regretté de tous les chevaliers.

GENGHIS-KAN, ou DJENGUYZ-KHAN, fils d'un chef d'une horde mogholc, naquit à Bloun-Touldouck en 1163. Il n'avait que 13 ans lorsqu'il commença à régner. Une conjuration presque générale de ses sujets et de ses voisins l'obligea de se retirer auprès d'Avenk-Kan, souverain des Tartares. Il mérita l'asile que ce prince lui accorda, par des services signalés, non-seulement dans les guerres contre ses voisins, mais encore dans celles qu'il eut à soutenir contre son frère qui lui avait enlevé sa couronne. Genghis-Kan le rétablit sur son trône, et épousa sa fille. Le kan, oubliant ce qu'il devait à son gendre, résolut sa perte. Genghis-Kan, ayant pris la fuite, fut poursuivi par Avenk-Kan et par Schokoun son fils. Il les défit l'un et l'autre. Cette victoire irrita son ambition. Il leva une grande armée, avec laquelle il conquit, dans moins de 22 ans, la Perse, le Cathai, une partie de la Chine, la Corée et presque toute l'Asie. Sa domination s'étendait 1800 lieues de l'orient à l'occident, et plus de mille du septentrion au midi. Il se préparait à achever la conquête de la Chine, lorsqu'une maladie l'enleva au milieu de ses triomphes, en 1227, à 66 ans. Son règne ne fut presque qu'une suite de dévastations. Il ne fit que détruire des villes, sans en fonder, si l'on excepte Bokhara, et quelques autres qu'il permit qu'on réparât. Genghis-Kan partagea ses états entre ses quatre fils. Il déclara grand kan des Tartares, son 3e fils Oktai, dont la postérité régna dans le nord de la Chine, jusque vers le milieu du 14e siècle. Un autre fils du célèbre conquérant, nommé Touschi, eut le Turquestan, la Bactriane, le royaume d'Astracan et le pays des Usbecs. Le fils de celui-ci fit des courses jusqu'en Pologne, en Hongrie, et aux portes de Constantinople. Il s'appelait Batou-Kan. Les princes de la Tartarie-Crimée et les kans usbecs descendent de lui... Touli ou Tuli-Kan, autre fils de Genghis, eut la Perse du vivant de son père, le Korasan et une partie des Indes... Un 4e fils, nommé Zagathai, régna dans l'Inde septentrionale et dans le Thibet... « Si l'on » a blâmé Charlemagne d'avoir divisé ses » états, on doit en louer Genghis-Kan, » dit un historien. Les états du conquérant français se touchaient, et pouvaient » être gouvernés par un seul homme; ceux » du Tartare, partagés en régions différentes et beaucoup plus vastes, demandaient plusieurs monarques. » L'événement n'a guère justifié cette observation. Malgré la faute que peut avoir faite Charlemagne en divisant ses états, son empire a subsisté long-temps après lui; les partages qui l'affaiblirent ne le rendirent pas méconnaissable. Celui de Genghis-Kan, comme toute conquête qui n'est que le fruit de la violence et de la rapacité, s'est évanoui comme la fumée d'un vaste incendie.

* GENISSIEUX (J. J. V.), né vers 1750, était avocat au parlement de Grenoble, lorsque la révolution éclata. Il en embrassa la cause avec chaleur, et fut nommé en 1792 député du département de l'Isère à la Convention nationale, où il vota d'abord pour l'expulsion de de toute la famille royale, et ensuite pour la mort de Louis XVI, sans appel au peuple et sans sursis. Après la mort de ce monarque, il siégea toujours avec la Montagne, et appuya de tous ses moyens les mesures les plus révolutionnaires et les plus tyranniques. Travailleur infatigable, il fut constamment employé dans les comités, et fit souvent des rapports en leur nom, particulièrement sur la législation, la police et les mesures de sûreté intérieure. Il poursuivit avec acharnement les nobles, les prêtres et les parens d'émigrés. Cependant en septembre 1795, il parla en faveur des prêtres déportés et de leurs familles. Genissieux fut ensuite ministre de la justice pendant trois mois sous le Directoire, et substitut du commissaire du gouvernement près le tribunal de cassation. En 1798 il présida l'assemblée électorale du département de la Seine, qui le choisit pour son représentant au conseil des Cinq-cents. Il en devint président, et se déclara ouvertement contre la révolution du 18 brumaire. Par suite de cette opposition, il fut arrêté avec plusieurs de ses collègues; mais la liberté leur fut rendue le même jour. Il ne put obtenir que la place de juge au tribunal d'appel de la Seine, qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée vers la fin d'octobre 1804. Il était de ceux que la révolution avait enrichis.

* GENLIS (STÉPHANIE-FÉLICITÉ DU-

CREST de SAINT-AUBIN, comtesse de) naquit à Champcery près d'Autun en 1746. Reçue chanoinesse du chapitre noble d'Alix, situé à peu de distance de Lyon, à l'âge de sept ans, elle prit en même temps le titre de comtesse de Lancy, parce que son père était seigneur de Bourbon-Lancy. Une jolie figure, un esprit cultivé, et un rare talent pour la musique assurèrent ses succès dans le monde. Cependant la ruine totale de la fortune de son père qui partit pour Saint-Domingue dans l'espoir d'y rétablir ses affaires, la réduisit bien jeune encore à un état voisin de l'indigence. S'étant rendue à Paris avec sa mère, elle vivait dans une gêne extrême, lorsque le fermier-général La Popelinière vint offrir à la mère et à la fille un asile dans sa charmante habitation de Passy. Après la mort de ce généreux protecteur, un homme de robe fort riche, nommé M. de Jouy, leur fit accepter un appartement dans sa maison où elles restèrent jusqu'à ce que les créanciers de ce nouveau bienfaiteur vinssent mettre obstacle à la continuation de ses bontés. Un hasard heureux procura bientôt à la jeune comtesse un état de fortune moins précaire. M. Ducrest, son père, revenait de Saint-Domingue avec une somme considérable, lorsqu'il fut pris par les Anglais. Conduit à Lanceston, il y rencontra le comte de Syllery de Genlis, prisonnier comme lui, qui ayant vu le portrait et quelques lettres de sa fille, conçut pour elle une vive passion, et assura son sort en l'épousant. Devenue par son mariage nièce par alliance de Madame de Montesson, dont le faible duc d'Orléans couronna l'ambition par un mariage secret, madame de Genlis entra au Palais-Royal, avec son mari, comme dame de la duchesse de Chartres. Elle suivit la princesse dans un voyage en Italie, et se vit partout entourée d'hommages qu'elle devait à son esprit autant qu'à sa beauté. En 1777, à l'âge de 31 ans, elle entra au couvent de Belle-Chasse pour se vouer à l'éducation des deux filles jumelles de la duchesse de Chartres. Plus tard le duc lui confia ses trois fils avec le titre inusité pour une femme de *gouverneur*. Cette étrange nouveauté n'obtint pas l'approbation publique. Il paraît même que le vertueux Louis XVI n'y donna son assentiment que par la considération qu'il était peu probable que les futurs élèves de Mme de Genlis pussent jamais s'asseoir sur le trône de France. L'institutrice avait déjà commencé à fonder sa réputation littéraire en publiant son *Théâtre d'éducation*, au profit d'une famille malheureuse. En faisant paraître successivement *Adèle et Théodore*, les *Veillées du Château*, les *Annales de la vertu*, elle sembla prendre à tâche de justifier aux yeux de la France le choix du duc de Chartres. Mme de Genlis entreprit de compléter ce cours d'éducation par deux ouvrages de théologie et de morale ascétique. La *Religion considérée comme base du bonheur et de la véritable philosophie* fut composée à l'époque de la première communion de son principal élève. L'autre ouvrage, qui était une controverse sur l'Ecriture sainte parut presqu'en même temps. Ces deux productions, critiquées par les philosophes, furent jugées avec une juste sévérité par les hommes religieux, et elles n'obtinrent aucun succès. Lorsque la révolution éclata, Mme de Genlis fut loin d'y voir un événement funeste. Son attachement à un prince dont la participation aux premiers actes de la révolution n'est pas douteuse, dut sans doute lui faire envisager avec espérance le changement politique qui aliait s'opérer. A la nouvelle de la prise de la Bastille, quittant le château de Saint-Leu qu'elle habitait avec ses élèves, elle accourut à Paris, où elle arriva assez à temps pour être témoin du triomphe des vainqueurs, et pour faire jouir les jeunes princes de ce spectacle révolutionnaire. Plus tard, elle suivit sans scrupule les séances du club des Jacobins, où, par l'ordre de son père, le jeune duc de Chartres s'était fait recevoir. Les principes dans lesquels Mme de Genlis élevait les enfans du duc d'Orléans étaient loin d'être approuvés par la duchesse son épouse. Cette princesse se plaignant de ce qu'on inspirait à ses enfans de l'éloignement pour leur mère, et croyant avoir contre leur institutrice des griefs d'une autre nature demanda avec instance son éloignement. Dans ces dissidences domestiques Mme de Genlis resta victorieuse, grâce à l'attachement du prince pour elle. Après un éloignement simulé, elle revint, sur l'invitation du duc d'Orléans, reprendre son poste auprès de ses élèves. Lors des événemens des 5 et 6 octobre, qui donnèrent lieu à une enquête, le duc d'Orléans se disposant à passer en Angleterre, voulut que Mme de Genlis l'y précédât avec sa fille. Demeurée à Londres après le retour du duc en France, la société des hommes les plus distingués de l'Angleterre ne lui parut qu'un bien

faible allégement aux ennuis de l'exil, et elle revint à Paris. Mais le prince la fit repartir aussitôt pour la Belgique avec Mlle d'Orléans (depuis Mme Adélaïde), qui malgré sa grande jeunesse venait d'être mise sur la liste des émigrés. Elle se fixa d'abord à Tournay occupé alors par Dumouriez; mais ayant appris qu'elle avait été décrétée d'arrestation par la Convention nationale, elle s'enfuit précipitamment avec son élève, et se dirigea vers la Suisse où le duc de Chartres (aujourd'hui Louis-Philippe), la rejoignit à Schaffhouse. Mme de Genlis avait paru d'abord applaudir à la révolution. En partant pour l'exil, elle s'était donné le titre d'*émigrante jacobine*. Mais lorsque la cause du duc d'Orléans fut absolument perdue, et surtout depuis que ce prince eut porté sa tête sur l'échafaud, elle changea de sentiment et de langage, et prit la révolution en horreur. Partout où elle passa les émigrés français la repoussèrent comme une ennemie. Les étrangers même avaient peine à croire qu'elle n'eût pris aucune part aux intrigues politiques ourdies par le prince dont elle était la conseillère et l'amie. Elle trouva enfin un asile dans le couvent de Bremgarten, où elle entra sous un nom supposé. C'est là que Mlle d'Orléans se sépara d'elle, pour aller rejoindre à Fribourg Mme la princesse de Conti, sa tante. Vers le même temps, Mme de Genlis abandonna la Suisse pour le nord de l'Allemagne, et se rendit d'abord à Altona, qu'elle quitta après 9 mois de séjour pour aller à Hambourg, où elle eut à essuyer les traits satiriques du spirituel Rivarol. Après avoir passé par Berlin, où le roi de Prusse lui donna l'ordre de sortir de ses états, elle se retira à Brével, dans le Holstein où elle composa quelques romans et le *Précis de ma conduite*, ignoble flagornerie du Directoire, suivie d'une épître au duc d'Orléans (Louis-Philippe), où elle l'exhorte à repousser la couronne si on la lui offrait, et où elle loue dans son auguste élève des vertus privées, qui, selon elle, excluent en lui les qualités qui font les princes. Toutes ces avances faites au Directoire ne purent lui obtenir la permission de rentrer en France. Mais le premier Consul lui fut plus favorable. Mme de Genlis, sous son gouvernement, put revoir sa patrie, et elle parvint à s'attirer les bonnes grâces de Bonaparte, qui lui donna un logement à l'Arsenal avec une pension considérable. Il entretint même avec elle une correspondance particulière et voulut qu'elle lui envoyât tous les 15 jours des extraits raisonnés des feuilles publiques. Bonaparte espérait sans doute puiser dans les longs souvenirs de Mme de Genlis des renseignemens utiles sur les hommes notables de son temps. Mme de Genlis réunit dans son salon les hommes les plus remarquables dans les lettres et dans les arts, et comme aux plus beaux jours de sa fortune, elle jouit de tout ce que les succès du grand monde, mêlés aux succès littéraires, peuvent avoir de plus doux. Plusieurs productions nouvelles qu'elle fit paraître à des intervalles rapprochés attestèrent l'inépuisable fécondité de son talent. Elle assure que Bonaparte pleura en lisant *Mlle de Clermont* et *Mme de la Vallière*. Cependant des querelles littéraires assez vives qu'elle eut à soutenir lui prouvèrent que la gloire, même pour une femme, n'est pas toujours sans amertume. Sa malencontreuse publication de l'*Influence des femmes sur la littérature*, ouvrage où elle flagellait d'une main jalouse certaines célébrités, et ses critiques de la *Biographie universelle* à laquelle elle avait refusé de participer, armèrent contre elle une formidable coalition d'auteurs blessés, qui signalèrent sans pitié les erreurs de sa conduite aussi bien que les défauts de ses ouvrages. Par une fatalité singulière, qu'expliquent pourtant les variations de ses principes et de ses idées, elle eut en même temps pour adversaires les écrivains philosophes et les écrivains religieux, et elle put dire avec assez de raison *qu'elle avait eu à se plaindre, pour ses écrits, de tout le monde excepté du public*. Plusieurs de ses ouvrages obtinrent en effet un grand succès. Après la restauration, la pension impériale que touchait Mme de Genlis fut remplacée par celle que lui fit le duc d'Orléans. Cependant, malgré cette assistance et malgré le produit de ses ouvrages, elle était loin de vivre dans l'aisance. Elle habitait en dernier lieu, près l'église St.-Philippe du Roule, un appartement meublé avec une simplicité extrême, et elle était revenue à des sentimens sincères de piété qui durent lui faire regretter sans doute la publication de quelques-uns de ses ouvrages. A l'éclat de sa vie sous le gouvernement impérial avait succédé un profond oubli, d'où elle sortit tout à coup par la publication de ses *Mémoires*. Ce n'est pas sans raison qu'on lui a reproché d'avoir trop

songé dans ce livre à amuser la malignité publique et à conquérir des souscripteurs par le scandale. Cédant avant tout à ses prétentions et à ses ressentimens de femme, elle fonde la plupart de ses jugemens sur des motifs personnels, qui donnent à ses opinions un caractère frappant de partialité et d'inconséquence. Ajoutons qu'elle a grossi sa narration d'une foule de détails insignifians qui fatiguent le lecteur. Mme de Genlis, après avoir vu le flot de la révolution de juillet pousser sur le trône son auguste élève, à qui jadis elle avait conseillé une destinée plus modeste, mourut subitement le 31 décembre 1831, à l'âge de 85 ans. Ses restes furent déposés au cimetière du Mont-Valérien. De toutes les femmes qui ont cultivé la littérature, Mme de Genlis est assurément celle qui a produit le plus d'ouvrages; mais elle a trop écrit pour avoir toujours pu bien écrire. Inférieure à Mme de Stael pour la vigueur de la pensée, et à Mme Cottin pour le langage passionné, dans aucun des genres nombreux qu'elle a essayés, elle ne s'est élevée jusqu'au premier rang. Il faut reconnaître pourtant, que plusieurs de ses productions se distinguent par un mérite d'élégance et de correction très remarquable. Elle a peint avec finesse le monde au milieu duquel elle a vécu, et elle en a saisi avec sagacité les vices et les ridicules; mais quand elle a voulu peindre les scènes de l'histoire, les spectacles de la nature, et les passions du cœur humain, tous ses efforts n'ont servi qu'à révéler son impuissance. Toutefois, plusieurs de ses romans ne sont pas dépourvus de cet intérêt qui résulte de situations ingénieusement combinées. *Mademoiselle de Clermont* est regardée comme le meilleur de ses ouvrages dans ce genre, où l'auteur n'a pas toujours respecté la morale. « Dans » les *Chevaliers du Cygne*, dit Chénier, » le caractère et les aventures cyniques » d'Armoflède, repoussent tout lecteur » qui a quelque respect pour les dames, » pour la décence et pour le goût. » En général ses livres sur l'éducation renferment des leçons très utiles et ses nombreux écrits malgré leurs défauts révèlent une imagination brillante et des connaissances variées. Madame de Genlis a réussi spécialement dans ce genre de satire légère qui s'exerce surtout dans les causeries des salons; voilà pourquoi *les souvenirs de Félicie* et les premiers volumes des *Mémoires* présentent un intérêt qu'on chercherait en vain dans ses autres écrits. Madame de Genlis a publié: | *Les Veillées du Château*, ou *Cours de morale à l'usage des enfans*, Paris, 1784, 3 vol. in-8°; | *Les Jeux champêtres des enfans et de l'île des monstres*, conte de fées, pour faire suite aux *Veillées du château*, Paris, 1821, in-12; | *Les Chevaliers du Cygne*, ou *la Cour de Charlemagne*, conte historique et moral pour servir de suite aux *Veillées du château*, et dont tous les traits, qui peuvent faire allusion à la révolution française, sont tirés de l'histoire, Hambourg, 1795, 2 vol. in-8°; | *Les Veillées de la chaumière*, Paris, 1825, in-8°, et 2 vol. in-12; | *Discours sur l'éducation publique du peuple*, 1791, in-8°; | *Discours moraux et politiques sur divers sujets, et particulièrement sur l'éducation*, Paris, 1791, in-8°, et in-12; | *Discours sur le luxe et l'hospitalité, considérés sous leurs rapports avec les mœurs et l'éducation nationale*, 1791, in-8°; | *Discours sur l'éducation de monseigneur le dauphin et sur l'adoption*, Paris, 1790, in-8°; | *Discours sur la suppression des couvens des religieuses, et sur l'éducation publique des femmes*, 1790, in-8°; | *Leçons d'une gouvernante à ses élèves*, ou *Fragmens d'un journal qui a été fait pour l'éducation des enfans d'Orléans*, Paris, 1791, 2 vol. in-8° et 2 vol. in-12; | *Les Petits émigrés*, ou *Correspondance de quelques enfans*: ouvrage pour servir à l'éducation de la jeunesse, 1798, 2 vol. in-8° et 2 vol. in-12; | *Annales de la vertu*, ou *Histoire universelle, iconographique et littéraire*, pour servir à l'éducation de la jeunesse, et à l'usage des artistes et des littérateurs, Paris, 1802, in-8°, ou 5 vol. in-12; | *Nouvelle méthode d'enseignement pour la première enfance*, Paris, an 10 (1802), in-8° et in-12; | *Projet d'une école rurale pour l'éducation des filles*, Paris, an 10 (1802), in-8°; | *La Maison rustique, pour servir à l'éducation de la jeunesse*, ou *Retour en France d'une famille émigrée*, Paris, 1810, 3 vol. in-8°, et Paris, 1826, 4 vol. in-12; | *Arabesques mythologiques*, ou *les Attributs de toutes les divinités*, en 78 planches, gravées d'après les dessins coloriés de madame de Genlis, etc., précédés d'un *Discours sur la mythologie en général et particulièrement sur l'influence que dut avoir le paganisme sur le caractère, les mœurs et la littérature des anciens Grecs et des Romains*: ouvrage fait pour servir à l'éducation de la jeunesse, Paris, 1810, 2 vol. in-12, avec

figures coloriées d'après les dessins originaux de l'auteur ; | *La Botanique historique et littéraire, contenant tous les traits, toutes les anecdotes et les superstitions relatives aux fleurs, dont il est fait mention dans l'histoire sainte et profane*, etc., suivie d'une *Nouvelle* intitulée : *les Fleurs* ou *les Artistes*, Paris, 1810, in-8°, ou 2 vol. in-12 ; | *Almanach de la jeunesse, en vers et en prose*, Paris, 1819, in-8°, 12 gravures ; | *Adèle et Théodore*, ou *Lettres sur l'éducation*, Paris, 1782, 3 vol. in-8°, et 3 vol. in-12 ; | *Contes, Nouvelles et Historiettes, par madame la comtesse de Genlis, madame la comtesse de Beaufort-d'Hautpoul, madame Dufresnoy, M. L.-C. (Labbée)*, etc., Paris, 1819, 2 vol. in-12, avec 7 gravures ; | *Nouveaux contes moraux et Nouvelles historiques*, Paris, 1802-3, 4 vol. in-8°, et 6 vol. in-12 ; | *Le comte de Corke*, ou *La séduction sans artifice*, suivi de sept *Nouvelles*, 4e édition, Paris, 1809, 2 vol. in-12 ; | *Nouvelles*, Paris, 1804, in-12 ; | *Six nouvelles morales et religieuses*, Paris, 1821, in-12, avec cinq jolies gravures ; | *Les Prisonniers*, contenant *six nouvelles* et une *Notice historique sur l'amélioration des prisons* : ouvrage fait pour les personnes qui les visitent, Paris, 1824, in-8°, avec 2 pl. et in-12 ; | *Alphonse*, Paris, 1809, in-8°, ou 2 vol. in-12 ; | *Alphonsine*, ou *La tendresse maternelle*, Paris, 1806, 2 vol. in-8°, ou 3 vol. in-12 ; | *Les Battuécas*, Paris, 1814, 1816, 1817, 2 vol. in-12 ; | *Le dernier voyage de Nelgis*, ou *Mémoires d'un vieillard*, Paris, 1828, 2 vol. in-8° ; | *Palmyre et Flaminie*, ou *Le secret*, Paris, 1811, 2 vol. in-8°, et 2 vol. in-12 ; | *Thérésina*, ou *L'enfant de la providence* : nouvelle écrite au profit de cette jeune personne, âgée de 12 ans, Paris, 1826, in-12 de 120 pages ; | *Les Parvenus* ou *Les aventures de Julien Delmours, écrites par lui-même*, Paris, 1819, 2 vol. in-8°, et 3 vol. in-12 ; | *Sinclair*, ou *La victime des sciences et des arts* : nouvelle, Paris, 1808, in-18 de 133 pages ; | *Les Vœux téméraires*, ou *L'enthousiasme*, Paris, 1799, 3 vol. in-12 ; | *Zuma*, ou *La découverte du quina*, suivie de la *Belle Paule de Zénéide et des Roseaux du Tibre*, Paris, 1817, in-12 ; | *Les Mères rivales*, ou *La calomnie*, Paris, 1800, 4 vol. in-8°, et 4 vol. in-12, et Berlin et Paris, 4 vol. in-18, et 3 vol. in-8° ; | *Les Ermites des marais Pontins*, Paris, 1814, in-18, de 36 pages ; | *Le siége de La Rochelle*, ou *Le malheur de la conscience*, Paris, 1808, in-8°, et 2 vol. in-12 ; | *Les Voyages poétiques d'Eugène et d'Antonine*, Paris, 1818, in-12 ; | *Les Athées conséquens*, ou *Mémoires du commandeur de Linanges*, Paris, 1824, in-8° ; | *Les Tableaux de M. le comte de Forbin*, ou *La mort de Pline l'ancien, et Inès de Castro* : nouvelles historiques, Paris, 1817, in-8°, avec deux gravures ; | *Inès de Castro, novella sacada de la historia del Portugal, escrita en francès, etc., y traducta al castellano*, par D***, Paris, 1828, 2 vol. in-18 ; | *Bélisaire*, Paris, 1808, in-8°, ou 2 vol. in-12 ; | *Les Bergères de Madian*, ou *La jeunesse de Moïse*, poème en prose en six chants, Paris, 1812, in-12 ou in-8° ; | *Pétrarque et Laure*, Paris, 1819, in-8°, et 2 vol. in-12 ; | *La Vie pénitente de Mme la duchesse de La Vallière*, avec des *réflexions sur la miséricorde de Dieu*, nouvelle édition, Paris, 1816, in-12 ; Paris, 1824, in-18, portraits, et 1825, in-12 ; | *La Duchesse de La Vallière*, Paris, 1804, in-8°, et 2 vol. in-12 ; 11e édition 1825, 2 vol. in-12 ; | *Mme de Maintenon, pour servir de suite à l'histoire de Mme de la Vallière*, Paris, 1806, in-8°, 2 vol. in-12 ; | *Mlle de Clermont*, nouvelle historique, Paris, 1802, 1811, 1813, in-18, avec un portrait et 4 gravures ; | *Louisa de Clermont, novela historica, escrita en francès, traducida al castellano*, par D.-J.-C. Pagès, interprète réal, Paris, 1824, 1828, in-18 ; | le même sous ce titre : *La Senorita de Clermont, novela historica, escrita en francès, y traducida al castellano*, par P. Ferrer, Bordeaux, 1825, in-18 ; | *Mlle de La Fayette*, ou *La suite de Louis XIII*, Paris, 1813, in-8°, et 2 vol. in-12 ; | *Histoire de Henri le Grand*, Paris, 1815, 2 vol. in-8° et 1816, 2 vol. in-12 ; | *Jeanne de France* ; nouvelle historique, Paris, 1816, 1818, 2 vol. in-12 ; | *Souvenirs de Félicie L****, Paris, 1804, 1 vol. ; suite, Paris, 1 vol. : en tout 2 vol. in-12 ; | *Les soupers de la maréchale de Luxembourg*, Paris, 1828, in-8° ; | *Les Dîners du baron d'Holbach*, etc., 2 vol. in-12 ; | *Mémoires inédits sur le 18e siècle, et la révolution française, depuis 1793 jusqu'à nos jours*, Paris, 1825, 10 vol. in-8° ; | *Dictionnaire critique et raisonné des étiquettes de la cour, des usages du monde*, etc., Paris, 1818, 2 vol. in-8° ; | *De l'influence des femmes sur la littérature française*, ou *Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*, Paris, 1811, in-8°, et 2 vol. in-12 ; | *Observations critiques pour servir à l'his-*

toire littéraire du 19e siècle ou *Réponse de Mme de Genlis à M. F. et N. L.* etc., les critiques de son dernier ouvrage intitulé : | *De l'influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs*, Paris, 1811, in-8° de 104 pages ; | *De l'emploi du temps*, Paris, 1825, in-8°, et 1824, in-12 ; | *Etudes du cœur humain*, etc., Paris, 1805, in-12 ; | *La Feuille des gens du monde*, ou *Le Journal imaginaire*, Paris, 1812, in-8° ; | *Etrennes politiques pour* 1828 : *Lettres au duc d'Orléans*, etc., ou *Profession de foi politique*, Paris, 1828, in-8°, de 16 pages ; | *Epître à l'asile que j'aurai, suivie de deux fables, du chant d'un jeune sauvage, de l'Epître à Henriette Sercey, ma nièce, et des réflexions d'un ami des talens et des arts*, Paris, 1796, in-8° ; | *Précis de ma conduite pendant la révolution*, Hambourg, 1796, in-8° et in-12 ; | *Les monumens religieux*, ou *Description critique et détaillée des monumens religieux*, etc., *qui se trouvent maintenant en Europe et dans les autres parties du monde*, Paris, 1805, in-8° ; | *Prières*, ou *Manuel de piété, proposé à tous les fidèles*, etc., nouv. édit., revue et augmentée, Paris, 1821, in-12, avec 4 figures ; | *Nouvelles Heures à l'usage des enfans, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à* 12, Paris, 1801, 1816, et Paris, 1825, in-18 ; | *La Religion considérée comme unique base du bonheur et de la véritable philosophie ;* | *Pièces tirées de l'Ecriture sainte*, Genève, 1787, in-8° ; | *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, ou *Théâtre d'éducation*, Paris, 1779-80, 4 vol. in-12, et 1795, 5 vol. in-12 ; | *Théâtre de société*, Paris, 1781, 2 vol. in-8°, et 2 vol. in-12 ; Suisse, 1782, 2 vol. in-8° ; Genève, 1781, 2 vol. in-12 ; Paris, 1782, 2 vol. in-18 ; | *Le La Bruyère des domestiques, précédé de considérations sur l'état de domesticité en général, et suivi d'une Nouvelle*, Paris, 1827, in-8°, et 2 vol. in-12 ; | *Manuel du voyageur contenant les expressions les plus usitées en voyage et dans les circonstances de la vie*, en 4 langues, anglaise, allemande, française, italienne, Breslau, 1807, in-8°, et Leipsik, 1807, in-24 ; | *Herbier moral*, ou *Recueil de fables nouvelles ou autres poésies fugitives*, Paris, 1801, in-8°, de 229 pag., et in-12 ; | *Examen critique de l'ouvrage intitulé :* Biographie universelle, Paris, 1811-12, 2 parties in-8°.

GENNADE, patriarche de Constantinople, succéda l'an 458 à Anatole. Il gouverna son église avec zèle et avec sagesse, et mourut en 471. Il ne nous reste presque rien de ses écrits. Il avait composé des *homélies*, et un *commentaire sur Daniel*.

GENNADE. *V.* SCHOLARIUS (GEORGE).

GENNADE, prêtre et non pas évêque de Marseille, mort vers 492 ou 495, a été accusé d'avoir adhéré quelque temps aux erreurs des semi-pélagiens, parce qu'il ne suivait point les sentimens de saint Augustin sur la grâce et sur le libre arbitre ; mais cette raison ne suffit pas pour suspecter son orthodoxie, la doctrine de ce Père n'étant règle de foi qu'autant qu'elle est contradictoire aux erreurs condamnées dans Pélage (*Voyez* AUGUSTIN, SADOLET). On a de lui : | un livre *des Hommes illustres*, altéré, à ce qu'on croit, par une main étrangère ; | un *Traité des dogmes ecclésiastiques*, qu'on trouve parmi les œuvres de saint Augustin. Il avait composé plusieurs autres ouvrages, qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

* **GENNARI** (CÉSAR), peintre, neveu du Guerchin, dont il continua l'école, né à Bologne en 1641, s'est fait quelque réputation par ses paysages qui sont fort estimés ; il peignait aussi très bien les sujets d'histoire. Il mourut en 1688. — Benoit Gennari, son frère aîné, dit *le Jeune*, né en 1633, fut aussi l'élève du Guerchin, et devint premier peintre des rois Charles II et Jacques II. Il peignait l'histoire, et résida pendant quelque temps à la cour de Louis XIV, qui l'employa à l'embellissement de son palais. — BENOIT GENNARI dit l'*Ancien* fut le maître du Guerchin : on estime surtout son tableau qui représente le *Repas du Sauveur avec les voyageurs d'Emmaüs*, qui est dans la galerie de Milan.

* **GENNARO** (JOSEPH-AURÈLE de), célèbre avocat, né à Naples en 1701, acquit dès son début au barreau une réputation qui appela sur lui l'attention du roi Charles III. Ce monarque le nomma magistrat de Naples, et lui confia les soins d'un travail qui avait pour objet de réunir en corps de doctrine les différentes lois qui composaient la législation napolitaine. Plus tard Gennaro devint conseiller du roi, puis professeur de droit féodal, membre du conseil supérieur du commerce, etc. Tout occupé qu'il était, il trouva encore quelques momens à consacrer aux lettres qu'il cultivait sans jamais négliger les devoirs de son état. Sa santé, affaiblie par l'excès du travail, l'obligea de se retirer dans une campagne près de

Naples, où il mourut le 8 septembre 1761, à peine âgé de 60 ans. Ses *œuvres*, qui concernent toute la jurisprudence, ont été imprimées avec luxe par les soins de M. Torrès qui y a mis une préface ; en 4 vol. in-8°. Naples, 1767. Le premier volume renferme une production assez ingénieuse intitulée : *Respublica jurisconsultorum*, qui avait obtenu plusieurs éditions ; la meilleure est celle de Naples, 1752, in-4°. Le 2e vol. contient les *feriæ autumnales*, qui est en quelque sorte une suite de la *Respublica jurisconsultorum ;* le 3e vol., ses *poésies latines et italiennes*, qui avaient déjà été recueillies sous le titre de *Latina carmina*, Naples, 1742, in-4°. Dans le 4e vol. on trouve un traité *Delle viziose maniere del difender le causenel foro*, que Gennaro dédia au pape Benoît XIV, et qui lui assure la reconnaissance de tous ceux qui se destinent à la carrière du barreau. C'est un recueil des préceptes les plus importans sur les défauts que doit éviter l'avocat. L'ouvrage est précédé d'une préface de l'éditeur J. A. Sergio, morceau fort curieux, qui renferme une histoire du barreau chez les peuples anciens et modernes. Ce livre a été traduit en français par Ruyer Duval, sous le titre de *l'Ami du barreau*, Orléans, 1787, in-12.

GENNES (Julien-René-Benjamin de), de Vitré en Bretagne, né le 16 juin 1687, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et y fut ordonné prêtre en 1726. Il devint professeur de théologie à Saumur, à l'âge de 30 ans. Une *thèse* qu'il y fit soutenir *sur la grâce*, ayant été censurée par l'évêque et par la faculté d'Angers, le Père de Gennes publia trois *lettres* contre ces censures. Il fut envoyé par ses supérieurs à Montmorenci, puis à Troyes, et ensuite à Nevers, avec défense de prêcher. Ayant protesté, en 1729, contre tout ce qui se ferait dans l'assemblée des Pères de l'Oratoire, il fut exclu de cette congrégation par plusieurs lettres de cachet. Après avoir donné de nouvelles scènes, il alla en habit de paysan se cacher dans le village de Milon, près de Port-Royal. Il se rendit ensuite à Paris, fut renfermé à la Bastille, et envoyé quatre mois après en Hainaut dans un couvent de bénédictins. Sa liberté lui ayant été rendue onze mois après, à cause du dérangement de sa santé, il alla voir l'évêque de Sénez à la Chaise-Dieu. Il mourut en 1748. *C'était*, dit l'abbé Ladvocat, *un homme vif, véhément, emporté*. Son ardeur pour la vérité des prétendus miracles du diacre Pâris, et pour les prodiges des convulsions, passait les bornes d'un fanatisme ordinaire. On a de lui : | quelques *écrits* en faveur des miracles des convulsionnaires ; | un *Mémoire* sur l'assemblée de la congrégation de l'Oratoire de 1733, que l'abbé Barral appelle un *chef-d'œuvre ;* | un autre *Mémoire* sur l'assemblée de 1729 : tous ouvrages qui avaient l'air d'avoir été écrits dans le cercle des saltimbanques de Saint Medard.

* GENNETE (N.....), physicien, né en Lorraine dans les premières années du dernier siècle. Il s'est fait connaître par plusieurs inventions utiles, surtout par des procédés ingénieux pour empêcher les cheminées de fumer et pour conserver la chaleur des foyers. On a de lui les ouvrages suivans dans lesquels il a exposé ses recherches et ses découvertes : | *Cahier* (mémoire) *présenté à MM. de l'académie des Sciences de Paris, sur la construction et les effets d'une nouvelle cheminée qui garantit de la fumée, etc.* Paris, 1759, in-8°, 3e édition, sous le titre de *nouvelles Constructions de cheminées, qui garantissent du feu et de la fumée, à l'épreuve du vent, de la pluie et des autres causes qui font fumer les cheminées*, Paris, 1764, in-12 ; | *Expériences sur les cours des fleuves*, 1760, in-8° ; | *Purification de l'air croupissant dans les hôpitaux, les prisons et les vaisseaux de mer*, Nancy, 1767, in-8° ; | *Manuel des laboureurs, réduisant à quatre chefs principaux ce qu'il y a d'essentiel à la culture des champs*, Nancy, 1767, plusieurs fois réimprimé ; | *Ponts de bois de charpente horizontale, sans piles ni chevalet, ni autre appui que ses deux culées*, 1770, in-8° ; | *Connaissance des veines de houille et de charbon de terre, et leur exploitation dans la mine qui les contient*, Nancy, 1774, in-8° ; | *Origine des fontaines, et de là des ruisseaux, des rivières et des fleuves*, 1774, in-8°.

GENOUILLAC. *Voyez* GOURDON.

* GENOVESI (Antoine), savant ecclésiastique, philosophe italien, né à Castiglione, près de Salerne, le 1er novembre 1712, annonça dès ses jeunes années de grandes dispositions : ordonné prêtre à 24 ans, il professa l'éloquence sacrée au séminaire de Salerne. Il s'adonna depuis à l'étude de l'histoire, de la philosophie et de l'économie politique, vint à Naples où il continua de suivre les cours de droit, et se fit recevoir avocat ; mais ne pouvant

s'accoutumer à la pratique souvent fastidieuse qu'entraîne cette profession, il se livra à l'étude des langues pour se consacrer à l'enseignement public, et fut successivement professeur de métaphysique, de philosophie morale et de théologie. La hardiesse de ses leçons lui fit interdire la chaire. Il se rappliqua alors à l'économie politique, pour laquelle il avait un vrai talent. Barthélemi Intieri fonda pour lui en 1754, avec l'autorisation du gouvernement, la première chaire d'économie politique qui eût existé en Italie; et depuis cette époque jusqu'à ses derniers jours Genovesi continua cet enseignement. Il mourut d'hydropisie le 22 septembre 1769. Ses ouvrages sont | des *Elémens de métaphysique*, en latin, Naples, 1744 et années suivantes, 5 vol. in-8°; | *Elementorum artis logico-criticæ libri quinque*, 1745, in-8°. Ces deux ouvrages, remplis de tous les principes qu'il avait puisés dans les écrits d'Helvétius, de d'Alembert et autres philosophes du siècle, lui causèrent beaucoup de désagrémens. | *Elémens de théologie*, Naples, 1751. Le cardinal Spinelli, archevêque de Naples, se déclara contre cet ouvrage, qui fut la cause de son interdiction. | *Lezioni di commercio, o di economia civile*, Naples, 1757, 2 vol. in-8°. Le succès de cet ouvrage fut étonnant : c'est le meilleur de tous ceux qu'il a publiés quoique on y trouve encore bien des imperfections. | *Meditazioni filosofiche*, sur la religion et sur la morale, 1758, in-8°; | *Lettere academiche*, sur l'utilité des sciences et des arts, contre J. J. Rousseau, 1764; | *Logica per gli Giovanetti*, in-8°, 1766. Cette logique est remplie de pensées hardies comme tous ses ouvrages qui ont rapport à la religion. | *Trattato di scienze metafisiche*, in-8°. C'est un résumé de ses *Elémens métaphysiques*. | *Diceosina*, ou la science des droits et des devoirs de l'homme, 1767 : cet ouvrage est incomplet; l'auteur n'eut pas le temps de l'achever. J. M. Galanti, un des élèves les plus distingués de Genovesi, a écrit son *Eloge historique*, Venise, 1774.

GENSERIC, roi des Vandales en Espagne, fils de Godégisile et d'une concubine, né à Séville en 406, commença son règne en 428 par une victoire signalée sur Hermenric, roi des Suèves. Le comte Boniface, gouverneur d'Afrique, perdu à la cour par le crédit d'Aétius son rival, appela Genseric dans son gouvernement pour s'y maintenir par son secours; mais s'étant ensuite réconcilié avec l'empereur, il voulut inutilement l'engager à repasser en Espagne. Il tenta de le chasser les armes à la main, et fut battu. Aspar, envoyé à son secours avec toutes les forces de l'empire, fut vaincu dans une nouvelle bataille, plus funeste que la première. Genséric, resté maître de toute l'Afrique, y établit l'arianisme par le fer et par le feu; et, suivant la pensée de Paul Diacre, « il fit la guerre à Dieu, après l'avoir » faite aux hommes. » Quelque temps après, Valentinien III ayant été tué par Maxime, Eudoxie sa veuve, appela le héros vandale pour venger ce meurtre. Genséric, gagné par ses présens, et ne cherchant qu'à se signaler, fit voile vers l'Italie avec une puissante flotte. Entré dans Rome le 15 juin 455, il livra cette ville au pillage. Ses soldats la saccagèrent pendant 14 jours avec une fureur inouïe. Les Romains virent renverser leurs maisons, piller et détruire leurs églises, enlever leurs femmes, massacrer leurs enfans. Eudoxie, victime de sa vengeance, fut menée en captivité avec ses deux filles Eudoxie et Placidie. Léon Ier, empereur d'Orient, envoya contre lui en Afrique, vers l'an 458, une flotte portant plus de cent mille hommes; mais le barbare corrompit par ses présens Basilides, chef de l'expédition, et cette armée périt avec ses vaisseaux. Ce désastre, fruit d'une trahison, força l'empereur à traiter avec le vandale auquel il assura la possession de l'*Afrique proconsulaire*. Carthage avait été exceptée de cette donation avec quelques autres villes; mais Genséric s'en empara, et cette ville que les Romains possédaient depuis 585 ans devint la proie d'un barbare. Le vainqueur affermi en en Afrique devint redoutable à toute l'Europe, dont il désolait chaque année les côtes par ses flottes. Ce corsaire couronné ravagea tour à tour la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, la Dalmatie. Il n'était pas moins barbare chez lui que chez les autres. S'étant imaginé que sa bru cherchait à l'empoisonner pour se voir reine après sa mort, il lui fit couper le nez et les oreilles, et la renvoya dans cet état hideux au roi Théodemer son père. Ce monstre était possédé de cette mélancolie sombre, qui n'éclate jamais dans les particuliers et dans les princes que par des forfaits et des barbaries atroces. La terre en fut délivrée en 477. On ne peut nier que Genséric, malgré sa cruauté, n'ait été le plus habile politique de son siècle, capa-

ble de former les plus grands projets et de les exécuter, vigilant, actif, infatigable, parlant peu, mais à propos; habile à semer la division parmi ceux qu'il voulait affaiblir, sachant en tirer avantage et saisir adroitement les occasions.

* GENSONNE (Armand), né à Bordeaux le 10 août 1758, était avocat au parlement de cette ville. Il embrassa le parti de la révolution, et devint membre de la cour de cassation, lors de la formation de ce tribunal. Elu membre de la seconde assemblée nationale, il s'unit avec ses collègues Guadet, Vergniaud, Roland, Brissot; et ils formèrent le parti dit de la *Gironde*, qui, après avoir été la principale cause de la destruction de la monarchie pour établir une république fédérative, devait bientôt être proscrit elle-même par un autre parti, encore plus avide de sang. Gensonné obtint beaucoup d'influence dans les comités, qu'il subjugua moins par ses talens que par une causticité et un entêtement qui le faisaient redouter de ses collègues. Il fut le premier qui osa avancer cette barbare maxime : que *dans les temps de révolution, la suspicion seule est un titre suffisant pour être condamné.* Il fit ordonner le séquestre des biens des émigrés, provoqua la guerre contre l'Autriche, et fit accorder aux commissaires de l'assemblée le droit de destituer et de traduire en jugement les généraux et tous les fonctionnaires publics. Réélu à la Convention nationale, il y parut plus modéré, et prononça un discours pour faire renvoyer le jugement de Louis XVI aux assemblées primaires; il fit défendre, pour un temps, les visites domiciliaires, et eut le courage de demander la punition des crimes commis le 2 septembre. Cependant il vota la mort de l'infortuné Louis XVI et se prononça contre le sursis à l'exécution; mais il parut s'intéresser à la jeune princesse et au dauphin : et demanda que la municipalité fût responsable de leur sûreté. Cette preuve tardive d'humanité ne servit dans la suite qu'à fournir des armes à ses ennemis : on l'accusa, ainsi que son parti, d'avoir voulu sauver le roi. Il est certain que, redoutant Robespierre et Danton, les Girondins semblèrent un moment vouloir s'approcher de la cour, et qu'un mémoire, rédigé par Gensonné, fut présenté au roi par un peintre nommé Boze; mais, soit que le prix qu'ils mettaient à leurs services fût excessif, soit que la cour n'eût aucune confiance en leurs promesses, leurs propositions furent rejetées. Ils se réunirent alors momentanément aux jacobins, afin de porter le dernier coup à l'autorité royale. Cette alliance ne fut pas de longue durée : comme chaque parti voulait dominer, il s'éleva entre eux une lutte terrible. Les députés de la Gironde, parmi lesquels se trouvaient de grands talens, résistèrent quelque temps; mais enfin ils succombèrent. Gensonné fut arrêté le 2 juin 1793, avec plusieurs députés, et conduit au Luxembourg. Traduit ensuite au tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort, avec 21 de ses collègues, le 31 octobre 1795.

* GENSSANE (N. de), directeur général des mines du Languedoc et concessionnaire de celles de la Franche-Comté, membre correspondant de l'académie des sciences, est auteur des ouvrages suivans : | *Description d'un planisphère, cadran, et machine pour observer les astres par le méridien*, 1736; | *Manière d'employer l'eau pour les pompes*, 1741; | *Nouvelles Corrections faites aux pompes*; | *Corrections faites à la pompe à feu*, 1744; | *Traite de la fonte des mines par le feu de charbon de terre*, Paris, 1770-1776, 2 vol. in 4°; | *la Géométrie souterraine pour l'exploitation des mines*, Montpellier, 1776, in-8°; | *Histoire naturelle de la province de Languedoc*, Montpellier, 1776-77, 2 vol. in-8°; et des | *Observations sur un météore en forme de comète, sur un niveau, sur les mines d'Alsace et du comté de Bourgogne.* Genssane est mort en 1780.

* GENTIL (Jean-Baptiste-Joseph), colonel d'infanterie, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, né à Bagnols le 25 juin 1726, d'une famille noble, passa dans l'Inde en 1752, avec le régiment où il venait d'être reçu enseigne. Il servit successivement sous les ordres de MM. Dupleix, de Bussy, de Conflans, de Lally et de Law de Lauriston, contribua aux succès de nos armes dans cette riche contrée, et fut aussi témoin de nos désastres. Après la ruine de nos établissemens, Gentil qui s'était élevé jusqu'au grade de colonel, voyant nos affaires absolument désespérées dans l'Inde, offrit ses services au nabab du Bengale, qui les accepta : révolté ensuite de la manière atroce et perfide avec laquelle ce prince faisait la guerre, il le quitta bientôt pour se rendre auprès du célèbre Choudjaa-ed-Doulah, nabab d'Aoude, qui, malgré ses préventions contre les Fran-

çais, l'accueillit avec empressement, et le combla de bienfaits. Le généreux Gentil consacra ses richesses à secourir ses malheureux compatriotes errans dans l'Inde, dont il réunit jusqu'à 600, et en forma une légion soldée par le Nabab; il acheta aussi des objets d'histoire naturelle, des médailles, des manuscrits, des dessins indiens, etc., qu'il déposa généreusement, à son retour en France en 1778, à la bibliothèque du roi et au cabinet d'histoire naturelle. Les Anglais lui avaient offert 500 mille francs de cette riche collection. Sa générosité et ses services militaires ne le préservèrent par des malheureux effets de la révolution. Ayant perdu sa pension, qui constituait ses seuls moyens d'existence, il mourut dans le dénûment à Bagnols, le 15 février 1799. Il a composé | une *Histoire métallique de l'Inde*, avec un grand nombre de dessins, ornée de vignettes et de portraits, un vol. in-fol. avec la carte de chaque gouvernement; | *Histoire des badjahs de l'Indoustan* depuis Barth jusqu'à Pitaurah; | une *Histoire de l'empire du Mogol*; | un *Abrégé géographique de l'Inde*. Ces différens ouvrages sont restés manuscrits. Son fils a publié, en 1814, un *Précis sur J. B. J. Gentil, ancien colonel d'infanterie, etc.*, in-8°.

* GENTIL (André-Antoine-Pierre), religieux bernardin et savant agronome, né à Pesmes en Franche-Comté, dans les premières années du 18e siècle, fit ses études à Dôle, et prit l'habit de Saint-Bernard, à l'âge de 18 ans. Nommé procureur de la maison de Clairvaux, il la fit prospérer, en augmentant tous ses revenus par de nouvelles méthodes d'agriculture; et accrut par le même moyen l'aisance des habitans du voisinage qui suivirent son exemple. Ces résultats l'ayant fait connaître avantageusement, Gentil fut nommé prieur de Fontenai dans l'Auxerrois. En 1773 il fit paraître son *Essai d'agronomie*, dans lequel il demandait aux états de Bourgogne l'établissement de *Fermes expérimentales* ou *modèles*, mais il ne put les obtenir. Il écrivit un grand nombre de *mémoires* sur des *questions d'agriculture*, qui furent couronnés par diverses académies. La révolution le fit sortir de son cloître. Réfugié à Paris, où il comptait vivre du produit de ses livres qu'il voulait réunir en un seul sous le titre de *Petit économe*, il fut trompé dans cet espoir, et n'eut pour toute ressource qu'une pension qui ne lui était point exactement payée. Il mourut en 1800. Il était membre d'un grand nombre d'académies et de sociétés d'agriculture.

GENTILIS DE FOLIGNO ou GENTILIS *de Gentilibus*, médecin dont on a des *Commentaires sur Avicenne*, in-fol., et d'autres ouvrages. Il mourut à Bologne vers l'an 1310, âgé d'environ quatre-vingts ans.

GENTILIS (Albéric), né en 1551, à Castello-san-Genesio dans la Marche d'Ancône. Matthieu Gentilis, son père, qui exerçait la médecine, ayant embrassé les opinions des novateurs, entraîna ses deux fils dans l'erreur. Albéric se retira en Angleterre. Il fut fait professeur en droit à Oxford, et mourut à Londres au commencement de l'an 1611. Il est auteur : | de trois livres *De jure belli*, Leyde, 1588, in-4°, qui n'ont pas été inutiles à Grotius. | *De legationibus*; | *De juris interpretibus*; | *De advocatione hispanicâ*.

GENTILIS (Scipion), frère du précédent, naquit en 1563. Il était encore fort jeune, lorsqu'il quitta l'Italie avec son père. Il étudia à Tubingen, puis à Wittemberg, et enfin à Leyde, sous Hugues Doneau et sous Juste-Lipse. Il enseigna ensuite le droit avec une réputation extraordinaire à Altorf, et fut conseiller de Nuremberg. Gentilis mourut en 1616. Ses principaux ouvrages sont : | *De jure publico populi romani*, 1602, in-8°; | *De conjurationibus*, 1602, in-8°; | *De donationibus inter virum et uxorem*, 1604, in-4°; | *De bonis maternis et secundis nuptiis*, 1606, in-8°. On voit par le style de ses livres qu'il savait mêler les fleurs de la littérature avec les épines de la jurisprudence. Ses Œuvres complètes (*Opera omnia*) ont été imprimées à Naples, 1763, et 1765, in-4°.

GENTILIS (Jean-Valentin), parent des précédens naquit à Cosenza, dans le royaume de Naples. Obligé de quitter son pays pour éviter la peine de mort dont il était menacé à cause de l'impiété de ses opinions, il se réfugia à Genève. Il trouva quelques italiens que le même sujet y avait amenés, et forma avec eux un nouvel arianisme. Leurs nouveautés donnèrent lieu au Formulaire de foi dans le Consistoire italien en 1558. Gentilis y souscrivit, et ne laissa pas de semer clandestinement ses erreurs. Les magistrats prirent connaissance de cette affaire, et le mirent en prison. Convaincu d'avoir violé sa signature, il présenta en vain divers écrits pour colorer ses opinions. On le condamna à faire amende honorable, et à

jeter lui-même ses écrits au feu. Après avoir exécuté cette sentence, il vécut quelque temps tranquille; mais se voyant à Genève avec désagrément, à cause de la haine que lui portait Calvin, et ne pouvant se guérir de l'envie de dogmatiser, il quitta cette ville contre le serment qu'il avait fait aux magistrats de n'en point sortir sans leur permission. Il voyagea dans le Dauphiné, dans la Savoie, et retourna dans le canton de Berne. Il fut reconnu et mis en prison; mais il s'échappa et s'enfuit vers Georges Blandrata, médecin, et Jean-Paul Alciat, milanais, ses associés, qui s'efforçaient alors de répandre l'arianisme en Pologne. Le roi ayant publié en 1566 un édit de bannissement contre ces novateurs étrangers, Gentilis passa en Moravie, puis à Vienne en Autriche. Ayant appris la mort de Calvin, il retourna dans le canton de Berne. Le bailli, qui l'avait autrefois emprisonné, se trouvant encore en charge, se saisit de lui en juin 1566. La cause fut portée à Berne, et Gentilis, ayant été convaincu d'avoir attaqué le mystère de la Trinité, fut condamné à perdre la tête. Il mourut avec impiété, se glorifiant d'*être le premier martyr qui perdait la vie pour la gloire du Père, au lieu*, disait-il, *que les apôtres et les autres martyrs n'étaient morts que pour la gloire du Fils* (voyez l'*Histoire* de son supplice en latin, par Bèze, Genève, 1507, in-4°). Gentilis était léger et inconstant dans ses opinions, et en changeait selon les temps: sort de tous les sectaires qui, ayant secoué le joug de la foi et l'autorité de l'Eglise, ne savent plus à quoi s'en tenir (*voyez* SERVET). Les termes de *Trinité*, d'*Essence*, d'*Hypostase*, étaient, selon lui, de l'invention des théologiens. Mais qu'importe, pourvu que les idées que ces mots renferment, n'en soient pas. Pour parler juste sur la divinité de Jésus-Christ, il voulait qu'on dît que le *Dieu d'Israël, qui reste seul vrai Dieu et le Père de N. S. Jésus-Christ, avait versé dans celui-ci sa divinité*. Il avançait que Calvin faisait une *Quaternité*, en admettant une Essence divine et les trois Personnes, comme si ces Personnes n'étaient pas l'Essence divine, ainsi que le savent et le disent tous les enfans des chrétiens. Ce chef des réformateurs écrivit contre lui; mais comme il savait par lui-même que les écrits n'intimident guère un enthousiaste, il chercha à lui faire une réponse plus décisive; il travailla à le faire brûler; et à son grand regret, il n'avait pas pu réussir. Cet intolérant réformateur semblait intimement convaincu qu'il avait un privilége exclusif de fronder la doctrine de l'Eglise et la croyance générale des chrétiens : dans tout autre dogmatisant, cet attentat lui paraissait digne du feu. *Voyez* KAPRINAI, LENTULUS, SERVET.

GENTILLET (Innocent), jurisconsulte protestant de Vienne en Dauphiné, d'abord président de la chambre de l'édit de Grenoble, établie en 1576, ensuite syndic de la république de Genève. On a de lui : | une *Apologie* latine *de la religion protestante*, 1588, Genève, in-8° : | Le *Bureau du concile de Trente*, Genève, 1586, in-8°, dans lequel il prétend ridiculement que ce concile est contraire aux anciens canons et à l'autorité du roi; | *Discours sur les moyens de bien gouverner et maintenir en bonne paix un royaume ou autre principauté... contre Nicolas Machiavel*, 1576, in-8°, et 1577, in-12; | l'*Anti-Socin*, 1612, in-4° : ce sont des ouvrages savans et sages, partout où l'auteur n'a point l'occasion de prôner les erreurs de sa secte.

GENTIUS (George), né à Dahme dans la Basse-Lusace, en 1618, étudia les langues savantes, se rendit habile dans les mathématiques et dans la médecine, alla à Constantinople, et parcourut tout le Levant. De retour en Europe, il fut fait conseiller de Jean-Georges II, électeur de Saxe, et interprète pour les ambassadeurs. Il mourut à Freyberg en Saxe, en 1687. On a de lui plusieurs traductions latines. Les principales sont : | *Rosarium politicum de Persico in latinum versum*, avec des notes, Amsterdam, 1652 et 1674, in-fol. Nous l'avons aussi en français sous le titre de *Gulistan*, ou *l'Empire des roses, par Sadi, prince des poètes turcs et persans*, traduit par André du Ryer, Paris, 1634 : idem, traduit par M***, Paris, 1704, in-8°. | *Historia judaica, res judæorum ab eversa æde Hierosolymitana ad hæc ferè tempora usque, complexa; a Salomone ben Virga, de hebræo in latinum versa*, Amsterdam, 1651, in-4°. Auguste Beyer a fait une vie de Gentius.

* GENTLEMAN (Francis), auteur et comédien anglais, né à Dublin en 1728, embrassa d'abord la carrière des armes à laquelle il renonça pour se faire acteur : il débuta sur le théâtre de sa ville natale, et parut ensuite successivement sur les théâtres d'Edimbourg, de Liverpool et d'Haymarket, à Londres. Il mourut en

1784, après avoir publié | des *Fables royales*, 1766, in-8° ; | une *Epître* intitulée *Les caractères et le censeur dramatique*, 1770, 2 vol. in-8°. Gentleman a encore donné une *édition* des *Œuvres de Shakespare*.

* GENTY ou GENTIL (Louis), né vers 1770, était procureur-syndic du district d'Orléans, au commencement de la révolution. Député à l'assemblée Législative et à la Convention par le département du Loiret, il s'y fit remarquer par son esprit de modération. Genty combattit avec fermeté le parti de la Gironde et celui de la Montagne, s'opposa à plusieurs décrets votés par la majorité, notamment à celui qui fut adopté dans le mois de janvier 1792 contre les princes émigrés, et plus tard à la déclaration de guerre faite à l'Autriche. Il s'éleva avec force contre Jourdan d'Avignon, surnommé *Coupe-tête*, dont les crimes restaient impunis, et contre Pétion, alors maire de Paris, qu'il accusa d'être l'auteur des événemens du 20 juin 1792, jour où la populace vint insulter le roi dans son palais. Genty fut rappelé *à l'ordre* pour un discours véhément qu'il prononça contre Guadet, et après la funeste journée du 10 août, il ne parut plus à la tribune ; dans le procès du roi, il vota pour la détention et l'appel au peuple, et fit entendre ces paroles remarquables : « Je ne veux pas que » mon opinion donne à la France un » Cromwell. » Après avoir fait partie du conseil des Cinq-cents, d'où il sortit en 1798, il se retira des affaires publiques, vécut dans l'obscurité, et mourut peu d'années après.

* GENTY (Louis, l'abbé), homme de lettres, né à Senlis en 1743, fut professeur de philosophie à Orléans, où il était aussi vice-secrétaire de la société d'agriculture. L'abbé Genty était correspondant de l'institut pour la classe de géométrie. Il est mort en 1817, après avoir publié les ouvrages suivans : | *Arbor philosophica*, 1767, in-8° ; | *Discours sur le luxe*, couronné par l'académie de Besançon, 1784, in-8° ; | de l'*Influence de Fermat sur son siècle*, 1784, in-8°, mémoire qui a été couronné par l'académie de Toulouse, patrie de Fermat ; | l'*Influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain*, 1788, in-8°.

* GENTZ (Frédéric), publiciste célèbre et homme d'état, né en 1760, à Breslau, en Silésie, entra dans la carrière administrative à Berlin. Obligé de se démettre de ses fonctions, en 1803, il se mit au service de l'Autriche, et fut chargé bientôt par la cour de Vienne d'une mission secrète pour Londres. De retour à Vienne, il fut obligé de fuir devant les armées françaises en 1805. Plus tard il fut encore, employé par le ministre des affaires étrangères. En 1813, on le chargea de rédiger le manifeste par lequel l'empereur François II déclarait que ses traités avec la France étaient rompus, et il devint ensuite premier secrétaire du congrès de Vienne. Gentz assista également aux congrès de Paris, de Carlsbach et de Laybach. Il est mort le 9 juin 1832, laissant quelques ouvrages, tels qu'une *traduction* de l'ouvrage de Burke sur la révolution française, à laquelle il ajouta quelques articles et des notes ; | un *Essai sur l'état actuel de l'administration des finances et de la richesse nationale de la Grande-Bretagne*, 1800, traduit la même année en français, Londres, in-8° ; | une *Vie de Marie Stuart*, traduite en français par Damoze de Raymond, Paris, 1813, in-8°, et 1820, in-12 ; | et un pamphlet intitulé : *De l'état de l'Europe à la fin du 18e siècle*. Gentz entreprit à lui seul, en 1799, un *Journal historique*, dans lequel il se livrait à de violentes déclamations contre la France. Il s'était d'abord prononcé pour les idées libérales ; mais les crimes commis au nom de la révolution opérèrent dès 1792 un changement total dans ses principes. On a aussi de lui des *Mémoires* sur l'Histoire de son temps ; nous ignorons s'ils ont été imprimés.

GEOFFRIN ou JOFRAIN (Claude), parisien, d'abord franciscain, ensuite feuillant, prieur, visiteur et assistant-général de son ordre, est plus connu sous le nom de *don Jérôme*. Il remplit les chaires de la cour et de la capitale. Mais en 1717, s'étant mêlé fort mal à propos des disputes qui déchiraient l'Eglise, il fut exilé à Poitiers. Rappelé à Paris, il y mourut en 1721, à 82 ans. Ses *sermons* ont été publiés en 1737, en 5 vol. in-12, par l'abbé Joli de Fleury, chanoine de Notre-Dame. L'éloquence de don Jérôme était plus solide que fleurie ; sa déclamation pathétique contribua beaucoup à sa réputation de prédicateur.

GEOFFRIN (Marie-Thérèse RODET, épouse), née à Paris en 1699, morte dans la même ville en 1777, s'est fait un nom par ses liaisons avec les beaux esprits de ce siècle, qu'elle assemblait chez elle.

Mêlant de trente plats la solide ambroisie,
Au nectar fugitif de la philosophie.

Peu contente de ce genre de célébrité, elle parcourut toutes les cours de l'Allemagne, se rendit à Vienne et de là à Varsovie, pour recueillir le tribut de louanges qu'elle s'imaginait être dû par les princes à son bel esprit. On connaît le mot de Fontenelle, apprenant la mort de Mme de Tencin : *J'irai donc manger chez la Geoffrin.* D'Alembert et d'autres académiciens ont fait de grands éloges de Mme Geoffrin, qui nommait les gens de lettres qui lui faisaient la cour, *des bêtes frottées d'esprit*, en faisant allusion au mot de Mme de Tencin, qui les appelait *ses bêtes*. Voltaire ne paraît pas avoir été fort prévenu en faveur des assemblées scientifiques qu'elle tenait chez elle, quand il a dit :

Ils parlaient, disputaient, et criaient tous ensemble;
Ainsi lorsqu'à dîner une vieille rassemble
Quinze ou vingt beaux esprits, faméliques auteurs,
Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, trâducteurs;
La maison retentit des cris de la cohue,
Les passans ébahis s'arrêtent dans la rue.

L'auteur des *Annales politiques* l'a couverte de ridicule, ainsi que ses convives, dans une satire intitulée : l'*Enterrement de la pie*. Il est certain que son enthousiasme pour la philosophie et le bel esprit a rendu sa vie inquiète, et lui a fait chercher dans l'ostentation et le bruit, un bonheur qui, chez le sexe surtout, ne germe que dans une sagesse modeste et paisible. *Voyez* FAYETTE (la), GRAFFIGNY, SUZE, TENCIN.

GEOFFROI, abbé de Vendôme en 1093, et cardinal l'année suivante, était d'Angers, et mourut vers l'an 1130. Louis le Gros, roi de France, et les papes Urbain II, Pascal II, Calixte II, Honorius II, le chargèrent des affaires les plus importantes et les plus épineuses. Nous avons de lui cinq livres de *lettres*, onze *sermons* et des *opuscules*, où l'on trouve un excellent Traité sur les investitures. Tous ces écrits ont été publiés en 1610, par le Père Sirmond. La *lettre à Robert d'Arbrissel*, fondateur de Fontevrault, sur sa familiarité avec les femmes, est certainement de lui, quoiqu'on en ait contesté l'authenticité; elle se trouve dans les manuscrits de son temps. Mais Geoffroi revint de son préjugé, rendit justice à Robert, et devint un de ses plus ardens défenseurs.

GEOFFROI DE SAINT-OMER, fut un des neuf gentilshommes qui formèrent l'ordre des Templiers, l'an 1118, et celui qui se distingua le plus dans cette institution. *Voyez* HUGUES des PAYENS.

GEOFFROI DE MONMOUTH, surnommé *Arturus*, archidiacre de Monmouth en Angleterre, puis évêque de Saint-Asaph, florissait vers 1152 sous le règne de Henri II. Les centuriateurs de Magdebourg le font contemporain du vénérable Bède, et lui donnent le titre de cardinal; mais les auteurs anglais ne sont pas de cette opinion. On a de lui : | *De exilio ecclesiasticorum*; | *De corpore et sanguine Domini*; | *Carmina diversi generis*; | *Commentaria in prophetias Merlini*, *etc.*; mais le plus célèbre de ses ouvrages est une *Histoire de la Grande Bretagne*, dans la collection des historiens d'Angleterre par Commelin. Comme elle contient divers faits apocryphes, et qu'il y a inséré la vie du roi Artus par Merlin, Possevin, Baronius, et d'autres savans l'ont mis au nombre des écrivains romanciers ou fabuleux.

GEOFFROI (Etienne-François), né à Paris en 1672, d'un apothicaire, voyagea en France, en Angleterre, en Hollande et en Italie, pour se perfectionner dans la connaissance de la médecine, de la chimie et de la botanique. De retour dans sa patrie, il reçut le bonnet de docteur, obtint les places de professeur de chimie au jardin du roi, de médecine au collége royal, et fut associé à l'académie des sciences de Paris et à la société royale de Londres. Cet habile homme mourut en 1731. Son caractère doux, circonspect, modéré, et peut-être un peu timide, le rendait attentif à écouter la nature et à l'aider à propos. Il ne refusait ses secours à personne. Une chose singulière qui lui fit du tort dans les commencemens, c'est qu'il s'affectionnait trop pour ses malades. Leur état lui donnait un air triste et alarmé qui les affligeait. On a de ce savant médecin : *De materiâ medicâ, sive de medicamentorum simplicium historiâ, virtute, delectu et usu*, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage important, un des plus recherchés, des plus certains et des plus complets que l'on ait eus jusqu'à présent, a été traduit en français, en 7 vol. in-12, par BERGIER, médecin de Paris, né à Myon, près de Salins, mort en 1748, à 44 ans, regretté de ses confrères, et encore plus de ses malades. Il en a paru une continuation en 3 vol. par M. de Noblevilleville, qui y a joint aussi une *Histoire des animaux*, 6 vol., et enfin une table générale; ce qui fait en tout 17 vol. in-12.

* **GEOFFROY** (Claude-Joseph), frère puîné du précédent, né à Paris en 1685, mort en 1752, avait été destiné à la mede-

cine ; mais il donna la préférence à la pharmacie pour laquelle il avait une prédilection marquée. Il suivit assidûment les leçons du célèbre Tournefort, acquit de grandes connaissances en botanique et en chimie, voyagea comme son frère dans le midi de la France, et fut admis à l'académie des sciences dès l'âge de 22 ans. Geoffroy a publié dans le recueil de cette illustre société dont il était membre, un grand nombre de *mémoires*, sur différens sujets de chimie et de botanique.

* **GEOFFROI** (Etienne-Louis), fils d'Etienne-François, né à Paris en 1725 et mort au mois d'août 1810, montra comme son père une sorte de passion pour les diverses branches de l'art de guérir, et notamment pour l'histoire naturelle. Il fut reçu docteur en 1748. Retiré depuis la révolution de 1789 dans un village près de Soissons, il avait été nommé correspondant de l'institut peu après la création de cette société savante. On lui doit : | une *Histoire abrégée des insectes qui se trouvent aux environs de Paris, dans laquelle ces animaux sont rangés suivant un ordre méthodique*, Paris, 1762, 2 vol. in-4°, fig., réimprimée en 1799, avec un supplément et des figures coloriées. On regrette de ne pas trouver, dans cet ouvrage précieux à beaucoup d'égards, les noms spécifiques. Le professeur Fourcroy a rempli cette lacune dans son *Entomologie parisienne ;* | *Traité sommaire des coquilles tant fluviatiles que terrestres, qui se trouvent aux environs de Paris*, ibid. 1767, in-12 ; | *Dissertation sur l'organe de l'ouie de l'homme, des reptiles et des poissons*, Amsterdam et Paris, 1778, in-8°, traduit en allemand avec des notes, Leipsick, 1780, in-8°, avec fig. ; | *Hygieine*, sive *Ars sanitatem conservandi, poema*, Paris, 1771, in-8°, trad. en prose française par le docteur de Launy, ibid., 1774, in-8° ; | *Manuel de médecine pratique à l'usage des chirurgiens et des personnes charitables qui s'adonnent au service des malades dans les campagnes*, ibid., an 9 (1801), 2 vol. in-8° ; ce volume qui est très médiocre se ressent de la vieillesse de l'auteur.

GEOFFROI (Jean-Baptiste), né à Charolles en Bourgogne, en 1706, et mort à Semur, petite ville de la même province en 1782, occupa pendant 22 ans à Paris, au collége de Louis le Grand, la chaire de rhétorique, rendue si célèbre par les Cossart, les Jouvency, les Porée, ses prédécesseurs. Il s'était fait la réputation d'un homme d'esprit, et même de bel esprit : ses harangues et ses plaidoyers la lui avaient acquise. Il était moins connu comme prédicateur. Cependant ses discours ont été jugés avec raison dignes d'être publiés : ce sont des sermons sur les mystères et sur la morale, qui composent les deux premiers volumes, des panégyriques qui forment le troisième. Plusieurs de ces sermons sont écrits d'un style simple, affectueux, et presque sans nul apprêt, tandis que d'autres sont remarquables par les mouvemens oratoires et les richesses de l'imagination. On a reproché à l'auteur d'avoir trop prodigué les antithèses ; et ce reproche est fondé : c'est la manière de l'auteur, et ses oraisons latines ne l'avaient déjà que trop prouvé. Mais dans tous ses sermons on trouve une morale pure, de la dignité, des maximes propres à instruire et à édifier les fidèles. On y remarque surtout la bonne et ancienne coutume, la seule digne de la prédication évangélique, de prendre l'Ecriture sainte et les ouvrages des Pères pour base de l'instruction, de les expliquer, de les commenter, d'en reproduire les sentences sous différens rapports, par des répétitions heureusement amenées, et propres à renforcer la première impression. Manière des Bossuet, des Bourdaloue, des Neuville, etc., et qui servira toujours de modèle aux vrais orateurs chrétiens. Ses *Harangues latines* ont été imprimées de son vivant, mais ses *Sermons* n'ont paru que quelques années après sa mort, à Lyon, 1788, 4 vol. in-12.

GEOFFROI. *Voyez* JOUFFROI GROSTESTE.

* **GEOFFROY** (Julien-Louis), célèbre critique, né à Rennes en 1743, fit ses premières études chez les jésuites, et vint les terminer à Paris au collége de Louis le Grand, dirigé aussi par eux. Ces religieux se l'attachèrent, et il demeura auprès d'eux jusqu'au moment de la suppression de leur société. Geoffroy, privé de toute ressource, entra comme maître d'études au collége de Montaigu, après avoir pris le petit collet, puis en sortit pour faire l'éducation des enfans d'un riche propriétaire nommé M. Boutin. Il se fit agréger à l'université, et remporta trois ans de suite (de 1773 à 1776) le prix annuel de discours latin. Ce fut à son occasion qu'on décida que le même concurrent ne pourrait être couronné plus de trois fois. Il concourut aussi à l'académie française ; mais

son *Eloge de Charles V* n'obtint qu'une mention honorable, et le prix fut remporté par La Harpe, à qui Geoffroy en garda du ressentiment. Il obtint la chaire de rhétorique au collége de Navarre, ensuite celle du collége Mazarin; et après la mort de Fréron il devint un des collaborateurs de l'*Année littéraire*. C'est dans ce journal qu'il fit ses premières armes dans le genre polémique, et qu'il préluda, par des articles contre Voltaire et le *philosophisme* moderne, aux attaques qu'il dirigea depuis contre ce coryphée de la littérature française et contre ses sectateurs. Il écrivit aussi dans le *Journal de Monsieur* et entreprit ensuite, avec l'abbé Royou, l'*Ami du Roi*, journal qui eut et méritait beaucoup de succès. Obligé de fuir après le dix août 1792, il se retira dans un hameau à quelques lieues de Paris, où il resta ignoré sous l'habit modeste d'un maître d'école. Sa femme interrogée sur le lieu de sa retraite refusa courageusement de répondre, et brava les plus violentes menaces. Il retourna à Paris en 1799, et fut bientôt chargé de la partie des *spectacles* dans le *Journal des débats*. Quoique le genre ne parût guère le comporter, il trouva l'occasion de combattre toutes les fausses doctrines en philosophie, en morale, en politique, en littérature, et il déclara une guerre continuelle et vigoureuse aux principes de la révolution, aux préjugés qu'elle avait accrédités, aux écrits et surtout aux ouvrages dramatiques qu'elle inspirait. Il contribua ainsi beaucoup à éclairer les esprits, à les ramener à des idées justes et saines, à détruire les faux systèmes de philosophie et de politique, et à faire connaître le charlatanisme de ceux qui les professaient. On lui a reproché quelques exagérations, l'encens qu'il a prodigué à Napoléon dans plusieurs de ses feuilletons, et une insatiable cupidité qui lui fit porter souvent des jugemens marqués au coin d'une évidente partialité; mais ses torts ont été beaucoup exagérés par les ennemis que ses satires lui suscitèrent en grand nombre, surtout parmi les poètes dramatiques et les comédiens, et ce n'est pas à leur jugement qu'on peut s'en rapporter. Il possédait un mérite réel, et la foule de ses lecteurs s'étonnait surtout de sa prodigieuse fécondité, qui, dans un cadre aussi borné, ne s'épuisait jamais. Geoffroy mourut le 28 février 1814. Les nombreux articles qu'il a fournis au *Journal des Débats* ont été recueillis en 1819 sous le titre de *Cours de littérature dramatique*, ou *Recueil par ordre de matières des feuilletons de Geoffroy*, 5 v. in-8°. On a encore de lui : | une *traduction* agréable et élégante *de Théocrite*, 1801, in-8°; | une *édition* des *Œuvres de Racine*, 7 vol. in-8°, avec un commentaire qui ne répond pas à la réputation de l'auteur. Il paraît qu'il l'avait fait avec précipitation. On y trouve beaucoup de remarques minutieuses, et l'art et le génie du poète ne sont pas assez approfondis; il y a cependant d'ingénieuses réflexions et de très bonnes observations littéraires. | Enfin d'excellentes traductions de fragmens considérables des poètes grecs et latins, et d'une tragédie entière d'Euripide. On lui a attribué la *Vie polémique de Voltaire;* mais ce n'est autre chose que le *Tableau de l'esprit philosophique de Voltaire* de l'abbé Sabbattier de Castre, sous un autre titre.

GEORG (Jean-Michel), directeur de la régence prussienne de Baireuth, né en 1740 dans un bourg de la principauté de ce nom, était fils d'un pauvre charbonnier. Il fut élevé dans une école de charité, et fit de grands progrès, surtout en arithmétique; mais bientôt arrêté dans sa carrière par le défaut de fortune, il s'engagea dans un régiment de hussards, déserta et rentra dans l'humble cabane de son père; cependant un riche propriétaire de forges qui sut apprécier les heureuses dispositions du jeune Georg, le chargea de l'inspection de ses usines. Cette nouvelle position lui donna l'idée de poursuivre ses études, et le pasteur du lieu lui enseigna tout ce qu'il savait; ensuite il se rendit à Erlang, où il étudia la philosophie et les mathématiques. Etant parvenu à se faire recevoir maître-ès-arts, il ouvrit lui-même un cours de ces sciences, et fut bientôt après appelé à Baireuth où il consacra à l'étude de la jurisprudence tous les loisirs que lui laissait son emploi. Enfin, son mérite le fit élever, en 1782, à la dignité de conseiller de régence, puis en 1795, au poste éminent de directeur de la régence du margraviat de Baireuth. Il est mort en 1796, « laissant, dit un biographe, un bel exem» ple à tous ceux qui cherchent, par leur » constance dans l'étude et par leur mérite, » à s'élever au-dessus de la condition où » ils sont nés. » On a de Georg, en allemand : | *Essai d'une grammaire générale, en dialogues*, Schwabach, 1768, in-8°; | *Histoire du tribunal aulique de Baireuth*, Baireuth, 1775, 1782, 2 vol. in-8°;

| *Dictionnaire complet de chasse*, publié après sa mort et rédigé d'après les manuscrits de l'auteur, Leipsick, 1797, 2 vol. in-8°; | *Dissertation sur des questions de physique et de jurisprudence :* indépendamment de ses ouvrages imprimés, il a laissé en *manuscrit* 60 cartons ou vol. in-fol. sur l'*histoire* et le *droit public* de Baireuth; trente autres volumes in-folio ou in-4°, *sur les mathématiques, la physique, la chimie, l'administration des forêts, des mines, etc.*; un *Dictionnaire*, une *Grammaire*, une *Mythologie Sorabe-Wendes*. Son fils Frédéric-Adam Georg a publié sa *Vie* en allemand à Erlang, 1787, 1 vol. in-4°.

* GEORGEL (Jean-François), né à Bruyères en Lorraine, le 29 janvier 1731, fit ses études chez les jésuites, entra dans leur ordre à l'âge de 15 ans, et professa successivement la rhétorique et les mathématiques dans les colléges de Pont-à-Mousson, de Dijon et de Strasbourg. Après la suppression de la société, le prince Louis de Rohan, qui avait connu l'abbé Georgel à Strasbourg, se l'attacha particulièrement; lorsque le prince fut nommé ambassadeur à Vienne, Georgel l'y accompagna en qualité de secrétaire d'ambassade; ses talens, son habileté pour les affaires, lui acquirent bientôt toute la confiance de son protecteur. Lorsque l'ambassadeur revint à Paris, l'abbé Georgel resta chargé des affaires à Vienne, et il les dirigea avec autant de succès que de prudence. Il paraît même qu'il avait pénétré les projets de la cour de Vienne sur la Pologne, et qu'il en avait averti le cabinet de Versailles assez à temps pour qu'on pût prendre les mesures convenables. Il resta à Vienne jusqu'à l'arrivée du nouvel ambassadeur. Le prince Louis ayant été nommé à son retour grand aumônier de France, évêque de Strasbourg et cardinal, l'abbé Georgel fut chargé de tous les détails attachés à ces hautes dignités, en sa qualité de grand-vicaire de Strasbourg et de la grande aumônerie. Mais voyant avec peine les liaisons du cardinal avec Cagliostro (*V.* CAGLIOSTRO) et madame de la Motte, il ne fut plus son confident intime, et il ne se présentait chez lui que pour lui rendre compte de l'administration dont il était chargé. Lorsque le cardinal de Rohan eut été arrêté, le 15 août 1785, pour la trop fameuse affaire du *collier*, l'abbé Georgel, oubliant aussitôt les torts de son maître, retrouva tout son zèle, et voua tous ses soins à la cause de son protecteur malheureux. Il s'empressa de soustraire parmi les papiers du cardinal tout ce qui aurait pu le compromettre. Exilé à Mortagne quelques mois avant le jugement, en vertu d'une lettre de cachet obtenue par le baron de Breteuil, il continua à soutenir, par tous les moyens qui étaient en sa puissance, la cause du prince de Rohan. Après le jugement de cette affaire, dont l'Europe attendait l'issue avec tant d'impatience, l'abbé Georgel obtint la permission de se retirer dans sa ville natale, tandis que le cardinal fut exilé dans son diocèse. Malgré les services qu'il en reçus, ce prélat se laissa prévenir contre lui, et il n'entretint avec l'abbé aucune liaison. Pendant les troubles de la révolution, l'abbé Georgel fut arraché de sa retraite et déporté en Suisse, d'où il passa à Fribourg en Brisgau. Il commençait à travailler à la rédaction des notes où étaient consignés les divers événemens auxquels il avait pris part, lorsqu'en 1799 il fut rejeté de nouveau dans les affaires, et fit un voyage à Pétersbourg dans les intérêts de l'ordre de Malte. Revenu à Fribourg, il obtint bientôt après la permission de rentrer en France. M. Portalis ministre des cultes lui offrit un évêché qu'il refusa. Cependant, pour se rendre utile à la religion, il accepta, à la sollicitation de M. l'évêque de Nancy, la place de provicaire pour le département des Vosges. Il se concilia, par la sagesse de son administration dans ces temps difficiles, par son zèle et sa piété, la confiance de son évêque et l'estime des autorités civiles. Il continua en même temps la rédaction de ses mémoires. L'abbé Georgel mourut le 14 novembre 1813, âgé de 83 ans. On a de lui : | *Mémoires sur les rangs et les honneurs de la cour*, ou *mémoires de M. de Soubise*, Paris, le Breton, 1771, in-8°. Ce mémoire avait pour but de prouver, contre un *écrit* anonyme (de M. Gibert), que la maison de Rohan descendait de la maison souveraine de Bretagne; | *Mémoires pour servir à l'histoire des événemens de la fin du 18e siècle depuis* 1760 *jusqu'en* 1806, Paris, Eymery 1818, 6 vol. in-8°. L'auteur traite dans ces mémoires de la destruction des jésuites, des dernières années du règne de Louis XV, qui comprennent les ministères du duc de Choiseul, du duc d'Aiguillon et du chancelier Maupeou. Passant ensuite au règne de Louis XVI, il parle des opérations des ministres, et il donne des détails

sur la fameuse affaire du *collier*; enfin il prend la révolution dans son principe, et il la suit jusqu'en 1805. Les jugemens qu'il porte annoncent souvent un sens droit, et une certaine pénétration; cependant on désirerait quelquefois qu'il montrât moins de partialité. Il peint sous un jour odieux plusieurs personnages, que d'autres nous montrent avec raison sous des couleurs plus favorables, tels, par exemple, que le baron de Breteuil, à qui on a généralement accordé de grandes et de nobles qualités. Ces *Mémoires* qui sont remplis d'intérêt offrent beaucoup à la curiosité et ont eu deux éditions. Mais on doit les lire avec une certaine méfiance, plusieurs hommes de lettres, assure-t-on, et c'est l'opinion du savant auteur du *Dictionnaire des Anonymes*, en ayant retouché le manuscrit avant et pendant l'impression. On affirme que, durant sa dernière maladie, l'abbé Georgel éprouva quelques remords sur la manière dont il s'était exprimé sur le compte de plusieurs hommes recommandables, et qu'il voulut jeter son ouvrage au feu. Des amis le détournèrent de cette résolution, et le manuscrit fut vendu par les héritiers de l'auteur à son libraire pour la modique somme de 25 louis.

GEORGES (saint), martyr sous Dioclétien. Son nom est très célèbre chez les chrétiens, et même chez les mahométans: ceux-ci lui attribuent plusieurs miracles, entr'autres celui d'*avoir rendu à la vie le bœuf d'une pauvre veuve*, qui l'avait reçu dans sa maison. Il y avait autrefois à Constantinople cinq ou six églises de ce nom. Il se faisait un grand concours de peuple à une de ces églises: elle s'appelait *Mangalles*, et était attenante à un monastère, situé du côté de la Propontide. C'est de là que l'Hellespont, ou détroit des Dardanelles, a pris le nom de *Bras-de-Saint-George*. Ce saint est honoré par plusieurs autres églises d'Orient, principalement en Géorgie. On voit par saint Grégoire de Tours, qu'il était fort célèbre en France dans le 6e siècle. Saint Grégoire le Grand ordonna de réparer une ancienne église bâtie en son honneur, qui était sur le point de tomber en ruines. On trouve son office dans le Sacramentaire de ce pape, et dans plusieurs autres. Sainte Clotilde dressa des autels sous son nom, et voulut que l'église du monastère de Chelles, dont elle était fondatrice, fût aussi dédiée sous son invocation. Il est dit dans l'ancienne vie de saint Droctovée, qu'on apporta des reliques du saint à Paris, et qu'on les déposa dans l'église de Saint-Vincent; aujourd'hui de Saint-Germain-des-Prés, lorsqu'on en fit la dédicace. Fortunat de Poitiers a composé une pièce de vers sur une église du même saint, qui était à Mayence. Il résulte de ces autorités que son culte est fort ancien dans l'Occident, et surtout en France. Les gens de guerre avaient beaucoup de dévotion pour saint Georges, principalement fondée sur ce que l'on disait qu'il avait été lui-même guerrier, au rapport de Métaphraste. Il est présentement premier patron de la république de Gênes. Les Anglais, sous leurs rois Normands, rapportèrent des croisades une grande dévotion à ce saint. Le concile national, tenu à Oxford en 1222, ordonna que sa fête fût de précepte dans toute l'Angleterre. Ce fut sous sa protection qu'Edouard III mit l'ordre de la Jarretière, qu'il institua en 1347. Certains hérétiques avaient forgé des actes de ce saint. Le pape Gélase les condamna dans le célèbre concile qui se tint à Rome en 494. Calvin et les centuriateurs de Magdebourg ont avancé qu'il n'y avait jamais eu de saint Georges; mais leur prétention est dénuée de toutes preuves, et réfutée par les titres et les monumens les plus authentiques. Jurieu, Reynolds et Echard, n'ont pas rougi de confondre ce saint avec un arien nommé Georges, qui usurpa le siége d'Alexandrie (*voyez* l'article suivant). Les fables des hérétiques sont tellement incorporées à l'histoire de ce saint, qu'on ne peut plus démêler la vérité dans les actes qui nous restent de lui; mais l'ancienneté et l'universalité de son culte par toute l'Eglise ne permettent pas de douter de son existence (*voyez* saint ROCH, sainte CATHERINE); c'est un point incontestable, prouvé d'ailleurs par un grand nombre d'auteurs, qui ont écrit depuis le 5e siècle jusqu'à présent. Saint George est ordinairement représenté à cheval, et ayant un dragon sous ses pieds, pour marquer qu'il a vaincu par sa foi le démon, désigné dans l'Apocalypse sous le nom de dragon. Quelques auteurs ont conjecturé qu'il était le même que ce jeune homme, qui, au rapport de Lactance, dans son livre *De la mort des persécuteurs*, mit en pièces les édits qui avaient été affichés à Nicomédie. Le Père Papebroch a donné des preuves de cette conjecture. *Voyez* JEAN.

GEORGES, fameux arien, devint maître du siége d'Alexandrie par intrusion. Il per-

sécuta avec une cruauté inouïe saint Athanase et les catholiques, massacra un grand nombre de ceux-ci, bannit leurs évêques, pilla les maisons des orphelins et des veuves, traita avec la dernière barbarie les vierges consacrées au Seigneur. Enfin ses désordres allèrent si loin, que les païens eux-mêmes ne purent souffrir un pareil monstre. Ils le massacrèrent sous le règne de Julien. On remarque dans tous les temps que les évêques intrus étaient des hommes féroces et détestables : la lâcheté qui s'unit au sacrilége dans ces âmes viles et basses, en fait des espèces de monstres, odieux à ceux même qui les mettent en action, ou qui par leur scélératesse personnelle devraient naturellement être portés à applaudir à la leur.

GEORGES, despote de Servie en 1440, suivait la religion grecque, aussi bien que ses peuples; mais il était accusé d'y avoir mêlé quelques impiétés de l'Alcoran par le grand commerce qu'il avait avec les Turcs. La Servie étant alors la borne commune des Turcs et des Hongrois, il s'était réduit dès sa jeunesse à porter les armes, tantôt pour les ottomans, tantôt pour les chrétiens. Enfin Mahomet II rechercha son alliance, et épousa Marie sa fille; mariage nul selon les lois chrétiennes. Le sultan s'était proposé d'usurper un jour la Servie pour la dot de son épouse. Il fit aveugler avec un fer ardent Etienne et Georges, fils du despote; il préparait le même traitement à Lazare, son troisième fils; mais ce père infortuné trouva le moyen de le sauver des mains de ce barbare. En 1445, Mahomet II vint en personne assiéger la ville de Novigrad en Servie. S'en étant rendu maître, il se borna à cette conquête, parce que Marie négocia l'accommodement de son père, en le détachant d'Huniade, et des intérêts communs de la chrétienté. Georges mourut en 1457, d'une blessure qu'il reçut à la main, en faisant combattre un petit corps d'armée contre les Hongrois : tant il se méprenait sur ses vrais ennemis. Il laissa la conduite de son état à Irène Cantacuzène, son épouse, et à Lazare, le plus jeune de ses fils. Ceux que Mahomet avait fait aveugler furent privés de la succession, et sortirent en même temps de Servie, sur le bruit que le sultan venait pour s'en emparer. Georges, qui était le cadet, se retira en Hongrie et Etienne en Albanie. Leur frère Lazare succéda à la couronne, et mourut la même année, après avoir fait périr par le poison sa mère, pour régner seul : mais bientôt la puissance mahométane absorba ce petit état, et vu la conduite de ceux qui le gouvernaient, il n'y a pas de quoi s'en étonner.

GEORGES, moine grec, florissait dans le milieu du 10e siècle, et a écrit l'*Histoire* des empereurs d'Orient depuis Léon le Philosophe jusqu'à Romain II, en 963. C'est une suite de celle de Génésius. On la trouve dans l'*Histoire byzantine*, Paris, 1685.

GEORGES de Trébisonde, ainsi appelé parce qu'il était originaire de cette ville, naquit à Candie, et vint à Rome sous le pape Eugène IV. Après avoir professé la rhétorique et la philosophie pendant plusieurs années avec succès, il fut secrétaire de Nicolas V. On lui doit : | une *Rhétorique*, dont la première édition sans date est de Wendelin de Spire, vers 1470, in-folio, réimprimée avec d'autres rhéteurs, Venise, 1523, in-folio; | plusieurs *traductions* de livres grecs et latins, entre autres, de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe : version que le savant Petau méprisait avec raison ; | des *écrits de controverse* en faveur de l'église latine contre la grecque, dans la *Græcia orthodoxa* d'Allatius, grec-latin, Rome, 1652, et 1659 2 vol. in-4°; | quelques *ouvrages*, dans lesquels il fait paraître un mépris extrême pour Platon, et un enthousiasme inconsidéré pour Aristote... Georges de Trébisonde était un homme ardent, colère, querelleur, bizarre. Il quitta la cour de Rome, pour briller dans celle d'Alfonse, roi de Naples ; mais il fut bientôt las de celle-ci. Il retourna à Rome, où il mourut vers l'an 1486.

GEORGES SYNCELLE. *Voyez* SYNCELLE.

GEORGES ACROPOLITE ou **LOGOTHÈTE.** *Voyez* ACROPOLITE.

GEORGES, dit **AMIRA**, savant maronite, vint à Rome sous le pontificat de Clément VIII, et y mit au jour une *Grammaire syriaque et chaldaïque*, 1596, in-4°, estimée des savans. De retour en Orient, il fut fait patriarche des Maronites, y fit recevoir la réformation du calendrier, et mourut vers 1641. Georges Amira souffrit beaucoup avec son troupeau, durant la guerre des Turcs contre les Emirs. Ce fut lui qui reçut au mont Liban Galaup de Chasteuil.

GEORGES, duc de Clarence, frère d'Edouard IV, roi d'Angleterre, fut convaincu d'avoir eu dessein de secourir la duchesse de Bourgogne contre le roi son frère. Son procès lui fut fait; on le condamna à être

ouvert tout vif pour lui arracher les entrailles et les jeter au feu, puis à avoir la tête tranchée, après quoi son corps devait être mis en quatre quartiers ; mais sa mère ayant fait modérer cette sentence, on le noya dans un tonneau de malvoisie. C'est ainsi que finit ce prince infortuné, l'an 1478.

GEORGES Ier (Louis de BRUNSWICK), duc et électeur de Hanovre, était fils d'Ernest-Auguste de Brunswick, et naquit le 8 mai 1660. Il commanda avec succès l'armée impériale en 1708 et 1709. La reine Anne étant morte le 11 août 1714, Georges fut proclamé roi d'Angleterre le même jour, en vertu d'un acte du parlement d'Angleterre du 14 mars 1701, confirmé le 25 octobre 1705, qui excluait les Stuarts du trône. Quelques jours après son couronnement, le roi dit que *la quantité de monde qu'il avait vu à cette cérémonie, l'avait fait penser au jour de la résurrection des morts.* Miladi Cowper répondit : *Sire, aussi ce jour-là fut-il celui de la résurrection de l'Angleterre et de tous les bons Anglais.* Réponse flatteuse, mais qui tombait à faux, puisque le règne d'Anne qui venait de finir était un des plus glorieux que présentent les annales de la Grande-Bretagne : mais la réflexion du roi est d'un sombre instructif, et ressemble à celle de Xerxès, que saint Jérôme a si bien commentée (*Epist. ad Heliodorum*). La nation anglaise continua à prospérer sous son règne. En 1726, elle mit trois flottes en mer : la première alla en Amérique, et empêcha l'arrivée des galions en Espagne ; la seconde croisait sur les côtes d'Espagne, et observait de près le mouvement des Espagnols ; la troisième fit voile pour la mer Baltique, où elle empêcha les Moscovites de mettre à exécution les projets qu'ils avaient formés. Georges Ier mourut l'année d'après, en 1727, à Osnabruck, d'une apoplexie, en allant d'Angleterre à Hanovre.

GEORGES-AUGUSTE II, duc de BRUNSWICK, fils du précédent, naquit en 1683, et succéda à son père en 1727, dans ses états d'Angleterre et d'Allemagne. La même maladie l'emporta. Il fut frappé, le matin 25 octobre 1760, d'une apoplexie foudroyante, qui termina dans un moment sa longue vie et son heureux règne. Politique habile, il sut gouverner un peuple qui ne sait guère obéir, et en obtint tout ce qu'il voulut. Les armes des Anglais prospérèrent dans la guerre de 1741, que Georges II soutint avec gloire ; et leur puissance s'accrut dans celle de 1756, qu'il ne vit pas terminer. Dans la première, il maintint la reine de Hongrie dans ses possessions, après la mort de Charles VI ; et dans la seconde, il fit des conquêtes au Nouveau-Monde, et ses vaisseaux firent des prises immenses. On raconte de ce prince une anecdote qui donne la meilleure idée de son caractère. En 1746 il se trouvait masqué à un bal, et causait avec une dame masquée aussi, et qui ne le connaissait pas. Cette dame lui proposa d'aller avec elle se rafraîchir au buffet ; le roi y consentit. On lui verse à boire : *A la santé du prétendant*, dit la dame. — *De tout mon cœur*, répondit ce monarque : *je bois volontiers à la santé des princes malheureux.*

* GEORGES III, roi d'Angleterre et de Hanovre, né le 4 juin 1738, était fils de Frédéric-Louis, prince de Galles, et d'Augusta, princesse de Saxe-Gotha. Il perdit son père à l'âge de 12 ans : placé sous la tutelle sévère de sa mère, et sous la direction rigide de lord Bute son gouverneur, il fut élevé dans la gêne et dans tous les préjugés des cours d'Allemagne ; son éducation eut moins pour but son propre intérêt que celui de la princesse douairière de Galles, et celui de son gouverneur ; l'une était jalouse de l'autorité future de son fils, et l'autre avait des vues personnelles d'ambition. Un peu de musique, le français, l'allemand et l'italien, quelques parties de l'histoire de son pays et des états voisins, telles furent les seules connaissances qu'on chercha à lui donner. Rarement il lui était permis de sortir des palais où il était élevé, et il n'avait aucune communication avec les personnages distingués qui auraient pu lui apprendre à connaître les hommes ou contribuer au développement de ses facultés morales. Comme parmi les leçons qu'il recevait, aucune ne s'adressait à son caractère, il conserva toute sa vie une fermeté qui lui fut quelquefois nécessaire, mais qui, poussée jusqu'à l'opiniâtreté, lui aliéna une grande partie de ses sujets et principalement les catholiques d'Irlande. L'Angleterre déplora long-temps la négligence avec laquelle on dirigea la jeunesse d'un prince dont l'esprit, il faut l'avouer, avait naturellement peu d'étendue, mais qui était doué de plusieurs qualités estimables, et même de hautes vertus. A l'âge de 22 ans, il succéda à son aïeul Georges Auguste II. Le premier acte de son règne fut d'annoncer au parlement britannique,

qu'il était engagé dans une guerre contre la France et l'Autriche, que la croyant juste et nécessaire il la continuerait; qu'il ne devait pas seulement compter pour la faire sur la valeur de ses troupes, mais encore sur les secours en argent dont il avait un besoin urgent : jamais prince n'obtint un subside aussi considérable ; 12 millions de livres sterlings (300 millions de francs) lui furent accordés. On ne se repentit point d'avoir fait un tel sacrifice, lorsqu'il vint annoncer au parlement la prise de Belle-Ile sur les côtes de Bretagne, de Pondichéry dans l'Inde, de la Martinique, de la Grenade, et de Saint-Vincent dans l'Amérique. En 1762 le roi déclara la guerre à l'Espagne, et cette puissance ne tarda pas à essuyer les pertes les plus considérables; un vaisseau évalué à 25 millions de francs, la Havane et Cuba, furent pris par les Anglais, et ces succès exaltèrent au plus haut point l'enthousiasme et l'orgueil du peuple britannique. Moins heureuses sur le continent, les troupes de Georges III essuyèrent des revers qui furent adroitement dissimulés. La paix fut conclue à Paris le 10 février 1763, et elle fut avantageuse à l'Angleterre qui obtint avec le Canada tout le continent de l'Amérique septentrionale jusqu'au Mississipi, excepté la ville de la Nouvelle-Orléans. Les îles de la Grenade, Saint-Vincent, la Dominique, les rives du Sénégal, Minorque, le port de la ville de Dunkerque furent placés sous l'humiliante inspection d'un commissaire anglais, comme il avait été réglé précédemment par le traité d'Aix-la-Chapelle. La France recouvra Belle-Ile, la Martinique, la Guadeloupe, Pondichéry, et l'Espagne rentra en possession de l'île de Cuba. Quoique ce traité augmentât la puissance des Anglais dans les deux mondes, ils en furent mécontens : d'un côté ils se rappelèrent les triomphes de leurs armées, de l'autre les dépenses exorbitantes qu'ils avaient faites pour ces entreprises, et ils jugaient que Georges n'avait point obtenu des avantages proportionnés à l'étendue de ces sacrifices et de ces succès. Lord Bute, principal auteur du traité, fut exposé à l'animosité générale, et le roi commença à perdre de sa popularité. Pour rétablir les finances, que les dernières guerres avaient mises dans un état pitoyable, Georges eut la malheureuse pensée d'imposer plusieurs taxes nouvelles aux habitans des Colonies de l'Amérique septentrionale. Plusieurs ministres lui firent d'inutiles représentations. Ce fut vers 1765 que commencèrent à se manifester dans le nord de l'Amérique, par suite de l'envoi de l'*édit du timbre*, les premiers signes du mécontentement qui amenèrent la révolution des Etats-Unis Nous n'entrerons point dans les détails de cette guerre qui dura 8 ans, et dont le résultat fut non-seulement la séparation des Colonies d'avec la métropole ; mais encore l'affaiblissement momentané du pouvoir monarchique en Angleterre. Pendant cette lutte, la Grande-Bretagne éprouva de grandes pertes dans sa marine, par les victoires des Suffren, des d'Estaing, des Lamothe-Piquet : la France soutint de son argent et de ses armées les nouvelles républiques de l'Amérique ; peut-être l'Angleterre fut-elle amplement vengée de la part que les Français prirent à cette guerre d'indépendance par les malheurs dont leur pays devint ensuite la victime, et que ne contribuèrent peut-être pas peu à développer les idées de liberté et de républicanisme que rapportèrent à la suite de cette expédition les compagnons de Franklin et de Washington. Pendant cette époque où l'Amérique commençait à secouer le joug du vieux continent, les esprits fermentèrent aussi en Angleterre. En 1769 la sédition éclata dans Londres même, après l'arrestation du fameux Wilkes, écrivain populaire que le gouvernement fut obligé de relâcher, et qui fut ensuite nommé lord-maire de Londres, et député de Westminster. Les *lettres de Junius* qui parurent à la même époque et qui attaquaient de la manière la plus vive le gouvernement du roi Georges, causèrent aussi une grande agitation. Ce fut en 1783 que les colons de l'Amérique septentrionale se séparèrent définitivement du gouvernement de St.-James. Aux malheurs intérieurs et extérieurs l'Angleterre pouvait opposer les succès de ses armes dans l'Inde, et la fondation de la puissance colossale que tous les jours elle y a accrue depuis. Elle avait eu à y combattre une foule de princes, parmi lesquels on distingue Hyder-Aly et Tippoo-Saëb dont la mort fut pour les nouveaux conquérans de l'Asie une époque de prospérité. Dès lors ils devinrent les maîtres absolus d'une des plus belles et des plus fertiles contrées de l'univers, peuplée de 50 millions d'hommes industrieux. Un des événemens les plus importans du règne de Georges III, ce fut la réunion complète de l'Irlande à la Grande-Bretagne. Les

deux parlemens n'en firent plus qu'un ; mais cette révolution a donné et donne encore lieu fréquemment à des troubles graves. En 1789 la révolution française éclata. Georges III s'en déclara l'ennemi, et ses ministres partagèrent ses dispositions hostiles. Cependant le cabinet de Saint-James fut trop adroit pour faire entrevoir ses projets ultérieurs; il attendit pour profiter de nos discordes que la guerre civile eût affaibli nos forces : et en effet, sous le ministère de Pitt, la guerre fut déclarée : elle dura jusqu'au traité d'Amiens en 1801. Pendant ce temps la marine anglaise parvint au plus haut degré de sa gloire, par les victoires que remportèrent l'amiral Howe près des côtes de Bretagne (1er juin 1794), l'amiral Jervis près du cap St.-Vincent (14 février 1797), et l'amiral Nelson dans la rade d'Aboukir et à Trafalgar. Les armées anglaises ne pouvaient se glorifier des mêmes succès; elles avaient été battues en Allemagne, en Hollande, en Amérique et en Espagne. La paix d'Amiens ne fut pas de longue durée : les hostilités, recommencèrent et l'Angleterre ne fournit pas seulement ses flottes et ses troupes, elle recourut aussi à la puissance de l'or. Ce fut pendant cette guerre qu'elle conquit Malte, le cap de Bonne-Espérance, Corfou, etc. : tels sont les actes et les résultats qui ont signalé le règne de Georges III ; la première guerre avec la France qui fut terminée par le traité de Paris, le soulèvement des Colons d'Amérique, la création des possessions anglaises dans l'Inde, la guerre faite à la révolution française, celle qui fut dirigée contre Bonaparte. Georges III avait déjà eu pour ministres le fameux Fox, sous lequel fut reconnue l'indépendance des Etats-Unis ; le célèbre Pitt, sous lequel eurent lieu la guerre contre la France républicaine et l'incorporation du parlement d'Irlande à celui d'Angleterre; lord Sidmouth qui fit la paix d'Amiens; enfin Pitt qui reparut de nouveau sur la scène, ainsi que Fox qui fut remplacé successivement par Perceval, lord Liverpool et lord Castlereagh. Dix parlemens furent convoqués pendant ce règne de 60 ans, le premier dura sept ans : ce fut le plus long : le huitième qui fut le plus court n'en dura que 4 et fut dissous en 1806. L'autorité royale prit une grande extension sous le gouvernement de Georges III. Parmi les mesures qui furent suggérées au roi pour la fortifier, on doit citer l'augmentation du nombre des membres de la chambre des lords faite à son avénement au trône : il n'existait que 181 pairs ; leur nombre fut porté à près de 500. Le pouvoir royal a fait aussi un usage fréquent de la suspension de l'*Habeas corpus* et de l'*Alien-Bill*. Chacun sait que pendant les dernières années du règne de Georges III, ce fut son fils le prince de Galles qui gouverna : une maladie cruelle avait éloigné le roi du gouvernement depuis 1811. En 1787, il éprouva la première attaque du mal qui plus tard devait lui ôter totalement l'usage de la raison. Promptement guéri par le docteur Willis, il éprouva une seconde attaque en 1792, et elle fut assez sérieuse pour que l'on discutât au parlement la nécessité d'une régence : Pitt s'y opposa, et cette opposition fut considérée par le roi comme un bienfait dont il lui sut gré toute sa vie et qui lui assura le pouvoir pendant si long-temps. Enfin en 1810 l'aliénation mentale devint si complète que le prince de Galles fut nommé peu après régent sans opposition. Le vieux monarque vécut encore 10 ans, dans un état digne de pitié. La perte de la vue vint se joindre à celle de la raison : quelquefois il jouait d'un instrument de musique qui dans des temps plus heureux l'avait délassé des ennuis du gouvernement; quelquefois aussi il parlait seul pendant des jours entiers, et quelques-uns de ses discours sans suite ont duré jusqu'à 36 et même 72 heures. La mort mit le 29 janvier 1820 un terme à sa déplorable existence. Ce prince était généralement chéri : cependant on essaya plusieurs fois de lui donner la mort ; en 1780, il faillit être victime d'une émeute populaire ; en 1787, il reçut de Marguerite Nichol un coup de couteau dont la lame plia dans ses vêtemens ; en 1795 des cailloux brisèrent les glaces de sa voiture, dans le moment où il allait faire l'ouverture du parlement à Westminster : enfin le 15 mai 1800 un coup de pistolet fut tiré par un fou nommé Hathfield, au théâtre de Drury-Lane, contre sa loge, et personne ne fut blessé. Georges III était affable et populaire, et questionnait chacun sur ses affaires particulières avec une bonhomie qui avait au moins l'apparence de l'intérêt. Il aimait les arts et les sciences, et il les a protégés plus que n'avaient fait ses prédécesseurs de la maison de Brunswick. On doit sans doute aux encouragemens qu'il a donnés les découvertes qui ont illustré son règne : il a soutenu les manufactures. Il aimait l'instruction,

et favorisa les méthodes qui pouvaient la multiplier dans ses états : il voulait que *le plus pauvre enfant des trois royaumes pût lire la Bible.* Il était bon père et bon époux : il s'était marié le 8 septembre 1761 avec Sophie-Charlotte de Mecklenbourg-Strélitz, princesse vertueuse qui lui donna 12 enfans : Georges-Frédéric-Auguste, prince de Galles (depuis roi sous le nom de Georges IV) ; Frédéric, duc d'York ; Guillaume-Henri, duc de Clarence; Edouard-Auguste, duc de Kent; Ernest-Auguste, duc de Cumberland ; Auguste-Frédéric, duc de Sussex : Adolphe-Frédéric, duc de Cambridge ; Charlotte-Auguste-Mathilde, deuxième épouse du dernier roi de Wurtemberg, et *quatre* princesses non mariées. La paix intérieure de sa famille fut plusieurs fois troublée par les querelles du prince et de la princesse de Galles : il fit tous ses efforts pour rétablir entre eux l'harmonie : et se déclara même le protecteur de sa belle-fille. Georges III vivait dans son palais en simple particulier ; il se plaisait dans l'intérieur de sa famille : le château de Windsor était son séjour de prédilection : ses ministres n'y étaient point admis, et il revenait à Londres lorsque les affaires publiques exigeaient sa présence. Il faisait valoir près de ce château une grande ferme, presque entièrement expérimentale, où il travaillait comme un simple laboureur et contribuait aux progrès de l'agriculture. En un mot s'il manquait à ce prince quelques-unes des qualités qui font le grand roi, il avait toutes celles qui font estimer l'homme dans la condition privée. On peut consulter sur l'histoire de Georges III, *Recollections and reflexions personnal and political*, etc. *during the reign of George III*, par John Nichols, Londres, 1820, in-8° ; *George the third, his court and family*, etc. Londres, 1820, 2 vol. in-8°. *Annales du règne de Georges III..., jusqu'à...* 1815, par le docteur Aikin, traduit en français par M. Eyriès, Paris, 1817, 2e édition, continuée jusqu'à la mort de Georges III, 1820. *Memoirs of the reign of George III, to the commencement of the year*, 1799, par W. Belsham, Londres, 1801, 6 vol. in-8°; la *continuation de l'Histoire d'Angleterre de Humes par Aikin, l'Histoire d'Angleterre du docteur Lingard*, etc.

* **GEORGES IV** (Frédéric-Auguste), fils du précédent, roi d'Angleterre et de Hanovre, né le 12 août 1762, reçut peu de jours après sa naissance le titre de prince de Galles. Le docteur Markham, archevêque d'York, et le docteur Jackson furent chargés d'abord de son éducation, et depuis 1776 ce jeune prince fut confié aux soins du docteur Hurd, évêque de Worcester, et de M. Arnold orateur du collége de Saint-Jean de Cambridge. Le prince de Galles était doué de dispositions heureuses, mais quoique sa jeunesse fût dirigée, dit-on, avec une grande sévérité, il n'apprit point suffisamment à mettre un frein à ses passions. Dès l'âge de 19 ans il contracta un attachement très vif, mais passager, pour mistriss Robinson, actrice dont le talent égalait la beauté. Enfermé comme prisonnier dans le château de Kew, par ordre de son père, il chargea lord Melden et le célèbre Fox de gagner le cœur de cette dame ; et ils ne rougirent point de s'abaisser à cet acte de vile flatterie. Mistriss Robinson a écrit un *Mémoire* sur ses relations avec le prince. La fougueuse jeunesse de Georges fut marquée par d'autres écarts dont nous croyons inutile d'entretenir nos lecteurs. D'un autre côté on le vit se lier avec Fox, Burke, Shéridan et avec tous les membres distingués du parti de l'opposition Cette conduite lui donnait un grand nombre de partisans parmi le peuple ; mais elle excitait le plus grand mécontentement à la cour et dans la partie la plus éclairée du public. Bientôt il ne fut plus question que de sa liaison avec mistriss Fitz-Herbert, veuve plus âgée que lui, mais remarquable par sa grande beauté. On répétait qu'il s'était marié avec cette dame, et comme elle était catholique, on ajoutait qu'en vertu de la constitution anglaise il s'était mis dans le cas de perdre la couronne (1786). Il est vrai que l'on faisait courir aussi le bruit que cette irlandaise avait changé de religion; mais la même constitution déclarait nuls tous les mariages contractés sans la permission du roi par les princes, avant qu'ils eussent atteint l'âge de 25 ans. Depuis 1783 le prince de Galles était majeur : sur la proposition même du roi, le parlement lui avait alloué la somme annuelle de 50,000 livres sterlings, somme beaucoup moins forte que celles qui avaient été accordées jusqu'alors aux héritiers du trône, et 60000 livres sterlings pour son établissement. Le prince de Galles contracta cependant en moins de trois ans des dettes pour près de 300,000 livres sterlings (7,500,000 fr.) Il s'adressa au roi pour venir à son secours ; mais cette demande fut mal accueillie, et,

quoique Georges III se fit rendre compte des affaires de son fils, il ne voulut rien lui accorder (1787). Dans cet état de détresse, le prince de Galles prit des moyens d'économie : il forma le projet de mettre de côté toutes les années une somme assez grande, prise sur ses revenus, pour satisfaire aux exigences de ses créanciers : cette belle résolution ne dura que neuf mois, après lesquels il s'adressa au parlement. Cette communication, qui donnait la plus scandaleuse publicité au dérangement des affaires du prince héréditaire, agit d'une manière fâcheuse sur l'esprit public : la motion fut retirée après une entrevue que le prince eut avec Pitt, et le roi, pour éviter d'aussi pénibles discussions, déclara qu'il prenait sur sa liste civile 10,000 livres sterlings pour les ajouter annuellement à la pension de son fils. La chambre des communes remercia le roi par une adresse dans laquelle elle le supplia aussi d'accorder la somme nécessaire pour acquitter les dettes du prince, et qu'elle se chargeait des moyens de la procurer. C'est sur ces entrefaites que Georges III éprouva le premier symptôme du mal qui plus tard devait lui enlever complètement la raison; le parlement fut obligé de s'occuper de la régence : tout annonçait que le prince de Galles, malgré les efforts de Fox et de l'opposition, serait exclu de l'administration, lorsque le roi se rétablit et gouverna lui-même. De nouvelles tentatives furent faites alors auprès du prince de Galles qui avait toujours résisté à toutes les propositions de mariage qui lui avaient été adressées : enfin en 1795 il céda à des raisons d'état et aux ordres de son père qui lui promit de faire acquitter ses dettes et de lui allouer un apanage plus considérable : toutefois ce fut contre son inclination assez hautement manifestée qu'il promit de se marier avec la princesse Caroline-Amélie-Elizabeth, seconde fille du duc de Brunswick. Ce mariage, célébré le 8 avril 1796 sous d'aussi tristes auspices, fut la cause des troubles sérieux qui divisèrent la famille royale; et d'ailleurs l'on ne recueillit point les fruits que l'on attendait de cette union : à peine avait-elle été conclue, et les créanciers avaient-ils été payés, que ce prince introduisit dans sa maison ses deux maîtresses favorites, à qui il confia le soin d'accompagner son épouse légitime; c'est de deux femmes corrompues qu'elle devait recevoir des leçons de conduite. Bientôt poussant plus loin l'indécence, il loua un palais, et deux mois après son mariage il abandonna sa femme pour aller s'y loger avec une de ses maîtresses. Mêlé à la plus mauvaise compagnie de son temps, environné de jockeys et de maquignons, il fut accusé de friponnerie. La veille d'une de ces courses de chevaux si fréquentes en Angleterre, un de ses domestiques alla par ses ordres remplir la crèche et l'auge d'un cheval qui avait déjà remporté plusieurs succès, afin de lui ôter par les alimens la vigueur et la célérité que l'on n'obtient des animaux de son espèce que par une diète sévère, avant le moment consacré à cette espèce de lutte : un cheval du prince de Galles devait concourir, et un prix considérable avait été proposé. La vie du prince de Galles, depuis son mariage jusqu'en 1805, ne présente aucune circonstance intéressante : il continua à vivre loin de l'épouse qui lui avait donné une fille, la princesse Charlotte, et se livra à son penchant pour la débauche et le jeu. Il était entièrement indifférent aux affaires de l'état, et on le vit très rarement assister aux débats du parlement. Il n'avait occupé dans l'armée que le rang de colonel de dragons, tandis que ses frères étaient tous généraux : le duc d'York en particulier avait déjà commandé en chef, et à cette époque il était à la tête du département de la guerre. Georges III, qui déjà plusieurs fois lui avait refusé de l'avancement, persista dans ses refus : une correspondance assez vive s'établit entre le duc d'York, le roi et son fils mécontent : celui-ci n'obtint rien. Pendant les cinq années qui précédèrent la maladie du roi, le prince de Galles vécut suivant ses habitudes ordinaires. Alors l'aliénation mentale dont Georges III fut affligé força le parlement de le remplacer dans l'administration du royaume : Pitt, qui s'était montré en 1787 l'adversaire le plus ardent du prince de Galles, était mort, et la régence fut confiée sans opposition au fils aîné du roi. Le prince régent gouverna l'Angleterre jusqu'en 1830, c'est-à-dire pendant près de vingt ans. On ne lui confia pas d'abord toute l'autorité royale; on la borna surtout dans le droit de nommer des pairs, et le bill de régence ne fut fait que pour un an; mais plus tard il fut continué. Depuis l'accession des princes de Hanovre au trône d'Angleterre, une habitude bizarre s'était établie, et s'est presque transformée en principe constitutif de gouvernement : chaque prince héréditaire est chef de l'opposi-

tion. Quand le prince de Galles devint régent, il abandonna ses anciens amis. Il conserva le ministère et sembla hériter de tous les projets de son père contre la France. Sa constitution physique, altérée par de longs excès, avait changé; le ressort de la jeunesse avait disparu : à une fougue impétueuse avait succédé une apathie profonde. La table, le jeu et les femmes n'étaient plus pour lui qu'une habitude. Privé d'énergie morale et physique, il essaya vainement pendant les premières années de sa régence de triompher de sa paresse, et de conquérir la force nécessaire pour devenir un roi. Lord Castlereagh (*voyez* ce nom) lui prêta son secours. Les six fameux actes contre la presse, contre la liberté du commerce, contre les associations populaires, contre les attroupemens, contre les pétitions et les adresses, furent proposés au parlement et adoptés. La guerre que Bonaparte faisait alors à la Russie n'était que la conséquence de la guerre avec l'Angleterre : et les flottes anglaises continuèrent à parcourir l'Océan et la Méditerranée. Wellington était à la tête d'une puissante armée avec laquelle il avait délivré le Portugal : après la victoire de Salamanque, il était entré à Madrid, d'où il fut chassé peu de temps après. Le prince regent reçut en juin 1814, après le rétablissement de la paix, la visite du roi de Prusse et de l'empereur Alexandre, avec un faste jusqu'alors inconnu en Angleterre. Les empereurs d'Autriche et de Russie lui donnèrent le grade de feld-maréchal : il se revêtit tour à tour de leurs uniformes et se couvrit de leurs cordons. Le retour de Bonaparte de l'île d'Elbe força les souverains alliés de diriger une seconde fois leurs troupes contre la France : Wellington, chargé du commandement des troupes anglaises destinées à l'envahir par le Nord, triompha à Waterloo. On sait quel sort était réservé au monarque fugitif qui vint chercher un asile sur un des vaisseaux anglais. A l'époque de la formation de la sainte-alliance, le prince régent ne put s'associer à cette ligue des rois contre la démocratie : la constitution anglaise ne le permettant pas, le prince-régent crut devoir par une lettre du 6 octobre 1815, déclarer qu'il s'unissait personnellement aux monarques alliés, et qu'il adhérait autant qu'il était en lui aux principes émis dans l'acte monarchique. Pendant la régence, l'Angleterre fit au dehors d'importantes acquisitions : celles du cap de Bonne-Espérance, des possessions hollandaises des côtes de Ceylan, de plusieurs provinces dans l'Inde, de Corfou et des îles Ioniennes assurèrent la domination des Anglais dans les deux mers. Mais au dedans la misère publique se manifestait par des troubles sérieux : des réunions immenses eurent lieu à Manchester, à Londres et sur différens autres points de la Grande-Bretagne. On conspira contre les ministres, et on attenta aux jours du prince. L'Irlande aussi était loin d'être tranquille; pendant toute cette époque elle ne cessa d'offrir des scènes de brigandages, de meurtres ou de révoltes ouvertes : les supplices ne firent qu'aigrir les esprits. Cependant, le 29 janvier 1820, le roi Georges III termina enfin sa longue et malheureuse carrière. Son fils fut proclamé le même jour sous le nom de Georges IV. Son couronnement, qui eut lieu avec la plus grande pompe, fut troublé par la tentative que fit son épouse, la princesse de Galles, pour partager les honneurs de la cérémonie (19 juillet 1821). Elle s'était présentée à 6 heures du matin à deux portes différentes de l'abbaye; l'entrée lui en fut refusée. On a remarqué que la moitié des pairs seulement avait assisté au sacre du roi. Dès les premiers jours de ce règne eut lieu le scandaleux procès de Georges IV et de son épouse, qui fut longuement discuté au parlement. Déjà en 1813, de semblables discussions faites à la suite d'une enquête avaient occupé le public. La mort de cette princesse malheureuse vint peu de temps après donner naissance à des bruits de tous genres. Ses funérailles furent l'occasion de quelques troubles au milieu desquels le sang fut répandu : alors Georges IV voyageait en Ecosse. Le ministère anglais n'a pas subi de grandes variations depuis la mort de Georges III. Le prince et son ministre lord Castlereagh s'entendaient ensemble sur la politique qui devait présider au gouvernement : et ils voulaient l'un et l'autre le triomphe des idées aristocratiques. Toutefois après la mort de Castlereagh (12 août 1822), les destinées de la Grande-Bretagne furent confiées à lord Liverpool qui en conserva la direction jusqu'au 12 avril 1827, époque à laquelle Canning lui succéda jusqu'à sa mort arrivée le 8 août de la même année. Lord Liverpool avait continué le système de Castlereagh; mais Canning donna quelques momens de triomphe aux wighs, et ce fut sous son administration que les répu-

bliques de l'Amérique méridionale furent reconnues par l'Angleterre, et que plusieurs puissances continentales s'unirent à la Grande-Bretagne pour faire triompher la cause de la Grèce. Plus tard Georges IV revint aux doctrines aristocratiques, et chargea le duc de Wellington de la présidence du ministère. Ce fut le 30 mars 1829 que la chambre des communes adopta le bill pour l'émancipation des catholiques, et le 10 avril suivant la chambre des lords prit la même résolution. Durant les dix ans de règne de Georges IV, de grands événemens se passèrent en Europe et en Amérique, et l'Angleterre ne fut étrangère à aucun : elle agit toujours avec les autres puissances de l'Europe, et ne s'opposa à rien de ce qui pouvait prévenir ou réprimer de grandes révolutions. Georges IV mourut le 26 juin 1830, après une maladie qui avait duré plus de 6 mois.

* **GEORGES CADOUDAL**, chef de chouans, né en 1769, dans le village de Brech, dans la Basse-Bretagne où son père était meûnier, fut élevé au collége de Vannes, et prit part à la première insurrection du Morbihan en 1793 ; il s'était réuni comme simple cavalier aux royalistes. Ce mouvement n'ayant eu aucune suite, il se rendit la même année avec une cinquantaine de paysans bas-bretons auprès des chefs vendéens, qui venaient de passer la Loire, et étaient alors à Fougères. Il assista aux diverses opérations militaires de cette campagne, se fit remarquer par sa force et son courage et fut fait officier au siége de Granville. Arrêté par un détachement républicain, tandis qu'avec le jeune Lemercier, son ami, il parcourait les côtes du Morbihan pour rejoindre le parti insurgé, il fut conduit dans les prisons de Brest, d'où il parvint à s'échapper au bout de quelques mois, déguisé en matelot. Alors il revint dans son canton dont il fut nommé commandant : il se rendit fameux et fut un des chefs de chouans les plus redoutables. En 1795, il protesta contre la pacification de Mabilais, et seconda les mesures qui devaient protéger le débarquement de Quiberon. Après le désastre qui le suivit, il réunit les débris de l'armée royaliste que les officiers vendéens voulaient licencier, en forma une troupe assez nombreuse, et entreprit de résister aux troupes républicaines. Il avait fait arrêter M. de Puisaye à qui il attribuait la responsabilité du désastre de Quiberon, et voulut même un instant le faire fusiller. Cadoudal ne pouvait résister aux troupes nombreuses du général Hoche : dissimulant ses projets, il consentit à licencier ses soldats et à opérer leur désarmement (1796) ; mais il paraît qu'il donna des ordres secrets pour que le licenciement n'eût pas lieu. En 1797, Georges fit tous ses efforts pour ranimer l'insurrection. Il y réussit en 1799. Mais les combats de Grandchamp et d'Elven, au mois de janvier 1800, l'obligèrent de traiter avec le général Brune, et cette fois il licencia ses troupes. Toujours dévoué à la cause des Bourbons, il passa en Angleterre, pour y concerter les moyens de faire encore la guerre ; il fut accueilli avec distinction par le gouvernement anglais, et par Mgr. le comte d'Artois qui lui donna au nom du roi le cordon rouge et le grade de lieutenant-général. Rentré depuis quelque temps en France, il était muni du titre de commandant général du Morbihan, de plusieurs autres départemens, et déjà il avait cherché à s'emparer de Belle-Ile et de Brest, lorsque désigné par la voix publique comme ayant trempé dans la conspiration dite de la *machine infernale*, il repassa en Angleterre. En 1803, il se rendit à Paris, avec Pichegru et plusieurs autres officiers, dans l'intention de détrôner Bonaparte. Le complot ayant été révélé par quelques conjurés subalternes, la police fit rechercher Georges avec une activité extraordinaire. S'étant aperçu que son dernier asile était observé, il essaya de s'évader dans un cabriolet ; mais il fut arrêté près du Luxembourg, après avoir tué deux agens de police avec ses pistolets. Il fut condamné à mort le 11 mai 1804, avec onze de ses officiers, comme coupable d'avoir voulu attenter à la vie du premier consul. Dans toute la procédure il montra beaucoup de courage, et en avouant qu'il était à la tête du complot pour rétablir les Bourbons, il eut grand soin de ne compromettre aucun de ses partisans. Son projet n'était point, dit-on, d'assassiner le premier consul, mais de l'attaquer publiquement et à force armée au milieu de ses propres gardes. Sa fermeté ne l'abandonna pas jusqu'au moment de son exécution qui eut lieu le 25 juin 1804 au milieu d'une foule immense. Il n'avait alors que 35 ans ; il refusa d'acheter sa grâce en apposant sa signature à un placet à l'adresse de l'*empereur des Français*.

* **GEORGES XI**, dernier roi de Géorgie, naquit vers 1725. Son père Héraclius II le

nomma, à peine âgé de 22 ans, gouverneur des provinces du Bortchalo et de Souckhethi, au midi de la Géorgie. Cette place fournit à Georges l'occasion de déployer son courage dans les guerres fréquentes qu'il eut à soutenir contre les Persans. Son père étant mort le 11 janvier 1798, Georges monta sur le trône; mais son autorité fut bientôt troublée. Les Lezghis envahirent le royaume; et quoique battus par Jean, fils puîné de Georges ils portèrent partout le meurtre et la dévastation. Dans ce même temps les Turcs pénétrèrent en Géorgie, par un autre côté, sous le commandement du pacha de Kaïs; mais David, fils aîné de Georges, marcha contre eux, et, après les avoir défaits, il s'empara de la forteresse de Kizil-Tchaktchak. La paix se fit alors avec les Turcs. Le souverain de la Perse, Baba-Khan, envoya une ambassade au roi Georges, lui offrant de prendre ses états sous sa protection, à condition qu'il lui donnerait pour otage son fils aîné David. La Porte, de son côté, lui fit à peu près les mêmes offres; mais il craignit d'irriter contre lui les Russes, qui depuis long-temps convoitaient ses états. Tourmenté encore par les incursions des Lezghis, il demanda du secours aux Russes, et Paul Ier lui envoya deux régimens. Le prince Jean, avec le secours de ces troupes, battit les Lezghis sur les bords du fleuve Zori, et en délivra pour quelque temps la Géorgie. Georges mourut en 1800, et aussitôt après les Russes s'emparèrent de ses états. Ses enfans, au nombre de huit, trois garçons et cinq filles, renoncèrent à l'héritage de leur père. L'aîné, David, entra dans les armées de l'empereur Alexandre, avec le titre de lieutenant-général.

GEORGEON. *Voyez* GUICHARDIN.

* GEORGET (Jean), peintre distingué, élève de David, né en 1763, s'appliqua d'abord à la miniature qu'il quitta pour entrer à Feydeau où il resta plusieurs années. Un accident l'ayant forcé de quitter le théâtre, il allait reprendre la miniature, lorsqu'on lui proposa une place de peintre à la manufacture de porcelaine de Sèvres : il s'empressa de l'accepter, et il l'a occupée jusqu'à sa mort arrivée le 26 mars 1823. On a de lui deux ouvrages justement admirés; | la *Copie de Charles-Quint et de François Ier visitant les tombeaux de Saint-Denis*, par M. Gros, et celle de la *Femme hydropique*, de Gérard Dow. Le premier surtout offrait de grandes difficultés à cause du grand nombre de figures qu'il renferme sur des plans très différens. Ce bel ouvrage appartenait à la duchesse de Berry. On trouve des détails et un jugement sur cet artiste dans la *Notice sur l'exposition des produits des Manufactures royales*, 1820, et dans la *Revue encyclopédique*, tome 4, page 286, et tome 17, page 439.

* GEORGET (Etienne-Jean), médecin, né à Vernon en Touraine le 9 avril 1795, montra, dès son enfance, les plus heureuses dispositions, et acquit presque seul les connaissances nécessaires pour étudier la médecine. Il se rendit à Paris en 1812, se distingua dans les divers concours de l'école et dans les hôpitaux, et fut placé d'abord élève interne à l'hôpital Saint-Louis, puis à la Salpétrière sous M. Esquirol. Le moment étant arrivé d'obtenir le grade de docteur, il présenta, en 1819, à la faculté de médecine de Paris une thèse remarquable *sur les causes de la folie*. Peu après, encouragé par les conseils de son maître qui appréciait son talent, il réunit les divers travaux qu'il avait faits sur ce sujet, les compléta par de nouvelles recherches, et publia, en 1820, *Traité sur la folie*, où l'on remarque une grande originalité de pensée et une force de style qui fait oublier d'assez nombreuses incorrections. Avantageusement placé à la Salpétrière pour bien observer, il recueillit un grand nombre de faits sur les maladies nerveuses, et principalement sur l'épilepsie et l'hystérie, et voulut d'abord ne publier ses observations que sous la forme d'un *Mémoire*; mais le sujet se développant devant lui à mesure qu'il écrivait, il composa, dans l'espace de peu de mois, un ouvrage important en 2 volumes, intitulé : *Physiologie du système nerveux et spécialement du cerveau, suivie de Recherches sur les maladies nerveuses en général, et en particulier sur le siége, la nature et le traitement de l'épilepsie, de l'hystérie, de l'hypocondrie, de l'asthme convulsif*, qu'il publia en 1821. On y trouve partout une observation étendue et bien dirigée, des réflexions neuves et justes, des conséquences hardies. L'auteur aurait complétement réussi s'il eût classé, avec plus d'ordre et de méthode, les diverses parties de son ouvrage. Il a cherché aussi peut-être trop à subordonner la métaphysique à la physiologie, ce qui l'amène quelquefois à de singuliers rapprochemens; comme par exemple à celui du

système psycologique de Kent, système de platonisme tout transcendant, avec le système organique du docteur Gall. Le docteur Georget a encore rédigé tous les articles des maladies nerveuses et mentales dans le *nouveau Dictionnaire de médecine*, et des articles très intéressans sur diverses questions médico-légales relatives aux aliénations mentales, dans les *Archives générales de médecine*. C'est à son zèle que ce journal dut ses premiers succès. Au commencement de 1828, il fut attaqué d'une affection pulmonaire, dont il avait déjà éprouvé quelques atteintes, et les progrès en furent si rapides qu'elle le conduisit au tombeau dans l'espace de 4 mois. Craignant que ses ouvrages sur les fonctions intellectuelles du cerveau ne favorisassent dans quelques esprits une tendance matérialiste, il rédigea, peu de jours avant sa mort, une rétractation de ses opinions philosophiques qui, d'après sa volonté, a été lue sur sa tombe. Voici la liste de ses productions : | *Des névroses* ou *maladies nerveuses*, extraits du Dictionnaire de médecine, in-8°; | *Physiologie du système nerveux, et principalement du cerveau, etc.* Paris, 1821, 2 vol. in-8°; | *De la folie*, ou *aliénation mentale*, extrait du Dictionnaire de médecine, Paris, 1823, in-8°; | *De l'hypocondrie et de l'hystérie*, extrait du Dictionnaire de médecine, Paris, 1824, in-8°; | *Examen médical des procès criminels des nommés* Léger, Feldtmann, Lecouffe, Jean-Pierre et Papavoine, *suivie de considérations médico-légales sur la liberté morale*, Paris, 1825, in-8°; | *Discussion médico-légale sur la folie* ou *aliénation mentale*, *suivie de l'examen du procès d'Henriette Cornier, et de plusieurs autres procès, dans lesquels cette maladie a été alléguée comme moyen de défense*, Paris, 1826, in-8°; *Des maladies mentales, considérés dans leurs rapports avec la législation civile*, Paris, 1827, in-8°; | *Nouvelle discussion sur le même sujet*, Paris, 1828, in-8°.

GEORGIEWITZ (Barthélemi), hongrois, versé dans les langues, florissait dans le 16e siècle, visita les lieux saints, et fut détenu captif pendant 13 ans chez les Turcs. Nous avons de lui plusieurs ouvrages : | *De Turcorum ritu et cæremoniis*, Paris, 1545, in-12. Don Montfaucon en faisait grand cas. | *Disputatio de fide christiana, etc.* Vienne, 1547. | *De afflictione christianorum captivorum sub Turcico jugo*, avec fig., Worms, 1545, in-8°. | Il a traduit de la langue perse en latin un ouvrage singulier, et qui pourrait bien être une prophétie : *Prognome seu præsagium mahometanorum, primum de christianorum calamitatibus, deinde de suæ gentis interitu*, Bâle, 1551, in-8°.

GERALDINI (Alexandre), premier évêque de Saint-Domingue, naquit en 1455 à Amélia en Ombrie. Issu d'une famille distinguée, il embrassa d'abord la carrière des armes, servit dans les armées d'Isabelle de Castille, et occupa ensuite, à la cour de cette princesse, plusieurs emplois distingués. En 1472, il se voua à l'état ecclésiastique; à cette même époque, Christophe Colomb vint offrir à la cour de Castille son projet d'aller à la découverte d'un nouveau monde. Géraldini fut, avec le cardinal de Mendoza, un de ceux qui contribuèrent le plus à faire agréer le projet. Cette expédition ayant obtenu un heureux résultat, Géraldini fut nommé évêque de Saint-Domingue, après avoir rempli plusieurs missions importantes dans les différentes cours de l'Europe. Arrivé à Saint-Domingue, en 1520, il s'occupa à faire fleurir la religion dans sa nouvelle église, et mourut au milieu de ses travaux apostoliques, en 1525. On a de ce prélat un *Itinerarium ad regiones sub æquinoctiali plaga constitutas Alexandri Geraldini*, etc. : *opus antiquitates, ritus, mores et religiones populorum Ethiopiæ, Africæ, atlantici Oceani, Indiarumque regionum complectens*, etc. Rome, 1631, 1 vol. in-12. Cette relation est dédiée au pape Urbain VIII. L'intérieur de l'Afrique étant très peu connu du temps de Géraldini, on ne doit pas s'étonner que ce qu'il en dit manque d'exactitude; mais pour les détails sur les Antilles, ils sont vrais et curieux. On a encore de lui plusieurs *Traités de théologie*.

* GÉRALDINI (Antoine), frère aîné du précédent, est connu par les ouvrages suivans : | *Eclogæ XII de mysteriis vitæ J.-C.*, Salamanque, 1505, in-4°; | *Pœnitentialis psalmodia*, 1486, in-8°. Ces écrits sont en vers latins.

GERAN (saint). *Voyez* GUICHE.

GÉRARD : c'est le nom de trois saints personnages, dont le 1er fut tiré du séminaire des clercs de Cologne, pour gouverner l'église de Toul en 963 : il occupa ce siége avec édification l'espace de 31 ans. Le 2e, d'abord moine de Saint-Denis, puis premier abbé de Brogne, au diocèse

de Namur, mourut en 989. Le 3e, mort en 1138, était frère de saint Bernard et religieux de Corbie. Les légendes de Hongrie font aussi mention d'un saint Gérard, martyr, précipité du haut d'une montagne voisine de Bude, où l'on voit une chapelle bâtie en son honneur. On peut voir dans l'ouvrage de l'élégant et judicieux Isthuanfi : *De rebus Pannonicis*, diverses particularités touchant ce saint, et nommément un genre de punition tout-à-fait singulier, attaché aux descendans de l'auteur de sa mort. On en cite un autre qui après avoir passé quelques années dans un monastère de Venise, voulut faire le voyage de la Terre-Sainte; mais en traversant la Hongrie, il fut retenu par Etienne roi de cette contrée, et reçut un évêché.

GERARD. *Voyez* GERHARD.

GERARD TOM ou TUNG ou TEUQUE, né en 1040 dans l'île de Martigues en Provence, suivant quelques écrivains, était plus vraisemblablement d'Amalfi. Il fut l'instituteur et le premier grand-maître des *frères hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, connus aujourd'hui sous le nom de *chevaliers de Malte*. Cet ordre commença dès le temps où la ville de Jérusalem était encore en la puissance des infidèles. Des marchands d'Amalfi en Italie obtinrent la permission de bâtir, vis-à-vis l'église du Saint-Sépulcre, un monastère de bénédictins, où les pèlerins pussent trouver l'hospitalité. L'abbé de ce monastère fonda en 1080 un hôpital, dont il donna la direction à Gérard, homme recommandable par sa piété. Ce saint homme prit un habit religieux l'an 1100, avec une croix de toile blanche à huit pointes sur l'estomac. Il donna cet habit à plusieurs personnes qui s'engagèrent dans cette société, et firent les trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, avec un vœu particulier de secourir les chrétiens par les armes. Ces religieux obtinrent de grands priviléges dès leur naissance. Anastase IV les confirma en 1154 par une bulle, dans laquelle il leur permet de recevoir des clercs pour faire l'office divin et administrer les sacremens, et des laïques de condition libre pour le service des pauvres : telles sont les trois sortes de personnes qui composent l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem : les *frères chevaliers*, les *clercs* et les *frères servans*. Le saint fondateur mourut en 1120, et eut pour successeur Raymond du Puy. L'abbé Vertot a écrit l'*Histoire* de cet ordre. *Voyez* VERTOT. De Haitze a écrit la *Vie de Gérard*, Aix, 1730, in-12.

GERARD LE GRAND ou GROOT, célèbre par ses vertus, ses écrits et ses sermons, naquit à Deventer en 1340, et mourut en 1384, à 44 ans. Il institua les clercs-réguliers, appelés les *frères de la Vie commune*, parce que sans s'engager par aucun vœu, ils demeuraient ensemble et se procuraient par leur travail, qui consistait principalement à copier les livres des saints Pères, et à les corriger sur des anciens manuscrits, tout ce qui était nécessaire pour leur entretien, sans qu'aucun se réservât rien en particulier. Gérard établit aussi une congrégation de filles, qui, après leurs exercices spirituels, s'occupaient à des ouvrages convenables à leur sexe. Il y en eut plusieurs monastères dans les Pays-Bas, dirigés par les clercs de la même congrégation. Il donna pour directeur avant de mourir, à ses disciples, Florent Radewyns, de Deventer, qui a été le maître spirituel de Thomas à Kempis (*voyez* STANDONCK). Plus de la moitié de leurs maisons furent ruinées par les protestans de Hollande et d'Allemagne dans le 16e siècle. Cette congrégation, approuvée en 1376 par Grégoire XI, subsiste encore avec honneur à Cologne, à Wesel et ailleurs. Gérard avait été chanoine d'Aix-la-Chapelle et d'Utrecht; mais le désir de la solitude lui fit quitter ces bénéfices. Nous avons de lui plusieurs *livres de piété*, dont quelques-uns sont imprimés parmi les œuvres de Thomas à Kempis; ils en ont souvent l'onction et l'admirable simplicité; Cologne, 1660, in-8°, tom. 3; la plupart des autres sont restés manuscrits.

GERARD (Balthasar), né à Vuillafans en Franche-Comté en 1588, ayant appris que Philippe II, roi d'Espagne, avait mis à prix la tête de Guillaume, prince d'Orange, chef de la révolte des Pays-Bas, s'imagina qu'il était chargé d'exécuter cet arrêt. De fausses idées qu'il s'était faites des avantages que la religion et l'état retireraient de la mort du prince proscrit, en exaltant son imagination, achevèrent d'égarer son esprit. Un jour que le prince sortait de son palais à Delft, Gérard le tua d'un coup de pistolet, chargé de trois balles. Dès que le meurtrier eut été arrêté, il demanda du papier et une plume pour écrire tout ce qu'on voulait apprendre de lui. Il déclara que, depuis six ans, il avait résolu de donner la mort au

prince d'Orange et des hérétiques rebelles. Il avoua que si le prince vivait, il le tuerait encore, dût-on lui faire souffrir mille tortures. Après avoir été appliqué à la question, on prononça la sentence de mort. Elle portait qu'on lui brûlerait la main droite avec un fer rouge, et les parties charnues avec des tenailles; qu'on souperait ensuite son corps vivant en quatre quartiers; qu'on lui ouvrirait le ventre, et qu'après lui avoir arraché le cœur, on lui en battrait le visage; enfin qu'on lui couperait la tête. Cet arrêt fut exécuté le 14 juillet 1584, sans que le jeune homme jetât un soupir. Philippe II anoblit tous les descendans de sa famille. Nous n'imiterons ni les hommes inconsidérés, qui ont donné des éloges à l'action Gérard, ni les philosophes inconséquens de ce siècle, dont plusieurs prêchent, avec Raynal, l'assassinat des rois, et parlent avec une horreur factice et hypocrite de l'exécuteur d'un arrêt prononcé par un roi légitime contre un sujet rebelle, qui ne se recrient pas lorsque la tête d'un prince, légitime successeur du trône, est mise à prix en Angleterre (en 1746), et qui font un crime à Philippe d'avoir proscrit un chef de rébellion. Tout ce qu'on peut dire de plus raisonnable, de plus conforme aux principes du droit des gens et de l'équité naturelle, c'est que la révolte des Pays-Bas ayant déjà pris une espèce de consistance, et son chef paraissant en possession de l'indépendance, la nouvelle constitution du gouvernement étant à quelques égards affermie, la puissance législative de l'ancien souverain restait sans activité et sans force, et ne pouvait par conséquent autoriser une action qui, dans un tel état des choses, et surtout par les circonstances qui en précédèrent et accompagnèrent l'exécution, fut regardée, au moins par les étrangers, comme un assassinat. Trois *écrits* furent publiés dans le temps en l'honneur de Gérard : l'un en français, l'autre en latin et un 3e en italien et en vers : ils ont été insérés dans *Muse Toscane di diversi nobilissimi ingegni* de Borgogno, etc., Bergame, 1594, in-8.°

GÉRARD (Jean), théologien luthérien, né à Quedlimbourg en 1582, enseigna la théologie à Iéna avec réputation. On a de lui grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : | des *Lieux communs de la Théologie*; | la *Confession catholique*; | l'*Harmonie des quatre Evangélistes*, Genève, 1646, 3 vol. in-folio; | des *Commentaires sur la Genèse, sur le Deutéronome, sur les Epîtres de saint Pierre et sur l'Apocalypse*. Il mourut en 1637.

GÉRARD (Jean), savant luthérien, professeur en théologie et recteur de l'académie d'Iéna, sa patrie, mourut en 1668, à 57 ans. On a de lui : | une *Harmonie des langues orientales*; | un *Traité de l'église cophte*, et d'autres ouvrages estimés. — Jean Ernest GÉRARD, son fils, marcha sur les traces de son père.

* **GÉRARD** (Alexandre), ministre de l'église d'Ecosse, né en 1728, dans le comté d'Aberdeen, mort le 22 février 1795, embrassa l'état ecclésiastique, et professa la philosophie naturelle et expérimentale au collége Maréchal, puis la théologie au collége royal de l'université d'Aberdeen. On a de lui : | un *Essai sur le goût*, 3e édition, 1780, traduit en français sur la 2e édition par Eidous, qui y a ajouté trois dissertations sur le même sujet. | *Dissertations sur des sujets relatifs au génie et aux preuves du christianisme*, Aberdeen, 1766 et 1774, in-8°; | un *Essai sur le génie*, ibid. 1780, in-8°; | des *sermons*, 1780-82, 2 vol.; | les *devoirs du pasteur*, publiés en 1799, par Gilbert GÉRARD son fils, et son successeur dans la chaire de théologie. On doit à ce dernier un extrait de ses leçons, qu'il a publié sous ce titre : *Institutes of biblical criticism, etc.* ouvrage plein d'érudition. Quelques-uns des écrits d'Alexandre Gérard ont été traduits dans différentes langues.

* **GÉRARD** (Philippe-Louis), chanoine de St.-Louis du Louvre, naquit à Paris en 1737, d'une famille honnête, mais peu aisée, qui lui fit faire néanmoins ses études au collége de Louis le Grand. Doué d'une imagination vive, d'une sagacité rare, il se livra avec une égale ardeur à l'étude des lettres et au monde, dont les dangereuses illusions, comme il l'avoue lui-même, l'égarèrent un moment; mais ayant eu le bonheur de connaître l'abbé le Gros, alors chanoine de la Sainte-Chapelle, il reconnut son erreur, et pour se consacrer entièrement et sans retour au service de Dieu, il embrassa l'état ecclésiastique, dont il remplit, pendant sa longue carrière, les augustes fonctions avec autant de zèle que de succès. Il fut un des ecclésiastiques à qui l'Assemblée du clergé de 1775 décerna des honneurs et des encouragemens pour avoir pris la défense de la religion. C'était un titre pour être persécuté pendant

la révolution. Il le fut effectivement, et resta long-temps en prison. Rendu à la liberté, il alla passer dans la retraite le reste de sa vie, et mourut le 24 avril 1813. On lui doit : | *Le comte de Valmont*, ou *Les égaremens de la raison*, qu'il publia d'abord en 3 vol. ensuite en 5 ; enfin 6 vol. y compris la *Théorie du bonheur*, et qui a eu plus de 20 éditions. Cette production, d'un ordre aussi relevé que utile, en assurant à l'abbé Gérard des titres certains à la gloire d'un écrivain très distingué, lui a acquis des droits incontestables à la reconnaissance de tous les amis de la religion et des mœurs. L'auteur, dit un écrivain judicieux, « y montre, dans une » agréable fiction, les écarts d'un jeune » homme entraîné par ses passions et par » des sociétés pernicieuses, et y établit » les preuves qui ramènent tôt ou tard à » la religion un esprit droit et un cœur » vertueux. » C'est le meilleur livre qu'on puisse mettre entre les mains des jeunes gens pour les prémunir contre la philosophie moderne. Peut-être faudrait-il désirer le retranchement de quelques passages dans lesquels les passions sont peintes de manière à amollir le cœur. | Les *leçons de l'histoire*, ou *Lettres d'un père à son fils sur les faits intéressans de l'histoire universelle*, 1786-1806, 11 vol. in-12. Les premiers volumes de cet ouvrage sont accompagnés de savantes dissertations qui offrent autant d'érudition que de critique : les derniers, qui terminent l'histoire ancienne jusqu'à Jésus-Christ, paraissent traités avec moins de soin. | L'*Esprit du christianisme, précédé d'un précis de ses preuves et suivi d'un plan de conduite*, Paris, 1803, in-12 ; | des *mémoires sur sa vie*, suivis de *mélanges* en prose et en vers, Paris, 1810, in-12. Il n'est pas certain que cet ouvrage soit de l'abbé Gérard ; | des *sermons pour l'avent, le carême et les principales fêtes de l'année*, Lyon, 1814-16, 4 vol. in-12. On trouve à la fin du 4e volume un *panégyrique de saint Charles*. Gérard a laissé plusieurs ouvrages inédits : le plus important de ceux-ci a été publié sous le titre suivant : *Essai sur les vrais principes relativement à nos connaissances les plus importantes*, Paris, 1826, 3 vol. in-8°, avec le portrait de l'auteur.

*GÉRARD (Louis), médecin et botaniste correspondant de l'institut, né en 1733 à Cotignac (Var), travailla toute sa vie avec beaucoup de zèle à l'étude des différentes branches de l'histoire naturelle. Il proclama le premier les *affinités des plantes* dans l'ouvrage intitulé : *Ludovici Geraldi flora galloprovincialis*, Paris, 1761, in-8° ; système dont l'idée première appartient à Bernard de Jussieu qui l'avait établi dès 1759 dans le jardin de Trianon à Versailles. On doit encore à Gérard un grand nombre de mémoires et des morceaux plus ou moins étendus, insérés dans le *Magasin encyclopédique*, dans le *Journal du Var*, dans les *Recueils de la société d'émulation* de ce département, dans *ceux de l'académie des Sciences*. On en peut voir la liste dans la *table du Magasin encyclopédique* par M. Sajou, t. 2. p. 245 et 246, et dans la *Bibliographie de la France*, année 1822, p. 421-422. Gérard avait envoyé à l'académie des *Observations sur la traduction de Pline*, par Poinsinet de Sivry, qui sont restées inédites ; il a eu part aux *mémoires* de Joseph Bernard sur l'histoire naturelle de l'olivier, et a fourni au Père Papon pour son *Histoire générale de Provence* la description des arbres et des plantes les plus remarquables de cette province. Gérard est mort dans son lieu natal en 1819.

* GERARD DE MELCY (Claude-François), ancien avocat et procureur au parlement de Paris, né en 1747 à Clermont en Argonne, mort en 1817 près de Varennes, n'est connu que par les ouvrages anonymes suivans : | *Réflexions sur les établissemens de bienfaisance, contenant des vues sur les moyens de perfectionner l'administration et la distribution des secours*, Paris, 1800, in-8° ; | *Abrégé méthodique des lois civiles et du droit commun de la France*, Paris, 1805, 6 vol. in-8°.

* GERARD DE RAYNEVAL (Joseph-Mathias), diplomate, naquit en 1756. Il fut d'abord employé dans plusieurs missions politiques en qualité de secrétaire d'ambassade ; et exerça ensuite pendant 20 ans la place de chef de division au ministère des affaires extérieures. En 1783, il avait été chargé des intérêts de l'Espagne, aux conférences qui eurent lieu pour la paix faite à cette époque : la cour de Madrid le récompensa des services qu'il lui rendit, par la décoration de l'ordre de Charles III. En 1786 il concourut au traité de commerce que la France fit avec l'Angleterre, ainsi qu'à d'autres négociations importantes. Il est mort à Paris, après avoir publié quelques ou-

vrages estimés, dont les principaux sont : | *Institution au droit public d'Allemagne*. Leipsick, 1766, in-8° ; | le *Partage de la Pologne en sept dialogues*, traduit de l'anglais, 1775, in-8° ; | *Observations sur le mémoire justificatif de la cour de Londres*, Paris, 1785, in-4° et in-8° ; | *Principes du commerce entre les nations*, traduits de l'anglais de Vaughan, Paris, 1789, in-8° ; | *Institution au droit de la nature et des gens*, Paris, 1803, in-8° ; | de la *Liberté des mers*, 1811, in-8° ; | avec Pfeffel et Bourgoing, *Géographie universelle*, traduite de l'allemand de Busching, Strasbourg, 1768-79, 14 vol. in-8°. Il a laissé en manuscrit un *Commentaire* sur Machiavel, où il s'attache, dit-on, à justifier la mémoire de cet écrivain, en soutenant que sa politique n'a pas été bien comprise, et que ses maximes ont été mal interprétées.

* GERARDIN (Sébastien), naturaliste, né à Mirecourt en 1751, et mort en 1816, a publié : | un *Tableau élémentaire de botanique, où l'on trouve les systèmes de Tournefort et de Linnée, et les familles naturelles de Jussieu*, 1803, in-8°, fig. ; | un *Tableau élémentaire d'ornithologie*, ou *Histoire naturelle des oiseaux que l'on rencontre communément en France, suivie des moyens d'en former des collections*, 1801, 12 vol. in-8°, et atlas ; | un *Essai de physiologie végétale*, Paris, 1810, 2 vol. in-8°, fig. Il ne faut pas le confondre avec René-Louis GERARDIN, mort vers 1808, auteur de *La composition des paysages*, ou *Moyens d'embellir la nature autour des habitations*, 1777, in-8° ; 4e édition, 1803, in-8°.

GÉRASIME (saint), solitaire de Lycie, après avoir mené long-temps une vie érémitique dans son pays, passa ensuite en Palestine, où il se laissa surprendre par Théodose, moine vagabond, qui lui inspira les erreurs d'Eutychès. Le saint abbé Euthyme lui ouvrit les yeux, et sa faute ne servit qu'à le rendre plus humble, plus vigilant et plus pénitent que jamais. Il bâtit ensuite une maison de 70 cellules, près du Jourdain, dans laquelle il finit saintement sa vie, avec un grand nombre de solitaires, le 5 mars 475, dans un âge avancé. La prière et la méditation des vérités éternelles remplirent entièrement ses dernières années. L'auteur du *Pratum spirituale* dit qu'il guérit un lion qui s'était enfoncé une forte épine dans le pied, que cet animal lui resta attaché, et mourut de regret après avoir perdu son maître.

GÉRAUD ou GÉRARD (saint), *Géraldus*, moine de Corbie, abbé de Saint-Vincent de Laon, puis de Saint-Médard de Soissons, et enfin premier abbé de Saint Sauve, près de Bordeaux, mourut le 5 avril 1095. Sa vie avait été sainte, sa mort le fut aussi. Il a laissé une *Vie de saint Adalhard*, insérée dans les *Acta sanctorum*.

GÉRAUD (saint), comte et baron d'Aurillac, fonda l'abbaye d'Aurillac, ordre de saint Benoit, en 894, et mourut le 13 octobre 909. Il fut le père des pauvres et l'exemple des solitaires.

GERBAIS (Jean), né en 1629 à Rupois, village du diocèse de Reims, docteur de Sorbonne en 1661, professeur d'éloquence au collége royal en 1662, mort en 1699, à 70 ans, avait un esprit vif et pénétrant. On a de lui plusieurs ouvrages en latin et en français ; les premiers sont mieux écrits que les seconds. Les principaux sont : | un traité *De causis majoribus*, Paris, in-4°, 1679, pour prouver que les causes des évêques doivent être jugées en première instance par le métropolitain et par les évêques de la province. Ce traité déplut à la cour de Rome, non-seulement par les assertions qu'il contenait sur les libertés de l'église gallicane, mais aussi par la manière dure dont elles étaient exprimées. Innocent XI le condamna en 1680. L'Assemblée du clergé de l'année suivante ordonna à Gerbais d'en publier une nouvelle édition corrigée, *pour donner*, dit l'abbé Barral, dans son Dictionnaire critique, *quelque satisfaction à la cour de Rome, qui n'en aurait dû recevoir aucune*. Qu'en sait-il, et de quel droit se mêle-t-il de condamner la conduite d'un corps si respectable, qui sans doute savait ce qu'il devait et ce qu'il ne devait pas au siége de Pierre | Un *Traité du pouvoir de l'église et des princes sur les empêchemens du mariage*? L'auteur y prouve contre Launoy, que l'Eglise a toujours usé du pouvoir de constituer les empêchemens dirimans (*voyez* LAUNOY). Il accorde cependant aussi aux princes le pouvoir d'établir de tels empêchemens : sentiment qui a été défendu encore par d'autres catholiques, mais qui, comme le remarque un savant théologien de ce siècle, ne résiste pas à une très simple, mais invincible observation. « Il me » vient en idée (écrit-il à M. Ricci, évê- » que de Pistoie), que les empereurs ro- » mains ont, sans besoin, inondé l'Europe, » l'Asie et l'Afrique du sang de leurs meil- » leurs sujets, dans l'unique vue d'extirper

» la religion chrétienne. Car une seule loi » qui, en vertu de leur droit inhérent et » notoire, eût statué que la confession du » christianisme était un empêchement di- » rimant le mariage, suffisait pour faire » oublier, à la fin d'une génération, le » nom adoré de Jésus-Christ, sans verser » une goutte de sang, sans opprimer tout » l'univers. Les chrétiens eussent dû re- » noncer au christianisme, ou s'abstenir » du mariage qui, en vertu de la loi im- » périale, serait devenu pour eux un sa- » crilége et une incestueuse union. Ainsi » l'Eglise, composée seulement de céli- » bataires, dont la propagation est impos- » sible, eût péri dans sa naissance. Que » pourriez-vous opposer à cette difficulté? » Que les empereurs, dans le cours de » trois siècles, ont ignoré ce droit, ou » qu'ils n'y ont pas songé, ou qu'ils ont » préféré contre l'ordre des choses les » persécutions et le carnage. Mais qui sont » donc les princes auxquels Dieu a révélé » ce pouvoir qu'il leur avait donné? Com- » ment, entre tant d'apostats, dans l'espace » de 300 ans, ne s'en est-il pas trouvé » un seul qui, instruit de ce dogme, sug- » gérât à César un moyen si facile et si » efficace? Comment l'empereur Julien, » élevé dans les mêmes écoles, imbu des » mêmes principes que les Basile et les » Grégoire; Julien, si bien instruit dans » la religion à laquelle il renonça, qu'il » pouvait prendre à tâche de la combattre » même par sa plume, et d'engager les » meilleurs auteurs ecclésiastiques de son » temps à lui répondre; comment, dis-je, » cet empereur n'a-t-il point usé d'un » moyen si doux et si conforme à son » plan de détruire le christianisme sans » verser de sang? Supposons que tous ceux » qui professaient la religion du Galiléen, » fussent déclarés inhabiles à contracter » un mariage légitime; ce seul et simple » édit de l'apostat eût effectué dans un » moment ce que n'avait pu faire le fer » des Dioclétien et des Maximin. Parcourez » ainsi l'histoire des siècles; appliquez » cette idée aux empereurs ariens et ico- » noclastes, aux protestans d'Allemagne, » au long et cruel règne de la reine Eliza- » beth, et figurez-vous quelles pertes eût » pu causer au catholicisme une seule loi » sur les mariages. Cette évidence dont » vous parlez n'est donc qu'une chimère » et ce dogme a été ignoré dans toute l'E- » glise, jusqu'au temps de Launoy, de » Dominis; et ce sera un dogme que Dieu » aura révélé à ces docteurs, ou qu'ils au- » ront fabriqué. Quoi! si Jésus-Christ eût » donné aux princes le pouvoir d'annuler » les mariages; pouvoir qui à chaque in- » stant pouvait tourner à la destruction de » son Eglise; il s'ensuivrait qu'il a réuni » dans son plan des principes contradic- » toires qui se détruisent mutuellement: » car, d'un côté, il eût voulu que nulle » force humaine ne pût faire cesser son » règne spirituel sur la terre; et d'un » autre, il eût permis que tous les sou- » verains eussent le moyen de le ruiner » de fond en comble, dès qu'ils l'auraient » voulu. Il aurait institué des sacremens » dans son Eglise, comme des sources iné- » puisables de ses grâces, et il aurait dé- » pendu de la volonté d'un seul homme de » les tarir tout d'un coup. Puisqu'il est donc » impossible de soupçonner même que » la Sagesse éternelle ait pu tomber dans » une absurdité si palpable, il est évident » en supposant, comme vous êtes con- » traint de le faire, la perpétuité de l'E- » glise, et la nature intrinsèque du sa- » crement, que Dieu ne peut avoir ac- » cordé aux princes de la terre aucun » pouvoir sur la validité du mariage. Et » il ne vous servirait de rien de dire que » les empereurs païens ou les princes hé- » rétiques ne pouvaient user de ce pou- » voir au désavantage de la religion chré- » tienne ou de l'église catholique. Car si » ce droit leur appartenait en effet, ils » auraient pu s'en servir toujours (1), si » non licitement, du moins validement, » et la défense serait toujours tombée in- » directement sur la validité du sacre- » ment; de sorte que les chrétiens, selon » les principes mêmes de leur religion, » eussent été obligés d'obéir et de préférer » une stérilité destructive à un manifeste » concubinage. » On peut voir d'autres réflexions également simples et justes dans le *Journ. hist. et litt.*, 15 février 1791, p. 250. | Des *Lettres sur le pécule des religieux faits curés ou évêques*, 1696, in-12; | une édition des *Règlemens touchant les réguliers*, donnée par ordre du clergé de France, qui le gratifia d'une pension de 600 livres. Ces règlemens parurent en 1665, in-4°, avec les notes du savant

(1) Comme conservateurs de la religion de l'empire, ils ne pouvaient manquer d'y recourir. Ils eussent d'ailleurs dit aux chrétiens : « Vous n'avez » pas d'obligation de vous marier, votre religion vous » invite même à un état plus élevé; eh bien! suivez » ce conseil. L'empire est d'ailleurs assez peuplé, et » les populateurs n'y manquent pas. » Dès lors les chrétiens finissaient.

Hallier. On les trouve aussi dans les *Mémoires du clergé*, par Le Merre, tom. 6. | Quelques *écrits* sur la comédie, sur la parure des femmes, etc. Gerbais fonda par son testament deux bourses dans le collége de Reims, dont il était principal. *Voyez* TUDESCHI.

GERBEL (Nicolas), *Gerbelius*, jurisconsulte, natif de Pforzheim, habile dans les langues et dans la jurisprudence, fut professeur en droit à Strasbourg, où il mourut fort vieux en 1560. Le président de Thou l'appelle *virum optimum, et pariter doctrinâ ac morum suavitate excellentem*. Son principal ouvrage est une description estimée de la Grèce, sous le titre de: *Isagoge in tabulam Græciæ Nicolai Sophiani*, imprimée à Bâle en 1550, in-fol. On a encore de lui | *Vita Joannis Cuspiniani*; | *De anabaptistarum ortu et progressu, etc.* Ces écrits sont curieux.

GERBERGE, fille de saint Guillaume, comte de Toulouse, renonça de bonne heure au monde, pour mener une vie retirée à Châlons. Elle édifiait cette ville par ses vertus, lorsque Lothaire, usurpateur du trône impérial sur son père Louis le Débonnaire, eut la cruauté de la faire enfermer dans un tonneau comme une sorcière et une empoisonneuse, et de la faire précipiter dans la Saône, où elle périt. C'était pour se venger de Gaucelme et du duc Bernard, frères de cette princesse, qui s'étaient opposés à ses desseins ambitieux, et qui avaient favorisé contre lui le parti de l'empereur son père. Le Père Daniel prétend dans son *Histoire de France*, que Gerberge avait d'abord épousé le comte Wala, et embrassé ensuite la profession monastique dans le temps que ce seigneur prit de son côté l'habit de religieux dans l'abbaye de Corbie.

GERBERON (Gabriel), né à Saint-Calais dans le Maine en 1628, fut d'abord de l'Oratoire, et se fit ensuite bénédictin dans la congrégation de Saint-Maur en 1649. Il y enseigna la théologie durant quelques années. Il s'expliquait avec si peu de ménagement en faveur de la doctrine de Jansénius, que Louis XIV voulut le faire arrêter dans l'abbaye de Corbie, en 1682; mais il échappa aux poursuites de la maréchaussée, et se sauva en Hollande. Sa vivacité et son enthousiasme l'y suivirent. L'air de Hollande étant contraire à sa santé, il passa dans les Pays-Bas. L'archevêque de Malines le fit saisir en 1703, et le condamna comme partisan des nouvelles erreurs sur la grâce. Le père Gerberon fut ensuite enfermé par ordre du roi dans la citadelle d'Amiens, puis au château de Vincennes, sans que ni les prisons, ni les châtimens pussent modérer la chaleur de son zèle, pour ce qu'il appelait la bonne cause. L'on ne doutait pas qu'il ne dût mourir dans l'opposition aux décrets de l'Eglise, lorsqu'il revint à des sentimens plus catholiques. Il demanda avec empressement de signer le formulaire, ce qu'il fit le 18 avril 1710, rétractant la doctrine de tous ses livres, et témoignant beaucoup de douleur de son attachement aux opinions condamnées. On le mit en liberté, et le 30 du même mois, rendu à ses frères, il ratifia de son plein gré dans l'abbaye de Saint-Germain des Prés, ce qu'il avait fait à Vincennes. Il était temps qu'il se reconnût. A une obstination de 50 ans enfin désavouée, il ne survécut pas dix mois entiers, étant mort le 29 mars 1711, à l'âge de 83 ans, « non sans de cruels re» mords, dit un historien, surtout à cause » du grand nombre d'âmes qu'il avait éga» rées; mais en même temps avec une » ferme confiance dans les miséricordes » du Seigneur, et avec une vivacité de » repentir qui a pu en expier le délai. » On a de lui plusieurs ouvrages sur les disputes du temps, ou sur ses querelles particulières. Ceux qui ont échappé au naufrage de l'oubli sont: | une *Histoire générale du jansénisme*, 3 vol. in 12, Amsterdam, 1703, telle qu'on devait l'attendre d'un apôtre de cette doctrine. Il a laissé sur le même sujet: *Annales jansenioni*, qui n'ont pas été imprimées, et qui ne doivent pas l'être. L'auteur traita ses ennemis de *molinistes outrés*, de *disciples de Pélage*, de *semipélagiens*. | Plusieurs *livres de piété*, écrits avec feu; | des *éditions de Marius Mercator*, Bruxelles, 1673, in-12; de *saint Anselme* et de *Baïus*, Paris, 1675 et 1681, in-folio; | une *Apologie* latine *de Rupert, abbé de Deutz, au sujet de l'Eucharistie*, Paris, 1669, in-8°; | un *Traité historique sur la grâce*; | *Lettres à M. Bossuet, évêque de Meaux*; | la *Confiance chrétienne*; | le *Chrétien désabusé*. | La *Règle des Mœurs, contre les fausses maximes de la morale corrompue*, in-12; | la *Défense de l'église romaine*; | l'*Histoire de la robe sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est révérée dans l'église des religieux bénédictins d'Argenteuil*; ouvrage qui manque de critique, où l'auteur se fonde sur des titres qui sont eux-mêmes sus-

pects; et qui, quand même ils seraient authentiques, ne prouveraient rien. | Les *Avis salutaires de la sainte Vierge à ses dévots indiscrets.* Ce livre, qui corrigeait un excès par un autre, fut défendu à Rome en 1674, *donec corrigatur*, et ensuite absolument. Le Père Bourdaloue fit un sermon pour le réfuter. (*De la dévotion envers la sainte Vierge* dans le 2e tome des Mystères.) Le Père Gerberon avait dans ses ouvrages, comme dans son caractère, une impétuosité qui faisait de la peine à ses amis même; mais en même temps quelque chose de plus franc et de plus droit que n'ont ordinairement les gens de parti; et c'est peut-être ce qui le détacha enfin de la faction à laquelle il avait sacrifié ses talens et son repos, l'espace d'un demi-siècle.

GERBERT (Martin), baron de HORNAU, prélat catholique allemand, né à Horb dans la Forêt-Noire, en 1720, mort en 1793, entra dans l'ordre de S. Benoît, où il se distingua par son vaste savoir et ses vertus. Devenu abbé du célèbre monastère de Saint-Blaise, il ne relâcha rien de son application à l'étude, en même temps qu'il consacra une vie laborieuse et édifiante au bien de sa maison, de ses sujets et de l'église catholique, dont les intérêts l'ont aussi vivement que constamment occupé, comme on le voit par la nature de ses ouvrages, qui sont en grand nombre, et dont voici les principaux : | *Apparatus ad eruditionem theologicam*, Fribourg, 1754; | *Theologia vetus et nova circa realem præsentiam Christi in Eucharistia*, Fribourg, 1753; | *Principia theologiæ exegeticæ, præmittuntur prolegomena theol. universæ*, Saint-Blaise, 1757; | *Principia theologiæ dogmaticæ juxta seriem temporum et traditionis ecclesiasticæ digesta*, 1758; | *Principia theologiæ symbolicæ*, 1758; | *Principia theologiæ mysticæ ad renovationem interiorem et sanctificationem christiani hominis*, 1758; | *Principia theologiæ moralis juxta principia et legem evangelicam*, 1758. | *Principia theologiæ canonicæ quoad exteriorem ecclesiæ formam et gubernationem*, 1759; | *Principia theologiæ sacramentalis*, 1759; | *Theologia liturgica*, 1759; | *Dissert. de ratione exercitiorum scholasticorum, præcipuè disputationum, cùm inter catholicos, tùm inter hæreticos, in rebus fidei*, 1759; | *Demonstratio veræ religionis veræque ecclesiæ*, 1760; | *De legitima ecclesiæ potestate circa sacra*, 1761; | *De communione potestatis ecclesiasticæ inter summos ecclesiæ principes, pontificem et episcopos*, 1761; | *De veteri liturgia Alemannica;* | *De cantu et musica a prima sacra ecclesiæ ætate usque ad præsens tempus;* | *De radiis Divinitatis in operibus naturæ, providentiæ et gratiæ*, 1762; | *Iter Alemannicum; accedit Italicum et Gallicum*, 1765; | *De festorum dierum numero minuendo, celebritate amplianda*, 1765; | *De eo quod est juris ecclesiastici et divini in sacramentis*, 1767; | *De peccato in Spiritum S. in hac et altera vita irremissibili*, 1767. Tous ces ouvrages respirent une érudition vaste et variée, sagement dirigée et employée, une logique exacte, la plus pure orthodoxie, une grande piété, un zèle brûlant. Son administration, ses voyages, sa conversation douce, intéressante, instructive, l'ont fait connaître et estimer autant que ses profondes études. La piété et l'humilité s'étaient admirablement unies chez lui avec la science et le plus rare mérite. Il a retracé, dans un degré éminent, les utiles travaux et les vertus qui distinguaient autrefois cet ordre célèbre, dont la réputation est si étrangement déchue. Rien ne peut exprimer la douleur qu'il ressentait à la vue de cette décadence; mais ce qui le touchait plus vivement encore, c'est l'apostasie de tant de religieux de différens ordres qui dogmatisent aujourd'hui en Allemagne, soit dans les chaires, soit dans les livres; qui, hérétiques enfroqués comme les Fra-Fulgenzio et les Fra-Paolo, déchirent le sein de l'Eglise d'une manière plus sûre que par une apostasie avouée. Le savant et pieux abbé en parle de la manière la plus touchante dans son livre *De legitima ecclesiæ potestate circa sacra;* mais il espère en même temps que l'Eglise, qui a triomphé de tant de persécuteurs, triomphera également de ces derniers, les plus odieux comme les plus dangereux de tous. *Quod de persecutionibus ethnicorum professa est antiquitas, id de insultibus hæreticorum etiam verum fit, ecclesiam indè novum florem, decorem et amplitudinem nancisci, ad quod etiam speramus, dum jam dolentes cernimus* IPSOS ECCLESIÆ FILIOS AD CONCUTIENDAM ECCLESIASTICAM AUCTORITATEM PRORUENTES, IMBIBITIS PROTESTANTIUM LATENTER PRINCIPIIS (De leg. eccl. pot. l. 2, c. 3). Dans son *Historia Nigræ Sylvæ*, 3 vol. in-4°, il y a quelques préjugés contre les jésuites que sans doute

le judicieux auteur a quittés plus tard, à la faveur de la lumière répandue par les événemens. Peut-être ne s'est-il pas assez constamment défendu contre les embûches de ce siècle, dont sa bonne foi et sa franchise ne prévoyaient pas toujours les suites, comme elles n'en devinaient pas les principes. Les nouveautés bruyantes lui faisaient assez aisément illusion. En général, les bénédictins en Allemagne n'ont pas été assez en garde contre les nouveautés de tout genre. Du reste, les religieux de Saint-Blaise, à l'imitation de leur chef, ont toujours été zélés pour l'orthodoxie. C'est à l'un d'eux que nous devons le *Febronius abbreviatus*, où les erreurs de ce chef de secte sont savamment et judicieusement analysées.

GERBERT. *Voyez* SILVESTRE II.

* GERBIER (Pierre-Jean-Baptiste), célèbre avocat du parlement de Paris, né à Rennes le 29 juin 1725, reçut sa première éducation de maîtres habiles que son père fit venir de Hollande, et termina ses études à Paris. Il fut reçu avocat en 1745 et ne parut au barreau qu'à l'âge de 28 ans. Les causes les plus extraordinaires semblèrent se présenter pour lui faire une brillante réputation. Une des plus fameuses dont il fut chargé, et dans laquelle il déploya tous les talens de l'orateur, est celle des *Lionci*, négocians de Marseille, contre les jésuites. Il les fit briller encore en plaidant une autre cause dans laquelle un père refusait de reconnaître deux de ses filles légitimes. Gerbier parla avec tant de chaleur et d'éloquence que ce père présent à l'audience, oubliant tous ses griefs, fondit en larmes : Gerbier interrompit alors sa plaidoirie, et termina ainsi : *jurisconsultes, retirez-vous! lois, taisez-vous! magistrats, écoutez la voix de la nature! voyez ces larmes, et jugez!* Peu d'orateurs ont réuni autant d'avantages que Gerbier; il avait reçu de la nature une figure noble, un regard plein de feu, un organe sonore et flexible, une diction nette, un élocution facile, une grâce infinie, un charme inexprimable répandu dans toute sa personne. Il était difficile de l'entendre sans éprouver ces émotions qu'il n'appartient qu'aux grands talens de faire ressentir. Il parlait toujours sans cahier; mais au milieu des mouvemens oratoires auxquels il se livrait, jamais il ne s'écartait du plan sage et lumineux qu'il avait tracé dans sa tête. Le caractère dominant de son éloquence était l'insinuation et le pathétique. Ceux qui ne l'ont pas entendu n'ont pu que très imparfaitement apprécier cet orateur : car, la plume à la main, il n'avait pas les mêmes avantages qu'en parlant; il n'écrivait pas bien, et ses *mémoires* ne donnent qu'une idée faible de son talent. Il est vrai que dans son temps les *factums* imprimés des avocats plaidans n'étaient que des précis, des extraits faits pour mettre sous les yeux des magistrats le sommaire du procès, dans lequel on n'avait ni le temps ni le dessein de chercher à briller par sa manière d'écrire, et où l'on songeait à instruire le juge plutôt qu'à lui plaire. L'orateur réservait toute son éloquence pour la plaidoirie. Pendant l'exil du parlement sur la fin du règne de Louis XV, Gerbier alla plaider devant la commission nommée par le chancelier, et le parlement ne lui pardonna pas cette défection dont il avait été un des premiers à donner l'exemple. A la même époque Linguet, rayé du tableau des avocats, l'accusa devant l'opinion publique d'être l'auteur de sa disgrâce, et écrivit contre lui des mémoires pleins d'amertume. Gerbier mourut le 29 mars 1788, après avoir été nommé en 1787, bâtonnier de son corps, dont il emporta l'estime et l'affection. Dans la société, il était doux, modeste et peut-être trop confiant. On dit qu'il ajouta une foi aveugle aux jongleries du magnétisme, et l'on croit qu'il en fut la victime, ayant préféré ces illusions à tout autre secours dans le dépérissement de sa santé, résultat d'un empoisonnement occasionné par un mets préparé dans un vase mal propre.

GERBILLON (Jean-François), né en 1654 à Verdun sur la Meuse, jésuite en 1670, fut envoyé à la Chine en 1685, et arriva à Pékin en 1686. L'empereur le goûta tellement, que, trois mois après son arrivée, il eut ordre de suivre les ambassadeurs envoyés en Moscovie, pour régler les limites de cet empire et de celui de la Chine. Le jésuite, aidé d'un de ses confrères, aplanit toutes les difficultés, et fut le médiateur d'une paix avantageuse. L'empereur chinois, pénétré de reconnaissance, le fit revêtir de ses habits royaux, et le prit pour son maître de mathématiques et de philosophie. Il lui permit de prêcher et de faire prêcher la religion chrétienne dans ses vastes états, et voulut l'avoir toujours auprès de lui dans ses promenades, dans ses voyages, et même dans ses maladies. Le Père Gerbillon mourut à

Pekin en 1707, supérieur général de toutes les missions de la Chine. Il a composé des *Elémens de géométrie*, tirés d'Euclide et d'Archimède; et une *Géométrie pratique et spéculative*. Ces deux ouvrages, écrits en chinois et en tartare, furent magnifiquement imprimés à Pékin. On trouve dans la *Description de l'empire de la Chine* du Père du Halde, des *Observations historiques sur la grande Tartarie*, par le Père Gerbillon : ainsi que les *Relations* des voyages qu'il fit en ce pays. La relation de son *Voyage de Siam* n'a point été imprimée. On dit que c'est sur cet ouvrage que l'abbé de Choisy composa sa Relation, en y ajoutant quelques ornemens, dont les Mémoires du Père Gerbillon avaient besoin. Le style n'était pas le principal mérite des écrits de ce jésuite. On peut voir des extraits de son manuscrit sur Siam, dans le tome 1er des *Mélanges historiques* de M. Michault.

* GERDIL (Hyacinthe-Sigismond), célèbre cardinal de la congrégation de Saint-Paul, dite des *Barnabites*, naquit à Samoëns en Savoie, le 23 juin 1718, d'une famille estimée. Il donna dès sa plus tendre jeunesse des preuves non équivoques de la supériorité des talens qui devaient le faire distinguer pendant sa longue et brillante carrière. Son oncle paternel, homme de lettres estimable, soigna ses premières études, que le jeune Gerdil continua ensuite sous les barnabites, qui dirigeaient le collége de Thonon et celui d'Annecy. A peine âgé de 15 ans, il devint le confrère de ses professeurs en embrassant leur institut. Après son noviciat, ses supérieurs l'envoyèrent à Bologne pour y faire son cours de théologie. Il cultiva en même temps les langues anciennes et modernes, et s'appliqua avec succès à l'histoire et aux sciences exactes. Il obtint l'estime générale à Bologne; mais principalement celle de Lambertini, alors cardinal archevêque de cette ville, et depuis pape sous le nom de Benoît XIV. Ce savant homme jugea parfaitement le jeune Gerdil dès la première entrevue, et en augura les plus grandes choses; il lui donna même une preuve de confiance en ses lumières, en le consultant sur divers morceaux de son grand ouvrage sur la *Canonisation*, et en l'employant à traduire du français en latin plusieurs extraits des auteurs qui devaient y être employés. Dès qu'il eut terminé son cours de théologie, il fut envoyé à Macérata, pour y enseigner la philosophie. Plusieurs ouvrages qu'il y publia le firent connaître avantageusement. Il essaya d'abord ses talens polémiques en cherchant à réfuter Locke, et ensuite à défendre Malebranche. Il passa bientôt après à Casal de Montferrat, d'où il fut appelé à Turin pour y occuper dans l'université la chaire de philosophie, et ensuite celle de théologie morale. L'archevêque de Turin, qui ne tarda pas à connaître tout le mérite de Gerdil, l'admit dans son conseil de conscience, tandis que son ordre lui témoignait sa confiance en le nommant provincial des colléges de Savoie et de Piémont. Peu de temps après, la congrégation ayant perdu son supérieur général, il fut question de nommer Gerdil pour lui succéder; mais Benoît XIV le désigna en même temps à Emmanuel III, roi de Sardaigne, comme la personne la plus capable de diriger l'éducation de son petit-fils, le prince de Piémont. Gerdil vécut à la cour comme il l'avait fait dans son collége; il s'occupa tout entier des travaux de son emploi, et consacra le temps qu'il ne donnait pas à l'éducation du prince, à composer plusieurs ouvrages utiles. Gerdil vit ses succès récompensés par deux abbayes; mais ses revenus ne le rendirent pas plus riche : il les employait à l'éducation de ses neveux et à faire de bonnes œuvres. Le pape Clément XIV lui décerna un prix plus honorable. Dans le consistoire tenu le 26 avril 1773, le saint Père le réserva cardinal *in petto*, sous une désignation qui caractérisait en même temps et sa grande réputation et sa rare modestie : *notus orbi, vix notus urbi*. Cependant Clément ne put achever la nomination, elle était réservée à Pie VI. Ce vénérable pontife appela Gerdil à Rome, le nomma consulteur du saint Office, le fit sacrer évêque de Dibbon, et le proclama le 15 décembre 1777 cardinal du titre *de Sainte-Cécile*; il avait déjà été agrégé au sacré collége le 27 juin de la même année : Gerdil montra dans ce haut rang beaucoup de zèle pour les intérêts de l'Eglise. Nommé préfet de la Propagande, et membre de presque toutes les congrégations, il était au milieu du sacré collége comme une lumière. C'était toujours son avis qu'on suivait dans les affaires les plus délicates, et Gerdil inclinait toujours pour le parti modéré, dès que les principes ne devaient pas en souffrir : c'est dans ce sens qu'il agit dans l'affaire du concordat. Lorsqu'en 1798 les Français s'emparèrent de Rome, et en

emmenèrent le souverain pontife, Gerdil s'empressa de quitter une ville livrée au désordre; et, pour subvenir aux frais de son voyage, il fut obligé de vendre ses livres. Arrivé à Sienne, il y vit l'infortuné Pie VI en proie au besoin; et, loin de pouvoir le soulager, il fut obligé lui-même, pour se rendre en Piémont, d'accepter les offres généreuses du cardinal Lorenzana, archevêque de Tolède, et de monseigneur Desping, archevêque de Séville, et depuis cardinal. Resté dans le séminaire de son abbaye de la Clusa, il se vit souvent sur le point de manquer de tout, mais il supporta ses malheurs avec la plus grande résignation. Après la mort de l'infortuné Pie VI, Gerdil se rendit au conclave convoqué à Venise. Dès les premiers scrutins, un grand nombre de suffrages se réunirent en sa faveur, et son âge très avancé fut un des plus grands obstacles à son élection. Il suivit à Rome le nouveau pape Pie VII, et y reprit ses occupations. La santé dont il jouissait dans l'âge le plus avancé faisait espérer de le conserver encore quelques années; mais il fut attaqué en 1802 d'une maladie grave à laquelle il succomba le 12 août de la même année. Il avait alors plus de 84 ans. Membre d'un grand nombre d'académies de l'Europe, il fut honoré des regrets de tous les savans. Le pape ordonna de magnifiques obsèques, et voulut lui-même faire l'absoute. Le Père Fontana, général des barnabites, et depuis cardinal, son ami, prononça son *oraison funèbre* (qui a été traduite en français par l'abbé d'Hesmivy d'Auribeau, Rome, 1802, in-8°), et lui composa l'épitaphe la plus honorable, et un *Eloge* lu le 6 janvier 1804 à l'académie des Arcades, sous le titre d'*Elogio letterario*. Ce savant et respectable prélat a composé un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs furent imprimés séparément. Le Père Torelli les a recueillis et publiés, Bologne, de 1784 à 1791, 6 vol. in-4°. Le Père Fontana, aidé du Père Scatti, entreprit une nouvelle édition dont les six premiers volumes parurent en 1806, et qui depuis s'est continuée. Voici les ouvrages compris dans l'une et l'autre édition: | *Introduction à l'etude de la religion, avec la réfutation des philosophes anciens et modernes touchant l'Etre suprême, l'éternité*, etc.; ouvrage dédié à Benoît XIV, et auquel applaudirent non-seulement les savans catholiques, mais encore plusieurs protestans de l'académie de Berlin; | *Exposition des caractères de la vraie religion*, traduite de l'italien en français, par le Père Livoy, barnabite, Paris, 1770, 1 vol. in-8°; | *Dissertations sur l'origine du sens moral, sur l'existence de Dieu, l'immatérialité des substances intelligentes*, avec deux *Dissertations sur les etudes de la jeunesse*; | *Projet pour l'établissement d'un séminaire*, avec un *Essai d'instruction théologique à son usage*; 16 *Traités* de *théologie* et 4 *Dissertations sur la nécessité de la révélation*. Dans l'essai, l'auteur réfute Bayle, le Système de la nature, les défenseurs de l'antiquité du monde, etc. Ces divers écrits forment les deux premiers volumes de l'édition de Bologne, et sont en langue italienne. Les 3ᵉ, 4ᵉ et 5ᵉ vol. et une partie du 6ᵉ renferment les œuvres françaises. On y trouve: | un *Traité de l'immatérialité de l'âme contre Locke*, et la *Défense du Père Malebranche contre ce philosophe*, Turin, 1747 et 1748, 2 vol. in-4°. Locke, dans son *Traité* de l'entendement humain, avance que sans le secours de la révélation, on ne peut être assuré que Dieu n'a pas donné à la matière la faculté de penser, et prétend que cela n'est point au-dessus de sa puissance. Cette idée, qui favorisait les principes des nouveaux philosophes, avait été avidement saisie par eux, notamment par Voltaire. Les doutes du philosophe anglais sont réfutés solidement dans le traité du Père Gerdil. Il y prouve que tout ce que dit Locke touchant l'immatérialité de Dieu peut également s'appliquer à l'âme. Burke a fait l'éloge de cet ouvrage. Un des caractères des écrits polémiques du Père Gerdil est qu'ordinairement il puise dans les raisonnemens même de ses adversaires les argumens par lesquels il les réfute; et c'est ce qu'il fit en cette occasion. | *Essai d'une démonstration mathématique contre l'existence éternelle de la matière et du mouvement*, etc.; *et des preuves que l'existence et l'ordre de l'univers ne peuvent être déterminés ni par les qualités primitives des corps, ni par les lois du mouvement*; | *Mémoires sur l'infini absolu considéré dans la grandeur, et sur l'ordre dans le genre du vrai et du beau*, insérés dans le tome sixième des *Miscellanea taurinensia*, 1771; | *Essai sur les caractères distinctifs de l'homme et des animaux brutes, où l'on prouve la spiritualité de l'âme par son intelligence*; | *Incompatibilité des principes de Descartes et de Spinosa*; | *Eclaircissement sur la notion et la divisibilité*

de l'étendue géométrique, en réponse à M. Dupuis, Turin, 1741; | *Réflexion sur un mémoire de M. Beguelin, concernant le principe de la raison suffisante, et la possibilité ou le système du hasard;* | *Dissertation sur l'incompatibilité de l'attraction et de ses différentes lois avec les phénomènes, et sur les tuyaux capillaires*, Paris, 1754, 1 vol. in-12. Un premier travail sur cet objet avait été inséré dans le *Journal* des savans, mai 1752. L'astronome Lalande y répondit dans le même journal. A la suite de la dissertation se trouve un *Mémoire sur la cohésion.* | *Observations sur les* Epoques de la nature, *pour servir de suite à l'examen des systèmes sur l'antiquité du monde*, insérées dans l'Essai théologique; | *Traité des combats singuliers ou des duels*, Turin, 1759. Le Père Gerdil y rappelle que le métier des armes n'est pas moins sujet que les autres états aux règles de la morale, ni moins soumis pour des chrétiens aux préceptes de l'Evangile. Il montre l'absurdité, et fait sentir la férocité du prétendu point d'honneur qui fait une loi de la vengeance. Il prouve enfin que tous les duels, même ceux autorisés autrefois pour cause publique ou particulière, et à plus forte raison ceux qui ont lieu entre particuliers, de leur autorité privée, choquent la raison, blessent la religion, n'ont rien de commun avec le véritable honneur, tendent à renverser l'édifice social. | *Discours philosophiques sur l'homme considéré relativement à l'état de nature, à l'état de société et sous l'empire de la loi*, Turin, 1769, in-8°, traduits en italien par le docteur Giudici, Lodi, 1782; | *De la nature et des effets du luxe, avec l'examen des raisonnemens de M. Mélon, auteur de l'*Essai politique sur le commerce en faveur du luxe, Turin, 1768, in-8°. Gerdil y analyse les raisonnemens des apologistes du luxe, entre autres de Montesquieu, et les réfute. Il montre que ces apologistes sont en contradiction avec eux-mêmes; il tire ses preuves des écrits qu'ils préconisent. | *Discours sur la divinité de la vraie religion;* | *Réflexion sur la théorie et la pratique de l'éducation, contre les principes de J. J. Rousseau*, Turin, 1765, in-8°. Elles se trouvent dans la nouvelle édition sous le titre de l'*Anti-Emile*. Elles sont écrites avec modération et ménagement pour l'auteur; mais rien n'y manque pour la solidité. Elles ont été traduites en anglais; et la princesse héréditaire de Brunswick fit passer dans ses états plusieurs exemplaires de cette traduction, comme un antidote aux dangers de l'ouvrage. Rousseau lui-même ne put s'empêcher de reconnaître le mérite de cet écrit, et de dire que de tous ceux qu'on avait publiés contre lui, c'était le seul qu'il eût trouvé digne d'être médité. Il ajoutait néanmoins qu'il craignait que l'auteur des réflexions ne l'eût pas compris; et certes ce n'était pas le Père Gerdil qui manquait d'intelligence. | *Considérations sur l'empereur Julien.* C'est dans les auteurs païens que Gerdil puise ses motifs pour apprécier le caractère de ce prince; et c'est d'après leurs témoignages qu'il prouve jusqu'à quel point sont exagérés les éloges que dans ces derniers temps lui ont prodigués quelques philosophes, sans doute à cause de sa haine pour le christianisme, qu'ils partagent avec lui. Tout ce morceau du Père Gerdil est plein d'une excellente critique. | *Observations sur le* 6e *livre de l'*Histoire philosophique et politique du commerce dans les deux Indes, par l'abbé Raynal. Gerdil écrivit ces observations rapidement, et à la lecture de ce 6e volume. Elles font regretter qu'il n'ait pas fait le même travail sur tout l'ouvrage. Quelques œuvres latines complètent le 6e volume; ce sont: | une harangue sur ce sujet: *Virtutem politicam ad optimum statum non minus regno quam reipublicæ necessariam esse.* L'orateur y combat Montesquieu. | Une autre haragne: *De causis academicarum disputationum in theologiam moralem inductarum.* Elles furent prononcées en présence de la société royale de Turin, la première en 1750, et l'autre en 1754. | *Disputatio de religionis virtutisque politicæ conjunctione;* | *Elementorum moralis prudentiæ specimen.* Tels sont les ouvrages compris dans les six premiers volumes de l'édition de Bologne. Le cardinal della Somaglia en fit imprimer un 7e à ses frais en forme de supplément et sous ce titre: *Opuscula ad hierarchicam Ecclesiæ constitutionem spectantia*, imprimé à Parme, chez Bodoni, en 1789, in-8°; et réimprimé à Venise, 1790, in-8°. Il contient: | *Confutazione di due libelli contro il breve* Auctorem fidei *di Pio VI, in cui si condanna il libro di Eybel:* Qu'est-ce que le pape? Rome, 1789, 2 vol. in-8°. | *Apologio del detto breve*, Rome, 1791 et 1792, in-4°. Eybel était professeur de droit canon à Vienne du temps de l'empereur

Joseph, et pendant la chaleur des réformes de ce prince. Il attaque dans son libelle la puissance papale, et parle avec peu de respect du pontife. Le Père Gerdil réfute sa doctrine en lui opposant les théologiens les plus attachés aux libertés de l'église gallicane, tels que Gerson, le Père Alexandre, Bossuet et Fleuri. | *In commentarium a Justino Febronio in suam retractationem editum animadversiones*, Rome, 1792, in-4°. Gerdil croyait avoir remarqué dans la rétractation de cet évêque quelques tournures embarrassées, et y désirait des expressions plus franches. Il montre en quoi elle pèche, et c'est toujours de l'autorité des plus célèbres théologiens français qu'il s'appuie. | *In Notas nonnullarum propositionum synodi Pistoiensis*, Rome, 1795. Ces remarques tendaient à justifier sur quelques points le synode de Pistoie : le Père Gerdil les réfuta. | *Esame dei motivi d'ell'opposizione del vescovo di Noli* (Benoît Solari) *alla publicazione della bolla che condanna le proposizioni estratte dal sinodo di Pistoia*, Rome et Venise, 1802, in-12; | des *Lettres pastorales* adressées aux paroisses qui dépendaient de son abbaye de la Clusa, et ses *Constitutions synodales*; | *Précis d'un cours d'instruction sur l'origine, les devoirs et l'exercice de la puissance souveraine*, Turin, 1799, in-8°. Il y en a deux traductions italiennes, l'une, Rome, 1800; l'autre, Venise, 1802, in-8°. | *Notes sur le poème de la religion du cardinal de Bernis*, Parme, Bodoni, 1795. A la mort du cardinal Gerdil, il restait en manuscrit dans ses portefeuilles; | *Osservazioni sopra una nuova lettera del vescovo di Noli*. Elles furent imprimées la même année 1802, à Venise. | *Confutazione dei sistemi contrari all'autorità della Chiesa circa il matrimonio*; | *Précis des devoirs des principaux états de la société*; | *Instruction sur les différentes causes de la grandeur et de la destruction des états*; | *Avis sur la lecture et le choix des bons livres*; | *Traité d'histoire naturelle contenant les règnes minéral, végétal et animal*; | *Tractatus de primatu romani pontificis, de gratia, de legibus, de actibus humanis, de mutuo*; | *Dissertatio contra Puffendorf de usura*, 5 vol.; | *Cursus philosophiæ moralis*. Plusieurs de ces ouvrages font partie de la nouvelle édition, composée de quinze volumes, il y a déjà quelques années, et sans doute les autres y entreront. On ne doute point que le cardinal Fontana n'ait achevé cette œuvre, le plus beau monument à élever à la gloire de son illustre confrère, pour laquelle il a déjà tant fait. On sait qu'il préparait une *Vie* de Gerdil, et l'abbé d'Auribeau de son côté se proposait de publier son *Esprit*. Au reste, les ouvrages de ce célèbre cardinal prouvent l'immense variété des connaissances de leur auteur, la fécondité de son génie, et son infatigable amour pour les travaux utiles. Il fut, de notre temps, un des hommes qui marquèrent le plus dans les sciences, qui furent le plus utiles à la religion et à l'Eglise, et firent le plus d'honneur au clergé. Sa vie entière fut consacrée à défendre l'une contre les déistes, à soutenir la doctrine de l'autre, et les jugemens du saint Siége contre les réfractaires; modèle d'ailleurs admirable de modération dans ses controverses, où, tout en maintenant avec fermeté les principes, non-seulement il ne blesse pas la charité, mais il ne laisse pas même échapper la moindre expression qui puisse offenser ceux qu'il réfute.

GERHARD ou **GÉRARD** (Ephraim), jurisconsulte allemand, né à Giersdorf, dans le duché de Brierg, en 1682, fut avocat de la cour et de la régence à Weimar. Il professa ensuite le droit à Altorf, où il mourut en 1718, à 36 ans. On a de lui divers ouvrages de jurisprudence et de philosophie. Le principal a pour titre : | *Delineatio philosophiæ rationalis*; on trouve à la fin une excellente dissertation *etc. De præcipuis sapientiæ impedimentis*. Il y a un grand nombre de savans du nom de Gerhard ou Gérard. *Voyez* GERARD.

GERHARD. *Voyez* TERENTIUS (Jean Gerhard).

* **GERHARD** (Chrétien-Abraham), savant prussien, conseiller des finances, etc., né en 1737, fut membre de l'académie des sciences de Berlin et de plusieurs autres sociétés savantes de l'Allemagne. Toute sa vie fut consacrée à des recherches et à des études de chimie, de médecine, de physique et d'histoire naturelle, et il s'efforça de rendre ces sciences populaires. Il publia plusieurs ouvrages estimés dont les principaux sont : | *Histoire du règne minéral*, en allemand; | une traduction, dans la même langue, du *Voyage métallurgique de Jars*, qu'il a enrichi de notes précieuses sur l'exploitation des mines. On trouve des détails sur cet ouvrage dans la *Revue encyclo-*

pédique, tome 15, p. 638. Gerhard est mort à Berlin en 1821.

* **GERHART** (Marc-Rodolphe-Balthasard), arithméticien célèbre, né à Leipsick le 4 mars 1755, entra, après avoir terminé ses études, à la banque de Berlin. Il y était principal teneur de livres, lorsqu'il mourut le 30 septembre 1805, laissant les ouvrages suivans, tous en allemand : | *Table des logarithmes pour les commerçans*, Berlin, 1788, in-8°; | *Manuel de la connaissance des monnaies, poids et mesures usités en Allemagne*, 1788, in-8°; | *Mémoire sur le calcul commercial*, 1788, in-8°; | le *Comptoriste universel*, 2 vol. in-4°, 1791; | *Règles générales et particulières pour le calcul du cours des changes*, Berlin, 1796, in-8°; | *Cabinet de monnaies portatif*, 1794, in-4°. Les tables pour la réduction des monnaies ont été traduites en français sous le titre de *Tableau du pair intrinsèque, tant en or qu'en argent, des monnaies de compte de tous les états du monde*, 1812, in-8°.

* **GÉRICAULT** (Jean-Louis-Théodore-André), peintre d'histoire, élève de M. Guérin, né en 1793, était fils d'un avocat qui possédait une fortune assez considérable. Géricault travailla peu, se livra à toutes sortes d'excès, et mourut au moment où, comprenant enfin la nécessité de sortir de ces habitudes funestes, il sentit qu'il avait des talens qui pouvaient l'illustrer. Il avait exposé au salon de 1819 le *Naufrage de la Méduse*, qui est maintenant au musée du Louvre, et qui fut à l'époque de son apparition en butte aux critiques les plus vives : ce tableau a des défauts; mais il n'en a pas moins placé son auteur au rang des peintres distingués. Géricault avait déjà peint auparavant un *chasseur à cheval*, un *cuirassier blessé*, une *forge de village*, tableaux qui n'étaient pas sans mérite. Peu de temps avant de mourir, il entreprit la *traite des Nègres*, la *peste de Barcelone*, et une *descente de croix* exécutée avec toute l'élévation de style et la sévérité de ton qui a distingué les meilleures productions de l'école lombarde. On doit encore à cet artiste plusieurs *dessins* et *lithographies*, entre autres un *épisode de la retraite de Moscou*, la *bataille de Maïpu*, celle *de Chacabuco*, *4 planches de la vie politique et militaire de Bonaparte*, par M. V. A. Arnault, in-fol.; qu'il ne put terminer. Géricault est mort à Paris le 26 janvier 1824, à peine âgé de 31 ans.

GERING (Ulric), allemand, fut un des trois imprimeurs, que les docteurs de la maison de Sorbonne firent venir à Paris vers 1469, pour y faire les premiers essais du bel art de l'imprimerie. Gering ayant amassé de grands biens, fit des fondations très considérables aux colléges de Sorbonne et de Montaigu. Il mourut dans celui-ci en 1510. Les deux imprimeurs qui le suivirent en France étaient Martin Grantz et Michel Friburger.

GERLAC (Petri), de Deventer, chanoine de l'ordre de saint Augustin, dans le monastère de Windesheim, mourut en odeur de sainteté, l'an 1411. Il a laissé en latin des *Soliloques*, in-12 ou in-24, qu'on a traduits en français, in-12.

GERLACH, pieux ermite, dont on conservait le corps dans l'abbaye des dames Norbertines, qui porte son nom, à 2 lieues de Maëstricht (sous le règne de Joseph II, cette maison a été détruite, et les dames transportées à Ruremonde). Dans sa *Vie* imprimée en 1745, à Maëstricht, chez Lekens, on rapporte des choses étonnantes, dont quelques-unes font plutôt l'éloge de la piété que du discernement du siècle où ce saint a vécu.

GERMAIN (saint), né à Auxerre en 380, d'une famille illustre, fit ses études à Rome, et brilla dans le barreau de cette ville. Devenu ensuite gouverneur de sa patrie et commandant des troupes du pays, il se fit tellement aimer des peuples par son intégrité, qu'après la mort de saint Amateur, évêque d'Auxerre, le clergé, la noblesse et le peuple le demandèrent d'une commune voix pour son successeur. Auxerre goûta, sous son nouveau pasteur, toutes les douceurs de la paix et de la concorde. Germain distribua tous ses biens aux pauvres et à l'Eglise. Le pélagianisme faisait alors des ravages en Angleterre. Les prélats des Gaules, assemblés en 429, envoyèrent Germain avec saint Loup, évêque de Troyes, pour arrêter la force du poison. Ces médecins spirituels firent en peu de temps beaucoup de guérisons par l'éloquence de leurs exhortations et par la sainteté de leur vie. Saint Germain y fit une seconde mission en 446. Plusieurs miracles éclatans opérèrent la conversion de ce qui restait de pélagiens. Au retour de ce second voyage, il passa en Italie, et mourut à Ravenne en 448. On a cru avoir trouvé en 1717, dans l'abbaye de Saint-Marien-d'Auxerre, les reliques de saint Germain; mais les bons critiques en ont contesté l'authen-

ticité, quoique l'abbé Le Bœuf l'ait soutenue. Sa *Vie* fut écrite par le prêtre Constant, auteur contemporain, à la prière de saint Patient, archevêque de Lyon; elle se trouve dans Surius.

GERMAIN (saint), successeur d'Eusèbe dans l'évêché de Paris, était né dans le territoire d'Autun, de parens nobles, vers 496. Childebert Ier le choisit pour son archichapelain, titre qui répond à celui de grand-aumônier. Germain était un homme apostolique, tout brûlant de zèle pour le salut des âmes. C'est lui qui fonda le monastère de Saint-Germain-des-Prés. Il mourut en 576. Nous avons de cet évêque une excellente *lettre* à Brunehaut, dans laquelle il exhorte cette reine, avec beaucoup de force, à empêcher le roi Sigebert de faire la guerre au roi Chilpéric. Don Bouillart, bénédictin de Saint-Maur, a recueilli tout ce qu'on peut dire sur ce digne pasteur, dans son *Histoire de l'abbaye de Saint-Germain*, publiée en 1724, in-fol. avec des figures relatives au sujet.

GERMAIN (saint), fils du patrice Justinien, fut dès sa jeunesse un des principaux ornemens du clergé de Constantinople. Son mérite le fit élever sur le siége épiscopal de Cyzique. En 715 on l'élut patriarche de Constantinople; il s'opposa avec zèle à l'empereur Léon l'Isaurien, iconoclaste, qui le chassa du siége patriarcal. Saint Germain mourut en 733, âgé de 95 ans, avec une grande réputation d'esprit et de vertu. Les ouvrages qu'on lui attribue sont pour la plupart de GERMAIN NAUPLIUS, patriarche grec de Constantinople, depuis 1227 jusqu'en 1239, qui écrivit à Grégoire IX en 1232, pour la réunion des églises, tint des conférences avec les députés du pape à Nicée, assembla un concile à Nymphée en 1233, et montra enfin peu de sincérité dans son procédé. Ses écrits se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*. Nous avons cependant de saint Germain trois *lettres* sur les affaires des iconoclastes (*voyez* dom Ceillier, tome 18, p. 62). Il avait fait une *Apologie de saint Grégoire de Nysse contre les origénistes;* Photius en admirait l'élégance et la politesse. — Il ne faut pas confondre ces deux Germain avec un 3e GERMAIN, aussi patriarche de Constantinople en 1265, qui renonça à son siége et fut député au concile de Lyon en 1274, par Michel Paléologue.

GERMAIN (dom Michel), bénédictin de Saint-Maur, né à Péronne en 1645, mort à Paris en 1694, avait fait profession en 1665. Il aida le savant Mabillon dans la composition des 7e et 8e siècles des *Actes bénédictins*, et dans celle de la *Diplomatique :* il se chargea du traité *sur les Palais des rois*, qui contient environ la 5e partie du livre. On a encore de lui l'*Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons*, 1675, in-4°. L'auteur avait un grand fonds d'esprit, une imagination vive, et une mémoire heureuse.

GERMAIN (Pierre), orfévre du roi, né à Paris en 1647, mort en 1682, excella dans le dessin et dans la gravure. Colbert le chargea de ciseler des dessins allégoriques sur les planches d'or qui devaient servir de couverture aux livres contenant les conquêtes du roi. Ce travail précieux fut admiré et dignement récompensé. On a encore de cet illustre graveur, des *médailles* et des *jetons*, où il représenta les plus fameux événemens du règne célèbre sous lequel il vivait. Il mourut à la fleur de son âge; mais ses talens se perpétuèrent avec le plus grand éclat dans son fils aîné.

GERMAIN (Thomas), fils du précédent, naquit à Paris en 1673. Il fit un séjour en Italie, où il se perfectionna dans le dessin et dans l'orfévrerie. Le palais de Florence est enrichi de plusieurs de ses chefs-d'œuvre. De retour en France, il travailla pour toutes les cours de l'Europe. Le roi fut si satisfait d'un *soleil* donné à l'église de Reims, le jour de son sacre, qu'il lui accorda un logement aux galeries du Louvre. Tous ses ouvrages respirent le génie et le goût. Il mourut à Paris en 1748.

GERMAIN (Claude-Louis, comte de Saint-), ministre de la guerre sous Louis XVI, né, en 1708, au château de Vertamboz près de Lons-le-Saulnier en Franche-Comté, d'une famille noble et très ancienne, entra chez les jésuites chez lesquels il embrassa la carrière de l'enseignement, et les quitta ensuite pour s'attacher au parti des armes dans un régiment dont son père était colonel. Il servit avec distinction en Hongrie, dans la guerre de 1737 contre les Turcs, passa ensuite successivement au service de l'empereur Charles VII, de la France, du Danemarck, où il fut à la tête des affaires militaires, revêtu de la dignité de feld-maréchal, et jouissant de la plus grande considération jusqu'en 1772, époque de la scène tragique qui ensanglanta la capitale du Danemarck par la mort des comtes Struensée et Brandt. La manière dont il se conduisit dans cette affaire délicate fait un

honneur infini à la droiture de son caractère. Voyant l'impossibilité de diriger les choses vers le dénouement qui lui semblait le plus conforme à la vérité et à la justice, il jugea qu'il était de son devoir de demander sa retraite. Il l'obtint sans difficulté, et les cent mille écus, stipulés dans son traité, lui furent accordés; il se hâta de quitter Copenhague, et de se retirer à Hambourg. Incertain sur le lieu où il fixerait sa demeure, et sur l'emploi qu'il ferait de son argent, il le confia au banquier le plus renommé de Hambourg, qui devait lui en payer l'intérêt. Quelque temps après, la situation de ce banquier se dérangea; il fit banqueroute, et toute la fortune du comte de Saint-Germain s'y trouva tellement compromise, qu'il n'a jamais pu en rien recouvrer. Il était déjà parti de Hambourg pour Bordeaux; après y avoir séjourné quelque temps, il avait enfin fixé son domicile à Lauterbach près Mulhausen, dans la Haute-Alsace, où il vivait dans la solitude et en vrai philosophe, sans ambition, et espérant de terminer ainsi sa carrière dans le repos, lorsqu'en 1775, Louis XVI jeta les yeux sur lui pour remplacer M. du Muy dans le ministère de la guerre. Le résultat général du ministère, court, gêné sans cesse, toujours contrarié, du comte de Saint-Germain, est le tableau d'une suite d'opérations utiles. Leur sort, comme celui de tout ce qui est au pouvoir des hommes, a dépendu des circonstances; mais la postérité ne pourra refuser à leur auteur les éloges que méritent une fermeté, rare dans sa place, un désintéressement plus rare encore et le courage avec lequel il l'a quittée, quand il a vu sa bonne volonté, jusque là souvent inefficace, devenue absolument inutile. Le comte de Saint-Germain était à peine rendu à lui-même, qu'il mourut à Paris le 15 janvier 1778. Il ne faut pas juger son mérite et ses qualités sur ce qu'en dit l'auteur des *Commentaires des Mémoires de M. le comte de Saint-Germain*, Londres, 1780; ouvrage de passion et d'un ressentiment aussi lâche que peu mérité de la part de M. de Saint-Germain, ni par ce qu'a écrit de lui M. de Saint-Auban (*voyez* le *Journal hist. et litt. de Luxembourg*, 15 juin 1780). Le seul reproche fondé qu'on puisse faire à cet homme célèbre, et dont plus d'une fois il est convenu lui-même, c'est de n'avoir point assez approfondi le caractère des personnes qui l'approchaient, et d'avoir rencontré des écueils, qu'une triste expérience et la connaissance désespérante de la méchanceté humaine a bien moins de peine à éviter, que la franche et confiante droiture, qui se persuade aisément l'impossibilité d'une chose dont elle ne sent pas la possibilité en elle-même. Les *mémoires* que nous avons sous son nom, Amsterdam, 1779, 1 vol. in-8°, sont effectivement de lui pour le fond; mais ils ont été altérés par une main infidèle et dirigés par des principes tout opposés à ceux de M. de Saint-Germain. M. A. R. Barbier attribue la rédaction de ses *Mémoires* à l'abbé de La Montagne.

* **GERMAIN** (Auguste-Jean, comte de Montfort), pair de France, né à Paris en 1786 d'une famille originaire d'Avignon, était fils d'un banquier qui devint directeur de la banque, membre des états-généraux, et qui mourut en 1803. Le jeune Germain étant entré comme surnuméraire dans les bureaux du ministère de l'intérieur, s'attacha à la fortune de Bonaparte, et, à l'âge de 20 ans, était déjà son chambellan (1806). Nommé en même temps comte de l'empire et officier d'ordonnance, il suivit l'empereur dans plusieurs campagnes, et notamment en Espagne (1808). En 1809 il défendit à la tête d'un corps de Bavarois le fort de Hufstein dans le Tyrol, et se rendit en 1813 en qualité de ministre plénipotentiaire auprès du grand-duc de Wurtzbourg. Après les désastres de Leipsick, il revint en France, obtint dans la garde nationale parisienne le grade d'adjudant-commandant, et se déclara pour la cause des Bourbons. Louis XVIII le récompensa de son dévouement, en lui donnant la place de préfet du département de Saône-et-Loire, et peu de temps après la croix de Saint-Louis. Il obtint aussi la croix d'officier de la légion d'honneur. Pendant les cent jours il resta dans la retraite, et ne fut point inquiété. Nommé préfet du département de Seine-et-Marne après la seconde restauration, il conserva son emploi jusqu'à l'entrée de M. Decaze au ministère. Dans le cours de son administration il fit preuve de talent et de capacité, notamment en 1817, lorsqu'il empêcha les séditions que la cherté des grains fut sur le point de faire éclater. La dignité de pair lui fut conférée le 5 mars 1819. Destitué de sa place de préfet il revint à Paris, où il siéga à la chambre des pairs, jusqu'à sa mort arrivée en 1821. Son éloge a été prononcé par M. le duc de

Broglie, et se trouve dans la collection des discours imprimés par ordre de la chambre, Paris, 1825, in-8°. Le comte Germain descendait, dit-on, du fameux orfèvre Germain, dont Voltaire a fait la réputation, dans sa pièce des *Vous* et des *Tu*.

*GERMAIN, marquis de ROSTAING (Just-Antoine-Henri-Marie), lieutenant-général des armées du roi, chevalier de Saint-Louis et de Cincinnatus, né au château de Vauchette, près Monbrison, le 24 novembre 1740, fut successivement page de M. le Dauphin, et premier page de Louis XV. Il fit en qualité de cornette, dans le régiment de Caraman, les campagnes de 1760-61 et 1762, en Allemagne, sous les ordres du maréchal de Broglie, et entra, en qualité d'aide-major, dans la première compagnie des mousquetaires, en 1769. Rostaing se distingua à la prise de la Dominique, et à l'attaque de Sainte-Lucie, où il servait comme colonel, et dut à sa conduite le commandement du régiment de Gatinois (ou Royal-Auvergne), qui lui fut donné en 1778. Il fit aussi la guerre d'Amérique, contribua à la prise d'York, et obtint le grade de maréchal-de-camp. De retour en France il fut nommé député du Forez à l'assemblée Constituante, et fait lieutenant-général dans la même année. Le marquis de Rostaing se retira bientôt dans sa terre, où il s'occupa uniquement d'actes de bienfaisance. Il est mort au mois de septembre 1826.

*GERMAIN (Mlle Sophie), que M. de Prony a surnommée l'*Hypatia du 19e siècle*, née à Paris le 1er avril 1776, et morte le 17 juin 1831. Elle apprit les premiers élémens des mathématiques sans autre guide qu'un Bezout trouvé dans la bibliothèque de son père, et elle eut à surmonter les obstacles que sa famille opposait à son ardeur pour les sciences. Le *Calcul différentiel* de Cousin fut le livre où elle puisa ensuite de nouvelles instructions. Après la formation de l'école normale et de l'école polytechnique, elle se procurait des cahiers des leçons de divers professeurs qui enseignaient dans ces deux établissemens, et fixa principalement son attention sur la *Chimie* de Fourcroy et l'*Analyse* de Lagrange. Comme les professeurs avaient l'habitude d'engager leurs élèves à leur présenter des observations par écrit, Mlle Sophie fit passer les siennes sous le nom d'un élève de l'école polytechnique, à Lagrange, qui, en ayant connu ensuite le véritable auteur, alla lui faire ses félicitations. Elle ne tarda pas à voir chez elle des savans du premier mérite. Depuis la publication de l'ouvrage de M. Legendre sur la *Théorie des nombres*, elle se livra particulièrement à ce genre d'étude. Plus tard elle trouva dans les *Recherches arithmétiques* de M. Gauss un nouveau stimulant vers ce genre d'analyse, et elle fit elle-même sur ce sujet des recherches nombreuses. Cependant elle n'avait encore rien publié, lorsqu'un physicien allemand, Chladni, vint à Paris répéter ses expériences curieuses sur les vibrations des lames élastiques. Napoléon devant qui elles furent répétées, regretta qu'elles ne fussent point soumises au calcul, et fit proposer, à cet effet, en 1809, un prix extraordinaire à l'institut. Sophie Germain le remporta, en 1815; il avait été remis jusqu'à trois fois, et elle n'eut pas un seul géomètre pour concurrent. Ses *Recherches sur la théorie des surfaces élastiques* ont paru en 1821, en un vol. in-4°. En octobre 1811, Sophie avait adressé à l'institut un mémoire dans lequel elle proposait l'hypothèse qui donne, au lieu de la raison inverse du rayon de courbure d'une courbe, cas résolu par Euler, la somme des raisons inverses des rayons des deux courbures principales d'une surface. Cette hypothèse fixa l'attention de Lagrange, et il en déduisit l'équation qu'elle aurait dû donner elle-même en se conformant aux règles du calcul. Avant le 1er octobre 1813, Mlle Germain envoya un mémoire qu'elle terminait par la comparaison entre les résultats de la théorie et ceux de l'expérience. L'équation du problème se trouvait justifiée, sans être encore démontrée; ce qui exigea un troisième concours. La difficulté semblait alors réduite à démontrer, soit l'hypothèse de Mlle Germain, soit toute autre hypothèse qui menât également à l'hypothèse connue. Dans ses deux premiers mémoires, l'auteur se bornait à la théorie des plaques élastiques. Dans le troisième, elle appliqua particulièrement son hypothèse à la recherche de l'équation des surfaces cylindriques vibrantes, et elle obtint le prix. La classe ayant annoncé toutefois que sa solution n'était pas entièrement satisfaisante, Sophie ne cessa depuis cette époque de multiplier les expériences, les calculs et les réflexions. Elle eut alors l'idée de communiquer sa démonstration à M. Fourier, secrétaire perpétuel de la

classe des sciences de l'institut. Ce géomètre illustre lui dit qu'il préférait une démonstration purement géométrique, et lui proposa pour modèle celle que Jacques Bernoulli avait donnée pour le cas de la lame droite. Mlle Germain appliqua les mêmes principes aux surfaces, et obtint la démonstration géométrique de son hypothèse. Elle publia en 1826 : *Remarques sur la nature, les bornes et l'étendue de la question des surfaces élastiques, et équation de ces surfaces*, in-8°. On trouve encore dans les Annales de chimie et de physique de 1828, un écrit de sa composition intitulé : *Examen des principes qui peuvent conduire à la connaissance des lois de l'équilibre, et du mouvement des solides élastiques*. M. Legendre a aussi fait connaître quelques-unes de ses découvertes dans le *Second supplément de la théorie des nombres* publié en 1825. Le 18 mars 1824, elle avait adressé à la classe des sciences de l'institut, un mémoire *sur l'emploi de l'épaisseur dans la théorie des surfaces élastiques*, faisant suite au mémoire qui obtint le prix en 1815. On a trouvé dans ses papiers d'immenses travaux sur l'histoire, sur la géographie, notamment sur celle des anciens : sur les sciences naturelles, etc. Mlle Germain avait appris la langue latine sans maîtres, afin de pouvoir entendre divers ouvrages, tels que ceux d'Euler, de Newton. M. Guillaume Libri lui a consacré une notice dans le *Journal des débats* du 18 mai 1832.

GERMANICUS (César), fils de Drusus et de la vertueuse Antonia, nièce d'Auguste, hérita du caractère et des vertus de sa mère. Tibère, son oncle paternel, l'adopta. Il exerça ensuite la questure, et fut élevé au consulat l'an 12 de J.-C. Auguste étant mort deux ans après, pendant que Germanicus commandait en Allemagne, il refusa l'empire que les soldats lui offraient, et ramena les rebelles à la paix et à la tranquillité. Il battit ensuite les Allemands, défit Arminius, et reprit sur les Marses une aigle romaine qu'ils gardaient depuis la défaite de Varus. Rappelé à Rome, il y triompha, et fut déclaré empereur d'Orient. Tibère, qui l'avait honoré de ce titre, l'envoya en Orient pour y apaiser les troubles. Germanicus vainquit le roi d'Arménie, le détrôna, et donna la couronne à un autre. Tibère, jaloux de ses succès, le fit empoisonner à Daphné, près d'Antioche, par Pison, l'an 19 de J.-C., à 34 ans. Les peuples et les rois versèrent des larmes à sa mort. Le monstre qui l'avait ordonnée fut le seul qui l'apprit avec joie ; il voulut en vain arrêter les pleurs et les gémissemens des Romains. Germanicus, doux dans la société, fidèle dans l'amitié, prudent et brave à la tête des armées, s'était gagné tous les cœurs. Les qualités de son esprit répondaient à celles de son âme. Au milieu du tumulte des armes et de la guerre, il cultiva la littérature et l'éloquence. Il avait composé des *comédies* grecques, une *traduction d'Aratus*, en vers latins, et des *épigrammes* : le temps en a épargné quelques-unes, imprimées à Cobourg, 1715 et 1716, in-8°, et dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Il y en a d'ingénieuses, il y en a de faibles ; mais on ne s'attend pas qu'un grand capitaine, chargé des armées d'un empereur, versifie comme un poète de profession. Germanicus avait épousé Agrippine, dont il eut 9 enfans, parmi lesquels on compte Caligula, qui déshonora le nom de son illustre père. La *vie de Germanicus* a été écrite par de Beaufort ; Leyde, 1741, in-8°, et on en a fait le héros de plusieurs tragédies.

GERMOIN (Anastase), archevêque de Tarentaise, et savant jurisconsulte, a écrit un traité *De jurisdictione ecclesiastica*, in-fol. Le duc de Savoie l'envoya ambassadeur en Espagne, où il mourut en 1627.

GERMON (Barthélemi), jésuite, né à Orléans en 1665, mort dans cette ville en 1718, fut aux prises pendant quelque temps avec deux célèbres bénédictins de Saint-Maur, don Mabillon et don Constant. La *Diplomatique* du premier lui avait déplu ; il prétendit y trouver plusieurs diplômes faux, et publia quelques *dissertations* latines à ce sujet, 1703, 1706, 1707, en 3 vol. in-12, écrites avec pureté et élégance. Plusieurs littérateurs prirent parti pour lui, d'autres se déclarèrent pour le bénédictin. L'abbé Raguet, dans son *Histoire de la Diplomatique de* don *Mabillon*, après avoir saisi studieusement le vrai état des controverses, se décide pour le jésuite. Le Père Germon s'engagea aussi dans les contestations concernant les centune propositions de Quesnel ; il fit, dit-on, 2 vol. in-4° sur ces propositions, sous le titre de *Traité théologique*, que le cardinal de Bissy, un des plus zélés adversaires de l'oratorien, adopta et publia sous son nom. *Voyez* THIARD (Henri). Nous avons encore de lui : *Lettres et Questions*

sur l'histoire des congrégations de Auxiliis *du Père Serry, dominicain.*

* GERNING (Jean-Chrétien), entomologiste, né à Francfort sur le Mein en 1745, fit ses études au gymnase de cette ville, puis embrassa le commerce qu'il quitta pour se livrer à son goût pour les sciences. Il s'appliqua à l'histoire naturelle, surtout à l'entomologie. Sa réputation lui mérita les récompenses du gouvernement de son pays. Il était conseiller aulique de Saxe-Gotha, lorsqu'il mourut dans sa ville natale en 1802. Sa collection de papillons et d'insectes est la plus belle qu'aucun amateur soit parvenu à faire. Il a travaillé à plusieurs ouvrages d'histoire naturelle, notamment aux *Papillons de l'Europe*, Paris, 1780-1792 : il a fourni pour ce livre un grand nombre de figures tirées de sa collection et la plus grande partie du texte.

GERONCE, général des troupes du tyran Constantin, dans le 4e siècle, se brouilla avec cet usurpateur, et résolut de le dépouiller de la pourpre impériale, pour en revêtir Maxime, une de ses créatures. Il assiégea dans Vienne Constantin; mais l'armée de l'empereur Honorius l'obligea de s'enfuir en Espagne. Ses soldats, pleins de mépris pour lui, résolurent de s'en défaire. Il fut attaqué dans sa propre maison en 411. Voyant qu'il lui était impossible de se défendre, il ôta la vie à un de ses amis, à sa femme, et se la ravit à lui-même par un coup d'épée qu'il se plongea dans le cœur.

* GERSDORF (Adolphe TRAUGOLT van ou de), physicien et naturaliste, né le 20 mars 1744 à Rengersdorf dans la Haute-Lusace, fonda dans cette province en 1770 la *société des Sciences* qui s'est rendue depuis recommandable par ses travaux. Il est mort en 1807 laissant différens écrits dont les plus importans sont : | *Essai pour fixer la hauteur des montagnes des géans*, Leipsick, 1772, in-4°; | de la *Pouzzolane et de la manière de l'employer utilement dans les constructions*, traduite en français, Dresde, 1784, in-8°; | *Précautions à observer pendant l'orage*, Gorlitz, 1798-1800, in-8°; | *Observations sur l'électricité atmosphérique*, 1802, in-4°, fig. et plusieurs *mémoires* dans la *Feuille hebdomadaire* de Wittemberg, dans le *Journal de la Haute-Lusace* et le *Magasin géographique* de Fabri.

GERSEN, GESEN ou GESSEN (Jean), nommé à un abbé de Verceil, dont l'existence est un problème parmi les savans. Quelques bénédictins dans les deux derniers siècles, et M. l'abbé Valart, ont essayé de le faire passer pour auteur du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, que l'opinion aussi générale que solidement établie, attribue à Thomas à Kempis. M. Valart, dans une dissertation mise à la tête d'une édition très infidèle de cet ouvrage, imprimé chez Barbou, in-12, en 1758, croit prouver, 1° que l'Imitation de Jésus-Christ est plus ancienne que Thomas à Kempis; 2° qu'elle était connue avant l'an 1550; 3° que Jean Gersen en est l'auteur, puisqu'on voit son nom jusqu'à cinq fois dans un manuscrit ancien, et qu'on le retrouve dans d'autres manuscrits. Toutes ces prétentions ont été réfutées par l'abbé Ghesquière, célèbre bollandiste, par Eusèbe Amort, et depuis par l'abbé Desbillons, dans une excellente dissertation publiée à Manheim en 1780, à la tête d'une nouvelle édition de cet ouvrage précieux, où toutes les altérations faites dans l'édition de M. Valart sont corrigées, et l'ouvrage rendu à son premier état sur la foi des plus anciens exemplaires. (*Voyez* KEMPIS, AMORT, CHARLIER, NAUDÉ).

GERSON. *Voyez* CHARLIER.

* GERSTLACHER (Charles-Frédéric), célèbre publiciste allemand, né en 1752, à Boblingen dans le Wurtemberg, se voua de bonne heure à l'enseignement, et fut d'abord professeur extraordinaire de droit à l'université de Tubingen où il avait fait ses études. Il devint ensuite assesseur au tribunal de la cour à Carlsruhe, et fut nommé, en 1789, conseiller privé effectif, puis assesseur à la cour suprême de révision établie en 1791 à Bade. Il a laissé plusieurs ouvrages en allemand et en latin dont on trouve l'énumération dans le 4e vol. du *Dictionnaire des auteurs allemands* par Meusel. Leipsick, 1804. Les plus connus sont : | *Commentatio de quæstione per tormenta*, Francfort et Leipsick, 1755, in-4°; | *Specimen juris publici de majore statuum imperii ætate antiquissima, antiqua et hodierna*, Francfort, 1755, in-4°; | *Bibliothèque juristique, etc.*, Stuttgard, 1758-1762, 2 vol. grand in-8°; | *Corpus juris germanici et privati*, Francfort et Leipsick, 1755-1763, 4 vol. grand in-8°. Gerstlacher est mort à Carlsruhe en 1795.

GERTRUDE (sainte), née à Landen en Brabant, l'an 626, de Pepin, prince de Landen, maire du palais, et ministre des

rois d'Austrasie, fut abbesse de Nivelle en 647, et mourut le 17 mars 659, à 33 ans. Sa *Vie* a été écrite par un auteur contemporain, témoin des principaux faits qu'il rapporte. *Voyez* les *Acta sanctorum belgi*, tome 3, p. 146, 149. Nous l'avons aussi en italien, par Bonnucci, in-12; et en français par des Escœuvres, 1612, in-8°. — Il ne faut pas la confondre avec sainte GERTRUDE d'Eisleben en Saxe, abbesse du monastère de Rodart, puis d'Elpédian, ordre de Saint-Benoît, qui mourut en 1334, après avoir édifié ses contemporains par ses vertus et ses écrits. Le livre de ses *révélations* a été imprimé plusieurs fois. Sainte Gertrude y trace le vrai portrait de son âme. C'est le récit de ses communications avec Dieu, et des transports de son amour. Cet ouvrage, après ceux de sainte Thérèse, est peut-être le plus propre à nourrir la piété dans les âmes. On distingue les éditions données par Lanspergius, chartreux, mort en 1559, et par le célèbre Blosius, abbé de Liessies. Don Canteleu en a donné une édition, Paris, 1662, in-8°, sous le titre d'*Insinuationes divinæ pietatis, etc.*, et don Mége en a donné une autre, sous le titre de *Sanctæ Gertrudis V. et abbatissæ ord. Sancti Benedicti, insinuationum divinæ pietatis exercitia*, Paris, 1664, in-12. On a encore de ce dernier une traduction française de la *Vie* et des *révélations de sainte Gertrude*, Paris, 1671, in-8°. — Quant à sainte GERTRUDE qui est honorée d'un culte particulier en Franconie, il est probable que c'est la même que celle de Nivelle.

GERVAIS et PROTAIS (saints), souffrirent la mort sous Néron, ou au plus tard sous Domitien. On lit dans saint Ambroise, qu'ils s'étaient long-temps préparés à la victoire qu'ils remportèrent, par les exercices de la piété, et par la constance avec laquelle ils résistèrent à la corruption du siècle. Le même Père ajoute qu'ils furent décapités pour le nom de Jésus-Christ, et les appelle les premiers martyrs de Milan. Le lieu où étaient leurs reliques fut révélé à saint Ambroise par une vision qu'il eut en songe. D'autres dirent que les saints eux-mêmes lui apparurent, et lui firent connaître l'endroit qui renfermait leurs corps. Ambroise fit creuser la terre dans le lieu indiqué. On y trouva deux corps, le fond du tombeau couvert de sang, et toutes les marques qui pouvaient constater la vérité de ces reliques. Elles furent transportées avec beaucoup de pompe dans la basilique de Fauste, dite aujourd'hui de Saint-Vital et de Saint-Agricole, et de là dans la basilique Ambrosienne. Il se fit plusieurs miracles à la levée de leurs corps et à leur translation. Les ariens de Milan firent tous leurs efforts pour nier la vérité des miracles opérés par l'intercession de ces saints; « mais ils montraient par là, dit saint Ambroise, qu'ils » n'avaient pas la même foi qu'eux. Au» trement, continue-t-il, pourquoi au» raient-ils cherché à détruire des mira» cles aussi évidens? Cette foi est confir» mée par nos ancêtres; les démons eux» mêmes sont forcés de rendre témoi» gnage à une doctrine que nient les hé» rétiques. » Saint Paulin de Nole et saint Augustin rapportent que la découverte de ces reliques, faite en 386, mit fin à la persécution suscitée par les ariens contre saint Ambroise. Effectivement le saint évêque les réduisit au silence, en confondant dans son second discours, les impostures par lesquelles ils tâchaient d'offusquer l'éclat de ces miracles. Cependant, à la honte de l'esprit humain, Midleton a renouvelé les contes des ariens. Mais le protestant Cave n'a pu s'empêcher de regarder ces miracles comme incontestables. « La vérité de ces prodiges, dit-il, » est suffisamment prouvée par les té» moignages de saint Ambroise, de saint » Augustin et de saint Paulin, qui étaient » tous sur les lieux. Ils s'opérèrent à la » face de toute la ville, et ils furent deux » fois la matière des sermons de saint » Ambroise. Je ne doute point que Dieu » ne les ait faits pour confondre l'impiété » arienne, et pour prendre hautement la » défense de la doctrine catholique, qui » éprouvait tant de contradictions, et qui » était si violemment persécutée. » *Voyez* GAMALIEL.

GERVAIS DE TILBURY, ainsi nommé d'un bourg d'Angleterre sur la Tamise où il est né dans le 12e siècle, était neveu de Henri II, roi d'Angleterre. Il eut un grand crédit auprès de l'empereur Othon IV, auquel il dédia une *Description du Monde*, et une *Chronique*. Gervais de Tilbury composa encore l'*Histoire d'Angleterre*, celle *de la Terre-Sainte*, et d'autres ouvrages peu estimés, qui manquent de critique et d'exactitude. Il est mort en 1218.

GERVAIS CHRÉTIEN. *Voyez* CHRÉTIEN (Gervais).

GERVAIS (Charles-Hubert), inten-

dant de la musique du duc d'Orléans, regent du royaume, et ensuite maître de la musique de la chapelle du roi, mourut à Paris en 1744, à 72 ans. On a de lui | un livre de *cantates* estimées ; | trois opéras, *Méduse*, *Hypermnestre*, et les *Amours de Protée* ; | plusieurs *motets*.

GERVAISE (l'abbé Nicolas), parisien, fils d'un médecin, s'embarqua fort jeune pour le royaume de Siam, avec quelques missionnaires de la congrégation de Saint-Vincent-de-Paul. Le jeune homme ne fut point spectateur oisif dans ses voyages ; il s'instruisit par lui-même, ou par les livres du pays, de tout ce qui concernait les mœurs et les productions des contrées qu'il parcourut. De retour en France, après 4 ans de séjour à Siam, il devint curé de Vannes en Bretagne, puis prévôt de l'église de Saint-Martin de Tours. Il alla ensuite à Rome, et y fut sacré évêque d'Horren. Il s'embarqua pour exercer son zèle dans le lieu de sa mission ; il fut massacré par les Caraïbes en 1729, avec ses compagnons. Le public lui est redevable de plusieurs ouvrages : | *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*, in-12 : | *Description historique du royaume de Macassar*, in-12. C'est comme une suite du précédent. Quoique l'on sente bien que l'un et l'autre sont la production d'un jeune écrivain, on ne laisse pas d'y trouver des choses curieuses sur les mœurs, les habitans, les lois, les coutumes, la religion, les révolutions des pays qu'il décrit. L'abbé Gervaise était revenu en France avec deux fils du roi de Macassar : | *Vie de saint Martin, évêque de Tours*, Tours, 1699, in-4°, pleine de recherches édifiantes et instructives ; don Badier l'a jugée avec trop de sévérité et d'aigreur ; | *Histoire de Boëce, sénateur romain, avec l'analyse de tous ses ouvrages*, in-12, 1715 : bon livre dédié à Louis XV, Louis XIV auquel il devait faire cette dédicace étant mort avant la publication de cet ouvrage, qui est dirigé par une critique solide et judicieuse.

GERVAISE (don Armand-François), frère du précédent, d'abord carme-déchaussé, ensuite religieux de la Trappe, plut tellement à l'abbé de Rancé, par ses lumières et par son zèle, qu'il le fit nommer abbé de son monastère en 1696. Don Gervaise, impétueux, bouillant, bizarre, inquiet, singulier, n'était point fait pour être à la tête d'une maison qui demandait un homme de paix. Il voulut faire des changemens au dedans et au dehors de l'abbaye. Il affecta de ne point consulter l'abbé de Rancé, à qui il devait son élévation, et de ne point suivre sa façon de gouverner. Le vieux réformateur, voyant son ouvrage prêt à être changé ou détruit, engagea adroitement le nouvel abbé à donner sa démission. C'est sans doute ce qui a fait dire à un écrivain, qui souvent bouleverse les évènemens pour placer un bon mot, qu'*après avoir fondé et gouverné son institut, il se demit de sa place et voulut la reprendre*. Don Gervaise, dépouillé de son abbaye, sortit de la Trappe, erra quelque temps de solitude en solitude. Il conservait partout la manière de vivre de la Trappe. Mais ayant publié son premier volume de l'*Histoire générale de Cîteaux*, in-4°, les bernardins, qui étaient vivement attaqués dans cet ouvrage, obtinrent des ordres de la cour contre lui. Il fut arrêté à Paris en sortant du Luxembourg, puis conduit et renfermé à l'abbaye de Notre-Dame des Reclus, dans le diocèse de Troyes. Il y mourut en 1751, âgé de 91 ans, regardé comme un de ces hommes qui, malgré plusieurs bonnes qualités, sont toujours haïs, parce qu'ils mêlent à la vertu l'aigreur et l'amertume de leur caractère. On a de lui : | Les *Vies de saint Cyprien*, in-4° ; *de saint Irénée*, 2 vol. in-12 ; *de saint Paul*, 5 vol. in-12 ; *de saint Paulin, saint Epiphane*, in-4°. Les matériaux ont été pris dans les Mémoires de Tillemont ; mais le style est de l'auteur. De l'imagination, de la chaleur, de la facilité, mais peu de justesse, beaucoup de négligence et d'idées singulières : voilà son caractère. | La *Vie d'Abailard et d'Héloïse*, 2 vol. in-12 ; | les *Lettres d'Abailard et d'Héloïse*, traduites en français d'une manière fort libre ; | *Histoire de l'abbé Suger*, 1721, 3 vol. in-12, curieuse, mais inexacte ; | *Histoire de l'abbé Joachim, surnommé le Prophète, religieux de l'ordre de Cîteaux... où l'on voit l'accomplissement de ses prophéties sur les papes, sur les empereurs, sur les rois, sur les états, et sur tous les ordres religieux*, 1745, 2 vol. in-12 (*V.* JOACHIM) ; | *Histoire générale de la réforme de l'ordre de Cîteaux en France*, in-4°. Le 1er volume de cet ouvrage peu commun, contre lequel les bernardins portèrent des plaintes, n'a pas été suivi du 2e ; | *Jugement critique, mais équitable, des Vies de feu M. l'abbé de Rancé, réformateur de l'abbaye de la Trappe, écrites par les sieurs Maupeou et Marsollier*, in-12, 1744, Troyes, sous le titre de Londres. L'au-

teur y relève plusieurs fautes que ces deux écrivains ont commises contre la vérité de l'histoire. Il se justifie sur plusieurs imputations, d'une manière qui peut paraître satisfaisante. Il faut lire cet écrit, quand on veut bien connaître le réformateur de la Trappe, un peu flatté par les historiens; mais il ne faut pas non plus s'en rapporter entièrement à l'esprit aigri et un peu romanesque de don Gervaise. On peut voir aussi la longue *Apologie* qu'il publia au sortir de la Trappe. | Quelques autres ouvrages imprimés et manuscrits.

GÉRY (André-Guillaume de), né à Reims le 17 février 1727, entra dans la congrégation de Sainte-Geneviève en 1742, enseigna la philosophie et la théologie dans son ordre, et s'appliqua en même temps à annoncer la parole de Dieu; ce qu'il fit avec un succès marqué dans la capitale de la France. Il devint successivement curé de Saint-Léger à Soissons, et de Saint-Irénée à Lyon, et fut peut-être un peu trop lié avec M. de Fitz-James à Soissons, et avec M. de Montazet à Lyon, prélats regardés comme peu soumis aux décrets de l'Eglise. De grade en grade, Géry parvint à être élu supérieur-général de son ordre en 1778, et il mourut d'une attaque d'apoplexie le 7 octobre 1786. Nous avons de lui des *sermons*, des *prônes*, et quelques *panégyriques*. Ce recueil est en 6 vol. in-12, Paris, 1788.

* GESENIUS (Guillaume), médecin, naquit en 1760 à Schoningen, dans le duché de Brunswick, et mourut le 1er avril 1801, après avoir exercé sa profession à Nordhausen et à Walkenried. Il a publié les ouvrages suivans en allemand, dont la plupart traitent de la science médicale: | *Essai d'une encyclopédie lépidopterologique*, ou *Manuel pour les personnes qui font des collections de papillons*, Erfurt, 1786, in-12; | *Pathématologie médico-morale*, ou *Essai sur les passions et leur influence sur les fonctions du corps*, 1786, in-8°; | de la *Fièvre putride, bilieuse et épidémique des années* 1785 *et* 1786, Leipsick, 1788, in-8°; | *Catalogue descriptif des médicamens simples tirés du règne végétal*, d'après l'ordre alphabétique des dénominations usitées dans les pharmacies, Stendal, 1790, in-folio; | *Manuel de matière médicale*, 1792 et 1796, in-8°.

GESLEN ou GHELEN (Sigismond de), *Gélénius*, né à Prague, fut correcteur de l'imprimerie de Froben, emploi qui alors supposait du mérite et du talent, et mourut en 1554, après avoir traduit, du grec en latin, *Josèphe*, *Saint-Justin*, *Denys d'Halicarnasse*, *Philon*, *Appien*, et d'autres auteurs.

GESLER ou GRISLER, gouverneur de de la Suisse, ou du moins du canton d'Uri, pour l'empereur Albert, provoqua, dit-on, par ses vexations et ses cruautés le soulèvement de ses peuples; mais les critiques ne sont pas d'accord sur toutes les particularités qu'on en raconte. *Voyez* TELL.

GESNER (Conrad), surnommé *le Pline d'Allemagne*, né à Zurich en 1516, mort de la peste à Bâle en 1565, à 49 ans, surmonta pour s'instruire tous les obstacles qu'apportait à son éducation la pauvreté de ses parens, et professa la médecine et la philosophie avec beaucoup de réputation. Après avoir employé toute sa vie à la culture des lettres, il voulut mourir au milieu d'elles. Attaqué de la peste, et se sentant près de son dernier moment, il se fit porter dans son cabinet, où il expira. La botanique et l'histoire naturelle l'occupèrent toute sa vie. Bèze dit « qu'il » avait lui seule toute la science qui avait » été partagée entre Pline et Varron. » Sa probité et son humanité le firent autant estimer que son savoir. L'empereur Ferdinand Ier, qui considérait Gesner, donna à sa famille des armoiries, qui marquaient les matières qu'il avait approfondies. C'était un écu écartelé. Dans le 1er quartier, on voyait une aigle aux ailes éployées; dans le 2e, un lion armé; dans le 3e un dauphin couronné; dans le 4e un basilic entortillé. On a de lui : | une *Bibliothèque universelle*, publiée à Zurich en 1545, in-fol. C'est une espèce de dictionnaire d'auteurs et de livres, dont on donna un *Abrégé* en 1583, in-fol. plus estimé que l'ouvrage même. | *Historia animalium*, Zurich, 1551-87, 5 vol. in-fol. Cette compilation offre de grandes recherches; mais elle n'est pas toujours exacte. | Un *Lexicon grec et latin*, 1560, in-fol. Gesner possédait bien ces deux langues; mais comme il écrivait pour avoir du pain, ainsi qu'il l'avoue lui-même dans sa Bibliothèque, ses ouvrages ne sont pas exempts de fautes. | *Opera botanica*, Nuremberg, in-folio, 1754; | *Historiæ plantarum fasciculi duo*, Nuremberg, 1759-70, 2 parties en 1 vol. in-folio. Ce volume fait suite au précédent. | *Mithridates de differentiis linguarum* : ouvrage dans lequel il compare 138 langues alors connues, et

à la suite duquel il donne le vocabulaire des vagabonds connus sous le nom d'Egyptiens ou Bohémiens. C'est à Gesner que nous devons l'idée d'établir les genres des plantes, par rapport à leurs fleurs, à leurs semences et à leurs fruits. On doit regarder comme une perte considérable, celle du grand *Herbier* qu'il avait entrepris, et dont il parle souvent dans ses différens écrits sur la botanique. C'est aussi à Gesner qu'on doit la naturalisation et la culture de la tulipe en France.

GESNER ou GESSNER (Salomon), poète, peintre et graveur paysagiste, né en 1730 à Zurich en Suisse, parut dans son enfance inhabile à toute autre étude qu'à celle de l'écriture et de l'arithmétique. Mais sous cette apparente incapacité il cachait une âme brûlante et susceptible d'enthousiasme. Il s'est fait une réputation très distinguée parmi les poètes allemands, et a mérité une place parmi le petit nombre des écrivains modernes, qui, dans leur genre, ont paru balancer le mérite des anciens. On ne peut au moins lui refuser le mérite d'avoir étendu les limites dans lesquelles s'était renfermée jusqu'ici la pastorale, en lui donnant un intérêt tout à la fois plus moral, en joignant aux peintures les plus naïves de la simple nature, des situations plus touchantes et plus variées, avec un caractère de mœurs plus pur et plus idéal. Il faut convenir toutefois que ce genre par lui-même n'est pas favorable aux mœurs : la tendresse en fait le ressort et le but ; et en général ces sortes de lectures énervent toujours le cœur des jeunes lecteurs, répriment l'énergie de leur âme dans son premier essor, et étouffent les grands sentimens dans leur naissance. Rival infatigable de Klopstock, il ne se rebuta point du peu de succès de ces premières entreprises : il donna en 1755 son *Daphnis* qui le tira de l'obscurité; et l'année suivante, il publia des *Idylles*, chef-d'œuvre de délicatesse et de perfection où sa muse se montra modeste, innocente et pleine d'attraits. Enfin il s'éleva à la hauteur de l'épopée dans la *Mort d'Abel*. Ce poème qui renferme de grandes beautés est le titre le plus solide de sa gloire. Ce poète est mort à Zurich, d'une attaque d'apoplexie, le 2 mars 1788, âgé de 58 ans. Ses *Œuvres* dans lesquelles on rencontre encore son poème du *Premier navigateur*, deux drames *Eraste* et *Evandre*, et des *Lettres sur le paysage*, ont été imprimées à Reutlingen, 1773, 3 vol. in-12 ; elles font partie d'une grande collection de poètes allemands. MM. Huber, Turgot, Meister et l'abbé Bruté de Loirelles, en ont publié une traduction française en 3 vol. grand in-4°, fig. de Le Barbier, Paris, 1786-93, depuis très souvent réimprimée en 4 et en 2 vol. in-8°; en 3, 4 ou 6 vol. in-18. La notice placée en tête de l'édition de 1798 est de Petitain. On recherche aussi l'édition qui a été exécutée sous les yeux de l'auteur, Zurich 1773-1777, 2 vol. in-8°, avec des figures dessinées et gravées par Gesner lui-même. La *Mort d'Abel* a été traduite en français.

* GESNER (Jean-Jacques), professeur d'hébreu, né à Zurich en 1707, s'est principalement distingué par sa passion pour la numismatique. On lui doit : *Specimen rei nummariæ*, Zurich, 1735, 2 vol. in-fol. : le 2e vol. a pour titre : *Numismata antiqua imperatorum romanorum, latina et græca*. Cette collection, qui réunit presque toutes les médailles grecques et romaines connues au moment de sa publication, est rarement complète, et n'est pas fort estimée, parce qu'on y a admis sans critique des médailles fausses ou suspectes, et que d'ailleurs les planches sont médiocrement gravées. Gesner est mort à Zurich en 1787.

GESSÉE (Jean de la), né en Gascogne en 1551, et secrétaire du duc d'Alençon, a laissé des *poésies latines et françaises*, assez ignorées. Le recueil des premières parut à Anvers en 1580, in-8°, et celui des secondes, et 1583, in-8°.

* GESSI (François), peintre italien, né à Bologne en 1588, fut surnommé *Guido secondo*, parce qu'il imita parfaitement la manière du Guide dont il avait été l'élève. S'il ne l'égale pas toujours dans la correction du dessin et dans l'expression des affections de l'âme, il ne lui est pas inférieur pour la fermeté du pinceau et le moelleux du coloris. Il ne fallut rien moins que la prudence et la douceur du Guide pour fixer l'esprit volage qui caractérisa ses premières années. Son maître l'emmena avec lui à Rome. Gessi passa ensuite à Naples où ses talens excitèrent l'admiration, mais en même-temps la jalousie. Il eut dans cette dernière ville un procès qui le réduisit à un état de détresse qui, l'obligeant de travailler pour vivre, influa sur son talent et l'entraîna à la débauche, puis à une mort malheureuse (1648). Un de ses plus beaux ouvrages est une *sainte Vierge* avec un enfant Jésus, aux pieds duquel sont pro-

sternés quatre saints. Ses tableaux ne sont pas tous également bons : ceux qu'il exécuta avec vitesse et par besoin d'argent sont presque sans mérite.

GESTEL (Corneille Van), né à Malines en 1658, fut curé aux environs de Gand, puis chanoine de Malines, où il mourut le 19 janvier 1748. Nous avons de lui *Historia sacra et profana archiepiscopatûs Mechliniensis*, avec fig., La Haye, 1725, 2 vol. in-fol. Cette histoire, estimable par le grand nombre de faits qu'elle renferme, par l'étendue des recherches et par l'ordre qui y règne, ne l'est guère du côté du style.

GESVRES. *Voyez* POTIER.

GETA (Septimius), fils de l'empereur Sévère et frère de Caracalla, eut l'humeur féroce dans son enfance; mais lorsque l'âge eut développé son caractère, il parut doux, tendre, compatissant, sensible à l'amitié. Un jour que Sévère voulait faire périr tous les partisans de Niger et d'Albin, et que Caracalla lui conseillait d'immoler leurs enfans avec eux, Géta dit : « Ne faisons point cela; trop de personnes seraient fâchées de la victoire » que nous venons de remporter sur les » rebelles. » Caracalla ne pouvait le souffrir. Sa jalousie éclata après la mort de Sévère, lorsque Géta partagea l'empire avec lui. Après avoir inutilement essayé de s'en défaire par le poison, il le poignarda entre les bras de Julie, leur mère commune qui, voulant parer les coups, fut blessée à une main l'an 212 de J.-C. Géta n'avait pas encore 23 ans; sa modération promettait au peuple romain des jours heureux et tranquilles. Ceux qui étudient l'histoire en vrais philosophes, remarquent que lorsque les crimes des nations sont venus à maturité, et que le temps de la punition des empires est arrivé, les bons princes périssent de manière ou d'autre, et les monstres seuls vivent et règnent. On a de M. Petitot une tragédie, intitulée *Géta*.

GEUNS (Pierre), né en 1706 à Maëseyck, petite ville du pays de Liége, se rendit jeune à Paris, où il apprit l'orfévrerie sous de grands maîtres, et se fit remarquer par l'exactitude de sa gravure sur l'argent et le cuivre. De retour dans sa patrie vers 1731, il s'adonna entièrement à son goût pour les sciences pratiques et les arts. La géométrie, l'électricité, l'optique, l'art du tour, mais surtout les aimans artificiels, faisaient alternativement l'objet de ses recherches. Les personnes les plus distinguées s'empressèrent de voir son laboratoire. Il était en relation avec les savans de Paris et de Hollande; mais trop d'application lui causa un épuisement, et il mourut le 6 février 1776. Entre un grand nombre d'observations faites sur les objets de ses études favorites, il n'a fait imprimer qu'un *Mémoire sur la construction des aimans artificiels, etc.* Venloo, 1768, in-12. Ce petit livre, écrit en style assez dur et négligé, contient des choses neuves et curieuses. Ses pièces d'argenterie et de gravure, ses instrumens de physique et d'optique, ses tabatières, médailles, pyramides d'ivoire, etc. faites au tour, mais surtout ses aimans artificiels, qui sont d'une force surprenante, sont encore très recherchés des connaisseurs.

* GEYSER (Chrétien-Théophile), habile graveur allemand, né en 1742 à Gorlitz, mort d'une attaque d'apoplexie le 24 mars 1805, était professeur de dessin à l'académie de Leipsick, et membre de plusieurs sociétés de beaux arts. Ses estampes, gravées à la pointe, ont un caractère d'originalité qu'on n'a pas su imiter. On estime surtout ses paysages, avec de petites figures d'après Ferg, Wouvermann et Pynacker, et ses vignettes pour l'édition du Virgile de Heyne.

GEYSSOLM (Guillaume), de l'illustre famille des barons de Cromnes en Ecosse, fut évêque de Dumblane dans le même royaume. Les hérétiques l'ayant chassé de son siége, Marie Stuart et Henri son époux l'envoyèrent, en qualité d'ambassadeur, auprès de Pie V et de ses successeurs, pour les assurer de leur attachement à la foi catholique. Le saint pontife, touché de l'état déplorable où les fureurs des hérétiques avaient réduit cette reine infortunée, lui envoya des nonces pour la consoler, et de l'argent pour la secourir. Geyssolm se fit estimer de Pie V et de saint Charles, qui lui donna le vicariat de l'archiprêtré de Ste.-Marie-Majeure. L'évêque de Dumblane fut pourvu quelque temps après de l'évêché de Vaison en Provence, suffragant d'Avignon, qu'il défendit contre les calvinistes du Dauphiné. Sixte V connaissant les grandes qualités de Geyssolm, et le cas qu'en faisait Jacques VI, roi d'Ecosse, l'envoya nonce auprès de lui. Geyssolm, de retour à peine dans son diocèse, le quitta pour se renfermer, à l'âge de 30 ans, dans la grande Chartreuse, où il fit profession. Son mérite le fit nommer prieur de Notre-

Dame des Anges à Rome. Peu après il fut fait procureur-général de son ordre. Ce saint homme mourut dans cet emploi le 26 septembre 1595.

GEYSSOLM (Guillaume), neveu du précédent, lui succéda l'an 1584, dans le siége de Vaison. Il eut les vertus de son oncle. Comme lui, il fut envoyé à Jacques VI, en qualité de nonce. Il ne négligea rien pour rétablir la religion catholique dans sa patrie; et ne pouvant réussir, il revint dans son évêché. On lui donna le gouvernement du comtat Venaissin, après la mort de l'évêque de Carpentras. Il mourut le 13 décembre 1629. L'aïeule maternelle de ce prélat était sœur de Jacques IV, roi d'Ecosse. Il est auteur d'un livre solidement écrit, mais peu connu aujourd'hui, intitulé : *Examen de la foi calviniste.*

* **GEZELIUS** (Georges), littérateur et théologien suédois, né vers 1736, mort le 24 mai 1789, fut curé à Lillkyrka en Néricie, et obtint le titre d'aumônier du roi. On lui doit un *Dictionnaire biographique des hommes illustres de Suède*, Stockholm et Upsal, 1776-78, 3 vol. in-8°, et un *supplément* publié en 1780. Ce dictionnaire comprend depuis l'époque de Gustave Ier (1521), jusqu'à Gustave III (1771). On a reproché à cet ouvrage des omissions, des articles peu intéressans et des inexactitudes dans la partie bibliographique; cependant on y rencontre des notices fort intéressantes qui ne laissent rien à désirer.

GHEERAERDS (Marc), peintre et graveur flamand du 16e siècle, s'établit à Bruges, et excella dans les paysages. Vers 1566 il se retira en Angleterre où il mourut. On a de lui : | un *Plan de la ville de Bruges*, qu'il dessina et grava dans la dernière perfection; | les *Fables véridiques*, ou *la Vérité enseignée par des animaux*, Bruges, 1567, in-4°, en flamand. Ce sont les fables d'Esope, ornées d'estampes estimées des connaisseurs; elles ont été copiées par Venceslas Hollar. | L'*Art de l'enluminure*, Amsterdam, 1705, in-12.

GHEIN (Jacques), graveur hollandais. Son burin est extrêmement net et pur, mais un peu sec. On a de lui *le Maniement des armes*, 1607, in-fol.

GHENART (Antoine), né à Visé, dans la principauté de Liége, vers l'an 1522, fut chanoine de l'église de Liége, vice-doyen, inquisiteur de la foi et professeur en théologie. Il assista au concile de Trente avec Guillaume de Poitiers, prévôt de la même église, et mourut le 1er mars 1595, fort regretté surtout des pauvres dont il avait été le père. Ghénart a eu la plus grande part à l'édition du *Maître des Sentences*, faite à Louvain, 1546, in-4°. On a encore de lui : *Manipulus curatorum a Guidone de Monte Rocherii; adjunctus est ritus celebrandi ss. missæ officium, juxta morem diœcesis Leodiensis; item, Hildeberti, Cenomanensis episcopi, poema de officio missæ;* Anvers, 1570, in-12.

* **GHERARDESCA** (Philippe), musicien et compositeur italien, né à Pistoie en 1730, fut un des élèves les plus distingués du célèbre Martini. On lui doit six *sonates* pour piano et violon; mais ce qui lui fit le plus d'honneur fut la *Messe de Requiem* qu'il composa en 1803, pour la mort du roi d'Etrurie, et qui passe pour un chef-d'œuvre dans ce genre. Il avait composé pour les théâtres de Toscane un grand nombre d'*opéras* qui eurent beaucoup de succès. Nommé en 1770 maître de musique de la cour de Léopold, grand-duc de Toscane, Ghérardesca cessa de travailler pour le théâtre et enseigna la musique aux nombreux enfans du prince; plus tard il fut attaché au service de Louis de Bourbon roi d'Etrurie, puis il se retira à Pise, où il mourut au mois de janvier 1808.

* **GHESQUIÈRE** de RAEMSDONK (Joseph de), jésuite, né à Courtrai vers 1736, fut un des auteurs du recueil des Bollandistes. Il prit ensuite, dans cette vaste compilation, les vies des saints de la Belgique qu'il publia sous le titre de *Acta sanctorum Belgii*, 1783-94, 6 vol. in-4°, avec des commentaires et des notes critiques, historiques, etc. Après la suppression de son ordre, il s'était retiré à Bruxelles; à l'approche des armées françaises en 1794, il se rendit en Allemagne où il est mort en 1804. On a encore de lui des *Dissertations sur les différens genres des médailles antiques*, Nivelle, 1779; *sur l'auteur du livre de l'Imitation de J.-C.*, 1775, in-12, publié par l'abbé de St.-Léger qui y a joint un avertissement et des notes; un *Mémoire sur trois points intéressans de l'histoire des Pays Bas*, etc. et plusieurs autres ouvrages sur les *dîmes* et les *monnaies*.

GHILINI (Jérome), né à Monza, dans le Milanais, en 1589, se maria fort jeune, et partagea son temps entre les soins de sa maison et la littérature. Devenu veuf,

il reçut l'ordre de prêtrise et le bonnet de docteur en droit canon. Il mourut à Alexandrie de la Paille, vers l'an 1670, membre de l'académie des *Incogniti* de Venise, et protonotaire apostolique. On lui doit plusieurs ouvrages en vers et en prose. Les plus connus des savans sont : | *Annali di Alessandria*, Milan, 1666, in-fol. ; | *Teatro degli nomini letterati*, en 2 vol. in-4°, Venise, 1647, livre curieux, mais qui manque d'exactitude.

GHILINI (Camille). *Voyez* FREGOSE (Baptiste).

* GIAC (le Chevalier de), lieutenant-général, né en 1738, entra à l'âge de 15 ans dans le régiment de Soucy, royal-artillerie, et passa trois ans après lieutenant au régiment de Champagne. En 1757, il passa en Allemagne avec son régiment, pour faire partie de l'armée auxiliaire de la Reine de Hongrie. Son courage et son sang-froid le firent remarquer aux combats de Lutzelberg, Crévelt (1758), et surtout à Willemstadt, où il fut fait capitaine sur le champ de bataille. Peu de temps après les affaires de Filingfhauser, Sanderhausen, où il fut blessé, lui valurent la croix de Saint-Louis, et un grade supérieur. Nommé maréchal-des-camps et armées du roi, par Louis XVI, le chevalier de Giac, se rangea, pendant les orages de la révolution, parmi les fidèles serviteurs du roi, qui combattirent pour lui sur la terre de l'exil. Le retour des Bourbons lui rendit quelques années de repos et de bonheur. Pénétré des vérités de la religion, il est mort en chrétien, au mois de septembre 1829, à l'âge de 92 ans.

GIACOMELLI (Michel-Ange), secrétaire des brefs aux princes sous le pape Clément XIII, chanoine du Vatican, et archevêque *in partibus* de Chalcédoine, naquit en 1695 à Pistoie et mourut en 1774 d'un débordement de bile. Il fut d'abord bibliothécaire du cardinal Fabbroni, et ensuite du cardinal Colligola. Il avait tout ce qu'il fallait pour ces places : une vaste littérature et la connaissance des langues. Divers écrits en faveur du saint Siége lui méritèrent les bienfaits des pontifes romains. Il perdit cependant sous Clément XIV la place de secrétaire des brefs, peut-être parce qu'il avait montré des sentimens trop favorables à une société menacée d'une ruine prochaine. Il s'était acquitté de cet emploi à la grande satisfaction des amateurs d'une belle et pure latinité ; son style était plein de dignité et d'onction. On a de lui divers ouvrages ; les principaux sont : | une *traduction* latine du *Traité* de Benoît XIV, *sur les fêtes de Jésus-Christ et de la Vierge, et sur le sacrifice de la Messe*, Padoue, 1745 ; | une *version* en italien *du livre de saint Jean-Chrysostôme sur le sacerdoce ;* | *Prométhée aux liens*, tragédie d'Eschyle, et l'*Electre* de Sophocle, traduites du grec, Rome, 1754 ; | les *Amours de Chéreas et Callirhoé*, traduites du grec, Rome, 1755 et 1756 ; | une *édition* du *commentaire de Philon*, évêque de Carpasi, *sur le Cantique des cantiques ;* | Une excellente *version* italienne *de la Bible*, imprimée après sa mort ; | une *traduction* des *Institutiones ecclesiasticæ* de Benoît XIV, etc. Ce prélat était un homme très laborieux. Il avait de la philosophie dans l'esprit et dans le caractère ; et quoique naturellement vif et sensible à l'honneur, il soutenait les disgrâces avec fermeté : ses manières étaient honnêtes, et il était également propre à vivre avec les grands et avec les gens de lettres.

* GIANELLA (François), jésuite, mathématicien, naquit à Milan le 13 janvier 1740. A l'âge de 16 ans, il entra chez les jésuites et fit ses études à Turin, au collége de cet ordre, et eut pour condisciple le célèbre Lagrange. Après la suppression de cette congrégation, il occupa à Pavie, et ensuite à Milan, les chaires de physique et de mathématiques, et mourut dans cette ville le 15 juillet 1810. On a de lui : | *Miscellanea Taurinensia*, 1769, contenant plusieurs *mémoires* fournis à l'académie de Turin, (fondée en 1762, dont il était membre depuis sa création ; | *De tensione funium*, Milan, 1775, ouvrage très estimé des savans ; | *De igne*, ibid. 1772 ; | *Elementi d'algebra*, Pavie, 1778 ; | *Elementi di matematica*, ib. 1781.

* GIANNETTASIO (Niccolo PARTENIO), jésuite napolitain, et poète latin né en 1648, professa la philosophie dans la Calabre, et ensuite les mathématiques dans le grand collége de Naples. Malgré les travaux qu'exigeaient les chaires qu'il remplissait, et la faiblesse de sa santé, il cultiva, avec beaucoup de succès, la poésie latine, et publia successivement : | des *églogues ;* | Un poème sur la navigation, en 8 livres, sous ce titre : *Nicolai Parthenii Giannettasii neapolitani, è societate Jesu, piscatoria et nautica ;* | *Halieuticorum libri X*, 1689, in-8°, poème sur la pêche ; | *Naumachicorum*

libri V, 1690, poème sur la guerre de mer ; | *Bellicarum libri X*, poème sur la guerre de terre : | une *Année savante*, divisée en 4 poèmes : *Æstates Surrentinæ*, 1697 ; *Autumnus Surrentinus*, 1698, *Hyemes Puteolani*, et *Ver Herculanenum*, 1704 ; | une *Cosmographie* et une *Géographie*. Tous ces ouvrages forment 12 volumes, réimprimés chacun plusieurs fois et réunis à Naples en 1715, 5 vol. in-4°. Sa poésie a de la noblesse, du nombre, de la facilité, de l'abondance ; on y trouve des détails rendus avec des couleurs poétiques, et surtout avec beaucoup de clarté ; tels que la description de la boussole, l'origine des vents, leur caractère, etc. On a encore de lui : | *Panegyricus et carmen seculare Innocentio XII*. Naples, 1699, in-8° ; | *Panegyricus in funere Innocentii XII*, 1700 ; | *Xaverius Viator*, Naples, 1715 et 21, 5 vol. in-4° : ouvrage de sa jeunesse, qu'il n'a pas achevé ; | une *Histoire de Naples*, en latin et en fort bon style, comme toutes ses productions ; mais ce n'est qu'une espèce de traduction de l'histoire de Summonte. Ses poèmes didactiques sont dans le genre de Sannazar, et ses autres ouvrages méritent d'être lus. Ce savant religieux employa le produit de ses ouvrages, qui eurent un grand débit dans toute l'Europe, à faire construire une superbe église dédiée à la Vierge Marie, à laquelle il avait une dévotion particulière. Il mourut à Massa, dans le collége de sa société, le 10 septembre 1715.

* **GIANNI** (François), poète et improvisateur italien, né à Rome en 1759, apprit d'abord le métier de tailleur, et sentit naître son talent pour la poésie, en lisant le Tasse et l'Arioste ; c'est en travaillant dans sa boutique qu'il improvisa ses premiers vers, qui lui ont donné l'idée d'embrasser, sans aucune étude préliminaire, la profession d'improvisateur qui n'existe guère que chez les Italiens. Ses premiers essais se firent à Gênes. Il parcourut ensuite l'Italie et chanta les victoires de Bonaparte qui conçut l'idée d'en faire un législateur, et le fit nommer membre de l'un des deux conseils de la république cisalpine. Lorsque Suwarow envahit l'Italie, Gianni fut enfermé dans la forteresse de Cattaro ; mais il en sortit en 1800, vint en France, et reçut de Bonaparte le titre d'*Improvisateur impérial*, avec une pension de 6,000 francs ; reconnaissant de ces bienfaits, il célébra les exploits de son héros avec toute l'exaltation d'un poète. Il chanta aussi les amours et d'autres sujets gracieux. Plusieurs de ses chants improvisés ont été imprimés avec la traduction française en regard, et les journaux français et italiens en ont fait beaucoup d'éloge. A la restauration, Gianni conserva sa pension par le crédit de Corvetto, mais sa muse ne se consacra plus qu'à des sujets religieux. Il est mort à Paris en 1823. Ses principaux ouvrages ont été recueillis à Milan en 1807, 5 vol. in-12. On y rencontre des vers que n'auraient point désavoués les plus grands poètes d'Italie. Le célèbre poète Monti disait en parlant de Gianni : *Natura ha fatto di tutto per formarne un gran poeta.*

* **GIANNINI** (Joseph), médecin distingué, né en 1773 à Parabiégo près de Milan, fut d'abord destiné par ses parens à l'état ecclésiastique ; mais il étudia en secret la médecine, et parvint à se faire recevoir docteur en 1796, après avoir suivi les leçons de Franck, puis de Scarpa dont il fut un des élèves les plus distingués. En 1810 Giannini fut nommé médecin de la cour, et dut cette place à sa grande réputation. Il mourut le 18 décembre 1818. Giannini fut un des médecins qui contribuèrent le plus à l'établissement et au progrès de la nouvelle méthode médicale italienne. Ses principaux ouvrages sont : | *Memorie di medicina*, 1800-1802, 4 vol. in-8° ; | *Della natura della febri e del miglior metodo di curali*, Milan et Naples, 1805-1817, 2 vol. in-8°, traduit en français par Heurteloup, Paris, 1808, 2 vol. in-8°, et en partie par Jouerne, sous le titre suivant : *de la Goutte et du rhumatisme*, Paris, 1810, in-8°, avec des *Notes* du docteur Marie de St.-Ursin.

GIANNONE (Pierre), fameux écrivain napolitain né le 7 mai 1676 dans la terre d'Ischitella, province de la Capitanata, s'est rendu pendant quelque temps fameux par une *Histoire de Naples*, où il avait rassemblé tous les genres de sarcasmes contre les prêtres, les religieux, les ministres de la religion en général, et surtout contre le siége de Rome ; c'est une compilation faite sans d'autre choix que celui de l'ignorance ou de la mauvaise foi, de tout ce qui peut rendre odieux l'église catholique et ses pasteurs. Chassé de sa patrie, il chercha un asile dans les états du roi de Sardaigne. C'était le sage Charles-Emmanuel III qui, instruit

des qualités de l'auteur et de l'ouvrage, envoya Giannone dans une maison où il mourut le 7 mars 1748, à 72 ans. Cette satire grossière, sous le nom d'*Histoire*, est divisée en 40 livres, et a été imprimée à Naples, en 4 vol. in-4°, 1723. Le mépris où elle est tombée, l'a rendue assez rare La traduction française qu'en fit un certain Desmonceaux, attaché à M. le duc d'Orléans, fils du régent (La Haye, 1742, 4 vol. in-4°), est mal écrite. On a extrait de ce corps d'histoire, tout ce qui regarde la partie ecclésiastique; c'est un in-12, imprimé en Hollande, sous ce titre : *Anecdotes ecclésiastiques, etc.* Excellent régal pour des sectaires, ennemis de l'église catholique et de l'autorité pontificale. On a donné, depuis la mort de l'auteur un volume d'*OEuvres posthumes*, 1760, in-4°, qui contient sa profession de foi, qui eût été bien nécessaire de son vivant. Joseph San-Félice, jésuite, a solidement réfuté les erreurs et mensonges de Giannone dans ses *Reflessioni morali e theologiche*, Rome (sous le nom de Cologne), 1728, 2 vol. in-4°. L'abbé Fernando Panzini et Fabbroni ont écrit sa vie le premier en italien, et le second en latin.

* GIARDINI (Félice), célèbre violon, né à Turin en avril 1716, mort en Russie en septembre 1796, séjourna longtemps à Londres, où son arrivée fit une époque mémorable dans l'histoire de la musique instrumentale de ce pays. Il y introduisit le bon goût, et fonda en Angleterre une école de violon, qui a donné dans la suite d'excellens professeurs. Ce musicien s'était fait admirer en Italie, en France et en Russie. Ses *œuvres* sont pleines de goût et d'harmonie; mais on trouve que le chant est trop dominé par la partie instrumentale dans laquelle il excellait.

GIATTINI (Jean-Baptiste), jésuite de Palerme en Sicile, mort à Rome en 1672, à 72 ans, a fait un grand nombre de *discours* et de *tragédies* à l'usage des colléges; mais son principal ouvrage est la *traduction latine* de l'*Histoire du concile de Trente* de Pallavicini, Anvers, 1672 et 1677, 3 vol. in-4°.

* GIBBON (Edouard), historien anglais, naquit à Putney, d'une famille assez ancienne, le 27 avril 1737, et fit à l'université d'Oxford des études où il n'obtint que peu de succès. Dès son enfance, il montra un goût décidé pour les lectures sérieuses, et spécialement pour l'histoire. A l'âge de 15 ans il composa un ouvrage intitulé : le *siècle de Sésostris*, dont le but était, non de peindre les exploits du monarque égyptien, mais, ce qui parut plus étonnant, de déterminer la date probable de son existence. Cependant, peu satisfait de son travail, il ne l'acheva pas, et devenu plus difficile à mesure que ses connaissances s'étendaient, il le jeta au feu quelques années après. Ayant lu *l'Histoire des Variations des Eglises protestantes* par Bossuet, ce livre porta la lumière dans son esprit et le détermina à abjurer le protestantisme entre les mains d'un prêtre catholique, le 8 juin 1753. Son père irrité de ce changement l'envoya à Lausanne chez un ministre protestant; et telle était la mobilité d'esprit du jeune Gibbon, qu'il revint bientôt à l'église qu'il avait abandonnée, ou plutôt qu'il se plaça entre l'erreur et la vérité dans un état de doute et de scepticisme qui devint dès lors sa disposition habituelle. Il s'accoutuma à voir tout avec indifférence, la religion comme les affaires mondaines. Aussi inconstant dans ses occupations que dans ses principes, il abandonna ses études littéraires pour entrer avec le grade de capitaine dans la milice de Hampshire; mais il renonça bientôt à cet état qui ne convenait ni à ses goûts ni à sa santé délicate, pour voyager sur le continent. Il se rendit à Paris en 1763. Deux ans auparavant, il avait publié, en français, un *essai sur l'étude de la littérature*. Cet ouvrage écrit dans une langue étrangère avec autant de pureté que d'élégance, l'avait fait connaître avantageusement dans le monde littéraire, et à son arrivée à Paris, le jeune auteur se vit accueilli avec une extrême bienveillance. Après trois mois de séjour dans cette capitale il visita la Suisse et l'Italie, et ce fut dans ce dernier pays, à la vue des ruines de Rome qu'il conçut le projet d'écrire l'histoire de la décadence et de la chute de cette ville immortelle. De retour en Angleterre, en 1770, la mort de son père le rendit possesseur d'une fortune considérable; il entra au parlement en en 1774, et ne s'y distingua ni comme orateur, ni comme homme d'état. Il s'attacha au ministère de lord North, et se déclara contre les prétentions des anglo-américains. Partisan des mesures acerbes, il aurait voulu, assure-t-on, que l'on coupât six têtes dans le conseil d'état, et qu'on les étalât pour l'exemple, en plein parlement. Nommé lord du commerce, la chute de lord North amena la suppression de cette place, et Gibbon renonça

alors aux affaires publiques pour s'occuper de son grand ouvrage, *l'histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, 6 vol. in-4°. Le premier volume qui parut en 1776, lui attira de justes critiques, et tout le clergé anglican se leva pour repousser les attaques qu'il renfermait contre le christianisme. Les trois derniers volumes furent publiés en 1788. Cet ouvrage fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et fut accueilli avec empressement par cet esprit irréligieux et novateur qui dominait au 18e siècle, et auquel il offrait un nouvel aliment. Un livre empreint d'une philosophie antichrétienne, ne pouvait manquer d'obtenir un grand succès en France, où les disciples de Voltaire s'étaient prodigieusement multipliés. On applaudit aux efforts que faisait l'historien pour rabaisser l'héroïque courage des martyrs, et les magnificences de cette Rome chrétienne où, dans un aveugle enthousiasme pour l'antiquité, il s'obstinait à ne voir que des ruines. Incapable de comprendre la grandeur paisible et les vertus modestes, Gibbon n'accorde son admiration qu'à l'éclat extérieur, et à la force désordonnée; après avoir rabaissé la constance des martyrs chrétiens, il célèbre les exploits de Tamerlan et des Tartares. Dans le fanatisme de son admiration pour l'antiquité, il va jusqu'à regretter le paganisme; c'est ce qu'il avoue lui-même dans une lettre à lord Sheffield. « L'Eglise primitive, » disait-il, dont j'ai parlé un peu familièrement était une innovation, et j'étais attaché au paganisme. » On ne doit pas s'étonner que l'ouvrage de Gibbon ait soulevé contre lui tous ceux qui tenaient encore au christianisme; les plus fameux théologiens de l'Angleterre, et entr'autres les docteurs Watson, White, Cheisam, Witaker, Priestley, etc., se déclarèrent ses adversaires, et attaquèrent notamment les chapitres 15 et 16 du premier volume, qui sont consacrés à l'histoire de l'établissement du christianisme. Il répondit à quelques-uns d'entr'eux par une brochure intitulée : *Défense de quelques passages des chapitres 15 et 16 de l'histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* Cette défense, faible sur beaucoup de points et d'une extrême amertume, décela toute l'humeur qu'avaient causée à Gibbon les attaques dirigées contre son livre. Lui-même avoua que s'il avait prévu ces critiques, il aurait adouci ces deux chapitres. Cependant il prit le parti de ne se rétracter en rien, dans le reste de l'ouvrage. L'histoire de Gibbon, beaucoup trop vantée par le parti philosophique, n'est pas cependant sans un grand mérite. Outre l'intérêt du sujet on y trouve une érudition vaste, solide et variée; une critique exacte et ingénieuse, lorsque l'auteur n'est pas aveuglé par ses préventions; des vues judicieuses et souvent profondes; et surtout l'art de rattacher les faits à de grandes idées. Mais c'est en vain qu'on y chercherait des principes fixes en morale, en religion et en économie politique. L'incertitude des opinions de l'auteur se révèle partout, et donne lieu à de nombreuses contradictions dans ses raisonnemens. C'est ainsi qu'après avoir nié les miracles, il leur attribue la conversion de l'univers. On a reproché aussi à l'ouvrage de Gibbon plusieurs omissions, des citations tronquées, défaut impardonnable dans un historien dont l'exactitude est le premier mérite. Gibbon avait terminé son histoire en 1787, à Lausanne. Il était encore dans cette ville lorsque la révolution française vint troubler son repos. Surpris et effrayé des désordres qu'elle amena, il la prit en horreur. En 1791, son ami lord Sheffield l'engagea à retourner en Angleterre pour se soustraire à l'agitation du continent; Gibbon, dont la santé était mauvaise, hésita quelque temps, et ne se décida qu'en 1793 à rentrer dans sa patrie. Quelques mois après son arrivée, ses infirmités augmentèrent; après avoir subi plusieurs fois une opération qui semblait devoir prolonger sa vie, il succomba inopinément le 16 janvier 1794, sans souffrir, et sans même s'être cru en danger. Gibbon avait peu de fixité dans l'esprit, peu de vigueur et d'élévation dans l'âme. Cependant il fut constant dans ses liaisons et mérita d'être cité parmi les hommes droits et intègres. Le style de son histoire a été loué pour la concision, l'éclat et le mouvement; mais on y trouvait un peu de recherche, et on lui reproche d'avoir affecté, surtout dans les derniers volumes, des tournures piquantes et des expressions pompeuses, qui altèrent le naturel et même quelquefois la clarté. Gibbon a publié : | *Essai sur l'étude de la littérature*, 1761, in-12; | *Histoire de la liberté de la Suisse*, 1765. | *Observations critiques sur le 6e livre de l'Essai*, brochure, 1770; | *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, in-4°; le 1er vol. parut en 1776, le 2e et le 3e en 1781, les trois autres en 1788. Les trois premiers volumes

de la traduction française, in-8°, ont été publiés à Paris en 1777, par Leclerc de Septchênes, secrétaire du cabinet du roi. Les suivans ont eu successivement pour traducteurs Cantwell, Demeunier, et Boulard. Plus tard M. Guizot a revu cette traduction, et y a joint une *notice sur la vie et le caractère de Gibbon*, ainsi que des notes sur l'histoire du christianisme, dans lesquelles l'éditeur a relevé plusieurs erreurs de l'historien. Cette édition nouvelle, publiée à Paris en 1812, forme 13 volumes in-8°. Les autres ouvrages de Gibbon ont été recueillis par lord Sheffield, et sous le titre d'*OEuvres* diverses de Gibbon, avec ses mémoires, Londres, 1814, 5 vol. in-8°.

* GIBELIN (Esprit-Antoine), peintre et littérateur correspondant de l'institut de France, né à Aix en Provence le 17 août 1739, manifesta de très bonne heure ses dispositions pour la peinture, et résista au désir de ses parens qui voulaient le destiner au commerce ou au barreau. Il reçut d'Arnulfi, élève du chevalier Benedetto Lutti, célèbre peintre florentin, les premières leçons de son art, et vint ensuite en Italie où il se forma à l'école des Raphaël, des Jules Romain et des Polydore de Caravage. Gibelin séjourna dix ans à Rome et obtint de l'académie de Parme un prix pour son tableau *d'Achille combattant le fleuve Scamandre*. Il vint ensuite en France où il s'est fait un nom distingué par ses peintures à fresque. En 1771 il fut chargé de peindre la grande salle de l'école de chirurgie, aujourd'hui l'école de médecine, dont on venait de poser les fondemens : cette composition était terminée en 1775; elle a 72 pieds de longueur sur 18 de hauteur, et est divisée en trois parties : dans la principale Louis XVI sur son trône est entouré des vertus royales protectrices des sciences et des arts : dans les deux autres parties sont d'un côté Esculape donnant à ses disciples, une leçon d'anatomie, et de l'autre la fin d'une bataille et les soins donnés aux blessés par les chirurgiens. Gibelin a exécuté pour le même édifice une figure colossale *d'Hygie*, déesse de la santé, et six figures de grandeur naturelle représentant les différentes parties de la chirurgie, l'*Ostéologie*, l'*Angiologie*, etc. A l'école militaire il a décoré de peintures à fresque les frontons des deux pavillons méridionaux ; on voit d'un côté le *Génie des sciences militaires*, et de l'autre *le dieu Mars*. Dans l'église des capucins, rue Neuve Sainte-Croix, chaussée d'Antin, il avait peint, toujours à fresque, une *prédication de St.-François*. Telles sont les principales fresques de cet artiste qui a fait aussi des tableaux à l'huile. Plusieurs artistes ont gravé d'après lui ; M. Beisson, le *Chagrin monte en croupe ;* Parparati, la *Prêtresse compatissante*, etc. On trouve les gravures de la grande fresque de l'école de chirurgie dans la *description des écoles de chirurgie* par M. Gondoin, 1780, in-folio. Gibelin était instruit et judicieux ; il écrivait avec facilité et a composé un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite ; | *Lettres sur les tours antiques qu'on a démolies à Aix en Provence, et sur les antiquités qu'elle renferme*, Aix, 1787, in-4°, avec onze planches ; | *Observations critiques sur un bas-relief antique conservé dans l'hôtel-de-ville d'Aix ;* | plusieurs *mémoires* dans ceux de l'institut et dans la *Décade ;* | *Discours sur la nécessité de cultiver les arts d'imitation*, Versailles, an 8, in-4° ; | un *Eloge funèbre du général Dugommier*, Aix, an 3. | *De l'origine et de la forme du bonnet de la liberté*, Paris, an 6 (1793).

* GIBELIN (Jacques), médecin, frère du précédent, né à Aix le 16 septembre 1744, où il fit de très bonnes études, fut reçu à 20 ans docteur en médecine. Il passa ensuite 3 ans à Paris pour y étudier l'histoire naturelle, et se lia avec Berthollet et Broussonnet ; il alla ensuite à Londres, pour y apprendre la médecine anglaise, y séjourna pendant plusieurs années, et y fut reçu membre de la société médicale. A son retour en France, il publia des *traductions* de différens ouvrages de médecine des plus célèbres auteurs anglais : et donna des abrégés, des mémoires et des articles sur les sciences naturelles, insérés dans le *recueil des Transactions philosophiques de la société royale de Londres*, depuis son origine jusqu'en 1792. Il a encore traduit et publié différens ouvrages italiens de Fontana. Retiré dans sa ville natale, il devint en 1791 conservateur de la bibliothèque publique. En 1809 il fut l'un des fondateurs de la société académique d'Aix dont il devint le secrétaire perpétuel : on trouve dans le 1er vol. des *Mémoires de l'académie d'Aix*, plusieurs *Notices et dissertations* de Gibelin, qui est mort le 4 février 1828. Ses principaux ouvrages sont : | *Expériences et Observations sur différentes espèces d'air*, traduit de Priest-

ley, 1775-1780, 9 vol. in-12; | *Expériences et Observations sur différentes branches de la physique, avec une continuation des observations sur l'air*, traduit du même auteur, 1782-1787, 4 vol. in-12; | *Observations sur les maladies syphilitiques*, traduites de Swediaur, 1784, in-8°; | *Elémens de minéralogie*, traduits de l'anglais, de Kirvan, 1785, in-8°, | *Observations physiques et chimiques* d'après Fontana, 1784; | *Histoire naturelle* extraite des *Transactions philosophiques de la société royale de Londres*, 1784, 2 vol. in-8°; et *Botanique, physique végétale, agriculture, jardinage et économie rurale, extraits des mêmes Transactions*, 1791, 2 vol. in-8°; | *Traité sur le venin de la vipère, sur les poisons américains*, par Félix Fontana, traduit sur le manuscrit italien de l'auteur, son ami particulier, 1791, 2 vol. in-4°; | *Mémoire de la vie privée de Franklin écrite par lui-même*, 1791, in-8°. Il en possédait le manuscrit original. Il a aussi continué la traduction de l'*Histoire des progrès et de la chute de la république romaine de Fergusson*. Les trois derniers vol. et la moitié du premier sont de lui, quoiqu'on ait attribué toute cette traduction à Demeunier. On trouve une *Notice sur Gibelin* par M. Emeric David, dans la *Revue encyclopédique*, tome 57, page 875 et suiv.

GIBERT (Jean-Pierre) naquit à Aix en 1660, et prit le bonnet de docteur en droit et en théologie dans l'université de cette ville. Après avoir professé pendant quelque temps la théologie aux séminaires de Toulon et d'Aix, il quitta la province pour se fixer dans la capitale. Ami de la retraite et de l'étude, il vécut à Paris en véritable anachorète. Sa nourriture était simple et frugale; toutes ses actions respiraient la candeur et la simplicité évangélique. Il refusa constamment tous les bénéfices qu'on lui offrit. Quoiqu'il fût le canoniste du royaume le plus consulté et le plus laborieux, il vécut et mourut pauvre en 1736, à 76 ans. Les principaux fruits de sa savante plume sont : | *Mémoires concernant l'Ecriture sainte, la théologie scolastique et l'histoire de l'Eglise*, volume in-12 qui n'eut point de suite; | *Institutions ecclésiastiques et bénéficiales, suivant les principes du droit commun et les usages de France*. La 2e édition augmentée d'observations importantes, puisées dans les Mémoires du clergé, est de 1736, 2 vol. in-4°; | *Consultations canoniques sur les sacremens en général et en particulier*, 1721, 12 vol. in-12; | *Tradition* ou *Histoire de l'Eglise sur le sacrement de mariage*, 1725, 3 vol. in-4°. Il démontre par une suite non interrompue de monumens les plus authentiques, tant de l'Orient que de l'Occident, que cette matière a toujours été soumise à la juridiction de l'Eglise. Ces argumens tirés de l'autorité sont d'ailleurs exactement conformes aux lumières d'une saine raison, à toutes les notions du christianisme et aux intérêts de la société civile. « J'ai frémi, dit un sage et savant » protestant (M. Deluc), j'ai frémi toutes » les fois que j'ai entendu discuter philo» sophiquement l'article du mariage. Que » de manières de voir, que de systèmes, » que de passions en jeu! On nous dit que » c'est à la législation civile d'y pourvoir; » mais cette législation n'est-elle donc pas » entre les mains des hommes dont les » idées, les principes changent ou se croi» sent? Voyez les accessoires du mariage » qui sont laissés à la législation civile; » étudiez, chez les différentes nations et » dans les différens siècles, les variations, » les bizarreries, les abus qui s'y sont in» troduits, vous sentirez à quoi tiendraient » le repos des familles et celui de la so» ciété, si les législateurs humains en » étaient les maîtres absolus. Il est donc » fort heureux que, sur ce point essen» tiel, nous ayons une loi divine, supé» rieure au pouvoir des hommes. Si elle » est bonne, gardons-nous de la mettre » en danger, en lui donnant une autre » sanction que celle de la religion. Mais il » est un nombre de raisonneurs qui pré» tendent qu'elle est détestable; soit : il » en est pour le moins un aussi grand » nombre qui soutiennent qu'elle est sage, » et auxquels on ne fera pas changer d'a» vis. Voilà donc la confirmation de ce » que j'avance; savoir, que la société se » diviserait sur ce point, selon la prépon» dérance des avis en divers lieux. Cette » prépondérance changerait par toutes les » causes qui rendent variable la législa» tion civile, et ce grand objet qui exige » l'uniformité et la constance, pour le » bonheur et le repos de la société, serait » le sujet perpétuel des disputes les plus » vives. La religion a donc rendu le plus » grand service au genre humain, en » portant sur le mariage une loi sous la » quelle la bizarrerie des hommes est for» cée de plier; et ce n'est pas là le seul » avantage que l'on retire d'un code fon-

» damental de morale, auquel il ne leur » est pas permis de toucher. » (*Lettres sur l'Hist. de la terre et de l'homme* tome 1, p. 48.) *Voyez* DOMINIS, ESPENSE, GERBAIS, LAUNOY, POTHIER. | *Corpus juris canonici per regulas naturali ordine dispositas*, 1737, 3 vol. in-fol. Cette compilation, assez bien digérée, a été recherchée, et l'est encore.

GIBERT (Balthazar), parent du précédent naquit comme lui à Aix en 1662. Après avoir professé pendant 4 ans la philosophie à Beauvais, il obtint une des chaires de rhétorique du collége Mazarin, et la remplit pendant 50 ans avec autant de zéle que d'exactitude. L'université de Paris qu'il honorait par ses talens, et dont il défendait dans toutes les occasions les droits avec beaucoup de chaleur, lui déféra plusieurs fois le rectorat. En 1728, le ministère lui fit offrir une chaire d'éloquence au collége royal, vacante par la mort de l'abbé Couture; mais il crut devoir la refuser. En 1740, ses démarches contre la constitution *Unigenitus* le firent exiler à Auxerre. Il mourut à Regennes, dans la maison de l'évêque en 1741, à 79 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : | la *Rhétorique*, ou *les règles de l'éloquence*, in-12 : ouvrage excessivement loué par les journalistes. Un littérateur instruit, qui lira cet ouvrage, n'y trouvera cependant tout au plus qu'une compilation de la *Rhétorique* d'Aristote, de celle d'Hermogène, du livre de l'*Orateur* de Cicéron et des *Institutions* oratoires de Quintilien. Il est vrai qu'il y règne beaucoup de méthode, qu'il y a de l'érudition, beaucoup de citations; mais les ouvrages didactiques, surtout de cette espèce, exigent encore du goût, de la critique, des vues bien présentées, et principalement une élocution soignée, propre à animer les préceptes que l'auteur veut faire goûter. C'est précisément la partie faible de cette rhétorique. Le style en est tantôt diffus, tantôt embrouillé, et toujours sans caractère. | *Jugemens des savans sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, 3 vol. in-12. C'est un recueil de ce qui s'est dit de plus curieux et de plus intéressant sur l'éloquence, depuis Aristote jusqu'à nos jours. Cet ouvrage, fort supérieur aux *Jugemens* de Baillet et pour le fond et pour la forme, a eu portant moins de cours. | Des *Observations* assez justes sur le *Traité des études* de Rollin. C'est un volume in-12 de près de 500 pages, écrit avec autant de vivacité que de politesse. Rollin y répondit en peu de mots, Gibert répliqua : mais cette petite guerre ne rompit pas les liens qui unissaient les deux célèbres antagonistes, en les attachant l'un et l'autre à la cause du diacre Pâris.

GIBERT (Joseph-Balthasar), neveu de Balthasar, né à Aix en Provence en 1711, avocat au parlement de Paris, membre de l'académie des inscriptions, secrétaire de la librairie et imprimerie de France, mourut le 12 novembre 1771, avec la réputation d'un homme savant. On a de lui | *Lettres à M. Fréret sur l'histoire ancienne*, 1741, in-12; | *Mémoires pour servir à l'histoire des Gaules et de la France*, Paris, 1744, in-12. Don Jacques-Martin, bénédictin, a fait une critiques de ces mémoires, sous le titre d'*Eclaircissemens historiques sur les origines celtiques et gauloises;* | *Lettre sur la chronologie des Babyloniens*, 1743, in-8°; | *Tableau des mesures itinéraires anciennes*, 1756; | grand nombre de *dissertations* dans les Mémoires de l'académie des inscriptions.

GIBERTI (Jean-Matthieu), pieux et savant évêque de Vérone, né à Palerme en 1495, fut employé par les papes Léon X et Clément VII dans des affaires importantes. Il était fils naturel de François Giberti, Génois, général de l'armée navale du pape. Il gouverna son diocèse avec tant de sagesse, de zèle et de prudence, que saint Charles Borromée et plusieurs autres évêques établirent dans leurs églises les mêmes ordonnances que Giberti avait établies dans la sienne. Il mourut en 1543, pleuré de ses ouailles, dont il était l'exemple par ses vertus, et le père par ses immenses charités. Les gens de lettres perdirent en lui un ardent protecteur. Giberti avait une presse dans son palais pour l'impression des Pères grecs. C'est de là que sortit, en 1529, cette édition grecque des *Homélies de saint Chrysostôme sur saint Paul*, si estimée pour l'exactitude et pour la beauté des caractères. Ses ouvrages latins ont été imprimés à Ostiglia, 1740, in-4°, seconde et très belle édition.

GIBIEUF (Guillaume), docteur de Sorbonne, natif de Bourges, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Il fut vicaire-général du cardinal de Bérulle, et supérieur des carmélites en France. Il mourut à Saint-Magloire, à Paris, après l'an 1650. On a de lui divers ouvrages, entre autres, un *Traité* latin *de la liberté de Dieu et de la créature*, 1630, in-4°. Il y enseigne des

choses qui paraissent approcher des erreurs qui ont été condamnées dans Jansénius, comme le témoigne Isaac Habert, évêque de Vabres, dans sa *Théologie des Pères grecs*, p. 148. On peut cependant assurer qu'il aimait sincèrement la vérité. Dès qu'il sut que le saint Siége avait condamné la doctrine de l'évêque d'Ypres, il rompit avec ceux qui restèrent attachés à ce parti, comme il en conste par une lettre circulaire qu'il écrivit aux carmélites en 1649. Il était ami intime de Descartes et du Père Mersenne.

* GIBRAT (Jean-Baptiste), prêtre de la Doctrine chrétienne, né en 1722 aux Cabanes, près de Cordes, diocèse de Tarbes (1), fut chargé, par ses supérieurs, de professer les belles-lettres dans les colléges de la congrégation, et il le fit avec succès pendant 12 ans. On lui confia aussi la direction d'un séminaire. Au commencement de la révolution, il fut nommé par le département principal du collége de Castelnaudary. L'assemblée Constituante ayant accepté la constitution civile de clergé, il y adhéra, et exerça ses fonctions ecclésiastiques; il fut néanmoins persécuté et emprisonné. Rendu à la liberté, il continua de tenir au parti constitutionnel jusqu'à sa mort, arrivée à Castelnaudary en décembre 1803. On a de lui: | une *Géographie ancienne et moderne*, 1790, 4 vol. in-12; | une *Géographie moderne*, qui a eu jusqu'à 7 éditions; | un nouveau *Missel du diocèse de Tarbes*; | un *Rituel d'Aleth*; | un *Missel* et un *Bréviaire* pour le même diocèse; | des *Hymnes* pour les offices de l'Église. Gibrat avait composé un office pour la fête perpétuelle du rétablissement du culte décrété par les évêques constitutionnels assemblés à Paris en concile: cette fête n'a jamais été célébrée.

GIBSON (Edmond), savant anglais, né en 1669, évêque de Lincoln en 1715, de Londres en 1720, mourut le 6 septembre 1748. Il s'est plus distingué par les traductions enrichies de notes et les éditions de bons ouvrages, que par ses propres productions. On lui doit | *Chronicon saxonicum a Christo nato ad annum* 1154, Oxford, 1692, in-4°. Cette chronique d'Angleterre, utile et curieuse, écrite en langue saxonne, est traduite en latin par Gibson. | *OEuvres posthumes de Henri Spelman* (voyez SPELMAN; | *La Grande-Bretagne* de Cambden, traduite en anglais, avec des additions, Londres, 1722, 2 vol. in-fol. | *Catalogue des manuscrits des bibliothèques de Tenison et Dugdale*, Oxfort, 1692, in-4°; | *Codex juris ecclesiastici anglicani*, 1713, in-fol.

GIE (Le maréchal de). *Voyez* ROHAN.

GIEZI. *Voyez* ELIZÉE.

GIFFEN (Hubert), *Giphanius*, jurisconsulte de Buren dans la Gueldre, né en 1534, professa le droit avec beaucoup de réputation à Strasbourg, à Altorf et à Ingolstadt: le duc de Bavière ne lui permit d'enseigner dans cette ville, qu'après qu'il eut abjuré le protestantisme. L'empereur Rodolphe II, qui l'appela à la cour, l'honora des titres de conseiller et de référendaire de l'empire. Giffen mourut dans un âge fort avancé à Prague en 1604. On de lui des *Commentaires sur la Morale et la Politique d'Aristote*, in-8°, sur *Homère*, sur *Lucrèce*; et plusieurs ouvrages de droit, parmi lesquels on distingue ses *Notes sur les Institutes de Justinien*. Ce savant fut accusé plus d'une fois de plagiat, et surtout par Lambin; mais c'est un reproche qu'on peut faire à presque tous les commentateurs, et on ne voit pas que Giffen l'ait mérité plus qu'un autre.

GIFFORD (Guillaume), archevêque de Reims, mort en 1629, à 76 ans, est auteur du livre intitulé: *Calvino Turcismus*, qui parut à Anvers en 1597, in-8°, sous le nom supposé de *Guillaume Reginald*. Il fit beaucoup de bruit et les hugenots en furent très mécontens.

* GIFFORT (William), poëte et traducteur anglais, né à Ashburton dans le Dévonshire en avril 1757, était fils d'un matelot qui se fit depuis vitrier, et qui mourut de bonne heure. Privé de son père et de sa mère à l'âge de 13 ans, il fut placé par son parrain à bord d'un bâtiment caboteur; mais il ne tarda pas à abandonner ce dur métier et fut mis en apprentissage auprès d'un cordonnier chez qui il resta jusqu'à l'âge de 20 ans. Pendant tout ce temps il avait manifesté le goût le plus vif pour la poésie et pour les mathématiques, et avait profité de tous ses momens de loisir pour s'y livrer. Comme il manquait de papier et de plumes, il écrivait avec un poinçon sur des lanières de cuir: quelques-unes de ses productions tombèrent entre les mains de William Cookesley, chirurgien qui s'intéressa au sort du poëte, et fit une souscription en sa faveur, dans le but de lui donner des moyens d'instruction. Les progrès rapides de Giffort déterminèrent ses pro-

(1) L'auteur des *Siècles littéraires* fait naître Gibrat à Gaillac, diocèse d'Alby, le 23 novembre 1727.

lecteurs à l'envoyer à l'université d'Oxford où il obtint la place de lecteur de la Bible au collége d'Exeter. Il fit ensuite paraître plusieurs ouvrages qui ne sont point sans mérite : | la *Baviade*, où il censura le mauvais goût des poètes de l'école de la *Crusca ;* | la *Méviade*, où il tourne en ridicule le genre romanesque et l'usage des machines au théâtre : en 1813 ces deux poèmes avaient eu 9 éditions. Cependant sa critique est grossière et pleine de personnalités. Parmi ses autres ouvrages on remarque sa | *Traduction en vers anglais des Satires de Juvénal*, avec des *notes*, 1802, in-4° : elle était déjà terminée en 1781. On y trouve une notice sur sa vie écrite par lui-même. Sa *Traduction de Perse* est inférieure à celle de Juvénal. Giffort a donné des éditions annotées de plusieurs anciens poètes comiques grecs : les *Comédies de Massinger*, 1808, 4 vol. in-8°, etc. ; les *Pièces de théâtre et Poésies* de James Shirley, etc. 7 vol. in-8°. Ce poète satirique est mort au commencement de 1827 avec la réputation du plus correct écrivain qui ait paru depuis Pope en Angleterre.

GIGAULT (Bernardin), marquis de BELLEFOND, gouverneur de Vincennes, et maréchal de France, était fils de Henri-Robert Gigault, seigneur de Bellefond, et gouverneur de Valogne. Il se signala en diverses occasions sous Louis XIV, qui lui donna le bâton de maréchal en 1668. Il commanda l'armée de Catalogne en 1684, et battit les Espagnols. Il mourut en 1694, à 64 ans. — GIGAULT de BELLEFOND (Jacques-Bonne), parent du précédent, fut évêque de Bayonne en 1735, archevêque d'Arles en 1741, et de Paris en 1746. Il est mort de la petite vérole en 1747.

GIGGEI (Antoine), prêtre de la congrégation des Oblats, docteur du collége ambrosien à Milan, mort en 1632, est connu par un *Thesaurus linguæ arabicæ*, 1632, 4 vol. in-fol. fort estimé. Il est encore auteur de la *traduction* latine d'un *commentaire* de trois rabbins sur les *Proverbes de Salomon*, Milan, 1620, in-4°, et d'une *Grammaire chaldaïque et targumique*, que l'on garde en manuscrit dans la bibliothèque de Milan.

*GIGLI (Jérome), célèbre poète italien né à Sienne le 14 octobre 1660, se fit une grande réputation dès son début dans la carrière littéraire. Nommé membre de plusieurs académies de l'Italie, il fut appelé à Sienne pour y remplir la chaire de littérature toscane qui donnait alors la noblesse. Mais son penchant à la satire lui fit beaucoup d'ennemis : il fut disgracié et mourut à Rome le 4 janvier 1722. Ses ouvrages les plus estimés sont des drames en musique, tels que | *Sainte-Geneviève ;* | la *Mère des Machabées;* | le *Martyre de Saint-Adrien;* | les *Epouses des cantiques, etc.*, qu'il composa à la demande des personnes du plus haut rang pour des occasions d'éclat, et qui furent représentés avec toute la pompe que l'on donnait à ces sortes de fêtes. Sa *Geneviève* surtout obtint un si grand succès, qu'elle lui fut demandée à Rome, à Brescia et dans plusieurs autres villes, où elle ne réussit pas moins qu'à Sienne. Ces pièces ont été recueillies sous ce titre : *Scelta delle poesie drammatiche di Girolamo Gigli*, Venise, 1700, 2 vol. in-12.

*GIGOT D'ORCY (N.....), inspecteur des mines, et receveur général des finances, né en 1755, s'adonna dès l'enfance à l'histoire naturelle et forma sans aucune instruction préalable, diverses collections d'insectes, remarquables par les soins avec lesquels ils étaient conservés. La science lui est redevable d'une édition de l'*histoire des Papillons de l'Europe* par Ernest, 6 vol. in-4°, avec figures coloriées, et de l'*Entomologie* ou *Histoire générale des insectes* par Olivier, 2 vol. in-4°, avec 245 planches. Ce naturaliste est mort en 1793, laissant une bibliothèque remarquable par le nombre, le mérite et la rareté des livres sur la science qu'il cultivait avec enthousiasme.

GIL-DE-FRÉDÉRIC (François), dominicain, missionnaire au Tunquin, trouva en arrivant en 1735 dans la partie occidentale de ce royaume, 20 mille chrétiens, qui avaient été baptisés par les missionnaires de son ordre. Il s'appliqua aussitôt à cultiver cette nouvelle vigne avec le plus grand soin; mais en 1737, ayant été arrêté par un bonze, il fut condamné à mort l'année suivante. Son supplice fut long-temps différé. On s'engagea à lui laisser la vie, pourvu qu'il déclarât seulement qu'il n'était venu au Tunquin qu'en qualité de marchand. Mais cette déclaration étant un mensonge, il ne voulut pas même permettre qu'un autre le fît en son nom. Les idolâtres, étonnés de l'ardeur que le missionnaire marquait pour le martyre, ne purent s'empêcher de s'écrier : *Les autres hommes désirent de vivre, et celui-ci ne soupire qu'après la mort!* Rien n'étant capable d'ébranler la constance du Père Gil, il fut décapité le 22 janvier 1744.

GILBERT (saint), premier abbé de Neufontaines en Auvergne, ordre de Prémontré, était un gentilhomme qui se croisa avec le roi Louis le jeune, qu'il accompagna en Palestine l'an 1147. De retour en France, il embrassa la vie monastique avec Petronille sa femme, fonda l'abbaye de Neufontaines en 1151. Il y mourut l'année d'après.

GILBERT, abbé de Cîteaux, était anglais; il se distingua tellement par son savoir et par sa piété, dans son ordre et dans les universités de l'Europe, qu'il fut surnommé *le Grand* et *le Théologien*. Il mourut à Cîteaux en 1166 ou 1168, laissant divers *écrits de théologie* et *de morale*.

GILBERT, surnommé l'*Anglais*, est le premier de sa nation qui ait écrit sur la pratique de la médecine. Il avait beaucoup voyagé, et l'avait fait utilement. Il connaissait les simples, leurs vertus et leurs propriétés. Son *Abregé de médecine* en est un témoignage. Nous en avons une édition publiée à Genève en 1608, in-4° et in-12.

GILBERT DE SIMPRINGHAM, fondateur de l'ordre des *Gilbertins* en Angleterre, né à Lincoln vers 1104, mais originaire de Normandie, fut pénitencier, et tint une école pour instruire la jeunesse. Il mourut très âgé en 1189, après avoir, outre la fondation de son ordre, établi plusieurs hôpitaux. Saint Bernard l'aimait et l'estimait.

GILBERT (Gabriel), parisien, secrétaire des commandemens de la reine Christine de Suède, et son résident en France, fut contemporain de Rotrou et de Corneille. Il amassa peu de bien dans ses emplois. Il serait mort dans l'indigence, si Hervard, protestant comme lui, ne lui avait donné un asile sur la fin de ses jours. On a de Gilbert des *tragédies*, des *opéras*, et des *poésies diverses*, l'*Art de plaire*, poème, recueillis en 1661, in-12. On y trouve quelques bons vers, mais en général ses productions sont au-dessous du médiocre. Il mourut en 1675: l'élégant et judicieux Racine n'a pas dédaigné d'emprunter des idées et des expressions à ce poète peu connu.

GILBERT DE LA PORRÉE. *Voyez* PORRÉE.

GILBERT (Nicolas-Joseph-Laurent), poète français, né à Fontenoy-le-Château, près de Nancy, en 1751, de parens honnêtes mais sans fortune, vint très jeune à Paris, dans le dessein de se livrer aux lettres, et de lier connaissance avec des hommes instruits. Ses premiers pas dans la carrière annoncèrent un poète. A travers les inégalités de sa verve, on aperçut le vrai talent. Le *Dix-huitième siècle*, son *Apologie*, les odes sur le *Jugement dernier*, sur le *Jubilé*, sur le *Voyage de Monsieur en Piémont*, et quelques autres, justifièrent les espérances qu'il avait données. Si d'un côté, les ennemis que lui a faits le genre de la satire, ont trop ravalé son mérite, de l'autre, les personnes véritablement impartiales se sont empressées de payer à ses poésies un juste tribut d'estime. Ses adversaires les plus décidés n'ont pu lui refuser de la hardiesse dans les idées, une tournure saillante, souvent neuve, une manière ferme et vigoureuse dans le jet du vers. Zélateur des bons principes, dévoué à la religion, il ne prit la plume que pour fronder la médiocrité et les systèmes téméraires de l'homme égaré. Inhabile à déguiser son indignation, il ne faisait point de grâce aux mauvais ouvrages, et ne pouvait soutenir, dans les écrivains les plus célèbres, l'apparence même d'une erreur qui blessait la sainteté de nos dogmes. Il est mort à l'Hôtel-Dieu de Paris l'an 1780 à l'âge de 29 ans, des suites d'une chute de cheval, qui lui occasiona une espèce de délire, durant lequel il avala une clef qui avança sa mort. Frappé à l'excès de la haine que les philosophes lui portaient, et de la crainte des manœuvres qu'ils emploient avec tant d'art et de succès contre ceux qui n'ont pas l'avantage ou le malheur de penser comme eux, il s'imaginait que l'univers entier conspirait contre sa personne: tout lui faisait ombrage. Insensiblement cette terreur insurmontable a desséché sa vie, et l'a conduit au tombeau. Jusqu'au moment de sa mort, il avait sans cesse à la bouche les paroles consolantes que nous fournit la religion. Son dernier ouvrage est une *Paraphrase du psaume* 40, dans laquelle il exprime ses alarmes, et conjure les fantômes qui le troublaient. Il a concouru plusieurs fois pour des prix de poésie à l'académie, mais il a toujours eu le déplaisir de voir couronner des pièces inférieures aux siennes, au jugement des littérateurs impartiaux: on rend enfin maintenant à Gilbert une justice que ne lui accordaient ni les philosophes ni les encyclopédistes: on lui a donné le surnom de Juvénal du 18e siècle. Ses *Œuvres* ont été plusieurs fois imprimées à Paris, 1788, 1 vol. in-8°, et 1802, 2 vol. in-18. L'édition la plus es-

timée est celle qui a pour titre : *Œuvres complètes* de Gilbert, publiées pour la première fois avec les corrections de l'auteur et les variantes, accompagnées de notices littéraires, historiques avec portrait, *fac simile* et gravure, Paris, 1822, un vol. in-8°.

* GILBERT (François-Hilaire), savant vétérinaire, membre de l'institut, né à Châtellerault en 1757, contribua puissamment par ses travaux et ses écrits à des améliorations importantes dans notre système de culture. Il fut chargé, en 1794, d'organiser et de diriger les établissemens agricoles de Sceaux, de Versailles, de Rambouillet, et fut envoyé en 1797 en Espagne, pour y acheter des troupeaux de mérinos ; mais n'ayant pas reçu les fonds qui lui avaient été promis (1), il tomba malade de chagrin, et mourut dans un village de la Castille, le 5 septembre 1800. On lui doit : | un *Traité des prairies artificielles*, 1790, in-8°, réimprimé en 1802 ; | *Recherches sur les causes des maladies charbonneuses dans les animaux, et sur les moyens de les combattre et de les prévenir*, 1794, in-8° ; | *Instruction sur le claveau des moutons*, 1796, in-8° ; | *Instruction sur les moyens les plus propres à assurer la propagation des bêtes à laine de race d'Espagne, et la conservation de cette race dans toute sa pureté*, 1797, in-8° ; | plusieurs *mémoires* couronnés par des académies, et divers articles insérés dans le *Magasin encyclopédique*, la *Feuille du cultivateur*, *etc.*

* GILBERT (Nicolas-Pierre), médecin, né à Brest en 1751, fut nommé à l'âge de 18 ans, chirurgien-élève de la marine, et suivit en cette qualité en 1770 le capitaine Trongolly dans sa campagne de l'Inde. Après son retour de cette expédition, il exerça la médecine à Landernau, à Morlaix et à Rennes. Il devint plus tard médecin en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse : en 1796, médecin en chef, professeur de l'école d'instruction de l'hôpital militaire de Paris ; en 1802, médecin en chef de l'armée expéditionnaire de St.-Domingue, et en 1806, médecin en chef de la grande armée. Il se retira en 1812 du service militaire, et mourut à Paris le 19 décembre 1814, après avoir publié : | *Plan d'un cours d'institutions de médecine pratique sur les maladies les plus fréquentes chez les gens de guerre, classées par famille, précédé d'un discours sur la médecine morale*, Paris, an 6, in-8° ; | *Tableau historique des maladies internes de mauvais caractère qui ont affligé la grande armée dans la compagne de Prusse et de Pologne en* 1806 *et* 1807, *suivi de réflexions sur les divers modes de traitemens adoptés par les médecins français et allemands*, Berlin, 1808, in-8°, traduit en allemand par le docteur Bock, avec une préface et des notes par Louis Formey, Erfurt, 1808, in-8° ; | *Histoire médicale de l'armée française à St.-Domingue en l'an* 10, ou *Mémoire sur la fièvre jaune, avec un aperçu de la topographie médicale de cette colonie*, Paris, 1803, in-8°, traduit en allemand avec des notes par J.-E. Aronsson, Berlin, 1806, in-8° ; | les *Théories médicales modernes comparées entre elles et rapprochées de la médecine d'observation*, Paris, an 7, brochure in-8°. Il a aussi fourni plusieurs articles de médecine légale à l'*Encyclopédie méthodique*. On trouve une notice sur Gilbert dans le tome 52 du *Journal général de médecine*.

* GILBERT (Nicolas-Alain), missionnaire, né à Saint-Malo le 31 mars 1762, fut élevé à Paris dans le séminaire des missions étrangères ; la faiblesse de sa santé mit obstacle au désir qu'il éprouvait de se rendre dans les pays lointains pour y prêcher l'évangile. De retour dans son diocèse, il fut nommé successivement vicaire à Saint-Peru, puis à Dinan, et enfin à Josselin, où il remplaça dans les fonctions de curé M. Alain qui avait été élu député aux états-généraux. Ayant refusé le serment, il fut arrêté, puis relâché peu de temps après ; il passa aussitôt en Angleterre, où son premier soin fut d'apprendre la langue du pays. Dès lors il se voua entièrement aux fonctions de son ministère, se fixa à Withby où il bâtit une église et un presbytère, et ne tarda pas à y voir s'augmenter la population catholique qui, à son arrivée, était peu considérable. Il consacra aussi les loisirs de son exil à publier différens écrits dans le but de détruire les sectes du presbytérianisme et du méthodisme qui sont si nombreuses en Angleterre. A son retour en France, il se livra aux missions de l'intérieur, et fut un des premiers ecclésiastiques qui s'adonnèrent à ces pénibles fonctions. Toutes les villes et les campagnes qui avoisinaient Saint-Malo profi-

(1). Le gouvernement espagnol avait, à cette époque, fait des représentations au gouvernement français pour empêcher les trop fréquentes exportations des merinos.

tèrent de ses éloquentes predications. Les communautés religieuses des diocèses de Saint-Brieuc et de Quimper recevaient, par ses soins, des retraites édifiantes. L'abbé Gilbert refusa le canonicat que lui offrit l'évêque de Quimper dans le but de lui faire prendre quelque repos. Ce prêtre plein de zèle est mort, en donnant une mission dans le diocèse de Tours, le 25 septembre 1821. Il a publié en anglais : | *Défense de la doctrine de l'église catholique sur l'eucharistie, dans deux conversations entre un catholique et un presbytérien*, Londres, 1800 ; | *Recherches sur cette question :* Si les marques de l'église véritable sont applicables aux églises presbytériennes, Berwick, 1801 ; | la *Doctrine catholique du baptême* prouvée par l'Ecriture et la tradition, Berwick, 1802 ; | *Réponse aux fausses représentations que J. Wesly a faites des doctrines catholiques*, Withby, 1811. Il avait aussi rédigé un *Recueil de cantiques* pour l'usage de ses missions, dernière édition 1801, et publié quelques articles dans les journaux anglais pour la religion catholique, en réponse à quelques attaques des protestans. On trouve sur lui une *notice* plus étendue dans *l'Ami de la religion et du roi*, tome 30, page 755.

* **GILBERT-DE-VOISINS** (Pierre), avocat-général au parlement de Paris, né le 16 août 1684 d'une ancienne famille de magistrats, suivit la même carrière, et plaida comme avocat dans plusieurs juridictions. Il devint ensuite avocat du roi au Châtelet, puis conseiller au parlement, et enfin avocat-général en 1718. Il se distingua par une éloquence mâle et sévère, par un esprit judicieux et de hautes vertus. Après s'être démis de sa charge en 1739 en faveur de son fils, il fut nommé successivement conseiller d'état, premier président au grand-conseil et membre du conseil des dépêches. Dans ces diverses fonctions, Gilbert de Voisins se fit remarquer par ses lumières, rédigea un grand nombre de mémoires, et prit part à la rédaction de règlemens utiles qui furent faits à cette époque. On lui reproche toutefois d'avoir poussé trop loin son zèle pour les prérogatives du roi, zèle qui l'aurait fait écarter des véritables principes sur l'autorité des évêques, et sur celle de la constitution *Unigenitus*. On a réclamé contre l'arrêt du Parlement du 18 janvier 1726, qu'il avait provoqué lui-même dans un réquisitoire où l'on a rencontré quelques maximes contraires à la discipline de l'église, et que l'on a réfuté dans un mémoire adressé au roi. Gilbert-de-Voisins mourut le 20 avril 1769. Le Beau fit son épitaphe qui fut placée dans l'église de St.-Severin de Paris. Dans les dernières années de sa vie, Gilbert-de-Voisins composa un extrait en forme de répertoire des manuscrits de Brienne qu'il écrivit entièrement de sa main, 3 gros vol. in-4°. On a aussi de lui *Mémoire sur les moyens de donner aux protestans un état civil en France, composé par ordre du roi Louis XV*, etc., suivi *d'un Projet de déclaration* ouvrage posthume, publié par Pierre-Paul Gilbert-de-Voisins, qui fut successivement avocat du roi au Châtelet, greffier en chef du Parlement de Paris, président à Mortier, Paris, 1787, in-8°. Le petit-fils de Gilbert périt sur l'échafaud révolutionnaire en septembre 1793.

* **GILCHRIST** (Ebnézer), médecin écossais, né à Dumfries en 1707, mort en 1774, dans la même ville, a laissé plusieurs ouvrages estimés : | *Dissertation sur les fièvres nerveuses ;* | *Essais et observations médicales ;* | *Traité sur l'utilité des voyages sur mer dans les maladies chroniques et nerveuses*, Londres, 1756-1771, in-8° : cet ouvrage a été traduit en français par Bourru, docteur régent de la faculté de médecine de Paris sous le titre que nous avons donné, Londres, 1770, in-8°. On y a joint un appendix contenant des observations assez importantes sur l'emploi du bain dans les fièvres graves. Le traité de Gilchrist eut plus de succès qu'il n'en méritait.

GILDAS (saint), surnommé *le Sage*, né à Dumbriton en Ecosse l'an 494, (Moreri le fait naître en 520) prêcha en Angleterre et en Irlande, et y rétablit la pureté de la foi et de la discipline. Il passa ensuite dans les Gaules, et s'établit auprès de Vannes, où il bâtit le monastère de Ruis. Il en fut abbé, et y mourut le 29 janvier 570 ou selon d'autres en 851. Il reste de lui quelques *Canons de discipline*, dans le Spicilège de d'Acheri, et un *Discours sur la ruine de la Grande-Bretagne*, Londres, 1568, in-12, et dans la bibliothèque des Pères. L'abbaye de Ruis porte le nom de son fondateur. Gildas fut un des plus illustres solitaires du 6e siècle. Il s'occupait uniquement à combattre le vice et l'erreur.

GILDON, fils de Nubel, seigneur puissant de Mauritanie, dans le 4e siècle. Firmus, un de ses frères, s'étant révolté

contre Théodose le Grand en 375, Gildon prit les armes contre lui, le réduisit à s'étrangler lui-même, et obtint le gouvernement d'Afrique. Après la mort de Théodose, pendant la vie duquel il avait commencé de remuer, il se révolta contre Honorius en 393, favorisa les hérétiques et les schismatiques, et défendit la traite des blés en Italie pour affamer cette province ; mais Mascezel, son autre frère, qu'il avait contraint de s'enfuir, étant rentré en Afrique avec une assez petite armée, tailla en pièces 70 mille hommes de Gildon, qui s'étrangla à son tour en 398.

GILDON (Charles), critique anglais, né à Gillingham près de Shaftesbury, dans le comté de Dorset en 1665, abandonna la religion catholique, publia les ouvrages antichrétiens de Charles Blount, revint à des sentimens plus raisonnables, qu'il manifesta dans son *Manuel des Déistes*, et mourut en 1723. *Voyez* BLOUNT (Charles). Gildon s'étant avisé de critiquer Pope, celui-ci lui répondit, en lui donnant une place dans sa *Dunciade*.

GILEMME (Pierre), prêtre imposteur, se présenta pour guérir par la magie la démence de Charles VI, roi de France. On voulut éprouver ce qu'il savait faire : il promit de délivrer 12 hommes liés de chaînes de fer ; mais ayant manqué son opération, le prévôt de Paris le fit brûler avec ses compagnons l'an 1403.

* **GILIBERT** (Jean-Emmanuel), célèbre médecin et naturaliste, né à Lyon le 21 juin 1741, fit ses études médicales à Montpellier. Après avoir subi avec distinction les épreuves du doctorat, il se fixa à Chazay, petit village près de Lyon, et il y exerça son art, sans négliger la botanique. Le ministre de Pologne ayant demandé à M. Haller un médecin pour propager dans ce pays l'étude de l'histoire naturelle et fonder une école de médecine, Gilibert fut désigné pour cet objet. Il signala son arrivée par l'établissement d'un beau jardin de botanique et par des leçons de médecine clinique, qui attirèrent un nombreux concours d'élèves. Il suivit l'université lorsqu'elle fut transférée à Wilna ; et y occupa les chaires d'histoire naturelle et de matière médicale. L'âpreté du climat, et quelques désagrémens qu'il eut à souffrir, le décidèrent à revenir au mois de février 1783, à Lyon où il fut élu successivement médecin de l'Hôtel-Dieu, médecin en chef des épidémies, professeur au collége de médecine, membre de l'académie et de la société d'agriculture. Nommé en 1793, maire de Lyon, il se conduisit en magistrat vertueux et éclairé; mais ces qualités étant des titres de proscription, il fut enfermé dans un cachot. Rendu à la liberté, on le choisit pour présider la commission départementale pendant le mémorable siége de Lyon. A la reddition de cette ville, il fut obligé de fuir, et erra pendant 18 mois d'asile en asile, souvent de forêt en forêt; enfin, les temps étant devenus plus tranquilles, il revint à Lyon, et fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale. Il succomba à une maladie longue et douloureuse le 2 septembre 1814. On lui doit : | les *Chefs-d'œuvre de Sauvage*, ou *Recueil des dissertations de cet auteur, qui ont remporté le prix dans différentes académies, corrigés, traduits ou commentés par M. J. E. G.*, Lyon, 1770, 2 vol. in-12 ; | *l'Anarchie médicinale*, ou *la Médecine considérée comme nuisible à la société*, Neuchâtel, 1772, 3 vol. in-12 : Haller faisait beaucoup de cas de cet ouvrage ; | *Flora Lithuanica inchoata*, Grodno, 1781, 2 vol. in-12 ; | *Exercitium botanicum in schola principe universitatis Wilnensis peractum*, Wilna, 1782, in-12 ; | *Démonstrations élémentaires de botanique*, rédigées d'abord par Marc-Antoine-Louis *Claret* de la *Tourette* et François *Rozier*, 3e édition refondue et considérablement augmentée, Lyon, 1789, 3 vol. in-8°. Cette édition est préférée à la 4e, qu'il publia en 1796, en 4 vol. in-8°. On trouva que les additions qu'il y avait faites surchargeaient un manuel destiné aux élèves, et on regarda, comme un hors-d'œuvre les 2 vol. in-4° de planches qu'on y avait joints. | *Adversaria medico-practica prima, seu Annotationes clinicæ*, etc., Lyon, 1791, in-8°, traduit en allemand par Hebenstreit, Leipsick, 1792, in-8°, figures ; | *Exercitia phytologica*, Lyon, 1792, 2 vol. in-8° ; | *Histoire des plantes d'Europe*, ou *Elémens de botanique pratique*, Lyon, 1798, 2 vol. in-12, et 1806, 3 vol. in-8° ; | *Abrégé du système de la nature de Linnée*, Lyon, 1802, in-8°; | *Le médecin naturaliste*, ou *Observations de médecine et d'histoire naturelle*, Lyon et Paris, 1800, in-12, fig., traduit en allemand, 1807, in-8°. Son éloge a été publié par le docteur E. Sainte-Marie, Lyon, 1814.

GILIMER ou **GELIMER**, roi des Vandales en Afrique, l'un des descendans du fameux Genseric, détrôna, en 531, Hunnéric, roi des Vandales, son cousin, et se mit la couronne sur la tête. L'empereur

Justinien l'envoya sommer plusieurs fois de la lui rendre ; mais il ne reçut point d'autre réponse, sinon que « les affaires » de l'Afrique ne le regardaient point ; et » que s'il voulait faire la guerre, on était » tout prêt à lui faire face. » Bélisaire, général romain, envoyé contre lui, le vainquit dans les plaines de Tricameron, à quelques lieues de Carthage, se rendit maître de cette ville, et bientôt de toute l'Afrique. L'usurpateur, pressé de tous côtés, se rendit. La misère qu'il avait essuyée l'avait tellement endurci au malheur, que lorsqu'on le présenta à Bélisaire, il avait l'air aussi riant que s'il eût été dans la prospérité. Le vaincu fut conduit jusqu'au cirque, où l'empereur était assis sur son trône. Se rappelant alors ce qu'il avait été il s'écria : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité !...* Justinien le relégua dans la Galatie, où il lui assigna des terres pour vivre avec sa famille ; il l'eût même fait patrice, s'il n'avait été infecté de l'hérésie arienne, à laquelle il refusa de renoncer.

* **GIL-VICENTE**, surnommé *le Plaute portugais*, naquit à Barcellos vers 1485. Il fut le créateur du théâtre portugais, et, pour ainsi dire, de celui de toute l'Europe, en le considérant comme devancier de Jodelle, Shakespeare, Lope de Vega, etc. Jusqu'à son temps, excepté la comédie espagnole de *Calixte et Mélibée*, on ne connaissait que des imitations de Plaute et de Térence, ou des farces irrégulières et insipides. Il était attaché à la cour de Jean III, devant laquelle il fit jouer la plupart de ses pièces, parmi lesquelles on distingue le *Juge de Beyra* et le *Fidalgo portugais*. Ses ouvrages, comprenant des *comédies* profanes et religieuses (*Autos*), des *tragi-comédies*, ses *poésies diverses*, ses *poésies dévotes*, furent publiés par son fils avec le titre de *Compilaçao*, Recueil, Lisbonne, 1562, in-fol., 1586, in-4°. Il mourut à Evora en 1557.

* **GILJ** (Philippe-Louis), botaniste italien, chanoine de la basilique du Vatican, et directeur de l'Observatoire fondé par Grégoire XIII, né à Corneto le 14 mars 1756, employa tous ses loisirs à l'étude de la physique et surtout de l'histoire naturelle. Il a légué à la bibliothèque de Lanci le magnifique musée qu'il avait formé lui-même. Gilj est mort à Rome le 15 mai 1821, après avoir publié les ouvrages suivans : | *Agri romani Historia naturalis*, Rome, 1781 ; | une *Dissertation sur les machines hygrométriques*, en italien, Rome, 1775 ; | un *Mémoire sur un coup de foudre tombé dans Rome*, 1782 ; | une *Physiogénographie* ou *Description des genres naturels divisés en six classes*, 1785 ; | des *Observations philologiques sur quelques plantes exotiques introduites à Rome*, 1789 et 1792 ; | plusieurs *Mémoires* sur divers sujets de physique, particulièrement des observations météorologiques faites à Rome, avec des notes sur quelques instrumens employés à cet effet. Il a aussi donné en 1812 une édition italienne de l'*Architecture de la basilique de Saint-Pierre*, en 52 planches par Martin Ferraboschi, avec des éclaircissemens. Il a laissé en manuscrit la *Vie du célèbre Zubaglia*, un *Traité des paratonnerres* et quelques autres ouvrages.

GILLES. *Voyez* GILON.

GILLES (saint), *Ægidius*, né à Athènes, passa en France, se retira dans un désert près de l'embouchure du Rhône, de là, dans un lieu voisin du Gard, et enfin dans une forêt au diocèse de Nîmes, où il s'occupa entièrement du service de Dieu. Ce fut, dit-on, à la prière d'un roi de France, qu'il reçut des disciples qui observèrent long-temps la règle de saint Benoît. On a presque toujours confondu ce saint avec un saint Gilles, que saint Césaire d'Arles créa abbé d'un monastère près de cette ville, et qu'il envoya à Rome en 514, pour obtenir du pape Symmaque la confirmation des priviléges de son église. Le Père Stilting, l'un des bollandistes, a prouvé, dans une savante dissertation, que saint Gilles, athénien de nation, vivait à la fin du 7e et au commencement du 8e siècle ; et que l'autre florissait au commencement du 6e. Baronius les a confondus, trompé apparemment par une ancienne *Vie* de ce saint, qui n'est qu'une compilation sans critique.

GILLES de Rome. *Voyez* COLONNE (Gilles).

GILLES, seigneur de Champtocé, était fils de Jean VI, duc de Bretagne. Il fut étouffé en 1450 entre deux matelas, après trois ans et dix mois de prison, par ordre du duc François Ier, son frère. On l'accusait d'entretenir des intelligences avec les Anglais, et d'avoir violé quantité de femmes et de filles. Son plus grand crime, à ce que disent quelques historiens, était la haine implacable qu'avait pour lui son frère aîné. On ajoute que le cordelier, qui avait confessé le prince Gilles, cita de sa part le duc François au jugement de Dieu, pour y comparaître en un certain

jour qu'il lui marqua par écrit ; et que le duc mourut en effet peu de mois après. Quoique ces anecdotes ne soient peut-être pas assez constatées, l'on n'a point de raison plausible de les rejeter. *Voyez* FERDINAND L'AJOURNE.

GILLES (Pierre) en latin *Gyllius*, l'un des premiers qui se soient occupés en France avec succès de l'histoire naturelle, naquit à Albi en 1490. Après s'être rendu habile dans les langues grecque et latine, dans la philosophie et l'histoire naturelle, il voyagea en France et en Italie. Il dédia en 1533 un ouvrage à François Ier, et il exhorta ce prince dans son épître dédicatoire, à envoyer à ses frais des savans voyager dans les pays étrangers. Le roi goûta cet avis, et envoya, quelque temps après, Pierre Gilles dans le Levant ; mais celui-ci, n'ayant rien reçu de la cour pendant tout son voyage, fut obligé, après la mort de François Ier, arrivée en 1547, de s'enrôler dans les troupes de Soliman II pour pouvoir subsister. Dans un autre voyage, il fut pris par des corsaires, et mené captif à Alger. Quand il eut obtenu sa liberté, par les soins généreux du cardinal d'Armagnac, évêque de Rodez, il se rendit à Rome auprès de son bienfaiteur, chargé des affaires de France, et y mourut en 1555, à 65 ans. On a de lui : | *De vi et natura animalium*, Lyon, 1533 in-4° : ce n'est proprement qu'un extrait d'Héliodore, d'Appien, d'Elien et de Porphyre, accompagné des observations du compilateur ; | *De bosphoro Thracio libri tres*, in-24 ; | *Topographia Constantinopoleos libri quatuor*, in-24, et dans *l'Imperium orientale* de Banduri. Ces deux derniers ouvrages ne sont pas inutiles aux géographes.

GILLES-DE-CHIN, chevalier célèbre par sa force et son courage, est regardé comme le vainqueur d'un dragon terrible qui désolait les environs de Mons dans le Hainaut. Les détails de ce combat sont parfaitement semblables à ceux du chevalier Gozon (*voyez* ce mot) contre le fameux dragon de Rhodes, et cette ressemblance affaiblit beaucoup l'authenticité des deux histoires. Voyez l'*Histoire de Notre-Dame de Vasmes*, Mons, 1771, 1 vol. in-12. On montre la tête du dragon à l'hôtel-de-ville de Mons, et on voyait à l'abbaye de Saint-Guislain, l'épitaphe de Gilles-de-Chin : mais elle a disparu avec la vieille église.

GILLES de VITERBE, ermite de Saint-Augustin, professeur de philosophie et de théologie, devint, par ses talens, général de son ordre en 1507, patriarche de Constantinople et cardinal. Il fit l'ouverture du concile de Latran en 1512, et fut chargé par Léon X de plusieurs affaires aussi importantes qu'épineuses. Ce savant prélat mourut à Rome en 1532, laissant des ouvrages en vers et en prose, sacrés et profanes. D. Martenne a donné dans sa grande Collection d'anciens monumens, plusieurs *lettres* de Gilles de Viterbe, intéressantes pour la plupart, par les particularités qu'elles renferment sur l'auteur, ou sur les affaires de son temps. On a encore de lui des *commentaires* sur quelques morceaux de l'Ecriture, des *dialogues*, des *épîtres*, des *poésies*.

GILLES (Nicole ou Nicolas), secrétaire de Louis XII et contrôleur du trésor, mort en 1505, a fait des *Annales* ou *Chroniques de France*, depuis la destruction de Troie jusqu'en 1496. Cette histoire n'est bonne que depuis le règne de Louis XI. Denis Sauvages, Belleforest, et plusieurs anonymes, ont fait des additions aux annales de Gilles, et Gabriel Chapuis les a continuées jusqu'à l'an 1585, in-fol. Elles ont été traduites en latin. On y trouve des choses curieuses ; mais la crédulité extrême de Gilles l'a si fort décrié, qu'on n'ose presque pas le citer.

GILLES (N... SAINT-), sous-brigadier de la première compagnie des mousquetaires du roi de France, né en 1680, mourut en 173..... dans un couvent de capucins où il s'était retiré. Ce poète parlait peu, ayant son esprit souvent occupé à combiner de petits morceaux de poésie dont il faisait part à ses amis. Son imagination était gaie, et quelquefois libertine. Il réussissait particulièrement dans des sujets obscènes, talent malheureux qui a produit ses *Contes* et ses *Chansons*. La plus grande partie de ses poésies a été imprimée en 1 vol. intitulé : *La Muse mousquetaire*. Cette muse a l'air que son titre annonce : mais peu de correction et peu de finesse. Saint-Gilles avait un frère, qui mourut en 1745, à 86 ans. Celui-ci était auteur d'*Ariarathe*, tragédie qui ne réussit point. Il rampa dans la foule obscure et nombreuse des rimeurs peu favorisés des muses.

GILLES (Jean), de Tarascon en Provence, né en 1669, mourut en 1705, à Toulouse, maître de musique de l'église de Saint-Etienne. Il unit à beaucoup de talens de grandes vertus. On l'a vu se mettre dans un état d'indigence, pour en

retirer ceux qui y étaient. Il fut enfant de chœur avec le célèbre Campra dans la métropole d'Aix. Guillaume Pointevin, prêtre de cette église, leur enseigna la musique. Gilles se fit bientôt un nom par ses talens. Bertier, évêque de Rieux, qui l'estimait particulièrement, demanda pour lui la maîtrise de Saint-Etienne à Toulouse; mais le chapitre avait disposé de cette place en faveur de Farinelli. Celui-ci, informé de ce qui se passait, alla trouver son concurrent, et le força d'accepter sa démission; démarche qui leur fait également honneur. Nous avons de Gilles : | de beaux *motets* et en grand nombre : on estime surtout son *Diligam te;* | une *Messe des morts*, son chef-d'œuvre; elle fut chantée la première fois pour son auteur.

GILLET (François-Pierre), né à Lyon en 1648, avocat au parlement de Paris en 1674, mourut dans cette ville en 1720. Il fit quelque honneur au barreau par ses plaidoyers; mais il en fit moins à la république des lettres par ses *traductions* des *Catilinaires* de Cicéron, et de plusieurs de ses *Oraisons*. Ces versions sont non-seulement inférieures à l'original, mais même aux traductions qui ont paru depuis. Ses *plaidoyers*, publiés en 2 vol. in-4°, offrent de l'érudition, de la solidité et quelquefois de la force; mais le style est un peu sec, et l'auteur ne sera jamais complé parmi les grands orateurs.

GILLET (Louis-Joachim), né à Frémorel dans le diocèse de St.-Malo, en 1680, chanoine régulier de Ste.-Geneviève à Paris, et bibliothécaire de cette abbaye jusqu'en 1717, fut curé de Mahon, dans le diocèse de Saint-Malo. Après en avoir rempli les fonctions pendant 23 ans, il revint prendre son emploi de bibliothécaire. Il mourut en 1753, à 74 ans. C'était un homme très estimable. Il alliait la modestie au savoir, les vertus sociales aux exercices sédentaires du cabinet, et beaucoup de douceur à une longue habitude d'infirmités. Nous avons de lui une *Nouvelle Traduction de l'historien Josèphe, faite sur le grec, avec des notes critiques et historiques pour en corriger le texte dans les endroits où il paraît altéré, l'expliquer dans ceux où il est obscur, fixer les temps et les circonstances de quelques événemens qui ne sont pas assez développés, éclaircir les sentimens de l'auteur, et en donner une juste idée*, 4 vol. in-4°, 1756, et années suivantes, à Paris, chez Chaubert et Hérissant. Cette version, plus fidèle que celle d'Arnaud d'Andilly, est restée au-dessous de la célébrité de cette dernière, quoique avec des avantages et des titres de préférence bien marqués.

GILLI (David), ministre protestant, natif de Languedoc, abjura le calvinisme en 1685, et ramena plusieurs errans au bercail. Louis XIV et le clergé de France lui firent une pension jusqu'à sa mort, arrivée à Angers en 1711, à 65 ans. On a de lui un recueil sous le titre de *Conversion de Gilli*, 1685, in-12. Il renferme les raisons qu'il eut de se réunir à l'église romaine.

* GILLI (Philippe-Sauveur), jésuite, né dans l'état romain, alla, comme missionnaire, dans l'Amérique méridionale où il passa 18 ans, c'est-à-dire, jusqu'à la suppression de son ordre. Il a publié en italien : | *Essai sur l'histoire d'Amérique*, ou *Histoire naturelle, civile et sacrée des royaumes et provinces espagnoles de la Terre ferme dans l'Amérique méridionale*, Rome, 1780-84, 4 vol. in-8°, avec cartes et fig. On y trouve des notions curieuses; l'excès de crédulité de l'auteur lui fait dire cependant quelquefois des choses peu sensées. Le 3e livre du tom. 3 dans lequel on remarque des détails sur les langues de l'Orenoque a été traduit en allemand et publié avec des *notes* par Fr.-Xav. Veigl, ex-jésuite, il fait aussi partie de la *Collection* publiée par de Murr, Nurenberg, 1785, 1 vol. in-8°.

GILLOT (Jacques), d'une famille noble de Bourgogne, était chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris et doyen des conseillers clercs du Parlement. Sa maison était une espèce d'académie ouverte à tous les savans. Il mourut en 1619, laissant une riche bibliothèque. Ce chanoine eut beaucoup de part au *Catholicon d'Espagne*, ou *Satire Ménippée*, Ratisbonne (Elzévir), 1664, in-12; et avec les notes de Godefroi, Bruxelles, 1709, 3 vol. in-8°. C'est dans sa maison que fut composée cette satire, pour tourner en ridicule la ligue catholique, quoiqu'il fût plus naturel qu'un chanoine tournât ses talens contre la ligue huguenote, plus digne par les troubles qu'elle causait depuis long-temps dans le royaume, et par sa rébellion formelle contre le trône et l'autel, de faire l'objet de l'indignation des bons citoyens et des sarcasmes des satiriques. *Voyez* DUCHAT, FÈVRE (Antoine le), MONTGAILLARD. Ce fut Gillot qui imagina la procession burlesque rapportée dans cet ouvrage, et que les imbéciles ont prise

pour une réalité : mais cette calomnie théâtrale contre les religieux et le clergé ne peut donner qu'une mauvaise opinion de l'auteur. La harangue du légat est encore de lui. Les autres harangues sont de Florent Chrétien, de Nicolas Rapin, et de Pierre Pithou, trois beaux esprits d'une religion très équivoque. Nous avons encore de Gillot : | des *Instructions et des lettres missives, concernant le concile de Trente*, dont la meilleure édition est celle de Cramoisi, 1654, in-4°; | la *Vie de Calvin*, imprimée in-4°, sous le nom de Papire Masson, et qui, selon quelques-uns, est effectivement de ce dernier.

GILLOT (Germain), d'une famille noble de Paris, où il est né en 1622, reçut le bonnet de docteur en Sorbonne, et se distingua par ses lumières et ses vertus. Il dépensa plus de cent mille écus à faire élever de pauvres jeunes gens, et à les rendre capables de servir l'Eglise par leurs talens, ou l'état par quelque profession honnête. Plusieurs de ses élèves brillèrent dans le barreau, et dans les facultés de médecine, de droit et de théologie. On les appelait *Gillotins*, et ce nom annonçait à la fois la générosité de leur bienfaiteur et leur propre mérite. Des ecclésiastiques qu'il avait élevés donnèrent leurs soins pour que ses bienfaits se perpétuassent. L'abbé Gillot mourut en 1688, à 66 ans.

GILLOT (Louise-Geneviève), parisienne, morte dans sa patrie en 1718, à 68 ans, fut mariée à de Saintonge, avocat, qui cultiva ses talens pour la poésie. Ses *Œuvres* consistent en *épîtres*, *églogues*, *madrigaux*, *chansons*, deux *comédies* et deux *tragédies-opéra*. Son pinceau était facile, mais faible. Outre ses *poésies*, recueillies en 1714, in-12, on a d'elle une nouvelle historique, très romanesque, intitulée : *Histoire de don Antoine, roi de Portugal*, in-12.

* GILLY (David), ingénieur-architecte, naquit en 1748, à Schwedt, en Brandebourg, d'une famille française réfugiée, originaire du Languedoc. On lui doit plusieurs ouvrages, en allemand, sur l'architecture civile et hydraulique. Les principaux sont : | *Elémens d'un cours d'hydraulique, avec application à la pratique*, Berlin, 1795 et 1801, in-8°; | *Instruction pratique pour l'architecture hydraulique, accompagnée de planches, en société avec Eytelwein*, Berlin, 1802, 2 part. in-8°.

GILON ou GILLES, diacre de l'église de Paris, ensuite moine de Cluny, enfin évêque de Tusculum et cardinal, fut un des meilleurs poètes du 12e siècle, et mourut vers 1142. Il réunissait, dit l'abbé Le Bœuf, le goût et la fécondité. On a de lui : | un *poème latin*, où il chante la première croisade de 1095; | une *Instruction* en vers, qu'il dédia au prince Louis, fils de Philippe-Auguste, pour lui inspirer l'amour de la vertu par l'exemple de Charlemagne qu'il y célèbre : c'est ce qui a fait appeler cet ouvrage *le Carolin*; | la *Vie* de saint Hugues, abbé de Cluny.

* GILPIN (Bernard), ministre anglais, naquit à Kentmire, dans le comté de Westmoreland, en 1517, d'une famille illustre de ce comté. A l'âge de seize ans, il fut envoyé à Oxford, et y fit ses études avec un tel succès, qu'il fut *agrégé* du collége de la reine. Ayant appris le grec et l'hébreu, il devint le premier professeur de ces deux langues au collége de Christ, que Henri VIII venait de fonder. Gilpin avait embrassé l'état ecclésiastique, et se montrait très attaché à la religion romaine, que professait toute sa famille. Il la défendit avec autant d'éloquence que de courage, en soutenant plusieurs thèses publiques contre Jean Hooper, évêque de Worcester. Mais à cette malheureuse époque, l'hérésie, soutenue par le roi lui-même, avait déjà fait de grands progrès en Angleterre; et le fameux Pierre Martyr ayant obtenu, après la mort d'Henri VIII, une chaire de théologie dans l'université d'Oxford, y prêchait les erreurs de Luther. Gilpin, séduit par l'éloquence de l'orateur, embrassa ce qu'on appelait la *réforme*. L'évêque de Durham, oncle de Gilpin, avait composé un traité sur l'eucharistie, et envoya son neveu consulter sur cet ouvrage les plus savans théologiens de Louvain et de Paris. Leurs lumières et leur foi orthodoxe lui furent inutiles. Ce fut en vain que son oncle lui fit offrir une cure dans le diocèse de Durham; il ne voulut point l'accepter, parce qu'il ne pouvait pas la desservir lui-même. Ayant enfin accepté la cure d'Eusinding, sa conscience fut bientôt alarmée de ce qu'à cette cure était uni le double emploi d'un archidiaconé : il la résigna donc, et fut pourvu de celle d'Houghton, qui n'avait pas cet inconvénient. Le règne de Marie, fille et successeur de Henri VIII (élevée par sa pieuse mère, Catherine d'Aragon), avait rendu à l'église catholique sa prépondérance, et l'on réprimait l'audace des protestans, qui s'agitaient de

hors d'où, ou par leurs intrigues, ou par leurs prédications. Gilpin se borna à prêcher contre plusieurs abus, comme la non résidence, la pluralité des bénéfices, etc. Il fut néanmoins dénoncé à la reine Marie, et contraint de se rendre à Londres, où il s'attendait à monter sur un échafaud, dernière ressource des princes qui veulent rétablir la tranquillité dans leurs états troublés par des factieux opiniâtres. Ayant appris en route la mort de Marie, Gilpin retourna à Houghton, et le règne d'Elizabeth commença à se faire remarquer par une persécution réelle contre les catholiques, auxquels on n'épargna pas les plus mauvais traitemens. A peine montée sur le trône, la nouvelle reine remit à des prélats protestans tous les siéges épiscopaux. L'on offrit à Gilpin l'évêché de Carlisle; mais il le refusa. Il mourut, dans sa cure d'Houghton, en 1583, à l'âge de soixante six ans. On regrette sincèrement qu'un homme, doué de plusieurs vertus chrétiennes, soit tombé dans les erreurs d'une doctrine qui a troublé souvent et les consciences et les royaumes. Il avait établi à Houghton une école et un séminaire que lui-même dirigeait. Il y a une *Vie de Gilpin*, écrite par Cartellon, évêque de Chichester, Londres, 1656, in-18. A la fin du volume, on trouve un des sermons de Gilpin, prêché en présence d'Edouard VI, en 1552.

* GILPIN (Guillaume), vicaire de Boldre dans New-Forest, parent et non descendant de Bernard, comme l'ont avancé quelques biographes (1), naquit vers l'an 1724. Il établit d'abord à Cheam dans le Surrey une maison d'éducation, dans laquelle il eut des élèves d'un haut rang, et dut à l'un d'eux, le Colonel Mitford, l'auteur de l'*Histoire de la Grèce*, le vicariat de Boldre; il quitta alors son pensionnat qu'il remit à son fils, et s'illustra par divers actes de bienfaisance. Il est particulièrement connu par ses *Voyages en différentes parties de l'Angleterre, contenant des observations relatives aux beautés pittoresques*, 1787, in 8°, et 1788, 2 vol. in-8°; traduit en français en 1789, par Guédon de La Berchère, et en 1800 par le baron de Blumenstein, Breslaw, 1800, 3 vol. in-8°, fig. Cette dernière traduction est la plus estimée. On a encore de Gilpin : | *Observations sur la rivière Wye, et sur quelques contrées de la partie sud du pays de Galles*, 1782, in-8°, traduites en français. Ce volume se joint aux précédens. | *Observations relatives principalement à la beauté pittoresque, faites en 1776 sur diverses parties de la Grande Bretagne, et particulièrement sur les montagnes d'Ecosse*, 1789, 2 vol. in-8°; traduites en allemand, Leipsick, 1792, 2 vol. in-8°; | *Remarques sur les scènes forestières et les beautés pittoresque des pays boisés, avec les vues de New Forest dans le Hampshire*, 1791, 2 vol. in-8°; trad. en allemand, Leipsick, 1800, in-8°; | *Trois Essais sur le beau pittoresque, sur les voyages pittoresques, sur l'art d'esquisser le paysage, etc.*, in-8°, 1792 et 1808; trad. en français, Breslaw, 1799; | *Observations sur les parties occidentales de l'Angleterre, principalement sous le rapport de la beauté pittoresque, etc.*, 1798, in-8°, fig.; | *Observations sur les comtés de Hampshire, Sussex et Kent*, 1806, in-8°. Gilpin a créé en quelque sorte un nouveau genre de voyages. Il s'est attaché particulièrement à décrire les paysages, et ses descriptions, pleines de vérité et de chaleur, sont entremêlées de réflexions ingénieuses, propres à enrichir la théorie des arts et à en guider la pratique. Il a écrit plusieurs *vies*, celles de *Bernard Gilpin, d'Hugues Latimer, de Jean Wielef, de Thomas Cranmer, etc.*, et laissé des *sermons prêchés dans une église de campagne, avec quelques essais et sujets pour des sermons*, 1799-1803, 3 vol. in-8°; | *Contrastes moraux*, 1798, in-12, et autres ouvrages ascétiques.

* GIN (Pierre-Louis-Claude), un des écrivains les plus féconds du 18e siècle, né à Paris en 1726, fut successivement avocat, conseiller au parlement *Maupeou* et ensuite au grand conseil où il resta jusqu'à la suppression des cours souveraines. Il se fit remarquer par son attachement aux principes religieux et à la cause des Bourbons, dans les occasions les plus périlleuses. Le 2 décembre 1792, il adressa à Barrère un plaidoyer en faveur de Louis XVI, qui lui valut l'honneur d'être incarcéré avec sa famille à l'abbaye de Port-Royal. Il profita de sa captivité pour apprendre l'anglais d'un autre prisonnier auquel il donnait des leçons de grec. Lorsqu'il eut recouvré sa liberté en 1794, on le nomma maire de Clamart, où il possédait quelques biens. Il ne crut pas pou-

(1) Carleton, qui avait pu voir Bernard, lequel n'est mort qu'en 1582, puisque dès 1580, il était agrégé au collége de Merton, rapporte que Bernard Gilpin vécut et mourut dans le célibat.

voir refuser; mais lorsqu'un décret vint assujettir les fonctionnaires publics à prêter le serment de haine à la royauté, non-seulement il s'y refusa, mais il déclara que le gouvernement monarchique était le seul qui pût convenir à la France. Il échappa néanmoins à la persécution, et mourut à Paris de 19 novembre 1807. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages presque tous médiocres : | *Traité de l'éloquence du barreau*, 1767 et 1803, in-12; | *De la religion, par un homme du monde*, 1778-80, 4 vol. in-8°. Il le retoucha et l'abrégea en 1806, sous ce titre : *De la religion du vrai philosophe*. On y trouve une collection complète des systèmes des philosophes, de leurs vains sophismes, et jusqu'à leurs sarcasmes. Le Père Beauregard, citant cet ouvrage en 1780, dans son fameux sermon des philosophes, disait : « Ils le connaissent ce livre; ils n'y ont » pas répondu, ils n'y répondront ja- » mais. » L'abbé Duvoisin, alors censeur, dans l'approbation qu'il donna pour la première édition, dit que l'on y trouve un plan vaste et bien rempli, et des vues neuves; malheureusement il s'en trouve beaucoup de communes, et le style ne répond pas toujours au sujet. A la tête de cet ouvrage se trouve la liste de ses productions. | *Les vrais principes du gouvernement français*, 1778, in-8°, plusieurs fois réimprimé. Cet ouvrage est écrit en faveur du gouvernement monarchique, et l'auteur y combat Montesquieu et Mably, mais avec des armes bien inégales. | *Analyse raisonnée du droit français, pour la comparaison des lois romaines et de celles de la coutume de Paris*, 1780, in-4°, et 1803, 6 volumes in-8°; | *Œuvres d'Homère*, 1783, 8 vol. in-12. Cette traduction, qui a obtenu trois éditions, a été effacée par celle de Bitaubé. | *Nouveaux mélanges de philosophie et de littérature*, 1784, in-12; | *Œuvres d'Hésiode*, traduction nouvelle, avec notes, etc. Paris, 1785, in-8°; | *Idylles de Théocrite*, traduction nouvelle, 1788, in-8° et in-12; | *Harangues politiques de Démosthènes, avec des notes relatives aux circonstances présentes*, 1791, 2 vol. in-8°; | *Odes de Pindare, unique traduction complète en prose poétique*, 1801, in-8°. | *Le vicaire de Wakefield*, traduit de l'anglais, in-8°, et avec le texte, 2 vol.; | *Discours sur l'histoire universelle, faisant suite à celui de Bossuet*, 1802, 2 vol. in-12. Quoique infiniment au-dessous de l'original, cette continuation n'est pas absolument sans mérite. Elle aurait eu sans doute plus de succès, sans les fautes nombreuses d'impression qui s'y trouvent, et quelques négligences de style qu'il serait facile de faire disparaître.

* **GINGUENÉ** (Pierre-Louis), littérateur et ambassadeur à Turin pour la république française, naquit à Rennes le 25 avril 1748. Comme il était sans fortune il voulut tirer parti de ses talens, et il vint jeune à Paris, où il fut d'abord précepteur dans une maison particulière. Il embrassa les principes de la révolution, et s'unit à Chamfort, avec qui il était lié pour rédiger la *Feuille villageoise*, destinée à répandre les maximes du jour. Il n'en fut pas moins incarcéré en 1793 à Saint-Lazare; mais plus heureux que André Chénier et Roucher, ses compagnons de captivité, il fut oublié dans la prison, et recouvra la liberté après le 9 thermidor (27 juillet 1794). Il fut à cette époque nommé membre adjoint au *Comité d'instruction publique* établi près le ministère de l'intérieur, puis désigné pour la diriger seul. Lors de la création de l'institut de France, il fut reçu parmi les membres de cette société, et au bout de quelques mois on l'appela aux fonctions de ministre du gouvernement républicain auprès des villes anséatiques. Il refusa cette place, et accepta l'ambassade de Sardaigne. Arrivé à Turin, il eut plusieurs différens avec ce cabinet, d'abord au sujet de la réception de sa femme à la cour, puis sur l'application de l'amnistie accordée aux insurgés piémontais. Il put néanmoins conclure en juin 1798 l'arrangement qui livra la citadelle de Turin aux Français. Ginguené, bientôt remplacé par d'Eymar, resta sans emploi jusqu'après la révolution de brumaire 1799 qui lui ouvrit la carrière du tribunat : il y débuta par un discours contre le projet relatif au mode de correspondance entre les premières autorités. Il se déclara l'année suivante (1800) contre le projet qui concernait la création de tribunaux spéciaux. Ses discours et d'autres motifs le firent comprendre en 1802 dans le premier cinquième des tribuns éliminés; depuis il vécut loin des affaires, et se livra entièrement à la littérature. On assure que lors du débarquement de Bonaparte à Cannes (en mars 1815), il se rallia au parti républicain; au moment où Napoléon se trouvait placé entre ce parti et les royalistes, Ginguené lui adressa une lettre dans laquelle il s'engageait à lui rendre favorables un

grand nombre de républicains. On a dit qu'il sollicita aussi à cette époque une place de conseiller à l'université. Ginguené a fourni beaucoup d'articles sur les divers littérateurs italiens dans la *Biographie universelle*, fort bien écrits, mais un peu diffus, et dans lesquels on remarque souvent de la prévention, des jugemens hasardés, et des éloges exagérés. L'ouvrage qui l'a le mieux fait connaître est celui qu'il a composé sur la *Littérature italienne*, dont il n'a publié que 6 vol.; la mort l'ayant surpris au milieu de ce travail (au commencement de 1817). Les volumes 7, 8 et 9, dont le dernier comprend le 16e siècle, ont été revus et publiés en janvier 1819 par MM. Daunou, Amaury Duval et Salfi. Cet ouvrage est bien écrit; mais tout le fond est puisé dans Tiraboschi, Bettinelli, Lampillas, Dénina, etc., qui ont traité la même matière, et que Ginguené a le plus souvent copiés. Il atteste cependant beaucoup d'érudition dans son auteur. Mais il faut se défier de l'esprit dans lequel il a été rédigé. Dans les derniers temps de sa vie, Ginguené chercha le bonheur uniquement dans les affections domestiques, et parut l'avoir trouvé auprès d'une épouse chérie. Il est mort à Paris le 16 novembre 1816, à l'âge de 68 ans. Voici la liste de ses ouvrages : | *Pomponin*, ou le *Tuteur mystifié*, *opéra bouffon en deux actes tiré de l'intermède italien* Lo sposo burlato, *représenté devant leurs majestés, à Fontainebleau*, en 1777, Paris, 1777, in-8°; | *Léopold*, poème, 1787, in-8°; | *Eloge de Louis XII, père du peuple*, 1788, in-8°; | douze *Discours*, dans les *Tableaux de la révolution française*, etc., 1790-91, 25 livraisons in-folio; | *De l'autorité de Rabelais dans la révolution présente et dans la constitution civile du clergé*, ou *Institutions royales, politiques et ecclésiastiques, tirées de Gargantua et Pantagruel*, 1791, in-8°; | *Lettres sur les confessions de J. J. Rousseau*, 1791, in-8°; | *De M. Necker et de son livre intitulé :* De la révolution française, 1797, in-8°; | *Notice sur la vie et les ouvrages de Piccini*, 1800, in-8°; | *Coup-d'œil rapide sur le* Génie du Christianisme, ou *Quelques pages sur cinq volumes in-octavo*, etc., 1802, in-8°; | *Lettres de M. P.-L. Ginguené, membre de l'Institut*, etc., 1805, in-8°; ces lettres s'adressent à Alfiéri qui avait mal reconnu un service qu'il avait reçu de Ginguené; | *Notice sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poésies d'Ossian*, en tête de la Traduction des poésies d'Ossian par Letourneur, 1810, 2 vol. in-8°; | *Fables nouvelles*, 1810, in-18, dans lesquelles on trouve de la froideur et une tournure épigrammatique et apprêtée qui convient bien moins à ce genre qu'une certaine négligence; | *Histoire littéraire d'Italie*, 1811-19, 9 vol. in-8°; la moitié du neuvième volume est de M. Salfi; | *Noces de Thétis et de Pélée*, trad. de Catulle, 1811, in-8°; | *Préface française* à la tête des Nouvelles fables de Phèdre, trad. en vers italiens par Pétroni, et en prose française par Biagioli, Paris, 1812, in-8°; | *Fables inédites*, 1814, in-8°. Ginguené a encore coopéré à la *Décade philosophique*, continuée sous le titre de *Revue*, au *Mercure*, à l'*Encyclopédie méthodique* (pour la partie de musique), à la *Nouvelle grammaire raisonnée à l'usage d'une jeune personne*, par une société de gens de lettres, publiée par Panckoucke, 1795, in-8°; et à l'*Histoire littéraire de France*, tomes 13 et 14. Il a été aussi éditeur des Œuvres de Chamfort, Paris, an 3, 4 vol. in-8°, et des Œuvres de Lebrun, 1811, in-4°. On trouve dans le tome 14 de l'histoire littéraire de France une notice détaillée sur Ginguené par M. Amaury Duval.

GIOACHINO DRECO, plus connu sous le nom du *Calabrois*, vivait vers l'an 1640. C'était le plus habile joueur d'échecs de son temps. Il parcourut toutes les cours de l'Europe, pour chercher son pareil, mais il ne le trouva point. Nous avons de lui les *Règles du jeu d'Echecs*, qu'il aimait tant, petit vol. in-12, dont on trouve le précis dans l'*Académie des jeux*. Le duc de Nemours, Arnaud le Carabin, Chaumont de La Salle, les trois plus fameux joueurs de la cour de France, voulurent rompre une lance avec ce champion, et furent vaincus.

* **GIOANNETTI** (Melchior-Benoit), cardinal et archevêque de Bologne, naquit dans cette ville le 9 janvier 1722, d'une famille bourgeoise estimée, et de la classe dite des *citoyens nobles*. A dix-sept ans, il quitta la maison paternelle, se rendit à Ravenne, où il entra dans le monastère des camaldules, dont il prit l'habit le 29 juin 1759, et changea son prénom en celui d'Andréa. Il reçut les ordres en 1744 et se rendit à Brunoro, où il fut employé comme professeur de théologie. De retour à son monastère de Ravenne, son ancien abbé, alors archevêque de ce diocèse, le choisit pour son théologien. En 1763, l'abbé

Gioannetti fut nommé procureur, puis abbé de ce même monastère, et eut, sous sa direction, M. Zurla, depuis cardinal. Tandis que le nouvel abbé faisait observer parmi ses religieux une exacte discipline, il embellissait l'église du monastère, en augmentait la bibliothèque, le cabinet de physique et de numismatique, qu'il enrichit et qu'il classa comme un homme très versé dans ces sciences. Il fit dessécher plusieurs marais, dont les exhalaisons infectaient le couvent, et au milieu de ces travaux, il surveillait les études des novices, et dirigeait, comme père spirituel, un monastère de religieuses appelées *Favelle* de Ravenne. Dans une année de disette (1766), il ouvrit aux pauvres les greniers de sa communauté, augmenta les aumônes qu'on leur donnait journellement; et, quand les greniers et la caisse du monastère furent épuisés; il emprunta 40,000 fr. (huit mille écus romains), pour se procurer du blé dans les pays étrangers. Son ardente charité ne se borna pas à secourir les pauvres de Ravenne, elle s'étendit jusque sur les habitans de la petite république de Saint-Marin, auxquels il fit parvenir des grains à ses dépens. Ses fonctions d'abbé étant terminées dans ce monastère, en 1770, on lui conféra, trois ans après la même dignité dans celui de Rome, situé sur le *Mont-Célio*. Il employait ses momens de loisir à former les novices dans l'art épigraphique ou lapidaire, dans les antiquités, dans la numismatique, et fit d'excellens élèves qui, par leurs connaissances dans les sciences, illustrèrent l'ordre des camaldules. Le cardinal Jean Ange Braschi, qui fut ensuite pontife sous le nom de Pie VI, devint abbé *commendataire* du monastère gouverné par André Gioannetti. Le cardinal eut lieu d'apprécier les talens et les vertus de ce dernier, et, quand il fut élu pape, le 15 février 1775, il l'appela souvent auprès de lui pour le consulter sur les matières les plus importantes. La modestie de Gioannetti n'était pas moindre que son savoir et sa piété : aussi quand Pie VI le nomma, le 31 janvier 1776, évêque d'Inérica *in partibus* et administrateur du diocèse de Bologne, non-seulement il conjura le pontife d'en choisir un autre plus digne que lui, mais il fit faire à ses religieux des prières pour obtenir de Dieu que le saint Père renonçât à son projet. Obligé d'obéir, il se rendit à Bologne, où il publia plusieurs *mandemens* qui étaient autant de témoignages de son zèle éclairé pour la religion. Ces mandemens étaient essentiels à une époque où le jubilé venait d'être célébré. Il fit faire des processions des prières publiques, et choisit pour prédicateur le célèbre missionnaire apostolique, le docteur Barthélemi del Monte. Rappelé à Rome, il fut nommé, le 15 décembre 1777, par Pie VI, cardinal et archevêque de Bologne. De retour dans cette ville, il y fut reçu par ses compatriotes avec des acclamations de joie. Il eut encore à exercer sa charité et son zèle apostolique dans les années 1778 et 1779, où la disette et les tremblemens de terre désolèrent la ville de Bologne. Gioannetti prodigua aux pauvres et aux habitans, victimes de ces deux fléaux, tous les secours qui étaient en son pouvoir, et souvent il se laissait manquer du nécessaire pour pouvoir les soulager. Il ordonna des prières publiques, observa lui-même un jeûne rigoureux, et le soir il allait, pieds nus, et accompagné d'un seul prêtre, visiter les églises, en habit de simple ecclésiastique. Alors l'Italie commençait, comme le reste de l'Europe, à être infestée des maximes philosophiques nées et proclamées en France. Le cardinal Gioannetti composa pour les fidèles dix-huit *Leçons pastorales*, publiées en 1784, et suivies d'un *Appendice de réflexions dogmatiques*, tirées des *Actes des apôtres*, et ayant pour objet de défendre et de prouver la *primatie* du saint Siége. Il tint en 1788 un synode diocésain, par lequel il établit, dans son diocèse, une pure et exacte discipline parmi tous les pasteurs. La *constitution* de ce synode est partagée en quatre livres qui traitent, le 1er *de la foi, de la doctrine et de toutes les vertus relatives à la religion;* le 2e, *des sacremens;* le 3e, *des prêtres, du culte* et *des biens ecclésiastiques;* le 4e est consacré à des détails de *discipline* par rapport aux *monastères, couvens, séminaires, établissemens pieux, hôpitaux*, etc. et contient un *Appendice* renfermant des *édits, décrets, lettres pastorales, dispositions, soit pontificales soit diocésaines*, sur les sujets contenus dans les quatre livres que nous venons de citer. Le cardinal Gioannetti, malgré son âge et ses infirmités, faisait régulièrement la visite de tout son diocèse, et sa visite était toujours utile au culte des églises et à la morale publique. On ne saurait donner assez d'éloges à ce respectable prélat, pour le généreux et tendre accueil qu'il fit aux prêtres français émigrés. Ses

moyens ne pouvant suffire à tous leurs besoins, il parlait en leur faveur; à sa voix, les couvens et les maisons de la ville s'ouvraient, et chacun s'empressait de consoler la fidélité et la vertu persécutées. Il exerçait de même sa charité active dans les prisons qui dépendaient de son autorité épiscopale et qui étaient contiguës à son palais. Il visitait souvent les prisonniers; et souvent le blasphémateur, l'incrédule, le libertin, ainsi que la femme adultère ou la fille impudique, revenaient de leurs erreurs, et, rentrés dans la société, offraient le modèle d'une sage conduite et d'une vie exemplaire. Il avait consacré une partie de ses revenus à l'achat de plusieurs lits, qu'il faisait distribuer aux pauvres femmes en couches et aux familles indigentes, afin d'empêcher que les pères et mères, forcés par la misère, ne partageassent leur couche avec leurs enfans. Les Français ayant inondé l'Italie, Bologne se montra une des villes les plus portées à suivre les innovations révolutionnaires. Dans cette occasion, le cardinal Gioannetti sut néanmoins préserver une partie de son troupeau de cette contagion funeste, et ses vertus furent respectées de ceux-là mêmes qui se faisaient alors un jeu des choses les plus sacrées. Ne pouvant plus douter que les Bolonais, excités par les ennemis de l'ordre, ne voulussent ériger leur ville en république, il adressa, le 9 janvier 1799, une *lettre pastorale* au sénat de Bologne (qui avait toujours existé, depuis même que l'état bolonais était devenu domaine du saint Siége), dans laquelle il plaidait avec courage en faveur des droits du saint Siége et de l'Eglise... « L'immunité ecclésiasti- » que, disait-il, n'est pas une chimère, » un préjugé des siècles barbares, ni une » loi faite par les prêtres; elle fut recon- » nue par les princes chrétiens; ils la dé- » fendirent, la proclamèrent; et d'illustres » martyrs, de savans prélats bravèrent la » mort pour en soutenir les dogmes.. etc.» Cependant Pie VI, prisonnier et chassé de sa capitale, passa par Bologne, le 29 mars 1799. Le cardinal Gioannetti le vit pour la dernière fois, et quelques mois après il pleura la mort de ce pontife, arrivée à Valence en Dauphiné, le 28 août 1799. Lorsque l'église catholique fut rendue à sa liberté, Gioannetti s'empressa de rétablir les églises et les établissemens pieux de son diocèse dans leur état primitif. Après avoir assisté au conclave de Venise, il solennisa, le 26 mars, l'exaltation de Pie VII, en célébrant, en action de grâces, dans l'église de son monastère, à Murano (Etats vénitiens), une messe à l'issue de laquelle il chanta le *Te Deum*. Il revint à Bologne, où, attaqué d'une maladie violente, il mourut au bout de dix jours, le 8 avril 1800, âgé de 78 ans. On ne saurait mieux faire l'éloge de ce vertueux prélat, qu'en rapportant ces paroles de l'oraison funèbre que prononça, pour honorer la mémoire de Gioannetti, son ancien confrère, le cardinal Zurla : *Severioris disciplinæ acerrimus custos, omni eam curâ confovit. Diurnis nocturnisque liturgiæ actibus primus assistens, semper sibi parcus, aliis profusus, omnibus carus, vere pastor, vere pater, vere exemplar et lucerna superemmens, cunctis effulgens.*

GIOCONDO (Fra-Giovanni), en latin *Jocundus*, dominicain, né à Vérone, vers l'année 1435, se fit un nom par sa capacité dans les sciences, dans les arts, et dans la connaissance des antiquités et de l'architecture. Il fut appelé en France par Louis XII, et construisit à Paris le Pont Notre-Dame et le pont Saint-Michel. Ce fut encore lui qui, pour remédier aux atterrissemens causés dans les lagunes de Venise, par l'embouchure de la Brenta, qui faisait craindre qu'un jour cette ville ne se trouvât jointe à la terre ferme, imagia de détourner une partie des eaux de cette rivière, et de le faire entrer dans la mer auprès de Chioggia. S'étant retiré à Rome, il fut choisi, après la mort de Bramante, pour un des architectes de l'église de Saint-Pierre : il travailla avec Raphaël d'Urbin et Antoine Pangallo à renforcer les fondemens de cet immense édifice, auxquels Bramante n'avait pas donné la solidité nécessaire. Giocondo est auteur de *Remarques* curieuses sur les *Commentaires de César;* et il fut le premier qui publia le dessin du pont que ce conquérant fit construire sur le Rhin, dont la description jusqu'alors avait été méconnue. Il a donné aussi des éditions de *Vitruve* et de *Frontin*. Il a publié les traités d'agriculture de Caton, Varron, Columelle et de Palladius. Ce fut par son moyen qu'on trouva dans une bibliothèque de Paris, la plupart des épîtres de Pline, que Alde Manuce imprima. Son savoir ne se bornait pas à l'architecture et aux antiquités; il était également versé dans la philosophie et la théologie, et fut le maître de Jules César Scaliger, qui l'ap-

pelait *une ancienne et bonne bibliothèque de toutes les sciences*. Dès avant 1506, il avait, avec la permission du pape, quitté l'habit de son ordre, et vivait en prêtre séculier. Il mourut dans un âge très avancé, vers 1530. Dans les nombreux voyages qu'il fit en Italie, Giocondo avait rassemblé une collection de plus de 2000 inscriptions anciennes, dont il donna le manuscrit à Laurent de Médicis son protecteur.

* **GIOENI** (Joseph, le chevalier), né à Catane en 1747 d'une des plus nobles familles du royaume de Naples, montra de bonne heure une grande aptitude à l'étude des sciences naturelles : il étudia particulièrement le volcan de l'Etna et ses recherches ne furent point sans succès; elles devinrent très utiles à Dolomieu et à Hamilton qui lui en ont témoigné publiquement leur reconnaissance. Gioeni accompagna le géologue français dans son voyage aux volcans de la Sicile. Dans ses diverses courses, Gioeni avait recueilli des productions volcaniques; il y ajouta des coquillages, de l'ambre, des sels, des métaux, des souffres, des marbres, des cristaux, etc., qu'il recueillit dans la Sicile, et se forma ainsi peu à peu et à grands frais un musée précieux dont il a donné lui-même le *catalogue*, et que les voyageurs peuvent encore visiter à Catane. Ce savant naturaliste était professeur de l'université de Catane, et gentilhomme de la chambre du roi de Naples. Il est mort le 6 octobre 1822 âgé de 64 ans : il a publié en italien : | la *Relation d'une pluie couleur de sang* qui tomba en 1781 sur la côte méridionale de l'Etna, insérée dans les *Transactions philosophiques* de Londres; | une *Relation de l'éruption de l'Etna*, en 1787, in-4°; | une *Lithologie vésuvienne*, 1796, in-8°, fruit de trois ans de laborieuses recherches sur le mont Vésuve qu'il visita. Cette description le rendit célèbre dans toute l'Europe, et lui ouvrit les portes de plusieurs académies étrangères; | une *Description* d'un *nouveau genre de testacées, trouvés sur le rivage de Catane*, Naples, 1783, in-8°.

* **GIOIA** (Melchior), prêtre, mathématicien et homme de lettres, né à Plaisance vers 1760, étudia au collége de Saint-Lazare de cette ville et y fut ordonné prêtre. Il s'adonna presque exclusivement aux mathématiques jusqu'en 1796, époque de l'entrée des Français en Italie. Gioia se lança dans la carrière politique et devint républicain : ce fut dans le sens de ses nouvelles opinions qu'il traita la question proposée par l'académie de Milan : *Quel est celui de tous les gouvernemens libres qui convient le mieux à la félicité de l'Italie?* Gioia remporta le prix. Dès lors il publia un grand nombre d'ouvrages sur l'économie politique. Ses idées révolutionnaires l'avaient fait mettre en prison; mais le duc de Parme lui rendit la liberté à la prière de Bonaparte. Il vint s'établir à Milan où il travailla à des journaux et à des opuscules de circonstance. En 1799, quand les Français furent chassés de l'Italie, il perdit sa liberté qu'il ne recouvra que lorsqu'ils y rentrèrent. Quelques brochures publiées pour justifier la politique de Bonaparte, notamment les *Anglais peints par eux-mêmes*, qui parut à l'époque où le système continental fut mis en vigueur, lui valurent le titre d'historiographe du royaume d'Italie : mais son livre sur la *Théorie du divorce* parut si hardi, que le gouvernement se crut obligé de lui retirer cette place. Protégé par le ministre de l'intérieur, il fut nommé chef de la division chargée de la statistique du royaume, puis il se brouilla avec le successeur du ministre. Gioia ayant été renvoyé s'en vengea par un pamphlet intitulé *Il povero diavolo;* et reçut l'ordre de sortir du royaume. Il n'y rentra que 18 mois après, et habita depuis Milan où il continua de s'occuper d'économie politique, de statistique et de mathématiques, jusqu'à sa mort arrivée au commencement de 1829. Il se livrait aussi à l'exploitation, d'après ses procédés, d'une mine de charbon fossile qu'il possédait à Grandino. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : | un *Traité sur le commerce des comestibles;* | une *Philosophie de la statistique;* | des *Tables statistiques*, ayant pour second titre : *Norme per descrivere, calcolare, classificare tutti gli oggetti d'administrazione privata e publica*, Milan, 1818, in-8°; | *Aperçu des sciences économiques*, 6 vol. in-4°; | *Traité d'examen général*, 2 vol.; | *Traité du mérite et des récompenses*, qui est une espèce de suite au fameux livre de Beccaria; | *Traité sur les injures et les dommages*. L'ouvrage de Gioia qui a fait le plus de bruit est celui qui a pour titre le *Nouveau Galathée*, traité de politesse, qui semble destiné à la jeunesse, et dans lequel on trouve l'indulgence la plus grande pour les vices et les désordres. Il a paru en 1824 dans les *Mémoires de religion* de Modène, tom. 6,

un *examen des opinions de Gioia en faveur de la mode;* Gioia piqué ajouta à la 4e édition de son *Galathée* une *Réponse aux Ostrogothes*, qui est loin d'être un modèle d'aménité et de politesse, et qui provoqua dans les *mémoires* une réplique qui parut dans deux *articles* sous le titre de *Galathée des gens de lettres*, tom. 14, 40e et 41e cahiers.

GIOJA ou GIOIA (Flavio), né à Pasitano, château dans le voisinage d'Amalfi, vers l'an 1300, connut la vertu de la pierre d'aimant, s'en servit, dit-on, dans ses navigations, et peu à peu, à force d'expériences, il inventa la *boussole*. On ajoute que, pour apprendre à la postérité que cet instrument avait été inventé par un sujet des rois de Naples (alors cadets de la maison de France), il marqua le nord avec une fleur de lys, exemple qui fut suivi par toutes les nations qui firent usage de cette utile découverte. On prétend que les Chinois la connaissaient depuis long-temps, mais on sait que cette vaine nation s'attribue bien des choses qu'elle n'a apprises qu'avec beaucoup de peine des Européens, et que les notions qu'elle a eues avant leur arrivée sont toujours restées dans une espèce d'enfance sans développement et sans perfection. Quoi qu'il en soit, c'est la boussole qui ouvrit, pour ainsi dire, l'univers. Les voyages ouparavant étaient longs et pénibles; on n'allait presque que le long des côtes; mais grâce à cette invention, on trouva une partie de l'Asie et de l'Afrique, dont on ne connaissait qu'une partie du littoral, et l'Amérique que l'on ne connaissait pas. *Voyez* HUGUES DE BERCY.

GIOLITO DE FERRARI (Gabriel), célèbre imprimeur de Venise dans le 16e siècle, étoit originaire de Frino, ville du Monferrat, d'où Jean son père, imprimeur lui-même, était venu s'établir à Venise vers 1530. Gabriel se fit, dans son art, une grande réputation qu'il mérita plus cependant par l'élégance de ses caractères, et par la qualité du papier qu'il employait, que par la correction de ses éditions: encore ne sont-elles pas toujours aussi soignées qu'on pourrait le désirer. Il vécut fort estimé et considéré à Venise, et reçut pendant sa vie des marques distinguées de la faveur de plusieurs princes. Il tirait son origine de la famille noble de Ferrari de Plaisance, et sa noblesse lui fut confirmée par un diplôme de l'empereur Charles V en 1547. Il mourut en 1581, et laissa deux fils, Jean et Jean-Paul, qui furent imprimeurs comme lui.

GIORDANI (Vitale), né à Bitonto dans le royaume de Naples le 15 décembre 1633, passa sa jeunesse dans la débauche, et épousa une fille sans fortune. Un de ses beaux-frères lui ayant reproché ses désordres, il le tua, et s'enrôla dans la flotte que le pape envoyait contre les Turcs. L'amiral lui trouvant des moyens, lui donna l'emploi d'écrivain, qui était vacant. Giordani, obligé d'apprendre l'arithmétique pour remplir ses fonctions, dévora celle de Clavius, et prit du goût pour les mathématiques. De retour à Rome, en 1659, il devint garde du château Saint-Ange, et profita du loisir que lui donnait cet emploi, pour se livrer à l'étude des sciences exactes. Il y fit de si grands progrès que la reine Christine de Suède le choisit pour son mathématicien. Louis XIV le nomma pour enseigner les mathématiques à Rome, dans l'académie de peinture et de sculpture qu'il y avait établie en 1666; et le pape Clément X lui donna la charge d'ingénieur du château Saint-Ange. Giordani eut, en 1685, la chaire de mathématiques du collége de la Sapience, fut reçu membre de l'académie des *Arcadi*, le 5 mai 1691, et mourut en 1711, à 78 ans. Il était d'un tempérament bilieux et violent, mais infatigable. Il fit des excès de travail, qui lui attirèrent des maladies fâcheuses; il se rétablissait par un bon régime. Ses principaux ouvrages sont: | *Euclide restituto*, 1686, in-fol.; | *De componendis gravium momentis*, 1685; | *Fundamentum doctrinæ motûs gravium*, 1686; | *Ad Hyacinthum Christophorum epistola*, in-fol., 1705, à Rome, comme les précédens. Ces écrits eurent de la réputation dans leur temps.

GIORDANO, plus communément appelé JORDANS. *Voyez* ce mot.

* GIORGI (Dominique), prélat, antiquaire et bibliographe italien, naquit à la Costa, près Rovigo en 1690, fut pendant quelques années secrétaire de l'évêque d'Adria; puis, s'étant rendu à Rome, il devint conservateur de la superbe bibliothèque du cardinal Impériali. Ce prélat, digne appréciateur du mérite de Giorgi, et de son talent particulier pour les antiquités ecclésiastiques, l'introduisit à la cour de Rome, où il fut successivement employé dans des recherches scientifiques par les papes Innocent XIII, Benoît XIII, Clément XII et Benoît XIV. Ce dernier pontife le plaça au nombre de

ses prélats domestiques; à cette dignité, Giorgi réunissait celle d'abbé de Saccolongo, qui lui avait été conférée par Benoît XIII. Giorgi mourut à Rome, le 21 juillet 1747 : il laissa ses nombreux manuscrits à la célèbre bibliothèque de la *Casanata*. On compte parmi ses principaux ouvrages : | *De antiquis Italiæ metropolibus, exercitatio historica*, Rome, 1722, in-4°; | *Traité sur les habits sacrés du saint pontife de Rome*, en italien, ibid., 1724, in-4°; | *De origine metropolis ecclesiæ Beneventanæ* 1725, in-4°; | *Antiquæ inscriptionis explanatio, in qua de locatoribus scenicorum disceptatur*, Monte-Fiascone, 1727, in-8°. On en trouve un extrait dans les *Mémoires* de Trévoux, 1728, page 552. | *De Cathedra episcopali Setiæ civitatis*, ibid. 1727, 1775, in-4°; | *De Liturgia romani pontificis in solemni celebratione missarum*, ibid. 1731, 1743, 1744, 3 vol. in-fol.; | *De Monogrammate Christi*, ibid. 1738. Il réfute dans ce livre une assertion de Basnage. | *Vita Nicolai V, Pont. Max.; accedit disquisitio de Nicolai erga litteras et litteratos viros patrocinio*, ibid, 1742, in-4°; | *Catalogo*, ou *Catalogue de la bibliothèque de Capponi*, ibid., 1747, in-4° enrichi de notes savantes; cette bibliothèque fut ensuite réunie à celle du Vatican; | *Elogio*, ou *Eloge historique du cardinal Corradini* avec quatre morceaux sur les monumens antiques insérés dans la *Raccolta*, ou *Recueil du Père Calogera*; | *Martyrologium Adonis, ope codicum recognitum, bibliothecæ Vaticanæ adnotationibus illustratum*, Lucques, 1745, in-fol. Il a été en outre éditeur des quatre livres de *Varietate fortunæ*. Le quatrième livre seulement avait été imprimé en 1492; il contient la relation des voyages de Nicolas Conti, traduits en italien par Ramusio, sur la version espagnole de Rodrigo Fernandez de Santaella, publiée avec la relation de Marco-Polo. (Séville, 1518, in-fol.) Giorgi publia également cinquante-sept *Lettres inédites* du Pogge, avec des *notes*, publiées à Paris en 1723, in-4°, sous les auspices du cardinal A.-E. de Rohan. Il ajouta aussi des *notes* à la belle édition des *Annales* de Baronius par le Père Mansi, Lucques, 1740, in-fol.

GIORGI (Antoine-Augustin), religieux augustin, né en 1711, à Santo-Mauro, bourg près de Rimini, se distingua par une connaissance approfondie des langues grecque, hébraïque, chaldéenne, samaritaine et syriaque, et mérita d'être souvent consulté par Benoît XIV qui l'appela à Rome au grand-collége. Giorgi ne profita du crédit que lui donnait sa science et son rang de procureur-général de son ordre que pour rétablir la règle dans toute sa pureté, faire disparaître des écoles de théologie tout ce qui restait de l'ancienne barbarie, et remettre en vigueur la bonne littérature. Il exerça cet emploi pendant 22 ans. Il est mort le 4 mai 1797. On lui doit | *Alphabetum Thibetanum, missionum apostolicarum commodo editum, etc.* Rome, 1762, in-4°: ouvrage savant, mais trop diffus, et pas toujours exact. On a encore de lui : | *Fragmentum evangelii sancti Joannis græco-copto thebaïcum seculi IV*, Rome, 1789, in-4°; un volume sur les *Actes des martyrs en langue cophte* et plusieurs autres *dissertations* savantes sur des objets d'antiquité. On trouve la liste de ses ouvrages avec sa *vie* dans les *Vitæ Italorum* de Fabbroni.

GIORGI (Alexandre), jésuite, naquit à Venise le 11 septembre 1747. Il était fils unique, et appartenait à une famille qui descendait d'anciens patriciens, et qui occupait un rang distingué dans la république. Ayant fait ses études chez les Pères de la compagnie de Jésus, il entra dans leur noviciat à l'âge de 17 ans. Ses talens précoces le firent nommer, deux ans après, professeur de belles-lettres à Parme; et il remplit cette chaire pendant plusieurs années. Il n'y avait que deux ans, qu'il avait reçu les derniers ordres, lorsque la Société fut supprimée en Italie (1773). De retour dans son pays natal, il y donna des leçons particulières de théologie, jusqu'à ce que le marquis Bevilacqua l'appela à Ferrare, et lui confia l'éducation de ses deux neveux. Il continua de se perfectionner dans ses études; les connaissances qu'il acquit le mirent en relation avec plusieurs savans, et notamment avec le chevalier Vanneti, secrétaire de l'académie de Roveredo. Il avait publié divers ouvrages, et en préparait d'autres plus importans encore, lorsqu'un excès de travail, joint à une santé naturellement faible, lui causa des crachemens de sang répétés, et amena sa mort qui eut lieu le 14 juillet 1779, à l'âge de trente-deux ans. On a de lui : | *Del Modo d'insegnare* ou *Traité sur la manière d'enseigner aux enfans les deux langues italienne et latine*, Ferrare, 1775, in-8°. Ce petit traité, très estimé, montre combien l'auteur était versé dans les deux langues

dont il propose une méthode aussi exacte que facile. | *Prodromo*, ou *Programme pour une Encyclopédie italienne*. Sienne, 1780, in-4°. Le Père Giorgi avait réuni plusieurs précieux matériaux pour ce grand ouvrage, auquel devaient contribuer les littérateurs les plus renommés. Il s'était réservé les articles les plus difficiles de la métaphysique et de la théologie; et, afin d'offrir des modèles pour les articles à rédiger, il en inséra deux, fort remarquables, dans ce programme, savoir | *Sur le péché originel*, et | *De la liberté naturelle; de la grâce efficace et de son accord avec la liberté et la volonté humaine;* | *Lettres* (au nombre de trois) *adressées à M. Marc Lastri, de Florence, sur ce qui a été écrit par M. Martin Sherlock, savoir : 1° De l'état de la poésie italienne; 2° sur l'Arioste; 3° sur Shakespeare*. Ferrare, 1779. Le Père Giorgi se fait remarquer dans ses lettres par son goût exquis et par son instruction dans les littératures italienne et étrangère. | *Plusieurs Lettres* en latin, écrites à son ami le secrétaire Vanneti, et dans lesquelles l'auteur, tout en écrivant le latin avec une pureté et une élégance rares, soutenait qu'il était impossible aux modernes de s'exprimer correctement dans cette langue; c'était une erreur de sa modestie. Un célèbre poète latin de cette même époque, l'abbé Raymond Cunich, ayant lu les lettres des deux amis, fit pour eux les vers suivans :

Quod vitam eximii scripsisti, Vannete, Giorgi,
Ille tuo vivet clarus ab ingenio;
Vives tu clarus simul; eximiusque ferere
Scriptor et eximius cultor amicitiæ.

Le chevalier Vanneti, aussitôt après la mort du Père Giorgi, publia sa *Vie* en latin, qu'il mit à la tête de leur correspondance, avec ce titre : *Clementini Vannetii equitis Commentarius, de vita Alexandri Giorgii; accedunt nonnullæ utriusque epistolæ*, Sienne, 1779, 1 vol. in-12.

GIORGION (Georgius BARBARELLI, dit le), peintre célèbre, né en 1477, au bourg de Castel-Franco, quitta la musique pour laquelle il avait du goût et du talent, pour la peinture. Il apprit cet art sous Jean Bellin. L'élève passa tout à coup de la manière de son maître à une autre qu'il ne dut qu'à lui-même. L'étude qu'il fit des ouvrages de Léonard de Vinci, et surtout celle de la nature, acheva de le perfectionner. Ce fut lui qui introduisit à Venise la coutume où étaient les grands, de faire peindre les dehors de leurs maisons. Titien, ayant connu la supériorité de ses talens, le visitait fréquemment, pour lui dérober les secrets de son grand art; mais le Giorgion trouva des prétextes pour lui interdire sa maison. Cet habile maître mourut en 1511, à 34 ans, de la douleur que lui causa l'infidélité de sa maîtresse. Dans l'espace d'une vie si courte, il porta la peinture à un point de perfection qui surprend tous les connaisseurs. Il entendait parfaitement l'art si difficile de ménager les jours et les ombres, et de mettre toutes les parties dans une belle harmonie. Ses tableaux sont supérieurs à tous ceux qu'on connaissait alors, par la force et la fierté. Son dessin est délicat, ses carnations sont peintes avec une grande vérité, ses figures ont beaucoup de rondeur, ses portraits sont vivans, et ses paysages touchés avec un goût exquis.

GIOSEPIN. *Voyez* ARPINO.

GIOTTO (le), ou ANGIOLOTTO, diminutif d'Angiolo ou d'Angelo, ange, peintre, naquit en 1276 dans une ferme, près de Vespignano, non loin de Florence de parens pauvres (1). Le fameux Cimabué, fondateur de l'école florentine, l'ayant rencontré à la campagne qui gardait les troupeaux de son père, et qui, en les regardant paître, les dessinait sur une brique, le mit au nombre de ses élèves. Giotto profita tellement sous son maître, qu'après sa mort, il passa pour le premier peintre de l'Europe. On rapporte que le pape Benoit XI voulant éprouver le mérite des peintres florentins, envoya un connaisseur pour rapporter un dessin de chacun. Le Giotto se contenta de faire sur du papier, à la pointe du pinceau et d'un seul trait, un cercle parfait. Cette hardiesse, et en même temps cette sûreté de main, donna au pape une grande idée de son talent, et fit naître ce proverbe italien: *Tu sei più rondo, che l'O del Giotto....* Benoit l'appela à Rome, d'où il passa à

(1) Vasari place sa naissance à l'an 1276. Baldinucci, généralement exact sur les dates, a cru devoir ranger à cette opinion, en faisant remarquer qu'elle est peu vraisemblable, attendu que Giotto ayant exécuté la mosaïque de la *Pesce miracolosa*, à Rome, en 1298, n'aurait eu alors *que 22 ans*; et qu'il faudrait par conséquent supposer qu'il aurait produit une grande partie de ses meilleurs ouvrages à Florence, à Arezzo, à Assise, à Pise et à Rome même, avant d'être parvenu à cet âge, et presque au sortir de l'enfance. On peut croire qu'il a eu fait par Vasari, ou tout autre, une erreur de chiffre, et que Giotto est né en 1266 ou environ, vers le temps de la naissance de Dante, son contemporain et son ami.

Avignon dans le temps de la translation du saint Siége. Après la mort de Clément V, il retourna dans sa patrie, et mourut à Florence le 8 janvier 1556. Les Florentins ont fait élever sur son tombeau une statue de marbre. Pétrarque et le Dante, amis de ce peintre, le célébrèrent dans leurs vers. Le grand tableau de mosaïque, qui est sur la porte de l'église de Saint-Pierre de Rome, est de lui. Les églises de Saint-François à Florence et à Pise sont remplies de superbes fresques de Giotto. Le musée de Paris possède la *vision où saint François reçut les stigmates*. On appelle aussi ce peintre *di Bondone* du nom de son père, ou *di Vespignano* de celui du village où il est né.

GIOVIO (Paul), plus connu sous le nom de Paul JOVE. *Voyez* ce mot.

GIPHANIUS. *Voyez* GIFFEN.

GIRAC (Paul-Thomas, sieur de), natif d'Angoulême, fut conseiller au présidial de cette ville, l'intime ami de Balzac, et l'adversaire de Voiture. Il défendit le premier contre Costar, partisan outré du second. Cette querelle produisit une vive fermentation dans son temps; mais aujourd'hui les écrits et les injures qu'elle fit vomir, ne causeraient que de l'ennui. Girac paraît savant dans les siens, mais encore plus emporté. Il mourut en 1665.

* **GIRAC** (François BAREAU de), évêque de Rennes, né à Angoulême en 1732, se distingua dans ses études et surtout dans sa théologie, et mérita, en recevant la prêtrise, d'être nommé doyen du chapitre de la cathédrale d'Angoulême, et vicaire-général de ce diocèse. La province ecclésiastique de Tours le députa à l'Assemblée du clergé en 1765, et il y montra un caractère de conciliation et d'aménité qui fixèrent sur lui les regards du clergé et des ministres du roi. Louis XV le nomma évêque de Saint-Brieuc en 1766, et 3 ans après, évêque de Rennes. Lorsque la révolution éclata, l'abbé de Girac refusa son serment à la constitution civile du clergé, et motiva son refus dans une déclaration fort étendue. Fidèle à ses principes, il ne voulut point accorder la confirmation canonique à l'abbé Expilly : il publia même sa réponse, ainsi qu'une lettre qu'il adressa aux électeurs d'Ille-et-Vilaine, pour les détourner d'élire un évêque, et une autre à Claude Lecoz, qui lui faisait part de son élection, et, disait-il, *de sa perplexité* : il donna en même temps une ordonnance pour défendre de reconnaître Lecoz. Forcé de s'expatrier pour éviter la vengeance de ses ennemis, il se retira d'abord à Bruxelles, et, lorsque les événemens de la guerre l'obligèrent de s'éloigner, il accompagna le comte de Metternich, ministre autrichien, dans les Pays-Bas, et alla avec lui en Bohême, ensuite à Vienne; enfin, il se rendit auprès du dernier roi de Pologne, Stanislas Poniatowski alors retiré à Saint-Pétersbourg, et il vécut avec ce prince dans la plus grande intimité jusqu'au moment de sa mort, où il eut le bonheur de lui prodiguer toutes les consolations de la religion. Avant le concordat, il donna la démission de son évêché, pour se conformer à la demande que le pape en avait faite à tous les évêques; mais il lui témoigna en même temps ses alarmes sur les suites de cette mesure. Il aurait désiré que les anciens évêques eussent été réunis pour délibérer sur la démission qu'on leur demandait. Après cette démarche, il ne prit aucune part aux réclamations de quelques-uns de ses collègues. Rentré en France, il refusa, dit-on, un évêché; mais il accepta un canonicat à Saint-Denis, et mourut le 29 novembre 1820, dans sa 89e année. Il était alors le doyen des évêques français. Le diocèse qu'il gouverna jusqu'au moment de la révolution lui doit la formation d'un petit séminaire, la reconstruction du grand, et plusieurs établissemens d'instruction ou de secours. Ses aumônes répondaient à ses revenus, qui étaient considérables : il possédait, outre son évêché, les abbayes de Saint-Mélaine, de Saint-Evroul et de Froidmont. On a publié à Paris une notice sur M. F. B. de Girac, évêque de *Rennes*, 1821 in-8°.

GIRALDI (Lilio-Grégorio), savant profond dans les langues, dans la connaissance de l'antiquité et dans les mathématiques, naquit à Ferrare le 14 juin 1479, et mourut à Rome en 1552, dans la misère. Il disait ordinairement « qu'il avait eu à combattre contre trois » ennemis, la nature, la fortune et l'in- » justice. » Il perdit son bien et sa bibliothèque, lorsque l'armée de Charles-Quint pilla sa patrie. La goutte vint se joindre à la pauvreté, et il en fut tellement tourmenté dans sa vieillesse, qu'il ne pouvait pas tourner le feuillet d'un livre. Les écrits de ce savant ont été recueillis à Leyde en 1696, 2 vol. in-fol. Les plus souvent cités sont : | *Syntagma de diis gen-*

tium, livre excellent pour ce qu'il contient, mais qui ne renferme pas tout ce qu'on peut faire entrer dans une mythologie; | l'*Histoire des poètes grecs et latins;* | celle *des poètes de son temps*. Ces deux ouvrages sont moins consultés que son Histoire des dieux des Gentils; | *Progymnasmata adversùs litteras et litteratos*, où l'on trouve le germe des idées que J. J. Rousseau a depuis développées sur les mauvais effets des lettres et des sciences (*voyez* ROUSSEAU JEAN-JACQUES, et FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier, roi de Prusse). Mais si Giraldi a osé écrire contre les *lettrés* de son temps, la plupart sages et réservés, qu'eût-il dit de cette nuée de *gens de lettres* qui couvre aujourd'hui la surface du globe, et ronge, comme les sauterelles d'Egypte, tout ce qui retient encore quelque apparence de verdure?

GIRALDI-CYNTIO (JEAN-BAPTISTE), né à Ferrare d'une famille noble, en 1504, tint un rang distingué parmi les poètes et les littérateurs de son temps. Il mourut en 1573, à 69 ans. On a de cet auteur: | neuf *tragédies*, dont la meilleure est l'*Orbèche*, qui fut mise au même rang que la *Sophonisba* de Trissino, l'*Oreste* de Ruccellai et la *Canace* de Sperai. On distingue aussi sa *Didon* et sa *Cléopâtre*. | Un poème en 16 chants, intitulé *l'Ercole*, imprimé à Modène en 1557, in-4°; | un recueil de 100 nouvelles, sous ce titre: *Hecatommiti nel Montegale, appresso Lionardo Torrentino*, 1565, en 2 vol. in-8°: c'est le plus connu de ses ouvrages, dont nous avons indiqué les principaux. Ces écrits sont en italien. Il a donné en latin des *poésies* et l'*Histoire d'André Doria*, Leyde, 1696, 2 vol. in-fol.

GIRALDUS. *Voyez* GIRAUD.

GIRARD (ALBERT), habile géomètre hollandais, publia, vers l'an 1629, un livre intitulé *Invention nouvelle en algèbre*. Il y traite des racines négatives, ou affectées du signe *moins;* et montre que dans certaines équations cubiques, ou du 5e degré, il y a toujours trois racines, ou deux positives et une négative, ou deux négatives et une positive. Girard entrevoyait d'autres résultats de ce genre, que Descartes développa peu de temps après.

GIRARD (GUILLAUME), archidiacre d'Angoulême, avait été secrétaire du duc d'Epernon. Après la mort de ce duc, il donna des *mémoires* pour sa vie, en 4 vol. in-12. Il nous y apprend beaucoup de particularités intéressantes. Sur la fin de ses jours, cet auteur se livra entièrement à la piété et ne s'occupa plus que d'objets religieux. Ce fut alors qu'il entreprit la *traduction* des œuvres du pieux Louis de Grenade. Elle parut sur la fin du 17e siècle, en 10 vol. in-8°, ou 2 vol. in-fol. C'est la plus exacte que nous ayons mais nous pourrions en avoir une plus élégante. Quelques biographes pensent qu'il n'a traduit que *la Guide du pécheur*, le meilleur des ouvrages de Grenade, réimprimé en 1817 en 2 vol. in-12, et que les autres écrits de ce pieux dominicain ont été traduits par un prêtre de l'Oratoire qui a gardé l'anonyme. Girard mourut en 1663, dans un âge très avancé.

GIRARD DE VILLETHIERRI (JEAN), prêtre de Paris, mort dans sa patrie en 1709, à 68 ans, enrichit l'Eglise d'un grand nombre de livres de piété. Ses traités recueillis pourraient composer un corps de morale-pratique pour toutes les conditions et tous les états. Il appuie ce qu'il dit, par les principes de la raison, par l'Ecriture sainte, par les Pères et par les conciles. Ses principaux ouvrages sont: | *Le véritable pénitent;* | *Le Chemin du ciel;* | *La Vie des vierges;* | celle *des gens mariés, des veuves, des religieuses, des riches et des pauvres;* | *La Vie des saints;* | *La vie des clercs;* | un *Traité de la vocation;* | *Le chrétien étranger sur la terre;* | un *Traité de la flatterie;* | un autre *de la Médisance;* | *La Vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie;* | *Le chrétien dans la tribulation;* | un *Traité des églises et des temples;* | un autre *du respect qui leur est dû;* | *La Vie de saint Jean de Dieu;* | un *Traité des vertus théologales;* | enfin *la Vie des Justes*. Ces différens ouvrages sont chacun en un ou 2 vol. in-12; on les a souvent réimprimés; il serait à souhaiter qu'ils fussent écrits avec plus de pureté et de précision.

GIRARD (JEAN BAPTISTE), jésuite, né à Dôle vers 1680, se fit un nom dans son ordre par ses talens. Après avoir professé les humanités et la philosophie, il se consacra à la prédication et à la direction; et il exerçait ces emplois avec autant d'assiduité que de succès. Un nombre infini de femmes du monde furent mises par lui dans le chemin du salut. Plusieurs filles entrèrent dans le cloître à sa persuasion, et en furent l'exemple. Il fut envoyé d'Aix à Toulon en 1728, pour être directeur du séminaire royal de la marine.

Parmi les pénitentes qui vinrent à lui, il se trouva Marie-Catherine Cadière, fille de 18 à 20 ans, née avec un cœur sensible, et entêtée de la passion de faire parler de ses vertus. La pénitente, échauffée par le plaisir d'avoir un directeur qui la prônait partout, voulut avoir une réputation encore plus étendue. Elle prétendit avoir des extases et des visions. Son directeur parut d'abord y ajouter quelque croyance; mais sentant qu'il y avait quelque chose d'outré dans la conduite de sa pénitente, il chercha à s'en débarrasser. La Cadière, piquée contre lui, choisit un autre directeur. Elle s'adressa à un carme, fameux janséniste, et connu par sa haine contre les jésuites. Il engagea sa pénitente à faire une déposition, dans laquelle elle déclara que le Père Girard, après avoir abusé d'elle, lui avait fait perdre son fruit; et comme par cette déclaration elle aurait été aussi coupable que lui, elle l'accusa d'enchantement et de sortilége. Cette misérable étala sa honte aux yeux de l'univers, pour l'unique plaisir de la vengeance. L'affaire fut portée au parlement d'Aix, et elle mit la combustion dans les familles. Enfin, après des cabales, des querelles, des satires, des chansons et des injures sans nombre, le parlement déchargea le Père Girard des accusations intentées contre lui, et la Cadière fut condamnée aux dépens. Cet arrêt fut prononcé le 10 octobre 1731. Peut-être ceux qui se sont étonnés que le Parlement ne jugea point avec plus de rigueur, ne connaissent pas assez les circonstances où ce tribunal se trouvait, ni le dangereux fanatisme du parti qui s'était déclaré pour la prétendue dévote. On assure d'ailleurs que le résultat des interrogatoires qu'elle a subis, prouve plus de folie que de méchanceté, plus de docilité à des impulsions étrangères que de malice personnelle. Après que le procès fut terminé, le Père Girard fut envoyé par ses supérieurs à Dôle. Il y fut recteur, et y mourut le 4 juillet 1733, avec la réputation d'un homme zélé et vertueux; mais pas toujours assez circonspect. La fureur d'écrire est telle en France qu'on a formé 6 vol. in-12 des pièces de ce singulier procès.

GIRARD (Gabriel), aumônier de la duchesse de Berry, fille du régent, et interprète du roi pour les langues esclavonne et russe, naquit à Clermont en Auvergne, et mérita une place à l'académie française par quelques ouvrages de grammaire qui respirent la philosophie : | *Synonymes français, leurs différentes significations, et le choix qu'il en faut faire pour parler avec justesse*, in-12. Ce livre, plein de goût, de finesse et de précision, subsistera autant que la langue, et servira même à la faire subsister. Le but de l'auteur est de prouver que presque tous les mots, qu'on regarde comme parfaitement synonymes dans notre langue, diffèrent réellement dans leur signification, à peu près comme une même couleur paraît sous diverses nuances. Ce grammairien philosophe saisit admirablement ces différences imperceptibles, et les fait sentir à son lecteur, en rendant ce qu'il aperçoit et ce qu'il sent, par des termes propres et clairs. Le choix des exemples est excellent, à quelques-uns près, qu'il aurait pu se dispenser de prendre dans des matières de galanterie. Les autres présentent presque toujours des pensées fines et délicates, des maximes judicieuses, et des avis importans pour la conduite. Beauzée a donné en 1769 une nouvelle édition de cet ouvrage, augmenté d'un volume, et de quelques articles posthumes de l'abbé Girard. L'abbé Roubaud a effacé en quelque sorte cet ouvrage par les *Nouveaux Synonymes français*, Paris, 1786, 4 vol. in-8°. Mais il convient lui-même que l'abbé Girard a le mérite *d'avoir le premier ouvert les yeux à la nation, sur la richesse que la langue acquerrait par la seule explication des synonymes, qui sans une différence nette et précise, la surchargent de mots en l'apauvrissant d'idées*. L'ouvrage de l'abbé Roubaud n'est d'ailleurs pas à l'abri de la critique. On y trouve quelquefois une métaphysique de langage, des idées exotiques et romanesques, qui semblent tenir à la secte des *économistes* à laquelle il était agrégé. Les *Synonymes* de Girard ont été réimprimés plusieurs fois avec un extrait de ceux de Roubaud, sous ce titre : *Synonymes français avec leurs différentes significations, publiés par Girard, Beauzée, Roubaud, et autres écrivains célèbres, et classés par ordre alphabétique*, 2 gros vol. in-12, Paris, 1806. Cette édition a fait tomber les *Synonymes* de l'abbé Roubaud. M. Guizot a publié un *Nouveau dictionnaire universel des synonymes*, augmenté d'une grande quantité de synonymes nouveaux, Paris 1809, 2 parties in-8°. | Une grammaire sous le titre de *Principes de la langue française*, 2 vol. in-12, 1747, in-

férieure aux *Synonymes*, du moins pour la forme; mais qui offre d'excellentes choses, et même, suivant son titre, les vrais principes de la langue. L'auteur subtilise trop sur la théorie du langage et ne cherche pas assez à en exposer clairement et nettement la pratique. L'abbé Girard mourut en 1748, à 70 ans. C'était un homme d'un esprit fin, et versé dans la lecture des bons écrivains.

GIRARD (Gilles), curé d'Hermanville, près Caen, né à Campsour, dans le diocèse de Coutances, a été un des meilleurs poètes latins de son temps. Il avait perfectionné son talent dans l'université de Caen, où il professa les humanités. Il réussit surtout dans l'ode alcaïque, et ne le cède en ce genre à aucun poète moderne. Nous avons de lui un nombre assez considérable de *poésies lyriques*, dont la plupart ont été couronnées aux Palinods de Rouen, et imprimées séparément. L'auteur mourut en 1762, âgé de 60 ans.

GIRARD (N.), ancien curé de Saint-Loup au 18e siècle, s'est fait connaître par un livre intitulé : *Les petits prônes*, ou *Instructions familières, principalement pour les peuples de la campagne*, Lyon, 1766, 8 vol. in-12, qui se relient en 4, estimés et recherchés, quoiqu'il ait paru depuis un grand nombre d'ouvrages dans le même genre. Ils ont été traduits en latin sous ce titre : *Conciones in dominicas et festa, usui parochorum*, Augsbourg, 1766, 4 vol. in-8°.

* GIRARD (l'abbé), ecclésiastique distingué, naquit à Joux, village près de Pontarlier en Franche-Comté, vers 1752, vint à Paris, fit ses études au collége de Louis le Grand, et emporta le prix d'honneur. Son application et sa bonne conduite lui gagnèrent la bienveillance de M. de Cicé, alors évêque de Rodez, qui, après que l'abbé Girard eut pris les ordres, l'emmena dans cette ville et le nomma professeur de rhétorique. Ce prélat, ayant fondé un collége dans sa ville épiscopale, en confia la direction à l'abbé Girard, sous lequel se formèrent des sujets distingués, entre autres M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis. Cet établissement avait obtenu une réputation méritée; l'abbé Girard s'y distingua par un zèle actif, une sage fermeté, une piété exemplaire et une indulgence paternelle. La révolution arriva, et l'abbé Girard, n'ayant pas voulu prêter le serment à la *Constitution civile* du clergé, resta caché en France chez un ami; il put ainsi, et en secret, porter à quelques fidèles des secours spirituels. Échappé à la persécution, il sortit de sa retraite, dans des temps plus calmes, et fut choisi pour directeur du collége de Figeac; mais il avait laissé de trop beaux souvenirs à Rodez; les vœux de tous les habitans le rappelèrent, et il reprit la direction du collége de cette ville, en y apportant les mêmes vertus et les mêmes lumières qui l'avaient distingué auparavant. Quand l'université fut réorganisée, on érigea en lycée le collége de Rodez, et l'abbé Girard en fut nommé proviseur. Pendant près de cinquante ans, il dirigea une nombreuse jeunesse, qui reçut de lui les bienfaits de l'éducation fondée sur les principes chrétiens. L'élite des habitans de ce pays le considérait comme le second père de leurs enfans, et avait pour lui un respect et une affection sans bornes. L'abbé Girard, regretté de tout le monde, et plus particulièrement encore de ses élèves et des pères de famille, est mort le 23 avril 1822, à l'âge d'environ 70 ans. On a de lui : *Préceptes de rhétorique*, tirés des meilleurs auteurs anciens et modernes, Rodez, 1787, in-12; 9e édition, *ibid.* 1827, in-12. Cet ouvrage, devenu classique dans presque tous les colléges de France, est fait avec beaucoup d'ordre et de méthode.

* GIRARD (François-Narcisse), professeur à l'école vétérinaire d'Alfort, membre de l'académie royale de médecine, né à Paris le 29 mars 1796, succéda en 1821 à son père dans la place de professeur d'anatomie et de physiologie à l'école d'Alfort, que ce dernier avait occupée avec distinction pendant 24 ans. Mais il n'obtint cette chaire qu'à l'issue d'un brillant concours. Girard pratiqua les théories qu'il avait si long-temps méditées, et attira à ses cours, par la variété et l'étendue de ses connaissances, et par son élocution agréable et facile, un auditoire aussi nombreux que distingué. Girard, reçu en 1822, à l'académie royale de médecine, mourut à Paris le 22 octobre 1825. Il avait publié un ouvrage intitulé : *Existe-t-il en médecine vétérinaire des exemples bien constatés de fièvres essentielles?* Paris, 1814, in-8°. On trouve dans les *Archives médicales* un excellent *Mémoire sur les aponévroses abdominales*, une *analyse* savante du *traité de la claveline* de M. Hurtrel d'Arboval. Il rédigeait depuis 1824 le *Journal de médecine*

vétérinaire, annexé à la *Nouvelle bibliothèque médicale*, et fit aussi insérer quelques articles importans dans le *Bulletin universel des sciences*. Depuis plusieurs années, Girard travaillait à une *Physiologie* et à un *Traité élémentaire* l'anatomie générale : les matériaux de ces deux ouvrages étaient prêts quand il ut enlevé par une mort prématurée.

GIRARD du HAILLAN. *Voyez* HAILLAN.

* GIRARDET (Jean), peintre, né à Lunéville le 13 décembre 1709, et mort à Nancy le 28 septembre 1778, fit ses études de dessin sous Claude-Charles, professeur distingué de Nancy; il se perfectionna en Italie par l'étude des chefs-d'œuvre des grands maîtres, et revint enrichir sa patrie de plusieurs tableaux estimés. Le roi Stanislas se l'attacha en le nommant son premier peintre. On trouve plusieurs de ses tableaux dans presque toutes les villes de Lorraine. Sa *descente de croix*, qu'il avait faite pour une des églises de Nancy, passe pour son chef-d'œuvre.

* GIRARDET (Abraham), graveur en taille-douce, né en 1764 au Locle, canton de Neuchâtel, mort à Paris le 2 janvier 1823, vint en France à l'âge de 18 ans, et travailla à Paris sous Benjamin-Alphonse Nicolet Il prit part ensuite à diverses entreprises, notamment à la *collection du musée* publiée par Robillard, dans laquelle on remarque sa *transfiguration* qui obtint l'accessit au concours des prix décennaux. Ses principales gravures sont l'*Enlèvement des Sabines*, d'après le Poussin; le *Triomphe de Titus et de Vespasien*, d'après Jules Romain; une *Cène*, d'après Phil. de Champagne; un *Christ mort*, d'après André Del Sarto; le fameux *Camée*, dit de *la Ste.-Chapelle*, etc. Girardet a gravé un nombre infini de *vignettes*, parmi lesquelles nous citerons celles de l'*Anacréon*, de M. de St.-Victor, Paris, Nicole, 1813 et 1818, in-12 et in-8°; celles de l'*Horace*, de Didot l'aîné; *des Fables de La Fontaine*, du même. Girardet donnait la dernière main à la belle gravure représentant la mort du duc de Berry, lorsqu'il a terminé sa glorieuse carrière : cette planche a été achevée par Pigeot. Girardet a beaucoup travaillé; mais la passion du vin le réduisait presque toujours dans un état de détresse, et nuisait à la fois à son aisance, à sa réputation et à son talent.

* GIRARDIN (Jean-Baptiste), curé de Mailleroncour, diocèse de Besançon, mort le 13 octobre 1783. On lui doit; | *Réflexions physiques en forme de commentaires sur le chapitre VIII du livre des Proverbes, depuis le verset* 22 *jusqu'au verset* 31, Paris, 1758, ou Besançon, 1759, in-12. Le but de l'auteur est de prouver la bonté et la sagesse du Créateur par l'ordre immuable de l'univers; | *L'incrédule désabusé par la considération de l'univers, contre les spinosistes et les épicuriens*, Epinal, 1766, 2 vol. in-12; il démontre l'existence de Dieu et prouve sa sagesse par des raisons tirées de ses ouvrages; il réfute ensuite les objections présentées contre la Providence.

* GIRARDIN (René-Louis, marquis de), maréchal de camp, né à Paris en 1735, descendait d'une famille noble, originaire de Florence dont le nom était Gherardini. A l'époque des troubles de cette république, deux de ses membres furent proscrits et devinrent la souche des *Fitz Gerald* d'Irlande, et des *Girardin* de Champagne (voyez la *Toscane française* à la bibliothèque du roi). René-Louis entra dans un régiment de cavalerie, et fut particulièrement attaché au roi Stanislas qui avait fixé sa résidence à Nancy. Dans la guerre de 1760, Girardin servit en France, et devint maréchal de camp. Pendant la paix, il voyagea dans une partie de l'Europe, puis se retira dans sa campagne d'Ermenonville, où il s'occupa de l'art d'embellir les campagnes. Il fit à ce sujet un ouvrage devenu classique, et traduit dans toutes les langues, sous le titre *de la Composition des paysages sur le terrain*, ou *Des moyens d'embellir la nature près des habitations, en y joignant l'utile à l'agréable*, Paris, 1777; 4e édit. 1805, in-8°. C'est dans cette charmante habitation qu'il reçut Jean-Jacques Rousseau, auquel il confia l'éducation de son fils dont il est question dans l'article suivant. Girardin avait adopté les principes de la révolution; cependant il fut dénoncé dans le mois de novembre 1793; plus tard il se vit dans la nécessité de fuir d'Ermenonville. Lorsqu'il put rentrer dans sa terre, il chercha à lui rendre son premier éclat. Il y mourut le 20 septembre 1808. Outre l'ouvrage déjà cité, on a de lui un discours *sur la nécessité de la ratification de la loi par la volonté générale*, Paris, 1791, in-8°.

* GIRARDIN (Stanislas-Cécile-Xavier, comte de), fils du précédent, né à

Lunéville le 15 janvier 1768, embrassa, comme son père, la carrière des armes, et obtint au bout de quelques années le grade de capitaine; il profita de la vie oisive des garnisons pour continuer la culture de son esprit et achever une éducation commencée par l'auteur d'Emile. Imbu des principes philosophiques de son maître, il adopta à l'exemple de son père, mais avec plus de chaleur encore, les principes des novateurs, et publia, dès le commencement de la révolution, un écrit intitulé : *Lettre du vicomte d'Ermenonville à M****, dans lequel il professait les opinions les plus libérales; il se trouvait en 1791 président de l'administration du département de l'Oise lorsqu'il fut député à l'assemblée Législative, où il appuya le décret qui supprimait les titres de *Sire* et de *Majesté*. Peu de temps après il combattit la motion de faire imprimer les noms de tous les officiers qui avaient quitté leur corps, en soutenant que c'était aux tyrans seuls à dresser des listes de proscription. Girardin vota aussi la conservation du traitement des prêtres qui se mariaient, et se prononça fortement pour des mesures répressives contre l'émigration : c'est dans le même esprit qu'il repoussa l'ajournement du décret qui ordonnait à Monsieur de rentrer en France dans le délai d'un mois, sous peine d'être déchu de la régence. Il attaqua ensuite les ministres eux-mêmes et demanda leur accusation, en soutenant que leur inertie était la cause des troubles des départemens. Il s'opposa encore le 2 mars 1792, à la poursuite de Marat, éditeur de l'*Ami du peuple*. Cependant à la suite d'une discussion orageuse (séance du 30 mars 1792) au sujet du licenciement de la garde du roi, il s'écria : « Si d'un » côté on prêche l'assassinat, d'un autre » on prêche le régicide, qui ne voit qu'il » existe deux factions; l'une qui veut don- » ner au roi plus d'autorité; l'autre qui » veut détruire la royauté constitution- » nelle. » Depuis cette époque il parut changer de conduite et s'attacha au parti conservateur. Ainsi le 6 juin ils'opposa au projet de fédération et à la formation d'un camp sous Paris, qu'on avait imaginé pour renverser le gouvernement de Louis XVI; ce qui le fit maltraiter par les fédérés l'avant-veille du 10 août, de même que plusieurs députés qui venaient de jurer le maintien de la monarchie constitutionnelle. Il s'en plaignit vivement à la tribune, et déclara que l'assemblée n'était plus libre. Après la session il rentra dans la vie privée, et pour éviter la vengeance des républicains qui triomphaient, il se fit donner une mission pour l'Angleterre, par l'entremise de Marat; mais les dispositions hostiles du cabinet de Saint-James envers la France l'ayant empêché de prolonger son séjour à Londres, il revint dans sa patrie et rentra à Paris dans la nuit du 21 janvier 1795. Craignant de ne pouvoir y rester ignoré, il alla se cacher à Ermenonville, puis à Sézanne où il fut découvert et mis en arrestation avec ses frères; il mit à profit le temps de sa détention pour apprendre l'état de menuisier, et fut bientôt capable de travailler pour des chefs d'atelier de Sézanne, qui l'occupèrent dans sa prison avec ses frères, et le firent ainsi oublier jusqu'au 9 thermidor qui lui rendit la liberté. En avril 1798, Stanislas Girardin fut choisi pour remplir les fonctions d'administrateur du département de l'Oise; mais il fut destitué deux mois après comme soupçonné de royalisme. Cependant il fut appelé au tribunat lors de sa création en 1799 et en fut nommé président en 1802. Cette même année il défendit la mémoire de J. J. Rousseau, attaquée par Carion-Nisas, et demanda, lorsqu'il fut question de l'impression de son discours, qu'on retranchât ce qui attaquait cet homme célèbre, en disant *qu'on ne pouvait ordonner la flétrissure d'un écrivain que toute l'Europe révérait*. Quelque temps après, il vota pour l'établissement de la légion-d'honneur, et en devint commandant. Il avait aussi recouvré son grade à l'armée par un décret impérial. En 1809 il devint membre du corps législatif, et en 1812 il passa aux fonctions de préfet de la Seine-Inférieure. Le 3 avril 1814, Girardin adhéra à la déchéance de Bonaparte et au rappel des Bourbons, par une proclamation où l'on remarque ces paroles. « Une grande et » heureuse révolution vient de s'opérer. » Après de longs malheurs, fruit de nos » égaremens politiques, les premiers corps » de l'état, interprètes des sentimens de » la nation, ont rappelé au trône de France » les descendans de St.-Louis et de Henri IV. » Louis-Stanislas-Xavier est rendu aux » Français par une charte constitution- » nelle, également avantageuse à son au- » guste famille et au peuple qu'elle est » destinée à gouverner. C'est l'olivier de » la paix à la main, c'est après l'oubli des » injures passées, qu'il vient commencer

» ce règne dont tout se réunit pour garantir la douceur et la prospérité. » Le comte Girardin fut maintenu dans sa place par le gouvernement royal et nommé chevalier de Saint-Louis ; cependant, au retour de Napoléon, il accepta la préfecture de Seine-et-Oise à laquelle l'empereur l'appela dès son arrivée à Paris. Dans le même temps il fut nommé membre de la chambre des représentans. A la seconde restauration, le roi le renvoya à la préfecture de la Seine-Inférieure ; mais il fut bientôt destitué comme auteur d'un écrit injurieux à la famille royale. L'empereur de Russie lui envoya la croix de Saint-Wladimir en récompense des soins qu'il avait prodigués aux troupes russes, pendant leur séjour dans le département de la Seine-Inférieure. En 1819 il reprit ses fonctions administratives dans le département de la Côte-d'Or, et fut nommé député par le département de la Seine-Inférieure ; il se plaça au côté gauche, et son opposition constante aux mesures proposées par le gouvernement, le fit destituer de nouveau par une ordonnance du 3 avril 1820. Réélu député la même année, il n'a cessé de figurer parmi les membres les plus actifs de l'opposition libérale. La mort le surprit le 27 février 1827, lorsque tout paraissait disposé pour lui assurer un nouveau triomphe dans les élections. Ses funérailles, comme celles de Foy et de Liancourt, attirèrent une foule immense. On a publié après sa mort : *Discours, Journal et Souvenirs de Stanislas Girardin*, Paris, 1828, 5 vol. in-8°.

GIRARDON (François), sculpteur et architecte, né à Troyes en Champagne, l'an 1630, de Nicolas Girardon, fondeur de métaux, eut pour maître Laurent Mazière. Après s'être perfectionné sous François Auguier, il s'acquit une si grande réputation, que Louis XIV l'envoya à Rome pour étudier les chefs-d'œuvre anciens et modernes, avec une pension de mille écus. De retour en France, il orna de ses ouvrages en marbre ou en bronze les maisons royales. Après la mort de Le Brun, Louis XIV lui donna la charge d'inspecteur-général de tous les morceaux de sculpture. Les plus célèbres de ses ouvrages sont : | le superbe *mausolée du cardinal de Richelieu* dans l'église de la Sorbonne ; | la *statue équestre de Louis XIV*, où le héros et le cheval sont d'un seul jet : c'est son chef-d'œuvre ; | dans les jardins de Versailles, l'*Enlèvement de Proserpine par Pluton*, et les *groupes* qui embellissent les bosquets des Bains d'Apollon, etc Il mourut à Paris en 1715, à 85 ans. Il avait été reçu de l'académie de peinture en 1657, professeur en 1659, recteur en 1674, et chancelier en 1695. Catherine du Chemin, son épouse, se fit un nom par son talent de peindre les fleurs. *Voyez* CHEMIN (Catherine du).

GIRAUD (Sylvestre), *Giraldus*, né à Mainapir, dans le comté de Pembrock, se distingua parmi les savans de son temps. Après avoir professé dans l'université de Paris et à Oxford, il devint archidiacre et chanoine de Saint-David. Il s'occupa beaucoup des affaires d'Angleterre ; mais il se fit tant d'ennemis par sa rigidité, que son élection à l'évêché de Saint-David ne fut pas confirmée par le pape, dont cependant il avait toujours pris les intérêts. Il mourut vers 1200, âgé de 75 ans. On trouve de lui plusieurs ouvrages dans l'*Anglia sacra* de Warton, et dans l'*Anglica* de Cambden. Sa *Description du Pays de Galles (Cambria)* a été imprimée séparément à Londres, 1585, in-8°.

* **GIRAUD** (Jean-Baptiste), prêtre de l'Oratoire, né à Troyes en 1701, professa les humanités, la rhétorique et la philosophie dans diverses maisons de son ordre, cultiva la poésie latine, et traduisit dans la langue de Phèdre les *fables de La Fontaine*, Rouen, 1765, in-12, nouvelle édition, 1775, 2 vol. in-8°, avec le français en regard, ou 2 vol. in-12, sans le français. Cette traduction est estimée. Son éloge a été prononcé en 1777 à l'académie de Rouen par Haillet de Couronne, secrétaire perpétuel.

* **GIRAUD** (Pierre-François-Félix-Joseph), littérateur, né le 20 septembre 1764 à Bacqueville (Seine-Inférieure), mort à Paris le 26 février 1821, fut employé dès sa jeunesse dans l'instruction publique, puis devint chef du bureau des journaux à la préfecture de police. Giraud a contribué à la rédaction de diverses feuilles périodiques. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages dont on peut voir la liste dans l'*Annuaire nécrologique* de Mahul, 2e année, page 1978. Nous citerons les suivans : | *Mémoire sur la colonie de la Guyane française*, 1804, in-8° ; | *Aristippe*, opéra, joué avec succès sur le théâtre de l'académie royale de musique ; | *Campagne de Paris en 1814*, avec cartes, in-4°, (sept éditions) ; | *Précis des journées des 13,*

46, 17 et 18 juin 1815, ou *Fin de la vie politique de Napoléon Bonaparte*, Paris, 1815, in-8°; | *Beautés de l'histoire d'Italie*, ou *Abrégé des annales italiennes, avec le tableau des mœurs, des sciences, etc., depuis l'invasion des barbares jusqu'à nos jours*, 1816, 2 vol. in-12. Cette compilation, rédigée avec soin, peut être placée parmi les bons livres élémentaires. | *Beautés de l'histoire germanique*, in-12; | *Beautés de l'histoire de l'Inde*, avec un *Précis historique de la vie d'Hyder-Ali-Khan*, etc., 1821, 2 vol. in-12; | *Précis historique de tous les événemens qui se sont succédé depuis la convocation des notables jusqu'au rétablissement de Louis XVIII sur le trône*, 1822, in-12; | *Traité des vers à soie*, in-12. Il a travaillé aux *Tables du Moniteur*, 7 vol. in-4°, et à la *Biographie universelle*.

*GIRAUDEAU (Pierre), de Montpellier, négociant à Marseille, est auteur des ouvrages suivans : | *La banque rendue facile aux principales nations de l'Europe*, 1756, in-4°, très souvent réimprimée. La dernière édition, dégagée de plusieurs formules, que le temps a mises hors d'usage, a été considérablement augmentée et imprimée à Lyon en 1749, in-4°. | *Le flambeau des comptoirs, contenant toutes les écritures et les opérations du commerce*, Marseille, 1764 et 1797, in-4°; | *L'art de tenir les livres en partie double*, in-4°.

GIRAUDEAU (Bonaventure), jésuite, né à Saint-Vincent sur Jard en Poitou, mourut en 1774, âgé de 77 ans, après avoir donné : | une *Méthode pour apprendre la langue grecque*, 1751 et suivantes, 5 parties in-12; | *Praxis linguæ sacræ*, 1757, in-4°; ouvrage très estimé, quoiqu'il y ait quelques vues hypothétiques. Il prétend, comme Masclef (*voyez* ce mot), lire l'hébreu sans les points massorétiques; mais avec cette différence, que partout où il manque une voyelle, il y place la lettre O, au lieu que Masclef y met la première voyelle qui se trouve dans le nom de la consonne qui précède : système qui d'abord paraît arbitraire, mais que l'auteur semble avoir puisé dans la lecture et l'étude des anciennes versions. Il y a cependant des cas où il en paraît résulter des sens incommodes et difficiles. | *Les Paraboles du Père Bonaventure*, petit in-12, rempli de moralités bien déduites, ingénieusement et sagement adaptées à l'éducation de la jeunesse; | l'*Evangile médité*, ouvrage digne de son titre, dont on a fait plusieurs éditions in-12 et en 8 vol. par les soins de M. Duquesne, vicaire-général de Soissons, à qui le manuscrit avait été confié par feu M. de Beaumont, archevêque de Paris. Il y a des passages pleins d'éloquence et de feu. Le style en est pur, coulant, naturel; la manière grande et noble; les idées vastes, les réflexions profondes. C'est la philosophie de l'Evangile. Le vrai chrétien, et surtout le chrétien instruit, y trouve de quoi nourrir substantiellement sa pensée et son cœur. « Tout y » est digne du Fils de Dieu, dit un protestant » (M. Nallat, recteur de l'église de Saint-» Pierre en l'île de Guernesey), tout y ré-» pond à la sublimité de sa doctrine et à » l'excellence de ses saints préceptes. Les » réflexions touchent et persuadent, tant » par leur solidité, leur beauté, que par » la manière de les exposer, qui est digne » d'elles. Tout y est méthodique, lié, » simple, instructif, et surtout onctueux. » (*Lettre de M. Nallat à l'abbé Duquesne*, en date du 14 avril 1777.)

*GIRAULT (Claude-Xavier), antiquaire, né à Auxonne le 13 avril 1764, était fils d'un médecin, qui a laissé quelques ouvrages estimés sur son art, et notamment des *Observations sur les fièvres intermittentes, et sur les maladies qui régnaient dans l'hôpital civil qu'il dirigeait*. Le jeune Girault se voua à la magistrature, et fut reçu avocat au parlement de Dijon en 1785. Il fut pourvu quelques années après d'un office de conseiller auditeur à la chambre des comptes de Bourgogne et de Bresse, et employa les loisirs que lui laissait sa place, à des recherches sur les antiquités de sa province. Ses travaux ne demeurèrent pas sans récompense; les académies de Dijon et de Besançon l'admirent dans leur sein. Retiré à Auxonne pendant nos troubles politiques, il resta sans emploi jusqu'en 1801, époque à laquelle il fut nommé maire de cette ville. Après en avoir exercé les fonctions pendant quatre ans, Girault devint conservateur de la bibliothèque publique qu'il venait de fonder. En 1807, il revint à Dijon, fut avocat consultant jusqu'en 1821, et obtint la place de juge de paix dans cette ville, où il est mort le 5 novembre 1825. M. C. N. Amanton a donné dans les n°s 89-93 du *Journal de la Côte-d'Or*, 1823, une notice intéressante et complète sur la vie et les écrits de Claude-Xavier Girault, avec la liste de 65 ouvrages de cet auteur, qu'il divise en

trois séries, temps anciens, moyen âge, et temps modernes : cette notice a été réimprimée à part en 1823, in-8°. Nous citerons : | *Notice historique sur les aïeux de Jacques-Bénigne-Bossuet*, Dijon, 1808, in-8° ; | *Dissertation historique et critique sur le lieu où la croix miraculeuse apparut à Constantin et à son armée*, 1810, in-8° ; | *Essais historiques et topographiques sur Dijon*, Dijon, 1814, in-12 ; | *Détails historiques et statistiques sur le département de la Côte-d'Or*, etc., Dijon, 1818, in-12 ; | *Détails historiques sur les ancêtres, le lieu de naissance, les possessions et les descendans de madame de Sévigné*, Paris, 1814, in-8° ; 2e édition, 1819, in-12 ; | *Notice des objets d'antiquités découverts dans le département de la Côte-d'Or*, 1821, in-8° ; | *Particularités inédites ou peu connues sur la Monnaie, Crébillon et Piron*, 1822, in-8° ; | *Combat de Fontaine-Française, soutenu par Henri IV en personne, et qui mit fin aux troubles de la ligue*, Dijon, 1822, in-8° ; | *Archéologie de la Côte-d'Or*, Dijon, 1823, in-8° ; | *Lettres inédites de Buffon, J.-J. Rousseau, Voltaire, Piron, De Lalande, Larcher, et autres personnages célèbres*, etc., avec notes et fac-simile de leurs écritures, Dijon, in-8° ; | *Annuaires historiques et statistiques de la Côte-d'Or*, années 1820 à 1824, Dijon, 5 vol. in-12, etc. Les ouvrages de Girault se retrouvent en partie dans le *Magasin encyclopédique*, dans l'*Annuaire*, le *Journal de la Côte-d'Or*, et dans les *Mémoires* de diverses sociétés savantes dont il était membre.

* **GIRAULT-DUVIVIER** (C.-P.), grammairien et lexicographe distingué, a composé la *Grammaire des Grammaires*, 2 vol. in-8°, qui est l'analyse raisonnée des meilleurs ouvrages sur la langue française : ce livre a été approuvé par l'institut qui en a ordonné la distribution à chacun de ses membres. Le conseil de l'université l'a également approuvé, et plusieurs éditions successivement épuisées prouvent que le public avait ratifié ces jugemens. La première édition a paru en 1811 et la 6e a été publiée en 1827. Girault-Duvivier a donné dans le mois de mai 1815, un *Traité des participes*, destiné à servir de complément à sa grammaire, 4e édition, 1817, in-8°. Il est mort dans le mois de mai 1832.

* **GIROD** (Pierre-François-Xavier), médecin, né en 1755 à Mignovillard, près de Salins, s'est rendu recommandable par son zèle pour la propagation de l'inoculation en Franche-Comté. Il fut nommé en 1763 médecin en chef des épidémies de cette province, et mourut en 1785, victime de son dévouement pendant la maladie meurtrière qui s'était déclarée cette année à Chatenoy. Il était membre de la société royale de médecine. On trouve dans les *Recueils de cette académie* plusieurs mémoires de Girod sur la nature et le traitement des maladies épidémiques. Vicq-d'Azir a écrit son éloge qui se trouve aussi dans ces recueils.

* **GIROD** (Joseph), chanoine de Saint-Claude (Jura), mort dans cette ville à l'âge de 65 ans, le 25 janvier 1833, était vicaire à Gex, lorsque le refus qu'il fit du serment imposé au clergé en 1791, l'obligea de quitter la France. Nommé après le concordat de 1801, directeur du collége de Saint-Claude, il professa ensuite les belles-lettres dans une maison d'éducation de Grenoble, où plus tard il dirigea lui-même une institution du même genre. L'abbé Girod fut nommé le 4 janvier 1811 principal du collége de Saint-Etienne, et c'est à cette époque qu'il publia un *Manuel des humanistes ou Principes de l'élégance latine*. Il vint plus tard à Paris, où il devint vicaire de Notre-Dame ; il convertit et baptisa plusieurs juifs et prononça, en 1826, à Orléans, l'éloge annuel de Jeanne d'Arc. Girod avait été fait en 1824 chanoine honoraire d'Avignon, puis en 1826, par Charles X, chanoine de Saint-Claude, par droit de joyeux avénement, et il passa ses derniers jours dans cette ville, à l'hôpital de laquelle il a laissé par son testament près de la moitié de sa fortune.

* **GIRODET-TRIOSON** (Anne-Louis), un des plus grands peintres de l'école moderne, et élève de David qui l'appelait son plus bel ouvrage, naquit à Montargis en 1767. Il perdit de bonne heure son père qui était directeur des domaines du duc d'Orléans, et fut confié aux soins de M. Trioson qui, venant de perdre un fils unique, plaça sur lui toutes ses affections ; Girodet par reconnaissance ajouta à son nom celui de son bienfaiteur. A 13 ans il fit le portrait de son père ; cependant il eut à combattre les intentions de ses parens qui le destinaient à la carrière militaire ; mais enfin son penchant l'emporta, et il obtint la permission d'entrer dans l'école de David. Girodet obtint à 22 ans le grand prix, et se rendit à Rome comme pensionnaire. Les événemens qui avaient bouleversé la France, et qui commençaient à agi

ter le reste de l'Europe, l'obligèrent bientôt de quitter Rome ; il voulut cependant visiter Naples et Gênes, et tomba malade dans cette dernière ville, où Gros, son ancien camarade, alors officier d'état-major, et depuis son émule et son digne panégyriste, lui prodigua les soins les plus empressés. De retour en France il resta plusieurs années sans offrir aux regards du public d'autres ouvrages que des portraits, dans lesquels il montrait toute la puissance de son talent ; mais il travaillait en silence, et c'est de cette époque que date une partie de ses admirables compositions. Il ne commença à se faire bien connaître qu'en 1799, par un tableau satirique représentant une actrice, Mademoiselle Lange, qui lui avait demandé son portrait, et qui avait ensuite refusé de le recevoir sous prétexte qu'il n'était pas ressemblant. Le peintre, par vengeance, la peignit en Danaé ; mais au lieu d'une pluie d'or, il figura une pluie de pièces de cinq francs et de monnaie de cuivre ; cet ouvrage ne fut exposé que 24 heures, mais c'était plus qu'il n'en fallait pour faire beaucoup de bruit. Girodet donna ensuite plusieurs tableaux qui augmentèrent sa réputation. Louis XVIII le nomma membre du conseil d'artistes et d'amateurs, qu'il établit près du ministère de sa maison, et le créa chevalier de St-Michel au mois de janvier 1817. Comme membre de l'institut, le 3 mai suivant, époque de l'aniversaire de l'entrée du roi dans Paris, Girodet lut dans la séance solennelle qui eut lieu un *Discours sur l'originalité des arts du dessin ;* cet écrit n'est pas le seul qui soit sorti de sa plume. Il avait composé un *Poème sur les délices de la peinture*, une *Traduction d'Anacréon*, et d'autres ouvrages qui sont restés inédits. Ses tableaux, qui ne sont pas aussi nombreux que ceux de plusieurs autres peintres, sont presque tous des chefs-d'œuvre. Celui du *Sommeil d'Endymion*, le premier qu'il fit à Rome, et le tableau d'*Hippocrate refusant les présens d'Artaxerxès* qu'il donna ensuite, et qui lui fut dicté par la reconnaissance, le placèrent au rang des premiers peintres. Il créa le *Déluge*, et ses rivaux étonnés furent contraints de reconnaître dans cette admirable composition le chef-d'œuvre de l'école française. En cette occasion il eut la gloire de vaincre son maître ; lorsqu'il fut question des prix décennaux, le *Deluge* l'emporta sur les *Sabines*. Voici le rapport qu'en fit le jury. « Cette scène si touchante et si terrible, » en offrant à nos regards ce que la crainte » et le danger extrême ont de plus effrayant, ne présente que des mouvemens » nobles, et ce que la belle nature nue » offre de plus pur. La réunion des différens âges et des sexes différens ajoute » encore à la beauté du tableau, par d'heureuses oppositions rendues avec autant » de grâce que de force, et qui décèlent » dans l'artiste une connaissance approfondie de la nature et de ce qui constitue le beau. Le pinceau de M. Girodet, » toujours précieux, est dans ce tableau » aussi vigoureux que brillant ; la couleur et l'effet y sont également portés à » un très haut degré. Enfin on peut regarder cet ouvrage comme un des plus » beaux de notre école, sous les rapports » de l'expression, de la science du dessin, » et sous celui de l'exécution. » Girodet qui dans ce tableau avait montré tout ce que son pinceau avait d'énergique, voulut dans *Atala* faire voir tout ce qu'il avait de pur et de touchant, et dans une seule et même composition il sut rendre avec une égale vérité la piété angélique d'une jeune vierge, la sombre douceur d'un sauvage et la résignation sublime du prêtre chrétien. Son tableau d'*Ossian* n'eut pas autant de succès que les précédens ; il s'était peut-être trop abandonné à toute la verve de son génie et à la fougue de son imagination ; on trouva la composition trop compliquée ; mais jamais peut-être ce peintre n'étala avec plus de luxe la vigueur et la richesse de son pinceau ; on ne peut s'empêcher d'y admirer le contraste dans les physionomies, l'audace dans les expressions, la variété dans les caractères et la fierté du dessin. *Ossian* avec son nombreux cortége paraît transporté tout vivant sur la toile. On pourrait citer encore la *Révolte du Caire*, tableau que Bonaparte lui commanda et qui fut exécuté avec une chaleur, une verve et un élan inexprimable, et où l'on trouve à travers quelques défauts des beautés du premier ordre. *Galathée* qui est le dernier effort de son génie, mérite encore d'être placée parmi ses chefs-d'œuvre, quoiqu'elle ait essuyé quelques critiques. Cette production se fait particulièrement remarquer par la pureté des contours et la perfection du dessin. Girodet réussissait aussi très bien dans le portrait. Il a exécuté et envoyé au salon, les portraits en pied des vendéens Cathelineau et Bouchamp, où l'on reconnaît les traces de son génie,

quoique sa main fût déjà affaiblie par la maladie qui le traînait au tombeau; on cite encore celui d'un noir, député à la Convention. Plusieurs de ses tableaux ont été gravés. Girodet est mort au bout de quelques jours de maladie le 9 décembre 1824, après avoir reçu les sacremens de l'Eglise. Le roi, juste appréciateur du talent, a voulu que les insignes d'officier de la légion-d'honneur qu'il lui destinait, fussent déposés sur sa tombe, et ce fut M. de Châteaubriand, qui à la demande du président de l'académie des beaux-arts, les attacha sur son cercueil. La vente de son atelier a attiré un grand concours d'amateurs et les moindres productions échappées à son crayon ou à son pinceau ont été vendues à un prix très élevé. Plusieurs écrits en vers et en prose ont été publiés sur lui à l'époque de sa mort. Nous citerons : *Sur Girodet*, par madame la princesse Constance de Salm; *Notice nécrologique sur Girodet* par M. P. A. Coupin, Paris, 1825, in-8°; on a également publié : *Catalogue des tableaux, esquisses, dessins et croquis de M. Girodet-Trioson*, rédigé par M. Pérignon son élève, Paris, 1825, in-8°; les *Amours des dieux, recueil des compositions dessinées par Girodet, et lithographiées par ses élèves avec un texte explicatif*, par M. P. A. Coupin, Paris, 1825-1826, 4 livraisons in-fol.; *Anacréon, recueil de compositions dessinées par Girodet et gravées par M. Châtillon son élève, avec la traduction en prose des odes de ce poète, faite également par Girodet*, Paris, 1825 et 1826, in-4°, 19 liaisons; l'*Enéide, suite de scènes dessinées au trait par Girodet, et lithographiées par Aubry le Comte*, 1825, in-fol. On attribue à Girodet *la critique des critiques du salon* de 1806, Paris, 1806, in-8°. On a encore de ce célèbre peintre : *OEuvres posthumes poétiques et didactiques*, suivies de sa correspondance; précédées d'une notice historique et mises en ordre par P. A. Coupin, avec gravures et lithographies d'après les dessins originaux de Girodet et un portrait, 1828, 2 vol. grand in-8°.

GIRON (don Pierre), duc d'Ossonée, issu d'une famille illustre d'Espagne, fut vice-roi de Sicile et de Naples, et prit, dit-on, part à la conjuration contre Venise (*voyez* CUEVA). Les Napolitains ayant porté des plaintes contre lui, le duc leur répondit avec la fierté d'un homme qui n'aurait rien eu à se reprocher; et ses réponses servirent presque à le justifier : cependant, après avoir été enfermé pendant trois ans, il mourut dans la prison en 1624, sans qu'on lui eût prononcé sa sentence. On cite de lui plusieurs fades plaisanteries, qu'on trouve dans tous les insipides recueils de bons mots. Grégorio Léti a écrit sa *Vie* et l'a brodée à sa façon.

GIRON GARCIAS DE LOAYSA, archevêque de Tolède, né à Talavera en Espagne en 1542, fut appelé à la cour de Philippe II, qui le fit son aumônier, lui confia l'éducation de l'infant d'Espagne, son fils, et le plaça ensuite sur le siége de Tolède. Il ne l'occupa pas long-temps, car il mourut cinq ou six mois après, en 1599. On dit que le chagrin qu'il conçut du peu de considération que lui témoignait le roi Philippe III, successeur de Philippe II, hâta sa mort; mais cette faiblesse n'est pas à présumer dans un homme dont le caractère montrait de la fermeté, et n'avait jamais paru asservi à l'ambition. Ce savant prélat avait publié en 1594, in-fol., une nouvelle *Collection des conciles d'Espagne*, avec des notes et des corrections. C'était la meilleure qu'on eût avant celle du cardinal d'Aguirre.

GIROUST (Jacques), jésuite, né à Beaufort en Anjou en 1624, mort à Paris en 1689, à 65 ans, remplit avec beaucoup de distinction les chaires de la province et de la capitale. Sa manière de prêcher était comme son âme, simple et sans fard; mais dans cette simplicité il était ordinairement si plein d'onction, qu'en éclairant les esprits, il gagnait presque toujours les cœurs. Le Père Bretonneau, son confrère, publia ses *Sermons*, d'abord en 3 vol. Paris, 1700; il y joignit en 1704, 2 vol. des *Sermons de l'avent*. On y trouve une éloquence naturelle et forte; mais il n'est pas difficile de s'apercevoir que le Père Giroust s'attachait plus aux choses qu'aux paroles, qu'il négligeait un peu trop. Peut-être croyait-il que la simplicité du style aidait beaucoup le pathétique, donnait à l'éloquence un air plus naturel et plus touchant, et produisait l'onction. Son Avent est intitulé *le Pécheur sans excuse*. C'était l'usage des prédicateurs de ce temps-là, de choisir un dessein général, auquel ils rapportaient tous les discours de l'Avent. On a sagement réformé cette coutume bizarre, qui entraînait des répétitions fastidieuses, mettait des entraves au génie, et fatiguait l'attention des auditeurs. Le Père Giroust prêchait et agissait, ses mœurs étaient dignes de ses sermons.

* GIRTANNER (Christoph.), médecin, né à Saint-Gall le 7 décembre 1760, fut reçu docteur à l'université de Gottingue et devint conseiller privé du duc de Saxe-Cobourg. Il fit de nombreux voyages en Allemagne, en Suisse, en France, en Angleterre, et mourut le 17 mai 1800. Il a laissé plusieurs *traités* en allemand sur la médecine, la chimie et la politique. Les principaux sont : | *Traité sur les maladies vénériennes*, Gottingue, 1788 et 1795, 3 vol. in-8°. Il a été traduit en italien en 4 vol. in-8°, Venise, 1801. | *Traité sur les maladies et l'éducation physique des enfans*, Gottingue, 1794, in-8°, traduit en italien et augmenté d'un article sur la vaccine, Gènes, 1801, 2 vol. in-8° ; | *Exposition détaillée, littéraire et critique, du système de médecine-pratique de Brown*, Gottingue, 1797-98, 2 vol. in-8° ; | *Exposition complète et raisonnée du système de médecine pratique de Darwin*, Gottingue, 1799, 2 vol. in-8° ; | *Elémens de chimie antiphlogistique*, Gottingue, 1792 et 1795, in-8°. Il y proclama avec une sorte d'enthousiasme les travaux immortels des chimistes français Lavoisier, Guyton, Berthollet et Fourcroy; mais il ne put s'empêcher d'y insérer quelques-unes des idées bizarres que l'on trouve dans ses autres ouvrages de médecine : | *Nouvelles historiques, et considérations politiques sur la révolution française*, Berlin, 1791-97, 13 vol. in-8°; | *Tableaux de la vie domestique, du caractère et du gouvernement de Louis XVI*, 1793, in-8°, avec le portrait du roi ; | une traduction allemande des *mémoires du général Dumouriez*, avec des notes, Gottingue, 1794, 2 vol. in-8°.

GIRY (Louis), parisien né en 1595, avocat au Parlement et au conseil, fut l'un des premiers membres de l'académie française. Il se fit un nom dans le monde par sa probité et son désintéressement, et dans la république des lettres par ses *traductions*. On distingue celle de | l'*Apologétique* de Tertullien, effacée par celle de l'abbé Gourcy en 1781 ; | de l'*Histoire sacrée* de Sulpice-Sévère, | de *la Cité de Dieu* de saint Augustin ; | des *Epîtres choisies* de ce père ; | des *Dialogues de l'orateur* de Cicéron, in-4°. Elles eurent beaucoup de cours de son temps ; mais elles sont quelquefois obscures, souvent infidèles, et d'une diction trop négligée. Ce traducteur mourut à Paris en 1665, à 70 ans.

GIRY (François), fils du précédent, né à Paris en 1658 entra dans l'ordre des minimes, et en devint provincial. Il fut également recommandable par sa piété, son savoir et sa modestie. Il avait une si grande facilité à s'exprimer sur les matières de dévotion, qu'il écrivait sans préparation. Son plus grand ouvrage est la *Vie des saints*, en 2 vol. in-fol. Elle est écrite avec onction ; mais elle n'est pas entièrement purgée de fables. Il est à croire que les *Vies des Saints*, traduites de l'anglais par M. Godescard, 1763-1781, et dont on a donné depuis plusieurs éditions en 12 et en 14 vol. in-8°, feront oublier l'ouvrage du Père Giry. Ce pieux écrivain mourut en 1691, à 53 ans. Le Père Raffron, son confrère, provincial de la province de France, a écrit sa *vie* in-12, 1691.

GISBERT (Blaise), jésuite, né à Cahors en 1657, prêcha avec beaucoup de succès. Il passa les dernières années de sa vie dans le collége de Montpellier, où il mourut le 28 février 1731. On a de lui : | l'*Art d'élever un prince*, in-4°, réimprimé en 1688, en 2 vol. in-12, sous le titre de l'*Art de former l'esprit et le cœur d'un prince* : livre rempli de lieux communs, ainsi que le suivant : | *La philosophie du prince*, Paris, 1689, in-8°. Mais l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est son *Eloquence chrétienne*, Lyon, 1714, in-4°, réimprimée in-12, à Amsterdam, 1728, avec les remarques de Jacques Lenfant. Il a été traduit en italien, en allemand, etc. | *Histoire critique de l'art de prêcher chez les Français depuis les premières années de François Ier jusqu'au règne de Louis XIV*, manuscrit. — * Il y a eu un autre jésuite et théologien célèbre du même nom, né à Cahors en 1639 et probablement de la même famille, mort en 1711, à Toulouse, où il professait la théologie, auquel on doit plusieurs ouvrages en latin ; un traité *sur la Somme de saint Thomas*, l'*Idée de la théologie associée avec l'histoire ecclésiastique* ; des *dissertations théologiques* ; la *Science de la religion* ; l'*Antiprobabilisme*. Dupin loue beaucoup ce dernier ouvrage.

GISCALA (Jean de), ainsi nommé, parce qu'il était originaire de cette ville, en Palestine. C'était un brigand, qui exerça les plus horribles cruautés pendant la guerre des Juifs contre les Romains. Après la prise de Giscala, il se jeta dans Jérusalem, où il se rendit chef de parti. Il appela les Iduméens à son secours contre Ananus, grand sacrificateur, et contre les bons citoyens, qu'il traita avec

la dernière indignité. Ses plus grands divertissemens étaient de piller, voler et massacrer. Ce scélérat s'étant joint à Simon, fils de Gioras, qui était un autre chef de parti, ils ne discontinuèrent pas leurs brigandages et leurs massacres, que la ville ne fût entièrement ruinée. Ils firent périr plus de monde par le fer, le feu et la faim, que les Romains qui les assiégeaient, avec toutes leurs machines de guerre. Mais tous ces crimes ne restèrent pas impunis. Après la ruine de la ville et du temple, Jean de Giscala se cacha dans des égoûts, où il fut trouvé au bout de quelques jours. Tite le condamna à mourir dans une horrible prison : peine trop douce pour de si grands crimes.

GISCON, fils d'Himilcon, capitaine des Carthaginois, après avoir fait la guerre avec beaucoup de bonheur, fut banni de sa patrie par une cabale, et rappelé ensuite. On lui permit de se venger de ses ennemis comme il le voudrait. Il se contenta de les faire prosterner par terre, et de leur presser le cou sous un de ses pieds; vengeance bien légère pour un Carthaginois. Peu de temps après, l'an 538 avant J.-C., il fut général d'une armée pour la Sicile, fit la guerre aux Corinthiens, et conclut une paix avantageuse.

GISORS (le comte de). *Voyez* FOUQUET (Charles-Louis-Auguste), à la fin de l'article.

GIULIANO DE MAJANO, sculpteur et architecte florentin, né en 1377, eut beaucoup de réputation en son temps, surtout pour l'architecture. Le roi Alfonse l'ayant appelé à Naples, il y construisit pour lui le magnifique palais de *Poggio Reale*, et embellit cette ville de plusieurs autres édifices; il fut aussi employé à Rome par le pape Paul II, et mourut à Naples, âgé de 70 ans, en 1447, honoré des regrets du roi Alfonse, qui lui fit faire de superbes obsèques.

GIUNTINO. *Voyez* JUNCTIN.

* **GIUSTI**, peintre italien, né à Florence en 1624, mort en 1705, excellait à peindre des animaux et des paysages.

* **GIUSTINIANI** (Augustin), évêque de Nebbio en Corse, né à Gènes en 1470, de l'illustre famille de ce nom, entra dans l'ordre des dominicains en 1488, et se livra avec ardeur à l'étude des langues orientales dans le but de publier les livres sacrés en hébreu, en chaldéen, en arabe, en grec et en latin. Il assista au 5e concile de Latran, puis fut appelé en France par François Ier, qui le nomma son chapelain et professeur d'hébreu à Paris. De retour dans sa patrie, Giustiniani se fixa dans son diocèse, fit plusieurs fois le voyage de Rome, et périt en 1531, dans une traversée de Gènes en Corse. On a de lui : | *Precatio pietatis plena ad Deum omnipotentem, composita ex duobus et septuaginta nominibus divinis, hebraicis et latinis, cum interprete comment.* Venise, 1513, in-8°; | *Liber Job nuper hebraicæ veritati restitutus*, etc., Paris, 1516 ou 1520, in-4°; | *Psalterium hebræum, græcum, arabicum, chaldaicum, cum tribus latinis interpretationibus et glossis*, in-fol. sans date (Gènes, 1516); c'est le premier ouvrage de ce genre qui ait été publié en Europe; | *Philonis Judæi centum et duæ quæstiones*, etc., *super Genesim*, Paris, 1520, in-fol.; | *Rabbi Mose Egyptii dux seu director dubitantium*, etc. ib. 1520, in-fol.; | *Castigatissimi annali con la loro copiosa tavola della... repubblica di Genova de fedeli ed approbati scrittori*, Gènes, 1537, in-fol.

* **GIUSTINIANI** (Laurent), littérateur et diplomate italien, né vers l'an 1760 dans le royaume de Naples, fit ses études à l'université de cette ville, et y devint plus tard conservateur de la bibliothèque royale et censeur. Il venait d'être nommé professeur de diplomatie lorsqu'il mourut en 1825. Ses principaux ouvrages sont : | *Dictionnaire historique du royaume de Naples*, 11 vol. in-8°; | *Mémoires historiques sur les jurisconsultes du royaume de Naples*, 1787, 3 vol. in-4°; | *Essai sur la topographie de Naples*, 1793, in-4°; | *Bibliothèque historique et topographique du royaume de Naples*, 1793, in-4°; | *Breve contezza delle academie del regno di Napolie*, 1801, in-8°; | *Memorie della real bibliotheca Borbonica*, 1818, in-8°.

GIVRI. *Voyez* MESMES (Jean-Antoine de).

GLABER (Raoul), bénédictin de Cluni, florissait sous les règnes de Robert et de Henri Ier, rois de France. Il aima et cultiva la poésie. Le plus considérable de ses ouvrages est une *Chronique* ou *Histoire de France*, qui finit à l'an 1046, adressée à l'abbé Odilon, sans ordre et sans suite, pleine de fables; mais qui est, malgré ces défauts, très utile pour les premiers temps de notre monarchie. On peut consulter sur Glaber un *Mémoire* fort curieux, dont M. de la Curne a enrichi le tom. 8 des mémoires de l'académie des

belles-lettres. On trouve la *Chronique* de Glaber dans la *Collection* de Pithou, *historia Francorum*, Francfort, 1546, in-fol. et dans les *scriptores Francorum coætanorum* de Duchesne, tome 4. Il fit aussi une vie de Guillaume, abbé de Saint-Bénigne, Paris, 1637, in-4°, dans l'histoire de l'abbaye de Réomé par le Père Rouvière. On peut consulter la *Vie de Glaber* dans l'histoire littéraire de France, tome 7.

GLABRIO. *Voyez* ACILIUS.

GLAIN (N. de SAINT), né à Limoges vers 1620, se retira en Hollande, pour y professer avec plus de liberté la religion prétendue réformée, à laquelle cependant il ne tenait qu'autant qu'elle était opposée à la seule religion véritable. Après avoir servi dans les armées en qualité de capitaine de la république, il travailla pendant quelque temps à la *Gazette de Hollande*. La lecture des livres de Spinosa changea ce protestant en athée. Il traduisit en français le trop fameux *Tractatus theologico-politicus*. Cette traduction parut d'abord sous ce titre : *La Clef du Sanctuaire*. L'ouvrage ayant fait beaucoup de bruit, l'auteur, pour le répandre encore davantage, le fit reparaître avec le titre de *Traité des cérémonies superstitieuses des Juifs*; et enfin il l'intitula : *Réflexions curieuses d'un esprit désintéressé sur les matières les plus importantes du salut*. Il est difficile de trouver cette traduction avec ces trois titres réunis. Elle fut imprimée à Cologne, en 1678, in-12. C'est un recueil d'extravagances et d'impiétés, où Fréret et d'autres savans plus modernes ont puisé des réflexions dont ils se sont fait honneur, comme si elles leur appartenaient en propre, et qu'il y eût en effet de quoi s'en glorifier.

GLANDORP (Mathias), de Cologne, se consacra à la chirurgie et à la médecine dans la ville de Brême, dont il était originaire. Il y mourut en 1640, médecin de l'archevêque, et physicien de la république. Ses ouvrages ont été publiés à Londres en 1729, in-4°, sous ce titre : *Glandorpi opera omnia, nunc simul collecta et plurimum emendata*. Son éloge est à la tête de cet utile recueil. Il renferme plusieurs traités curieux d'antiquités romaines.

GLANVILL (Joseph), né à Plimouth en Angleterre, en 1636, membre de la société royale, fut chapelain de Charles II, et chanoine de Worcester. Il se distingua par une mémoire heureuse et un esprit pénétrant. Il mourut en 1680, laissant plusieurs ouvrages en anglais; les principaux sont : | *De la vanité de dogmatiser*; livre dans lequel il prouve l'incertitude de nos connaissances, et combien on a tort de se passionner pour celles qui ne sont que d'invention humaine. | *Lux orientalis*, ou Recherches sur l'opinion de quelques orientaux, touchant la préexistence des âmes; | *Scepsis scientifica*, ou l'Ignorance avouée, servant de chemin à la science; | des *Sermons*; | un *Essai sur l'art de prêcher*; | *Philosophia pia*, Londres, 1671, in-8°; | le *Plus ultra*, ou les Progrès des sciences depuis Aristote; | divers *écrits* contre l'incrédulité, parmi lesquels il faut distinguer une brochure curieuse et rare, intitulée : *Eloge et défense de la raison en matière de religion*. L'auteur attaque dans cet ouvrage le scepticisme, et le fanatisme de toutes les espèces.

GLAREANUS. *Voyez* LORITI.

GLASER (Christophe), apothicaire ordinaire de Louis XIV et du duc d'Orléans, est connu par un *Traité de chimie*, publié pour la première fois à Paris, in-8°, 1663, et traduit en anglais et en allemand. Ce livre est court, mais clair et exact.

GLASSIUS (Salomon), théologien luthérien, docteur et professeur de théologie à Iéna, et surintendant-général des églises et des écoles de Saxe-Gotha, s'acquit de la réputation, et mourut à Gotha en 1656, à 63 ans. On a de lui plusieurs ouvrages en latin; le principal est sa *Philologie sacrée*, Leipsick, 1705, in-4°.

GLATIGNY (Gabriel de), premier avocat-général de la cour des monnaies, et membre de l'académie de Lyon, naquit dans cette ville en 1690, et y mourut en 1755, à 65 ans. On a publié en 1757 un *Recueil de ses Œuvres*, in-12, qui renferme ses harangues au palais, et ses discours académiques.

GLAUBER (Jean-Rodolphe), allemand, s'appliqua à la chimie dans le 17e siècle, et se fixa à Amsterdam, après avoir beaucoup voyagé. Il composa différent *traités*, dont quelques-uns ont été traduits en latin et en français. Toutes ses œuvres ont été rassemblées dans un volume allemand, intitulé *Glauberus concentratus*. Ce livre a depuis été traduit en anglais, et imprimé in-fol. à Londres en 1689. Il est utile; mais il le serait davantage, si l'auteur n'avait pas mêlé ses raisonnemens et ses vaines spéculations à ses expériences. On a de lui en latin,

Furni philosophici, 1658, 2 vol. in-8°, traduit en français en 2 vol. in-8°. Glauber avait le défaut de tous les charlatans; il vantait ses secrets, et en faisait un vil trafic.

* GLAUBER (Jean, dit POLYDORE), peintre de paysages, né à Utrecht en 1646, et mort en 1726, passa pour un des meilleurs paysagistes flamands. On voit au Louvre un de ses *paysages*, dont les figures sont de G. Lairesse.

* GLEDITSCH (Jean-Théophile), célèbre botaniste, né à Leipsick le 5 février 1714, mort le 5 octob. 1786, fonda en Prusse une chaire où l'on enseigne la science forestière, dans laquelle il était très versé. Il a laissé un grand nombre d'écrits qui se distinguent par une grande clarté; mais sa manière d'envisager et de traiter les objets sous tous les points de vue, rend quelquefois ses ouvrages un peu diffus. Les principaux sont : | *Systema plantarum à staminum situ, secundum classes, ordines et genera cum characteribus essentialibus*, Berlin, 1764, in-8°. Gleditsch, qui a suivi, à quelques exceptions près, le système de Linnée, a divisé tout le règne végétal en 8 classes : les 4 premières comprennent les plantes dont les parties de la fructification sont visibles à l'œil; et les 4 dernières, celles où l'on ne peut les distinguer qu'à l'aide d'un microscope. | *Dissertations physico-botanico-économiques*, Halle, 1765-67, 3 vol. in-8°; | *Introduction systématique à la science forestière moderne, fondée sur les principes physiques et économiques qui lui sont particuliers*, 1774, 2 vol. in-8°; | *Histoire complète, théorique et pratique des plantes employées dans la médecine et dans les arts, d'après des principes historiques et philosophiques*, 1777, in-8°; il n'en a paru qu'un volume. | *Introduction à la science des remèdes simples*, 1778-1781, 2 vol. in-8°; | *Dissertations économiques et botaniques*, 1789, 3 vol. in-8°.

GLEICHEN (N....), comte allemand, fut, dit-on, pris dans un combat contre les Turcs, et mené en Turquie, où il souffrit une longue et dure captivité. On ajoute qu'il plut tellement à la fille du sultan, qu'elle promit de le délivrer et de le suivre, pourvu qu'il l'épousât, quoiqu'elle sût qu'il était déjà marié; qu'ils s'embarquèrent en secret, et qu'ils arrivèrent à Venise, d'où le comte alla à Rome, et obtint du pape une permission solennelle de l'épouser, et de garder en même temps la comtesse Gleichen, sa première épouse. Mais tout ce récit n'est qu'une fable débitée par Hondorf, auteur luthérien, qui ne l'a racontée que pour en faire un pendant au double mariage du landgrave de Hessé. Ajoutez qu'on ne dit point en quel temps ce seigneur vivait, ni quel est le pape qui donna cette dispense; ni quel effet le scandale de ce double mariage produisit parmi les fidèles; ni pourquoi tant de gens, de princes surtout, que parfois une telle dispense accommoderait très bien, ne se sont jamais avisés de la demander, à l'imitation et après le bon succès du comte de Gleichen; ni pourquoi le landgrave de Hesse lui-même, et Luther son dispensateur, n'ont pas allégué un exemple si imposant, etc. Le fait est, que souvent les anciens chevaliers et seigneurs sont représentés sur leurs tombeaux entre deux femmes, parce qu'en effet ils en ont eu successivement deux : comme on le voit dans le magnifique mausolée du comte Pierre de Manfeld à Luxembourg; et qu'il n'en a pas fallu davantage pour donner lieu à la fable du double mariage du comte de Gleichen. On peut consulter sur ce sujet : *Disquisitio historico-critica in comitem de Gleichen, cujus monumentum est in ecclesia S. Petri, Erfordiæ*, par D. Placide Muth, Erfurt, 1788, in-12; l'auteur démontre que l'histoire du prétendu double mariage est une pure fable.

* GLEICHEN (Frédéric-Guillaume de), savant naturaliste, né à Bareuth le 14 janvier 1717, mort le 16 juin 1783, avait embrassé d'abord la carrière militaire et parvint aux grades supérieurs. Il quitta le service en 1756, et fut appelé au conseil privé. En même temps il s'adonna à l'étude des sciences naturelles et surtout à la botanique. Gleichen a publié, en allemand : | *Notices de ce qu'il y a de plus nouveau dans le règne végétal*, Nuremberg, 1762, 2 parties, petit in-folio, avec gravures. Cet ouvrage a paru aussi sous le titre de *Nouvelle du règne végétal*, 1764 et 1790, petit in-folio, et a été traduit en français avec le titre de *Découvertes les plus nouvelles dans le règne végétal*, 1770, 3 part. in-fol.; | *Histoire de la mouche commune*, 1764, in-4°, fig., aussi traduite en français; | *Essai d'une histoire des pucerons*, 1770, in-4°, fig.; | *Découvertes microscopiques sur les plantes, les fleurs, les insectes*, 1781, 6 cahiers in-4°; | *Dissertations sur les animalcules spermatiques et infusoires*, 1778, in-4°, fig., traduites en français, 1799, in-4°, fig.;

| *Dissertations sur le microscope solaire et le microscope universel*, 1781, in-4°; | *De l'origine, de la formation, de la transformation et de la destination du globe terrestre, tiré des archives de la nature et de la physique*, 1782, in-8°.

* **GLEIM** (Jean-Guillaume-Louis), célèbre poète allemand qui, dans ses œuvres, se donne souvent le nom de *Grenadier prussien*, naquit à Ermsleben, dans le pays de Halberstadt, en avril 1719. Il fut secrétaire du prince Guillaume, fils du margrave de Brandebourg-Schwedt, le suivit dans diverses guerres, et se trouvait à ses côtés quand le jeune duc fut frappé d'un boulet de canon en 1744. De retour à Berlin, il fut nommé en 1747 secrétaire du grand chapitre de Halberstadt, fonction qu'il exerça pendant plus de 50 ans. Gleim est mort le 18 janvier 1803, laissant : | *Essais de chansons badines*, Berlin, 1745, 3 vol. in-8°; | *Recueil de chansons*, Zurich, 1745, in-8°; | *Epîtres*, Berlin, 1746, in-8°; | *Fables*, Berlin, 1756 et 1786, in-8°. Ces fables, sans valoir celles de la Fontaine, ont un mérite remarquable. | *Romances*, ibid. 1757, in-8°; | *Chansons prussiennes pour la guerre*, 1758; | *Eloges de la vie champêtre*, 1764; | sept petits *poèmes* dans le genre d'Anacréon, 1764; | *La mort d'Adam, tragédie de Klopstock, mise en vers*, 1766; | *Le meilleur des mondes*, 1771, in-8°; | *Poésies de circonstance avant et après la mort de Louis XVI*, 1795, in-8°, etc.; | *Le grenadier à la Muse de la guerre, après la victoire de Zordnorf*, 1759, in-12. | *Le philosophe de Lessing, mis en vers*, Berlin, 1760, in-4°; | Poésies dans le *genre de Pétrarque*, ibid. 1764, in-8°; | *Epigrammes*, ibid. 1769, in-8°; | *Odes imitées d'Horace*, 1769, in-8°; | *Poésies nocturnes dans le printems et dans l'été*, 1802. Ce recueil renferme les derniers chants de Gleim devenu aveugle sur la fin de sa vie. L'édition la plus complète de ses *œuvres* est en 7 vol. in-8°, 1811.

GLEN (Jean de), imprimeur et graveur en bois, né à Liége vers le milieu du 16e siècle, a donné un livre curieux et recherché, intitulé : *Des habits, mœurs, cérémonies, façons de faire anciennes et modernes*, in-8°, Liége, 1601. Il est orné de 103 figures de son invention, de manière que ce livre lui appartient entièrement comme auteur, imprimeur et graveur. Ces estampes sont en général d'un dessin correct et ont beaucoup d'expression. On a encore de lui : *Les merveilles de la ville de Rome*, avec figures.

* **GLEY** (Gérard), ecclésiastique, aumônier de l'hôtel des Invalides, naquit à Géradmer près de Saint-Dié en Lorraine le 24 mars 1761, et après avoir fait ses études théologiques se voua à l'instruction publique. Il quitta la France, en 1791, voyagea en Hollande et en Allemagne, et obtint en 1795 une chaire à l'université de Bamberg où il s'était retiré. Il s'y livrait entièrement à l'étude, lorsque la guerre de Prusse vint l'enlever en 1806 à ses occupations paisibles. Comme il avait une connaissance parfaite de la langue allemande, qui pouvait le rendre très utile à l'armée française, un ordre impérial l'attacha au 4e corps, commandé par le maréchal Davoust. Gley parcourut successivement la Prusse et la Pologne, où il fut chargé de l'inspection des écoles primaires : il fut chargé après la paix de Tilsitt d'administrer, au nom de Davoust, la principauté de Lowicz; ses nouvelles fonctions le mirent en relation avec un grand nombre de personnages distingués, entre autres avec M. l'abbé de Pradt, contre lequel il a souvent dirigé des plaisanteries assez piquantes, notamment dans son *Voyage en Allemagne et en Pologne, avec des notes relatives à l'ambassade de M. Pradt* à Varsovie, 1815-1816, 2 vol. in-18. Rentré en France en 1813, Gley fut successivement principal du collége de Saint-Dié, et professeur de philosophie à Moulins, puis mis à la tête du collége de Tours. Il se retira ensuite aux missions étrangères, et devint enfin un des aumôniers de l'hôtel des Invalides, place qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée le 11 février 1850. L'abbé Gley a publié : | une *Grammaire de langue française*, d'après celle de Wailly, Bamberg, 1795, in-8°; | un *Dictionnaire allemand et français*; | *Notice sur le monument littéraire le plus ancien que l'on connaisse dans la langue des Francs*, 1809, in-4°; | une *Vie de Tarnowski*; | *Langue et littérature des anciens Francs*, 1814, 2 vol. in-8°: ouvrage qui a coûté 20 ans de recherches à l'auteur; | *Histoire de notre Sauveur, d'après les textes des SS. Evangiles, selon l'ordre chronologique des faits, en 60 instructions, précédée d'une harmonie des quatre évangélistes*, Tours, 1819, in-12; | *Historia Franciæ, ab anno 420 ad 1820*, 2e édition, Tours, 3 vol. in-12; et Wurtzbourg, 1795, 2 vol. in-12; | *Philosophiæ Turonensis institutiones*, 1823, 3 vol. in-12

Le 1er vol. renferme une *Histoire de la philosophie*, qui avait déjà paru l'année précédente; | *Essai sur les élémens de la philosophie*, latin et français. L'abbé Gley a travaillé à la *Biographie universelle*; il avait annoncé une nouvelle édition de l'*Histoire ecclésiastique de Fleury*, un *Abrégé d'histoire ecclésiastique*, une *Histoire de Pologne*, et une *Biographie ecclésiastique* : aucun de ces ouvrages n'a été terminé. L'abbé Gley était laborieux et fécond; mais malheureusement il écrivait trop vite.

GLICAS ou GLYCAS (Michel), historien grec, savant dans la théologie et dans l'histoire ecclésiastique et profane, passa une partie de sa vie en Sicile. L'on ignore s'il a vécu dans le monde ou dans le cloître, dans le mariage ou dans le célibat. Il n'est connu particulièrement que par des *Annales depuis Adam jusqu'à Alexis Commène*, mort en 1118. L'auteur mêle à son ouvrage, important pour les derniers temps, une foule de questions théologiques et physiques, qui ne sont guère du ressort de l'histoire. Il est crédule et exagérateur. Le Père Labbe en a donné une édition au Louvre en 1660, in-fol. grec et latin. La traduction est de Leunclavius; mais l'éditeur l'a revue, et l'a enrichie de notes et d'une 5e partie. Cet ouvrage est une pièce de la collection appelée *Byzantine*.

GLISSON (François), professeur royal de médecine à Cambridge, né à Rampisham au comté de Dorset en 1597, et plusieurs découvertes anatomiques qui lui acquirent une grande réputation. La principale est celle du canal qui conduit la bile du foie dans le vésicule du fiel. Il mourut à Londres en 1677. On a de lui plusieurs écrits estimés. Les principaux sont : | *De Rachitide, seu Morbo puerili*, Leyde, 1671, in-8°; | *De ventriculo et intestinis*, Londres, 1677, in-4°; | *Anatomia hepatis*, Amsterdam, 1665, in-12. Ces deux derniers livres se trouvent aussi dans la *Bibliothèque anatomique* de Manget.

GLOSCA ou KLOSCHKA (Sophronius), pape grec, se distingua en Hongrie et en Transylvanie par un fanatisme brutal et féroce, contre les Grecs qui acceptaient l'union avec l'église romaine. Il avait inséré dans le symbole *sanctam ecclesiam* CONSTANTINOPOLITANAM, et employait tous les moyens pour faire recevoir cette addition : méprisé et chassé partout par les catholiques et les Grecs unis, mis en prison par ordre du gouvernement, il s'échappa, et se joignit à Horiah, lors de la révolte des Valaques en 1784. Après des excès et des cruautés inouïes, il fut pris, exécuté avec lui, à Carlsbourg, le 28 février 1785. *Voyez* HORIAH.

* GLOVATCHEWSKY (Cyrille), peintre distingué, membre de l'académie des beaux arts de Saint-Pétersbourg, né en 1756 à Korope, ville du gouvernement de Tchernigof, bâtie par ses ancêtres à la fin du 15e siècle, fit ses études à l'académie de Kief, et vint en 1748 à Saint-Pétersbourg, où sa belle voix et ses dispositions musicales le firent d'abord admettre à la chapelle de l'impératrice Elizabeth. Il quitta bientôt la musique pour la peinture, et à l'époque de la fondation de l'académie des beaux arts, Elizabeth le choisit pour être l'un des professeurs de cet établissement, conjointement avec Lossenko et Sabloukof. Cette académie ayant reçu plus tard une nouvelle organisation, Glovatchewsky fut nommé bibliothécaire et trésorier de la société. En 1771 il en devint inspecteur, perdit cette place au bout de deux ans, et fut réintégré dans ses fonctions en 1783. Cet artiste excellait dans le portrait. Un jugement sûr et un goût délicat distinguent particulièrement les créations de son pinceau. Glovatchewsky est mort à Saint-Pétersbourg le 9 août 1823.

* GLOVER (Richard), célèbre poète anglais, naquit à Londres en 1712. Son père, qui était négociant, l'appliqua au commerce, sans lui interdire cependant l'étude des lettres, et le jeune Glover lui succéda dans les affaires commerciales. Très versé dans la langue grecque, il puisait dans les auteurs de cette nation, et surtout dans Homère, les beautés mâles qu'on remarque dans ses ouvrages. Il jouissait d'une grande considération, et comme littérateur et comme publiciste. Appelé à la chambre des communes, il y fut, pendant quelques années, le chef de l'opposition. Il s'y fit surtout remarquer dans les longs débats qui furent occasionés par le désordre des affaires de l'Inde. Il mourut le 25 novembre 1785. Ses ouvrages sont : | *Newton*, poème que l'auteur consacra, à l'âge de 16 ans, à la mémoire de cet homme célèbre, imprimé à la tête de l'*Aperçu* de la philosophie de Newton, par le docteur Pemberton, 1728, in-4°; | *Léonidas*, poème en neuf chants, 1737, in-4°, 1770, 2 vol. in-12, augmenté de trois chants, 1798, 2 vol. in-8° et avec fig., 6e édi-

tion; traduit en prose française (d'après la 1re édition), par J. Bertrand, la Haye, 1759, in-12. Ce poème, rempli d'idées républicaines, dédié à lord Cobham, un des protecteurs de Glover, et principalement dirigé contre le ministère de sir Robert Walpole, eut dans son commencement un succès prodigieux. | *Hosier's ghost*, ou *L'Ombre de l'amiral Hosier*, 1759. Cette ballade guerrière eut encore une grande popularité. Il la composa pour exciter le peuple à faire déclarer la guerre contre l'Espagne, dont le grand tort était de ne pas vouloir se laisser écraser. | *Londres*, ou *les Progrès du commerce*, poème 1759; | *Athénaïde*, poème en trente chants, écrit dans le même esprit que celui de Léonidas, 1788, 3 vol. in-12, et publié par mistriss Halsay, après la mort de l'auteur; | les *discours* qu'il prononça au parlement. Il composa aussi deux tragedies, *Boadicée* et *Médée*, qui n'eurent pas de succès. On a imprimé en 1814, in-8°, ses *Mémoires*, qui s'étendent depuis la *résignation de sir Walpole*, en 1742, jusqu'à *la seconde administration de lord Chatam en* 1757. Ils ont pour titre : *Mémoires d'un homme célèbre comme littérateur et comme politique*, etc.

GLUCK (Christophe), chevalier, célèbre musicien allemand, né dans un village du haut Palatinat, sur les frontières de la Bohème en 1714, annonça dès son enfance des dispositions extraordinaires pour la musique. A l'âge de 17 ans, il passa en Italie et se fixa à Milan, où il prit des leçons de composition sous le célèbre Saint-Martin. Ce fut là qu'il fit son *Artaxerxès;* il donna ensuite à Venise en 1742 *Démétrius*, et 3 ans après en Angleterre la *Chute des géans*. Plus de 40 autres opéras aujourd'hui presque entièrement oubliés, furent représentés en Italie dans l'espace de 18 ans; ils furent composés par Gluck avec une facilité malheureuse; et la rapidité avec laquelle ils se succédaient prouve que l'auteur n'avait deviné ni le sens de la véritable composition dramatique, ni celui de son génie. Il fallut que Calzabigi, que Gluck avait connu à Vienne, lui montrât la route dans laquelle il entra depuis et où il a laissé des chefs-d'œuvre; alors il fit *Hélène et Pâris*, *Alceste* et *Orphée:* trois opéras qui ont eu à Vienne et à Paris un succès prodigieux. Peu content de la réputation qu'il s'était acquise dans sa patrie par sa composition, il voulut l'étendre en France (1774). Les premières pièces qu'il y donna n'eurent point de succès; ce sont *Echo et Narcisse*, le *Siége de Cythère;* le genre élégiaque ou pastoral ne lui convenait pas; il fallait à la trempe vigoureuse de son génie la terreur et les grandes passions de la tragédie : d'ailleurs il vit bien qu'il ne réussirait point à faire d'emblée une réforme dans la musique française; il tâcha donc de l'allier avec la musique italienne, et sa musique d'*Iphigénie en Aulide*, exécutée selon ce projet, fut reçue avec enthousiasme. La mobilité française fit qu'il enleva tous les suffrages; il n'y avait plus que la musique de Gluck qui plût. Les Piccini, les Sacchini, les Grétry vinrent ensuite traverser M. Gluck; comme ils étaient nouveaux, on courut à eux, et on oublia le réformateur de la musique française, qui eut beau donner de nouvelles pièces; on ne les goûta pas. Gluck se retira à Vienne en Autriche, où il mourut en 1787. C'est lui qui, le premier en France, a fait connaître le *trombone*, dont l'emploi, sagement ménagé, donne aux peintures de l'orchestre une couleur si vigoureuse. La révolution qu'il opéra dans la musique fut le signal d'une guerre très vive. Tout Paris fut ou glukiste ou picciniste, et l'on se distribua force injures. Quoi qu'aient pu dire cependant les partisans de Piccini, ses jolis chants ne sont que de la poésie italienne. On y trouve des beautés sans doute, une harmonie brillante, des coupes heureuses, des tableaux vrais, des scènes pathétiques, mais point d'unité; le grand mérite des compositions de Gluck au contraire est que toutes les parties sont liées entre elles, et présentent néanmoins une telle variété, que l'auditeur arrive à la fin du drame sans s'apercevoir que son attention ait été captivée. Son chant simple, naturel, n'est jamais déparé par des ornemens superflus; son récitatif rapide et vrai est toujours noble; ses airs de danse sont de la plus aimable fraîcheur; mais ce qui l'élève beaucoup au-dessus des autres compositeurs, c'est son inépuisable talent pour le genre pathétique. Il a saisi les inflexions même de la nature, et rapprochant à l'exemple des anciens le chant de la déclamation, il semble avoir déterminé le point où finit l'une et où l'autre commence. L'abbé le Blond, admirateur du compositeur allemand, a réuni sous le titre de *Mémoires pour servir à l'Histoire de la révolution opérée dans la musique*, *etc.*, Paris, 1781, in-8°, quelques-unes des pièces publiées pour et contre pen-

dant la guerre musicale ; et Riedel a donné en allemand, un livre intitulé : *Sur la musique du chevalier Gluck*, Vienne, 1775, in-8°. On peut-consulter aussi, les *Œuvres de l'abbé Arnaud*, *les Variétés littéraires de Suart*, *les Mémoires de Marmontel* et *les Jugemens de La Harpe* qui, imprimés à cette époque dans le *Mercure de France*, ont été recueillis dans ses œuvres complètes.

GLYCÈRE, courtisane de Sicyone, se distingua tellement dans l'art de faire des couronnes, qu'elle en fut regardée comme l'inventrice. Il y a eu aussi une autre courtisane du même nom, qu'Harpalus fit venir d'Athènes à Babylone, où Alexandre le Grand l'avait laissée pour garder ses trésors et ses revenus. Il fit donner, pour lui plaire, des fêtes qui coûtèrent des sommes immenses.

GLYCÈRE (Flavius Glycerius), était un homme de qualité qui avait eu des emplois considérables dans le palais des empereurs d'Occident. Dominé par l'ambition, et secondé par quelques grands, il se fit donner le titre d'Auguste à Ravenne, au commencement de mars 473. Il repoussa les Ostrogoths à force de présens. Il se croyait affermi sur le trône, lorsque Léon, empereur d'Orient, fit élire Julius Népos, qui marcha vers Rome, et y entra le 24 juin 474, et surprit Glycère sur le port de cette ville. Népos, ne voulant pas tremper ses mains dans son sang, le fit renoncer à l'empire, et sacrer évêque de Salone en Dalmatie. Glycère trouva le repos dans son nouvel état, se conduisit en digne pasteur, et mourut vers l'an 480.

GMELIN. Il y a deux voyageurs de ce nom qui nous ont donné diverses relations touchant les provinces les moins connues de l'empire russe. Celle du vieux Gmelin (Jean Georges) né à Tubingen en 1709, est la plus estimée, et est connue sous le titre de *Relation d'un voyage au Kamtschatka*, imprimée à Saint-Pétersbourg, en langue russe, en 1735 ; en allemand, à Gottingue, en 1752 ; et en français par M. Keralio, sous le titre de *Voyage en Sibérie*, Paris, 1767, 2 vol. in-12.—Le jeune GMELIN (Samuel), né à Tubingen en 1745, fut d'abord professeur dans cette ville, puis membre de l'académie de Saint-Pétersbourg, qui le choisit pour visiter différentes parties de l'empire russe. Il parcourut en 1768 et années suivantes les bords du Don et du Volga, le Caucase, et le rivage de la mer Caspienne, et fut arrêté dans sa course par un prince tartare, qui prétendait avoir des sujets de plaintes contre la Russie. Il fut jeté dans diverses prisons. La Russie donna satisfaction à ce prince, mais Gmelin n'en profita point, étant mort auparavant en juillet 1774, dans un village du mont Caucase. On parvint cependant à retirer ses papiers des mains des Tartares. La *Relation* de son voyage a été imprimée en allemand à Saint-Pétersbourg, en 1773 et 1774, 4 tomes en 3 vol. in-4°. Elle a été traduite en partie en français dans un recueil intitulé *Histoire des découvertes faites par divers savans voyageurs*, la Haye, 1779, 3 vol. in-4°, ou 6 vol. in-8°.

* **GMELIN** (Jean-Frédéric), physicien et médecin, parent du précédent, né à Tubingen le 8 août 1748, fut nommé professeur d'histoire naturelle, de botanique et des sciences médicales à l'université de Gottingue, et se fit une grande réputation par ses leçons et par un grand nombre d'ouvrages remplis d'érudition, et qui prouvent une variété de connaissances peu commune ; les principaux sont : | *Onomatologia botanica completa*, 1771-77, 9 vol. in-8° ; | *Enumeratio stirpium agro Tubingensi indigenarum*, 1772, in-8° ; | *De alcalibus et præcipitationibus chimicis ope eorum factis*, 1775, in-4° ; | *Histoire générale des poisons*, 1776, 3 vol. in-8° ; | *Introduction à la chimie, à l'usage des universités*, 1780, in-8° ; | *Introduction à la minéralogie, à l'usage des universités*, 1780, in-8° ; | *Introduction à la pharmacie*, 1781, in-8° ; | *Mémoire pour servir à l'histoire de l'exploitation des mines en Allemagne*, 1783, in-8° ; | *Lettres à un médecin sur les découvertes récentes et leur application en médecine*, 1784 et 1793, in-8° ; | *Principes de la chimie technique*, 1786 et 1796, in-8° ; | *Principes chimiques de la docimasie*, 1786, in-8° ; | *Elémens de chimie générale, à l'usage des universités*, 1789, 2 vol. in-8° ; | *Elémens de minéralogie*, 1790, in-8° ; | *Elémens de pharmacie*, 1792, in-8° ; | *De aeris vitiosi exploratione*, 1794, in-8° ; | *Principes chimiques de la technologie*, 1794, in-4° ; | *Apparatus medicaminum tàm simplicium quàm compositorum, in præxeos adjumentum consideratus*, 1795, 2 vol. in-8° ; | *Histoire des sciences naturelles*, 1797, 3 vol. in-8°. Il est aussi l'éditeur de la 3e édition du *Systema naturæ* de Linnée, et autres ouvrages. Gmelin est mort le 1er novembre 1804.

On trouve des détails étendus sur les travaux de ce savant, dans l'*Hist. littér. de Gottingue* par Luther, et dans la *Souabe savante* par Cradmann.

* GMELIN (Guillaume-Frédéric), graveur et dessinateur distingué, naquit en 1745 à Badenweiller en Brisgau, et mourut à Rome en 1821. On a de lui un très grand nombre de gravures qui eurent beaucoup de vogue, à cause de leur belle exécution : mais la plupart offrent un ton trop prononcé, parce qu'il les travaillait de manière à en tirer un grand nombre d'exemplaires. Il s'occupa aussi de sciences, et surtout de mécanique : les graveurs lui sont redevables de plusieurs machines ingénieuses.

GNAPHÉE ou GNAPHÆUS. *Voyez* FOULON (Pierre et Guillaume).

GNIPHON (Marc-Antoine), *Gnipho*, grammairien gaulois, contemporain de Cicéron dont il fut le maître, fit ses études à l'académie de Marseille, et vint à Rome se perfectionner à l'école de Lucius Plotius son compatriote qui enseignait alors l'éloquence avec éclat. Il y professa lui-même la rhétorique, dans la maison de Jules-César, avec succès et avec désintéressement. Il mourut âgé d'environ 50 ans. On lui a attribué un grand nombre d'ouvrages; mais Attenis le philologue, l'un de ses élèves, ne lui en donne que deux qui se sont perdus; ils traitaient de la grammaire.

GOAR (saint), prêtre, né en Aquitaine, quitta sa patrie pour aller servir Dieu dans la solitude. Il se fit construire une petite cellule avec un oratoire sur la rive gauche du Rhin, entre Mayence et Coblentz. L'éclat de ses vertus et de ses miracles engagea Sigebert à lui offrir le gouvernement de l'église de Trèves; mais le saint le refusa, et mourut dans sa solitude, qui fut bientôt peuplée à l'occasion des fréquens pèlerinages qui se faisaient à son tombeau. C'est aujourd'hui une ville qui porte son nom. Charlemagne avait fait vœu de n'y passer jamais sans rendre ses devoirs au saint, dans la basilique où il avait fait déposer ses reliques.

GOAR (Jacques), né à Paris en 1601, dominicain en 1619, fut envoyé dans les missions du Levant, y demeura neuf ans, et y apprit à fond la croyance et la coutume des Grecs modernes. De retour à Rome, il se lia d'une étroite amitié avec tous les savans, et en particulier avec Léon Allatius. Toutes les bibliothèques lui furent ouvertes. Il y puisa ce vaste fond d'érudition qui paraît dans tous ses écrits. Il revint à Paris en 1642. Le principal de ses ouvrages est l'*Eucologe* ou *Rituel des Grecs*, publié en 1642, à Paris, in-folio, grec et latin. Cette édition fut faite sur une foule d'exemplaires imprimés et manuscrits, qu'il rechercha avec beaucoup de soins et de peines. Il l'enrichit de savantes remarques, qui sont d'une grande utilité pour bien connaître les liturgies et les cérémonies ecclésiastiques de l'église grecque. Cet ouvrage, devenu rare, a été réimprimé à Venise en 1730, in-fol. Le Père Goar publia aussi la *Chronographie* de Georges Syncelle, en grec et en latin, Paris, 1652, in-fol. Il mourut en 1653, à 52 ans. Le Père Goar a encore laissé : | *Attestatio de communione Orientalium sub specie unica*, imprimée avec le *traité* de Léon Allatius; | *De ecclesiæ occidentalis atque orientalis perpetua consensione;* | des traductions latines de la *Collection* de Matthieu Blastare et de l'*Histoire du synode de Florence* par Sylvestre Syropulo.

GOBAT (Georges), jésuite, né dans le diocèse de Bâle, en 1600, et non dans le diocèse de Besançon comme l'ont avancé plusieurs auteurs franc-comtois, mort à Constance le 23 mars 1679, a publié une *Théologie* en 4 vol. in-fol., où il y a plusieurs propositions d'une morale relâchée, que l'auteur a répétées d'après beaucoup d'autres, et qui ont été condamnées depuis par le saint Siége. Ceux qui ont voulu l'en rendre personnellement responsable, comme M. de Sève, évêque d'Arras, ont montré combien peu ils étaient au fait de ces matières. *Voyez* les *Vindiciæ Gobatianæ*, 1706, 1 vol. in-4°.

* GOBEL (Jean-Baptiste-Joseph), évêque constitutionnel de Paris, né à Thann, en Alsace, le 1er septembre 1727, fit ses études au collége *Germanique* à Rome, où il se fit remarquer de l'évêque de Porentruy, qui lui donna un canonicat dans son chapitre. Il fut nommé en 1772, évêque de Lydda *in partibus infidelium*, et se trouvait, en 1789, suffragant de l'évêque de Bâle, lorsque le clergé de Belfort le députa aux états généraux. Gobel embrassa le parti de la révolution, et prêta serment à la constitution civile du clergé, moyennant quelques restrictions, qu'il s'empressa de retracter en se voyant dénoncé par un de ses collègues. Nommé à la fois, par voix d'élection, à trois évê-

chés (ceux du Haut-Rhin, de la Haute-Marne et de Paris), il opta pour l'archevêché de Paris, et reçut l'institution canonique le 27 mars 1791 de l'ancien évêque d'Autun, Talleyrand-Périgord, sur le refus de l'archevêque de Sens et de l'évêque d'Orléans. Gobel publia, en prenant possession de son siége, une lettre pastorale, dans laquelle il s'attachait à prouver que les élections populaires étaient seules conformes à l'esprit de l'Evangile et aux usages de la primitive Eglise. Le 18 septembre de la même année, il fit paraître un mandement dans lequel il félicitait Louis XVI sur son acceptation du pacte constitutionnel. Cependant, poursuivi par ses remords, il tenta de rentrer en grâce auprès du saint Siége, et écrivit à Pie VI, qui lui répondit en lui donnant des conseils que son ambition ne lui permit pas de suivre. En 1792, il eut recours au marquis de Spinola, ambassadeur du gouvernement de Gênes en France, auquel il promit, dit-on, de rétracter son serment, s'il lui obtenait du pape une indemnité de 100,000 francs. L'ambassadeur refusa de se charger d'une mission aussi singulière, et Gobel, trompé dans ses espérances, s'associa dès-lors au mouvement révolutionnaire avec toute la véhémence d'un démagogue. Il se mit tout à coup à la tête des jacobins les plus emportés, et poussa la tolérance pour le scandale au point de permettre à des ecclésiastiques mariés de continuer les fonctions du saint ministère. Cette conduite était vivement blâmée par les constitutionnels eux-mêmes. Deux curés, Beaulieu et Brugières, ayant voulu réclamer contre l'installation d'un prêtre marié, nommé Aubert, ne furent pas même écoutés. Gobel avait choisi ses amis parmi les athées les plus déclarés, tels que Hébert, Anacharsis Clootz, Chaumette, Péreira. Il se présenta, le 7 novembre 1793, à la barre de la Convention avec treize de ses vicaires, et osa faire entendre ces paroles : « Aujourd'hui que » la révolution marche à grands pas vers » une fin heureuse; aujourd'hui qu'il ne » doit plus y avoir d'autre culte public et » national que celui de la liberté et de la » sainte égalité, puisque le souverain le » veut ainsi; conséquent dans mes prin- » cipes, je me soumets à sa volonté, et » je viens vous déclarer ici hautement » que, dès aujourd'hui, je renonce à » exercer mes fonctions de ministre du » culte catholique. En conséquence, nous » vous remettons tous nos titres. » Gobel déposa sa croix et son anneau sur le bureau du président, qui le félicita de se défaire de ces « hochets gothiques de la » superstition, et d'abjurer l'erreur. » L'assemblée lui donna alors les plus grands éloges, et le bonnet rouge fut placé sur sa tête. Cet acte de démence où d'insigne lâcheté de la part d'un prélat presque septuagénaire donna le signal à toutes les profanations et apostasies qui suivirent, et Gobel sembla prendre à tâche de favoriser partout la licence. Il fut chargé d'une mission révolutionnaire pour Porentruy, et l'on prétendit ensuite qu'il s'était enrichi, et qu'il avait pillé les meubles de l'évêque de Bâle. Cependant Robespierre, qui avait pris en aversion tous les athées, le fit arrêter avec Chaumette, le comédien Grammont et quelques autres. Dans la solitude de sa prison, Gobel se sentit plus fortement que jamais agité par les remords de sa conscience, et il adressa par un inconnu à M. Lothringer, un de ses vicaires, sa confession par écrit avec le billet suivant, qui prouve qu'il était revenu sincèrement de ses erreurs, dues en partie au peu d'énergie de son caractère : « Mon cher abbé, je » suis à la veille de ma mort; je vous en- » voie ma confession par écrit. Dans peu » de jours je vais expier, par la miséri- » corde de Dieu, tous mes crimes et mes » scandales contre la sainte religion. J'ai » toujours applaudi dans mon cœur à vos » principes. Pardon, cher abbé, si je vous » ai induit en erreur. Je vous prie de ne » me point refuser les derniers secours de » votre ministère, en vous transportant à » la porte de la Conciergerie, sans vous » compromettre; et, à ma sortie, de me » donner l'absolution de mes péchés, sans » oublier le préambule : *Ab omni vin- » culo excommunicationis.* Adieu, mon » cher abbé; priez Dieu pour mon âme, » afin qu'elle trouve miséricorde devant » lui. J.-B. G. évêque de Lydda. » Gobel périt sur l'échafaud avec Chaumette, Grammont et plusieurs autres fameux révolutionnaires le 13 avril 1794, à l'âge de 67 ans cinq mois.

GOBELIN (Gilles), teinturier du 16e siècle, sous le règne de François Ier, trouva, à ce que l'on dit, le secret de teindre la belle écarlate, qui depuis ce temps-là a été nommée l'*écarlate des Gobelins*. Il demeurait au faubourg Saint-Marcel à Paris, où sa maison, la manufacture royale de tapisseries, et la petite rivière qui,

plus haut, conserve son nom de Bièvre, portent encore aujourd'hui le nom de *Gobelins*.

GOBIEN (Charles le), jésuite, de St.-Malo, fut secrétaire et procureur des missions, et mourut à Paris en 1708, à 55 ans. C'était un homme d'un esprit plein de ressources, d'un caractère actif, et un assez bon écrivain. Nous avons de lui : | *L'Histoire des îles Mariannes*, 1700, in-12 ; | le commencement des *Lettres édifiantes*, dont il y a 34 recueils in-12, et dont on a fait une nouvelle édition en 24 vol. Paris, 1781, qui offrent des détails intéressans sur l'histoire naturelle, la géographie et la politique des états que les jésuites ont parcourus. Le Père Gobien entra dans la trop fameuse querelle entre les missionnaires, sur le culte que les Chinois rendent à Confucius et aux morts. Les éclaircissemens qu'il a donnés à ce sujet, se trouvent dans les *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine* du Père Le Comte, en 3 vol. in-12 (*voyez* TOURNON). Le 3e vol. de cet ouvrage est entièrement de lui. Il est composé des *Lettres sur les progrès de la religion à la Chine*, 1697, in-8° ; et de l'*Histoire de l'édit d'empereur de la Chine, en faveur de la religion chrétienne, et éclaircissemens sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius*, 1698, in-12.

GOBINET (Charles), principal du collége Duplessis, docteur de la maison et société de Sorbonne, né en 1613 à Saint-Quentin, instruisit pendant 43 ans la jeunesse confiée à ses soins, par ses exemples et par ses ouvrages. Les principaux sont : | *Instruction de la jeunesse*, in-12, 1655, très souvent réimprimée ; | *Instruction sur la pénitence et sur la sainte communion*, 1667, 8e édition, 1725, in-12 ; | *Instruction sur la vérité du saint sacrement*, 1667, 1691, in-12. | *Instruction sur la religion*, in-12. | *Instruction chrétienne des jeunes filles*, 1682, 1709, in-12 ; | *Instruction sur la manière d'étudier*, 1689, 1690, in-12, etc. Tous ces ouvrages font honneur à la religion et au jugement de l'auteur ; le style en est quelquefois suranné. Il mourut à Paris en 1690, à 77 ans. Quoique sa vie eût été très pure, un prêtre imprudent, qui l'assistait à la mort, lui dit : *Qu'il est terrible de tomber dans les mains d'un Dieu vivant !* L'illustre mourant lui répondit : *Qu'il est doux de tomber entre les mains d'un Dieu mort en croix pour nous !* Il expira un instant après. Rollin a célébré, dans un poème latin, ses vertus et ses longs et utiles services.

GOBRYAS, un des sept seigneurs de Perse, qui, après la mort de Cambyse, s'unirent pour chasser les mages usurpateurs du trône vers l'an 521 avant J.-C. Il était beau-père de Darius, et il accompagna ce prince dans son expédition contre les Scythes. Ces peuples ayant envoyé à Darius un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches, Gobrias conjectura que ce présent signifiait : « O Perses ! si vous » ne vous envolez comme les oiseaux, ou » si vous ne vous jetez dans les marais » comme les grenouilles, ou si vous ne » vous cachez sous la terre comme les rats, » vous serez percés de ces flèches. » L'événement fit voir que Gobrias n'avait pas mal deviné, au moins quant au résultat de son explication. Son fils Mardonius devint gendre de Darius.

GOCLENIUS (Conrad), né en 1485 à Mengeringshausen, dans le comté de Waldeck, chanoine à Anvers, fit ses études à Louvain, et fut le premier professeur de langue latine dans le collége des Trois-Langues, fondé de son temps. Il mourut à Louvain le 25 janvier 1539, et se fit un nom : | par de savantes *Notes sur les Offices de Cicéron*, Bâle, in-4° ; | par une nouvelle *édition* de *Lucain* ; | par une *traduction* latine de l'*Hermotime* de Lucien, ou *Des sectes des philosophes*, Louvain, 1522. Erasme, son ami intime, faisait cas de son caractère et de son érudition.

GOCLENIUS (Rodolphe), docteur en médecine, et ardent disciple de Paracelse, né à Wittenberg en 1572, et mort en 1621, après avoir été professeur de physique, puis de mathématiques à Marpurg. On a de lui : | *Uranoscopia, chiroscopia et metoposcopia*, 1608, in-12 ; et quantité d'autres ouvrages en faveur des divinations superstitieuses. | *Tractatus de magnetica vulneris curatione*, 1613, in-12. Nuremberg, 1662, in-4°. Le Père Roberti, jésuite, attaqua cet ouvrage et prouva que ce n'était qu'un tas de fausstés, de superstitions et de sottises ; et que s'il y avait quelque chose de réel, il n'était pas dans l'ordre naturel. Le docteur Mesmer a ressuscité depuis les rêveries de Goclenius. *Voyez* HELMONT (Van).

GOCLENIUS (Rodolphe), né à Colbach, dans le comté de Waldeck, en 1547, fut environ 50 ans professeur de logique à Marpurg, où il mourut en 1628. Il était poète et philosophe. On a de lui un très

grand nombre d'ouvrages, qui ne sont lus de personne. Les principaux sont : | *Miscellanea theologica et philosophica*, in-8°; | *Conciliator philosophicus*, in-8°; | *Idea philosophiæ Platonicæ*, in-8°; | *Lexicon philosophorum*, in-fol.; | *Physiognomicæ et chiromanciæ specialia*, in-8°, etc.

GODARD (saint), archevêque de Rouen, né à Salency en Picardie, était frère, à ce qu'on croit, de saint Médard, évêque de Tournai. Son zèle parut dans la conversion d'un grand nombre d'idolâtres à Rouen ; mais l'action qui lui fait le plus d'honneur est d'avoir contribué, avec saint Remi de Reims, à amener le roi Clovis Ier au christianisme. Il mourut saintement vers l'an 530.

* **GODARD** (Jean-Baptiste), ancien proviseur du lycée de Bonn, né en 1775 à Origny Ste.-Benoîte (Aisne), a fait sur l'histoire *naturelle* de savantes recherches, qu'il a consignées dans l'ouvrage intitulé : *Histoire naturelle des Lépidoptères ou papillons de France*. Ce travail avait été commencé par Genouville : Godard l'a poussé jusqu'à la 71e livraison, ou jusqu'au 5e vol., et il a été complété à 8 vol. par M. Duponchel, qui a consacré une *Notice* à son prédécesseur, placée en tête du 6e volume des lépidoptères. Godard est mort à Paris le 27 juillet 1825. Son *Eloge* a été prononcé dans la *société Linnéenne* par M. le capitaine Devilliers dans la séance publique du 28 décembre 1825. Godard a publié aussi un *Mémoire sur plusieurs espèces nouvelles de lépidoptères diurnes exotiques* inséré dans les *Mémoires de la société linnéenne*.

* **GODDARD** (Jonathan), médecin et chimiste anglais, né à Greenwich en 1617, fut nommé médecin en chef de l'armée anglaise parlementaire, accompagna en cette qualité Cromwell en Irlande et en Ecosse, et revint à Londres en 1651, après la bataille de Worcester. Lorsqu'en 1653 le parlement dissous par Cromwell fut remplacé par un nouveau, Goddard fut nommé représentant de l'université et conseiller d'état la même année. Il continua à jouir d'une grande considération auprès de Charles II, à cause des nombreux services qu'il rendit à la société royale de Londres. Il est particulièrement connu par l'invention de différentes drogues, et surtout par celle des *gouttes d'Angleterre*, connues sous le nom de *gouttes de Goddard*, autrefois fort célèbres pour les attaques d'apoplexie et d'épilepsie. Goddard mourut le 24 mars 1674. On a publié ses recettes sous le titre d'*Arcana Goddardiana*, qui ont été réimprimées dans la *Pharmacopeia bateana*. On a encore de lui : *De l'abus des remèdes ; de la malheureuse situation où se trouve la pratique de la médecine à Londres*. Les *Transactions philosophiques* et l'*Histoire* de la société royale de Londres indiquent plusieurs autres écrits de Goddard. Il est le premier anglais qui ait construit un télescope.

GODEAU (Antoine), né en 1605 à Dreux, d'une bonne famille, se destina d'abord au siècle ; mais une demoiselle qu'il recherchait ayant refusé de l'épouser, parce qu'il était petit et laid, il vint à Paris et y embrassa l'état ecclésiastique. Produit à l'hôtel de Rambouillet, le bureau du bel esprit, et souvent du faux esprit, il y brilla par ses vers et par une conversation aisée. Il fut un de ceux qui, en s'assemblant chez Conrart, contribuèrent à l'établissement de l'académie française. Le cardinal de Richelieu, instruit de son mérite, lui accorda une place dans cette compagnie naissante. On dit que ce ministre lui donna l'évêché de Grasse, pour faire un jeu de mots. Godeau présente à ce cardinal une *paraphrase* en vers du cantique *Benedicite*, et il reçoit pour réponse : *Vous m'avez donné* Benedicite, *et moi je vous donne* Grasse. Plusieurs critiques prétendent que le cardinal de Richelieu ne prononça jamais cette platitude, et leurs raisons paraissent plausibles (*voyez* les *Remarques* de l'abbé Joly sur le *Dictionnaire* de Bayle, au mot BALZAC). Il est vrai néanmoins qu'il commença sa *traduction des Psaumes* par la paraphrase du *Benedicite*, et ce poème, très bon pour le temps, le fit connaître avantageusement. Dès que Godeau eut été sacré, il se retira dans son diocèse, et se dévoua entièrement aux fonctions épiscopales. Il tint plusieurs synodes, instruisit son peuple, réforma son clergé, et fut une leçon vivante des vertus qu'il demandait aux autres. Innocent X lui accorda des bulles d'union de l'évêché de Vence avec celui de Grasse ; mais le clergé de Vence s'étant opposé à cette union, il quitta le diocèse de Grasse, et mourut à Vence en 1672, à 67 ans. Ce prélat écrivait avec beaucoup de facilité en vers et en prose ; mais ses vers ne sont le plus souvent que des rimes ; et sa prose, coulante et aisée, est quelquefois trop abondante et trop négligée. Les principaux fruits de son esprit fécond

sont : | *Histoire de l'Eglise, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin du 9e siècle*. Paris, 1655-1678, 5 vol. in-fol., et 6 gros vol. in-12. A quelques vieux mots près, et quelques tours également surannés, son style égale au moins celui des auteurs qui ont traité depuis les mêmes objets. Il a même plus de nombre, plus de majesté, que plusieurs d'entre eux ; moins d'inégalités et de saccades ; en un mot, plus de cette grandeur unie et soutenue que demande la dignité de l'histoire. Son ouvrage présente moins de détails que celui de l'abbé Fleury, mais il se fait lire avec plus de plaisir. Godeau prend la substance des originaux, sans s'assujettir à leurs paroles, et fait un corps de divers membres épars çà et là. Fleury, au contraire, se pique d'employer les propres expressions des anciens historiens, et souvent se borne à les coudre l'un à l'autre. Une autre différence entre les deux ouvrages est qu'on ne remarque pas, dans celui de Godeau, ces idées de censure et de réforme, qui dirigent si souvent les jugemens de Fleury, ces éloges exclusifs de la primitive Eglise, cette prévention contre la discipline actuelle, etc. : les novateurs par-là en font moins de cas ; mais c'est un préjugé en sa faveur. Cependant dans le compte qu'il rend de la condamnation des *Trois Chapitres*, au 5e concile général, il ne s'est pas assez défié de leurs artifices. | *Paraphrases des Epîtres de saint Paul et des Epîtres canoniques*, in-4°, dans le goût des Paraphrases du Père Carrières, qui, en prenant l'idée de l'évêque de Grasse, l'a perfectionnée. | *Vies de saint Paul*, in-4° ; *de saint Augustin*, in-4° ; *de saint Charles Borromée*, 1657, 2 vol. in-12 ; | *les éloges des évêques qui dans tous les siècles de l'Eglise ont fleuri en doctrine et en sainteté*, in-4°. | *Morale chrétienne*, 3 vol. in-12, pour l'instruction des curés et des prêtres du diocèse de Vence. L'auteur, ennemi de la morale relâchée, opposa cet ouvrage aux maximes pernicieuses de certains casuistes. | *Les Psaumes de David, traduits en vers français*, in-12. Les calvinistes s'en servent dans le particulier, à la place de ceux de Marot, qu'on chante dans les temples. Quoique le style de cette version soit en général lâche et diffus, cependant la versification a de la noblesse et de la douceur. | *Le nouveau Testament traduit et expliqué*, in-8° en 2 vol., 1668 ; | plusieurs autres poésies : les *Fastes de l'Eglise*, qui contiennent plus de 15 mille vers ; le poème de *l'Assomption* ; celui de *saint Paul*, de la *Madeleine*, de *saint Eustache*; des *églogues chrétiennes*, etc... Godeau, touché des abus que la plupart des versificateurs faisaient de la poésie, voulut la ramener à son véritable usage, mais il mérita plus d'éloges pour son intention que pour ses succès. Froid dans les détails, méthodique dans l'ordonnance, uniforme dans les expressions, il se copie lui-même, et ne connaît pas l'art de varier ses tours et ses figures, de plaire à l'esprit et d'échauffer le cœur. On est forcé de se demander en le lisant, comme le jésuite Vavasseur : *Godellus ultrùm poeta?* Et le goût répond presque toujours : *Non*. Il disait « que le paradis d'un auteur, c'était de composer ; le purgatoire, » de revoir et de corriger ses ouvrages, » et l'enfer, de les imprimer. » Ceux qui ont beaucoup imprimé avec la sensibilité d'auteur, n'auront pas de peine à reconnaître cet *enfer*, aujourd'hui surtout que l'ignorance et la cupidité ont fait de la typographie une simple marotte de commerce. | *Eloges historiques des Empereurs*, 1667, in-4° : ouvrage très estimé.

GODEAU (Michel), né vers 1656, professeur de rhétorique au collége des Grassins, ensuite recteur de l'université et curé de Saint-Côme à Paris, mourut à Corbeil, où des ordres supérieurs l'avaient relégué, le 25 mars 1736, à 80 ans. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, surtout en vers latins. Le plus connu est une *traduction* d'une partie des *Œuvres poétiques de Despréaux*, imprimée à Paris en 1757, in-12. Tous ceux qui se connaissent en vers latins avoueront (dit un célèbre critique) que ceux du traducteur ne sont guère dignes de son original ; et cela devait être ainsi, quelque talent que le traducteur pût avoir : ceux qui ont une idée juste des langues anciennes et des modernes, du latin et du français, n'en douteront pas. On peut ajouter qu'en général tout ouvrage, dont le mérite consiste en grande partie dans le style, les expressions, les tours propres au génie de la langue dans laquelle il est écrit, sera toujours la matière d'une pauvre traduction.

GODEFROI DE BOUILLON, duc de Lorraine et premier roi chrétien de Jérusalem, né avant le milieu du 11e siècle à Basy, village du Brabant-Wallon, à deux lieues de Nivelle, était fils d'Eustache II, comte de Boulogne et de Lens. En 1076 il succéda à son oncle Godefroi le Bossu, duc de la

Basse-Lorraine, dans le duché de Bouillon. Sa mère, la pieuse Ide, le forma à la vertu et à la piété, et elle eut la satisfaction de réussir. Les chanoines de la cathédrale d'Anvers se font honneur d'avoir pour leur fondateur ce héros chrétien : il fit aussi de grandes largesses à l'évêque de Verdun, et lui donna le comté de sa ville épiscopale. Il servit, avec autant de fidélité que de valeur, l'empereur Henri IV en Allemagne et en Italie. La réputation de bravoure que ses succès lui avaient acquise, et sa piété, le firent choisir pour un des principaux chefs des croisés, que le pape Urbain II et les autres princes chrétiens envoyèrent dans la Terre-Sainte. Il partit pour cette expédition au printemps de l'année 1096, avec ses frères Eustache et Baudouin. Les Grecs s'opposèrent vainement à leur passage. Godefroi obligea l'empereur Alexis Comnène de lui ouvrir les chemins de l'Orient et de dissimuler ses inquiétudes. Par les traités qu'il fit avec ce prince, il devait lui rendre les places de l'empire qu'il prendrait sur les infidèles, à condition qu'il fournirait à l'armée des vivres et des troupes. Mais Alexis craignit pour ses propres états, et ne tint rien de ce qu'il avait promis. Godefroi alla mettre le siége devant Nicée, s'en rendit maître, et, en continuant sa route, il prit un grand nombre de places dans la Natolie. L'armée croisée était alors composée de 100 mille cavaliers et de 500 mille gens de pied ; multitude mal combinée et mal assortie : mais la valeur et la sagesse du chef semblaient suppléer à ce qu'il manquait d'énergie et d'ordre à ces légions informes. Antioche fut prise par intelligence, le 3 juin 1098. Trois jours après il arriva une armée immense, qui assiégea les croisés renfermés dans la ville. Comme ils étaient sans provisions, ils se virent réduits à manger les chevaux et les chameaux. Dans cette extrémité ils furent délivrés par la découverte vraie ou prétendue de la sainte lance: découverte faite sur l'indication d'un clerc provençal, qui avait eu une révélation. Cet événement ranima tellement le courage des croisés, qu'ils repoussèrent vivement les Turcs, et remportèrent sur eux une grande victoire. La ville de Jérusalem fut prise l'année suivante (1099), après cinq semaines de siége. On fit main-basse sur les infidèles; le massacre fut horrible : tout nageait dans le sang, les vainqueurs fatigués du carnage en avaient horreur eux-mêmes. Godefroi, dont la piété égalait la valeur, fut sans doute un de ceux que ces fureurs soulevèrent. Après la prise de cette ville, il ne songea qu'à satisfaire sa dévotion, quitta sa cuirasse, se revêtit de laine, fit le tour de la ville à pieds nus, et alla visiter le saint sépulcre. Huit jours après la conquête de Jérusalem, les seigneurs croisés l'élurent roi de la ville et du pays. Ce prince refusa les marques de la royauté, disant qu'il ne convenait pas de porter une couronne d'or dans une ville où Jésus-Christ avait été couronné d'épines. Il refusa même le titre de *roi*, et se contenta de celui de *duc* et d'*avoué du Saint-Sépulcre*. Le sultan d'Egypte appréhendant que les chrétiens, après de si grands avantages, ne pénétrassent dans son pays, et les voyant tellement affaiblis, que de 300 mille hommes qui avaient pris Antioche, il en restait à peine 20 mille, envoya contre eux une armée de 400 mille combattans. Godefroi la défit entièrement, et par cette victoire devint le maître de toute la Terre-Sainte, à la réserve de deux ou trois places. Il songea moins à étendre ses nouveaux états, qu'à les conserver et à y mettre une bonne police. Il établit un patriarche, fonda deux chapitres de chanoines, l'un dans l'église du Saint-Sépulcre, l'autre dans l'eglise du Temple, et un monastère dans la vallée de Josaphat. Après cela il donna un *code de lois* à ses nouveaux sujets, qui eurent la douleur de le perdre après un an de règne. Il mourut le 18 juillet de l'an 1100. Ce nouveau royaume subsista 88 ans. Godefroi fut le modèle des héros chrétiens, et il serait à souhaiter que nous eussions de lui une bonne *Vie*. Il montra dès son enfance une grandeur d'âme, une générosité, une douceur, une modestie qui charmaient tous ceux qui avaient à vivre avec lui. Sa vertu et sa piété ne se démentirent jamais. Personne n'a possédé comme lui la pénétration d'esprit, la solidité du jugement, l'intrépidité du courage, la force et les autres avantages du corps. Son père, un des plus grands guerriers de son temps, lui apprit de bonne heure tout ce qui peut faire exceller dans la profession des armes. Sa mère lui enseigna les maximes du christianisme, qu'il observa depuis à la tête des armées, avec autant de régularité qu'il eût fait dans un cloître. Il assistait à l'office divin avec la plus tendre dévotion ; et ce n'était qu'avec beaucoup de peine qu'il sortait de l'église pour aller prendre la nourriture dont il

avait besoin. Il portait une sainte envie à ceux qui ont la liberté de chanter toujours les louanges du Seigneur aux pieds des autels, et il tâchait au moins d'avoir quelque part à leur ferveur et à leurs bonnes œuvres. Durant toute la croisade, on distingua toujours ses troupes au bon ordre qu'elles observaient. Il commençait et finissait toutes ses entreprises par des actes de religion. Durant sa maladie qui dura cinq semaines, il se prépara à la mort avec de grands sentimens de piété, et avec le courage d'un héros chrétien. « Jamais, dit l'abbé de Choisy (*Journal des » savans*, 1712, p. 119), l'antiquité fabu- » leuse ne s'est imaginé un héros aussi » parfait en toutes choses, que la vérité » de l'histoire nous représente Godefroi » de Bouillon. Sa naissance était illustre, » mais ce fut son mérite qui l'éleva au- » dessus des autres, et l'on peut dire de » lui que sa grandeur fut l'ouvrage de sa » vertu. » Son *Code de lois*, dont on conserve une copie dans la bibliothèque du Vatican, et quelques autres en France, a été traduit, mais peu exactement, et imprimé à Venise en 1535. On en trouve une partie dans *Deliciæ equestrium ordinum* de François Mennens, Cologne, 1613, in-12. Il y a une *lettre* de Godefroi à Boémond dans *Guillaume de Tyr*, liv. 2, chap. 10, édit. de Bâle, 1564, où il répond à Boémond, qui lui avait dit de se défier d'Alexis Comnène, *qu'il connaissait la malignité de cet empereur, et qu'il en éprouvait tous les jours quelque chose.* Les exploits de Godefroi sont consignés dans *Labores Herculis christiani Godefridi Bullionii*, Lille, 1674, in-12, du Père de Waha, jésuite, ouvrage d'une latinité pure et nerveuse; et dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Deux protestans, Regner Reineccius, professeur d'Helmstadt, et Matthieu Dresser, professeur à Leipsick, ont attaqué les croisades; mais le Père Gretzer, jésuite, les a victorieusement réfutés dans son traité *De Cruce, lib.* 3; ce qui n'empêche pas les philosophes modernes d'être les mauvais singes de ces deux sectaires. *Voy.* BERNARD (saint), PIERRE L'ERMITE, LOUIS VII, LOUIS (saint), etc. *Voyez* aussi le *Génie du christianisme*, et *l'Histoire des croisades de* M. Michaud. L'auteur d'un *Essai sur l'histoire générale*, prétend que Godefroi vendit sa terre de Bouillon au chapitre de Liége; ce que d'autres ont nié, alléguant que Godefroi n'était pas propriétaire du duché de Bouillon, et que ce duché formait le patrimoine d'Ide, sa mère, qui lui survécut; mais cette raison est fausse, Godefroi ayant succédé dans ce duché en 1076, à son oncle Godefroi le Bossu, qui l'avait adopté pour son fils.

GODEFROI (saint), évêque d'Amiens, mort au monastère de St.-Crespin de Soissons, en 1118, se rendit recommandable par ses vertus et par ses connaissances.

GODEFROI DE VITERBE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fouilla pendant 40 ans dans les archives de l'Europe, pour y recueillir de quoi composer une *Chronique*, qu'il dédia au pape Urbain III; mais qui, malgré cela, paraît n'avoir pas été entreprise pour favoriser la cause des papes contre les empereurs. Godefroi avait été chapelain et secrétaire de Conrad III, Frédéric Ier et Henri VI; et l'esprit de cour, si l'on en croit quelques critiques, a influé sur sa plume; mais ce reproche ne paraît guère fondé: l'auteur parle respectueusement des papes et rend justice à Grégoire VII. Cette chronique commence à Adam, et finit en 1186. Elle est écrite en vers et en prose. L'auteur affecte dans ses vers, quoique latins, des rimes et des jeux de mots: c'était le goût de son siècle. Il y traite indifféremment le sacré et le profane. Il y parle de tous les princes du monde, et il intitule sa chronique *Panthéon*: comme si ces hommes, vers de terre ainsi que tous les autres, étaient des dieux! Quoique cette compilation soit marquée au coin de la barbarie, on ne peut refuser de l'érudition à l'auteur. D'autres chroniqueurs, en particulier Martin de Pologne, ont profité de son ouvrage, et en ont copié tant le faux que le vrai. La meilleure édition de sa *Chronique* est celle de Hanovre en 1613, dans le recueil des *Historiens d'Allemagne*, par Pistorius. On conserve à la bibliothèque de Vienne un manuscrit de Godefroi intitulé *Speculum regum.*

GODEFROI (Denis), jurisconsulte célèbre, né en 1549 à Paris, d'un conseiller au Châtelet, s'acquit une réputation au parlement; mais ayant embrassé le calvinisme, il fut obligé de se retirer à Genève; il professa ensuite le droit dans quelques universités d'Allemagne, où il mourut en 1622, à 73 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de droit, parmi lesquels on distingue: le *Corpus juris civilis*, avec des notes, que Claude Ferrières loua avec un enthousiasme qui

semble tenir de la prévention. Les meilleures éditions sont celles de Vitré, 1628, et d'Elzévir, 1663, 2 vol. in-fol. | *Notæ in quatuor libros Institutionum;* | *Opuscula varia juris;* | *Praxis civilis, ex antiquis et recentioribus scriptoribus;* | *Index chronologicus legum et novellarum a Justiniano imperatore compositarum;* | *Consuetudines civitatum et provinciarum Galliæ, cum notis*, in-fol.; | *Quæstiones politicæ, ex jure communi et historia desumptæ;* | *Dissertatio de nobilitate;* | *Statuta regni Galliæ cum jure communi collata*, in-fol.; | *Synopsis statutorum municipalium;* | une édition en grec et en latin du *Promptuarium juris* d'Harmenopule; | des *Conjectures et diverses leçons sur Sénèque*, avec une défense de ces *Conjectures*, que Grutter avait attaquées; | un *Recueil des anciens grammairiens latins, etc.* On attribue encore à Denis Godefroi: | *Avis pour réduire les monnaies à leur juste prix et valeur*, Paris, 1611, in-8°(1); | *Maintenue et défense des empereurs, rois, princes, états et républiques contre les censures, monitoires et excommunications des papes*, in-4° : ouvrage dont le titre annonce suffisamment le fanatisme de l'auteur. | *Fragmenta duodecim tabularum, suis nunc primum tabulis restituta*, 1616, in-4°. Les *opuscules* de Denis Godefroi ont été recueillis et imprimés en Hollande, in-fol. Dans ceux même dont l'objet paraît indifférent, l'auteur n'a jamais manqué de faire entrer les préjugés de sa secte.

GODEFROI (Théodore), fils aîné du précédent, naquit à Genève en 1580. Il embrassa la religion catholique que son père avait quittée, obtint une charge de conseiller d'état et mourut en 1546, à Munster, où il était en qualité de conseiller de l'ambassade de France pour la paix générale. La république des lettres lui doit | *Le Cérémonial de France*, recueil curieux, in-4°, et publié ensuite par Denis son fils, en 2 vol. in-fol.; | *Mémoire concernant la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne*, Paris, 1613, 1618, in-4°; | *Histoire de Charles VI* par Jean Juvénal des Ursins; *de Louis XII*, par Seyssel et par d'Auton, etc.; *de Charles VIII*, par Jaligny et autres; *du Chevalier Bayard, avec le Supplément*, par Expilly, in-8°; *de Jean Le Meingre, dit Boucicault, maréchal de France* in-4°; *d'Artus III, duc de Bretagne*, in-4°; *de Guillaume Marescot*, in-4°. Godefroi n'est que l'éditeur de ces histoires, composées par des auteurs contemporains; mais il les a enrichies de notes et de dissertations. Denis GODEFROI, son fils, né à Paris en 1615, et mort en 1681, en a fait réimprimer la plus grande partie avec de nouvelles additions. Jean, fils de Denis, petit-fils de Théodore, mort en 1732, a donné aussi des éditions de différens ouvrages : | *De la véritable origine de la maison d'Autriche*, in-4°; | *Généalogie des ducs de Lorraine;* | *L'ordre et les cérémonies observées aux mariages de France et d'Espagne*, in-4°; | *Généalogie des comtes et ducs de Bar*, in-4°; | *Traité touchant les droits du roi très chrétien sur plusieurs états et seigneuries voisines*, in-folio, sous le nom de Pierre Dupuy; | *Généalogie des rois de Portugal, issus en ligne directe masculine de la maison de France qui règne aujourd'hui*, in-4°; | *Entrevue de Charles IV, empereur..., et de Charles V, roi de France : plus, l'entrevue de Charles VII, roi de France, et de Ferdinand, roi d'Aragon, etc.*, in-4°. Godefroi n'écrit ni purement, ni poliment, mais il pense juste et n'avance rien sans le prouver avec autant de savoir que de netteté.

GODEFROI (Jacques), frère du précédent, né à Genève en 1587, persévéra dans le calvinisme. Il fut élevé aux premières charges de la république de Genève, sa patrie, et en fut cinq fois syndic. Il y mourut en 1652, à 65 ans. C'était un homme d'une profonde et exacte érudition. On a de lui: | l'*Histoire ecclésiastique* de Philostorge, en grec et en latin, 1642, in-4°, avec une version peu fidèle; un *appendix* et des dissertations pour l'intelligence de cette histoire. | Le *Mercure jésuitique*. C'est un recueil de pièces concernant les jésuites. On sent assez quelle est la nature de ces pièces, et comment ces religieux y sont traités dans un temps où les calvinistes les considéraient comme les seuls ennemis redoutables de leur secte. La dernière édition de cet ouvrage est de 1631, en 2 vol. in-8°. | *Opuscula varia, juridica, politica, historica, critica*, in-4°; | *Fontes juris civilis*, 1653, in-4°; | *De diversis regulis juris*, 1653, in-4°; | *De famosis latronibus investigandis;* in-4°; | *De jure præcedentiæ* in-4°; | *De salario*, in-4°; | *Animadversiones juris civilis;* | *De suburbicariis re-*

(1) Cet ouvrage n'est pas de Denis Godefroi, mais d'un autre Godefroi, avocat, qui avait été procureur du roi aux monnaies.

gionibus, in-4°, Francfort, 1617; | *De statu paganorum sub imperatoribus christianis*, Leipsick, 1616, in-4°; | *Fragmenta legum Juliæ et Papiæ, collecta et notis illustrata*; | *Codex Theodosianus* 1665, 4 vol. in-fol.; | *Vetus orbis descriptio, græci scriptoris sub Constantio et Constante imperatoribus*, grec et latin, avec des notes, in-4°.

GODEFROI (Jacques), né à Carentan, mort en 1624, était contemporain et rival de Bérault. Il avait une grande connaissance des lois, et une dialectique excellente, qui le rendit souvent redoutable à son illustre adversaire. Il est auteur d'un *Commentaire de la coutume de Normandie*, joint à celui de Bérault et d'Aviron, 1684 et 1776, 2 vol. in-folio.

GODEFROI (Arnold), né à Anneberg ville de Misnie, en 1666, fit toutes ses études à Wittemberg, et s'y distingua par sa sobriété, son application et ses progrès. Dégoûté de ses maîtres, à cause de leurs mauvaises mœurs, il passa à Dresde, où il fit éclater son aversion pour les luthériens, et son penchant pour le particularisme, c'est-à-dire, pour la religion individuelle, fruit de l'esprit particulier et du choix personnel. Appelé à Giessen pour y enseigner l'histoire, il remplit très peu de temps cette chaire, et publia un ouvrage sur son abdication, forcée, disait-il, par sa conscience. De Giessen, il passa à Quedlinbourg, et s'y retira chez Jean-Henri Spregelius, dont il épousa la fille. Ses discours, et quelques ouvrages où il débitait ses nouveautés, occasionèrent des brouilleries, qui ne l'empêchèrent pas de parvenir aux charges de prédicateur de la duchesse douairière d'Eisenach, d'inspecteur à Werben, et enfin de prédicant à Saint-Jacques de Perleberg, dans la marche de Brandebourg, où il mourut du scorbut, accompagné d'une fièvre ardente, le 30 mai 1714. Dans son *Histoire de l'Eglise*, il attaque toutes les sociétés chrétiennes. Ses principaux disciples ou défenseurs furent Dippelius, que les luthériens nommaient le *bouffon bannal des piétistes*; Krazensteinius, qui fit du bruit à Quedlinbourg; Madeleine, servante de Spregelius, l'une des héroïnes d'Arnold, depuis femme publique; Spregelius lui-même; Karl, Schoedius, etc., et d'autres aussi fanatiques que le maître.

GODEFROI. *Voyez* GEOFFROI.

* GODEGISILE, premier roi vandale, qui à l'instigation de Stilicon, fit avec son armée une irruption dans les Gaules. Selon Procope, les Vandales contraints par la famine, avaient quitté la Dacie et les environs des Palus-Méotides, leur ancienne demeure. Godégisile voulant passer le Rhin, fut vaincu par les Francs, et périt dans le combat en 406. Il eut pour successeur Gonderic; et les Alains et les Suèves étant venus aussitôt au secours des Vandales, passèrent le Rhin dans la même année. Cet événement eut lieu dans la douzième année du règne de l'empereur Honorius.

GODEGRAND. *Voyez* CHRODEGAND.

GODESCALC. *Voyez* GOTESCALC.

* GODESCARD (Jean-François), savant ecclésiastique, naquit en 1728, à Rocquemont, diocèse de Rouen. Il fut successivement secrétaire de l'archevêché de Paris, sous MM. de Beaumont et de Juigné, prieur de Notre-Dame-de-bon-Repos, près de Versailles, chanoine de Saint-Louis-du-Louvre et chanoine de Saint-Honoré. Il était de l'académie des belles-lettres et arts de Rouen. Privé de ses bénéfices à la révolution, il se vit réduit pour vivre, à corriger des épreuves d'imprimerie; mais il sut souffrir avec courage ses privations et son dénûment. Il mourut à Paris le 20 août 1800, justement regretté de tous ceux qui l'avaient connu. On lui doit : | *Vies des pères, des martyrs, et des principaux saints tirées des actes originaux et des monumens les plus authentiques*, traduites de l'anglais d'Alban Butler (*voyez ce* nom). La dernière édition de cet ouvrage précieux a été imprimée à Versailles en 1820 : la première l'avait été à Villefranche de Rouergue en 1763, 12 vol. in-8°. Le grand nombre d'éditions qu'il a obtenues en fait suffisamment l'éloge. Il convient au clergé et aux simples fidèles : il est à la fois édifiant et instructif, et annonce dans l'auteur autant de piété que d'érudition, et autant de critique que de zèle. Le style de Godescard est en général pur, naturel, simple sans exclure l'élégance, et a le mérite d'être toujours proportionné aux divers objets qui se présentent à traiter. L'ouvrage est distribué suivant l'ordre des jours du mois; on trouve sous chaque jour la vie du principal saint, et à la fin des réflexions qui ne sont le plus souvent qu'un extrait de ses maximes, et le résultat de l'examen de ses principales vertus. A cette vie succèdent celles des saints les plus célèbres que l'Eglise honore le même jour. Un volume contenant

les fêtes mobiles a été traduit librement par l'abbé Nagot et a paru en 1811 à Versailles. | *Essais historiques et critiques sur la suppression des monastères et autres établissemens pieux en Angleterre*, traduits de l'anglais de Dodd, 1791, in-8°. | *De la Mort des persécuteurs*, par Lactance, avec des notes historiques, nouvelle traduction, 1797, in-8°; | *Réflexions sur le duel;* | *Abrégé de la vie des saints*, Paris, 1802, et Lyon, 1815, 4 vol. in-12. C'est l'abrégé du grand ouvrage; Godescard l'a laissé au 18 juillet; il a été terminé par l'abbé Bourdier Delpuits. | *Eloges de l'abbé Bergier et de l'abbé Legros*, dans les *Annales catholiques*. L'abbé Godescard a été aussi l'éditeur des deux ouvrages suivans: | *H. Holden analysis fidei*, Paris, 1767 et 1786, in-12; | *De controversiis fidei tractatus per Adrianum et Petrum de Valemburg*, nouvelle édition, avec la vie des auteurs, 1768, in-12, et plusieurs manuscrits.

* **GODET DES MARAIS** (Paul), évêque de Chartres, né en 1647, fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, et fut pourvu de bonne heure de l'abbaye d'Igny, dans le diocèse de Reims. En 1677, il devint supérieur du séminaire des Trente-Trois, et Mme de Maintenon le choisit pour son confesseur à la mort de l'abbé Gobelin. Le roi le nomma à l'évêché de Chartres en 1690; mais il ne fut sacré que le 31 août 1692, à cause des différends qui existaient alors entre la cour de Rome et la France. Il se fit remarquer dans son diocèse par son austère vertu, son désintéressement, son zèle à remplir tous les devoirs de l'épiscopat. Pendant la disette qui affligea son diocèse en 1693, il abandonna aux pauvres tous ses revenus, et vendit pour les assister le seul couvert d'argent qu'il possédât. Ce fut le même esprit qui le dirigea pendant toute sa vie. Lors des disputes du quiétisme, il contribua à faire sortir de Saint-Cyr Mme Guyon, et il travailla à prémunir les religieuses de cette maison contre la doctrine de cette femme extraordinaire. Il publia aussi une instruction pastorale contre le livre des *Maximes des saints* de Fénélon; mais après la décision, il fut le premier à féliciter ce prélat sur sa soumission, et il fit des démarches pour renouer leur ancienne amitié. Il se déclara également contre le jansénisme, condamna le *Cas de conscience* et blâma la conduite du cardinal de Noailles; mais il ne chercha à le ramener que par les insinuations les plus douces. Il mourut dans son diocèse le 26 septembre 1709. On lui doit la fondation de plusieurs séminaires et écoles pour l'instruction de la jeunesse. Le duc de Saint-Simon, dans ses mémoires, parle ainsi de lui: « Ses mœurs, sa doctrine, » ses devoirs épiscopaux, tout était irré- » prochable. Il ne faisait à Paris que des » voyages courts et rares, logeait à Saint- » Sulpice, et se montrait encore plus ra- » rement à la cour. Il était fort savant, » avait de l'esprit, de la douceur, de la » fermeté, de la finesse, dont il ne se ser- » vait jamais sans vrai besoin. Son désin- » téressement, sa piété, sa rare probité » étaient son seul lustre. » M. de Bausset, dans sa *Vie de Fénélon*, le fait encore mieux connaître: « En 1693 il abandonna, » dit-il, tous les revenus de son évêché » aux pauvres de son diocèse, qui souf- » fraient beaucoup de la disette des grains. » Toute sa vaisselle d'argent consistait en » une cuiller et une fourchette, et il les » vendit. Il prêchait souvent, et ne plai- » sait pas; mais il convertissait. Ses *let-* » *tres* à Louis XIV, au pape, au roi d'Es- » pagne, étaient dignes des premiers siè- » cles de l'Eglise. On a imprimé long- » temps après sa mort, ses *Lettres de di-* » *rection à Mme de Maintenon;* et on ad- » mire la sagesse, la mesure, l'habileté, » la profonde science du monde, avec la- » quelle ce prélat, qui n'avait jamais vu » le monde, conduit Mme de Maintenon » dans tous les détails de sa singulière po- » sition. »

GODIN (Louis), né à Paris en 1704, montra de bonne heure beaucoup de talent pour les mathématiques. L'académie des sciences lui ouvrit son sein en 1725. Il fut comme le chef des académiciens qui allèrent au Pérou en 1735, pour la mesure du degré de la terre; voyage bruyant, mais qui ne produisit rien de solidement utile, ni même de bien certain relativement à son objet direct (*voyez* CONDAMINE). Etant entré au service de l'Espagne, il obtint en 1752 la place de directeur de l'académie des gardes-marines de Cadix, où il est mort le 11 juillet 1760. On a de lui: | un journal sous le titre de *la Connaissance des temps;* | *Table des mémoires de l'académie des Sciences*, in-4°; | *Machines approuvées par l'académie*, 6 vol. Ce savant était aussi estimable par son caractère que par son érudition et ses talens. On lit son *Eloge* par Fouchy dans l'*Histoire de l'académie*, année 1760.

* GODINHO (Manuel), jésuite, né en 1630 à Montalvan en Portugal, mort en 1712, publia une relation de ses voyages en Syrie, dans l'Inde et en Perse, sous ce titre : *Relaçao do novo caminho*, etc., Lisbonne, 1665, in-4°. On a en outre de lui *Nouvelle singulière de ce qui est arrivé à Constantinople après la défaite de l'armée ottomane sous les murs de Vienne*, (en portugais) Lisbonne, 1684 ; et la *Vie*, les *vertus* et la *mort du sieur Antoine d'As Chagas*, Lisbonne, 1687 et 1728. Godinho a fait paraître aussi plusieurs ouvrages ascétiques.

GODINOT (Jean), docteur en théologie et chanoine de la cathédrale de Reims, naquit dans cette ville en 1661. Persuadé, on ne sait comment, qu'il pouvait unir le commerce aux fonctions canonicales, il s'enrichit en faisant le négoce du vin. L'usage qu'il fit de ses richesses, semblait en quelque sorte en légitimer l'acquisition. Il employa 500 mille livres à faire venir de la bonne eau dans la ville, et à embellir les promenades publiques. Son opposition à la bulle *Unigenitus* l'a rendu plus célèbre dans un certain monde, que tout ce qu'il a fait de bien à la ville de Reims. Il mourut en 1749.

GODONESCHE (Nicolas), né à Paris, garde des médailles du cabinet du roi, perdit cette place et fut mis à la Bastille en 1731, pour avoir fait les figures qui sont dans le livre fanatique de Boursier, intitulé : *Explication abrégée des principales questions qui ont rapport aux affaires présentes*, 1731, in-12. On a encore de lui *les Médailles de Louis XV*, 1727-1736, in-fol., et en manuscrit *Idée du cabinet du roi pour les médailles*. Il mourut en 1761.

GODWIN (François), évêque de Landaff, puis d'Hereford, né en 1561 à Havington, comté de Northampton, mourut en 1633, à 72 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages relatifs aux antiquités et aux hommes d'église de sa patrie, entr'autres : | *De præsulibus Angliæ*, in-4° ; | *Annales d'Angleterre sous Henri VIII, Edouard VI et Marie*, en latin, Londres, 1616, in-fol. Son fils MORGAN a traduit ces *Annales* en anglais, Londres, 1630, in-fol. Il y en a une version française par Loigny, Paris, 1647, in-4°. Ceux qui n'ont pas les préjugés actuels des Anglais, en font peu de cas; l'auteur semble avoir voulu faire l'apologie du schisme et des cruautés qui l'ont cimenté.

GODWIN (Thomas), littérateur anglais, profond dans la connaissance des langues et de l'antiquité, était né à Sommerset en 1587, et mourut en 1643, à 55 ans, après avoir professé avec distinction dans l'université d'Oxford. On a de lui : | *Moses et Aaron*, réimprimé à Utrecht en 1698, in-8°, avec les notes de Reizius. Godwin explique avec beaucoup d'érudition les rits ecclésiastiques et politiques des Hébreux ; | un bon abrégé des antiquités romaines publié sous ce titre : *Antiquitatum romanarum compendium*, Oxford, 1613, in-4°.

* GODWIN (mistriss Marie WOLLSTONE CRAFT), anglaise célèbre par l'exaltation de ses idées politiques et par son enthousiasme pour la révolution française, naquit à Londres en 1759, selon les uns, et selon d'autres à Beverley en 1758. Sa mère l'ayant laissée sans fortune, elle dirigea avec ses sœurs une école qu'elle abandonna bientôt pour aller donner ses soins à une de ses amies, tombée dangereusement malade à Lisbonne. A son retour en Angleterre, elle entra comme institutrice chez le vicomte de Kingsborough, lord lieutenant d'Irlande, et vint résider à Londres en 1786 : elle se fit connaître l'année suivante par la publication de divers ouvrages. Une passion malheureuse qu'elle conçut pour le peintre suisse Fuessli, qui jouissait en Angleterre d'une grande réputation et était marié, la détermina à quitter sa patrie. Elle passa en France en 1792, et se lia avec les principaux chefs des Girondins, qu'elle vit périr sous la hache révolutionnaire. Quelque temps après elle épousa M. Godwin, auteur de plusieurs romans, notamment de *Caleb Williams*, traduit par G. Garnier. Elle mourut d'un accouchement pénible le 10 septembre 1797. Ses principaux ouvrages sont : | *Pensées sur l'éducation des filles*, Londres, 1787, in-12; | *Défense des droits de l'homme;* | une *Lettre à Edmond Burke, à l'occasion de ses Réflexions sur la révolution française*, 1790, in-8° ; | *Défense des droits des femmes, avec des réflexions sur des sujets politiques et moraux*, 1792, in-8° ; | *Histoire originale de la vie réelle, à l'usage des enfans;* | le *Lecteur féminin;* | *Lettres écrites pendant un court séjour en Suède, en Norwége et en Danemarck;* | *Les maux de la femme*, roman traduit en français par B. Ducos, sous le titre de *Maria*, ou *le Malheur d'être femme*, 1798, in-12. On a publié *la Vie et les mémoires de mistriss Godwin* sur des matériaux

fournis par son mari. Ils ont été traduits en français en 1802, 1 vol. in-12. Tous ses ouvrages sont écrits en anglais.

* GODWIN (William), écrivain célèbre d'Angleterre, fils d'un ministre nonconformiste de Gueswick dans le comté de Norfolk, fit de bonnes études à Hoxton, et exerça les fonctions de ministre de 1778 à 1782; il renonça ensuite à l'état ecclésiastique et se rendit à Londres pour se livrer à son goût pour la littérature. Il abjura bientôt les opinions des non-conformistes, pour embrasser celles des calvinistes, et publia six discours sur la Bible avec ce titre : *Essai d'Histoire en six sermons*, 1782, in-12. Godwin passa dans la retraite environ dix ans, qu'il consacra à la recherche des matériaux dont il avait besoin pour un ouvrage important intitulé : *Recherches sur la justice et son influence sur la vertu et le bonheur de la société*, 1793, in-4°, 3e édition, 1797, 2 vol. in-8°. Benjamin-Constant a fait une traduction de ce livre, qui fut accueilli avec un vif enthousiasme en Angleterre. Parmi plusieurs sages maximes que ce livre renferme, on en trouve qui sont d'un démagogue insensé telles que celle-ci : *les gouvernemens sont un mal nécessaire, et il viendra un jour, jour heureux, jour le plus beau de l'espèce humaine, où il n'en existera plus.* Les autres ouvrages de Godwin sont écrits dans le même esprit et sont intitulés : | *William Caleb*, 1794, roman qui a été traduit en français par le comte Germain Garnier ; | le *Rechercheur*, réflexions sur l'éducation, les mœurs, la littérature, 1796 ; | *Saint-Léon*, nouvelle du 16e siècle, 4 vol. in-12, 1799, 3e édit., 1816, ouvrage où l'auteur s'est peint, et qui a eu une parodie en 1800, sous ce titre, *Saint-Godwin*, par le comte Reginald de Saint-Léon ; | *Histoire de la vie et du temps de Geoffroy Chaucer*, 2 vol. in-4°, 1803; 2e édition, 4 vol. in-8°, 1804 ; | *Fleet-Wood*, ou *le Nouvel homme à sentimens*, 3 vol. in-12, 1805, trad. en français par Leon Villequerque ; | *Vie d'Edouard et de John Philips, neveu et élève de Milton*, 1815, in-4° ; | *Mandeville*, histoire domestique du 17e siècle, 1817, 3 vol. in-12. Godwin a fait aussi des tragédies. Sur la fin de sa vie il tint une librairie à Londres. Il est mort du choléra dans cette ville dans les premiers jours de septembre 1832.

* GODY (dom Simplicien), bénédictin, prieur de Cluni, né à Ornans au commencement du 17e siècle, mort à Besançon en 1662, a publié : | des *Odes sacrées pour entretenir la dévotion des personnes de piété*, Saint-Nicolas en Lorraine, 1629, in-12 ; | *Les honnêtes poésies de Placidas-Philémon Gody*, divisées en 5 liv. Nancy 1631, Paris, 1632, in-8° ; | une traduction d'*Humbertus*, Paris, 1632, in-4° ; | *Elegia sanctorum illustrium cum aliis nonnullis*, ibid., 1647, in-12 ; | *ad Eloquentiam christianam via*, ibid. 1648, in-12 ; | *Musa contemplatrix*, Lyon, 1660, in-16, et quelques autres écrits ascétiques peu importans.

* GOECKINGK (Leopold-Fr. GUNTH de), poète allemand, né en 1748 dans le pays d'Halberstadt, fit ses études au lycée de Halle et occupa divers postes sous le règne de Frédéric II. Pendant la guerre de sept ans, il fut directeur de chancellerie, en 1786, conseiller des domaines à Magdebourg, et en 1793, membre du conseil des finances à Berlin. Frédéric II l'avait anobli en 1789. Le duc de Courlande le choisit pour son chargé d'affaires dans la capitale de la Prusse, et en 1802, quand le prince d'Orange obtint les évêchés sécularisés de Foobda et Corvey, Goeckingk fut chargé d'organiser l'administration de la nouvelle principauté. Le roi de Prusse l'avait aussi nommé membre de la commission de législation. Pendant que Burger son ami et son camarade d'études, publiait l'*Almanach des muses de Gottingue*, il fit paraître avec Woss l'*Almanach des muses de Hambourg*. Il se fit connaître par des *épitres* dans le genre didactique où il exposait une philosophie douce et pratique comme celle de Socrate. Il s'exerça aussi avec succès dans le genre lyrique. On a du même poète des épigrammes, des essais satiriques en prose, qui ont été recueillis et publiés à Francfort en 1784, mais ils firent peu de sensation, et l'auteur s'arrêta au premier volume. Arrêté en 1813 par les Français qui avaient frappé ce pays d'une contribution qu'il ne put fournir sur-le-champ, Goeckingk fut conduit en prison à Grunberg pour y rester jusqu'à ce que la somme fût payée : un riche négociant satisfit à cette condition, et le poète Goeckingk recouvra sa liberté. Après la paix il vécut d'une modeste pension que lui faisait le gouvernement, et il termina sa carrière littéraire en publiant une édition nouvelle de ses poésies, qui appartiennent à l'ancienne école de Wieland, plutôt qu'à celle des poètes modernes. Il mourut le 18 février 1828.

* GOEDART (Jean), naturaliste et

peintre hollandais, né à Middelbourg en 1620, mort en 1668, a publié en hollandais, *Description de l'origine, de l'espèce, des qualités et des métamorphoses des vers, chenilles, etc.*, Middelbourg, 1662, 3 parties in-8°, avec 150 planches coloriées. Ce livre a été traduit en latin par J. de Mey et par M. Lister, qui l'a aussi traduit en anglais. Il en existe une traduction française intitulée : *Métamorphoses naturelles*, ou *l'Histoire des insectes, etc.*, Amsterdam, 1700, 3 vol. in-12. Ce livre, peu recherché, n'a de valeur que lorsque les figures sont coloriées.

GOERÉE (Guillaume), savant libraire d'Amsterdam, né à Middelbourg en 1635, mort à Amsterdam en 1711, est auteur de quelques ouvrages sur l'histoire des Juifs, sur la peinture, sur l'architecture. Ils sont écrits en flamand. Les principaux sont : | *les Antiquités judaïques*, Utrecht, 1700, 2 vol. in-folio, ornés de belles estampes. Il y a de l'érudition, mais aussi beaucoup de hors-d'œuvre, et il ne paraît pas que l'auteur ait puisé dans les sources. Les tailles-douces n'y servent souvent que d'ornement, et on peut croire qu'une bonne partie de l'ouvrage a été faite pour les amener. On doit porter le même jugement du suivant : | *Histoire de l'église juive, tirée des écrits de Moïse*, 1700, 4 vol. in-fol. ornés d'estampes ; | *Histoire ecclésiastique et civile*, Amsterdam, 1705, in-4°, etc. ; | *Introduction à la pratique de peinture universelle*, in-8° ; | *De la connaissance de l'homme, par rapport à sa nature et à la peinture*, in-8° ; | *Architecture universelle, etc.* — Il était fils de Hugues-Guillaume GOERÉE, mort à Middelbourg en Zélande, vers l'an 1643, qui a donné une traduction en flamand du *Traité de la république des Hébreux*, de Pierre Cunæus, Amsterdam, 1682, in-8°. Il a aussi donné une *Continuation* de ce traité en 2 vol. qui a encore été augmentée d'un vol. par Guillaume Outran, qui fait le 4e volume de cette collection, Amsterdam, 1705, in-12. Le tout a paru aussi en français à Amsterdam, 1705. — Guillaume Goerée eut un fils nommé Jean, qui se fit une grande réputation par son habileté dans le dessin. Il dessina les beaux tableaux qui sont dans la salle bourgeoise de l'hôtel-de-ville d'Amsterdam. Il mourut dans cette ville le 4 janvier 1731.

GOERTZ (Georges-Henri, baron de SCHLITZ, autrement nommé de), du duché de Holstein, sut plaire à Charles XII par son caractère entreprenant et son audace. Ce que ce prince était à la tête d'une armée, il l'était dans le cabinet. Employé par son maître en différentes négociations hasardeuses, il fut arrêté en Saxe et en Hollande : il échappa la première fois du milieu de six cavaliers ; la seconde, il fut remis en liberté, et son affaire fut assoupie. Il s'agissait de faire révolter l'Angleterre en faveur du prétendant, et d'embraser l'Europe par une guerre générale. Il s'agita beaucoup, et ne réussit point. Chargé des finances du royaume de Suède, il eut recours à des moyens extrêmes et ruineux, pour fournir aux dépenses que les folies héroïques de l'Alexandre du Nord exigeaient. Aussi, à la mort de ce prince, il fut arrêté ; et pour apaiser les peuples, on leur sacrifiant une victime du pouvoir arbitraire qui les avait fait gémir sous Charles XII, il fut décollé le 2 mars 1719. Il appartenait à une famille de Franconie.

GOETHALS. *Voy.* HENRI DE GAUD.

* GOETHE (Jean-Wolfgang), célèbre poète allemand, naquit le 28 août 1749, à Francfort-sur-le-Mein, d'une famille considérable de cette ville. Son père, jurisconsulte distingué, dirigea sa première éducation et l'envoya ensuite étudier la jurisprudence d'abord à Leipsick, puis à Strasbourg. Ce fut dans cette dernière ville que le jeune Goëthe fut reçu docteur en droit. Suivant les instructions de son père qui désirait en faire un jurisconsulte, il se rendit à Wetzlar, pour se former à l'application pratique des principes de la jurisprudence. Mais le goût et les dispositions de Goëthe le rendaient peu propre à remplir les vues paternelles. Le droit n'offrait point d'aliment à son imagination ardente, et il consacra tout le temps qu'il put dérober à cette science, à étudier les langues, l'histoire, la métaphysique, la géologie, l'anatomie, la physiologie et la chimie. Goëthe annonça de bonne heure ce qu'il devait être un jour. Lorsqu'il était encore enfant, il composait des contes, de petits drames, de petites pièces de poésie qui étaient accueillies avec transport par ses compagnons d'étude. Deux dispositions éminemment poétiques, formaient le fond de son caractère ; une sorte de mélancolie religieuse, et une sensibilité tendre et expansive. A l'âge de 14 ans, il conçut pour une jeune fille une passion si exaltée, qu'il avouait sur la fin de ses jours que durant sa vie

entière, il n'avait jamais rien éprouvé de pareil. Un accident ayant rompu cette première liaison, au moment où elle venait de se former, le jeune Goëthe en conçut un profond chagrin qui devint du désespoir lorsqu'on lui apprit que l'objet de sa passion n'éprouvait pour lui que de l'indifférence et avait regardé son amour comme un enfantillage. La perte d'une illusion qui remplissait son âme lui porta un coup terrible, et sa santé s'altéra au point de faire craindre pour ses jours. Cette exquise et profonde sensibilité, qui est un des attributs du génie, se révèle dans presque toutes les productions de Goëthe. Lorsqu'il commença à écrire, la littérature allemande était encore au berceau. Les écrivains de cette nation n'ayant dans leur langue aucun modèle, aucune route tracée, se contentaient d'imiter timidement les productions des nations voisines. L'admiration exclusive du grand Frédéric pour la langue et la poésie française, et le peu d'estime qu'il accordait à la littérature de son pays, contribuaient à arrêter l'essor du génie allemand. Cependant Lessing entreprit de démontrer à ses compatriotes qu'ils ne pourraient s'élever qu'en cessant de prendre les étrangers pour modèles. Mais si Lessing prépara le mouvement intellectuel et littéraire de l'Allemagne, à Goëthe seul il fut donné de l'opérer. Il commença par étudier avec soin la littérature française, mais n'y trouvant rien qui excitât la sympathie d'une âme jeune et ardente, il lui contesta la suprématie à laquelle elle prétendait, et se mit à chercher des routes différentes. Convaincu que le goût ne pouvait être soumis à des règles fixes et absolues, il adopta un système de liberté illimitée en littérature, et comme Shakespeare, qu'il étudia sans vouloir le prendre servilement pour modèle, il pensa qu'il ne devait chercher qu'en lui-même la source de ses inspirations. *Etudier la nature dans son âme et dans les objets extérieurs et la laisser s'exprimer dans une imitation libre et pleine de vie*, voilà le système qu'il adopta et qu'il essaya de réaliser dans ses compositions. Goëthe ne s'est presque jamais occupé de l'effet qu'il produirait; ses principaux ouvrages n'ont été que le récit de ses sensations personnelles et de ses émotions intimes, et par cela même qu'ils offraient, non une œuvre factice et idéale, mais le tableau le plus vrai des secrètes et profondes affections d'une jeune âme qui s'était nourrie de toutes les idées, de tous les sentimens de son siècle, ils ne pouvaient manquer d'exciter une vive sympathie. Le roman de *Werther*, qui a obtenu un si prodigieux succès, en est une preuve frappante. Le dégoût amer de la vie qui y est exprimé, ce découragement profond produit par l'absence des croyances, Goëthe l'avait senti lui-même. Jeune encore il avait rêvé le suicide, et il avait même plusieurs fois essayé d'attenter à ses jours. *Werther* n'est que le récit de ce qu'il avait éprouvé dans cette lutte intérieure. Mais en se peignant lui-même, l'auteur avait peint toute la génération contemporaine. *Cet écrit, dit-il, manifestait les rêves pénibles d'une jeunesse malade; c'était l'expression, l'écho d'un sentiment universel.* Cette observation explique la popularité que ce livre obtint en Europe, et la funeste influence qu'il exerça sur les esprits. Plus d'un jeune homme au cœur ardent, révolté comme Werther contre tous les devoirs sociaux, après s'être consumé dans les rêves solitaires d'un orgueil exalté ou d'une passion sans espérance, a fini comme le héros frénétique de Goëthe par se donner la mort. Il existe encore des exemplaires de ce livre teints du sang des malheureux qui ont voulu imiter jusqu'à son dénoûment cet horrible drame. De pareils faits révèlent assez ce qu'il y a de condamnable dans ce livre, et de vicieux dans le système littéraire adopté par l'auteur. La littérature, sous peine de se dégrader, ne doit pas reproduire indistinctement tout ce qui existe dans la nature et la société; il y a des objets auxquels le talent ne doit point s'abaisser; ce qui constitue l'art et le goût, c'est le choix. L'objet de la littérature n'est pas seulement le vrai, mais encore le bon et le beau. Tout le talent de Goëthe ne suffit donc pas pour légitimer une production dangereuse pour la jeunesse, et qui présente comme un acte de philosophie et de courage ce qui n'est en réalité que le dernier degré de l'égoïsme. Toujours fidèle à son système, Goëthe représenta dans *Faust* une autre maladie de son siècle, le dégoût et la satiété nés de cette science hautaine qui en prétendant tout expliquer ne produit que le doute et l'incertitude. Le poète peignant cet état de l'esprit dans tout ce qu'il peut produire d'angoisses, dans tout ce qu'il peut enfanter de désordres, met en scène un docteur, qui ne recueillant de tout son savoir qu'un ennui profond, fait alliance avec le diable, et

porte la peine de son pacte sacrilége. C'est « le cauchemar de l'esprit que cette pièce » de Faust, dit madame de Stael...; on y » trouve la révélation diabolique de l'in- » crédulité, de celle qui s'applique à tout ce » qu'il peut y avoir de bon dans le monde.» Après avoir peint dans *Werther* et dans *Faust* le désordre moral et les angoisses du doute, Goëthe mit en scène dans *Goëtz de Berlichingen*, l'amour de l'indépendance ou plutôt ce sentiment inquiet et orgueilleux, qui, aux époques de révolution surtout, refuse de reconnaître aucune règle, de se soumettre à aucune loi. Dans *le comte d'Egmont*, il représenta l'amour avec tout ce que ce sentiment peut produire d'exaltation et de dévouement. C'est peut-être dans ses poésies que le génie de Goëthe se déploye avec le plus de richesse et d'originalité. Dans *le Tasse* et dans *Iphigénie en Tauride*, l'auteur s'efforça d'atteindre à la perfection classique et à la beauté harmonieuse des formes. Ces deux pièces ont la beauté des statues antiques, mais elles en ont aussi la froide immobilité. Goëthe s'est essayé dans presque tous les genres de littérature. Parmi les ouvrages qui sont sortis de sa plume nous citerons dans le genre romanesque : | *les souffrances du jeune Werther; les années d'apprentissage de Wilhem Meister; les Affinités électives;* ce dernier ouvrage n'est que le développement, froid et languissant d'une idée métaphysique que l'on cherche encore à comprendre après avoir lu l'ouvrage. Dans le genre épique : | *Hermann et Dorothée*, et un fragment intitulé *Achille;* dans le genre dramatique, | *Goëtz de Berlichingen, Clavijo, Stella, Iphigénie en Tauride, Le Tasse, le Comte d'Egmont, Faust, Eugénie* ou *la Fille naturelle, Claudine de Villa-Bella, Lila, les Complices, le Frère et la Sœur, Plaisanteries, Ruse et vengeance, le Réveil d'Epiménide*, etc. etc.; dans les poésies diverses, | *le Chant de Mahomet, la Fiancée de Corinthe, le Dieu et la Bayadère, le Pêcheur, le Voyageur, Prométhée, le Chant des génies sur les eaux, les Bornes de l'humanité*, etc. Goëthe a encore publié quelques écrits théoriques et critiques, parmi lesquels on cite ceux qui ont pour titre | *les Propylées, Winkelmann et son siècle; Considérations sur les hommes célèbres en France au 18e siècle.* Il a donné aussi *ses Mémoires*. La vie de Goëthe fut longue, paisible et honorée. Le prince de Saxe-Weimar l'ayant vu dans un voyage qu'il fit à Francfort peu de temps après la publication de Werther, conçut pour lui une haute estime, et lorsqu'il prit les rênes du gouvernement en 1776, il s'empressa de l'appeler auprès de lui, en lui accordant le titre de conseiller de légation avec séance et voix en son conseil privé. En 1782, il lui donna des lettres de noblesse, et le nomma président du conseil de Weimar. Goëthe partit pour l'Italie en 1786, et consacra trois années à parcourir et à étudier ce pays si propre à élever et à inspirer le génie. De retour à Weimar en 1789, il quitta encore cette résidence en 1792, pour accompagner le prince régnant à l'armée du duc de Brunswick, lors de son invasion en Champagne. Peu d'écrivains ont joui d'une existence aussi brillante que la sienne. Comme Voltaire à Ferney, Goëthe reçut à Weimar les hommages de toute l'Allemagne et même des pays étrangers. Des princes vinrent le visiter, et en 1808, Napoléon après une longue conversation qu'il eut avec lui, détacha de sa boutonnière la croix de la légion d'honneur pour la placer à celle du poète. Goëthe termina à Weimar sa glorieuse et paisible carrière le 22 mars 1832, à l'âge de près de 83 ans. « Sa mort, dit la gazette de Wei- » mar, a été douce et sans douleur; il a » conservé sa présence d'esprit jusqu'au » dernier moment, qui fut précédé d'un » assoupissement au commencement du- » quel un mouvement machinal de sa main » semblait indiquer qu'il voulait écrire. » Ses restes mortels seront déposés dans » le caveau de la famille grand-ducale, à » côté du cercueil de Schiller. » Les œuvres complètes de Goëthe ont été publiées à Tubingen par livraisons, de 1806 à 1810, 15 vol. grand in-8°, et réimprimées plusieurs fois depuis cette époque. Ses principaux ouvrages ont été traduits en français. *Werther* l'a été successivement par Aubry, Dejaure, Sevelinges et Labédoyère. La traduction de Sevelinges est la plus fidèle et la plus élégante. Ce même écrivain a traduit *Wilhem Meister*, sous le titre d'Alfred, ainsi que les *Affinités électives*. Bitaubé, M. de Humboldt et M. Boulard ont traduit *Hermann et Dorothée*. On doit à MM. De Saur et Saint-Geniès la traduction des *Considérations sur les hommes célèbres de France au 18e siècle*, 1832, in-8°; à Aubert-de-Vitry celle de ses *Mémoires*, 1823, 2 vol. in-8°; et à Mme E. Panckoucke, celle de ses *poesies*, 1825, in-32; *Faust* a été traduit par M. Stapf

fer, Paris, 1828, in-fol. accompagné d'une suite de dessins lithographiés par Eugène Delacroix. Enfin les œuvres dramatiques de J. W. Goëthe, ont été traduites par M. Stapffer, Paris, 1821—1825, 4 vol. in-8°.

* GOETTLING (Jean-Frédéric-Auguste), savant chimiste allemand, né à Bernburg le 5 janvier 1755, fut nommé professeur extraordinaire de philosophie à l'université d'Iéna, et y enseigna avec un grand succès la chimie et la technologie. Il contribua beaucoup, par la clarté t la méthode qu'il sut mettre dans ses leçons et ses ouvrages, à répandre le goût de la nouvelle chimie en Allemagne. Ses ouvrages écrits en allemand sont très nombreux; voici les principaux: | *Principes élémentaires de la docimasie*, 1794, in-8°; | *Aperçu systématique de technologie*, 1797, in-8°; | *Manuel de chimie théorique et pratique*, 1799, 3 vol. in-8°; | *Instruction pratique de l'art d'essayer et d'analyser en chimie*, 1802, in-8°; | *l'Ami de la maison*, écrit périodique sur la physique et la chimie, 1804, 3 vol. in-8°; | *Encyclopédie physico-chimique*, 1805, 3 vol. in-8°. Goettling a coopéré à la rédaction *de l'Annuaire pour les chimistes et les pharmaciens* de 1780 à 1809. Il est mort le 1er septembre 1809.

* GOETZ (Jean-Nicolas), poète allemand, né à Worms le 9 juillet 1721, mort le 4 novembre 1781, fut successivement précepteur, pasteur, surintendant des écoles luthériennes dans plusieurs villes de l'Allemagne. On a de lui: | les *Poésies d'Anacréon* et les *Odes de Sapho*, traduites du grec, Francfort, 1746, in-8°, et Carlsruhe, 1760, in-8°; | une *traduction* en vers du *Vert-Vert* de Gresset, Carlsruhe, 1752, in-8°; | le *Temple de Gnide*, traduit en prose du français de Montesquieu, 1748 et 1759, in-8°; | des *élégies*, des *idylles*, des *contes* et autres poésies fugitives insérées dans des *recueils de poésies allemandes*, publiés par Schmid et par Ramler, avec une vie de l'auteur écrite par lui-même. Ses poésies se distinguent surtout par la délicatesse des images, par des expressions touchantes, par une légèreté naturelle et par une versification harmonieuse.

GOETZE (Georges-Henri), luthérien, né en 1668 à Leipsick, a publié un très grand nombre d'ouvrages singuliers en latin et en allemand. Parmi les latins, on distingue: | *Selecta ex Historia litteraria*, Lubeck, 1709, in-4°; | et *Meletemata Annæbergensia*, ibid., 1709, 3 vol. in-12, qui contiennent plusieurs dissertations qui avaient paru séparément. Il mourut à Lubeck en 1729, à 61 ans, surintendant des églises de cette ville.

* GOETZE (Jean-Auguste-Ephraim), celèbre naturaliste allemand, né le 28 mai 1731 à Aschersleben. Malgré sa prédilection pour l'histoire naturelle et la physique, il s'appliqua aux sciences théologiques, et fut appelé à 24 ans aux fonctions de ministre protestant à Quedlinbourg. Il exerça le ministère de la chaire avec un zèle infatigable jusqu'en 1787, qu'il fut nommé premier diacre de la cour de Prusse. Il mourut le 27 juin 1793, épuisé par le travail. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui ont eu beaucoup de succès en Allemagne, et qui ont agrandi le domaine des sciences physiques; les principaux sont: | *Mémoires entomologiques pour servir de supplément à la 12e édition du Système de Linnée*, Leipsick, 1777-81, 4 vol. in-8°; | *Essai d'une histoire naturelle des vers qui se trouvent dans les intestins des animaux*, Dessau et Blankenbourg, 1782, in-4°, avec planches; | *Passe-temps et enseignement des enfans de l'âge de trois ans jusqu'à dix, en petites histoires, dialogues et lettres*, 1783 et 1788, 5 vol. in-8°; | *Les environs du Harz, voyage de trois jours, pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse*, Leipsick, 1785-88, in-8°; | *Mélanges instructifs tirés de la nature et de la vie commune pour toutes sortes de lecteurs*, 1785, 6 vol. in-8°; 1788, 3 vol. in-8°; | *La nature, la vie de l'homme et la Providence, lecture pour toutes sortes de personnes*, 1789-92, 6 vol. in-8°: c'est une suite des *Mélanges instructifs*. | *Cornelius, lecture pour le peuple qui veut craindre Dieu et faire ce qui est juste*, 1789-92, 3 vol. in-8°; | *Faune européenne*, ou *Histoire naturelle des animaux d'Europe, mise en récits, et narrations amusantes, pour toutes sortes de lecteurs, et principalement pour la jeunesse*, 1791-1803, 9 vol. in-8°; | *Instructions sur des objets de la nature et de la vie commune, servant de supplément au livre intitulé*: la Nature, la Vie de l'homme et la Providence, 1794, in-8°; | *Dictionnaire des homonymes de la langue allemande*. Sa *vie* a été écrite par H. M. A. Cramer, Leipsick, 1795, in-8°.

GOEZ ou GOES (Damien de), gentilhomme portugais, né à Alenquer en 1501, d'une famille distinguée, se fit un nom dans le monde par les emplois qu'il oc-

cupa, et dans la république des lettres par ses ouvrages. Il fut camérier du roi Emmanuel, qui lui confia plusieurs négociations importantes dans les cours de Pologne, de Danemarck et de Suède. Entraîné par la passion de la littérature, il se retira à Louvain, pour la cultiver plus tranquillement. Cette ville ayant été assiégée en 1542 par 25,000 Français, Goez se mit à la tête des écoliers, fit des prodiges de valeur, et fut pris enfin par les assiégeans. Lorsqu'il eut sa liberté, il retourna en Portugal, pour écrire l'histoire de cet état; mais il ne put achever ce grand ouvrage. Il se laissa tomber dans son feu en 1596, et n'en fut retiré que mort et à demi brûlé. Le même accident est arrivé à l'abbé Lenglet du Fresnoy, au roi Stanislas et au dernier et pieux archevêque de Bordeaux. Ce savant historiographe possédait plusieurs langues anciennes, telles que l'éthiopien et l'arabe : il était bon poète et excellent médecin. Parmi les ouvrages que ce savant et fécond écrivain a mis au jour, on se contentera d'indiquer : | *Legatio magni Indorum imperatoris ad Emmanuelem Lusitaniæ regem, anno* 1513, Louvain, 1532, in-8°. C'est un mémoire curieux sur l'ambassade du prêtre Jean en Portugal; | *Fides, religio moresque Æthiopum*, in-4°, Paris, 1544. | *Commentaria rerum gestarum in India a Lusitanis, anno* 1538, Louvain, 1539, in-8°. | *Urbis Ulyssiponis descriptio*, Evora, 1544, in-4°. | *Histoire du roi Emmanuel*, en portugais, in-fol. | *Chronique*, en portugais, *du prince don Juan II*, in-fol., etc.

GOFFIN (Hubert), mineur du pays de Liége, s'est rendu célèbre par le courage avec lequel il lutta contre la mort pendant 5 jours et 5 nuits, et sauva la vie à 70 de ses compagnons. Le 28 février 1812, la mine de houille située commune d'Ans, près de la route de Bruxelles, et dont il dirigeait les travaux, ayant été inondée par l'effort des eaux qui pénétraient par un des côtés de la mine, il oublia son propre salut et celui de son fils Matthieu, âgé de 12 ans, qui déploya aussi dans cette fatale conjoncture un courage admirable pour arracher ses subordonnés à la mort la plus horrible. Pour cela il fut obligé de lutter, à plusieurs reprises différentes, contre le désespoir qui s'emparait d'eux, afin de les forcer à recourir aux travaux nécessaires pour leur délivrance; enfin, secondé par les travaux du dehors que firent exécuter les autorités du lieu, ils revirent la lumière. Goffin ne voulut sortir que le dernier de la mine submergée. Le gouvernement, pour récompenser son courage, lui accorda une pension et la croix de la légion-d'honneur. Plusieurs théâtres s'comparèrent de ce sujet pour l'offrir à l'admiration et à la curiosité publique. En 1814, H. Goffin fut décoré, par le roi des Pays-Bas, de l'ordre du Lion-Belgique. Ce brave homme fut tué, le 8 juillet 1821, par un éclat de pierre qu'il reçut à la tête, à la suite d'une détonation occasionée par le *feu grison*. Il existe plusieurs *éloges* de Goffin et plusieurs pièces de *poésie* pour célébrer son dévouement. Une des plus importantes est le poème de Millevoie intitulé : *Goffin* ou *le héros liégeois*, couronné par l'institut, et imprimé à Paris, en 1812.

GOFFREDY, élève de Bartholomé, peintre et graveur du 17e siècle, a égalé son maître par sa touche légère et spirituelle : mais il est fort au-dessous de lui pour le coloris. Ses paysages sont recherchés.

GOFFRIDI ou plutôt **GAUFRIDI** (Louis), curé de la paroisse des Aconles de Marseille, avait beaucoup de goût pour les livres de magie. A force de lire ces sortes de productions, il s'avisa de les mettre en pratique, et d'en faire servir les leçons à des amours infâmes. Ce prêtre sacrilége et abominable fut condamné au feu par le parlement de Provence. L'arrêt fut exécuté le 30 avril 1611. Plusieurs années après l'exécution de ce profanateur, sa maîtresse reparut sur la scène. Dénoncée au parlement d'Aix comme sorcière, elle fut condamnée en 1633, à être renfermée pour le reste de ses jours. On voit par-là et par cent autres exemples, que ceux qui nient absolument l'existence de la magie et des sortiléges, ne sont pas seulement opposés aux témoignages les plus formels de l'Ecriture sainte, de l'histoire sacrée et profane, mais encore aux décisions constantes et uniformes des magistrats les plus intègres et les plus respectables.

GOGUET (Antoine-Yves), naquit à Paris en 1716, d'un avocat. Les succès des premières études sont souvent équivoques : Goguet en est un exemple. Il fit ses humanités et sa philosophie sans éclat; il ne brilla pas davantage dans la magistrature, lorsqu'il eut acheté une charge de conseiller au parlement. Mais dès qu'il eut pris le goût de la littérature, pour laquelle il était propre, son génie naturel-

lement froid et tardif s'échauffa, et fut bientôt en état de produire d'excellentes choses Il mit au jour en 1758 son savant ouvrage de l'*Origine des lois, des arts, des sciences, et de leurs progrès chez les anciens peuples*, en 3 vol. in-4°; réimprimé depuis en 6 vol. in-12, Paris, 1778. L'auteur considère la naissance et les progrès des connaissances humaines depuis Adam jusqu'à Cyrus. Cette matière, intéressante pour l'esprit humain, est traitée dans ce livre avec beaucoup d'érudition. Son style, en général noble et élégant, n'est pas tout-à-fait exempt de ces expressions que la mode introduit, et que le goût réprouve. Goguet ne jouit pas long-temps des éloges que le public savant donnait à son ouvrage. La petite vérole, maladie que personne n'avait jamais tant craint que lui, l'emporta le 2 mai 1758, à 42 ans. Il laissa, par son testament, ses manuscrits et sa bibliothèque à Alexandre Conrart Fugère, conseiller de la cour des aides, son ami, qui l'avait beaucoup servi dans ses études, et que la douleur de sa perte précipita trois jours après dans le tombeau. Ces deux savans étaient dignes l'un de l'autre, par l'esprit et par le cœur. Doux, simples, modestes, religieux, ils avaient les mêmes connaissances et les mêmes vertus. Goguet avait commencé, lorsqu'il mourut, un grand ouvrage sur l'*Origine et les progrès des lois, des arts et des sciences en France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours*. Le succès de sa première production doit faire regretter qu'il n'ait pas eu le temps de donner la seconde.

* **GOHIER** (Louis-Jérome), membre de l'assemblée Législative, ministre, etc., né en 1746 à Samblançay (Indre-et-Loire), fut élève des jésuites de Tours, et étudia le droit à Rennes. Il fut reçu avocat au parlement de Bretagne, et commença sa réputation par sa plaidoierie pour le comte Desgrées, qui attaquait en calomnie le duc de Duras. Linguet disait, en parlant de cette affaire dans ses *Annales*, qu'elle ne présentait qu'incertitude, et qu'il n'y avait de décidé que les talens de l'avocat du comte Desgrées. Gohier cultivait aussi les lettres, et lors du renvoi du parlement de Maupeou, il composa une pièce de théâtre intitulée : *Le couronnement d'un roi*, qui fut représentée à Rennes avec un succès dû peut-être à ses nombreuses allusions. Il continua de prendre une part plus ou moins active dans toutes les causes importantes qui se plaidèrent devant le parlement de Rennes, et les états de Bretagne lui confièrent la défense de leurs droits auxquels le gouvernement de la province avait porté atteinte, en intervenant dans l'élection des députés qui devaient porter à la cour les griefs du pays. Gohier écrivit à ce sujet un éloquent mémoire, et plus tard ce fut encore lui qui fut chargé de rédiger les actes énergiques par lesquels les Bretons manifestaient leur vive résistance aux édits de Brienne. En 1789, la ville de Rennes l'adjoignit au corps électoral pour la nomination des députés aux états généraux, et après la suppression des parlemens, il devint membre de la cour supérieure de Bretagne, provisoirement investie de l'administration de la justice. En 1791, le département d'Ile-et-Vilaine le porta à l'assemblée Législative, où il proposa et soutint diverses mesures révolutionnaires; cependant il ne fut point envoyé à la Convention. Garat, ministre de la justice, se le fit adjoindre comme secrétaire général, à la fin de 1792, et lorsque ce ministre passa au département de l'intérieur, Gohier lui succéda dans celui de la justice (20 mars 1793). En quittant ce poste élevé, où il ne s'est signalé par aucun acte important, les comités de gouvernement exerçant seuls le pouvoir exécutif, il obtint la présidence d'un des tribunaux civils de Paris, puis successivement du tribunal criminel de la Seine, et du tribunal de cassation. La journée du 30 prairial l'éleva en 1799, à la puissance directoriale; il était président du Directoire lors du retour de Bonaparte de l'expédition d'Egypte, et il conçut à ce sujet quelques craintes que Joséphine sut dissiper. Un des premiers soins du général, en arrivant à Paris, fut de se présenter chez Gohier. Peu de jours après celui-ci réunit à dîner Bonaparte et Syeyès, qui alors peu favorablement disposés l'un pour l'autre, comme le lui fit observer Joséphine, s'entendirent ensuite pour renverser le Directoire. La veille même du coup-d'état de Saint-Cloud, Bonaparte écrivit au président qu'il s'invitait à dîner chez lui, et, l'heure du repas venue, lorsque Gohier n'attendait plus que son convive, on vint lui demander de la part de ce dernier une renonciation expresse aux fonctions dont il était revêtu. Gohier s'y refusa avec force; mais la fameuse révolution du 18 brumaire n'en fut pas moins accomplie. Avant cette époque, il avait donné des preuves authentiques de son fervent républicanisme, dans un

discours prononcé le 1er vendémiaire an 8 (23 septembre 1799), pour célébrer l'anniversaire de la fondation de la république. « Ce jour est votre fête, y disait-il, » hommes énergiques, qui, les premiers, » avez levé l'étendard national, et marché » aux cris répétés de *vivre libre ou mourir;* » ce jour est votre fête, patriotes de la » première assemblée du peuple, qui, » en anéantissant les distinctions insolentes du régime féodal, avez réveillé » la fierté de l'homme libre et publié la » sainte égalité des droits! Ce jour est » votre fête, législateurs courageux, qui » avez reconquis la puissance nationale » abandonnée à un roi parjure... Ce jour » est votre fête, membres de cette Convention célèbre, dont la calomnie veut » buriner les erreurs et dont le génie de » la France réclame l'histoire. Ce jour est » votre fête, amis constans de la liberté, » intrépides défenseurs du pacte social qui » nous la garantit! En un mot, ce jour est » la fête de tous les bons Français! » Cependant, après deux ans de retraite dans la vallée de Montmorency, Gohier accepta la place de consul-général de France à Amsterdam; lors de la réunion de la Hollande à l'empire, il fut désigné pour remplir les mêmes fonctions aux Etats-Unis. Mais sa mauvaise santé ne lui permit pas de s'embarquer pour le Nouveau-monde. Il retourna dans sa solitude des environs de Paris, d'où il publia en 1825, les *Mémoires d'un vétéran irréprochable de la révolution*, qui attestent plus sa bonhomie dans la journée du 18 brumaire que sa prévoyance et sa sagacité. Gohier est mort à Paris le 29 mai 1830, dans sa quatre-vingt-cinquième année, laissant quelques ouvrages qui sont : | *Le couronnement d'un roi*, essai allégorique, en un acte et en prose, représenté à Rennes le 28 janvier 1775, 1775, in-8°, 2e édition 1825, in-8° (voyez ci-dessus); | *La mort de César*, tragédie de Voltaire, avec un dénouement différent, 1794, in-8°; | *Mémoires*, etc., Paris, 1825, 2 vol. in-8°, faisant partie des *Mémoires contemporains*, publiés par Bossange; | *Un mot sur le procès intenté par la famille La Chalotais contre le journal l'Etoile*, 1826, in-8°. D'après le vœu de Gohier, ses obsèques se sont faites sans le concours du ministère ecclésiastique.

GOHORRY (Jacques), professeur de mathématiques à Paris, parent du président Fauchet, traduisit en français les tomes 10, 11, 12 et 13 de l'*Amadis de Gaule*. On a encore de lui : | un petit livre singulier, intitulé : *de la Fontaine périlleuse, avec la Charte d'amours... œuvre très excellente de poésie antique, contenant la sténographie des mystères secrets de la science minérale*. Il ne se donna que pour l'éditeur et le commentateur de cet ouvrage, imprimé à Paris en 1572, in-8°; | *Traité des vertus et propriétés du petun*, appelé en France l'*herbe à la reine* ou *médicée :* c'est le tabac, récemment alors découvert. Il mourut en 1576. *Voyez* NICOT.

* GOICOECHEA (Joseph-Antoine de LIEUDOY), franciscain, né en 1735, à Carthagène d'Amérique, mort en 1814, devint professeur de philosophie et de théologie à l'université de Guatimala. Il eut la gloire d'importer et de naturaliser dans sa patrie une foule d'inventions utiles et de découvertes importantes faites dans diverses branches des connaissances humaines en Europe, où il était venu les recueillir. De concert avec quelques amis, il fonda la *Société économique* de Guatimala, province sur laquelle cet homme estimable s'efforça toute sa vie de répandre les bienfaits les plus précieux, l'enseignement des vérités évangéliques et celui de l'agriculture, des sciences et des arts. Outre un assez grand nombre de *Mémoires* sur la botanique, sur l'agriculture, sur la mendicité et les moyens de l'extirper, etc., lus à la Société économique, on a de J.-Ant. de Lieudoy Goicoechea divers *Sermons* tant imprimés que manuscrits, et une *Réclamation* en faveur des Indiens, adressée au roi Charles IV. *L'éloge funèbre* de ce vertueux ecclésiastique a été publié à Guatimala, dans le journal intitulé : *El Amigo de la Patria*, n° 16, fol. 363.

* GOIFFON (Joseph), né à Cerdon dans le Bugey, embrassa l'état ecclésiastique, et devint principal du collége de Thoissey en Dombes, puis aumônier du duc de Maine. Il était associé de l'académie des sciences pour la classe d'astronomie, et mourut en 1751. Il a laissé *Harmonie des deux sphères, céleste et terrestre*, ou *la Correspondance des étoiles aux parties de la terre*, Paris, 1731, 1 vol. in-12, 1739, 1 vol. in-4°.

* GOIGOUX (Jean-Daniel), sous-chef de la direction des postes à Paris, où il est mort en 1823, n'est connu que par la publication des trois ouvrages suivans : | un *Vocabulaire* ou *Abrégé du dictionnaire de l'académie française*, Paris, Minard et

Desenne fils, 1821, in-8°; | un *Dictionnaire géographique* par Vosgien, nouvelle édition entièrement refondue, 1821, in-8°; | *Dictionnaire historique, critique et bibliographique*, Paris, 1822-1823, 30 vol. in-8°. C'est une réimpression avec additions et corrections du *Dictionnaire universel, historique et critique de Prudhomme*, Paris 1810 et années suivantes, 20 vol. in-8°, qui lui-même était aussi une réimpression revue, corrigée et augmentée du *Dictionnaire historique de Chaudon*, Lyon, 1804, 13 vol. in-8°. *Voyez* Prudhomme.

GOIS (les), bouchers de Paris sous le règne de Charles VI, vers la fin du 14ᵉ siècle et au commencement du 15ᵉ, étaient trois frères. La France était alors partagée en deux grandes factions : celle d'Orléans, dite des *Armagnacs*, et celle des *Bourguignons*. Ces trois bouchers, auxquels plusieurs autres du même métier se joignirent, avec une troupe d'écorcheurs et d'autres artisans et gens de néant, prirent le parti du duc de Bourgogne, et causèrent de grands désordres dans Paris, pillant et tuant ceux qu'on soupçonnait de favoriser les Armagnacs.

* **GOIS** (Etienne-Pierre-Adrien), statuaire, né à Paris en 1731, associé libre de l'académie des beaux-arts, était fils d'un commis-greffier du parlement, qui le destina au barreau; mais le jeune Gois abandonna cette carrière pour suivre celle des beaux-arts. Après avoir étudié la peinture et la sculpture sous la direction de Jeaurat et sous celle de N. A. Sloodtz, il remporta le grand prix de sculpture à l'âge de 27 ans : il alla terminer son éducation d'artiste à Rome, et à son retour à Paris, il obtint un atelier au Louvre. Gois devint professeur à l'école des beaux-arts en 1776. Ses principaux ouvrages sont : | un *Aristée pleurant la mort de ses abeilles*, statue qu'il présenta pour sa réception à l'académie (1776); | le *chancelier de l'Hôpital*, statue en marbre placée sur le grand escalier du palais des Tuileries; | Le *président Molé*, qui est dans une des salles du palais de l'institut; | un *saint Vincent*, dans le chœur de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois; | le *serment des Nobles devant la chambre des Comptes*, au-dessus d'une des arcades du palais de Justice de Paris, bas-reliefs qui passent pour des chefs-d'œuvre; | *saint Jacques et saint Philippe*, qui sont aussi des bas-reliefs exécutés pour le portail de l'église de Saint-Philippe-du-Roule, et que l'on a vus dans le *musée des Petits-Augustins*. Gois est mort à Paris le 3 février 1823 à 92 ans.

* **GOLBERY** (Sylvain-Meinrad-Xavier), lieutenant-colonel, retraité à l'hôtel royal des Invalides, dont il fut bibliothécaire pendant les deux dernières années de sa vie, naquit à Colmar le 24 septembre 1742, et mourut à Paris le 13 juin 1822, à l'hôtel des Invalides; il y était entré le 21 avril 1818. Golbery s'occupa beaucoup de statistique et de géographie, et publia les ouvrages suivans : | *Lettre sur l'Afrique*, Paris, 1791, in-8°; | *Fragment d'un voyage en Afrique fait pendant les années* 1785, 86 et 87, *dans les contrées de ce continent, comprises entre le Cap-Blanc et le Cap des Palmes*, Paris, 1802, 2 vol. in-8°, fig., traduit en anglais par Fr. W. Blagdon, 1802, 2 vol. in-18, et par W. Mudfort, 1803, 2 vol. in-12. Il a aussi été traduit en allemand, Leipsick, 1804, 2 vol. in-8°. | *Considérations sur le département de la Roër, suivies de la notice d'Aix-la-Chapelle et de Borcette*, Aix-la-Chapelle, 1811, in-8°.

GOLDAST de HEIMINSFELD (Melchior), historien suisse, né le 6 janvier 1576, à Esperi près de Bischofs-Zell en Suisse, conseiller du duc de Saxe, était un homme extrêmement laborieux, et un grand compilateur. Il laissa divers ouvrages. Les principaux sont : | *Monarchia sancti imperii romani*, 1611, 1615, et 1614, en 3 vol. in-fol. C'est une compilation de différens traités sur la juridiction civile et ecclésiastique, assez curieuse, mais pleine de faux titres. L'auteur y a surtout ramassé sans discernement ni critique, tout ce qui paraît favorable à sa secte, et propre à donner des idées fausses de l'église catholique. | *Alamanicarum rerum scriptores aliquot vetusti, collecti et glossis illustrati*, Francfort, 1606, 1661, 3 vol. in-fol., ibid., 1730 in-fol., recueil utile pour l'histoire ecclésiastique de l'Allemagne. | *Commentarius de Bohemiæ regno*, Francfort, 1627, in-4°; | *Informatio de statu Bohemiæ quoad jus*, in-4°, réimprimé à Francfort en 1627; | *Sybilla francica*, Altdorf, 1606, in-4°; C'est un recueil de différens morceaux sur la Pucelle d'Orléans; il est rare. | *Scriptores aliquot rerum Suevicarum*, in-4°. | *Collectio constitutionum imperatorum*, 2 vol. in-fol. | *Collectio consuetudinum et legum imperialium*, in-fol. | *Politica imperialis*, 2 vol. in-fol. *Voyez* un recueil de lettres qui lui furent écrites

par divers savans : on l'imprima en 1688 à Francfort. Goldast avait été instituteur, avant de s'occuper de la publication de ses ouvrages. Niceron dans le tome 29 de ses *Mémoires* en donne la liste complète. On a publié à Francfort *Catalogus bibliothecæ Goldastianæ* dans lequel on trouve la liste des collections inédites et des manuscrits laissés par Goldast, qui mourut à Bremen le 11 août 1635.

* GOLDHAGEN (Hermann), jésuite, savant philologue, né à Mayence en 1718, mort en 1794 à Munich, conseiller ecclésiastique de cette ville après la suppression de son ordre, a laissé, tant en latin qu'en allemand, un grand nombre d'ouvrages classiques, de dissertations sur les langues anciennes, sur l'histoire et l'Ecriture sainte, et d'autres écrits, dont les principaux sont : *Rhetorica explicata et applicata ad eloquentiam civilem et ecclesiasticam*, Mayence et Francfort, 1753, 1760, in-8° : | *Meletema biblico-philol. de religione Hebræorum sub lege naturali*, Mayence, 1759, in-8° ; | *Lexicon græcolatinum recensens græca themata*, ibid., 1755, in-8°, etc.

GOLDMAN (Nicolas), né à Breslau en 1625, et mort à Leyde en 1665, est auteur de plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : | *Elementa architecturæ militaris;* et un autre *Traité d'architecture*, publié par Sturmius. | *De stylometricis.* | *De usu proportionarii circuli.*

GOLDONI (Charles), né à Venise en 1707, est regardé comme le *Molière de l'Italie.* Cet écrivain passa sa vie dans une agitation et des déplacemens continuels : tour à tour médecin et avocat, et tout à la fois auteur et acteur, il débuta dès l'âge de 22 ans dans la carrière qu'il a illustrée. Il avait déjà composé 120 pièces de différens genres, lorsqu'il vint à Paris en 1761 ; il fournit aux comédiens plusieurs pièces dont le succès retarda, mais n'empêcha pas la destruction du théâtre italien. Il enseigna en même temps sa langue à Mesdames de France, ensorte que les 50 dernières années de sa vie furent consacrées aux plaisirs de la cour et de la capitale. Il a paru, en 1787, *Mémoires de M. Goldoni, pour servir à l'histoire de sa vie et de son théâtre*, 3 vol. in-8°. Il mourut à Paris le 8 janvier 1793, dans un dénûment absolu, ayant perdu, par l'effet de la révolution, une pension de 4000 fr. que lui faisait la cour. Il publia de son vivant le recueil de ses *pièces italiennes* en 17 vol. grand in-8°, avec des gravures à chaque pièce. Elles ont été réimprimées depuis à Venise, 1788-94, 44 vol. in-8°, édition l'une des plus complètes qu'on ait de ce théâtre ; à Turin en 1788, 34 vol. in-12, et 1793, 44 vol. petit in-8° ; à Livourne en 1791, 31 vol. in-8° ; à Lucques en 1788, 32 vol. petit in-8°. La meilleure édition est celle imprimée dans la même ville, 1809, 26 vol in-8°. On a publié à Lyon les *Chefs-d'œuvre dramatiques* de Goldoni, traduits en français par Amar-Duvivier, avec le texte italien, 1801, 3 vol. in-8°. Cette entreprise n'a pas été continuée. Quelques-unes de ses pièces ont été traduites en français, le *Père de famille* et le *Véritable ami*, par Deleyré, et publiées par Grimm ; *Paméla* et la *Veuve rusée*, par D. B. D. V. (de Bonnet du Valguier) ; la *Suivante généreuse*, la *Domestique généreuse* et les *Mécontens*, par Sablier ; *Paméla mariée*, par Desriaux, etc. La collection des *théâtres étrangers*, publiée chez Ladvocat, en contient plusieurs traduites par Aignan. Il y a plusieurs éditions de ses meilleures pièces, sous le titre de *Commedie scelte di Goldoni*, in-12. Outre ses pièces italiennes, il est auteur du *Bourru bienfaisant*, comédie française qui eut beaucoup de succès.

* GOLDSMITH (Olivier), célèbre écrivain anglais, né en 1728 dans le comté de Longford en Irlande, était fils d'un ministre anglican peu riche, qui le destina au commerce ; mais les de la républi- positions qu'il fit n'obtinrent ses parens à faire des sacrifices pour lui donner une éducation soignée. Placé à 15 ans à l'université de Dublin, Goldsmith figura dans une sédition formée par les écoliers pour délivrer les prisonniers de Newgate ; mais l'aveu sincère qu'il fit de sa faute, lui en mérita le pardon. Enflammé du désir de voyager, il se rendit à Cork, où il paya d'avance son passage sur un bâtiment qui se préparait à faire voile pour l'Amérique. Mais après avoir été retenu par les vents contraires, le capitaine mit à la voile sans lui, emportant l'argent et les effets du jeune Goldsmith, qui revint à Dublin. Il se rendit en 1752 à l'université d'Edimbourg dans l'intention d'étudier la médecine, et fut détourné de ses travaux par ses liaisons avec des jeunes gens dissipés. Il s'était rendu caution pour un de ses camarades, et comme il ne put effectuer, au terme convenu, le paiement de la somme, qui était considérable, il fut forcé de quitter l'Ecosse, et s'embarqua pour la Hollande. Il suivit à Leyde le cours

d'anatomie d'Albinus, et les leçons de chimie de Gaubius; mais la passion du jeu, en mettant obstacle à l'exercice de ses facultés, lui fit souvent connaître le besoin. Il partit de Leyde, n'ayant pour toute ressource que son talent sur la flûte, qui fournit à sa subsistance pendant ses voyages dans la Flandre, le midi de la France et la Suisse. Arrivé à Genève, il y fit connaissance d'un jeune Anglais, qui le prit pour son gouverneur. Goldsmith parcourut une partie de l'Italie; mais son élève était aussi économe qu'il était prodigue lui-même. Cette différence de goûts les força de se séparer à Marseille. Pendant ce voyage, Goldsmith fut reçu à Padoue docteur en médecine. Revenu en Angleterre en 1756, dans un dénuement absolu, il offrit ses services à des chefs de maisons d'éducation, à des apothicaires; mais sa mine qui revenait peu, le fit rebuter partout. Enfin il fut admis dans le laboratoire d'un chimiste, puis il entra comme sous-instituteur dans une école à Peckham. Plus tard il vint s'établir à Londres en qualité de médecin, et c'est alors qu'il commença à publier ses ouvrages qui obtinrent un succès prodigieux; quoique les libraires se disputassent ses productions, Goldsmith ne put parvenir à s'assurer une certaine aisance, à cause de son insouciance et de sa prodigalité. Ayant reçu gratuitement d'un libraire une somme [illegible] pour son poème du *Village*. Après avoir [illegible] il l'obligea de la reprendre, ayant trouvé le prix trop fort à raison du peu d'étendue de l'ouvrage. Goldsmith mourut d'une fièvre nerveuse le 4 avril 1774, âgé seulement de 45 ans. On lui éleva dans l'abbaye de Westminster un monument en marbre avec une inscription latine composée par le docteur Johnson. Ses *OEuvres poétiques et dramatiques* ont été réimprimées à Londres, 1786, 2 vol. in-12. Parmi les dernières, on distingue ses deux comédies, *The good natured man*, l'Homme bon (1768), et *The Mistakes of a night*, Les Méprises d'une nuit (1773). Ses *OEuvres mêlées* furent imprimées à Edimbourg, 1792; Londres, 1802, 4 vol. in-8°, édition plus complète, avec un *portrait et une notice* sur l'auteur. Plusieurs des ouvrages de Goldsmith ont été traduits en français, tels que: | *Histoire de la Grèce*, par P. F. Aubin, Paris, 1802, 2 vol. in-18, figures; | *Histoire romaine*, par M. V. D. ibid., 1803, 2 vol. in-18; | *Abrégé de l'histoire romaine*, par Muset-Pathay, ibid., 1791, in-12, | *Abrégé de l'histoire grecque*, ibid., 1802, in-12; | *Le Citoyen du monde*, par Poivre, 1763, 3 vol. in-12; | *Le Vicaire de Wakefield* a été traduit pour la sixième fois par Aignan, 1803, 1 vol. in-12; | *Lettres sur l'histoire d'Angleterre* par Mme Brissot, avec le titre de *Lettres philosophiques et politiques*, etc. 1786, 2 vol. in-8°; | *Contes moraux de Goldsmith*, 1805, in-8°; | *Le retour du philosophe* ou *le Village abandonné*, par Mme de Chastenay, Paris, 1797, in-8°, et paraphrasé par le chevalier Rudlipge, 1772, in-8°. On lui a contesté longtemps les *Lettres sur l'histoire d'Angleterre* qu'on attribuait au lord Littleton, au lord Orry, etc.; mais elles sont réellement de Goldsmith. *Voyez* le tome 3 page 58 de la *Biographie littéraire des romanciers célèbres par sir Walter Scott*, Charles Gosselin, 1826, et le tom. 4, page 175 du *Dictionnaire des anonymes* par Barbier.

GOLIATH, géant de la ville de Geth, d'environ 9 pieds 3 pouces de hauteur, fut tué par David d'un coup de pierre, vers l'an 1063 avant J.-C. Ses armes répondaient à la grandeur de sa taille. Son casque était d'airain; sa cuirasse, de même métal, pesait 5000 sicles, ce qui fait plus de 95 livres de notre poids. Il avait aussi des bottes et un bouclier d'airain. Le fût de sa hallebarde était de la grosseur d'une ensuble de tisserand; et le fer dont elle était garnie pesait 600 sicles de fer, c'est-à-dire plus de 11 livres. Horstius prétend que ses armes devaient peser au moins 272 livres de notre poids.

* **GOLIKOF** (Iwan), négociant russe, né à Kursk dans la province de ce nom, en 1735, et mort à St-Pétersbourg le 12 mars 1801, reçut une éducation très commune; mais tout en s'occupant d'opérations commerciales assez étendues, il prit du goût pour l'histoire et la littérature, et réunit de nombreux documens sur la vie et le règne de Pierre le Grand. Emprisonné en 1780, par suite de spéculations malheureuses qui lui avaient ravi sa fortune, il recouvra sa liberté deux ans après, à l'occasion de la solennelle inauguration de la statue élevée par Catherine II au fondateur de Pétersbourg. Cette circonstance décida Golikof à écrire l'histoire de l'illustre czar, Pierre le Grand, sur les documens qu'il avait déjà recueillis et sur ceux qu'il put réunir encore. Il fit paraître à Moscou de 1788 à 1790, en russe, les *Hauts faits de Pierre le Grand, le sage réformateur de la Russie, recueillis*

de sources authentiques, et rédigés d'après l'ordre des années, Moscou, 1788, 12 vol. in-8°, avec une continuation, de 1790 à 1797, en 18 vol. Ce livre est fait sans critique et sans discernement. On y trouve cependant plusieurs traits remarquables et des faits inconnus jusqu'alors. Il fit paraître séparément les *Anecdotes nouvelles de Pierre le Grand, recueillies par J. Golikof*, in-8°, trad. de l'allemand, Riga et Leipsick, 1802, 1 vol. in-8°. M. de Halem en a profité pour son *Histoire de Pierre le Grand*, qui a paru en allemand à Munster et Leipsick, 1803 à 1807, 3 vol. in-8°. C'est l'ouvrage le plus exact que nous ayons sur ce sujet. Le travail de Golikof lui valut le titre de conseiller de cour que lui conféra en 1800 l'empereur Paul Ier.

GOLIUS (Jacques), savant orientaliste, né à la Haye en 1596, succéda au savant Erpenius dans la chaire d'arabe de l'université de Leyde. Il voyagea en Afrique et en Asie pour se perfectionner dans la connaissance des langues orientales. Les Turcs le laissèrent fouiller dans les bibliothèques de Constantinople, et on voulut l'y retenir en lui procurant de grands avantages. Il préféra le séjour de Leyde, et y mourut en 1667, à 71 ans. On a de ce savant : | une édition de l'*Histoire de Tamerlan*, en caractère arabe, Leyde, 1636, in-4°, composée en arabe par Achmet Arabchah; traduite en français par Petit de la Croix, 1722, 4 vol. in-12; | une autre de l'*Histoire des Sarrasins*, par Elmacin; | un *Dictionnaire persan*, qu'on trouve dans le *Lexicon heptaglotton* de Castel; | un *Lexicon arabe*, Leyde, 1653, in-fol., estimé pour son exactitude; | les *Elémens astronomiques* d'Alfergan, avec de savans commentaires, Amsterdam, 1669, in-4° : ouvrage peu commun. C'est Golius qui a donné et procuré à la bibliothèque de Leyde les manuscrits orientaux en différentes langues, depuis le N° 1er jusqu'à 211 du Catalogue de Pierre Vander Aa, page 409.

GOLIUS (Pierre), ou CÉLESTIN DE SAINTE-LUDUVINE, frère du précédent, né à Leyde, se fit carme-déchaussé, et passa à Alep en qualité de missionnaire : il remplit cet emploi avec beaucoup de zèle dans toute la Syrie, et érigea un *monastère de son ordre* sur le Mont-Liban : il alla ensuite à Rome, où il enseigna la langue arabe, et travailla à l'édition de la Bible en cette langue, imprimée l'an 1671 par les soins de Servius Risius, savant maronite, archevêque de Damas. Ses supérieurs l'envoyèrent vers ce temps visiter les missions des Indes; il mourut à Surate vers l'an 1673. On a de lui : | une *traduction* en langue arabe *de l'Imitation de Jésus-Christ*, par Thomas à Kempis, imprimée à Rome en 1663, et réimprimée à Halle par les soins de Callenberg, 1738, 1739, 4 parties in-4° ; | *Vie de sainte Thérèse*, en arabe ; | il a traduit en latin de l'arabe, *Paraboles et sentences ;* | *De præcipuis controversiis inter catholicos et hæreticos Orientis*, et plusieurs ouvrages de piété ; | *Les commencemens de la mission des pères carmes, sur le Mont-Liban*, en italien.

* GOLLUT (Louis), né vers 1535, à Pesmes, petite ville de Franche-Comté, fit ses études à l'université de Dôle. Au retour d'un voyage en Italie où il avait accompagné Claude de la Beaume, son condisciple et son protecteur, il prit ses degrés en droit, et exerça la profession d'avocat. En 1570, il obtint une chaire de littérature latine, créée par le roi d'Espagne, Philippe II, dans l'université de Dôle, et il la remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1595. On a de lui : | *Gymnasii Dolani grammatica latina*, Lyon, 1572, in-8°; | *Paroles mémorables de quelques grands personnages, entre lesquelles sont plusieurs mots joyeux et rustiques*, Dôle, 1589, in-12 ; | *Les mémoires historiques de la république séquanoise et des princes de la franche-comté de Bourgogne*, Dôle, 1592, in-fol. Les exemplaires avec le titre de Dijon, 1647, ne diffèrent des premiers que par le changement du frontispice. Gollut annonçait une *vie de Philippe II, roi d'Espagne*, qui n'a point paru ; il avait composé pour l'éducation de son fils : | *Dictionnaire des personnes et choses nommées dans l'histoire depuis cinq cents ans ;* | *De veterum philosophorum familiis, successionibus et regulis ;* | *Syntagmata et institutiones œconomiæ litterariæ, rerumque politicarum et militarium.* | *Des commentaires sur Pomponius Mela etc.;* aucun de ces ouvrages ne nous est parvenu.

* GOLTZ (Georges-Conrad, baron de), général prussien, né en 1704 à Parsow en Poméranie, entra d'abord dans la carrière diplomatique au service du roi de Pologne, électeur de Saxe, et devint chambellan et conseiller de légation ; des intrigues de cour le détermine-

rent à donner sa démission en 1729 ; il entra dans les troupes prussiennes et ses services, comme officier et comme négociateur, sous Frédéric-Guillaume et Frédéric II, lui valurent l'estime de ces souverains et l'affection particulière du dernier. Frédéric II lui donna en effet une marque décisive d'attachement et de regret, en se chargeant de composer l'*éloge du baron de Goltz* après la mort de celui-ci arrivée en 1747. Cet *éloge* fait partie des Œuvres du monarque prussien.

GOLTZIUS (Hubert), célèbre antiquaire, né à Venloo, dans le duché de Gueldre, en 1526, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, recherchant des inscriptions, des tableaux anciens, des médailles. Son mérite lui ouvrit tous les cabinets et toutes les bibliothèques. La ville de Rome l'honora de la qualité de citoyen. De retour dans les Pays-Bas, il mit sous presse un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : | *Fasti romani, ex antiquis numismatibus et marmoribus ære expressi et illustrati*, Anvers, 1566, in-folio, ibid. 1617, 1620 et 1645, in-folio, avec des notes d'André Schot et de Louis Nonius ; | *Icones imperatorum romanorum ; et series austriacorum, Casp. Gevarsii*, in-folio. Anvers, 1557. C'est un recueil de toutes les médailles échappées aux injures des temps, ou aux dévastations des barbares, depuis Jules-César jusqu'à Charles-Quint. On a accusé Goltzius de n'avoir pas toujours su distinguer les médailles supposées d'avec les véritables ; le célèbre Eckel lui fait ce reproche ; cependant Vaillant assure, qu'après un examen exact, il n'en a pas trouvé une seule dont on puisse douter. | *Julius Cæsar, seu illius vita ex numismatibus*, in-folio ; | *Cæsar Augustus ex numismatibus*, in-folio ; | *Sicilia et magna Græcia, ex priscis numismatibus*, in-folio, Anvers, 1617, avec des notes d'André Schot, ouvrage savant et estimé ; | *Catalogue des consuls ;* | un *Trésor d'antiquités*, Anvers, 1579, in-4°, plein de recherches. Tous ces ouvrages sont en latin, et forment 5 vol. in-folio, sous le titre *d'Opera omnia Hub. Goltzii de re nummaria*, Bruges, 1566-1567 : et sous ceux de *Romanæ et Græcæ antiquitatis monumenta*, et de *Hub. Goltzii Opera omnia numismatica*, imprimés à Anvers en 1644 et 1645 ; réimprimés en 1708. On les trouve aussi dans le *Trésor des antiquités grecques et romaines*. Ce savant mourut à Bruges en 1583, à 57 ans. Il était aussi peintre et graveur en bois. Il avait une imprimerie chez lui, pour qu'il se glissât moins de fautes dans ses ouvrages. *Voyez* Nicéron, tome 34

GOLTZIUS (Henri), peintre et graveur, naquit en 1558, au village de Mulbrecht, dans le duché de Juliers. Il alla à Rome et à Naples, où il fit beaucoup d'études d'après les antiques et les productions des meilleurs artistes. Il a peu travaillé en peinture ; mais il a gravé plusieurs sujets en diverses manières. On a beaucoup d'estampes fort estimées, faites d'après les dessins qu'il avait apportés d'Italie. Les plus connues sont : *la Visitation, la Nativité, la Circoncision, l'Adoration des Rois, la Sainte Famille, un Enfant mourant sur un chien*, etc. On remarque dans celles de son invention, un goût de dessin qui a quelque chose de rude et d'austère ; mais on ne peut trop admirer la légèreté, et en même temps la fermeté de son burin. Peut-être cependant a-t-il un peu trop de dureté ; il y a aussi de la roideur dans les contours. Il mourut à Harlem en 1617.

GOMAR (François), théologien calviniste, chef des *Gomaristes* ou *contre-remontrans*, naquit à Bruges en 1563. Après avoir étudié sous les plus habiles théologiens calvinistes, il obtint une chaire de théologie à Leyde en 1594, et l'occupa avec distinction. Arminius professait alors dans l'université de cette ville ; ce sectaire, trop favorable à la nature humaine, donnait à l'homme tout le mérite des bonnes œuvres. Gomar, partisan des opinions de Calvin sur la prédestination, aussi inquiet que cet hérésiarque et aussi fanatique, s'éleva avec force contre un sentiment qui lui paraissait anéantir les droits de la grâce. Il attaqua Arminius en particulier et en public. La mort de celui-ci ne termina pas les contestations. Vorstius fut mis en sa place, sans que Gomar pût l'empêcher (*voyez* VORSTIUS). Il y eut de longues conférences, surtout dans le fameux conciliabule de Dordrecht en 1618, qui, loin de rapprocher les partis, les aigrirent davantage. Les gomaristes voulaient soumettre les arminiens aux décrets de ce prétendu concile ; inconséquence risible dans les sectaires, qui rejetaient l'autorité de l'Eglise, et ne connaissaient point de tribunal infaillible en matière de dogme. « L'on a peine de retenir son in-» dignation, dit un critique d'ailleurs » très modéré, quand on voit le synode » de Dordrecht se fonder sur la promesse

» que Jésus-Christ a faite à son église, » d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles, pendant que tous les » protestans font profession de croire que » ce divin Sauveur a abandonné cette » même église, immédiatement après la » mort des apôtres; que pendant quinze » cents ans, il y a laissé introduire les » erreurs les plus monstrueuses, et les » superstitions les plus grossières, de manière que cette église n'était plus l'église » de Jésus-Christ, mais la prostituée de » Babylone, de laquelle il a fallu se séparer au 16e siècle, pour pouvoir faire son » salut. Que penser encore, quand on » voit les docteurs de Dordrecht rappeler » l'exemple et la méthode des anciens » conciles, de condamner les erreurs, et » que l'on se souvient des déclamations » fougueuses que les protestans se sont » permises contre tous les conciles? Pour » comble de ridicule, ils citent la conduite des princes et des souverains, qui » ont protégé l'église contre les attaques » des hérétiques, après avoir cent fois » blâmé les empereurs qui se sont mêlés » des disputes de religion; ils félicitent » l'église belgique d'être délivrée *de la » tyrannie de l'antechrist romain, et de » l'horrible idolâtrie du papisme*, pendant qu'eux-mêmes exercent contre » leurs frères un des principaux actes de » cette prétendue tyrannie, en se rendant » juges et arbitres de la croyance, etc. » Aussi les arminiens ne manquèrent pas » de faire à leurs adversaires tous les reproches que les protestans ont faits contre le concile de Trente, qui les a condamnés. Ils dirent que ceux qui s'arrogeaient le droit de les juger, étaient » leurs accusateurs et leurs parties; qu'un » synode devait être libre, que les accusés » devaient y être admis à se défendre et » à se justifier; que les prétendus juges se » rendaient arbitres de la parole de Dieu, » etc. On n'eut aucun égard à leurs plaintes, ni à leurs clameurs. » Il est constant aujourd'hui que le synode de Dordrecht ne fut autre chose qu'une farce politique jouée par le prince Maurice de Nassau, prince d'Orange, pour se défaire de quelques républicains qui lui faisaient ombrage (*Voyez* BARNEVELDT). Gomar mourut à Groningue en 1641, à 78 ans. Ses *ouvrages* ont été recueillis in-fol., à Amsterdam, en 1645. *Voyez* ARMINIUS et EPISCOPIUS.

GOMBAULD (JEAN OGIER de), l'un des premiers membres de l'académie française, né à Saint-Just de Lussac, près de Brouage, était d'une famille distinguée de Saintonge. Il se produisit à la cour de la reine Marie de Médicis, plut à cette princesse par ses vers, et en obtint une pension de 1200 écus, réduite depuis à 400. Son zèle pour la pureté du langage allait jusqu'au fanatisme. Il proposa un jour sérieusement aux académiciens, « de » s'obliger par serment d'employer les » mots, approuvés à la pluralité des voix » dans l'assemblée. » Gombauld, si ardent pour la langue française, ne lui a pas rendu de grands services, ni par ses poésies faibles et inégales, ni par sa prose, quelquefois légère, mais plus souvent lâche. Ses œuvres poétiques sont : | des *tragédies*, mal conduites et mal versifiées, à l'exception de quelques tirades; | une pastorale, in-8°, en 5 actes, intitulée *Amarante*, où les bergers et bergères parlent un peu trop le langage des courtisans; | des *Sonnets*, 1646, in-4°, en grand nombre, parmi lesquels Boileau n'en comptait que deux ou trois passables; | des *Epigrammes*, 1657, in-12, préférées à ses sonnets, quoiqu'elles soient l'ouvrage de sa vieillesse. On les a mises à côté de celles de Mainard, et on en a retenu quelques-unes; | *Endymion*, in-8°, roman aujourd'hui confondu dans la foule des frivolités; | *Traités et lettres concernant la religion*, Amsterdam, 1669, in-12. Gombauld mourut en 1666, nonagénaire. C'est de lui que Boileau a dit :

Et Gombauld tant loué garde encore la boutique.

GOMBERVILLE (MARIN le ROI, sieur de), né en 1600 à Paris, suivant les uns, et, suivant d'autres, à Chevreuse ou à Etampes, dans le diocèse de Paris, fut un de ceux qui furent choisis parmi les beaux esprits du royaume, lorsque le cardinal de Richelieu forma l'académie française. A l'âge de 14 ans, il donna un recueil de 110 *quatrains* à l'honneur de la vieillesse : ouvrage faible, et dont on n'aurait pas fait mention, s'il n'eût été prématuré. Il s'appliqua dans la suite à composer des *romans;* mais ayant fait connaissance avec les solitaires de Port-Royal, il ne voulut plus écrire d'ouvrage profane. Cette frayeur s'attiédit un peu sur la fin de ses jours, mais il n'en fut, dit-on, pas moins attaché au parti. Il mourut en 1674, à 75 ans. On a de lui des ouvrages en vers et en prose. Ceux du premier genre sont des *poésies diverses*, dans le recueil de Loménie de Brienne.

Son *Sonnet sur le St.-Sacrement*, et celui *sur la Solitude*, sont les meilleures pièces de ce recueil. Les productions du second genre sont : | des romans : *Polexandre*, 5 vol. in-8°; | la *Cythérée*, 4 vol. in-8°; | la *Jeune Alcidiane*, 1651, in-8°, ou 3 vol. in-12, pleins d'aventures peu vraisemblables et longuement contées ; | *Discours sur les vertus et les vices de l'histoire et de la manière de bien écrire*, avec un traité de l'*Origine des Français*, in-4°, Paris, 1620. Ce petit ouvrage est fort rare; parmi les remarques utiles qu'il renferme, il y en a plusieurs de singulières et de fausses. | L'édition des *Mémoires du duc de Nevers*, 2 vol. in-folio, Paris, 1665. Ces mémoires commencent en 1514, et finissent en 1595 ; mais Gomberville les a enrichis de plusieurs pièces curieuses qui vont jusqu'en 1610, année de l'assassinat de Henri IV ; | *Relation de la rivière des Amazones*, traduite de l'espagnol du jésuite d'Acunha, avec d'autres relations, et une dissertation sur cette rivière, 4 vol. in-12 ; | *La Doctrine des Mœurs, tirée de la philosophie des stoïques, représentée en cent tableaux et expliquée en cent discours*, in-folio, en 1646, 1668, in-12 : ouvrage qui fut plus recherché pour les planches que pour les paroles.

GOMER, fille de Débélaïm, renonça à la prostitution dans laquelle elle vivait, pour épouser le prophète Osée, dont elle eut, dit l'Ecriture, trois enfans, un fils et deux filles. Le saint homme reçut ordre du Seigneur de prendre pour épouse une femme débauchée, pour marquer dans le langage typique, alors en usage chez les Juifs et d'autres nations, la prostitution et les désordres de Samarie, qui avait abandonné le Seigneur pour se livrer à l'idolâtrie; et il épousa Gomer. *Voyez* OSÉE.

GOMEZ DE CIUDAD-REAL (ALVAREZ), poète latin, né en 1488 à Guadalaxara, dans le diocèse de Tolède, fut mis comme enfant d'honneur auprès de l'archiduc (depuis l'empereur Charles-Quint). Il se fit un nom en Espagne par ses poésies latines. Les plus connues sont : | Sa *Thalie chrétienne*, Alcala, 1522, in-4°; | la *Muse Pauline*, ou *les Epîtres de saint Paul en vers élégiaques*, 1529, in-8°; | son *poème sur la Toison d'or*, 1540, in-8° : c'est le chef-d'œuvre de Gomez. Il mourut en 1558, à 50 ans. On lui reproche de mêler dans ses poésies chrétiennes les noms des divinités païennes, mais c'était l'usage du temps : sa latinité est riche et pure, sa versification facile et harmonieuse. On l'appela le *Virgile espagnol*.

GOMEZ (LOUIS), jurisconsulte, natif d'Orihuela, en 1484, dans le royaume de Valence, enseigna le droit avec réputation. Il mourut en 1543, évêque de Fano, après avoir exercé divers emplois dans la chancellerie de Rome, où il avait été appelé. Plusieurs auteurs ont fait l'éloge de sa piété et de son érudition. Celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus d'honneur, est un recueil intitulé : *Variæ resolutiones juris civilis, communis et regii*, dont une des meilleures éditions est celle de Lyon, 1735, in-fol.

GOMEZ DE CASTRO (ALVAREZ), de Sainte-Eulalie, près de Tolède, mort en 1580, à 65 ans, est auteur de divers ouvrages en vers et en prose. Le plus connu est son *Histoire du cardinal Ximenès*, à Alcala de Hénarès, 1569, in-fol. Nous avons la *Vie* de ce cardinal en français, par Marsollier, et mieux encore par Fléchier.

GOMEZ (MADELEINE-ANGÉLIQUE POISSON de), née à Paris en 1684, morte à Saint-Germain-en-Laye, en 1770, était fille de Paul Poisson, comédien. Don Gabriel de Gomez, gentilhomme espagnol, peu favorisé de la fortune, lui trouvant de l'esprit et des grâces, l'épousa. Elle se consacra entièrement au genre romanesque. Sa plume, plus féconde que correcte, fit éclore un grand nombre de productions galantes, sur lesquelles le public même frivole s'est beaucoup refroidi, et que le public sage n'a jamais lues. Les principales sont : | *Les Journées amusantes*, 8 vol. in-12; | *Anecdotes persanes*, 2 vol. in-12 ; | *Histoire secrète de la conquête de Grenade*, in-12 ; | *Histoire du comte d'Oxford*, avec *celle d'Eustache de Saint-Pierre au siége de Calais*, in-12; | *Les cent nouvelles Nouvelles*, 10 vol. in-12. Mme de Gomez est encore auteur de plusieurs tragédies, dont aucune n'est restée au théâtre. En général, la versification en est lâche et languissante : la moins mauvaise est celle d'*Habis* qui eut 25 représentations.

GOMEZ. *Voyez* PEREIRA (GEORGES).

* **GOMEZ** ou GOMÈS (BERNARDINO-ANTONIO), médecin portugais, membre de l'académie des sciences de Lisbonne, est connu par son travail sur le *Principe actif du quinquina* qu'il fut le premier à obtenir pur, et auquel on donna le nom de *Cinchonin*. Il mérita par ses talens et

ses services la place de médecin de la marine et du roi, et l'estime des officiers français qui se trouvaient en Portugal pendant l'année 1808. Gomez est mort à Lisbonne en 1823. On lui doit | une excellente *Dissertation sur les moyens de désinfection, notamment dans les invasions pestilentielles et varioliques.* Il a publié en outre | un *Mémoire sur l'ipécacuanha gris du Brésil*, ou *cipo*, 1801, in-8°; | *Méthode pour le traitement du typhus* ou *fièvre maligne par l'effusion de l'eau froide*, Lisbonne, 1796, in-12, où l'on trouve d'excellentes observations pratiques; | *Essai dermosographique* ou *Description succincte et systématique des maladies cutanées, d'après les principes et les observations des docteurs Willan et Batman*, Lisbonne, 1820 in-8°; | *Mémoire sur les moyens de diminuer l'éléphantiasis en Portugal, et de perfectionner la connaissance et le traitement des maladies cutanées*, 1821, in-8°; | plusieurs *Mémoires* intéressans de botanique médicale ou de médecine chimique insérés dans le recueil de l'académie des sciences.

* **GONDAHAIRE** ou suivant quelques auteurs GONDICAIRE, premier roi de Bourgogne, entra vers l'an 437 dans le pays de la Gaule qui s'étend depuis le Rhin jusqu'aux Alpes, et fut ainsi un des premiers à opérer le démembrement de cette partie de l'empire romain: cependant il reconnut la suprématie des empereurs : plus tard ayant voulu secouer ce joug et se rendre indépendant, il fut vaincu par Aétius, patrice des Gaules, qui traversa le Rhin, et pénétra dans l'intérieur du pays : Gondahaire s'opposa à sa marche, et périt l'an 451 dans le combat qui fut livré dans les plaines Catalauniques à Méry-sur-Seine, contre le fameux Attila. Il était contemporain des premiers rois francs, et notamment de Mérovée. Son royaume fut partagé entre ses trois fils Gondéric, Gondioc et Chilpéric.

GONDEBAUD troisième roi de Bourgogne, fils de Gondioc, frère et meurtrier de Chilpéric, s'empara de son royaume aussitôt après qu'il l'eut massacré. Son règne commença en 491. Il porta la même année la guerre en Italie, pilla et ravagea l'Emilie et la Ligurie, se rendit maître de Turin, et répandit la terreur et la désolation. Au retour de cette sanglante expédition, il donna Clotilde, sa nièce, à Clovis qui la lui avait demandée; mais cette union n'empêcha pas celui-ci de se joindre à Godégisile (second fils de Gondioc, roi des Bourguignons, qui après avoir partagé les états de son père avec ses frères, avait fait de Genève le siége de son royaume), et d'attaquer Gondebaud. Cet usurpateur fut défait et poursuivi jusqu'à Avignon, où il s'enferma l'an 500. Obligé de racheter sa vie et son royaume, le vaincu accepta les conditions que le vainqueur voulut lui imposer; mais à peine fut-il délivré, qu'il reprit les armes. Il alla assiéger Godésigile dans Vienne, le prit et le fit égorger au pied des autels, dans une église d'ariens, où il s'était réfugié. Depuis cette expédition, Gondebaud fut paisible possesseur de son royaume jusqu'à sa mort en 516, après un règne de 25 ans. Ce monarque mourut dans l'arianisme qu'il professait en public, quoiqu'il désapprouvât en secret cette hérésie. Gondebaud, tout barbare qu'il était, donna de très bonnes lois à son peuple. On y remarque en général un grand fond d'équité, beaucoup de pénétration, une attention singulière à prévenir les moindres différends, une profonde politique, et des vues dignes d'un chrétien. Tel est en général le caractère des premiers rois français : un mélange de barbarie et de sagesse. Si le christianisme ne les dépouilla pas entièrement de leurs vices et de leurs erreurs, il les éleva fort au-dessus de ce qu'ils étaient avant de le connaître. Les lois de Gondebaud forment le recueil qu'on nomme la *Loi Gombette*. Ce code a été imprimé dans le *Sylloge legum antiquarum* de Jean Herold, Bâle, 1557, dans le *Codex legum antiquarum* de Frédéric Lindenbrog, et dans le *Corpus juris germanici antiqui*. On trouvera des détails sur les dispositions de la loi Gombette dans la *Dissertatio historica de Burgundia cis et trans Jurana*, Strasbourg, 1741, in-4°.

GONDEGISILE ou GODEGISILE. *Voy.* l'article précédent.

GONDI. *Voy* RETZ.

GONDRIN (Louis-Henri de PARDAILLAN de), né au château de Gondrin, diocèse d'Auch, en 1620, d'une famille ancienne, fut nommé en 1644 coadjuteur d'Octave de Bellegarde, archevêque de Sens, son cousin. Il prit possession de cet archevêché en 1646, et le gouverna jusqu'à sa mort, arrivée le 20 septembre 1674, à 54 ans. Il eut de grands démêlés avec les jésuites qu'il interdit dans son diocèse pendant plus de 25 ans. Le parti de Jansénius le regardait comme un appui; cependant Gondrin signa en 1653 la lettre de l'assemblée du clergé au pape

Innocent X, où les prélats reconnaissent « que les *cinq* fameuses *Propositions* sont » dans *Jansénius*, et condamnées *au sens* » *de Jansénius*, dans la constitution de ce » pontife. » Il signa aussi le Formulaire sans distinction, ni explication ; mais ensuite il parut s'en repentir, et se joignit aux quatre évêques d'Alet, de Pamiers, d'Angers et de Beauvais, pour écrire à Clément IX, « qu'il était nécessaire de » séparer la question *de fait* d'avec celle » *de droit*, qui étaient confondues dans le » *Formulaire*. » L'abbé Bérault l'appelle un « caméléon qui prenait la couleur de tous » les objets intéressans qui l'environnaient » et la quittait aussitôt qu'ils cessaient de » l'intéresser. » On a de lui : | des *Lettres;* | plusieurs *Ordonnances pastorales*. On lui attribue la *traduction* des *Lettres choisies de saint Grégoire le Grand*, publiée par Jacques Boileau.

GONET (Jean-Baptiste), provincial des dominicains, mort à Béziers sa patrie, en 1681, à 65 ans, était docteur de l'université de Bordeaux, où il professa longtemps la théologie. Sa piété égalait son savoir. Nous avons de lui | une théologie imprimée à Lyon, 1681, en 5 gros vol. in-fol., sous le titre de *Clypeus Theologiæ Thomisticæ ;* et quelques autres ouvrages de scolastique. Bayle dit que Gonet fit approuver dans l'université de Bordeaux, où il avait professé, les *Lettres provinciales ;* il ne fait pas attention que les jacobins, et une partie de la doctrine de leur école, sont attaqués dans ce livre. Les autres écrits de Gonet sont : | *Manuale Thomistarum*, 6 vol. in-12 ; | *Dissertatio theologica de probabilitate*.

GONGORA-Y-ARGOTE (Louis), surnommé de son temps le *Prince des poètes espagnols*, naquit à Cordoue en 1561, d'une famille noble mais pauvre. Il étudia à l'université de Salamanque, fut chapelain du roi d'Espagne, et mourut dans sa patrie en 1627. Ce poète a eu des admirateurs zélés, et de grands adversaires. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir étendu les bornes de la langue castillane, et de l'avoir enrichie de beaucoup de choses nouvelles; mais on lui reproche des figures gigantesques et des métaphores outrées. Ses *Œuvres poétiques* ont été imprimées plusieurs fois, in-4°, à Madrid, à Bruxelles et ailleurs. Don Ramon Fernandez a publié un choix des meilleurs ouvrages de ce poète, Madrid, 1787.

GONNELIEU (Jérome de), né à Soissons en 1640, jésuite en 1657, mort à Paris en 1715, parcourut avec succès la carrière brillante de la chaire, et celle de la direction, moins éclatante, mais aussi difficile. Ses mœurs étaient une prédication continuelle, et la plus efficace. Ses ouvrages, fruit de sa piété et de son zèle, sont en grand nombre. | *Exercices de la vie spirituelle*, Paris, 1701, in-12 ; | *Pratique de la vie intérieure*, ibid. 1710, in-12 ; | *Instruction sur la confession et la communion*, ibid. 1713 ; | le *Sermon de N. S. à ses apôtres après la cène, avec des réflexions*, ibid., 1712, in-12, etc. Le plus connu est son *Imitation de Jésus-Christ*, 1763, in-12, traduite fidèlement et avec onction, quoiqu'infiniment inférieure à l'original, et augmentée de réflexions et de prières (1).

GONNELLI (Jean), surnommé l'*Aveugle de Cambassi*, du nom de sa patrie, lieu proche de Volterre dans la Toscane, fut l'élève de Pierre Tacca, disciple de Jean de Bologne. Ses talens donnaient de grandes espérances, lorsqu'il perdit la vue à l'âge de 20 ans. Cet accident ne l'empêcha point d'exercer la sculpture ; il faisait des figures de terre cuite, qu'il conduisait à leur perfection par le seul sentiment du tact. Il fit plus ; il tenta de faire de la même manière des portraits, et il en fit de très ressemblans, tels que ceux du pape Urbain VIII, et de Cosme Ier, grand-duc de Toscane. On en a vu plusieurs en France. Cet artiste mourut à Rome en 1664, à 52 ans, sous le pontificat d'Urbain VIII.

GONSALVE ou **GONÇALO de CORDOUE** (Hernandez-y-Aguilar), surnommé *le grand Capitaine*, duc de Terra-Nova, prince de Venouse, naquit à Montilla, petite ville près de Padoue, le 16 mars 1443, d'une des plus illustres maisons d'Espagne. Il se signala d'abord contre les Portugais en 1476. Il servit ensuite sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, à l'époque de la conquête du royaume de Grenade, et il se rendit maître de diverses places. Ferdinand V, roi d'Aragon, le mit à la tête des troupes qu'il envoya dans le royaume de Naples, sous prétexte de secourir Frédéric et Alphonse ses cousins, mais en effet pour les dépouiller. Il poussa la guerre avec vigueur, et se rendit maître

(1) Cette traduction, qu'on réimprime encore de nos jours, sous le nom du P. Gonnelieu, n'est pas de lui, mais de Jean Cusson. Le P. Gonnelieu est seulement auteur des prières et des pratiques qu'on y trouve.

par capitulation, en 1501, de Tarente. Ses troupes, mécontentes de manquer de tout, menacèrent de se révolter, et tinrent au général les plus insolens propos; mais la présence d'esprit, le sang-froid et la fermeté de Gonsalve, les continrent dans le devoir. Comme il avait besoin d'un grand événement pour affermir son autorité, il assiége Cérignoles, afin de déterminer les Français à hasarder une bataille; il a le bonheur de l'engager et de vaincre. Il s'empare de Naples sans coup férir, et emporte les châteaux l'épée à la main en 1503. Les richesses qu'on y avait amassées deviennent la proie du vainqueur. Comme quelques soldats se plaignaient de n'avoir pas eu assez de part au butin : *Il faut réparer votre mauvaise fortune*, leur dit Gonsalve; *allez dans mon logis, je vous abandonne tout ce que vous trouverez.* Cependant une nouvelle armée, arrivée de France, menaçait de tomber sur les Espagnols. Gonsalve, quoique beaucoup plus faible, se retranche à la vue des Français. Comme les officiers espagnols trouvaient quelque témérité dans la conduite de leur général, il leur dit héroïquement : « J'aime mieux trouver mon tombeau en » gagnant un pied de terre sur l'ennemi, » que prolonger ma vie de cent années » en reculant de quelques pas. » L'événement justifia cette résolution. Gonsalve battit les Français à Seminara, à Cerignoles, près du Garillan (1503), finit la guerre par de savantes manœuvres, et assura à l'Espagne la possession du royaume de Naples, dont il devint connétable. Ses ennemis l'accusèrent de vouloir se rendre souverain de ce royaume; et on a dit que Ferdinand ajouta foi à ces bruits; parce que s'étant rendu à Naples, il obligea Gonsalve à le suivre en Espagne : mais il pouvait avoir d'autres raisons d'emmener Gonsalve, et de souhaiter d'avoir près de lui un si habile homme. Louis XII, roi de France, vit Gonsalve en passant à Savone, le fit manger à sa table, et s'entretint long-temps avec lui. Ce héros mourut à Grenade le 2 décembre 1515, à l'âge de 62 ans, laissant une réputation immortelle de bravoure, qui lui fit donner le nom de *Grand Capitaine*. On voit son mausolée dans le chœur de l'église des Hiéronymites, et en dehors de l'église, cette inscription gravée sur une table de jaspe : *Gonzales Fernando a Corduba, Gallorum ac Turcarum terrori.* Sa générosité contribua autant à sa gloire que sa valeur. La république de Venise lui fit présent de vases d'or, de tapisseries magnifiques, et de martres zibelines, avec un parchemin où était écrit en lettres d'or le décret du grand-conseil qui le faisait noble Vénitien. Il envoya tout à Ferdinand, excepté le parchemin. Le père du Poncet, jésuite, a donné l'histoire de ce grand capitaine, Paris, 1714, 2 vol. in-12. Florian a publié une espèce de poème sous le titre de *Gonzalve de Cordoue*. Le caractère du héros est conforme à l'histoire; mais tout le reste n'est qu'une agréable fiction.

GONSALVE (Martin), fanatique du 14e siècle, né vers l'an 1325 à Cuença en Espagne, prétendit qu'il était l'ange saint Michel, à qui Dieu avait réservé la place de Lucifer, et qui devait combattre un jour contre l'antechrist. L'inquisition le livra au bras séculier qui en fit une justice sévère (1374). Il avait un disciple nommé Nicolas le Calabrais, qui voulut le faire passer après sa mort pour le Fils de Dieu et qui assura que le Saint-Esprit devait sauver, au jour du jugement, tous les damnés par ses prières. Nicolas prêcha ses erreurs à Barcelone, et finit comme son maître.

GONTAULT. *Voyez* BIRON

*GONTERY (Jean), naquit à Turin, en 1562, et entra chez les jésuites à l'âge de vingt-deux ans. Il se distingua dans la prédication, et s'occupa particulièrement de la controverse sur laquelle il publia plusieurs ouvrages estimés de son temps, et écrits la plupart en français. Sotvel en donna une liste latine; on les trouve aussi détaillés dans d'autres catalogues, et en particulier dans l'*Examen critique des dictionnaires* par A. A. Barbier. Les plus remarquables de ses ouvrages sont : | *Correction fraternelle faite à M. Dumoulin, ministre du Pont-Charenton*, Paris, 1607, in-12. Cet ouvrage traite du baptême et des limbes, et l'auteur se cache sous le nom de *Philothée*, bachelier. | *Conséquences auxquelles a été réduite la religion prétendue réformée*, Rouen et Paris, 1610, in-8°; | *La vraie procédure, pour terminer le différend en matière de religion*, Caen, 1607. C'est un extrait des sermons de l'auteur, fait par un nommé Julian. | *Lettres à M. Le Comte, gouverneur de Sedan, avec les réponses*, Sedan, 1613, in-12. Ces lettres, au nombre de dix, dont cinq sont de M. Le Comte, roulent sur diverses matières de controverse : sur l'autorité des papes et des conciles, sur le pouvoir des papes, le temporel des rois, le culte des images et de

la croix; sur l'Eucharistie, le célibat des prêtres, et sur les indulgences. | *Du Juge des controverses*, Paris, 1616, in-8°; | *Instruction du procès de la religion prétendue reformée*, par R. P. J. Gontery. Bedé de la Gourmandière tâcha de réfuter Gontery par l'écrit intitulé *Réponse au libelle*, etc. Il est parlé du Père Gontery dans les ouvrages suivans, savoir : *Discours sur ce qui s'est passé en la conférence entre le père Gontery et les ministres de Caen*, par un anonyme, 1606, in-8°; *Les trophées du Père Gontery, jésuite, avec un catéchisme pour son instruction*, par J. Caspel, Sedan, 1613, in-8°; *Discours sur le sujet proposé en la rencontre du père Gontery et du sieur Moulin, où il est traité de la mission des pasteurs, du sacrifice de la messe et de la présence réelle*, par Pierre de Berulle, Paris, 1609, in-8°; *Lettre à mademoiselle de Sainte-Beuve, sur le décès et la louange du père Gontery, de la compagnie de Jésus*, par J. D. C., Paris, Chappelet, 1617, in-8° de 42 pages. Le père Gontery mourut à Paris en 1616, âgé de cinquante-quatre ans; il fut un des plus redoutables adversaires des soi-disant réformés; son zèle et ses lumières devinrent très utiles à la religion catholique, qui avait en lui un de ses plus ardens défenseurs.

GONTHIER, poète latin du 13e siècle, après avoir été maître d'école, fut moine de l'abbaye de Paris, ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Bâle, où il mourut le 11 mars 1223. On a de lui : | *Historia Constantinopolitana sub Balduino, circa annum* 1205, inserée dans les *Leçons anciennes* de Henri Canisius, Amsterdam, 1725, in-fol. à la fin du tome 4. Gonthier composa cette histoire sur la relation de son abbé Martin qui avait assisté au siége de Constantinople. | *De oratione, jejunio et eleemosyna libri XIII*, Bâle, 1504 et 1507, in-4°. On ne sait s'il faut attribuer l'ouvrage suivant au même Gonthier, ou s'il est d'un autre auteur du même nom : *Guntheri poetæ Ligurinus, de gestis Friderici I*, publié par les soins de Conrad Peutinger, Ausgbourg, 1507, in-fol., et plusieurs fois depuis. Ce poème, dont la latinité tient de la pureté des premiers siècles, porte le titre de *Ligurinus*, parce que l'auteur y chante l'expédition de Frédéric Barberousse dans la Ligurie, c'est-à-dire, dans le Milanais et dans la Lombardie. — Il est différent d'un autre GONTHIER, moine de Saint-Amand, qui a donné : | *Martyrium sancti Cyriaci*, en vers; | *Historia miraculorum sancti Amandi*, dans les Bollandistes, février, tom. 1. Gonthier assista à la translation du corps de saint Amand en 1107, et fut témoin des miracles arrivés à cette occasion : preuve de fait bien respectable en faveur du culte des saints et de leurs reliques. *Voyez* GAMALIEL, GERVAIS et PROTAIS.

GONTHIER (Charles), comte de Schwartzbourg, dans la Thuringe. On l'élut empereur d'Allemagne en 1347, pour l'opposer à Charles IV, roi de Bohème, qu'un autre parti avait nommé à l'empire. Pendant que ces deux concurrens se disposaient à la guerre pour se rendre maîtres de la couronne impériale, Gonthier mourut de poison à Francfort, à l'âge de 45 ans, 6 mois après son élection. Ce fut un médecin qui le lui présenta comme un remède. On l'enterra dans l'église de Saint-Barthélemi, et on lui fit des funérailles royales, auxquelles assista Charles son adversaire. Gonthier était un prince courageux et digne de l'empire.

GONTHIER. *Voyez* GUINTIER.

GONTRAN, roi d'Orléans et de Bourgogne, fils de Clotaire Ier, commença à régner en 561, et établit le siége de sa domination à Châlons-sur-Saône ou à Lyon. Les Lombards se répandirent dans ses états, et les ravagèrent. Mummol, un des plus heureux généraux de son siècle, les poursuivit jusqu'en Italie, et les tailla en pièces. Gontran, délivré de ces barbares, tourna ses armes contre Récarède, roi des Goths; mais elles n'eurent aucun succès. Il fut plus heureux dans la guerre contre Waroc, duc de Bretagne, qui fut forcé de lui rendre hommage en ces termes : *Nous savons comme vous, que les villes armoriquaines* (Nantes et Rennes) *appartiennent de droit au fils de Clotaire, et nous reconnaissons que nous devons être leurs sujets...* Chilpéric, avec lequel il était alors en guerre, ayant été tué, Gontran, loin de profiter de sa mort, se prépara à la venger. Il servit de père à Clotaire son fils, et défendit Frédégonde sa veuve, contre la vengeance que Childebert et Brunehaut en auraient pu tirer. Ce prince mourut après un règne de 41 ans en 593, à 60 ans, sans laisser d'enfans. L'Eglise le mit au nombre des saints; il mérita cet honneur, par son zèle pour la religion et la justice, par ses libéralités envers les malheureux.

GONZAGUE (Louis de), en italien

Gonzaga, d'une illustre maison d'Italie, qui a donné deux impératrices à l'Allemagne, une reine à la Pologne, et un grand nombre de cardinaux, était fils de Gui de Gonzague. Après avoir défait Passarino Boniscola, tyran de Mantoue, en 1327, il devint lui-même seigneur de cette ville, sous le titre de *Vicaire de l'empire*, et mourut en 1361, âgé de 95 ans. — Jean-François, un de ses descendans, né en 1390, se fit un nom par son habileté et son courage. Il fut général des troupes de l'Eglise pour la défense de Bologne sous Jean XXIII, et de celles des Vénitiens contre les Milanais. Il fut créé marquis de Mantoue par l'empereur Sigismond en 1433, et mourut en 1444. — Frédéric II fut fait duc de Mantoue par l'empereur Charles-Quint, qui lui conserva en même temps le marquisat de Montferrat. Il mourut en 1540. — Son petit-fils, Vincent de GONZAGUE finit la postérité masculine de la branche ainée, et mourut en 1627. — Frédéric II avait un autre fils nommé Louis, qui, étant venu s'établir en France, fut duc de Nevers par son mariage avec Henriette de Clèves. *Voy.* NEVERS. — Son fils, Charles de GONZAGUE, était duc de Nevers en France, lorsqu'il alla prendre possession du duché de Mantoue. Il fut secondé par les armes de Louis XIII, et se conduisit avec autant de prudence que de valeur. Il mourut en 1637. — Son petit-fils, Charles IV, s'étant déclaré pour le roi d'Espagne Philippe V, fut mis au ban de l'empire et dépossédé de son duché. Il mourut à Padoue en 1708, sans postérité légitime. — Il y avait d'autres branches de cette maison, qui ne purent entrer en possession de Mantoue. Ce duché resta à la maison d'Autriche. La branche de Guastalla étant éteinte en 1729, ce duché fut réuni à celui de Mantoue, et depuis joint aux duchés de Parme et de Plaisance. Voy. *Antonii Possevini junioris, Gonzagarum, Mantuæ et Montisferrati ducum, historia*, Mantoue, 1628, in-4°; les *Mémoires du duc de Nevers*, 1665, 2 vol. in-fol. et l'*article* GOSSELINI.

GONZAGUE (Cécile de), fille de François Ier de Gonzague, marquis de Mantoue, apprit les belles-lettres de Victorin de Feltri, et y fit des progrès tellement admirables, qu'à 12 ans elle savait parfaitement le grec. Sa mère, Paule Malatesta, dame illustre par sa vertu, par son savoir et par sa beauté, lui inspira le mépris du monde, et l'engagea à se faire religieuse. Ses vertus illustrèrent le cloître autant que ses connaissances. Elle florissait au 15e siècle, et mourut vers l'an 1460.

GONZAGUE (Eléonore-Hippolyte de), fille de François II, marquis de Mantoue, et femme de François-Marie de La Rovère, duc d'Urbin, fit paraître une constance héroïque dans l'adversité, et ne quitta pas un seul moment son mari dans ses disgrâces. Elle fut un modèle de chasteté. Elle ne voulut avoir aucune familiarité avec les femmes de mauvaise réputation, et leur défendit l'entrée de son palais. Elle en chassa même plusieurs de ses terres. Cette vertueuse dame mourut en 1570. Elle eut deux fils et trois filles. L'aîné fut duc d'Urbin, et le puîné fut duc de Sore et cardinal; les trois filles furent mariées à des princes, et se montrèrent dignes de leur illustre mère.

GONZAGUE (Julie de), de l'illustre famille de ce nom, fut un des ornemens du 16e siècle. Elle épousa Vespasien Colonne, comte de Fondi, et ne fut pas moins célèbre par ses attraits que par ses vertus et son esprit. La réputation de sa beauté enflamma la curiosité et peut-être les désirs de Soliman II, empereur des Turcs. Il chargea Barberousse, roi d'Alger, et son amiral, d'enlever Julie. Ce général arriva la nuit à Fondi, où elle tenait sa petite cour, prit la ville par escalade, et ne manqua que d'un moment sa proie. Julie, au premier bruit, s'évada en chemise par une fenêtre, et s'étant engagée dans les montagnes, elle ne sauva son honneur qu'à travers mille périls. Cette héroïne, si constante en amour, qu'après la mort de son mari elle refusa les plus grands seigneurs, le fut moins en matière de religion. Elle se laissa entraîner, dit-on, dans les erreurs de Luther. Ayant perdu son époux, elle prit pour devise une *amaranthe*, que les botanistes appellent *fleur d'amour*, avec ces mots : *Non moritura.*

GONZAGUE (Lucrèce de), dame illustre du 16e siècle, se signala également par ses vertus et par ses écrits. Hortensio Lando lui dédia son *Dialogue sur la modération des passions*. Elle fut malheureuse dans son mariage avec Jean-Paul Manfrone, qu'elle épousa à regret à l'âge de 14 ans. Il était brave, mais il se conduisit si mal, que le duc de Ferrare le fit mettre en prison, et le trouva digne du dernier supplice; il usa néanmoins de clémence et ne le fit point mourir, en

considération de Lucrèce son épouse. Cette illustre dame employa tous les moyens qui lui parurent les plus propres à procurer la liberté à son mari; mais elle ne put rien obtenir. Ils pouvaient seulement s'écrire. Enfin, son mari étant mort dans la prison, elle ne voulut point se remarier, et mit ses deux filles dans des couvens. Elle mourut elle-même le 2 février 1576. On recueillit ses *lettres*, in-12, 1552, à Venise, et on y inséra jusqu'aux billets qu'elle écrivait à ses domestiques. Ce recueil est un monument de sa piété et de son esprit.

GONZAGUE (Hercule), né en 1505 de François de Gonzague et d'Elizabeth d'Est, fut évêque de Mantoue, archevêque de Tarragone, et créé cardinal par Clément VII en 1527. Il arrêta avec beaucoup de zèle les progrès de l'hérésie en Italie. Paul III, en reconnaissance des services qu'il rendait à la religion, lui adressa un bref l'an 1545, où il lui accordait une pleine autorité sur tout son clergé séculier et régulier. Pie IV l'envoya au concile de Trente en qualité de son premier légat. Il y mourut le 12 mars 1563.

GONZAGUE (saint Louis de), fils de Ferdinand, marquis de Castiglione, de la maison de Mantoue, naquit au château de Castiglione le 9 mars 1568, entra chez les jésuites le 2 novembre 1587, et s'y sanctifia en peu de temps par l'exercice de toutes les vertus, surtout par une grande pureté de mœurs et une ardente charité; il mourut d'une langueur contractée au service des malades à Rome en 1591, âgé d'un peu plus de 23 ans, après en avoir passé près de six dans la société. On l'enterra dans l'église du collége des Jésuites. Son corps a été depuis transféré dans une chapelle qui a été bâtie sous son invocation, par le marquis Scipion Lancelotti. Saint Louis de Gonzague fut béatifié par Grégoire XV en 1621, et canonisé par Benoît XIII en 1626. Le Père d'Orléans a écrit sa *Vie*. On trouve l'histoire de ses miracles dans le Père Cépario, et dans les Bollandistes.

GONZAGUE (Louise-Marie de), reine de Pologne, née vers 1612, était fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers, puis de Mantoue. Elle épousa Ladislas-Sigismond IV, roi de Pologne en 1645, et fut couronnée l'année d'après à Cracovie. Après la mort de ce prince en 1648, elle se maria par dispense du pape, à Jean-Casimir, frère de Ladislas. Un grand fonds d'esprit et de piété, la grandeur de son courage dans des temps difficiles, les moyens qu'elle prit pour remettre la tranquillité dans la Pologne, troublée par les armes des Suédois et par la faction des rebelles, la firent aimer et respecter. Elle mourut d'apoplexie à Varsovie, le 10 mai 1667, sans laisser d'enfans. L'histoire de cette reine a été écrite par Jean le Laboureur, Paris, 1649, in-4°.

GONZAGUE. *Voyez* ANNE.

GONZALÈS. *Voyez* COQUES.

GONZALES DE MENDOZA. *Voy.* MENDOZA.

GONZALEZ DE CASTIGLIO (Jean), augustin espagnol, célèbre par sa piété et par ses prédications, mourut à Salamanque en 1479, à 49 ans. Il fut empoisonné à l'autel par une hostie consacrée, qu'une dame lui avait fait donner, transportée de fureur de ce qu'il avait converti son amant.

GONZALEZ (Thyrse), espagnol, général des jésuites, mort à Rome en 1705, a combattu la doctrine de la *probabilité*, soutenue par plusieurs casuistes, dans un *Traité* imprimé à Rome en 1694, in-fol. Il y montre que ce n'est pas une opinion généralement reçue dans sa société; il prouve même qu'enseignée au 16e siècle dans toutes les écoles, elle a eu pour premiers adversaires des jésuites, entre autres Rebellus en 1608, Comitolus en 1609, André Blancus sous le nom de *Candidius Philalètes*. Il la réfute ensuite très fortement, sans néanmoins obliger les théologiens de son ordre à suivre son sentiment, déclarant qu'il écrit comme simple particulier et non comme général. On a encore de lui : | un *Traité* contre les propositions de l'assemblée du clergé de France de 1682. | *Manuductio ad conversionem Mahumetanorum*, Dillingen, 1689. | *Veritas religionis christianæ demonstrata*.

GONZALEZ TELLEZ (Emmanuel), professeur de droit à Salamanque en 1655, a laissé un *Commentaire sur les Décrétales*, en 4 vol. in-fol. 1693.

GONZALEZ. *Voyez* GONSALVE DE CORDOUE.

* **GONZALVEZ** (Jacques), jésuite missionnaire portugais, né dans l'île de Divar à Goa en 1672, prêcha l'Evangile à Ceylan pendant 33 années, opéra un nombre considérable de conversions, et mourut en 1742, après avoir établi plusieurs églises et colléges. Il laissa manuscrits différens ouvrages écrits en portu-

gais, en chingalais et en tamoul. On cite comme un des plus remarquables celui qui a pour titre (en portugais) *Principes qui démontrent l'origine de la secte de Budu* (Bouddah), *et l'impossibilité d'observer sa doctrine.*

GOOL (Jean van), peintre hollandais, né à la Haye en 1685, mort vers l'an 1737, avait la touche ferme et la composition agréable. Il a donné *Théâtre des peintres flamands, contenant leurs vies et leurs ouvrages*, en flamand, la Haye, 1750-1751, 2 vol. in-8°. Ce n'est qu'une compilation de faits et une liste de tableaux, sans jugement sur les manières différentes des peintres.

* GORANI (Joseph, comte de), né à Milan vers l'an 1740, se distingua dans ses études par sa facilité à tout concevoir, et se livra à la composition de divers ouvrages sur l'éducation publique, l'économie politique et la philosophie, où il développa des idées très hardies, et beaucoup de projets de réforme. Il avait pris part à la rédaction du *Café*, journal littéraire dont les chefs étaient Verri et Beccaria. Après la mort de ceux-ci, Gorani soutint dans une autre feuille périodique les principes de la révolution française. Il se rendit à Paris, et présenta à l'assemblée nationale Constituante, une requête par laquelle il sollicitait le titre de *citoyen français*, qui lui fut accordé par un décret. Cette démarche lui attira les persécutions les plus violentes de la part du gouvernement de sa province. Un décret de bannissement et de prise de corps fut lancé contre lui. Ses biens furent confisqués, et son nom effacé des registres de la noblesse milanaise. En 1794 les crimes de Robespierre lui firent chercher un nouvel asile à Genève, où il vécut dans la misère jusqu'à sa mort arrivée le 12 décembre 1819, à l'âge d'environ 75 ans. Ses ouvrages sont : | un *Plan d'éducation publique*, 2 vol. in-8°; | un *Traité de l'impôt;* | un *Traité contre le despotisme*, 2 vol. in-8°; | des *Recherches sur la science du gouvernement*, 2 vol. in-8°. Elles ont été traduites de l'italien en français, en 1792, en 2 vol. in-8°, sur un exemplaire corrigé par l'auteur. Quoique les circonstances fussent très favorables à la publication de cette traduction, elle a obtenu peu de succès, parce que les idées du comte Gorani, toutes révolutionnaires qu'elles étaient, n'étaient pas encore à la hauteur de la révolution qu'on voulait opérer. | Les *Eloges* de deux célèbres florentins, Salluste-Antoine Bandini, archidiacre de Sienne, et le docteur Redi, premier médecin du grand-duc de Toscane; | plusieurs *Mémoires* sur différentes parties des sciences et des arts, qu'il a fournis aux différentes académies dont il était membre; | *Mémoires secrets et critiques des cours des gouvernemens de l'Italie*, Paris, 1793, 3 vol. in-8°; | *Lettre d'un citoyen français au duc de Brunswick*, 1793, in-8°.

GORDIEN le Père, *Marcus Antonius Gordianus Africanus Senior*, né l'an 157, était fils de Metius Marcellus, descendait par sa mère de l'empereur Trajan. Après avoir exercé le consulat avec distinction, il fut envoyé proconsul en Afrique. Les cruautés de l'empereur Maximin, et les exactions tyranniques de ses intendans, ayant fait révolter cette province, les légions proclamèrent en 237 Gordien empereur, quoiqu'il eût alors 80 ans. Il refusa d'abord; mais voyant qu'on le menaçait de le tuer, il accepta et s'associa son fils. Le sénat instruit de cette nouvelle lui décerna le titre d'Auguste, et déclara les Maximin père et fils, ennemis publics. Maximin furieux marcha contre le nouvel empereur, qui envoya son fils pour le combattre. Ce jeune prince ayant été tué après un combat sanglant, Gordien le père s'étrangla de désespoir à Carthage, où il s'était retiré. Il fut autant regretté pour sa douceur, que pour son courage et son esprit. Il ressemblait beaucoup à Auguste; il en avait la voix, le geste et la taille. Il avait composé dans sa jeunesse un *Poème sur la vie des Antonin.*

GORDIEN le fils, *Marcus Antonius Gordianus Africanus Junior*, fils du précédent, naquit vers l'an 191 et fut instruit dans les belles-lettres par Serenus Sammonicus le jeune, qui lui laissa sa bibliothèque, composée de 62,000 vol. Son esprit cultivé, son caractère doux et complaisant, le firent aimer de l'empereur Héliogabale, qui lui donna la charge de questeur ou de trésorier des finances. Alexandre Sévère lui confia ensuite la préfecture de Rome, et la manière dont il remplit cette charge lui mérita le consulat. Son père étant parti l'an 230 pour aller gouverner l'Afrique, il le suivit en qualité de lieutenant de cette province. En 237 l'un et l'autre furent reconnus empereurs. Gordien le fils marcha à la tête d'une armée contre Capellien, gouverneur de Mauritanie, qui était resté fidèle

à Maximin; mais il fut vaincu et tué le 25 juin de la même année 237. Ses vertus militaires étaient offusquées et affaiblies par un penchant extrême pour les femmes. Il s'abandonna tellement à cette passion, que, dans la vigueur de l'âge, il ne lui restait plus que la faiblesse de la vieillesse. Il n'avait que 46 ans lorsqu'il fut tué, et n'avait joui du rang d'empereur qu'environ 40 jours.

GORDIEN le jeune, *Marcus Antonius Gordianus Pius*, petit-fils de Gordien le vieux, fut honoré du titre de César, en 237 à l'âge de 12 ans. A 13 il fut proclamé empereur, et tous les peuples de l'empire le reconnurent avec transport. Cet enfant eut toute la sagesse d'un vieillard instruit par l'expérience. Il épousa dans sa 16e année Furia Sabina Tranquillina, fille de Misithée, homme célèbre par son savoir et son éloquence, et par d'autres qualités bien plus importantes. Gordien le fit préfet du prétoire, aussitôt qu'il eut épousé sa fille. Ce fut par le conseil de cet homme sage qu'il entreprit plusieurs grands édifices, dont le plus magnifique fut celui du Champ-de-Mars. Il contenait deux vastes galeries de mille pieds de longueur, et éloignées de 500 l'une et l'autre. Entre ces deux galeries était de chaque côté une haute palissade de lauriers et de myrtes, et au milieu une terrasse de la longueur des galeries, soutenue par plusieurs rangs de petites colonnes. Au-dessus de cette même terrasse s'élevait une autre galerie de 500 pieds de long... Il y avait près de 4 ans que Gordien régnait paisible, quand Sapor, roi de Perse, ravagea les provinces de l'empire. Le jeune empereur partit bientôt après, pour le combattre avec une armée nombreuse. Au lieu de s'embarquer avec ses troupes, ce qui était le plus court, il préféra la terre à la mer, et traversa exprès la Mœsie, afin d'y arrêter les progrès des Goths et d'autres peuples du Nord, qui, semblables à un torrent, venaient d'inonder la Thrace. Il y signala son entrée par une victoire qu'il remporta sur les barbares, et après y avoir établi l'assurance et l'ordre, il continua sa route par le détroit de l'Hellespont, et ensuite par l'Asie-Mineure; de là il passa en Syrie, où Sapor et lui en vinrent bientôt aux mains. Gordien fut vainqueur, et reprit sur lui la ville d'Antioche; il se rendit aussi maître de Cares et de Nisibe, deux places considérables dont s'étaient emparés les Perses. Le sénat lui décerna le triomphe, et donna à son beau-père le titre de *tuteur de la république*. Tandis qu'il illustrait le nom romain par ses exploits, Philippe, préfet du prétoire, la seconde personne de l'empire, voulut être la première. Il fit assassiner le jeune Gordien en 244. L'armée honora sa mémoire par un tombeau où elle déposa son corps, sur les confins de la Perse, avec cette inscription en langue grecque, syriaque, latine et égyptienne : « Au divin » GORDIEN, vainqueur des Perses, des » Goths et des Sarmates, qui a mis fin aux » troubles domestiques de l'empire, et » subjugué les Germains, mais non les » Philippes.... » Le sénat, aussi sensible à cette perte que l'armée, fit un décret en l'honneur des Gordien, par lequel leur postérité était exempte de tous les emplois onéreux de la république. Plusieurs écrivains, notamment l'abbé Dubos, admettent l'existence d'un quatrième Gordien; mais leur opinion n'a pas prévalu. On peut consulter à cet égard l'*Histoire des quatre Gordiens*, par ce dernier, et la réfutation de cet ouvrage par Ant. Galland intitulé : *Lettre touchant l'histoire des quatre Gordiens*, etc.

GORDIUS, roi de Phrygie et père de Midas, était un laboureur qui parvint de la charrue au trône. Il n'avait pour tout bien que deux attelages de bœufs, l'un pour labourer, l'autre pour traîner son chariot. Les Phrygiens, ayant appris de l'oracle, que celui qu'ils rencontreraient sur un char serait leur roi, ils décernèrent la couronne à Gordius. Midas, son fils, offrit le chariot de son père à Jupiter. Le nœud qui attachait le joug au timon était fait, dit-on, avec tant d'adresse, que le vulgaire étonné fit courir le bruit que l'empire de l'Asie appartiendrait à celui qui le dénouerait : on citait même à ce sujet la décision d'un oracle. Alexandre le Grand passant à Gordium, capitale de la Phrygie, fut curieux de voir cet ouvrage qu'on disait être si merveilleux. Il vit le nœud, et, sans s'amuser à le défaire méthodiquement, comme avaient cherché en vain tant d'autres, il brusqua la difficulté en le coupant d'un coup d'épée : ce qui fait dire à Quinte-Curce : *Oraculi sortem vel elusit vel implevit.*

GORDON (Jacques-Huntley), d'une des meilleures maisons d'Ecosse, alla à Rome, où il se fit jésuite en 1565; il se rendit habile dans la philosophie, la théologie et les langues. Il enseigna l'hébreu avec réputation à Bordeaux, à Paris et à Pont-à-Mousson, et voyagea en Alle-

magne, en Danemarck et dans les îles britanniques, où il eut beaucoup à souffrir pour la religion catholique. Il mourut à Paris en 1620, à 77 ans. On a de lui : *Controversiarum christianæ fidei epitome*, Cologne, 1620, 2 vol. in-8°.

GORDON (Jacques LESMORE), d'une des plus illustres maisons d'Ecosse, né à Aberdeen en 1552, entra chez les jésuites à Paris en 1573. Après avoir enseigné la théologie, et gouverné les colléges de Toulouse et de Bordeaux, il fut appelé à la cour pour être confesseur de Louis XIII. Il mourut à Paris en 1641, à 88 ans. Il est auteur : | d'un *Commentaire* latin *sur la Bible*, en 3 vol. in-fol. ; | d'une *Chronologie*, in-fol. aussi en latin, depuis la création du monde jusqu'à l'an 1617. | D'une *Théologie morale*, en 2 vol. in-fol. et de quelques autres ouvrages en latin.

GORDON (Thomas), célèbre écrivain politique du 18e siècle, né dans la province de Galloway en Irlande, mort au mois de juillet 1750, à 66 ans, avait le génie de la politique et de la littérature. Il se livra d'abord à Londres à l'enseignement, puis s'associa aux travaux littéraires de Trenchard, et publia avec lui *les Lettres de Caton*, en anglais, 1737, 4 vol. in-12, et le *Whig indépendant*, ou *Défense du christianisme primitif*, 1728, in-8° : ouvrages dirigés contre l'administration de cette époque et auxquels l'esprit de parti donna de la vogue. Gordon composa aussi quelques brochures en faveur de sir Robert Walpole. Son goût pour les écrivains penseurs l'engagea à donner en 1728 une bonne *traduction* anglaise de *Tacite*, précédée de *discours politiques* qui furent traduits en français, et parurent à Amsterdam, 1742, 2 vol. in-12. En 1743, il donna la *traduction* anglaise de *Salluste*. Les discours politiques qu'il y joignit furent aussi traduits en français, par Daudé, 1759, 2 vol. in-12. Gordon fit suivre cette traduction de celle des *Catilinaires de Cicéron*.

* GORDON (André), savant bénédictin écossais, connu de l'Europe savante par ses belles expériences sur l'électricité, était né en 1712. Il étudia les belles-lettres à Ratisbonne, voyagea en Italie, en Autriche et en France, professa la philosophie à l'université d'Erfurt, et mourut en 1751, membre correspondant de l'académie des sciences de Paris. On cite comme ses principaux ouvrages : | *Progr. de studii philosophici dignitate et utilitate*. Erfurt, 1737, in-4° ; | *De concordandis mensuris*, ibid. 1742, in-4° ; | *Phænomena electricitatis exposita*, ibid., 1744, in-8° ; | *Physicæ experimentalis elementa*, ibid., 1751-52, 2 vol. in-8°, fig.

GORDON (Alexandre), écossais, voyagea en Italie où il s'arrêta long temps, passa de là en France, en Allemagne ; fut secrétaire de plusieurs sociétés scientifiques en Angleterre, et se rendit, en 1741, dans la Caroline, où il occupa divers emplois. Il était juge de paix, lorsqu'il y mourut après l'an 1750. On a de lui : | *Vie du pape Alexandre VI, et de son fils César Borgia*, traduite en français, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-8°, ouvrage curieux et à quelques égards assez impartial : cependant poussé peut-être trop loin, selon Lenglet du Fresnoy ; « La conduite de ce pape, ajoute le même » critique, a été dérèglée, et on ne l'a » que trop fait savoir. » L'original de cet ouvrage a été imprimé en 1726, in-fol. | *Voyage en Ecosse*, avec 66 planches, 1726, in-fol. ; | *Supplément* à ce voyage, 1732 ; | *Essai sur les antiquités égyptiennes*, 1737 et 1739, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Alexandre D'ACHINTOUL GORDON, son parent qui devint major en Russie, et mourut en 1752, auquel on doit une *Histoire de Pierre Ier*, publiée en anglais, 3 ans après sa mort, à Aberdeen, en 2 vol. in-8°. Cette histoire est précieuse par l'exactitude des faits.

* GORDON (lord Georges), né à Londres le 19 décembre 1750, de Cosme Georges, duc de Gordon, issu d'une ancienne famille d'Ecosse, servit d'abord dans la marine pendant une partie de la guerre de l'indépendance américaine, devint ensuite membre du parlement, et se fit remarquer dans cette assemblée par son opposition au bill en faveur des catholiques, et par les sarcasmes violens qu'il se permit contre ceux qui n'étaient pas de son avis. En 1780 il se plaça à la tête du parti protestant qui paraissait alarmé des progrès de la religion catholique, depuis qu'un décret rendu en 1778 avait un peu adouci la rigueur des lois contre ceux qui la professaient. Il se chargea des plaintes de son parti : ses représentations n'ayant pas été accueillies, il organisa un rassemblement considérable, et fut l'auteur des troubles de 1780 : plus de 100 mille personnes ameutées investirent le parlement, et se livrèrent aux excès les plus coupables. Lord Gordon fut mis en jugement sous l'accusation du crime de haute trahison, mais il fut ac-

quitté, parce que les débats n'avaient pas prouvé qu'il eût assemblé la foule dans de mauvaises intentions. En 1788, il fut traduit de nouveau devant la cour de justice, comme coupable d'être l'auteur d'un libelle contre la reine de France et contre l'impératrice de Russie : mais il se retira en Hollande, d'où il fut renvoyé par ordre des autorités. Il se rendit alors à Birmingham, où il fit profession de la religion juive; il y fut arrêté, conduit à Londres et enfermé dans la prison de Newgate, où il était condamné à rester cinq ans et dix mois. Il y mourut le 1er novembre 1793, regretté de ses compagnons d'infortune à qui il faisait du bien. On a de lui sur les affaires du temps plusieurs pamphlets dont le style est correct, vif et animé.

* **GORDON** (Guillaume), historien anglo-américain, pasteur d'une congrégation d'indépendans à Ipswich, était né en 1729 à Hitchin dans le comté de Hereford en Angleterre. Il embrassa l'état ecclésiastique, et passa aux Etats-Unis en 1770, devint chapelain du congrès provincial de Massachussetts, et adopta avec ardeur la cause des Américains. A son retour en Angleterre, il écrivit le récit de cette guerre sous ce titre : *Histoire de l'origine, des progrès et de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique*, etc. Londres, 1788, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage en forme de lettres contient des documens authentiques très précieux; mais il est écrit avec partialité, sans noblesse et sans élégance. L'*Istoria della guerra dell' indipendenza dell' America*, Paris, 1810, traduite de l'italien en français par Sevelinges, 4 vol. in-8°, est préférable. On doit aussi à Gordon un abrégé du traité de Jonathan Edward sur les *affections religieuses*, et quelques sermons. Il mourut à Ipswich en 1807.

GORELLI, notaire à Arezzo, descendait, dit-on, de l'ancienne famille des Giri Ghoro ou Goru, connue dans l'Italie, dès le onzième siècle. Il a écrit en vers ce qui s'est passé de plus remarquable dans sa patrie depuis 1310 jusqu'en 1384. Son ouvrage est utile pour connaître l'histoire de son temps. C'est un fort mauvais poème : mais c'est une assez bonne chronique. Le savant Muratori l'a inséré dans sa grande *Collection des écrivains de l'histoire d'Italie*, tome 15.

GORGIAS, célèbre capitaine des troupes d'Antiochus Epiphanes, fut envoyé par Lysias en Judée avec Nicanor, à la tête d'une puissante armée, pour désoler tout le pays. Judas Machabée s'étant avancé contre ces deux généraux, attaqua d'abord Nicanor, le vainquit, et força Gorgias à se retirer. Deux ans après, celui-ci en étant encore venu aux mains avec Judas, fut vaincu. Il était sur le point d'être pris par Dosithée, lorsqu'un de ses cavaliers lui donna moyen de se sauver.

GORGIAS le *Léontin*, ainsi nommé, parce qu'il était de Léontium, ville de Sicile, sophiste et orateur célèbre, fut envoyé par les Léontins à Athènes, pour demander du secours contre les Syracusains, l'an 417 avant Jésus-Christ, et obtint ce qu'il demandait. On dit qu'il vécut au-delà de cent ans.

GORI (Antoine-François), savant antiquaire de Florence, professeur public d'histoire, s'est acquis la plus grande réputation par les ouvrages qu'il a publiés depuis environ 1727 jusqu'en 1760; tels sont : | *Thesaurus veterum Diptycorum consularium et ecclesiasticorum*, Florence 1759, 3 vol. in-folio; | *Musæum Etruscum*, Florence, 1737, 2 vol. in-folio, ornés de 200 planches avec des explications savantes; | *Musæi Guarnaccii antiqua monumenta etrusca, eruta è Volaterranis hypogæis*, Florence, 1744, in-folio. Ces monumens d'une antiquité indubitable, découverts dans les fouilles de Volterre, sont très utiles, avec l'aide des observations de Gori, pour éclaircir l'histoire, la religion, les mœurs et les cérémonies des anciens Etrusques; | *Musæum florentinum*, Florence, 12 vol. in-folio, 1731-1766, avec un grand nombre de figures. C'est une description de la riche galerie de Florence. | *Inscriptiones antiquæ græcæ et romanæ*, Florence, 1744, 3 vol. in-folio. Ce sont les inscriptions anciennes qui se trouvent dans la Toscane avec des explications; | *Monumentum*, sive *Columbarium libertorum et servorum Liviæ Augustæ et Cæsarum*, Florence, 1727, in fol. C'est la description d'un monument découvert en 1726, dans la voie Appienne; | *Musæum Cortonense*, avec François Valesi et Rodolphe Venuti, Rome, 1750, in-fol. Gori naquit à Florence le 9 novembre 1691, et y mourut en 1757.

GORIN de SAINT-AMOUR. *Voyez* AMOUR.

* **GORINI** (Joseph Corio, marquis de), poète dramatique, né à Milan vers la fin du 17e siècle, a laissé plusieurs pièces dramatiques qui eurent un succès brillant, et lui assurent un rang honorable

sur le parnasse italien. On les a recueillies sous ce titre : *Teatro comico e tragico*, Venise, 1732, 1 vol. in-8°, et Milan, 1745, 5 vol. in-12. La préface offre un tableau de l'origine et des progrès de l'art dramatique chez les différentes nations. Ses meilleures pièces sont *Jézabel*, *Hécube*, *Mahomet II*, tragédies presque toutes imitées de notre scène et souvent traduites littéralement : le *Baron Polonais*, copie du *Pourceaugnac* de Molière, le *Fripon français*, etc. On a encore de Gorini : | des *Eglogues* et des *poésies* diverses ; | *Politica, diritto e religione, per ben pensare e scegliere il vero dal falso in queste importantissime materie, con la riposta*, 1742, 2 tom. in-4° ; ouvrage mis à l'index ; | *L'Uomo, trattato fisico-morale, diviso in tre libri*, Lucques, 1756, 1 vol. in-4° ; | *Via e verità su i fondamenti de la morale cristiana soliloqui*, Milan, 1761, 2 vol. in-12.

GORION. *Voyez* JOSEPH BEN GORION.

*GORITZ (le Père François-Antoine), ainsi nommé de Goritz ou Goritia, pays où il était né vers 1725, entra chez les Pères capucins dans la province de Styrie, et se distingua à la fois par sa doctrine, la pureté de ses mœurs et son humilité chrétienne. Il fut pendant plusieurs années professeur de théologie dans les écoles de son ordre, et publia plusieurs savans ouvrages sur la morale, sur les monumens profanes et sacrés. Pie VI, instruit des vertus et des connaissances du Père François-Antoine, le reçut avec beaucoup de bienveillance lors du voyage de ce pontife à Vienne, en 1782. Un des meilleurs ouvrages de ce religieux est son *Epitome theologiæ moralis in CCXXXIII tabulis* P. F. A. a Goritia, 1795 ; Venise, 1805 ; à Paris, 1821, chez Baucé-Rusand, et 1825 et 1829, chez Adrien Leclerc. Le Père François mourut en 1784, avant d'avoir pu terminer cet ouvrage. C'est un de ses confrères, le Père Jérôme de Goritz, qui l'a revu et achevé ; il le dédia à Pie VI ; mais ce pape était mort lorsqu'on publia l'édition de Venise. On trouve dans ce livre toute la théologie morale distribuée par tableaux qui, pour chaque question, offrent d'un coup d'œil tout ce qui se rapporte à la pratique ; ces tableaux n'occupent pas plus d'une page chacun, et sont au nombre de deux cent trente-trois, distribués par divisions et subdivisions. Chaque tableau présente de suite tous les principes qui peuvent servir à résoudre les difficultés qui se présentent, soit dans les divers cas de conscience, soit dans l'administration des sacremens. L'auteur cite les autorités sur lesquelles il appuie ses décisions. Plusieurs professeurs de théologie, qui ont lu l'*Epitome*, le regardent comme un résumé exact des règles de la morale, très utiles pour les pasteurs et les confesseurs ; d'autant plus que l'auteur a évité les deux extrêmes, le relâchement de certains casuistes et la sévérité outrée de quelques autres. Il serait à souhaiter que cet ouvrage fût mieux connu en France, et qu'il obtînt le même succès qu'il a obtenu en Italie et en Allemagne.

GORLÉE ou GORLÆUS (Abraham), né à Anvers en 1549, mort à Delft en Hollande, le 15 avril 1609, était extrêmement versé dans la connaissance des médailles, des monnaies anciennes et des autres antiquités. C'était sa passion dominante. On a de lui : | *Dactyliotheca*, Nuremberg, 1600, in-4°, réimprimé à Leyde en 1695, avec des notes de Jacques Gronovius, et en 1707, 2 vol. in-4°. C'est un traité sur les anneaux et les sceaux des anciens ; il est savant et curieux ; | *Thesaurus numismatum familiarum romanarum*, in-folio, Leyde, 1608. On y trouve une ample critique de l'ouvrage de Fulvius Ursinus sur la même matière ; | *Paralipomena numismatum*. On voit dans ces différens ouvrages un homme qui s'était nourri des meilleurs auteurs de l'antiquité.

GOROPIUS (Jean), médecin, né dans un village du Brabant en 1518, voyagea en Italie, en Espagne et en France, fut médecin de la reine Eléonore, épouse de François Ier, et de Marie, reine de Hongrie. Philippe II lui offrit l'emploi de son médecin ; mais Goropius dégoûté de la cour se contenta d'un présent considérable que ce prince lui fit. Il exerça long-temps sa profession à Anvers. Il l'abandonna ensuite pour se livrer entièrement à l'étude de l'antiquité, et mourut à Maestricht en 1572, à 55 ans. C'était un homme bizarre qui soutenait des opinions ridicules. Ses *Origines Antwerpianæ*, 1569, in-folio, sont pleines d'érudition, mais elles n'ont pas toujours été dictées par un jugement sain ; il prétend que la langue flamande est celle qu'ont parlée nos premiers parens. Quelque singulières que soient ses preuves grammaticales, elles ont été adoptées et mises sous un nouveau jour, par Adrien Scrickius, 40 ans après. Stevin

(*voyez* ce nom) approche aussi de cette haute idée de la langue flamande. Il y a, du reste, dans cet ouvrage de Goropius, d'excellentes choses, et où la saine critique a présidé ; telle que son *Atvatica* et sa *Gigantomachia*. Dans la première, il montre que la prétendue *Advatica* ou *Atvatuca*, dont parle César, n'est qu'une faute de copiste pour *Ad Varucam* (*voyez* VAROUX, dans le *Dictionnaire géographique*, 1791). Dans l'autre, il prouve que tout ce que l'on raconte de l'exorbitante grandeur des géans n'est qu'un amas de fables (*voyez* SLOANE). On a encore de lui : *Opera Goropii hactenus non edita*, Anvers, 1588, in-folio, ouvrage comme le précédent, où les paradoxes sont mêlés avec des vérités. Il y attaque judicieusement les Masorètes qui ont défiguré le texte hébreu de l'Ecriture par leurs points-voyelles (*voyez* CAPPEL, ELÉAZAR, HODY, MASCLEF). Goropius fut surnommé *Becanus*, parce qu'il vit le jour dans un village de Brabant, nommé Hilverenbeck.

* **GOROUGHKIN** (N...), jurisconsulte russe, né en 1747, mort en 1821 à Moscou, professa pendant 25 ans le droit pratique russe dans l'université de cette ville. On a de lui les deux ouvrages suivans : | *Manuel de la législation russe*, Moscou, 1811, 4 vol. ; | *Description des actes judiciaires*, ibid. 1812, 3 vol. in-4°. Ce jurisconsulte a joui pendant toute sa vie d'une grande réputation de science, et l'empereur le récompensa par des pensions et des titres.

GORRAN (Nicolas de), religieux dominicain, natif du Maine, mort vers 1295. Philippe le Hardi le nomma confesseur de son fils, depuis roi de France, sous le nom de Philippe le Bel. On a de lui : | des *Commentaires* sur presque toute la Bible ; | des *Sermons*, et quelques autres ouvrages, dont la plupart ne se trouvent qu'en manuscrit dans la bibliothèque de Sorbonne.

GORRIS (Jean de), *Gorreus*, médecin, né à Paris en 1505, mort en 1572, était protestant. Il fut retranché deux fois de la faculté, à cause de sa croyance, et rétabli autant de fois. Il possédait assez bien le grec, et il donna une traduction latine du poète Nicandre. Ses *œuvres* furent imprimées en 1622, in-folio. On remarque surtout parmi ses ouvrages celui qui a pour titre : *Definitionum medicarum libri XXIV*, Paris, 1563, in-folio, ibid. 1622, in-folio. Son fils nommé de même, et médecin comme lui, a laissé des opuscules, 1660, in-8°. Les ouvrages du fils et du père ne sont guère consultés, parce qu'il a paru depuis eux des livres meilleurs et mieux faits.

* **GORSAS** (Antoine-Joseph), né à Limoges en 1752, vint établir un pensionnat à Versailles, et se montra, dès le commencement de la révolution, un des plus zélés partisans des idées nouvelles. En 1790 il rédigeait le *Courrier de Versailles*, qui prêchait l'insurrection et l'anarchie : par le compte inexact qu'il rendit du repas des gardes du corps, il provoqua les malheureuses journées des 5 et 6 octobre 1789 ; cependant, lorsqu'il fut député à la Convention, il devint plus modéré. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la détention et l'appel au peuple. Il se lia ensuite avec les Girondins, partagea leur sort, et fut condamné et exécuté le 7 octobre 1793. Il est auteur d'un écrit satirique intitulé : | *L'âne promeneur*, ou *Critès ramené par son âne*, Paris, 1786, in-8°.

GORTZ. *Voyez* GOERTZ.

* **GOSSEC** (François-Joseph), membre de l'institut et de la légion-d'honneur, naquit à Vergnies, petit village du Hainaut, le 17 janvier 1733, la même année que Rameau débuta dans la carrière musicale par *Hippolyte et Aricie*. Ses parens le conduisirent, à l'âge de sept ans, à Anvers où il resta 8 ans comme enfant de chœur à la cathédrale de cette ville. Seul et à l'aide des partitions de Lalande, de Lulli et de Rameau il apprit l'art auquel il dut toute sa gloire. Gossec vint à Paris en 1751, et entra chez le financier de la Popelinière, qui avait comme tous les traitans un directeur de concerts. Il passa ensuite chez le prince de Conti, où il composa plusieurs *opéras* pour ses fêtes, et en 1770 fonda le concert des amateurs dont les succès furent brillans pendant 10 années. En 1773, Gossec prit avec d'autres artistes la direction du concert spirituel que l'intrigue lui enleva quatre ans après. En 1784, le baron de Breteuil ayant formé l'école de chant qui plus tard a donné naissance à notre conservatoire, Gossec qui en avait conçu le plan, en devint le chef. Lorsque le conservatoire fut créé par une loi de 1795, il fut un des inspecteurs des travaux, et on le charger de professer la composition. Gossec a beaucoup travaillé : ses *quatuor*, ses *symphonies*, ses *chœurs d'Athalie*, sa *messe des morts* surtout ont assuré sa réputation. Ses opéras ont eu des succès plus ou moins brillans. Ses *solfèges* composés pour

le conservatoire sont encore étudiés, et ont survécu à tous ses ouvrages, avec le motet à trois voix sans orchestre : *O Salutaris hostia!* En général ses compositions manquent d'inspiration et de goût; son style même n'est point à la hauteur des connaissances qu'il possédait. Il composa un grand nombre d'airs pour les chansons et cérémonies républicaines ; il arrangea en chœur et à grand orchestre la *Marseillaise*, que l'on chanta à l'opéra, dans *le camp de Grand-pré ;* voilà pourquoi tant de personnes lui attribuèrent cet air, dont Rouget de l'Isle a trouvé la mélodie. A l'âge de 81 ans Gossec professait la composition au conservatoire : à 90, il venait encore passer une partie de la soirée dans le foyer de Feydeau. Il est mort le 16 février 1829 à Passy, où le célèbre Piccini était mort en 1799.

* **GOSSELIN** (Charles-Robert), littérateur, né en 1740 à la Folie près de Caen, de parens qui n'avaient d'autre fortune qu'un petit patrimoine qu'ils cultivaient eux-mêmes, reçut néanmoins une éducation assez distinguée que dirigea l'abbé d'Etemare. Il fut précepteur, et se livra tout entier à la culture des lettres. A l'époque de la révolution, il se retira à Maurecourt (Seine-et-Oise), où il avait acheté une petite propriété du fruit de ses économies. Gosselin y partageait son temps entre les occupations agricoles et l'étude de la mythologie grecque; il est mort dans sa retraite le 26 septembre 1820, laissant les ouvrages suivans : | *Plan d'éducation en réponse aux académies de Marseille et de Châlons*, Amsterdam, 1785, in-8°; | *Réflexions d'un citoyen, adressées aux notables, sur la question proposée par un grand roi* (Frédéric II) ; En quoi consiste le bonheur des peuples, et d'où vient la misère et des moyens d'y remédier? Paris, 1787, in-8°; | l'*Antiquité dévoilée au moyen de la Genèse*, 4e édition, augmentée de la *chronologie de la Genèse et de la théogonie d'Hésiode, expliquée par la Genèse*, avec 2 gravures représentant les hémisphères célestes, austral et boréal, Paris, 1817, in-8°. Il a laissé entre les mains de La Mardelles, l'un de ses élèves, plusieurs ouvrages manuscrits, parmi lesquels on cite des *Réflexions critiques sur les OEuvres de J. J. Rousseau.*

GOSSELINI ou plutôt GOSELINI (Jules), originaire de Nice de la Paille, dans le Montferrat, né à Rome, en 1525, fut dès l'âge de 17 ans, secrétaire de Ferdinand de Gonzague, vice-roi de Sicile. Il continua de l'être, lorsque ce vice-roi fut fait gouverneur de Milan; et eut la même fonction sous le duc d'Albe et sous le duc de Sesse, qui furent successivement gouverneurs de cet état, après la mort de Gonzague. Le duc de Sesse l'emmena avec lui à la cour d'Espagne, où Gosselini se rendit si agréable par son adresse et par sa prudence, qu'il fut employé dans les affaires que le duc avait auprès du roi. Le marquis de Pescaire, successeur du duc de Sesse, eut pour Gosselini les mêmes égards. Mais le duc d'Albuquerque qui lui succéda, ne jugea pas favorablement de son esprit ; et Gosselini manqua d'avoir des affaires très sérieuses. Il rentra en grâce sous le marquis d'Almonte, et sous le duc de Terranova, gouverneurs du Milanais, et fut leur secrétaire. On dit qu'il avait un talent merveilleux pour pacifier les querelles. Il mourut à Milan en 1587, à 62 ans. On a de lui divers ouvrages : | la *Vie de Ferdinand de Gonzague*, 1579, in-4°; | la *Conjuration de Jean-Louis de Fiesque*, inférieure à celle du cardinal de Retz ; | l'*Histoire de la conjuration des Pazzi ;* | un recueil de *poésies italiennes*, publiées à Venise, 1588, in-8°, et réimprimées plusieurs fois.

* **GOTER** (Jean), missionnaire catholique anglais, mort en 1704, en se rendant à Lisbonne pour quelques affaires du clergé, a laissé la réputation d'un habile controversiste : on a de lui un grand nombre d'ouvrages dont 17 de controverse, de morale et de piété : ils sont estimés des catholiques anglais. On distingue entre autres : *Raison et autorité, la Nuée de témoins, la Transsubstantiation défendue, le catholique mal représenté.* On en trouvera la liste dans *l'Histoire de l'Eglise d'Angleterre* par Dodd, Bruxelles, 3 vol. 1737, 1739 et 1742. Goter avait été élevé dans la religion anglaise qu'il abandonna ensuite.

GOTESCALC ou **FULGENCE**, fameux bénédictin, né en Allemagne vers l'an 806, prit l'habit monastique à Orbais, diocèse de Soissons, et y fut élevé au sacerdoce. Après s'être rempli de ce qu'il croyait être la doctrine de saint Augustin, il passa à Rome, et de là dans l'Orient, où il répandit ses sentimens sur la prédestination. De retour en Italie, l'an 847, il s'entretint sur cette matière, aussi sublime qu'obscure, avec Northingue, évêque de Vérone, qui effraya de ses prin-

tipes, les déféra à Raban, archevêque de Mayence. Ce prélat, convaincu que le bénédictin enseignait que Dieu nécessite tous les hommes à se sauver ou à se perdre, l'anathématisa en 848 dans un concile. Il écrivit contre lui à Hincmar, archevêque de Reims, dans le diocèse duquel Gotescalc avait reçu la prêtrise. Hincmar convoqua un concile l'année d'après, à Quiercy-sur-Oise. Gotescalc fut dégradé du sacerdoce et fouetté publiquement en présence de Charles le Chauve, ensuite enfermé dans l'abbaye d'Hautevilliers. Les verges ne le changèrent point. Il écrivit deux *confessions de foi* pour soutenir sa doctrine, offrant de la prouver en passant de suite par quatre tonneaux pleins d'eau, d'huile ou de poix bouillante, ou même par un grand feu. On rit de son fanatisme, et on le laissa en prison. Saint Remy, archevêque de Lyon, se déclara pourtant contre le châtiment qu'il avait essuyé. Gotescalc mourut dans sa prison en 868, victime de son opiniâtreté. Hincmar lui fit refuser les sacremens et la sépulture comme à un hérétique obstiné. Cet archevêque peint le bénédictin comme un homme rustique, inquiet, bizarre et inconstant. C'est sous ces traits qu'on le connaissait, dit-il, dans son monastère. Flodoart, dans son *Histoire de l'église de Reims*, chapitre 12, dit « qu'il était dan- » gereux d'avoir des conférences particu- » lières avec cet hérétique, parce qu'il » soutenait impudemment qu'on lui avait » dit des choses auxquelles on n'avait ja- » mais pensé. » Ussérius a donné son *histoire*, Dublin, 1631, in-4°, Hanau, 1662. C'est le premier livre latin, imprimé en Irlande : on le trouve dans *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, Paris, 1650, 2 vol. in-4°, et dans l'*Historia Gotescalchi prædestinatiani*, Paris, 1655, in-folio, du Père Cellot. *Voyez* aussi l'*Historia prædestinatianismi* du Père Sirmond.

GOTH ou GOTHUS (Laurent), archevêque d'Upsal en Suède, au 16e siècle, jouissait d'une si grande réputation de savoir et de piété, que le roi Jean, voulant relever le catholicisme dans ses états, l'engagea à mettre son nom à une *Liturgie*, conforme quant au fond à la Liturgie catholique. C'était l'ouvrage du clergé suédois, qui, par ordre de ce prince, s'était assemblé plusieurs fois dans cette vue. Pour donner plus d'autorité à cette *Liturgie*, le prince voulut la faire paraître sous un nom respectable dans l'église de Suède. Les ménagemens dont on fut obligé d'user en firent déranger l'ordre, et engagèrent à supprimer l'*Invocation des saints*, les *Prières pour les morts*, *la Mémoire du pape*, le mot de *sacrifice*, etc. Elle n'eut pas plutôt paru, qu'elle choqua les deux partis, et causa de grands troubles. On fut obligé de la supprimer, ce qui l'a rendue rare. Elle est intitulée : *Liturgia Succanæ ecclesiæ*, etc., *cum præfatione et notis Laurentii Upsalsensis archiepiscopi*, in-fol. Stockholm, 1576.

* GOTTER (Frédéric-Guillaume), poète allemand, né à Gotha le 3 septembre 1746, de parens riches et considérés, étudia la littérature latine, anglaise et française. Un séjour qu'il fit à Lyon en 1774 le mit à même de se perfectionner dans notre langue, et il savait apprécier nos chefs-d'œuvre poétiques, dont il a souvent reproduit les beautés dans ses *OEuvres*. Il étudia le droit à Gottingue, et fut ensuite placé dans les archives du duc de Gotha, puis envoyé à Wetzlar comme secrétaire de légation. Enfin, s'étant lié avec plusieurs savans, il s'adonna particulièrement à la poésie, et composa des *tragédies*, des *comédies*, des *opéras*, des *épîtres*, des *élégies*, des *contes* et des *poésies légères*. Il avait de la facilité et beaucoup d'imagination. Il mourut le 18 mars 1797. Ses principaux ouvrages sont. | *Poésies*, Gotha, 1787, 1788, 2 vol. in-8°; | *Opéras comiques*, 1778-1779. Ce sont les meilleures productions que l'Allemagne ait en ce genre. | *Drames*, Leipsick, 1795, in-8°. La plupart ont été faits pour des théâtres de société. | *OEuvres posthumes*, Gotha, 1802, in-8°. Elles forment le 3e volume des poésies de Gotter. On y remarque *Marianne*, tragédie en trois actes, sa meilleure pièce, qui est une imitation de la *Mélanie* de Laharpe; et une *Cantate* où il exprime les adieux touchans de la princesse Marie-Thérèse (Madame, duchesse d'Angoulême) à la France en 1796.

GOTTI (Vincent-Louis), de Bologne en Italie, naquit en 1664. De simple dominicain, il s'éleva au cardinalat par ses vertus et son savoir. Benoît XIII l'honora de la pourpre en 1728. Il mourut en 1742, à 78 ans, laissant plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue sa *Theologia scholastico-dogmatica*, suivant l'esprit de saint Thomas, à Rome, en 12 vol. in-4°; à Venise, 1750, 3 vol. in-fol. Quoique l'auteur soit diffus, et qu'il traite des questions qui ne sont pas toujours interessantes, cet ouvrage est estimable par une érudition vaste, bien dirigée, et tou-

jours par les bons principes. On fait peu de cas de sa *Défense de la religion chrétienne*, *Veritas religionis christianæ contra atheos, polytheos*, etc. Rome, 1735, 1740, 12 vol. in-4° : elle offre cependant beaucoup d'érudition.

GOTTSCHED (Jean-Christophe), poète allemand, né le 2 février 1700, à Juditen-Kirch près de Kœnigsberg, mort à Leipsick en 1766, a publié | une *Poétique*, à la tête de laquelle il a placé une *traduction* en vers de l'*Art poétique d'Horace;* et il finit chaque chapitre par les préceptes de Boileau : | *Caton d'Utique*, tragédie assez mauvaise, et qui cependant a eu du succès : | une *Grammaire allemande*, qui a obtenu un grand nombre d'éditions et a été traduite en français, en hollandais, en hongrois, en russe et en latin ; | un *Cours de philosophie*, où les imaginations les plus creuses des systémateurs modernes sont enseignées comme des vérités éternelles. L'auteur se met en devoir de calculer et d'arranger au mieux des hypothèses, dont bientôt on ne parlera pas plus que de l'horreur du vide et des antipéristases; défaut qui lui est commun avec la plupart de nos physiographes. On en a fait jusqu'à sept éditions, dont la dernière est de Leipsick, 1762, 2 vol. in-8°. Il a donné aussi une traduction allemande du livre de l'*Esprit*, Leipsick, 1760, avec des notes plus absurdes encore que l'ouvrage commenté, et digne d'un athée déclaré. Mme Gottsched, son épouse, a traduit dans sa langue plusieurs auteurs étrangers. Elle a fait aussi *Panthée*, tragédie, et des *comédies*, en 1759. Sa vie a été écrite par Léonard Meister et plusieurs autres écrivains allemands.

* **GOUAN** (Antoine), professeur de botanique et médecin à Montpellier, né dans cette ville en 1733, s'appliqua dès son jeune âge à l'étude des plantes : et demeura toujours fidèle au système de Linnée qui l'avait honoré dans ses lettres du titre de *son correspondant le plus chéri*. Il fut également lié avec J.-J. Rousseau dont il partageait le goût pour la musique et qui parle de lui dans sa correspondance imprimée. Gouan est mort le 1er septembre 1821 : il a publié : | *Hortus regius Monspeliensis*, Lyon, 1762, in-8° ; | *Flora Monspeliana*, 1770, in-4° ; | *Historia piscium*, Strasbourg, 1770, in-4° ; | *Illustrationes et observationes botanicæ*, 1773, in-fol. ; | *Nomenclature botanique*, Montpellier, 1795, in-8° ; | *Herborisation des environs de Montpellier*, ou *Guide botanique à l'usage des élèves de l'école de médecine*, 1795, in-8°

* **GOUAZ** (Yves le), graveur, né à Brest en 1742, mort à Paris en 1816, fut élève de Jacques Aliamet, et a laissé une collection de plus de 60 vues des différens ports de France et des colonies françaises des Antilles, exécutées avec beaucoup de soin. Il a aussi gravé plusieurs sujets de marine, d'après Vernet et autres.

GOUBEAU (François), peintre d'Anvers, élève de Baur, s'est distingué par ses *bambochades*. Il mourut en 1640.

* **GOUDARD** (Ange), écrivain et maître de langues, naquit à Montpellier, vers 1720, d'un inspecteur général du commerce. Simon Goudard son père le destinait à cette profession; mais le caractère du jeune Ange était trop indépendant pour pouvoir s'y accoutumer ; il quitta la maison paternelle et vint à Paris, où il fit des études assez imparfaites. Il parcourut un grand nombre d'ouvrages sur l'économie politique ; et, comme il était doué d'une bonne mémoire, il reproduisait dans ses livres, avec quelques légères différences, les idées qu'il avait puisées dans ceux des autres. Il paraît que le produit de ses œuvres ne suffisait pas à son existence ; il quitta donc Paris et se rendit à Londres en 1761, où il donna des leçons de langue française. Il existait alors des différends sérieux entre le comte de Guerchy et le chevalier ou la chevalière d'Eon. Goudard fit paraître quelques pamphlets, tantôt contre le comte, tantôt contre le chevalier, ce qui le fit appeler par ce dernier, et avec raison, *écrivain mercenaire*, *versatile* et *plagiaire*. Malgré son caractère intrigant et flatteur, sa fortune ne s'était pas améliorée en Angleterre, lorsqu'il fit la connaissance d'une mistriss Sara, veuve très jolie, et *bel esprit*. Goudard forma aussitôt son plan, lui offrit sa main, qui fut acceptée; la beauté de Sara était l'unique dot qu'elle apporta à son époux. Ils quittèrent Londres, voyagèrent dans la Hollande, traversèrent la France, et se rendirent à Naples, où Goudard se flattait de réaliser les plus beaux projets. Arrivé dans cette ville vers 1774, il se fit d'abord connaître par une *grammaire française et italienne*, qui est encore en usage, et qui lui procura quelques élèves d'un rang distingué. Comme il avait résolu de se rendre le réformateur de tous les pays, il crut devoir donner son avis sur les vices introduits dans l'administra-

tion du royaume de Naples, en les mettant au jour dans un écrit qu'il publia. Mais cet écrit n'eut pas un grand succès. Cependant Goudard n'était pas précisément venu à Naples pour briller comme auteur économiste : connaissant les faiblesses d'un auguste personnage, il forma l'infâme projet d'en profiter. Goudard s'était déjà rendu un peu ridicule par la manière étrange dont il s'habillait, par son physique, sa pédanterie et ses sarcasmes grossiers. Aussi, dans tous les lieux publics, c'était lui que l'on remarquait le premier. Il les fréquentait avec sa femme, se plaçait sur le chemin où devait passer le roi, quand il revenait de la chasse ; et au spectacle il choisissait la loge qui se trouvait placée vis-à-vis de celle du monarque. Madame Goudard fut enfin remarquée, et c'est depuis ce moment que l'on vit son mari *mener un grand train à Naples*. « Il avait » loué un palais à la ville, et un autre à la » campagne ; il avait une voiture et don- » nait à manger. » Malheureusement cela ne dura pas long-temps. Quand Mme Goudard crut avoir acquis assez d'empire sur le roi, elle s'avisa de lui parler de réforme, de politique, et d'administration ; elle ne pouvait choisir un langage moins agréable et moins intelligible pour le roi, qui parut deviner les desseins de cette femme. Le jour suivant il ne reparut plus chez elle, et le lendemain la reine fit intimer à Goudard l'ordre de sortir du royaume. Ce ne fut donc pas, comme le dit une biographie, un ouvrage de Goudard *sur Naples* (qui, d'ailleurs, ne contenait aucune *description topographique*, mais roulait sur l'administration de ce pays) qui causa son banissement. Il est vrai qu'avant de partir il laissa une lettre imprimée, renfermant l'*apologie* de cet ouvrage, qu'il dédia au marquis Tanucci ; il est vrai aussi que cette lettre donna envie à ce ministre de lire l'ouvrage en question, et qu'ensuite il le fit brûler par la main du bourreau. Car ce livre ne traitait pas seulement de matières administratives, mais renfermait une morale relâchée, des expressions scandaleuses, dont fut révolté le marquis de Tanucci lui-même, qui, cependant n'était pas très orthodoxe, ainsi qu'il le prouva par ses démêlés avec le saint Siége. Goudard et sa femme voyagèrent alors en Italie ; mais outre une figure grotesque, Goudard montrait partout un air suffisant, un ton pédantesque et un caractère caustique. Il passa à Rome, d'où il fut chassé ; de là il se transporta à Florence, et y eut le même sort. S'étant rendu à Lucques, et voulant réformer aussi cette république, il en fut également renvoyé. Rien ne pouvant le corriger de sa manie de réforme, il voulut donner ses avis, même à la république de Venise, alors si peu endurante en matière de gouvernement. La république allait lui faire un mauvais parti, lorsque, averti à temps qu'un *fante-de-cai* devait venir l'arrêter avec sa femme, il s'embarqua avec ses effets dans une gondole, qui le transporta en terre-ferme ; de là il passa à Ferrare, puis à Bologne, où il donna encore des leçons de langue française. Aussitôt que les Bolonais, naturellement gais et satiriques, eurent connu le caractère de Goudard, ses prétentions littéraires et ses moyens d'existence, ils firent pleuvoir sur lui des pamphlets de tous côtés. Il quitta Bologne, et retourna encore en Hollande, où il ne demeura pas long-temps. Les premiers symptômes de la révolution l'appelèrent à Paris ; mais auparavant il crut devoir abandonner sa femme qui n'était plus dans la première jeunesse, et dont la beauté commençait à passer. Une dame italienne, madame Gibetti, et qui avait connu les Goudard à Naples, les rencontra en 1790, à Paris, où ils vivaient séparés. D'après son récit, Goudard publia quelques opuscules de circonstances, lesquels, quoique écrits d'après les maximes du jour, n'eurent qu'une existence éphémère ; l'auteur ne leur survécut pas long-temps, et il paraît qu'il mourut, presque dans l'indigence, à Paris, en 1791, âgé d'environ soixante-dix ans. Ses ouvrages sont : | *Pensées diverses*, ou *Réflexions sur différens sujets*, Paris, 1748, 1750, in-12 ; | *Les intérêts de la France mal entendus*, 1756, 3 vol. in-12, traduits en allemand ; c'est le meilleur ouvrage de l'auteur, et qui a mérité quelques éloges de la part du critique Grimm ; | *Description historique du tremblement de terre de Lisbonne*, 1756, in-12 ; | *Discours politiques sur le commerce des Anglais en Portugal*, 1756, in-12 ; | *La paix de l'Europe ne peut s'établir qu'à la suite d'une longue trève*, Amsterdam, 1761, in-12 ; | *Débats au parlement d'Angleterre, au sujet des affaires générales de l'Europe*, traduits de l'anglais, Londres, 1758, in-12 ; | *L'Année politique pour servir à l'histoire de l'année* 1758, 1 vol. in-12 ; | *Anti-Babylone*, ou *Réponse à la nouvelle Babylone* (de Monbron), Londres, 1759, in-12 ; | l'*Espion chinois*, ou l'*Envoyé se-*

cret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe, traduit du chinois, Cologne, 1768, 1774, 6 vol. in-12; | *Considérations sur les causes de l'ancienne faiblesse de l'empire de Russie et de sa nouvelle puissance*, Amsterdam, 1772; | *Naples; ce qu'il faut faire pour rendre ce pays florissant*, Amsterdam (Venise), 1771, in-8°; | *Plan de réforme*, proposé aux cinq correcteurs de Venise actuellement en charge, avec un *Sermon évangélique pour élever la république dans la crainte de Dieu*, Amsterdam (Venise), 1775, in-18; | *De la Mort de Ricci, général des jésuites*, 1775, in-8° (en italien); | *Essai sur les moyens de rétablir l'état temporel de l'Eglise*, Livourne, 1776, in-4° (en italien). Ces deux ouvrages très incorrects, remplis de gallicismes, parurent aux plus clairvoyans des pamphlets voilés, et contre les jésuites, et contre l'Eglise elle-même. | *L'Esprit français à Londres*, ou *Observations critiques sur l'Angleterre et les Anglais*, 1779-1780, 2 vol. in-8°; | une *Grammaire française*, à l'usage des Italiens, 1770, in-8°. Tous ces ouvrages, la plupart imprimés aux frais de l'auteur, et presque oubliés de nos jours, ne sont, excepté sa *grammaire* et *les intérêts de la France*, etc., que des compilations indigestes, sans ordre ni plan déterminé, reproduisant des idées mille fois rebattues, et assaisonnées d'un style tantôt ampoulé, tantôt rampant et trivial.

* **GOUDARD** (Sara), femme du précédent, née à Londres, vers 1764, d'une famille dont on ignore le nom. Mariée avec Goudard, elle l'accompagna dans ses voyages, et partagea avec lui, tour-à-tour, la pauvreté, l'opulence et l'exil. Mme Goudard avait reçu une assez bonne éducation, parlait italien et français, avait quelque instruction qu'elle tâchait de faire valoir par un ton pédantesque et recherché. Dans ses voyages elle fit la connaissance de plusieurs grands personnages; grâce à son mari, qui la laissait jouir de la plus grande liberté. Quand celui-ci l'abandonna en Hollande, elle y demeura encore quelque temps, et vint ensuite à Paris, où elle ne fit aucune démarche pour se réunir à son époux, qui de son côté n'en fit aucune non plus pour se rapprocher d'elle. S'étant liée avec un de ces *philosophes* subalternes qui cherchaient à faire fortune à la faveur des tumultes politiques, elle vivait avec lui à un sixième étage, au faubourg Saint-Antoine. Madame Goudard mourut en 1794, sans avoir changé de situation : elle a écrit deux volumes d'*Œuvres mêlées*, 1777; le premier volume contient des *Lettres* à divers personnages sur des sujets insignifians, comme les *Divertissemens de l'automne en Toscane; Le Carnaval de Naples*, etc. Une de ces lettres est adressée à la *république de Lucques*; le second volume renferme douze autres *Lettres sur la musique et la danse italienne*. Madame Goudard a publié aussi des *Remarques sur les anecdotes de madame Dubarry*, Londres, 1777, in-12.

GOUDELIN (Pierre), *Gudelinus*, jurisconsulte, né à Ath en Hainaut, en 1550, s'appliqua beaucoup aux belles-lettres et à l'étude des langues savantes, enseigna long-temps le droit à Louvain, où il avait été fait docteur en 1586, et mourut le 18 octobre 1619. Ses ouvrages, publiés d'abord séparément, ont été réunis et publiés à Anvers, 1685, in-fol. Ce volume contient les traités : | *De jure novissimo*; | *Syntagma regularum juris*; | *De jure feudorum*; | *De Testamentis; subjungitur Maximiliani Wittebort J. U. D. in auctoris obitum funebris oratio habita in exequiis 22 octobris*, 1619. Valère André en fait un grand éloge.

GOUDELIN ou **GOUDOULI** (Pierre), le coryphée des poètes gascons, naquit en 1579 à Toulouse d'un chirurgien. Il fut reçu avocat, mais il n'en fit jamais les fonctions. Il plut par ses vers et ses bons mots au duc de Montmorency, et aux premières personnes de sa patrie. Ce poète aurait pu s'enrichir, mais il négligea tellement la fortune, qu'il serait mort dans l'indigence, si ses concitoyens ne lui eussent assigné une pension viagère. Il mourut à Toulouse en 1649, à 70 ans. Ses *ouvrages* ont été imprimés plusieurs fois in-12, à Toulouse, et une fois à Amsterdam en 1700, 2 vol. in-12, avec les autres poètes gascons. Leur caractère particulier est l'enjouement et la vivacité, et un certain naturel qui déplairait beaucoup en français, mais qui enchante en gascon. C'est, comme on a dit d'un autre poète, une liqueur qui ne doit pas changer de vase. Le Père Vanière, jésuite, a pourtant traduit en latin son *poème sur la mort de Henri IV*; mais outre que la langue latine supporte certaines images que la langue française réprouve, cette pièce a plus de noblesse que les autres productions de Goudouli. On rapporte de Goudouli beaucoup de saillies, dont quelques-unes sont

plaisantes, et les autres très plates; et la plupart ne sont que des répétitions de bouffonneries plus anciennes.

GOUDIMEL (Claude), musicien de Franche-Comté, né à Besançon vers 1520, fut tué à Lyon en 1572, par quelques personnes irritées de ce qu'il avait mis en musique les psaumes de Marot et de Bèze, et paraissait attaché aux nouvelles sectes qui troublaient l'état et répandaient le sang des catholiques.

* **GOUDIN** (Mathias-Bernard), mathématicien et astronome, naquit à Paris le 14 janvier 1754. Les places qu'il remplit successivement à la cour des aides, au grand-conseil et au parlement, ne purent ralentir son ardeur pour les sciences. Il publia : | un *Mémoire sur les éclipses de soleil*, 1761, auquel il donna de nouveaux développemens dans les éditions de Paris, 1788 et 1799, in-4°; | *Mémoire sur les usages de l'ellipse dans la trigonométrie sphérique*, Paris, 1797, in-4°; | différens *Mémoires* dans la *Connaissance des temps*; | avec Dionis, le *Traité des courbes algébriques, les Recherches sur la gnomonique, le Traité des propriétés communes à toutes les courbes*, etc. Ses principaux ouvrages ont été réunis sous le titre d'*OEuvres de Goudin*, Paris, 1799, in-4°. Goudin est mort à Paris en 1817.

GOUFFIER (Guillaume), plus connu sous le nom de l'*amiral de Bonnivet*, était fils de Guillaume Gouffier, chambellan de Charles VIII, d'une des plus anciennes familles du Poitou. Après s'être signalé dans diverses occasions, il fut envoyé par François Ier, ambassadeur extraordinaire en Angleterre. De retour en France, l'an 1521, il commanda l'armée destinée au recouvrement de la Navarre, et prit Fontarabie. On parlait alors de paix; mais l'amiral ayant persuadé au roi de conserver cette place, monument de sa valeur, fut la cause d'une guerre funeste à la France et à l'Europe. François Ier l'envoya en 1523 commander l'armée en Italie, et il y fit de nouvelles fautes. Il assiégea Milan, et le manqua; il se fortifia ensuite dans Biagrassa, et fut forcé de l'abandonner; il se retira vers Turin, et fut blessé dans cette retraite, mémorable par la mort du chevalier Bayard. Bonnivet revenu en France conseilla à François Ier d'aller en personne en Italie. Cette expédition fut fatale à l'état. Le roi donna la bataille de Pavie à sa persuasion. L'amiral fut tué dans cette journée, le 24 février 1525. Brantôme peint avec des couleurs très favorables la figure, l'esprit et les grâces de Bonnivet.

* **GOUGES** (Marie-Olympe de), née à Montauban en 1755, vint à l'âge de 18 ans à Paris où elle épousa M. Aubry, qui la laissa bientôt veuve. Elle se consacra à la littérature et embrassa avec chaleur les principes de la révolution, dont elle préconisait les avantages dans un grand nombre de placards affichés sur tous les murs de Paris, et fut la fondatrice des sociétés populaires de femmes dites des *tricoteuses*. Elle professait une vive admiration pour le duc d'Orléans et Mirabeau, et favorisait autant qu'il était en elle, les entreprises d'audacieux novateurs. Robespierre et Marat détruisirent les illusions dont elle s'était bercée, et elle osa les attaquer dans une brochure intitulée : *Les trois Urnes* ou le *Salut de la patrie*; le succès de cette brochure entraîna la perte de l'auteur à qui son *Mémoire* en faveur de Louis XVI écrit à l'occasion du procès de cet infortuné monarque, avait déjà donné des titres à la proscription. Arrêtée le 25 juillet 1793, elle fut conduite à l'Abbaye, puis à la Conciergerie; comparut devant le tribunal révolutionnaire, et fut condamnée et exécutée le 4 novembre suivant. Ses principaux ouvrages sont : | *Le Mariage de Chérubin*, comédie jouée en 1785, et qui eut beaucoup de succès; | *L'homme généreux*, drame en cinq actes et en prose, 1786, in-8°; | *Molière chez Ninon*, ou *le siècle des grands hommes*, pièce épisodique en cinq actes, 1787, in-8°; | l'*Esclavage des nègres*, ou l'*Heureux naufrage*, drame en trois actes, joué au théâtre-français en 1789; | *Départ de M. Necker et de Mme de Gouges*, ou *les adieux de Mme de Gouges aux Français et à M. Necker*, 1790, in-8°; | *Mirabeau aux Champs élysées*, drame épisodique, joué le 15 avril 1791 sur le théâtre italien, in-8°; | *Le couvent* ou *les vœux forcés*, comédie en trois actes, 1792, in-8°; | *Olympe de Gouges défenseur officieux de Louis Capet, au président de la Convention nationale*, 1702, in-8°; Mme de Gouges a recueilli et reproduit en 1788, en 3 vol. les œuvres politiques et littéraires qu'elle a publiées.

* **GOUGH** (Richard), antiquaire anglais, surnommé le *Camden du 18e siècle*, naquit à Londres en 1735. Il était fils d'un capitaine de vaisseau, membre du parlement, qui lui laissa une fortune consi-

dérable. Gough l'employa à soulager les malheureux, et à faire des recherches sur les antiquités dans différentes parties de l'Angleterre et de l'Ecosse. Son éducation avait été très soignée : à l'âge de 12 ns il traduisit du français en anglais une *Histoire de la Bible*, Londres, 1747, in-fol., qui fut bientôt suivie de plusieurs autres dans le même genre, notamment de la traduction des *Mœurs des Israélites*, par l'abbé Fleury. Ses principaux ouvrages sont : | *Anecdotes de la typographie britannique*, 1768, in-4° ; 1780, 2 vol. in-4° ; | *Monumens funèbres de la Grande-Bretagne, appliqués à éclaircir l'histoire des familles, des mœurs, des usages et des arts*, 1786-99, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage exécuté avec beaucoup de luxe est le principal titre de sa réputation ; *Histoire et antiquités de Pleshy dans le comté d'Essex*, 1803, in-4° ; | *Médailles des Séleucides, rois de Syrie*, etc., *avec des mémoires historiques sur chaque règne*, 1804, in-4°. Il travailla pendant plusieurs années à l'ouvrage périodique intitulé : *The gentleman's magazine ;* et il se montra dans ses critiques littéraires, très savant, très judicieux, et invariablement attaché à l'ordre établi. Aussi, au commencement de la révolution française, il combattit avec beaucoup de chaleur les principes des énergumènes de son pays. Gough est mort le 20 février 1809 ; il était membre de la société des antiquaires, de la société royale de Londres et directeur de la société du Temple.

* **GOUIN** (Nic.-L.), administrateur général des postes, né à Germigny-l'Evêque près de Meaux en 1743, fut d'abord attaché au trésor de Madame, épouse de Monsieur, comte de Provence, puis agent de la ville de Marseille. Il fut nommé en 1782 chef de division dans l'administration des postes, et fut destitué 10 ans après, pour avoir justifié les administrateurs des postes dans un écrit imprimé en 1792 contre le ministre Clavière. Ayant osé faire dans le même écrit l'éloge de Louis XVI, il fut traduit l'année suivante devant le tribunal révolutionnaire qui l'acquitta. En 1797, Gouin sortit de France pour se soustraire à un nouveau mandat d'arrêt lancé contre lui comme impliqué dans la conspiration royaliste de la même année. Il ne rentra dans sa patrie qu'en 1814. Il fut admis la même année à faire hommage au roi du mouchoir trouvé sur Louis XVI après sa mort, et il accompagna ce triste don d'une *pièce de vers* et de la collection de ses écrits parmi lesquels on remarque le *Procès criminel de la révolution*, 1799. Gouin composa depuis *Essai historique sur l'établissement des postes en France*, Paris, 1825, in-4° de 15 pages. Réintégré en 1816 dans sa place de chef de division dans les postes, il fut nommé en 1821 l'un des cinq administrateurs. Il est mort à Paris le 21 décembre 1825.

GOUJET (Claude-Pierre), chanoine de St.-Jacques de l'Hôpital, des académies de Marseille, de Rouen, d'Angers et d'Auxerre, naquit à Paris en 1697, d'un tailleur, qui s'opposa en vain à son goût pour l'étude ; il mourut dans cette ville en 1767, après avoir été quelque temps de la congrégation de l'Oratoire. Les travaux de cet écrivain laborieux avaient beaucoup affaibli sa vue, et il était presque aveugle, lorsque la république des lettres le perdit. Ses principaux ouvrages sont : | *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, traduit du latin de Grotius, in-12 ; | *Vie des saints*, en 2 vol. in-4°, qu'on relie en un. Mézengui a eu part à ce livre, qui n'est qu'une compilation, à tous égards, très inférieure aux *Vies des saints*, traduites de l'anglais par l'abbé Godescard ; | *Abrégé des vies des saints*, in-12 ; c'est l'ouvrage précédent réduit à un très gros vol. in-12 ; | *Supplement au dictionnaire de Moréri*, 1735, 2 vol. in-fol. L'auteur a corrigé un grand nombre de fautes, mais il lui en est échappé plusieurs. Il a accordé des articles considérables à des hommes assez inconnus, et l'impartialité ne l'a pas guidé dans ses recherches. En 1749 il donna un nouveau *supplément* in-fol., en 2 vol., qui a à peu près les mêmes défauts que le précédent ; | *Bibliothèque des écrivains ecclésiastiques*, en 3 vol. in-8°, pour servir de suite à celle de Dupin. Cette continuation n'a pas réussi. Les analyses de la plupart des écrits dont il parle sont trop diffuses. Un inconvénient encore plus grand, est de donner d'amples extraits des livres de morale, qui sont entre les mains de tout le monde. Il s'y montre constamment grand admirateur des disciples de l'évêque d'Ypres. Le style est d'ailleurs un peu négligé et trop verbeux. | *Discours sur le renouvellement des études depuis le 15e siècle*. On le trouve dans la continuation de *l'Histoire ecclésiastique*, par le Père Fabre, que l'auteur avait beaucoup aidé, et dont il partageait les sentimens à l'égard de la constitution *Unigeni-*

tus; | *De l'état des sciences en France, depuis la mort de Charlemagne jusqu'à celle du roi Robert*, 1737, in-12. Cette dissertation remporta le prix à l'académie des belles-lettres. Sans ses liaisons trop connues avec les disciples de Jansénius, l'abbé Goujet aurait été associé à cette compagnie; c'est au moins ce qu'il dit dans une de ses *Lettres*, où l'on peut voir que l'égoïsme n'est point toujours incompatible avec la morale sévère. « Sans » sollicitation de ma part et sans m'en pré» venir, elle députa après la mort de » l'abbé de Vertot, six de ses membres, » pour demander la permission de m'é» lire à la place du défunt. Le cardinal de » Fleury se jeta sur mes sentimens, qui » n'ont jamais été cependant autres que » ceux de l'Eglise. » | *Bibliothèque française*, ou *Histoire de la littérature française*, 1740, en 18 vol. in-12. C'est l'ouvrage le plus célèbre de l'abbé Goujet; mais il le serait bien davantage, si, sans nous donner la liste de tant de vieux auteurs et de tant de mauvais ouvrages, il avait commencé aux beaux jours du Parnasse français; s'il avait marqué les révolutions du goût et du génie, et tracé avec un pinceau vrai, brillant et ferme, le caractère des hommes de lettres les plus distingués. En suivant ce plan, il aurait épargné beaucoup d'ennui au lecteur et beaucoup de peine à lui-même. Son ouvrage serait fini, au lieu qu'il a donné 18 vol. sans pouvoir achever seulement la partie des belles-lettres. | Une nouvelle édition du *Dictionnaire de Richelet*, en 3 vol. in-fol., 1756 avec un grand nombre d'additions et de corrections : vers le même temps, il en donna un *abrégé*, en 1 vol. in-8°; | *l'Histoire du collége royal de France*, en 1 vol. in-4°, et en 3 vol. in-12 : ouvrage plein de recherches curieuses; | *Histoire du Pontificat de Paul V*, en 2 vol. in-12, 1766. C'est son dernier ouvrage. L'auteur n'y rend pas aux jésuites le tribut de reconnaissance qu'ils semblaient pouvoir attendre d'un homme élevé par eux; | un grand nombre de *Vies* particulières : *de Nicole, de Duguet, de Singlin, du cardinal Passionei*, etc. etc. etc. Il fournit plus de deux mille corrections ou additions pour le Dictionnaire de Moréri de 1732, la plupart relatives à la secte dont il plaidait les intérêts; ce qui a changé ce volumineux dictionnaire, que l'impartialité du premier auteur avait rendu d'un usage général, en un ouvrage de parti, et en un répertoire de convulsionnaires. Dans la même vue, il a fourni plusieurs *dissertations* au Père Desmolets, pour la continuation des *Mémoires de littérature;* et un grand nombre d'articles au Père Nicéron, auteur des *Mémoires des hommes illustres*. On peut consulter au sujet de cet écrivain : *Essai sur la mort de l'abbé Goujet*, par Dagues de Clairefontaine à la suite de la *Vie de Nicole*, 1767; la liste détaillée de ses ouvrages se trouve dans les *Mémoires historiques et littéraires sur sa vie*, publiés par Barral, La Haye (Paris), 1767, in-12. Le *Dictionnaire des Anonymes* en indique 68.

GOUJON (Jean), sculpteur et architecte parisien, sous François 1er et Henri II, retraça, par ses ouvrages, les beautés simples et sublimes de l'antiquité; on l'appelle le *Phidias français*. Un auteur moderne le nomme avec raison le *Corrége de la sculpture*. Goujon, ainsi que ce peintre, a quelquefois péché contre la correction; mais il a toujours consulté les grâces. Personne n'a été au-dessus de lui pour les figures de demi-relief. Rien n'est plus beau en ce genre que sa *Fontaine des Saints-Innocens*, rue Saint-Denis, à Paris. Un ouvrage non moins curieux est une espèce de tribune, soutenue par des cariatides gigantesques, qui est au Louvre dans la salle des Cent-Suisses. Sarasin, célèbre sculpteur, n'a cru pouvoir mieux faire que d'imiter ces figures, d'un goût exquis et d'un dessin admirable. Perrault les a fait graver par Sébastien le Clerc dans sa traduction de Vitruve. Goujon a travaillé au dessin des façades du vieux Louvre, construites sous Henri II, remarquables par le bel accord qui règne entre la sculpture et l'architecture. Il fut tué d'un coup d'arquebuse le jour de la St.-Barthélemi (1572), pendant qu'il travaillait aux décorations du vieux Louvre. On trouve à la suite de la traduction de Vitruve, par J. Martin, Paris, 1747, un opuscule de Jean Goujon : c'est le seul écrit que l'on connaisse de cet artiste.

* **GOUJON** (Jean-Marie-Claude-Alexandre), né en 1766, à Bourg-en-Bresse, où son père était directeur de la poste aux lettres, adopta avec chaleur les principes de la révolution. Il se livra avec succès à l'étude de la jurisprudence de la politique et des belles-lettres, et un éloge de Mirabeau qu'il prononça aux environs de Paris, dans une cérémonie funèbre célébrée par des habitans de plu-

sieurs villages, lui ouvrit l'entrée des fonctions publiques. Nommé, en 1793, administrateur du département de Seine-et-Oise, il fut bientôt après admis à la Convention, en qualité de député suppléant pour remplacer Hérault de Séchelles; mais il ne siégea dans cette assemblée qu'après la mort de Louis XVI. Il fut membre de la commission appelée des subsistances. Envoyé à l'armée de la Moselle, il revint au moment où Robespierre venait de tomber avec tout son parti (9 thermidor). On poursuivait alors les membres de l'ancien comité de salut public, et on dévoilait tous leurs crimes. Goujon eut la maladresse d'agir en sens contraire des autres révolutionnaires; il prit avec chaleur la défense des accusés, et voulut justifier la mémoire du farouche Marat; il parlait sans cesse en faveur de ceux qu'il appelait *patriotes*, mais qu'on ne connaissait plus alors que sous le nom de *terroristes;* enfin, il fut le seul qui s'opposa au rappel des députés, restes du parti de la Gironde qui avait été proscrit par les Montagnards. A cette époque (1795), Paris manquait de pain; les terroristes crurent que cette détresse leur faciliterait les moyens d'organiser une insurrection. En effet, la populace des faubourgs s'ameuta, et Goujon, à la tête de cette multitude furieuse, marcha contre la Convention, avec des piques et des canons. Mais les bourgeois s'étant armés, les jacobins furent vaincus et leurs chefs proscrits, le 20 mai 1795. Goujon, qui était de ce nombre, fut transféré au château du Taureau; mais ramené bientôt à Paris, on le livra à une commission militaire qui le condamna à mort. Il se défendit avec beaucoup de présence d'esprit, et lorsqu'il eut entendu sa sentence, il déposa sur le bureau, avec assez de calme, son portrait, priant qu'il fût remis à sa femme. En descendant l'escalier, il se frappa de plusieurs coups de poignard, et expira quelques momens après. Il avait composé dans sa prison un *hymne* de mort, qui fut mis en musique par Lais, acteur de l'Opéra. Il fit | un *Discours sur l'influence de la morale des gouvernemens, sur celle des peuples;* | *Damon et Pithias*, ou *les Vertus de la liberté*, drame en trois actes et en prose; | sa *Défense*, etc. Ces différens écrits sont insérés dans les *Souvenirs de la journée du 1er prairial* an 3 (1795), Paris, an 8 (1800), publiés par M. F. P. Tissot son compagnon d'étude.

* **GOUJON** (Alexandre-Marie), élève de l'école polytechnique, frère du précédent, fit depuis 1797, dans l'arme de l'artillerie, les campagnes de Hollande, d'Austerlitz, d'Iéna, de Pologne, de Wagram et d'Espagne, et reçut sur le champ de bataille d'Eylau la croix de la légion-d'honneur. Après le licenciement de l'armée de la Loire en 1815, il fut mis en non activité, avec le rang de capitaine d'artillerie légère et il se livra entièrement à la littérature. Il est mort à Paris en 1823, après avoir publié les ouvrages suivans: | *Manuel des Français sous le regime de la charte*. 2e édition augmentée, Paris, 1820; | *Table analytique et raisonnée des matières*, pour les œuvres complètes de Voltaire, édition de Desoër, 1819, 1 gros vol. in-8°, formant le tome 13e de cette édition; | *Bulletins officiels de la grande armée*, 1820-1821, 4 vol. in-12; | *Pensées d'un soldat sur la sépulture de Napoléon*, 1821, brochure in-8°, 5e édition; | *Tablettes chronologiques de la révolution française depuis le 10 mai 1774, jour de l'avénement de Louis XVI*. Paris, 1823, in-8°: il n'en a paru que 5 livraisons. Il était un des principaux collaborateurs des *Fastes civils de la France*, 1821-1822; il a aussi travaillé aux *Annales des faits et des sciences militaires*, publiées en 1817 chez Panckoucke. Il avait débuté par des *Poesies légères*, dont quelques-unes ont été mises en musiques et gravées.

GOULART (Simon), né à Senlis en 1543, mourut ministre à Genève, en 1628, à 85 ans. Il blâmait la manie qu'avaient les protestans de son temps de multiplier les confessions de foi, « comme si celle » qui se trouve dans le Symbole des apô- » tres n'était pas suffisante, quoiqu'elle ait » paru telle aux trois premiers siècles de » l'Eglise. » Il ne songeait pas que lorsqu'on se détache une fois du corps de l'Eglise, on est dans le cas de changer toujours de croyance, et par-là dans le cas d'articuler tous les jours ce que l'on croit. Il n'avait commencé à apprendre les langues qu'à l'âge de 28 ans, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire assez bien en latin. On a de lui plusieurs ouvrages de belles-lettres, d'histoire et de controverse. Les plus connus sont: | Sa plate *traduction de Sénèque;* | *Petits Mémoires de la Ligue*, 1602, 6 vol. in-8°, assez curieux. On les a réimprimés à Paris en 1758, 6 vol. in-4°, avec des notes et des pièces originales. La plupart sont intéressantes; mais quelques-unes n'apprennent presque rien. | *Recueil*

d'histoires mémorables de notre temps ; | traduction du livre de *Lapsis* de saint Cyprien ; | divers *Traités de morale ;* | des additions et des changemens considérables au *Catalogue des témoins de la vérité* de Francowitz. Son fils Simon GOULART, ministre à Amsterdam, est auteur d'un *Traité de la Providence*, 1627, in-12. Il perdit sa place de ministre pour n'avoir pas adopté les sentimens des gomaristes.

* GOULD (Thomas), missionnaire, né en 1657 à Corke en Irlande, se voua particulièrement à la conversion des calvinistes. L'exemple de ses vertus héroïques, non moins que la force et l'onction de ses paroles produisit des effets surprenans, et il opéra de nombreuses conversions. Le roi lui accorda le titre de *missionnaire du Poitou*. Ce vertueux ecclésiastique mourut dans un âge très avancé dans l'abbaye de Saint-Léon de Thouars qui lui avait été donnée en récompense de son zèle ; il emporta les regrets universels de la province. Il composa, dans le but d'instruire et de ramener les huguenots, les ouvrages suivans : | *Lettre à un gentilhomme du Bas-Poitou ;* | *Preuves de la doctrine de l'Eglise fondées sur l'Ecriture sainte ;* | *la Véritable croyance de l'église catholique*, 1720 ; | *Traité du sacrifice de la Messe*, 1724, in-12 ; | *Entretiens où l'on explique la doctrine de l'église catholique par l'Ecriture sainte*, 1727 ; | *Abrégé des psaumes de David ;* | *Recueil des objections que font les protestans, et les réponses des catholiques*, 1733.

GOULDMAN (François), habile grammairien anglais du 17e siècle, est connu par un *Dictionnaire latin-anglais et anglais-latin*. La 3e édition, augmentée par Robertson, in-4°, 1674, est estimée.

* GOULET (Nicolas), architecte du cadastre, maire-adjoint du 6e arrondissement de Paris, chevalier de la légion-d'honneur, membre de l'Athénée des arts et de plusieurs sociétés savantes, né dans la capitale en 1745, s'est fait connaître par un grand nombre de constructions qui lui ont mérité les suffrages des gens de l'art. Il a bâti et décoré avec goût plusieurs hôtels de Paris. On lui doit aussi plusieurs ouvrages parmi lesquels on remarque : | *Sur les Moyens d'éviter les incendies et d'économiser le bois dans la construction des bâtimens ;* | *Inconvéniens des fosses d'aisance, et possibilité de les supprimer*, Yverdun et Paris, 1785, in-8°. C'est dans cet écrit que l'on a puisé la première idée des *fosses mobiles inodores ;* | *Dissertation sur les murs des quais, sur les trottoirs et sur les fontaines de Paris*. Ces trois ouvrages ont été réimprimés sous ce titre : *Observations sur les embellissemens de Paris et sur les monumens qui s'y construisent*, Paris, 1818, in-8° ; | *Recueil d'architecture civile, contenant les plans, coupes et élévations des châteaux, maisons de campagne, etc., situés aux environs de Paris*, 1806-1807, grand in-folio, fig. Il y a des exemplaires qui portent la date de 1812, mais c'est la même édition ; | la *Description des fêtes à l'occasion du mariage de Napoléon*, Paris, 1810, in-8°. Les planches sont de M. Krafft, architecte. On lui doit encore le texte du 3e vol. de la *Description de Paris et des édifices*, de M. Landon, Paris, 2e édition, 1818, 2 vol. in-8°. Goulet a cultivé avec un succès de société la littérature légère : il a composé plusieurs *chansons* et d'autres *poésies* qui sont remplies de goût et d'esprit.

* GOULIN (Jean), médecin né à Reims le 10 février 1728, perdit son père fort jeune et se trouva dans l'indigence. Néanmoins il fit de brillantes études. Obligé d'accepter une place de répétiteur chez un maître de pension, il étudiait en même temps la médecine. Il se fit recevoir docteur ; mais sa position ne se trouva pas améliorée. Alors il fit une éducation particulière, et rédigea avec l'abbé Fontenay les *Affiches de province*. Il se trouvait dans la plus grande misère, lorsqu'il entra en 1794 au dépôt littéraire de la rue Saint-Antoine. Il avait été obligé de vendre sa bibliothèque composée de 3,600 volumes, afin de s'assurer une pension viagère de 600 francs. L'année suivante, il obtint la place de professeur d'histoire de la médecine dans l'école de Paris. Mais il ne jouit pas long-temps de l'aisance que lui procurait cet emploi. Il mourut le 30 avril 1799, après avoir donné un petit nombre de leçons. Ses principaux ouvrages sont : | *Recherches médicales*, 1764, in-12 ; | *Table des 16 vol. de la matière médicale de Geoffroi*, in-12 ; | le 10e *vol.* in-4° *de la bibliothèque de médecine ;* | *Vocabulaire français*, ou *Abrégé du dictionn. de l'académie française*, 1771, 2 vol. in-8° ; | *Mémoires littéraires, critiques, philosophiques, biographiques, pour servir à l'histoire ancienne et moderne de la médecine*, 1775, 2 vol. in-4° : c'est le plus important de ses ouvrages ;

| *Etat de la médecine, chirurgie et pharmacie en Europe, et principalement en France en* 1777, in-12. Il a travaillé à l'*Encyclopédie méthodique*, à la *Gazette de santé*, et a laissé un grand nombre de manuscrits. Voyez le *Mémoire historique, littéraire et critique sur sa vie et ses ouvrages*, par P. Sue, Paris, an 7, in-8°.

GOULU (Jean), naquit à Paris en 1576, de Nicolas Goulu, professeur royal. Il embrassa la profession d'avocat; mais ayant manqué de mémoire en plaidant sa première cause, il quitta le barreau pour le cloître. Il se fit feuillant à l'âge de 28 ans, et s'étant fait connaître par la plume, s'éleva aux premières charges de son ordre, et en devint général. L'enthousiasme pour Balzac était alors à son plus haut point. Goulu crut devoir examiner le titre de sa réputation, et publia, en 1627, 2 volumes de *Lettres de Philarque à Ariste*, où il emploie quelquefois le ton de la politesse reçue assez généralement dans ce temps-là, mais qui n'honore pas la raison. Le public se déclara pour lui dans ce différend, et les *lettres de Philarque* lui attirèrent une foule de louanges. On ne l'appelait que *gouffre d'érudition; Hercule gaulois; destructeur du tyran de l'éloquence; héros véritable, et seul digne des lauriers attachés à l'usurpateur*. Le prieur Ogier et la Motte-Aigron furent presque les seuls qui écrivirent contre lui, et qui renchérirent sur les injures qu'il avait dites à Balzac. Ils le peignirent « comme un ivrogne, buvant nuit et jour » dans un verre plus grand que la coupe » de Nestor, et comme un gourmand qui » faisait très bonne chère en gras, quoi- » qu'il eût le teint assez frais pour ne pas » pouvoir se dispenser du maigre. » Personnalités odieuses, aussi peu propres à décider un différend, qu'à donner une idée avantageuse de ceux qui emploient de telles armes. Cette querelle aurait été poussée plus loin; mais le général Goulu la termina par sa mort, arrivée en 1629, à l'âge de 54 ans. On a de lui: | *Vindiciæ theologicæ, Ibero-politicæ*, 1628, in-8°, en faveur des droits de la monarchie; | la *Vie de saint François de Sales*, 1624, in-4°. Marsollier en a donné une meilleure. | Des *traductions* qu'on ne lit plus; | des livres de *controverse*. *Voyez* BALZAC.

* GOUPIL de PREFELN (N.), était, avant la révolution, juge au bailliage d'Alençon, où il était né en 1750. Député en 1789 aux états-généraux par le tiers état de sa province, il s'y fit remarquer par une vivacité et une énergie qui n'étaient plus de son âge. Cependant, quoiqu'ils s'attachât tour à tour à différens partis, il n'était pas du nombre de ceux qui voulaient faire une révolution politique. Le 5 septembre 1789, il vota pour qu'on accordât au roi un *veto* absolu, en disant qu'il n'était pas venu pour faire une nouvelle constitution, mais pour raffermir l'ancienne. Néanmoins, par une singulière contradiction, il proposa la suppression des titres de noblesse, et provoqua une loi contre l'émigration. Lorsque les rassemblemens du Palais-Royal prirent un aspect dangereux, Goupil, dans une assemblée où l'on délibérait sur les moyens d'arrêter le désordre, demanda avec force qu'on prît contre les factieux les mesures les plus sévères; et indiquant Mirabeau comme leur chef, il s'écria: « Vous délibérez, et » Catilina est aux portes de Rome; il me- » nace le sénat. » Cette sortie ne produisit aucun effet. Goupil fut pendant la session membre de plusieurs comités et président de celui des recherches, d'après lequel on institua les comités appelés de salut public, de sûreté générale, et qui inondèrent la France de sang. Il vota la constitution civile du clergé; et, après le voyage du roi à Varennes, il demanda que les gardes fussent licenciées, tandis que, par une de ces bizarreries qui lui étaient ordinaires, il insista avec courage pour que la personne du monarque fût inviolable et sacrée. Il fit partie du conseil des Cinq-cents, et après avoir fait placer dans la salle le buste de Montesquieu, il fit décréter, le 6 mai 1796, le séquestre des biens des pères et mères des émigrés. « Cette loi » est dure, disait-il, mais indispensable; » d'autant mieux que Fabius, augure ro- » main, nous apprend que ce qui se fait » pour le salut de la république, se fait » toujours sous de bons auspices. » Il attaqua ensuite le triumvirat du Directoire, qui le fit arrêter le 18 fructidor et mettre sur la liste des émigrés. Mais il en fut rayé bientôt après, et rendu à la liberté, il rentra dans l'Assemblée. En 1800, il fut nommé juge au tribunal de cassation, et mourut à Paris le 15 février 1801.

* GOURCY (N... l'abbé de), vicaire-général de Bordeaux, et membre de l'académie de Nancy, consacra sa plume à faire revivre les anciens apologistes du christianisme. Il fut l'un des ecclésiastiques que l'assemblée du clergé de France employa pour écrire contre les attaques irréligieuses des philosophes modernes.

On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé plusieurs ouvrages qui se font remarquer par la méthode, la netteté des idées et la solidité des jugemens : | *Eloge de René Descartes*, 1765, in-8°, qui concourut pour le prix à l'académie française. Ce fut Thomas qui le remporta ; mais la composition de Gourcy fut honorablement mentionnée ; | *Histoire philosophique et politique de la doctrine et des lois de Lycurgue*, Nancy, 1768, in-8°; | *Quel fut l'état des personnes en France sous la 1re et la 2e race*, 1769 et 1789, in-12 ; discours remplis d'érudition, et couronnés par l'académie des inscriptions et belles-lettres; | *J.-B. Rousseau vengé*, ou *Observations sur la critique qu'en a faite M. de Laharpe*, Paris, 1772, in-12 ; | *Essai sur le bonheur*, 1777, in-12 ; | l'*Apologétique et les Prescriptions de Tertullien*, nouvelle édition avec la traduction et des remarques, 1780, in-12. | *Suite des anciens apologistes de la religion chrétienne*, traduits et analysés ; ouvrage demandé par l'assemblée du clergé, Paris, 1786, 2 vol. in-8° ; | *Des droits et des devoirs des citoyens dans les circonstances présentes, avec un jugement impartial sur l'ouvrage de Mably*, 1789, in-8°.

GOURDAN (Simon), né à Paris en 1646, entra dans l'abbaye de Saint-Victor en 1661 et y mena une vie édifiante. Aspirant à une vie plus parfaite, il voulut entrer à la Trappe ; mais l'abbé de Rancé lui conseilla de continuer ses exercices de piété dans la maison où il avait fait profession. Le père Gourdan vécut en solitaire et en saint dans l'abbaye de Saint-Victor, et y mourut en 1729, laissant : | des *proses* et des *hymnes*, qu'on chante dans différentes églises de la capitale et des provinces ; | des *ouvrages de piété*, pleins de lumière et d'onction ; | une *histoire* manuscrite *des hommes illustres de Saint-Victor*, en plusieurs vol. in-fol.; | le *sacrifice perpétuel de foi et d'amour au Saint-Sacrement de l'Autel*, Paris, 1714, 1 vol. in-12, reproduit avec beaucoup de soin par l'abbé Viguier, Paris, 1815, in-12. On a publié en 1756 à Paris, in-12, la *Vie* de ce pieux et savant religieux. Cet ouvrage édifiant est suivi de plusieurs *Lettres*, qui roulent principalement sur la constitution *Unigenitus*, pour laquelle il était très zélé, ne croyant pas qu'on pût rejeter une seule décision doctrinale de l'Eglise universelle, sans ébranler tout l'édifice de la foi chrétienne.

* GOURDIN (François-Philippe), bénédictin de St.-Maur, né à Noyon le 8 novembre 1759, mort à Rouen le 11 juillet 1825, occupa d'abord plusieurs places dans sa congrégation, et prit quelque part à la révolution. Compris pour une gratification de 2000 francs dans le décret de la Convention du 4 septembre 1795, il fut employé pour classer les monumens des arts déplacés pendant la révolution, et mit en ordre la bibliothèque de Rouen. Il reprit après la terreur ses fonctions ecclésiastiques, et partagea dès lors tous ses momens entre la religion et les lettres. Gourdin avait fait paraître sous le voile de l'anonyme, en 1771, des *Observations d'un théologien sur l'éloge de Fénélon par Laharpe*, où il reproche à l'auteur de n'avoir donné aux vertus du vénérable archevêque de Cambrai que des motifs étrangers à la religion. Les *Nouvelles ecclésiastiques* en rendant compte de ses *observations* (30 janvier 1772), n'en parlent pas très avantageusement ; et cependant il est très probable que le rédacteur de cet article connaissait l'auteur de cette brochure. Don Gourdin a laissé plusieurs ouvrages de littérature, parmi lesquels on cite : | *Après-dîner à la campagne*, imprimé à la suite de l'*Homme sociable*, et *Lettres philosophiques sur la jeunesse*, Paris, 1767 et 1772, in-12 ; | *Rhétorique française* ; | *Recueil d'extraits des poètes allemands*, 1773 ; | *Traduction de l'Art poétique d'Horace*, avec des notes ; | *Histoire de Picardie* ; | *Considérations philosophiques sur l'action de l'orateur, précédées de Recherches sur la mémoire*, Paris, 1772, in-12 ; | *Principes généraux et raisonnés de l'Art oratoire*, 1785, in-12 ; | *de la Traduction considérée comme moyen d'apprendre une langue, et comme moyen de se former le goût*, 1789, in-12. Il fit aussi un grand nombre de *mémoires* insérés dans les *recueils de l'académie de Rouen*, et a laissé en manuscrit un *Traité de la prescription en matière de foi, de morale et de discipline*.

GOURDON DE GENOUILLAC (Galiotte de), ou la *mère de sainte Anne*, réformatrice de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem en France, était prieure du monastère de Beaulieu. Elle naquit en 1589 d'une famille noble et considérable du Quercy, et mourut l'an 1618 en odeur de sainteté. Les religieuses de cet ordre avaient autrefois la robe rouge et le voile blanc ; mais après la prise de Rhodes par Soliman II, en 1522, elles prirent l'habit et le voile noir pour marquer leur deuil

GOURGUES (Dominique de), gentilhomme huguenot, né à Mont-de-Marsan en Gascogne, dans le 16e siècle, voulant se venger des Espagnols qui avaient détruit une colonie des Français huguenots, établie sur les côtes de la Floride, dont l'Espagne était en possession, équipa trois vaisseaux à ses dépens, et mit à la voile en 1567. Il alla descendre à la Floride, enleva trois forts, et fit pendre plus de 800 espagnols à des arbres. De retour en France, il fut reçu avec admiration par les huguenots, et avec indignation par la cour, qui désapprouvait cette démarche odieuse, faite en mépris de l'autorité, et au milieu d'une paix parfaite avec l'Espagne. Le roi lui fit défendre de paraître devant lui. La reine Elizabeth le demanda dans la suite pour commander la flotte anglaise qu'elle envoyait au secours de don Antonio roi de Portugal. Il mourut à Tours en 1593, en allant prendre le commandement de cette flotte. Son *voyage dans la Floride* a été imprimé à la suite de celui du capitaine Laudannière.

* **GOURJU** (Pierre), oratorien, né en 1762 à Morestel en Dauphiné, professa à Lyon la physique et la philosophie jusqu'en 1792, époque à laquelle on supprima les congrégations enseignantes. Pendant la persécution révolutionnaire, il quitta Lyon; mais il y revint ensuite, et il y donnait des leçons de mathématiques, de littérature et de philosophie, lorsque la fondation des universités détruisit son établissement; mais en même temps il fut nommé professeur de philosophie, et doyen de la faculté des lettres à l'académie de Lyon. On lui doit la *Philosophie du 18e siècle dévoilée par elle-même : ouvrage adressé aux pères de famille et aux institutions chrétiennes, suivi d'observations sur les notes dont Voltaire et Condorcet ont accompagné les pensées de Pascal*, Lyon, 1816, 2 vol. in-8°. Ce livre fait honneur à ses principes; mais on voit que l'arme du ridicule ne lui était pas familière. Il réussit mieux dans le genre sérieux : le morceau qu'il a mis à la tête des réflexions sur les pensées de Pascal est digne d'éloge. Il est mort à Lyon le 5 avril 1814. Il a laissé en manuscrits des cahiers de physique, une rhétorique et une logique.

GOURLIN (Pierre-Etienne), né à Paris en 1695, embrassa l'état ecclésiastique, et fut ordonné prêtre en 1721. Il s'acquit une certaine célébrité par sa vive opposition aux décrets dogmatiques de l'Eglise; interdit par son archevêque, M. Vintimille, il vécut caché, ne s'occupant qu'à écrire en faveur du parti qu'il avait embrassé, et mourut le 15 avril 1775 à Paris. Le curé de la paroisse lui refusa les derniers sacremens : mais, par ordre du parlement et des huissiers exécuteurs, il fut administré. On connaît de lui : | *Instruction sur la justice chrétienne*, in-12; | *Mandement et instruction pastorale de M. de Fitz-James, évêque de Soissons, contre le Père Berruyer*, 1760, 7 vol. in-12; | *Institution et instruction chrétienne*, dédiée à la reine de Naples, connue sous le titre de *Catéchisme de Naples*, 1783, 3 vol. in-12. C'est une des marottes favorites de la secte jansénienne, pour répandre ses erreurs dans l'enseignement public, surtout dans celui de la jeunesse (*voyez* le *Journ. histor. et litt.*, 1er janvier 1789, p. 66); | plusieurs écrits polémiques, contre la bulle *Unigenitus;* | quelques écrits contre l'abbé de Prades. Il y a des gens qui, à la honte de l'esprit humain, combattent la vérité et l'erreur, l'impiété et la foi avec une ardeur égale.

GOURNAY (Marie le JARS de), d'une famille distinguée, naquit à Paris en 1566 et devint orpheline de bonne heure. Elle connut Montaigne, pour qui elle eut une admiration qui tenait du fanatisme. Cet écrivain, l'un des plus vains égoïstes que la philosophie ait produits, flatté de ses éloges, la nomma *sa fille d'alliance*, et la fit héritière de ses écrits. Les langues savantes lui étaient, dit-on, familières; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle écrivait faiblement dans la sienne. Son style, chargé de vieux mots, n'est plus supportable à présent. Lorsque l'académie française voulut réformer la langue, Mlle de Gournay parla beaucoup contre cette entreprise; et l'on ne peut disconvenir qu'elle n'eût raison : si on pouvait rendre les langues vivantes invariables et incorruptibles comme les langues mortes, ce serait un grand présent fait aux sciences et aux lettres. Son caractère impétueux se fait sentir dans deux satires, où elle laisse tout le cours à sa mauvaise humeur. Défaut pardonnable à une femme, mais non pas à celles qui affichent la philosophie, quoiqu'elles soient particulièrement dans le cas d'avoir besoin d'indulgence (*voyez* LA FAYETTE, SUZE, etc). Elle mourut à Paris en 1645, à 78 ans. Ses ouvrages furent recueillis en 2 vol. in-4°, 1675 et 1641, sous le titre d'*Avis ou Présens* de *Mlle de Gournay*. Ils contiennent le *Promenoir de M. de Montaigne par sa fille d'alliance*, ibid. 1594,

in-12; | *Version de quelques pièces de Virgile, de Tacite* et de *Salluste*, ibid. 1619-23, in-8° ; | l'*Egalité des hommes et des femmes*, ibid. 1622, in-8°, etc. On a encore d'elle une édition *des Essais de Montaigne*, 1635, en 3 vol.

*GOURNAY (Jacques-Claude-Marie-Vincent de), intendant du commerce de Saint-Malo, où il naquit en 1712, publia plusieurs écrits sur les *sociétés commerciales*, les *traités entre compagnies*, et traduisit de l'anglais de Josias Child, un ouvrage *sur le commerce* et sur *les avantages de la réduction de l'argent*, et de Thomas Culpeber un *traité contre l'usure*. Cet économiste distingué est mort en 1759.

*GOURNÉ (Pierre-Mathias de), ecclésiastique et géographe, né à Dieppe vers 1702, devint prieur de Notre-Dame de Faverney. Son goût pour les connaissances géographiques était une passion, et pendant toute sa vie il s'occupa de nombreuses recherches, mais ses ouvrages sont peu consultés. On a de lui : | *Dissertation sur le choix des cartes de géographie*, Paris, 1730, in-12 ; | le *Géographe méthodique*, ou *Introduction à la géographie ancienne et moderne*, 1741, 2 vol. in-12 ; | *Description géographique des royaumes d'Espagne et de Portugal*, 1743, in-12 ; | *Description géographique des provinces intérieures de la France*. En général ses ouvrages ont été vivement critiqués. Le laborieux auteur est mort en 1770.

GOURVILLE (Jean HÉRAULD, sieur de), naquit à la Rochefoucauld le 11 juillet 1625. Le fameux duc de ce nom (l'auteur des *Maximes*) lui ayant reconnu de l'esprit, le prit pour son valet de chambre, et en fit bientôt son ami et son confident. Pendant la guerre de *la Fronde*, il lui fut très utile, ainsi qu'au prince de Condé, dont il négocia le raccommodement avec la cour. Le cardinal Mazarin l'envoya ensuite, et pour le même objet, auprès du prince de Conti, qui était maître de Bordeaux. En 1684, il fut nommé intendant des vivres à l'armée de Catalogne. A son retour à Paris, le cardinal le croyant un émissaire du prince de Conti le fit mettre à la Bastille; mais Gourville recouvra bientôt sa liberté. Fouquet lui fit obtenir la recette générale des tailles en Guienne, emploi qui lui procura une fortune de 1,500,000 livres. Enveloppé dans la disgrâce de cet illustre infortuné, il passa dans les pays étrangers. Il mourut en 1705. On prétend que c'est pour lui que Boileau fit cette épitaphe :

Ci-gît, justement regretté,
Un savant homme sans science,
Un gentilhomme sans naissance,
Un très bon homme sans bonté.

Les commentateurs de cette épitaphe disent que Gourville était tel que le satirique le représente : parlant bien, quoiqu'il ne sût pas grand'chose; ayant un caractère et des manières, quoique d'une naissance obscure; et caressant tout le monde sans aimer personne. On a de lui *des Mémoires depuis* 1642, *jusqu'en* 1678, publiés par Mlle de la Bussière en 2 vol. in-12, Paris, 1724. Ils sont écrits d'un style animé, naturel, mais négligé et peu correct. Voltaire a puisé dans cet ouvrage pour son *Siècle de Louis XIV*.

GOUSSAINVILLE ou GUSSANVILLAN. *Voyez* ce mot.

*GOUSSAULT (N... l'abbé), écrivain moraliste de la fin du 17e siècle, était licencié de Sorbonne. Il avait été conseiller au parlement, et a publié quelques ouvrages estimés. | *Raisonnemens chrétiens sur ce qui s'est passé dans le commencement du monde*, 1679, in-12 ; | *Poésies et pensées chrétiennes*, Paris, 1681, in-12 ; | *Réflexions sur les défauts ordinaires des hommes et sur leurs bonnes qualités*, Paris, 1692, et Lyon, 1694, in-12, réimprimé à Maestricht sous ce titre : *Réflexions sur les différens caractères des hommes*, 1714, in-12. Cet ouvrage fut maladroitement attribué à Fléchier. | *Le portrait d'un honnête homme*, Paris, 1693, et Lyon, 1694 et 1700, in-12, traduit en allemand par Paul-Jacob Marberger, 1692, in-12 ; | *Le portrait d'une honnête femme*, 1694, in-12; | *Conseils d'un père à ses enfans*, Paris, 1695, in-12, trad. en italien ; | *Lettres choisies de divers auteurs*, Bruxelles, 1725, in-8°. M. A. A. Barbier a publié le premier la liste de ses ouvrages dans son *Examen critique des Dictionnaires*.

GOUSSENCOURT (Matthieu), né à Paris en 1583, se fit célestin en 1606, s'adonna à l'étude de l'histoire, et mourut dans le monastère de son ordre à Paris, en 1660. Il a donné au public : *Martyrologe des chevaliers de Malte*, Paris, 1643, 2 vol. in-fol. réimprimé en 1654.

GOUSSET (Jacques), théologien de la religion prétendue-réformée, né à Blois en 1635, d'une bonne famille, fut fait ministre à Poitiers en 1662, et sortit de cette ville à la révocation de l'édit de Nantes. Il mourut en 1704, âgé de 69 ans, profes-

seur en grec et en théologie à Groningue. Ses ouvrages sont : | *Commentarii linguæ Hebraicæ :* c'est un bon dictionnaire hébreu; la meilleure édition est celle de Leipsick en 1745, in-4°; | une *réfutation* en latin *du Chisouck Emaunach*, ou *Bouclier de la Foi*, du rabbin Isaac, Amsterdam, 1712, in-fol. Cette production est très faible. | *Considérations théologiques et critiques contre le projet d'une nouvelle version*, 1698, in-12. Ce livre est contre le *Projet de Charles le Cène*. (*Voyez* CÈNE.) | *Causarum primæ et secundarum realis operatio*, Lewarde, 1716, in-4°.

* **GOUSSIER** (Louis-Jacques), physicien et professeur de mathématiques, né à Paris en 1722, a fourni à l'*Encyclopédie* quelques articles sur les arts mécaniques; il a exécuté avec beaucoup d'habileté plusieurs machines de son invention, entr'autres un moulin à bras pour scier des planches; il est aussi inventeur d'un niveau d'eau en usage parmi les géomètres; il mourut à Paris en octobre 1799. Il a publié avec le baron de Marivetz) : | *Physique du monde*, 1780-87, 5 vol. in-4°; | *Système général, physique et économique des navigations naturelles et artificielles de l'intérieur de la France*, 1788, 2 vol. in-8°.

GOUTHIÈRES ou **GOUTHIER** (Jacques), en latin *Gutherius*, antiquaire et avocat au parlement de Paris, né à Chaumont en Bassigny, mort l'an 1638, cultiva le droit et les belles-lettres avec un égal succès. Les amateurs de l'antiquité lui sont redevables de plusieurs écrits : | *De vetere jure Pontificio urbis Romæ*, in-4°, 1612 : ouvrage qui lui mérita le titre de citoyen romain pour lui et pour sa postérité. | *De officiis domûs Augustæ publicæ et privatæ*. Paris, 1628, in-4°, et Leipsick, in-8°, 1672 : cette matière y est traitée avec beaucoup de savoir. | *De jure Matrium*, Leipsick; 1671, in-8°; | Deux petits traités, l'un *De orbitate toleranda*, et l'autre, *Laus cæcitatis*, etc. Gouthier faisait aussi des vers latins, et les faisait bien. Il y a du feu et de l'expression dans sa pièce intitulée : | *Rupella capta*, Paris, 1628, in-4° : l'auteur l'adressa au cardinal de Richelieu.

GOUTHOEVEN (Gauthier van) en latin *Valerius Gouthovius*, né à Dordrecht en 1577, a fait des recherches sur l'histoire de sa patrie. Il a donné une nouvelle édition *des Chroniques de Hollande..... années de généalogies et de descriptions des villes, etc., commençant à l'an* 449, *et finissant à l'an* 1620, en flamand. On en a publié plusieurs éditions; la dernière est de la Haye, 1636, in-fol. Ce livre plein de recherches et de choses intéressantes est estimé. Il a été continué par N. de Klerk. Gouthœven est mort vers l'an 1628.

* **GOUTTES** (Jean-Louis), curé d'Argilliers dans le diocèse de Béziers, et député à l'assemblée Constituante, naquit à Tulle en 1740. Il servit plusieurs années dans un régiment de dragons, embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et devint curé d'Argilliers. Nommé alors membre des états-généraux, il se rangea du côté des novateurs, et appuya la proposition de vendre les biens du clergé : il se déclara pour l'établissement du papier-monnaie, et vota la constitution du clergé. Il devint membre du comité des recherches, président de l'assemblée, et fut élu en 1791, évêque constitutionnel de Saône-et-Loire; mais ce fut là le terme de ses prospérités : dénoncé comme royaliste et ensuite comme fanatique, parce qu'il persistait à exercer les fonctions de son ministère après la suppression du culte, Gouttes fut arrêté par ordre du comité de salut public et transféré à la conciergerie de Paris. Après avoir été long-temps laissé dans le plus profond dénuement, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 26 mai 1794. On a de lui : *Exposé des principes sur la constitution du clergé par les évêques députés à l'Assemblée nationale*, 1790, in-8° : ouvrage qu'il ne faut pas confondre avec l'*Exposition des principes* ou la déclaration que rédigea M. de Boisgelin, et qui a été réimprimée dans le 27e vol. de la nouvelle édition du *Dictionnaire des sciences ecclésiastiques*. | *Discours sur la vente des biens du clergé;* | *Discours sur l'établissement du papier-monnaie;* | *Théorie de l'intérêt de l'argent*, 1780 et 1782, in-12. Le fonds de cet ouvrage est de Rullié, curé de Cahors.

GOUVEST DE MAUBERT (Jean-Henri), né à Rouen en 1721, est autant connu par ses aventures que par ses ouvrages. On le vit successivement capucin, apostat, secrétaire du roi de Pologne Auguste III, puis rentrer dans son ordre, en sortir ensuite pour parcourir un nouveau cercle de bizarreries et de singularités, et finir par mourir protestant à Altona, en 1767. On a de lui divers écrits marqués au coin d'un génie singulier qui semblait avoir approfondi tous les détours de la politique, qui observait avec finesse,

mais qui écrivait avec plus de vivacité et de force, que de pureté et de précision. Les principaux sont : | *Le Testament politique du cardinal Alberoni*, in-12 ; où il y a bien des idées sur des abus tant vrais que prétendus qui règnent en Espagne ; Maubert était un juge peu sûr dans ce genre ; | *Testament politique de Walpole*, qui ne vaut pas celui d'Alberoni ; | *Histoire politique du siècle*, 1757, 2 vol. in-4° : livre qui eut du succès, mais dont l'auteur ne publia que les deux premiers volumes. | Diverses brochures : l'*Illustre paysan*, l'*Ami de la fortune*, *Ephraïm justifié*, etc. ; | un *Mercure historique*.

* **GOUVION** (Jean-Baptiste), général français, né à Toul, entra au service dans le corps du génie, et fit avec distinction la guerre d'Amérique en qualité de capitaine. Au commencement de la révolution, il accepta la place de major-général de la garde nationale de Paris, et fut ensuite appelé à l'assemblée Législative au mois de septembre 1791, où il se fit remarquer par sa modération : il s'opposa de tous ses efforts à ce qu'on accordât les honneurs de la séance aux soldats du régiment de Château-Vieux, qui s'étaient révoltés à Nancy et avaient été condamnés aux fers, et qui n'étaient à ses yeux que les assassins de son frère. Il donna sa démission, se rendit à l'armée du Nord, et fut tué le 11 juin 1792, dans une retraite qu'il effectuait avec autant d'art que de bravoure, près du village de Grisueille, en avant de Maubeuge. Il réunissait le sang froid dans l'exécution à des vues judicieuses, et le courage à la probité. L'*Oraison funèbre* de Gouvion a été prononcée à l'église de Notre-Dame à Paris, le 21 juin 1792, par Fr. Val. Mulot, prêtre et député de Paris à l'Assemblée nationale, Paris, 1792, 24 pages in-8°.— Son frère Louis GOUVION, commandant de la garde nationale de Toul, fut tué le 31 août 1790 en combattant la garnison de Nancy révoltée.

* **GOUVION-SAINT-CYR** (Louis, de) marquis, maréchal de France, naquit à Toul le 13 avril 1764, d'une famille peu aisée. Il se voua d'abord à la peinture et fit le voyage de Rome pour se perfectionner dans cet art, qu'il abandonna vers le commencement de la révolution française, pour entrer au service, en qualité de volontaire. Après avoir passé rapidement par tous les grades inférieurs, il servit en 1793 dans l'armée de la Mozelle en qualité d'adjudant-général, et fut ensuite envoyé à l'armée des Alpes, où il reçut en 1794 le brevet de général de division. Il se signala en 1795 au siége de Mayence, fit sous Masséna la campagne de 1798, et fut destitué en 1799. Remis bientôt en activité, il commanda l'aile droite de l'armée française à la bataille de Novi, (15 août). Le 24 octobre suivant, il défit complétement l'ennemi, non loin de Novi même, à Pasturana et à Bosco, et lui prit trois canons et deux mille hommes. Le 6 du mois suivant, il battit encore les Autrichiens devant Coni ; chargé du commandement de l'aile droite de Championnet, il empêcha l'investissement de Gènes, et se couvrit de gloire par une savante retraite pour laquelle il reçut du premier consul un sabre d'honneur et le brevet de premier lieutenant de l'armée. En 1800, il passa à l'armée du Rhin commandée par Moreau, s'empara de Fribourg et battit les Autrichiens à Smelingen. Après un repos assez court qu'exigeait l'état de sa santé, il reparut à la tête de sa division et concourut à la victoire de Hohenlinden. Nommé alors conseiller d'état par Bonaparte, il fut envoyé en Espagne où il succéda à Lucien, en qualité d'ambassadeur. En 1805, il fut nommé commandant en chef de l'armée qui devait couvrir le royaume de Naples, et protéger les côtes de l'Adriatique. Vers la fin de cette année, après avoir fait prisonnier un corps de dix mille Autrichiens, il entra à Venise en vertu de la capitulation d'Austerlitz. L'année suivante, obligé de rentrer dans le royaume de Naples, dont le gouvernement avait violé le dernier traité, Gouvion fut chargé d'occuper la Pouille, et y maintint la tranquillité. Rappelé en 1807, en Allemagne, il y fit avec distinction la campagne de Prusse et de Pologne, et fut nommé gouverneur de Varsovie. Envoyé en 1808 à l'armée d'Espagne, il s'empara de Roses, Girone, Saint-Félix, Equixola, Palamos, à la suite de plusieurs combats. En 1812, il fut désigné pour faire partie de l'expédition de Russie, et commanda les Bavarois, avec lesquels le 18 du mois d'août, il gagna la bataille de Polotsk, sur la Duna. Napoléon pour le récompenser, le créa maréchal de l'empire, le 27 du même mois. Blessé dans la retraite de Moscou, il fut forcé d'abandonner l'armée pour quelque temps. Il y reparut en 1813 pour faire la campagne de Saxe, et se signala à la bataille de Dresde. Resté dans cette ville, pour la défendre après le désastre de Leipsick, voyant qu'il lui était

impossible de s'ouvrir un passage, il accepta le 11 novembre une capitulation honorable, en vertu de laquelle il devait rentrer en France avec son corps d'armée et une partie de son artillerie. Mais cette capitulation ne fut pas ratifiée par le prince de Schwartzemberg, et le maréchal fut retenu prisonnier avec son corps d'environ seize mille hommes. Lorsqu'il revint en France après la restauration, Louis XVIII l'acueillit avec distinction et le nomma commandeur de l'ordre de Saint-Louis et membre de la chambre des pairs. Après le débarquement de Bonaparte, il se dirigea sur Orléans pour y défendre la cause royale; mais la défection des troupes ayant rendu tous ses efforts inutiles, il vécut pendant les cent-jours dans une profonde retraite. Nommé ministre de la guerre par le roi, le 9 juillet 1815, il fut remplacé dans ce poste par le duc de Feltre, au mois de septembre de la même année. Louis XVIII le nomma successivement ministre d'état, membre du conseil privé, grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, comte et enfin marquis. Appelé au ministère de la marine le 23 juin 1817, il reprit le portefeuille de la guerre en 1818, et le conserva quatorze mois. C'est sous son administration que des cours d'enseignement mutuel furent établis dans les régimens. Il présenta le 10 mars 1818, une loi relative au nouveau mode de recrutement de l'armée, dont les principales dispositions furent modifiées par celle du 9 juin 1824. Gouvion quitta le ministère, lors du changement de la loi des élections en 1819, et fut remplacé par le marquis de la Tour-Maubourg. Gouvion-Saint-Cyr s'était rendu aux îles d'Hières pour rétablir sa santé; il y est mort le 17 mars 1830.

GOUY-D'ARCY (Louis-Marthe, marquis de), né à Paris, en 1753, d'une famille noble et ancienne de Picardie. Il était colonel du régiment de la Reine-dragons au commencement de la révolution, et fut élu député de Saint-Domingue aux états-généraux de 1789. Sectateur du mesmérisme et franc-maçon zélé, il se déclara contre la cour, et excusa les cruautés commises par le peuple à l'époque de la prise de la Bastille. Plus tard, il soutint l'opinion qu'on pouvait et devait décacheter les lettres dans un temps de trouble, et pressa pour cet effet la formation d'une commission. Il parla aussi contre le délabrement des finances, et vota l'émission de deux milliards d'assignats. Ensuite il parut revenir à des sentimens de modération, et se prononça contre le décret concernant l'émancipation des hommes de couleur, d'autant plus volontiers que ses intérêts de colon s'y trouvaient compromis. Son opinion ne pouvant prévaloir, il s'abstint d'assister aux séances, et ne reparut qu'après l'évasion de Louis XVI. A la fin de la session, il fut nommé maréchal-de-camp, et chargé par le roi de dissiper un attroupement qui avait arrêté et pillé, près Noyon, plusieurs bateaux de blé destinés à l'approvisionnement de la capitale; mais il se conduisit avec une faiblesse qui le rendit ridicule à tous les partis, et il faillit être victime de la fureur populaire. S'étant retiré dans sa retraite d'Arcy, il y fut arrêté et traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 23 juillet 1794, comme complice d'une conspiration dans les prisons des Carmes où il était détenu.

GOUYE (Thomas), jésuite, né à Dieppe en 1650, habile dans les mathématiques, fut reçu membre de l'académie des sciences en 1699. Cette compagnie faisait beaucoup de cas de ses lumières. Il possédait les langues anciennes et cinq langues modernes. Il mourut à Paris dans la maison professe des Jésuites, en 1725, à 75 ans. Son principal ouvrage est intitulé : *Observations physiques et mathématiques, pour servir à la perfection de l'Astronomie et de la Géographie, envoyées de Siam à l'académie des Sciences de Paris, par les Pères Jésuites, missionnaires*, avec des réflexions et des notes, en 2 volumes dont le premier est in-8°, et le second in-4°.—Il ne faut pas le confondre avec son compatriote GOUYE de Longuemare, né en 1715, mort en 1765, greffier au bailliage de Versailles, dont nous avons : | *Dissertation sur la Chronologie des rois Mérovingiens*, Paris, 1748 et 1756, in-12; | *Dissertation sur des points de l'histoire des enfans de Clovis Ier*, 1744, in-12; | *Sur l'état du Soissonnais sous les enfans de Clotaire Ier*, 1745, in-12; | *Sur l'ancienne Histoire de France*, 1756, in-12.

GOUZ DE LA BOULAYE (François de), fils d'un gentilhomme de Baugé en Anjou, naquit en 1616, et parcourut différentes parties du monde. De retour de son premier voyage, il parut si défiguré, que sa mère même ne voulut pas le reconnaître. Il fut obligé d'intenter un procès pour avoir son droit d'aînesse. Quelques années après il fut envoyé en qua-

lité d'ambassadeur auprès du Grand-Seigneur et du Grand-Mogol. Nous avons sous ce titre : *Voyages et observations du sieur de la Boullaye le Gouz, gentilhomme angevin, où sont décrits les religions, gouvernemens et situations des états et royaume d'Italie, Grèce, Natolie, Syrie, Perse, Palestine, Karémanie, Kaldée, Assyrie, Grand-Mogol, Bizapour, Indes-Orientales des Portugais, Arabie, Egypte, Hollande, Grande-Bretagne, Irlande, Danemark, Pologne, îles et autres lieux de l'Europe, Asie et Afrique, où il a séjourné, le tout enrichi de belles figures*, Paris, 1653, in-4°. La seconde édition qui est de 1657 est préférable à la première, quoiqu'elle soit moins belle. Cet ouvrage n'est curieux que pour la partie qui concerne les Indes ; car pour le reste il n'a rien appris de nouveau. Ce voyageur est mort dans un second voyage qu'il fit en Perse en 1664 : ses obsèques furent faites à Ispahan avec beaucoup de pompe.

* **GOUZ DE GERLAND** (Bénigne le), historien, né à Dijon en 1695, d'une ancienne famille de Bourgogne, montra de bonne heure un goût décidé pour les sciences et chercha à en propager le goût dans sa ville natale. Après avoir fait d'excellentes études à Paris, il visita différentes villes d'Italie pour y contempler les chefs-d'œuvre de l'antiquité et des temps modernes. Il visita aussi l'Angleterre afin d'en étudier les mœurs, les usages et les lois. De retour dans sa patrie, Gouz fit don à l'académie de Dijon d'un terrain propre à la création d'un jardin botanique, et bientôt après de son riche cabinet d'histoire naturelle ; il fit aussi exécuter à ses frais les bustes des grands hommes de la Bourgogne pour en décorer la salle des séances publiques de cette compagnie. Dijon lui doit en outre son école de peinture et de sculpture. Gouz de Gerland méditait encore la création d'autres établissemens d'utilité publique, lorsqu'il mourut au mois de mars 1774. On lui doit : *Histoire de Laïs* et non l'*histoire des lois*, comme le dit un *nouveau Dictionnaire* ; | *Essai sur l'histoire des premiers rois de Bourgogne et sur l'origine des Bourguignons*, Dijon, 1770, in-4°, avec une carte de l'ancienne Germanie, et une autre de l'ancien royaume de Bourgogne. On trouve dans cette histoire de l'érudition et des recherches ; mais l'auteur s'écarte souvent des opinions généralement adoptées. | *Dissertation sur l'origine de la ville de Dijon et sur les antiquités découvertes sous les murs bâtis par Aurélien*, 1771, in-4°, avec une carte de l'ancien Dijon et 32 planches ; | *Dissertation sur la cause physique du déluge*, qu'il attribue au choc d'une comète, et dont on trouve un extrait dans le tome 1er des *Mémoires de l'académie de Dijon*, ouvrage peu intéressant et tout systématique ; | *Essai sur l'histoire naturelle*, inséré dans le tome 2 des mémoires ci-dessus, et plusieurs autres ouvrages manuscrits dont on trouve la notice dans son *éloge*, qui a été prononcé par le docteur Maret à l'académie de Dijon.

* **GOVEA DE VICTORIA** (Pierre), jésuite, né en 1560 à Séville, où il mourut en 1610, n'est connu que comme l'auteur de l'ouvrage suivant, écrit en espagnol : *Naufrage et voyage sur la côte du Pérou*, Séville, 1610, in-8°. Jean Bissel en a donné une traduction latine sous ce titre : *Joannis Bisselii argonauticon americanorum, sive Historia periculorum Petri de Victoria ac sociorum ejus, lib. XV*, Munich, 1647, in-12, et Amsterdam, 1698.

GOVEA ou **GOUVEA** (Jacques), *Goveanus*, de Beja dans le Portugal, fut principal du collége de Sainte-Barbe à Paris. Il y éleva trois neveux, qui se rendirent illustres par leur seul savoir. — Martial GOVEA, l'aîné des trois frères, devint bon poète latin, et publia à Paris une *Grammaire* de cette langue. — Antoine GOVEA, le plus jeune des trois, fut aussi le plus illustre (*voyez* son article qui suit). — André GOVEA, le second, fut nommé principal du collége de Sainte-Barbe à la place de son oncle. Son mérite le fit appeler à Bordeaux, pour exercer un pareil emploi dans le collége de Guienne. Il y alla en 1534, et y demeura jusqu'en 1547, que Jean III, roi de Portugal, le rappela dans ses états, pour l'établissement d'un collége à Coimbre, semblable à celui de Guienne. Govea mena avec lui en Portugal, Buchanan, Grouchi, Guerente, Vinet, Fabrice, La Coste, Tevius et Mendez. Tous ces savans étaient très capables d'instruire la jeunesse (Buchanan n'avait pas encore fait connaître son penchant pour les nouvelles erreurs). Il mourut à Coimbre, en 1548, âgé de 50 ans. Il ne fit rien imprimer ; mais ses talens pour l'éducation lui firent un nom célèbre.

GOVEA ou **GOUVEA** (Antoine), de la même famille que les précédens, fils d'un

gentilhomme portugais naquit vers 1505, à Beja, et se rendit à Paris vers 1515, auprès de son oncle Jacques Govea, principal du collége de Sainte-Barbe. Il professa avec succès la jurisprudence, à Toulouse, à Valence, à Avignon, à Cahors, à Grenoble et enfin à Turin, où Philibert, duc de Savoie, l'avait appelé. Il y mourut en 1565, à 60 ans, conseiller de ce prince, avec la réputation d'un des plus habiles jurisconsultes et des plus savans littérateurs de son siècle. Ses *ouvrages de droit* ont été recueillis par lui-même en 1 vol. in-fol. 1562, à Lyon. Ses écrits de belles-lettres sont : | Deux livres d'*Epigrammes latines*, Lyon, 1539 ; | des *éditions de Virgile et de Térence*, corrigées sur d'anciens manuscrits et enrichies de notes ; | un *Commentaire sur les Topica* de Cicéron, Paris, 1545, in-8°, réimprimé en 1554 avec plusieurs autres commentaires. L'abbé d'Olivet en parle avec éloge dans sa préface de la belle édition des œuvres de ce père de l'éloquence romaine. | *Variarum lectionum libri duo*, in-fol. 1575. Tous ses ouvrages ont été publiés à Rotterdam en 2 vol. in-fol., 1766. Il laissa un fils (MAINFROI) qui se distingua dans les belles-lettres et dans l'un et dans l'autre droit, et qui a écrit quelques ouvrages. Il mourut en 1613, conseiller-d'état à la cour de Turin.

* GOWER (JEAN), ancien poète anglais, issu d'une famille du comté d'York, et né vers 1320, se distingua dans la profession des lois, et fut, dit-on, chef-juge de la cour des plaids-communs. Il fut contemporain et ami de Chaucer. Il est mort aveugle à Londres en 1402. On cite de lui : | *Speculum meditantis*, traité moral en dix livres sur les devoirs des époux, en vers français ; | *Vox clamantis*, en vers latins ; c'est une chronique de l'insurrection des communes sous le règne de Richard II ; *Confessio amantis*, poème en huit livres ; imprimé à Westminster en 1483, Londres, 1532, 1544 et 1554 ; | *De rege Henrico IV*, imprimé, ainsi que quelques autres de ses petits poèmes, dans les œuvres de Chaucer.

GOWRY. *Voyez* GAURIC (le comte de).

* GOYEN, habile peintre de paysages, né à Leyde, mort en 1656. Ses tableaux qui représentent des marines et des batailles, sont très estimés et très recherchés.

GOZON (DIEUDONNÉ), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Ce qui contribua beaucoup à lui faire obtenir cette dignité, fut le bonheur qu'il eut d'exterminer un dragon monstrueux qui infestait l'île de Rhodes. Cet animal était dit-on, de la grosseur d'un cheval moyen : il avait à sa tête de serpent, de longues oreilles couvertes d'une peau écaillée. Ses quatre jambes ressemblaient à celles d'un crocodile, et sa queue faisait plusieurs plis et replis sur son corps. Il courait, ajoute-t-on, battant de ses ailes, et jetant le feu par les yeux avec des sifflemens horribles. Aucun chevalier n'avait pu délivrer l'île de ce monstre, et tous y avaient péri ; il était même défendu sous peine de mort de le tenter davantage. Gozon osa néanmoins l'entreprendre, et en vint à bout. Cette histoire, vraie ou fausse, se voit encore sur de vieilles tapisseries ; mais l'on y voit aussi les aventures d'Hercule et de Thésée. Ce qui doit la rendre suspecte, est sa parfaite ressemblance avec celle de Gilles de Chin (*voyez* GILLES). On sait aussi que ces dragons que les anciens sculpteurs et peintres plaçaient à côté des héros, ne sont que les symboles de quelque fléau, dont ils ont délivré leur patrie ; et que dans des temps postérieurs on a bâti sur ces vieilles statues, ou peintures, des histoires merveilleuses. La famine, la peste, la guerre, les hérésies, le ravage des insectes, des bêtes fauves, etc. ; tout cela était représenté par l'emblème d'un serpent ou d'un dragon. Quoi qu'il en soit, Gozon tient un rang distingué dans l'histoire de Malte. Il mourut en 1353, regretté pour sa vertu et son courage. On mit, dit-on, sur son tombeau : *Draconis extinctor (l'exterminateur du Dragon)*. Il était de la langue de Provence. On peut voir les détails de ce combat dans l'*Histoire de Malte*, par l'abbé Vertot, t. 2, pag. 192. Le père Kircher, dans son *Mundus subterraneus* en fait une description pittoresque et pleine d'intérêt. Le père Schott en parle aussi dans les *Mirabilia naturæ et artis*. Thevenot qui vit à Rhodes, vers le milieu du 17e siècle, la tête du dragon terrassé par Gozon, en a donné, dans sa *Relation d'un voyage fait au Levant*, Paris, 1665, in-4°, une description qui semblerait mieux convenir à la tête d'un hippopotame qu'à celle d'un serpent.

* GOZZI (le comte GASPARD), littérateur, poète et critique vénitien, né en 1713, fut directeur de l'un des trois théâtres de sa patrie, réviseur des livres, et surintendant des impressions. Il a laissé

divers ouvrages qui le placent au rang des écrivains les plus purs de son pays. Ceux qui lui font le plus d'honneur sont : | *Osservatore veneto periodico*, ouvrage periodique dans le genre du *Spectateur anglais*, dont il imite quelquefois l'art de peindre les mœurs et les caractères : réuni, il forme un vol. in-12, 1768. | *Lettere famigliari*, Venise, 1755 et 1756, 2 vol. in-8°; | *Jugement des anciens poètes sur la critique moderne du Dante, attribuée injustement à Virgile, avec les principes du bon goût*, etc., Venise, 1758, in-4°. Ouvrage écrit en réponse à Bertinelli, auteur des *Lettres de Virgile*. | *Mundo morale*, ibid., 1760, 3 volumes in-8°. La plupart des autres ouvrages de l'auteur ont été recueillis sous le titre de *Opere in versi e in prosa del conta Gasparo Gozzi*. Venise, 1759, 9 vol. in-8° Ce sont des *tragédies*, des *comédies*, des *cantates*, etc. qui n'ont guère d'autre mérite que l'élégance du style. — GOZZI (le comte CHARLES), frère puîné du précédent, s'adonna particulièrement au genre dramatique et composa plusieurs comédies, où il a cherché à se faire un genre à lui, en prenant pour but le merveilleux et même l'extravagant. On y trouve cependant des traits de vrai comique, et des scènes parfois touchantes. Nous nous contenterons de citer le *comte d'Essex*, traduit de Corneille, et *Gustave Wasa*, de Piron. Son style est pur et élégant. Ses ouvrages ont été recueillis à Venise, en 1773, 8 vol. in-8°, ainsi qu'un *supplément* contenant quelques autres pièces de théâtre, 1791, 2 vol. in-8°. Il publia en 1798, les *Mémoires* de sa vie, sous le titre de *Mémoires inutiles de la vie* de Ch. Gozzi, 1798, et mourut vers 1804.

FIN DU CINQUIEME VOLUME.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

CT
143
F45
1848
T.5

Feller, Francois Xavier de
Biographie universelle